

NOTES pour LA CLEF DES SONGES

I La connaissance de soi

1. La petite famille et son Hôte
2. Un animal nommé Eros
3. L'un et l'infini
4. Sagesse du corps et action de Dieu
5. A maître docile serviteur violent - ou corps, esprit et égo
6. Le rôle du rêve - ou hommage à Sigmund Freud
7. Archétypes et manifestations de Dieu
8. Rêve et libre arbitre
9. Expérience mystique et connaissance de soi - ou la gangue et l'or

II La connaissance spirituelle

10. De la trique céleste et du faux respect
11. Miracles et raison
12. Pensée religieuse et obédience
13. Vérité et connaissance
14. Mathématique et impondérables

III La connaissance religieuse

15. La signature de Dieu
16. Croyance, foi et expérience
17. L'enfant et le mystique
18. La "Grande Révolution Culturelle" sera déclenchée par Dieu
19. Dieu constamment se cache - ou l'intime conviction
20. Marcel Légaut - ou la pâte et le levain
21. Les apôtres sont faillibles - ou la grâce et la liberté
22. Mon ami le bon Dieu - ou Providence et foi
23. Mission et création - ou Jésus créateur (1)
24. Mission et karma - ou l'apprenti et le Maître
25. Jésus créateur (2) - ou expression et conception d'une mission
26. Les apôtres créateurs
27. Quand vous aurez compris la leçon - ou la Grande Farce de Dieu
28. L'enfer chrétien - ou la grande peur de mourir
29. Dieu participe - ou le Juge et sa pénitence
30. La Providence : invention ou découverte ?
31. Dieu n'est pas une assurance tous-risques - ou sens et interprétation
 - 1) Trouver un sens est un travail créateur
 - 2) Dieu n'informe pas, il éclaire
 - 3) Une autre foi - ou l'Inconnu et l'Inconnaissable
 - 4) La question inaperçue - ou les gros sabots
32. Eros et Esprit (1) - ou le surcroît et l'essentiel
33. Eros et Esprit (2) - ou la chair et la Sainte
34. Eros et Esprit (3) - ou l'élan et l'âme
35. La grande Mutation - ou les Eglises et leur mission
36. Les grands Novateurs et leurs messages
37. La grande Crise Evolutionniste - ou un tour dans l'hélice
38. Bouddha ou Jésus ? - ou la fausse question

IV C r é a t i o n e t r é p r e s s i o n

39. L'enfant créateur (1) - ou la découverte du monde
40. L'enfant et son dressage - ou le visiteur malvenu
41. Présence et mépris de Dieu - ou la double énigme humaine
42. Jésus recrucifié - ou l'être face au Groupe
43. Les deux versants du "Mal" - ou la maladie d'enfance
44. Impensable Mai 68 - ou la répétition générale
45. L'enfant créateur (2) - ou le champ de forces
46. La mystification - ou la création et la honte
47. Le "style recherche" - ou forme nouvelle au service d'un esprit
48. Création et maturation (1) : les "dons" apparaissent en créant
49. Création et maturation (2) : point n'est besoin de "dons" pour créer
50. Création et maturation (3) : "dons" et charisme

V C l i c h é s e t s p i r i t u a l i t é

51. Les clichés du spirituel (1) : haro sur l'erreur et sur l'ignorance
52. Les clichés du spirituel (2) : haro sur le doute et sur l'assurance
53. Les bêtes noires du Maître (1) - ou haro sur le travail de la pensée
54. Les bêtes noires du Maître (2) - ou le refus de devenir
55. Les bêtes noires du Maître (3) - ou haro sur le désir
56. "Le Malin" et la grâce - ou la Sainte et le bon Dieu
57. La Loi, le discours et le Bruit : un cycle millénaire se clôt...

Notes pour le chapitre VII de La Clef des Songes

ou

Les Mutants

1. Fujii Guruji

58. Qui est "moi" ? - ou la démission
59. La force d'humilité
60. Fujii Guruji (1) - ou le sens de l'essentiel
61. Fujii Guruji (2) - ou le don
62. Que notre prière soit chant...
63. Les visiteurs sans bagages
64. Filiation et croissance d'une mission (Nichiren et Guruji)
65. Le bilan de la foi - ou les voies secrètes
66. La rencontre - ou le don de présence (Gandhi et Guruji)

2. Gandhi

67. Le Mahatma en uniforme - ou hommage au non-soldat inconnu
68. Les deux grandeurs - ou épopée et vérité
69. Des armes et du silence - ou le tomber du rideau
70. L'exécution du soldat Solvic - ou le crime des justes
71. Le saint et ses failles - ou le paradoxe du mutant
72. "Formation humaine" - et "Solution finale" !
73. Tous les hommes sont faillibles - ou la percée

3. Walt Whitman et ses amis

74. Richard Maurice Bucke - ou le prophète de l' "a u t r e réalité"
75. Le temps des béquilles et le temps pour marcher (E. Carpenter et M. Légaut)
76. Walt Whitman (1) - ou mariage d'un poète
77. Walt Whitman (2) - ou Eros et l'Union mystique
78. Deux Prométhées pour une Mission - ou des chiens, des chats et des hommes
79. Râmakrishna - ou le mariage de la Mère et d'Eros
80. Walt Whitman (3) - ou prédiction et vision
81. Les ancêtres de l'homme - ou en route vers le Royaume !
82. "Connaissance cosmique" et conditionnement
83. Le Créateur et la Présence - ou le double visage
84. Invisibles semences - ou les clefs du Royaume

4. Le ballet des mutants (1)

85. Les mutants (1) : le ballet des mutants. Hahnemann et Riemann
86. Les mutants (2) : la science spirituelle (R. Steiner, T. de Chardin)
87. Teilhard et Légaut - ou la Parousie mal barrée
88. Les mutants (3) : un vent de justice et de liberté (P.A. Kropotkine et A.S. Neill)

5. A.S. Neill

- 89. Neill et l'au-delà du Mur - ou la pensée, et l'être
- 90. Neill et le péché originel - ou le mythe comme message
- 91. La démocratie directe de Makarenko à Neill - ou : dans le citoyen réveiller l' h o m m e
- 92. Neill et le Message - ou le miracle de la liberté
- 93. L'éducation sans suggestion ? - ou éducation et connaissance de soi
- 94. Neill et le bombardier - ou le-bonheur-à-gogo et l' a u t r e dimension
- 95. Summerhill - ou l'étuve, et le grand large...

6. Edward Carpenter

- 96. Edward Carpenter (1) - ou le regard d'enfant
- 97. Edward Carpenter (2) - ou enterrement et métamorphoses d'un vivant
- 98. De Whitman-le-père à Carpenter-le-fils - ou l'épopée et la Poubelle du Progrès
- 99. Ecllosion du B.A. Ba du sexe - ou apprendre que la terre est ronde...
- 100. Le B.A.BA du sexe (en cinq couplets)
 - A) Le sexe est partout
 - B) Problématique du sexe : vivre le sexe demande du discernement
 - C) Rôle du sexe : "faire l'amour" est une création
 - D) Nous sommes tous des "homo" qui s'ignorent
 - E) Le sexe dans l'éducation : les deux éclairages
- 101. L'affection dans l'éducation, c'est la révolution
- 102. Phares dans la nuit - ou l'attachement et la liberté

7. Félix Carrasquer

- 103. Félix Carrasquer (1) : éclosion d'une mission
- 104. Félix Carrasquer (2) : l'essor
- 105. Félix Carrasquer (3) : l'école autogérée, école de liberté
- 106. Félix Carrasquer (4) : liberté-Summerhill et liberté-Vallespir-Monzon
- 107. Félix Carrasquer (5) : le temps des moissons
- 108. Nul n'est prophète parmi les siens
- 109. Education et acte de foi
- 110. Le nouvel esprit de l'éducation

8. Le ballet des mutants (2)

- 111. Les mutants (4) : nous sommes tous des mutants en puissance
- 112. Les mutants (5) : l'éventail des mutants - ou diversité et grandeur
- 113. Les lieux communs des saints
- 114. Les mutants (6) : les mutants et le sexe - ou l'homme pleinement libre n'est d'aujourd'hui ni de hier

9. Solvic

- 115. Solvic (1) - ou la grandeur nue
- 116. Solvic (2) - ou la merveille du calvaire
- 117. Solvic (3) - ou le semeur et le vent et la pluie
- 118. Le roc dans les sables - ou moral patriotique et peur du flic
- 119. Passation d'une mission - ou le "spirituel" devant les drapeaux
- 120. Mission de paix et travail missionnaire - ou l'essentiel et l'accessoire
- 121. Les mutants (7) : Freud - ou le courage de la lucidité

10. Les deux messies (Steiner, Krishnamurti)

- 122. Fantasmagories d'un voyant - ou voyance et spiritualité
- 123. Frères ennemis - ou une marraine pour deux messies
- 124. La paille et le grain (1) : R. Steiner et la science de demain
- 125. La paille et le grain (2) : Krishnamurti - ou dégradation d'une mission
- 126. La paille et le grain (3) : Krishnamurti - un bilan
- 127. Un sérieux qui ignore le sourire - ou humour et spiritualité
- 128. "La dernière tentation" - ou mutilation d'un sanyasi
- 129. Capacité de présence et souvenir - ou : la fidélité est un don sans cesse renouvelé...
- 130. Découverte, ou connaissance infuse ? - ou "l'énigme Krishnamurti"
- 131. Connaissance latente et connaissance active - ou le piédestal et le don

11. Le ballet des mutants (3)

- 132. Les mutants (8) : les mutants et la connaissance de soi
- 133. Les mutants (9) : les mutants et les soeurs ennemies
- 134. Les mutants (10) : la réconciliation
- 135. Les mutants (11) : les mutants et la crise de civilisation - ou de l'homme malade et de sa guérison
- 136. Les mutants (12) : les mutants et la grande espérance

12. Trois penseurs (Darwin, Freud, Légaut)

- 137. Le soleil est le centre - ou les penseurs-mutants
- 138. L'Eclaireur
- 139. Darwin - ou l'Aventure de l'espèce
- 140. Freud (1) : l'Inconscient - ou découverte de la Maison de Fous
- 141. Freud (2) : Eros est partout - ou les acrobates et le guerrier
- 142. Freud (3) : Le rêve, messenger de l'Inconscient - ou la cosse et le fruit
- 143. Freud (4) : refoulement, résistances et jeux d'idiots...
- 144. Freud (5) : pulsion incestueuse et sublimation
- 145. Freud (6) : tous les rêves ont un sens - ou le grand secret

N O T E S pour LA CLEF DES SONGES

(¹) La "petite famille" et son Hôte

(3 juin) (*) L'image-archétype de l' " e n f a n t " désigne non la totalité de l'âme, mais elle en incarne un certain aspect qui vit en chacun de nous, le plus souvent relégué impitoyablement à l'ombre par le "moi" (alias " l e p a - t r o n "). L'enfant incarne l'innocence (que n'alourdit aucun savoir...), la spontanéité insouciante d'elle-même, la curiosité des sens et de l'intelligence (importune bien souvent, et parfois sacrilège...). L'enfant a p p r e n d , comme il respire et boit et mange et assimile, sans s'alourdir-jamais ni cesser d'être enfant...

Cette image de l'enfant a fait surface en moi progressivement, dans les deux ou trois ans qui ont suivi les "retrouvailles" dont je parle ici. Elle est devenue pleinement consciente et explicite en 1979, avec ma première réflexion philosophique systématique, sur la force d'Eros dans les processus créateurs, et sur l'étreinte créatrice, dans toutes choses, des forces et qualités cosmiques originelles du "féminin" (ou "yin") et du "masculin" (ou "yang").

Il est dans la nature de l'enfant de s'élancer à la rencontre de l a M è r e , le Monde. Et son élan est nourri par la pulsion d' E r o s , l'énergie qui le meut est celle d'Eros. Aussi avais-je tendance à confondre l'enfant et Eros, jusqu'à tout récemment encore. J'ai été détrompé seulement par l'ensemble des "rêves métaphysiques" qui me sont venus en début d'année. C'est eux qui ont attiré mon attention sur la réalité d'essence s p i r i t u e l l e qu'est l'âme (à laquelle jusque là je n'avais jamais vraiment songé !), et sur cette même qualité spirituelle essentielle de l'enfant. Eros, lui, n'est pas d'essence spirituelle mais animale. (Ça a bien bouleversé ma vision des choses ! Cependant, la réalité charnelle et l'amour charnel sont des paraboles éternelles pour la réalité spirituelle et pour l'amour au niveau spirituel.) Dans mes rêves, Eros n'apparaît jamais sous forme humaine, mais sous forme d'animaux (²) : chien ou chat le plus souvent, le chien incarnant l'aspect impétueux, insatiable, affamé d'Eros, et le chat l'aspect complémentaire yin : lascif, souple, velouté - mais gare aux griffes... !

Ces mêmes rêves ont mis aussi en relief une autre personnification de l'âme, que j'avais eu tendance à ne guère voir ou à oublier tout-à-fait : tout comme

(*) Voir renvoi à la présente note dans la section n° 1 page 1.

l'enfant représente l'éternelle jeunesse, l'innocence en nous, ainsi l' e s - p r i t représente l'âge, la maturité, le savoir (spirituel), et surtout, la r e s p o n s a b i l i t é pour nos actes et pour la conduite de notre vie. Sous le nom l' " o u v r i e r ", je l'avais déjà rencontré depuis sept ou huit ans, mais avais une fâcheuse tendance à le confondre avec l'enfant (*). Mais son vrai rôle vis-à-vis de l'enfant est celui de p è r e a d o p t i f - de celui qui veille à ses besoins et qui, quand l'occasion l'exige, le reprend avec affection et avec toute la fermeté nécessaire. C'est que je n'avais pas compris encore qu'il y a, dans l'"entreprise familiale" qu'est la psyché, un "Chef" institué, un m a î t r e d e m a i s o n ; et que ce maître n'est nullement le "moi" (et soi-disant "patron" !), chargé seulement (quand il n'outrepasse ses fonctions) des tâches d'intendance (et qu'il vaudrait mieux dès lors appeler l' " i n t e n - d a n t "), ni Eros, ni l'enfant, mais bien l'esprit (alias l'ouvrier).

Il est vrai que dans cette famille, si souvent désunie, il est plus que rare que l'esprit assume ce rôle qui lui incombe. Le plus souvent c'est l'intendant qui joue les maîtres (souvent en pavoisant "esprit"), quand ce ne sont les chiens et les chats - pardon, "Eros" il fallait lire, ou les deux à la fois qui chacun fait la loi et l'impose tant bien que mal, et à hue et à dia ! Chez moi le même aussi avait ses volontés (et de trois !), et même, chiens, chats, intendant ils faisaient la nouba - y avait que le maître de maison qu'on voyait pas !

J'ai bien eu l'impression que dans la littérature religieuse chrétienne, le terme "esprit" désigne le plus souvent bien autre chose que l' e s p r i t d e l' h o m m e , ce maître de maison si souvent démissionnaire, mais l' e s p r i t d e D i e u , présent et agissant dans la psyché, sans pourtant en faire partie (3). Je l'appellerai simplement " D i e u " . Il m'apparaît comme un Etre de

(*) Pourtant, je sentais bien qu'"enfant" et "ouvrier" étaient des aspects différents, complémentaires, d'une même entité dans la psyché, laquelle représenterait "la force créatrice" dans l'homme. Mais s'il m'avait fallu nommer cette force, le nom qui me serait venu alors était celui d'Eros, et non "l'âme". Même après le premier rêve (en décembre 1986) qui attirait mon attention sur l'âme (personnifiée dans ce rêve par une jeune femme), je n'ai pas songé encore à reconnaître dans le couple enfant-ouvrier (ou enfant-esprit) une des descriptions yin-yang possibles de l'âme (absente quasiment de mon vocabulaire !). C'est que je ne doutais pas qu'Eros, qui inclut la pulsion de connaissance au niveau intellectuel et artistique (voir la note de b. de p. précédente), inclut également la force plus déliée active au niveau spirituel, que je ne distinguais alors que très confusément. Je ne sais si une réflexion même approfondie à ce sujet aurait pu, à elle seule, me détromper. Si j'ai été détrompé, ce n'est pas par une réflexion "métaphysique" qui n'eût jamais lieu, mais par les révélations me venant de mes "rêves métaphysiques".

même espèce ou essence que l'âme (qui est "esprit" tout comme Lui), mais d'une magnitude infiniment supérieure à elle. On peut le voir comme un Hôte permanent et discret dans la maison familiale, de très haut rang (à dire le moins !) et qui pourtant, paradoxalement, passe presque toujours inaperçu. Il y habite, loin de tout regard, dans les plus profonds souterrains - ce qui ne L'empêche pas, en chaque instant, de voir en un tableau animé et complet tout ce qui s'y passe, depuis les greniers jusques aux caves. C'est de ces mêmes lieux dérobés et quand Il le juge bon, qu'Il parle et qu'Il agit dans la maison dont Il est hôte. Et quand Il parle, c'est toujours (m'a-t-il semblé) au maître de maison, à l'esprit, qu'il s'adresse. Le plus souvent d'ailleurs, celui-ci fait la sourde oreille, au point que souvent je m'étonne que Dieu ne se lasse de lui faire signe de mille façons. J'aurai ample occasion d'y revenir encore, à cette surdité étrange...

J'aurai ample occasion aussi de parler de ma découverte progressive, au cours des dix ou onze années écoulées, de cet Hôte invisible dans la maison. Je l'ai d'abord connu comme le Rêveur, le Créateur des rêves, dont il sera beaucoup question dans ce livre. Qu'il me suffise pour l'instant d'ajouter que pour les processus et actes s'accomplissant dans la psyché et provenant des couches profondes, il est très difficile souvent, voire impossible, de dire quelle est la part de Dieu, quelle celle de l'âme. De plus en plus, cependant, j'aurais tendance à voir l'initiative décisive des processus et actes créateurs, et la force de renouvellement qui est en eux, comme provenant de Dieu. Le rôle de l'âme, et surtout de l'esprit qui en est l'instance dirigeante, m'apparaît surtout comme celui d'un acquiescement plus ou moins complet, plus ou moins actif aux desseins et suggestions de Dieu, d'une collaboration plus ou moins empressée et intense avec ceux-ci. Je suis persuadé qu'il en est ainsi tout au moins au niveau spirituel, et que dans chacun des nombreux "seuils" que l'âme doit franchir sur le long chemin de la connaissance, l'action de Dieu (alors même qu'elle reste le plus souvent ignorée) est la force décisive pour passer d'un niveau de conscience au niveau supérieur.

(4 juin) Puisque je me suis laissé entraîner à faire la présentation des principaux membres de la "petite famille", sans compter l'Hôte discret et invisible des demeures souterraines, je voudrais y joindre encore un dernier, laissé pour compte hier : le corps.

J'ai souvent tendance à l'oublier, ce grand muet, quand je passe en revue les personnages qui s'agitent et s'affrontent dans la psyché. Ce faisant, je ne

fais que céder à un présupposé culturel, qui a tendance à faire une séparation nette entre d'une part le corps bien tangible, et de l'autre l'insaisissable psyché qui l'habite et l'anime. Pourtant, mes rêves me l'enseignent autrement. Le corps n'y est pas habitat ou demeure, mais bien un personnage aussi. Et certes, comme les autres quatre membres de famille dont je parlais hier, le corps a ses (humbles) besoins, sa volonté (opiniâtre), sa voix (rarement écoutée...). Et aussi et surtout, une connaissance, une s a g e s s e - sagesse immémoriale, sagesse sans mots, efficace et puissante, qui souvent m'a semblé excéder de très loin le maigre savoir du maître de maison (alias l'"esprit"), comme celui de l'intendant (4).

Cédant aux mêmes consensus culturels, il m'est arrivé aussi de confondre "le corps" (vu comme force ou comme voix en oeuvre dans la psyché) avec Eros. A présent, je verrais plutôt Eros comme un arbre vigoureux (ou qui devrait l'être...), plongeant ses racines dans le riche et délicat terreau du corps. Mais le terreau n'est pas inépuisable, et si l'arbre prolifère de façon incontrôlée, le terreau s'épuise, et finalement l'arbre lui-même dépérit, et sa ramure, et toute la profusion de vie qu'elle porte.

Le corps se distingue des autres "personnages" psychiques par le fait qu'il se manifeste par une incarnation matérielle et organique tangible. Par là-même, il est aussi l' i n s t r u m e n t par excellence de la psyché, tant pour appréhender le monde extérieur par les sens, que pour agir sur lui. Mais nous ne pouvons pas plus séparer l'instrument de la psyché dont il fait véritablement partie, que nous ne pouvons séparer les mains, instruments du corps, de ce corps dont elles font également partie.

L'enracinement d'Eros dans le corps, ou l'enracinement de la psyché toute entière, se situe, à n'en pas douter, dans les couches profondes, demeure de l'Hôte. C'est là, très loin du regard de l'homme, que se nouent et se dénouent les relations délicates et profondes entre le corps et la psyché dans son ensemble (5) - sans compter l'Hôte invisible et mystérieux qui, sûrement, y participe à sa façon. Et il est hors de doute aussi que le corps est pour la psyché, non seulement terreau et instrument, mais aussi m o y e n d ' e x p r e s s i o n par excellence. Espoirs et déceptions, élans et démissions, harmonie, dissonances, tensions passagères ou invétérées... s'inscrivent, comme dans une cire délicate, dans chacune de nos cellules, dans les organes et leurs humeurs, dans le tonus des tissus et le grain de la peau, dans les attitudes et mouvements et la démarche du corps, et dans l'expression du visage et la qualité du regard et le timbre

de la voix et la plénitude du souffle..., par une empreinte d'une finesse infinie, incomparable, achevée...

Et comment ne pas penser ici au sommeil et au songe, quand c'est la psyché assoupie elle-même qui devient "cire" entre les mains du Rêveur, l'espace d'un rêve ou deux, pour exprimer avec un art inégalé, depuis les maîtres-traités jusqu'aux plus délicates nuances, la réalité profonde de ce qu'elle fut pendant la veille...

C'est là, je le sais bien, non une simple empreinte "mécanique", mais oeuvre d'artiste, oeuvre du Maître des maîtres par le Regard et par la Main. Et je ne peux m'empêcher dès lors de m'interroger si le "langage du corps" que je viens d'évoquer, tout comme le langage du rêve, loin d'être un simple "enregistrement" dénué d'intention, ne serait pas, lui aussi, un langage créateur dans les mains du même Créateur, du même Maître - de l'Hôte invisible, réputé silencieux, des souterrains. A celui qui saurait le lire dans la cire du corps, ce langage dirait le véritable et poignant roman de toute une vie, vue des profondeurs, comme des yeux d'homme jamais ne pourront la voir ni des mots d'homme la dire. Et telle maladie incurable qui vient ravager une vie épuisée, brûlée par l'excès de sa propre violence - ce serait là le chapitre ultime du magistral roman d'une existence terrestre, tracé d'une main forte sur le parchemin du corps par le Maître invisible de la vie et de la mort.

A vrai dire, ces réflexions me font entrevoir qu'en Dieu, le Créateur, le Regard toujours est inséparable de la Main, l'Acte par lequel Il prend connaissance, de celui par lequel Il exprime cette connaissance et lui donne voix (*). Je pense qu'il doit en être ainsi en tous temps et tous lieux, que Sa cire ou Sa toile soit le corps de l'homme ou son âme endormie, cellule vivante, molécule, planète ou galaxie. Et son action dans la psyché, sûrement, n'est nullement limitée aux rares moments où l'homme lui-même s'associe à son Créateur pour faire oeuvre créatrice avec Lui et croître ainsi en son esprit. Mais (ce me semble) elle est de tous les instants, pendant le sommeil comme pendant la veille. Et cette action incessante est r é c i t .

(*) (5 juin) Ce que j'"entrevois" ici sur la démarche de la connaissance en Dieu lui-même, savoir la relation intime entre connaissance et expression, est une chose que j'ai pu constater en tous cas au niveau de l'activité créatrice humaine. J'en parle de façon plus circonstanciée dans la note "Connaissance et langage - ou le dialogue créateur", n° .

Seul, Dieu sait lire dans leur plénitude ces signes, et ce récit qu'ils forment, écrit par Sa main et à Son intention - l'impérissable récit dont nous-mêmes formons et tissons, au fil des instants et au fil des jours, au fil des ans et au fil de nos morts et de nos naissances, le trame innombrable et l'inépuisable substance.

(5 juin) J'ai mentionné en passant, avant-hier, le tout premier rêve qui (entre autres) attirait mon attention sur l'existence de l'âme. C'était il y a un an et demi. L'âme était représentée par une jeune femme étendue, avec une très longue et abondante chevelure humide et emmêlée étendue derrière elle, qu'une autre femme, plus âgée, démêlait patiemment et peignait avec ses doigts. J'ai senti que cette femme étendue, aux vibrations très féminines, représentait cela en moi qui vit l'expérience et la saveur des choses, qui éprouve et goûte sensations et émotions, attirée par l'"agréable" et le "plaisant", repoussée par le "pénible" et par le "déplaisant" - avec, peut-être, une tendance à se laisser porter et mener par ce jeu, par ce balancement sans fin entre ce qui attire et ce qui repousse, voltigeant de fleur en fleur en faisant de son mieux, chemin faisant, pour ne pas s'égratigner aux épines...

Je n'avais jamais prêté attention jusque là à ce visage-là de la psyché aux cent visages. Pour le désigner, la pensée de "l'âme" ne s'est d'ailleurs pas présentée dans la foulée même du rêve. Elle est apparue au cours du travail. (Un travail exceptionnellement long : neuf jours pleins d'affilée !) Mais quand elle est venue, ça a "fait tilt" : c'était bien m o n â m e , sûrement, que représentait la jeune femme à l'opulente chevelure, aucun doute ! Pendant toute l'année qui a suivi, quand il m'arrivait (rarement) de penser à "l'âme", c'était sous ses traits diffus et songeurs que je la voyais.

C'est à la suite de mes rêves des mois de décembre et janvier dernier, seulement, que j'ai fait le rapprochement entre cette "âme", et les figures de l'"enfant" et de l'"ouvrier" (alias "esprit"), familières depuis longtemps. Il devenait clair alors qu'elles sont d'une essence différente, plus déliée, que celle d'Eros. Et c'est bien l'âme, justement, qui est censée représenter cela en moi qui est de nature spirituelle, c'est-à-dire de nature apparentée à celle du Rêveur - ou, ce qui revient au même (comme j'avais réalisé depuis peu), à celle de Dieu... Sûrement, l'enfant et l'esprit devaient représenter des "faces" ou des "visages" complémentaires, l'un yang l'autre yin, de cette âme que j'avais vue jusque là sous la forme indistincte et les traits estompés du visage apparus dans ce rêve à demi oublié...

J'ai songé, depuis, à situer l'aspect très "yin" de l'âme, incarné par ce visage de femme noyé de brumes, par rapport aux deux personnages déjà familiers. Elle évoque pour moi le nom de " P s y c h é ", symbole traditionnel de l'âme, issu de la mythologie grecque. En contraste, les noms même "esprit" et "ouvrier" sont à connotation fortement masculine. Mais je réalisais bien que l'entité psychique qu'ils désignent doit présenter aussi bien des aspects et traits "féminins" ou "yin", venant s'apparier aux traits "masculins" ou "yang". Elle représente la m a t u r i t é de l'âme, vis-à-vis de son innocence créatrice représentée par l'enfant, et c'est bien là déjà un aspect y i n , vis-à-vis de l'enfant personnifiant l'aspect complémentaire yang (conformément aux couples cosmiques yin-yang : maturité-innocence, vieillesse-jeunesse). Ceci dit, je vois à présent Psyché (attention à la majuscule !) comme p e r s o n n i f i c a t i o n des traits "féminins" (ou "yin") dans l' e s p r i t - o u v r i e r. Dans cette dialectique, elle représenterait donc le "yin dans le yin" de l'âme, en tant qu'épouse, en somme, dans un "couple cosmique" dont l'époux incarnerait les traits virils de l'esprit-ouvrier, donc le "yang dans le yin" de l'âme.

A vrai dire, les aspects de l'esprit qui avaient été évoqués précédemment, à part la maturité, notamment le s a v o i r et la r e s p o n s a b i l i t é , et surtout sa fonction de " C h e f ", d'instance dirigeante de la psyché, étaient déjà à connotation fortement masculine, tout comme les noms "esprit" ou "ouvrier" qui le désignent. Cela suggérerait de faire désormais usage de ces noms pour désigner plutôt le "versant" ou le "visage" y a n g de l'esprit humain, complémentaire du "visage yin" incarné par Psyché. C'est là un simple pis-aller, dû à l'absence d'un nom propre mythique approprié pour faire pendant à "Psyché". Celui suggéré par la mythologie, savoir son amant Eros, ne fait visiblement pas l'affaire !

J'ai songé à P r o m é t h é e , mais c'est pas très convainquant, et surtout, d'apparier Psyché et Prométhée fera frémir les humanistes, et je préfère ne pas me les mettre trop à dos. Il restera donc une petite ambiguïté dans le sens qu'aura pour moi le mot "esprit" (humain). C'est la même que dans le mot "homme", lequel désigne tantôt un "humain" (homme ou femme), tantôt un "humain mâle". Mais quand je parlerai de l'esprit (alias le "maître de maison") comme d'un des membres de la "petite famille", il sera entendu désormais qu'il y fait figure d'époux de Psyché. Pour lui donner quand même un nom propre et qui ne fâche personne, nous pourrions l'appeler Prommy. (Toute ressemblance de ce nom visiblement bien yankee avec quelque nom grec est purement fortuite.)

Ainsi, voici enfin réunie au grand complet la "petite famille", ou du moins ses six principaux membres. Voici le maître de maison, P r o m m y (alias l'esprit, alias l'ouvrier), et sa charmante épouse, P s y c h é, plus leur enfant (adoptif (*), mais c'est là un détail), appelé "l'enfant", ou "le môme", ou aussi, pourquoi pas, T o m m y. Il y a le corps, C o r r y, et il y a E r o s (**), très lié aussi bien avec Corry, qu'avec Tommy, mais souvent vu d'un oeil plus que méfiant par Prommy. Psyché, elle, aurait plutôt un petit faible pour lui, et ça se comprend, car il est beau garçon comme pas un et il a la main baladeuse... Pour terminer le tableau, voici encore l'intendant : roué, poltron, vaniteux comme pas un et menteur effronté, et qui aurait une nette tendance à vouloir jouer les patrons. Pour cette raison et pour lui faire plaisir, on va l'appeler P a t r y. Suivant les cas, il est à couteaux tirés avec Eros, ou il l'élève aux nues - mais bien fou qui s'y fie ! C'est sa façon à lui de l'embobiner et le mettre dans sa poche tout en l'escroquant à mort. Il n'est pas vraiment de la famille, d'ailleurs, il vient d'en ville. Mais il n'est pas question de le renvoyer, et on "fait avec" comme on peut.

Enfin et pour mémoire, il y a l' H ô t e, l'Invisible, l'Oublié (que pour un peu j'allais moi aussi oublier), caché on ne sait trop où dans d'inaccessibles caves secrètes de la maison familiale. On ne le voit pas, et dans beaucoup de familles on n'en parle jamais non plus - personne n'a l'air de se douter qu'Il est là, ni même qu'il y a des caves. Vu son rang, je n'ose l'affubler d'un diminutif à l'avenant (comme Jahvy ou Brammy), je préfère prudemment m'en tenir à "l'Hôte" (en prenant garde à la majuscule). Cet anonymat, d'ailleurs, n'est qu'un

(*) On peut se demander quels sont les parents naturels de cet enfant "adoptif". La réponse aura de quoi surprendre plus d'un : son vrai père et sa vraie mère sont u n, et ne sont autres que l'Hôte mystérieux des souterrains (dont il va être à nouveau question plus bas). Cet "Hôte pas comme les autres" est à la fois "Femme", et "Homme", à la fois "Mère", et "Père", et en même temps qu'Il engendre, Il (ou Elle) conçoit. Et ce Giron n'a cessé de concevoir, de bourgeonner, de tramer, d'enfanter depuis les origines et l'aube obscure des temps...

(**) Décidément têtue et lent à la comprenette, je me suis obstiné ici à voir Eros sous figure humaine, et même, plus précisément, sous un visage masculin. Pourtant, comme je le soulignais avant-hier, mes rêves me tiennent un autre langage. Si je les suivais, la pulsion érotique ne serait pas représentée par un personnage, qu'il soit homme ou femme, mais par les chiens et les chats de la maison... (Et cela rendrait plus scabreuse encore la secrète prédilection de Psyché pour Eros...)

J'espère que le Rêveur (alias l'Hôte) me pardonnera cette anicroche à Ses enseignements. Au besoin, je me rabattrai, en suivant Ses suggestions, sur une paire de sympathiques (et quelques peu envahissantes) bêtes domestiques : E r o s y, le gros chien, fougueux et culotté, et E r o s a, la chatte soyeuse et féline, tantôt caline, lascive, tantôt sphinx énigmatique, recueillie et pensive - patte veloutée - griffe incisive...

fidèle reflet des habitudes quelque peu cachottières de ce très important personnage.

Chaque "petite famille" a son Hôte, c'est là une chose qui doit être bien entendue. Et il y a autant de telles familles, que d'êtres humains vivants sur cette terre - ça en fait déjà pas mal. On pourrait penser, dès lors, qu'il y a aussi autant d'Hôtes différents. Mais justement non ! La chose extraordinaire, qui mérite toute notre attention (et qui fera bien comprendre aussi que c'est là un Hôte pas comme les autres...), c'est que c'est un seul et même Hôte pour tous ! Comment Il se débrouille pour être ainsi partout à la fois, c'est là ce qu'on appelle un "mystère". En tant qu' E t r e u n i q u e, mais présent en chacun de nous et y agissant à sa façon à Lui, je l'appellerai par un nom décidément bien "vieux jeu" et dépassé comme moi (mais on ne se refait pas) : c'est D i e u . Aussi " l e b o n D i e u " pour ses proches, et quand il s'agit de surtout pas faire solennel...

(²) Un animal nommé Eros

(3 juin) (*) Il est significatif qu'une telle représentation d'Eros par des animaux (des chiens, pour être précis) figure également dans certains rêves où le contexte montrait sans ambiguïté possible qu'il s'agissait de la pulsion érotique "sublimée", c'est-à-dire la pulsion de connaissance au niveau non pas charnel, mais (en l'occurrence) intellectuel. Cela m'a montré, sans possibilité de doute, qu'aux yeux du Rêveur (c'est-à-dire aussi, aux yeux de Dieu), l'activité créatrice intellectuelle (dont l'homme est si fier !), ou du moins l'énergie et la pulsion qui animent une telle création, sont d'une essence qui reste fruste, "animale". Par contre, le "patron" ou "intendant", qui représente le conditionnement et la structuration dans la psyché et qui, par ailleurs, n'est nullement une force de nature créatrice, mais presque toujours i n h i b i t r i c e des facultés créatrices, est toujours représenté sous forme humaine, tantôt homme, tantôt femme. J'en ai été même assez ébahi, moi qui avais tendance à diviniser Eros, force créatrice originelle, et à dévaloriser à fond le "patron", incarnation de la répression systématique des forces et facultés créatrices !

Je n'ai d'ailleurs aucun doute que ce que je viens de signaler au sujet de la création intellectuelle vaut également pour une création "artistique", tributaire, elle aussi, de la pulsion et de l'énergie d'Eros. (Le terme allemand

(*) Voir renvoi à la présente note dans la note n° 1 page N1.

"geistiges Schaffen" englobe d'ailleurs ces deux types d'activité créatrice.) De nos jours, il est plus que rare qu'une création intellectuelle ou artistique soit en même temps acte de connaissance au niveau spirituel, donc aussi acte conjoint de l'esprit de Dieu et de l'esprit de l'homme. Mais c'est alors seulement, semblerait-il, qu'elle est (aux yeux de Dieu), pleinement "humaine", et non plus "essentiellement animale". Pour le dire autrement : il semblerait que dans l'optique divine, seul l'acte auquel Dieu lui-même participe soit un acte pleinement humain - un acte mettant en jeu une force créatrice d'essence supérieure à celle d'Eros, et qui par là échappe entièrement au règne animal et végétal et aux forces et lois qui l'animent et le régissent.

(³) L'un et l'infini

(4 juin) (*) Depuis hier, où j'ai écrit ces lignes, j'ai eu un long entretien téléphonique avec un collègue et ami de vieille date, ancien prêtre catholique et passionné naguère de questions religieuses et par son sacerdoce. Par les réactions de mon ami à mes questions et par les éclaircissements qu'il m'a donnés, il semblerait bien que, même dans les milieux versés en théologie, il n'y ait pas de distinction bien nette, dans le langage ni dans les esprits, entre l'esprit "de Dieu" et l'esprit "de l'homme", plus précisément : entre l'"esprit de Dieu" (ou simplement, "Dieu"), présent tant comme Observateur perpétuel que comme Force active (occasionnelle ?) dans la psyché de telle personne, et l'"esprit" (ou "maître de maison") qui en représente, en quelque sorte, l'"identité spirituelle".

La chose me paraîtrait incroyable, si elle ne se recoupait avec des impressions de lecture récentes. Ça me paraît aussi gros que s'il y avait une confusion, dans le langage et l'esprit des mathématiciens, entre le nombre 1 et le nombre ∞ (l'infini), sous prétexte que ce sont tous deux des nombres ; et que de vouloir les distinguer soit vu comme une sorte de subtilité philosophique ou linguistique, qui aurait de quoi prendre de court le mathématicien qui ne serait en même temps un érudit de l'éthymologie des termes mathématiques. Mais pour en revenir à la psyché et à l'âme : ça revient à ne trop savoir, ou vouloir, distinguer entre Monsieur Durand (ou du moins, l'âme ou l'esprit qui l'habite), et le bon Dieu en personne ! Pourtant, même si son âme (je n'en doute pas) est éternelle, Monsieur Durand n'est ni omniscient ni infailible ni omniprésent ni tout-puissant - ça fait quand même déjà quelques petites différences.

(*) Voir renvoi à la présente note dans la note n°1 page N 2.

Cela me rappelle, il est vrai, la tacite perplexité dans laquelle je me suis trouvé pendant une dizaine d'années sur la nature du Rêveur : fait-Il partie de ma psyché, ou est-ce un "Etre" qui existe indépendamment de ma propre personne ? (Voir sur ces perplexités la section "Rencontre avec le Rêveur - ou questions interdites", n° 21.) Pourtant, l'intuition immédiate et mon sain instinct spirituel, pour ne pas dire le simple "bon sens philosophique", me disaient bien clairement la réponse à une question restée si longtemps informulée. Et ma relation à Lui, le Rêveur, depuis que je Le connais et sans que j'aie eu à me poser de question, a toujours été la relation à un A u t r e - à quelqu'un qui était infiniment supérieur à moi par la connaissance profonde, par la pénétration du regard, par la puissance et la délicatesse des moyens d'expression, par l'infatigable bienveillance, et par l'infinie liberté...

Comment ne pas sentir "par les tripes" de telles différences énormes, comment les ignorer, ou y voir quelque subtilité insolite de théologien ou de linguiste ? Quand "Dieu" n'est qu'un mot, un concept, une formule nimbée de gloire, ingrédient d'un discours ou d'un rituel, liturgique ou intellectuel - alors d'accord, alors c'est un peu comme ce fameux "sexe des anges" que personne n'a jamais été voir. Mais sûrement pas quand il y a une expérience vivante de Dieu ! Ce n'est plus alors une question d'érudition ou de philosophie, ni même de "foi" en ceci ou en cela - mais simple évidence...

(⁴) Sagesse du corps et action de Dieu

(5 juin) (*) Le "savoir" de l'intendant est pur produit du conditionnement (et comme tel, simple reflet des consensus culturels qui ont cours dans la société ambiante), et des réactions de la psyché à ce conditionnement. Il fait fonction de structuration de la psyché, et n'est pas vraiment dans la nature d'un savoir ou d'une connaissance véritables.

Quant à la connaissance et à la "sagesse" du corps, et à ses ressources créatrices étonnantes, on peut se demander si elle se réduit au déroulement normal, pour ainsi dire "mécanique", de lois physico-chimiques et biologiques qui se sont dégagées et instaurées "une fois pour toutes" au cours de l'évolution de la vie sur le globe, ou si elle ne serait pas plutôt l'expression a c t u e l l e et agissante de la sagesse de Dieu et de Son vouloir, lequel interviendrait

(*) Voir renvoi à la présente note dans la note n° 1 page N 4.

créativement, dans un sens ou dans un autre, tout au moins dans certaines occasions particulières. Je songe notamment à l'apparition et au déroulement d'une maladie ou, au contraire, d'une convalescence, ou aux processus utérins autour de l'ovulation, de la conception, de la gestation du fœtus et de l'enfantement. Ce sont là, évidemment, des processus physiologiques indissolublement liés à des processus au niveau de la psyché et au niveau spirituel. Ce simple fait déjà semble nous imposer la réponse à la question précédente, tout au moins dans tous les cas où de tels liens entre réalité biologique, et attitudes et événements au niveau de la psyché et de l'âme, ne peuvent faire aucun doute. À moins d'admettre que la psyché et son propre vouloir (et notamment son vouloir inconscient) ait le pouvoir de donner des ordres au corps, au niveau des mécanismes cellulaires et organiques mêmes les plus délicats (lesquels échappent presque totalement, est-il besoin de le souligner, au savoir et à l'emprise des sciences médicales). Mais une telle supposition me paraît faire violence au plus élémentaire bon sens philosophique - à moins d'investir l'Inconscient de pouvoirs et d'une sagesse plus que surhumaines, et par là, pratiquement, le diviniser. On aura simplement (suivant l'exemple donné par C.G. Jung) remplacé le bon vieux bon Dieu d'antan par "l'Inconscient". Décidément, on n'arrête pas le progrès !

La question est encore toute proche de celle de l'origine du rêve, frôlée en passant hier : le rêve est-il l'oeuvre de la psyché elle-même ? Là au moins, je c o n n a i s la réponse sans possibilité de doute, et à vrai dire, elle m'a été dite par le Rêveur Lui-même (sans que j'y accorde trop d'attention), avec le premier rêve déjà que je me sois donné la peine de sonder ! Et j'ai bien le sentiment que les délicats leviers moléculaires et cellulaires dans le corps sont tout autant hors de portée des moyens limités de la psyché elle-même, que les plus vertigineuses et les plus profondes improvisations du Rêveur.

(5) A maître docile, serviteur violent - ou corps, esprit et égo

(5 juin) (*) Je présume que les couches de la psyché dont il s'agit ici sont bien en deça de celles auxquelles s'étend le "moi" ou "égo" (personnifié par le "patron" alias l'"intendant"), et que l'"enracinement" dont je parle ne concerne, en dehors de la pulsion érotique, que l'âme proprement dite. Lors de la mort du corps, il doit y avoir un "déracinement", plus ou moins laborieux et plus ou moins pénible d'un cas à l'autre, de l'âme enlevée à son "terreau" corporel - un peu

(*) Voir renvoi à la présente note dans la note n° 1 page N 4.

comme une plante qui serait enlevée, avec ses racines, de son terreau familial, en vue d'être transplantée dans un autre. Il me paraît probable que ce moment délicat entre tous (avec celui de la conception et celui de la naissance), dans la longue pérégrination de l'âme de naissance en naissance, ne soit pas laissé aux seuls soins du déroulement des lois régissant les plans de réalité physico-chimique, biologique et spirituel (travaillant en étroite coordination les unes avec les autres), et des réactions de l'âme prise en charge par ces lois ; mais qu'il y a intervention expresse de Dieu, conformément à Ses desseins et intentions concernant cette âme en ce moment particulier. Mes "rêves métaphysiques" ne semblent pas, hélas ! donner d'élément de réponse à cette question, ni aux questions voisines soulevées dans la précédente note.

Ce que j'ai dit plus haut sur l'égo et sur sa relation au "terreau" corporel ne signifie pas, bien sûr, que les pulsions, fringales, idées, peurs, intentions etc. propres à l'égo n'aient pas de répercussions ("psychosomatiques") au niveau du corps, lesquelles se feront nécessairement par l'intermédiaire des couches les plus profondes de l'Inconscient, en symbiose étroite avec le corps. Cela signifie seulement que cette action de l'égo ne s'exerce jamais directement, mais par l'intermédiaire de l'âme, et ceci conformément aux relations que l'âme entretient à l'égo. Ainsi, des pulsions agressives enracinées dans la structure égotique auront des répercussions entièrement différentes au niveau du corps, suivant que l'esprit se laisse "bousculer" par elles et les reprend à son compte, où qu'il garde son autonomie et les "assume" d'une façon ou d'une autre. Tout comme un maître faible qui se laisserait contaminer par le tempérament violent d'un serviteur en viendra à dégrader lui-même même des parties du logis auxquelles ce serviteur n'a point accès, alors que rien de tel ne se passera s'il reste égal à lui-même et supporte le serviteur (s'il ne réussit à le rendre pacifique), tout en se distançant de sa violence et en lui interdisant de s'en donner à l'aise.

(⁶) Le rôle du rêve - ou hommage à Sigmund Freud

(1 mai) (*) Freud, lui, affirme exactement l'opposé. Pour lui, la fonction du rêve, de t o u t rêve sans exception (c'est catégorique), serait de nous fournir une g r a t i f i c a t i o n (consciente ou inconsciente). Je crois comprendre que cette conception étrange n'a guère été suivie après Freud, et qu'elle

(*) Voir renvoi à la présente note dans la section n° 4 page 7 .

n'est plus pratiquée ni mentionnée par personne. Mon expérience du rêve la contredit de deux façons.

D'une part, parmi mes rêves, ceux qui me font vivre une gratification consciente ou inconsciente sont l'exception, nullement la règle. Encore faudrait-il, pour être précis, distinguer la gratification au sens propre du terme, c'est-à-dire le "plaisir pour le plaisir", avec le vrai plaisir, voire la joie, qui toujours, quand ils nous apparaissent (et à cet égard le rêve n'est pas différent du vécu éveillé), viennent "par surcroît". La vanité, il est vrai, ne connaît pas le vrai plaisir, ce délicat parfum des choses, cette joie d'être. Elle passe à côté du plaisir véritable. Mais Eros, lui, le connaît, ce que les poètes chantent sous le nom de "plaisir d'amour" et sous mille autres. Freud ne l'aurait-il pas connu, lui ? Quand il théorise, il semblerait qu'il met tout dans le même plat, qu'il veut à tout prix réduire les jeux délicats de l'âme et de la psyché à une sorte de calcul de "profits et pertes", un jeu où il s'agirait de toujours gagner le plus et perdre le moins, avec profits = plaisir = gratification, et pertes = déplaisir = frustration. Mais je digresse...

Même dans les rêves qui portent une "gratification", voire même un vrai plaisir, une vraie joie, et alors même que gratification ou plaisir seraient investis d'une énergie psychique immense, balayant dans les coulisses tout le reste - même dans un tel cas, un examen approfondi révèle à chaque fois que l'intention du Rêveur n'est pas de "gratifier", celle de procurer une expérience réjouissante par une gratification, un plaisir ou une joie ; pas plus que dans les rêves où j'éprouve frustration, douleur ou tristesse, l'intention, le propos n'est de me "mortifier". La raison d'être du rêve est toujours de me donner un enseignement, de me faire sentir (par un tableau vivant dont je suis le principal acteur) une certaine réalité qui m'avait échappé. Mais cette intention du rêve et cet enseignement (ou ce "message") n'apparaissent qu'après-coup, une fois qu'on s'est dégagé de l'emprise de l'émotion et qu'on examine avec un soin extrême, un à un, tous les "détails" du rêve, y compris ceux qui paraissent infimes, à peine entr'aperçus et aussitôt balayés du champ de la conscience par le premier plan impressionnant de l'expérience captivante des délices ou des tourments. Ce sont là le genre de détails, ai-je remarqué, qui ne figurent jamais dans les récits ou les "protocoles" de rêves. Ceux-ci paraissent toujours étrangement exsangues, "réduits à l'os". Mais moi je sais que même là où Il parle à voix très basse, même là où Il a l'air de bredouiller, le Rêveur ne dit pas un mot de trop. Le rêve n'est pas une photo, mais une oeuvre d'artiste. Le "simplifier", c'est le détruire...

Il me faut revenir de façon beaucoup plus circonstanciée sur ces questions délicates, dans la partie de ce livre consacrée au travail dit d' "interprétation" des rêves. Egalement et surtout, je compte bien revenir sur le rôle de pionnier de Freud, rôle qu'il est très loin de moi de vouloir minimiser, bien au contraire. Il est vrai que les théories de son crû qui me sont connues, et surtout toute l' é c l a i r a g e dans lequel il voit la psyché et le rêve, m'apparaissent comme irrémédiablement, comme fondamentalement faux. Mais c'est là quasiment un détail. Cela n'empêche que Freud, ce novateur intrépide et probe, ce visionnaire d'un courage sans égal, est pour moi une des très grandes figures dans l'histoire de notre espèce. Nous lui devons les idées les plus révolutionnaires sur la psyché, et les plus fondamentales, depuis nos origines - celles que personne avant lui n'avait osé concevoir, et encore moins proclamer. Ses aberrations dogmatisantes se sont décantées d'elles-mêmes au cours des générations déjà qui l'ont suivi, et elles finiront bientôt par être effacées par l'oubli. Mais tant qu'il y aura sur terre des hommes avides de scruter et de comprendre la psyché de l'homme, et alors même que le nom de Freud aurait fini par sombrer dans l'oubli (à supposer que l'humanité perde à tel point la mémoire des plus grands parmi nous), ses grandes idées maîtresses resteront à jamais vivantes.

(7) Archétypes et manifestations de Dieu

(22 mai) (*) Certains de mes rêves me convainquent d'ailleurs que ce que je dis pour l'archétype de l'acte créateur est vrai tout autant pour tout autre archétype, tels celui de la Mère, ou du Père, celui du Fils (se confondant avec celui du Frère) ou de la Fille (alias la Soeur), celui de l'Enfant, et plus particulièrement du p e t i t enfant (qui du coup perd sa majuscule !), ou, à l'opposé, celui du Vieillard. Les archétypes m'apparaissent comme autant d'"aspects" différents de la nature de Dieu, susceptibles d'être privilégiés par Lui pour se manifester dans la psyché humaine (voire même, animale), que ce soit dans le rêve ou de toute autre façon. Dieu e s t à la fois Mère, et Père, à la fois vieillard plein de savoir et de sagesse, et petit enfant dans toute la fraîcheur de l'innocence ; comme il e s t aussi l'homme, ou la femme, dans la force de l'âge. Et il e s t l'amante, comme il e s t aussi l'amant...

Ce que je sais en tous cas sans possibilité de doute, c'est qu'Il m'est apparu (ou Elle m'est apparue) en rêve sous toutes ces formes-là, empruntant l'une

(*) Voir renvoi à la présente note dans la section n° 11 page 31 .

ou l'autre suivant ce qu'Il (ou Elle) avait à m'enseigner. J'ai su aussi Le reconnaître sous forme d'animaux, ou de groupe d'animaux. Et aussi sous forme d'un groupe de jeunes gens jouant au ballon. Au point que je suis conduit à me demander si toute espèce vivante sans exception, et au sein de chacune (et plus particulièrement, dans l'espèce humaine), chacune des principales modalités d'existence (par le sexe, l'âge, l'état de prospérité ou de pauvreté etc), et jusques y compris les groupes d'individus correspondants à certains caractères "typiques" - si chacune de ces innombrables entités ne constitue un des "aspects" de Dieu (parmi l'infinité à jamais innommée de Ses aspects), et par là-même, un "archétype" potentiel et un mode d'apparition possible de Dieu, pour se manifester à l'homme notamment.

S'il en était ainsi (comme j'ai tendance à le penser), il faudrait par là-même voir dans toute espèce vivante sans exception une " i n c a r n a t i o n " de Dieu, par laquelle se manifesterait de façon permanente, au plan de l'existence terrestre, tel aspect de Sa nature éternelle. Dieu " e s t " l'espèce humaine, comme il " e s t " aussi "le blé", "les orties", "les fourmis", "les vaches", "les serpents" etc. Les valorisations ou dévalorisations, différentes d'une culture à l'autre, qui sont attachées à certaines espèces, n'ont bien entendu qu'une valeur toute relative. Le nom de "vache" (bête sacrée en Inde) sert d'insulte en France, ce qui n'empêche que Dieu m'est apparu sous forme de vache, et même que la vache et tout ce qui s'y rapporte (y compris même, le révèlerai-je ? la bouse...) a joué un rôle particulièrement important dans bon nombre de mes rêves "mystiques". Je signalerai à ce propos que dans plusieurs rêves la vache apparaît comme un symbole f é m i n i n du "Saint-Esprit", tandis que le cheval en est un symbole m a s c u l i n. Avant que mes rêves ne m'en parlent, je tenais le "Saint-Esprit" pour une fiction théologique. Je sais à présent que c'est une réalité toute aussi tangible que la chaleur dégagée par un poêle.

De même pour les valorisations attachées aux statuts sociaux. Dieu m'est apparu dans certains rêves dans la personne d'un homme riche et considéré ou d'un haut fonctionnaire (et même d'un préfet de police, désolé !), et dans d'autres dans celle d'un gosse d'émigrés nord-africains miséreux dans un faubourg de grande ville ; dans un autre encore comme cordonnier de village courbé par l'âge, amenant son âne aux champs. S'Il a jugé bon de faire ainsi, je Lui fais confiance que c'est pour de bonnes raisons et pour mon bénéfice...

(⁸) Rêve et libre arbitre. Le "départ à zéro"

(20 mai) (*) Après avoir été longtemps indécis à ce sujet, j'ai fini par me convaincre que pendant le rêve, nous sommes temporairement privés de notre libre arbitre. (Tout comme le pinceau dans la main du peintre, ou le stylet dans la main de celui qui écrit, est dépourvu de libre arbitre.) Ainsi, c'est sans aucune réserve que je peux écrire que notre rôle dans le rêve est "entièrement passif" - et ceci, alors même que dans le scénario du rêve (dans la "parabole" dépeinte dans le rêve) notre rôle serait vécu comme intensément actif. La comparaison s'impose avec les acteurs dans une pièce de théâtre, suivant rigoureusement les consignes du metteur en scène. Mais cette comparaison reste imparfaite, car les acteurs gardent leur libre arbitre, et ne peuvent incarner leurs rôles que s'ils y "mettent du leur". Alors que dans le rêve, c'est le Metteur en Scène Lui-même qui, en chaque instant, comme s'il avait pris possession de nos corps comme de nos âmes, nous insuffle les sentiments, émotions, notions et même les perceptions que nous avons alors r é e l l e m e n t (et bien souvent avec une vivacité que nous avons rarement ou jamais dans notre vie éveillée !), sans que nous ayons à les "jouer", sans avoir à entrer dans une "fiction" et par là, à jouer une sorte de "double jeu". C'est là un des aspects les plus extraordinaires du rêve en général.

Dans la très grande majorité des processus créateurs, l'étape de "préparation" n'est nullement "purement passive" ; c'est là au contraire une circonstance spéciale au cas du rêve, envisagée ici, tout à fait exceptionnel à cet égard. Comme il a été évoqué dans la section précédente, les "mesures" (en quatre temps) formant les processus de découverte en quelque sorte "élémentaires" (ou "périple") ont tendance à se suivre et à s'enchaîner les uns aux autres à l'intérieur d'un mouvement plus vaste. De cette façon, l'étape préparatoire pour un tel périple est en même temps celle du "travail" dans le périple précédent. Pour le dire autrement, ce sont les matériaux (le plus souvent imprévus) apparus au cours du travail dans un certain stade d'une recherche, et débouchant sur une certaine vision (représentant l'"accomplissement", tout provisoire, du dit travail), qui, à un stade ultérieur, servent à leur tour d'acquis "préparant" un nouveau "périple" ; et de même c'est l'"accomplissement" du stade précédent, c'est-à-dire une certaine vision des choses qui en a été le fruit, qui joue le rôle de "déclencheur" pour cette nouvelle plongée en avant.

(*) Voir renvoi à la présente note dans la section n° 12 page 32.

Or tout travail créateur est à la fois "actif" et "passif", à la fois "yang" et "yin" - et c'est même là, peut-être, la caractéristique essentielle, distinguant le travail véritablement créateur de tout autre. Il s'ensuit que dans un périple de découverte qui (comme c'est le cas le plus souvent) apparaît comme le prolongement naturel d'un autre, l'étape préparatoire, qui dès lors représente un "travail", ne saurait être à tonalité exclusivement "passive", "yin", mais qu'elle doit aussi présenter des caractères "actifs", "yang", nettement marqués.

Le cas du grand rêve est tout à fait unique, en cela précisément que le message qu'il porte, et le travail de découverte auquel il nous convie, est comme un "départ à zéro", il ne prend pas la suite de quelque chose qui aurait été acquis précédemment. C'est l'inverse qui est vrai : le grand obstacle pour entrer dans la compréhension du grand rêve, ce sont précisément nos soi-disants "acquis", c'est-à-dire les idées que nous nous sommes faites (ou qui se sont faites en nous d'elles-mêmes...) sur les choses. Si nous ne sommes prêts à nous en séparer, nous n'avons aucune chance d'entrer dans un de nos rêves, et surtout pas dans un "grand rêve".

(⁹) Expérience mystique et connaissance de soi - ou la gangue et l'or

(23 mai) (*) Même parmi les hommes qui ont laissé une empreinte dans l'histoire de la pensée, plus que rares sont ceux qui se sont souciés de s'inclure dans leur regard sur le monde, et qui, par là-même, n'ont pas été dupes des sempiternels et complaisants clichés par lesquels on a coutume de se voir soi-même, et qui n'ont pas, ce faisant, intériorisé à leur insu les principaux préjugés moraux, sociaux, philosophiques enracinés dans la culture dont ils sont issus. Socrate lui-même, qui nous donne le conseil "connais-toi toi-même" (et il devait bien pourtant avoir une idée en tête à ce sujet...), ne me paraît pas (d'après ce qui m'est connu de lui) avoir beaucoup suivi lui-même cette excellente maxime. Je n'ai pas connaissance de la moindre amorce vers une connaissance de soi dans ses fameux "dialogues", et crois savoir par ailleurs qu'il partageait les préjugés courants sur la nature inférieure des esclaves, et de la femme.

J'ai eu quelque peine, au cours des dix ans écoulés, à reconnaître et à admettre que dans ma propre démarche de connaissance, prenant comme point de départ et comme base omniprésente la découverte de soi et la connaissance qu'elle apporte, je ne puisse me rattacher à aucune "famille spirituelle", ni même

(*) Voir renvoi à la présente note dans la section 14, page 39.

(semblerait-il) trouver quelqu'un en qui je reconnaisse un "frère", par une aventure spirituelle que je ressentirais comme "commune". Pourtant, pendant quelques semaines, à la suite de certains rêves (aux mois de janvier et février dernier) suggérant l'existence d'une sorte de "communauté des mystiques" (sans distinction des religions particulières dont les différents mystiques sont issus), j'ai pu penser que cette "communauté" pourrait bien constituer la "famille" que je cherchais. (C'était à un moment, il est vrai, où je venais de me rendre compte depuis peu qu'en fait, je n'avais plus besoin de me rattacher à une telle "famille", ou plutôt, que le Rêveur, à Lui seul, suffisait amplement pour m'en tenir lieu...) J'ai eu la possibilité, depuis lors, de lire dans les textes de certains mystiques chrétiens, et de prendre connaissance de certains aspects d'une "tradition mystique" chrétienne, dont les débuts remontent, sinon aux temps apostoliques (dont l'esprit est bien plutôt celui d'un militantisme missionnaire), du moins aux premiers siècles de notre ère. Il y a sept ou huit ans déjà, j'avais eu entre les mains (et même lu d'une traite !) un texte de Sainte Thérèse d'Avila, qui m'avait frappé et impressionné, par une sorte d'union intime, de fusion, des tonalités de simplicité, de vérité et de passion. Ça avait été mon premier contact avec un(e) mystique. Ce contact et surtout ma propre expérience toute récente, ont suscité en moi un désir très vif de faire connaissance avec cette "communauté", dont je m'étais contenté jusque là d'ignorer l'existence.

C'est avec joie que j'ai pu constater déjà que dans ladite "communauté", ou tout au moins parmi les mystiques chrétiens, il y a bel et bien une tradition vivace tranchant avec la sempiternelle complaisance à soi qui est de rigueur dans "le monde". J'aurais eu du mal à admettre qu'une communication vivante avec Dieu puisse être séparée d'une attention en éveil vis-à-vis des mouvements de la psyché provenant tant de la vanité, que "des sens" (c'est-à-dire d'Eros). Il y faut d'ailleurs, dans l'ambiance culturelle du cloître ou du couvent, un courage peu commun et constamment renouvelé, puisque ces mouvements si communs, et apparemment inséparables de la condition humaine, sont ressentis par eux comme une véritable souillure de l'âme, voire comme une trahison vis-à-vis de l'amour de Dieu et du sacrifice du Christ. Leur mise à jour s'accompagne de tous les tourments de la contrition, quand ce ne sont ceux d'une véritable haine ou horreur de soi. Il est vrai que cette attitude dualiste de refus passionné de toute une partie inséparable de sa propre personne, et qui fait des tout premiers pas déjà dans la découverte de soi une sorte de martyr permanent, renouvelé jour après jour - une telle attitude me paraît quasiment incompatible avec une véritable connaissance de soi. Comment serait-il possible de découvrir, de sonder, de vraiment connaître une chose dont on a peur ou qu'on a en horreur ? Et il me

semble bien en effet, d'après ce que j'ai pu en voir jusqu'à présent, qu'en ce qui concerne la structure du moi, la pulsion érotique, et les relations complexes entre l'une et l'autre, la connaissance dont témoignent les textes des mystiques reste plus que rudimentaires. Toute cette immense partie de la psyché, la seule qu'un Freud se soit soucié d'étudier, n'intéresse le mystique chrétien (semblerait-il) que comme "l'ennemi" dont il doit à tout prix se distancer (tout en sachant très bien que dans cette vie terrestre, il lui reste indissolublement attaché !). Sûrement cette division douloureuse, cet incessant déchirement auquel il ne peut et ne se soucie d'échapper, sont-ils pour lui un mal nécessaire, une souffrance bienfaisante, puisqu'ils maintiennent vivante en lui la force de l'humilité, seul antidote efficace de l'orgueil, et le rend apte à accueillir, aux moments voulus par Dieu, les dons de la grâce divine.

Finalement, ce qui intéresse le mystique dans la psyché, c'est l'âme seule, détachée, par un effort surhumain (ou plutôt aux rares moments où ce détachement, par l'effet de la grâce, s'opère bel et bien), de ses indissolubles liens au corps, à la pulsion érotique, et à la structure du moi. Il sait bien, de première main, que cette âme n'est aucunement une fiction, mais une réalité - la réalité première, permanente, intemporelle, dont les autres trois sont une enveloppe provisoire ou le "fuel". La vraie demeure de l'âme est ailleurs - et il connaît quelque chose, de première main et de science sûre, et de l'âme dépouillée, et de l'"Ailleurs". Mais ce qu'il sait, que ce soit peu (pour l'un) ou prou (pour tel autre), il ne peut le dire en mots. Et, dans la mesure où il est empli de la passion de l'Ailleurs, c'est sûrement le dernier de ses soucis que de rapporter ce qu'il sait. S'il témoigne pourtant, selon ses faibles paroles, sur ce qui ne peut être communiqué, ce n'est pas (j'en suis sûr) mû par l'impossible espoir de se faire entendre, mais par obéissance à une Volonté qui n'est pas la sienne, et pour des fins qui lui échappent (comme elles échappent à tous) et qu'il n'essayera pas de sonder.

Je m'étais attendu que des hommes que Dieu a favorisés de la grâce exceptionnelle d'une communication vivante et régulière avec Lui auraient une vision du monde et de leur temps d'une pénétration hors du commun, exempte des oeillères et des préjugés du commun des mortels, qui les empêchent notamment de prendre note des injustices, iniquités et cruautés de toute sorte, sévissant dans la société dont ils font partie. Dieu (me disais-je) ne manquerait pas de leur faire un petit signe ici et là, pour attirer leur attention. Peut-être d'ailleurs l'a-t-Il fait bel et bien, bien plus souvent qu'on ne pourrait le penser ? Toujours est-il que j'ai été pas peu stupéfait de me rendre compte que mes

prévisions au sujet de la sollicitude divine et de ses effets étaient entièrement à côté de la plaque. Jusqu'à présent, je n'ai pas trouvé un seul signe allant dans le sens attendu. Il en a été de même pour mes lectures récentes dans la Bible, y compris dans les Actes des apôtres et les Epîtres apostoliques. J'en ai été "troublé", je peux bien dire - il y avait quelque chose qui m'échappait, et qui m'échappe encore. Quelque chose qui concerne à la fois le sens même de la notion de "mal" et de "bien", et la nature de la relation que Dieu entretient avec les hommes auxquels Il choisit de se révéler, et enfin, les desseins de Dieu dans l'évolution et l'histoire de notre espèce. Ce sont là des questions auxquelles je n'aurais pas songé il y a six mois encore, avant que Dieu ne se révèle à moi et ne pourvoie Lui-même, par la voie du rêve, aux premières bases de mon "instruction religieuse". Et ce n'est pas ici le lieu de m'étendre sur ces questions. J'ai bien l'intention (ou du moins le désir) d'y revenir dans les années qui viennent - si tant est qu'il s'avère qu'une telle entreprise est conforme à la volonté de mon bienveillant et patient Instructeur.

(25 mai) Hier j'ai reçu un bon monceau de livres, parmi ceux que j'avais commandés de certains auteurs mystiques : Les oeuvres de Sainte Thérèse, celles de Saint Jean de la Croix, un volume de Saint Augustin, "Louis Lambert" de Balzac... Au lieu de me mettre à mon travail, je n'ai pu m'empêcher de renouer connaissance avec Sainte Thérèse séance tenante, en lisant d'une traite une bonne partie de son autobiographie (dans la belle traduction des Carmélites du monastère de Clamart). Dans la nuit qui a suivi, j'ai fait un rêve long, insistant, en grande partie "souterrain" et par là quasiment insaisissable, que je crois suscité par la lecture si attachante que je venais de faire. J'ai crû comprendre qu'il devait, entre autres, attirer mon attention sur un certain aspect de la relation de Sainte Thérèse à elle-même, qui me paraît assez commun parmi les mystiques chrétiens. (Selon l'impression, très incomplète, que j'ai pu m'en faire par mes lectures sporadiques au cours des trois mois écoulés.) Je voudrais en dire quelques mots ici, "à chaud".

Il semblerait qu'il y ait, chez tous les auteurs mystiques chrétiens, une égale insistance sur le rôle de ce qu'ils appellent la "vertu" d'humilité, comme condition indispensable pour rendre l'âme apte à recevoir des grâces divines et à entrer en relation avec Dieu. Chez Sainte Thérèse (et sûrement chez beaucoup d'autres mystiques chrétiens sinon chez tous (*)), l'attitude ou l'état d'humilité apparaît

(*) Maître Eckehart semblerait être ici l'exception qui confirme la règle.

inséparable d'une pratique vigilante de la connaissance de soi, laquelle est visiblement devenue une "seconde nature" en elle. Autant que je sache, les mystiques (peut-être devrais-je préciser "les mystiques chrétiens") forment même la seule "famille spirituelle" où une telle connaissance soit pratiquée, et ceci, de plus, comme chose allant de soi. Cette pratique, ou cette discipline intérieure, consiste en une vive attention pour détecter les mouvements de l'âme inspirés soit par la vanité, soit par "les sens" (expression désignant, avant tout, la pulsion érotique, sur laquelle le témoignage des auteurs mystiques est, bien sûr, des plus discrets).

Je connaissais depuis longtemps, par ouïe-dire, le genre d'accusations que les gens en réputation de "sainteté" avaient accoutumé de proférer contre eux-mêmes, et j'y voyais une sorte d'affectation d'humilité, un propos délibéré cousu de fil blanc ; et ceci d'autant plus, que visiblement aucun bon chrétien ne les prenait au sérieux à ce sujet, y voyant simplement un signe sublime d'humilité et une preuve manifeste de leur sainteté. (L'"humilité", apparemment, consistant précisément en une infatigable endurance à s'accuser des pires crimes et manquements vis-à-vis de Dieu, à l'occasion de vétilles inventées sûrement pour les besoins d'une si sublime cause...) J'ai eu depuis ample occasion de me convaincre que la sévérité parfois véhémente du mystique à son propre égard n'est nullement l'effet d'une affectation, mais bien celui d'une authentique connaissance de soi. Si "propos délibéré" il y a, il provient non d'une "affectation" individuelle, mais de tout un nuage émotionnel et idéologique autour de la notion de "péché", imprégnant profondément les visions judaïque et chrétienne de l'homme et de sa relation à Dieu. C'est là un climat culturel qu'il m'est arrivé de côtoyer, mais auquel je suis resté relativement étranger, il me semble. C'est pourquoi, sûrement, la pratique de la connaissance de soi n'a jamais été pour moi un calvaire, pas plus qu'un austère devoir, ou la "porte étroite" par laquelle je devrais me coincer pour avoir accès à un "ailleurs" auquel, à vrai dire, je ne pensais jamais, jugeant que de faire connaissance du "ici-bas" suffisait amplement à me tenir en haleine ! C'était au contraire, dès le début, un besoin et une exigence en moi pour *v i v r e m i e u x*, pour "me sentir bien dans ma peau", pour être au clair et en paix avec moi-même, dans toute la mesure du possible (*). Et dans les périodes de méditation, c'était bien souvent un élan de connaissance qui me portait, de même nature que celui qui m'anime quand je "fais des maths", porté

(*) (27 mai) En me relisant, il m'apparaît qu'ici ma propre motivation profonde est peut-être moins éloignée de celle du mystique chrétien qu'il ne me semblait en écrivant ces lignes.

par une passion calme et intense, par une joie de découvrir, étrangères à toute espèce de "contrition". C'est dire à quel point ma voie vers la connaissance a été différente de celle des mystiques chrétiens.

Mais je reviens à ceux-ci, et à Sainte Thérèse. Je décèle dans son témoignage comme un "subterfuge", destiné à prendre les devants (si faire se peut) et de façon draconienne, sur les mouvements de l'orgueil, cet obstacle entre tous à la communion avec Dieu. Il s'agit de déclarer, une bonne fois pour toutes, que tout ce qui provient de notre propre personne ou de notre âme en propre, est irrémédiablement et par essence même "mauvais" ; que non seulement les grâces divines (ressenties comme surnaturelles), mais aussi tout mouvement provenant de notre âme qui nous rend aptes à les accueillir, et même tout mouvement que nous aurions lieu de considérer comme bénéfique pour notre bien spirituel et comme agréable à Dieu, serait l'oeuvre et le mérite exclusifs de Dieu, venant miséricordieusement au secours de notre nature, irrémédiablement corrompue et impuissante à bien faire.

Je soupçonne que c'est là une attitude commune dans les livres destinés à introduire à l'"oraison" (ou contemplation mystique). Il faut croire que le but poursuivi, savoir un état d'humilité qui exclurait d'emblée les mouvements de la vanité, n'est pas atteint pour autant - ce serait trop facile ! Et je sais bien quant à moi, tant par l'observation que par le témoignage de certains de mes rêves, que ce propos délibéré est bel et bien un "subterfuge", j'entends : qu'il ne correspond nullement à la réalité des choses. Je puis même dire que Dieu prend le plus grand soin à n'accorder Ses grâces et à ne Se donner qu'à bon escient, en laissant à l'âme le soin de faire par elle-même et sans Son assistance les trajets qu'elle peut faire par ses propres moyens. C'est par un tel e f f o r t seulement que l'âme se met en dispositions pour apprécier pour ce qu'elles sont les grâces auxquelles celui-ci la prépare.

Certes, c'est notre seule vanité qui nous fait voir dans cet effort un "mérite", lequel serait "récompensé" par les grâces accordées. Dieu est comme un riche et aimant bienfaiteur qui voudrait nous faire don d'une perle de très grand prix, et qui nous demanderait seulement, pour la recevoir, de préparer un écrin où elle ne courre aucun risque de s'abîmer - il ne faudrait pas que nous la laissions traîner dans le premier tiroir venu ! Et c'est bien la moindre des choses que nous fassions l'effort de préparer l'écrin, et sottise insigne d'y voir quelque "mérite", et s'imaginer que le don serait une "récompense" pour le modeste effort. Si nous l'accomplissons sans hésiter, c'est certes à la suite de l'initiative du donateur, incités par son amour et par sa faveur. Mais il serait faux de

prétendre que c'est lui qui accomplit une tâche qu'il laisse expressément à nos soins. Le don, ni l'amour qui l'inspire, ni notre reconnaissance, ne sont amoindris en reconnaissant simplement les choses pour ce qu'elles sont.

Bien au contraire, j'ai souvent noté que les "intentions pieuses", quand elles nous conduisent à maquiller une réalité (pas assez rose à notre gré), ont toujours tendance à aller à l'encontre du but poursuivi - l'humilité, dans le cas d'espèce. Car alors même que nous nous contraignons à y croire, à notre version en rose, nous n'en sommes pas dupes au fond et savons bien à quoi nous en tenir. Cela crée un état de confusion, de trouble, dont "le Malin" (pour reprendre l'expression consacrée pour désigner notre propre propension au mensonge...) a tôt fait de profiter. Sachant pertinemment que c'est bien nous-mêmes qui avons pris la peine de préparer l'écrin, et que c'est par "vertu" seulement que nous prétendons le contraire, il n'y a dès lors qu'un pas (vite franchi) pour nous imaginer, en notre for intérieur, que si (dans une même haleine) nous déclarons n'avoir aucun mérite dans l'affaire, ce serait là également un pieux mensonge (tout à notre honneur, certes !), et qu'en réalité le don vient, bien entendu, en juste récompense de nos valeureux efforts. C'est bien là le genre de "doubles-pensées" sur lesquelles on a tous tendance à fonctionner à longueur de journée, et qui ne sont désarmées que par l'effet d'une attention en éveil. Les mystiques et les saints n'y font sûrement pas plus exception que les autres. Ce qui les distingue, ce n'est aucunement que ledit "Malin" soit chez eux moins insinuant (et leur témoignage ne laisse à ce sujet le moindre doute), mais bien cette attention vigilante et rigoureuse.

Ces observations m'en rappellent d'autres à présent, qui m'avaient déjà mis mal à l'aise dès le début de mes lectures "mystiques". Il s'agit de la valorisation du " m é p r i s " (voire de la " h a î n e ") du "monde" et de soi-même, couramment prôné (parfois aussi par Sainte Thérèse) comme une des plus hautes vertus auxquelles puisse aspirer l'âme chrétienne, et une des grâces les plus rares qu'elle puisse espérer. De tels accents ont une tonalité certes peu engageante et même inquiétante, et ne s'assortissent que trop bien avec certaines excroissances morbides de la morale chrétienne : féroce répressives, ennemies de l'homme et de tout ce qui rend sa vie digne d'être vécue, et dont la "sainte" Inquisition (contemporaine de Sainte Thérèse) a été un des plus exécrables fleurons. Et ils font un étrange voisinage avec le précepte évangélique qui résume le message du Christ : "Tu aimeras ton prochain comme toi-même"...

J'ai fini par me rendre compte que ces expressions "mépris", "haine" ont, sous la plume des auteurs mystiques, un sens (sans doute consacré par un usage séculaire dans les milieux "spirituels") bien différent de celui qu'ils prendraient dans un contexte profane. Ils feraient plutôt fonction d'hyperboles oratoires (tout ce qu'il y a de mal venues, il faut bien dire) pour marquer le détachement, l'indifférence (*) ; avec en plus, certes, une connotation de prise de distance très nette, par rapport à une chose ressentie avant tout comme un obstacle à la progression spirituelle.

Il est vrai que l'"obstacle" n'est nullement ce pauvre "monde" (c'est-à-dire, surtout, la société humaine et tout ce qui nous y rattache), mais bien notre propre attachement aux biens dudit "monde", qui nous en rend esclave. A y regarder de près, d'ailleurs, l'expression "mépris (ou haine) du monde" marque, non pas un détachement, mais bien un attachement et une sujétion à la chose déclarée "méprisée" ou "haïe" - car mépris et haine sont des formes très fortes d'attachement et de dépendance. (Alors que l'amour, au plein sens évangélique, libère celui qui aime...) Bien sûr, alors même qu'ils utilisent un langage ambigu (et par là-même, dangereux...), les mystiques savent bien, et mieux que personne, que l'obstacle n'est pas dans "le monde", mais bien en eux. D'où, sûrement, ce qu'ils appellent (sans y regarder à deux fois) le "mépris" et la "haine" de soi.

Il semblerait que ce "soi" n'est jamais explicité en clair. On finit pourtant par comprendre qu'il désigne à la fois le corps et ses humbles besoins, le "moi" (tenace reflet "du monde") avec sa vanité et ses fringales, et enfin "les sens" et les douceurs qu'ils nous font miroiter. Et même l'âme, m'a-t-il semblé, est incluse dans le tableau, dans la mesure où elle est sujette (et Dieu sait qu'elle l'est !) aux sollicitations venant de ces trois compagnons-là, et encline à y céder tant soi peu. Ça en fait beaucoup en somme, pour ce "soi" ; au point qu'on se demande quoi d'autre encore reste...

"Mépriser", au sens propre du terme, ce "soi" ou telle de ses parties, est certes la chose la plus facile et même la plus commune du monde. (Mais le plus souvent, il est vrai, ce n'est pas au niveau conscient que cela se passe.) Point n'est besoin pour cela d'une grâce spéciale de Dieu - bien au contraire !

(*) J'ai d'ailleurs noté que dans plusieurs passages de l'Ancien Testament, le terme "haine", pour une relation entre proches, est utilisé comme une hyperbole pour désigner un manque d'attachement, une indifférence. Le terme "amour" par contre y apparaît comme synonyme d'attachement.

Et ce n'est visiblement pas de cela qu'il s'agit, sous la plume d'une Sainte Thérèse, ou d'un Maître Eckehart. Ils n'ont décidément pas la tête, l'une ni l'autre, de gens qui "se méprisent", ou (pour ce qui est de Sainte Thérèse) qui prendraient en mépris quiconque. On sent en eux une fortitude joyeuse et sereine (*) qui dément éloquemment de telles expressions que "mépris" ou "haïne", reprises par eux sans y regarder à deux fois, parce que d'autres avant eux les ont utilisées de même.

Ce qui est sûr, par contre, c'est qu'ils sont les maîtres chez eux, autant qu'il est donné à l'esprit dans l'homme de pouvoir l'être dans sa demeure. Que le maître le veuille ou non, entre lui et ses serviteurs, il y a dépendance mutuelle. Alors même qu'il commande et que les serviteurs lui soient tout dévoués, la volonté de l'un n'est pas celle de l'autre, même si elle s'y soumet. "Haïne" et "mépris" n'y changeraient rien, si ce n'est seulement que le maître aurait déjà cessé de l'être.

Il n'en reste pas moins que ces termes, lourds de sens, expriment un propos délibéré, pour ne pas dire une pose, consacrés par un long usage d'un très mauvais aloi. Ainsi l'homme, sous couvert de "piété", fait mine de "mépriser" toutes choses de chair ou de matière, que Dieu Lui-même (par on se sait quel égarement) s'est pourtant donné le mal de créer, et jusques à l'âme elle-même, qu'Il entoure pourtant (par un égarement plus grand) d'une incessante sollicitude et d'un infini respect.

L'humilité, elle, n'est ni propos délibéré, ni pose. Telle une rose vive parmi les "roses"-plastique, à son parfum on la reconnaît.

Le témoignage d'une Sainte Thérèse nous montre comment la fleur délicate pousse obstinément et répand son suave parfum parmi le bric-à-brac douteux d'une pieuse fiction. Ainsi dans un même être se côtoient et s'interpénètrent, inextricablement, e t les clichés, e t la connaissance - e t la gangue, e t l'or.

(*) Peut-être le lecteur trouvera-t-il étrange, voire "pas sérieux", que je voie une "fortitude joyeuse et sereine" là où j'avais vu, la veille même, "martyre permanent", "division douloureuse" et "incessant déchirement". C'est qu'il n'a pas senti encore l'amplitude des accords qui peuvent résonner en l'âme humaine, jouant en même temps, et à des niveaux de profondeur différent, sur les registres déchirement et sérénité, douleur et joie, conscience aiguë de la division, et expérience indicible d'une unité et d'une harmonie qui inclut et transcende toute division. Ce que le lecteur ressent comme des "contraires" irréductibles s'avèrent, dans une optique plus vaste, comme des tonalités appelées à se nourrir l'une l'autre, et à se compléter et s'épouser dans une plénitude qui les inclut l'une et l'autre.

(31 mai) J'ai écrit les pages précédentes à l'encontre d'une certaine réticence, que je voudrais dissiper en la cernant. Ce malaise venait, je crois, de deux sources. La première : le sentiment, constamment présent, du danger de glisser dans une attitude où je prendrais des airs d'un qui se mettrait au dessus des personnes dont il parle, telle Sainte Thérèse, en faisant mine de leur donner des "notes" bonnes ou mauvaises sur ceci ou sur cela. Pire encore, je dois dire que, suivant ma fâcheuse pente naturelle, j'ai sûrement glissé par moments dans une telle attitude. Je me suis repris, corrigeant plusieurs fois le premier jet de la réflexion et la nuançant, mais ne saurais assurer qu'il n'en reste pas trace dans sa forme actuelle. Par ailleurs, continuant à avancer dans la lecture du témoignage de Sainte Thérèse sur sa vie, il devient de plus en plus éclatant à quel point cette attitude, dont je sentais à la fois l'insidieuse attirance et le danger, est ridicule, et vis-à-vis d'elle plus que vis-à-vis de quiconque. Ce témoignage, d'une spontanéité saisissante, et véritablement traversé par "le souffle de Dieu", nous la montre dans la vérité de son être et comme une des plus grandes parmi nous. Elle est grande par la redoutable expérience spirituelle dont Dieu l'a gratifiée surabondamment, et par l'humilité et la passion, la volonté aussi, qui l'ont mise en état de recevoir ces grâces et de les porter, comme le Christ a porté la croix. Devant une telle stature spirituelle, moi-même à peine entré dans les tout premiers débuts d'une "relation mystique" à Dieu, je me trouve vis-à-vis de Sainte Thérèse comme un nourrisson vagissant devant une personne dans toute la force de l'âge. Qu'on s'imagine dès lors le nourrisson distribuant louange et blâme...

Pourtant, je ne crois pas pour autant qu'il faille à tout prix nous abstenir de "juger", ou pour mieux dire, de "situer", un être de stature exceptionnelle (alors même qu'elle nous dépasserait de très haut), ni surtout, de faire effort pour confronter notre propre expérience et notre vision des choses à la sienne, si dissemblables soient-elles. Je crois même que c'est une chose indispensable si nous désirons entrer tant soit peu dans une compréhension de cet être, de ce qui fait réellement sa grandeur et de sa place parmi nous, et de plus et surtout, si nous voulons croire nous-mêmes tant soit peu, intellectuellement ou spirituellement, par le contact avec elle, en assimilant de son expérience et de son message ce qui entre en résonance avec notre propre vécu et qui lui apporte, par là-même, des tonalités et des lumières nouvelles. L'attitude "d'école", qu'on pourrait aussi appeler celle de "l'admirative automatique", telle celle qui est de rigueur (disons) en milieu chrétien à l'égard de tous les Saints et dignitaires de l'Eglise ou des figures de la Bible, me paraît exclure un tel contact fertile. C'est une

fermeture tout autant que l'attitude de "critique automatique". (Peut-être devrais-je pourtant faire une exception pour une attitude de piété véritable, et ne pas mettre celle-ci sur un même pied avec celle de l'admiration béate pour les "valeurs reconnues", alors même qu'elle exclut, elle aussi, toute velléité "critique"...))

Je n'ai guère propension à entrer dans une telle attitude "béate", mais me sens par contre guetté par l'attitude opposée, qu'on pourrait appeler le "syndrome du maître d'école", lequel syndrome consiste à "mettre des notes". Tout autant que la précédente, elle fait obstacle à une compréhension, et à un contact véritable. Dans le premier cas, c'est l'inertie ou la paresse de l'esprit qui mène la danse, dans le second, la vanité. Mais inertie et paresse s'accrochent à merveille avec la vanité, et la vanité est elle-même une forme d'inertie spirituelle. Les deux attitudes opposées sont plus proches sûrement qu'il ne pourrait sembler. Si je fais de mon mieux pour déjouer les pièges de la paresse et de la vanité, ce n'est nullement par souci d'une impossible "perfection" morale, ni même pour plaire à Dieu (Il en a vu bien d'autres, et Sa patience est infinie !), mais parce que je me rends bien compte à quel point l'une et l'autre bloquent net toute progression dans la connaissance, et ceci dans la connaissance spirituelle plus que dans toute autre (*).

Voici maintenant la deuxième cause du malaise que je signalais tantôt. Je me voyais conduit, comme par une sorte de fâcheuse logique intérieure qui m'aurait littéralement "forcé la main", à laisser entendre que le témoignage de Sainte Thérèse serait entâché d'une "pose", ou tout au moins d'un "propos délibéré" (qualifié "de très mauvais augure"). En même temps je me rendais compte

(*) (1 juin) Me relisant, je m'aperçois que ce que je dis ici décrit des dispositions qui étaient miennes jusqu'à l'an dernier encore, plutôt que celles de maintenant. C'est devenu plus simple, plus immédiat : de plus en plus, quand je suis entraîné (par la fameuse "pente naturelle") dans une attitude de vanité, de paresse intérieure, j'en sens un malaise, "je ne suis pas bien". Ce n'est pas une question de "mauvaise conscience", de quelque vague sentiment de "culpabilité" (c'est là une chose dont je n'ai pas beaucoup été affligé dans ma vie). Plutôt comme quelqu'un qui aurait été assis de travers, et qui se sentirait incité à se remettre dans une position plus "confortable", c'est-à-dire plus adéquate aux besoins de son corps et aux lois qui le régissent. Je pourrais dire qu'il y a une "sensibilité" en moi qui se serait affinée. Mais je soupçonne que ce serait une façon tendancieuse d'exprimer la chose, en la rapportant à ma propre personne, qui se serait en quelque sorte "améliorée", peut-être (qui sait !) grâce à mes valeureux efforts. Je crois qu'il n'en est rien pourtout, que cette "sensibilité"-là ne vient pas de moi, mais est un signe qui m'est envoyé. Mon rôle dans l'affaire se borne chaque fois à tenir compte d'un tel signe (s'il me plaît d'en tenir compte), ou de l'ignorer. Comme il arrive qu'on reste assis dans une position inconfortable, malgré les signaux que le corps nous envoie, parce qu'on est trop absorbé par autre chose pour en tenir compte.

pourtant, confusément, que je "loupais le coche" de quelque façon essentielle. Qu'il n'y ait pas de "pose" dans le témoignage de Sainte Thérèse est une pure évidence. Quant au "propos délibéré", il ne vient pas de sa personne, mais, très visiblement, d'un conditionnement culturel dont elle est pénétrée ni plus, ni moins que toute autre personne, "sainte" ou pas, est pénétrée par le conditionnement propre à son milieu. Avec le tempérament et les dispositions d'humilité extrême qui étaient les siens, il aurait été impensable qu'elle se rende compte et se libère de ses conditionnements-là (*). Et très visiblement, Dieu n'en avait cure - ça ne le dérangeait pas plus, sûrement, que l'amoureux qui aime n'est dérangé par des tâches de rousseur sur la peau de sa Belle. Sûrement, ces tâches même la lui font paraître plus désirable et ne font qu'exalter ses désirs et son amour. Et à vrai dire, ce qui importe et qui fait son bonheur, ce ne sont pas ces tâches ni qu'elle soit brune ou blonde, mais que la Bienaimée l'aime comme il l'aime et que son coeur et son corps soient généreux et accueillants à lui.

Pour en revenir à la réflexion passée et à mon malaise. Je devais me rendre compte alors, assez confusément, d'une chose qui est devenu plus claire entre-temps : c'est que je mettais sur le même pied des choses qui ne se situent absolument pas au même niveau. C'est un peu comme si je mettais sur le même pied les tâches de rousseur, ou que la Belle ait eu la "totale" ou qu'elle ait la vérole - alors qu'en réalité elle éclate de sève et de santé ! Ou pour reprendre une autre comparaison : comme si je faisais la fine bouche devant un travail mathématique brillant, ou devant un récit émouvant ou un poème d'une beauté achevée, à cause de menues fautes d'orthographe. (Ça n'empêche que ça peut être parfois utile de corriger au passage des fautes d'orthographe, sans s'y attarder indûment...)

J'avais aussi pris la défense (pour ainsi dire) de la psyché, présentée par Sainte Thérèse (la sienne de psyché, au moins), comme incapable par elle-même du moindre bien. Ce n'est sûrement pas tout à fait vrai (aucun bon chrétien ne me contredira sur ce point), et (emporté par mon élan) j'ai même laissé entendre que sous la plume de la Sainte, ça aurait été là du "cliché", hélas ! Pourtant, je

(*) Je pense surtout aux conditionnements propres au milieu religieux dont elle faisait partie sans réserve, ceux notamment concernant la pratique et les "vérités" de la religion. Son expérience spirituelle l'élevait au dessus des conditionnements "du monde", et, au niveau de la pratique religieuse, lui faisait distinguer bien clairement et sans hésitation aucune (avec toutes les réserves que l'humilité lui imposait...) l'essentiel de l'accessoire.

devrais concéder que ce qui est pur cliché sous la plume de l'un, ne l'est pas forcément sous la plume d'un autre. Ce qui est sûr, c'est que Sainte Thérèse n'a rien d'une nigaude, et qu'elle a même une grande acuité de perception psychologique, en plus d'une expérience inégalée des grâces de Dieu (y compris de celles qui sont les plus lourdes à porter...). Et cette expérience devait lui rappeler encore et encore, et de façon bouleversante, à quel point, dans les "petites choses" déjà et combien plus dans les grandes, l'action de Dieu dans l'âme dépasse absolument les moyens dont l'âme dispose par elle-même, même animée de la meilleure volonté du monde. Même moi, avec l'expérience si limitée qu'est la mienne, ai eu ample occasion de le constater, encore et encore. Si j'ai tendance souvent à le minimiser (sinon à l'oublier tout à fait), c'est manifestement par suite de mes fâcheuses dispositions vaniteuses.

Pas plus tard que la nuit dernière je me trouvais couché et ma pensée divagait comme elle l'entendait, sans que j'y prête attention. Elle est tombée, je ne saurais moi-même dire comment, sur la constatation inopinée qu'après tout et selon ma propre expérience, je n'ai été capable par mes seuls moyens que de progrès assez dérisoires, tant pour la découverte de moi-même que pour une discipline et un rythme de vie. Dans tous les progrès substantiels, je reconnaissais bien clairement (et sans nul "propos délibéré" pour plaire à Dieu ou à moi-même !) l'intervention et l'action de Dieu, tant par les rêves qu'Il m'avait envoyés, que de bien d'autres façons.

Si ça se trouve, je ne me rappellerais même pas de ces divagations et de cette pensée fugace, se déroulant à fleur de conscience alors que je m'apprêtais à m'endormir, si ce n'était par l'effet immédiat qu'elle a eu, et qui en même temps me l'a rendue consciente. Il y a eu alors un "flash" de joie intérieure, un sourire qui soudain illumine tout l'être, tel le soleil qui apparaît inopinément derrière un rideau de brumes, et qui inonde tout de sa chaude lumière. Ça a dû durer quelques minutes à peine, mais son effet bienfaisant est resté sensible encore aujourd'hui.

C'était une manifestation sensible de la présence de Dieu, comme il y en a eu un bon nombre au cours des derniers cinq mois. Mais j'en étais resté privé au cours des dernières semaines (faute, je crois, d'une présence suffisante de ma part). J'ai su alors que cette pensée sans prétention, qui avait suscité une telle réponse de Dieu, était v r a i e ; et de plus, qu'elle était i m p o r t a n t e , qu'il était bon pour moi de bien m'en pénétrer et de ne pas l'oublier.

C'est cette expérience toute fraîche qui m'a incité à revenir aujourd'hui sur la réflexion précédente pour la rectifier, comme je viens de le faire.

(¹⁰) De la trique céleste et du faux respect

(7 juin) (*) Dans les notes d'il y a cinq jours (**), j'avais frôlé en passant la question de la c r a i n t e d e D i e u. Je me rappelle que dans mon enfance déjà, et indépendamment même de l'ambiance antireligieuse qui l'avait d'abord entourée, ce terme-là me choquait. Aujourd'hui encore, il me met mal à l'aise. Il est vrai que depuis des millénaires, ce terme est devenu simplement synonyme de " r e s p e c t de Dieu" ; et comme Dieu, le Grand Invisible, ne Se manifeste guère dans la vie du commun des mortels, le respect pour Lui revenait, pratiquement, à une attitude de respect et d'obéissance à l'égard de Ses commandements présumés, enseignés par la religion. A part cette "crainte" de Dieu, on insiste encore, dans la religion judaïque et plus encore dans la chrétienne, sur l'amour de Dieu pour l'homme, et sur l'obligation pour l'homme d'aimer Dieu. Ainsi, dans le contexte de la relation de l'homme à Dieu et à la religion, et aussi bien dans les textes sacrés ou édifiants que dans le langage courant, on constate une confusion déroutante entre des choses de nature aussi différente, voire incompatible, que crainte, respect, amour, obéissance à des lois et prescriptions, ou enfin, conformisme avec des attitudes et des façons de penser léguées par la tradition religieuse.

Mon malaise est sûrement dû à une incompréhension, laquelle se place, il me semble, à deux niveaux. Tout d'abord : comment se fait-il que toutes les religions sans exception (pour autant que je sache) soient fondées sur la crainte - sur la peur de redoutables sanctions divines ? Et : comment est-il possible qu'un confusionisme psychologique et spirituel aussi grossier, aussi primaire, ait pu se maintenir dans la "pensée religieuse" jusqu'à nos jours ?

Je n'ai pas eu connaissance, en tous cas, d'un penseur se réclamant d'une foi religieuse, ou d'un mystique s'inspirant de son expérience de Dieu, qui aient eu la simplicité de se confronter à ces lieux-communs et contresens vénérables, et de s'expliquer à leur sujet. Visiblement, le conditionnement religieux, tout

(*) Voir renvoi à la présente note dans la section n° 22 page 65..

(**) Voir la section "Retrouvailles avec Dieu - ou le respect sans la crainte" (n° 22). Les quatre jours précédents étaient consacrés à la longue note "La petite famille et son Hôte" (n° 1), commencée d'abord dans l'intention de joindre une courte note de bas de page explicative au sujet de l'image archétype de l'"enfant". La réflexion qui suit est une suite immédiate à celle poursuivie dans la section citée, d'il y a cinq jours. Je l'ai rejetée dans les "notes", car elle ne concerne pas spécialement le rêve et, à ce titre, fait figure de "digression".

aussi efficace que n'importe quel autre conditionnement culturel, agit comme une c é c i t é partielle (intellectuelle et spirituelle à la fois), qui empêche les membres engagés d'une communauté religieuse quelconque (que ce soit celle d'Israël, la chrétienté, la Sangha, l'Islam ou toute autre) de seulement voir ou sentir les incompatibilités les plus flagrantes, entre d'une part la saine raison, l'expérience de la vie et le discernement psychologique, et de l'autre certains aspects des enseignements et des façons de penser légués par la tradition (¹¹).

Ceux-ci, il est vrai, s'enracinent dans les textes sacrés, qui font figure de référence absolue pour les membres de la communauté religieuse. Etant écrits sous inspiration divine (chose que je ne mets nullement en doute), la forme archaïque du respect religieux met au rang de vérités de foi intangibles, non seulement le message et l'intention de Dieu qui se profilent plus ou moins clairement dans le texte sacré, mais tout autant les à-côtés qui proviennent des conditionnements culturels préalables du scribe de Dieu (le plus souvent anonyme) qui l'a consigné. Certes, c'est une tâche délicate entre toutes de distinguer l'esprit des textes sacrés de leur lettre. Devant une telle tâche, il semblerait que le penseur croyant, jusqu'à aujourd'hui même, ait fait le choix de s'enfermer dans l'attitude archaïque du "respect" scrupuleux de la lettre (¹²). Cette prudence (apparemment universelle) des esprits religieux s'apparente, bien souvent, à une véritable abdication des facultés de connaissance, à nous imparties par la Sagesse divine. Elle m'apparaît comme une des causes principales de la stagnation séculaire de la pensée religieuse, et de l'impuissance des religions à se renouveler de l'intérieur. Cette pensée est comme un aigle aux ailes coupées, ou pour mieux dire : comme un aigle trop bien dressé qui, par "respect" pour le Créateur qui est dans les nuées, aurait renoncé à l'usage de ses ailes qui L'en rapprocheraient... Et c'est cette pusillanimité intellectuelle et spirituelle, sûrement, enracinée dans des traditions intangibles, qui a détourné de la religion et des voies religieuses beaucoup parmi les meilleurs esprits, et en ces derniers siècles plus que jamais.

Vouloir jeter un voile pudique sur ces faits bien éclatants, par sempiternel "respect" pour les religions établies, ne me semble pas un moyen convaincant pour stimuler l'apparition d'une renaissance religieuse véritable - d'un renouveau qui ne soit, en réalité, simple retour ou régression dans le giron des attitudes répressives archaïques. Qu'un tel retour soit un moindre mal, en comparaison avec l'a-religiosité et la déspiritualisation à outrance du monde d'aujourd'hui, c'est une chose entendue. Mais les mêmes causes produiront les mêmes effets. Une soi-disante "renaissance" religieuse qui irait de pair avec une répression systématique

des facultés et de la pulsion de connaissance dans l'homme (*), ne manquera pas de susciter en lui (et fort heureusement) les mêmes résistances conscientes **et** inconscientes, et de conduire dans un cul-de-sac spirituel semblable à celui où nous nous trouvons aujourd'hui. Ce n'est sûrement pas un tel retour en arrière que Dieu nous propose (**). Le renouveau qu'Il a prévu pour nous sera, j'en suis persuadé, non un retour à d'anciennes formes de répression à la place de formes plus récentes, mais une accession à un niveau de liberté intérieure et à une responsabilité plus grands.

Mais je reviens au chapitre de la crainte, pierre angulaire commune, semblerait-il, de toutes les religions du monde. Un respect fondé sur la crainte est un respect ambigu, un faux respect. Ce n'est pas un respect au sens spirituel du terme. Un tel respect découle spontanément d'une c o n n a i s s a n c e de ce qui est respecté, comme chose ou personne ou être en lequel sont reconnues des qualités de "bonté" ou d'excellence (***) qui appellent le respect. Un tel respect ne peut être le résultat d'une contrainte, d'une peur, d'une crainte. La crainte que nous avons d'une chose ou d'un être fait obstacle à une connaissance,

(*) Parlant ici de "répression systématique des facultés et de la pulsion de connaissance dans l'homme", je n'entends pas dire que dans les communautés religieuses traditionnelles, ces facultés et cette pulsion soient nécessairement réprimées sous toutes leurs formes. De tels extrêmes sont sûrement l'exception, non la règle. Mais j'entends dire que certaines directions étaient strictement taboues, et tout particulièrement, toute réflexion qui pourrait tant soit peu mettre en cause des façons de penser consacrées par la tradition, voire même, la lettre des textes sacrés ou des traditions orales servant de fondement doctrinal pour cette communauté.

(**) Ecrivant cette ligne, je me rends bien compte qu'il est toujours hasardeux de vouloir pénétrer les desseins de Dieu. Ce qui fonde ici ma conviction, mis à part mes penchants personnels, c'est que, si le dessein de Dieu pour nous consistait en un tel retour en arrière, je vois mal pourquoi c'est précisément moi qu'Il aurait choisi comme messenger pour certains de Ses desseins, et qu'Il encouragerait de plus, envers et contre tous, à poursuivre à l'intention de tous (ou de tous ceux, du moins, que cela pourra intéresser) une réflexion religieuse de vaste envergure.

(***) Le respect n'exclut pas qu'à côté de ces qualités "de "bonté" ou d'excellence" qui l'appellent et le fondent, il n'y en ait d'autres d'un tout autre ordre. Je pense plus particulièrement au respect pour l'homme en général, ou pour telle personne en particulier. Dans le cas où cette personne serait Hitler ou Staline (pour ne pas parler des vivants...), il y a, certes, des aspects de leur personne qui sont loin d'"appeler le respect". Ils ont eu, et probablement ont encore, de très lourds comptes à rendre à Dieu, assurément. Pourtant, je sais qu'en tant qu'êtres pourvus d'une âme immortelle et de libre arbitre, et destinés à la connaissance, Dieu les respecte et les aime, comme Il respecte toute âme humaine et l'entoure de Sa sollicitude aimante. Et nous serions mal fondés de refuser le respect à quelqu'un qui a nom et visage humain, alors que Dieu Lui-même le

lui accorde. Mais ce respect-là est d'une autre nature que le "respect pour la trique". S'il était plus répandu, les Hitler et Staline de tout poil auraient du mal à faire recette et à en prendre à leur aise de leur vivant. (Quittes à en baver le temps fixé par Dieu, après leur mort...).

et brouille la perception que nous pourrions avoir des qualités en eux qui seraient de nature à susciter un respect véritable. Le "respect" basé sur la crainte, tout comme celui basé sur l'espoir d'une récompense, n'est pas un respect mais un m a r c h é conclu, dans lequel on espère être gagnant : je te "respecte" et (s'il le faut) t'obéis, et en échange tu t'abtiens de me faire du mal (ou tu m'en feras moins que tu ne m'en ferais autrement), voire même, tu me gratifies de récompenses. C'est le respect du brave citoyen pour la force, d'où qu'elle vienne, le respect pour la trique, encouragé jusqu'à aujourd'hui même par toutes les religions du monde (*). Et le faux respect religieux, c'est la crainte d'une trique invisible (ayant nom "Dieu" ou tout autre nom à l'avenant) ; d'une trique concrétisée cependant par une institution religieuse bien tangible et ayant force coercitive convaincante. Dès que la trique terrestre, qui est censée refléter la trique céleste, vient à disparaître, ce respect-là s'évanouit en l'espace d'une génération ou deux. Ce n'est pas une attitude spontanée de l' e s p r i t , signe d'un discernement et d'une maturité, mais bien un des innombrables conditionnements et réflexes du " m o i " , résultat d'un simple dressage et signe d'une immaturité spirituelle.

Et pourtant, il semble bien que le fondement commun de toutes les religions du monde soit ce faux respect, enraciné dans la crainte ! (Et c'est pourquoi aussi, avant que Dieu Lui-même ne me détrompe par la voie de certains rêves, il m'était difficile de voir dans les religions autre chose que de simples instruments de répression.) Il semblerait que dans la très lente évolution de la conscience spirituelle de l'humanité, il nous ait fallu passer par ce faux respect, pour pouvoir un jour accéder à un respect véritable. Il est vrai que nous en sommes plus éloignés que jamais - l'un et l'autre, le faux respect religieux tout comme le vrai, ont disparu sans quasiment laisser de traces !

(*) Je pense tout particulièrement aux Epîtres de Saint Paul, où l'apôtre insiste inlassablement sur l'obligation du bon chrétien d'obéir aux autorités instituées, q u e l l e s q u ' e l l e s s o i e n t - attendu que toute autorité (selon lui) serait instituée par Dieu. (De même, que l'esclave bon chrétien obéisse à son maître...) Il faut dire à l'honneur de l'apôtre qu'il a dû être, par son martyre à Rome, un des tout premiers à transgresser son propre commandement. Cela n'empêche que ces passages de Saint Paul restent jusqu'à aujourd'hui une justification doctrinale bienvenue, pour le bon citoyen "bon chrétien", pour son "respect" automatique des "triques" d'où qu'elles viennent...

Peut-être serait-il plus réaliste, au lieu de l'humanité toute entière, de considérer d'abord des communautés plus restreintes, à la dimension d'un peuple ou d'une ethnie, partageant une même religion. Il est vrai que dans la "matrice" formée par une telle communauté et ses structures religieuses, fondées sur la crainte, le vrai respect a pu fleurir parfois, soit dans la communauté toute entière (*), soit dans certains membres isolés. Ainsi, dans le témoignage de certains mystiques chrétiens, ce qu'ils appellent "l'amour servile" de Dieu, c'est à dire l'"amour" contraint fondé sur la peur de l'enfer et l'espoir des béatitudes éternelles, est présenté comme un stade inférieur et préliminaire de la relation à Dieu. Ces peurs et ces espoirs, d'une force prodigieuse chez une personne dédiée corps et âme à la vie religieuse, finissent pourtant par s'évanouir chez eux, à la fin des fins, en parvenant aux stades plus élevés de l'expérience mystique. Mais aucun, autant que je sache, n'a eu la clairvoyance et le courage de constater que ce qu'ils appellent "amour servile" de Dieu est une contradiction dans les termes, et est étranger à l'amour ; que ce n'est nullement (comme ils le laissent entendre par omission) un terreau pour l'amour de Dieu et pour la connaissance de Dieu, mais un poison insidieux qui pervertit profondément la relation à Dieu. L'action de Dieu n'en est que plus éclatante, qui les élève au dessus d'idées fixes d'une puissance prodigieuse, pour leur faire connaître ce qui est infiniment loin au-delà de toute idée et de toute pensée...

(¹¹) Miracles et raison

(8 juin) (**) En écrivant ces lignes, je ne pensais nullement aux nombreux événements de nature miraculeuse rapportés par les textes sacrés. Même pris au pied de la lettre, de tels récits ne m'ont jamais paru contraires à la saine raison. Depuis que j'ai eu expérience de l'action de Dieu en moi, je suis même persuadé qu'un bon nombre d'entre eux sont vrais pour l'essentiel dans leur sens littéral (tout en faisant parfois la part des tendances à l'exagération et à l'imagination affabulatoire). Après tout, dès lors qu'on admet que le monde visible a été créé par un Etre (appelé "Dieu") en vue de certains desseins dans lesquels nous, les hommes,

(*) Je pense notamment aux relations de respect aussi bien à l'intérieur de la communauté, que vis-à-vis de la nature environnante et de la terre qui les porte, dans certaines tribus indiennes des deux Amériques.

(**) Voir renvoi à la présente note dans la note n° 10 page N 32.

sommes impliqués, il n'y a rien d'étonnant, bien au contraire, que Dieu intervienne occasionnellement et selon Son bon plaisir dans le déroulement des lois qu'il a Lui-même instaurées, et qu'Il peut suspendre à Son gré. Tous les miracles réunis rapportés par les textes sacrés ou par toute autre source paraissent véritablement infimes, devant le Miracle des miracles qu'est la création et l'évolution créatrice de l'Univers. Tout ce que j'ai pu apprendre au sujet de la connaissance (bien limitée) que nous avons de cet Univers et de son histoire, loin d'alimenter un suffisant scepticisme, ne fait que confirmer et approfondir l'émerveillement de l'esprit devant le Miracle de la Création, qui dépasse toute expression.

A la suite d'une lecture toute récente des Evangiles et de l'ensemble du Nouveau Testament, il ne me reste aucun doute sur les miracles qui y sont rapportés. Les témoignages concordants des témoins oculaires me paraissent au dessus de tout soupçon. Mais bien plus encore qu'un élémentaire bon sens psychologique, ce qui emporte la conviction, c'est l'extraordinaire densité spirituelle des Evangiles et le Souffle qui les traverse, qui dépassent infiniment toutes les capacités d'invention, d'imagination et de création humaines. Aucun homme ni groupe d'hommes n'aurait été capable d'inventer le Christ, son Message et sa Croix. Les miracles rapportés dans les Evangiles, y compris même la résurrection du Christ, me paraissent accessoires et relativement peu de choses par eux-mêmes, et ne prennent leur vrai sens que par la Passion et par la mort du Christ crucifié - plus grands que tous les miracles réunis que Dieu aura bien voulu accomplir par amour de nous.

(¹²) Pensée religieuse et obédience

(8 juin) (*) Il conviendrait bien sûr de nuancer quelque peu ce jugement. Même l'Eglise catholique a fini, à son corps défendant, par mettre de l'eau dans son vin, toujours avec quelques siècles ou quelques générations de retard sur l'évolution générale des esprits, notamment dans des questions comme l'Évolution, le rôle de la femme, l'oecuménisme et bien d'autres. Mais on sent bien que ce sont là, à chaque fois, des c o n c e s s i o n s, faites sous la pression des circonstances pesant sur une i n e r t i e immense. Un peu comme un homme politique conservateur à fond en accorderait à son corps défendant à une clientèle électorale plus "dans le vent" que lui, et qui risque de faire défection s'il ne se décidait à lâcher enfin du lest.

(*) Voir renvoi à cette note dans l'avant-dernière note, "De la trique céleste et du faux respect", page N 32.

(19 juin) En parlant du "penseur croyant" (s'enfermant dans une "attitude archaïque"), je pensais plutôt au penseur qui se réclame d'une religion particulière, à laquelle il reste attaché. Krishnamurti est un exemple d'un penseur qu'on ne peut guère s'empêcher de qualifier de "religieux", et qui a su s'affranchir des entraves et des séductions de l'idéologie religieuse (théosophique) qui constituait son milieu spirituel d'origine, lui assignant un rôle de Messie, et trouver et maintenir une attitude d'indépendance critique vis-à-vis de toutes les religions constituées. Il est vrai qu'après ce grand pas libérateur hors du bercail spirituel familial, il s'est empressé de s'enfermer dans la nouvelle idéologie religieuse, baptisée "les Enseignements", qu'il a édifïée à la place de celle qu'il avait dépassée, et dont il s'est fait pendant le reste de ses jours l'infatigable apôtre et le pape.

J'ai eu aussi la joie, ces jours derniers, de commencer à prendre connaissance du livre "L'homme à la recherche de son humanité", par Marcel Légaut, et crois reconnaître en l'auteur un véritable "aîné" spirituel. D'inspiration chrétienne, ce livre remarquable témoigne d'une autonomie intérieure et d'une lucidité exceptionnelles, en même temps que d'une expérience de la vie spirituelle et d'une profondeur de vision religieuse que je suis loins d'avoir atteintes. Dans l'état actuel des choses, pour un penseur religieux de ce format et ayant atteint une telle autonomie spirituelle, il ne peut y avoir de place dans aucune religion constituée (*) - identifiée à une doctrine intangible, conservée telle et représentée par une structure hiérarchique, prenant figure d'autorité spirituelle.

Chez les mystiques chrétiens dont j'avais eu connaissance précédemment, j'avais été étonné et déconcerté par leur docilité inconditionnelle vis-à-vis de l'Eglise. Visiblement, celle-ci représentait pour eux l'autorité suprême et intangible. Dieu n'avait plus qu'à s'y conformer scrupuleusement, quand Il

(*) (18 juillet) Depuis que ces lignes hâtives et péremptoires ont été écrites, j'ai eu ample occasion, par d'autres lectures de Marcel Légaut, de voir qu'il se considère toujours comme un fils de l'Eglise catholique, et que celle-ci ne semble avoir montré la moindre velléité d'excommunier ce fils trop véritablement fidèle ! Et que cette voix courageuse et solitaire, fille du "désert chrétien", a déjà trouvé audience et résonance à l'intérieur même de l'Eglise, confrontée aujourd'hui à la redoutable échéance d'une impossible et nécessaire mutation. J'ai eu d'ailleurs ample occasion dans ces dernières semaines de revenir sur le message de Marcel Légaut, d'une portée unique dans le monde d'aujourd'hui en pleine débacle spirituelle. Voir notamment les douze notes n°s 20-31 (du 29 juin au 6 juillet), et les sections "L'impossible convergence", "La vision", "L'appel" (n°s 37, 41, 42 du 9 au 17 juillet) qui montrent à quel point l'approfondissement poursuivi avec l'écriture du présent livre a été fécondé par la mission de Légaut et par son message prophétique.

s'adressait à eux, sous peine de se faire prendre pour le Malin s'efforçant de tromper le fidèle et de le faire se perdre à jamais. J'ai été d'autant plus heureux de trouver enfin un des leurs dont la foi en Dieu, et l'expérience personnelle de Dieu qui la nourrit, passent avant l'obéissance à une Eglise ou à une doctrine.

(13) Vérité et connaissance

(12 juin) (*) Je ne parle pas ici de ce qu'on appelle des "vérités de foi", lesquelles varient d'une religion ou d'une idéologie à l'autre et, dans une large mesure, se contredisent mutuellement. L'ensemble de telles "vérités", dans une personne donnée, forment une partie importante de la structure du moi, et proviennent du conditionnement culturel. La relation que la personne entretient à ces "vérités" (tout comme sa relation à tout autre conditionnement particulier), et l'évolution dans le temps de cette relation, font partie de façon essentielle de l'histoire et de l'aventure spirituelle de cette personne. Mais la "connaissance" qu'elle croit avoir de ces "vérités" n'est pas dans la nature de ce que j'appelle une "connaissance", voire, une "connaissance spirituelle". "Connaître" et "croire" sont deux choses de nature différente. On ne connaît que par perception directe et de première main, alors que "croire" signifie (dans presque tous les cas) renoncer à sa propre faculté de connaissance immédiate, pour s'en remettre à une autorité extérieure (d'une tradition, d'un texte, d'une personne). Dès lors qu'on connaît une chose, la question d'y croire ne se pose plus, ou du moins elle se pose de façon entièrement différente. (Voir à ce sujet la section "Acte de connaissance et acte de foi", n° 7.) D'y croire, c'est-à-dire d'avoir foi en une connaissance en nous, rend celle-ci efficace. Mais de ne pas y croire, donc de "manquer de foi", même si cela rend la connaissance inefficace, ne l'efface pas pour autant. Une connaissance au plein sens du terme fait partie de la substance même de notre âme, elle peut se transformer, se développer, s'approfondir, s'épanouir, mais jamais s'effacer. Par contre, elle peut être refoulée du champ de la conscience. La quasi-totalité des connaissances de la psyché sont ainsi bannies du champ conscient et refoulées dans les parties profondes de l'Inconscient. Un renouvellement spirituel peut consister tout autant ou plus dans un travail intérieur qui fait remonter à la conscience certaines connaissances refoulées, que dans l'éclosion de connaissances véritablement nouvelles. (Mais de faire la différence est sûrement très difficile, sinon impossible, vue la quasi-impossibilité où nous sommes de connaître le contenu de l'Inconscient, et de distinguer la connaissance incons-

(*) Voir renvoi à la présente note dans la section n° 25 page 75.

ciente qui fait partie de la personne, avec celle le l'Hôte omniscient qui vit en chacun de nous...)

Quand je parle de vérité, ce ne sera pratiquement jamais à propos de questions scientifiques, techniques ou pratiques, mais quand il s'agit de faits sur le plan de réalité spirituelle. J'en vois deux sortes assez différentes. Il y a les vérités de nature générale, comme l'amour de Dieu pour chacune de Ses créatures, l'immortalité des âmes, le cycle des naissances successives de l'âme ; ou, sur un autre plan, que la crainte n'est pas signe de respect ni d'amour et fait obstacle, plutôt qu'elle ne favorise, l'éclosion de l'un ou de l'autre ; ou le fait que les vérités (de nature spirituelle) ne peuvent être prouvées.

Et il y a aussi la vérité d'une situation particulière, unique. Ainsi, dans telle situation, nous percevons de façon sûre qu'un interlocuteur est de mauvaise foi, qu'il est dans un état de mensonge (alors qu'il peut fort bien être persuadé lui-même qu'il est de la meilleure foi du monde...) ; ou au contraire, nous percevons que ce qu'il dit est vrai, que c'est dit dans des dispositions de vérité (alors même que le contexte pourrait peut-être avoir toutes les apparences du contraire). La même chose peut avoir lieu en lisant un texte écrit, par exemple tel passage d'un livre. Ou nous pouvons avoir la perception d'un état de vérité ou d'un état de mensonge en nous-mêmes. De telles perceptions, qui ne sont perçues au champ conscient que dans des disposition de silence intérieur, d'écoute, nous apportent une connaissance véritable, elles nous disent la vérité d'une chose, d'une situation. C'est d'un tel "acte de connaissance" qu'il est question dans la section déjà citée "Acte de connaissance et acte de foi". Par la réflexion poursuivie avec l'écriture du présent livre, je serais enclin maintenant à croire qu'un tel acte de connaissance ne vient jamais de nous, mais de l'Hôte en nous, de Dieu - et c'est cela qui donnerait à la connaissance apparue ainsi son caractère particulier, a b s o l u. Le rôle de la psyché, ici, au niveau de la prise de connaissance elle-même, se bornerait à l'exercice d'une r i g u e u r : distinguer entre la "voix de Dieu" (ou la "voix de la vérité" ou quelque autre nom qu'on lui donne), et les voix parasites qui la contrent, en provenance de l'égo (c'est-à-dire du conditionnement). Cette rigueur est étrangère à toute méthode, elle est d'essence spirituelle. C'est une qualité de vérité de l'âme, présente au moment où cette rigueur s'exerce. Elle est, il me semble, inséparable et indistinguable de l'"acte de foi" (dont il est question dans la section citée), qui entérine l'acte de connaissance et le rend efficace. C'est dire qu'elle est inséparable aussi de l'"acte de connaissance complet", dans lequel la connaissance n'est pas séparée de l'action, mais e s t action. Le déclen-

chement de l'action, l'étincelle qui fuse, est dans cet acte de la rigueur qui sépare le grain de l'ivraie, et de la foi qui accueille le grain.

Quand j'ai écrit plus haut qu'"on ne connaît que par perception directe de première main", je pensais surtout, il est vrai, à la connaissance dont je viens de parler, relative à des situations particulières. Je ne prétends pas avoir une "perception" ou "vision" directe de l'amour de Dieu pour chacun de nous, ni de l'immortalité de l'âme, ni du cycle des naissances. La connaissance directe que j'ai sur ces sujets se borne à l'expérience irrécusable de l'amour de Dieu à mon égard, devenu pleinement apparent depuis sept ou huit mois. Si néanmoins je dis avoir une "connaissance" véritable (qui ne se réduit à une "croyance") de ces choses, c'est parce qu'elles m'ont été révélées par voie du rêve. En toute rigueur, je devrais concéder que j'ai peut-être trop "généreux" dans l'interprétation de certains de ces rêves métaphysiques - mais j'ai néanmoins une entière conviction que l'interprétation large que je leur ai donnée est juste telle quelle. Ce qui est sûr, c'est que Dieu, en m'envoyant ces rêves, savait fort bien que je ne manquerais pas de leur donner cette interprétation large, fortement suggérée par ces rêves, à dire le moins (*). Et j'aurais du mal à croire qu'Il ait tenu à m'induire en erreur, ne fut ce que partiellement.

Mais qu'il s'agisse de vérités de nature générale, ou de celles concernant des situations d'espèce, il devient de plus en plus clair pour moi que la seule "mesure", ou "étalon", ou "critère" de vérité réside finalement dans Dieu. C'est dans la mesure où Il juge bon de nous faire connaître la vérité, et où nous, les hommes, y mettons du nôtre pour l'accueillir, que nous "connaissions".

(¹⁴) Mathématiques et "impondérables"

(12 juin) (**) Ne serait-ce que par mon passé de mathématicien, j'ai une longue habitude de ce genre de situation, où je suis seul à connaître et à porter des choses que je sais vivantes et fécondes, à l'encontre de l'indifférence ou du scepticisme de mes congénères. J'en ai porté à terme un grand nombre qui depuis longtemps font partie de l'ABC de l'art du mathématicien, ou qui sont devenus le

(*) Les scrupules dont je viens de faire état par acquit de conscience, ne sont venus que rétrospectivement. Quand j'ai fait ces rêves et que je les ai sondés, à chaud encore, il n'y avait aucun doute en moi sur l'extension qu'il fallait donner à leur message, et maintenant encore je n'ai aucun tel doute.

(**) Voir renvoi à la présente note dans la section n° 26 page 78 .

pain quotidien de ceux qui furent mes élèves ou mes amis ; et d'autres parmi ces choses, par des voies et au cours de vicissitudes étranges, sont en train, vingt ou trente ans après, d'être assimilées ou adoptées et d'entrer dans la patrimoine commun.

Nombreux sont ceux, y compris parmi les mathématiciens (enfermés qu'ils sont si souvent dans l'aspect purement technique de leur science), qui croient que la mathématique se réduit à des calculs et des démonstrations, et qu'elle est exempte des " i m p o n d é r a b l e s " propres par exemple à la philosophie, ou simplement aux relations humaines. Il est vrai que ce sont les calculs et les démonstrations (ou "preuves") qui y font l'accord (et le confort...) des esprits. Mais ce ne sont pas eux qui font de la mathématique autre chose qu'un austère gymnase cérébral, mais bien un art et une aventure de l'esprit qui aime et qui ose. Ce qui fait la vie et l'âme de la mathématique, comme aussi de toute autre science, ce ne sont pas les recettes éprouvées, de preuve, d'expérimentation ou d'observation, qui bercent le "savant" dans le ronron des certitudes sécurisantes partagées par tous. Mais ce sont précisément ces "impondérables" inquiétants qui ne rentrent encore dans aucune boîte toute prête, sur lesquels il ne peut se raccrocher à aucun consensus bien établi. Car, hélas ! de les percevoir et les reconnaître met en jeu des facultés en l'homme de nature plus déliée que celles d'un gros ordinateur, ou celle du seul intellectuel humain. Une seule q u e s - t i o n qui touche au fond peut être plus féconde que mille "résultats" (voire "théories") qui écument la surface. Encore faut-il savoir "sentir" la question ou l'idée névralgique, parmi les innombrables idées de tout venant - et, une fois sentie et vue, l'assumer. Et il n'y a aucune recette pour voir et sentir une telle chose, et encore moins, pour l'assumer. Ce sont là des actes, non d'un cerveau, mais de l'esprit - ce sont des actes de nature s p i r i t u e l l e . Le fait que le matériau sur lequel semble porter l'acte ne soit pas de nature spirituelle (mais, en l'occurrence, intellectuelle) n'y change rien.

(¹⁵) La signature de Dieu

(15 juin) (*) Dans cet épisode de la vie de mes parents, se plaçant dès les premiers jours ou semaines après leur rencontre, je reconnais un des tout premiers signes, et des plus éloquentes, de cette abdication chez mon père d'un "droit

(*) Voir renvoi à la présente note dans la section 28 page 88.

d'aïnesse", auquel j'ai fait déjà allusion. Cette abdication s'est continuée par une longue déchéance et stagnation spirituelle, dans laquelle il s'est maintenu jusqu'à la fin de sa vie, deux décennies durant.

Les conditions et l'esprit dans lesquels fut écrit, trois ans plus tard (en 1927), le récit de l'événement qui marque le point culminant spirituel dans la vie de mon père (voir précédente note de base de page), m'apparaît comme un autre épisode dans ce processus de dégradation. C'était le premier travail littéraire en commun de mes parents, et il consacre la tacite renonciation de mon père à sa vocation propre et à l'oeuvre qu'il portait en lui. A partir de ce moment, la défunte vocation devient une enseigne, de plus en plus falote avec les années, un mythe tenace maintenu par la complaisante connivence de mes parents. Moi-même suis devenu partie prenante de ce mythe de famille, jusqu'en octobre 1979, où j'ai pu reconstituer ce qui s'était vraiment passé, au cours de mon long travail sur la correspondance de mes parents et les notes autobiographiques de ma mère.

Le récit de l'événement en prison est fait un peu dans l'esprit d'un "morceau de bravoure" littéraire, des plus réussis certes, car les moyens d'expression ne manquent pas. (Il n'est pas exclu qu'ils aient fini par le faire paraître comme feuilleton dans un journal, où il aura charmé des minutes de loisir de lecteurs désœuvrés.) Après ce coup d'envoi, le travail littéraire commun se poursuit encore cahin-caha sur deux ans (j'ai le temps de naître entretemps, et de constituer un obstacle supplémentaire), dans une ambiance fausse à souhait, pour s'effilocher sans tambour ni trompette et venir rejoindre le mythe commun. Quelques années plus tard encore, le "morceau de bravoure" sert de pièce à conviction pour convaincre un mécène d'accorder une subvention, pour le livre qui doit les rendre célèbres. La subvention est mangée sans que rien ne soit écrit.

Chose très frappante dans ce récit : alors que tout le reste témoigne d'une maîtrise littéraire parfaite, dans la dernière page, qui est censée en constituer la raison d'être et le climax, le style soudain s'affaisse, il se fait raide et embarrassé, comme si même le plus élémentaire instinct d'expression était venu à faire soudain défaut - une véritable "fin en queue de poisson" ! Cela m'avait fait une impression très étrange déjà lors de ma première lecture, vers l'année 1945 (*) (j'étais un jeune-homme de dix-sept, dix-huit ans), laquelle s'est

(*) Ma mère, qui avait pourtant un sens du style d'une extrême finesse, ne s'est rendue compte de rien, même après que je lui ai fait part de l'impression étrange que me faisait la fin du récit. Quant à moi, c'était si fort qu'en 1980 j'ai fini par retaper au net le texte manuscrit de la main de ma mère, en faisant un minimum d'ajustements stylistiques dans la dernière page.

renouvelée chaque fois qu'il m'est arrivé de relire ce récit, y compris hier certes. La raison est bien claire : au fond, mes parents savaient bien l'un et l'autre que ce à quoi ils touchaient là n'était pas de nature à faire l'objet d'un exercice de style littéraire, et que dans les dispositions où ils étaient l'un et l'autre, ils étaient inaptes à en parler. Cette connaissance de leur inaptitude spirituelle restait exilée dans les couches inconscientes profondes, mais n'en était pas moins impérieuse et exigeait de s'exprimer - et elle s'est exprimée en effet, de façon on ne peut plus claire. C'est-ce que Freud appelle un "acte manqué". C'est la (soi-disante) "bavure", qui donne son sens véritable à l'acte. Je serais enclin à croire que dans un cas comme celui-ci, cette "bavure" représente la part de Dieu dans l'acte - elle est comme Sa signature, attirant l'attention sur une vérité. Et le plus souvent Il est seul à reconnaître Sa signature, et la vérité qu'elle signale. Dans ce cas-ci, j'ai été sûrement le premier et le seul à "lire" cette vérité, plus de cinquante ans plus tard. Quant au Signataire, je ne l'ai reconnu qu'aujourd'hui même (à supposer que je ne me sois pas trompé) !

Il m'est arrivé quasiment la même "mésaventure" qu'à mes parents, au début janvier, dans mes notes de méditation (pourtant nullement destinées à publication) où je rendais compte à moi-même, "à chaud" encore, d'une sorte de ravissement qui m'avait emporté quelques heures avant. En relisant mes notes, le lendemain, elles m'ont fait une impression vraiment pénible, tellement je les sentais "à côté de la plaque". Ce n'était pas tant une question de "style", de maladresse, de raideur, mais simplement que ce que j'avais écrit dans l'euphorie du moment ne correspondait absolument pas à ce que j'avais réellement vécu. Comme si, devant la difficulté (voire, l'impossibilité) de l'évoquer en paroles, je m'étais rabattu, suivant la pente d'une facilité, à dire (un peu au bonheur la chance) tout à fait a u t r e c h o s e, qui correspondait à des "régistres" dans l'expérience qui m'étaient plus ou moins familiers. Il est vrai que c'est une tendance quasiment irrésistible de l'esprit, de vouloir exprimer le nouveau, l'inconnu, en termes de ce qui est familier et connu...

(¹⁶) Croyance, foi et expérience

(13 juin) (*) Tout au cours de ma vie d'ailleurs, j'ai eu l'impression que les gens qui se disent "croyants" (protestants, catholiques, bouddhistes ou ce qu'on voudra) ne se distinguent en rien des autres dans les situations ordinaires ou extraordinaires de la vie. Ils sont "protestants", "catholiques" etc. comme on est français ou allemand, ou habitant de telle ville, membre de telle profession... Ça fait partie de façon plus ou moins forte du sentiment d'identité, de la structuration du moi, mais n'a apparemment rien à voir avec, disons, des qualités de solidarité humaine ou de respect de soi, ou avec ce que j'appellerais aujourd'hui la "vie spirituelle" en l'homme.

Pourtant, j'ai aussi rencontré quelques rares personnes en lesquelles on sentait une foi vivante et agissante. Je n'y accordais pas trop d'attention, car j'avais l'impression que leur sens de la solidarité humaine ou leur faculté de communion avec autrui étaient indépendants de toute croyance religieuse et de toute foi en Dieu. Que c'était, en somme, une pure coïncidence que les deux se trouvaient réunis chez eux. A présent que j'ai l'expérience de l'action de Dieu en moi, j'en suis pourtant moins sûr. Sûrement, il est entièrement accessoire à quelle religion on appartient, et même si on appartient à aucune - Dieu lui-même, visiblement, ne fait aucune différence. Ce qui n'est nullement accessoire par contre, c'est s'il y a ou non c o n t a c t a v e c D i e u - c'est-à-dire, si on ne se ferme pas à la voix et à l'action de Dieu en nous. Pour que le contact s'établisse et reste vivant, il n'est sans doute pas nécessaire de "croire en Dieu", comme on dit (**), et de reconnaître, dans certains mouvements qui nous inspirent, l'action de "Dieu" ; c'est-à-dire de quelque chose qui "est en nous", mais qui nous transcende, qui est (d'une certaine façon) "commun" à tous les hommes et qui les dépasse tous, et qui constitue un ultime "absolu" spirituel, en même temps tout proche et irrécusable. Mais si ce n'est pas strictement indispensable de "connaître Dieu par son nom", je vois à présent, par expérience, que c'est pourtant immensément bénéfique pour stimuler dans l'âme la présence à Dieu et à la volonté de Dieu. Avrai dire, le monde s'est transformé profondément pour moi, depuis que j'ai accompli ce pas (qui me semblait sans conséquence avant de le faire), ou plutôt : depuis que Dieu est venu Lui-même à ma rencontre pour Se faire connaître à moi.

(*) Voir renvoi à la présente note dans la section n° 29 page 89..

(**) Je rappelle à ce propos que Bouddha lui-même ne "croyait pas en Dieu". Quant aux bouddhistes, visiblement ils "croient en Dieu" et ils l'appellent du nom de "Bouddha", sans trop se casser la tête...

(17) L'enfant et le mystique

(13 juin) (*) C'est là une différence très frappante entre l'"enfant dans l'esprit" comme l'était Rudi, et le mystique, lequel dédie le meilleur de ses forces et le maximum de temps qu'il peut soustraire à ses occupations, à l'intimité avec Dieu. Par les témoignages des mystiques que j'ai lus jusqu'à présent, il m'apparaît aussi que, contrairement aux "enfants" comme Rudi, ils sont sujets aux mouvements de la vanité tout autant que le commun des mortels. Ce qui les distingue, ce n'est pas l'absence de vanité, mais la vigilance par rapport aux mouvements de la vanité, qui en désamorce les effets d'"écran" de façon plus ou moins complète. Il s'y ajoute de plus une force très particulière, l' h u m i l i t é, de nature toute différente de la vigilance, et qui m'apparaît comme la force entre toutes, qui rend l'âme apte à accueillir l'action de Dieu et à s'unir à Lui de façon plus ou moins complète. Il s'y ajoute le désir passionné de cette union avec Dieu, et le sentiment (souvent déchirant et aux extrêmes limites de la douleur que l'âme humaine peut éprouver) de la séparation avec Dieu - douleur ressentie pourtant comme profondément bienfaisante, comme une grâce bénie, elle aussi. L'âme est écartelée entre ce désir d'amour pour Dieu, dont elle est séparée, et l'impossibilité de l'exaucement total et durable de ce désir, dans cette existence terrestre tout au moins.

Rien de tout cela dans l'"enfant dans l'esprit". Aucun insoutenable languir, ni de hâte passionnée de rejoindre le Bien-Aimé. Car l'Union auquel l'amant de Dieu aspire de tout son être, est déjà réalisée, d'une autre façon certes, mais pleinement et durablement et à la perfection, dans cette existence même. Aucune vigilance n'est nécessaire, car la vanité n'a aucune prise par où accrocher - il n'y en a trace. Et l'humilité n'est pas en lui le fruit précieux et toujours précaire, toujours sur le point de s'évanouir, de la grâce divine et d'un effort passionné et de tous les instants, mais elle semble être la substance même de son âme, indissolublement et sans effort ni acte de grâce.

Je crois que rarement de tels êtres sont destinés à survivre dans la mémoire des hommes, car rien en eux ne semble les désigner à leur attention. Ils ne songent pas à enseigner, ni à apprendre, ni même à "servir" (alors qu'ils servent pourtant comme ils respirent...), et leur oeuvre est invisible à tous sauf à Dieu. Si je sais qu'il y en a d'autres que celui que j'ai connu, c'est seulement par ce rêve qui me l'a fait comprendre. Pourtant, il m'est venu il y a quelques instants, en essayant d'évoquer et de cerner ce qui les distingue, la pensée de Saint François d'Assise. Par le peu que je sais de lui, il pourrait bien être l'un des leurs.

(*) Voir renvoi à la présente note dans la section n° 29 page 93.

(¹⁸) La "Grande Révolution Culturelle" sera déclenchée par Dieu

(21 juin) (*) Tout un faisceau de signes convergents provenant des milieux et des horizons les plus divers, m'avaient fait entrevoir comme imminent l'avènement d'une "révolution culturelle" à échelle mondiale, dans un esprit proche de celui de mai 1968 - mais qui, elle, déboucherait sur une transformation profonde et durable des mentalités. Entre 1971 et 1973, à mes yeux la mission du groupe "Survivre et Vivre", et aussi la mienne (même une fois sorti du groupe), était de contribuer à préparer cet avènement.

Avec le recul des quinze ans écoulés entretemps, je constate que l'état d'urgence culturel et écologique, et le besoin d'une transformation profonde des mentalités que mes amis et moi avons su sentir alors, étaient bien réels, et le sont aujourd'hui encore autant que jamais. Mais faute d'expérience de l'humain, nous avons sous-estimé les forces d'inertie au niveau psychique, opposant un barrage d'une force prodigieuse à un renouvellement créateur de la personne (y compris en chacun de nous !), et à plus forte raison, à un renouvellement profond des mentalités et de la société dans son ensemble. Au cours des dix années écoulées il est devenu de plus en plus clair pour moi qu'un tel renouvellement collectif ne peut jaillir des hommes eux-mêmes, tels qu'ils sont et laissés à leurs seuls moyens, alors même qu'il se lèverait une cohorte d'hommes de format exceptionnel pour le préparer et le susciter. Même l'action de Jésus et de ses apôtres et des disciples à travers les âges, malgré les spectaculaires succès temporels des Eglises qui se sont réclamées de lui, n'a pas jusqu'à aujourd'hui encore produit même l'amorce d'une telle transformation des mentalités au niveau de la société.

Aussi il est pour moi hors de doute que le grand renouvellement qui est devant nous à brève échéance, s'accomplira par une intervention directe de Dieu. Elle sera sûrement d'une ampleur et d'une puissance comme il n'y en a pas eu depuis la Création du Monde, et comme il n'y en aura plus. Pour le dire autrement : la "Grande Révolution Culturelle" que nous appelions de nos vœux et que nous nous efforcions d'aider à naître ne sera pas oeuvre de l'homme, mais oeuvre de Dieu. Ou plus exactement : le déclenchement des douleurs de l'enfantement sera l'oeuvre de Dieu seul, et le désir et la volonté d'enfanter. L'enfantement, lui, sera l'oeuvre conjointe de Dieu et des hommes. (De ceux qui auront survécu à l'enfantement...)

(*) Voir renvoi à la présente note dans la section n° 33 page 117.

(¹⁹) Dieu constamment se cache - ou l'intime conviction

(29 juin) (*) C'est la lecture du remarquable livre de Marcel Légaut, "L'homme à la recherche de son humanité", et plus particulièrement son chapitre "Foi et Mission" (**), qui me fait comprendre que cette claire connaissance que j'ai de certains desseins de Dieu sur moi, ou encore de ce que Marcel Légaut appellerait sans doute ma "mission", doit être en effet une chose plutôt exceptionnelle. Cette connaissance m'a été communiquée surtout par la voie du rêve, et aussi par certains "flashes" qui me sont venus à l'état de veille. Si j'écris que cette connaissance m'a été "signifiée de façon aussi claire", c'est là (est-il besoin encore de le dire) une appréciation toute subjective. Même en reconnaissant la valeur du rêve, et des flashes montant de l'Inconscient, comme des messages venant des forces créatrices profondes, voire même comme expression directe de Dieu, il n'en reste pas moins que la part de l'"interprétation" est absolument essentielle, et ne peut être qu'irréductiblement "subjective". A coup sûr, dix psychanalystes différents à qui je soumettrais les mêmes "protocoles" des rêves et des flashes en question, et même en leur fournissant toutes les précisions voulues sur le contexte psychique, en tireraient dix interprétations toutes différentes, et différentes encore de la mienne, laquelle pour moi est seule probante.

Si je dis que leur sens est "clair" pour moi, j'entends par là que la compréhension d'ensemble sur laquelle a débouché mon travail sur ces messages n'est pas entâchée de la moindre réserve exprimée ou tacite, de la moindre nuance de doute, genre "c'est sûrement ça, mais après tout je ne suis pas tout à fait sûr si ça ne veut pas quand même dire autre chose...". Pour moi, je fais confiance sans réserve, une confiance qui a qualité de f o i en moi-même, à un tel sentiment d'intime et irrécusable conviction. Aujourd'hui, je vois dans un tel sentiment le signe très clair de l'approbation de Dieu. C'est par là qu'Il me dit : tu ne t'es pas trompé ! Il est d'ailleurs clair pour moi que Dieu m'a assisté dans mon travail pour déchiffrer les messages qu'Il m'a envoyés, que je n'aurais pu comprendre par mes seuls moyens.

Il est bien évident qu'un tel sentiment d'assurance sans faille, au sujet d'un "impondérable" comme par exemple le sens d'un rêve, vaut ce que vaut la personne

(*) Voir renvoi à la présente note dans la section n° 36 page 133.

(**) Je parle pour la première fois de ce livre (dont je venais de faire connaissance) dans la note du 7 juin, "Pensée religieuse et obéissance" (n°12). Il a été déjà question du Chapitre "Foi et Mission" dans la note de bas de page (*) page 125 à la section "Foi et Mission - ou l'infidélité (1)" (n° 34).

qui l'exprime, suivant ses dispositions de rigueur intérieure, de vérité. Dans mille cas où s'exprimera péremptoirement une telle "certitude", celle-ci sera illusoire, produit de la fringale d'illusion si profondément ancrée dans la nature humaine. Dans un mille-et-unième cas seulement, ce sera l'expression d'une authentique connaissance spirituelle, c'est-à-dire d'une connaissance qui nous est donnée par Dieu.

Il n'y a aucune méthode d'aucune sorte pour distinguer l'authentique de l'illusoire, ce qui vient de Dieu de ce qui vient du "moi", l'état de vérité dans un être de l'état de vanité (*). Et ceci est dans la nature même des choses spirituelles, c'est une loi voulue par Dieu. C'est une des grandes lois de l'existence humaine, qui me semble découler de la liberté même et du "risque" inhérents à la vie spirituelle. Cette loi est constamment oblitérée et tacitement niée par tous les textes sacrés (du moins ceux dont j'ai eu connaissance), plus soucieux de fonder un ordre social et de lui donner une certaine dimension spirituelle, que de cerner la réalité spirituelle proprement dite. J'y vois un des aspects de ce fait déroutant que "Dieu constamment se cache" ; que la vérité spirituelle échappe à toute méthode, à tout consensus, à tout code quel qu'il soit (alors même que ce code se réclamerait de l'autorité de Dieu, et qu'il serait même bel et bien inspiré par Lui...). Tous les mystiques en ont fait l'expérience. Mais il semblerait qu'aucun d'eux, du moins parmi les mystiques chrétiens, n'ait eu la lucidité et l'autonomie spirituelle pour le voir et le dire clairement ⁽²⁰⁾. C'est ce fait-là justement, ou un autre encore de ses multiples aspects, que je suis amené à essayer de cerner dans la réflexion de hier, "Dieu parle à voix très basse..." (section n° 36).

S'il est vrai que "Dieu constamment se cache", il est vrai également qu'Il ne cesse de se révéler de mille façons à celui qui Le cherche de tout son coeur (fut-ce sans jamais songer à L'appeler par son nom), c'est-à-dire à celui qui de tout son être cherche la vérité. Mais la vérité que Dieu communique, et alors même qu'une foi l'accueille et s'en saisit (**), ne peut être transmise à un autre être que dans des conditions très particulières et exceptionnelles - quand celui-ci est lui-même dans des dispositions d'ouverture, de vérité, et quand, de plus, le temps est mûr pour lui pour l'accueillir. En aucun cas elle ne peut être "prouvée"

(*) Je m'exprime également à ce sujet dans Récoltes et Semailles, notamment dans la note "L'enfant et la mer - ou foi et doute" (ReS III, n° 103).

(**) Sur le rôle de la foi dans le processus de la connaissance (et pas seulement pour la connaissance spirituelle), voir la section "Acte de connaissance et acte de foi" (n° 7).

(fut-ce même par l'"argument massue" de quelque miracle spectaculaire et des plus convaincants), ni transmise "en bloc" à toute une collectivité (*).

Il est vrai que les consensus collectifs peuvent parfois favoriser (mais bien plus souvent inhiber et même interdire) l'accueil d'une vérité spirituelle. Mais par essence même, la vérité spirituelle échappe à la conscience collective. Elle ne peut être "sue" ou "connue" par une collectivité ou communauté, si restreinte, si unie, si "spirituelle" soit-elle (**). Seul l'être dans sa solitude, seule l'âme qui l'habite, connaît la vérité.

(²⁰) Marcel Légaut - la pâte et le levain

(29 et 30 juin) (***) Je devrais pourtant faire exception de M a r c e l L é g a u t (****). Visiblement, il a découvert à travers sa propre vie spirituelle ce même fait crucial, qui court comme en filigrane à travers tout son livre "L'homme à la recherche de son humanité", et plus encore à travers son livre capital "Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme" (dont

(*) Comparer avec la réflexion de la section "Dieu ne se définit ni ne se prouve - ou l'aveugle et le bâton" (n° 25).

(**) Bien sûr, je n'exclus pas que chaque membre séparément de la communauté ait pu "accueillir", "connaître" cette même vérité. Mais c'est là un acte de nature intimement personnelle pour chacun des membres, et en aucun cas un acte collectif.

(***) Voir le renvoi à la présente note dans la note précédente "Dieu constamment se cache - ou l'intime conviction", du même jour. Comparer aussi avec la note "Pensée religieuse et obédience" (n°12), où il est question pour la première fois de Marcel Légaut, dont je venais seulement de faire la rencontre par l'un de ses livres.

(****) Le premier, à ma connaissance, à avoir formulé clairement cette exigence fondamentale de liberté pour le déploiement d'une authentique vie spirituelle, est Krisnamurti. Il y revient dans tous ses livres et avec toute l'insistance qui est de mise pour un fait aussi crucial dans la réalité spirituelle. Mais ce qui un jour fut une connaissance vivante transformant la vie d'un homme à la recherche de lui-même, s'est durci chez le Maître en un dogme inlassablement répété. Elle a cessé d'être réellement vécue et d'être créatrice en lui. Pendant la plus longue partie de sa vie et (semble-t-il) jusqu'à sa mort, il a ainsi été lui-même une illustration saisissante de ce qu'il enseignait avec une telle insistance : que dans la vie spirituelle, la vérité n'est jamais chose "acquise". Vue sa stature exceptionnelle, qui pendant un temps l'apparentait aux plus grands, c'est là une leçon plus éloquente qu'aucune autre, peut-être, pour nous apprendre dans la vie spirituelle à ne pas nous reposer sur quiconque, si prestigieux et si grand qu'il nous paraisse, que ce soit une "autorité" extérieure, ou nous-mêmes.

j'ai la grande joie de prendre connaissance depuis trois jours). Sans le dire tout à fait en ces termes, Légaut y met bien en évidence que c'est de n'avoir su discerner cette exigence essentielle de liberté (*) dans la vie spirituelle au vrai sens du terme, qui est la cause de la "médiocrité" et de la tenace sclérose chronique pesant inexorablement sur le passé du christianisme (**), tout au long des deux millénaires qui se sont écoulés depuis la mort de Jésus de Nazareth.

A ma connaissance, Légaut est le premier penseur chrétien qui ait eu la profondeur et l'autonomie spirituelle pour discerner dans toute sa dimension cette exigence de liberté, et le courage de la dire publiquement et de la vivre (***). Par là-même, il est sans doute le premier aussi à avoir compris pleinement la vraie nature du message et de la mission de Jésus, dans toute sa portée et dans ce qui le rend réellement u n i v e r s e l. Du seul fait qu'il existe, écrit par un chrétien et dans cet esprit de liberté, ce livre me donne la conviction que le christianisme n'est pas mort ou moribond (comme j'avais eu tendance à le penser), mais qu'il garde en lui la force spirituelle pour se régénérer en profondeur et pour renaître (****).

(*) Certes, les théologiens chrétiens n'ont pas manqué, depuis les Pères de l'Eglise, de parler par la voix des anges du libre arbitre de l'âme, et de la liberté - tout en se gardant bien de dévier d'un poil de la lettre des écrits apostoliques ou des canons de l'église, et en ne perdant pas une occasion pour fulminer contre les "hérétiques" de tous bords, comme les apôtres eux-mêmes, Saint Paul en tête, en avaient déjà donné l'exemple. Si innovation il y avait par la suite, une fois acquis un solide pouvoir temporel, ça a été la Sainte Inquisition et les bûchers, pour y griller les hérétiques en compagnie des sorcières...

(**) Ce constat de "sclérose" est nuancé chez Légaut, mais nullement affaibli, par celui des efforts de renouveau repris avec chaque nouvelle génération, et se brisant contre l'immobilisme des structures pour sombrer finalement dans la routine consacrée par une vénérable tradition.

(***) Mon intérêt pour les "penseurs chrétiens" est tout récent, et mes seules lectures des trois mois écoulés ne suffiraient certes pas à fonder mon affirmation. Mais il me semble couler de source que si Légaut avait eu la possibilité de se référer à un prédécesseur, il n'en aurait été que trop heureux et n'aurait pas manqué de le faire abondamment.

(****) Ce que j'ai pu apprendre dernièrement au sujet de la vie de Marthe Robin, une autre mystique chrétienne morte en 1981, va dans le même sens. Elle appartient d'ailleurs à une famille spirituelle visiblement très différente de celle de Légaut, et correspond plus aussi à l'idée qu'on se fait généralement du "mystique". Morte à 79 ans, elle est restée clouée au lit la plus longue partie de sa vie, et au cours des trente dernières années, revivait la "Passion du Christ" chaque semaine. C'est sûrement un des êtres ayant vécu sur terre qui a vécu et assumé tout au long de sa vie la plus grande somme de souffrances humaines, dans son corps comme dans son âme, sans perdre jusqu'à la fin une sérénité joyeuse et confiante. Le rôle d'une telle souffrance librement acceptée, dans les desseins de Dieu et

dans les destinées de notre espèce, me reste entièrement mystérieux. Mais je n'ai aucun doute qu'une telle vie et le témoignage qu'elle porte, tout comme la vie et le témoignage de Légaut, d'un style si différent et plus aisément accessible à ma compréhension, ont l'une et l'autre un rôle essentiel à jouer dans la mystérieuse aventure spirituelle de l'espèce humaine.

Légaut lui-même, avec une clairvoyance de visionnaire, mais aussi avec une extrême rigueur et avec humilité, montre le chemin du renouveau - non le chemin d'un troupeau de "fidèles" à une lettre morte, mais celui que chaque croyant en Jésus doit découvrir tout au long de sa vie, dans le secret de son coeur et dans la fidélité à lui-même. Il s'agit pour le croyant chrétien (*) de trouver le contact vivant d'une véritable filiation spirituelle avec la personne extraordinaire qu'a été Jésus, incarnation parfaite de la liberté créatrice dans l'esprit, et de puiser dans cette filiation adoptive, dans cette présence spirituelle de Jésus, l'authenticité et le courage pour accéder à sa propre liberté créatrice et à son propre devenir, à partir du degré de développement intellectuel et spirituel où il se trouve en chaque jour. Selon le témoignage de Légaut, un tel contact dans les profondeurs de l'être peut être trouvé grâce à ce qu'on peut appréhender de

(*) Je ne suis pas moi-même "croyant chrétien", et ne puis ici que me faire l'écho de l'expérience d'un autre, en harmonie avec la mienne mais différente. Pour Légaut, comme sans doute pour tous les chrétiens au plein sens du terme, Jésus est le chemin qui mène à Dieu - qui l-e s- mène à Dieu. Ma propre relation à Dieu ne passe pas par l'intermédiaire d'une filiation spirituelle. Je n'ai jamais eu expérience d'une relation de filiation ou de paternité spirituelle, et avais tendance à regarder une telle relation d'un oeil très critique. Le témoignage de Légaut, qui revient sur cette relation dans différents contextes et avec beaucoup de pénétration, me convainc qu'une telle relation au plein sens du terme est bel et bien possible. Une telle relation se noue et se développe sans établir de dépendance mutuelle entre l'ainé spirituel et celui qui s'inspire de lui sans pour autant renoncer à ses possibilités d'autonomie spirituelle, mais au contraire y trouve une voie vers celle-ci.

Dans aucun des nombreux cas où Dieu s'est manifesté à moi, et notamment par la voie du rêve, il n'a été question directement de Jésus, ou du christianisme. Par contre, j'ai fait d'assez nombreux rêves où il est question du Saint-Esprit. Mais alors que le terme même fait partie du vocabulaire chrétien, la chose qu'il désigne n'est sûrement pas plus restreinte à la réalité religieuse chrétienne, que ne l'est Dieu.

J'ai noté que l'idéologie religieuse tacite de Légaut est, de propos délibéré sans doute, incluse dans un horizon chrétien. Ainsi, l'idée du cycle des naissances lui est visiblement étrangère ou du moins malvenue, au point qu'il paraît lui sembler difficile de concevoir qu'on y puisse référer sérieusement. Par contre, il semble s'être dégagé entièrement des idées de paradis et d'enfer, de "salut" et de damnation, si profondément ancrées dans la tradition chrétienne, et dont (sans doute par souci de discrétion) il ne souffle mot dans ce que j'ai lu de lui jusqu'à présent.

la personne, de l'esprit et du message de Jésus à travers le témoignage des apôtres, qui ont vécu avec lui et dont la vie et l'être même ont été profondément transformés par cette expérience extraordinaire. Il y faut, il est vrai, beaucoup de perspicacité psychologique et une grande autonomie spirituelle, pour faire la part des choses, séparer l'essentiel de l'accessoire et tenir compte des inévitables déformations et parti-pris inconscients dans le témoignage des apôtres ; mais surtout, pour ne pas se laisser limiter et enfermer par les élaborations doctrinales qu'ils ont tirées de leur foi vivante en lui, et que faute d'une maturité spirituelle suffisante, ils ont confondues avec cette foi ou présentées comme son fondement intangible.

Par là, et par l'inertie spirituelle, le manque de souplesse et d'initiative créatrices de ceux qui leur ont succédé dans les générations suivantes et jusqu'à aujourd'hui (*), l'esprit même du message de Jésus et sa portée universelle ont été profondément faussés et mutilés. Dès ses origines et comme toutes les autres religions, le christianisme s'est fait m o u l e institutionnel et doctrinal, mais il a voulu de plus y couler les hommes de tous les lieux et de tous les temps (**). Pourtant la vie et la mort de Jésus témoignent avec éloquence que sa mission parmi nous ne visait ni l'établissement de structure ni celui de doctrines, mais était d'un ordre entièrement différent. Nul mieux que lui n'a su qu'un moule de la vie spirituelle en est aussi la mort. Nul mieux que lui n'a su le suggérer à demi-mots - "que ceux qui ont des oreilles pour entendre entendent !" -, à une époque où p e r s o n n e n'était encore en mesure de pleinement entendre,

(*) Faisant ici la constatation sans plus de ces manques-là, il ne peut guère être question de leur en faire reproche, alors que c'est là la chose la plus universellement répandue et la mieux entretenue du monde.

(**) Jésus avait clairement conscience du caractère universel de sa mission. Dans Saint Matthieu on lit : "Et cet Evangile du Royaume sera proclamé dans le monde entier, en témoignage pour toutes les nations" (Matthieu 24,14) et "Allez ! De toute les nations faites des disciples, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, leur enseignant à garder tout ce que je vous ai commandé" (Matthieu 28,19) ; et dans Saint Marc : "Et il faut d'abord qu'à toutes les nations soit proclamé l'Evangile" (Marc 13,10) et "Allez dans le monde entier, proclamez l'Evangile à toute la création" (Marc 16,15). Ces prédictions et cet appel de Jésus qui ont inspiré les apôtres ont aussi par la suite servi de justification à l'oeuvre missionnaire chrétienne, parfois peut-être pour le meilleur et souvent aussi pour le pire, quand elle venait éradiquer des religions et des croyances traditionnelles, souvent dans le sillage d'armées de colonisation ou d'extermination, pour les remplacer par une doctrine d'importation entièrement étrangère au milieu de vie et au climat culturel des peuples ainsi "évangélisés".

ses disciples pas plus que les autres (²¹). Il est venu nous apprendre, non nécessairement à briser les moules, mais à les dépasser. Il n'a pas voulu être ni même inspirer un moule nouveau, mais être le ferment qui nous fait déborder de tout moule ancien ou nouveau. (Que celui-ci soit proposé ou imposé du dehors, ou invention de notre propre esprit...)

Il aura fallu deux mille ans avant qu'un homme se lève pour témoigner que ce ferment de liberté est toujours vivant, qu'il a vertu pour nous faire déborder l'horizon spirituel limité de ses premiers disciples comme celui de quiconque, si vaste soit-il, et pour agir dans l'intime de tout homme prêt à l'accueillir.

Il est vrai qu'aujourd'hui encore, rarissimes sûrement sont ceux, chrétiens ou non, qui comprennent et vivent pleinement l'exigence ardue de la liberté spirituelle, ceux pour qui "la vérité" n'est jamais acquise, jamais saisie et enfermée dans une pensée ou dans un écrit, si originaux, si profonds, si inspirés et divins, si "vrais" soient-ils, mais qui en chaque jour, voire en chaque moment, la doivent redécouvrir, la re-créeer dans leur être. Légault nous fait voir Jésus comme le précurseur, "grand entre les grands", qui a vécu dans sa plénitude une telle liberté et s'est donné la mission (²³) de l'enseigner, par sa vie, par ses paroles (²⁵), et plus que tout, par sa mort, ignominieuse aux yeux du monde, solitaire, pleinement assumée.

Et si le Crucifié s'était obstiné de revenir en pays chrétien, par la grâce du Père, pour y porter le même message malvenu, mille fois déjà la chrétienté unanime l'aurait crucifié à nouveau, ou pendu, roué, écorché, brûlé vif devant la foule chrétienne en liesse, sur ordre du Pape en personne et avec la bénédiction de tous les apôtres et tous les martyrs et tous les saints et même les mystiques hélas ! tous fils très-obéissants de la très Sainte Eglise (alias le "Corps mystique du Christ"). Sauf que de nos jours où le fanatisme religieux, grâce au Progrès, n'a plus cours, il serait enfermé au cabanon comme objecteur de conscience et sans déranger le Pape, et ainsi mis le plus humainement du monde hors d'état de nuire...

Telle du moins a été jusqu'à aujourd'hui la voie étrange de l'"Eglise du Christ", mettant hors la loi pendant deux mille ans l'esprit d'un dénommé Jésus qui n'avait pas craint d'être un hors la loi déjà de son vivant, ni d'être mis à mort ignominieusement, accomplissant par cette mort même sa mission ardente, solitaire, incomprise de liberté et d'amour, pour son propre accomplissement et pour le bien de tous. Telle a été l'Eglise qui a porté et moulé et taillé ses "fidèles", au lieu d'être portée par ceux qu'elle appelait et par leur croissance, et de

croître avec eux par le ferment même qu'elle devait transmettre et qu'elle a si mal transmis. Telle a-t-elle été et telle est-elle aujourd'hui, poursuivant, sous une étiquette "spirituelle", les mêmes biens, prébendes, pouvoirs, sécurités que les technocraties qui l'ont à bon droit supplantée, aussi avide et aussi aveugle qu'elles.

Oui, aveugle aussi, comme elles et comme tous, à la course en avant démentielle où nous voici lancés, que l'homme ne veut ni même à présent ne peut arrêter, laissé à ses seuls moyens et à son avidité. Le Jour du Jugement, qui jadis était présent dans les esprits de tous les chrétiens et qui y exaltait une espérance ou un appel, n'est plus qu'une figure de rhétorique sacrée. Plus aucun croyant n'y croit, à ce Jour, depuis deux mille ans qu'on l'attend⁽²⁷⁾. Mais moi qui ne suis pas "croyant" d'une Eglise, mais un homme seul et aux mains nues, je vois cette course de destruction et attends que son sens s'accomplisse, et je sais désormais que le J o u r d e V é r i t é est proche. Dieu seul sait qui sera fauché, telle une solive vermoulue bonne pour le feu, et qui sera préservé, car le coeur du bois est sain (*). Et Dieu seul sait combien resteront. Mais ceux qui vivront sauront que le temps n'est plus de suivre aveuglément la trace de nos pères, nous contentant comme eux de faire comme tout le monde et comme on nous dit de faire (tout en trichant peut-être juste un peu sur les bords...). La v o i e d u t r o u p e a u dans laquelle nous étions fourvoyés depuis la nuit des âges, survivance tenace de notre humble origine animale, parvenue à sa fruition ultime, sera enfin révolue.

(*) Ici et jusqu'à la fin de cette note, je me suis laissé emporter par des affirmations à allure prophétiques qui dépassent ce qu'en toute rigueur m'apprennent les rêves prophétiques, et en me fiant à des interprétations personnelles dont je ne prétends pas me sentir entièrement sûr. Ces rêves ne mentionnent pas, fut-ce par allusion en langage symbolique, ni que le Jour de la Tempête sera une hécatombe de morts (sur quoi je n'ai pas le moindre doute), ni a fortiori que c'est Dieu Lui-même qui fera le choix de qui sera fauché et qui vivra (ce dont je suis également convaincu), et encore moins que ce choix se fera selon l'aptitude des uns et des autres à participer dans le renouveau spirituel du Jour de Vérité, qui doit suivre immédiatement le Jour de la Tempête. Il est probable que Dieu ne jugera pas utile de nous donner des révélations générales à ce sujet, vu la grande discrétion dont Il a coutume d'entourer Ses desseins, et plus encore quand ceux-ci touchent de façon essentielle à Sa relation avec un être humain particulier. Or ici t o u s les hommes sans exception seront concernés, et dans leur survie physique même, comme aussi (s'ils sont "fauchés") dans le destin à plus ou moins longue échéance qui leur sera réservé dans l'au-délà. Quant à la conception que je me fais de la nature du renouveau spirituel clairement annoncé dans deux parmi mes rêves prophétiques, elle n'est pas incluse dans le message de ces rêves et doit être regardée plus comme l'expression d'une expectative, qu'une prophétie qui voudrait tirer autorité d'une révélation divine.

Le temps sera venu pour chacun d'entre nous, dans le secret de son coeur et tout au long des jours de sa vie, de prendre note enfin d'une voix intérieure - une voix très basse et pourtant bien claire, quand on prend la peine de faire silence et d'écouter. Ce qu'elle dit à l'un est pour lui seul, et n'est pas ce qu'elle dit à l'autre. C'est la voix que l'homme qui s'appelait Jésus a su écouter mieux que quiconque. Et c'est par là que mieux que quiconque il a été le fils et le père, et le frère et l'époux bien-aimés de Dieu. Car cette voix, de tous temps et en tous lieux fuie, ignorée, méprisée, n'est autre que la voix par laquelle Dieu parle en secret à l'oreille de chacun de nous.

(²¹) Les apôtres sont faillibles - ou la grâce et la liberté

(1 et 2 juillet) (*) C'est une chose suffisamment attestée par les Evangiles eux-mêmes que du vivant de Jésus, ses disciples étaient très loin de comprendre sa mission. Mais Marcel Légaut semble bien être le premier chrétien dans l'histoire du christianisme qui ait eu la simplicité et l'autonomie intérieure pour se rendre à cette autre évidence, et le courage de la dire : que même après la mort de Jésus et pendant tout leur apostolat ultérieur, ils n'avaient encore de cette mission qu'une compréhension très limitée, étroitement subordonnée à leur qualité de membre du peuple élu juif et à l'esprit de leur époque. Pire que cela, ils n'ont pas su sentir de ce fait l'âme même de la vie et de la mission de Jésus, ce qui le rend plus grand qu'un simple fondateur de religion : la liberté créatrice de la personne seule, nue, face à la Loi et aux institutions représentant la tradition et les exigences de la société. Faute d'avoir su sentir ce souffle de liberté qui les dépassait, le message d'amour lui-même, qu'ils ont seul retenu dans l'enseignement de leur Maître, a été faussé. Car la vie de l'esprit est une, et liberté et amour ne peuvent être séparés. Qui mutile la liberté, mutile l'amour (**).

(*) Voir la référence à la présente note dans la note précédente "Marcel Légaut - ou le pain et le levain", page N 53.

(**) Il n'y a pas d'amour, au plein sens spirituel du terme, qui ne soit bien-faisant spirituellement pour tous, et par là-même ne soit de nature à promouvoir la liberté spirituelle aussi bien en celui qui aime, qu'en celui qui est aimé. Cette exigence ou ce respect de la liberté, qui découle spontanément de la nature même de l'amour, est fréquemment absente des Epîtres apostoliques. On y sent beaucoup plus le souci de convaincre par tous les moyens ressentis comme compatibles avec le ministère apostolique, parmi lesquels les plus utilisés étaient (en conformité avec l'esprit de l'Ancien Testament, dont aucun d'eux n'a su vraiment se

dégager) la menace par les châtements éternels ou par l'exclusion de la communauté des chrétiens, ou par la promesse des béatitudes éternelles. C'est aussi ce qu'on appelle jouer de la carotte et du bâton, et me paraît fausser profondément l'esprit même de l'enseignement évangélique. La facilité avec laquelle des opposants (qualifiés d'"hérétiques" ou d'autres qualificatifs à l'avenant) sont voués à la damnation éternelle, avec la certitude péremptoire de celui qui serait fermement installé dans le secret des desseins de Dieu sur ses créatures, laisse bien sentir que le sort de tourments éternels promis au déviant n'était pas sans procurer une intime satisfaction au zélé apôtre, sûr de défendre la juste cause et d'avoir (en tant que "bon" pourfendant les "méchants") sa place assurée parmi les élus célestes. De telles dispositions, par exemple parmi les groupuscules gauchistes de tous bords que j'ai eu amplement occasion de côtoyer pendant ma période militante, sont aussi courantes aujourd'hui parmi les combattants des bonnes causes, qu'elles le furent alors, et sont aussi puériles spirituellement et aussi éloignées de l'amour évangélique enseigné par Jésus.

Il suffit de lire le Nouveau Testament avec un minimum d'attention exempte d'oeillères pieuses, et plus particulièrement (pour ce qui concerne l'activité des disciples après la mort du Maître) les Actes des Apôtres et les Epîtres pastorales, pour se rendre compte que les apôtres, hommes dévoués, courageux, attachants s'il en fut, n'étaient pas plus exempts de faiblesses humaines que tout autre mortel. A côté de passages magnifiques, visiblement inspirés par l'esprit de Dieu, et d'autres où on sent vibrer l'authenticité du témoignage, il en est de nombreux autres aussi qui témoignent de tous les errements propres à la nature humaine, non compensés par une maturité spirituelle suffisante. Sollicités sans relâche par des tâches apostoliques et pastorales qui absorbaient toute leur énergie (d'ailleurs considérable:), ils n'ont pas eu (ou ne se sont pas accordés) le loisir d'un véritable approfondissement spirituel. Seul un tel approfondissement pouvait leur révéler le sens de la mission de Jésus dans une lumière toute différente de celle d'une croisade missionnaire urgente, pour rentrer les moissons de Dieu avant le Jour du Jugement, et pour sauver de la damnation éternelle un nombre maximum de futurs fidèles. Chez ses hommes initialement frustes, mais affinés et transformés par leur contact avec Jésus, par les circonstances qui ont entouré sa mort, et plus tard par leur dévouement à leur mission apostolique, l'approfondissement qui a eu lieu a été plus intellectuel que proprement spirituel. (Il est vrai qu'aujourd'hui autant que hier, rarissimes sont ceux qui savent discerner la différence, pourtant essentielle et cruciale, entre l'un et l'autre.)

Il est hors de doute pour moi que le Saint-Esprit n'a rien d'une pieuse fiction ou d'une image d'Epinal, que c'est une réalité spirituelle qui agit avec puissance, là où elle se manifeste (*). Et il est tout autant hors de doute pour moi

(*) Cette connaissance m'a été communiquée par certains de mes rêves. Mais je n'ai pas une expérience personnelle de l'action du Saint-Esprit.

que le témoignage des apôtres au sujet du Saint-Esprit venu sur eux, n'est nullement une affabulation. Ces hommes étaient animés par l'Esprit-Saint, sinon en tous les instants de leur vie, du moins en certains moments décisifs. C'est cela, sûrement, qui donnait à leur personne un rayonnement exceptionnel, et une fortitude et une foi agissante qui sûrement demeuraient, même en les périodes où l'Esprit-Saint n'était pas sur eux. Mais il serait temps que les hommes, et les chrétiens plus particulièrement, prennent conscience que ni l'Esprit-Saint, ni la sainteté d'une personne, ne rendent celle-ci infallible, ni ne lui donnent du jour au lendemain une maturité qui n'est pas sienne (*). J'ai noté dernièrement, non sans un profond étonnement, que les grâces accordées par Dieu, même les plus grandes, qui parfois augmentent de façon prodigieuse les m o y e n s accordés à une personne (en intelligence, courage, humilité, fortitude pour endurer des souffrances jusqu'au delà des limites humaines...) n'ont jamais pour effet (sauf tout au plus de façon très transitoire) de la mettre à l'abri des errements faisant partie de la condition humaine. Pour le dire autrement : sauf peut-être en de très rares et fugitifs moments, la grâce divine n'a jamais pour effet de nous soustraire à la condition humaine, et surtout pas à la l i b e r t é qui en fait la noblesse, et au r i s q u e d'erreur inséparable de cette liberté - ce risque qui fait que celui qui aujourd'hui est ange, demain peut-être sera bête. Les errements les plus courants, avec lesquels en aucun cas Dieu ne semble vouloir interférer (si ce n'est à voix si basse que personne jamais ne L'entend...), sont sans doute ceux dûs au conditionnement culturel, et ceux provenant de la vanité(**).

(*) Tout ce que je sais, tant par mon expérience directe que par le témoignage d'autrui, concourt à ma conviction qu'une maturation spirituelle ne s'accomplit jamais instantanément, qu'elle n'est jamais non plus un effet de la seule grâce divine (quand celle-ci vient à la promouvoir), mais qu'elle s'accomplit toujours par un travail intérieur plus ou moins long. Que ce travail soit conscient ou non, et sans exclure nécessairement que Dieu y prête son discret concours, il demande en tous cas un acquiescement actif de la personne, impliquant la totalité de son être. Aussi la part personnelle dans la maturation spirituelle d'une personne est-elle essentielle.

Jamais non plus la maturation ne se fait par le seul effet du temps et de l'accumulation des expériences. Une telle accumulation, surtout si elle est déli-
bérée, aura bien plutôt l'effet opposé, dans la mesure où elle distrait d'un travail d'approfondissement indispensable. Les expériences ne portent fruit spirituellement que dans la mesure où elles sont assimilées. Le travail de maturation (ou "d'approfondissement") consiste justement à assimiler l'expérience brute. Un seul jour passé à un tel travail est plus utile spirituellement qu'une vie entière passée à accumuler des expériences et à les rejeter, tels des gadgets usés ou dont on s'est lassé.

(**) Il y faudrait joindre encore ce qu'il est convenu d'appeler en milieu chrétien "les tentations de la chair". Mais dans le cas d'êtres dévoués corps et âmes à une cause "spirituelle", comme l'étaient les apôtres, et ceci dans une optique

où la chair est vue avec suspicion (voire même, avec aversion ou avec haine, comme ce sera le cas quelques générations plus tard parmi les communautés de moines chrétiens), de tels mouvements de la psyché sont sans doute entièrement sous contrôle et n'entrent plus en ligne de compte.

Jésus lui-même, qui avait (selon toute apparence) entièrement dépassé la vanité, restait pourtant soumis à un certain conditionnement culturel (28). Il est probable qu'il était le premier (et aussi le seul !) à s'en rendre compte, et en tous cas, l'essentiel de son message de liberté et d'amour n'en a pas été affecté. Il n'en a visiblement pas été de même pour ses premiers disciples, devenus ses apôtres. Toute leur vie ils sont restés profondément imprégnés de la Loi de Moïse, tout en essayant tant bien que mal de l'aménager pour la concilier avec l'enseignement reçu de Jésus. Pour ce qui est des mouvements si communs de la vanité, les apôtres étaient visiblement beaucoup moins sur leurs gardes que ne l'ont été par la suite les mystiques chrétiens (*). Et sûrement leur intransigeance doctrinale si étrangère à l'esprit de l'Evangile, et l'accent qu'ils mettent sur la croyance en la doctrine qu'ils avaient élaborée, comme condition première du "salut" des "fidèles", relève plus d'un orgueil spirituel inconscient que d'une fidélité à la mission de Jésus et à la leur (**).

(22) Mon ami le bon Dieu - ou Providence et foi

(1 juillet) (***) C'est d'ailleurs chose très étrange que Dieu n'ait pas jugé nécessaire de "leur faire signe" à ce sujet, assez clairement pour qu'ils L'entendent. Je pense au poids immense dont cette "altération à la source" du message de Jésus allait peser sur le développement du christianisme dans les deux millénaires qui allaient suivre, avec tout le cortège impensable d'impitoyable répression doctrinale, de bûchers, de massacres et de souffrances innombrables. Une telle contradiction, en termes de sagesse humaine, a de quoi faire douter de la Providence divine tout être réfléchi qui n'aurait pas déjà une expérience immédiate et irrécusable de la présence d'une Providence, d'un Dessein de Dieu, dans sa propre vie.

(*) Les apôtres eux-mêmes ne m'apparaissent pas comme des mystiques (à la seule exception peut-être de Saint Jean), même s'ils ont tous eu une expérience directe de Dieu en certaines occasions, voire même (comme ce fut le cas de Saint Paul) des illuminations. La "voie contemplative" du mystique ne paraît guère s'accorder avec le militantisme missionnaire.

(**) Voir suite de cette note dans la note suivante.

(***) Continuation de la note précédente.

Sûrement, Dieu voit les errements humains et les souffrances humaines, auxquels Il participe de façon infiniment plus intense et totale que l'homme lui-même ne saurait vivre ses propres souffrances et ses propres aberrations (²⁹), dans une perspective toute différente des perspectives humaines, si perspicaces soient-elles. Il semblerait qu'il soit donné pourtant à certains hommes, en certains moments de grâce, d'entrevoir l'espace d'un instant l'indicible perfection en oeuvre dans l'Univers, où toute chose, même la plus impensable à l'homme en son état habituel, prend sa place et son sens et concourt à sa façon à l'admirable harmonie toujours fluante, toujours en devenir du Tout. Mais même quand de tels moments de vision surhumaine ne nous sont pas dévolus personnellement (*), et que les voies de la Providence paraissent introuvables dans l'apparent chaos du monde des hommes et de son histoire, la "foi en Dieu" au plein sens du terme inclut en elle cette foi première, cette foi viscérale en la présence invisible d'une Splendeur ultime englobant et résolvant ce chaos qui nous semble la nier, et où ce chaos même, et notre longue et souvent douloureuse et pénible ascension vers son dépassement et vers une vision du Tout, trouvent leur place unique, nécessaire, irremplaçable.

Cette foi-là n'est pas de l'ordre d'une croyance, d'une idéologie religieuse ou philosophique (laquelle se mettrait en devoir aussitôt de "décrire" ou "expliquer" cette "Splendeur"...). Elle a le caractère d'une c o n n a i s s a n c e première, diffuse et malaisée à cerner par des mots, profondément enracinée dans l'être et faisant corps avec lui. Elle est rarement exprimée en paroles, et (comme le souligne Légaut) quand elle l'est, souvent elle rend alors un son faux, et prend des airs suspects pour celui-là même qui a eu l'imprudence de la formuler (³⁰).

Quand je me sonde quand cette foi élémentaire a fait son apparition dans ma vie, je crois en voir les premiers signes vers le moment du "grand tournant" en 1970, quand j'ai quitté le milieu scientifique (**). Tout au moins, à cette époque

(*) Je n'ai pas été moi-même favorisé d'une telle illumination.

(**) Je parle de ce tournant dans la section "Le tournant - ou la fin d'une torpeur" (n° 33). A vrai dire, cette foi en un "sens" pour les choses, parfois dures, qui m'arrivaient, devait déjà être présent depuis quelques années déjà. Mais il était très rare que j'en tienne compte, pour essayer de pénétrer q u e l était le sens. L'attitude intérieure où la recherche du sens des événements devient une activité spirituelle quasiment habituelle, inséparable de ma vie, n'est apparue qu'avec l'entrée de la méditation dans ma vie, en octobre 1976.

déjà il y avait en moi la connaissance tenace que tout ce qui m'arrivait, même les choses les plus malvenues et qui parfois m'atteignaient de plein fouet, avaient un s e n s et me venaient pour mon bien, même si sur le coup je ne voulais rien en savoir, et si même par la suite encore je ne discernais pas ce sens ni même n'étais le moins du monde disposé à le voir ou à le chercher. Faire foi à cette connaissance diffuse était dès lors inclus dans ma foi en moi-même. Sans avoir à me le dire jamais, je sentais bien que cette connaissance venait des profondeurs de mon être, qu'elle en était inséparable - elle était de celles que je ne pouvais récuser sans me récuser moi-même, sans me renier dans mon aptitude à connaître.

Aujourd'hui je dirais que ces connaissances-là qui jaillissent du fond de l'être, sans rien peut-être pour les fonder en expérience ou en raison, sont celles qui nous sont "dites" directement par Dieu. La foi en une telle connaissance ne peut-être séparée de la foi en soi-même. Et une fois reconnu Dieu agissant dans l'être, cette foi à présent m'apparaît inséparable de la foi en Dieu - en Dieu, vécu comme la source de connaissance et source de vérité dans son propre être. En vérité, la foi en Dieu et la foi en soi m'apparaissent comme indiscernables. Dans ma vie, cette foi a été présente, me semble-t-il, dès la petite enfance, et probablement dès la naissance, bien avant que je n'aie entendu prononcer le nom de "Dieu", et sans être affectée en rien par l'ambiance athée qui a entouré ma première enfance.

Je me rappelle qu'après le tournant de 1970, m'entraînant dans un tourbillon d'activité militante antimilitariste et écologique, j'avais beaucoup de mal à accepter la pensée, qui pourtant s'imposait en termes de simple bon sens humain, que par la folie et l'irresponsabilité des hommes, cette merveille des merveilles que représente la vie sur la terre pourrait être irrémédiablement détruite, et même à brève échéance. J'avais du mal à concevoir quel sens il pourrait y avoir dans une telle fin lamentable, où il ne resterait sur terre, de l'Oeuvre merveilleuse de Dieu, qu'une Poubelle géante, un immense Charnier où viendraient s'achever et pourrir les corps sans nombre de tout ce qui fut créature vivante... Et pourtant, maintenant que j'évoque cette sorte de perplexité métaphysique, nullement académique pourtant mais on ne peut plus actuelle et pressante, je me rappelle que la connaissance restait intacte en moi que quoi qu'il advienne, il devait pourtant y avoir un sens, un propos, une harmonie très cachée sûrement, derrière cet impensable non-sens, même si moi ni personne n'étions en mesure de les discerner.

Dans ma compréhension viscérale des choses, et sans même m'en avoir rendu compte à aucun moment avant aujourd'hui-même, je n'en étais donc déjà plus alors au point où j'en étais à l'âge de seize ans, quand j'avais reconnu sans réserve d'aucune sorte l'existence d'un Créateur, mais dont je n'avais que faire (*). Entretemps, je ne saurais moi-même dire quand ni comment, et bien longtemps avant que je n'aie encore une expérience consciente de l'action de Dieu en mon être (**), a dû se former en moi cette "foi en Dieu" dans le plein sens du terme. Elle dépassait la foi en moi-même pour s'élargir en la foi en une " P r o v i d e n c e ", en un D e s s e i n, en un S e n s, impliquant non seulement ma propre personne limitée et ma propre aventure, mais le monde des hommes dans sa totalité et l'aventure de l'Univers et de toute l'humanité.

Mais à vrai dire, dans cette connaissance informulée Dieu n'apparaissait pas nommément. Il restait entièrement en coulisse, ou dans le " tiroir " où je l'avais jadis si bien rangé ! J'avais une foi inexprimée en un Dessein, sans que n'y soit présent (semblerait-il) Celui dont il émane. Une fois pourtant qu'on se pose la question, il s'impose assez, ma foi, de dire que c'est le Créateur de l'Oeuvre qui est aussi Celui qui lui donne son Sens, et qui (l'Oeuvre étant toujours en chantier) poursuit en elle un certain Dessein. Mais dans ma perception inexprimée des choses alors, ce n'était pas là, je crois, chose sous-entendue.

Ce qui manquait surtout, à cette foi en Dieu sans profession de foi, c'est la dimension "personnelle" que seule peut donner l'expérience directe, consciemment vécue comme telle, de l'action de Dieu dans notre propre vie, et de Son intérêt bienveillant pour notre modeste personne. Cette dimension nouvelle est apparue, "en puissance" tout au moins, dès Octobre 1976 avec mon premier travail sur un rêve messager (***). En plus de son message libérateur,

(*) Voir la section "La cascade des merveilles - ou Dieu par la saine raison" (n° 30), et les deux sections suivantes, où j'examine cet épisode.

(**) Une telle expérience n'est venue que l'an dernier (1986), alors que l'épisode de mes seize ans se place en 1944, quarante et deux ans avant. Je présume que la formation de cette "foi en Dieu" (où Dieu restait non nommé) a dû se former dans la deuxième moitié des années soixante. Je serais entièrement incapable de trouver une cause à cette apparition, que je n'ai d'ailleurs jamais constatée avant aujourd'hui. Sans doute ce genre de chose n'a pas de "cause" au sens où on l'entend généralement. J'y vois une grâce accordée par Dieu, et qui n'a d'autre "cause" que Lui.

(***) Il est question de ce rêve de façon répétée dans les chapitres 1 et 2, et dès le début de la section "Premières retrouvailles - ou le rêve et la connaissance de soi" (n° 1).

ce rêve m'apportait la connaissance (restant également inexprimée des années durant) d'un "Rêveur" bienveillant, au Regard profond et à la Main puissante, me parlant par la voie du rêve (*). La relation avec le Rêveur qui s'est alors instaurée, d'emblée très personnelle, et même plus intime que ma relation à aucun autre être dans ma vie, se développe alors pendant dix ans, sans que la pensée me vienne que cet Ami intime pourrait avoir quelque chose à voir avec Dieu. Celui-ci entretemps, je ne saurais moi-même trop dire comment, avait pourtant fini par quitter subrepticement le tiroir des curiosités métaphysiques. Mais la pensée de Dieu me venait rarement ou jamais, et sûrement pas en notant ou en travaillant mes rêves. Ou si jamais l'idée m'a frôlée d'une relation, de quelque secrète connivence entre le Rêveur et Dieu, elle a dû rester à fleur de conscience et en tous cas, ne pas être retenue sur le moment dans la mémoire consciente.

La connaissance que l'Ami n'est autre que le bon Dieu en personne n'est nullement apparue comme une connaissance immédiate, comme celle du Sens et celle du Rêveur (connaissance première dans un cas, et dans l'autre enseignement irrécusable de mon expérience du rêve). Elle est venue l'an dernier sans tambour ni trompette, plutôt comme une "information" suggérée par le Rêveur, quasiment en passant (au point qu'elle a bien failli passer à l'as !), et avec le nuage d'imprécision ou de vague qui entoure la plupart de Ses messages. Aussi, même une fois la lettre du message saisi, je m'y suis laissé prendre et ne lui ai pas attaché d'abord d'importance particulière (**). Cela peut paraître incroyable et me paraît ainsi à présent, et c'est pourtant vrai ! Faute à mon esprit de s'en emparer vraiment, cette "information" n'avait pas vraiment qualité de connaissance tout d'abord. Elle était comme un aliment absorbé et avalé, mais pas encore digéré ni assimilé. Je continuais à appeler le Rêveur "Rêveur", comme si rien ne s'était passé. C'était juste un détail en somme, sans grande conséquence à toutes fins pratiques, que ce bon copain à moi se trouvait être aussi (qui l'eût crû !) le bon Dieu en personne. Et je passais à l'ordre du jour...

C'était à la mi-novembre l'an dernier. Ce n'est que progressivement, au fil de mes nuits et de mes rêves et tout au long des six semaines qui ont suivi, que par touches successives cette connaissance encore superficielle a pénétré plus avant en moi. Le Rêveur venait de plus en plus souvent apparaître Lui-même dans mes rêves ; sans crier gare bien sûr et chaque fois sous un visage nouveau. Mais

(*) Voir la section "Découverte du Rêveur" (n° 2)

(**) Voir la section "Dieu est le Rêveur" (n° 17).

une fois que je notais le rêve et posais sur lui tant soit peu, Il était aisé à reconnaître, on ne pouvait vraiment pas s'y tromper. Peu à peu, je m'habituais à Le voir comme représentant "le divin en moi", ou comme "la présence de Dieu en moi". Mais je n'avais pas trop conscience encore que ce Dieu-là était bel et bien l e m ê m e que Celui qui avait connaissance intime et un souci aimant de t o u t a u t r e ê t r e dans l'Univers ayant visage humain.

Il a fallu qu'Il me balance les "rêves métaphysiques", tout au cours du mois de janvier dernier et des deux mois suivants, pour que cette dimension-là de l'Ami, de l'Aîné, du Bienaimé, de la Bienaimée... - que je connaissais (ou croyais connaître) si bien et par tant de rêves, se révèle enfin à moi pleinement, d'une façon indélébile. Maintenant je s a i s , et ce que je viens annoncer n'est pas une information, mais bien une c o n n a i s s a n c e .

(²³) Mission et création - ou Jésus créateur (1)

(1 juillet) (*) J'ai hésité ici s'il me fallait écrire que Jésus "s'est donné" sa mission, ou s'il l'a "reçue", comme j'aurais tendance à l'écrire pour tout autre que lui.

J'utilise le terme " m i s s i o n " (comme le fait Légaut, que je suis ici sans réserve) en sous-entendant que celle-ci naît et se développe au cours d'une existence humaine par une nécessité intérieure telle, que la mission fait corps avec l'être et devient comme l'expression tournée vers le Monde du sens même de cette existence. J'aurais tendance à penser que la quintessence, l'esprit, l'orientation générale de la mission d'un être est proposé par Dieu dès la naissance (**), peut-être même (du moins dans un cas exceptionnel comme celui de Jésus) est-il conçu de toute éternité. Mais nous pouvons ignorer, c'est-à-dire refuser, pendant notre vie entière cette proposition divine ou ce dessein de Dieu (ou " v o c a t i o n ", quand on prend ce terme dans son plein sens). C'est là sûrement la chose de loin la plus fréquente. Je présume que dans un tel cas, cette même vocation (ou embryon de mission, de tâche spirituelle) lui sera à nouveau proposé dans sa prochaine existence, et ceci aussi longtemps, de naissance en naissance, que cette vocation restera non accomplie.

(*) Voir renvoi à la présente note dans la note "Marcel Légaut - ou le pain et le levain" (n° 20), page N 53.

(**) (4 juillet) Cette suggestion est reprise et nuancée dans la réflexion d'aujourd'hui, dans la note "Mission et karma - ou le Maître et l'apprenti" (n° 24), qui suit la présente note.

Quand l'homme accepte sa vocation, le développement progressif de sa mission à partir de la vocation initiale est un processus créateur qui se fait en étroite "collaboration" entre Dieu et l'homme. Celle-ci se poursuit tout au long de l'existence, et sûrement même au delà de la mort, dans l'au-delà et dans d'éventuelles naissances ultérieures.

Comme pour tous les processus créateurs dans l'homme, il paraît difficile, voire impossible, de faire la part de Dieu et celle de l'homme dans le développement de sa mission. Celui-ci ne peut être séparé de la totalité des actes, comportements, attitudes etc. tout au long de l'existence, car rien de ce que l'homme fait et est n'est étranger à sa mission. Dans certains cas, j'ai le sentiment irrécusable que tel acte découle directement d'une inspiration de Dieu, que mon rôle s'est borné à en prendre note et à y acquiescer activement. Dans d'autres, plus rares, que l'initiative est bel et bien de mon crû ; mais je crois que dans un tel cas elle représente le plus souvent une compromission entre une impulsion venue de Dieu et en principe acceptée, et des désirs et penchants personnels. De façon générale, il me semble que les initiatives qui apparaissent comme le résultat d'une réflexion, ou d'une décision pesant le "pour" et le "contre", proviennent de moi, celles qui découlent d'une impulsion première montant des profondeurs, proviennent de Dieu (*).

Dans le cas d'un être d'une créativité exceptionnelle comme Jésus, on peut supposer que sa part dans le déploiement de sa mission est particulièrement importante, au point qu'on sera alors tenté de dire qu'il "s'est donné" lui-même sa mission. Par là il faut entendre qu'il a donné à sa vocation initiale, reçue de Dieu et peut-être prévue par Dieu de toute éternité, le visage particulier qu'elle a prise dans son existence, et dont tous ses faits et gestes tout au cours de sa vie témoignent. Mais il est vrai aussi que l'être d'une créativité exceptionnelle au plan spirituel, est sûrement celui aussi qui est arrivé à un état de "symbiose" plus ou moins permanent avec Dieu en lui, de sorte que dans presque toutes les situations, il est impossible (peut-être même à Dieu Lui-même !) de dissocier la part de Dieu et celle de cet homme dans un acte déterminé.

(*) Il convient cependant de faire attention que parmi les impulsions et pulsions montant de l'Inconscient profond, il y a aussi celles provenant d'Eros, incluant aussi bien les pulsions proprement charnelles, que celles qui expriment une créativité limitée au plan intellectuel et artistique. Ces pulsions ne peuvent être vues comme étant des "initiatives" impliquant notre mission d'une façon directe, du moins pas toujours. Il est d'ailleurs souvent délicat de discerner sur lequel des trois plans de réalité se place une impulsion ou une activité. Dans l'esprit de beaucoup règne à ce sujet une grande confusion, dont moi-même ne fus nullement exempt mais commence tout juste à émerger.

(3 juillet) Il y a pourtant dans la vie de Jésus un acte capital qu'il a dû accomplir seul. Peut-être est-ce le seul acte de sa vie où il s'est senti "abandonné" par Dieu : c'est l'acte de sa mort. Cet abandon a été vécu par lui comme un douloureux étonnement, plus douloureux sans aucun doute que l'abandon par ses proches, que l'opprobre, la dérision, et les souffrances du corps. A ce moment ultime, il n'a pas compris le p o u r q u o i de cet abandon par Dieu. Le dessein de Dieu lui restait caché. Dieu a tenu que rien n'allège cet Acte entre tous - que ce soit un acte de l'homme s e u l, sans le secours de Sa présence, et qu'il s'accomplisse dans l ' i g n o r a n c e de Son dessein. Dans cette mort, Jésus a assumé totalement sa condition humaine. Par la grandeur : accomplir seul l'acte ultime, accomplissement de sa mission. Par ses limitations : partager l'ignorance de tous les hommes, au sujet des desseins de Dieu (*).

(²⁴) Mission et karma - ou l'apprenti et le Maître

(4 juillet) (**) La réflexion qui précède nous suggère que dans beaucoup de cas, voire dans tous, notre "vocation" initiale nous vient en héritage de nos naissances antérieures. C'est une chose qui paraît même s'imposer, une fois bien perçue la continuité de l'apprentissage de l'âme à travers ses naissances successives, et celle des "tâches" ou "leçons" successives marquant les étapes de cet apprentissage, non seulement dans une existence terrestre mais dans le cycle de t o u t e s nos existences. Autrement il faudrait supposer que Dieu ré-inventerait à chaque nouvelle naissance une "proposition" ou "vocation" nouvelle, en faisant table rase de tout le passé de l'âme, se concrétisant par sa pérégrination à travers la longue suite de ses existences terrestres. Supposition qui apparaît proprement absurde, une fois qu'on prend la peine de l'écrire noir sur blanc !

Dans cette optique plus vaste, la "collaboration" entre Dieu et l'âme, évoquée il y a trois jours, apparaît désormais dans une perspective é t e r - n e l l e . Cette dimension était fortement perçue par Légaut, mais ne pouvait être exprimée que sous forme d'un pressentiment diffus, faute d'accorder droit

(*) Voir la suite de la réflexion dans la note qui suit.

(**) La présente note est une continuation de la note précédente, "Mission et création - ou Jésus créateur (1)", d'il y a trois jours.

de cité à l'intuition, visiblement cruciale ici, du cycle des naissances. L'état de la "mission" d'un être à la fin d'une existence terrestre (fin marquée par sa mort charnelle), devient sa "vocation" et lui fixe ses "tâches spirituelles" (ou du moins certaines tâches particulièrement pressantes) dans l'existence suivante, et même (dans une moindre mesure il est vrai) dans celles encore qui la suivront.

C'est là ni plus ni moins que la loi de la transmission du karma, quand on ne rabaisse pas cette loi (comme c'est généralement le cas) à une simple mécanique de "châtiments" et de "récompenses" pour nos actions tant "mauvaises" que "bonnes" commises dans nos vies antérieures. Le nom même de "loi" suggère d'ailleurs que cette transmission de la mission d'une existence terrestre à la suivante s'accomplit "d'elle-même", par le seul jeu des lois spirituelles régissant l'existence humaine, sans exiger nécessairement une initiative créatrice de Dieu. En tous cas, il est difficile de douter que quand initiative divine il y a, celle-ci ne soit intimement adaptée à tout le passé de l'âme, et ne soit une sorte de "réponse" de Dieu aux derniers actes accomplis par l'âme, parmi lesquels l'acte de sa précédente mort terrestre.

Dans cette lumière plus englobante, notre vocation initiale n'apparaît plus, comme dans la réflexion d'il y a trois jours, comme une "proposition" divine ou un "don" de Dieu, sortant d'un néant. Elle découle spontanément de l'état exact de "maturité" de l'âme au moment de sa nouvelle naissance terrestre, c'est-à-dire de l'état de la connaissance spirituelle (et en tout premier lieu de sa connaissance d'elle-même) qu'elle a assimilée au cours de ses existences précédentes. Par là, cette vocation dépend donc de tout le passé de l'âme, du cycle entier de ses existences passées.

Mais nous avons vu aussi que ce passé peut être vu comme une sorte de "dialogue créateur" entre Dieu et l'âme. Avec, cependant, cette restriction que la participation de l'âme a tendance à être des plus réticentes, de sorte que le plus souvent le caractère "créateur" du dialogue réside surtout en Dieu, et fort peu en l'âme. La maturation progressive de l'âme a justement pour effet de lui donner des moyens toujours plus délicats et multiples pour participer plus pleinement, de façon véritablement créatrice, à ce dialogue infini.

L'âme a d'ailleurs toute liberté à tout moment de récuser ces moyens, et même elle peut les bloquer et les refouler de façon plus ou moins complète pendant toute une existence terrestre, voire même, pendant plusieurs d'affilée. Ce n'est là ni plus ni moins, mais vu sous un angle différent, que le cas du refus de sa mission, que nous avons effleuré dans la note précédente. La "fidélité" à soi-même (sur laquelle Légaut insiste et revient avec persistance, et à juste titre), ou encore la fidélité à sa mission (si humble que celle-ci puisse être),

n'est autre que la pleine acceptation de tous les moyens spirituels qui nous sont impartis par notre état de maturité présent. C'est cette fidélité justement qui est la condition essentielle pour que la maturation ne reste pas bloquée ou même (en apparence du moins) régresse, mais qu'elle se poursuive, que l'éventail de nos moyens continue à se déployer et à s'affiner. Ou, pour le dire autrement, c'est **par** cette fidélité que l'Oeuvre poursuivie en commun avec Dieu ne reste pas en chantier telle quelle, voire même (si cela était vraiment possible) ne se dégrade, mais se poursuit bel et bien, selon sa nature propre la portant en **avant** vers son achèvement. Le Maître peut paraître absent, il n'est pourtant pas loin. Quand l'apprenti est prêt de tout son coeur à reprendre le travail qu'il avait négligé, le Maître apparaît et lui souffle à voix basse, pas à pas, comment créer...

Ainsi, notre vocation initiale, au début d'une nouvelle existence terrestre, apparaît comme une sorte de "bilan provisoire", ou pour mieux dire, comme une **q u i n t e s s e n c e**, insaisissable et pourtant de nature intensément active, d'un dialogue créateur entre Dieu et nous-mêmes, poursuivi de toute éternité et jusqu'au moment de notre dernière naissance. Elle est moins "proposée" par Dieu, qu'elle n'est un **" é t a t d ' o e u v r e "** d'une Oeuvre éternelle encore en chantier, **c o m m u n e** à Dieu et à l'âme. L'état de l'Oeuvre à un moment donné, et plus particulièrement en un moment de "recommencement" comme l'est une nouvelle naissance, prescrit aux ouvriers de façon impérieuse mais souple aussi et nullement formelle, dans quel sens et de quelle manière elle doit être poursuivie vers son achèvement.

Certes, dans cette collaboration entre Dieu et l'homme à une oeuvre commune, laquelle n'est autre que la "destinée spirituelle" de cette âme à travers tout le cycle de ses naissances successives, le rôle de Dieu et celui de l'âme ne sont nullement semblables. Tout d'abord, c'est **s a** destinée qui est en chantier, et non celle de Dieu - encore que Dieu ne laisse pas de Se solidariser avec cette destinée d'une façon mystérieuse et essentielle. Mais surtout, il y a dans ce travail un **M a î t r e**, le Créateur par excellence, et un **a p p r e n t i**. Peut-être peut-on dire que le sens ou la raison d'être de l'Oeuvre qui est en chantier jour après jour, nuit après nuit, naissance après naissance..., le sens des laborieuses pérégrinations de l'âme à travers ses innombrables existences, c'est d'apprendre à l'apprenti travaillant au contact du Maître d'être lui aussi un créateur, à l'image du Maître. C'est ainsi que l'âme s'élève à une créativité propre, humble d'abord et qui se déploie peu à peu (et souvent comme malgré elle...), sur les plans successifs de la chair, de l'intelligence, et de l'esprit.

L'Oeuvre est accomplie, le cycle se referme, la destinée se parfait quand en celui qui fut apprenti, et qui peu à peu est devenu un collaborateur à part entière, s'est épanoui pleinement et dans sa propre perfection une créativité digne du Maître - égale même à celle du Maître, bornée seulement par les limites que Celui-ci a assignées à la condition humaine. Pour l'âme devenue incarnation parfaite de la liberté créatrice à laquelle nous tous tout comme elle sommes appelés, l'apprentissage terrestre est désormais terminé.

Il est permis de penser que ce stade ultime fut atteint dans l'existence terrestre qui nous est connue de Bouddha, de Lao-Tseu, de Jésus. Quelle est la destinée de l'âme au terme et au delà de son apprentissage - quelle est l'existence actuelle et quel est le rôle cosmique de ces grand Egaux de Dieux, je ne le sais. On peut penser que leur Mission (si elle se poursuit, comme j'en suis persuadé) se poursuit dans une finalité toute autre - dans une finalité qui est désormais totalement cosmique. Alors que dans la mission au cours d'une existence humaine, son sens personnel comme la voie d'un apprentissage spirituel, et son sens cosmique comme une contribution au devenir spirituel de l'humanité dans son ensemble, sont indissolublement liés et en vérité indistinguables.

Chez un être ayant atteint un degré de spiritualité élevé, celui donc en qui se manifeste une créativité spirituelle puissante, en faisant un collaborateur éminent des desseins de Dieu, il reste pourtant une distance apparemment infranchissable entre le rôle de Dieu, et celui de son "serviteur" ou collaborateur dans l'Oeuvre commune. Dieu a une claire vision de l'Oeuvre, de ses origines et de son passé, de son devenir, de son avenir (dans la mesure où celui-ci déjà est connaissable) et de ses fins. L'homme ignore pratiquement tout du passé qui git dans ses naissances antérieures (*), et il n'accède au cours d'une existence

(*) La tradition pourtant rapporte que le Bouddha, après son illumination, a pu remonter par le souvenir dans le cours de ses existences passées, d'abord quelques unes et progressivement (l'entraînement aidant, sûrement) jusqu'à un nombre vertigineux, remontant jusque dans la nuit des âges. J'ai eu connaissance aussi d'une psychothérapie-réincarnation ("Reinkarnationstherapie") pratiquée en Allemagne. Par des pratiques s'apparentant à l'hypnose, on arriverait à faire revivre au patient des épisodes particulièrement cruciaux de vies antérieures, parfois très reculées, lesquels épisodes seraient cause de conflits latents et de troubles psychiques. Je n'ai pas eu le loisir encore de m'assurer si ces recherches psychothérapeutiques sont dignes de crédit, et ne relèvent pas de l'affabulation ésotérique. S'il en était ainsi, cela ouvrirait des perspectives véritablement vertigineuses pour la connaissance de la psyché, de l'au-delà, et du passé de notre espèce et de notre planète jusqu'à des époques reculées.

Je signale à ce propos que j'ai fait début février un rêve qui me donne une représentation symbolique de ma propre pérégrination à travers des existences terrestres successives. Mais ce rêve ne s'arrête sur aucune de mes existences

terrestres sauf celle dans laquelle je suis à présent, et qui revêt dans ce cycle une importance unique. C'est en effet l'existence où Dieu s'est révélé à moi, et où j'ai eu pour la première fois une connaissance pleinement consciente de ma mission.

terrestre (et au prix sûrement d'un travail intense) qu'à une vision diffuse et très incomplète du sens et de la portée de sa mission, tant pour sa propre destinée spirituelle que pour celle de l'humanité. Il semble bien que Jésus, au moment encore où allait s'accomplir sa Mission terrestre, était dans l'ignorance aussi bien de l'existence même du cycle des naissances, que des vicissitudes qui seraient réservées à son message du Royaume de Dieu, ainsi que du moment où aurait lieu l'avènement du Royaume et de la façon dont cet avènement aurait lieu (*).

(²⁵) Jésus créateur (2) : expression et conception d'une mission

(1 et 3 juillet) (**) Légaut souligne qu'il faut bien se garder de donner le même poids à toutes les paroles prêtées à Jésus dans les Evangiles. Certaines peuvent avoir été interpolées pour les besoins doctrinaux des évangélistes. D'autres apparaissent comme des paroles de circonstance plus ou moins imposées par le contexte, pour éviter de heurter trop violemment et avant l'heure la lettre de la Loi toute-puissante, voire même (en certains cas) son esprit. Ce sont surtout les paraboles (selon Légaut), par le large éventail d'interprétations qu'elles permettent suivant le degré de développement spirituel de l'auditeur, qui semblent avoir été le moyen privilégié pour Jésus pour transmettre l'essentiel de son enseignement et pour lui assurer une pérennité, alors qu'aucun de ceux auxquels il s'adressait n'était encore en mesure de le comprendre.

Il semblerait donc que ce soit la création de cette forme d'expression, à la fois très suggestive et suffisamment ambivalente, qui représente (si on met à part sa mort) la création la plus extraordinaire de la vie de Jésus. Il semble bien en

(*) Le fait que Jésus a partagé, dans une très large mesure, l'ignorance qui est le propre de la condition humaine, a déjà été effleuré à la fin de la note précédente (dont celle-ci est une suite). J'y reviens à nouveau dans la note ultérieure "Quand vous aurez compris la leçon - ou la Grande Farce de Dieu" (n° 27), en essayant d'y situer cette ignorance dans l'optique d'une intention (voire d'une "provocation") de Dieu vis-à-vis de l'humanité.

(**) Voir renvoi à la présente note dans la note "Marcel Légaut - ou le pain et le levain" (n° 20) du 29 juin, page N 53.

être ainsi tout au moins au niveau de l'expression et de la transmission de son message aux hommes de tous les temps et de tous les lieux.

Il est vrai que la conception du message, ou pour mieux dire, la compréhension ("Erkenntnis") du contenu universel qu'il s'agissait d'exprimer et de communiquer, est un acte créateur plus extraordinaire et plus essentiel encore. Il est permis de penser que l'initiative de cet acte revient à Dieu, et que cette vision s'est d'abord révélée à Jésus au moment de son illumination, après son baptême par Jean-Baptiste. Mais les effets d'une vision illuminative restent limités et éphémères si la vision ne s'enracine dans l'être et n'y acquiert durée et stabilité, par une compréhension, fruit d'un travail. L'initiative d'un tel travail appartient à l'homme, non à Dieu (*). Il est probable que ce travail s'est accompli pendant les quarante jours où Jésus s'est retiré au désert en jeûnant, à la suite de son illumination. On peut voir ce jeûne prolongé non pas comme une mortification louable (proposée à la pieuse admiration des futures générations chrétiennes), mais comme un moyen de purification intérieure, particulièrement efficace pour recueillir les énergies psychiques, et mettre l'être dans un état de réceptivité des sens, de l'intelligence et de l'esprit, favorable à l'intime communion de l'être avec lui-même et à l'éclosion d'une vision spirituelle.

Il est peu probable que Jésus se soit ouvert à ce sujet à tel de ses disciples ni à âme qui vive. Cela n'aurait guère eu de sens de le faire, alors que personne autour de lui n'était en mesure de comprendre de quoi il retournait, faute d'avoir passé par une expérience tant soit peu similaire. Dans les Evangiles, il est écrit que "Jésus fut emmené au désert par l'Esprit, pour être tenté par le diable", et tout l'épisode est bâti autour de la rencontre de Jésus avec le diable. Ça me fait un effet très "folklore évangélique", en accord avec la fascination militante qu'exerçait sur les apôtres le thème de la mort (opposée à la vie), du diable (opposé à Dieu et au Christ), de la damnation (opposée au salut). Je soupçonne fort que cette présentation d'un épisode sûrement crucial pour la préparation de la mission de Jésus, est une extrapolation opérée par les évangélistes pour les besoins doctrinaux (**). On s'imagine mal Jésus leur faisant le récit

(*) Pour une illustration de cette affirmation, voir la section "Splendeur de Dieu - ou le pain et la parure" (n° 28).

(**) Je dois reconnaître que dans les différentes lectures que j'ai faites des Evangiles, y compris la dernière il y a deux mois, ce passage et de nombreux autres (que je viens de qualifier de "folklore évangélique") avaient tendance à me passer entièrement par dessus la tête. C'est grâce au contact avec le livre

fondamental de Légaut sur "l'intelligence du christianisme", et avec la lecture toute nouvelle des textes bibliques que Légaut nous enseigne, que je commence à me dégager de cette sorte de passivité spirituelle dans la lecture des Evangiles. Cette sempiternelle passivité fait table rase de toute velléité de bon sens et de réalisme psychologique vis-à-vis des auteurs des Evangiles, et coupe court à toute tentative de reconstitution de leur itinéraire spirituel et des dispositions dans lesquelles ils ont écrit leurs textes, lesquels, plus qu'un témoignage, se veulent un plaidoyer doctrinal. Il est vrai que j'ai été aidé également par la lecture des Epîtres pastorales et des Actes des Apôtres, qui pour la première fois m'ont donné des éléments d'appréciation concrets sur les faits et gestes des apôtres après la mort de Jésus.

circonscrit de ses hauts faits vis-à-vis du diable, et cet épisode évangélique doit sans doute être pris dans un sens symbolique, et non littéral. La bonne foi des évangélistes dans cette extrapolation ne peut être mise en cause. Ils étaient sûrement persuadés que ce qui s'imposait avec une telle force à leur esprit ne pouvait être qu'une inspiration divine ⁽²⁶⁾.

Mais quand nous croyons que telle idée en nous est d'inspiration divine, et agissons en conséquence, nous le faisons à nos risques et périls, et ceux qui nous croient sur parole sans autre examen et réflexion, le font également aux leurs. Il semblerait que dans un tel cas, Dieu toujours se tait. Il est plus que rare de toutes façons qu'Il juge utile, par voie de révélation, de rectifier une erreur humaine. Sans compter qu'Il prend soin de parler à voix si basse et de façon si évasive, presque toujours, qu'il laisse toute latitude de ne pas L'entendre, ou de confondre Sa voix avec d'autres plus bruyantes, ou aussi, quand Sa voix est reconnue, d'interpréter Sa parole suivant nos propres lumières (voire même, comme ça nous fait plaisir...). C'est Sa façon de montrer Son respect infini pour la liberté de l'homme. Par là Il ne ressemble à personne, sauf tout au plus aux rares hommes, peut-être, parvenus à un état de maturité spirituelle comparable à celui de Jésus dans les dernières années de sa vie.

(26) Les apôtres créateurs

(4 juillet) (*) Je n'entends nullement suggérer ici que la version donnée dans les Evangiles de l'épisode de Jésus au désert soit dénuée de valeur, et je me garderais bien de la mettre sur le plan de l'affabulation puérile. Dans le contexte psychique et historique où ils se trouvaient, il était non seulement utile,

(*) Voir renvoi à la présente note dans la note précédente.

mais sûrement même nécessaire qu'ils arrivent à intégrer cet épisode, dont ils devaient bien sentir qu'il avait été crucial dans la vie de leur Maître, dans le récit compréhensif qu'ils ont été amenés à faire de cette vie, sous la poussée de leur mission historique. Il était impensable, vu le rôle qui leur était dévolu et l'autorité dont ils étaient investis (*) auprès des communautés chrétiennes fondées par eux, qu'ils reconnaissent publiquement une ignorance sur un point capital de la vie de Jésus, ignorance dont ils n'ont peut-être même jamais eu conscience. Je présume que la façon dont ils ont comblé cette ignorance était appelée avec force par la vision du Maître et de son message à laquelle ils étaient parvenu. Il n'est pas question de dénier la valeur de cette vision et sa légitimité, voire même sa nécessité, compte tenu des contraintes psychologiques et historiques qui pesaient sur eux. Le développement de cette vision, à partir de l'expérience brute des disciples partageant la vie de Jésus, a été une authentique création spirituelle, issue de la mission particulière à chacun d'eux. On ne peut leur faire reproche si pendant deux millénaires, les générations de chrétiens qui leur ont succédé ont choisi de s'enfermer dans la littéralité de cette vision, plutôt que de s'inspirer de l'esprit créateur qui l'avait animée et de parvenir chacun à sa propre vision de la personne et de la mission de Jésus, adaptée à ses propres besoins, à son niveau de développement intellectuel et spirituel, et aux enseignements de l'histoire. (Pour ces derniers, voir notamment la succulente note suivante.)

(*) On peut d'ailleurs constater que les apôtres faisaient leur possible pour renforcer au maximum leur autorité et leur prestige auprès des communautés chrétiennes. Il est inutile d'énumérer ici les moyens qu'ils utilisaient à cet effet. On peut y voir une compensation, peut-être imposée par les exigences de leur mission, au statut de proscrits qu'ils avaient vis-à-vis de la communauté juive dont ils étaient issus, et aux persécutions et humiliations de toutes sortes qu'ils avaient à subir de ce fait, dans des conditions de vie toujours précaires. De plus, il leur fallait compenser de quelque façon la magnificence, consacrée par des siècles de tradition, de l'Institution religieuse juive et de celles des peuples païens.

Il me semble difficile de douter que le caractère missionnaire de leur action a été recommandé par Jésus aux apôtres de son vivant. Sûrement aussi cette volonté de Jésus, conforme à la volonté divine, leur a été confirmée après la mort de Jésus, par des messages provenant de Jésus lui-même ou de Dieu. Mais cet aspect de prosélytisme a très lourdement pesé sur l'esprit du christianisme naissant, en imprimant en lui les traits autoritaires et immobilistes communes avec toutes les autres religions, que Jésus nous encourage au contraire à dépasser.

Il est peu probable que Jésus ait prévu cet effet-là qu'aurait la mission qu'il confiait aux apôtres, et ceci d'autant moins que Jésus croyait que la fin du monde était imminente. Par contre, je ne doute pas que Dieu savait fort bien ce qui allait se passer - et pourtant... (Voir la suite de l'histoire dans la note suivante "Quand ils aurent compris la leçon - ou la Grande Farce de Dieu"...))

Il n'y a pas de présomption à constater que les apôtres étaient des hommes comme nous et faillibles, comme tous les hommes et même leur Maître l'ont été. Mais ce serait présomption sûrement de croire que la vision à laquelle nous serions parvenus, alors même qu'elle serait plus nuancée et serrerait peut-être de plus près une réalité ultime (qui ne peut de toutes façons qu'échapper à tous sauf à Dieu seul), représenterait une oeuvre plus "vraie", plus authentique, plus créatrice, que ne le fut l'oeuvre des apôtres. Celle-ci, inséparable de leurs personnes et de leurs vies et de leurs éprouvants et courageux ministères, a droit non seulement au respect de tous, chrétiens et non chrétiens, mais aussi à notre reconnaissance et à notre admiration.

(²⁷) Quand vous aurez compris la leçon ... - ou la Grande Farce de Dieu

(1 juillet) (*) C'est Jésus lui-même qui avait annoncé aux apôtres que le Jugement dernier était imminent, et allait survenir avant que ne passe la génération à laquelle il s'adressait. Il me semble peu probable que les évangélistes lui prêtent de telles paroles, sans qu'il ne les ait dites. Il semblerait donc que Jésus se soit trompé, tout au moins en ce qui concerne le moment approximatif où il plaçait la Grande Désolation qui précéderait le Jugement dernier (**). Cette erreur, qui a si profondément marqué la vie des chrétiens pendant les premiers siècles de notre ère, n'a apparemment jamais été constatée comme telle parmi les chrétiens, mais a été discrètement escamotée par tous. Jésus étant égalé à Dieu, n'est-il pas infallible ? Quand la foi affirme et croit, la raison ne doit-elle pas se taire ?

Quant à moi, j'avoue que la "foi" qui rend stupides des êtres que Dieu créa doués de raison, et qui fait tricher des êtres normalement portés à la droiture, m'apparaît comme une fausse foi, ou comme une foi bien malade. Et l'histoire des Eglises chrétiennes confirme avec assez d'éloquence à quel point la "foi" qu'elles prônaient et entretenaient était bel et bien malade. Cette foi effarouchée par le droit regard de la raison et par la claire lumière du jour, alors qu'elle fait des beaux discours sur la lumière triomphant des ténèbres, est bien étrangère à l'esprit intrépide de Jésus, et je doute qu'elle soit agréable à Dieu. Il est vrai que le bon Dieu en a vu d'autres...

(*) Voir renvoi à la présente note dans la note "Monsieur Légaut - ou le pain et le levain" (n° 20), page N 54.

(**) J'aurai ample occasion de revenir sur ce sujet dans le chapitre de ce livre consacré aux rêves prophétiques.

Plus d'une fois, au cours de ces derniers mois de bouillonnement intérieur, j'ai pensé avec une certaine perplexité à différents cas qui m'étaient connus, où il semblait bien que Jésus faisait erreur. Après tout, sans aucun doute Jésus était en relation intime avec Dieu, pourquoi alors Dieu ne lui a-t-il pas fait signe "Je regrette, filson, mais là tu fais erreur !" ? C'était pourtant pas difficile ! Visiblement, il me restait (et il me reste toujours autant...) des choses à apprendre sur les fameuses "voies de la Providence". On dit qu'elles sont insondables, et avec raison sûrement. Mais sûrement aussi aucune tentative pour les sonder, faite avec sérieux et sous l'impulsion d'une soif de connaître ou d'un besoin spirituel plus profond, ne saurait rester sans fruits (*).

Dans le cas qui m'occupe ici, la situation est pire encore. Toutes les prédictions rapportées dans la Bible, et sûrement plus encore celles qui proviennent de la bouche du Christ en personne, sont censées être directement inspirées de Dieu. Moi-même qui ne suis pas chrétien aurais du mal à penser qu'il en soit autrement. Quelle était l'intention de Dieu, en permettant que Jésus se trompe de façon aussi grossière sur une question qui, dans une optique humaine, paraît d'une importance prodigieuse - ou tout au moins, qui ne pouvait manquer de paraître telle aux chrétiens des premiers siècles de notre ère (et qui réapparaîtra comme telle d'ici peu sûrement...) ? On serait presque tenté de dire (tant pis si je blasphème - mais je suis sûr que le bon Dieu ne m'en voudra pas !) : quelle était Son intention, en induisant Jésus en erreur ? Car c'est bien de la voix de Dieu en lui que Jésus a dû apprendre ce qu'il annonçait avec tant d'assurance (**), et non par science infuse de son crû... ???

Le cas ici est pire encore que celui où seuls les apôtres étaient en cause se (***) ; ici c'est Jésus en personne qui perd la face, comme un prophète qui déconne (chose absolument pas permise aux prophètes), sans compter le bon Dieu qui triche (chose absolument pas permise au bon Dieu de mon catéchisme). Le moins qu'on puisse dire, c'est que ça a encore de quoi faire douter de l'existence

(*) Comparer avec la réflexion du lendemain "La Providence : invention ou découverte ?" (n° 30), et aussi avec celle du même jour "Mon ami le bon Dieu - ou Providence et foi" (n° 22).

(**) (5 juillet) Je reviens sur cette perplexité dans la réflexion d'aujourd'hui, dans la note "Dieu n'est pas une assurance tous-risques - ou message et interprétation" (n° 31), et m'empresse dès ici de rassurer le lecteur inquiet : en dépit de toutes les apparences, la bonne foi du bon Dieu est mise entièrement hors de cause !

(***) Voir à ce sujet la note "Les apôtres sont faillibles - ou la grâce et la liberté" (n° 21).

d'une Providence divine, et de celle de Dieu par dessus le marché. Si je n'étais rassuré à ce sujet de première main, sûr que ma foi chancellerait !

Mais en mettant ainsi pour la première fois noir sur blanc mes perplexités, me vient à l'instant une idée un peu dingue sûrement : ne serait-ce pas une sorte de p r o v o c a t i o n de Dieu faite aux hommes, ou en tous cas aux chrétiens des générations qui allaient suivre ? L'idée ne me serait peut-être pas venue si Dieu ne m'avait déjà fait un coup dans ce genre, dans un de mes rêves. Mais là ça restait strictement entre Lui et moi, il n'y avait pas de quoi fouetter un chat. Ici par contre ça a l'air vraiment énorme. (Il est vrai qu'une fois qu'on commence à faire Sa connaissance, Il n'a jamais fini de nous étonner...) Voilà l'impression qui me vient.

Par ce signe, Dieu ne montre-t-Il pas clairement que Jésus n'était nullement infaillible (comme infailliblement les apôtres trop zélés ne manqueraient pas de le voir et de le présenter) ? Qu'il n'était nullement un "surhomme" ou un Dieu (comme les chrétiens à la suite des apôtres ne manqueraient pas de le voir à toutes fins pratique (*), tout en laissant aux théologiens le soin de couper en quatre les cheveux qu'il fallait pour distinguer entre Dieu le Père et Dieu le Fils), mais qu'il était bel et bien U N H O M M E comme vous et moi, mais U N V R A I. Un homme qui osait être pleinement libre et pleinement créateur, un homme qui osait ne pas se couler dans le moule d'une tradition en faisant violence à son instinct spirituel et à sa saine raison. Un homme qui acceptait de sceller par une mort ignominieuse, abandonné des hommes et de Dieu Lui-même, le message de liberté et d'amour qu'il était venu porter à tous les hommes.

Dieu a dit à la chrétienté (encore à naître) : chiche - allez-vous tous ensemble pendant longtemps avaler la potion préparée par les apôtres (avec la meilleure foi et le meilleur zèle du monde, c'est une chose entendue) ?!

Une fois que la génération des apôtres avait passé, la situation était claire : le fils de Dieu était aussi faillible que vous et moi, tout au moins

(*) La tendance idolâtrique dans l'homme n'est nullement limitée aux chrétiens, mais semble universellement répandue. Ainsi, dans le Bouddhisme il est bien entendu, "officiellement", que Bouddha n'est pas plus "Dieu" que ne l'est Jésus dit "le Christ" - ce qui n'empêche qu'à toutes fins pratiques il se substitue à Dieu pour le croyant bouddhiste, et est revêtu par lui des mêmes attributs. D'ailleurs la Sutra de la Fleur de Lotus (Sutra apocryphe à la base du courant nichérenite dans le Bouddhisme japonais) donne pratiquement un statut officiel à cette divinisation de Bouddha, tout comme les apôtres ont institué un dogme "officiel" de la divinité de Jésus.

quand il s'agissait de dates (*) ! Mais au nom de la "Foi" à majuscule, et étendant généreusement l'infailibilité de Jésus aux apôtres, qui devenaient quasiment chacun un bon Dieu intangible tout comme Jésus (aucun bon chrétien ne me dira le contraire !), les chrétiens d'un commun accord allaient faire taire leur malencontreuse raison, c'était couru d'avance. Le bon Dieu Il savait bien comment ça allait se passer, et que ça allait durer comme ça un bon moment. Il sait mieux que personne que les hommes sont durs de compréhension quand la "Foi" est en cause, et qu'ils ne comprennent guère la plaisanterie, et surtout pas dans les choses de religion. Et que le bon Dieu en personne puisse faire une farce (sans même parler d'une farce aussi énorme...), qui pourrait avoir une idée aussi sacrilège (à supposer qu'il croie en Dieu) ou aussi saugrenue (à supposer qu'il n'y croie pas)?

Oui, Il devait bien se douter que ça risquait bien de durer un millénaire ou deux - plus le temps passerait, plus la tradition se ferait vénérable et lourde, et moins on aurait idée d'essayer de comprendre. Peut-être même (l'idée me vient à l'instant) avait-Il décidé : c'est quand ils auront compris la leçon que Je leur ai concoctée là, c'est alors qu'ils auront droit au Grand Jour, au Jour de la Promesse !

Comment il sera, ce Jour, s'il sera comme Jésus le pensait ou comme les évangélistes croyaient se souvenir lui avoir entendu dire - que ceux qui croiraient en leur belle doctrine iraient au paradis tout de suite, et les autres en enfer aussi sec et bien fait pour eux - ça, c'est une autre histoire et

(*) Dans la note suivante du lendemain, "L'enfer chrétien - ou la grande peur de mourir", je touche rapidement à d'autres questions (que Légaut appellerait des questions d'"idéologie religieuse"), où nous serions fortement tentés de dire que Jésus "s'est trompé", quand il semblerait qu'il fait siennes certaines conceptions traditionnelles judaïques. (Par exemple celles sur l'enfer, qu'il aurait de plus complété par sa contrepartie paradisiaque.)

Il semblerait que ce soit un fait très général, qu'une spiritualité même très élevée n'élimine pas pour autant totalement les conceptions issues du conditionnement religieux et culturel, lesquelles contribuent à structurer la psyché. Par contre, ces êtres se distinguent par la faculté de lire dans le cœur d'autrui, et de discerner avec une sûreté sans hésitation aucune les dispositions de vérité ou de mensonge dans lesquels se trouve un autre être. C'est sur ce plan, avant tout autre, que semble se révéler le pouvoir de vision de "l'œil spirituel", et non sur celui des conceptions religieuses générales sur l'existence et la nature de l'au-delà etc. C'est sur un tel plan aussi, essentiel surtout dans la relation d'être à être (mais au contraire accessoire quand il s'agit d'édifier une doctrine ou une idéologie religieuse), qu'il est permis de penser que des êtres comme Jésus, et certains saints ou mystiques chrétiens ou non, ont une sûreté de regard qui ne les trompe jamais, et qu'on serait tenté d'appeler "infaillible".

Dieu ne m'a rien fait savoir de précis à ce sujet. Mais ce que je sais ou crois savoir (à moins qu'Il m'ait fait une farce à moi aussi, mais ça m'étonnerait qu'Il fasse deux fois le même coup...), c'est que le Jour est proche.

Et comme par hasard, c'est aussi le moment maintenant où un Monsieur appelé Marcel et qui ose se dire chrétien, ose de plus déclarer que Jésus dit le Christ était un homme comme le premier venu, que les apôtres tout saints qu'ils étaient étaient des hommes aussi et faillibles par dessus le marché, et qu'ils n'avaient peut-être pas très bien compris ce que Jésus avait voulu dire (en leur accordant quand même qu'ils étaient excusables...) ; que ce serait peut-être le moment d'essayer de le comprendre à leur place, au lieu de continuer à répéter pieusement et sans y changer un iota ce que les saints apôtres avaient tiré de lui pour leur usage et celui de leurs contemporains (en attendant justement que ce fameux jour J si imminent vienne pour le tomber de rideau final). Ça a tout l'air d'être le premier chrétien à avoir relevé le Pari-farce-provocation de Dieu, tacitement du moins et sans aller tout-à-fait jusqu'à dire que Dieu, Il nous aurait fait ce coup-là.

Donc peut-être qu'après tout, même Dieu Il ne savait pas trop quand se terminerai le Premier Acte dans l'histoire du genre humain, celui (si je ne me trompe - mais attention, je suis faillible !) de l'humanité - troupeau. Ça ne dépendait pas que de lui, mais aussi de nous autres. De nous, ses partenaires, souvent foireux hélas ! Partenaires présomptifs, partenaires par appel divin, mais bien loin d'être à la hauteur d'un tel rôle. Le Deuxième Acte prévu, ça pourrait bien être celui justement de l'humanité partenaire. Je le vois s'acheminant vers un Acte Troisième, celui peut-être que Jésus appelle le Royaume de Dieu sur terre, où chacun de nous sans exception serait un partenaire à part entière de Dieu...

S'il est vrai que Jésus est un don que Dieu a fait aux hommes, don prévu peut-être de toute éternité, ou du moins que la mission confiée à Jésus soit un don de Dieu aux hommes (renouvelé par Jésus lui-même acceptant cette très lourde mission), on pourrait dire que Dieu à contribué sa part pour que les hommes arrivent à boucler leur Premier Acte. Sa part, pour que nous parvenions enfin, enfin au stade d'une humanité qui soit bel et bien humaine, et non plus irrémédiablement engluée dans son état originel de troupeau, plus animal qu'humain. Une fois Jésus venu, et une fois qu'on s'était empressé de le crucifier, lui qui sortait de façon si inadmissible du troupeau, c'était maintenant aux hommes d'y mettre

du l e u r . De montrer que la Mission de Jésus n'était pas seulement une perle divine jetée devant un troupeau.

Il est vrai qu'il n'a pas manqué de mystiques chrétiens qui ont su apprécier la perle, de bien des façons - et Dieu le leur a rendu au centuple. Mais peut-être n'ont-ils pourtant su reconnaître qu'une partie de sa vertu : ils ont vu l'amour et y ont répondu avec générosité - mais ils n'ont pas vu la liberté, et en cela il y avait pusillanimité. Ils sont restés précautionneusement collés dans le troupeau dit des "fidèles" - et ils ont été i n f i d è l e s à eux-mêmes, au bon sens que Dieu leur avait donné en partage comme à tous, non pour le renier au nom d'une soi-disante "foi" en Lui, mais pour s'en servir avec discernement, hardiment - l i b r e m e n t .

C'est frappant d'ailleurs, l'abondant usage fait par la tradition chrétienne de l'image du t r o u p e a u (de moutons), dont Jésus était censé être le berger. Tout un programme ! J'avoue que cette imagerie moutonnaire m'a toujours mis profondément mal à l'aise - je me disais que là, le petit Jésus il avait manqué pour le moins de goût. Mais sûrement je sentais bien, sans m'y attarder, qu'il y avait là une incompatibilité d'une toute autre dimension qu'une histoire de "goût". Maintenant je me dis que Jésus sûrement il n'y est pour rien le pauvre, c'est encore les apôtres qui l'auront mis à leur sauce à eux, comme ils ont su, avec les meilleures intentions du monde (*) - et après eux le réflexe du troupeau encore a fait le reste...

Ça me rappelle qu'on m'a dit que le dénommé Marcel, ex-citadin polytechnicien qui aurait "tout lâché" pour se retirer à la campagne, bien avant le grand mouvement communautaire d'après 68, qu'il se serait occupé lui aussi d'un troupeau

(*) (5 juillet). Il y a peut-être une confusion partielle dans mon esprit avec le thème du "Christ agneau pascal", où Jésus lui-même est représenté comme un agneau de sacrifice, symbole de pureté et de douceur, sacrifié en rédemption de nos péchés. Ce symbolisme est étranger à celui du troupeau. On lit d'autre part dans Saint Matthieu (9,36) :

"Voyant les foules, il en eût pitié, parce qu'elles étaient fatiguées et prostreées comme des brebis qui n'ont pas de berger".

(Il y a un passage parallèle dans Saint Marc.) Je présume que c'est ce passage des Evangiles qui est à l'origine de l'imagerie chrétienne du troupeau (de b r e b i s , que j'ai transformé en "moutons" avec aucune intention malicieuse je le jure !). Les apôtres apparemment n'y sont donc pour rien. Par contre, la compassion de Jésus transparait bien dans ce texte. Il enchaîne avec :

"Alors il dit à ses disciples : "La moisson est abondante, mais les ouvriers peu nombreux : priez donc le Seigneur de la moisson de dépêcher des ouvriers à sa moisson!"

On notera que dans cette exhortation de Jésus, il est question d'o u v r i e r s pour moissonner, et nullement de p a s t e u r s pour rassembler et garder un troupeau.

de moutons, mais oui - mais des vrais cette fois, à quatre pattes, et pas des moutons par libre choix. C'est là sûrement qu'il a dû avoir ample occasion de méditer sur les différences (voulues par Dieu) entre ces sympathiques quadrupèdes et les hommes (quant aux autres différences, elles ne sont pas tellement à notre avantage il faut bien dire), et sur les ressemblances (elles non plus très flatteuses). Toujours est-il que le fait est là : il a été le premier chrétien (semblerait-il du moins) à découvrir que la mission de Jésus n'était nullement de nous garder à l'état de moutons indiscernables, se fondant sagement dans le troupeau, pour plus de commodité pour ceux qui nous gouvernent. Mais qu'il est venu encourager chacun de nous à devenir, comme lui-même l'a fait avant nous, une personne pleinement humaine. Et ce qui spirituellement distingue l'homme du mouton, c'est (tout théologien nous le confirmera) la liberté.

C'est un fait que ce Marcel Légaut n'est pas la grande vedette, et rares sont ceux qui ont jamais entendu parler de lui. Il n'est pas prix Nobel de la Paix ni d'autre chose, pas un grand professeur ni de maths ni de théologie, les journaux n'en ont pas parlé, pour remplir leurs colonnes, comme d'un des grands bienfaiteurs de l'humanité. Je l'ai cherché dans le petit Larousse pour voir s'il était encore en vie (*) et je l'ai pas trouvé. C'est vous dire si c'est du délire, de hasarder la suggestion que le bon Dieu, il pourrait attacher tant d'importance à un vague quidam à moutons, qu'Il nous préparerait le Grand Changement de Décor juste maintenant, à cause d'un livre dudit quidam que personne ou presque n'a lu et dont on n'a pas parlé à la Télé. Il est vrai que Jésus de son temps, il était qu'un vague individu sans domicile fixe, fréquentations louches, situation irrégulière, fauteur de scandales, finalement démasqué comme un vulgaire malfaiteur et traité comme il le méritait. Le bon Dieu Il a vraiment un goût des plus douteux - c'est qu'avec mille ans ou deux de recul que parfois l'optique change, et qu'Il trouve grâce aux yeux de la gent moutonnaire.

C'est vrai qu'il y a bien d'autres signes encore que celui que je viens de dire. Les signes d'une fin de civilisation, sinon d'une Fin des Temps ou d'une Fin du Monde. Ces signes là, à l'échelle de notre planète, impliquent visiblement et directement tous les hommes sans exception - et pas seulement nous, mais avec nous les animaux, les plantes, la terre les eaux les airs - tout ce qui vit et se meut et git sur notre Mère la Terre.

(*) J'ai fini par apprendre par personnes interposées que Marcel Légaut est bel et bien en vie, qu'il a 87 ans, qu'il fait des conférences et anime des stages de réflexion évangélique, qu'il a écrit de nombreux autres livres après ceux que je viens ou suis en train de lire (parus en 1970), et qu'il habite dans un département juste à côté du mien...

Je ne pense pas que ce soit là pur hasard, que ces signes de déclin aigu et de décomposition d'un Monde, coïncident dans le temps avec cet autre signe, si humble et si insignifiant en apparence, d'un renouveau spirituel. Non d'un mouvement de troupeau faisant des colonnes à la Une, avec de nouvelles masses de nouveaux "fidèles" venant s'engouffrer pêle-mêle dans de nouvelles Eglises et de plus belles Chapelles ouvertes dare-dare à leur intention. Mais un renouveau se faisant dans le silence, et dans le secret du coeur d'un homme, seul. D'un homme qui, seul, à su trouver son chemin vers cet autre homme solitaire, mort il y a deux mille ans par libre choix et par amour de nous, et reprendre à neuf sa Mission.

(28) L'enfer chrétien - ou la grande peur de mourir

(2 juillet) (*) Comme le suggère Légaut, il est difficile de se faire une idée nuancée, sur la seule foi des témoignages évangéliques, pour savoir dans quelle mesure Jésus restait limité dans sa pensée consciente par "la Loi" (la loi de Moïse, intangible dans la société juive traditionnelle). Il a affirmé qu'il était venu "non pour abolir la loi mais pour l'accomplir", mais c'était peut-être une façon prudente et ambivalente de répondre à une question-piège. En tous cas, il insistait pour distinguer l'esprit de la Loi de sa lettre (en quoi toute loi a infailliblement tendance à se figer, si sublime, si divinement inspirée soit-elle...). Par ailleurs rien dans les Evangiles ne semble permettre de supposer qu'il avait au sujet de l'esprit même de la Loi des réserves tacites (**). Il est pour le moins probable que dans ses traits essentiels et dans son esprit, la Loi avait à ses yeux une valeur universelle que l'homme moderne, ou le contemporain non juif, ne sont nullement disposés à lui accorder.

(*) Voir renvoi à la présente note dans la note "Les apôtres sont faillibles - ou la grâce et la liberté" (n° 21), page N 58.

(**) (6 juillet) Et il était d'autant moins fondé à avoir de telles réserves sur l' e s p r i t de la Loi, qu'il était apte à y discerner l'Esprit de Dieu Lui-même, répondant aux besoins d'un peuple à un moment particulier de son histoire en lui donnant cette Loi par l'intermédiaire et avec la collaboration d'un des leurs. (Ou d'un groupe des leurs, si Moïse n'est pas le seul auteur de la Loi judaïque.) Quant à discerner l'essentiel de la Loi, on ne peut être plus clair que ne le fut Jésus, quand il déclare (dans Matthieu 22, 37-40) :

"Tu aimeras le Seigneur ton Dieu avec tout ton coeur, et avec toute ton âme, et avec toute ta pensée. C'est là le plus grand et

le premier commandement. Le second lui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. A ces deux commandements toute la Loi est suspendue, ainsi que les prophètes."

Sûrement, celui qui accomplit pleinement l'un de ces deux commandements accomplit l'autre, et par là il accomplit pleinement la Loi de Dieu, alors même qu'il n'aurait jamais prononcé ni entendu Son nom. Et cette Loi n'est pas d'un peuple ni d'un temps, mais elle est pour tous les peuples et pour tous les hommes, en tous les lieux et en tous les temps.

De plus grande portée pour la vie des chrétiens au cours des deux millénaires de notre ère me paraît la croyance à l'enfer et à la damnation éternelle, que Jésus semble avoir partagée avec ses contemporains. Il y est fait clairement référence en divers endroits des Evangiles. C'est là une chose qui m'a toujours laissé perplexe. Nul doute que l'enfer est une des plus sinistres inventions de l'esprit humain, dont a usé et abusé la religion chrétienne en magnifiant à outrance l'imagerie idoine, alors que celle-ci ne jouait qu'un rôle effacé dans l'Ancien Testament et dans la tradition juive. Dans le même sens, à l'attitude relativement posée de la tradition juivique vis-à-vis de la mort, le christianisme a substitué une relation d'antagonisme irréductible, sous haute tension d'angoisse confinant souvent à la névrose macabre. La mort est ressentie désormais comme la grande ennemie de l'homme, alliée de Satan et quasiment indistinguable de lui, et la vie de l'homme comme une lutte tragique dans laquelle, au défi de toutes les évidences (car l'échéance de la mort l'attend, il le sait bien...), il doit par "la foi" s'espérer "vainqueur" de la mort (ou, suivant le contexte, "sauvé" de son emprise, c'est-à-dire sauvé des tourments éternels prévus à son intention). C'est autour de la mort que se noue le vivot de la vie du chrétien et de sa foi, l'alternative déchirante entre la damnation éternelle et le salut éternel - entre le cortège sans fin de tourments éternels dépassant infiniment chacun toute souffrance terrestre imaginable du corps et de l'âme, et la félicité éternelle des élus. La foi en les sacro-saints dogmes de l'Eglise est l'unique espérance, la bouée de sauvetage du chrétien que guette le plus atroce des naufrages, alors que les enfers sont déjà grands ouverts pour l'engloutir. Et la séparation des damnés et des élus se joue comme sur le tranchant effilé de l'épée, tant elle semble hasardeuse, entièrement suspendue au bon vouloir et au bon plaisir divins, baptisés "miséricorde divine" quand la sentence est favorable.

Une telle image de la "justice divine" paraît difficile à concilier avec le sens de justice élémentaire dévolu à l'homme. Et s'il est vrai, comme l'affirment les Ecritures, que l'homme est fait à l'image de Dieu, cet élémen-

taire sens de justice humain ne doit pas être entièrement étranger à la justice qui réside en Dieu, inséparable sûrement de Son amour et de Son infini respect pour l'âme humaine, Amour et Respect qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme ni d'aucune puissance au monde d'altérer. Et cette image de la "justice" me paraît toute aussi difficile à concilier avec l'esprit des Evangiles eux-mêmes, où les références menaçantes à la damnation éternelle détonnent de façon si étrange.

(29) Dieu participe - ou le Juge et sa pénitence

(2 juillet) (*) Peut-être le lecteur se sent-il dérouté, voire choqué, par l'affirmation que Dieu participe aussi aux "aberrations" de l'homme. Je n'entends pas dire par là que Dieu encourage et soutient l'homme jusque dans ses aberrations, ni que celles-ci ne soient parfois gravement contraires à la volonté de Dieu et objet de Sa réprobation et de Sa rétribution. Mais je veux exprimer par là que Dieu est intensément présent à tout ce qui se passe en nous et à tout ce que nous faisons : tout ce que l'homme sent, perçoit, pense, désire - sa joie et sa jouissance comme sa peine et sa souffrance, et ses illusions et sa suffisance, ses fringales et ses peurs et ses mépris et ses haines - tout cela, tant en surface que jusque dans les replis les plus profonds et les plus cachés de l'âme, est perçu et "véçu" par Dieu en même temps que par nous-mêmes, et ceci avec une acuité, une vivacité infiniment plus grandes que la nôtre quand nous le percevons et le vivons nous-mêmes. Cette "acuité plus grande", dans laquelle pourtant ce qui était senti par nous de façon vague ou superficielle ou confuse est senti et connu comme tel par Dieu, provient de ce que Dieu, en plus des sentiments, perceptions etc. présents en nous et vécus par nous, a une connaissance totale de la nature, du sens, de la portée de chacun de ces éléments épars, et de leurs relations mutuelles, et de leur totalité. C'est là une connaissance qui échappe totalement à l'homme, sauf tout au plus au très petit nombre en des très rares moments. Mais cette extraordinaire "acuité" de la participation de Dieu à la vie de la psyché et de l'âme nous est révélée avec éloquence par chacun de nos rêves, pour peu que nous sachions nous ouvrir à son sens et y reconnaître cette acuité et cette extrême finesse dans le tableau qu'Il y trace de choses en nous que nous ignorions.

(*) Voir renvoi à la présente note dans la note "Mon ami le bon Dieu - ou Providence et foi" (n° 22), page N 59.

Quand avec des airs modestes je me complais dans une pensée vaniteuse et y trouve un plaisir qui ne dit pas son nom, Dieu sent avec moi ce "plaisir", et Il inclut dans Son Regard tous les sous-entendus qui viennent concourir à ce plaisir et que ce plaisir appelle. Il perçoit en même temps le goût de gaillon, et Il sait que ce n'est pas un vrai plaisir, prenant délices en les vraies choses de la Création - que ce plaisir-là n'est pas "bon". Il le perçoit et y participe sans le partager. Et Dieu voit ce goût de gaillon formant comme une couenne de lard épaisse, isolant l'être de lui-même et des choses toutes bonnes que Dieu a créées.

Et quand l'homme souffre dans son corps ou dans son âme, et si grande ou même atroce que puisse paraître sa souffrance, Dieu souffre avec lui, Il "connaît" cette souffrance dans toute sa profondeur ou dans toute sa violence. Mais en même temps Il en connaît aussi les origines et les causes, et le sens et la place de cette souffrance dans l'aventure spirituelle de cet être et dans les destinées du Tout. Il partage la souffrance de l'homme, mais sans y être enfermé comme lui, si excessive soit-elle.

Dieu partage toutes les souffrances humaines. Aussi, s'il arrive qu'Il rétribue, ce n'est pas en Juge qui prononce une sentence sur un prévenu auquel Il reste étranger. Dieu Lui-même partage silencieusement et dans leur plénitude toutes les étapes de la pénitence qu'Il a infligée, non pour venger ou punir, mais pour la rédemption et la purification de l'âme fourvoyée.

(³⁰) La Providence : invention ou découverte ?

(2 juillet) (*) Marcel Légaut s'exprime d'ailleurs avec la plus extrême prudence sur la nature de la Providence. Peut-être peut-on y voir, en partie du moins, une saine réaction à la façon parfois simpliste dont celle-ci est mise à contribution dans certains textes bibliques, et plus encore dans la littérature édifiante chrétienne de tous temps.

Il semblerait que Légaut mette en doute la possibilité de déceler de façon "objective" l'action ou les intentions de Dieu dans la vie d'une personne, ou dans les destinées d'un peuple ou de l'humanité. Par contre, il insiste avec raison sur l'extrême importance et sur le caractère créateur de l'action de la

(*) Voir renvoi à la présente note dans la note déjà citée "Mon ami le bon Dieu - ou Providence et foi" (n° 22), page N 59.

psyché décelant un "sens" dans les événements, que ceux-ci soient de nature personnelle, ou qu'ils se placent au niveau d'une collectivité, voire de toute l'Univers. Il voit dans cette action créatrice "produisant" un sens (sens qu'on peut aussi nommer "Providence", ou "intention de Dieu", ou "dessein de Dieu"), une " i n v e n t i o n " oeuvre de la psyché (en collaboration, peut-être, avec Dieu ?), plutôt que la découverte d'une réalité "objective" ultime qui résiderait en Dieu, et qui serait susceptible d'être connue comme telle par l'homme.

C'est là une conception qui a de quoi surprendre, tant elle diffère des images qu'on a coutume de se faire de la Providence, et qui du coup paraissent bien simplistes, voire grossières. J'avoue que j'ai du mal à me séparer de l'idée que Dieu a bel et bien des "intentions", qu'Il poursuit des "desseins", qu'Il a une "volonté", même si ceux-ci sont rarement connus de l'homme. C'est une chose entendue que ces intentions, ces desseins, cette volonté ne sont pas ceux d'un despote tyrannique ou d'un architecte borné, que toujours ils gardent cette souplesse, cette ouverture essentielle qui fait une très large part à l'initiative humaine que constamment ils appellent, **et** à l'intervention créatrice tant de Dieu que des hommes. Car l'oeuvre de Dieu n'est pas oeuvre solitaire, nous sommes Ses partenaires désignés ; et elle n'est pas ouvrage d'architecte ou d'ingénieur, mais oeuvre d'art qui nous appelle à créer, à l'image et en compagnie du Maître. Ceci bien vu, n'arrive-t-il pas parfois que Dieu révèle ses intentions ou desseins ? (Par exemple, dans les rêves prophétiques qu'Il m'a envoyés ?) Ou que tel être, avec Son aide, les d é c o u v r e ? Chaque rêve que j'essaye de sonder (et souvent j'y arrive, je parviens bel et bien à dégager un s e n s du rêve) n'est-il pas, d'une façon irrécusable, animé d'une i n t e n t i o n qu'il m'appartient de dégager, d'appréhender aussi finement, aussi complètement que possible, de découvrir en un mot ? J'aurais du mal vraiment à concevoir que ma façon de sentir et de "vivre" la Providence (c'est-à-dire les intentions de Dieu), naïve certes mais qui semble s'imposer avec une telle force d'évidence à partir d'un vécu m'impliquant de façon si totale et si profonde - qu'elle soit en relation d'exclusion avec celle de Légaut, beaucoup plus nuancée et plus profonde c'est sûr, véritablement novatrice et par là-même déroutante.

Ces deux perspectives différentes me font penser au travail de création mathématique, que certains voient comme un travail d'"invention" (de notions, d'énoncés, de théories, de démonstrations...). Pour ma part, j'ai toujours eu le sentiment irrécusable de toujours découvrir et de ne jamais rien "inventer", même quand il pouvait sembler que j'inventais. Que tout ce que je "bâtis" en maths, et alors même que ces constructions paraissent fortement marquées par l'empreinte

de l'ouvrier, ont pourtant préexisté de tout temps à mon intervention, de quelque façon obscure et essentielle. Que je ne fais en somme que "tirer au grand jour", sous une forme il est vrai par laquelle je m'exprime aussi moi-même, quelque chose de non-né encore et qui pourtant, de quelque mystérieuse façon, existe déjà et de toute éternité dans les limbes obscures des choses non créées comme une substance éternelle et qui attend et qui appelle, pour s'incarner en telles formes éphémères qu'il plaira à l'esprit de lui donner...

Sûrement, il doit y avoir ces deux aspects dans toute création, réels l'un et l'autre et qui ne s'opposent qu'en apparence : " l ' i n v e n t i o n " (liée à l'expression), et " l a d é c o u v e r t e " (liée à la perception, à la compréhension). Ils doivent bien encore former un "couple cosmique" ou "couple de complémentaires", de deux qualités qui, en s'épousant, donnent chacune à l'autre sa vie et sa pleine vigueur. Un couple tout proche du couple "expression-- perception (ou compréhension)" (*), avec le premier terme jouant rôle "yang" ou "masculin", le deuxième "yin" ou "féminin". Et ce serait une particularité propre à mon tempérament personnel, que j'aie une tendance si irrésistible à percevoir avant tout l'épousée du couple et à ignorer l'époux (**).

(³¹) Dieu n'est pas une assurance tous risques - ou sens et interprétation

(5 et 6 juillet) (***)

1) Trouver un "sens" est un travail créateur

J'ai repensé, à la lumière de ma propre modeste expérience de Dieu, à la situation étrange de la prophétie erronée de Jésus (****). Il semblerait que,

(*) C'est d'ailleurs là un couple qui m'est bien familier, et que nous avons déjà rencontré tacitement dans la note "La petite famille et son Hôte" (n° 1), dans la partie de la note datée du 4 juin (avant-dernier alinéa, et note de b. de p. à celui-ci).

(**) Voir la note qui suit pour une continuation de la réflexion précédente.

(***) Voir renvoi à la présente note dans la note "Quand vous aurez compris la leçon - ou la Grande Farce de Dieu" (n° 27). La réflexion dans la présente note peut être vue aussi comme une continuation de celle qui précède, "La Providence : invention ou découverte ?" (n° 30), d'il y a trois jours.

(****) Voir la note "Quand vous aurez compris la leçon" (n° 27).

sauf peut-être en de très rares exceptions, quand Dieu s'adresse à un être pour lui communiquer quelque message, non seulement Il le fait "à voix très basse", mais aussi de façon à toujours laisser une très large latitude dans l'interprétation par celui à qui Il s'adresse. Pénétrer dans le s e n s d'un tel message, par exemple dans le sens d'un rêve, est dès lors un t r a v a i l c r é a - t e u r au plein sens du terme : l'oeuvre qui en est le "produit", c'est-à-dire le "sens" qu'il s'agit de dégager, n'est nullement chose fixée d'avance, tel un objet placé derrière la porte fermée d'un placard, et il nous appartiendrait simplement d'ouvrir la porte (avec une "clef" ad hoc, si ça se trouve !) pour le retirer. Au contraire, ce sens ne prend sa forme, son visage et son poids que progressivement tout au cours du travail et par ce travail seulement. Il vaut ce que vaut le travail par quoi il a été conçu, nourri, enfanté, ou encore : il vaut ce que vaut l'être en qui le travail s'accomplit, pendant qu'il s'accomplit. Ce sens a qualité de "vérité", il est f e r t i l e c'est-à-dire créateur, dans la mesure exactement où le travail qui lui a donné naissance est un travail créateur, ou encore : dans la mesure où l'ouvrier au travail était dans un "état de vérité", dans un état créateur.

Il n'est pas pare d'ailleurs que dans un travail sur un rêve, il apparaisse successivement deux sens (voire même trois) "superposés", se situant à des niveaux de profondeur croissants. J'ai alors le sentiment irrécusable que chacun des sens ainsi apparus exprime une intention bel et bien présente dans le rêve. En tous cas, chacun m'apporte bel et bien une connaissance, un approfondissement de quelque chose qui par lui s'éclaire d'une lumière nouvelle. Il m'appartient de ne pas m'arrêter au premier sens apparu, mais d'avoir la présence pour sentir qu'il n'épuise pas le message et pour aller au-delà. C'est le dernier sens apparu dans le travail, celui situé le plus profond et vécu comme l'aboutissement même du travail, qui toujours m'a semblé être aussi l e s e n s véritable du rêve : celui qui exprime l'intention première du Rêveur créant ce rêve comme un message à mon intention, et prenant plaisir à l'envelopper d'intentions secondes, v e - n a n t enrichir l'intention initiale et me préparer gracieusement des étapes préliminaires pour parvenir j u s q u 'à elle, la source et la raison d'être du rêve. (Mais il y a aussi, bien sûr, les cas où je reste sur ma faim, avec le sentiment très net de n'avoir pas été encore j u s q u 'au bout, tout en me sentant dans l'incapacité d'aller plus loin...)

Comme tout travail créateur sûrement, le travail par quoi se dégage le sens d'un message de Dieu (ou qui l'"invente", comme dirait sans doute Marcel Légaut) se fait en collaboration étroite entre Dieu et l'homme. L'initiative appartient

à Dieu, qui envoie le message, que ce soit par la voie du rêve, ou celle d'un "flash" qui monte de l'Inconscient en un moment de vacuité et de silence, ou par une vision ou un ravissement ou une illumination ; ou encore peut-être par quelque événement qui survient et nous frappe comme "providentiel" ; voire même par un événement, ou une situation, ou un faisceau de faits, qui ne semblent pas nous concerner directement ou qui dépassent infiniment notre humble personne, qui peuvent aussi être très éloignés de nous dans l'espace et le temps, et auxquels néanmoins nous nous efforçons de trouver un "sens". Dans ces deux derniers cas, le "message" n'apparaît plus nécessairement comme produit de la seule initiative de Dieu, mais il implique souvent le concours des hommes (parfois en très grand nombre) et des événements (peut-être partiellement fortuits).

Dans tous ces cas cependant, la contribution de Dieu ne se limite nullement à l'envoi du message. S'Il ne prête la main pour en dégager le sens (ou u n sens, ou d e s sens...), si ce travail de transformation du message en sens ne se fait dans un mouvement créateur auquel participent les forces les plus profondes de l'être, le travail reste plus ou moins "formel", "cérébral", pur exercice de style ou de logique psychique (*). Je ne tarde pas à me rendre compte que ça cloche, que je patine gentiment à la surface sans arriver à rien. Ce n'est pas comme ça que je vais entrer dans la chair du message ! Et c'est rare d'ailleurs, une fois la chose constatée, que le travail du coup ne reparte d'un nouveau pied. C'est comme si ce constat d'impuissance passagère, ce moment de vérité, agissait comme un appel des forces profondes, que jusque là j'avais tenues écartées...

Quand par contre "ça entre", il arrive que le message lui-même se précise et s'enrichisse au cours du travail, ou dans les heures ou dans les jours qui suivent, par des flashes éveillés, ou par d'autres rêves encore qui viennent de façon imprévue préciser et éclairer le rêve que je suis ou étais en train de sonder. C'est dans un travail de longue haleine surtout qu'il s'établit ainsi un

(*) Il en a été ainsi pratiquement de tout le travail que je faisais sur mes rêves, à mon corps défendant et comme une "digression" que je me serais permise dans mon travail de méditation, jusqu'à la "rencontre avec le Rêveur" en août 1982 (dont je parle dans la section de même nom, n° 21). C'est à ce moment-là seulement que j'ai enfin compris que les messages du Rêveur étaient bien plus importants pour découvrir qui je suis et pour diriger ma vie, que toute "méditation" que je pouvais poursuivre par mes seuls moyens, sans tenir compte de mes rêves. Avant ce tournant crucial dans ma relation au rêve et au Rêveur, les seuls rêves dans lesquels je sois vraiment "entré", en m'y mettant tout entier et par là-même, sûrement, suscitant l'aide des forces profondes c'est-à-dire celle de Dieu, ont été trois rêves messagers. Tous trois ont agi de façon décisive sur le cours de ma vie.

véritable dialogue entre moi-même, c'est-à-dire l'esprit humain en moi qui s'efforce de sonder et de comprendre et qui par cette démarche même s'affine et se transforme, et les forces créatrices profondes, s'exprimant par la voie du rêve ou par toute autre voie. C'est à ce dialogue que réfère le sous-titre du présent livre, " Dialogue avec le bon Dieu ". En lui donnant ce nom, j'avais en vue le dialogue avec Dieu qui s'établit par le travail sur les rêves. Mais je me prends compte à présent, et la lecture de Marcel Légaut aidant, qu'un tel dialogue peut se poursuivre sans passer par la voie du rêve. (Celui-ci cependant m'apparaît encore comme le moyen d'expression privilégié de Dieu, son moyen par excellence, pour parler à l'homme ou pour Se parler à son sujet.)

2) Dieu n'informe pas, Il éclaire

Jusqu'à présent j'avais le sentiment (qui restait inexprimé, tant la chose paraissait aller de soi) que mon travail sur un rêve (disons) consistait à découvrir " l e " sens (ou le sens "ultime") qu'il avait "dans l'absolu", de m'en approcher en tous cas au plus près. Ce sens pour moi reposait dans la Pensée ou dans l'Intention de Dieu (ou du Rêveur) en envoyant le message. Il existait indépendamment de mon travail. Celui-ci ne consistait nullement à "créer" ou à "inventer" un sens. Le but ou le sens de mon travail ne m'apparaissait pas dans la production d'un sens qui soit fertile (comme le voit Légaut) (*), mais bien de dégager et d'appréhender le sens préexistant (en Dieu ou en le Rêveur) tout en lui donnant une expression qui soit fidèle.

A présent je reste perplexe, comme suspendu entre deux visions qui l'une et l'autre me paraissent véritables, et que je ne suis pas parvenu encore à faire s'épouser. Sûrement, dans la Pensée de Dieu lui-même déjà, l'intention qui l'inspire en envoyant un message est entourée d'un flou plus ou moins grand. Ce flou peut tenir à une indétermination initiale, au sujet de la connaissance plus ou moins riche, plus ou moins précise, plus ou moins profonde qu'Il entend impartir à l'homme par ce message. L'exacte mesure de cette richesse, de cette précision, de cette profondeur apparaîtra seulement par le travail commun, par la direction qu'il prendra, l'énergie que l'homme sera conduit à y investir, la qualité de son attention et de son désir de compréhension... (A supposer que

(*) Je reviens sur ces "deux lignes péremptoires" pour les nuancer dans la réflexion du lendemain, dans la quatrième partie de la présente note ("La question inaperçue - ou les gros sabots"), issue d'une note de bas de page que je pensais insérer ici-même.

l'homme se saisisse bel et bien du message, et qu'un travail d'assimilation, ou de "production" ou d'"invention" d'un sens, ait lieu.)

Dans le cas d'un rêve prophétique, il y a une autre raison encore de ce flou, indépendante en quelque sorte de toute intention divine préconçue : c'est que Dieu Lui-même ne connaît (ni même ne veut connaître) les événements futurs au mieux que dans les grandes lignes. Ces événements ne sont jamais entièrement prescrits d'avance, mais dépendent aussi bien de la libre intervention de Dieu qui aura lieu d'ici là, que de celle de tous les hommes qui y sont impliqués de près ou de loin (sans compter d'autres facteurs encore sans doute que Dieu n'entend nullement contrôler).

Ainsi, dans ma réflexion sur les prophéties faites par Jésus au sujet du Jugement Dernier (*), j'ai été conduit à la supposition que Dieu Lui-même avait peut-être laissé très largement ouvert le moment où aurait lieu le Grand Tournant dans notre histoire - le moment où Il interviendrait d'une façon si irrécusable pour tous, que par là-même déjà serait promu le grand changement des Temps. Que du temps de Jésus, ça pouvait être aussi bien dans cinquante ans (???) que dans cinq mille (???), suivant la façon dont les hommes (et n'y en aurait-il qu'un seul...) sauraient accueillir et c o m p r e n d r e le message de Jésus.

Quoi qu'il en soit, quand nous nous saisissons d'un message de Dieu, et que nous lui "découvrons" ou lui "inventons" un sens, avec ou sans l'assistance divine, c'est à nos risques et périls que nous le faisons. Dieu n'est pas une assurance tous risques, qui garantisse quiconque de l'erreur ni même des errements, pas même celui qui de tout son coeur s'efforce de se mettre au service de Sa Volonté - ~~ce~~ cet homme fut-il, Jésus lui-même, le Bienaimé de Dieu. Cette Volonté même, elle n'est d'ailleurs écrite noir sur blanc dans aucun texte, une fois pour toutes et bonne et suffisante en toutes circonstances de la vie ! Sans doute s'exprime-t-elle, comme une lumière très diffuse et très discrète (et infiniment précieuse...), dans certains messages qu'Il nous envoie - à nous de prendre nos risques en osant accueillir ces messages et en osant y croire et les sonder et leur trouver un sens. Sûrement, c'est au coeur que nous y mettrons, à notre courage et à notre humilité, que nous serons jugés, et non selon que nous aurons su "tomber juste". (A supposer que ça ait un sens de dire qu'on est "tombé juste" sur la Volonté ou sur l'Intention de Dieu, la vraie de vraie...) C'est à nos

(*) Dans la réflexion d'il y a quatre jours, "Quand vous aurez compris la leçon - ou la Grande Farce de Dieu" (n° 27).

risques et périls que nous ajoutons foi à tels messages qui nous viennent et les déclarons divins, c'est à nos risques et périls que nous leur trouvons tel sens qui nous paraît juste et qui nous satisfait, et c'est à nos risques et périls encore qu'ensuite nous lui accordons dans notre existence et dans notre mission tel poids qui nous paraît approprié, ou que nous estimons conforme à la Volonté de Dieu. Et tous ceux qui feront leur un sens que nous proclamons, et qui lui accorderont tel poids dans leur propre vie et l'utiliseront de telle façon pour inspirer ou pour justifier tels faits et tels gestes, le font eux aussi à leur seuls risques et périls. Et eux aussi sûrement seront jugés selon le coeur qu'ils y mettront, et non selon que telle opinion ou doctrine qu'ils auront professée serait décrétée par Dieu (ou par telle Eglise qui se réclame de Lui...) "vraie" ou "fausse".

Pour en revenir aux prophéties de Jésus. Je n'ai guère de doute que ce que nous en rapportent les Evangiles est bel et bien juste pour l'essentiel. Il me paraît même impensable que les apôtres aient "interpolé" par leur propre initiative quelque chose d'une si prodigieuse importance pour la perspective à brève échéance de la mission évangélique, à laquelle ils se sont consacrés corps et âmes. Et je n'ai aucun doute non plus que Jésus s'est exprimé devant eux avec toute l'assurance de celui qui tient sa connaissance de source sûre - c'est-à-dire, de Dieu. Et je lui fais de plus crédit sans réserve qu'il était entièrement fondé à le croire. Il n'est pas de ceux, assurément, qui confondent les produits de leur imagination avec la voix des profondeurs, la voix de Dieu. Et je ne pense pas non plus que le sens qu'il a donné au message reçu soit un pur produit de son imagination ou de ses désirs humains. Ce message était d'une portée telle qu'il a dû lui accorder toute son attention, et ne pas lui prêter un sens à la légère. Peut-être même le sens qu'il lui a trouvé était-il celui qu'il devait lui trouver, le sens que ce message devait prendre pour lui, pour être fertile dans son existence, pour l'accomplissement de sa mission. Et ce fait étonnant, déroutant même, que ce sens (pris "objectivement") était "faux", assurement une grande leçon à nous apprendre. A celui, du moins, qui prend au sérieux Dieu, et la personne de Jésus, et sa propre personne et les facultés de connaissance que Dieu lui a dévolues.

Je ne prétends nullement avoir compris cette leçon. C'est le contraire qui est vrai - je sens qu'il y a quelque chose à comprendre et qui reste toujours incompris. Mais ce "quelque chose" va dans la direction que s'essaye de nous faire entrevoir Marcel Légaut. Le "sens" d'un événement, d'une prophétie, d'un présage

serait quelque chose qui n'aurait pas d'existence absolue, gisant dans la Connaissance éternelle de Dieu et révélée par Sa grâce à ceux qu'Il favorise. Ce serait chose d'essence personnelle, fruit insaisissable et mouvant d'un acte délicat et secret ; d'un acte d'invention et de découverte qui doit se renouveler constamment, sous peine que le fruit ne se dessèche et se fige et se transforme en poids mort. Ce "sens" serait à proprement parler étranger aux notions de " v r a i " et de " f a u x " ; même si, pour vraiment a p p r é h e n d e r un sens plutôt que d'en ramasser un tout fait, il faille être dans un "état de vérité", c'est-à-dire dans un état créateur. Mais un sens serait plus ou moins f e r t i l e dans notre existence, suivant que pour le mettre à jour, nous aurons plongé plus ou moins p r o f o n d. Et tel sens qui est fertile dans telle existence (fut-ce celle de Jésus lui-même, ou celle des apôtres), repris passivement dans telle autre, y fait fonction de poids mort et contribue à la stériliser, en rétribution d'une paresse spirituelle.

Dans cette lumière inattendue, la question de l'exactitude objective de la prophétie de Jésus (ou de toute autre), sans pour autant disparaître, apparaît accessoire. Les messages prophétiques envoyés à un homme n'ont pas la même fonction que des "prévisions" (météorologiques disons), ou qu'une sorte d'"horaire" des événements, fixé impérativement par un décret de Dieu. Leur rôle premier n'est pas d' i n f o r m e r (c'est bien là le dernier des soucis de Dieu !), mais d' é v e i l l e r, d' e n c o u r a g e r, d' é c l a i r e r, ou de nous aider à nous o r i e n t e r.

Ceci dit, rien ne nous empêche de les prendre comme de simples informations. Et certes, on n'a pas manqué de le faire, et toutes les habitudes mentales acquises nous poussent dans cette voie - celle d'une inertie. Mais nous le faisons à nos risques et périls ! Et sûrement, quand nous rendrons compte de ce que fut notre existence, rien ne servira de plaider l'ignorance pour nous disculper de notre paresse...

3) Une a u t r e f o i - ou l'Inconnu et l'Inconnaissable.

La réflexion d'aujourd'hui reste tâtonnante, comme une marche hésitante dans une nuit sourdement éclairée par des lueurs diffuses. Dans ce cheminement, c'est du lieu qui paraissait le plus sombre, de la contradiction la plus troublante, qu'une fois prospecté il semble sourdre le plus de lumière...

Pour le moment, ce que surtout je retiens, c'est la rencontre avec une chose que j'avais tendance jusqu'à aujourd'hui d'ignorer : l' I n c o n n a i s s a b l e. A force de sonder "l'Inconnu" et de le "connaître", j'avais tendance

à oublier l'Inconnaissable - ce qu'il est refusé à jamais à l'esprit de l'homme de connaître autrement que de façon toujours obscure (alors même que nous croirions le voir très clair...), toujours flottante et comme enrobée de brumes, toujours sous un biais ou sous un petit nombre de biais, liés à notre propre histoire et à notre place particulière dans l'Univers ; par une vision toujours personnelle, alors qu'il en est une infinité tout aussi véritables, toutes fluantes d'ailleurs et en perpétuel devenir, et qui toutes ensemble, seulement s'assemblent dans le vaste mouvement d'une Connaissance plénière, réservée au seul Regard de Dieu.

Il faut une f o i pour plonger dans l'Inconnu et le connaître tant soit peu, plonger à pleines mains dans une substance vivante qui se dérobe dans la nuit et l'amener, dans sa fraîcheur première, à la claire lumière du jour. Et sûrement il faut une foi aussi pour appréhender et accepter la présence, partout autour de nous, de l'Inconnaissable - de ce qui à jamais doit rester dérobé à une pleine connaissance humaine. Je sens bien que c'est l a m ê m e foi. Et ce n'est pas "la foi" que prêchent les Eglises.

4) La question inaperçue - ou les gros sabots

(7 juillet) (*) Et pourtant ! Après avoir écrit ces deux lignes péremptoires (**), je me suis rappelé que bien souvent, en faisant un travail sur un rêve ou en d'autres occasions où j'étais engagé dans une méditation s'efforçant de dégager un s e n s, il y avait en moi comme un doute inexprimé : et ce sens que tu es en train de dégager là avec une telle conviction, est-il vraiment "le bon", le vrai de vrai ? N'es-tu pas en train de l'inventer de toutes pièces ?

Ce doute d'une part créait un certain mouvement de gêne, car il bousculait une façon de voir solidement enracinée en moi : il y a u n sens, ou d e s sens à des niveaux de profondeur différents, ils préexistent à mon travail et sont ce qu'ils sont, et mon travail consiste à les "découvrir", à les dégager patiemment, obstinément, avec un soin infini... Mais au delà de cette gêne créée par la supposition que je pourrais être en train d'"inventer", il y avait une assurance : je savais bien que je faisais du "vrai travail", que c'était un travail f e r - t i l e ; qu'en le faisant une compréhension s'approfondissait, que mon être même s'approfondissait, s'affinait. Je savais bien, et j'ai dû me le dire plus d'une

(*) La présente suite à la réflexion de la veille est issue d'une note de bas de page à la partie 2) (voir la référence dans la note de bas de page page N 85).

(**) Ce sont les deux lignes de la page N 85 : "Le but ou le sens de mon travail ne m'apparaissait pas dans la p r o d u c t i o n d'un sens qui soit f e r t i l e (comme le voit Légaut)...".

fois (sinon consciemment, du moins au niveau subconscient) : qu'au fond, ça n'a n'avait pas grande importance, si j'étais en train d'inventer un sens, ou de tomber sur "le bon" ; que de toutes façons je ne perdais pas mon temps et que mon travail était comme il devait être, que je n'avais pas à m'inquiéter.

Je ne suis jamais allé au delà de ce va-et-vient de pensées et de sentiments se déroulant au niveau subconscient, en marge de la méditation proprement dite, et qui était perçue comme une sorte de digression "de circonstance". La question générale que cette "digression subconsciente" contenait en germe, sur la nature même du travail de méditation s'efforçant de dégager un "sens", et sur la nature du "sens" lui-même, n'était absolument pas perçue. C'est la lecture de Marcel Légaut, et de ces remarques pénétrantes sur la Providence (dans son livre "Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme", notamment pages 181-183) qui a fini par me mettre devant la question, sans que je ne la reconnaisse d'abord (ni avant aujourd'hui même) comme une question qui m'avait déjà frôlé sans que je m'en aperçoive. Mais alors que la façon de voir de Légaut avait l'air de heurter la mienne, et que les réflexes courants m'incitaient à la repousser, je sentais pourtant confusément que cette vision devait capter un aspect des choses qui m'avait échappé jusque là ; un aspect trop délicat et trop caché peut-être pour mes gros sabots de mathématicien reconverti à la méditation, mais qui n'en devait pas moins être véritable - ce ne devait pas être une pure invention (!) de Monsieur Légaut. (On voit mal d'ailleurs comment l'idée pourrait venir à quelqu'un d'inventer une chose aussi étrange et aussi éloignée du sens commun...)

Ça a dû travailler en moi tout au cours des dix jours écoulés - depuis que je me suis embarqué dans la cascade-digression de notes métaphysiques, commençant avec la section "Dieu parle à voix très basse..." (n° 36), et se poursuivant avec la note "Dieu constamment se cache - ou l'intime conviction" (n° 19), et avec toutes celles qui l'ont suivie jusqu'à aujourd'hui - il y en a douze (je n'ai pas fait exprès !), toutes inspirées par ma lecture de Légaut et par les résonances qu'elle a suscitées (notes 20 à 31). La plupart de ces notes tournent de près ou de loin sur "la Providence". Elles constituent un effort pour essayer de comprendre dans tel ou tel cas quelles peuvent avoir été les intentions de Dieu, et m'amènent comme malgré moi à me confronter à la question soulevée par Légaut, sur le sens même qu'il y a lieu de donner à cette notion d'"intention" divine, s'enracinant de façon si irrécusable dans ma propre expérience (et visiblement aussi dans la sienne).

Décidément, mon livre dénommé "La Clef des Songes", qui se voulait un témoignage sur mon expérience du rêve, est en train de virer à la méditation métaphysique sur la "divine Providence" ! Je n'ai pas l'impression pourtant d'y avoir perdu mon temps, mais bien au contraire, d'être en train de faire un peu plus connaissance du bon Dieu. (On ne saurait certes mieux employer son temps !) Pour ce qui est de la question sur la Providence en particulier, et sur la notion de "sens" (des événements, ou des messages) en général, et de la question "invention ou découverte" ?, la réminiscence que j'ai évoquée tantôt me convainc entièrement (s'il en était encore besoin) que la vision "déroutante" de Légaut doit bien être "la bonne" - ou du moins (si ça n'a pas de sens...) qu'elle doit être une "invention" particulièrement heureuse ! Et ne serait-ce que pour la lumière qu'il apporte à une question si fondamentale et si délicate à la foi, je sens que Marcel Légaut a droit à toute ma reconnaissance, et sûrement aussi à celle de tous ceux (il doit bien y en avoir encore d'autres que lui ou moi...) qu'interpelle et intrigue le sens de l'existence.

(³²) Eros et Esprit (1) - ou le surcroît et l'essentiel

(12 juillet) (*) L'identité de nature de la pulsion de connaissance telle qu'elle s'exprime dans la création intellectuelle ou artistique, avec la pulsion du sexe, mise en évidence d'abord par Freud, ne peut faire pour moi l'objet du moindre doute. Quant à voir cette pulsion élémentaire également au niveau de la matière et de tous les phénomènes naturels sans exception, cela peut paraître une extension hardie voire hasardeuse (pour ne pas dire fantaisiste...). Ce n'est pourtant là ni spéculation, ni envolée poétique. C'est au contraire une intuition impérieuse et tenace, si ce n'est encore une vision au plein sens du terme, c'est-à-dire chose véritablement v u e . Cette intuition est née d'une réflexion sur les forces cosmiques originelles du yin et du yang (pour laquelle je renvoie à la partie III, "La Clef du yin et du yang", de Récoltes et Semailles). Le jeu éternel de ces forces, perçus comme les principes cosmiques du "féminin" et du "masculin", se manifestent sur tous les plans de l'existence, depuis celui de la matière (dite) brute, jusqu'au plan de la réalité spirituelle. A tort ou à raison, je perçois la force d'Eros dans son expression la plus vaste concevable, comme la force qui tend vers l'union créatrice du "féminin" et du "masculin", pour engendrer et concevoir la chose nouvelle, "l'oeuvre", "l'enfant".

(*) Voir renvoi à la présente note dans la section "Eros - ou la puissance" (n° 39), page 147.

Pris dans une acception aussi vaste, incluant également le plan de la réalité spirituelle, il est vrai qu'Eros dès lors deviendrait quasiment indistinguable de Dieu Lui-même (*). Certains de mes rêves (depuis le mois d'Octobre dernier) m'ont dissuadé très fortement d'aller jusque là. Cela reviendrait, par l'usage inconsidérément vaste du mot "Eros", de jeter dans un même sac des choses d'essence toute différente. Aussi, il sera entendu par la suite, parlant d'Eros ou de la "pulsion érotique" ou de la "pulsion amoureuse", que ce que je désigne par là reste en deçà de la réalité proprement spirituelle.

On fera attention cependant que la pulsion de l'esprit s'efforçant le sonder les mystères de la réalité spirituelle est pulsion de nature intellectuelle et non spirituelle, et par là, elle est pulsion d'Eros. En effet, la connaissance à laquelle cette pulsion aspire se concrétise par les idées qu'on se fait sur des choses telles que la mort, la naissance, l'au-delà, les desseins de Dieu sur le monde etc. - c'est une connaissance que Légaut appellerait sans doute "idéologique". Cette soif de connaissance est une forme de curiosité intellectuelle, ce qui n'exclut d'ailleurs nullement qu'elle ne soit aiguillon et moteur d'une activité créatrice. Mais cette création ne se place nullement au plan spirituel, alors même qu'elle nous ferait bel et bien connaître, au niveau de l'intellect, une réalité spirituelle (34).

Cette pulsion est d'une nature toute différente de la "faim" de l'âme dont j'ai parlé ailleurs (**) qui est faim de vérité et non soif de connaissance, ou que la "faim de justice" dont parle Jésus. Cette faim-là est comme un cri qui monte des profondeurs, expression d'un besoin humble et nu et qui engage tout l'être - non le désir d'un surcroît d'abondance, mais bien le besoin de l'essentiel. Telle aussi est la souffrance nue de l'âme qui se sent comme arrachée de Dieu et étrangère à elle-même, de toute éternité peut-être, et qu'étreint l'impossible et déchirant languir de se retrouver en Lui.

De tels mouvements sont purement de l'âme, ce sont des actes créateurs qui s'accomplissent sur le plan spirituel. Ni Eros ni le moi n'y ont aucune part.

(*) Comparer avec les commentaires sur cette confusion dans la section citée que la présente note commente.

(**) Voir les sections "L'enfant et la mamelle" et "La clef du grand rêve - ou la voix de la raison, et l'autre" (nos 3,6).

(³³) Eros et Esprit (2) - ou la chair et la Sainte

(12 juillet) (*) Il pourrait sembler que cette affirmation soit contredite par l'exemple de nombreux saints et mystiques, lesquels visiblement ne sont aucunement "déséchés" spirituellement mais ont une relation vigoureuse et vivifiante avec Dieu, tout en professant pourtant un souverain mépris pour "le monde" en général, et pour "les sens" (c'est-à-dire Eros) en particulier. J'ai pensé tout particulièrement à Sainte Thérèse d'Avila. Dans le récit de sa vie, elle aime à revenir, avec cette exubérance qui fait son charme, sur son sentiment que le monde entier "n'est que fumier". Comme je le souligne ailleurs (**), ce faisant elle suit la pente toute tracée des consensus idéologiques en vigueur dans les milieux religieux auxquels elle était totalement identifiée. Les faveurs extraordinaires qu'elle recevait de Dieu ne pouvaient, certes, que lui faire paraître très pâles en comparaison les joies que peut dispenser le monde, et dont la Sainte n'avait d'ailleurs qu'une expérience des plus réduites (***). C'est ainsi qu'elle s'est trouvée poussée à surenchérir sur une vérité que son expérience mystique lui révélait de façon si bouleversante, en la surchargeant d'un "mépris" de façade pour tout ce à quoi elle avait renoncé par les vœux, et qu'elle n'a guère dû connaître tant soit peu que par l'imagination ("coupable"). J'ai eu l'impression en de telles occasions que l'orgueil propre au moi, impitoyablement tenu en échec par une humilité perspicace et vigilante, débordante même, prend ici sa revanche à la sauvette, sous le couvert (au dessus de tout soupçon !) des clichés pieux qui faisaient partie de l'air même qu'elle respirait.

Toujours est-il qu'un tel "mépris de la chair", affiché avec une si belle exubérance, avec une telle passion jubilante même, ne doit pas donner le change. Le "reniement" de la pulsion amoureuse que ces paroles paraissent exprimer dans leur sens littéral n'implique visiblement que la périphérie de son être. Elle est on ne peut plus sincère, nul doute, dans ces professions auxquelles elle revient avec un tel évident plaisir qu'on croirait y sentir quasiment comme une

(*) Voir renvoi à la présente note dans la section "Eros - ou la puissance" (n° 39), page 149.

(**) Dans la note "Expérience mystique et connaissance de soi - ou la gangue et l'or" (n° 9).

(***) Par contre, Sainte Thérèse a été éprouvée toute sa vie par une santé très perturbée et par des souffrances continuelles, allant parfois jusqu'à l'extrême limite de ce qui est humainement supportable. Selon son propre témoignage elle n'aurait parfois pu l'endurer, et endurer avec patience, sans un secours "surnaturel" c'est-à-dire sans le secours de Dieu. On ne peut douter que ces souffrances (qui sont loin d'épuiser celles qu'elle a connues dans sa vie si surabondamment riche en souffrance) lui ont été plus bénéfiques que toute les joies et les plaisirs auxquels elle a renoncé sans regret, et qu'elle fait mine de mépriser.

touche d'humour malicieux (inconscient est-il besoin de le dire). Ce qui est sûr, c'est que ces paroles n'expriment ni n'affectent les couches profondes de son être, où les eaux de l'amour coulent avec toute l'abondance propre à son tempérament passionné et généreux. Elle "renie" Eros par ses lèvres, alors qu'en vérité tout son être en est saturé ! Certes, il n'y a en elle la moindre velléité de désir conscient ni inconscient de faire don de cette surabondance à un amant de chair. La seule pensée d'une telle chose aurait de quoi sûrement, non certes la glacer d'horreur, mais la faire rire aux éclats ! Assurément, elle n'a nul besoin "du monde", alors que sans effort l'eau d'Eros se sublime en Esprit et qu'elle est appelée à de toutes autres noces... Suivie de loin, d'un oeil paternel et peut-être un peu inquiet, par son directeur de conscience auquel rien ne reste caché, homme saint et docte de la Compagnie de Jésus, qui lui donne le feu vert sans réserve de la Science Théologique. Qui vit jamais amante plus comblée ?!

Dans ces choses-là, le ton de ce qui est dit en dit bien plus long que le sens littéral - et ce ton transparait bien clairement même dans le texte écrit, pour celui qui se soucie d'entendre. Le ton que rendent les écrits de Sainte Thérèse ou (dans de tout autres registres) ceux de Maître Eckehart (pour ne nommer que ceux-là) n'est pas celui de la frustration, de la haine ou du mépris, mais le ton d'êtres qui se savent comblés, jusque dans leurs croix (*). Le contraste est saisissant avec le ton acariâtre et secrètement rageur avec lequel certains "spirituels" (y compris parmi les plus prestigieux) évoquent en termes de dérision la jouissance de la chair. Dans de telles évocations, tournant en dérision l'expérience charnelle de l'amour, on sent une revanche camouflée de la pulsion érotique refoulée cueillant à la sauvette une satisfaction ambiguë et symbolique (et qu'on est en droit d'appeler "perverse"); tout en faisant la part large aux pulsions vaniteuses et agressives qui en prennent à l'aise, sous couvert de "spiritualité" et en compensation du renoncement aux voies naturelles d'assouvissement d'une pulsion charnelle qu'ils n'ont su assumer et encore moins dépasser.

(*) Je rejoins ici une constatation de la note déjà citée sur l'expérience mystique (note n° 9).

(³⁴) Eros et Esprit (3) - ou l'ânel et l'âme

(14 juillet) (*) Comme toute autre activité créatrice restant limitée au plan intellectuel ou artistique, c'est-à-dire oeuvre d'Eros, celle-ci n'est pas par elle-même fertile spirituellement, alors même que la vision (de la réalité spirituelle, en l'occurrence) sur laquelle elle débouche serait profonde et "juste". La fertilité spirituelle d'une activité créatrice intellectuelle dépend moins de sa qualité intrinsèque au plan sur lequel elle s'accomplit (celui de l'intelligence humaine), ou de celle de l'oeuvre sur ce même plan, que de la façon dont cette activité et cette oeuvre s'insèrent dans la vie de celui qui en est ou en a été l'ouvrier. C'est dans la mesure où elles font corps avec sa vocation ou sa mission (que celle-ci lui soit connue ou non) qu'elle sera fertile aussi au plan spirituel, c'est-à-dire qu'elle le fera avancer sur la voie de son devenir spirituel, inséparable de la voie de sa mission. De même, une vision de la réalité spirituelle, que nous en soyons nous-mêmes le créateur ou que nous l'ayons reçue ou reprise d'ailleurs et faite nôtre, est fertile spirituellement dans la mesure où son action ne reste confinée au plan intellectuel (voire, sentimental ou simplement dévotionnel) comme c'est généralement le cas, mais qu'elle devient source d'inspiration et moteur d'action créatrice dans notre vie. Une telle action ne se manifeste pas par des recettes de conduite ou par un éventail de critères de jugement pour situer et classer les êtres et les événements dans des cases toutes prêtes, bien au contraire ! On la reconnaît à une ouverture nouvelle vis-à-vis des potentialités dont ceux-ci sont porteurs, et par une appréhension plus déliée du s e n s des situations auxquelles nous nous trouvons confrontés. C'est à cette condition que cette vision elle-même ne reste pas inerte, devenant ainsi "idéologie" ou "doctrine", objet d'une c r o y a n c e, mais qu'elle s'approfondit et se transforme au rythme de notre vie, sans même que nous nous y employions de propos délibéré. C'est là le signe que cette vision, qui a l'origine pouvait être simplement reçue ou construite (si tant est qu'on puisse "construire" une vision...), en est venue à épouser notre être et à se transformer avec lui. De telles épousailles sont le fruit d'une activité créatrice proprement spirituelle, par quoi cette vision finit par devenir notre propre oeuvre, s p i r i t u e l l e cette fois.

La réalité psychique, quand on dépasse ses aspects plus ou moins mécanistes, est certes d'essence spirituelle. Selon ce que je viens de dire, le travail de

(*) Voir renvoi à la présente note dans l'avant-dernière note, "Eros et Esprit (1) - ou le surcroît et l'essentiel" (n° 32), page N 95.

recherche qui consiste à dégager une vision d'ensemble de la psyché en général, même s'il doit se placer (et c'est bien là mon propos...) dans une "optique spirituelle", est néanmoins un travail de nature intellectuelle et non spirituelle. Un tel travail me paraît d'ailleurs d'un intérêt très limité ou nul, s'il ne s'enracine dans une "connaissance de soi", fruit d'un authentique travail de découverte de soi et de l'approfondissement intérieur qui toujours accompagne un tel travail. Ainsi, de façon paradoxale peut-être au regard superficiel, ce travail de découverte de sa propre psyché en somme, n'est nullement un "cas particulier" d'un travail de recherche sur la psyché humaine en général. Non seulement la découverte de soi est un préalable absolu à la connaissance de la psyché humaine, qui sans elle reste entièrement factice, pure construction de l'esprit et non reflet d'une réalité délicate et vivante ; mais elle est aussi d'un autre ordre. Par sa nature même, elle est un travail créateur spirituel.

Dans ce travail, certes, l'intellect joue un rôle important, tout au moins dans la "méditation" telle que je l'ai pratiquée. Mais j'ai pu constater encore et encore que lorsque le travail reste confiné au plan intellectuel, et alors même qu'il est porté par un désir du même ordre que celui qui anime mon travail mathématique, il reste comme aveugle et sourd, et n'apporte qu'une connaissance dérisoire et qui reste formelle, en vérité étrangère à mon être. Je peux bien mettre à jour ceci ou cela, produire une "connaissance", mais celle-ci reste comme morte, elle ne s'intègre pas dans la vision que j'ai de moi-même, laquelle (en dépit des apparences) ne change pas d'un poil, pas plus que je ne change moi-même. La vision de nous-mêmes ne s'approfondit que par un approfondissement de nous-mêmes, totalement différente en cela (ce me semble) de la vision que nous pouvons développer pour toute autre chose qui n'est pas "nous" fut-ce même "la psyché humaine" ou "Dieu".

Pour le dire autrement, la véritable connaissance de soi n'est pas de l'ordre de la connaissance et de la pulsion de connaissance (c'est-à-dire d'Eros), mais de l'ordre de la vérité. Son moteur s'apparente à une nécessité intérieure, plus qu'à un désir, à une curiosité si passionnée soit-elle. Cette curiosité est certes un appoint précieux, elle communique à la recherche son élan propre, et lui donne une stabilité, une continuité qu'elle n'aurait pas sans elle. Elle peut aussi, au début d'un travail, être l'amorce qui déclenche celui-ci sur le plan de l'intelligence créatrice, avant que ne s'établisse le contact avec la nécessité intérieure qui l'avait appelé ; tout comme le désir et le plaisir d'amour sont appelés par l'acte de création de vie auquel ils tendent avec une telle force poignante, mais sont d'autre essence que lui. Ainsi, la curiosité pour

soi est à la fois "appât", et é l a n , et "volant" dans le travail de découverte de soi, indispensables sans doute pour que celui-ci ne reste restreint à des moments isolés de l'existence, qu'il en vienne à faire corps avec la trame de notre vie, comme la relation charnelle fait corps avec la vie du couple. Mais l' â m e de ce travail est ailleurs.

(35) La grande Mutation - ou les Eglises et leur mission

(17 et 18 juillet) (*) Je ne crois d'ailleurs nullement que les grandes religions d'aujourd'hui, à bien des égards vénérables malgré un passé chargé, soient appelées à disparaître dans la Tempête, ni qu'elles doivent être remplacées par quelque Religion unique et providentielle qui ferait, enfin, l'accord des esprits - bien au contraire ! Mes rêves prophétiques font entrevoir un R e n o u v e a u spirituel sans précédent dans l'histoire, qui (ai-je cru comprendre) doit aller de pair avec un renouveau tout aussi inouï des religions traditionnelles. Celles-ci sortiront enfin (qu'on ne me demande pas par quel miracle, car Dieu seul le sait...) de leur immobilisme spirituel millénaire, qui pourtant semble plonger des racines inébranlables dans l'inertie humaine et dans la vénération même dont leurs traditions religieuses ont été entourées de temps immémorial. Il est vrai que si l'inertie des hommes ne semble pas avoir changé encore d'un poil tout au cours des quelques millénaires d'histoire humaine qui nous sont connus, la vénération religieuse, elle, montre des signes d'usure certains, en nos temps de désaffection généralisée des Eglises, du matérialisme désespérément creux et aride du grand nombre, et d'engouement du reste pour les exotismes religieux et les ésotérismes à sensation en surenchères les uns sur les autres. L'érosion généralisée des croyances traditionnelles, sous la poussée de facteurs sociologiques qui par eux-mêmes peuvent paraître dérisoires, montre bien à quel point ces croyances elles-mêmes étaient de même nature sociologique, pur conditionnement social sans racines dans une véritable vie spirituelle (mis à part des rares cas isolés, entièrement négligeables dans toute perspective autre que spirituelle...).

Cela me remet soudain face-à-face avec la nature de la Mutation (37) en perspective, cet impensable E v e i l soudain d'une vie spirituelle là où toute trace en paraît absente, et en même temps avec son ampleur véritablement vertigineuse, par cette irruption dans l'intime de milliards d'êtres humains en même

(*) Voir renvoi à la présente note dans la section "L'appel" (n° 42), p. 159.

temps. Cet Acte m'apparaît infiniment plus prodigieux encore qu'aucun des innombrables miracles tant réels que fictifs que nous rapportent l'histoire et la légende. C'est elle le vrai Miracle des miracles depuis la Création du Monde, plus impensable encore que celle-ci, impossible pour tout dire, selon mon jugement humain ! Ne paraît-elle pas aller à l'encontre du libre arbitre de milliards d'êtres, chacun accroché dans sa propre léthargie depuis la nuit des âges, de naissances en naissances ? Et pourtant je n'ai aucun doute que Dieu ne bousculera pas le libre choix d'un seul parmi nous.

Mais sûrement beaucoup mourront (*). Et ceux qui vivront vivront des choses telles, sûrement, que leur compacité de plomb en sera ébranlée et ouverte et que sous l'ondée de Dieu s'abattant en tempête, quelque chose en eux qui fut comme mort s'éveillera à la vie - comme reprend vie une terre brûlée et morte que vient tremper la pluie...

Un des nombreux points par lesquels se ressemblent les croyants fervents des différentes religions, c'est que chacun est profondément convaincu que sa religion est supérieure à toutes les autres (38). Encore heureux que les temps où de telles convictions étaient prétexte à conquêtes et à massacres soient révolus ! Pour ma part, tout au long de ma vie j'ai eu ample occasion de constater que la vivacité spirituelle d'un homme à penchants religieux, et l'épanouissement de ses qualités proprement humaines, sont sans rapport apparent avec la religion ou l'idéologie religieuse dont il se réclame, fixée le plus souvent par les seuls hasards de sa naissance (**). De toutes façons, il semblerait que jusqu'à présent, l'ambiance religieuse promue par les religions instituées puisse tout au plus, dans les cas les plus favorables, favoriser l'écllosion d'une vie spirituelle chez leurs adeptes, mais que par leur fermeture doctrinale congénitale, toutes sans exception font obstacle à une authentique progression spirituelle. Au niveau de l'Institution religieuse, sûrement la mutation s'accomplira non par sa disparition, mais par un assouplissement draconien des positions doctrinales, laissant libre jeu à la recherche spirituelle parmi ceux des adeptes qui s'y sentent appelés.

Cette liberté toute nouvelle se traduira sans doute par la formation de courants spirituels d'une diversité extrême au sein de chacune des grandes Eglises, et par des relations de convivialité fraternelle entre ces courants,

(*) Comparer avec les deux derniers alinéas de la note "Marcel Légaut - ou la pâte et le levain"(n° 20), et la note de bas de page qui s'y rapporte.

(**) Comparer avec la note "Croyance, foi et expérience" (n° 16).

tout comme entre les Eglises elles-mêmes. Soucieuses avant toute autre chose de promouvoir une ambiance culturelle favorable à l'épanouissement chez leurs membres d'une authentique vie spirituelle (et non seulement dévotionnelle), plutôt que d'étendre des zones d'influence, de maintenir ou d'accroître un pouvoir temporel, d'imposer obédience, les Eglises enfin (mieux vaut tard que jamais !) seront entrées dans la voie de leur mission : non de dominer, mais de servir ; non d'enrégimenter et d'endoctriner, mais d'éclairer et de stimuler la libre créativité de chacun.

(³⁶) Les Novateurs et leurs messages

(17 juillet) (*) A vrai dire, plus que des "Fondateurs de religion", je serais porté à m'inspirer des hommes qu'on peut appeler les grands "Novateurs spirituels" de l'humanité : Gautama Bouddha, Lao-Tseu, Jésus. (J'ignore s'il y en a d'autres qui méritent ce nom.) Parmi ceux-ci, seul Bouddha a fondé une religion, incarnée par un ordre monastique. Selon la tradition bouddhiste, il aurait prédit que cette religion durerait mille ans. (Cela ferait donc mille six cents ans qu'elle n'existerait plus, sans que cela semble poser problème aux croyants bouddhistes...)

Quant à Lao-Tseu et Jésus, il est assez clair que leur génie propre ne les prédisposait aucunement à être fondateurs d'une religion, au sens sociologique du terme, impliquant une structure hiérarchique au sein d'une Institution religieuse, se réclamant d'une doctrine intangible et immuable. Je suis persuadé d'ailleurs que le maintien d'une telle doctrine immuable est entièrement étranger à l'esprit de Bouddha. S'il a prédit en chiffres ronds que la Sangha vivrait pendant mille ans et pass plus (**), c'est sans doute qu'il voyait clairement l'immense inertie inhérente à la psyché humaine, et la sclérose qui guette toute institution. Mais la tradition (on s'en doute !) ne nous rapporte aucune précision que Bouddha aurait donnée dans ce sens.

(*) Voir signe de renvoi à la présente note dans la note "L'appel", n° 42, page 160.

(**) A vrai dire, après que Bouddha eût finalement donné son accord, à son corps défendant, pour que les femmes soient admises dans l'ordre monastique, il aurait modifié sa prédiction initiale (toujours selon ce que nous en rapporte la tradition) : à cause de cette nouvelle clause, la Sangha ne durerait que cinq cents ans, et non mille. Si on le prend au mot, la Sangha aurait juste expiré depuis peu pendant la vie de Jésus, lequel serait donc venu à point nommé pour renouveler le message de Bouddha.

Il est important de se rappeler que ni Gautama Bouddha ni Jésus n'ont laissé de message écrit, et que tout laisse à penser que leur enseignement a été fortement déformé par la tradition écrite qui nous l'a transmis. On ne peut s'empêcher de s'interroger sur la raison profonde, le sens de cette circonstance étrange. Je me dis que ces hommes étaient à tel point en avance sur leur temps, qu'il ne leur aurait sans doute pas été possible de dire, et encore moins d'écrire, en termes clairs et sans métaphore ce qu'ils voyaient et vivaient. Cela a pu jouer un rôle pour les dissuader de laisser un message écrit. Pourtant, Lao-Tseu a laissé un texte, écrit de façon à n'être intelligible qu'à un être ayant une maturité spirituelle suffisante, lequel dès lors peut y trouver nourriture et inspiration. Et Jésus, dans un esprit sans doute tout semblable mais dans un style très différent, a créé les paraboles. (Voir à ce sujet la note "Jésus créateur (2) - ou expression et conception d'une mission" n° 25.) Il est permis de penser qu'il en a dites bien d'autres encore que celles qui sont rapportées dans les Evangiles, et on peut dès lors se demander pourquoi il ne les a pas consignées par écrit. Simple question de tempérament ? Signe de confiance, et respect plein de délicatesse pour la liberté des disciples et futurs apôtres, qu'il n'aurait pas voulu "lier" par un message écrit, mais auxquels il entendait laisser une entière latitude pour transmettre de son enseignement ce qui correspondrait réellement au tempérament propre de chacun et à la façon dont il percevait ce message ? Ou plus simplement, la perspective très proche du Jugement Dernier ? Ceci s'accorderait avec la circonstance que les Evangiles eux-mêmes ne semblent avoir été écrits qu'assez tard dans la vie des évangélistes, après une activité apostolique déjà longue.

Mais alors même que ces grands Eveillés nous auraient laissé chacun une oeuvre écrite copieuse et circonstanciée, celle-ci ne pouvait manquer de porter les marques du lieu et du temps. Sûrement, leur mission n'était nullement de nous dissuader, par une fausse fidélité à leur message ou aux Eglises et aux doctrines religieuses qui en sont issues, de faire usage de nos propres yeux et de nos propres moyens créateurs, comme eux-mêmes nous en ont si bien montré l'exemple.

(37) La grande Crise évolutionniste - ou un tour dans l'hélice...

(19 juillet) (*) En écrivant ce terme à majuscules, "Mutation", me vient le souvenir des années déjà lointaines de militantisme écologique et culturel, au début des années 70. (Voir la section "Le tournant - ou la fin d'une torpeur", n° 33.) J'ai pris conscience dès ce moment que le monde et nous tous étions engagés dans une Crise sans précédent. Je l'ai alors appelée " la grande C r i s e é v o - l u t i o n n i s t e ", car pour la première fois dans l'histoire de la vie sur la terre, au terme de six milliards d'années d'évolution biologique, psychique et enfin humaine, cet extraordinaire processus créateur se trouve menacé d'une fin soudaine, définitive, imminente, par suite d'une certaine logique inexorable inhérente à la société, et à la psyché humaine moulée par elle. Il était clair que pour surmonter la Crise et échapper à l'inéluctable Naufrage, il ne fallait rien de moins qu'une impensable " M u t a t i o n é v o l u t i o n i s t e " à l'échelle de l'espèce humaine toute entière ; une mutation que tout ce qui m'était connu semblait rendre non seulement hautement improbable, mais proprement impossible. Cette mutation serait d'une nature créatrice et d'une portée comparables à ceux des principaux "sauts" qualitatifs dans l'évolution de la vie sur la terre depuis ses origines (évoqués en passant dans la section "La cascade des merveilles - ou Dieu par la saine raison, n° 30). Mais jamais dans le passé une telle mutation, s'étendant sur des millions voire des centaines de millions ou des milliards d'années, ne s'était faite sous la pression d'une telle extrême urgence, et accomplie pour l'essentiel (comme il est nécessaire à présent) en l'espace de quelques dizaines d'années.

Au cours des quinze années écoulées, je n'ai plus consacré de réflexion à la Crise, réflexion qui m'aurait semblé entièrement vaine, à force d'être sans espoir - car ce qui se prépare dépasse manifestement de très loin les capacités d'appréhension de la raison et de l'intelligence humaines. Mais la redoutable échéance devant nous n'a pas pour autant cessé d'être présente - non par une angoisse, mais par une i n t e r r o g a t i o n immobile, comme suspendue sur un proche avenir, tant personnel que planétaire, totalement "en blanc". Et tous les projets à longue échéance prenaient un goût étrange de vanité totale, sur le fond de cette interrogation, de ce vide béant.

(*) Voir renvoi à la présente note dans la note "La grande Mutation - ou les Eglises et leur mission" (n° 35), page N 100.

Il me semble à présent avoir accompli un "grand tour" dans une vaste spirale ascendante, me ramenant non au point de départ de mon itinéraire, il y a quinze ou seize ans, mais en vue plongeante sur lui : "la grande Mutation é v o l u - t i o n n i s t e " est devenue "la grande Mutation s p i r i t u e l l e " de l'humanité, l'avènement d'une humanité enfin h u m a i n e . Par ce changement de perspective draconien, à partir d'un point de vue plus élevé se plaçant au plan spirituel et non à celui de la seule intelligence humaine, apparaît maintenant le s e n s de cette mutation, lequel naguère n'était qu'obscurément pressenti. Je me rendais compte que la Mutation devait se faire sur un plan bien plus profond que celui des structures sociales, ou celui des "codes" de morale promus par la société et professés et plus ou moins intériorisés et pratiqués par ses membres. Mais comme tout le monde, je n'avais qu'une perception des plus confuses de l'existence d'un plan spirituel, et j'avais même une nette réticence à utiliser le terme même "spirituel", tant celui-ci pour moi s'associait au jargon religieux et suscitait en moi les réactions défensives bien ancrées vis-à-vis de l'endoctrinement et des clichés religieux.

Il est vrai que la dernière partie du parcours dans le "grand tour" dans l'hélice, et la plus cruciale, n'est pas mon oeuvre même partielle, mais l'oeuvre de Dieu. Jamais certes, je n'aurais pu l'accomplir par mes propres moyens ! A présent je sais que les hommes, aveugles et enchaînés de par leur propre choix, ne sont pas seuls et laissés à eux-mêmes devant le Seuil redoutable que personne encore (autant dire) ne voit. Et c'est par Dieu aussi que je sais maintenant ce que jamais je n'aurais eu l'audace d'affirmer par mes propres lumières, et aujourd'hui moins que jamais : c'est que l'impossible Mutation s e f e r a !

(³⁸) Bouddha ou Jésus ? - ou la fausse question

(19 juillet) (*) Même Marcel Légaut ne fait pas exception à cette règle. C'est là d'autant plus surprenant qu'il n'y a en lui trace d'une complaisance vis-à-vis du très lourd passé ni du présent médiocre de "sa Mère et sa Croix", la Sainte Eglise catholique. Il est vrai que pour Légaut, le christianisme n'est pas vu comme une réalité sociale, mais comme une c o m m u n a u t é d e f o i (tout au moins potentielle), chargée d'incarner et de transmettre l'esprit et la

(*) Voir renvoi à la présente note dans la note déjà citée (n° 35), page N 101.

mission de Jésus (même si elle a été longtemps infidèle à cette mission). Mais n'est-on pas en droit alors de voir de même le bouddhisme et le taoïsme comme des "communautés de foi" par essence, issues de la mission de Bouddha et de celle de Lao-Tseu qu'elles seraient censées vivre et transmettre ? S'il en est bien ainsi, l'intime conviction de Légaut se réduit peut-être à celle-ci : que la personne, la vie et la mission de Jésus touchent de façon plus cruciale l'homme d'aujourd'hui, et même l'homme de tous les temps, que cela n'est le cas pour aucun des autres grands Novateurs spirituels de l'histoire.

Il paraît difficile d'accorder une valeur objective à une conviction de telle nature. Il faudrait tout au moins la confronter à d'autres témoignages que ceux provenant de chrétiens, par exemple à celui d'un spirituel bouddhiste, entretenant peut-être avec Bouddha une relation de filiation spirituelle dans la nature de celle dont témoigne Légaut dans sa relation à Jésus. J'ai cru comprendre qu'une telle filiation est censée se transmettre de maître à disciple dans une tradition ininterrompue de maîtres Zen depuis Bouddha lui-même jusqu'aux maîtres d'aujourd'hui, et il ne me paraît pas exclu qu'une telle filiation à Bouddha reste encore vivante chez certains (sans doute très rares) parmi ceux-ci. (Il est vrai que les quelques textes que j'ai lus, de la plume de trois maîtres Zen contemporains différents, sont loin d'aller dans ce sens, à dire le moins...)

Mais à vrai dire la question n'est pas là. Sans doute la destinée extraordinaire de Jésus me touche plus fortement, et de loin, que celle d'aucun des autres grands spirituels dont j'aie eu connaissance, et je ne pense pas que cela changera. Réflexion faite, aller au delà d'une telle profession toute personnelle, comme je serais peut-être tenté de le faire, m'apparaît stérile et dépassé. Les vraies questions de notre temps et de l'existence de chacun sont ailleurs. Légaut lui-même le sait mieux que personne, qui a su clairement voir et poser ces questions cruciales au milieu de la confusion générale.

(³⁹) L'enfant créateur (1) - ou la découverte du monde

(22 juillet) (*) En écrivant cette ligne, j'ai eu une hésitation, en pensant aux enfants, et surtout, aux très jeunes enfants, à l'enfant dans les premiers mois ou dans les toutes premières années de sa vie. Ce qui est sûr, c'est que le petit enfant découvre le monde, en en prenant connaissance avec des sens et un

(*) Voir renvoi à la présente note dans la section "L'homme est créateur - ou le pouvoir et la peur de créer" (n° 44).

esprit neufs. (Je m'exprime à ce sujet dès les premières pages de Récoltes et Semelles, dans la section "L'enfant et le bon Dieu" (ReS I, n° 1).) Mais découvrir, et faire connaissance dans toute la fraîcheur de l'innocence, m'apparaissent irrésistiblement comme des actes de nature créatrice ; quelque chose est bel et bien créé, sinon un "produit", une oeuvre extérieure, du moins quelque chose dans l'être même qui découvre ou qui prend connaissance : alors naît une authentique connaissance, une connaissance immédiate, de première main. Par elle l'être s'est transformé si peu que ce soit, il est et restera autre qu'il n'était avant cet acte. Que cette connaissance peut-être sombre dans l'oubli n'y change rien. Elle reste pourtant présente dans les couches profondes, invisible certes et peut-être inactive, mais prête à s'éveiller, à faire surface peut-être et à agir, quand son temps est venu.

A part même l'absence de "produit" tangible, on hésitera peut-être à qualifier de "créatrice" la découverte du monde et la prise de connaissance des choses par le petit enfant, parce qu'il ne semblerait y avoir trace du travail qui accompagne généralement la création de l'être adulte (*). Cette réserve cependant n'est tenable que si on érige en dogme intangible l'affirmation que toute création s'accompagne d'un travail. Mieux vaut approcher chaque situation réelle en restant ouvert à son originalité propre, et en étant attentif surtout à ce qui fait réellement l'essence de l'action créatrice. Même dans l'existence de l'être adulte, il y a parfois (trop rarement hélas !) des éclairs de créativité instantanée, par des actes véritablement créateurs en réponse à des situations imprévues, d'où toute trace de "travail" qui l'aurait préparé paraît absente. On dirait qu'en ces moments c'est Dieu Lui-même qui agit à travers cet être, dont la seule contribution aurait consisté à acquiescer instantanément à la motion de Dieu en lui, à ne pas lui opposer l'inertie inhérente à la psyché de par ses mécanismes invétérés. (Ceux-ci ont une tendance quasiment incoercible à se substituer à une réponse véritablement appropriée à la situation, perçue avec acuité dans ses ressorts névralgiques.) Chez l'enfant cette inertie, due avant tout à la force et à la prépondérance de la "mécanique psychique", est incomparablement moindre que chez l'adulte. C'est là un des aspects de "l'innocence", et c'est aussi une des raisons, sûrement, pour laquelle

(*) Dans les "quatre temps" que j'ai distingués pour le "rythme de la création", dans la section "Quatre temps pour un rythme" (n° 12), l'un de ces temps est justement celui du "travail" créateur. Et pourtant, comme on va le rappeler à l'instant, il y a des actes créateurs sans trace de travail ! Comme quoi mon alléchante description rythmique des fameux "processus créateurs" n'a l'air de marcher que quand il y a bel et bien un "processus", et non un simple acte créateur apparemment isolé, comme jailli du néant. Tous les hommes sont faillibles - désolé !

on trouve chez l'enfant (et surtout chez le petit enfant) une créativité qui semble le plus souvent entièrement disparue, ou sinon considérablement émoussée et durcie, chez l'adulte.

Il faut faire attention de plus que l'impression qu'il n'y a pas de "travail" psychique créateur chez l'enfant est loin de correspondre à la réalité. Elle est bien plutôt le reflet des idées fausses et des clichés jamais examinés qui ont cours, de temps immémorial sans doute, aussi bien au sujet de l'état d'enfance, qu'au sujet de la création et du travail créateur. A s s i m i l e r une véritable connaissance qui vient d'apparaître, l' i n t é g r e r dans une image globale en train de se former, sont des activités créatrices par excellence, elles constituent un t r a v a i l c r é a t e u r au plein sens du terme. Il suffit d'observer le petit enfant pour se rendre compte qu'un tel travail s'accomplit en lui avec une intensité rarement ou jamais atteinte dans la vie d'un adulte même en période pleinement créatrice. Ce qui donne le change, c'est que ce travail chez l'enfant, et surtout chez le petit enfant, ne consiste pas (et pour cause) en une r é f l e x i o n raisonnée consciente, mais qu'il s'accomplit entièrement dans des couches plus profondes de la psyché. Cela n'enlève rien au caractère intensément créateur de ce travail, comparable, au niveau de la psyché, au travail sur le plan surtout organique qui s'était accompli au cours de la vie embryonnaire depuis le moment de la conception. Cette fois, il s'agit pour l'être, à p a r t i r d u n é a n t quasi total, de se constituer une image du monde à la fois "opérationnelle" au plan matériel, et adéquate et satisfaisante sur le plan des exigences internes provenant de la psyché elle-même. Aussi bien ce travail met-il en jeu une énergie psychique considérable, sans aucune commune mesure avec celle mise en jeu par un adulte même intensément actif. C'est là aussi, sans aucun doute, la raison pour laquelle le petit enfant a besoin de beaucoup plus de sommeil que l'adulte, et ceci d'autant plus qu'il est plus jeune. C'est dans un sommeil profond et copieux qu'il "pompe" l'énergie psychique (l'"eau d'Eros", dans la symbolique de certains de mes rêves) dont il a besoin pour le travail intense auquel il doit se livrer (sans le savoir, certes, ni songer à s'en faire un mérite !).

Ceci bien vu, je crois qu'il n'est pas exagéré de dire que l'enfant accomplit, en qualité et en quantité, une activité créatrice (ou une "oeuvre" au plein sens du terme) plus considérable (et même de très loin) dans les une ou deux premières années de sa vie, qu'il n'en déploiera dans tout le reste. (Exception faite seulement de quelques existences exceptionnellement créatrices.) A partir de l'âge de cinq ou six ans, en règle générale, l'existence humaine se trouve déjà enfermée dans les ornières d'où toute créativité est presque entièrement absente.

Un des grands enjeux de l'aventure spirituelle de l'âme à travers une de ses existences terrestres, c'est justement d'arriver, à l'encontre de la pression du Groupe, à rester fidèle à sa vocation par une vie qui reste tant soit peu créatrice. On doit pouvoir même dire que le grand enjeu (que l'âme elle-même certes ignore, tant qu'elle n'est parvenue à un degré de maturité suffisant), c'est que cette vie soit non seulement créatrice au niveau simplement "mental" où elle l'a été dans les toutes premières années, mais qu'elle soit créatrice spirituelle même. Cela signifie aussi qu'au cours de cette existence terrestre, l'être a mûri spirituellement, ou (comme dirait Légaut) qu'il s'est "approfondi" intérieurement. Il a progressé sur le chemin de son devenir spirituel, en route vers ses ultimes retrouvailles avec l'Hôte invisible dans son être. Il a collaboré (sans le savoir peut être) aux Desseins de Dieu sur le Monde, dans lesquels la destinée en éternité de toute âme est mystérieusement et irremplaçablement incluse. Cette vie-là n'a pas été vécue en vain, il n'y aura pas à la "redoubler", tel un mauvais écolier qui aurait passé l'année à bailler aux corneilles. Cette âme-là, pour sa prochaine existence terrestre et peut-être même déjà dans l'Au-delà dès avant de renaître, plutôt que de rabâcher encore toujours les mêmes leçons non apprises, sera mûre pour les tâches nouvelles auxquelles son karma (avec la discrète assistance de Dieu) ne manquera pas de la confronter.

(⁴⁰) L'enfant et son dressage - ou le visiteur malvenu

(22 juillet) (*) Il s'agit d'un rêve mettant en scène, par un raccourci symbolique, le cycle des naissances par lequel j'ai passé jusqu'à présent. Il suggère que l'âme, avant d'avoir atteint un certain degré de maturité, passe à travers ses incarnations successives d'une façon craintive[?], dans sa relation aux autres, comme si elle avait peur d'être importune. Les autres, y compris ses "proches", lui restent alors (au point de vue spirituel, s'entend) totalement étrangers. J'avais crû comprendre par ce rêve que ces dispositions craintives sont un héritage de la très longue portion initiale du cycle des naissances, avant que l'âme ne soit élevée au niveau des incarnations humaines. Gardant le souvenir (profondément enfoui dans l'inconscient) de ces antécédents sous forme animale, cette promotion vertigineuse l'intimide. Elle est un peu comme un rustre qui, sans transition apparente, serait appelé à vivre désormais dans une maison distinguée. Toujours est-il que j'ai souvent senti, non pas chez moi il est vrai mais chez autrui, de telles dispositions d'insécurité profonde se cachant derrière un "personnage",

(*) Voir renvoi à la présente note dans la section "Création et répression - ou la corde raide" (n° 45).

et souvent derrière une suffisance ou une arrogance dont on sent bien qu'elle n'est qu'une compensation à cette insécurité foncière, à cette véritable mésestime, voire ce mépris de soi-même. J'ai ample occasion d'ailleurs d'en parler un peu partout dans Récoltes et Semailles, et même dès le début déjà, dans la section "Infaillibilité (des autres) et mépris (de soi)" (n° 4).

Il m'avait semblé que l'origine de ce mépris de soi, qui n'est qu'un des innombrables visages de cette "peur de créer", était exclusivement dans le dressage subi dans la petite enfance. Ce rêve me fait entrevoir une origine plus cachée, laquelle impliquerait que même l'enfant nouveau-né ne serait pas exempt de cette mésestime, de cette peur ; ou tout au moins, il y aurait là une disposition spontanée en lui, comme un "point faible", comme l'amorce d'une faille secrète. La répression sociale agirait alors à la façon d'un "c o i n", lequel serait enfoncé à coups de masse dans cette faille préexistante, pour l'élargir au maximum et faire de cet être originellement un, créateur par cette unité foncière même, l'être profondément divisé et apparemment impuissant à créer qu'il sera (sauf rares exceptions) tout au cours de sa vie d'adulte.

Pour reprendre l'exemple de tantôt, où "le rustre" est l'enfant nouveau-né (!), en se rappelant cependant qu'il "débarque" dans cette existence terrestre après avoir déjà passé par des milliers d'existences terrestres précédentes (et probablement des millions ou des centaines de millions, si on compte ses incarnations sous forme animale voire végétale...). La "famille distinguée" qui l'accueille est bien sûr la société humaine. A supposer que la famille l'accueille avec une simplicité affectueuse, sans faire ressortir le manque d'éducation et de manières du nouvel arrivant, celui-ci, malgré son handicap qui dès lors ne lui pèsera plus guère, n'aura aucun mal à se sentir à l'aise avec ceux qui l'accueillent ainsi et à apprendre, avec leur aide discrète, les bonnes manières qui lui manquent. Par contre, s'il est traité comme un sauvage qu'il s'agit de dresser dare-dare et que ça saute (comme chacun d'eux a été traité lui-même - mais ça, il ne le dit et ne s'en rappelle pas...), alors le handicap initial, de peu de conséquence par lui-même, se fera très lourd et même réhhibitoire. Cet être frustré se transformera peut-être en singe dressé, mais il aura beaucoup de mal à se comporter avec naturel et avec grâce - c'est-à-dire à "être lui-même" dans ce nouveau milieu, au contact duquel il se serait transformé créativement.

Bien sûr, on constate que tel être résiste mieux au dressage social que tel autre, même quand ce dressage n'a pas été moins dur pour lui que pour l'autre. Je pense que cela est dû surtout, presque toujours, à la différence de maturité spirituelle à la naissance. Il n'est pas nécessaire d'avoir une sensibilité exceptionnelle

pour percevoir les grandes différences de maturité entre des enfants en bas âge, ni pour sentir à l'évidence chez tel enfant, qui n'a pourtant pas atteint encore l'âge de la parole, une maturité exceptionnelle, qu'aucun des adultes qui l'entourent n'atteindra au cours de toute son existence, tant ils en sont loin. En cet enfant vit une compréhension inexprimée de l'existence humaine, qui n'a pas besoin de paroles ni de pensées conscientes pour agir efficacement, et le faire résister à une ambiance castratrice qui lessiverait sans espoir tout autre.

On peut penser que la plupart des hommes connus pour une vie spirituelle particulièrement féconde, pour un rayonnement exceptionnel, avaient dès leur naissance une maturité également exceptionnelle (*). La puissance de l'oeuvre spirituelle d'un tel homme est le fruit commun de cette maturité de départ (elle-même fruit de toutes les fidélités à lui-même au cours de toutes ses existences précédentes...), et de sa fidélité dans cette existence-ci. Cette maturité de départ est le "talent" dont parle la parabole (**), que cet homme, serviteur fidèle des Desseins de Dieu, fait multiplier : à la fin de sa vie, un des fruits de l'oeuvre spirituelle de cette existence est cette maturité multipliée, la nouvelle maturité de son être. C'est celle qu'il retrouvera intacte au delà de sa mort comme son nouveau "talent" à faire fructifier, à sa nouvelle naissance.

(*) Il n'y a guère de doute que comme enfant déjà, Jésus devait être d'une maturité exceptionnelle - ce qui n'empêche nullement qu'à bien des égards il pouvait être "un enfant comme les autres". Mais cette maturité au départ était sûrement sans commune mesure avec la maturité ultime atteinte par Jésus au cours des quelques mois ou des quelques années de son ministère, culminant avec sa Passion et sa mort pleinement acceptées.

Il semblerait par contre que ses disciples étaient originellement des êtres assez frustes. Leur oeuvre spirituelle après la mort de Jésus est sûrement beaucoup plus le fruit de leur fidélité à leur mission, et de leur filiation spirituelle à Jésus tenant lieu ici de "talent" initial (qu'ils ont su apprécier à son inestimable valeur et faire fructifier), que d'une maturité initiale des plus modestes. Le cas de Saint Paul, qui n'avait pas connu Jésus de son vivant, semblerait à cet égard (comme à bien d'autres) différent de celui des autres apôtres. Au moment où il est entré dans sa mission en suivant un appel de Dieu très clair, il était déjà (semble-t-il) en possession de moyens exceptionnels.

(**) Voir Matthieu 25, 14-30. Je rappelle que le "talent" dans la parabole citée y désigne une unité de monnaie.

(⁴¹) Présence et mépris de Dieu - ou la double énigme humaine

(23 juillet) (*) Je m'exprime de façon un peu plus circonstanciée sur ce "mystère de la répression", ou le mystère du conflit dans l'homme, dans Récoltes et Semailles (**). Parmi les mystères de l'existence humaine, c'est là celui qui m'interpelle de la façon la plus insistante et la plus impérieuse depuis que j'ai commencé à me confronter aux questions que posent à l'esprit sa propre aventure. Il est pour moi inséparable et quasiment indistinguable de "l'énigme du Mal". Plus je regarde, et plus je me convaincs que c'est bien la répression qui crée le "Mal", et non les pulsions, issues d'Eros et du "moi", qu'il s'agit de contrôler (***) (ou, plus créativement et surtout, de subordonner aux motions dans la psyché qui sont de nature spirituelle et oeuvrent à sa maturation). Plus précisément, la répression crée "le Mal" sous sa forme radicale, j'entends celle qui est à la racine de tous les maux propres à l'homme (⁴³), à savoir : sous forme du mépris de la réalité spirituelle dans l'homme, c'est-à-dire du mépris de Dieu au plein sens du terme.

Il y a un autre mystère dont je ne prends conscience clairement qu'au cours de ces derniers mois et surtout par l'écriture du présent livre, et qui m'intrigue de façon croissante : c'est celui de la part de Dieu et celle de l'homme dans les processus créateurs dans la psyché. Je l'ai déjà frôlé ici et là (****), sans jamais vraiment m'y arrêter. Il est au coeur de la relation entre la psyché et "son Hôte (****)", autrement dit entre l'âme humaine et la présence de Dieu dans l'âme. Comprendre l'un, c'est comprendre l'autre. Il semblerait que dans les couches les

(*) Voir renvoi à la présente note dans la section "Création et répression - ou la corde raide" (n° 45).

(**) Dans la note "Le mystère du conflit" (ReS III, n° 131).

(***) C'est ce qui est affirmé déjà dans la section de l'avant-veille (cf. avant-dernière note de b. de p.), dès l'alinéa qui suit le signe de renvoi à la présente note.

(****) La première fois dans la note de b. de p. (*) page 16, dans la section "Acte de connaissance et acte de foi" (n° 7). Voir aussi la note "L'un et l'infini" (n° 3), et "Expérience mystique et connaissance de soi - ou la gangue et l'or" (n° 9).

(*****) Cette image de "l'Hôte" (de la "petite famille"), pour la présence de Dieu dans la psyché, est introduite dans la note "La petite famille et son Hôte" (n° 1).

plus profondes de l'Inconscient, celles qui sont demeure de l'Hôte et en même temps le lieu d'où sourd la créativité de l'être (*), il y ait une interpénétration intime, une cosubstantialité entre l'Hôte et la psyché elle-même. Ceux-ci y paraissent aussi indistinguables (tout au moins à l'esprit humain s'efforçant tant bien que mal de les "situer" à l'aide de leurs manifestations apparentes dans le champ conscient, pour autant qu'il sache les distinguer...) que deux liquides ou deux gaz de nature différente (?) intimement unis et cosubstantiels dans un même récipient. Peut-être même ne serait-il pas trop téméraire de me hasarder à suggérer ici (contrairement à ce que j'ai soutenu de façon répétée et avec la dernière énergie (**)) que dans les couches les plus profondes, nous sommes nous-mêmes de nature divine, véritablement indiscernables de Dieu - telle une efflorescence de Dieu en ce lieu de l'Univers (lieu matériel et lieu psychique ou spirituel...) que nous occupons et où nous agissons ? Et que la "maturation" ou "l'approfondissement" de notre être, au cours d'une existence terrestre comme au cours de nos naissances successives, consisterait en une sorte de "diffusion" progressive de cette essence divine en nous, cantonnée originellement au seul fin-fond de l'Inconscient, en direction des couches supérieures et finalement jusqu'à la conscience même ? Comme la maturation d'un fruit se faisant à partir du coeur du fruit, siège et incarnation de sa fécondité, pour rayonner vers sa surface en contact avec toutes les influences et intempéries du monde extérieur ?

Du moins ce pourrait être là une des images, nécessairement partielles et imparfaites, par lesquelles nous pouvons essayer de nous représenter, conformément aux moyens limités que sont les nôtres, une réalité qui échappera peut-être à tout jamais à l'entendement humain. Elle paraît suggestive et par là séduisante, le tout est de ne pas s'y fier sans réserve ! Même en Jésus parvenu au terme de sa mission humaine, à l'unisson parfait avec "la volonté du Père", cette volonté n'était pourtant pas la sienne, mais la transcendait encore jusqu'au moment ultime où s'achevait et s'accomplissait la vie humaine de Jésus (***) .

(*) Il me semble que c'est le même "lieu", dans les couches les plus profondes de l'Inconscient et là où celui-ci s'enracine dans le corps (ou le corps s'enracine en lui...), d'où sourd la créativité sous toutes ces formes, aussi bien sous forme de la pulsion érotique (dans son expression au niveau des sens comme celui de l'intelligence) que la créativité proprement spirituelle.

(**) A dire vrai, tout ce livre est écrit dans une optique résolument opposée à celle que je m'apprête à "hasarder" ! Mais peut-être les deux ne sont-elles pas aussi incompatibles qu'il pourrait y paraître, et qu'elles correspondent l'une et l'autre à des aspects différents de la réalité. C'est dans la note déjà citée "L'un et l'infini" (n° 3) que le point de vue "séparatiste", mettant l'accent sur la distinction de nature entre la psyché et son Hôte, me paraît le plus péremptoire.

(***) Voir à ce sujet la fin de la note "Mission et création - ou Jésus

créateur (1)" (n° 23).

Voir suite à cette réflexion dans la note du lendemain qui suit celle-ci, où je reviens aussi sur le sens de la crucifixion de Jésus que je viens d'évoquer.

(42) Jésus recrucifié - ou l'Être face au Groupe.

(24 juillet) (*) J'ai repensé depuis hier à ces deux mystères en quelque sorte "extrêmes" : à un bout celui de la répression et du " M a l " , produit de la répression ; à l'autre celui de l' H ô t e invisible et de Sa voix si basse, si méprisée, si rarement entendue et encore moins écoutée, source secrète de toutes les motions intimes et de tous les élans qui (s'ils sont accueillis et assumés) font de notre vie une création, une aventure véritablement humaine. Je crois y voir maintenant les deux mystères fondamentaux de l'existence humaine, comme les deux " p ô l e s " , ou les deux bornes entre lesquelles est tendue cette "corde raide sur laquelle se joue notre aventure spirituelle, de naissance en naissance" (**). C'est la double énigme de la silencieuse p r é s e n c e d e D i e u dans la psyché, l'incarnation vivante et à jamais insaisissable du " B i e n " , de l'authenticité créatrice de l'Être - et (en face de celle-ci) du mépris de cette présence, du m é p r i s d e D i e u , profondément implanté dans la psyché par la pression inexorable et feutrée du Groupe se réclamant (à l'origine du moins et encore naguère) de la "Loi de Dieu" dont il se pose en Gardien.

De tout son poids immense (au nom de "Dieu", ou au nom des "valeurs", de plus en plus dérisoires, qui ont pris Sa place pour fonder l'esprit de la Loi) le Groupe pèse sur l'homme pour le faire renoncer à son véritable et secret "droit d'aïnesse", à la créativité qui vit en lui et à la présence de Dieu qui en est l'âme, contre le plantureux "plat de lentilles" du confort intérieur et de la sécurité factice que lui valent son acquiescement inconditionnel à la pression du Groupe et à sa propre stagnation spirituelle. Cette action émasculante, "médiocrisante" du Groupe n'est nullement (ce me semble) le seul résultat ou la "somme" de la "médiocrité" de ses membres. Chacun de ceux-ci, même s'il se renie, n'est-il pas d'essence créatrice à l'image de Dieu, n'est-il pas, aux yeux de Dieu Lui-même, un être unique et irremplaçable dans la mystérieuse harmonie du Tout ? De plus en plus

(*) La présente note est une continuation de celle qui précède, de la veille.

(**) Citation extraite de la section "Création et répression - ou la corde raide" (n° 45, cf. page 172), à laquelle la note précédente (que la présente note prolonge) se rapporte.

j'ai l'impression que le Groupe a une existence et une nature propres, qui transcendent les contributions réunies (que ce soit en "médiocrité", ou en "authenticité" et en "créativité") de l'ensemble de ses membres (*) ; qu'il est d'une nature entièrement différente de chacun de ceux-ci comme de "l'ensemble" qu'ils forment, et investi (par Dieu ?) d'un rôle tout différent. Il incarne "la Loi", l'immobilité, l'inertie, la cécité totale pour la réalité spirituelle, quand ce n'est (lorsqu'une fidélité lui fait obstacle) une rigueur sans merci vis-à-vis des très rares qui y sont, envers et contre tous, attentifs.

C'est ainsi que le peuple juif, le "peuple de Dieu" entre tous (**), a tué ses prophètes bien en vie, pour les glorifier (et s'en glorifier par là-même) une fois morts et hors d'état de nuire. Mais c'est dans la mort de Jésus, d'un plus grand que tous les prophètes, que cette tension immémoriale entre pesanteur et création, entre le "social" et le "spirituel", entre les déterminismes du groupe et la liberté de l'être, entre le mépris du divin et Dieu méprisé, prend son expression la plus saisissante, la plus absolue et la plus exemplaire, la plus fulgurante - il s'en dégage un sens à tel point éblouissant que l'homme subjugué par le Groupe en est resté aveuglé jusqu'à aujourd'hui encore (***). Les apôtres se sont empressés de leur mieux d'évacuer ce sens incompris (et on serait mal venus de leur en faire grief), en invoquant le mystère de la "volonté de Dieu" :

(*) Quand je parle ici de "Groupe", celui-ci est entendu comme synonyme de "la Société", et désigne en tout état de cause (si on le prend au sens littéral d'un groupement humain) un grand groupe, incarnant une "culture" ou un "cadre culturel" donnés, à l'échelle donc d'un peuple ou tout au moins d'une tribu. Par exemple, ce que je dis du Groupe et de son rôle ne s'applique pas aux "communautés de foi" dans l'acception spirituelle que Légaut donne à cette expression.

(**) La "Loi de Moïse", fondement de l'extraordinaire cohésion du peuple juif, mis à part son esprit d'équité, se distingue par un caractère répressif extrême (avant tout au niveau de la morale sexuelle), la distinguant de toutes les religions et lois "païennes" par le climat voisin de la terreur qu'elle entretient autour du sexe. C'est là un des cas les plus flagrants où les "desseins de Dieu" me restent particulièrement mystérieux. Il s'y ajoute que l'histoire du peuple juif, telle qu'elle se déroule devant nous à travers le récit extraordinaire de l'Ancien Testament, peut être vue comme l'histoire des infidélités à la Loi de ce peuple et de ses rois, constamment sollicités par la séduction des religions et des moeurs beaucoup plus "cool" des peuples païens limitrophes.

(***) A ma connaissance, le premier chrétien à s'être dégagé de cet état d'"aveuglement" général est Marcel Légaut. Voir à ce sujet la note "Marcel Légaut - ou la pâte et le levain" (n° 20), où apparaît aussi la vision de Jésus "recrucifié des millions et des millions de fois", qui s'est à nouveau imposée à moi en écrivant l'alinéa qui suit.

c'est Lui et pas nous qui est le responsable et qui, dans Son infinie bonté, a Lui-même exigé et accueilli cette mort sanglante comme acte "propitiatoire" (c'est ça le nom savant, si je ne m'abuse) pour le rachat de "nos péchés". En clair : puisqu'on a déjà crucifié Jésus, Son Fils bien-aimé, conformément à Sa volonté, Il sera moins regardant à l'avenir pour nos autres péchés (à condition que nous nous en repentions bien sûr et, surtout, que nous croyions dur comme fer à cette version-là de l'histoire...).

Depuis deux mille ans que grâce à ce haut fait nos péchés sont rachetés, ils se portent pourtant à merveille et prolifèrent plus que jamais. Et la Sainte Eglise n'a pas été étrangère aux moissons de violence qui n'ont cessé de lever et aux semailles qui les ont préparées. Avec Saint Paul déjà, le plus prestigieux des apôtres et le véritable Fondateur et Père de l'Eglise, celle-ci s'est identifiée corps et âme au Groupe et aux puissances et aux puissants qui le gouvernent - en face de l'être seul et nu sous le regard de Dieu, qui se tait. Et des millions et des millions de fois depuis que Jésus est mort ignominieusement aux mains de l'Ancienne Eglise, l'Eglise Nouvelle et triomphante l'a à nouveau ignominieusement crucifié, au nom de Dieu et au nom du Christ et du Saint-Esprit, avec la bénédiction du Pape et le concours unanime de tous les "fidèles", dans la bonne conscience et le confort sans problème du devoir accompli (*). V o i l à le sens et le "mystère" de la mort de l'homme Jésus, méprisé et craché au visage et blasphémé et cloué sur la croix par tous les justes, par tous les gens de vertu tous les sages tous les gens comme il faut, depuis la nuit des âges peut-être mais depuis deux mille ans e n c o n n a i s s a n c e d e c a u s e (et même si on fait mine de jouer les idiots et de n'être au courant de rien...). Et par là-même tous et chacun à qui mieux mieux méprisent et crucifient et blasphèment ce qui est le plus précieux en eux-mêmes, se reniant et reniant Dieu en signe d'humble et totale soumission et allégeance au Groupe et à ses puissances, représentées ou cautionnées sans réserve par la très Sainte Eglise.

Parole d'homme fut-elle jamais plus claire : "C e q u e v o u s a v e z f a i t a u d e r n i e r p a r m i v o u s , c ' e s t à m o i q u e v o u s l ' a v e z f a i t " ? Depuis deux mille ans les prédicateurs se surpassent en religieuse éloquence sur "le Christ" et sur ses mystères, des millions de tonnes de pieux et de doctes commentaires sur les paroles d'un

(*) Voir, pour un développement plus circonstancié dans ce sens, la section "Dieu parle à voix très basse" (n° 36), et également la note sur Marcel Légaut citée dans la précédente note de b. de p.

homme nommé Jésus ont été déversées sur ce monde pécheur, chaque mot et chaque virgule des Evangiles (sans compter les Epîtres pastorales) a été tourné et retourné dans tous les sens des milliards de fois - mais le sens bien clair de ces paroles-là (comme de bien d'autres encore tout aussi claires) il a été noyé faut-il croire dans ces flots d'éloquence bien-pensante, écrasé sous ces tonnes de papier et sous le poids plus lourd encore des habitudes et de la bonne conscience collective et du sacro-saint confort en toutes les très saintes et rassurantes Eglises...

Seul Dieu se tait. Et l'Homme, fils de Dieu et dernier des gâleux parmi nous, pend lourdement sur ses clous profondément plantés et saigne.

(43) Les deux versants du "Mal" - ou la maladie d'enfance

(25 et 26 juillet) (*) Quand je parle du "Mal" (avec ou sans majuscule) je ne pense jamais, comme on le fait souvent, à la souffrance comme telle, à la maladie, à la mort ou à des malheurs de toutes sortes qui peuvent frapper nous-mêmes ou ceux que nous aimons. Cette souffrance, si malvenue soit-elle, est inséparable de la vie, tant de celle de l'homme que celle des bêtes ou même des plantes. Dès que l'homme atteint un certain niveau de maturité, même s'il continue à être soumis plus ou moins au réflexe psychique puissant qui nous pousse à vouloir éviter la souffrance, celle-ci ne lui apparaît nullement comme un "mal" par elle-même, mais comme un ingrédient nécessaire et indispensable de son expérience de la vie et comme un moyen pour sa maturation. La morsure d'une telle souffrance est sans commune mesure, elle n'est pas de même nature que celle infligée par l'expérience, qui toujours déconcerte et prend de court, de la méchanceté des hommes. Celle-ci est propre à l'homme, bêtes et plantes l'ignorent. Bien différente de la simple agressivité (que nous avons en commun avec les bêtes), la méchanceté consiste en une volonté consciente ou inconsciente (et peu importe au fond la différence) de faire souffrir, de nuire, voire de mutiler ou de détruire un être vivant, bête ou personne, étranger ou proche (voire même, tout exutoire écarté, soi-même...). Souvent recouvert et cachée par les apparences plus anodines de l'égoïsme, c'est sous la forme de la "violence gratuite" que la méchanceté humaine est la

(*) Voir le renvoi à la présente note au début de la note "Présence et mépris de Dieu - ou la double énigme humaine" (n° 41).

plus troublante, au point que celui qui soudain se trouve frappé de plein fouet en reste le souffle coupé, comme en déroute soudaine devant cette chose qui "dépasse l'entendement" (*).

La méchanceté dans l'homme m'apparaît comme un des "versants", le v e r - s a n t " y a n g " d u " M a l " . L'autre versant, le versant "yin", inséparable de celui-ci, est "l'attitude de fuite" devant la réalité (**), le refus de prendre connaissance au niveau conscient de la réalité telle qu'elle est vraiment, telle que nous la révèlent nos "saines facultés" et qu'elle nous est connue dans les couches plus ou moins profondes de l'Inconscient. A dire vrai, très rares sont les actes de méchanceté qui pourraient être accomplis en pleine connaissance de cause. C'est l'attitude de fuite seulement, en soi-même et en autrui victime ou témoin "du mal", qui rend ce mal possible ou tout au moins, qui rend possible au mal latent de s'exprimer et de s'accomplir.

Jésus semblait voir dans cette "ignorance de fuite", qui consiste à fermer les yeux sur le sens de ses propres actes et sur leur malignité, une circonstance atténuante pour le mal, quand il priait : "Père, pardonnez leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font". Je doute pourtant que cette prière-là de Jésus ait été exaucée (***) pour ceux qui le frappaient et l'insultaient et le tournaient en dérision, comme une occasion bienvenue de se défouler à l'aise de leurs angoisses

(*) Je m'explique longuement avec le fait crucial de l'existence de cette violence dans la vie humaine et dans la psyché, tout au long de "La Clef du yin et du yang" (ReS III), et il apparaît en filigrane insistant à travers toutes les parties de Récoltes et Semailles.

(**) Nous avons rencontré cette "attitude de fuite" déjà à tous les pas tout au cours de ce livre, ne serait-ce que parce que c'est elle qui constitue de loin le principal obstacle pour une intelligence de ses rêves, mais aussi pour une intelligence de soi-même, de savoir, et du monde et de l'existence en général. Je m'exprime à ce sujet dès la section 1, "Premières retrouvailles - ou le rêve et la connaissance de soi". Je fais une tentative pour rendre compte tant bien que mal de l'énormité époustouflante de la réalité de la fuite à travers certains de ses aspects les plus délirants, dans la section "La Farce et la Fête" (n°) du 8 mai (mais rejetée à un chapitre ultérieur). Quand l'humanité aura dépassé ce stade véritablement ubuesque de son développement (sa "maladie d'enfance", comme j'écrirai plus loin), il sera sûrement aussi impensable pour les hommes d'alors d'arriver à s'imaginer cet état délirant (qu'ils ne connaîtront qu'à travers ce que leur en rapportera l'histoire de notre espèce) comme ayant réellement pu exister, qu'il nous est impossible de nous imaginer à présent le tableau d'une humanité parvenue à un état réellement humain.

(***) Il est frappant et significatif que Jésus tienne un tout autre langage, dans ce même contexte de "ceux qui ne savent ce qu'ils font", lorsque celui qui est frappé par la méchanceté ou la dureté de coeur est un autre que lui, Jésus, cet autre fut-il "le dernier parmi nous". C'est quand il dit (comme je le rappelle à

la fin de la note précédente "Jésus recrucifié - ou l'être face au Groupe") : "Ce que vous aurez fait au dernier parmi vous, c'est à moi que vous l'aurez fait". Il s'agit des assises du Jugement dernier, dans l'Evangile selon Saint Matthieu (25, 31-46), où ceux qui seront mis à la gauche du Roi plaideront l'ignorance : "Seigneur, quand t'avons-nous vu avoir faim ou soif, ou étranger, ou nu, ou malade, ou en prison, et ne t'avons-nous pas assisté ?". Mais en pure perte : "Et ils s'en iront, ceux-là, au châtement éternel, mais les justes à la vie éternelle". ("Les justes" étant ceux qui auront agi avec commisération avec le "dernier parmi nous" : avec celui qui avait faim ou soif, ou qui était étranger, ou nu, ou malade, ou en prison...)

non assumées et de leurs impuissances, sur un homme en qui obscurément ils sentaient une grandeur qui leur échappait. Sûrement le karma créé par un acte mauvais n'est pas effacé par le pardon sans réserve de **celui** qui en fait les frais, ni même par son désir qu'il soit effacé (à supposer que le pardon donné s'accompagne d'un tel désir, comme c'était peut-être le cas chez Jésus). Il en est peut-être modifié de quelque mystérieuse façon, mais (j'en suis intimement persuadé) il ne peut être "effacé", ou plutôt **t r a n s f o r m é** (en connaissance spirituelle) que par celui qui a **commis** l'acte, en l'assumant dans toute sa portée et toute sa signification, par un acte de contrition ou par quelque autre acte plénier de prise de connaissance de l'acte passé et de sa nature perverse, et de sa pleine responsabilité pour cet acte et pour tout ce qu'il implique.

Il n'est pas rare que le conditionnement promeuve directement des attitudes de nature à s'extérioriser en des actes qui s'apparentent à une "violence gratuite". Tel est le cas notamment des violences raciales, ou de celles liées à la "conscience de classe" et aux attitudes offensives et défensives qui en découlent (tant dans les classes possédantes ou dirigeantes, que dans les classes dépossédées à l'heure de la revanche). Mais de telles influences ne font pas partie de la nature même du conditionnement répressif, subi par tous les hommes depuis la nuit des âges. (Par exemple, aussi bien moi-même que mes enfants et mes petits-enfants n'avons pas été touché par un tel encouragement **d i r e c t** du dévouement de pulsions de violence.)

Par contre, dans **t o u s** les cas la répression subie dans le jeune âge "créé le Mal", sous sa forme "violente" ou "yang", de façon **i n d i r e c t e**, et ceci doublement. D'une part, en imposant à la psyché l'attitude de fuite (*), laquelle **r e n d p o s s i b l e s** (comme on vient de le souligner tantôt) des dispositions et des actes de méchanceté à la faveur de l'ignorance dans laquelle

(*) Voir la section "La répression - ou la corde raide" (n° 45), où je décris cette action immédiate de la répression.

on se tient soi-même sur leur véritable nature, sans quoi elles ne pourraient se maintenir **ni** s'accomplir. Ceci serait certes sans conséquence en l'absence de "pulsions méchantes" dans la psyché, c'est-à-dire d'une prédisposition à mépriser, haïr, faire souffrir, nuire, mutiler ou détruire - bref, à exercer un p o u - v o i r par lequel on affirme (de fait, ou symboliquement) une s u p é r i o - r i t é sur un autre être, en c o m p e n s a t i o n ou en e x u t o i - r e au sentiment irrémédiable d'impuissance foncière, ou de mutilation et d'outrages subis (mais dont tout souvenir a sombré, le plus **souvent** à jamais, dans les profondeurs de l' **Inconscient** (*)). Or, une telle "mutilation" a bel et bien été infligée par la répression subie, à travers le reniement de soi (de ses pulsions comme de ses "saines facultés") que celle-ci a imposé ; et ce sentiment profondément enfoui d'impuissance est bel et bien l'expression d'une réalité ("irrémédiable" sans doute aussi longtemps que l'âme ne s'y est pas confrontée et que cette réalité n'a pas été assumée (**)).

Ainsi, en tant que " m a l i n f l i g é " à un être (fut-ce même sans nulle intention d'infliger un mal), la répression crée irrésistiblement (par un

(*) Ce "sentiment irrémédiable" provient du moi, et se trouve localisé (tout comme le "souvenir" qui a sombré) en des couches de l'Inconscient qui le plus souvent sont profondes, mais toujours en deçà de celles (évoquées dans l'avant-dernière note "Présence et mépris de Dieu - ou la double énigme humaine", n° 41) qui sont demeure de l'Hôte et où prennent naissance les processus créateurs de la psyché. Au niveau de ces couches les plus profondes, auxquelles le moi n'a aucunement accès, vit la connaissance de notre pouvoir créateur au plein sens du terme. Mais cette connaissance est bloquée par des forces égotiques d'une puissance prodigieuse, pour l'empêcher de monter vers des couches plus proches de la surface - tant l'homme, suite à la répression sociale subie, a peur de sa propre créativité. La situation étrange et pourtant quasiment universelle de la coexistence simultanée, à des niveaux de profondeur différents, de ces deux connaissances en apparence incompatibles : celle de l'impuissance, et celle du pouvoir créateur dans l'être, est décrite avec quelque soin dans "La Clef du yin et du yang", dans la note "Les deux connaissances - ou la peur de connaître" (ReS III, n° 144).

Pour le mécanisme de "compensation et d'exutoire" (ou de "déplacement d'une rancune accumulée), voir aussi la note "La cause de la violence sans cause" (ReS III, n° 159).

(**) Telle était du moins ma conviction jusqu'à l'an dernier encore. Des lectures récentes, et surtout celle des livres de Marcel Légaut, en me faisant connaître par leurs oeuvres certains hommes d'une grande créativité spirituelle, m'amènent à présent à nuancer cette conviction. Je me rends compte que la "fidélité" à soi-même, au sens où l'entend Légaut, c'est-à-dire l'acquiescement à la créativité spirituelle qui sourd des profondeurs de la psyché, ne passe pas nécessairement par la connaissance de soi au sens où je l'entends, comme cela a été le cas chez moi. Heureusement d'ailleurs, vu que je n'ai pas connaissance de quiconque sauf ma modeste personne qui pratique ce sport le plus exclusif du monde...

effet de "transmission de karma") la prédisposition secrète à "infliger le mal" ; à l'infliger sans autre cause ni raison et indépendamment (et souvent en l'absence) de tout grief conscient ou inconscient à l'encontre de celui à qui on l'inflige, et même (dans les cas limites) de qui il est et des relations (quand relations il y a (*)) qu'on peut entretenir avec lui. Cette façon d'intérioriser et d'accumuler, comme une "rancune vacante" toujours prête à se défouler quand l'occasion est propice, les agressions et les mutilations subies, et surtout celles subies par l'être livré à merci dans sa petite enfance, m'apparaît comme un des mécanismes les plus cachés et les plus cruciaux de la psyché humaine. Il est d'autant plus irrépessible que ses ressorts sont plus profondément enfouis dans l'Inconscient. La façon dont nous réagissons à ses intimations me paraît un des principaux aspects de la qualité spirituelle de notre existence. Peu d'êtres en sont totalement exempts, et je tiens pour une grâce insigne d'en avoir rencontré un dans mon existence (**). Un tel être a déjà disparu en tant qu'agent et cause de création de karma : le mal qui l'atteint disparaît sans se répercuter et se retransmettre à autrui.

Sûrement Jésus était un de ces êtres bénis, sinon à sa naissance déjà (nous ne connaissons rien sur cette enfance), du moins s'y est-il élevé au cours de sa mission. C'est en ce sens qu'il est sans doute justifié de dire que Jésus était "sans péché". Il est possible qu'un tel état ne soit atteint que lorsque la vanité, si tenacement enracinée dans le moi et inséparable de sa fringale de s'agrandir, s'est évanoui sans laisser de traces.

(*) On peut dire cependant, je pense, que lorsque s'exerce une "méchanceté pure" (toujours ressentie comme une *v i o l e n c e* par sa gratuité même), celui qui la fait projette en celui qui la subit une rancune "vacante" provenant de la répression subie dans l'enfance, dans l'impuissance de "retalier". (Voir la note 159 de ReS déjà citée dans l'avant-dernière note de b. de p.) On peut donc considérer que cette rancune "de propos délibéré" fait partie de la relation à celui qu'on prend comme cible d'une violence gratuite. Il y a alors souvent une animosité aussi réelle que si cette rancune avait bel et bien été provoquée par un tort subi de la part de l'autre, et ce sentiment d'animosité suffit (car on n'est pas exigeant !) à "justifier" l'acte de violence, dans l'intime conviction de celui qui s'y livre (voir "La violence du juste", ReS III, n° 141). Mais il arrive également que la violence s'exerce sans être accompagnée de sentiments d'animosité (pas même inconsciente, je crois) qui généralement "l'épicent" et par là augmentent le plaisir (en l'occurrence totalement inconscient) qui accompagne l'exercice de la violence. Voir à ce sujet dans "La Clef du yin et du yang" la note "Sans haine et sans merci" (ReS III, n° 157).

(**) Il s'agit de Rudi Bendt, que j'ai connu familièrement dans mon enfance. (Voir la section "Rudi et Rudi - ou les indistinguables", n° 29.)

* *
*

Et cela me ramène à la Mutation spirituelle devant nous, que je vois comme une amorce puissante, sous la poussée de Dieu, d'un processus à l'échelle de l'humanité entière, appelé à se poursuivre pendant des siècles, voire des millénaires, jusqu'à son accomplissement. Vu comme un processus de transformation du Groupe et de l'esprit du Groupe, sa véritable raison d'être sera d'assouplir progressivement et de faire disparaître le caractère répressif du Groupe, et par là-même, cette "attitude de fuite" qu'elle imprime dans la psyché, profondément implantée de nos jours comme elle le fut (semble-t-il) de tous temps.

Cela dépasse, je crois, les possibilités de l'esprit humain que de se faire une idée réaliste d'une telle transformation. La condition humaine, telle que nous la connaissons à présent, sera profondément transformée, métamorphosée, élevée à un plan d'existence dont rien dans l'histoire des groupes et communautés humaines ne peut donner une idée. A dire vrai, ce qui nous est connu à présent (le plus souvent par une expérience et une appréhension toute confuse et périphérique) comme "la condition humaine" n'est que la condition de l'homme dans la société humaine, avant que lui ni elle n'atteignent pleinement à la réalité humaine. L'homme jusqu'à aujourd'hui a été un animal malade et apeuré, effrayé par le devenir humain en gestation en lui, plus qu'il n'a été homme. La pression du Groupe a implanté ou du moins cultivé et exacerbé en lui cette peur (*), cette impuissance d'être, le maintenant comme suspendu entre ses origines animales et sa finalité humaine : être créateur en perpétuel devenir, limité dans son immédiateté et sans limite dans son obscur devenir, le menant par des voies ignorées vers sa fin ultime, vers Dieu.

La répression émasculante du Groupe a été ainsi le grand obstacle extérieur, ou pour mieux dire peut-être, la grande Epreuve proposée par Dieu à l'âme dans son tâtonnant et aveugle cheminement, de naissance en naissance, vers la destination inconnue de sa véritable condition humaine. Plus que rares sûrement, de nos jours encore, sont les âmes plus vigoureuses qui ont atteint le niveau proprement humain, les hommes qui vivent une existence proprement humaine. Et il est possible que la plupart des autres, dépassées par l'Epreuve, resteraient à errer, à travers un cycle infini de stériles existences, sans y atteindre jamais. Peut-

(*) Voir la note "L'enfant et son dressage - ou le visiteur malvenu" (n° 40), d'il y a quatre jours, où je pose quelque peu sur cette peur et sur son origine, et sur sa relation à la répression.

être même que la Promesse incomprise, la "Rédemption" que porte en elle la mort pleinement assumée de Jésus et son amour pour nous, les errants - qu'elle doive s'accomplir par l'atténuation et la disparition de l'Obstacle, par l'adoucissement et la remise de l'Epreuve qui s'interposent entre nous et ce que Jésus lui-même proclamait (et déjà vivait...) comme "le Royaume des Cieux" (*).

Quoi qu'il en soit - une fois l'Obstacle immémorial disparu, laissant libre champ au déploiement de la créativité humaine en chacun, encouragée et stimulée par celle de tous à l'échelle de l'humanité entière, ce déploiement prodigieux de l'humain dépasse de très loin l'imagination même la plus hardie et la plus visionnaire. Certes, la souffrance ne disparaîtra pas de la vie humaine, et heureusement ! ni même peut-être le conflit, du moins pendant de longs millénaires encore. Par contre, je suis persuadé que "le Mal" est appelé à disparaître. Les anthropologues de l'avenir le verront comme la très sérieuse *m a l a d i e d ' e n f a n c e* de l'humanité naissante, dans sa pénible transition du troupeau animal à une réalité proprement humaine. Une maladie dont elle n'aurait su se guérir par ses seuls moyens, et pour laquelle il lui aura fallu l'énergique intervention du bon Médecin...

(*) Selon ce que nous rapportent les Evangiles, c'est sous un jour assez différent que Jésus aurait vu son propre rôle, dans la perspective (dite "eschatologique") des destinées de notre espèce et de celles de l'âme immortelle, indissolublement liées. Mais il est permis de penser que, comme c'est le cas pour toute mission humaine, Jésus n'avait de la sienne qu'une préscience obscure qui a mûri avec elle, et qu'il s'est efforcé de préciser dans le cadre des idées et des croyances de son temps. Disposant à présent d'un recul de deux mille ans avec tout ce que cela implique, sans compter les révélations prophétiques et autres dont j'ai été privilégié maintenant que l'Heure est proche, je ne crois pas blasphémer Jésus en suivant des intuitions au sujet du sens de sa Mission qui s'éloignent des siennes. Elles sont d'ailleurs en plein accord avec la vision de Légaut (et peut-être et même probablement suscitées par elle, par quelque invisible cheminement souterrain) : l'Avènement espéré serait le fruit mûri à longueur de millénaires de la fidélité à eux-mêmes et à leur mission d'hommes innombrables, la plupart inconnus de l'histoire, chacun oeuvrant dans la solitude de son être et pourtant tous mystérieusement solidaires et reliés, chacun dans l'ignorance des autres et de sa place dans le Tout, et de la fin secrète de son long et tâtonnant et humble cheminement. La mission de Jésus apparaît alors comme l'aboutissement, et comme l'accomplissement dans sa propre personne au faite de l'humain, de toutes celles qui l'ont précédées, et en même temps comme l'origine et le nouveau point de départ des missions de tous ceux, depuis les temps de Jésus et à travers siècles et millénaires, qui ont été ou seront ses disciples en renouvelant sa Mission à travers leur propre existence, selon les moyens et au niveau qui sont les leurs.

(⁴⁴) Impensable Mai 68 - ou la répétition générale

(23 juillet) (*) Après avoir écrit ces lignes s'est imposée à moi avec insistance la pensée des "événements" de Mai 68. J'ai eu tendance à oublier (et sûrement je ne suis pas le seul) ce que ces événements à l'échelle de tout un grand pays comme la France, saisi soudain d'une sorte d'accès de fièvre créatrice (comme un couvercle qui saute sous la poussée d'une force longtemps comprimée...) - ce qu'ils avaient de *d i n g u e* , *d ' i m p e n s a b l e* , de véritablement "*i m p o s s i b l e*" - et c'était bien comme ça que c'était perçu par tous, aussi bien par ceux qui s'en émerveillaient, ravis, que par ceux qui s'en désolaient, secrètement épouvantés. J'aurais pu m'en souvenir pourtant, quand je parlais de cette "impensable" Mutation qui est devant nous et qui *s e f e r a* , tout impensable qu'elle soit. Certes, par sa dimension à l'échelle planétaire, et par la pérennité de l'impulsion qu'elle va donner à l'humanité toute entière, cette Mutation est sans commune mesure avec "Mai 68" (ni même avec la "Grande Révolution Culturelle" chinoise, qui devait être un peu dans ce genre aussi mais à plus grande échelle encore). Pourtant, il me semble maintenant que ces deux événements, l'un dans le passé et l'autre encore à venir, sont de nature semblable et peut-être même identique. Par son caractère "impossible", inouï , quasiment miraculeux, Mai 68 me suggère à présent, irrésistiblement, l'idée d'une "*p o u s s é e d e D i e u*" , d'une intervention concertée de Dieu dans la psyché d'un grand nombre d'êtres simultanément. (Mais, conformément à Sa discrétion parfois déroutante, quasiment inséparable de l'action divine, sans se faire connaître comme telle chez personne...) Et du fait qu'une chose aussi impensable ait bel et bien lieu rend déjà moins déroutante la pensée de "l'impossibilité" de la Mutation encore à venir.

Dans cette lumière nous venant du futur entrevu, Mai 68 m'apparaît à présent comme une sorte de "*r é p é t i t i o n g é n é r a l e*" pour la grande Convulsion créatrice qui nous attend ; ou pour mieux dire, comme une *p r é p a - r a t i o n* des esprits peut-être, ou de l'esprit de quelques uns au moins, pour rendre concevable l'Inconcevable dès avant qu'il n'ait fondu sur nous dans toute sa bouleversante magnitude, et pour mieux mettre en mesure certains d'entre nous à *c o l l a b o r e r* créativement à ce qui déjà se prépare et qui *s e r a* , au lieu de se laisser emporter par une déroute totale. Car je ne me fais aucune illusion que la Tempête qui précèdera l'Ondée sera loin d'avoir les allures "bon enfant" de Mai 68, et qu'elle viendra comme un *c h o c* d'une violence telle que même ceux qui croiront s'y être le mieux préparés seront secoués, sinon renversés et emportés dans la déroute éperdue du grand nombre...

(*) Voir renvoi à la présente note dans la section "Création et répression - ou la corde raide" (n° 45).

(⁴⁵) L'enfant créateur (2) - ou le champ de forces .

(1 août) (*) Voir, au sujet de cette activité créatrice chez l'enfant, la note "L'enfant créateur (1) - ou la découverte du monde" (n° 39).

L'affirmation que l'activité créatrice du très jeune enfant ne produise aucune "oeuvre extérieure", c'est-à-dire qu'elle n'ait pas d'effet décelable sur le monde extérieur, que je viens de faire comme sous la poussée de vieilles habitudes de pensée et à l'encontre d'une connaissance qui restait alors à demi effacée, est pour le moins superficielle. Moi qui n'ai pas des dons de sensibilité exceptionnels ai pourtant senti bien souvent, autour d'un jeune ou surtout d'un très jeune enfant, comme un "champ de forces" d'une nature entièrement différente du rayonnement charnel ou intellectuel qui émane de certains êtres adultes, pleinement épanouis dans leur corps ou dans leur intelligence. Chez l'enfant, c'est l'état d'innocence qui crée ce champ de nature plus délicate, de façon à se communiquer dans une certaine mesure aux êtres qui se trouvent à proximité ; ou plus précisément peut-être, de façon à éveiller et vivifier et faire entrer en subtile résonance cette même qualité d'innocence de "l'enfant" présente dans les couches les plus profondes de l'être, et la rendre agissante. C'est là une action que je ressens comme à la fois infiniment déliée et puissante, qui tend à faire s'effacer les écrans durs et opaques que le moi interpose entre notre sensibilité véritable et les choses, et à restaurer en l'être la fraîcheur de perception, la fragile et délicate nudité de l'enfant nouveau-né.

C'est là une action qui n'est charnelle ni mentale, mais d'essence spirituelle. Il est vrai que, comme toute action spirituelle vers l'extérieur, celle-ci est une action potentielle. Suivant les réflexes acquis de longue date et qui ont été en vigueur de tous temps, l'adulte a tendance à se fermer à cette action, au point que même ceux qui ont ou qui ont eu des enfants n'en ont le plus souvent jamais seulement pris note au niveau conscient. Cela n'empêche pas, du moins lorsque l'état de fermeture de l'adulte vis-à-vis de l'enfant n'est pas totale et n'inclut pas les couches moyennes et profondes de la psyché, que cette action bienfaisante de l'enfant sur son entourage s'exerce bel et bien (même si cet effet ne devient jamais conscient, ne fut-ce qu'à cause des clichés courants concernant les enfants et l'enfance), et qu'elle est bien et bel perçue. Tout en restant persuadé, bien sûr, que le rôle de l'enfant c'est de se faire

(*) Voir renvoi à la présente note dans la section "Liberté créatrice et oeuvre intérieure" (n° 46), page 179.

éduquer et de recevoir tout de nous qui faisons tout notre devoir de père, de mère et j'en passe, moyennant quoi il est normal qu'il nous doive une éternelle reconnaissance...

Ce champ de forces autour de l'enfant est le plus intense dans les premiers mois de la vie. Il s'affaiblit avec les années, au fur et à mesure que le dressage progresse. Ça doit être rare et surtout de nos jours, qu'il en reste quelque chose au delà de la dixième année. J'ai pourtant connu un homme chez qui ce rayonnement très particulier a été présent toute sa vie, avec la même force que chez le petit enfant. Je parle de lui dans la section "Rudi et Rudi - ou les indistinguables" (n° 29). C'est par ce rayonnement que sa vie avait une action intensément créatrice vers l'extérieur, indépendamment même de tout acte ou activité particuliers. Son action s'exerçait non par ce qu'il faisait ou disait, mais par ce qu'il était. Mais je dois être la première et la seule personne au monde à faire la constatation de cette créativité en cet homme que la plupart, pénétrés de leur propre importance (et pas différents en cela de l'entourage adulte du bébé de tantôt !), affectaient de regarder avec condescendance.

(⁴⁶) La mystification - ou la création et la honte

(4 août) (*) Dès les premières pages de Récoltes et Semailles (écrites en juin 1983), dans la section "Les inavouables labours" (ReS I, n° 3), j'examine les résistances intérieures qui s'opposent en chacun à laisser ainsi apparaître "au grand jour" le travail par lequel s'accomplit une oeuvre, tel qu'il se déroule, v r a i m e n t, tellement différent des images-clichés que tout le monde s'en fait. Une des formes tacites que prennent ces résistances, le plus souvent inconscientes, est celui d'un sentiment d' i n d é c e n c e -

"tout comme il serait indécent de faire l'amour sur une place publique, ou d'exposer, ou seulement laisser traîner, les draps tâchés de sang des labours d'un accouchement".

Sous cette forme, cette tendance impérieuse consacrée par un usage millénaire de c a c h e r le travail de création apparaît clairement comme une conséquence directe de la r é p r e s s i o n subie dans l'enfance, prenant

(*) Voir signe de renvoi à la présente note dans la section "L'âme du message - ou les labours au grand jour" (n° 43), page 167.

notamment la forme typique du "tabou sexuel". Par sa nature même, cette répression, expression de la volonté du Groupe, est ennemie de la création et de la liberté créatrice dans la personne, tant dans la forme archétype charnelle de l'acte créateur, que sous toutes ses autres formes ; dans la mesure du moins où celles-ci ne se coulent pas dans les moules préétablis consacrés, et par là manifestent une autonomie intérieure par rapport au Groupe. Aussi la répression s'efforce-t-elle d'éradiquer toute velléité d'autonomie créatrice, tant au niveau charnel qu'à tout autre, en entourant la création véritable (tout comme l'acte charnel), et plus particulièrement le t r a v a i l créateur (*), d'une ambiance de secret et de honte. Celle-ci est intériorisée dès la petite enfance, dans les années où se structure la personnalité et où se mettent en place les principaux mécanismes psychiques, appelés à dominer la vie de l'adulte. C'est là le sens profond de ce fait, véritablement stupéfiant une fois qu'on s'y arrête tant soit peu (et que je découvre par l'écriture de la section de Récoltes et Semailles que je viens de citer) :

"que la démarche véritable de la découverte, d'une simplicité si déconcertante, ne transparaisse pratiquement nulle part ; qu'elle est silencieusement escamotée, ignorée, niée. Il en est ainsi même dans le champ relativement anodin de la recherche scientifique, pas celle de son zizi ni rien de tel Dieu merci - une "découverte" en somme bonne à être mise entre toutes les mains et qui (pourrait-on croire) n'a rien à cacher..."

J'aurais pu ajouter (mais à ce moment je n'étais pas tellement branché sur "le spirituel") que plus encore que dans la recherche scientifique, il sévit sur la nature de la recherche s p i r i t u e l l e une ignorance véritablement inimaginable, tant celle-ci est totale et s'ignore elle-même, tant les idées fausses et les clichés débilés à ce sujet (et y compris et surtout dans les milieux religieux et dans ceux qui se réclament de "la spiritualité") sont universellement répandus et s'enracinent tenacement dans la tradition, tant aussi sont rarissimes ceux qui sont en mesure d'en parler en connaissance de cause, pour avoir été eux-mêmes tant soit peu engagés dans une telle recherche au vrai sens du terme, c'est-à-dire dans un processus conscient de transformation intérieure et de maturation.

(*) Au niveau de la pulsion d'Eros charnelle, le "travail" n'est autre que le jeu amoureux (comparer la section "Les deux cycles d'Eros - ou le Jeu et le Labeur", (n° 13)). Il n'y a aucun doute pour moi que cet amalgame du travail créateur avec le jeu amoureux est présent dans l'Inconscient moyen et profond, et donne toute leur force contraignante aux réticences à rien laisser apparaître de ce travail.

Cela fait deux semaines que je passe surtout à examiner sous différents éclairages la réalité de la répression (*), s'enlaçant inextricablement avec celle de la création qu'il s'agit d'extirper et qui pourtant, envers et contre tous et par des voies souvent étranges et clandestines, survit. A dire vrai, nous avons déjà rencontré cette réalité, sous le sempiternel visage de l'"attitude de fuite", à tous les pas dans l'écriture du présent livre, et il n'en a pas été autrement dans l'écriture de Récoltes et Semailles, à longueur de mille pages et pendant deux années ! Ici, au détour d'une note de bas de page - remords (devenue la présente "note" plénière), je retrouve un autre aspect encore de cette répression, et de l'attitude de fuite qu'elle imprime dans l'être, avec le réflexe invétéré de cacher toute trace d'un travail créateur pour ne jamais présenter que l'œuvre achevée. Et de telles dispositions de honte (baptisée "pudeur" ou "décence"), produit de la répression, en sont également un instrument efficace. Par elles s'établit et se maintient cette phénoménale ignorance au sujet de la création (ignorance partagée, si incroyable que cela paraisse, par ceux-là même engagés dans une activité authentiquement créatrice (**)), de façon à faire apparaître celle-ci à des hauteurs vertigineuses, inaccessibles à tous sauf à de rares favoris des Cieux. C'est ainsi que se perpétue en l'enfant plus grand, en l'adolescent et en l'adulte l'intime conviction (souvent inconsciente, mais qui transparait pourtant par tous les bouts...) de sa propre impuissance.

Il y a là une véritable mystification, mise en oeuvre par le Groupe de temps immémorial, avec l'assistance inconsciente de tous ceux qui, de par leur fonction ou leur statut social, sont investis de façon plus ou moins forte ou plus ou moins explicite du prestige d'activités réputées "créatrices" (ou de quelque autre nom justifié ou non qu'on les affuble). C'est cette mystification et ses effets émasculants que je découvre et examine dans la section

(*) Je pense surtout aux sections consécutives "L'homme est créateur - ou le pouvoir et la peur de créer" et "Création et répression - ou la corde raide" (n°s 44, 45), et aux notes qui s'y réfèrent (notes n°s 39-44), et dans un deuxième temps les trois sections consécutives "Le troupeau", "La boucle d'acier...", "... et sa rupture - ou l'usure des Temps" (n°s 52 - 54). La première allusion aux insidieux réflexes inhibiteurs de honte associés aux aspects les plus délicats de la création se trouve déjà à la fin de la section "Quatre temps pour un rythme" (n° 12), laquelle d'ailleurs enchaîne avec la section mentionnée dans la note de b. de p. précédente.

(**) Je pense ici surtout aux scientifiques qui font oeuvre originale et féconde, et que j'ai eu occasion de connaître de près. Jusque vers le moment de mon départ du milieu scientifique, en 1970, je partageais moi-même l'ignorance générale. Il se pourrait qu'elle soit moins totale parmi les créateurs dans les arts, que j'ai eu moins l'occasion de fréquenter - mais la différence ne doit pas être très grande, à en juger par ce qui m'en est revenu.

(qui suit la section de Récoltes et Semailles citée tantôt) "Infaillibilité (des autres) et mépris (de soi)" (ReS I, n° 4). (*)

(⁴⁷) Le "style recherche" - ou une forme nouvelle au service d'un esprit

(4 août) (**) Le premier texte destiné à publication dans lequel je me sois résolument distancé de la façon consacrée de "cacher le travail" a été un ouvrage mathématique, "A la Poursuite des Champs". C'est d'ailleurs dans ce qui devait être l'introduction à cet ouvrage et pour m'expliquer au sujet de cette forme inusitée, que j'ai développé les réflexions auxquelles j'ai fait allusion tantôt (***). De fil en aiguille, cette "introduction" à un ouvrage mathématique pas comme les autres a fini par dépasser allègrement d'abord les cent pages, puis les mille, et par s'autonomiser pour devenir "Récoltes et Semailles". (Alors que le dit ouvrage mathématique, pratiquement achevé, ne sera probablement jamais publié, vu que le bon Dieu semble en avoir décidé autrement...) Toujours est-il qu'en rompant avec la façon consacrée de présenter une recherche (ici, une recherche mathématique) j'ai eu pendant des mois à surmonter des résistances tenaces et insidieuses, jamais explicitées et d'autant plus efficaces, comme un "frottement" continu qui aurait accompagné mon travail (****). C'est en m'arrêtant enfin

(*) Voir la suite de la réflexion dans la note qui suit.

(**) Suite de la note précédente, du même jour.

(***) Dans la note précédente. Il s'agit des réflexions dans Récoltes et Semailles, dans les deux sections "Les inavouables labeurs" et "Infaillibilité (d'autrui) et mépris (de soi)" (ReS I, n°s 3,4).

(****) Ce "frottement" se surajoutait au frottement habituel qui accompagne pratiquement toute recherche (chez moi tout au moins), et dont le lecteur attentif du présent livre aura déjà recueilli de nombreux échos. Il s'agit de la sempiternelle "voix de la raison", dont il a été question pour la première fois dès le chapitre I, dans la section "La clef du grand rêve - ou la voix de la "raison" et l' a u t r e " (n° 6). C'est elle qui constamment voudrait me "rappeler à l'ordre", au nom de l'efficacité, chaque fois que je dévie d'un itinéraire prévu pour élucider en passant quelque coin qui me paraît un peu obscur (de quoi donc je me mêle !), ou de suivre le mouvement d'une curiosité inopinée (en voilà une idée !). Si j'ai fait quelque chose de bon dans ma vie, c'est toujours pour avoir passé outre à la voix de cette emmerdeuse (qui ne cesse de me traiter de "bombineur").

Je n'ai pas souvenir pourtant que cette voix-là était déjà présente dans les trois premières années de recherche mathématique en 1945-48 (entre l'âge de dix-sept et vingt ans), passées dans une solitude intellectuelle complète. (Voir à

ce sujet les deux premières sections "La magie des choses" et "L'importance d'être seul", dans la "Promenade à travers une Oeuvre", ReS O.) C'était en un temps où ma recherche était totalement détachée de toute idée de "rentabilité" quelle qu'elle soit - ma seule et unique motivation, c'était de me satisfaire totalement au sujet d'une situation mathématique que je m'étais mis en tête de tirer au clair. C'est avec le recul seulement que je me rends compte à quel point ces dispositions-là étaient aux antipodes de celles qui règnent parmi les scientifiques, même les meilleurs. Parmi mes aînés, il n'y a que Claude Chevalley qui m'apparaît maintenant comme ayant été animé, et même pendant toute sa vie, par l'esprit qui m'avait également animé dans ces premières années de travail mathématique. (Je n'ai pas connu d'autre scientifique que lui dans ce cas.) Chez moi il y a dû y avoir un basculement dans mes dispositions (sans même que je m'en aperçoive tant j'étais occupé ailleurs !), dans la direction d'une recherche d'efficacité justement. Cette fameuse "voix de la raison" a dû se mettre en place dès l'année où j'ai pris contact avec le monde des mathématiciens, fin 1948. Il est vrai que, dans mon travail du moins, je ne l'écoute finalement jamais (c'est du moins ce qui m'en semble), et ne cesse (Dieu sait pourquoi) de me laisser distraire par une toute autre voix...

pour tirer ces emmerdeuses au grand jour et pour les examiner (dans la section déjà citée de Récoltes et Semailles) que j'en ai découvert à la fois et le sens, et toute la force. Du même coup d'ailleurs elles ont été définitivement désamorçées : depuis ce moment je n'ai plus eu de scrupules à "étaler le travail au grand jour". J'avais compris qu'au contraire c'était bien ça qu'il me fallait faire - que c'était là la meilleure façon, pour moi, de "démystifier" le travail créateur et par là, de contribuer peut-être tant soit peu à une libération intérieure de mes semblables - et cela même en écrivant des maths, qui l'eût crû !

La pensée m'est venue qu'il est bien possible que le seul fait d'exprimer ce que j'ai à dire sous cette forme d'une recherche qui se déroule au grand jour, soit en lui-même plus important et plus efficace pour "faire passer" mon message en faisant comprendre ce qu'est la libre création tant intellectuelle que spirituelle, que la justesse ou la profondeur des vues que je suis amené à développer, ou les particularités de mon style d'écriture (*). J'ai même tout l'impression d'avoir créé là (sans le savoir, comme Monsieur Jourdain...) une forme d'expression nouvelle ; une "forme littéraire" si on veut, à laquelle on pourrait bien donner un nom tel que "réflexion spontanée" ou "style recherche", et en dégager certaines caractéristiques structurales (sur quoi je ne vais pas m'attarder ici).

(*) Peut-être même ledit message passerait mieux si je mettais moins de soin à bichonner l'expression au maximum. Mais c'est plus fort que moi, et je crois que ça a été toujours comme ça, de toujours essayer de "serrer" au plus près ce que j'ai envie d'exprimer, au lieu de laisser flotter un peu au bonheur-la-chance...

Cette forme cependant n'a d'intérêt que dans la mesure où elle est le reflet fidèle d'un certain esprit - de l'esprit justement qui l'a créée pour pouvoir s'exprimer par elle aussi fidèlement que possible.

Dans cette forme, on peut reconnaître sans doute une volonté de *démystification*. Mais cet aspect en quelque sorte "militant" me paraît relativement accessoire et surtout, contingent (*). Ce n'est pas ça, c'est sûr, qui m'y fait adhérer avec un tel entrain à longueur de milliers de pages ! Et à dire vrai, cette forme n'est nullement le produit d'un propos délibéré, qu'il soit militant ou autre. Elle est issue spontanément de ma pratique de la réflexion écrite sur moi-même, telle que celle-ci s'est poursuivie au cours des ans depuis que "la méditation" est entrée dans ma vie (**). Au cours des dix années écoulées, elle est devenue la façon qui me va comme un gant de poursuivre une recherche, que celle-ci soit de nature "psychologique" (ou "humaine" ou "spirituelle" ou "philosophique" ou quelque autre nom à l'avenant on lui donne...) comme dans mes notes de méditation, dans Récoltes et Semailles, ou dans La Clef des Songes, ou que ce soit une recherche mathématique comme "A la Poursuite des Champs". C'est donc, bien plus qu'une forme ad hoc plus ou moins "pédagogique" de "présenter" des idées, des résultats, voire même "une recherche telle qu'elle se poursuit vraiment", un moyen privilégié pour poursuivre une recherche grâce à l'aide puissante que lui fournit l'écriture.

Cette forme me paraît favoriser de façon parfaite l'incessant jeu de va-et-vient entre *conception* et *expression*, jeu à tel point serré que la progression de l'une est en vérité indistinguable de celle de l'autre (***). C'est la raison aussi, sûrement, pourquoi le support d'un moyen d'expression approprié (par l'écriture ou par tout autre support matériel) est un impératif (je crois) pour toute recherche quelle qu'elle soit. Toujours est-il que pour la recherche écrite, la forme à laquelle je suis parvenu au cours des ans

(*) Contingent, parce que j'espère bien que d'ici quelques générations, cette question de "démystifier" ne se posera plus, mais que cette forme d'expression n'en sera pas moins utile pour autant.

(**) C'était en octobre 1976, quelques jours avant les "retrouvailles" dont il a été question dès la section 1 du présent livre. Cette réflexion qui a eu lieu dans les dix années qui ont suivi était d'ailleurs d'une nature si personnelle que l'idée de publier mes notes de méditation, ou seulement certaines d'elles, ne me serait pas venue.

(***) J'ai eu occasion déjà de faire allusion ici et là à cette relation, et pour la première fois dans la note "La petite famille et son Hôte" (dernier alinéa de la page N 5). Voir aussi la note plus circonstanciée "Connaissance et langage - ou le dialogue créateur" (n°).

s'avère pour moi d'une souplesse parfaite pour susciter, nourrir et exprimer pas à pas les intuitions et idées qui apparaissent au fil du travail ; et cela jusque dans les stades les plus incertains, les plus tâtonnants, quand cette recherche elle-même semble se chercher encore, alors que son objet même voire sa raison d'être ne sont encore qu'obscurément pressentis et doivent se révéler justement par ce travail qui se fait dans une nuit quasi totale...

J'ai même la hardiesse de penser que d'ici quelques générations voire même dès avant, dès après la grande Mutation culturelle et spirituelle devant nous, ce "style recherche" (avec bien sûr des variantes à l'infini selon l'initiative de chacun) deviendra la forme la plus commune pour présenter une recherche personnelle, dans tous les cas du moins où il ne s'agit pas simplement de donner le résumé d'une démarche, ou un aperçu des principales idées et des principaux "résultats" (auquel cas les formes traditionnelles d'exposition me paraissent parfaitement adéquates).

Une telle évolution dans la forme de présentation de la recherche serait un signe convaincant et des plus réjouissants de l'amorce d'un changement radical dans les mentalités et dans l'ambiance culturelle, dans le sens justement d'une libération, d'un relâchement progressif du caractère "castrateur" de cette ambiance.

(⁴⁸) Création et maturation (1) : les "dons" apparaissent en créant

(10 et 11 août) (*) Cela fait trois semaines que j'ai écrit cette affirmation catégorique, réitérée envers et contre tous, que " l ' h o m m e d a n s s o n e s s e n c e e s t c r é a t e u r , i n d e s t r u c t i b l e - m e n t ". Ces derniers jours j'ai senti le besoin de revenir sur le sens de cette affirmation aux tonalités de manifeste. Cela me paraît d'autant plus nécessaire qu'elle est au coeur du message que je porte (**) et que j'ai la hardiesse d'annoncer - d'un message qui se veut un "chant de liberté" à l'intention de tous, ne serait-il entendu que de quelques-uns. Et je sais qu'une "liberté" qui

(*) Voir renvoi à la présente note dans la note "L'homme est créateur - ou le pouvoir et la peur de créer" (n° 44), du 20 et 21 juillet, page 169.

(**) C'est ici un rappel de ce qui est dit dès le premier alinéa de la section à laquelle se rapporte la présente note (cf. précédente note de b. de p.).

n'est pas créatrice, qui n'est pas comme l'air que respire en lui-même un être qui crée comme il respire, est un jouet à quatre sous qui séduit un moment avant de lasser et d'être largué, quand ce n'est un boulet doré qu'on traîne en le maudissant.

" T o u t homme est créateur" (mais un créateur inhibé, bloqué...) - cette affirmation ne révèle un sens qu'à celui qui a une compréhension de ce qu'est la création. Elle ne peut être séparée d'une connaissance sur la nature de la création. Et à dire vrai, la plupart des choses que j'ai à en dire, pour les connaître de première main, sont toutes simples et au fond bien évidentes, tout comme "créer" lui-même est tout simple et évident. Pourtant, la nature de la création ne tient pas dans une formulation lapidaire, pas plus qu'elle ne tiendrait dans tout un volume ni dans cent. Elle ne peut se communiquer par la seule parole ni même être "communiquée" tout court, pas plus qu'aucune autre connaissance des choses essentielles de l'existence. Tout au plus peut-elle être évoquée par l'écriture, plus encore par ce qui s'appréhende entre les lignes que par ce que véhiculent les mots, pour l'être parvenu à ce stade dans son itinéraire où il est en dispositions pour se saisir de cette connaissance-là entrevue en autrui et la faire sienne, en termes de sa propre expérience de la vie et de lui-même. D'ailleurs, sans qu'il y ait eu là aucun propos délibéré, il ne doit guère y avoir de page dans la Clef des Songes qui n'évoque quelque aspect de la création, dans ou entre les lignes, et qui ne l'éclaire de quelque façon (*). Quand donc j'écrivais en pleine connaissance de ce que j'affirmais que " t o u t homme est créateur", je sous-entendais déjà chez le lecteur une certaine compréhension de ce qu'est véritablement la création, en accord avec le tableau tacite que déjà j'en avais tracé, par touches discrètes et comme en passant, tout au cours des sections et des notes déjà écrites (**).

Beaucoup de ces "touches" sont d'ailleurs issues directement et visiblement de ma propre expérience du travail créateur, voire même de l'expérience "à chaud" de l'écriture qui se poursuit en ce moment même avec La Clef des Songes. Cela a

(*) Voir à ce sujet le deuxième alinéa de la section "Liberté créatrice et oeuvre intérieure" (n° 46), où je m'étends quelque peu à ce sujet.

(**) Ce tableau s'est d'ailleurs étoffé encore par la suite, notamment avec la section que je viens de citer (précédente note de b. de p.), et avec le chapitre qui la suit sur la connaissance spirituelle, à quoi s'ajoutent encore toutes les notes écrites entretiens (notes n° 39-47). Parmi celles-ci, je signalerai tout particulièrement les deux notes sur la créativité du petit enfant : "L'enfant créateur (1) - ou la découverte du monde" et "L'enfant créateur (2) - ou le champ de forces" (n°s 39 et 45).

été notamment le cas ces trois derniers jours, avec la longue section "Création et voix intérieure" (où je me suis efforcé de faire la part de Dieu et celle de l'homme dans un travail créateur). La pensée m'est venue qu'en mettant ainsi en avant mon propre travail de création comme un cas typique (pour ne pas dire "exemplaire"), et vu de plus mon statut de mathématicien et de "grosse tête", j'étais peut-être en train involontairement (*) de contribuer moi aussi à renforcer les "complexes" et les clichés de rigueur autour de l'idée de "création" !

Il s'agit surtout de la conviction commune que la création est quelque chose d'extraordinairement sélect, réservée de ce fait aux gens eux-mêmes extraordinaires, les sur-doués, les génies, les "très grosses têtes" et tout ça (**). Ceux (quand ils sont morts) qu'on va admirer dans les musées (et on revient avec un mal de tête...), ceux dont les brillants travaux font plier les rayons de nos bibliothèques savantes, ceux qui (quand ils sont en vie) ont le prix Nobel ou qui sont tout au moins à l'Académie et que journaux, revues, TV nous font miroiter comme des "maîtres à penser" ou comme des bienfaiteurs de l'humanité. Il y a toute une boursofflure mi-cabotine mi-commerciale bouffie d'ignorance prétentieuse, autour de ce mot "création", à la fois magnifié et galvaudé, au point que la chose à la fois simple et essentielle que ce mot désigne est noyée sans espoir. Ainsi se maintient chez le grand nombre, pour ne pas dire chez tous, l'inébranlable conviction de sa propre nullité foncière, de sa propre impuissance à créer. C'est la grande mystification (***), aux dimensions énormes, ubuesques, commune apparemment à toutes les civilisations dites "avancées", et dont tous sans exception, y compris ceux-là même qui (en apparence) se trouvent portés aux nues, font finalement les frais. Elle ne peut se maintenir qu'à la faveur de l'ignorance au sujet de la nature de la création, ignorance qu'elle a pour fonction justement d'entretenir.

(*) Involontairement au niveau conscient tout au moins. Je n'exclus nullement qu'à l'occasion la vanité du moi n'y trouve son compte, qu'elle ne pousse discrètement dans le sens d'une "exhibition de force", alors que je reste pourtant sur mes gardes pour ne pas me laisser entraîner... Comparer avec Récoltes et Semailles, la note "Le Superpère" (ReS III, n° 108).

(**) C'est dans ce sens déjà que je me suis exprimé dans la section "L'homme est créateur" (troisième alinéa), à laquelle se rapporte la présente note.

(***) Au sujet de cette mystification, voir la note du 4 août "La mystification - ou la création et la honte" (n° 46).

La thèse tacite concernant "la création" véhiculée et imposée par le Groupe, et qui fait l'objet d'un consensus intangible partagé par tous, me semble se réduire à deux affirmations-clef :

1°) Nous naissons avec des "dons" plus ou moins brillants (voire, pour la majorité, avec pas de dons du tout). Ces dons constituent un "fixe" congénital, au même titre que le sexe, le groupe sanguin, couleur des cheveux etc (*). Celui né avec des dons médiocres (façon polie de dire qu'il n'en a pas du tout) est condamné à sa médiocrité pour la vie, celui qui a tiré un bon lot (chose qui est communément compté comme un m é r i t e) fait partie des "méritants", des gens "brillants" pour la vie. Un des rôles de l'éducation et surtout le rôle de la sélection scolaire et post-scolaire, c'est de séparer le bon grain de l'ivraie, et même (plus finement) de classer les gens suivant leurs "dons" (transformés en "capacités" et surtout en diplômes, par la baguette magique des écoles et des universités).

2°) Faire oeuvre créatrice est l'apanage des gens exceptionnellement doués (**).

Je voudrais ici faire la part du vrai et surtout du faux dans ces deux axiomes tacites.

Concernant d'abord ces fameux "dons". Il n'est pas question de nier la réalité de la notion même de "don", ni que les êtres naissent avec des "dons" non seulement d i f f é r e n t s, mais aussi parfois (quoique moins souvent qu'on ne le pense généralement) avec des dons i n é g a u x, tout au moins pour tel ou tel type d'activité : Mozart était sûrement plus "doué pour la musique" que tel quidam pris au hasard, et de même pour Einstein et la physique. Dans la mesure où la musique ou la physique se trouvent valorisées dans une société donnée, Mozart et Einstein y seront des figures prestigieuses. Parfois même (mais rarement), et sans que cela paraisse imputable à des facteurs culturels

(*) On constate donc que le "fixisme" médiéval a changé de visage mais non de nature : maintenant comme jadis on considère que pour l'essentiel, "les jeux sont faits" dès la naissance. La différence, c'est que ce qui est censé déterminer la place de la personne dans l'échelle sociale n'est plus "la naissance" c'est-à-dire la condition sociale des parents, mais "le chromosome".

(**) Pensant à "création" et "créateurs", le réflexe commun (auquel j'étais moi-même soumis la plus longue partie de ma vie) c'est de penser surtout, voire exclusivement, aux "grands artistes" et aux "grands savants". Quand on veut être généreux, on y inclut encore les inventeurs géniaux, les grands hommes d'Etat et les conquérants célèbres. On est loin en tous cas du lampiste de service...

plus favorables pour l'un que pour l'autre, on a bien l'impression que tel être dépasse tel autre "sur toute la ligne" : soit au niveau mental, soit au niveau spirituel, soit même aux deux niveaux simultanément (*). J'ai d'ailleurs tendance à penser qu'un dépassement aussi total n'est jamais qu'une apparence, due aux critères culturels dont nous sommes les prisonniers sans le savoir, en n'accordant attention qu'à une portion infime dans l'éventail infini des activités et capacités qui sont ouvertes à la personne humaine ; que tout être et dès sa naissance, par son unicité même qui le distingue de tout autre être (et notamment par son long passé au cours de toutes ses naissances antérieures, lequel ne ressemble à celui de nul autre) porte en les couches profondes de la psyché une connaissance des choses qui n'est recouverte par celle d'aucun autre être (mis à part Dieu Lui-même), et par là-même, des "capacités" créatrices entièrement originales que ne se trouvent en nul autre qu'en lui seul.

(*) Il est intéressant de constater que lorsqu'on parle de "dons", de "moyens" et surtout, de "création", on pense presque toujours aux dons etc intellectuels et artistiques, rarement au niveau spirituel, et pratiquement jamais au niveau charnel. C'est là un des signes assez cocasses de la répression intériorisée (et plus particulièrement de la répression sexuelle) qui tend à nous faire ignorer le corps, comme une sorte de quantité négligeable. Pourtant l'acte créateur archétype, au niveau de la créature, est l'acte "charnel" de conception et de procréation - et l'oeuvre qui en est le fruit à terme, avec la discrète assistance de Dieu il faut bien dire (ou tout au moins avec celle des lois naturelles qu'Il a instaurées pour servir aux processus créateurs...), est une merveille d'une toute autre magnitude que tout ce que la main et l'intelligence humaines sont capables de créer ! Cet acte, en tant qu'"acte créateur", a d'ailleurs de quoi interloquer en termes des idées reçues, du fait notamment que le rôle de la volonté consciente y est nul ou négligeable. Bien plus, l'essentiel (au niveau biologique tout au moins) dans la création du nouvel être à partir des deux gamètes mâle et femelle semble être entièrement pris en charge par le corps, indépendamment de toute intervention de la psyché de l'un et l'autre des deux "créateurs". Il est vrai que ce "nouvel être" n'est "nouveau" que par son corps qui va s'édifier dans la matrice maternelle aux cours des mois de la grossesse, alors que son âme, déjà présente dès la conception et en train de faire "peau neuve", a déjà derrière elle (tout comme celles des parents) un très long cycle de naissances. Et nous sommes dans une ignorance totale, semble-t-il, au sujet de la façon dont les dispositions psychiques des parents, notamment au moment de la conception, influent sur le devenir de l'être sur le point de se réincarner. Aussi, si j'ai tendance à rester muet sur la "création charnelle", ce n'est pas que je ne sois conscient que celle-ci existe et même qu'elle joue un rôle crucial dans l'existence humaine, mais à cause de son caractère tout particulièrement mystérieux, et de mon ignorance presque totale à son sujet. Voir cependant la section "Les deux cycles d'Eros - ou le Jeu et le Labeur" (n° 13), et aussi dans Récoltes et Semailles, dans "La Clef du yin et du yang" (ReS III), la note "L'Acte" (n° 113), où je m'exprime sur l'acte charnel et sur son sens.

C'est là une intuition qu'on peut bien sûr taxer de "supposition gratuite". Si je me hasarde ici à la suggérer pourtant, c'est surtout pour attirer l'attention sur la nature même des "dons", qu'on a accoutumé d'attribuer aux hasards de l'hérédité et des chromosomes. Mais hérédité et chromosomes ne sont pas les serveurs du hasard, mais ceux d'une réalité de nature spirituelle. Et ces "dons" reçus en partage à la naissance ne sont pas le résultat aléatoire d'une aveugle loterie moléculaire, mais bien des indicateurs délicats d'une réalité beaucoup plus délicate et complexe encore qu'une "liste" ou un "profil" de dons pour ceci et pour cela : il s'agit de la **m a t u r i t é** d'un être, tant mentale que spirituelle (*). On peut se représenter la maturité d'un être à un moment donné comme étant la somme totale de toutes les "connaissances" au plein sens du terme (**), celles qui font corps avec lui, tant conscientes qu'inconscientes, qui se sont créées en lui au cours de tout son passé ; non seulement au cours de sa présente existence terrestre, mais aussi et surtout au cours des innombrables existences qui l'on précédée. Si j'ai dit "connaissances **c r é é e s** en lui", c'est pour bien souligner par là qu'une connaissance véritable, celle qui fait partie de l'être comme sa chair même, est toujours le fruit d'un acte ou d'un travail créateurs. Cette connaissance est chose intimement personnelle, différente de la connaissance que peut avoir tout autre être, fut-~~ce~~ au sujet de la même réalité "objective" du monde extérieur. Ainsi, la maturité d'un être est le fruit total de tous les moments créateurs de son passé "cosmique" (***), et par là-même la "mesure" de la créativité, de l'authenticité créatrice, de la "fidélité à lui-même" déployées par lui tout au long de ce passé, remontant nul ne sait jusqu'où dans la nuit des âges.

(*) Il y a aussi, bien sûr, une maturité "charnelle", laquelle n'est pas inscrite dans le corps seulement, mais aussi dans la psyché, indissolublement liée au corps. (Cf. sur ces liens la note "La petite famille et son Hôte", n°1, et notamment la partie datée du 4 juin, pages N 3 - N 6.) Si j'ai hésité à en faire mention dans le texte principal, c'est surtout à cause d'un sentiment de très grande ignorance à ce sujet. Voir à ce sujet la précédente note de b. de p.

(**) Au sujet du sens à la fois vaste et strict que je donne au terme "connaissance", voir par exemple la note "Vérité et connaissance" (n° 13), et aussi la note de b. de p. (**) page 179 à la section "Liberté créatrice et oeuvre intérieure" (n° 46).

(***) J'appelle "passé cosmique" d'un être son passé total, s'étendant au delà de sa naissance dans la présente existence terrestre, pour inclure la totalité de ses incarnations passées, y compris même ses incarnations sous forme d'animaux voire de plantes.

Nombreux peut-être seront les lecteurs réticents à me suivre dans ces "explications" qui leur paraîtront des spéculations métaphysiques, et dont je ne m'attarderai pas ici à essayer d'élucider la vraie nature (*). Pour mon propos actuel, point n'est besoin d'invoquer la réalité du cycle des naissances et ses implications au niveau de la psyché (réalité qui semble de nos jours encore échapper totalement à l'emprise de la mémoire consciente (**)). Le point auquel je voulais surtout en venir c'est que, comme son nom même l'indique assez clairement, la maturité d'un être n'est pas une chose fixée, mais change avec le temps et au fil de l'histoire de cet être, dans le sens d'une maturation. On fera attention cependant que celle-ci ne s'accomplit nullement d'une façon automatique, par le seul effet des années. On peut passer sa vie sans mûrir c'est-à-dire sans apprendre (au plein sens du terme), au point même de donner l'impression de mourir plus ignorant et en tous cas plus stupide qu'on n'était né (***). Par contre chaque acte créateur, chaque travail créateur (du moins s'il est poursuivi jusqu'à son terme), créent aussi "de la connaissance" dans l'être, telle une sève subtile imprégnant le fruit et le faisant mûrir. La maturation est un processus créateur, et c'est le processus créateur par excellence : toute création s'accompagne d'une oeuvre

(*) A vrai dire, aujourd'hui tout autant que par le passé je suis peu enclin à me lancer dans des "spéculations", métaphysiques ou autres. Par contre, l'expérience de la vie, la réflexion sur cette expérience et plus particulièrement sur ses rêves, la connaissance aussi (toujours indirecte, toujours parcellaire) qu'on peut avoir de l'expérience d'autrui, enfin certaines révélations personnelles dont on peut avoir été favorisé et qui constituent alors un champ privilégié dans l'expérience de sa propre vie, font naître progressivement et se développer une sorte d'intuition "métaphysique" ou "spirituelle" ou "religieuse" (ou quelque autre nom qu'on lui donne), et une vision d'ensemble du Monde, lesquelles dépassent les phénomènes purement matériels ou biologiques, comme aussi les données de l'expérience au sens étroit du terme.

(**) Je suis persuadé que d'ici quelques siècles ou quelques millénaires, beaucoup d'hommes seront arrivés à un état de conscience assez élevé pour avoir accès (ne serait-ce que partiellement) à la mémoire de leurs incarnations passées, comme c'était d'ailleurs le cas (selon la tradition) de Bouddha. Voir la note de bas de page (*) page N 68 à la section "Mission et karma - ou l'apprenti et le Maître" (n° 24), et notamment l'allusion que j'y fais à la "Reinkarnationstherapie".

(***) En fait, la maturité ne peut regresser, mais on peut refouler dans l'Inconscient plus ou moins profond une partie de ce qu'on connaît, "jouer les idiots" en somme, de façon à donner l'apparence de "régresser". Par ailleurs, aucun être, si fruste soit-il, n'est "idiot" ou "stupide" par nature (mises à part tout au plus les ^{cas de} malformations cérébrales), et un petit enfant ne l'est jamais. N'est stupide que celui qui veut bien l'être et quand il choisit de l'être.

i n t é r i e u r e d e m a t u r a t i o n (*).

Pour résumer, les "dons" d'un être, ou encore ses " m o y e n s " p s y c h i -
ques (et ceci aussi bien au niveau intellectuel ou artistique que spirituel) (50),
ne sont autre chose que des "indicateurs" relativement frustes de l'état d'une
m a t u r i t é . Des moyens brillants (c'est-à-dire un haut niveau de maturité)
ne sont nullement un p r é a l a b l e pour pouvoir créer, ils sont par contre
le f r u i t d'une créativité passée partant de moyens modestes, et faisant pas-
ser d'un état de maturité fruste à un état de maturité avancé.

Il est vrai (et je ne songe nullement à nier) que suivant les moyens dont
nous disposons, la création à laquelle nous sommes appelés (c'est-à-dire notre
"vocation" (**)) se place elle aussi à un niveau plus ou moins modeste ou plus ou
moins élevé (***). Mais la nature essentielle de la création est sans rapport avec

(*) Comparer avec la section "Liberté créatrice et oeuvre intérieure" (n° 46).

(**) (12 août) Avec la " v o c a t i o n " qui nous met devant certaines
t â c h e s à remplir au cours de notre présente existence, je touche ici en pas-
sant à un autre aspect de l'état de maturité d'un être (ou de l'"état d'oeuvre"
dans lequel il se trouve). Il en donne une appréhension (ce me semble) plus déli-
cate et surtout plus dynamique et plus inspirante que la considération des "dons"
ou des "moyens", perçus souvent de façon toute statique. J'examine cet aspect dans
la réflexion des deux notes consécutives "Mission et création - ou Jésus créa-
teur (1)" et "Mission et karma - ou l'apprenti et le Maître" (n°s 23,24), plus
approfondie que la réflexion plutôt "explicative" ou didactique poursuivie ici
et dans la note qui suit. Dans celles-ci, mon propos a été surtout de dissiper un
"malentendu" invétéré et de démonter et de désamorcer (si faire se peut...) la
"mystification" sur la création qui le perpétue, et dont il a été question tantôt.

(***) Quand je parle du "niveau" d'une activité créatrice, je l'entends dans un
sens plus ou moins conventionnel, en rapport avec l'état des "moyens" dont on dis-
pose ou qu'on y investit, indépendamment donc du caractère plus ou moins intensé-
ment créateur de l'activité. Ainsi, on peut mettre de la créativité à arranger sa
maison, à préparer un repas, à faire un vêtement, à s'occuper d'un jardin, à soi-
gner un malade, à chanter, à dessiner, à expliquer quelque chose à quelqu'un, à
raconter une histoire ou un événement vécu etc. Cela ne demande le plus souvent
pas des grands moyens, acquis disons par une pratique dans laquelle on se serait
longuement investi. De telles activités créatrices à un niveau "modeste", très
importantes dans la vie d'une personne par ce caractère de créativité qui donne
sel et sens à la vie, n'a le plus souvent qu'un faible rayonnement vers l'exté-
rieur. Mais il est vrai aussi que dans chacune de ces activités que je viens de
signaler au bonheur-la-chance, il est possible d'atteindre au niveau d'un art
consommé, et à la limite d'exercer une action éminente sur la culture ambiante,
au même titre que l'homme qui créerait une science nouvelle ou un art nouveau,
ou qui renouvellerait une science ou un art déjà existants.

le niveau où elle se place, elle est indépendante de la richesse, de la délicatesse, de la puissance des moyens dont nous disposons. Quel que soit ce niveau, il est dans la nature de l'activité créatrice que nos moyens de départ s'approfondissent et se développent et que de nouveaux moyens apparaissent à mesure que la création se poursuit. De ce fait, le niveau de la création s'élève au fur et à mesure qu'on crée. C'est là un simple fait, qui ne doit rien à des considérations théoriques ou spéculatives ni à des intuitions transcendantes ou à des révélations exceptionnelles, mais qui s'enracine dans l'expérience vécue de la création (que celle-ci soit intellectuelle, artistique ou spirituelle) et que chacun peut constater par lui-même, pour peu qu'il prenne la peine d'être attentif aux effets immédiats du travail créateur sur celui qui crée. Voilà la réalité, bien différente du cliché courant comme quoi on naît cancre ou on naît génie, et cancre ou génie on reste (*).

(⁴⁹) Création et maturation (2) : point n'est besoin de "dons" pour créer

(10, 12 et 13 août) (**) J'ai dégagé dans la réflexion de hier et avant-hier les deux "axiomes tacites" du Groupe, qui fondent la grande mystification au sujet des "dons" et de la "création" et de la relation entre les deux. Le premier des deux, pour lequel j'ai déjà fait rapidement "la part du vrai et du faux", concerne plus particulièrement ces "dons" (ou "moyens") congénitaux qui sont censés décider de notre insertion dans la hiérarchie sociale (laquelle, dans le monde moderne tout au moins, se veut une "hiérarchie du mérite").

Le vrai : nous naissons avec des moyens différents, et même parfois inégaux en termes des critères de valeur retenus par la culture dans laquelle nous avons été formés ; et suivant les moyens dont nous disposons à un moment donné, le niveau de l'activité créatrice à laquelle nous sommes appelés à ce moment, et qui nous est alors accessible de plein pied, est plus ou moins modeste ou plus ou moins élevé (***) .

(*) Voir la suite de la réflexion dans la note suivante.

(**) Suite de la note précédente, de la veille et l'avant-veille.

(***) L'activité créatrice à laquelle "nous sommes appelés" à un moment déterminé de notre vie fait partie de celles dont nous serions immédiatement capables. (Mais le plus souvent, à supposer même que nous entendions l'appel, nous sommes persuadés du contraire!) C'est même celle dont nous sommes mieux et plus intime-

ment capables que de toute autre, du fait qu'elle nous est pour ainsi dire spécialement "destinée" à ce moment-là de notre existence, alors même qu'elle semblerait peut-être chose de peu de conséquence. Le plus souvent, la création part des "petites choses" pour s'élever vers les grandes, mais sans à aucun moment perdre le respect et le sens de la beauté pour les choses tant petites que grandes.

Le faux : ces "dons" ou "moyens" ne sont nullement fixés inexorablement à la naissance ("par le chromosome") comme on le prétend, mais ils sont de nature similaire à celle d'une "maturité de départ" (tant au niveau mental que spirituel), et sont appelés à se développer au cours de l'existence, au fur et à mesure que l'être "mûrit". Cette "maturation" est à prendre ici au sens plénier d'un processus créateur qui se situe entièrement en dehors du champ du "moi" (fidèle reflet du Groupe), mais concerne l'"âme" ou l'"esprit" de l'homme, et les facultés qui sont au service de l'esprit (*). Tout acte créateur, toute activité créatrice transforme l'être dans le sens d'une maturation, et par là approfondit ses moyens et fait apparaître des moyens nouveaux. Par là le niveau de la création s'élève au fur et à mesure que nous créons. Partis de moyens modestes et pour peu que nous leur soyons fidèles, c'est-à-dire que nous en fassions bel et bien usage créativement au lieu de les renier en les maintenant refoulés ou en jachère, nous pouvons au cours d'une seule existence fidèle et intensément créatrice accéder à des moyens insoupçonnés (dont nous-mêmes serons les premiers émerveillés (**)), et par là-même à une activité créatrice d'un niveau élevé, appelé peut-être (dans les cas limites) à jouer un rôle moteur visible et éminent dans

(*) Au sujet des relations entre le "moi", l'"âme" et l'"esprit", voir la note "La petite famille et son Hôte" (n° 1). Dans ce petit "tableau de famille", je n'ai pas pris le loisir d'inclure les principales facultés, dont certaines figurent d'ailleurs sous forme personnifiée dans certains de mes rêves. Je pense y revenir dans un livre ultérieur consacré plus spécialement à la psyché humaine.

(**) Tel a été notamment mon cas dans mon travail mathématique. J'étais doué en maths en classe c'est sûr (au point que notre instituteur me prédisait une carrière d'employé de banque...), mais rien d'extraordinaire. Comme je l'explique dans Récoltes et Semailles ici et là (dans ReS I et dans la Promenade à travers une oeuvre et notamment dans la section "L'importance d'être seul (n° 2)), débarquant à Paris en 1948 à l'âge de vingt ans, j'ai trouvé tous mes aînés du groupe Bourbaki, mais aussi bon nombre parmi mes camarades à peine plus âgés, beaucoup plus doués et plus brillants que moi, au point même que j'ai eu des doutes pendant un ou deux ans si je ne m'étais pas trompé de voie. Avec le recul, je me rends compte que ce sont précisément certaines particularités en moi qui faisaient que je n'étais pas brillant comme certains, mais d'une lenteur obstinée confinant à la patauderie, tant j'avais du mal à me résoudre d'apprendre sans comprendre, et sans comprendre à ma façon - que ce sont ces apparents handicaps qui m'ont pour ainsi dire "poussé" dans la voie d'une oeuvre et d'une vision dépassant de très loin tout ce que j'aurais pu rêver et m'imaginer au départ. Et en même temps

mes m o y e n s se sont multipliés d'une façon que je ressens comme prodigieuse, et ceci même encore après mon départ du monde mathématique, en 1970. Ces moyens même ont d'ailleurs constitué une tentation très forte, jusqu'à l'an dernier encore, pour me laisser happer à nouveau par une activité mathématique à bride abattue...

l'histoire de notre espèce (*).

Je sais par expérience que de telles transformations en profondeur, véritables percées préparées par un travail intérieur intense dans les jours précédents (**), peuvent s'accomplir en l'espace de quelques heures, voire (en ce qui concerne le moment crucial du passage d'un "seuil" décisif) en l'espace de minutes ou de secondes, pour déboucher, sous un soudain afflux d'énergie nouvelle, sur une période d'activité créatrice et de maturation (l'une et l'autre en vérité indistinguables) se poursuivant pendant des semaines et des mois, voire des années, avec un élan et une densité qui ne cessent de stupéfier et d'émerveiller celui-là même en qui elles s'accomplissent, lui faisant franchir un à un toute une cascade de "seuils" similaires. Celui qui a passé par une telle mutation de l'être, ou qui s'est trouvé porté en avant par une telle vague puissante de créativité, sait à quel point ses "dons" ou ses "moyens" au moment où s'accomplissait la métamorphose, ou au moment où il était saisi par la vague surgie des profondeurs et qu'il s'est abandonné à elle - à quel point ils étaient sans conséquence et en vérité dérisoires, sans rapport aucun et sans commune mesure avec ce qui s'est alors passé en lui. Ces dons et ces moyens, modestes ou brillants, sont de l u i , ils sont la mesure exacte de ses limites. Mais la Force

(*) Ce n'est pas par notre seule fidélité à nous-mêmes, cependant, que se trouverait déterminé, comme par un simple jeu de causes et d'effets, la vigueur et la rapidité de notre ascension, et jusqu'où il nous sera donné d'atteindre dans la présente existence terrestre. La fidélité représente n o t r e contribution à notre ascension, et je n'ai aucun doute que cette contribution est toujours efficace - que la fidélité est toujours créatrice, et que la création est toujours une ascension de l'être. Mais il y a aussi la part de Dieu, ce qu'on appelle la g r â c e , ou la Providence ou les desseins de Dieu nous concernant, ou aussi la "volonté de Dieu". La fidélité dépend de l'exercice de notre liberté, et la "grâce", de la liberté de Dieu. Et notre existence, dans la mesure où elle est créatrice c'est-à-dire où elle est bel et bien une "oeuvre", est oeuvre o c o m m u n e de Dieu et de nous.

Un exemple particulièrement frappant d'ascension mentale et spirituelle impressionnante, à partir d'un niveau de départ fruste et jusqu'au niveau d'une mission d'une importance historique exceptionnelle, est celui des premiers disciples de Jésus, devenus les apôtres de son Evangile.

(**) Sûrement d'ailleurs, ce travail conscient même très intense ne peut aboutir à une telle percée décisive que s'il a été préparé déjà par un travail plus ou moins inconscient beaucoup plus long, pendant des mois voire des années.

qui crée, elle, celle qui a pouvoir de métamorphoser et qui anime la vague le portant très loin au delà de ses limites - cette Force-là est sans limites. Elle est un infini qui est en lui, mais qui n'est pas lui ni de lui.

Se refuser à cette Force infinie, c'est aussi rester enfermé dans ses limites, c'est faire de celles-ci les murs d'une prison - et peu importe dès lors si ces limites sont un peu plus serrées ou un peu plus espacées, si la prison est un peu plus ou un peu moins étroite : étriquée ou de standing, c'est toujours une prison !

Acquiescer à la Force, avoir foi en elle, avoir foi en le meilleur qui est en nous (et qui n'est pas de nous...) et lui être fidèle, c'est aussi voir reculer sans cesse ces limites, qui dès lors marquent et délimitent une étape au lieu qu'elles nous enferment ; tels des jalons successifs scandant un long périple et dont chacun, aussitôt apparu dans le champ du regard du voyageur, l'appelle à le dépasser... (*)

Sans même l'avoir cherché, je viens de décrire en quoi consiste la différence entre les dispositions en celui qui crée, c'est-à-dire en celui qui acquiesce à la Force, à Dieu en lui, et en celui qui s'y refuse et qui se contente de "faire" ou de "produire" (et souvent même, de s'agiter...). Contrairement aux différences qu'établissent les "dons" et les "moyens", c'est ici non question de degré, mais d'essence. Et elle est sans rapport aucun avec ces dons et ces moyens, sans rapport avec la maturité. L'état créateur n'est pas, comme la maturité, le fruit d'un long passé, ce n'est pas l'état d'une oeuvre qui nous incombe (avec l'assistance de Dieu) (**) et que nous sommes libres, selon qu'il nous plait, de laisser en chantier ou de poursuivre. Il est dans l'instant - une grâce à nous offerte et par nous acceptée. Et c'est dans ce choix qui se pose à nous en chaque instant entre l'un et l'autre : accepter cette grâce en créant notre vie, ou la refuser en nous abstenant de créer, et dans notre latitude totale d'opter pour l'un ou pour l'autre, que réside véritablement le précieux et lourd privilège de notre liberté.

Quand l'action qui se propose à nous nous implique au plan spirituel, alors ce qui distingue l'acte créateur du "faire" d'une routine est de l'ordre de la vérité : l'être qui crée au plan spirituel, celui qui fait oeuvre spiri-

(*) On comparera cette image avec celle des "cercles invisibles" dans la "Promenade à travers une oeuvre" (ReS 0), notamment dans la section déjà citée "L'importance d'être seul" (n° 2).

(**) Pour cette image de "l'état d'oeuvre", voir la note "Mission et karma - ou l'apprenti et le Maître" (n° 24), notamment page N 67.

tuelle, est l'ê t r e e n é t a t d e v é r i t é . Cet état est une option ouverte à nous en chaque moment, au saint homme ni plus ni moins qu'au dernier des gredins. Une option, ou un appel - et le saint ni plus ni moins que le gredin est libre à chaque moment de suivre l'appel, ou de l'ignorer. Cette acceptation ou ce refus sont sans rapport avec les dons et les moyens spirituels dont nous disposons. Et est agréable à Dieu non pas celui qui dispose de grands moyens (car tous nos moyens sont néant devant Sa puissance), fut-il réputé saint et une merveille de sagesse spirituelle, mais celui qui, à son propre niveau et si humble que soit celui-ci, est en état de vérité.

Pour le dire autrement : l'être le plus fruste spirituellement, voire même le plus dévoyé, a pouvoir (si tel est son choix) de vivre authentiquement c'est-à-dire aussi de "vivre en vérité", selon ses humbles moyens, et par là (s'il reste fidèle à ce choix) de grandir spirituellement tout au cours de sa vie. Tout fruste qu'il soit, par sa fidélité à ce qu'il est au plus profond, en correspondant entièrement aux moyens modestes sans doute au départ mais bien réels et vigoureux par leur nature même, cet homme vit au niveau de la grandeur humaine qui est en chacun du seul fait qu'il est homme. Cette grandeur ne dépend en rien de nos moyens, elle est inhérente à notre nature d'être ayant liberté de créer. Et je connais tel autre aux moyens mentaux et spirituels exceptionnels qui se complait à en faire usage (de ceux du moins qui s'y prêtent) pour dominer, pour mutiler et pour détruire, se dégradant lui-même et gaspillant sa vie en s'efforçant de gâcher la vie des siens et de ceux qui l'entourent. L'imagination religieuse (si c'est bien elle, comme je crois) a créé une sorte de figure archétype pour l'être aux moyens hors du commun mais pervers, qui s'est voué à semer le désarroi et la détresse et à alimenter et propager le mal : c'est L u c i f e r , l'ange mystérieusement "déchu", par son propre libre choix.

Mais parmi les hommes, nul ne se fait devastateur qui n'ait d'abord été devasté, et qui n'ait acquiescé en secret et par son libre choix à sa propre mutilation. Et nul n'est devasté s'il n'y acquiesce en secret, et nul n'y acquiesce qui par là-même n'acquiesce aussi à cela en lui qui le pousse à son tour à dévaster (*).

* *
*

(*) Comparer avec la réflexion dans la note "Les deux versants du "Mal" - ou la maladie d'enfance" (n° 43).

En résumé : la question si tel acte ou tel travail dans lequel nous sommes engagés est un acte ou un travail créateur, ou s'il est au contraire plus ou moins mécanique (c'est-à-dire aussi, s'il collabore aux desseins de Dieu dans l'Univers, ou si c'est un poids mort de plus venant alourdir l'inertie universelle...), n'a rien à voir avec la présence ou l'absence, la richesse ou la pauvreté de nos "dons" ou de nos "moyens" (*). Avec les moyens les plus frustes nous pouvons être créateurs à notre humble niveau et par là croître mentalement et spirituellement dans notre être (et par là-même aussi dans nos "moyens") ; avec des moyens de génie nous pouvons nous laisser aller sur la pente d'une facilité et rabaisser notre travail à une production en série d'articles sélects et creux, venant alimenter notre vanité et celle d'autrui (**).

Par contre, tel gosse de trois ou quatre ans qui dessine ou qui peint une maison ou une mère en s'y mettant tout entier (et peu importe s'il est ou non "doué pour le dessin" ou s'il porte en lui une vocation d'artiste...), et tout morveux qu'il soit peut-être, crée. L'oeuvre est d'art et est unique, si humble et si maladroite soit-elle, et elle a qualité éternelle. L'enfant qui l'a créée, en laissant Dieu parler à travers lui et avec lui, est à jamais présent et vivant en elle. Celui qui la verrait demain ou dans mille ans (et peu importe quand, car cette oeuvre ne doit rien à la mode d'un temps...), et pour peu qu'il soit lui-même dans un état créateur propice pour l'accueillir, y retrouvera le créateur tel qu'il était quand il s'est donné tout entier dans son oeuvre (**).

(*) En d'autres termes, le deuxième "axiome tacite" au sujet de la création (dont il a été question dans la note précédente de hier et avant-hier) est entièrement et foncièrement faux !

(**) Il semblerait qu'un tel extrême était rare encore dans les siècles passés. Mais de nos jours et depuis une ribambelle de générations déjà, parmi (disons) les artistes aux grands moyens et devenus célèbres, ceux qui ont été corrompus par le succès ne se comptent plus et seraient bien plutôt la règle que l'exception.

(***) On comparera ces commentaires au sujet d'un dessin d'enfant avec ce qui est dit au sujet de la connaissance et de la création "artistiques" dans la section "La beauté des choses" (n° 48).

Presque toujours, quand l'enfant grandit et surtout à partir du moment où il va à l'école, son originalité créatrice a tendance à s'effacer derrière un souci d'imitation, celui de faire "comme les grands" ou comme le maître d'école dit de faire. C'est peut-être là un stade nécessaire dans la délicate évolution de l'enfance à l'état adulte, même dans une ambiance dans laquelle l'enfant serait encouragé à ne pas se contenter d'une imitation aveugle et à rester en contact avec sa créativité propre. La grande question surtout, c'est si l'enfant devenu adulte saura retrouver sa créativité originelle, ou pour mieux dire, s'il saura retrouver la qualité d'innocence, c'est-à-dire cette qualité d'enfance qui permet aux forces créatrices de s'exprimer librement, au lieu de leur opposer un écran plus ou moins étanche.

Quand cet enfant et son peuple et la civilisation qui l'a imprégné auront passé et seront depuis longtemps effacés de la mémoire des hommes, cette oeuvre et cet instant de grâce qu'elle capte vivent encore d'un éternel présent, dans la fraîcheur du jour où l'oeuvre fut créée, dans la Mémoire fidèle et aimante de Dieu l'Enfant...

(⁵⁰) Création et maturation (3) : "dons" et charisme

(13 août) (*) Quand je parle ici et dans la note qui suit de "moyens" d'une personne, je prends ce terme plus ou moins comme synonyme de "dons", avec seulement cette nuance que par le choix du terme "moyens", de préférence à "dons", j'entends souligner qu'il ne s'agit pas de capacités ou de potentialités **f i x é e s** (comme le laisse entendre le terme "dons" dans son acceptation courante), mais que celles-ci se développent au fur et à mesure que l'être mûrit mentalement ou spirituellement. Si les "dons" désignent d'habitude les "moyens à la naissance", il convient de noter cependant que ceux-ci ne sont pas de nature différente des "moyens" dont nous disposons à tout autre moment de notre existence. Tout comme ces derniers, ils sont le fruit d'une **f i d é l i t é** à sa propre nature créatrice, le fruit des moments créateurs passés, avec la seule différence que pour l'être nouveau-né, ce "passé" (mis à part sa vie intra-utérine, dont nous ne savons presque rien), est tout entier situé dans les existences antérieures : les "dons" d'un être à la naissance sont les "moyens" dont il disposait au moment de sa mort dans son incarnation précédente (**).

(*) Voir renvoi à la présente note dans l'avant-dernière note "Création et maturité (1) : les "dons" apparaissent en créant" (n° 48), page N 139.

(**) Si les "dons" (dans l'acceptation courante du terme) sont des "moyens" au sens où je l'entends ici, fruits d'une **m a t u r i t é** et "récompenses" d'une fidélité créatrice, on peut dire aussi qu'inversement nos moyens tels qu'ils se présentent à n'importe quel moment de notre existence, sont aussi, au plein sens du terme, des "dons" nous venant de Dieu. J'y ai déjà fait allusion dans une précédente note de bas de page (note de b. de p. (*) page N 142). En fait, l'expression de "récompense" (ou l'expression équivalente de "salaire" qu'on trouve ici et là dans la littérature mystique) est apte à induire en erreur. Il serait plus exact de voir la **fidélité** créatrice et le travail créateur qui la concrétise comme la **c o n d i t i o n p r é a l a b l e** qui nous rend apte à recevoir les "dons" que Dieu nous destine (et notamment nos "moyens" mentaux et spirituels), dons qu'Il est infiniment plus empressé à donner que nous ne le sommes généralement à les recevoir. Comparer avec les commentaires à ce sujet dans la note "Expérience mystique et connaissance de soi - ou la gangue et l'or" (n° 9), notamment page N 23.

Marcel Légaut signale qu'il arrive, dans une vie fidèle à sa mission, que des moyens apparaissent au moment où ils s'avèrent nécessaires pour telle étape de la mission, pour disparaître une fois que le besoin de ces moyens a disparu. On pourrait appeler "charisme" de tels moyens, accordés par Dieu par une grâce spéciale et en vue de certains desseins pour une durée limitée. Contrairement aux "moyens" dont j'ai parlé dans le texte, ces charismes ne sont pas dans la nature d'une connaissance faisant corps avec notre être comme partie intégrante de notre maturité et comme fruit d'une activité créatrice antérieure.

Il est possible que le "don de prophétie" soit toujours un charisme, et jamais un moyen "acquis", un "don" au sens que je viens de préciser. Ce qui est sûr, c'est que je ne me sens pas du tout "prophète", alors que j'ai pourtant eu la bonne fortune d'être favorisé de rêves prophétiques d'une grande portée (et au moment où je m'y serais attendu le moins !). Plus précisément, il m'est arrivé une seule fois dans ma vie d'être favorisé d'un charisme : c'était entre fin décembre et fin mars derniers, quand j'ai eu l'intelligence presque complète (ainsi me semblait-il du moins) de mes rêves. J'en étais tout fier et croyais que tout était arrivé, que mes valeureux efforts étaient désormais royalement récompensés - que j'avais "appris le langage de mes rêves". J'étais convaincu que c'était acquis pour la vie, que désormais j'étais branché sur le bon Dieu en permanence ! J'ai été pas peu frustré et déboussolé, après trois mois de lune de miel métaphysique, de devoir me rendre à l'évidence : si j'avais compris pour l'essentiel mes rêves pendant ces trois mois extraordinaires, à la faveur d'ailleurs d'un travail intense et passionné, ce n'était nullement parce que j'avais "appris la langue" (et n'avais plus qu'à m'y perfectionner...), mais parce que Dieu avait choisi, pendant ce temps-là, de Se mettre à ma portée.

Nul doute était-ce pour me permettre de "faire le plein", en somme, pour le message que j'ai mission d'annoncer. Cette grâce-là m'apparaît d'ailleurs si inouïe (et Dieu sait pourtant si j'ai été comblé dans ma vie de grâces sans prix...) que plus le temps passe, plus j'en reste confondu. Une sorte de dialogue ininterrompu avec le bon Dieu, ou de "leçon particulière" à Sa façon, se poursuivant nuit et jour pendant des semaines et des mois d'affilée ! A présent que je suis revenu d'une sorte d'inconscience outrepassante (croyant que cela allait se continuer comme ça jusqu'à la fin de mes jours...) et que je suis d'une ignorance moins énorme que je ne l'étais sur les voies de Dieu, cela me paraîtrait un véritable délire de m'imaginer qu'une chose aussi prodigieuse dont j'ai été favorisé puisse se renouveler. Déjà j'ai du mal à m'y faire (n'aurais-je pas rêvé ...?!) qu'entre tous, Dieu ait jeté Son dévolu sur ma personne qui laisse tant à désirer (Il le sait encore mieux que moi), et qui n'ai certes rien ni du saint ni du prophète...

(⁵¹) Les clichés du spirituel (1) : haro sur l'"erreur" et sur l'"ignorance"

(23 et 30 août) (*) Faut-il souligner encore que l'état de vérité n'exclut ni l'erreur, ni l'ignorance, pas plus que celles-ci n'excluent la création : ni la création "plénière" au plan spirituel, ni celle aux plans inférieurs. S'il en était autrement, le seul être qui crée et le seul être "vrai" serait Dieu Lui-même (et encore...). Il serait grand temps ici que l'humanité, et ceux qui (sans le savoir souvent) y donnent le ton, dépassent les poncifs sans cesse ressassés. On retrouve ceux-ci jusque sous la plume de certains des grands spirituels (qui sur ce thème ont tendance hélas ! à se borner à se répéter les uns les autres avec conviction...), pour qui "l'erreur" et "l'ignorance" est le lot désolant et la tare déplorable des êtres enfoncés dans les noires ténèbres de la non-spiritualité.

Pour une fois, on peut constater chez les scientifiques, ou du moins chez les meilleurs et les plus ouverts parmi eux, plus de discernement et plus de modestie que chez les spirituels. D'une part, ils comprennent l'aspect tout relatif de la notion d'erreur, et surtout de celle d'ignorance : nous sommes tous l'ignorant de quelqu'un, ne serait-ce que de celui que nous serons demain ou dans l'heure suivante déjà, pour peu que nous n'ayons pas gaspillé notre temps d'ici-là... D'autre part, ils savent par expérience quotidienne le rôle crucial, non seulement inévitable mais surtout indispensable et fécond, de l'erreur dans la démarche même de la découverte. Et je peux ajouter qu'il en est ainsi tout autant dans la découverte au plan spirituel, que pour la découverte scientifique. Une "erreur" qui, sous forme d'une affirmation qui s'avèrera fausse, met le doigt sur une question névralgique qui restait jusque là ignorée, est infiniment plus féconde que mille banales "vérités" qui égratignent la surface (si tant est qu'ils aillent seulement jusqu'à la toucher...). Et peu importe dès lors si celui qui, mû par une préscience obscure et profonde, a dégagé l'affirmation féconde, la croyait vraie hardiment, ou s'il la faisait sous toutes réserves, à titre d'hypothèse revêtant une forme affirmative (**), dans les dispositions de prudence d'une plus grande maturité.

(*) Voir renvoi à la présente note dans la sous-section "L'acte oeuvrant "le bien" est l'acte pleinement créateur" (n° 56,4)), p. 242.

(**) Il s'agit donc là de dispositions liées au tempérament ou à l'état de maturité de celui qui a su toucher la question névralgique, et qui ne modifient en rien la valeur créatrice de l'acte, pas plus que celle-ci n'est affectée par le contenu de la réponse, affirmative ou négative, qui finira par être donnée. J'ajoute que dans le cas de la recherche mathématique, c'est depuis plus de deux

mille ans une pratique courante et irremplaçable, de "tester" une proposition douteuse en prenant celle-ci comme "hypothèse" de départ, c'est-à-dire en la supposant vraie, quitte à tomber éventuellement sur une contradiction et à conclure alors qu'elle est fautive ("démonstration par l'absurde" de la négation de la proposition). En fait, comme je le souligne dans les deux premières sections de Récoltes et Semailles (cf. note de b. de p. qui suit), cette façon de "tester" est la démarche spontanée de la découverte dans tous les domaines et sur tous les plans de la connaissance. Il est d'autant plus étrange qu'il y ait à son sujet une si étrange méconnaissance, y compris parmi ceux-là même qui la pratiquent tous les jours ! Voir à ce sujet dans Récoltes et Semailles la section "Infaillibilité (des autres) et mépris (de soi)" (ReS I, n° 4), ainsi que dans le présent livre la note "La mystification - ou la création et la honte" (n° 46).

Dès les premières pages de Récoltes et Semailles, je m'exprime à ce sujet (*), tant une compréhension du rôle fécond et irremplaçable de l'erreur dans tout travail de découverte m'apparaissait déjà importante (et trop souvent manquante). La réflexion poursuivie depuis quatre mois avec l'écriture de La Clef des Songes, et les lectures qui l'ont accompagnée, m'ont pleinement convaincu qu'au plan spirituel (et plus particulièrement dans la connaissance de soi), tout comme au plan de la connaissance intellectuelle, l'erreur tout comme l'ignorance est inséparable de la condition humaine. Je dirais même que cette faillibilité foncière, même des plus grands d'entre nous (**), est plus essentielle encore au plan spirituel qu'au plan de la pensée qui découvre, et notamment celui de la pensée scientifique. Une fois en effet qu'on a compris que les "explications" et les "modèles" qu'on invente pour l'Univers des "phénomènes observables" n'épuisent jamais le réel qu'ils s'efforcent de comprendre ou de décrire, qu'ils en donnent au mieux une appréhension et une approximation plus ou moins réussie et plus ou moins éclairante, plus ou moins fine ou grossière, on est par là-même conduit à voir dans toute affirmation sur ce réel une "hypothèse" plus ou moins féconde ou plus ou moins aberrante, avancée dans le contexte d'une "théorie" particulière. En dehors de la seule mathématique, où la distinction entre proposition "vraie" et "fautive" garde un sens technique clair et important, la notion même d'"erreur" dans les sciences tend à s'estomper ou du moins à se relativiser, du moins dans un travail

(*) Voir les deux premières sections de Récoltes et Semailles, datées de juillet 1983 : "L'enfant et le bon Dieu" et "Erreur et découverte" (ReS I, n°s 1,2).

(**) Parmi ces "plus grands" parmi les spirituels, aux yeux de la chrétienté notamment, je pense tout particulièrement à Jésus (sur lequel je reviens plus bas), et aux apôtres, lesquels tout comme Jésus lui-même voire (en ce qui concerne Saint Paul) plus encore que lui, ont constitué pour les chrétiens depuis deux millénaires une autorité intangible. J'examine la question de leur faillibilité dans les notes n°s 21, 22, 26, 27, 28.

théorique qui ne se hasarde pas à faire des p r é d i c t i o n s précises, que l'expérience peut confirmer ou infirmer. Mais il n'en est nullement de même au plan de la connaissance spirituelle et de la découverte de soi. Sauf chez un être qui serait spirituellement avachi ou mort (état qui de nos jours est plutôt la règle, il est vrai, que l'exception...), le sursaut intérieur qui nous fait ressentir (disons) tels actes ou comportements comme crapuleux, ou iniques, malhonnêtes, indécents, "immoraux", ou au contraire la joie et l'élévation que nous éprouvons devant ce qui nous apparaît comme les signes d'une véritable grandeur humaine - ce sont là des choses qui font corps de façon trop intime et trop indissoluble avec celui que nous sommes, pour que nous puissions songer de bonne foi et sans nous mutiler nous en distancer, en prétendant n'y voir qu'une sorte de "résultante" émotionnelle d'"hypothèses" ou de "conventions" tacites ou explicites caractérisant tel milieu culturel dont nous nous trouvons faire partie. Alors qu'il est vrai pourtant que c'est bien à ce niveau-là surtout, celui de la réalité spirituelle, que le conditionnement social agit avec une force telle qu'il efface chez la plupart toute velléité d'une perception autonome de réalités de nature spirituelle, et étouffe dans l'oeuf toute velléité d'une prise de connaissance de soi-même...

Cela fait partie, semblerait-il, des réflexes invétérés dans la psyché humaine, que de c o n f o n d r e l a g r a n d e u r h u m a i n e a v e c l ' i n f a i l l i b i l i t é . Ce réflexe ne joue pas seulement vis-à-vis de ceux qui, souvent avec raison, sont considérés comme les grands Sages et les grands Instructeurs dans l'histoire de notre espèce, ceux auxquels une tradition séculaire a voué un culte (qui invariablement prend la forme de l'idôlatrie...). Mais le moindre despote (tels Hitler et Staline, pour ne citer que ceux-là), et le moindre Guru déifié par ses disciples et souvent par lui-même, parfois jusques aux célébrités du sport et du spectacle, se trouvent investis d'une sacralisation similaire, les auréolant des attributs de l'omniscience et de l'inafaillibilité. Du moment qu'on fait crédit à quelqu'un de quelque "grandeur" et que dès lors on l'élève au nombre des " G r a n d s " ou qu'on le proclame l e Grand, il se produit chez presque tous un déclic d ' a b d i c a t i o n plus ou moins totale de ses propres facultés de perception et de jugement, au bénéfice de l'autre promu Idole, et investi de l'attribut de l'inafaillibilité. Cette abdication se pare de noms au goût de l'usager et toujours du meilleur effet, comme "foi", "amour", "piété", "dévotion", "dévouement", "fidélité", "admiration"... J'y vois une des manifestations les plus insidieuses et les plus tenaces de l'"esprit du troupeau", enracinée dans la secrète mésestime de soi-même et compensation "en positif" de

l'intime conviction d'impuissance, profondément imprimée dans la psyché (*) par la répression du Groupe subie dans l'enfance (**).

Ces réflexes millénaires ont pesé d'autant plus lourdement sur l'histoire spirituelle de l'humanité que les spirituels eux-mêmes, et jusqu'aux plus prestigieux et les plus grands parmi eux, n'en ont pas été plus exempts que le commun des mortels (***). Par là, ils me semblent avoir une lourde part de responsabilité dans l'immobilisme millénaire des "grandes religions" (****) dont celles-ci sont si fières, se bornant à transmettre de génération en génération un héritage intangible (*****). L'illustration la plus "dingue" de toutes peut-être, du moins

(*) Il a été question déjà précédemment de la compensation "en négatif", par les pulsions malveillantes et destructrices, notamment dans la note "Les deux versants du "Mal" - ou la maladie d'enfance" (n° 43).

(**) Pour une autre cause potentielle de cette "secrète mésestime" de soi-même, voir cependant la note "L'enfant et son dressage - ou le visiteur malvenu" (n° 40).

(***) Les seuls spirituels dont j'aie connaissance par leurs écrits qui ne donnent pas dans l'idéalisation idolâtrique des grandes Autorités religieuses ou dans l'image conventionnelle du "Sage", du "Eveillé", du "Saint", de l'homme "qui a réalisé Dieu" (ou quelque autre nom qu'on lui donne) sont Gandhi, Krishnamurti et Légaut. Avec cependant cette réserve importante pour Krishnamurti, que cette idéalisation conventionnelle qu'il a suspercer à jour chez les autres et dépasser vis-à-vis de ceux qui furent ses Maîtres et ses Modèles a réapparu, aussi forte que jamais, dans sa vision de lui-même.

(****) Cette "lourde part de responsabilité" que je leur vois est une appréciation toute personnelle, est-il besoin de le préciser, et je ne suis nullement sûr que Dieu voie les choses de cette façon. Je pense notamment aux mystiques, me disant que si à Ses yeux leur responsabilité dans la stagnation spirituelle millénaire était aussi grande qu'il me semble, il se montrerait plus réservé à leur égard ! Il faut croire que leur amour de Dieu et le don sans réserve qu'ils Lui font de leur vie et de leur personne, et leur amour aussi pour les autres, sont comptés premiers par Lui, tandis que leur cécité voire leur aveuglement provenant du conditionnement culturel, qu'ils partagent avec l'ensemble de tous leurs contemporains, soit tenu par Dieu pour négligeable. (Comparer avec la réflexion sur Sainte Thérèse dans la note "Expérience mystique et connaissance de soi", n° 9, notamment page N 29.) Aussi, alors qu'en termes de saine raison sans plus leur influence sociale culturelle visible pourrait sembler lourdement négative, je suis persuadé que leur influence sur les destinées spirituelles de l'humanité, invisible à tout oeil humain qui ne soit pleinement éveillé à la réalité spirituelle, est hautement bénéfique et d'une valeur sans prix. Et je n'exclus nullement qu'il en soit de même pour les apôtres (qui n'avaient pourtant rien de mystique) et même de Saint Paul (ma bête noire, on aura remarqué, tout attachant qu'il soit...). Le bon Dieu ne m'a rien fait savoir à ce sujet, d'ailleurs, et je doute qu'Il juge utile de le faire jamais...

(*****) Sans compter la fâcheuse tendance des dites religions (faisant partie de leur "immobilisme millénaire") à toujours se ranger du côté du fric et du pouvoir. C'est là une chose dont aucun des spirituels dont j'ai connaissance, à l'exception

tout au plus de Légaut, n'a eu l'air de jamais s'apercevoir, tant ça semble à tout le monde aller de soi...

celle qui crie le plus fort à mes oreilles, se trouve dans le pieux escamotage théologique du message de Jésus (dûment déifié au préalable), poursuivi (à la suite des apôtres) depuis deux millénaires par les Eglises qui se réclament de lui ; et toutes les aberrations, toutes les corruptions et tous les crimes qui l'ont accompagné (sans qu'aucun des grands spirituels chrétiens ne fasse mine seulement d'en prendre note...).

Ce n'est pas un hasard, sûrement, que c'est dans la tradition chrétienne, éclairée par les flammes des bûchers, que la peur de l'"erreur" (tout comme celle de la mort...) a été entretenue avec le plus d'assiduité, et qu'elle a atteint des dimensions véritablement névrotiques. Ce n'est plus seulement le ron-ron de rigueur sur les "mondains" qui se complaisent, hélas ! dans l'erreur et dans l'ignorance. Mais depuis Saint Paul déjà, l'"erreur" (c'est-à-dire ce qui s'écarte de la doctrine décrétée officielle) a pris nom d' *h é r é s i e* , et le devoir de l'Autorité est de l'extirper. Les bûchers du bon vieux temps se sont éteints, mais la mentalité n'a pas changé. Pas dans l'Institution tout au moins. Et il y a peu de chances qu'elle change avant le Choc. A ce moment elle changera, ou l'Eglise disparaîtra.

Il y a un réflexe insidieux, enraciné dans la langue même, qui consiste à opposer " *v é r i t é* " et " *e r r e u r* " , et qui se double d'un réflexe culturel qui assimile l'"erreur" à un " *m a l* " , voire même (et c'est là la règle dans les Eglises chrétiennes depuis les origines) à une *d é p r a v a t i o n* de la personne qui fait erreur. C'est pour moi un sujet d'émerveillement comment un confusionisme aussi phénoménal, témoignant d'une aussi prodigieuse ignorance, a pu se maintenir jusqu'à nos jours encore et tenir le haut du pavé chez presque tous, y compris et surtout chez ceux qui se réclament de la "spiritualité". Déjà au stade de l'expérience quotidienne la plus banale, on constate que le fait qu'un être soit "vrai", ou plus précisément, qu'il se trouve dans un "état de vérité", n'empêche nullement qu'il adhère à des vues sur le monde et sur lui-même qui sont "erronées", et ceci d'autant plus que sa maturité spirituelle sera encore fruste. Mais même les êtres arrivés au faite de l'humain, devenus *u n s* avec Dieu en eux autant qu'il peut être donné à l'homme de l'être dans sa vie terrestre, n'en sont pas pour autant exempts de la liberté et du risque d'errer, inséparable (semblerait-il) de la condition humaine jusqu'à aujourd'hui encore.

Même ces êtres bénis entre tous sont imprégnés, tout comme le dernier parmi nous, des valeurs et des idées de la culture environnante, alors même qu'ils arrivent pourtant à s'en dégager plus qu'aucun autre de leurs contemporains.

La façon dont l'être se confronte à ces limites-là, et dans quelle mesure il les dépasse à force de créativité pour accéder à une autonomie intérieure plus ou moins totale - c'est là véritablement l'essentiel de son aventure spirituelle (*), et la vraie mesure de sa stature d'homme (**). Mais même aux plus grands, semble-t-il, il n'a pas été donné jusqu'à présent d'accéder à l'autonomie spirituelle totale, les faisant échapper totalement aux limites marquées par le temps et le lieu. Jésus lui-même, ce grand parmi les Grands, n'a pas mis en doute la croyance commune de son temps en un "enfer" et en un "paradis", lieux de châtiements ou de récompenses éternels (***), laquelle à juste titre apparaît comme véritablement aberrante à tout esprit qui n'a pas été marqué dès son jeune âge par une telle croyance, ou qui aura su s'en dégager (****).

(*) Comparer avec les réflexions dans la section "Création et répression - ou la corde raide" (n° 45), dans la note "Présence et mépris de Dieu - ou la double énigme humaine" (n° 41), et enfin dans la sous-section "Vérité ou obéissance ? - ou l'homme face à la Loi" (n° 56, 2°).

(**) Si j'y vois "la vraie mesure de sa stature d'homme", c'est en me plaçant dans l'optique de l' a u t o n o m i e i n t é r i e u r e , que je prends comme le signe et la mesure par excellence de la l i b e r t é s p i r i - t u e l l e . Pourtant il est possible qu'aux yeux de Dieu, cet aspects-là soit second devant celui de l' a m o u r de Dieu et des hommes. (Comparer avec note de b. de p. (****) page N 151.) Certes, comme je le souligne ailleurs, "la vie de l'esprit est une, et liberté et amour ne peuvent être séparés - qui mutile la liberté, mutile l'amour". (Voir la note "Les apôtres sont faillibles - ou la grâce et la liberté", n° 21, page N 55.) Mais il est vrai aussi que les mystiques ont souvent manqué d'autonomie spirituelle, sans pour autant avoir manqué d'amour. (Alors que chez moi ce serait plutôt l'inverse...) J'avoue que je suis loin d'y voir clair ! Si ce n'est que Jésus, lui (et avant lui Bouddha), a été grand par l'un e t par l'autre - par l'amour, et par la liberté...

(***) Comparer avec la note "L'enfer chrétien - ou la grande peur de mourir" (n° 28). Il est à souligner que dans la tradition chrétienne, telle qu'elle s'est développée à partir des élaborations doctrinales des apôtres, les idées d'enfer et de paradis ont faussé la vie religieuse et la relation à la mort à un degré qui ne me paraît atteint dans aucune autre religion, y compris la religion juïque telle qu'elle avait imprégné les univers mentaux de Jésus et de ses disciples (devenus ses apôtres). Au regard de la seule raison humaine, il semblerait qu'à cet égard parmi d'autres, les apôtres aient rendu un bien mauvais service à la chrétienté dont ils allaient être, après leur Maître mort et glorifié, les premiers ferments...

(****) Il va de soi qu'il n'y a absolument aucune commune mesure entre l'activité créatrice spirituelle et intellectuelle requise de nos jours pour se dégager de la croyance à l'enfer et au paradis, pour celui qui (par extraordinaire) aurait grandi dans un milieu familial imprégné de cette croyance, et celle qui aurait été

requis de la part d'un juif du temps de Jésus. On est fondé à penser que si la vie de Jésus n'avait pas été coupée dans sa fleur, il n'aurait pas manqué, en continuant à mûrir par un travail intérieur intense, de réaliser le caractère aberrant de ces croyances. Ce qu'il a réalisé par contre, et qui était plus essentiel que toute adhésion ou tout retrait d'adhésion à telle ou telle croyance particulière, c'est la primauté de l'ê t r e sur la croyance, de la f o i créatrice sur toute doctrine religieuse et sur toute Loi. Dans sa courte vie, il est allé d'emblée à ce qui allait être l'essentiel de sa mission unique, à ce qu'aucun homme peut-être avant lui, ni longtemps encore après lui, n'a su voir pleinement.

Peut-être Légaut est-il le premier homme, et surtout le premier "spirituel", à avoir eu l'autonomie intérieure et le courage de voir et de dire clairement que la véritable grandeur humaine, et même là encore où elle en vient à atteindre au divin, n'a rien à voir avec la prétendue "infaillibilité" dont l'esprit humain, apesanti par une tradition immémoriale, s'est plu de tous temps à l'entourer (*). Cet attribut fallacieux, dont la piété des générations se plaît à orner ceux qui lui paraissent grands, comme par un manteau d'apparat brodé d'ordres gros comme ça et de médailles, ne fait que cacher par du clinquant à quatre sous ce qui fait l'essence même de la grandeur spirituelle. Suivant ces clichés, rien de plus facile et de plus agréable que d'être "grand", d'avoir été favorisé par Dieu (ou par les Parques...) de la science infuse et infaillible, une sorte de "Tarzan" spirituel en somme, garanti invincible ! Tous les problèmes sont résolus d'office, à

(*) C'est là peut-être la chose la plus importante que j'aie pleinement comprise par la rencontre avec la pensée de Légaut. Je le savais déjà au niveau de la création intellectuelle, mais restais à demi prisonnier encore des images conventionnelles de rigueur, en ce qui concerne les Grands de la vie spirituelle. Il est vrai que la lecture récente de bon nombre de mystiques, ainsi que les réminiscences de lectures plus anciennes, ont également contribué à l'écllosion de cette compréhension. Une deuxième chose dont je suis redevable à Légaut, c'est d'être à présent parfaitement au clair que Jésus n'était nullement "Dieu-le-Fils", prévu de toute éternité pour le sacrifice sanglant (dont le sens, j'avoue, m'échappait), mais bien un h o m m e , créant au jour le jour sa vie et sa mission - et que c'est dans cette h u m a n i t é de Jésus, et non dans les attributs divins qu'on lui a prêtés généreusement (comme lui ayant appartenu de droit de toute éternité), que réside son unique grandeur. La troisième chose, cruciale pour une intelligence de la mission de Jésus et dont nous sommes redevables à Légaut, est une compréhension du sens de sa mort, dégagée des connotations immémoriales et désormais dépassées (encore qu'incomprises...) de sacrifice sanglant qui serait agréable à Dieu et aurait pouvoir (sous certaines conditions tout au moins) de rendre nulles et non avenues les fautes des hommes. Toute cette doctrine sacrificielle de la "rédemption" ou du "rachat" des péchés, laquelle m'avait toujours semblé étrangement obscure, et comme chargée à craquer d'angoisse contenue qui n'ose pas dire son nom et encore moins se regarder dans les yeux, m'apparaît à présent comme étrangement artificielle, forcée, abstruse, à la limite du névrotique - à force peut-être, simplement, d'être anachronique ! Même sans être chrétien ni me sentir appelé à le devenir jamais, c'est pourtant un soulagement d'en avoir enfin le coeur net et d'y voir clair.

tout moment on sait exactement ce qu'il y a à faire, sans compter l'admiration fervente et bien méritée dont les générations reconnaissantes entourent ses hauts faits. Quoi de plus chouette et de plus gratifiant que d'être "grand", dommage seulement que ce soit toujours réservé aux autres... (*).

Pour en revenir à la sempiternelle opposition

vérité - erreur , vrai - faux ,

et les abus et contresens grossiers qui y sont liés, il convient de se rendre compte que les termes "vérité", "vrai" et "faux" ont chacun deux acceptions très différentes, et qu'il faut bien se garder de confondre. D'une part ils s'appliquent à une affirmation, une pensée, une opinion, une croyance, une doctrine, une théorie - bref à un produit de l'esprit humain, à quoi on est invité à donner son adhésion ou à la refuser, sur la validité duquel on est appelé à se prononcer. A supposer que cette "affirmation" ou "proposition" (pour lui donner ce nom) soit formulée et appréhendée avec assez de soin pour qu'elle ne soit purement verbale mais comporte bel et bien un sens, la question de sa validité se pose bel et bien, et dans les cas bien tranchés la réponse peut s'exprimer alors par les jugements de "vrai" et de "faux", mutuellement opposés (**). L'affirmation vraie est qualifiée de "vérité", l'affirmation fautive ou erronée d'"erreur". Quand l'affirmation concerne la réalité spirituelle, il n'y a d'ailleurs aucune méthode, aucun critère "objectif" pour décider de son caractère "vrai" ou "faux" (***). Mais même dans ce cas-là, un jugement en "faux" ne devrait, du moins chez l'être éclairé, comporter aucune nuance réprobatrice ou péjorative au niveau spirituel ou moral, à l'égard de celui qui fait l'affirmation erronée, dès lors qu'il n'y a aucune raison expresse de supposer que l'erreur soit délibérée et qu'il y ait intention

(*) Il y a eu, il est vrai, la croix du Christ et les désagréments similaires par où ont eu à passer certains martyrs. Mais ce n'était là, après tout, qu'un mauvais moment à passer et la moindre des choses, surabondamment compensée par les béatitudes célestes et par l'admiration non moins béate et non moins éternelle du troupeau au grand complet des fidèles...

(**) La délicatesse et la courtoisie dans la conversation courante conduisent pourtant à nuancer. Quand on se propose de rectifier une affirmation erronée d'autrui, on ne songerait guère à lui dire "c'est faux" ou "c'est pas vrai", mais si on ne met en doute sa bonne foi on dira plutôt "tu fais erreur" ou "tu te trompes". Il est d'autant plus remarquable que la pensée, dès qu'elle se trouve inflatée par un propos doctrinal, phisosophique ou "spirituel", ait à tel point tendance à perdre le sens de telles nuances élémentaires !

(***) Comparer avec la section "Dieu ne se définit ni ne se prouve" (n° 25) et avec la note "Dieu constamment se cache" (n° 19).

d'induire en erreur (*) ; en d'autres termes, que l'"erreur" soit en réalité mensonge . Je crois pouvoir m'avancer à dire que telle est du moins l'attitude de Dieu Lui-même, qui ne compte à charge à l'âme aucune de ses erreurs de bonne foi, dues au manque de maturité ou de perspicacité, quelques lourdes par ailleurs que puissent en être les conséquences (**).

Toute autre est la situation où les termes "vrai" ou "faux" sont utilisés pour qualifier non pas un produit de l'esprit, mais une personne, ou l'état dans lequel se trouve une personne à tel moment. Cette fois, ils ne qualifient plus, comme tantôt, une réalité essentiellement intellectuelle (alors même que l'affirmation en cause porterait sur la réalité spirituelle), mais bien une réalité spirituelle, entièrement différente. L'être "vrai" ou en "état de vérité" est l'être "agréable à Dieu", celui qui collabore directement à Ses desseins, à quelque niveau qu'il se trouve ; c'est l'être authentique, fidèle à sa nature créatrice spirituelle, l'être en devenir sur la voie de son cheminement spirituel (***) . Par opposition, l'être "faux" est l'être en état d'inauthenticité, en état de mensonge. Un être peut être "vrai", alors qu'il se trouve dans un état d'ignorance spirituelle crasse et pétri d'erreurs. Par cette qualité de vérité il se bonifie et accède à un état d'ignorance moins absolue, lequel lui aussi (si l'âme reste fidèle à elle-même, si elle reste "vraie") s'affinera encore... Inversement, celui qui aura lu et jaugé tous les livres et qui serait lui-même un puits de sagesse, est libre néanmoins de se laisser aller à un état de mensonge. Toute sa sagesse alors ne lui servira à rien, sinon à s'empêtrer plus subtilement encore dans ses illusions grossières et dans ses contrefaçons.

On voit ainsi que le même terme,

"faux", ou "le faux",

(*) Dans la tradition des Eglises depuis les origines, cela a été une véritable perversion de l'esprit, consacrée par la tradition, de tenir comme chose allant de soit la présence d'une telle intention malveillante d'induire en erreur (pour le seul plaisir de mal faire faut-il croire...), dès qu'une opinion exprimée sur quelque question qui paraît relever de "la doctrine", se révèle contraire à l'orthodoxie. Je n'ai pas eu connaissance d'une aberration aussi extrême dans le fanatisme doctrinal dans aucune autre religion.

(**) Comparer avec ce qui est dit à ce sujet dans la sous-section "Le parent mal-faisant - ou le mal par ignorance" (n°s 56,3), notamment bas de la page 236 et haut de la page 237..

(***) Pour une énumération canonique et doctrinalement exhaustive des caractéristiques théologiques dudit état, voir, dans l'Arbre du Bien et du Mal (section n°56) la branche 5° "L'état de vérité est l'état pleinement créateur".

suivant qu'il qualifie une affirmation (plan intellectuel (*)) ou une personne (plan spirituel) prend les deux connotations totalement différentes

erreur , ou mensonge .

De même, le même terme

"vrai", ou "le vrai", "vérité" ,

prend dans ces deux contextes différents des connotations d'une nature entièrement différente et qui pourtant, par une tradition millénaire apparemment commune à toutes les grandes religions (mais poussée jusqu'à ces extrêmes les plus aberrants par la religion chrétienne), sont confondus par presque tous. C'est ainsi que se maintient jusqu'à aujourd'hui, y compris parmi les personnes les plus cultivées et les plus averties, un confusionnisme saisissant entre d'une part les propositions (variant à l'infini d'une personne à l'autre) qui sont qualifiées de "vérités", et d'autre part la qualité de vérité d'un être. Celle-ci en vient à être réduite (dans l'esprit de presque tous) à l'acceptation de telles "vérités" présumées, prises comme étalon de véracité par celui qui se sent appelé à juger (**).

(52) Les clichés du spirituel (2) : haro sur le doute et sur l'assurance

(23 et 24 août) (***) Je laisse entendre ici, en passant, que nous n'aurions pas de facultés de perception spirituelle par nous-mêmes, que seul Dieu en nous perçoit la réalité spirituelle ; que pour connaître celle-ci, nous n'aurions d'autre moyen que l'écoute de la "voix intérieure", par laquelle Dieu (quand Il le juge bon) veut bien nous la faire connaître. Une fois de plus on frôle ici au passage la question de la "part de Dieu, part de l'homme" dans la création, dont traitait

(*) Comme je l'ai déjà laissé entendre en passant plus haut, cet usage du terme "faux" concerne bien une réalité i n t e l l e c t u e l l e , alors même que l'affirmation qu'il qualifie concernerait la réalité s p i r i t u e l l e . Comparer avec la réflexion dans la note "Eros et Esprit" (1) - ou le surcroît et l'essentiel" (n° 32), notamment page N 95 (2° alinéa).

(**) Tel a notamment été, à très peu de choses près (à la suite de Saint Paul l'emportant la main haute sur le message de Jésus), l'attitude officielle de l'Eglise Catholique , avalisée tacitement ou explicitement par tous les "grands spirituels" de la chrétienté depuis deux mille ans.

(***) Voir renvoi à la présente note dans la sous-section "L'état de vérité est l'état pleinement créateur" (n° 56,5), page 244).

justement la section précédente ("Création et voix intérieure", n° 55), et à laquelle je ne prétends nullement avoir une réponse, mais surtout pas une réponse bien tranchée. Il se pourrait que plus un être accède à un degré de maturité spirituelle élevé, et plus aussi se développent en lui des facultés d'appréhension spirituelle propres, "autonomes" par rapport à Dieu - et pourtant, plus aussi il tend à se faire un avec Dieu en lui (*) ! Je soupçonne d'ailleurs que non seulement nous ne saurons jamais le fin mot de la question de la "part de l'homme", mais de plus, que cette question n'est peut-être pas une question vraiment fertile (**). Pour autant que je sache, les "grands mystiques" (***) ne la posent

(*) On peut penser que cette communion croissante avec Dieu en nous, à mesure que notre maturité spirituelle progresse, se concrétise par une présence toujours plus constante de la voix de Dieu en nous, et par une écoute de plus en plus attentive et délicate de cette voix. (Je me trouve moi-même aux tout premiers stades d'une telle évolution...) Cela suffirait à "expliquer" que les facultés d'appréhension spirituelle se développent, sans avoir à supposer qu'elles nous soient propres, c'est-à-dire "autonomes par rapport à Dieu". Cela revient à dire plus ou moins que ces facultés ne sont ni plus ni moins que nos facultés d'écoute de la voix de Dieu en nous, impliquant aussi et surtout celle de discerner cette voix des voix parasites provenant du moi et d'Eros, voire du corps.

(**) Je n'entends pas dire par là que cette question ne soit utile, et même que le moment n'arrive où on ne peut s'empêcher de se la poser, un moment où il est indispensable de se la poser, au lieu de se contenter de l'écarter comme importune, ou (ce qui revient au même) de lui donner peut-être la réponse toute faite qui nous viennent de telle "autorité" (alors que les "autorités" n'ont fait peut-être que se répéter les unes les autres !). Plutôt, je voulais suggérer qu'il est peut-être inutile, une fois la question bien vue, de s'obstiner à vouloir lui trouver coûte que coûte une réponse qui nous satisfasse, et qu'il vaut mieux rester dans l'expectative des éléments de réponse qui pourront venir d'eux-mêmes, à mesure que notre expérience spirituelle s'enrichit et s'approfondit.

(***) J'utilise cette expression "les grands mystiques" avec réticence et sous toutes réserves, d'où les guillemets. Dans l'usage courant, qu'il s'agisse de mystiques ou d'autre chose, le qualificatif "grand" ne signifie guère autre chose que : ceux qui pour une raison ou une autre sont particulièrement connus ou célèbres. Chez les mystiques, cela revient pratiquement à dire : ceux qui ont laissé un témoignage écrit et publié qui soit communément accessible et lu de nos jours. Pour les mystiques chrétiens, il y a aussi la consécration officielle de ceux qui ont été canonisés par Rome. Je doute cependant que le bon Dieu soit impressionné par les décrets du pape en matière de "sainteté", pas plus que par le prestige ou la vogue plus ou moins grands de tel ou tel mystique auprès du public croyant ou non croyant. Il ne me paraît nullement exclu, ni surtout contraire à ce que je connais des voies de Dieu, que certains des mystiques qui sont les plus "grands" à Ses yeux soient demeurés ignorés de l'histoire. Il est vrai aussi que de ceux que j'ai eus la possibilité de lire jusqu'à présent, parmi les gens en réputation de "sainteté" ou d'être des "grands mystiques", s'il en est certains qui m'ont donné l'impression d'une spiritualité de pacotille, il en est d'autres dont j'ai pu apprécier les qualités d'authenticité et de "grandeur" : Sainte Thérèse d'Avila, Maître Eckehart, l'auteur du "Nuage de l'Inconnaissance", Râmakrishna, Marcel Légaut. Nul doute qu'il s'y joindra de nombreux autres encore, au fil de mes lectures projetées...

jamais. Par contre ils affirment sur tous les tons et d'une façon toujours sans réplique, comme le fondement quasiment de toute connaissance spirituelle, que t o u t e créativité en l'homme (et tout ce qu'il y a de bon en lui et en ses faits et gestes, à supposer qu'il y ait quelque chose de bon...) est de Dieu, et de l'homme, r i e n ! Je ne crois pas que ce soit tout à fait exact (*), mais placé devant le mystère, c'est là sans doute l'attitude intérieure la plus fertile (**), prenant les devants sur la tendance si fortement enracinée en nous de tirer vanité de nos oeuvres et de nos actes.

La chose ici qui me pose pourtant problème, c'est que souvent cette attitude des mystiques, par une sorte de "propos délibéré d'humilité" (qui, je le soupçonne, même chez eux n'est pas toujours de l'humilité...), va jusqu'à les conduire à exprimer en fortes paroles (sinon à vraiment ressentir en fait) un véritable mépris pour la Création de Dieu en général, et pour l'homme, ses facultés, son corps voire même parfois son âme en particulier (***). C'est là une tendance on ne peut plus fâcheuse, et par laquelle (pour autant que je puisse voir) l'influence v i s i b l e des mystiques sur l'évolution spirituelle de la société humaine a peut-être agi plus comme un f r e i n que comme un stimulant (****). Des hommes qui ont le privilège d'une vie intensément créatrice peuvent certes se permettre, par une sorte de "surenchère" permanente d'humilité et sans risquer par là de se châtrer de leur créativité bien réelle (et peu importe dès lors si celle-ci est exclusivement de Dieu, ou non), de parler de leur propre insignifiance voire de leur prétendue nullité, en des termes qui peuvent parfois avoisiner le dégoût ou

(*) C'est là un euphémisme. Par deux de mes rêves des mois de janvier et de février de cette année, je sais pertinemment qu'il y a une créativité qui est propre à l'homme. Mais ces rêves suggèrent qu'elle est relativement modeste (du moins chez moi) en comparaison avec la "part de Dieu" dans la créativité humaine.

(**) Je parle ici de l'attitude qui consiste à créditer et à rendre grâce à Dieu pour ce que nous pouvons faire de bien, sans y inclure cependant celle qui affirme d'un ton sans réplique que l'homme est inapte par nature à rien contribuer de bon de son côté. Sûrement (comme le confirme aussi un des deux rêves auxquels je viens de faire allusion) nous sommes des c o l l a b o r a t e u r s de Dieu (pour peu que nous y consentions). Alors même que cette collaboration est sans doute modeste, elle n'est pas pour autant négligeable - du moins (ai-je cru comprendre) pas aux yeux de Dieu.

(***) Voir à ce sujet la note "Expérience mystique et connaissance de soi" (n° 9), et également "Eros et Esprit (2) - ou la chair et la Sainte" (n° 33).

(****) Je suis pourtant persuadé qu'il y a aussi une action i n v i s i b l e d'une portée infiniment plus grande, et bénéfique elle. (Voir à ce sujet la note de b. de p. (****) page N 151 à la précédente note.) Je souhaite un jour avoir une appréhension moins vague, pour ne pas dire inexistante, de cette action spirituelle invisible du mystique, et plus généralement, de l'homme animé d'un véritable amour de Dieu et des hommes.

le mépris. Mais il n'en est plus du tout de même quand de telles paroles parviennent à des êtres qui ne partagent pas un si rare privilège, en qui n'est nullement enraciné une fortitude semblable, mais que tous les conditionnements qui ont pesé et qui pèsent sur eux (et ceci depuis des siècles et des millénaires sans nombre...) ont convaincu déjà de leur propre irrémédiable nullité. Si cette humilité du mystique, si hautement et inlassablement proclamée, veut prendre les devants sur les mouvements de la vanité et de l'orgueil, et si l'effet peut-être est atteint (tant bien que mal) pour le mystique lui-même (*), il ne l'est sûrement pas pour le commun des mortels. Orgueil et vanité ne naissent nullement de la connaissance que nous avons de la présence en nous des forces créatrices profondes (et alors même que nous ignorerions entièrement la présence de Dieu) - bien au contraire ! Ils sont une *c o m p e n s a t i o n* justement à cette intime conviction (rarement consciente et plus rarement encore exprimée en clair...) d'impuissance et de nullité, implantée dans l'être depuis le plus jeune âge et que toutes les professions de foi des mystiques et toutes les déclarations d'Eglise n'ont fait au cours des siècles que nourrir et renforcer.

Tout comme la vanité et la servilité obséquieuse ne s'opposent nullement, mais sont deux aspects inséparables d'une même maladie de l'âme, ainsi l'assurance et l'humilité sont, elles aussi, des aspects inséparables et complémentaires d'une même qualité, époux et épouse d'un même "couple" cosmique (**). Détruire ou réprimer l'un, c'est dénaturer l'autre. Assurance sans humilité est outrecuidance, orgueil, vanité. Humilité sans assurance est misérabilisme, flagornerie, servilité. Assurance et humilité sont de l'âme, vanité et servilité sont du moi (et prennent possession de la psyché si l'âme n'est vigilante...). L'assurance s'enracine dans la connaissance immédiate de nos forces profondes, de notre unicité foncière, de notre indicible beauté, d'une "grandeur" que ne dénature aucun souci de se hausser au-dessus des autres. L'humilité naît de l'expérience de nos limites, de nos erreurs et de nos fautes, de nos misères aussi et d'une division peut-être, de notre fragilité...

(*) Ce "peut-être est atteint" est un euphémisme - je sais pertinemment que la vanité ne s'efface pas par des propos délibérés ni par des stratagèmes ! Comparer avec les réflexions dans la note déjà citée sur les mystiques (note n° 9), notamment page N 24 (2° alinéa).

(**) Au sujet de ces "couples cosmiques" et la philosophie du yin et du yang, je renvoie à Récoltes et Semailles, III, "La Clef du yin et du yang", et notamment aux deux notes "La dynamique des choses" et "Les époux ennemis" (n°s 111, 111'). Voir aussi l'appendice à ReS III, "Les Portes sur l'Univers".

L'assurance est l'assise de la f o i , comme l'humilité est la mère du d o u t e . Et la foi et le doute s'épousent comme s'épousent l'assurance et l'humilité, chacun tirant sa raison d'être et sa fécondité de son conjoint, chacun irrémédiablement malade et dénaturé quand celui-ci est absent ou défaillant. La foi qui craint et qui exclut le doute n'a de foi que le nom, accrochée qu'elle est à une lettre alors qu'elle a oublié l'esprit, cherchant le confort et la sécurité du dogme alors qu'elle a perdu la vertu créatrice de la foi véritable dont elle usurpe le nom. Et le doute qui n'est animé par une foi qui seule le rend fertile, est le doute oiseux, alibi de tout venant d'une paresse ou d'une démission, le doute creux placé au détour d'une conversation, ou le doute aussi qui ronge une vie et dont jamais on n'aura le courage d'écouter l'humble message...

Dans ces deux couples de conjoints inséparables

assurance - humilité , foi - doute ,

les spirituels de l'Orient et de l'Occident comme un seul homme (et mis à part des rarissimes exceptions (*)) ont sabré l'époux "assurance" du premier, et l'épouse "doute" du deuxième (**). Du moins peut-on dire que tout ce qui ressemble à l'assurance est fort mal vu par eux, et aussitôt taxé d'orgueil, d'ignorance, d'égoïsme et de folie, surtout quand elle s'exprime dans la "chasse gardée" des choses spirituelles où la tradition religieuse fait loi. (Par contre, toute l'arrogance et la fringale de pouvoir et de conquêtes des princes qui les gouvernent ne semblent guère les déranger...) Quant au doute, c'est bien pire. C'est la bête noire commune à tous ! Le péché capital d'atteinte au moral de l'armée - pardon, de la communauté des fidèles qu'il fallait lire. Aussi incroyable que cela puisse paraître chez des êtres souvent doués d'une intelligence et d'une sensibilité hors du commun, bien souvent en lisant lesdits spirituels (qui doivent se borner à réciter avec conviction une leçon depuis longtemps et beaucoup trop bien apprise...) on a bien l'impression qu'ils confondent la foi (qu'il connaissent

(*) Les seules exceptions qui me sont connues sont Krisnamurti et Légaut.

(**) Il est regrettable que le genre grammatical des quatre termes qui figurent dans les deux couples déployés à l'instant, ne correspondent pas à leur fonction "masculine" et "féminine" dans ceux-ci, à la seule exception de "humilité". C'est particulièrement flagrant dans le couple foi - doute , où le premier terme joue rôle yang (masculin), le deuxième rôle ying (féminin), alors que comme par un fait exprès, les genres grammaticaux sont o p p o s é s ! La situation n'est guère meilleure en allemand. (Les deux termes sont du masculin, comme d'ailleurs dans assurance - humilité les deux termes en français sont du féminin !). Comme quoi la langue n'est pas toujours un guide fiable pour s'y retrouver dans le jeu délicat du yin et du yang...

pourtant de première main) avec la c r é d u l i t é et la d i s c i p l i n e aveugle (la discipline d'armée...), et avec les pieuses pensées consciencieusement apprises et inlassablement ressassées. Il n'y a pas à s'étonner dès lors qu'ils regardent d'un oeil si méfiant l'assurance (tout en ignorant celle qui vit en eux-mêmes et qui les rend capables de faire mieux que de seulement réciter...). Car n'est-ce pas dans une vraie assurance, et dans la foi créatrice qui s'enracine en elle, que l'être puise les moyens d'une autonomie intérieure, condition première d'une spiritualité véritable, d'une spiritualité qui soit autre chose que pieuse répétition ? Mais ce serait là l'anarchie en somme - qu'à Dieu et aux hommes de Dieu ne plaise !

Ce n'est pas de hier que parmi les hommes, assurance et humilité se portent décidément très mal, alors qu'orgueil et bassesse prospèrent. Et je vois bien que les vicissitudes de ces quatre sont indissolublement liées. Ça fait des millénaires pourtant que de tous les côtés on prêche l'humilité, à grands renforts de lieux-communs (qui font l'indispensable sauce du prêche), et jamais encore l'orgueil et sa compagne ne se sont mieux portés, y compris souvent chez ceux-là même qui prêchent. Le temps est mûr, peut-être, pour laisser là prêches onctueux et clichés moralisants, à peine moins creux souvent que l'animation de masse qui de nos jours à fini par supplanter la messe.

Pour ma part, je voudrais non pas prêcher, mais éclairer, à la lumière de ce que je connais de première main (*) comme aussi de ce que je sais ignorer. Et peut-être tout ce que je suis appelé à dire et à montrer peut être vu comme un commentaire, en clair et en obscur, d'un même f a i t , ou comme un contrepoint issu d'un même maître-thème : l' h o m m e e s t c r é a t e u r !

(53) Les bêtes noires du Maître (1) - ou haro sur le travail de la pensée

(25 et 31 août) (**) Alors que Krishnamurti insiste inlassablement sur l'importance de la connaissance de soi, il est d'autant plus étrange et frustrant qu'on

(*) Dans ce que je sais "de première main", je compte bien sûr ce que m'a appris l'expérience de ma propre vie et la méditation sur cette expérience, mais également les révélations qui me viennent de mes rêves et tout particulièrement, des rêves métaphysiques et des rêves prophétiques, m'apportant une connaissance qu'aucune expérience par elle-même et aucune réflexion ne pourraient apporter.

(**) Voir renvoi à la présente note dans la sous-sous-section "Les mauvaises compagnies" (n°s 56,7),c.), page 264.

ne trouve trace dans ses écrits d'une démarche dans ce sens, de quelque vigilance vis-à-vis de lui-même. Bien au contraire, le ton même de ses écrits montre à l'évidence qu'il se voit lui-même comme l'infaillible Vérité faite chair, et qu'à ses yeux il serait impensable qu'il ait à mettre lui-même en pratique les recommandations de vigilance et d'attention extrêmes vis-à-vis de soi-même, qu'avec raison il présente comme tellement essentielles pour tous les autres. Il n'y a pas lieu dès lors de s'étonner que Krishnamurti, qui se distancie de façon si salutaire de tant de lieux communs et d'attitudes stéréotypées qui ont cours dans les milieux "spirituels", partage pourtant avec la plupart des spirituels l'attitude de rejet (dans son cas sans appel) vis-à-vis de la curiosité (*). C'est elle justement en effet, en dehors des moments de crise intérieure tout au moins, qui est la "force agissante" principale dans un véritable travail de connaissance de soi (**), poursuivi de propos délibéré et en pleine connaissance de cause.

Il est vrai que Krishnamurti affirme avec insistance le caractère illusoire de tout travail dans la connaissance de soi, y voyant seulement une manifestation de la volonté de l'égo (alias le moi) de "devenir" et de grandir. C'est dans cette méconnaissance totale du rôle créateur du travail de découverte et notamment du travail de découverte de soi, et du caractère irremplaçable d'un tel travail (tant au niveau inconscient d'ailleurs qu'au niveau conscient), que je vois la grande méprise, l'erreur fondamentale dans l'éclairage même de la vie spirituelle dans la pensée de Krishnamurti. Je n'ai d'ailleurs aucun doute que cette vue faussée et paralysante sur laquelle Krishnamurti est resté bloqué, après le prodigieux essor d'un moment, n'est nullement l'effet d'un hasard. Elle s'est formée et fermement installée en lui sous la poussée sûrement des forces égotiques, pour faire blocage justement à toute velléité de prise de connaissance de l'Image, et de sa nature toute aussi pléthorique et irréelle chez le Maître que chez quiconque (mais en plus grand encore forcément...).

Chez moi-même, qui avais repris à mon compte de confiance ce double propos délibéré krishnamurtien "anti-curiosité" et "anti-travail" dans la connaissance de soi (lequel équivaut pratiquement à une abdication de sa capacité de découverte de soi), celui-ci a agi comme un frein "idéologique" fort efficace dans les années

(*) Il va être question de cette méfiance des spirituels vis-à-vis de la curiosité de l'esprit (ou plus exactement, de la curiosité de l'enfant en nous) dès l'alinéa qui suit le renvoi à la présente note, au début de la sous-sous-section "Le Moralisateur - ou le sceau et le glaive" (n°s 56,7), d.).

(**) C'est ce qui va être rappelé dans la sous-sous-section qui vient d'être citée dans la précédente note de b. de p.

qui ont précédé le grand "saut" en 1976. Ce frein venait alors comme un appoint bienvenu aux résistances contre la connaissance de soi, d'une puissance non moindre chez moi que chez quiconque, et dont j'ignorais l'existence tout autant que Krishnamurti qui (et pour cause) n'en souffle jamais mot. C'est ce saut d'ailleurs, ce franchissement d'un double-seuil dont j'ai parlé ailleurs (*), qui me dégage aussi de l'emprise de la pensée de Krishnamurti, dont je m'étais imprégné dans les années précédentes, pour le meilleur et pour le pire ! Avec le recul, je constate que cette pensée m'avait, certes, beaucoup apporté. Elle m'avait notamment aidé à constater en moi certaines oeillères et à m'en débarrasser, et par là, tant soit peu, à m'alléger, à me libérer. Mais faute en ces années d'avoir véritablement "faite mienne" cette pensée, par un travail (!) créateur dépassant le niveau simplement intellectuel et (au niveau critique) celui du constat de certaines contradictions flagrantes, de façon à parvenir à une appréhension tant soit peu assurée ou à un pressentiment du moins de certaines lacunes béantes et irrémédiables distorsions d'origine égotique dans la pensée du Maître - faute d'un tel travail cette pensée, qui à un moment de mon itinéraire avait eu vertu libératrice, est devenue une entrave (**). Cette entrave est tombée, sans même que je m'en aperçoive tant j'étais pris dans la plénitude de ce que je vivais, le jour même où j'ai "découvert la méditation", c'est-à-dire : celui où j'ai découvert le travail de découverte de moi-même...

Mais pour en revenir à la pensée de Krishnamurti et à ses "bêtes noires", parmi lesquelles j'ai déjà mentionné la curiosité (⁵⁴), et le travail : il faut y ajouter aussi la pensée. Tout se tient, puisque la pensée est justement le principal instrument dans le travail de découverte de soi, travail mû par une curiosité agissante ! Krishnamurti traite la pensée comme une activité psychique purement égotique, ennemie de la connaissance de soi (!) et de la connaissance spirituelle, incompatible avec l'amour. Je n'ai pas connaissance d'un autre auteur qui, d'une façon aussi absolue que Krishnamurti, insiste non seulement sur les limites de la pensée, mais qui aille jusqu'à lui dénier toute utilité en dehors du plan exclusivement matériel et pratique, et qui en fasse quasiment, pour peu qu'elle s'avise de mettre son nez dans "le spirituel", l'ennemie n° 1 de

(*) Dans la sous-section "Le fruit défendu (1) : résistances et souffrance du créateur" (n° 56,6)).

(**) Voir à ce sujet dans Récoltes et Semailles la note "Krishnamurti - ou la libération devenue entrave" (n° 41). Voir également, au sujet de Krishnamurti et de ma relation à lui, la note "Yang joue les yin - ou le rôle de Maître" (ReS III, n° 118).

la spiritualité (*). L'expérience aidant, je vois à présent bien clairement à quel point cette vue est aberrante et toute théorique, et (comme je l'ai dit tantôt déjà à propos du travail) je crois en voir clairement l'origine égotique. Mais dans les années avant le saut, j'avais eu l'occasion de me convaincre que d'autres "constatations" de Krishnamurti qui de prime abord n'avaient pas eu l'air moins percutantes voire incroyables (et avant toute autre, celle du "mécanisme de fuite"), étaient pourtant vraies. Aussi j'en étais venu rapidement, tacitement sinon de façon clairement déclarée, à faire un crédit total à tout ce que le Maître enseignait avec une si magistrale assurance. Si j'en ai été retardé voire bloqué pendant des années dans mon propre cheminement, je n'ai qu'à m'en prendre à moi-même !

Enfin, faute à Krishnamurti d'avoir lui-même pratiqué une démarche de connaissance de soi, il en est venu à se figer sur des "Enseignements" qui, tout en prônant celle-ci comme une sorte de "souverain bien" (qui nous serait départi, qui sait, par quelque grâce divine ?), mettaient en avant avec force des attitudes et des jugements ayant pour effet de couper court (chez celui qui les fait siens) toute velléité de prise de connaissance de soi. Tel a été le cas chez lui-même jusqu'à la fin de sa vie, et chez moi pendant plusieurs années de ma vie où j'étais pourtant en pleine effervescence idéologique et spirituelle. Ainsi, faute chez Krishnamurti d'une véritable authenticité personnelle dans la diffusion même du message (message devenu répétition plutôt qu'expression créatrice d'un vécu réellement présent et pleinement assumé), son insistance sur la psyché et sur la connaissance de soi s'est trouvée dépourvue de la vertu éclairante et éveillante qui était sans doute sienne initialement, et en est venue à n'être qu'une des "thèses" maîtresses parmi quelques autres, dans une construction de l'esprit baptisée "les Enseignements" et devenue pour le Maître une fin ultime en soi et la raison d'être de sa propre existence. En fait, chez les nombreux fervents de Krishnamurti que j'ai rencontrés ; il n'en est pas un chez qui j'aie vu la moindre amorce de connaissance de soi, par le constat (disons) de certaines "fuites" de leur crû (qui pourtant crevaient les yeux chez eux tout autant que chez les non-initiés à la pensée du Maître). Le seul effet visible de ces "Enseignements" était d'alimenter un discours "krishnamurtien" et à réhausser une certaine image de soi, comme adeptes d'une "spiritualité" ressentie comme particulièrement sélecte.

(*) Prenant ainsi une position de refus pur et simple de la pensée comme une force d'appoint possible dans la vie spirituelle, la pensée (!) n'est visiblement jamais venue à Krishnamurti que tous ses livres développent bel et bien (et souvent même se bornent à répéter inlassablement) une pensée "krishnamurtienne" sur l'existence et sur la réalité spirituelle, et qu'il n'a pas jugé se gêner que de consacrer sa vie entière à diffuser cette pensée (systématisée et devenue statique et immuable sous forme de ses "Enseignements").

Pendant quelques années, j'ai été d'ailleurs un de ceux-là (*). Avec cette différence, pourtant, que sous l'effet percutant du premier livre que j'ai lu de Krishnamurti, mes yeux se sont bel et bien ouverts sur certaines réalités, mais seulement (tout comme c'était le cas chez lui-même) chez les autres. C'était déjà quelque chose certes - et même, dirais-je, quelque chose d'un grand prix. Mais la vertu créatrice de cette connaissance restait bloquée, aussi longtemps que je n'avais pas accompli la percée décisive - celle par quoi s'est amorcé en moi, enfin ! un travail et une démarche de connaissance de soi. C'est par cette percée, qui m'a dégagé de façon radicale de l'emprise du Maître, que ce que je lui avais "emprunté" est devenu réellement m i e n et par là-même, f e r t i l e .

(⁵⁴) Les bêtes noires du Maître (2) - ou le refus de devenir

(1 septembre) (**) Il est peut-être exagéré d'appeler la curiosité une "bête noire" de Krishnamurti, car (si mon souvenir ne m'abuse) il ne s'exprime à son sujet qu'occasionnellement et en passant. Par contre, il revient avec une grande insistance sur ses vues (présentées comme des vérités dernières) sur le t r a v a i l d e d é c o u v e r t e (et plus particulièrement dans la découverte de soi), et surtout sur la p e n s é e (***). Comme autre "bête noire", je signale encore le " m o i " ou l' " é g o " , que Krishnamurti identifie d'ailleurs plus ou moins (et certes à tort) à la pensée (****). Sa relation audit "moi" (dont il

(*) Je reviens ici, dans un éclairage quelque peu différent, sur ce que je dis plus haut sur ma relation passée à la pensée de Krishnamurti (voir le 3^e alinéa de la présente note). Comparer aussi avec les commentaires sur Krishnamurti, dans la sous-sous-section "Le fait le plus dingue" (n° 56,7,a.), pages 255,256 et notamment la note de b. de p. (*) p. 255.

(**) Voir renvoi à la présente note dans la note précédente, page N 164.

(***) Voir à ce sujet l'alinéa de la note précédente dans lequel se trouve le renvoi à la présente note.

(****) La pensée est un instrument de la psyché à multiples usages, à la disposition indifféremment du moi, et de l'âme (et à ce titre, à la disposition soit de l'"esprit", soit de l'"enfant" en nous - voir à ce sujet la note "La petite famille et son Hôte", n° 1). Dans la mesure où l'esprit, instance responsable et dirigeante de la psyché, assume cette responsabilité (chose qui est rarement le cas, certes...), il veille aussi, quand le moi se saisit de l'instrument, à ce qu'il en fasse un usage utile, en conformité à la fonction utile du moi comme préposé à l'"intendance". Il est vrai que le plus souvent et en dehors d'un véritable t r a v a i l de la pensée (dans la vie professionnelle notamment, pour y faire face à tels et tels problèmes plus ou moins techniques), la pensée a une

nette tendance à être mesurée par le moi (sous l'oeil endormi de l'esprit bien décidé à ne s'apercevoir de rien...), soit pour être mise au service de sa fringale d'auto-agrandissement, soit comme un simple "caquetage" ou "bruit de fond" pour à tout prix combler le vide intérieur et échapper au risque du silence. Dans ces cas, la plupart du temps la pensée n'est pas utilisée comme un instrument de connaissance, conformément à sa vocation, mais dégradée à un rôle de "bruitage" destiné à empêcher l'apparition d'une connaissance malvenue, voire à celui de "f a u s - s a i r e" , pour présenter à soi-même ou à autrui une image de la réalité délibérément truquée ou carrément mensongère.

Or Krishnamurti parle de la pensée comme s'il ignorait qu'elle pouvait être utilisée par une autre instance de la psyché que par le moi. J'en viens même à me demander s'il avait connaissance de l'existence de l'âme dans la psyché, dont il ne parle en tous cas jamais. Il semblerait tout au moins qu'il se refuse à donner quelque nom que ce soit à cela dans la psyché qui (par exemple) voit et contemple, qui aime d'amour plénier et connaît, qui est responsable de nos actes, qui a pouvoir de créer au plan spirituel, en même temps qu'il a le libre choix de récuser ce pouvoir et le laisser inemployé.

croyait, comme chose allant de soi, qu'il n'existait que chez les autres...) m'a parue assez similaire à celle du croyant chrétien du bon vieux temps au "Malin", incarnation diabolique du mal et objet d'une réprobation totale. C'était d'ailleurs là une des toutes premières contradictions qui m'avaient frappé dans la pensée (ou plus exactement, dans la personne) du Maître, dès le premier livre de lui que j'ai tenu entre les mains (*). En effet, Krishnamurti insiste sans cesse sur l'importance d'aborder "ce qui est" dans des dispositions d'acceptation totale, d'attention intense excluant d'emblée toute valorisation (produit de la pensée !), tant positive que négative. Mais la nature de ce fameux "moi" (dont jusque là je ne m'étais pas, à dire vrai, beaucoup préoccupé) était apparemment à tel point perverse et sa présence à tel point déplorable, qu'il apparaissait comme une exception (restée tacite il est vrai) à la règle de l'acceptation universelle ! Pourtant, je me disais que si ce "moi" était bel et bien là (chez tout autre que le Maître tout au moins...), tout encombrant et fâcheusement pléthorique qu'il soit, il devait y avoir à son existence des bonnes raisons (qu'il ne serait sûrement pas inutile de tirer au jour et d'examiner, si faire se pouvait...), et qu'il devait bien jouer (ou du moins avoir joué, dans l'histoire de notre espèce) un rôle non uniquement catastrophique, mais aussi utile, voire même indispensable (et qu'il serait important d'arriver à cerner). J'ai soumis ces perplexités, parmi quelques autres, à Krishnamurti lui-même, dans une lettre de juillet 1974, mais sans recevoir de réponse de lui.

(*) Ce devait être en 1970 ou 1971. Le livre auquel je fais allusion est "La première et la dernière liberté".

En étant aux bêtes noires de Krishnamurti, la pensée me vient d'une cinquième telle bête (après la curiosité, le travail, la pensée, l'égo) : c'est l'idée même d'un d e v e n i r humain (⁵⁵). Il y revient avec la même inlassable insistance que sur le caractère stérilisant (selon lui) du moi et de la pensée. Cette idée du devenir, selon lui, serait exclusivement un produit de la fringale d'auto-agrandissement de l'égo, se projetant sans cesse dans l'avenir pour devenir ceci ou devenir cela, dans son effort inquiet d'éluder une prise de connaissance de l'instant présent et de ce qu'on e s t réellement. Cette particularité du moi, que Krishnamurti souligne sans cesse, est bel et bien réelle et d'une grande portée, et perçue par Krishnamurti avec une remarquable acuité. Avec une force plus ou moins grande de l'un à l'autre, cette modalité-là de la "fuite du réel" me paraît être présente chez presque tous : peu d'êtres, sauf en des rares moments, sont capables de vivre véritablement dans l'instant présent, plutôt que de se projeter dans l'avenir, dans un "devenir" qu'on ne se lasse pas de poursuivre et qui nous échappe à jamais. Peut-être est-œe cette rare qualité de savoir vivre totalement dans l'instant, d'être totalement présent sinon à soi-même, du moins à ce qui nous entoure (et dans la mesure où cet entourage ne nous renvoie pas de message malvenu sur nous-mêmes ...) - peut-être est-ce l à (et nullement dans une imaginaire absence des pulsions égotiques et d'une Image puissante) que se trouve une certaine "qualité d'être" qui distinguait Krishnamurti de la plupart de ses semblables ; une qualité peut-être unique qu'on perçoit si souvent dans ses écrits, et que ceux qui l'ont entendu ou approché (selon ce qui m'en est revenu) ont souvent vivement ressentie.

Ceci vu et dit, il n'en reste pas moins que "le devenir", tant celui de la psyché que celui de l'Univers auquel elle est indissolublement reliée, n'est pas seulement une idée fixe du moi, produit de la pensée à la poursuite de chimères, dans son incessant effort de s'évader du réel. Il est aussi une r é a l i t é , immédiate et irrécusable - et que pourtant Krishnamurti, si incroyable qu'il puisse paraître, semble s'être juré de nier ! On dirait que le Maître, du fait même de cette capacité bénie qui était sienne de vivre dans l'instant, ait voulu ignorer que l'instant, tout "éternel" qu'il soit, n'en est pas moins mouvance et devenir, et que dans ce devenir il y a une d i r e c - t i o n et un s e n s , qu'il nous appartient d'appréhender lucidement et hardiment, de découvrir en chaque moment, en chaque étape de notre cheminement. S t a g n a t i o n spirituelle et m a t u r a t i o n ne sont pas une seule et même chose. Ce ne sont nullement des inventions du moi ni même de la pensée, mais des réalités que l'esprit attentif à lui-même perçoit clairement, et que la pensée (quand elle oeuvre au service de l'esprit) conçoit. La stagnation, c'est-

à-dire le n o n - d e v e n i r de l'âme, figée dans un "état de connaissance" qui a cessé d'évoluer, de mûrir, est un résultat de l'inertie et des résistances du moi. (Et la fringale de devenir du moi fait partie de cette inertie-là, fut-ce sous la forme "noble" de veiller à la diffusion d'"Enseignements" auxquels on s'est identifié corps et âme...) Mais la maturation, elle, le devenir de l'âme, est un processus se déroulant dans les couches créatrices profondes de la psyché, auxquelles le moi ni le regard conscient n'ont accès (*). Loin des fringales et des peurs périphériques, à l'abri de tout regard, de ces obscurs labeurs des couches profondes sourd, nul ne sait comment ni pourquoi, le devenir de l'être vers ce qu'il est en puissance et que nul encore ne connaît. L'âme est libre d'acquiescer à ce travail et par là le stimuler et (indirectement au moins) s'y associer et y contribuer, comme elle est libre aussi de le refuser et par là, le bloquer de façon plus ou moins complète.

Et ce n'est pas un hasard sûrement que Krishnamurti, qui nie la fécondité spirituelle du travail de la pensée, comme aussi celle de la soif de connaître qui anime un tel travail, nie également la réalité du devenir profond de la psyché, et qu'il fait mine d'ignorer les mots même de "découverte" et de "maturation", dans sa vision de la réalité spirituelle. Nul doute que ces options surprenantes (ou "incroyables") ne sont que la traduction ou la justification, au niveau des idées et de l'édifice idéologique qu'elles forment, d'une option autrement plus profonde, maintenue une vie durant sous la pression (jamais par lui seulement entrevue...) des forces du moi : le r e f u s d ' a p p r e n d r e et avant tout, de s'apprendre soi-même et par là, de changer. C'est-à-dire aussi : l e r e f u s d e s o n p r o p r e d e v e n i r .

(*) Je viens pourtant d'affirmer que le moi (qui "n'a pas accès" aux "couches créatrices profondes" d'où "sourd le devenir" de l'âme), a néanmoins pouvoir (par les résistances et l'inertie qui lui sont propres) de bloquer la maturation, ou du moins, qu'un tel blocage serait le "résultat" de l'inertie et des résistances du moi. A dire vrai, le moi n'a nullement par lui-même "pouvoir" de bloquer un processus spirituel, tel celui de la maturation de l'âme, ni même un processus créateur de nature intellectuelle, si l'âme ne le lui concède par son propre libre choix, en consentant à se laisser (pour ainsi dire) "bousculer" par le moi. Comparer avec la note "A maître docile serviteur violent - ou corps, esprit et égo" (n° 5).

(⁵⁵) Les bêtes noires du Maître (3) - ou haro sur le désir

(1 septembre) (*) Par acquit de conscience, je signale également une sixième "bête", à peine moins noire que les autres : c'est le d é s i r. D'ailleurs Krishnamurti associe invariablement l'idée d'un "devenir" au " d é s i r " de devenir " du moi (de devenir ceci ou cela, ou de devenir "meilleur", plus riche, plus juste, plus aimant, plus sage...). Ainsi son refus du devenir se trouve-t-il inclus dans celui du désir, et de ce qu'il appelle "le processus du désir", sur lequel il revient inlassablement. Il ne voit dans le désir que la manifestation par excellence de l'avidité de l'égo, s'évadant du réel en se projetant dans son désir de s'agrandir sans cesse par l'accumulation de ses "avoirs", tant matériels qu'affectifs, intellectuels ou soi-disant "spirituels" : accumulation de biens, de savoirs, d'expériences...

Cette description que donne Krishnamurti du désir égotique et du "processus" dans lequel il s'inscrit est d'une grande pénétration, tout comme celle de la "fringale du devenir" du moi. Et il est vrai aussi que le plus souvent, le moi est à tel point envahissant dans la psyché que ses fringales ont tendance à étouffer, ou sinon à capter pour les faire servir à ses propres fins, les désirs qui ne sont pas issus de lui. Mais ceux-ci, qu'ils soient d'Eros ou de l'âme elle-même, sont d'essence toute différente ; à tel point différente même, que j'ai tendance à ne pas leur donner le même nom, et à réserver le nom de "désir" au désir d'Eros ou de l'âme, et de les distinguer avec le plus grand soin des "fringales" du moi. Avec cette distinction, le désir est toujours pulsion de connaissance, soit charnelle ou mentale quand il émane d'Eros, soit spirituelle au plein sens du terme quand il émane de l'âme. (Et le "languir de Dieu" de l'âme, ou la "soif de vérité" ou la "soif de justice", sont sûrement parmi les manifestations les plus pures et les plus hautes du désir de l'âme.) Ainsi le "véritable" désir, celui qui est d'Eros ou de l'âme et non du moi, est-il en l'homme la force créatrice par excellence (**) - celle qui sans cesse anime et tire en avant la

(*) Voir renvoi à la présente note dans la note précédente, page N 168.
La présente note peut être considérée comme une continuation de la note précédente.

(**) C'est là une affirmation un peu à l'emporte-pièces, qu'il conviendrait de nuancer quelque peu. Il est entendu bien sûr qu'il est question ici de "la force créatrice par excellence" en tant qu'elle vient de l'homme lui-même, et non de l'Hôte invisible. D'autre part, je crois qu'il serait juste de dire que le désir est comme l'énergie brute et (en principe du moins) visible qui fournit le "fuel" ou le "combustible" pour les processus créateurs, mais que la création elle-même et les forces qui la meuvent sont de nature infiniment plus délicate, et sans doute à jamais invisibles à l'oeil humain.

psyché ou l'âme sur le chemin de la connaissance, sans qu'elle sache ni ne se soucie de savoir où ce chemin la mène...

C'est une chose étrange assurément que Krishnamurti n'ait pas su ou n'ait pas voulu voir cette force-là, pas plus qu'il n'a voulu voir le devenir de l'âme que cette force (quand le désir est de l'âme) promet. Et c'est en cédant à la même poussée des forces égotiques, assurément, en laissant le même refus (le plus commun qui soit !) façonner sa pensée et brouiller sa vision, que Krishnamurti a été conduit à ignorer et à nier et la force créatrice, et son effet : l'élan du désir, et le devenir auquel le désir nous ouvre.

Ce refus du désir, par assimilation pure et simple du désir aux fringales inquiètes du moi, est d'ailleurs proche parente, sûrement, de l'étrange méfiance du Maître pour la curiosité, que j'ai déjà notée précédemment (*). Que la curiosité s'exprime au plan charnel ou au plan mental, elle n'est autre chose, en effet, qu'un des visages du désir de connaître. C'est le versant "yang" de ce désir ou du moins, une des modalités possibles de la pulsion "masculine" - celle qui hardiment et sans façons s'élançe pour prendre connaissance des "dessous" affriolants des choses, quitte à se retrouver avec le bout du nez écorché... Aussi cette méfiance épidermique de Krishnamurti pour la curiosité m'apparaît-elle à présent comme l'aspect en somme "anodin" d'un refus profond et de toute autre conséquence - le refus du désir, et à travers lui, le refus de devenir, autrement dit : le sempiternel (et oh combien universel !) refus de bouger.

Chose curieuse, par cette insistance sur la nature (selon lui) foncièrement fallacieuse, illusoire du désir, Krishnamurti se rapproche (une fois n'est pas coutume) des attitudes les plus communes dans tous les milieux spirituels. C'est même là un des lieux communs les plus ressassés dans la littérature spirituelle, m'a-t-il semblé, et peut-être plus encore dans celle d'Orient (sous l'influence sans doute de l'hindouisme et surtout du bouddhisme) que dans celle "de chez nous" (**). C'est aussi, il me semble, le seul lieu commun que Krishnamurti a repris à son compte, mais en le transformant (il faut le reconnaître) par une vision pénétrante du "processus du moi" (qu'à tort cependant il

(*) Au début de l'avant-dernière note "Les bêtes noires du Maître (1) : haro sur le travail et sur la pensée" (n° 53), page N 163.

(**) Les seuls spirituels que je connaisse pour ne pas entonner la sempiternelle trompette anti-désir sont Gandhi et Légaut. Du moins Krishnamurti se distingue-t-il ici encore des attitudes courantes, par l'absence chez lui de tout discours anti-sexe (si commun dans les milieux spirituels qu'il en paraît souvent indissociable).

baptise du nom de "processus du d é s i r "). Si "cliché" il y a, c'est par amalgame, en suivant le mouvement général pour jeter dans le même sac des choses d'essence différente ; l'une de l'ordre de la mécanique et de l'inertie, l'autre foncièrement dynamique et d'essence créatrice.

(⁵⁶) "Le Malin" et la grâce - ou la Sainte et le bon Dieu

(25 août) (*) Au sujet de ce "choc", voir la note tant citée sur les mystiques (n° 9). L'"ignorance" dont je parle ici est surtout l'ignorance au sujet de l'importance de la connaissance de soi dans la vie spirituelle en général, et dans celle du mystique tout particulièrement. Pour en donner juste un exemple parmi une infinité, qui m'avait frappé dernièrement en lisant le remarquable récit autobiographique de Sainte Thérèse. Sa vocation a été précoce, et en réponse à ses aspirations profondes, elle est entrée dans la voie monastique par son propre choix dès qu'elle a été en âge. Cela n'empêche qu'elle juge avoir galvaudé de la façon la plus coupable et la plus impardonnable les premières vingt années (si je me souviens bien) après son entrée au couvent. Elle nous explique que, sans aucune nécessité ni même sans vrai désir pour les mondanités, elle s'obstinait pourtant (comme les règles du couvent l'y autorisaient) à se disperser dans ce qu'elle appelle des "amitiés de parloir", dont elle parle d'ailleurs avec un grand dédain comme de la chose la plus fade et la plus insipide du monde. Ainsi, elle a négligé de façon plus ou moins systématique la pratique de l'"oraison", à quoi pourtant, de toute évidence, son être profond aspirait, et à laquelle plus tard elle allait se donner à coeur perdu (dans la mesure où les obligations de son état le lui permettaient).

Il y avait donc là, visiblement, une division dans son être, de nature sans doute "banale" en elle-même (rares sont les êtres exempts de ce genre de conflit), mais dont les effets étaient pour elle de la plus grande conséquence, la faisant vivre dans un état de remords et de déchirement incessants. Il n'y a pas de doute pour moi que pour une personne ayant les qualités de courage et de probité de Sainte Thérèse (présentes, je présume, avant même qu'elle ne soit canonisée...), si l'idée lui était venue de regarder ce qui se passait, ça aurait été une question de quelques heures, ou sinon de quelques jours ou quelques semaines à tout casser

(*) Voir signe de renvoi à la présente note dans la sous-sous-section "Les mauvaises compagnies" (n° 56,7),c.), page 267.

pour être au clair avec elle-même. Mais dans l'ambiance où elle était plongée (et je doute qu'il en serait différemment aujourd'hui encore dans n'importe quel couvent ou monastère) une telle idée ne pouvait pas lui venir. Pour elle, il était sûr qu'elle était en proie à l'oeuvre du Malin. Si elle s'y laissait prendre, c'était par faiblesse criminelle et par dépravation naturelle propre à la nature humaine, et à la sienne plus qu'à toute autre, elle la dernière de toutes les pécheresses ! Elle était sûre d'ailleurs d'avoir mille fois mérité la damnation éternelle pour sa légèreté coupable. Que Dieu (ou le Christ) puisse néanmoins et tant et tant de fois lui pardonner, comme par la suite elle n'en pouvait douter par Ses signes éloquents de faveur, dépassait tout simplement son entendement.

Il n'est pas exclus de penser, il est vrai, qu'il a fallu peut-être qu'elle macère ainsi pendant vingt ans dans le remords et le déchirement, pour être mûre pour les faveurs auxquelles Dieu la destinait ? Ou qu'elle trouvait, à mettre ainsi (du moins le croyait-elle...) à rude épreuve Sa patience, et à mettre en jeu, pour des vécilles dont au fond elle n'avait nul souci, les perspectives (félicité ? damnation ?) de sa vie éternelle, un plaisir secret, irrésistible, ambigu ; comme celui, peut-être, que sa mère éprouvait à faire tourner en bourrique (avec sa passion indue pour les romans de chevalerie) son "grand dadais de mari"... ?

Je présume qu'à l'heure qu'il est, elle le sait, et que nul autre (à part Dieu) ne l'a jamais su (ses doctes confesseurs pas plus que quiconque), ni ne le saura jamais...

(57) La Loi, le discours et le Bruit - un cycle millénaire se clôt...

(2 septembre) (*) L'interminable section qui a fini par prendre le nom "L'Arbre du bien et du mal", septième et dernière des sections au sous-titre ambitieux "la connaissance spirituelle"; avec ses sept sous-sections chacune bien en chair, a pris finalement les dimensions d'un chapitre plénier. Je l'ai écrit au

(*) La présente note, contrairement à toutes celles qui précèdent, n'est pas issue d'une note de bas de page qui s'est autonomisée. Elle représente une réflexion qui s'est enclenchée alors que je m'apprêtais (avec le chapitre VI) à reprendre le fil du récit de mon aventure spirituelle (laissé en suspens depuis le 25 juin). Cette réflexion représente finalement une sorte d'épilogue aux six notes précédentes, groupées sous le titre "Clichés et spiritualité". C'est pourquoi je l'ai jointe comme septième et dernière aux notes en question.

brouillon en entier pendant cinq jours d'affilée (du 14 ou 18 août), sans prendre le temps de m'arrêter pour retaper au net, tant la suite des idées m'entraînait et coulait comme d'une seule traite. Les deux derniers jours=brouillon ont été passés sur la septième et dernière sous-section, "Le fruit défendu (2)", qui à elle seule fait bien un tiers du texte total (alors que je m'étais cru déjà - enfin ! - sur le point de terminer l'interminable section de l'interminable chapitre...). Et maintenant j'ai bien l'impression que ce chapitre enfin terminé, "Aspects d'une mission (2) : la connaissance spirituelle" (entièrement imprévu au programme, faut-il le rappeler (*) !) va être le chapitre central dans La Clef des Songes, que sa dixième et dernière section au nom hardi "L'Arbre du bien et du mal" en est comme le coeur, et que la septième et dernière sous-section de celle-ci, au nom non moins hardi "Le fruit défendu", en est véritablement comme le coeur dans le coeur. Ça a été long et laborieux, oui, me tenant en haleine pendant cinq semaines bien tassées - mais voilà aussi un bon travail de fait !

Après ce brouillon-marathon, j'ai passé toute une semaine à retaper au net et à figoler. Puis trois ou quatre jours de "repos", pour la correspondance surtout, repoussée de semaine en semaine pendant que ce chapitre-champignon n'en finissait pas de proliférer. Plus trois ou quatre jours encore pour les six notes issues de la réflexion sur la connaissance spirituelle (**), et qui se sont groupées sous le titre tout trouvé "Clichés et spiritualité".

Titre irrévérencieux sans doute, mais qui ne me cause aucun remords. J'ai même bon espoir qu'une chose (parmi de nombreuses autres) qui distinguera la spiritualité de l'Ere nouvelle sur le point de s'ouvrir de la "spiritualité archaïque" de l'Ere qui s'achève, c'est que même en parlant de choses spirituelles (ou pour mieux dire, s u r t o u t alors !) on aura à coeur d'appeler un chat un chat, et une fadaise une fadaise. Et le peu que j'ai entrevu ici et là, au hasard des rencontres, de la littérature dite "pieuse" ou "spirituelle", me donne idée que c'est comme des gigantesques "écuries d'Augias" qui n'auraient jamais encore été nettoyées, et qui de ce fait auraient un fâcheux besoin d'un sérieux nettoyage. Le profond et le plat, l'authentique et le faux, la hardiesse de la foi et le confort du conformisme, le sublime et le mièvre, la rigueur nue de la passion de vérité et la grasse complaisance singeant l'humilité, et jusqu'au mensonge effronté tout enveloppé d'ónction et l'apologie ou la sanction de tous les abus de toutes

(*) Voir à ce sujet le début de la section "Création et voix intérieure - ou la connaissance spirituelle (6)", page 212.

(**) Comme je le signale dans l'avant-dernière note de b. de p., il s'y est joint encore, finalement, la présente note - et de sept !

les corruptions de tous les crimes, quand les soi-disants "intérêts de la religion" (qui a bon dos...) voire ceux que Dieu lui-même (qui laisse dire...) sont en jeu - tout cela se côtoie et se mêle si inextricablement, sous le regard attendri des "autorités" spirituelles (du moment que la pureté de la doctrine et de la foi est sauve...), que dans un tel Merdier auréolé de tradition, tout paré du prestige de l'ineffable et des valeurs éternelles, rares hélas sont ceux qui osent se fier à leurs propres lumières pour distinguer la paille du grain, et ne serait-ce que le meilleurs du pire ou l'excellent du médiocre (*). A celui à qui il n'est pas donné de savoir discerner l'un de l'autre, ou pour le consommateur fat ou distrait qui n'en a nul souci, même le meilleur, quand il se confond ainsi au pire, produit les mêmes effets : un même lessivage de crâne euphorique et débile, effets d'"opium du peuple" dont à longueur de siècles et de millénaires les popes et les papes et les despotes de tout poil ont à profusion usé et abusé.

D'après tout ce que j'ai pu en voir, ce lessivage "spirituel" ne se distingue guère, par ses effets sur le mental et le spirituel en l'homme, du lessivage "idéologique" par les mots d'ordre nationalistes ou politiques sans cesse ressassés, à grands renforts eux aussi de toute une littérature édifiante servilement taillée sur mesure. L'un et l'autre témoignent du même esprit, inspirant le même genre de discours : le " d i s c o u r s é d i f i a n t " qui ignore l'homme pour manoeuvrer les masses, qui ignore et méprise les facultés pour tirer sur les ficelles éprouvées des réflexes bien rodés. C'est l' e s p r i t d u t r o u p e a u s'adressant au troupeau, pour cultiver en lui la mentalité du troupeau (**).

Et nous voici inopinément revenus au M o r a l i s a t e u r (***) : le discours édifiant est s o n discours. Et même "le meilleur", dès lors qu'il s'en est emparé pour le remâcher à sa façon, se transforme comme par miracle en bla-bla

(*) Cette incapacité de juger sainement et par ses propres lumières une oeuvre ou une production de l'esprit, indépendamment des étiquettes dont elles se trouvent affublées et de la réputation de l'auteur, n'est nullement spéciale au cas de la littérature dite "spirituelle". Elle m'a abasourdi plus d'une fois, y compris chez certains où je m'y serais attendu le moins. C'est là une des nombreuses manifestations de l'"esprit du troupeau" dont il va être question à l'instant.

(**) L'image du "troupeau" fait d'abord son apparition dans la note "Marcel Légaut - ou la pâte et le levain" (n° 20, page N 54). Je la reprends de façon plus circonstanciée dans la section "La mentalité du troupeau - ou la racine du mal" (n° 52).

(***) Nous avons déjà rencontré cet important personnage sous divers visages différents. Voir notamment la sous-sous-section "Le Moralisateur - ou le sceau et le glaive" (n° 56,7),d.).

insipide. Dans les débuts, il est vrai, ce discours fut musclé et en vérité, le glaive n'était pas loin pour appuyer les dires. Mais les glaives les plus flambants et les mieux astiqués rouillent avec le temps et finissent par tomber en ruines, et les mots perdent leur tranchant et s'avachissent. L'usure des Temps ! Même le socialisme pur et dur, comme tous les autres ismes, finissent par s'avachir - ils n'y échappent pas plus que les religions, qu'ils supplantèrent pour un temps, n'y ont échappé. Et rares de nos jours sont ceux sur qui ce genre de discours, et quelle que soit sa couleur, fasse encore chaud ni froid, tant l'espèce humaine en a été gavée et sur-gavée ! Le discours fulgurant de la Loi s'est usé et est devenu le discours édifiant du prêche, qui s'est usé à son tour...

Pourtant, troupeau elle fut, troupeau elle est restée, fut-ce un troupeau gavé ! Et dans sa longue histoire, jamais l'homme n'aura été autant saisi et pétri et malaxé et vidé de lui-même, haché menu et dispersé aux quatre vents par tant de discours tant de phrases tant de mots de sons de flonflons de couacs de phonèmes qui s'abattent sur lui le bombardent le déchiquètent le projettent le parsèment tout alentour sous la trombe incessante de bruit de bruit de bruit - par la TV les journaux la pub les transistors la radio les magazines les cassettes vidéo la pub les revues les livres derniers cris dernières info déclarations conférences interviews sensas confidences à la une publicités extras...

C'est la déliquescence finale de l' E r e d e l a M o r a l e : après le temps de la L o i , il y eut le temps du d i s c o u r s édifiant, que voici sombrer dans l'apothéose finale du B r u i t , consommation non-stop de jour de nuit du discours-bruit et du bruit-bruit, discours pour le discours et du bruit pour le bruit...

Ainsi l'ordre rigide de la Loi, posé jadis comme fondement éternel et immuable, se désagrège sous nos yeux et s'achève en ce Chaos du Bruit. Voici venu le temps où un cycle millénaire se parachève et se clôt, et où sous la poussée de Dieu et par un sursaut vital en nous, hommes appelés par l'Homme, un ordre a u t r e s'apprête à naître du chaos.

(⁵⁸) Qui est "moi" ? - ou la démission

(18 et 20 septembre) (*) D'ailleurs, dans la trentaine de pages de réflexions sur ma vie, écrites à ce moment (juillet-août 1974), on sent comme un perpétuel malaise, une méfiance vis-à-vis de moi-même et incluant jusqu'au travail de formulation (un travail de réflexion, en somme, qui n'osait dire son nom !) dans lequel j'étais engagé - et Dieu sait pourtant s'il était urgent ! Je me rendais compte confusément du travail incessant des forces égotiques de résistance et d'auto-agrandissement en moi, mais sans arriver à les saisir sur le fait (l'idée qu'on puisse le faire ne me serait pas même venue !), et sans avoir la moindre idée sur quoi je pourrais m'appuyer pour leur faire face et les dépasser (et l'idée même que c'était là une chose possible, par un travail "sur pièces" serré et rigoureux, ne m'a pas non plus effleuré).

La pensée krishnamurtienne que j'avais faite mienne ne m'était ici d'aucun secours. Bien au contraire elle me paralysait, en m'emplissant de suspicion vis-à-vis de mes meilleurs alliés : une pensée incisive et rigoureuse, au service d'une curiosité déjà en éveil. Et parlant ici de "mes" alliés : je ne voyais surtout aucun autre "je" que cet "égo" (alias "le moi") que je ne connaissais que trop bien ! Je ne savais pas qu'il y avait autre chose encore dans moi, dans la psyché, qu'il y avait en moi l'âme, et que c'était là le vrai "je" : celui à qui il appartenait d'agir en maître et de la pensée (toute prête à lui obéir) et de l'égo (si réticent à obéir et à servir qu'il soit...). Je ne fais la découverte de cet autre, de ce vrai moi-même que plus de deux ans plus tard, le 18 Octobre 1976, par le premier rêve dont j'aie sondé le message : ce sont les "retrouvailles avec moi-même", dont la très brève évocation ouvre la Clef des Songes (dès le premier alinéa de la section "Premières retrouvailles - ou le rêve et la connaissance de soi" - retrouvailles vécues comme une véritable "seconde naissance". Mais dans les années encore qui ont suivi, je visualisais et concevais ce "vrai moi-même" non sous le nom de "âme" ou d'"esprit" (**), mais sous celui de "l'enfant" ou

(*) Voir renvoi à la présente note dans la section "Le constat de faillite (2) - ou l'essentiel et l'accessoire" (n° 68), page 326 .

(**) Ce n'est sûrement pas sans lien avec le fait que le mot même d'"âme" est pratiquement absent du vocabulaire krishnamurtien (par réaction sans doute à l'abus de ce terme, mis à toutes les sauces, dans les milieux de spiritualité qu'a connus Krishnamurti dès son jeune âge), et que le mot "esprit" ("mind" en anglais) est utilisé par lui avec une connotation péjorative systématique : "l'esprit" apparaît comme une sorte de travestissement particulièrement alléchant de l'égo, paré de tout le prestige dont sont entourées les valeurs culturelles liées à la pensée

créatrice et à la "spiritualité". Et il est vrai que c'est bien là un des travestissements les plus prisés de l'égo, pavoisant "esprit" ou "spiritualité". Mais le fait que Krishnamurti nie ainsi (tacitement du moins) l'existence de "l'esprit" ou de "l'âme" ou quelque autre nom qu'en lui donne (incarnant le "moi" spirituel, instance responsable de la psyché et qui seule a vocation de connaissance spirituelle), en tant que réalité d'essence distincte de l'égo (même si celui-ci aime à se parer de ces noms) - cette sorte de nihilisme spirituel n'a sûrement pas peu contribué à me maintenir dans cette confusion au sujet de moi-même que je décris dans la présente note. Comparer avec les trois notes (n°s 53 à 55) sur les "bêtes noires" de Krishnamurti : la confusion dans mon esprit n'était que le fidèle reflet de celle qui régnait dans l'esprit de celui que tacitement (et tout en m'en défendant) j'avais choisi comme mon maître, et sur lequel (à mon insu) je me modélais.

Pour un petit "topo" sur la psyché et sur le rôle qu'y tient "l'esprit", je renvoie à la longue note "La petite famille et son Hôte", n° 1.

"l'ouvrier", voire même (par une confusion qui ne m'est apparue clairement comme telle que cet hiver, par les rêves métaphysiques) celui d'"Eros". L'âme et l'esprit ne font leur entrée dans mon univers conceptuel, psychologique et spirituel qu'à partir du mois de décembre 1985 (par le premier rêve messager dans lequel apparaît une personnification de mon âme, plus précisément de l'aspect yin de l'âme, de P s y c h é (*)), et surtout dans la foulée des rêves de l'automne et de l'hiver derniers (**).

Pour en revenir à mes dispositions d'esprit en juin-juillet 1974, au moment où pour la première fois de ma vie je consacre une véritable réflexion à ma propre vie et à ma personne. L'état de confusion dans lequel je me trouvais alors au sujet de q u i e s t donc "moi-même", apparaît de façon très claire dans un court poème (en anglais, daté du 25.6.1974), dédié à un ami japonais "Yooichiro". J'en inclus une traduction en français :

(*) Je dis quelques mots sur ce rêve messager dans la note (n° 1) que je viens de citer, au début des notes du 5 juin (page N 6). J'y enchaîne avec la présentation de "Psyché", la légitime épouse de l'esprit...

(**) Comparer avec les commentaires dans la note de b. de p. (*) page N. 2, dans la note déjà citée dans les deux précédentes notes de b. de p.

M o i

Champ de bataille
 de cent forces
 rivalisant pour être "moi"
 et un autre "moi"
 les contemplant, ahuri
 et un autre encore
 les yeux fermés
 qui proclame "qui je suis"
 "qui je serai"
 "qui je devrais être"
 et un autre s'y soumettant
 et un autre se rébellant
 et un autre encore les analysant tous
 - sauf lui-même...
 t o u t cela et cela seulement
 est "Moi"

La conclusion, péremptoire s'il en fut, équivaut pratiquement à un décret d'impuissance : dans ce merdier et ce tintamarre qui est "moi", il serait vain de vouloir discerner ou établir un o r d r e , de discerner ou d'instituer un "moi" qui serait " l e v r a i ", auquel je m'identifierais légitimement et pour mon plus grand bénéfice, un m a î t r e selon un ordre spirituel des choses qui n'est nullement une invention de l'une de ces cents forces, de ces cent "moi" qui s'affrontent et qui veulent chacun imposer sa loi, mais qui est un ordre d'une toute autre essence. Renvoyant dos à dos ces cent "moi" comme tous également légitimes et également illégitimes, me lavant en somme les mains de leurs disputes (et voilà le cent-et-unième "moi" qui apparaît, se lavant les mains et proclamant : "je n'y suis pour rien" !), cela revenait (en conformité avec les canons krishnamurtiens dont j'étais tellement imprégné) à renoncer à tout t r a v a i l en vue d'y voir clair. Car un tel travail n'a de sens, il n'est autre chose que du bruit se surajoutant à du bruit, que s'il est animé par une soif de vérité, quand celui (le "moi" !) qui l'entreprend n'est pas mû par une volonté de puissance ou par la fringale de se faire valoir. Dans ma confusion, j'étais si loin (ou n'était-ce qu'une apparence, ou un "éloignement" dû à l'écran de quelque idée fixe ?) de celui en moi qui a soif de vérité et qui sait boire, que c'était comme si j'avais entièrement oublié son existence ! Ou

comme si quelqu'un en moi, depuis tels jours désemparés de mon enfance, avait déclaré une bonne fois pour toutes qu'il n'existait pas - que je serai et ferai comme partout je voyais être et faire autour de moi : comme si la vérité nue, et celui en nous qui a soif et qui sait boire, n'existait pas ...

(⁵⁹) La force d'humilité

(18 et 20 septembre) (*) La vraie humilité est l'état de l'âme qui lui permet d'accueillir sans résister une connaissance sur elle-même, sur la psyché, sur son passé, sur son destin, que le "moi", par sa nature propre ou par des puissants mécanismes acquis, aurait tendance à refuser, souvent avec véhémence et comme un intolérable outrage. C'est pourquoi une telle connaissance, et dans la mesure où le "moi" est fort et puissant dans la place, est le plus souvent ressentie comme douloureuse. Aussi l'humilité est-elle par excellence la force qui nous permet d'assumer souffrance et douleur. Inversement, la souffrance et la douleur, dans la mesure où (fut-ce à force d'usure...) les résistances à leur rencontre s'effacent, font éclore l'humilité, comme une pluie bienfaisante trempant une terre aride fait éclore une semence enfouie.

L'humilité est une véritable f o r c e spirituelle, ou un état de "puissance spirituelle", donnant pouvoir à l'âme de connaître ce qui lui était caché, et d'accomplir spontanément l'acte juste, l'acte créateur, là où sans elle la connaissance et l'acte juste sont exclus.

L'humilité est d'essence toute différente de ce qu'en font les clichés courants, qui la confondent avec une sorte de propos délibéré (pour ne pas dire, de pose) consistant à se mettre à toutes fins (ou faire semblant de se mettre) en dessous d'autres personnes, en prêtant au besoin à celles-ci des qualités imaginaires, ou en se chargeant soi-même de défauts non moins imaginaires (et dont souvent personne, à commencer par l'intéressé lui-même, n'est dupe). De tels jeux

(*) Voir signe de renvoi à la présente note dans la section "Le constat de faillite (2) - ou l'essentiel et l'accessoire" (n° 68), page 330 . Pour d'autres éléments de réflexion sur l'humilité (et sur son conjoint, l'assurance) voir la note "Les clichés du spirituel (2) : haro sur le doute et sur l'assurance" (n° 52), et aussi la longue note antérieure "Expérience mystique et connaissance de soi - ou la gangue et l'or" (n° 9). Dans ce dernier titre, "l'or" peut être compris comme une désignation de l'humilité véritable, tandis que "la gangue" désignerait les clichés (ou les "propos délibérés") auxquels il se trouve souvent inextricablement mélangé, par suite du conditionnement culturel. Celui-ci garde une emprise envahissante même sur beaucoup parmi les grands spirituels. (Voir la constatation dans la note citée, page N 26.)

sont bien plus l'affectation d'une vanité se plaisant à jouer "l'humilité" (et allant parfois jusqu'à se prévaloir naïvement de sa propre "humilité (*)"), que des signes ou des moyens d'une humilité véritable (**).

En aucun cas l'humilité ne se manifeste par une r é s i s t a n c e contre une connaissance (***) . Elle ne s'oppose pas à la perception et à la connaissance d'une grandeur ou d'une beauté en soi-même, ou en une oeuvre dont on

(*) Cela a été le cas notamment chez moi de façon quasiment habituelle, pendant les années 1971 à 1976, mais a (je crois) complètement disparu avec l'entrée dans ma vie de la méditation, en octobre 1976. J'ai retrouvé le même genre de vantardise puérile, faisant étalage d'une "humilité" hautement savante et distinguée, dans certains passages de l'autobiographie de C.G. Jung, écrite dans les toutes dernières années de sa vie. A en juger d'après les échos de divers lecteurs qui m'en sont revenus, il semblerait bien que je sois le seul à m'être aperçu de quelque chose, tant ce genre de pose est considéré comme de bon ton et comme chose allant de soi parmi les usagers de la "spiritualité" d'érudition qui tient le haut du pavé, sous la double bannière de l'Humanisme et de la Science...

(**) Il arrive pourtant qu'une humilité véritable coexiste tant bien que mal avec de tels jeux, lesquels alors ne sont pas un "faire semblant" destiné à donner l'apparence d'une humilité absente, mais les m o y e n s que l'âme, animée par le désir d'humilité et peu assurée en elle-même, croit pouvoir employer (tout en s'en cachant à elle-même) pour accéder à un état d'humilité (si elle craint d'en manquer) ou pour s'y maintenir. Je suis persuadé que de tels soi-disant "moyens" ont toujours tendance à aller à l'encontre de ce qu'ils poursuivent - ils créent un b r u i t , un t r o u b l e , alors que c'est le silence et la limpidité qui seuls répondent à la nature intime de l'humilité. J'essaie de faire entrevoir le genre de "trouble", d'ambiguïté qui entoure ces jeux-là dans la note (n° 9) déjà citée sur les mystiques, page N 24, premier alinéa.

L'humilité vraie découle spontanément de la soif de vérité, elle est un des aspects essentiels de l'état de vérité de l'âme. Elle ne peut être "atteinte" ou "obtenue", comme une "vertu" qu'on voudrait cultiver, ou un "devoir" qu'on voudrait remplir, pour être à la hauteur d'une vocation religieuse par exemple, ou d'une image, d'un modèle censés l'incarner et auxquels on s'efforceraient de ressembler. Tout comme les "jeux d'humilité" signalés tantôt (et qui en sont une expression parmi les plus communes), de tels efforts ont tendance à interférer avec la présence silencieuse d'un état de vérité, d'humilité. Par l'effort même de se conformer à ceci ou à cela, on se distrait de l'essentiel, qui est de prendre connaissance de ce qui est réellement, tel qu'il est.

Aussi l'idée fixe si fortement implantée dans la tradition spirituelle chrétienne (au point d'en devenir étouffante), qu'il "faut être humble", et les clichés sentimentaux à l'avenant sur l'"humilité" à laquelle il s'agit d'atteindre à tout prix, ont sûrement constitué et constituent encore un très lourd handicap pour beaucoup de spirituels - pour tous ceux qui n'ont pas atteint à l'autonomie spirituelle indispensable (laquelle risque fort d'être taxée d'orgueil, si ce n'est d'hérésie !) pour les dépasser une bonne fois pour toutes.

(***) Elle peut cependant "coexister tant bien que mal" avec de telles résistances, censées la sauvegarder, mais qui en réalité sont des mouvements psychiques parasites, une dispersion d'énergie, de nature à b r o u i l l e r l'état d'humilité bien plus qu'à le préserver. Voir à ce sujet les commentaires de la précédente note de b. de p.

serait l'auteur - pas plus que s'il s'agissait de la personne ou de l'oeuvre d'un autre. De façon plus générale, elle ne s'oppose pas à une perception ou à une connaissance même dans les cas où celles-ci pourraient être ressenties par le moi comme cause de satisfaction, de gratification. Mais la présence de l'humilité exclut que le plaisir du moi (perçu par l'âme comme tel) ne s'étale et ne contamine l'âme par une haleine de suffisance, et que la vive connaissance de ce qui est précieux en elle-même, en ses oeuvres ou en ce dont elle a la garde (et notamment le corps dans sa force propre et dans sa beauté, ou la psyché...) ne l'incite à se mettre au dessus de quiconque. Bien au contraire, de ressentir vivement ce qui est précieux en nous-mêmes nous rend aptes, quand nous sommes en état d'humilité, à percevoir aussi ce qui est précieux en autrui et qui, alors même qu'il resterait encore caché ou à l'état d'une potentialité, ne demande qu'à se déployer et à se réaliser.

(⁶⁰) Fujii Guruji (1) - ou le sens de l'essentiel

(23 septembre) (*) Le "crédo" religieux des amis moines qui venaient chez moi (⁶³) était en fait réduit à sa plus simple expression : dévotion inconditionnelle à Fujii Guruji, croyance toute aussi inconditionnelle à la vertu suprême de "la Prière", et enfin acceptation de l'autorité morale et spirituelle (après celle de Fujii Guruji lui-même) du prophète Nichiren (⁶⁴) et de Bouddha. Pour ce dernier tout au moins, c'était là un crédo tout théorique, car à l'exception des moines plus âgés qui avaient reçu une formation doctrinale traditionnelle en dehors de Nihonzan Myohoji, rares devaient être les moines qui avaient eu entre les mains ne serait-ce que le Dhammapada (le texte fondamental du Bouddhisme, équivalent aux Evangiles pour les chrétiens). J'ai été pas peu stupéfait un jour de me rendre compte que le plus proche parmi mes amis moines (**) ignorait totalement que selon le bouddhisme "mahayana" qu'il était censé professer, on admettait la réincarnation ! Il ne s'était (m'a-t-il expliqué) jamais posé de question au sujet des destinées de l'âme après la mort, ni sans doute même au sujet de l'âme, et

(*) Voir signe de renvoi à la présente note dans la section "L'entrée du divin (2) - ou "faire plaisir à Bouddha" (n° 71), page 346.

(**) Il s'agit de l'ami moine pour lequel je me suis retrouvé en Correctionnelle en 1977, sous le chef d'inculpation d'avoir "logé et nourri gratuitement un étranger en situation irrégulière". Pour des détails sur cette histoire bien de chez nous, je renvoie à Récoltes et Semailles, section "Mes adieux - ou les étrangers" (ReS I, n° 24).

n'avait visiblement jamais encore été confronté à une telle question au cours de ses années de vie de moine au sein de cette secte décidément pas ordinaire !

Pourtant, le sens littéral de la Prière exprime la vénération pour la Sutra de la Fleur de Lotus, dont le contenu essentiel est la Promesse faite par le Bouddha Eternel à tout être vivant d'atteindre, au terme (si besoin est) d'une myriade d'existences successives, au stade ultime de la Sagesse parfaite, de devenir lui aussi "Bouddha" (ou "un Bouddha"). D'ailleurs dès le premier jour quand j'ai été contacté par le premier moine du groupe, celui-ci a pris grand soin de m'expliquer que la Prière, quand elle est dite comme salutation et par là, comme acte de respect, exprime en fait le respect pour le "futur Bouddha", qui vit déjà en puissance dans tout être vivant. La prosternation rituelle dans la salutation, mais aussi au cours du service religieux quand les participants se tournent les uns vers les autres, n'est nullement la prosternation devant "Dieu" ou devant "Bouddha", mais bien devant l'être en chair et en os qu'on a devant soi, dans lequel on salue le Bouddha qu'il est appelé lui-même à devenir.

Ce contenu le plus essentiel de la Prière était, je n'ai aucun doute à ce sujet, fortement intériorisé par tous les moines disciples de Guruji avec lesquels j'ai été en relations amicales. Mais si étrange que cela paraisse, cela n'implique pas pour autant, pour un esprit simple comme celui de mon ami, peu porté aux représentations intellectuelles mais avant tout intuitif (*), qu'on se pose la question dans quel sens un être, mortel après tout comme chacun sait, et généralement bien loin encore d'être "un Bouddha" au moment où il approche de la mort, serait néanmoins "promis à devenir Bouddha"...

(*) La plus grande partie de ma vie, j'aurais été tenté de voir dans de tels illogismes assez énormes un signe de stupidité irrémédiable. Je sais à présent et grâce à de telles rencontres qu'il n'en est rien. Cet ami avait une sensibilité d'une finesse étonnante et qui bien souvent me faisait me sentir très pataud. Il n'en tirait aucune vanité d'ailleurs, et ceci d'autant moins que ce genre de qualité a tendance à passer entièrement inaperçu, surtout chez une personne d'un naturel très modeste et peu portée à s'exprimer au sujet de ce qu'elle perçoit, ni même à s'y fier elle-même, quand cela va à l'encontre de ce qui se pense et se dit autour d'elle. Pourtant, à l'occasion du suicide (particulièrement violent) d'un ami commun, événement qui avait profondément perturbé le cercle de ceux qui l'avaient connu, ce même moine non seulement a trouvé en lui une sérénité qui a été d'un grand secours, mais de plus il "sentait" cette mort et son sens profond (qui m'échappait comme il échappait à tous...) avec une pénétration étonnante. Ce qu'il avait compris de cette mort, nul livre profane ni sacré, nulle personne au monde n'aurait pu le lui enseigner...

C'est dire à quel point Fujii Guruji se souciait peu de la formation théologique de ceux qu'il ordonnait moines dans la secte qu'il avait fondée (*) et qui était comme une émanation de sa puissante personnalité religieuse. Tout ce à quoi il regardait, c'était un ardent amour pour la Prière, qui devait être pour l'adepte source de joie et de fortitude, et à part cela (ou plutôt *i n c l u s* dans cela) une dévotion militante totale pour la cause de la paix dans le monde. A ma connaissance d'ailleurs et si extraordinaire que cela puisse paraître, le groupe Nihonzan Myohoji est le premier et seul groupe religieux au monde dont la raison d'être même, inséparable de sa vocation religieuse, est une lutte non-violente ⁽⁶⁶⁾ pour la paix dans le Monde, allant de pair avec un refus de tous les appareils militaires (**) et avec une action incessante pour leur abolition. Dans l'esprit de Fujii Guruji, la Prière, don suprême du Bouddha aux hommes, était l'agent spirituel par excellence pour propager la paix et pour oeuvrer pour la disparition de la violence dans la société des hommes. Et le point de mire principal de cette action a été la violence institutionnelle incarnée par les appareils militaires et par leur raison d'être, la guerre, dépassant en bestialité toute autre violence même la plus criminelle (***) ⁽⁷¹⁾.

(*) Cette fondation remonte à 1918 (il avait alors 33 ans). C'est dans la première année de son travail missionnaire hors du Japon, en Mandchourie et en Chine, où se créent aussi les premiers groupes de disciples hors du Japon.

(**) Comme seule autre groupe religieux dont j'aie connaissance, pratiquement une attitude conséquente sinon de militantisme actif contre toute forme de violence militaire, du moins de non-collaboration avec les appareils militaires, je signale les "témoins de Jéhovah", secte chrétienne bien connue en Occident par son prosélytisme infatigable et par son intransigeance doctrinaire, proche parfois du fanatisme religieux. Dans les pays ne reconnaissant pas l'objection de consciences pour motifs religieux, les témoins de Jéhovah mâles passaient la plus grande partie de leur vie en prison pour leur refus du service militaire. Il en été notamment ainsi en France jusqu'au moment où fut promulgué enfin un statut de l'objection de conscience, dans les années cinquante. Il est à peine besoin de préciser que les Eglises chrétiennes, tant catholique que protestante, ne se sont jamais émues du sort des chrétiens emprisonnés à cause de leur fidélité à l'esprit et au message d'un certain énergumène appelé Jésus, mis à mort comme il le méritait il y a deux mille ans - sans même compter les rares non chrétiens venus leur tenir compagnie, préférant la prison plutôt que de participer à la préparation des boucheries collectives de demain. En France, c'est finalement un *vieil* homme, seul et sur la fin de sa vie, un inqualifiable anar par dessus le marché, André Lecoin, qui est arrivé à imposer à l'appareil d'Etat un statut de l'objection de conscience, par une grève de la faim illimitée. Ne cherchez pas son nom dans un dictionnaire (vous trouverez à sa place le Maréchal Leclerc d'illustre mémoire...), ni dans la mémoire des gens d'Eglise et des spirituels chrétiens passant pour sérieux, tous tellement occupés de "spiritualité" qu'ils n'ont pas dû s'apercevoir qu'il s'est alors passé quelque chose en pays dit "chrétien". Mais Dieu sûrement reconnaît les siens, même parmi ceux qui croient ne pas le connaître, comme il connaît aussi ceux qui L'ont vu en prison par l'iniquité des hommes, et qui ne L'ont pas secouru...

Fujii Guruji a été également un parmi les très rares spirituels à sentir dans toute son urgence, dans toute son acuité et toute sa portée la Crise de Civilisation actuelle, et la menace de destruction imminente et totale qui pèse sur l'espèce humaine par les effets conjugués, inséparables l'un de l'autre, de la déspiritualisation forcenée des mentalités et la prolifération des armes de destruction massive. Il a vu clairement que la survie à brève échéance de la vie sur la terre est liée indissolublement à une profonde mutation spirituelle, d'une Révolution des mentalités d'une ampleur et d'une profondeur sans précédent (*). Seule une telle mutation mettra fin de façon totale et définitive à la folie militaire et aux jeux cyniques et atroces de la guerre, ces survivances devenues aujourd'hui suicidaires de l'âge de la violence et celui du troupeau - de la "Loi de la jungle" (pour reprendre l'expression de Guruji lui-même).

L'apparition d'un homme à stature prophétique comme Fujii Guruji, au même titre que celle d'un Marcel Légaut, personnalités aussi différentes qu'on peut l'imaginer mais hommes profondément religieux et visionnaires intrépides l'un et l'autre, sont parmi les quelques signes épars qui pour moi annoncent et préfigurent la Grande Mutation. Signes dérisoires certes en termes de leur impact sociologique ou psychologique mesurable, et pourtant signes d'une portée immense au niveau qui seul ici fait poids, celui de la réalité spirituelle. Est-ce Dieu qui

(*) Cette vision d'une nécessaire mutation spirituelle me semble quelque peu brouillée chez Guruji par des velléités de "passéisme" : il croit trouver dans une certaine période pacifique du Japon, sous l'égide du bouddhisme (notamment la période Nara au huitième siècle), une sorte d'idéal spirituel national, qu'il voudrait voir s'étendre à l'échelle mondiale par la vertu souveraine de la Prière "Na mu myo ho ren ge kyo !". Cette ambiguïté passéiste dans la vision prophétique de Guruji se trouve renforcée par sa condamnation sans nuance ni appel de l'esprit scientifique, qu'il rend responsable (non sans de bonnes raisons, il faut bien le reconnaître) de la déspiritualisation du monde moderne et de l'impasse suicidaire dans laquelle il se trouve engagé.

Pour ma part, je crois que la déspiritualisation du monde moderne, et la dégénérescence sénile de l'esprit religieux, étaient en germe déjà depuis toujours dans les institutions religieuses elles-mêmes, et constituent en fait des symptômes parmi d'autres de cette "maladie d'enfance" de l'humanité, qui est sur le point d'atteindre sa crise culminante et de se dénouer. L'opposition traditionnelle de "la science" à "la religion" m'apparaît comme un autre de ses symptômes, dû originellement à une réaction saine et créatrice de l'esprit humain, s'efforçant tant bien que mal de s'affranchir des carcans intellectuels et doctrinaux d'une institution religieuse toute aussi portée que toute autre institution humaine aux tentations du pouvoir et de l'abus de pouvoir. En réalité, la soif de connaissance de l'homme, jaillie de la pulsion d'Eros, ne s'oppose nullement par nature ni à ses véritables besoins religieux ou spirituels, ni à ses finalités divines. Dans l'aventure humaine, les trois plans de connaissance charnel, mental et spirituel sont indissolublement solidaires l'un de l'autre, et l'homme ne saurait à la longue collaborer aux desseins de Dieu et oeuvrer pour son destin divin en désavouant une de ces trois dimensions essentielles de sa nature.

a suscité ces hommes de foi et de courage et au regard perçant, parce que l'Heure approche ? Ou est-ce parce que de tels hommes (et n'y en eût-il qu'un ou deux...) se sont levés, à l'encontre de l'inertie de millénaires pesant sur eux comme elle pèse sur tous - est-ce à cause d'eux, qu'Il attendait en silence (depuis longtemps avant peut-être que l'homme ne fut créé...), que les Temps désormais sont trouvés mûrs pour la Moisson et que l'Heure est enfin fixée ? (Même si nul peut-être, sauf seulement le Maître de toute création, ne la connaît ?) Je ne sais, et peut-être nul homme ne le saura jamais. Mais je sais que quand l'Heure sonnera, tout le poids réuni de tout ce qui aujourd'hui fait poids dans le Monde des hommes sera trouvé léger, et le "néant" que sont le regard et la voix même d'un seul qui osa voir et dire, et fut-ce la voix solitaire qui crie dans le désert, auront pesé lourd pour faire enfin basculer Sa Balance...

Je viens d'évoquer là que l'était l'enjeu aux dimensions surhumaines auquel, seul dans la multitude, s'est confronté Fujii Guruji, sans autre arme que l'humble et indomptable courage de la foi. Cela me rend présent et proche à nouveau à quel point toute question tant soit peu "théologique" ou doctrinale devait lui apparaître comme entièrement accessoire pour ne pas dire futile, sinon pour sa propre vie intérieure (fermement enracinée dans le terreau d'une très riche tradition religieuse), du moins pour la formation et pour l'ordination de ses adeptes - à l'heure où la Maison de l'Homme est en flammes ! Loin d'avoir été troublé par ce qu'il a été un des très rares à voir dans toute son impensable acuité, son regard en a été rendu plus perçant pour discerner l'essentiel dans le mouvement chaotique de l'accessoire, dans lequel il nous fait discerner un ordre et une direction. Ainsi Guruji a-t-il été aussi un des très rares spirituels à voir clairement la différence d'essence entre la dimension intellectuelle et la dimension spirituelle de l'être humain, et à savoir que doctrine et théologie sont de l'intellect, et que la foi, l'amour, l'espérance sont de l'esprit. Et il a su d'instinct que la Crise des crises ne sera pas résolue par l'intellect, mais par l'esprit - non par l'intelligence de la tête (qui reste seconde), mais par la foi. Aussi, en réponse à une situation sans précédent, il a eu l'inimaginable hardiesse, rompant suivant la lettre avec une tradition multimillénaire, de fonder une communauté de moines où le bagage doctrinal requis était rigoureusement nul !

Et c'est un fait "évident" certes que pour la mission qui était sienne et dont il investissait cette communauté, un tel bagage n'était strictement d'aucun secours. Si ces quelques moines aux mains nues avaient en eux de quoi agir sur l'inexorable inertie du Monde, ce n'était certes pas par le dérisoire moyen

d'"arguments" tirés d'un fonds doctrinal, du même ordre donc que le Monde qui, sur ce plan de l'intellect et du discours, les écrasait des milliards et des milliards de fois de tout son poids de science bruyante. Mais c'était bien par la f o i , par celle qui "déplace les montagnes" (selon ce que nous a assuré un homme grand entre tous par la foi...) (*).

Dans le même esprit, les règles et les vœux à la base de la vie monastique au sein de Nihonzan Myohoji se réduisent à peu de choses, laissant pour l'essentiel chacun face à sa responsabilité d'assumer sa vocation monastique, ainsi que la mission de paix militante qui y était indissolublement liée, suivant ses propres lumières. La seule règle sur laquelle Guruji était très strict était le vœu de pauvreté. Selon lui le laxisme sur ce point ouvrait la porte à toutes les corruptions. Dans les dernières années, et pour des raisons d'opportunité plus que proprement morales, il a été conduit aussi à adopter une position ferme contre l'usage des drogues au sein du groupe (**). Par contre, tout en conseillant

(*) Il est vrai que ces "montagnes" elles-mêmes (quelques guérisons qualifiées de "miraculeuses" il y a deux mille ans, disons, ou quelques constructions de "pagodes de paix" en ce siècle, ici et là dans le monde...) peuvent sembler dérisoires aux yeux de la seule raison, devant les inimaginables dimensions de l'enjeu : le "salut" de l'humanité. Mais si la raison constate à bon escient la petitesse des effets au plan où elle-même se place, la foi, elle, sait d'instinct que ce ne sont là que des reflets ou des s i g n e s qui décrivent une action d'une toute autre magnitude et d'une toute autre portée, s'accomplissant sur un a u t r e p l a n de réalité. (Un peu comme tels symboles mathématiques compacts et de modeste apparence, comme 9^9 ou 9^{9^9} voire le signe ∞ , servent à désigner des nombres très grands ou même inimaginablement grands, voire l'infini...) Ce sont comme des efflorescences dans le monde visible d'effets de vaste envergure s'accomplissant dans le monde invisible - signes que l'intelligence de la seule raison ignore comme tels, et qui pour l'intelligence s'enracinant dans la foi peuvent être parfois d'une clarté fulgurante. Et peut-être l'Heure promise sera-t-elle aussi celle où le Monde invisible, cessant de se tenir caché obstinément aux yeux du grand nombre (et même, le plus souvent, aux yeux des élus...), fera irruption dans le Monde visible avec puissance, par des effets visibles éclatants, irrécusables, non seulement pour certains mais pour t o u s .

(**) C'est un des nombreux paradoxes apparents dans la personne de Guruji, cet ascète parmi les ascètes, qu'il ait attiré de nombreux hippies et qu'il les ait accueillis avec une affection dénuée de toute trace de méfiance moralisatrice. Un des deux seuls parmi ses disciples qu'il mentionne nommément dans son autobiographie était un hippie quand il l'a rencontré. (C'est d'ailleurs le moine déjà mentionné ailleurs dans la présente note, qui m'a valu l'honneur de me retrouver en correctionnelle pour la cause du Bouddha - et des étrangers...) Guruji enchaîne ainsi :

"Même Shakyamuni (le Bouddha), n'ayant que son bœl en fer, a pu rester en vie en mangeant ce qui lui était donné par les autres. Sans aucun secours de sa famille royale il vagabondait, à la recherche de la vérité et en prêchant la doctrine. Shakyamuni lui aussi était un hippie à la recherche de la vérité.

Bref, les hippies sont les chercheurs de vérité qui ne se préoccupent pas des nécessités matérielles de l'existence."

Parlant des hippies, il disait dans l'alinéa précédent : "Ils ne font jamais de mal ni ne parlent mal de personne. Ils ne font que marcher à la recherche de la vérité. Espérant trouver quelque chose en Inde ou de découvrir quelque chose de précieux au Japon, ils marchent et marchent sans fin...". Par la suite pourtant, il en a vu aussi des vertes et des pas mûres avec certains parmi eux. Mais sa sympathie et sa patience ne se sont point lassés, au risque même de fournir à ses adversaires des verges pour le battre...

En ce qui concerne ma propre expérience avec les moines de Nihonzan Myohoji, il n'y a jamais eu des histoires de drogues chez moi, ni (autant que je sache) ailleurs parmi les moines missionnaires en Europe et en Amérique. De façon générale, ils avaient tous dans leur mode de vie une "tenue" irréprochable, et beaucoup de tact et de discrétion vis-à-vis de leur hôte.

fortement la continence sexuelle, il n'en faisait par une règle impérative, laissant à chacun la responsabilité de ses propres choix en la matière. Selon ce qui m'a été rapporté, l'expérience a d'ailleurs montré que dans presque tous les cas, quand un moine s'engageait dans une liaison amoureuse, ou bien celle-ci était de courte durée, ou bien il finissait par son propre choix par quitter l'état monastique (*). Je crois qu'à deux ou trois exceptions près, les moines qui formaient le noyau stable de Nihonzan Myohoji, c'est-à-dire ceux qui en faisaient partie depuis bien des années, observaient spontanément la règle monastique traditionnelle de chasteté, et ceci par libre choix et non pas parce qu'ils s'y seraient sentis contraints sous la pression du groupe ou par celle de Guruji lui-même.

(*) J'en ai fait l'expérience assez personnelle, ayant eu en 1977 une relation amoureuse avec une jeune religieuse membre du groupe, laquelle relation n'a duré que quelques semaines. C'est elle qui y a mis fin. Aux dernières nouvelles, cette personne est aujourd'hui encore membre du groupe et toujours aussi active dans le travail missionnaire et pacifiste. Ni elle ni moi n'avions voulu tenir secrète notre relation, et je n'ai jamais eu l'impression que quiconque dans le groupe en était gêné ou offusqué.

Parmi les plus anciens disciples de Guruji, il y a un couple vivant au temple du groupe à Atami, servant aussi de résidence habituelle de Guruji au Japon. Le mari et la femme ont fini par se faire ordonner moines par Guruji, mais sur leur insistance, Guruji a accédé à leur souhait de continuer à vivre ensemble maritalement. En 1983, j'ai eu le plaisir de recevoir chez moi leur fils, un homme dans la trentaine qui s'est également fait ordonner moine par Guruji. Il a pour lui une dévotion infinie en même temps qu'une affection comme on la porte à un grand-père. Il m'a donné l'impression d'un homme exceptionnellement épanoui à tous points de vue. C'est lui qui m'a parlé avec beaucoup de simplicité de la situation particulière de ses parents. Apparemment tous les membres de sa famille ont été ordonnés moines par Guruji, et tous lui sont dévoués corps et âme tout comme lui.

Si extraordinaire que cela puisse paraître il semblerait que de telles pressions n' exist a i e n t p a s (*).

(⁶¹) Fujii Guruji (2) - ou le don

(26-28 octobre) (**) Cette courte rétrospective impromptue sur la personnalité de Fujii Guruji vient me rappeler aussi à point nommé qu'il fait partie des très rares spirituels (***) qui aient compris qu'une authentique vie spirituelle n'est nullement subordonnée à un savoir doctrinal ni à des capacités de type intellectuel, qu'elle est inséparable par contre du déploiement d'une l i b e r t é c r é a t r i c e dans l'être, et ne peut s'épanouir en dehors du respect de cette liberté. Que ce respect de la liberté chez ses adeptes soit allé jusqu'à inclure le terrain tabou entre tous de la vie sexuelle a de quoi émerveiller. Sans doute n'ai-je pas su par le passé apprécier le caractère extraordinaire, quasiment incroyable de cette attitude-là de Guruji, plus "scandaleuse" encore et propre sûrement, aux yeux de la "Sangha" (la communauté religieuse de tous les croyants bouddhistes) de jeter le discrédit sur la religion et sur l'état monastique qui en est le coeur, que son inqualifiable laxisme vis-à-vis de la préparation doctrinale de ceux qu'il ordonnait moines ou religieuses (****).

(*) Voir suite dans la note suivante.

(**) Suite de la note précédente, datée du 23 septembre, il y a plus d'un mois. Cette interruption malencontreuse est due à une maladie inopinée - voir à ce sujet le début de la note "Les mutants (1) : le ballet des mutants" (n° 85).

(***) Les seuls autres spirituels chez qui j'aie trouvé cette compréhension sont Krishnamurti, Marcel Légaut et (dans une moindre mesure m'a-t-il semblé) chez Gandhi. Dans les deux dernières décennies de la vie de Gandhi, cette compréhension me semble avoir été brouillée en partie par un discours de plus en plus moralisateur et componctueux, à la limite constamment du cliché et de l'autocomplaisance. Il faut sans doute y voir le tribut de son rôle d'idole nationale et religieuse, lourde à assumer même pour un homme de sa stature.

(****) Sûrement même certains parmi ses plus fidèles disciples se sentaient mal à l'aise vis-à-vis de ces particularités de leur Maître, peu conforme à l'image qu'ils auraient aimé se faire d'un grand saint bouddhiste, et ils ont dû peiner dur pour essayer de ne pas voir ces "bavures". Leur fidélité est un témoignage d'autant plus éloquent de l'extraordinaire ascendant exercé par cet homme. (Cet ascendant d'ailleurs, visiblement, n'est nullement recherché. Il semble avoir été sien dès avant même qu'il commence sa mission d'enseignant religieux, à l'âge de 32 ans.) Il y a eu chez cet homme, au cours de sa longue vie, un approfondissement et par là-même, parfois, une transformation réellement saisissante de sa vision du monde, dont lui-même ne semble pas s'être toujours rendu compte bien clairement

tant elle est venue naturellement, mais qui a dû déconcerter voire même secrètement choquer plus d'un de ses inconditionnels disciples. Il est vrai qu'à ma connaissance, Fujii Guruji n'a pas jugé utile d'explicitier et d'expliquer par des déclarations publiques ses positions les plus troublantes pour un bouddhiste bon teint - peut-être simplement parce que, habitué une vie durant à suivre uniquement ses propres lumières, il a fini par perdre quelque peu le sens de ces normes auxquelles les gens ont accoutumé de se raccrocher si précautionneusement.

Toujours est-il que même parmi ses disciples les plus jeunes et les moins imbus des valeurs religieuses traditionnelles, il est rarement question "en clair" des attitudes de Guruji évoquées tantôt, qui le séparent de façon si radicale de tout autre Maître religieux dont ils aient pu avoir connaissance. Son attitude sans équivoque vis-à-vis de la violence militaire suffit déjà bien assez à le singulariser au milieu du laxisme généralisé à cet égard, de rigueur dans les milieux religieux tout autant que dans tout autre ! A plus forte raison, dans les innombrables discours d'hommage officiels en l'honneur de Fujii Guruji dans son vieil âge glorieux, toute allusion (ne fut-ce qu'à son action antimilitariste) qui pourrait être de nature à choquer quiconque dans le ronron habituel des bons sentiments et des grands principes humanitaires, compréhension des peuples et tout ça, est soigneusement omise. (Conformément aux règles immuables de ce genre-là, fléau des grandes occasions solennelles...)

Pour apprécier dans toute sa portée les libertés que Fujii Guruji a prises avec une tradition immémoriale, il convient ici de se rappeler qui est cet homme qui déconcerte plus d'un, et qui impose le respect à tous. Celui qui l'a rencontré, ne serait-ce qu'une fois ou ne l'aurait-il vu qu'en photo, sait que ce n'est pas un homme qu'on puisse balayer du revers de la main comme un "excité" ou un "hurluberlu", qu'il n'y aurait pas lieu de prendre au sérieux. Il a une présence comme j'en ai rarement rencontré en un homme, une présence, de plus, étrangère à tout désir conscient ou inconscient de s'imposer, d'en imposer, de dominer. Une présence qui est rayonnement. Elle agit dans toute sa force dans le silence plus encore que par la parole. Je n'ai pas rencontré d'homme qui évoque de façon aussi irrésistible la grande ur - une grandeur qui n'est de la chair ni de l'intellect, mais de l'esprit. Dans le regard perçant on croit sentir la force indomptable de l'aigle. Mais cette force-là est joie, toute incisive qu'elle soit on y sent pourtant une douceur, elle n'est pas faite pour blesser. Si pourtant parfois elle doit blesser, on sent que cette blessure est bienfaisante à celui qui la reçoit et qu'elle dépouille. Cet homme est parmi les hommes comme un aigle, et en même temps il est comme un petit enfant, comme un enfant nouveau-né dans sa délicatesse infinie, entouré d'adultes qu'il fait paraître épais et balourds. Volonté intrépide, vive, indomptable - et l'innocence du petit enfant qui vient de naître, l'un faisant corps avec l'autre indissolublement...

Il est né (le 6 août 1885) d'une "famille paysanne extrêmement pauvre, qui n'avait pas les moyens de se payer une seule bête de somme, ni boeuf ni cheval. Nous devions vivre de quelques grains de millet" (*). Par choix, il a continué à mener une vie de pauvreté voire de dénuement, plus d'une fois à la limite de ce que le corps peut endurer - jusqu'à sa centième année, qui a été celle de sa mort. Après l'école communale, il poursuit d'abord des études dans une "Académie agricole", mais attiré par la vie religieuse depuis sa petite enfance, et malgré la sévère politique antireligieuse et antibouddhiste poursuivie alors par le gouvernement impérial au Japon, il se fait ordonner moine à l'âge de dix-huit ans. C'était là une décision d'autant plus lourde de conséquences qu'il renonçait ainsi à tout espoir de pouvoir soutenir matériellement sa famille, qui avait tant misé sur lui. Peut-être n'aurait-il pu passer outre à l'opposition du père, appuyé par le conseil de famille, et ceci dans un pays où l'autorité de la famille est incomparablement plus grande que dans nos contrées, s'il n'avait été aidé in extremis par le soutien compréhensif et apparemment inconditionnel de sa mère. Il lui vouera par la suite une dévotion quasiment religieuse. Elle-même se fera ordonner religieuse par son fils et le suivra dans ses pérégrinations missionnaires et dans ses rigoureuses pratiques ascétiques. Elle restera le disciple fidèle de son fils, à travers une vie de privations et de discipline monastique d'une rigueur difficile à imaginer, jusqu'à sa mort en 1930, à l'âge de 83 ans.

C'est la même année, libre désormais de toute attache familiale, que Guruji (âgé alors de 45 ans) fait vœu solennel de consacrer sa vie à la réalisation d'une prophétie du grand prophète Nichiren dont (depuis les débuts déjà de sa vie monastique) il s'était fait le dévoué disciple : "rapporter" en Inde, berceau de Bouddha et du bouddhisme, la doctrine salvatrice du Bouddha (**).

(*) Je tire la plupart des détails sur la vie de Fujii Guruji de son autobiographie, témoignage étonnant à plus d'un titre (écrit je crois vers la fin des années soixante, alors donc que Guruji avait plus de 80 ans). Il en existe une traduction anglaise, malheureusement très fortement abrégée (au tiers) : "My Non-Violence, an autobiography of a Japanese buddhist" (Ma Non-Violence, une autobiographie d'un bouddhiste japonais), publiée par Nihonzan Myohoji (Japan Buddha Sangha Press, 3-2-22 Kudan-kita, Chiyodaku, Tokyo, Japon), 1975. Mon autre source écrite est un recueil de déclarations et d'exposés de Fujii Gurujii publié en langue anglaise, "Buddhism for World Peace" (Bouddhisme pour la Paix Mondiale), aux mêmes éditions (1980), pour son 95ème anniversaire. Ce livre contient à la fin un tableau fort utile, énumérant par ordre chronologique les événements les plus marquants de la vie de Fujii Guruji (pages 324-329). (Dans l'édition anglaise de la biographie, visiblement hâtive, les dates font souvent défaut.)

(**) Saint Nichiren, réformateur et prophète bouddhiste japonais du 13ème siècle (1222-1282). Il recommande de mettre la doctrine exposée dans la Sutra de la Fleur de Lotus (Saddharmapundarikasutra) au centre de la vie religieuse nationale, et enseigne la vertu bénéfique suprême de la prière Na mu myo ho ren ge kyo,

qui exprime la vénération pour cette Sutra. Suite à ses options intransigeantes, il eût à faire face à des persécutions et à des adversités d'une rigueur peu commune, sans réussir pour autant à faire adopter ses vues par les autorités établies. De nos jours, il y a au Japon plusieurs millions de bouddhistes "nichirénites", se partageant en de nombreuses sectes à tendances très diverses. Celle de D^o Fujii Guruji, Nihonzan Myohoji, est sans doute la plus petite de toutes numériquement, comptant à peine cent ou deux cent moines, religieuses et sympathisants. Mais elle s'est acquise une grande audience par la personnalité exceptionnelle de Guruji et par ses engagements militants pacifistes et antimilitaristes, tant au Japon (lutte contre la présence de bases militaires américaines au Japon, servant de soutien logistique lors de la guerre du Vietnam) que dans de nombreux autres pays, et notamment aux Etats-Unis, considéré par Guruji comme le principal fauteur de guerres du monde actuel.

Le bouddhisme, né en Inde aux sixième siècle avant Jésus-Christ, s'était propagé au Japon via la Chine et y avait supplanté la religion traditionnelle, le shintoïsme, dès les premiers siècles de notre ère. Aux temps de Nichiren, le bouddhisme avait pratiquement disparu de l'Inde depuis des siècles.

Cela faisait alors treize ans, depuis l'âge de 32 ans (*), que conformément au message d'un rêve (**) qui lui était venu en 1912 (il avait alors vingt-sept ans), il consacrait sa vie à "éclairer les autres" et à disséminer le Dharma (la doctrine du Bouddha) à travers le Monde, tant au Japon qu'en Manchourie et en Chine. Après la destruction apocalyptique de Hiroshima, à l'issue de la deuxième guerre mondiale, cette mission s'élargit en une mission à l'échelle mondiale, en symbiose inséparable, à présent, avec une activité pacifiste non violente dans l'esprit de Gandhi (67).

(*) Selon la façon de compter japonaise, qui considère que l'homme à sa naissance a un an, il faudrait lire ici 33 ans. C'est le nombre qui figure dans l'autobiographie de Guruji. C'est aussi l'âge auquel Nichiren avait fondé sa nouvelle secte.

(**) Plusieurs rêves et des visions éveillées ont joué un rôle prépondérant dans la vie de Guruji. Prenant connaissance de sa biographie pour la première fois, en 1974 ou 1975, j'étais assez interloqué par le fait qu'on puisse réserver une telle importance à des rêves, et à leurs messages en langage symbolique tellement impondérable! J'y voyais comme une survivance archaïque, ma foi assez folklorique, en plein vingtième siècle. J'étais loin de me douter que sous peu, un rêve (qui d'ailleurs ne semblait pas avoir alors la moindre connotation religieuse) allait profondément transformer ma relation à moi-même et au monde ; et que par la suite mon ascension sur le chemin de la connaissance allait être marquée par d'autres rêves encore, venant chaque fois à point nommé m'apporter quelque connaissance cruciale, que rien n'aurait pu me faire prévoir et qu'aucun livre ni aucune personne n'aurait pu me communiquer. Et même des "visions" éveillées sont apparues l'hiver dernier, comme la chose la plus naturelle du monde - aussi simplement, sans tambour ni trompette, qu'il en apparaît dans le récit de Guruji...

Lors du grand tournant qui eût lieu dans ma vie spirituelle en 1976, avec (entre autres) le premier rêve messenger dont j'aie sondé le message, l'idée ne me serait pas venue de le mettre en relation tant soit peu avec la personne de

Guruji, ou avec mes contacts avec une ambiance religieuse, par les moines que je recevais chez moi familièrement. Ce lien ne me devient apparent que par la rétrospective que je suis en train de faire de ma rencontre avec Guruji, et avec les moines inspirés par lui.

Entre son ordination en 1903 et le rêve de 1912 lui précisant sa mission future, Guruji passe dix ans de sa vie à étudier les principaux courants du bouddhisme représentés dans son pays, en partant de l'enseignement de Nichiren pour finalement y revenir et s'y tenir jusqu'à la fin de sa vie, faisant des écrits du prophète et de la Sutra de la fleur de Lotus son pain quotidien spirituel et sa référence constante. Mais il est visiblement plus porté vers la pratique religieuse que vers l'érudition et l'exégèse savante des textes (*). Les enseignements religieux l'intéressent non comme un sujet d'études philosophiques, historiques, linguistiques, mais dans la mesure exactement où ils sont aptes à éclairer sa propre vie et celle des autres. Pas plus que Gandhi, ce n'est un intellectuel ni un mystique, mais un homme voué à l'action. Dans son autobiographie, il ne s'attarde guère sur le détail de ses études, encore moins sur la discussion de questions de doctrine ou de philosophie ou sur l'évolution de ses propres idées et de sa vision du monde. Par contre, il parle avec quelque détail de ses pratiques ascétiques. Tout en continuant ses études religieuses, en se familiarisant avec les doctrines et les pratiques Zen, il semblerait qu'il consacre les cinq années d'"attente" entre 1912 et 1917 (où devait commencer son activité missionnaire) avant tout à une préparation "pratique" par les pratiques ascétiques, le "self-training" comme il les appelle.

(*) Je ne crois pas qu'on puisse raisonnablement considérer Guruji comme un "érudit" en littérature religieuse bouddhiste. A ma connaissance, il n'a jamais appris de langue étrangère, par exemple le pali, le sanscrit ou le chinois, comme il aurait été naturel pour un érudit ès écritures bouddhistes. J'ai noté d'ailleurs que beaucoup de japonais (et Guruji et presque tous ses disciples que j'ai rencontrés sont de ceux-là) ont un sérieux "bloc" contre les langues étrangères. Quand Guruji a rencontré Gandhi en 1933, après trois ans de séjour en Inde, il ne parlait pratiquement pas un mot de hindi encore, et son interprète, un disciple japonais de Guruji, ne parlait que très mal l'anglais. (Voir au sujet de cette rencontre la note ultérieure "La rencontre - ou le don de présence", n° 66.)

De façon générale, j'ai l'impression que les esprits puissamment originaux sont rarement portés vers l'érudition comme telle, mais ils auraient tendance plutôt à se porter sélectivement sur cela exactement qui doit nourrir leur mission et à l'assimiler, en évitant de se charger de tout bagage inutile. A cet égard, la Renaissance semble avoir été une époque exceptionnelle, où l'érudition humaniste faisait partie de l'air du temps et s'acquerrait par les plus doués "dans la foulée", comme une chose allant de soi.

Les premiers exercices qu'il mentionne consistent en des brûlures de la peau, pratiquées de façon continue et systématique comme un moyen (je présume) pour s'entraîner à résister à la douleur physique. Dans les années suivantes il imagine et met en exécution des épreuves d'endurance dignes de figurer dans une "hagiographie ascétique universelle" depuis les origines. Il les décrit avec la minutie sans emphase qu'on mettrait à un petit manuel de mouvements de gymnastique. Rares sûrement sont ceux qui auraient survécu au genre d'"entraînement" auquel il s'est soumis en ses jeunes années, sans que sa santé en soit seulement ébranlée, bien au contraire. Il semblerait qu'elle en ait été trempée en même temps que sa volonté, pour pouvoir par la suite affronter sans craintes ni défaillances les rigueurs parfois extrêmes de la vie qu'il s'était choisie.

Je me rappelle avoir été d'abord interloqué et même gêné, quand me parvenaient incidemment des échos de ces anciennes pratiques ascétiques de Guruji, par tel de ses disciples qui avait repris à son compte certaines (les moins casse-cou !) parmi elles. Selon mes idées bien arrêtées, j'y voyais alors un fanatisme religieux de mauvais augure, un regrettable mépris voire une haine du corps, se donnant libre cours par de telles violences vis-à-vis de soi-même (*). Mais en faisant mieux connaissance de la personnalité peu ordinaire de Guruji, force m'était de constater que ce schéma catégorique ne s'appliquait nullement à lui. Il n'y a trace chez lui de haine ni du Monde (**), ni de lui-même ou de son corps. Bien au contraire, on sent en lui un respect et un amour pour les choses de ce Monde et jusque dans les plus humbles, une gratitude pour tout ce qui lui échoit en même temps qu'une sollicitude pour ce qui est confié à ses soins, y compris le bien-être et la santé de son propre corps, comme aussi de ceux de ses

(*) J'avais le même malaise, la même attitude de rejet vis-à-vis de ce qui m'était connu des rites d'initiation, notamment les rites de puberté, dans les sociétés dites "primitives". Sur ce chapitre également, ma façon de voir s'est considérablement nuancée au cours des années qui ont suivi.

(**) Les dispositions de Fujii Guruji à l'égard du "Monde" se recouvrent avec celles de Nichiren. Celui-ci se distançait des attitudes dominantes de son temps, où les gens avaient tendance à projeter dans un "au-delà" idyllique leur nostalgie, au sein d'une société violente et agitée, d'une vie paisible et heureuse. Il insistait que le rôle de la religion n'est nullement d'inciter les hommes à porter leurs espoirs vers un autre monde mythique, mais bien d'instaurer un état d'harmonie entre les hommes au sein de la nation, et (ultimement) entre les différentes nations elles-mêmes. Il s'agit en somme d'instaurer le "Royaume de Dieu" sur terre (pour reprendre l'expression évangélique), au lieu de le rejeter au ciel. C'est sûrement là aussi la vision de Jésus, comme celle de Bouddha, mais avec chez l'un et l'autre un accent plus grand sur l'aspect individuel, le "Royaume de Dieu dans l'homme", plutôt que collectif (le Royaume de Dieu dans la nation). C'est l'aspect collectif de l'avènement du Royaume de Dieu qui est aussi surtout souligné dans trois parmi les quatre rêves prophétiques qui me sont venus l'hiver dernier.

disciples et ses proches. Dans ses exercices ascétiques, allant parfois jusqu'à l'extrême limite de l'endurance humaine, il avait toujours grand soin, tout en repoussant cette limite autant qu'il lui était possible, de ne jamais la dépasser, et de faire en sorte que ce corps à lui confié n'en soit en rien détérioré ou diminué, ou ne serait-ce que déparé en aucune sorte.

On peut dès lors s'interroger sur le sens de telles épreuves imposées à soi-même, auxquelles sont enclins, semblerait-il, tant de tempéraments profondément religieux. Je n'ai pas connaissance que Guruji se soit jamais expliqué à ce sujet (*), et sans doute devait-il s'y sentir d'autant moins incité que ces pratiques s'inscrivent, dans le bouddhisme tout comme dans l'hindouisme qui l'avait précédé ou dans le christianisme ultérieur, dans une longue tradition plusieurs fois millénaire (**). Mais le terme même qu'il utilise, "self-training", suggérant un "entraînement" comme celui qui serait suivi par un athlète, indique déjà assez clairement au moins une des motivations : il s'agit d'exercer conjointement le corps et la volonté, pour parvenir à une maîtrise aussi parfaite qu'il est possible de la volonté (ou pour mieux dire, de l'esprit, instance spirituellement responsable de la personne...) sur le corps, et de l'esprit et du corps conjointement sur toutes les épreuves (et aussi, sans doute, sur toutes les tentations de laisser-aller amollissant...) qui pourront d'aventure se présenter ; et ceci non pas dans des dispositions de brutalité ni même seulement de fermeté vis-à-vis des humbles et nécessaires exigences du corps, mais dans celles plutôt du parfait cavalier vis-à-vis de sa monture : d'un cavalier certes exigeant à

(*) Il dit pourtant, à propos de ses austérités par un froid glacial en Mandchourie, que celles-ci lui rappelaient les épreuves qu'avait dû traverser saint Nichiren dans son exil très dur, dans l'île de Sado. La motivation ici semble de même nature que celle des mystiques chrétiens qui brûlent de "partager la croix du Christ", autant qu'il est dans leurs moyens.

(**) Le Bouddha lui-même, doué d'une volonté exceptionnelle, avait accompli avant son illumination des exercices d'ascèse poussés à un degré extrême, qu'il décrit d'ailleurs en termes hauts en couleur dans un des ses prêches (tel qu'il est censé nous être parvenu par la tradition orale). Après son illumination, il rejettera cette voie extrême, tout comme la voie extrême opposée d'une vie de mollesse adonnée à la recherche des plaisirs, comme dénuées de noblesse, et tracera et recommandera la "noble voie du milieu". Sûrement il devait bien se douter, ce faisant, que parmi ceux qui réclameront de son enseignement dans les siècles à venir, il n'en manquerait pas qui suivront pourtant l'une ou l'autre voie extrême qu'il avait lui-même dépassées. Les expériences du Bouddha ni de quiconque ne peuvent dispenser tout homme d'avoir à passer par ses propres expériences pour trouver sa juste voie. Il n'en a pas été différemment de Fujii Guruji. Il semblerait qu'il n'ait pas poursuivi des formes extrêmes de "self-training" ascétique au delà de l'âge de 35 ans. Celles-ci semblent prendre fin vers les premières années de son oeuvre missionnaires proprement dite (commençant en 1917, quand il a 32 ans).

l'extrême vis-à-vis d'elle comme aussi de lui-même, la menant parfois jusqu'à l'extrême limite de ce qu'elle est capable de donner, mais ayant soin en même temps de ne jamais dépasser cette limite et lui gardant en toute occasion une sollicitude aimante et avisée (*).

Sans doute, si Guruji a pu aller dans cette voie-là (parmi d'autres qui peuvent paraître plus essentielles...) aussi loin qu'il l'a fait, sans y laisser sa vie ni sa santé, c'est non seulement pour avoir été servi par une constitution idoine, mais avant toute autre chose par la force de sa foi. C'est elle assurément qui lui enjoignait d'aller avec confiance jusqu'à telle limite qui pour la raison et pour l'imagination pouvait paraître folle, sans nulle crainte pour autant d'en sortir mort ou estropié à vie. Il est bien clair pour moi que ce n'était nullement pour Guruji une sorte de partie de "quitte ou double", un risque-tout - mais qu'à chaque moment il y avait une claire conscience de ses possibilités de résistance réelles, compte tenu certes de leur multiplication démesurée par l'effet d'une foi ardente dans laquelle tout son être se concentrait.

Certes, des épreuves ascétiques aussi extrêmes vont loin au delà des besoins d'un "self-training" même le plus exigeant, et leur sens ne peut être réduit à un aspect en quelque sorte "utilitaire", conforme à l'image du cavalier s'entraînant avec sa monture, afin d'être à même de résister à tous les assauts ! Je crois y sentir une tonalité de fond plus spécifiquement religieuse, qui, pour rester constamment non dite, n'en est pas moins première. On y sent l'élan du désir exalté de g l o r i f i e r par tout son être D i e u (ou le Bouddha, ou le Créateur, ou quelque autre nom qu'on Lui donne...), par de tels actes de dépassement de soi-même et de ce que d'ordinaire on se sent humainement capable d'accomplir - en faisant don total de ce dépassement à Celui qu'on glorifie

(*) Je vois surtout deux genres d'écueils sur la voie des austérités ascétiques, qui (si on n'y prend garde) risquent d'en dénaturer le sens même dans les cas où il ne s'y mêle aucune intention occulte autodestructrice ou "masochiste". L'un, c'est de perdre contact avec les besoins essentiels du corps et de lui faire véritablement violence, même sans intention violente à son égard - tel un maître dur et impitoyable exigeant de ses serviteurs plus que celui-ci ne peut réellement donner. L'autre, sans doute plus fréquent encore, c'est de se lancer dans une surenchère ascétique par une fringale d'auto-agrandissement égotique, pour se grandir au dessus des autres à ses propres yeux ou aux yeux d'autrui ; ou ne serait-ce que pour la satisfaction d'éprouver le pouvoir absolu, discrétionnaire de la volonté sur le corps. Dans ce cas, cette volonté n'est nullement, comme on se l'imagine, celle de l'esprit, lequel en vérité est alors dans un état de subjugation par l'égo, mais bien la volonté d e l ' é g o . Sûrement les deux attitudes, celle de fermeture vis-à-vis des besoins du corps, et celle mue par le désir de puissance ou d'auto-agrandissement, sont souvent réunies. En fait, les mouvements de la vanité et de l'orgueil s'accompagnent toujours d'une fermeture de l'être. Et les actes qu'ils inspirent sont spirituellement stériles par eux-mêmes.

ainsi en silence. Sûrement, ce qui rend possible un tel acte et qui lui donne tout son sens, c'est la connaissance, chemin faisant, qu'on n'est pas seul à l'accomplir ; que de quelque mystérieuse façon, Celui-là même que nous glorifions de toute notre coeur et de tout notre être S'associe et participe à cet acte de louange et d'amour.

Dans cette lumière, on comprend que si chez un Nichidatsu Fujii ce don d'amour s'était fait jadis par la voie des extrêmes austérités ascétiques, ce n'est nullement parce que cet homme aurait été aliéné de son corps, voire même qu'il l'aurait eu en horreur, mais bien au contraire parce qu'il était, en même temps qu'un "spirituel", un "terrien" proche de son corps et qu'il le chérissait d'instinct. C'était par une chose qui lui était très précieuse qu'il témoignait le plus spontanément et le plus parfaitement de son amour pour Celui qui est la Source de tout amour et qu'il chantait sa gloire, bien mieux que ses faibles paroles n'auraient pu le faire. Il est des actes, je le réalise à présent, qui (sans jamais se dire tels...) sont avant toute autre chose prière et offrande - un chant d'amour passionné dont ils sont à la fois les paroles et la mélodie.

Et sûrement point n'est besoin d'être ni de se sentir un géant de l'esprit pour se donner ainsi en s'y mettant tout entier - faire de sa vie, ne fut-ce qu'en certains moments, un chant de louange, un chant d'amour. Il suffit pour cela d'avoir senti la réalité et la présence de Celui et de Celle dont viennent tous les dons, de Celui et de Celle qui accueille tous les dons que lui apportent les eaux vives de l'amour. Par un tel acte nous devenons véhicule du don que l'Ame de l'Univers se fait à Elle-même. Nous participons, à l'humble place qui est nôtre, au grand Chant de la Création et à la force en mouvement du Fleuve du devenir.

Point n'est besoin d'être grand : en nous dépouillant nous nous dépassons, et en nous dépassant (par une force en nous qui ne vient pas de nous...), sans le chercher nous grandissons.

(62) Que notre prière soit chant...

(29 octobre) (*) "La Prière" consiste en la répétition indéfinie des sept syllabes sacrées (**)

Na mu myo ho ren ge kyo ! ,

suisant un rythme invariable scandé à l'unisson par tous les participants, de façon assez vigoureuse le plus souvent, sur des petits tambours à prières portatifs en peau, qu'on frappe rythmiquement avec un bâton trapu et recourbé, en un bois à la fois dur et léger. Le rythme est rigoureusement fixé, seul le tempo peut varier suivant le tonus général et les dispositions particulières des participants. Le son du tambour par lui-même a un effet fortement tonifiant sur les participants comme sur les auditeurs éventuels - du moins (pour ce qui concerne ces derniers) quand des résistances dues à des préventions délibérées ne s'y opposent. Il n'y a pas de mélodie fixée, et le plus souvent le récitatif de chacun des participants se fait sur un registre plus ou moins monocorde, chacun "plaçant" sa voix à la hauteur qui lui est propre, ou (parfois un peu au bonheur-la-chance) suivant ses dispositions ou son inspiration du moment. Aussi n'est-il pas rare, surtout quand il y a nombre de participants et que ceux-ci se trouvent réunis de façon plus ou moins fortuite, sans être déjà accoutumés à la prière les uns avec les autres, que le chant commence de façon plutôt dissonante, mais personne alors n'en paraît le moins du monde troublé. Il y a une sorte de miracle qui s'accomplit alors à tous les coups (***), et qui ne cessait de m'enchanter à nouveau à chaque fois : dans les minutes déjà qui suivent, au fur et à mesure que le chant progresse et sans qu'il y ait apparence chez aucun du moindre effort conscient dans ce sens, toutes ces voix, qui dans cette cacophonie initiale peuvent paraître souvent étrangement frustes et pataudes, se réajustent et "se placent" les unes par rapport aux autres comme mues par l'effet d'une

(*) Voir signe de renvoi à la présente note dans la section "L'entrée du divin (2) - ou "faire plaisir à Bouddha"" (n° 71), page 346.

(**) Pour la signification religieuse de ces syllabes, voir les commentaires dans l'avant-dernière note "Fujii Guruji (1) - ou le sens de l'essentiel", page N 183.

(***) Il m'est aussi arrivé, très exceptionnellement, de participer à une prière à commun à trois, où chez l'un des moines participants se manifestait, pendant toute la durée du chant, une action perturbatrice systématique, tendant à maintenir à tout prix une disharmonie d'ensemble. C'était pourtant un homme ayant un sens musical remarquable, mais en proie à un état de délabrement intérieur proche de la névrose. Je me suis abstenu les jours suivants de m'associer à une "prière" qui était devenue comme une dérision d'elle-même.

force qui serait née du chant lui-même et qui agirait en chacun, de façon à résoudre le tohu-bohu de voix hétéroclites et dissonantes en la multiple et délicate harmonie polyphone d'un chant véritable ; un chant différent de tout autre qui eût jamais été chanté, naissant ainsi (on n'aurait su dire comment) au fil des instants, comme sous la discrète intimation d'un Chef d'Orchestre invisible et inspiré, tressant de ses mains expertes et sûres les fils épars de nos voix grenues en ce ruban chaud et souple et ondoyant d'un vaste chant.

Pour un observateur hâtif, cette harmonie de la Prière chantée en commun peut sembler répétitive, par cette redite inlassable de l'unité rythmique de base des sept syllabes rituelles, suivant une texture mélodique en apparence invariable. Pourtant, quand (comme c'est le plus souvent le cas) le chant se poursuit pendant plus longtemps que quelques minutes seulement, voire pendant une heure ou plus, cette texture mélodique a tendance à se modifier insensiblement au cours du chant, par des glissements progressifs tantôt de telle voix, tantôt de telle autre, traçant son sinueux chemin tantôt vers les aigus, tantôt vers les graves, dans la mouvante trame continue des voix entrelacées. Comme pour un voyageur sur une péniche paisible et puissante descendant le cours du fleuve, la mouvance et le chant de ces eaux qui le portent peut sembler la même d'un moment à l'autre. Et pourtant il sait aussi, et refait l'expérience toujours renouvelée, qu'elle change subtilement, au gré des vents et du soleil et du relief environnant et des méandres du parcours, au fur et à mesure que se poursuit le voyage et qu'il progresse vers l'aval - vers la mer qui inlassablement appelle et tire vers elle, sans cesse changeantes et éternellement semblables à elles-mêmes, ces chantantes et ondoyantes eaux...

(63) Les visiteurs sans bagages.

(25 et 26 septembre) (*) Les moines qui venaient me voir étaient presque tous des moines jeunes, dans la vingtaine ou la trentaine, si je mets à part le groupe de moines et de religieuses qui ont été mes hôtes avec Fujii Gurujii lui-même, pendant quelques jours au début novembre 1976. Il y a également deux autres moines plus âgés, venus en France pour des visites de quelques semaines seulement. C'étaient l'un et l'autre hommes d'un grand rayonnement, Fukuda shonin et Yagi-ji shonin. Je compte pour un grand privilège qu'ils soient venus vivre sous mon toit pendant un certain temps, trop court à mon gré (une ou deux semaines chacun), apporter un enseignement par leur seule présence à l'élève, hélas !

(*) Voir signe de renvoi à la présente note dans la note "Fujii Gurujii (1) - ou le sens de l'essentiel" (n° 60), page

médiocre que j'étais. Lors de la première visite de Fukuda shonin, à la fin de l'année 1976, il devait être bien dans la cinquantaine - il est de cinq ou six ans mon aîné. C'est grâce à lui, qui avait vu un article dans un journal japonais sur mon activité militante écologique et antimilitariste au sein de Survivre et Vivre, et sur mes prises de position sur la science et sur la recherche scientifique, que le contact s'est établi entre Nihonzan Myohoji et moi. Le premier moine missionnaire du groupe à venir en Europe, celui-là même qui est venu débarquer chez moi sans crier gare le 7 avril 1974, était son disciple direct, s'étant fait moine sous son influence alors qu'il poursuivait des études de physique. Il y avait des fortes affinités entre Fukuda shonin et moi. C'était un homme à la fois pensif, et d'un tempérament communicatif, actif, chaleureux, empreint d'une joie calme, aimant chanter. Cuisinier et jardinier expert de surcroît. Et il avait aussi une grande expérience de la vie. J'ai regretté que le contact avec lui ne se soit pas maintenu après 1978 - cela fait partie des nombreuses choses qui sont restées pour moi mystérieuses, dans mes relations au groupe Nihonzan Myohoji. Il se distinguait de Guruji par son caractère sédentaire : il n'est sorti du Japon (à part ses deux visites chez moi) qu'au cours de la dernière guerre, où il était jeune soldat (*). A l'encontre de la tradition monastique bouddhiste, il menait une vie de paysan (pratiquant la culture biologique, est-il besoin de le préciser). Il avait réuni autour de lui un groupe de jeunes citadins pour une vie commune à la fois religieuse et agricole.

(*) J'avais été un peu éberlué de voir qu'un moine bouddhiste, pénétré du message de paix du Bouddha et dédié corps et âme à une "action de paix" dans l'esprit du Bouddha, me parle comme de la chose la plus naturelle et (pouvait-il sembler) la plus "normale" du monde de sa participation à la guerre, d'une guerre qui au surplus était du plus pur style impérialiste à l'encontre de peuples paisibles et militairement peu préparés. Quand j'ai interrogé Fukuda à ce sujet, il m'a précisé qu'à sa connaissance, il n'y a pas eu au Japon un seul bouddhiste, moine ou laïc, qui ait refusé d'être mobilisé comme la loi lui en faisait obligation - au risque, il est vrai (selon ce que me disait mon informateur), d'être fusillé plus ou moins sur le champ pour "désertion". Je n'ai pu avoir le coeur net si aujourd'hui la situation serait différente, ne serait-ce (disons) que parmi les moines de Nihonzan Myohoji, ou si dans la prochaine grande occasion le réflexe du troupeau jouerait inexorablement comme devant. Ce qui s'est passé dans la dernière guerre mondiale, tant en Orient qu'en Europe, tant en pays bouddhiste qu'en pays chrétiens, illustre en tous cas de façon saisissante à quel point les histoires admirables de "Bodhisattvas" se faisant tailler en pièces en bénissant leurs tortionnaires, ou de saints chrétiens souffrant mille tourments mortels plutôt que de dévier d'un pouce de la voie tracée par le Christ, font auprès des ardents fidèles (qui se plaisent à s'identifier à ces figures d'Épinal) l'effet de vapeurs euphorisantes, que la première sérieuse bourrasque venue dissipe sans qu'il en reste trace ; le temps, du moins, de faire "son devoir de citoyen" et d'attendre des temps meilleurs (s'il en reste...) pour reprendre les douces et ineffables rêveries "spirituelles".

Yagi shonin avait passé une grande partie de sa vie dans l'oeuvre missionnaire de Nihonzan Myohoji en Inde. Il devait être dans les soixante-dix ans bien tassés. Petit, très fin, porté au silence, faisant les choses discrètement de façon qu'on le remarque à peine, il se dégageait pourtant de lui un rayonnement silencieux qui imprégnait l'atmosphère du lieu. Malheureusement je le percevais comme à travers une carapace isolante, tant j'étais distrait pendant cette période par je ne saurais même plus dire quelles occupations ou soucis. Et pourtant, malgré cette distraction, malgré ce manque de présence (à la limite, je crains, de la discourtoisie) à l'égard de mon hôte, et alors que des dix années écoulées depuis j'ai oublié tant de choses, le souvenir de cette silencieuse présence, de cette disponibilité discrètement aimante, reste vivement gravée dans mon esprit. Je ne crois pas que je l'oublierai jamais.

C'est une chose remarquable que même avec Fukuda shonin et Yagiji shonin, il n'y ait eu à aucun moment quelque velléité d'entretien sur des questions de doctrine, pas plus qu'avec aucun des moines plus jeunes qui venaient partager mon toit. Le seul parmi les amis moines qui, de sa propre initiative, m'ait éclairé occasionnellement sur des questions de doctrine ou de foi, et même le seul que j'aie entendu ou lu s'exprimer dans ce sens, est Fujii Gurujii lui-même. Cela devait faire partie de la loi non écrite du groupe, sentie par tous sans qu'elle ait eu à être formulée jamais : que le Maître seul avait qualité et autorité pour parler de telles questions. Et sur ce terrain-là son autorité, plus immédiate même que celle de Bouddha ou de Saint Nichiren, était absolue.

(⁶⁴) Filiation et croissance d'une mission (Nichiren et Fujii Guruji)

(26 septembre) (*) J'ai cru sentir parmi les membres de Nihonzan Myohoji comme un accord tacite que Fujii Guruji était une réincarnation du parfait Bodhisattva Nichiren lui-même. Sans avoir moi-même de conviction bien arrêtée sur ce sujet, cette supposition me paraît pour le moins des plus naturelles. Ce qui est sûr, c'est que la forte personnalité de Fujii Guruji ne le cède en rien à celle de saint Nichiren, tant par le courage indomptable dans l'adversité et dans les épreuves (à la limite parfois des possibilités d'endurance humaine), et par l'humilité qui fait corps avec ce courage-là, que par une foi inébranlable dans

(*) Voir signe de renvoi à la présente note dans la note "Fujii Guruji (1) - ou le sens de l'essentiel" (n° 60), page N 182.

sa propre mission, aux dimensions surhumaines. Il s'y ajoute chez l'un comme chez l'autre une assurance sans failles dans la justesse de leurs options et leurs vues religieuses (assurance pouvant aller jusqu'à la plus péremptoire intolérance), et une infatigable ardeur militante pour éclairer les hommes, en annonçant au monde la vérité dont ils se sentent les apôtres désignés.

Conformément à la vision "krishnamurtienne" de la réalité spirituelle et psychique, vision (souvent toute en "blanc-noir") dont j'avais été si fortement imprégné encore jusqu'en octobre 1976, j'avais tendance à ne voir dans de telles dispositions d'apôtre qu'un produit des tendances à l'auto-agrandissement du moi. Il était resté en moi comme un malaise à l'égard de cet aspect de la personne de Guruji, aspect que je n'avais jamais sérieusement examiné sous ses différents éclairages. Ce malaise était d'ailleurs entretenu et renforcé par certains aspects et épisodes parfois déroutants, à dire le moins, de l'activité missionnaire du groupe se réclamant de l'autorité de Fujii Guruji (*). Avec le recul pourtant, je peux dire sans réserve aucune que cette ardeur apostolique chez Fujii Guruji (et sûrement tout autant chez saint Nichiren), m'apparaît comme étant bien de source spirituelle, et nullement égotique. Une des pierres de touche sûres pour cette qualité spirituelle, c'est la fortitude dans la souffrance et dans la solitude - la capacité de porter sa mission, seul l'il le faut, dans l'indifférence, l'apathie, ou l'hostilité voire le mépris de tous, sans perdre le sens de la grandeur de cette mission, ni se durcir ou s'aigrir. Les hivers les plus impitoyablement rigoureux passent sur une telle âme en la rendant plus limpide, et plus délicat et plus pénétrant son parfum, comme sur un vin de noble cépage.

Une autre pierre de touche se trouve dans le contact avec un tel être, en "chair et en os" ou ne serait-ce qu'à travers ses oeuvres, contact qui nous met à même de percevoir cette limpidité essentielle, ce parfum, inaltérés par les contingences diverses qui lient l'autre comme elles nous lient nous-mêmes. C'est cette perception directe de la personnalité exceptionnelle de Fujii Guruji qui est restée la note de fond forte et persistante, inaltérable, de ma relation à lui. Le "malaise" que je viens d'évoquer y ajoutait comme des "harmoniques" (à la limite parfois de la dissonance...), qui l'enrichissaient comme par une interrogation persistante et jamais résolue, par des tonalités de mystère jamais vraiment sondées. Quelque part en moi, sûrement, s'était décanté déjà la part de l'essentiel de celle du contingent, dans ce chant d'une richesse déconcertante qui me parvenait par la personnalité vivante et par les écrits de Guruji, et par les échos de sa vie. Mais cette séparation n'est devenue pleinement consciente que par le travail de ces derniers mois sur la Clef des Songes, au fil des jours et des semaines. La réflexion occasionnelle sur l'oeuvre spirituelle des apôtres

(*) Je m'explique quelque peu à ce sujet dans la note "Le saint et ses failles - ou le paradoxe du mutant" (n° 71), notamment page N 234.

de Jésus, sous l'impulsion de la pensée de Marcel Légaut, y a certainement contribué sa part.

Revenant à la relation entre Fujii Guruji et Nichiren, me vient la pensée que c'est là par excellence un de ces cas mentionnés par Marcel Légaut (mais dans le contexte surtout du monde spirituel chrétien) d'une authentique "filiation spirituelle". Cette filiation a été d'une fécondité exceptionnelle, s'accomplissant par au delà d'une durée de sept siècles sans que sa force en soit en rien affectée. Près de sept siècles en effet devaient s'écouler après la mort du grand prophète bouddhiste, avant que ne se lève l'homme qui fera vœu de consacrer sa vie à l'accomplissement de la mission que celui-ci annonçait : rapporter à l'Inde, berceau de la doctrine de Bouddha qui avait si profondément imprégné le peuple et la culture du Japon, cette perle sans prix que l'Inde avait laissé se perdre chez elle. Ainsi Guruji est devenu le tout premier et un des principaux ouvriers de la renaissance du bouddhisme en Inde. Depuis dix ou quinze siècles celui-ci était mort et devenu pratiquement inconnu à travers toute l'Inde, quand en 1930 un moine inconnu et solitaire dans la quarantaine, sans attache dans le pays et sans seulement connaître une de ses langues, armé seulement par sa foi, son tambour sacré et sa Prière, est venu y débarquer. Il y a passé près d'un demi-siècle de sa vie, la parcourant en tous sens en chantant Na mu myo ho ren ge kyo à gorge déployée, en s'accompagnant du tambour à prières. Aujourd'hui l'Inde compte des millions de bouddhistes (*) - le bouddhisme est redevenu une des trois religions principales du pays, avec l'hindouisme et l'islam. Simple coïncidence (65) ?

(*) Ce sont surtout les anciens sans-caste qui ont embrassé la religion bouddhiste, laquelle ne reconnaît pas le système des castes. C'était sans doute là, avant tout, le caractère révolutionnaire tangible de la doctrine du Bouddha, prenant position d'une façon draconienne en faveur des déshérités de l'antique système des castes. Bouddha, ce fils de roi, en se faisant moine mendiant, s'est identifié lui-même avec les pauvres entre les pauvres. La couleur ocre de la robe du moine bouddhiste, conformément à la tradition inaugurée par le Bouddha, symbolise la terre, la boue, ce qui est considéré vil par la tradition, assimilé à la condition du paria, et revêtu de noblesse par la caution sans réserve du Bouddha. Il n'y a pas à s'étonner que les enseignements du Bouddha, tout comme ceux de Jésus, aient rencontré de son vivant et dans les siècles qui l'ont suivi une hostilité véhémente de la part des pouvoirs établis, et ceci en dépit du fait que l'hindouisme a tendance à être beaucoup plus tolérant vis-à-vis de déviations doctrinales, que ne l'a été le judaïsme. C'est d'ailleurs chose étonnante que le Bouddha ait fait des vieux os et soit mort de mort naturelle, au lieu d'être mis rapidement hors d'état de nuire, comme cela a été le cas pour Jésus. Peut-être sa haute extraction contribuait-elle à l'entourer d'un halo de prestige qui le préservait, ainsi que les très nombreux disciples de son vivant, d'une persécution sanglante. Selon ce que nous rapporte la tradition, pendant les cinquante ans qui lui étaient encore dévolus après son illumination, il se dégageait de la personne de Bouddha un rayonnement et une autorité comme on n'en a rapporté d'aucun autre homme dans l'histoire, y compris même Jésus.

Mais cette grande mission, nourrie au fil des ans parce que l'ouvrier était et par ce qu'à son contact il devenait, n'a pas manqué au cours de ce demi-siècle de se transformer. Car la mission est oeuvre de foi et d'art, et non exécution d'une tâche suivant des plans préétablis et immuables : oeuvre de créateur, et non de tâcheron. Sans que la chose ait été préméditée ni prévue, par la vertu créatrice qui était en elle et en celui qui faisait corps avec elle, elle a grandi à la taille de l'humanité entière et de son destin, non seulement pour les prochaines générations, mais pour son destin à jamais. Ce que des hommes au regard prophétique et profond, tels le Bouddha, Jésus et Nichiren ont entrevu à l'horizon du temps, et qui jusqu'au moment de la conflagration atomique d'Hiroshima, le 6 août 1945, restait encore dans un flou plus que lointain pour tous, y compris pour Fujii Guruji, approchant déjà du soir d'une vie de labeurs bien remplie, soudain s'est fait très proche : ce grand feu qui a embrasé Hiroshima, c'était le signe du grand Feu qui déjà embrase la Maison des Hommes ! Soudain ces temps d'un futur quasi mythique où, selon les prophéties, doit se jouer le destin des hommes, se sont faits tout proches, que dis-je : nous y étions déjà dans la Maison en flammes et nous y sommes encore, mais sans que la plupart ne s'en doutent encore ; car les flammes ne font encore que couvrir autour de nous qui n'avons pas connu la fournaise, et ceux qu'elle consume c'est toujours les autres (ainsi du moins pourrait-il sembler...), et les autres sont loin...

Cet homme a su sentir cette haleine ardente, comme un signe que là mesure désormais était comble et que les temps étaient mûrs : l'enfer a pris pied solidement et s'est étalé et a envahi la terre des hommes, la terre de Dieu et de toutes créatures. Et pour dépasser l'enfer, il nous faut à présent faire le Saut - ou périr...

Ce saut-là, il le voyait bien par les yeux de l'esprit, n'était pas un saut de la seule inventivité humaine, mais bien un prodigieux saut spirituel de l'humanité entière. C'est le saut qui, nous arrachant de notre mépris pour les êtres et les choses que nous côtoyons, doit nous élever à la vénération du divin dans toute chose ayant souffle de vie.

Qui vénère ne détruit ni ne mutile, mais il salue et se prosterne devant ce qu'il vénère. Et pour l'homme imprégné de l'esprit de la Sutra de la bonne Loi de la Fleur de Lotus, la salutation religieuse par excellence, celle qui relie, n'est autre que la Prière des prières, don suprême du Bouddha aux hommes et

Promesse faite à tous les vivants, les assurants de leur destin de Bouddha :

Na my myo ho ren ge kyo !

(⁶⁵) Le bilan de la foi - ou les voies secrètes

(1 novembre) (*) Il doit être très difficile, sinon impossible, d'apprécier ou de situer la portée exacte du rôle de "pionnier missionnaire" de Guruji, dans la renaissance du bouddhisme en Inde. Je n'ai d'ailleurs pas eu connaissance de quelque amorce de réflexion dans ce sens, chez Guruji lui-même ou chez l'un de ses adeptes. Sûrement, leur intime conviction plus ou moins tacite, plus ou moins clairement exprimée, c'est que cette renaissance est, avant toute autre chose, l'oeuvre spirituelle de Guruji. Il est indéniable en tous cas que Guruji et ses disciples de Nihonzan Myohoji ont joué un rôle de premier plan dans la restauration des lieux saints liés à la vie du Bouddha. Les "jardins de Lumini", lieu de naissance du Bouddha, et la montagne sacrée de Gijjhakuta dans la province de Rajgir, où Bouddha aurait enseigné la Sutra de la Fleur de Lotus, étaient envahis par une jungle quasiment impénétrable au moment où Guruji débarquait en Inde, fin 1930. C'est sans doute pour des raisons politiques que le gouvernement de l'Inde, tout au moins à partir de 1956 (à l'occasion du 2500.ème anniversaire du "Grand Décès", i.e. de la mort du Bouddha) a appuyé les efforts de réinstauration du bouddhisme dans le pays, lesquels allaient bien dans le sens du programme officiel de réhabilitation sociale des anciens "intouchables". Le contact amical qui s'était établi en 1933 entre Gandhi et Guruji (voir à ce sujet la note qui suit, "La rencontre - ou le don de présence") a sûrement joué un rôle dans cette évolution des esprits en haut lieu, en faveur du bouddhisme. Sans compter sa portée au niveau des forces purement spirituelles, portée qu'on sent considérable.

D'un autre côté et pour autant que je puisse en juger par les divers échos qui me sont parvenus, il est vrai aussi que Guruji et les moines de Nihonzan Myohoji en Inde, ne parlant pas même la langue du pays, n'ont jamais pris vraiment racine au sein du peuple indien. Leur forme de bouddhisme, centré sur la prière (en japonais (**)) ! Na my myo ho ren ge kyo, n'avait guère de chances, sous ces

(*) Voir signe de renvoi à la présente note dans la note précédent, page N 203.

(**) C'est une chose assez dingue même, quand on y réfléchit, que Guruji n'ait apparemment jamais songé à réciter la Prière dans sa forme originelle, en langue pali, qui au moins fait partie du patrimoine culturel archaïque du pays où il se

proposait de faire oeuvre missionnaire. Cela va dans le même sens que la réticence de Guruji, partagée par la grande plupart de ses disciples, à apprendre une autre langue que le japonais, fut-ce pour les besoins de l'oeuvre missionnaire. Il semble y avoir là un propos délibéré d'ignorer avec superbe les côtés pratiques de l'oeuvre missionnaire, et jusques y compris le rôle de la communication par la parole avec ceux qu'on se propose d'"éclairer" religieusement. On peut y voir le signe d'une foi inconditionnelle, pour la fertilité de son action, en la prééminence des seules forces spirituelles. Je crois cependant y discerner également une trace de nationalisme discret, tendance aussi forte au Japon y compris dans les milieux d'inspiration religieuse, que n'importe où ailleurs au monde. Ce sentiment nationaliste était plus net encore chez Nichiren, pour qui la nation japonaise était appelée à une mission salvatrice dans le monde. De même Gandhi voyait un tel rôle pour le peuple indien. (Et de même les prophètes hébraïques, pour la nation juive...) Sûrement Guruji le savait, et pourtant cela n'était ressenti par l'un ni par l'autre comme une différence qui les aurait séparés. C'est l'inverse sans doute qui serait plus proche de la vérité - la façon dont l'un et l'autre identifiait sa propre mission, qu'il savait être de portée universelle, à une mission de son peuple tout entier, bien loin de les séparer, ne pouvait que les rapprocher davantage.

Dans ce qui leur est essentiel, qui se place au plan spirituel, deux missions peuvent se compléter, mais jamais vraiment se contredire et encore moins entrer en compétition l'une avec l'autre. Pour le dire autrement : les desseins de Dieu suivent des voies innombrables, sous une infinité de visages différents qui tous sont véritables, sont v r a i s. Si différents soient-ils, ces desseins et ces visages sont e n a c c o r d intime les uns avec les autres, tout comme Dieu est en accord avec lui-même.

conditions, d'y prendre racine non plus. Je soupçonne que la très grande majorité des bouddhistes en Inde, des anciens intouchables pour la quasi-totalité, ne connaissant même pas l'existence de cette prière, qu'ils n'ont entendu ni les mots sacrés ni le son du tambour qui les scandent. Or dans l'esprit de Guruji, c'est bien cette Prière des prières, et nulle autre, qui est censée "sauver" non seulement l'Inde, mais le monde entier. Dans cet esprit il écrit dans son autobiographie (loc. cit. page 66) :

"Dans la foi que le bouddhisme ne pourrait en aucun cas manquer de retourner en Inde, j'y allai, et si j'échouais, la prophétie de Nichiren perdrait sa crédibilité. Puisque ma doctrine est le bouddhisme prêché par Saint Nichiren, si je ne propageais le Na-mu-myo-ho-ren-ge-kyo, mon voyage en Inde perdrait son sens. Il est vrai que parmi les différentes pratiques du bouddhisme au Japon, Na-mu-myo-ho-ren-ge-kyo a été créée par le peuple japonais et comme tel ne peut être facilement compris par des étrangers. C'est quand les Indiens le comprendront que sera restauré un lien religieux authentique. Si cette doctrine est une religion vraiment capable de réaliser l'idée de paix mondiale, elle ne manquera jamais de trouver des croyants. Une telle religion seule peut sauver l'Inde. Pas l'Inde seulement, mais le monde entier peut être sauvé. Pour autant que j'aie foi dans la prévision du fondateur [Nichiren], il ne peut y avoir de doute à ce sujet."

En prenant Guruji au pied de la lettre, on devrait donc considérer que sa mission en Inde a été un échec ! Ce n'est pourtant nullement là le sentiment de Guruji ni celui de ses disciples, ni certes non plus le mien. Il n'y a aucun doute dans mon esprit que, tout comme la mission de Gandhi, celle de Guruji a un rôle important à jouer dans les desseins de Dieu. Pour la raison humaine jugeant de façon objective, la mission de Gandhi elle aussi apparaît comme un incontestable échec - la société indienne, tout comme le monde dans son ensemble, sont aussi éloignés du précepte de la non-violence aimante qu'ils ne le furent jamais. Il en était déjà ainsi au moment de la mort de Gandhi.

Quelques pages plus loin que le passage que je viens de citer, Guruji raconte qu'il s'était installé en pleine jungle, à côté d'une antique tour qui marquait l'emplacement de la naissance du Bouddha. Il avait l'intention d'y rester pour prier tout en jeûnant, pendant une durée indéfinie, quitte à mourir de faim s'il devait en être ainsi. Finalement l'ancien du village le plus proche vient le trouver et lui offrit l'hospitalité, lui proposant de faire l'aller et retour tous les jours, au lieu de rester sur place et d'y jeûner à mort. Sûrement, si cet homme entendant le son du tambour à prières lui parvenant de la jungle proche ne s'était ému, Guruji serait mort sur place comme il s'y était résolu, alors qu'il en était encore au premier pas de sa mission, à peine arrivé en Inde. Pourtant, il est bien évident qu'en mourant ainsi à la tâche, il n'aurait pas eu le sentiment d'un échec. Il voyait avec les yeux de l'esprit, et il savait que tout acte de foi, tout acte d'amour porte fruit.

Les voies secrètes par lesquelles agissent les actes de l'homme fidèle à sa mission son cachées à ses yeux comme aux yeux de tous. Nous pouvons tout au plus en saisir des affleurements occasionnels, ici et là. Mais dans leur étendue et dans leur profondeur, seul Dieu les connaît.

(⁶⁶) La rencontre - ou le don de présence (Gandhi et Guruji)

(27 septembre) (*) Dès avant son arrivée en Inde, en 1930, Fujii Guruji avait été profondément impressionné par l'action non-violente menée par Gandhi pour l'indépendance de l'Inde, laquelle bat son plein quand il débarque. C'est l'année aussi de la fameuse "Marche du sel", où Gandhi et de nombreux

(*) Voir renvoi à la présente note dans la note "Fujii Guruji (1) - ou le sens de l'essentiel" (n° 60), page N 184.

collaborateurs sont emprisonnés (*). Il semble bien que Gandhi soit le seul spirituel, à part Bouddha et Nichiren, dont la pensée et la personnalité aient eu un profond impact sur la vision et sur la mission de Fujii Guruji. Après la mort de sa mère survenue la même année 1930, dès l'instant où Guruji a fait vœu de se consacrer désormais à la dissémination du bouddhisme et de la Prière dans l'Inde, s'était dans l'idée aussi qu'il prierait inlassablement pour le succès du mouvement d'indépendance initié par Gandhi depuis 1918, contré alors par toutes les grandes puissances y compris le Japon. Sa propre mission et celle de Gandhi-ji lui apparaissent indissolublement liées.

Il est bien caractéristique de l'approche directe de Guruji qu'en débarquant en Inde, l'idée ne lui vient pas de contacter Gandhi-ji dès que possible. Cela aurait pu lui sembler utile pour obtenir une caution morale qui, du point de vue purement pratique, aurait été sûrement très précieuse pour lui aplanir le chemin d'un travail missionnaire de style classique. Au lieu de cela, il passe d'abord trois années à parcourir les lieux sacrés du bouddhisme en Inde (qui depuis des siècles, envahis par la jungle, n'avaient reçu l'empreinte d'un pied humain...), et à se familiariser tant soit peu avec la vie des indiens, vivant lui-même dans des conditions de solitude et de pauvreté où plus d'une fois il lui semblait qu'il allait mourir à la tâche. Entretemps la rumeur du "moine au tambour" japonais, de bouche à oreille et par Dieu sait quels détours, arrive jusqu'à Gandhi. Un signe parmi d'innombrables autres à quel point Gandhi, cet idole national d'une immense nation, restait proche pourtant de la vie du peuple et de ses mille "petites choses" : tel se "fait divers" du moine mendiant japonais, ne parlant pas un mot de hindi, qui apprenait aux gosses dans une banlieue paumée et puante de Bombay, à côté des dépotoirs d'ordures et du lieu d'incinération des cadavres, à chanter une drôle de prière en japonais, en s'accompagnant d'un tambour...

(*) Par son éducation reçue, et tout comme le prophète Nichiren lui-même, Guruji aurait tendance à être respectueux de l'autorité établie et à lui accorder des égards et des attentions qui, selon mes propres penchants, me paraissent bien souvent excessifs. Cela n'empêche que comme Nichiren, et sans certes l'avoir sciemment recherché, Guruji s'est trouvé bien souvent en opposition aux autorités, dès lors que celles-ci étaient hostiles à sa mission, et il a eu à affronter la répression sans jamais songer à s'en plaindre ou à en faire grief à ses oppresseurs. Aussi en 1930 avait-il depuis longtemps dépassé l'attitude commune, selon laquelle les séjours en prison sont le lot des seuls malfaiteurs. Dès la première année de sa mission, en 1917, à l'occasion de ses naïfs efforts pour convertir la famille impériale à la vraie foi bouddhiste (c'était là la première idée qui lui était venue, pour sa mission au Japon...), il a droit à un séjour en prison, émaillé d'ailleurs d'épisodes rocambolesques. C'était là assurément un premier fruit appréciable de ses tout premiers efforts missionnaires...

Gandhi vivait alors dans son ashram à Wardha, à 800 km de là. Sa femme Kasturba (à l'occasion d'un voyage qu'elle avait à faire à Bombay, je présume), est allée en personne (mais oui !) voir l'original sur place, accueillie à son arrivée inopinée dans la hutte de l'ermite par une ribambelle de gosses déguenillés et hilares, battant le tambour à qui mieux mieux en chantant des paroles incompréhensibles à eux-mêmes tout autant qu'à la distinguée visiteuse. Elle allait d'ailleurs finir par les apprendre elle aussi, ces paroles-là, sinon en comprendre le sens, et par chanter elle aussi, tout comme Gandhi-ji, le chant sacré...

Pour Fujii Gūruji, c'était là - dans cette rencontre du bouddhisme japonais incarné par ce qu'il voyait en lui de plus précieux, par la Prière entre toutes, et l'Inde incarnée par ce qu'elle avait de meilleur à offrir au monde, par ce grand Saint (qu'il vénérât, en vérité, à l'égal de Nichiren lui-même...) - c'était là à ses yeux la raison spirituelle profonde du succès du mouvement d'indépendance de l'Inde par la voie non violente ; un succès qui à des yeux "réalistes" avait alors semblé impensable, absolument sans espoir. Comme à ces mêmes yeux, ceux de la seule "saine raison" qui ignore ce qui est d'un autre ordre qu'elle, l'intime conviction de Fujii Gūruji au sujet de ce lien profond entre sa mission et celle de Gandhi et les destinées de l'Inde, ne pourra qu'apparaître comme une fantasmagorie à la limite de l'absurde et du ridicule (*).

La première rencontre entre les deux hommes a lieu le 4 octobre 1933. Elle dure une vingtaine de minutes - le temps alloué avait été de quinze. (Le temps de Gandhi, vu l'affluence des visiteurs désirant lui parler, sans compter ses tâches de coordinateur de l'action au niveau national, était strictement minuté...) Au cours des deux mois qui viennent, Gūruji reste à proximité de Gandhi dans son Ashram à Wardha. C'est l'occasion de plusieurs autres courts entretiens encore (totalisant peut-être une heure en tout en comptant le premier), plus un échange de lettres. Il nous reste les notes d'une sorte de "journal" épisodique, tenu par Gūruji en ces jours-là, qu'il savait capitaux pour sa mission. Notes prises sur

(*) Je n'ai pas moi-même de sentiment bien net au sujet de cette intime conviction de Gūruji, si ce n'est qu'elle ne me paraît ni absurde ni ridicule. Elle m'apparaît d'ailleurs non seulement digne d'être prise au sérieux et respectée, mais pour le moins naturelle, et utile et fertile dans sa propre vie comme dans celle de ses disciples. Au niveau où se place une telle conviction, qui n'est nullement celui des déterminismes psychiques ou sociologiques mais bien celui de la réalité spirituelle, elle me paraît échapper à toute possibilité d'appréciation "objective". Voir à ce sujet la réflexion dans les deux notes consécutives "La Providence - invention ou découverte ?" et "Sens et interprétation" (n°s 30, 31).

le vif, et d'un intérêt immense, que j'ai lues hier matin pour la première fois (*).

Pendant les vingt minutes qu'a duré le premier "entretien", avec l'assistance émue d'un moine japonais disciple de Guruji et qui parlait un peu (très peu...) l'anglais, Guruji n'a pas ouvert la bouche pour parler :

"Pendant tout ce temps, mes mains étaient jointes en prière, en gratitude de cette occasion si rare et sans prix. Plutôt que de m'attendre à tirer quelque chose de l'entretien, j'ai eu le désir de saisir Gandhi-ji lui-même par cette rencontre. Mon intention n'était pas d'entendre des opinions, ni avais-je le désir de lui faire comprendre certaines de mes vues. Tous les journaux en Inde ont mis un article sur cette rencontre, en disant que "pendant cette rencontre de 20 minutes, il est resté récitant O d a i m o k u et priant". Le fait est que ces vingt minutes se sont écoulées pendant que les larmes ne s'arrêtaient pas de couler sur mon visage."

En lisant ce compte rendu dépouillé, on sent que dans ces vingt minutes-là où Guruji s'est contenté de prier, les trois années riches d'espoir, de prière, de souffrance et de foi qu'il avait passées dans ce pays sans songer à venir importuner celui qui à ses yeux l'incarnait totalement, ces années-là étaient présentes de tout leur poids. Et tout sa vie intense aussi depuis les jours nimbés d'oubli de son enfance, cette vie qui en était venue à épouser intimement une mission qui la dépassait infiniment - cette vie était là toute entière, en ces minutes si denses et d'un sens si riche, que seuls la prière du coeur et les larmes pouvaient le dire. La chose la plus extraordinaire pour moi, pourtant, c'est que Gandhi, confronté à cet étranger dont il ne savait presque rien et qu'il voyait là pour la première fois, ait su le sentir : que celui qui venait là, incapable apparemment d'articuler un seul mot, en compagnie d'un "interprète" noué d'émotion et plus ou moins bafouillant, parlant du mieux qu'il pouvait à la place du visiteur muet - que ce n'était pas là le premier venu dans ce flot de visiteurs, parmi les trente ou cinquante si ce n'est cent qu'il recevait chaque jour. Que cet homme d'humble contenance n'était pas venu pour d e m a n d e r (pour demander peut-être, comme tant d'autres sûrement, la distinction et

(*) Les trois jours précédents ont été consacrés surtout à la lecture (ou la relecture) des deux livres déjà cités de Guruji, "My Non-violence" et "Bouddhisme for World Peace". Les notes de Guruji dont il est question ici figurent dans le deuxième de ces livres, pages 44-77. Le passage cité ci-dessous se trouve à la page 53. Bien sûr, on y trouvera aussi un récit plus circonstancié de la rencontre et des paroles échangées entre Gandhi et Rév. Okitsu (le moine disciple de Guruji, faisant fonction d'interprète).

l'honneur d'avoir parlé avec Ganchi...), mais qu'il était venu pour d o n n e r . S'il recevait pourtant, c'est à travers ce don seulement qu'il faisait de lui-même sans compter et sans rien en attendre...

C'est cet extraordinaire d o n d e p r é s e n c e qui m'impressionne chez Gandhi et qui fait pour moi sa grandeur en ces minutes, comme elle fait aussi celle de Guruji. Présence qui prend des visages si différents chez l'un et chez l'autre (alors qu'on a l'impression souvent chez Guruji qu'il ne v o i t pas la personne qu'il a devant lui...), qu'on pourrait croire qu'elle est, chez ces deux hommes eux aussi si différents, d'une autre essence. (Voire même, être tenté de la croire absente chez Guruji...)

Peut-être pourtant n'en est-il rien. Dans cette brève rencontre tout au moins (laquelle semblerait banale et peut-être vaguement comique sans plus à tout observateur restant à la surface), chez l'un et chez l'autre cette présence écarte et dépasse toute chose qui dans cet instant même est accessoire (alors même que par elle-même elle serait pourtant d'une importance capitale pour l'un ou pour l'autre). En ces rares instants où deux hommes se rencontrent au delà des idées et des mots qu'on prononce, en l'un et en l'autre vit la p r é s e n - c e à l ' e s s e n t i e l .

(67) Le Mahatma en uniforme - ou hommage au non-soldat inconnu

(1-4 novembre) (*) Avant le tournant de Hiroshima, il ne semble pas que les guerres entre nations et le rôle que lui-même ou ses disciples étaient amenés à y jouer de diverses façons, aient posé à Fujii Guruji le moindre problème (**). Du moins n'ai-je trouvé trace d'une réserve ou d'une réticence dans ce sens ni dans la partie de son autobiographie traitant de cette époque d'avant ses soixante ans, ni ailleurs. Par contre, par tout ce qui m'est connu des faits et gestes de Guruji d'après 1945, je crois pouvoir dire que son opposition aux appareils militaires par temps de paix comme en temps de guerre, tout comme son opposition à toute guerre et alors même qu'elle paraîtrait justifiée selon les critères

(*) Voir renvoi à la présente note dans la note "Fujii Guruji (2) - ou le don" (n° 61), page N 192.

(**) Voir le début de la note "Le saint et ses failles - ou le paradoxe du mutant" (n° 71) pour des précisions et des commentaires à ce sujet.

communément admis, a été totale et sans trace d'ambiguïté (*). Cette attitude de non-violence résolue et totale en face de la guerre et des appareils militaires contraste avec l'attitude étrangement ambiguë de Gandhi lui-même, dont Guruji croyait bien suivre l'insurpassable exemple (**).

C'est dans l'ambiguïté fondamentale de Gandhi dans sa relation à la guerre, à cette plaie purulente faussement sanctifiée et rendue respectable et anodine par une tradition millénaire de barbarie et d'hypocrisie sociale, c'est là que je vois la grande contradiction (parmi d'autres de moins formidable magnitude) dans la vie du Mahatma (⁶⁸). Il a cru consacrer cette vie totalement à la quête de la vérité et, comme fruit de cette quête, à la pratique de l'"ahimsa", de la non-violence aimante envers tous les hommes. Dans son propre pays, un pays auquel il était profondément attaché, il se disait prêt à renoncer à l'indépendance de son peuple durement opprimé et humilié sous le joug colonial, si pour l'instaurer on devait recourir à des moyens violents. Mais chose étrange, ce même homme a servi successivement dans trois guerres, menées pour des causes auxquelles il se sentait entièrement étranger (***), au service de gouvernements

(*) Un exemple typique à cet égard est l'attitude de Guruji au sujet des incidents de frontière sino-indiens. Se référant à l'autorité du Bouddha et à celle de Gandhi, il a plaidé (certes sans succès), pour dissuader l'Inde de se laisser entraîner dans une guerre, en proposant de participer personnellement, avec ses disciples, à une action non violente à la frontière sino-indienne. Voir, dans "Bouddhisme for World Peace", "The doctrine of the sword", pp. 85-88.

(**) Je réfère à la note précédente, "La rencontre - ou le don de présence", pour la relation entre Gandhi et Fujii Guruji.

J'ignore si Gandhi a su, lui aussi, tirer enfin la "leçon de l'histoire" sous le souffle de l'explosion de Hiroshima, pendant les deux ans qui lui restaient alors à vivre encore avant sa mort violente en janvier 1948. Mais je n'ai eu aucun écho dans ce sens.

(***) Il s'agit de la guerre des Boers (1899-1902), de la "révolte des Zoulous" (1906), et de la première Guerre Mondiale (1914-18). Les deux premières fois Gandhi s'enrôle au service du gouvernement de l'Afrique du Sud (gouvernement britannique, contre les Boers d'abord, contre les Zoulous déclarés "révoltés" ensuite), la troisième fois dans les forces armées britanniques alors qu'il se trouvait en Angleterre. Né en 1869, Gandhi a 30 ans quand éclate la guerre des Boers, et 49 ans à la fin de la première guerre mondiale.

Les motivations de Gandhi sont assez claires et les mêmes dans ces trois occasions : en manifestant son loyalisme, entraînant avec lui de nombreux compatriotes, assurer aux indiens (qu'il s'agisse de la minorité indienne en Afrique du Sud, ou des indiens en Inde sous tutelle britannique) l'estime et la reconnaissance des maîtres blancs, qui jusque là les traitent avec mépris. (Ces naïfs espoirs furent d'ailleurs déçus les trois fois). On y voit transparaître le principe bien familier chez Gandhi de la collaboration avec ses adversaires pour s'en faire des amis, mais qui, dans le contexte de la guerre, prend des tonalités étrangement grinçantes et du coup se transforme en une caricature grimaçante de l'"ahimsa" chère à Gandhi. C'est particulièrement flagrant dans l'épisode de la

répression des Zoulous, qui forment une minorité de gens de couleur autochtones, opprimés plus féroceement encore que les indiens par les maîtres blancs du pays, auxquels Gandhi, à la tête de ses compatriotes, vient prêter main forte dans l'attente de la récompense (ni promise, ni donnée). Le cynisme inconscient ne le cède ici en rien à celui qui fait loi partout au monde dans les relations entre nations, et qui atteint son paroxysme dans le délire des temps de guerre.

dans des pays où il était lui-même étranger, et en butte de surcroît, à ce titre, à la discrimination et à la brutalité méprisante des maîtres du pays.

Certes, sans pour autant l'approuver ou vouloir lui emboiter le pas, on serait mal venu de lui jeter la pierre, si on songe aux pressions immenses auxquelles il avait déjà à faire face par temps ordinaires dans sa lutte non-violente pour les droits et la dignité de la minorité indienne en Afrique du Sud - pressions sûrement décuplées par les temps d'exception. Je peux m'imaginer qu'à ses yeux, refuser sa coopération au gouvernement en refusant d'obtempérer à un ordre de mobilisation (*), c'était aussi et avant tout s'isoler de l'ensemble du pays d'accueil, voire même aussi de l'ensemble de ses compatriotes y résidant, au point de se fermer tout espoir de pouvoir mener à bien sa mission - "non violente" ! Sous la pression de circonstances extrêmes, il s'est donc laissé entraîner à participer à la barbarie guerrière, dans le fallacieux espoir de "retours" qui serviraient la grande cause.

(*) En écrivant ces lignes mon souvenir un peu flou m'induisait en erreur. Vérification faite, en aucune des trois occasions auxquelles je fais allusion, il n'y a eu la moindre pression sur Gandhi ni sur ses compatriotes, étrangers dans leur pays d'accueil, pour les contraindre à participer à la guerre. C'est à chaque fois Gandhi qui, entraînant avec lui de nombreux compatriotes qui lui faisaient entièrement confiance, a "fait du zèle" pour faire accepter ses services. Dans les deux occasions en Afrique du Sud, il avait pris l'initiative de constituer un corps d'ambulanciers formé de onze cents indiens, et c'est avec toutes les peines du monde qu'il obtient lors de la guerre des Boers en 1899 l'autorisation de s'engager, à la tête de ses ambulanciers. Alors que la discrimination anti-indienne n'avait pas pour autant bougé d'un poil, Gandhi eût quand même droit à une médaille militaire, dont pendant longtemps il fut tout fier.

C'est dans les années suivantes, semble-t-il, que s'approfondit sa vision du monde sous l'influence de la Bhagavadgîta, de Tolstoï, de Ruskin. La caution morale qu'il donne pourtant à la barbarie coloniale et raciste, par sa participation active à l'écrasement de la "révolte" des Zoulous, n'en prend qu'un poids plus grand. Alors qu'on peut penser que son engagement en 1899 n'était que l'effet d'une pure ignorance, il est difficile de croire qu'il en était encore de même en 1906. Dans la vie de Gandhi, c'est peut-être à ce grand acte d'infidélité à sa mission ; un acte qui, faut d'être reconnu par lui pour ce qu'il était, a pesé sur sa vie et en a miné l'authenticité par une cascade sans fin d'autres anicroches à cet esprit de vérité qu'il professait, s'engendrant les unes les autres jusqu'à la fin de sa vie surabondamment comblée de prestige et de gloire, tout au cours des quatre décennies qui lui restaient dévolues.

On reconnaît là, hélas, l'engrenage si familier de "la fin justifie les moyens", engrenage bien huilé par tant de conditionnements, et qui ne date pas de hier... Le Mahatma a mis, comme on dit, de l'eau (plutôt douteuse) dans le vin tant prisé de l'ahimsa, de l'amour entre les hommes : la guerre au service de l'amour, en somme ! Le moins d'eau possible certains diront, puisque dans les trois occasions il a fait son service armé comme ambulancier (*). Il reconnaît d'ailleurs lui-même que cela ne fait pas de différence essentielle (**):

"Il n'est pas question de vouloir justifier ma conduite en faisant appel aux seuls principes de l'ahimsa ; car selon son échelle de valeurs il n'y a pas lieu de faire de différence entre celui qui porte les armes et celui qui travaille pour la Croix-Rouge. Tous deux prennent part à la guerre et contribuent au fonctionnement de son engrenage. Tous deux sont coupables de crime de guerre."

(*) A part ses services comme ambulancier et comme organisateur et commandant (officieux) d'un corps d'ambulanciers indiens, Gandhi se signale pendant la guerre de 1914-18 par son appel aux volontaires indiens en Inde, pour s'enrôler dans l'armée britannique. C'est à un moment où sa popularité en Inde commençait à être considérable. Comme il le déclare lui-même, il "ignorait" pourtant, et il lui était indifférent de savoir, si la cause de l'Angleterre était "juste" ou non. Ce qui le déterminait à donner sa caution au tourbillon de carnage où l'Europe était alors engagée, c'était un simple opportunisme politique qu'il lui plaisait, pour les besoins de la cause (et suivant en cela l'usage général pratiqué de mémoire d'homme...) de rebaptiser du nom péremptoire et pompeux de "devoir". Voir aussi l'avant-dernière note de b. de p. au sujet de cet opportunisme.

(**) Les deux citations qui suivent sont extraites du recueil de textes de Gandhi "Tous les hommes sont Frères", paru en traduction française en 1969 (Gallimard). Titre anglais "All men are brothers", 1958, Unesco. Les explications de Gandhi au sujet de son attitude vis-à-vis de la guerre y sont regroupées aux pages 72-78 (édition française). Les pages 72 et 73 consistent en trois courts extraits de la partie de son autobiographie (pages 441-451) consacrée à son rôle dans la guerre de 1914-18, les cinq pages suivantes en deux extraits (des pages 167-170) du livre "Selections from Gandhi" par Nirmal Kymar Bose (Navijan Publishing House, Ahmedabad, 1948). Le texte cité ici (séparé ici en deux) forme le deuxième alinéa à la page 75. Il est donc repris du dernier livre cité, auquel je n'ai pas accès.

Dans le livre que j'ai sous les yeux, il n'y a malheureusement pas la date des textes cités ni d'indications sur le contexte. Le style emphatiquement moralisateur me fait supposer que le texte que je cite ici doit dater des années trente ou quarante, postérieures à son autobiographie. Pour ce qui est de la substance, pour autant que je puisse voir, l'attitude de Gandhi vis-à-vis de la guerre n'a pas changé au cours de sa vie - pour la raison, sans doute, de n'avoir pas à désavouer des erreurs de jeunesse ! C'est ainsi que par l'action d'inertie de la sempiternelle vanité, contre laquelle même les saints ne sont pas garantis (ce serait vraiment trop facile sinon d'être saint !), les erreurs se perpétuent et se multiplient dans une escalade sans fin...

Voilà au moins qui est clair, à la bonne heure ! Et si (comme il a bien l'air de le reconnaître sans réserve) la cause de l'ahimsa en avait pris un grand coup en ces trois occasions, au moins amende honorable est-elle faite, et la vérité n'est-elle pas malmenée par les rationalisations d'usage, tant de fois servies et répétées.

H é l a s n o n ! Car le Mahatma s'empresse d'enchaîner, par un retournement étonnant :

"Pourtant, même après y avoir mûrement réfléchi, j'estime qu' é t a n t d o n n é l e s c i r c o n s t a n c e s où je me trouvais lors de la guerre des Boers, de la première Guerre Mondiale et de la prétendue révolte des Zoulous, j' é t a i s t e n u d' a g i r c o m m e j e l' a i f a i t dans chacun de ces cas." (C'est moi qui souligne.)

Il suit plus de trois pages encore, pages d'explications filandreuses que j'ai relues avec attention (et avec une stupeur renouvelée) tout dernièrement, et qu'il me semble inutile de reproduire ici. Le Mahatma s'y tourne et retourne dans tous les sens, visiblement très mal à l'aise, pour "faire passer" quelque chose dont lui-même, au fond, sait bien qu'elle n' e s t p a s v r a i e ; que si elle était vraie, sa vie et sa mission perdraient leur sens - le sens que lui-même a voulu et a cru leur donner. Peu important au fond les "arguments" spécieux et les effets de manche par lesquels lui, l'idole de son peuple, essaye de se donner le change, plutôt que reconnaître l'humble vérité : "Je me suis laissé entraîner dans l'inconscience générale en participant à une injustifiable tuerie entre êtres humains (rendue "normale" par un aveuglement millénaire auquel moi-même ai cédé), alors pourtant que je déclarais avoir voué ma vie à instaurer une compréhension aimante entre les hommes. Je n'ai pas su alors avoir la foi pour rester fidèle à moi-même et à ma mission. J'ai perdu de vue l'essentiel en cherchant des "avantages" accessoires, sans voir à quel point ceux-ci étaient dérisoires..."

A défaut d'un langage simple et vrai, ces arguments tortueux qu'on débite à longueurs de pages pour se convaincre (pour la tantième fois...) qu'on était "tenu de faire" comme on a fait (et ce faisant se "rendre coupable du crime de guerre"...), ils sont de ceux qu'on a tant entendus, des millions de millions de fois, et sûrement déjà depuis la nuit des âges - ceux sur lesquels invariablement on se rabat quand la vérité, cette gueuse peu appétissante, est oubliée, et qu'il s'agit de " g a r d e r l a f a c e ". Et une face de Mahatma de plus, cette fois, vous pensez ! Ce n'est pas là la première face venue, et elle doit bien valoir la peine que se donne ici Mohandas Karamchand Gandhi (sur

quatre pages bien tassées sans compter encore deux autres avant) pour la préserver à tout prix cette face, et même la faire reluire...

Mais aussi à quel prix ! (Il est vrai que dans ces cas-là on y regarde jamais au prix...) Quelle confusion semée dans les esprits, quand le tortueux est présenté comme droit par un homme qui, à juste titre hélas ! passe pour un des plus grands de son temps et qui à cause de cela (encore hélas !) est regardé comme l'inégalable modèle, comme le phare éclairant le monde, par des centaines de millions d'hommes et de femmes de son pays, et par des millions d'autres partout à travers le monde ! Car enfin, ses "arguments" tout en "oui-mais !" qu'aligne là un Mahatma, essayant de se convaincre lui-même (tâche visiblement sans espoir) et le monde (qui lui ne demande qu'à croire) que comme par hasard, dans chacun de ces trois cas-là justement où pour une fois la question se posait, il était "tenu", lui Gandhi, d'agir exactement comme il l'a fait - ces m ê m e s arguments spécieux s'appliquent tout autant au premier brave citoyen venu en instance d'être "mobilisé" au son des fanfares et dans les claquements de drapeaux, pour les besoins qu'on sait. Pour celui-ci ils peuvent avoir un semblant de légitimité, non pour un Gandhi qui lui au moins s a i t de première main (même s'il se plait soudain à l'oublier) qu'il existe une réalité spirituelle, et que cette réalité-là pèse avec d'autres balances que celle des contraintes sociales (lestement baptisées "devoirs") et des opportunismes de toutes sortes que celles-ci suggèrent ou imposent, y compris aux meilleurs (quand ils veulent bien se laisser berner ou bousculer).

En bref, les beaux discours du Mahatma reviennent à ceci : accablons généreusement cette garce de guerre de tous les noms qu'elle mérite bien ("jamais compatible avec l'ahimsa...", "immorale...", "crime coupable..." et j'en passe), histoire de nous en distancer noblement (*) - m a i s dès l'instant qu'elle

(*) De tels qualificatifs moralisateurs gonflés d'emphase "se rendre coupable du crime de guerre..." sont bien ici simple surenchère verbale, dont le premier et principal rôle est visiblement de compenser le malaise que crée l'intime connaissance refoulée d'être en train de "justifier" l'injustifiable. Il est bien clair qu'en faisant mine ainsi de se distancer de ce qu'il veut en même temps rendre acceptable (et même en faire un "devoir" moral !), le Mahatma ne se sent pas le moins du monde "coupable" d'un soi-disant "crime", et il sait pertinemment aussi qu'aucun de ses innombrables et aveugles admirateurs ne l'entendront de cette oreille. Bien au contraire, ceux-ci seront d'autant plus empressés à prendre de telles clauses de style pour un label de qualité de "véracité" voire d'"humilité" garantie Mahatma, qu'ils sont tout contents d'avoir par la même occasion la caution morale toute trouvée pour n'avoir pas, le moment venu, à se retrouver seuls devant l'égarement collectif de tous, seuls face à l'inexorable machine sociale, face au désaveu de tous les vertueux et de tous les pusillanimes

qui s'écrasent docilement.

Prétendre qu'il est de notre "devoir" d'agir de telle et telle façon, dont on vient juste de dire que c'est là se "rendre coupable d'un crime", c'est se prendre soi-même et les autres pour des idiots. Dans ces jeux tortueux-là, les mots ont perdu leur droit sens. Ils cessent d'être des instruments délicats et fidèles pour exprimer et pour découvrir la réalité de choses véritables, pour se transformer en attrappe-nigauds pour ceux qui ne demandent qu'à se laisser bercer, en le moyen des poses qu'on prend quand il s'agit d'escamoter la vérité.

Je pourrais faire une "analyse de texte" serrée de ces peu reluisantes pages de Gandhi, faisant l'apologie du "devoir" de participer à la guerre - à la première guerre venue, à toute guerre. Mais les bras m'en tombent, tant ces pages sont indignes de celui que fut Gandhi - d'un certain Gandhi. Mieux vaut les oublier pour en retenir la leçon. Et si je suis le seul aujourd'hui à tirer cette leçon, j'ai la hardiesse et la foi de croire que le jour n'est pas loin où elle sera évidente pour tous.

est là la gueuse, voilà comme par enchantement qu'elle est devenue respectable, et qu'on se rappelle soudain qu'après tout on "profite sciemment" des avantages que nous procure un gouvernement qui etc etc, et que dès lors il n'est que justice et notre plus strict "devoir" etc etc d'"assister" ledit gouvernement "dans l'embarras" et de voler à sa rescousse illico (et fut-ce pour "casser du Zoulou" pour le compte des colons blancs, quand ledit frère Zoulou se permet de ne pas assez s'écraser...).

Pour le dire autrement : dès que ç a d e v i e n t s é r i e u x - dès que nous sommes sommés, en bonne légalité, de nous étripier les uns les autres sur ordre de nos gouvernements respectifs, voilà les beaux discours non-violents, amour "et tout ça" s'envoler au vent : des deux côtés des charniers, les consciencieux et vaillants soldats (y inclus les indispensables brancardiers), et les fameux "non-violents" pareils que les autres même uniforme même musique, les voilà monter à l'assaut bayonnette en avant - et d'une chair vivante montent les monceaux immondes de bidoche sanguinolente...

V o i l à en clair le "devoir" tout tracé que prêche le Mahatma-ahimsa, se faisant tout à coup le porte-voix docile et empressé de tous les généraux de tous les conquérants, et tous les tyrans petits et grands et tous les rois et princes et chefs d'Etat, et des minables les violents refoulés cherchant "grandeur" factice et juteux exutoires, et tous les papes et tous les saints bien assis et tous les Mahatma du monde depuis la nuit des temps...

Voilà la vérité. Et les nobles justifications de l'injustifiable tournent en dérision cet "ahimsa" que le Mahatma professe. Et elles insultent le simple bon sens - le sien comme celui de quiconque ne le renie pour les besoins de la cause. Sans compter le bon Dieu alias "la Vérité", dont le Mahatma aime tant

à se prévaloir, et (est-il encore besoin de le préciser) dans ces pages attris-
tantes plus que jamais. C'est quand on fait violence à la vérité qui vit en soi-
même qu'on sent le besoin de se complimenter avec l'onction qui convient (et en
toute humilité, il va de soi...) pour faire valoir à quel point on lui est dévoué
et oh combien noblement on se sacrifie pour elle.

Certes je sais bien que Gandhi n'est pas que ça. C'est bien à cause de
la grandeur qui est sienne, qui parle à travers tant de choses "petites" et gran-
des de sa vie, que la portée de ses actes et de ses attitudes, et sa responsabili-
té envers les hommes auxquels avant toute autre chose il doit la vérité,
prennent une plus grande dimension. Quand un tel homme triche (voire même, qu'il
en vienne à se dégrader durablement d'une façon ou d'une autre...), nombreux sont
ceux qui en sont troublés (sans oser en prendre conscience peut-être...), poussés
par une voix vénérée à se laisser aller aux pentes toutes tracées, enlisés pen-
dant longtemps peut-être (sans que nulle voix humaine ne les en avertisse) dans
leur tâtonnant cheminement. Car nombreux sont ceux qui n'ont pas l'innocence pour
oser faire confiance, envers et contre tous et à l'encontre de l'admiration aveu-
gle et unanime pour tel "géant" présumé, à leurs propres facultés et (comme
l'enfant criant tout haut : "mais l'Empereur est nu !") constater l'humble évi-
dence : cet homme qui passe pour grand, que tant d'actes me désignent bel et bien
comme grand - voilà pourtant qu'il triche...

La pensée me vient que c'est peut-être dans cette ambiguïté-là, à tel point
névralgique qu'elle en vient par moments à frôler la mystification et l'escroque-
rie spirituelle - que c'est là la raison profonde, au plan spirituel,
pourquoi l'ahimsa dont Gandhi a voulu se faire l'apôtre n'est pas devenue la force
spirituelle qu'elle semblait être appelée à devenir dans le monde moderne, après
les années héroïques des années vingt et trente. Comme tant d'autres idées géné-
reuses, l'ahimsa est restée une grande idée justement, dont tout le monde par-
le volontiers et que personne ne vit vraiment - comme Gandhi lui-même le premier
ne la vivait pas totalement (il s'en faut même de beaucoup), contrairement à ce
qu'il aimait pourtant laisser entendre. Se laissant saisir par le souffle d'épo-
pée du mouvement de l'ahimsa en Inde, on ne peut pourtant s'empêcher de sentir que
cette "non-violence" n'était pas, comme Gandhi aimait à le répéter, pratiquée en
réponse à une pure exigence intérieure spirituelle indépendante de tout program-
me que lui, Gandhi, aurait proposé, issue d'une fidélité à notre propre nature pro-
fonde, à ce qu'il y a de meilleur en nous. C'était, en vérité, une straté-
g i e. Une stratégie géniale, oui, à laquelle on ne peut qu'applaudir sans
réserve, avec joie. Une stratégie mille fois préférable à toute autre qu'on ait

jusqu'à présent inventée et mise en oeuvre sur l'échiquier politique du monde. Et Gandhi et ses adeptes l'appliquaient avec conviction, a u s s i l o n g - t e m p s qu'ils avaient l'espoir, ou la foi, qu'elle serait "payante" en résultats bien visibles et tangibles, voire même gagnante (69). C'est d'ailleurs dans cet esprit seulement, sûrement, que "l'ahimsa" était en mesure, à ce moment-là du moins dans la marche de l'histoire, de rallier des larges masses d'un immense pays comme l'Inde.

Mais que surviennent des conditions où visiblement cette stratégie ne "passe" plus, et la voici bonne du coup pour être larguée aux profits et pertes comme un lest encombrant, au profit des opportunistes à tout venant, y compris les plus éculés (ou "criminels" et "coupables"...) - en attendant les temps plus propices où elle pourra resservir. Voilà la vérité.

Et la guerre est certes, par excellence, le temps où la non-violence "tactique", celle donc qui tire sa motivation (déclarée ou secrète) de la recherche d'une quelconque e f f i c a c i t é au plan des effets visibles aux yeux du monde, n e p a s s e p a s . En de tels temps l'homme "mobilisable", celui qu'un inexorable engrenage sociologique et psychique s'apprête à saisir et à entraîner dans ses besognes sanglantes, quand pourtant quelque chose en lui au delà des mots se révolte contre cette barbarie sans nom, et s'il est fidèle à ce sursaut élémentaire qui monte du plus profond (et qu'il lui donne un beau nom tel que "non-violence", ou qu'il s'en abstienne, qu'importe...) - à c e m o m e n t - l à il n'est plus à la tête ou fondu dans la masse rassurante de tel noble mouvement de "non-violence" ou de ceci ou de cela. Il est s e u l désormais. Seul, désavoué par tous, entre les quatre murs d'une cellule nue, quand il ne git déjà dans la fosse commune des fusillés (70).

Il en est qui trouvent en eux l'humble courage de cette fidélité-là. Ceux qui s'abstiennent de "faire leur devoir". Des hommes seuls, reniés par tous. Personne ne leur fera compliment de ce courage-là. Et la totale solitude morale qui est leur les préserve de la facilité de s'en faire compliment à eux-mêmes. Jusqu'à aujourd'hui, l'"Histoire" s'est bien gardée de retenir le nom d'aucun d'entre eux. Cette grandeur-là lui échappe. Une grandeur nue, sans tambour et sans panache. Il est rare qu'on songe à eux, plus rare encore qu'on leur rende hommage. Un hommage, pour une fois, au " n o n - s o l d a t " i n c o n n u . Ça ferait pas sérieux !

Un Mahatma au faite de sa gloire, faisant retour sur sa vie, a perdu l'occasion de faire le constat de telle défaillance cruciale, et ce faisant, de rendre hommage à ceux qui ont été fidèles là où lui-même, emboitant le pas au

grand nombre, a manoeuvré et biaisé. Hommage à ces combattants obscurs d'une cause sans drapeaux, sans stratégies ni états-majors, sans recrues, sans historographes, sans reporters ni suspense de foules émues. Dieu sait pourtant que cet acte de vérité qui lui incombait, qui l'attendait un demi-siècle durant, aurait fait poids dans la vie de Gandhi, plus profondément et plus durablement, de façon plus authentiquement "efficace" sûrement, que beaucoup d'actes à grand spectacle qui depuis longtemps font l'admiration de tous sans inquiéter personne. Cela va faire un autre demi-siècle que sa mort violente a scellé à jamais son omission d'un acte que nul autre ne peut accomplir à sa place.

Et pourtant, moi qui n'ai pas de face à perdre, je suis content que cette omission d'un autre devienne maintenant une nouvelle occasion, pour moi cette fois, de rendre hommage publiquement à des hommes sans voix et sans nom que le monde entier renie. (Comme si, par ce reniement, les vertueux et les justes voulaient se blanchir d'une secrète défaillance, étouffer un doute insidieux sous le poids d'une si impeccable unanimité...) Je suis d'autant plus motivé à le faire, qu'en rendant cet hommage je me trouve assurément en fort peu nombreuse compagnie. Il ne doit guère y avoir que quelques peu recommandables anars, des gens comme Bakounine, Kropotkine, Elysée Reclus, Louise Michel et une poignée d'autres "asociaux" qui l'ont peut-être fait, Dieu sait quand et en quelle occasion.

A dire vrai, leur compagnie n'est pas faite pour me déplaire. Et serais-je même le premier à rendre un tel hommage public à nos frères tant de fois reniés, à ces "non-soldats" inconnus et honnis, précurseurs solitaires d'un impossible demain (si un demain encore doit poindre, par delà les charniers et les holocaustes respectabilisés par les vertueux et par les justes...) - qu'à cela ne tienne ! Mieux encore vaut tard que jamais.

(⁶⁸) Les deux grandeurs - ou l'épopée et la vérité

(4 et 7 novembre) (*) Mes sources sur la vie de Gandhi sont, avant toute autre chose, deux très beaux livres qui se complètent remarquablement : l'autobiographie de Gandhi (**), ou "Histoire de mes expériences avec la Vérité", et la

(*) Voir signe de renvoi à la présente note dans la note précédente "Le Mahatma en uniforme - ou hommage au non-soldat inconnu", page N 212.

(**) Cette autobiographie a été écrite entre 1922 et 1925 (partiellement alors qu'il était en prison), en langue goujrâti. Une traduction anglaise, sous le

titre "An autobiography - or the story of my experiments with truth" a été publiée entre 1927 et 1929. La traduction française que j'ai entre les mains est de 1950 (PUF).

biographie de Gandhi par l'auteur (israélien ?) Shalom Ash. J'ai lu ces livres étant jeune homme, et viens de me procurer une traduction française du premier des deux. Mais je n'ai pu retrouver en librairie le livre de Ash, apparemment peu connu et depuis longtemps épuisé.

J'avais été impressionné dans le temps par la simplicité, l'esprit de vérité, la pénétration du récit de la vie de Gandhi par lui-même. Plus de quarante ans après cette lecture juvénile, reparcourant à nouveau le livre ces tout derniers jours, j'ai retrouvé cette même impression. Ce simple témoignage me paraît un des grands livres de notre temps. Vis-à-vis de cette forte impression, le malaise que me causaient les quelques pages du livre où Gandhi s'explique au sujet de sa relation à la guerre passaient décidément au second plan. J'ai dû essayer tant bien que mal d'oublier cette contradiction troublante. Maintenant que je m'y confronte pour la première fois, cette contradiction reste pour moi toujours aussi déconcertante. Je ne puis à présent qu'en faire le constat, la mettre en relation avec d'autres contradictions qui m'avaient échappé dans mon jeune âge, sans pour autant avoir l'impression de vraiment comprendre. A dire vrai, devant de telles choses, je reste toujours également décontenancé ou émerveillé (selon les dispositions du moment), qu'elles soient de mon propre crû ou de celui d'autrui...

Autant la biographie de Gandhi par lui-même m'enchantait, autant celle par S. Ash avait tendance à m'agacer. D'une rare pénétration, ce biographe pas comme les autres sentait fortement, dans la personne du "héros" de son livre, bon nombre d'autres ambiguïtés et de contradictions (*) que je n'étais alors nullement disposé à vouloir admettre, et que je mettais sur le compte d'une regrettable "incompréhension" du biographe, décidément pas à la hauteur du grand homme sur lequel il commentait. Moi-même plutôt enclin au regard critique sur autrui, si j'étais alors indisposé par le regard sans complaisance de Ash, ce n'était sûrement pas seulement parce que Gandhi était sans doute l'homme qui alors

(*) Je crois me souvenir que Ash n'avait rien remarqué de particulier dans l'attitude de Gandhi vis-à-vis de la guerre, tant ce genre-là est chose commune, probablement partagée aussi par Ash lui-même. Les choses par contre qui le chiffonnaient, ou que du moins il présentait sous un éclairage dubitatif ou critique, concernaient surtout les menus faits et gestes de la vie quotidienne.

incarnait le plus parfaitement mon idéal humain (si on mettait à part la bavure "guerre", oubliée tant bien que mal...) ; mais surtout (je crois) parce que le genre d'ambiguïtés que percevait Ash étaient de celles justement qui se trouvaient également dans ma propre personne, et que j'étais alors bien incapable de reconnaître comme telles. Il s'agit, entre autres, d'un certain "dirigisme moral" qui ne dit pas son nom (*), allant parfois jusqu'à exercer une contrainte psychique extrême, violente même dans ses effets sinon dans ses intentions (**), au nom de nobles principes moraux, et persuadé ce faisant de respecter totalement la personnalité et la liberté d'autrui. Ces dispositions font bon ménage avec une tendance à se prendre pour mesure de toutes choses. Celle-ci guette plus particulièrement ceux pourvus d'une forte personnalité, quand elle n'est pas suffisamment tempérée par la prudence qui va avec une pratique vigilante de la connaissance de soi. De là à la complaisance moralisante et satisfaite de soi (***), il n'y a qu'un pas aisément franchi - et ma propre vie me l'enseigne plus éloquemment que ne le fait celle de nul autre ! Mais rares sont ceux qui ont le regard assez droit et pénétrant pour reconnaître quand ce pas-là a été franchi, et l'intéressé certes moins que personne.

J'ai bien l'impression que ce pas était bel et bien franchi, et pas qu'un peu, dans les deux dernières décennies de la vie de Gandhi, les années trente et quarante. Cette période inclut pourtant les "années héroïques" de la non-violence et les actes les plus spectaculaires de la vie de Gandhi, ceux qui frappent le plus l'imagination éprise des grandes gestes épiques. Etrange paradoxe d'un étrange et paradoxal destin ! Il illustre ce fait (lequel se révèle ici à moi au tournant du chemin) : que la grandeur que nous percevons, et qui nous frappe tant, dans la dimension épique et historique d'un grand destin ou d'un acte d'éclat,

(*) Bien sûr, ce dirigisme n'était pas sans être assorti d'assurances verbales, visiblement sincères, comme quoi son souhait le plus cher c'est que chacun n'agisse strictement qu'en conformité avec ce que lui dicte sa propre conscience, etc etc.

(**) D'après tout ce qui m'est revenu de la vie de Gandhi, je crois bien qu'il était étranger à tout sentiment violent, à tout sentiment de rancune ou de malveillance vis-à-vis de quiconque, y compris les pires gredins ou ceux qui se comportaient avec lui ou avec d'autres de la façon la plus révoltante. Il n'y avait là aucune pose, mais cela découlait spontanément et sans contrainte intérieure de sa nature même. C'est à ce niveau-là de la bienveillance aimante vis-à-vis de tout être humain que je crois voir sa véritable grandeur, et d'avoir su montrer par l'exemple (qui malheureusement n'a pas été suivi) que de telles dispositions ne sont pas incompatibles avec une activité politique ni même avec les responsabilités d'un chef d'État.

(***) Par ces mots j'ai essayé de transcrire en français l'expression allemande "Selbstgerechtigkeit" ("self-righteousness" en anglais), pour laquelle je ne connais pas d'équivalent en français.

est d'une toute autre essence que celle qui réside dans l'humble qualité de vérité. La confusion entre les deux devient plus insidieuse et quasi irrésistible, quand la geste épique est placée sous la bannière fièrement déployée de "la Vérité", comme ce fut le cas de celle dont Gandhi fut l'éblouissant héros. Il me semble pourtant qu'Ash a su sentir la différence, et appréhender la personne de Gandhi dans sa vivante complexité, tissée de grandeur véritable et de contradictions flagrantes, de cohésion et de fêlures - sans que le biographe ne tombe dans le cliché guimauve, ni non plus dans le rejet systématique.

Faisant le constat d'un insidieux glissement dans la vie spirituelle de Gandhi, vers le discours moralisateur et l'autocomplaisance qui en est inséparable (*), on songe à l'"explication" toute trouvée, dans le culte (nullement recherché par lui, j'en suis persuadé) dont il était l'objet de la part de tout un peuple, et de millions d'autres hommes encore à travers le monde entier. Je crois pourtant que la raison profonde est ailleurs. Je la vois dans l'ambiguïté fondamentale de Gandhi vis-à-vis de la question, névralgique entre toutes, de la guerre ; plus précisément et de façon plus décisive, dans son manque d'honnêteté vis-à-vis de lui-même, avec les rationalisations à bon compte par lesquelles il a couvert des attitudes et des gestes purement opportunistes, à la limite du cynisme, faisant mine par là-même de les ériger en comportements exemplaires. Aussi longtemps qu'une entorse à la vérité d'une telle magnitude n'a pas été reconnue comme telle par l'intéressé, aussi longtemps qu'il s'y accroche et s'y installe pour "vivre avec" et faire d'indigence vertu, elle a tendance au niveau spirituel à agir à la façon d'une tumeur qui se propage. Ayant eu recours une fois au cliché facile et avantageux, faisant bon marché du souci d'appréhender et d'exprimer la vérité nue, la voie est ouverte à un entraînement dans ce sens : la voie de la facilité dans notre relation à la vérité, qui elle (contrairement à la société, qui nous encourage bruyamment dans tous nos conformismes...) toujours se tait.

Ou du moins, quand elle parle, la miséreuse, c'est toujours à voix si basse qu'il faut garder l'oreille bien fine et l'attention aux aguets, pour l'entendre et l'écouter. C'est là des choses d'une délicatesse extrême. Elles s'abîment, et à force se dégradent sans retour, quand on les malmène...

(*) Une telle autocomplaisance est souvent accompagnée d'un discours "d'humilité", insistant en termes vagues et généraux à quel point on a conscience de ses propres limites, qu'on est faillible certes comme un chacun, que c'est d'ailleurs par une telle attitude d'humilité que l'homme dévoué à la vérité etc etc. C'est le genre de discours tout gratuit dont Gandhi a fini par user et abuser, et qui semble avoir balayé l'examen de soi sans plus laisser de traces.

(⁶⁹) Des armess et du silence - ou le tomber du rideau

(5 et 7 novembre) (*) L'arme par excellence de Gandhi, éprouvée d'abord vis-à-vis de ses amis et proches, puis vis-à-vis de ses adversaires politiques (une fois qu'il avait acquis le "volant" redoutable d'un ascendant sans précédent sur des masses immenses), était le jeûne. A ma connaissance, Gandhi n'a jamais eu la simplicité de reconnaître à quel point c'était bien là une a r m e en effet, l'instrument d'une c o n t r a i n t e , qui souvent n'était pas moins violente pour rester au niveau psychique que ne l'est la violence physique qu'il réprouvait si fermement. (Sauf pourtant en temps de guerre, où soudain tous les coups redeviennent permis...) Je pense ici surtout au cas où son jeûne visait nommément tel de ses amis ou proches, ou telle fraction indisciplinée de ses zélés adeptes, et où il était un moyen de pression d'un poids écrasant pour imposer à autrui des sentiments (de remords, notamment), ou les comportements, que lui, Gandhi, jugeait indiqués. Vis-à-vis de l'administration britannique, le jeûne était un moyen de chantage d'une puissance prodigieuse, vu que tout le monde (à commencer par les responsables britanniques du royaume) se rendait bien compte que s'il arrivait malheur au "fakir demi-nu" (comme l'appelait Churchill), ce serait le carnage à travers le pays tout entier.

Je ne prétends nullement que dans le contexte où il se trouvait, Gandhi ait eu tort de faire usage sans ménagement de ce moyen de pression à sa disposition, de loin préférable à des bains de sang, c'est sûr. Mais il y avait un manque d'honnêteté (**) à couvrir la nature véritable de ce moyen par l'évocation des grands principes de la non-violence aimante et toutça. Du coup, l'idée même de la non-violence se trouvait ravalée au rôle d'une pose avantageuse, elle-même moyen (difficile à parer, certes) d'une sorte de chantage moral venant épauler l'autre chantage, sous les regards des journalistes accourus du monde entier et sous ceux de leurs cameras. J'ai bien l'impression que pendant les trente dernières années de sa vie, toute l'activité publique de Gandhi en Inde était viciée

(*) Voir signe de renvoi à la présente note dans l'avant-dernière note, "Le Mahatma en uniforme" - ou hommage au non-soldat inconnu" (n° 67), page N 229.

(**) Bien sûr, il s'agit là en tout premier lieu d'un manque d'honnêteté envers soi-même, en fermant les yeux sur ce qui se passe réellement en soi-même et en substituant à une réalité qu'on préfère ignorer, une image ressentie comme avantageuse. C'est une pratique rigoureuse de la connaissance de soi qui est au coeur d'une véritable honnêteté spirituelle.

par cette ambiguïté, par ce manque de vérité en somme, derrière les impressionnantes bannières "Amour" et "Vérité" arborées par lui. Elles étaient rendues crédibles, certes, par sa personnalité exceptionnelle -- et plus que tout, par sa chaleureuse bienveillance envers tous, qui elle était bien réelle et nullement une pose. C'était là, et nulle part ailleurs, qu'était sa véritable force et sa grandeur.

Mais je suis persuadé que même au point de vue limité de la seule efficacité politique, la mission de Gandhi n'a nullement été servie par cette sorte de double-jeu qu'il menait sans cesse, par ce porte-à-faux continu où il se maintenait dans sa relation à l'humble vérité (quand la vérité est comprise à un niveau moins grossier que celui de la seule réalité matérielle), tout en se réclamant à cors et à cris de la "Vérité". Peut-être même le désastreux échec de la non-violence en Inde, sur la fin de sa vie s'achevant au milieu des massacres entre hindous et musulmans, n'est-il pas sans lien profond avec cette insidieuse duplicité dans laquelle il s'était maintenu constamment, dans sa façon même de se faire l'apôtre de la non-violence.

Cette soudaine flambée de haine et de violence, dans laquelle le poids de sa personne et de sa parole était balayé comme fêtu de paille, avait une dure leçon à lui enseigner au sujet de lui-même, et une leçon cruciale. Parmi bien d'autres choses, sûrement ceci : c'est que la bienveillance aimante vis-à-vis de tous les hommes, y compris nos oppresseurs, n'est pas une chose qu'une personne, même la mieux disposée, pourrait apprendre en l'espace de quelques mois ou années, comme partie d'un programme de spiritualité agissante baptisé Satyagraha ou Ahimsa ; et encore moins pourrait-elle s'imposer aux défaillants par des jeûnes spectaculaires d'un Mahatma vénéré, dont la vie et la mort semblerait dès lors suspendues, telle une épée menaçante, au dessus des coupables. Qu'une aussi rare qualité de l'âme ne peut être le résultat d'une euphorie collective, ni d'un généreux élan de bonne volonté individuelle, ni d'une quelconque pression extérieure physique ou psychique, proviendrait-elle même du plus saint et du plus vénéré des Mahatmas. Que c'est là au contraire un fruit mûri à longueur d'existences, à travers siècles et millénaires, tout au long d'un long cycle des naissances, et qu'il n'est au pouvoir d'aucun homme, ni peut-être même au pouvoir de Dieu (et sûrement pas dans Ses habitudes ni dans Ses intentions !) de bousculer et de forcer cette maturation essentielle pour l'accorder aux besoins et impératifs d'un programme politique ou autre - si noble et convaincant, si généreux, si nécessaire soit-il. Et que c'est se tromper soi-même que d'exiger d'autrui une maturité spirituelle qu'il n'a pas et qu'il n'est pas en son pouvoir

d'improviser ; ou de prétendre la croire atteinte dans des masses anonymes d'êtres fascinés et subjugués par le charisme puissant d'un Mahatma vénéré et par les espoirs qu'il incarne, tout en sachant que ces mêmes êtres se déchaîneront en violence aveugle et meurtrière dès que leur idole par malheur viendrait à perdre la vie aux mains de l'oppresseur...

Il est rare qu'une leçon soit entendue, et plus rare encore quand c'est une leçon aussi déchirante qui, au soir d'une longue vie avant le tomber du rideau, bouleverse dans son tréfonds le sens qu'on a cru donner à sa vie et l'image qu'on a de soi-même. L'entendre, c'est laisser reposer ses bras et faire silence. C'est écouter, et accueillir le patient message qu'apporte la voix dépouillée des choses - fut-ce dans les lueurs embrasées de l'Incendie à présent déchaîné (et qu'on s'était refusé de voir couvrir...).

Il est des moments où le courage suprême, c'est de savoir laisser se consumer dans les flammes, mains jointes et en silence, la maison familière, la vieille maison qui nous avait abrités une longue vie durant. Quand déjà la maîtresse poutre flambe et que tremblent les vieux murs, lutter est une diversion, une fuite éperdue en avant. La grande Faucheuse avec sa faux de feu aura tôt fait de faire table rase des poutres et des murs, et du pathétique vieillard qui s'agite sur une estrade en flammes.

Quand tout est consumé, voici enfin s'étendre le silence. Voici venu à nouveau le temps de naître - d'entendre, de connaître, d'écouter et d'apprendre...

(70) L'exécution du soldat Solvic - ou le crime des justes

(5 et 8 novembre) (*) En évoquant la "fosse commune des fusillés", j'ai pensé au seul cas dont j'aie connaissance nommément, d'un homme fusillé pour refus de participer à des engagements militaires. Il s'agit d'un jeune soldat américain, S o l v i c (son prénom je l'ai oublié). Il eût cette distinction et ce destin étranges d'être le seul soldat, dans l'histoire de l'armée américaine, à avoir été fusillé par les siens (pour "désertion en face de l'ennemi").

(*) Voir signe de renvoi à la présente note dans la note "Le Mahatma en uniforme - ou hommage au non-soldat inconnu" (n° 67), page N 219.

Dans son jeune âge il avait été, comme on dit, un "cas social". Avait fait de la taupe (si je me rappelle bien) pour je ne sais quelles bêtises, ou peut-être bien avait-il été condamné avec sursis - il avait en tous cas un "casier judiciaire" (qui allait lui coûter la vie...). Toujours est-il qu'il avait fini par se stabiliser, un travail régulier et même il s'était marié et vivait avec sa petite femme fin heureux. Tout semblait s'arranger au mieux en somme, après des débuts malheureux. Et voilà que peu avant la fin de la guerre (la dernière en date des "guerres mondiales"), il est mobilisé (le dernier honneur auquel il se serait attendu !), pour être engagé dans les combats des Vosges, où ça pétait dur à ce moment-là. Très vite il se rend compte qu'il n'est pas fait pour ce genre d'aventure. C'était des choses au delà de ce qu'il se sentait capable de faire. Les "nerfs" ou ce que vous voudrez, mais il pouvait pas, et même (qui pourrait faire la différence ?) si ça se trouve, il ne v o u l a i t pas. Il l'a fait savoir par écrit à ses supérieurs, en toute humilité mais en même temps en des termes d'une fermeté étonnante chez cet être plutôt doux, timide, d'humble extraction, habitué toute sa vie à faire ce qu'on lui disait. Son "casier" a alors joué contre lui : lesdits supérieurs ont cru bon de le fusiller pour l'exemple - s'il persistait. Il a persisté. On l'a fusillé.

Voilà l'histoire. De toute évidence, ce jeunot égaré là, dans une guerre où il n'avait que faire, ne constituait pas une menace pour le fameux "moral de l'armée". Sans compter qu'une exécution capitale était chose si inouïe dans la tradition de l'armée américaine qu'elle n'avait jamais été prévue dans les lois ni dans les règlements (*) ! La chose a dû être portée devant le généralissime en personne, le général (pas encore président) Eisenhower. Il avait sûrement d'autres chats à fouetter et il a fait comme lui ont conseillé les officiers "compétents" qui avaient instruit l'affaire, deux mots en courant d'air sûrement au sujet du peu recommandable personnage, et c'est adjugé : il signe l'ordre d'exécution.

Où donc était la "raison d'état" pour en arriver à cette extrémité, pour bousculer lois et tradition et mettre en branle tout un petit état-major d'officiers-justiciers et aller jusqu'à déranger le patron-en-chef lui-même ? Il n'y a pas à aller chercher bien loin : le plaisir des "justes" d'exercer à bon compte

(*) D'après ce qu'assure le biographe posthume de Solvic, qui a l'air bien renseigné, l'exécution de Solvic était parfaitement illégale. Mais en temps de guerre, et c'est bien là la moindre des choses, on n'y regarde pas de si près. N'empêche qu'une fois que tout était "rentré dans l'ordre", la veuve elle pouvait prétendre (elle n'en avait rien su bien sûr !) à une rente de veuve de guerre, et de plus à des dédommagements substantiels. Quant aux responsables de l'exécution illégale, ils ont bien dû avoir leur médaille militaire bien méritée.

un pouvoir de vie et de mort sur "le petit mec" au passé douteux. A quelque chose guerre est bon...

C'était aussi le type même du cas qu'un Gandhi, du haut de sa grandeur de Juste (et tout en "rougissant de honte" pour l'intéressé (*)...), aurait classé comme celui d'un "lâche", un qui se dérobe à son "devoir". Mais je n'ai aucun doute, moi, qu'à cet homme sans prétention il aura été beaucoup pardonné, à cause de son humble et rare fidélité. Une fidélité jusque dans la mort et surtout : seul et nu face à une machine écrasante, immense. Seul face à la dédaigneuse et impitoyable condescendance de tous - de tous ces "justes" à quatre épingles, qui froidement et consciencieusement, allaient lui régler son compte comme il le méritait...

Cet homme a grandi dans ces semaines d'attente. Il a grandi dans sa mort même, crainte sûrement et pourtant humblement acceptée. D'une façon plus essentielle peut-être et plus profonde que le grand Mahatma, il est à mes yeux un des précurseurs sporadiques et solitaires de l'"homme de demain" - de celui qui laborieusement, obscurément se cherche, et que tous alentour bafouent et renient.

Après la guerre, un journaliste américain, intrigué par le caractère exceptionnel de ce "fait divers", s'est mis en tête de faire une enquête serrée sur la vie de Solvic. Il a fouillé surtout, tant qu'il a pu, les circonstances qui ont entouré de près ou de loin l'exécution. Mû par je ne sais quelle inspiration, il a patiemment, tenacement recherché les traces des témoins, tous ceux dont il a pu de fil en aiguille avoir connaissance. Il est allé les interroger un à un, ceux qu'il a pu retrouver, et il a enregistré leurs témoignages, tels qu'ils sont sortis, à brûle-pourpoint. La femme du fusillé (toute embarrassée du peu reluisant honneur qui lui était échu), sa mère si je me rappelle bien ou d'autres parents proches (si toutesfois il y en avait), ou du moins des copains qui l'avaient bien connu ; tel tireur d'élite faisant partie du peloton d'exécution ; tel officier qui participa au conseil de guerre et à la sentence unanime "à fusiller..." ; et même l'aumônier militaire (**), qui a pris soin de bien assurer aux tireurs (pourtant triés déjà sur le volet pour cette besogne peu ordinaire...) que

(*) Pour reprendre une des expressions de Gandhi, par lesquelles il aimait à relever ses discours moralisateurs pour le bénéfice de l'humanité.

(**) Après la guerre, ce même zélé religieux a été nommé aumônier attitré de la Maison Blanche - il avait bien mérité ça ! Telles étaient encore ses distinguées fonctions quand le journaliste indiscret est venu l'interviewer. Comme quoi le président Eisenhower savait discerner et apprécier les hommes de devoir...

le bon Dieu il était formel, pas question qu'il y ait des histoires bien compris les gars, fallait qu'ils fassent leur devoir et qu'ils loupent surtout pas la cible (des fois qu'ils la loupent tous - on ne savait jamais...). La nervosité des gradés n'était d'ailleurs pas de mise : pas une seule des douze balles ne s'est égarée. Foi d'aumônier, qui a pris soin, la besogne faite, de s'assurer que ces ouailles avaient bien fait leur boulot.

Quand au soldat de deuxième classe Solvic, deesa vie il n'a dû rêver qu'un jour il y aurait tant de remue-ménage et tant de messieurs haut placés (et parmi eux le futur président !), qui allaient se déranger comme ça pour son humble et (à ses propres yeux tout au moins) insignifiante personne...

Avec tout ça, ledit journaliste (je n'ai pas retrouvé son nom, désolé) il a fait un livre-reportage, livre-témoignage, sur la vie du petit gars Solvic et sur son exécution. Comme si vous y étiez ! A part quelques brèves indications sur ses recherches et sur ses rencontres avec les témoins, rien que la reproduction textuelle de ces témoignages à l'emporte-pièce, sur une vie coupée dans sa fleur. Pas de commentaires - et il n'y en a nul besoin. Hallucinant. Un des grands livres de notre temps (sans le vouloir ni le savoir sûrement). Un grand livre sur l'aveugle et médiocre folie des hommes d'aavvaa n t qu'on soit devenus hommes, et sur la grandeur inconnue d'un homme seul, face à ça .

Il a eu d'ailleurs son heure de succès ce livre, à preuve que je l'ai eu en livre de poche quand j'étais dans le Kansas en 1955, pour la modique somme de 26 cents (*). Il doit être plus ou moins oublié à l'heure qu'il est. Mais je crois que l'heure viendra où on s'en souviendra. Et peut-être le lira-t-on encore dans mille ans, en ayant du mal à y croire.

(*) C'était mon premier séjour aux Etats-Unis, comme professeur associé à l'Université de Kansas (Lawrence), pendant neuf mois en 1955. En fouillant tantôt dans mes lettres à ma mère de cette période, j'ai bien retrouvé celle où je lui livre quelques impressions de lecture toutes chaudes (lettre du 26.4.1955). Non, je me serais pas rappelé des 26 cents sinon ! Mais ce que je cherchais surtout, le nom du biographe-journaliste digne de passer à la postérité, n'y est pas. Ni le prénom de Solvic.

(⁷¹) Le saint et ses failles - ou le paradoxe du mutant

(27 septembre et 9 novembre) (*) Il semblerait que le refus conséquent et total des appareils militaires ne soit apparu dans la vie de Guruji qu'après l'explosion atomique de Hiroshima, le 6 août 1945 (**). En lisant son autobiographie "My Non-violence" (***), je n'ai trouvé trace d'une telle attitude avant ce moment. En 1909, à l'âge de 24 ans alors qu'il était ordonné moine depuis cinq ans, il interrompt ses études religieuses pour faire un service militaire volontaire d'une année - j'ignore entièrement par quelles motivations. En 1938 et dans les années qui suivent, pendant la guerre sino-japonaise (guerre d'expansion impérialiste typique menée par le Japon), suivie en 1941 par l'entrée du Japon dans la Guerre Mondiale, Fujii Guruji n'hésite pas à contacter les principaux chefs de l'armée d'invasion en Asie pour leur présenter à chacun des reliques du Bouddha (****), en les exhortant à accompagner la conquête militaire par une implantation du bouddhisme (celui de Nichiren, conformément aux prédictions du prophète !) en pays conquis. A côté de ses pèlerinages, de l'établissement de temples de Nihonzan Myohoji, et de la Prière omniprésente, il se consacre surtout aux contacts avec les autorités militaires ("My non-violence", p. 86-88). Si lapidaire que soit généralement son récit de ses faits et gestes, il nous donne pourtant une liste au grand complet des hauts responsables militaires auxquels il prit soin d'envoyer les précieuses reliques (*****), qu'il avait initialement

(*) Voir signe de renvoi à la présente note dans la note "Fujii Guruji (1) - ou le sens de l'essentiel" (n° 60), page N 184.

Les commentaires dans le premier alinéa qui suit reprennent et précisent ceux du premier alinéa dans la note "Le Mahatma en uniforme" - ou hommage au non-soldat inconnu" (n° 67).

(**) Par une coïncidence étrange, ce jour est aussi celui du soixantième anniversaire de Guruji, et celui du cinquante-cinquième anniversaire de mon père (qui était mort à Auschwitz trois ans auparavant).

(***) Au sujet de cette autobiographie, voir la note de b. de p. (*) page N 191 à la note "Fujii Guruji (2) - ou le don" (n° 61).

(****) Fujii Guruji avait reçu ces reliques au Ceylan (Sri Lanka) en 1933, des mains d'un vieux moine, dans des circonstances dont il faut le récit (toujours aussi dépouillé) dans son autobiographie, et que (sans doute par leur caractère apparemment fortuit - aussi simple et imprévisible que dans un conte de fées !) il a ressenties comme "miraculeuses". Je crois que tout autre à sa place, s'il n'était totalement imperméable au sens de ce qui lui arrive, n'aurait pu manquer de ressentir l'événement plus ou moins de cette façon. (Même sans que le bon Dieu, pour rendre manifeste Son intervention, ait eu à violer une des lois naturelles qu'Il a instaurées...)

(*****) Par contre, nous n'apprendrons pas comment furent accueillies par ces grands personnages ces démarches d'un obscur moine missionnaire de secte nichii-

rénite, dont aucun d'eux n'avait sans doute encore entendu le nom. Je présume qu'ils avaient d'autres chats à fouetter, et Dieu sait dans quels dossiers ou dans quelles cantines militaires sont allées échouer les saintes reliques, où elles dorment peut-être aujourd'hui encore.

destinées à consacrer des "shantis stupas" ou "pagodes de paix" - lieux de méditation pour la paix ! Par contre, dans cette même biographie je n'ai trouvé la moindre allusion qui puisse suggérer qu'avec le recul et Hiroshima aidant, Fujii Guruji ait jugé après-coup que ce n'était peut-être pas la bonne façon de faire usage des reliques du Bouddha, ni de faire avancer la religion et la cause de la paix (comme visiblement il l'avait cru naïvement).

Pourtant, après 1945 l'attitude de Fujii Guruji vis-à-vis des appareils militaires et de la guerre en général me semble avoir été dénuée de toute ambiguïté et de toute causistique : c'était un refus total et inconditionnel (72). Si ambiguïté il y avait, elle m'apparaît dans cette incapacité foncière de faire un retour critique sur son propre passé et de constater : en telle et telle occasion j'ai gravement fait erreur. C'est peut-être là la principale limitation que je vois à cet homme d'une stature exceptionnelle, limitation d'ailleurs qu'il partage avec la quasi-totalité de ses semblables. J'ai conscience pourtant que chez lui la cause n'est pas, comme chez tant d'autres, dans l'orgueil se refusant de reconnaître l'erreur (*). Plutôt, je crois que c'est d'une certaine façon un "choc en retour" de sa très forte personnalité (ne s'appuyant sur d'autre autorité que celle de Bouddha, de Nichiren et de ce que lui enseignent ses propres lumières...), et de la façon assez particulière dont celle-ci a conditionné sa vie. Il semble qu'au moins depuis 1914 (où il a 29 ans) et sans doute dès avant, il a toujours eu des disciples, attirés sans doute par l'autorité peu commune qui émanait de lui - des disciples qui lui étaient dévoués corps et âme et pour qui il représentait l'autorité spirituelle suprême. Par tout ce que je sais de Guruji, je crois pouvoir dire sans aucune réserve qu'il n'a jamais connu la tentation du pouvoir - que c'était là une chose entièrement étrangère à sa nature. Un pouvoir émanait de lui, c'est sûr,

(*) Peut-être les essais d'explication qui suivent ne paraîtront-ils pas convaincants à certains, qui soupçonneront que je n'ai tout simplement pas voulu appeler un chat un chat ! Je n'exclus pas que leur soupçon puisse être fondé. Après tout, si (comme j'y insiste souvent lourdement) tout le monde est faillible, je n'y fais certes pas exception ! Je ne prétends d'ailleurs nullement que Fujii Guruji ait été en toutes circonstances dénué de tout mouvement de la vanité. Mais j'ai l'intime conviction que celle-ci est restée accidentelle, qu'elle est absente des grandes options et des grands investissements dans sa vie, et qu'elle ne contribue à la note de fond d'aucune de ses relations à autrui, ni de sa relation à lui-même.

sensible à tous, mais c'était un pouvoir qui n'était nullement recherché et dans lequel il ne se complaisait nullement, pas plus qu'un arbre puissant ne se complait dans la force qui est en lui et qui rayonne tout alentour.

Cela n'empêche que la vénération que ses disciples lui portaient et le rôle de "vérité incarnée" que du même coup, ils lui assignaient (comme il en va généralement dans un tel cas) n'ont pas été sans agir sur lui, à son insu certes, comme un conditionnement tout aussi puissant que celui que représentait pour ses disciples ce pouvoir émanant de lui, qui les maintenait sur son orbite. Toute sa vie, je crois, il a été prisonnier de cette conception dangereuse et fautive qu'en des matières qui relèvent de la religion et de la vie spirituelle, et notamment du "bien" et du "mal", du "fondé" et du "non fondé" d'une action (et surtout, certes, de ses propres actions) il était infailliable. Il savait certes que ce qu'il faisait, il le faisait en s'y mettant tout entier et avec un coeur pur de tout motif égoïste, si caché soit-il. (Je n'ai moi-même aucun doute à ce sujet.) Fort de cette intime connaissance, il lui était impossible de concevoir que même dans de telles dispositions, on puisse faire erreur gravement, être l'instrument d'idées fausses tenaces et le jouet des illusions qu'elles entretiennent. C'est déjà chose rare, certes, que sous le choc de Hiroshima, l'attitude du Maître vis-à-vis de la guerre et de l'armée ait changé aussi totalement, du jour au lendemain semble-t-il (*). Mais de voir qu'il n'y a rien de commun entre l'attitude de celui qui s'efforce d'implanter une soi-disante religion "de paix" dans la foulée des tanks et des raids aériens, et de celui qui prêche le renoncement inconditionnel à toute guerre et qui insiste sur la valeur absolue du précepte du Bouddha : tu ne tueras point!" (**). - cela, il ne le verra pas (pour autant que je sache) dans les quarante ans encore qui lui restent à vivre après Hiroshima.

(*) On ne trouve, bien sûr, aucun détail dans l'autobiographie de Guruji sur la façon dont s'est fait ce changement draconien, dont il ne semble pas seulement s'être aperçu ! C'est par recoupements seulement qu'on arrive à le situer avec l'explosion de Hiroshima.

(**) Guruji cite avec insistance ce précepte du Bouddha, qui lui sert également à illustrer que le bouddhisme est, par excellence, une "religion de paix", et même (selon lui) la religion destinée à rallier tous les peuples de la terre et à instaurer la paix dans le monde. Il oublie que les peuples ayant embrassé le bouddhisme, à commencer par le Japon lui-même (dont il aime surtout à voir la mission religieuse et pacificatrice dans le monde), n'ont pas été moins enclins aux folies guerrières que les autres. Il oublie également que bien des siècles avant le Bouddha, ce même précepte "Tu ne tueras point" était enseigné dans la Loi juïfque, sans d'ailleurs être plus respecté par le peuple juif que par les peuples bouddhistes auxquels s'identifie Guruji. Non seulement Guruji fait mine d'ignorer cette circonstance historique, mais il n'hésite pas à s'en prendre au

"Dieu de la Bible" quasiment comme à un ennemi peu recommandable, en épluchant quelques passages de la Génèse dans un esprit visiblement polémique. (Voir "The God in the Bible", in "Buddhism for World-Peace", p. 120-126.) Il accuse ce Dieu-là de toutes sortes de graves erreurs et de cruautés (voyant notamment dans la création de la femme, à l'aide d'une côte d'Adam, l'ancêtre de la vivisection pratiquée par la médecine moderne), lui reproche en outre de ne pas reconnaître la doctrine de non-dualité de Bouddha, et termine sa longue diatribe par : "Montrant du doigt le Dieu de la Bible, je l'appellerai un Dieu qui profane l'homme !".

C'est là certes un discours "missionnaire" dans le sens le plus étroit et sectaire du terme, que j'ai lu tout dernièrement seulement et non sans quelque surprise, n'ayant pas entendu chez lui ce son de cloche encore ! Il semblerait d'ailleurs que ses disciples, du moins ceux qui font un travail missionnaire en pays étranger, aient eu le doigté de passer respectueusement sous silence cet aspect-là de l'enseignement de leur Maître. Je les ai toujours vus adopter une attitude de respect vis-à-vis de toute autre religion, et de ses pratiques particulières. Dans leur esprit, fort éloigné de toute susceptibilité doctrinale, celles-ci ne s'opposent en rien au chant de la Prière, ni n'empêchent de participer ainsi aux inappréciables bienfaits de la Prière. Par là, ils sont en somme plus fidèles à l'esprit de Gurujî que le Maître lui-même, en accordant leur foi non à telle doctrine religieuse (dont ils ont tendance d'ailleurs à tout ignorer !), mais bien à la seule Prière Na mu myo ho ren ge kyo, et au sens dont celle-ci est chargée pour eux.

La même ambiguïté se retrouve dans ses attaques, par elles-mêmes mille fois fondées certes, contre l'impérialisme américain, lequel est le point de mire principal de sa critique si pénétrante d'un monde en délire. Pour lui comme pour tant d'autres, Hiroshima est le symbole le plus atroce peut-être de ce délire. Mais ces diatribes justifiées contre l'impérialisme américain gagneraient en poids et en profondeur s'il s'y ajoutait la conscience que dans cette folie suicidaire culminant (provisoirement) dans Hiroshima, la victime elle-même, le Japon, n'est nullement innocente. Oui, que lui-même, Gurujî, l'apôtre infatigable de la "religion de paix" du Bouddha, n'y a pas été lui non plus entièrement étranger ; qu'il y porte une part de responsabilité personnelle d'autant plus conséquente que son format spirituel est grand et son ascendant considérable. Car il n'y aurait pas eu Hiroshima s'il n'y avait pas eu la folie impérialiste j a p o n a i s e . A cette folie-là, lui-même Gurujî avait donné son acquiescement tacite jusqu'à l'âge de ses soixante ans, et même (vers la fin de ceux-ci) une totale caution, en remettant entre les mains des principaux responsables militaires ces reliques précieuses entre toutes, miraculeusement confiées entre ses mains.

Et je ne peux m'empêcher de sentir une relation directe, irrécusable, entre cette cécité-là vis-à-vis de sa part personnelle passée, et de celle de son pays jusqu'à aujourd'hui même dans la folie et la dévastation qui ravagent le

monde, et ce mal d'autre part que si souvent j'ai senti ronger le groupe missionnaire dont il était l'âme et qui était ses mains. Sans cesse j'ai vu s'y cotoyer le sordide avec le sublime, l'affabulation et l'imposture avec l'esprit de vérité, les plus sombres et douteuses combines avec la candide transparence - le tout couvert et confondu sous le même manteau de solidarité du groupe, par le même sourire d'étonnement poli (et où parfois on sent poindre une gêne gênée d'elle-même...), par quoi on essaye d'évacuer l'injustifiable. Et (il faut le dire par respect pour la vérité) Fujii Guruji n'était pas sans participer par omission à cette ambiance d'ambiguïté, par l'attitude de celui qui ne veut rien savoir et rien entendre. Quand il m'est arrivé, par allusions parfois mais en d'autres occasions très clairement, dans un ou deux cas à tel point extrêmes que le "travail de paix" ("peace-work") du groupe semblait perdre tout sens et s'intégrer allègrement et sous la noble bannière de rigueur à la pourriture générale, il s'est borné alors de répondre par des lieux communs ou par le silence, qui pour moi équivalaient à une tacite connivence.

Les quelques rares fois où j'ai pu avoir des dialogues à coeur ouvert avec des membres du groupe Nihonzan Myohoji, je n'ai pas manqué de soumettre cette perplexité en moi au sujet de l'attitude de leur Maître vénéré. Rétrospectivement, je ne m'étonne plus que personne n'ait pu m'éclairer, là où j'étais à dire vrai le mieux placé pour m'éclairer moi-même. Mais il m'était difficile alors d'admettre qu'un homme dont la grandeur m'apparaissait de façon irrécusable (et à présent que je sais faire la part des choses, je la vois plus clairement que jamais), dont j'avais pu constater par tant de signes convergents l'indomptable courage, l'humilité, la profondeur, néanmoins à bien des égards partageait avec tous les autres mortels cette sempiternelle attitude de refus de la réalité au profit d'images chères, une même cécité obstinée, immuable, qui s'ignore elle-même. Et surtout là où un regard innocent et droit risque de bouleverser de façon déchirante les idées auxquelles on est fortement attaché, sur soi-même, sur ses propres actes et sur ses oeuvres.

Pour le dire autrement, et situer les choses à un niveau qui dépasse le cas de telle personne particulière. Il y a eu en ce siècle (comme sans doute aussi dans les siècles écoulés, mais peu importe ici) un certain nombre d'hommes isolés qui, dans l'optique de la réflexion d'il y a trois semaines (*) font à mes yeux figure d'"hommes nouveaux". Des hommes qui apparaissent comme des "mutants" ⁽⁸⁵⁾ et qui préfigurent dès maintenant, d'une façon ou d'une

(*) Voir la section "L'homme nouveau - ou la surface et la profondeur" (n° 61).

autre, l'"homme de demain" en devenir dans le présent ; l'homme au plein sens qui, nul doute, émergera dans les générations à venir, au cours de l'âge "post-troupeau" dont l'avènement est tout proche et que tacitement ils annoncent. Mes perplexités au sujet de Fujii Guruji me paraissent les mêmes que celles que ne pourra manquer de susciter l'examen attentif et exempt d'oeillères pieuses de chacun de ces précurseurs, de ces annonciateurs, êtres à califourchons sur deux Eres adjacentes et profondément différentes : celle du Troupeau, et celle de l'Homme, libéré des atavismes du troupeau.

Sans doute avais-je déjà la préscience obscure d'avoir le privilège de rencontrer en Guruji un de ces hommes d'une autre trempe, un de ceux qui a n n o n c e n t , par ce qu'ils sont plus encore que par ce qu'ils disent en claires paroles, ces "temps nouveaux" auxquels (au niveau conscient tout au moins) j'avais alors cessé de croire. Sentant cette dimension-là en Guruji, j'étais d'autant plus déconcerté dans les cas où, selon mes propres modestes lumières, il me paraissait irrécusable que Guruji errait gravement ; qu'il errait non par simple ignorance de faits matériels (et souvent il se contentait de sources précaires ou douteuses), mais par ce que je ressentais bien des fois comme une ignorance ou un aveuglement délibéré s u r l e p l a n s p i - r i t u e l (*) ; une ignorance (ou un aveuglement) qui restait limitée, certes, à tel ensemble de faits, mais que néanmoins je ressentais comme patente et d'une grande portée. Je n'ai aucun doute d'ailleurs que cette circonstance déconcertante, qu'il m'est impossible de minimiser ici sans trahir la vérité, a beaucoup contribué dans ma relation à Guruji à un certain état de fermeture partielle en moi ; fermeture sans doute nécessaire pour préserver mon autonomie de perception et de jugement, dans une ambiance chargée d'ambiguïtés que je n'arrivais pas à situer à leur juste place. Mais du même coup je ne pouvais que me fermer aussi (pas de façon totale toutesfois) à l'authentique rayonnement spirituel émanant directement de la personne de Guruji, ou me parvenant indirectement à travers ses disciples. En dépit des liens de respect et de chaleureuse sympathie pour lui-même et pour certains de ses disciples, je n'ai pu que me maintenir dans une

(*) Je pense ici surtout à des cas de tromperies et de malhonnêtetés flagrantes, faites sous couvert du nom de Guruji pour des choses qui lui tenaient à coeur : instauration d'un temple de Nihonzan Myohoji, édification d'une "pagode de paix" sur un site prestigieux... Un disciple ambitieux et sans scrupules qui, pour faire aboutir ses plans mirobolants (et ainsi briller aux yeux de son Maître), n'hésite pas à recourir aux tours les plus rocambolesques et les plus malodorants - et un Maître qui pour rien au monde ne voudrait démordre de l'idée que son disciple si dévoué ne soit le plus exemplaire des serviteurs du Bouddha. Solidarité Maître-disciple, chef-subordonné, comme il y en a des millions et des milliards sûrement, mais impliquant parfois des hommes chez qui on s'y attendrait le moins...

position de réserve expresse et d'expectative prudente vis-à-vis du groupe, et même, dans une certaine mesure, vis-à-vis de Guruji lui-même. C'est pourquoi aussi, sûrement, j'ai eu tendance, jusqu'à ces derniers jours où la réflexion écrite me révèle les choses sous un jour nouveau, à sous-estimer voire même à ignorer purement et simplement l'action de Guruji dans ma maturation spirituelle, au cours de ces années de 1974 à 1978 où j'ai été en contact étroit avec Ninonzan Myohoji.

Cette prise de distance à laquelle je me trouvais pour ainsi dire acculé, me faisait voir en même temps ma mission (ou "ma voie", comme je l'appelais alors, à un moment où je n'avais encore conscience d'une mission en moi qui m'attendait (*)) comme toute différente de celle de Guruji, et quasiment comme étrangère à la sienne. C'est maintenant seulement que bien des signes me font voir une "convergence" finalement toute aussi stupéfiante entre ma mission et celle de Guruji, que la convergence que j'avais constatée il y a peu (**) avec celle de Marcel Légaut. D'une certaine façon (sans doute y a-t-il outrecoïdance de ma part à le sentir ainsi...) ma mission m'apparaît à présent comme un prolongement direct tant de celle de Fujii Guruji, que de celle de Marcel Légaut. Ce qui est sûr en tous cas (et cette fois sans aucune présomption d'outrecoïdance !), c'est que ma mission a été nourrie par celle de Guruji, et également (depuis trois mois que la rencontre avec la pensée de Légaut s'est faite) par celle de Légaut. Les fruits de cette deuxième rencontre sont apparus immédiatement, d'une façon ressentie comme fulgurante. Par contre, dans le cas de la rencontre avec Guruji, il a fallu treize ans pour que le fruit, mûri dans l'ombre et comme à l'encontre d'intimes résistances, me devienne enfin apparent. Il n'en est pas moins précieux pour autant, et sûrement la deuxième rencontre n'aurait pas eu lieu si elle n'avait été préparée par la première. Mais si la fructification a été à tel point réticente à se faire et à devenir pleinement apparente, ce n'est sûrement pas sans raisons.

Mais pour en revenir à l'association avec les "mutants", avec les "hommes nouveaux", signalée tantôt. Cette division en moi dans la relation à Guruji, et ces résistances à l'action bénéfique rayonnant de lui, me semblent tenir à un

(*) Je crois pourtant que Guruji, d'une plus grande maturité spirituelle, avait une très nette préscience que j'étais porteur sans le savoir d'une mission, dont la nature particulière sans doute lui échappait ; si ce n'est qu'elle devait être liée de quelque intime façon à la sienne. Je pense revenir là-dessus dans une toute prochaine section du texte principal (n° 72 ou 73).

(**) Voir la section "L'impensable convergence" (n° 37).

défaut de maturité en moi, qui faisait que j'avais du mal à pleinement accepter ce fait qui à présent m'apparaît comme crucial, et que tous les réflexes acquis (*) nous poussent à ignorer, à nier, à escamoter par tous les moyens : que même les meilleurs d'entre nous - non seulement les "génies" mais aussi (et d'une façon plus essentielle) ceux que beaucoup d'hommes sont portés à appeler des "saints" et à vénérer comme tels, sont limités et faillibles, sont sujets à errements (73) - et jusques y compris des errements de grande conséquence (**). Si nous suivons tel d'entre eux les yeux fermés, c'est à nos risques et périls ! Notre paresse spirituelle, nous poussant à imiter plutôt qu'à nous inspirer librement et selon nos propres lumières de ce que nous reconnaissons de grand, de précieux en eux - cette paresse ne lève nullement notre responsabilité pour nos propres errements ; ni le fait que nous les accomplissons sur l'incitation ou avec l'acquiescement tacite ou clairement exprimé même du plus grand des saints. Et si par contrepied nous rejetons en bloc tel homme de grand format dont nous aurions beaucoup à apprendre, à cause de tels errements en lui que nous croyons constater, c'est à nos risques et périls encore ! Rejeter en bloc, tout comme suivre aveuglément, procèdent de la même paresse, de la même inertie spirituelle : celle qui se refuse à se confronter à la mouvante et déconcertante complexité du réel, pour se réfugier dans les images simplistes et reposantes, tout en "blanc" ou tout en "noir".

J'ai évoqué le "génie" et le "saint", j'aurais pu tout aussi bien les remplacer par le cas, plus intéressant pour mon propos, de celui que j'appelle un "homme nouveau" ou (sur un ton mi-blaqueur) un "mutant". Par certains éclairs de compréhension qui éclairent sa mission et donnent à celle-ci un sens et une portée très particuliers, cet homme déjà préfigure l'homme de demain, l'homme dégagé de l'esprit du troupeau, l'homme de l'Ere de l'Homme prenant la relève de

(*) Sûrement y a-t-il d'autres causes encore provenant de ma personne, qui ont contribué à mon attitude à bien des égards réticente vis-à-vis de Guruji. Je pense notamment au scepticisme systématique dans lequel je m'étais maintenu jusque là vis-à-vis d'une appréhension "religieuse" du monde, au profit d'une approche donnant la première place aux facultés intellectuelles. Pourtant, quand la rencontre avec Guruji s'est faite, le temps était déjà mûr pour un virage. Si celui-ci s'est fait d'une façon si réticente, c'est sans doute pour les raisons que je suis en train de mettre à jour dans la présente note.

(**) Bien entendu, la plus grande limitation, commune à tous sans exception et cause commune de la grande plupart des "errements" auxquels je fais allusion, se trouve dans la sempiternelle "attitude de fuite" devant la réalité. C'est là le grand obstacle à la connaissance, nous venant tout droit de nos atavismes du troupeau.

l'Ere du Troupeau. Il est comme celui qui aurait déjà un pied, ou ne serait-ce que l'orteil du pied, de l'"autre côté", dans le "demain" promis et inconnu, pas même entrevu encore si ce n'est en rêve... Mais il n'est pas encore de l'autre côté pour autant ! Son autre pied, et tout le reste même de son être à la seule exception de cet orteil impertinent, de cet orteil sacrilège qui "dépassé" inadmissiblement - le gros de son être, avec toute sa lourdeur d'innombrables millénaires grégaires, reste encore de ce côté-ci, sagement aligné dans les rangs du troupeau.

S'il n'en était ainsi, peut-être cet homme serait-il déchiré sur l'heure par une horde affolée, comme le fut Jésus il y a deux mille ans. Mais même Jésus, au niveau des idées sinon au niveau proprement spirituel, restait dans une certaine mesure enfermé dans les limites du lieu et du temps. A d'autant plus forte raison en est-il ainsi de chacun de nous, êtres tâtonnants en route vers l'homme, plus qu'à demi englués dans les atavismes du troupeau - même les meilleurs d'entre nous. Même les "mutants" !

{ 72) "Formation humaine" et "solution finale"

(23 septembre et 14 novembre) (*) Cette évolution draconienne chez Fujii Guruji vis-à-vis de la guerre et des armées, au lendemain d'Hiroshima, contraste avec le conformisme (sur ce chapitre-là tout au moins) d'un autre "grand spirituel" (parmi une légion d'autres encore, hélas !) ; un homme moins exposé pourtant dans son jeune âge (pourrait-on croire) que ne le fut Guruji à une idéologie exaltant des vertus militaires (comme celle du Japon en pleine expansion impérialiste). Il s'agit (désolé !) de Marcel Légaut. Il semblerait que jusqu'à aujourd'hui encore, lui qui a parcouru un tel chemin, sur cette question névralgique il n'ait pas bougé depuis les jours d'une enfance qu'on imagine sage, et entourée d'effluves bien-pensantes.

Pendant la "drôle de guerre" de 1939, âgé alors de 39 ans, Légaut s'applique consciencieusement et sans succès à faire son devoir d'officier et de chrétien, en essayant d'insuffler à "ses hommes" l'enthousiasme guerrier qui hélas ! leur faisait défaut. Peut-être que même chez lui la vraie conviction n'y était pas, sans qu'il veuille pourtant se le reconnaître ni sur le coup, ni plus tard ; ou s'il l'entrevoyait pourtant, c'était pour se le mettre à charge, conformément

(*) Voir signe de renvoi à la présente note dans la note précédente, "Le saint et ses failles - ou le paradoxe du mutant", page N 231.

aux réflexes bien rôdés et qui sont là pour ça. Il reste sur un sentiment confus de malaise, de défaillance, de "médiocrité" (pour reprendre son expression à lui), pour ne pas dire de culpabilité (voilà le grand mot lâché !), non seulement pour le compte des autres mais aussi et surtout pour son propre compte. Un sentiment en tous cas qu'il n'aura garde de jamais élucider. Telle est du moins l'impression que m'a donnée la lecture des quelques pages où, au soir de sa vie lui aussi (comme Gandhi...), il évoque le bilan qu'il a tiré de ces moments. (Moments pénibles certes mais, en "homme debout", il ne veut s'y dérober.)

C'est dans les toutes premières pages du petit livre-interview "Questions à...", paru en 1974 (Légaut à alors 74 ans). Ce souvenir, il le ressent comme celui d'un affligeant échec "humain", tant au niveau personnel qu'au niveau de la nation. Il déplore qu'on n'ait pas su donner aux futurs soldats, dès la caserne et sans attendre que la guerre soit là,

"une formation suffisamment humaine pour qu'ils soient capables, par leurs réactions devant l'événement, d'avoir les réflexes convenables afin de pouvoir exécuter, l'heure venue, ce qu'ils ont à faire en tant que soldat..." (*),

(euphémisme vraiment charmant, vu le genre de besogne...).

Heureusement que de l'autre côté du Rhin, les qui-de-droit Hitler et consorts n'ont pas lésiné, eux, pour donner aux soldats et aux futurs soldats (et

(*) J'ai été frappé, dans les quelques lignes du texte cité, et à travers les quelques pages de l'interview (dont ces lignes sont extraites) où Légaut s'étend quelque peu sur son expérience de la guerre, à quel point le style y est embarrassé, alors qu'il s'exprime généralement avec aisance et sans s'enchevêtrer dans les mots. Même impression étrange, d'ailleurs, en lisant les "explications" de Gandhi sur le même thème (voir la note "Le Mahatma en uniforme - ou hommage au non-soldat inconnu", n° 67). Souvent le style est un miroir fidèle, et les mots embarrassés m'apparaissent ici comme le signe d'une pensée qui tourne autour d'un pot dont elle ne veut approcher - de peur, sans doute, d'y voir mijoter un cadavre...

Cette expérience provoqua pourtant un choc salutaire, et (semble-t-il) ce fut même là le choc qui arracha Légaut à son orbite "universitaire". Dès l'an suivant, il s'installe dans une ferme paumée dans les montagnes du côté de Die, pour y faire l'élevage du mouton. Il restera berger-éleveur pendant vingt-cinq ans. C'est dans ces années-là, sûrement, que s'accomplissent la maturation et la percée spirituelle qui fourniront la chair de ses livres ultérieurs.

A travers la drôle de guerre et le fringant officier (qui ne sait plus trop bien sur quel pied danser...), et les moutons qui bêlent et le patient berger, pour en venir à la "Méditation d'un chrétien du XX.ème siècle", les voies de Dieu, décidément, sont impénétrables...

aux futurs combattants et héros) cette "formation humaine" dont Légaut a la nostalgie pour nous autres français ; celle là même qui les a bel et bien mis en mesure "d'exécuter, l'heure étant venue", et avec le plus grand enthousiasme encore à la bonne heure ! ces "réflexes convenables" ainsi que "ce qu'ils ont à faire en tant que soldat". N'étant pas doué pour illustrer par les petits dessins qui ici s'imposent, je me borne à rappeler que cette formation humaine-là, qui ne date pas de hier et tellement chère aux chrétiens des deux côtés du Rhin (ainsi que de n'importe où ailleurs au monde) ainsi qu'à leurs Eglises (patriotes du tonnerre au moment voulu, et qui savent rendre à César ce qui est à César, fut-ce de la chair bien saignante...) - que cette culture humaine et chrétienne s'est soldée ce coup-là par une boucherie de quelque cent millions de morts civils et militaires (y compris les fours crématoires) et autant d'éclopés, sans compter Hiroshima et son brillant héritage.

La prochaine fois, avec une formation humaine enfin idoine (on n'arrête pas le progrès) et l'outillage atomique aidant (il a déjà fait ses preuves), on peut bien espérer qu'on fera cent fois mieux - parachevant ainsi une bonne fois pour toutes la formation humaine sur un charnier mondial à la hauteur de la tâche - sans plus de survivant ...

C'est le bon Dieu du coup qui va être content !

(73) Tous les hommes sont faillibles - ou la percée

(10 et 11 novembre) (*) Comme je l'ai déjà précisé ailleurs (**), c'est par la rencontre avec la pensée de Marcel Légaut que j'ai compris ce "fait crucial" sur lequel je m'interrogeais encore avec une certaine perplexité : celui de la "faillibilité" foncière de t o u s les hommes, y compris les plus grands et ceux-là mêmes (tels Jésus le Christ ou Gautama le Bouddha) que l'atavisme idolâtrique d'une tradition religieuse millénaire a déifiés et, par là-même,

(*) Voir signe de renvoi à présente note dans la note précédente "Le saint et ses failles - ou le paradoxe du mutant", page N 237.

(**) Voir la note de b. de p. (*) page N 154, dans la note "Les clichés du spirituel (1) - ou haro sur l'erreur et sur l'ignorance" (n° 51). La réflexion poursuivie dans la présente note peut être vue comme une sorte de prolongement à celui de la note que je viens de citer. Comparer également avec les notes "Marcel Légaut - ou la pâte et le levain", "Les apôtres sont faillibles - ou la grâce et la liberté", "Quand vous aurez compris la leçon - ou la Grande Farce de Dieu" n°s 20, 21, 27).

déshumanisés. Cela me paraît une des choses les plus importantes que la lecture de Légaut m'a permis d'accepter pleinement. Cela a mis fin du même coup à des tensions psychiques parasites plus ou moins subconscientes, qui avaient tendance à agir comme un frein insidieux, comme une dispersion d'énergie, chaque fois qu'il m'arrivait de me confronter à la vie et à la pensée d'un homme qui de prime abord m'était apparu "grand", et quand je me trouvais déconcerté par ce qui, à tous les coups, faisait surface sous un regard attentif et avait l'air d'aller à l'encontre de cette grandeur. (Ou du moins, qui allait à l'encontre de l'idée trop "idéaliste"), trop intransigente et simpliste que je me faisais de la grandeur humaine...) J'ai même la conviction que cette compréhension, qui contribue si fortement à former la note de fond dans l'oeuvre de Légaut, est aussi une de ses grandes contributions à la pensée humaine - à la connaissance que l'homme a de sa propre nature spirituelle, et de l'aventure spirituelle de notre espèce.

Nombreux sûrement sont ceux qui objecteront que l'affirmation "l'homme est faillible" est une banalité philosophique, qu'on n'avait pas besoin de Légaut pour ça, et que si moi-même n'en ai pris connaissance qu'à la veille de mes soixante ans, ce n'est pas précisément à mon avantage. J'ai entendu bien des fois ce genre de discours, faisant la fine bouche devant une idée ou une compréhension profonde, se présentant sous une forme si simple qu'on confond cette simplicité foncière des choses fondamentales avec la banalité des choses faciles et de tout venant. Celui qui se méprend ainsi reste à la surface des mots sans pénétrer au delà et sans atteindre ni même effleurer la connaissance que ceux-ci s'efforcent d'exprimer. Dans ce qui à certains apparaîtra comme une banalité philosophique, je reconnais pour ma part une révolution sans précédent dans la pensée religieuse, la rupture avec une tradition remontant à la nuit des âges et pesant sur l'homme avec un poids de plomb - une rupture ouvrant sur un renouveau en profondeur non seulement de la pensée religieuse, mais aussi et surtout dans la façon même dont est vécue l'expérience religieuse.

Répéter une formule apprise dans les livres de classe ou ailleurs, telle que "l'homme est faillible" ou "tous les hommes sont faillibles", c'est là une activité de singe savant sans plus, un simple dé clic disconnecté de toute connaissance allant plus loin que le sempiternel "Untel a dit...". Par contre, faire l'expérience, souvent déconcertante et douloureuse, au cours de longues années de l'enfance, de l'adolescence et de son âge adulte, que tous les êtres qui nous ont entourés, qu'on a côtoyés ou auxquels on a été confronté ont des failles, secrètes souvent et incompréhensibles, entourées bien des fois du halo d'un redoutable mystère... - et à partir de cette expérience tant et tant de

fois répétée sous tant de visages différents, expérience plus ou moins comprise et plus ou moins approfondie, en arriver finalement à une sorte de compréhension diffuse qui fait que vis-à-vis de tout nouvel être rencontré, et fut-ce avec les plus vives expectatives, on s'attend (avec un certain intérêt peut-être, voire un suspense...) à voir se confirmer encore ce même genre d'expérience - c'est déjà là, cette fois, le fruit d'une authentique maturation intérieure. Quelles que soient les paroles par lesquelles on essaiera de l'exprimer, cette maturité de l'être n'a rien de commun avec l'aptitude à réciter un discours philosophique.

En nos jours de rabotage forcené des mentalités, relativement rares sont ceux qui parviennent au cours de leur vie à ce stade relativement modeste de maturité. Plus rares encore, ceux chez qui cette compréhension, encore fruste et mal assurée, n'est pas balayée comme fétu de paille, quand voici enfin surgir, qui l'eût cru ! l'idole tant attendue, parée de tous les atours qui manquent au commun des mortels, idole à laquelle aussitôt on s'empresse en secret de s'identifier : tel tribun ou chef d'état ou d'armée prestigieux, tel maître à penser, tel incomparable artiste, ou ne serait-ce que l'âme-soeur de l'autre sexe mais oui, l'être exquis entre tous qu'on approche en tremblant !

Quant à ceux qui ont avancé sur le chemin de leur vie jusqu'à faire un constat véritable, "sur pièces" et non purement verbal et du bout des lèvres, de leur propre "faillibilité", ceux qui ont ne serait-ce qu'entrevu (sans refermer précipitamment la porte entrebaillée...) à quel point leur propres sentiments et idées sur eux-mêmes et sur le monde sont le produit non d'une pensée personnelle souveraine, mais bien celui d'un conditionnement qui imprègne tout l'être et dont on n'est pas le maître, et le résultat de choix, rarement cohérents et toujours faits à notre insu, sous la poussée incontrôlée d'invisibles pulsions - ceux-là sont à tel point rares, en vérité, que je ne suis pas sûr d'en avoir rencontré en chair et en os un seul à part moi, pendant ma vie entière et jusqu'à il y a quelque jours encore (*) !

En bref, les mêmes mots, assemblés dans une même formule à l'emporte-pièces, peuvent exprimer des niveaux de compréhension et de connaissance totalement différents, depuis l'acte-réflexe purement verbal réstituant une formule passe-partout dénuée de tout sens concret pour celui qui la prononce, jusqu'à l'intime connaissance d'un aspect important de la condition humaine, fruit (le plus souvent) d'une longue fidélité à soi-même et à la capacité qui est en soi-même (comme en chaque

(*) En effet, j'ai eu la joie il y a quelques jours (le 6 novembre) de pouvoir rencontrer Marcel Légaut chez lui, "en chair et en os" !

être) de tirer le suc nourricier de ses propres expériences.

La compréhension à laquelle nous convie Marcel Légaut se situe à un niveau de créativité plus élevé encore. Elle s'enracine, certes, dans une connaissance de soi (celle de sa grandeur comme aussi celle de ses limites), mais pour atteindre quelque chose hors d'atteinte de l'expérience directe, ou du moins hors de l'expérience "ordinaire" de soi-même et d'autrui. (Qui est aussi la seule que j'aie moi-même connue jusqu'à l'an dernier encore.) Il s'est agi pour lui de comprendre le message de Jésus, d'après ce qui nous en est parvenu par le témoignage parcimonieux et parcellaire des apôtres, et à travers la confrontation avec les interprétations doctrinales que les apôtres eux-mêmes, et les Eglises se réclamant de leur autorité prise comme fondement absolu et immuable, en ont données (*). Il s'agit donc là de la réflexion religieuse d'un croyant, s'efforçant d'arriver à une compréhension véritable (et par là-même personnelle) de ce qui fait (ou du moins devrait faire...) le fondement même de sa foi religieuse telle qu'elle fut d'abord reçu par lui, yeux fermés, dès son jeune âge : à savoir la personne et le message de Jésus de Nazareth.

La dimension de la grande percée spirituelle accomplie par Légaut est inséparable de sa qualité de "croyant" ; ou tout au moins, de sa qualité d'homme profondément "religieux", par quoi j'entends surtout : un homme ayant une expérience personnelle continue, se renouvelant au cours de sa vie, de l'"action de Dieu" en lui. La compréhension que Légaut a atteinte et qu'il s'efforce de communiquer, ne peut être pleinement appréciée et saisie (à un niveau donc qui ne reste plus ou moins cérébral, voire purement verbal) que par celui qui a lui-même tant soit

(*) Voir, au sujet de la démarche religieuse de Légaut, la note déjà citée "Marcel Légaut - ou la pâte et le levain" (n° 20). Je signale que ce terme anodin "se confronter aux interprétations doctrinales des apôtres et des Eglises..." recouvre chez le croyant un acte de courage et d'autonomie, celui qui rompt avec la tradition millénaire d'une soumission inconditionnelle aux "interprétations" en question, présentées dès l'enfance nullement comme telles mais bien comme des vérités de foi intangibles.

Ce n'est d'ailleurs nullement chez le croyant seulement, mais bien chez tout homme, que l'esprit se trouve prisonnier sans s'en douter d'un certain nombre d'a-prioris, le plus souvent informulés de plus et intériorisés depuis l'enfance, et qui (dans la grande majorité des cas) restent en vigueur et non repérés jusqu'à notre dernier soupir. Les principaux "seuils" de la vie spirituelle consistent justement en les moments où tel de ces a-prioris devient manifeste et où nous le dépassons. Le "grand destin" est celui de l'homme qui franchit un seuil (voire plusieurs...) que nul autre n'a franchi avant lui, et qui par là-même ouvre la voie pour que d'autres, et à longue échéance l'espèce toute entière, le franchissent à leur tour.

peu atteint dans sa vie à une "dimension religieuse" au plein sens du terme (*). Il y a un an encore, je n'aurais pas été en mesure d'appréhender et d'apprécier cette percée. Maintenant je le puis. La rencontre avec la pensée de Légaut est venue pour moi juste à son heure, m'apportant la réponse "évidente" et profonde, la réponse déjà attendue sûrement, à des questions qui naguère n'existaient pas pour moi et qui soudain m'ont assailli dans toute leur brûlante acuité (**).

C'est une fois que la dimension religieuse du Monde est devenue apparente que se pose dans une lumière toute nouvelle la question du rôle des religions dans la vie des hommes, de la nature de leurs fondateurs, et de celle des messages transmis par ceux-ci et par d'autres hommes que la tradition religieuse s'accorde à considérer comme "divinement inspirés". Cette question ne peut être appréhendée dans la dimension qui est sienne, savoir la dimension spirituelle et religieuse, ni par les athées et assimilés, qui ne voient dans la religion qu'un phénomène sociologique plus ou moins aberrant (quand ce n'est une supercherie montée de toutes pièces par les classes dirigeantes pour abuser le peuple...), ni par le "croyant" qui se contente d'acquiescer yeux fermés à une doctrine religieuse (le plus souvent celle dans laquelle il a été élevé) et à accomplir de façon plus ou moins automatique et plus ou moins ponctuelle des pratiques de piété que celle-ci prescrit, en accordant (comme la tradition lui en fait obligation) une valeur en principe absolue, intangible, immuable à l'une et aux autres.

La première des deux attitudes, celle de l'athée, peut être considérée comme le résultat immédiat (et provisoire...) d'un premier pas collectif accompli par l'esprit humain (d'une façon d'ailleurs hésitante d'abord et mal assurée), dans son effort de dépasser ce qu'on pourrait appeler l'"atavisme religieux", et les attitudes collectives idolâtriques qui en sont une des marques typiques et tyraniques (***). Contenu déjà en germe dans l'esprit de curiosité

(*) Je rappelle que j'entends par ce terme, "dimension religieuse", la présence d'une certaine connaissance immédiate de Dieu, par l'expérience (consciemment vécue comme telle) de l'action de Dieu en nous. Cela n'a rien de commun avec l'adhésion à une doctrine religieuse ou avec l'exercice de pratiques de piété.

(**) Comparer avec la section "L'impensable convergence" (n° 37), où j'évoque certaines de ces questions d'une "brûlante acuité".

(***) J'évoque ici un cheminement collectif de l'esprit humain, dans lequel l'athéisme a sûrement été une étape nécessaire, d'ailleurs de courte durée: elle n'aura guère dépassé trois siècles. Dès à présent, l'athéisme de masse en est arrivé à un état de durcissement sclérotique et de mortelle sécheresse, préageant sa fin prochaine.

Bien sûr, dans le cheminement individuel d'une personne et

aujourd'hui encore, l'abandon de croyances qui furent inculquées dans le jeune âge sous une forme desséchée et étriquée, sans le moindre respect pour la saine raison, est tout autant une étape nécessaire dans le processus de maturation spirituelle, même s'il a l'air de déboucher pendant longtemps que dans un athéisme "pur et dur" ou désabusé. Il arrive même (comme ce fut le cas de ma mère, dont je parle dans la section "Les retrouvailles perdues" n° 31) qu'on finisse par faire un tour complet dans l'hélice de la connaissance, en revenant à une vie religieuse de la vie, mais avec un regard nouveau, libéré des oeillères doctrinales.

intellectuelle qui caractérise la Renaissance, ce mouvement-là du pendule de l'Histoire a commencé à acquérir sa force vive il y a deux ou trois siècles, pour atteindre son apogée vers le milieu de notre siècle. Depuis une vingtaine d'années on voit s'amorcer un mouvement en sens inverse, celui d'un " r e t o u r " ou, pour mieux dire, celui d'une réhabilitation, d'une redécouverte de la dimension spirituelle et religieuse du Monde et de la vie humaine.

Contrairement à l'image trop fruste du "pendule", ce "retour" (avec guillemets) n'est nullement destiné à se borner à un simple retour en arrière vers des formes de pensée et de spiritualité archaïques, même si parfois il semblerait en prendre les aspects. C'est une nouvelle avancée, ou plutôt une m o n t é e encore (*), mais cette fois une montée en direction opposée : l'aspect spirituel de la vie humaine devient premier à nouveau, sans que pour autant la pulsion de connaissance intellectuelle, pas plus que la pulsion charnelle, et les exigences particulières à l'une et à l'autre (nullement étrangères aux exigences spirituelles, comme on a pu le croire (**)), ne soient désavouées ni refoulées.

C'est dans ce moment très particulier de l'aventure de notre espèce que se place la mission singulière de Marcel Légaut, c'est là qu'elle prend tout son sens. C'est là aussi qu'on voit se révéler avec une force peu commune le lien profond et mystérieux de l'aventure spirituelle de l'homme seul, assumant

(*) L'image adéquate ici serait celle d'un pendule dont le point de suspension serait animé d'un mouvement vertical ascendant, en même temps que se poursuit l'ample mouvement oscillant du bras du pendule, arrivant en fin de course et se remettant en marche lentement en direction opposée...

(**) J'ai insisté ailleurs à quel point cette coupure décrétée et instaurée entre les plans intellectuel et spirituel, tant chez les athées que chez les croyants, et les attitudes qui en découlent chez les uns comme chez les autres, ont été et restent funestes. Elles ont abouti notamment à la déshumanisation de la science et, la suivant de près, à la corruption croissante dans les milieux scientifiques qu'on peut constater de nos jours. Voir à ce sujet la section "De l'âme des choses et de l'homme sans âme" (n° 51), ainsi que celle qui la suit "La mentalité du troupeau - ou la racine du mal".

sa solitude essentielle et s'en remettant humblement, au jour le jour, à ses propres ressources intérieures pour appréhender et pour comprendre la mouvance conjointe du Monde et de lui-même, avec l'aventure collective de notre espèce toute entière. Par sa fidélité à l'appel intérieur, cet homme a semé, et le vent a emporté la semence. Nul ne peut dire où elle est tombée. L'homme pourtant, au terme d'une longue et dure journée et alors que la nuit déjà se fait proche, est content de sa peine. Quand la Saison qui s'annonce sera venue, il sait qu'un Autre que lui prendre soin de faire lever la moisson.

Pour Légaut, le poids principal de sa vie a porté sur sa méditation sur la personne et la Mission de Jésus. L'interlocuteur privilégié pour le message issu de la méditation, c'est le croyant chrétien. Pourtant je ne suis pas chrétien, et rien ne me porte à me livrer à un travail d'approfondissement des Ecritures, et notamment du Nouveau Testament, tant soit peu comparable à celui poursuivi par Légaut à longueur de vie. Cette "autre attitude" vis-à-vis de la réalité religieuse et de la "pratique" religieuse, que Légaut a découverte (ou inventée ou créée...) et dont il a fait l'expérience dans une vie de foi sans cesse renouvelée - cette attitude nouvelle ne me paraît en rien tributaire, dans ses aspects essentiels, de tels caractères particuliers de la religion chrétienne. Sa fécondité potentielle me paraît avoir vertu universelle, propre à transformer profondément la relation de l'homme à la religion.

Je ne voudrais pas m'attarder ici à essayer de dégager quels seraient ces "aspects essentiels" de l'approche nouvelle du croyant à sa religion, ou de l'homme religieux à la religion, ceux qui ont valeur universelle. Je crois que cette vertu "universelle" dépasse les cadres traditionnels de l'expérience religieuse constitués par les diverses religions, que cette approche est de nature à éclairer le cheminement intérieur de tout homme qui a pris conscience de la dimension spirituelle de son existence et de son être, et qui porte sur le Monde un regard grand ouvert pour y discerner à l'oeuvre la même force spirituelle qu'il sent oeuvrer en lui-même. Pour cet homme scrutateur, cette réalisation hardie (et sacrilège aux yeux du grand nombre...) que même les hommes que la tradition culturelle (*) ou religieuse se fait un devoir de nous présenter sous

(*) Cette sacralisation des "grands hommes" n'est nullement l'exclusive d'un obscurantisme religieux, mais bien la règle quasi-absolue chez tous, et un des signes typiques et les plus affligeants de la "mentalité du troupeau". C'est là une attitude inculquée dès le plus jeune âge, dans la famille et à l'école. Je me rappelle bien qu'en classe la seule attitude tolérée vis-à-vis des "auteurs au programme" qu'on piochait (sans conviction) et qu'on devait commenter, celle aussi que les élèves suivaient comme chose allant de soi, était l'admiration inconditionnelle, dont le professeur tout le premier nous donnait le peu inspirant et morose exemple...

les traits figés d'une intangible "perfection" sont des êtres de chair et de sang comme vous et moi, qu'ils ont leur travers et leurs défaillances et leurs oeillères et que même les grands entre les grands sont, eux aussi, liés par un temps et par un lieu, et qu'il convient donc de ne pas abdiquer de ses propres lumières pour emboîter le pas aveuglément à tout ce que les uns et les autres ont dit et fait - cette réalisation-là sera appelée sûrement à jouer un rôle de premier plan dans son ascension solitaire, en route vers l'Inconnu.

(⁷⁴) Richard Maurice Bucke - ou l'apôtre de l' a u t r e réalité

(11-13 novembre) (*) Je ne prétends pas que Légaut soit le premier "spirituel" dans l'histoire de notre espèce qui ait pleinement dépassé l'attitude atavique, interdisant une appréciation nuancée des actes et des paroles qu'une tradition culturelle ou religieuse impérieuse érige en modèles intangibles. J'ai même connaissance de trois autres hommes remarquables et singulièrement attachants, aux missions d'ailleurs intimement liées entre elles, qui sont chacun parvenu à cette rare autonomie intérieure, allant de pair, de plus, avec une authentique expérience religieuse (**) (⁷⁵). Il s'agit du grand poète américain Walt Whitman (1819-1892), du médecin-psychiatre et écrivain-philosophe canadien Richard Maurice Bucke (1837-1902), et enfin de l'écrivain, poète et penseur britannique Edward Carpenter (1844-1929). Les deux derniers nommés étaient amis et grands admirateurs de leur aîné Whitman. La poésie de Whitman (⁷⁶) a exercé une influence profonde et durable sur l'évolution spirituelle de l'un et de l'autre. Chez l'un comme chez l'autre, celle-ci culmine en une "illumination" - expérience totalement inattendue, pour ne pas dire impensable, qui paraissait toute aussi peu en rapport avec leurs tempéraments nullement portés vers l'euphorie "mystique" ou sentimentale, ou avec leurs penchants idéologiques assez peu enclins aux choses de la religion, que cela avait été le cas précédemment chez Walt Whitman, ce journaliste politique, feuilletoniste tous azimuts et homme de tous les métiers avant qu'il ne se transforme en le grand poète épique américain,

(*) Suite de la note précédente. Mais le thème principal de celle-ci, "La percée" (de Marcel Légaut), dont je m'éloigne dans la présente réflexion, sera repris surtout dans la note (n° 75) qui suit celle-ci.

(**) Pour le sens que je donne ici à l'expression "expérience religieuse", voir la note précédente et notamment la note de b. de p. (*) page N 244.

sous l'irrésistible poussée intérieure d'une expérience toute similaire. Chez chacun de ces trois hommes, cette expérience cruciale transforme profondément, en l'espace de quelques instants, leur relation au monde, et devient l'origine et la source d'inspiration d'un approfondissement intérieur se poursuivant tout au long des années qui restaient devant eux.

On trouvera des indications vivantes et bien plus circonstanciées sur les cheminements de ces trois hommes au destin peu ordinaire dans le remarquable livre de Bucke "Cosmic Consciousness" (La Conscience Cosmique), paru en 1901 peu avant sa mort, dans une mini-édition de 500 exemplaires (*). Ce livre est sans doute l'oeuvre maîtresse de Bucke et sa grande contribution dans l'histoire de la pensée. Homme de science avant d'être homme "religieux" (**), il s'efforce dans ce livre de situer un certain type d'expérience, ou d'"illumination", que l'on pourrait appeler "mystique", et la connaissance que celle-ci impartit. Il donne à cette connaissance, qui pour l'essentiel échappe aux possibilités trop frustes de l'expression par les mots, le nom de "conscience cosmique", état de conscience qui (selon lui) dépasse tout autant la conscience humaine ordinaire telle qu'elle nous est familière à présent, que celle-ci dépasse la conscience animale. Il voit cet état de conscience supérieur réalisé dans sa plénitude chez ses deux contemporains Whitman et Carpenter, mais aussi chez un certain nombre d'autres cas historiques depuis le Bouddha et le Christ, en passant par

(*) Cette édition fut publiée chez Innes and Sons (Philadelphia). Le livre a été réédité en 1923 par E.P. Dutton and Company. Il semble assez connu du public cultivé anglophone, et il en existe également une édition en langue allemande. Par contre, pas d'édition en langue française hélas ! de ce livre remarquable, d'une plus grande actualité aujourd'hui que jamais.

(**) Voir une précédente note de b. de p. pour le sens que je donne ici au mot "religieux". Sûrement Bucke lui-même ne se serait pas désigné par ce terme, et il n'emploie pas non plus le terme "mystique" pour désigner les états d'illumination dont traite son livre et dont lui-même a fait l'expérience. Le terme "Dieu" paraît également absent de son vocabulaire personnel, et ne figure dans le livre que quand Bucke cite verbatim d'autres auteurs. Dans le récit qu'il fait de son illumination (dans la mesure où les mots permettent de le faire - voir l'Introduction, page 9-10), il parle de " P r é s e n c e v i v a n t e " et, plus loin, de l'"a m o u r", comme le "principe fondateur du Monde". Je crois comprendre que la raison de sa réticence à faire usage de termes consacrés comme "religieux", "mystique", "Dieu", c'est que dans les milieux éclairés de son temps ces termes avaient perdus toute crédibilité, tant ils paraissaient élimés par l'usage, souvent à bon compte et abusif, qui en avait été fait pendant des siècles. D'ailleurs aujourd'hui encore et plus que jamais, et pas seulement dans les "milieux éclairés" (bien au contraire !), ces mots auront tendance à susciter des réactions de défense et de rejet, comme cela était d'ailleurs le cas chez moi-même (du moins en ce qui concerne les deux premiers de ces termes) pendant la plus grande partie de ma vie.

Mohammed, Dante, les mystiques Jean de la Croix et Jakob Behmen, et quelques autres (81). Il s'efforce de situer cette sorte de "faculté" nouvelle, dont l'occurrence semblerait (selon lui) se multiplier au cours des millénaires et des siècles, à la lumière de ce qui nous est connu sur l'évolution des espèces en général (*), et de l'évolution de l'espèce humaine en particulier. Une réflexion approfondie et de longue haleine poursuivie sur ce thème, et surtout après 1894 (après la mort de Whitman), le convainc que ces hommes dont il s'efforce tant bien que mal de faire un recensement à travers l'histoire, doivent être regardés comme des précurseurs, isolés encore dans le stade actuel de l'évolution de l'espèce, annonciateurs de cet état de conscience supérieur, la conscience cosmique, auquel l'espèce humaine dans sa totalité serait appelée.

La démarche de Bucke n'est pas celle du visionnaire ou du prophète, et si on peut à bon droit le considérer comme l'un et comme l'autre, c'est sûrement bien malgré lui. Dans ce livre il se veut homme de science qui avance une thèse, hardie peut-être (et certes peu conforme à l'esprit mécaniste et positiviste de son temps), mais qu'il se fait un devoir d'étayer pas à pas, méthodiquement, par l'examen circonstancié de tous les cas d'espèce qu'il a pu réunir sur la foi d'informations fiables, et à grands renforts de sa vaste érudition d'homme passionné de lecture et de tout ce qui touche à l'homme. Mais au delà d'une démarche méthodiquement discursive et d'une impressionnante érudition scientifique et humaniste (aux dimensions peu communes chez un médecin praticien, apprécié pour son dévouement pour ses malades), son livre est animé par une motivation puissante, par une "grande et forte idée", inspiratrice et nourricière d'une vision qui dépasse de loin ce que la seule raison, livrée à ses propres modestes lumières, aurait pu concevoir et faire se déployer. Une telle idée-mère elle-même n'est jamais le produit de l'intellect (lequel, bien au contraire, en est un instrument, plus ou moins adéquat à l'ouvrage...). Par sa nature même, elle est le fruit d'une intuition créatrice, pour ne pas dire d'une "révélation", de nature infiniment plus subtile. Dans le cas de Bucke, il ne peut faire aucun doute que cette inspiration lui est venue (comme il le dit d'ailleurs très clairement lui-même dans l'introduction à son livre) dans ces instants où il lui fut donné

(*) Bucke, qui était contemporain de Darwin (son aîné de 28 ans), était bien sûr bien informé de ses idées. Elles avaient eu un grand retentissement parmi les savants de son temps, en agissant d'ailleurs chez la plupart comme un encouragement à une vision matérialiste et purement mécaniste de l'Univers. Chez Bucke cela a été l'inverse - tout comme chez moi un demi-siècle plus tard (voir la section "La cascade des merveilles - ou Dieu par la saine raison", n° 30). Il est douteux que les idées de Bucke se seraient cristallisées comme elles l'ont fait et même que son livre aurait été écrit, sans la grande percée de Darwin qui avait précédé.

d'avoir lui-même une expérience d'un tel état de vision spirituelle, d'illumination intérieure lui révélant la "Présence vivante" et aimante qui pénètre toute chose du Cosmos... Cette illumination ne dura que quelques courts instants, mais, écrit-il (*),

"ses effets se révélèrent ineffaçables ; il lui fut impossible à jamais d'oublier ce qu'à ce moment il vit et sut ; ni aurait il pu jamais douter de la vérité de ce qui était alors présenté à son esprit. Il n'y eût pas de retour, ni cette nuit-là ni à aucun autre moment, de cette expérience. Par la suite il écrivit un livre (**) dans lequel il s'efforça d'exprimer l'enseignement de l'illumination. Certains de ceux qui l'ont lu en pensaient grand bien, mais (comme on pouvait s'y attendre pour beaucoup de raisons) il ne connut qu'une diffusion des plus réduites."

Il n'est pas question ici de faire une analyse de ce livre d'une grande richesse. Livre animé du début à la fin d'une chaleur persuasive qui fait de la lecture une expérience étrangement attachante - comme si on se trouvait en présence page après page de celui qui les écrivit, homme au tempérament chaleureux et généreux, passionné pour le monde des idées auquel il participe pleinement, et en même temps empli d'une sympathie vivante pour chacun de ces hommes qu'il évoque un à un dans les pages de son livre, comme s'il parlait d'amis chers ; la même sympathie, assurément, que celle qui l'animait dans sa relation à ses patients et qui faisait de lui un docteur "pas comme les autres" - celle qui permet d'aller

(*) Citation de l'Introduction au livre de Bucke, page 10.

(**) Il y a un signe de référence à ce livre, cité dans la copieuse bibliographie placée au début de *Cosmic Consciousness*. C'est "Man's moral nature" (La nature morale de l'Homme), G.P. Putnam's Sons, New York 1879. J'ai essayé sans succès de mettre la main sur ce livre, qui depuis près d'un siècle doit être devenu introuvable. Même mésaventure pour le troisième livre de Bucke dont j'ai connaissance (cité dans la même bibliographie), "Walt Whitman", David McKay, Philadelphia 1883. J'espère vivement que ces deux livres ne tarderont pas à être réédités, ne serait-ce d'abord que pour le lecteur anglophone. Le deuxième, comme son nom l'indique, est une biographie de Whitman. C'est de plus la seule biographie écrite (et même publiée) de son vivant, et ce qui plus est, écrite par un proche ami du poète, faisant plein usage de la possibilité qu'il avait de l'interroger librement. Une partie de cette biographie a d'ailleurs été écrite pendant que Bucke était l'hôte de Whitman à Camden, en 1880. Il est d'autant plus remarquable que non seulement cette biographie n'ait pas été rééditée, mais que (selon ce que j'ai cru comprendre) les nombreux biographes de Whitman ne la citent guère que par acquit de conscience et du bout des lèvres ; pour n'avoir pas l'air, sûrement, de ne pas en avoir entendu parler, et avec des airs de condescendance et même de gêne quasiment - de peur de se compromettre en aussi douteuse compagnie ! Il ne doit pas y en avoir beaucoup qui aient pris seulement la peine d'aller lire cette biographie dans une des rares bibliothèques du pays où on peut la trouver.

au delà des faits bruts et de la symptomatologie des "cas", pour entrer en résonance plénière avec la riche réalité humaine entraperçue en autrui.

Je me rappelle que ce livre me parvint un jour par la poste sans crier gare, offert par un donateur-expéditeur dont le nom n'évoquait pour moi aucun souvenir. Ça devait être vers la fin ou au sortir de ma période "Survivre et Vivre" (*), en 1972 ou 73 - vers le moment (si mon souvenir ne m'abuse) où, après des années d'activité militante intense, je commençais à sentir en moi l'appel ténu et discrètement insistant d'un besoin de silence (**). Je dois l'avoir lu plus ou moins d'une traite, tant la lecture en était attachante, mais tant aussi il m'intriguait, répondant peut-être (la pensée me vient à l'instant) à quelque attente secrète qui s'ignorait elle-même... C'est le premier livre que j'aie lu, sûrement (et qui devait aussi rester le seul jusqu'à l'hiver dernier encore), dont le propos principal et clairement déclaré est d'examiner un ensemble de faits et de témoignages d'expériences vécues dont le sens, manifestement, est indissociable de l'existence d'une "réalité spirituelle" (pour l'appeler ainsi), d'une "Présence vivante" imprégnant et animant toute chose de l'Univers ; réalité et Présence "invisibles", mais qui deviennent manifestes à certains êtres en certains moments exceptionnels.

Qu'il s'agit bien là d'une perception véritable d'une réalité bel et bien présente, et nullement de quelque hallucination, d'un effet d'autosuggestion sans portée objective, cela ne pouvait faire pour moi aucun doute. Question surtout de simple bon sens psychologique, en face des témoignages concordants et totalement indépendants les uns des autres, d'hommes visiblement dignes de confiance, chacun d'eux d'une maturité hors du commun, et dont la personnalité et le destin étaient souvent d'une stature, voire même d'une portée historique, exceptionnelles. Sûrement aussi, ne fut-ce qu'au niveau subconscient, le souvenir de l'expérience toute similaire de mon père en prison (***) a dû être présent et, à travers sa personne

(*) J'évoque en passant cette période dans la section "Le tournant - ou la fin d'une torpeur" (n° 33), et de façon beaucoup plus circonstanciée dans les premières sept sections (n°s 57 - 63) du Chapitre VI "Le Voyage à Memphis (2) : semailles pour une mission".

(**) Voir la section "L'appel du silence" (n° 62), dans le Chapitre VI que je viens de citer.

(***) Il y a quelques années j'ai eu connaissance d'un cas similaire : une illumination (moins fulgurante toutefois et plus étalée dans le temps) se produisant également en prison et en confinement solitaire, chez un homme lui aussi athée et emprisonné pour activités politiques subversives. Il s'agit d'Arthur Koestler, alors qu'il était condamné à mort en sursis d'exécution, attendant le dénouement de cette aventure dans une géole franquiste. Cet épisode "mystique" de la vie de

Koestler semble assez peu connu. Il le passe sous silence dans le premier récit qu'il a publié sur son expérience en prison - par souci (dit-il) de n'avoir pas l'air, par une sorte de "conversion religieuse" (sans prêtre pourtant et sans religion !), de désavouer ses convictions politiques et philosophiques (il était alors communiste). Cela n'empêche que cette expérience, totalement impensable pour lui (avant qu'elle n'arrive) comme elle le fut jadis pour mon père, s'est prolongée chez lui par un travail intérieur intense et fécond, qui s'est continué (ai-je cru comprendre) pendant toute sa vie. Il rend compte de cette expérience et de sa portée dans sa vie, dans son livre autobiographique "Hiéroglyphes", dans le chapitre "La Fenêtre ouverte". (La fenêtre qui ouvre, justement, sur l'"autre réalité"...)

si intimement proche de la mienne, rendre plus proche aussi cette réalité quelque peu étrange, me faire sentir qu'elle ne concernait pas seulement telles ou telles "grandes figures" plus ou moins historiques de siècles plus ou moins lointains. N'avait-elle pas fait irruption aussi dans la vie d'un être tout proche (*), d'un être aimé ?

Bon nombre parmi les idées et les façons de voir de Bucke qui surgissent au fil de ces pages bouillonnantes ou qui se fauillent "entre les lignes", m'ont parues discutables voire franchement dépassées (**). Mais je ne pouvais douter que

(*) Au cours des années de 1973 à 1977, trois personnes parmi mes amis m'ont fait part indépendamment d'une expérience similaire, de courte durée chacune - une sorte de perception extra-sensorielle très vive d'une "réalité autre". Il est hors de question pour moi qu'il y ait affabulation chez aucun des trois - c'est des choses qui se sentent ! Je crois que ce genre d'expérience (couvrant sûrement un éventail plus large que celles que Bucke qualifierait de "cosmiques") n'est nullement aussi rare qu'on le suppose généralement. Mais l'effet d'une telle révélation vive et fugace reste le plus souvent limité, du fait que très rares sont ceux qui la "prennent aux sérieux" vraiment : ceux qui non seulement ne l'écartent pas comme une hallucination plutôt inquiétante, ou s'en extasient comme d'une aventure charmante, mais qui savent y reconnaître un "message" crucial, et qui s'emploient à sonder et à approfondir le sens du message à longueur de vie, comme ce fut le cas de Koestler, ou chez presque tous ceux dont nous parle Bucke. Pour autant que je puisse en juger, chez aucune des trois personnes auxquelles j'ai fait allusion (pas plus que jadis chez mon père), il n'y a eu un tel travail.

Koestler lui aussi insiste sur l'importance du travail, pour que l'expérience-révélation ne reste enfermée dans le coffre à souvenirs comme une curiosité insolite qui charme ou qui effraye, alors qu'elle est faite pour féconder une existence. Pour le dire autrement : l'Acte de Dieu dans l'homme reste privé de son fruit, aussi longtemps qu'une f i d é l i t é dans l'homme n'y répond et ne le prolonge.

(**) Je me rappelle par exemple avoir été agacé par le parti-pris de Bucke, sans doute plus commun encore de son temps qu'aujourd'hui, comme quoi les "sauvages" seraient humainement à un stade inférieur par rapport à l'homme dit "civilisé". Bucke s'identifie à ce dernier sans le moindre signe encore d'un malaise. Il n'y a d'ailleurs non plus trace d'un tel malaise chez son aîné Whitman. Mais déjà on le sent poindre chez son ami plus jeune Carpenter, dans le titre du livre (publié en 1889, douze ans avant "Cosmic Consciousness") "Civilisation : its cause and cure" (Civilisation : sa cause et sa cure), Swan Sonnenschein and Co, Londres. Li-

vre introuvable lui aussi, comme de juste, et sûrement loin en avance sur son temps...

l'essentiel de son message ne soit valable. Celui-ci concerne en tout premier lieu l'existence de cette " a u t r e réalité", omniprésente et silencieusement, secrètement agissante derrière la "façade" des choses que nous en révèlent les sens ; et le fait, de plus, que certains êtres, en certains moments de grâce, ont de cette réalité une perception directe et intense, et plus ou moins profonde, plus ou moins vaste et englobante, plus ou moins étendue dans le temps aussi, d'un cas à l'autre. Je crois que dès ce moment où j'ai pris connaissance des premiers chapitres de ce livre, c'est devenu là pour moi un f a i t - au même titre qu'une trentaine d'années auparavant, comme adolescent de seize ans, j'avais pris connaissance du f a i t de l'existence d'une Intelligence créatrice en oeuvre dans l'Univers (⁸³). Un fait patent, irrécusable, même s'il restait encore quelque peu lointain, même s'il n'était pas trop clair dans quelle mesure il me concernait, moi, personnellement (*).

Quand au deuxième volet du message, c'est la prédiction (ou une vision prophétique peut-être, qui se garde bien de s'annoncer comme telle...) que cette faculté de perception directe de l'autre réalité, réservée jusqu'à présent à certains êtres et à certains moments de clarté faits pour illuminer toute leur existence et inspirer leur mission - que cette faculté encore sporadique était appelée à se répandre et à se multiplier parmi les hommes, pour devenir enfin (nul ne saurait dire au terme de combien de millénaires encore de laborieuse évolution humaine...) le lot commun de tous les hommes en tous les moments de leur vie - une faculté aussi commune et aussi inaliénable à l'espèce que le sont de nos jours la vue, l'ouïe, l'odorat ou nos facultés d'entendement ordinaire.

Par sa hardiesse même, et comme tout ce qui se permet de venir bousculer les idées bien rassises qui font et épaississent l'air du temps, cette "prédiction" (ou cette vision prophétique, longuement et tendrement portée...) ne pouvait certes et ne peut manquer de passer pour fantaisiste, pour farfelue aux yeux de tous les esprits "raisonnables" (**). Pareils à des fourmis besogneuses s'affairant dans leur fourmilière au pied de la montagne, et qui traiteraient avec

(*) C'était là, en somme, la même perplexité que trente ans auparavant, à propos de Dieu-le-Créateur dont je n'étais pas trop sûr s'il me concernait vraiment ! Cette fois encore j'ai décidé de tourner la page - d'oublier et le bon Dieu, et l'"autre réalité", et mes perplexités...

(**) Comparer avec la note de b. de p. (**) page N250 plus haut, au sujet de

l'attitude vis-à-vis de Bucke de certains biographes de Whitman. Ce sont ceux-là, sûrement, qui ont choisi d'ignorer purement et simplement la veine "mystique" dans la poésie de Whitman, y inclus l'expérience singulière évoquée dans le "Song of myself" (Je me chante moi-même) - lequel est sans doute le poème le plus connu et cité et le moins compris dans toute la littérature américaine ! Le rôle crucial de ce vécu dont ont jailli les "Feuilles d'herbe", rôle tant dans la vie de Whitman, que dans son inspiration et dans sa vocation poétique et dans sa relation à toute chose, doit pourtant être évident à tout lecteur attentif de Whitman, et de plus il est attesté au delà de tout doute par le témoignage à son sujet de ceux qui l'ont le mieux connu.

commisération celle d'entre elles qui s'aviserait de parler d'une montagne qui soi-disant les porte et les domine ; et qu'aucune d'elles n'a jamais vue ni perçu d'aucune façon.

Pour apprécier la vision qu'un homme inspiré comme Bucke nous brosse à grands traits, embrassant les destinées de l'espèce humaine en devenir dans son passé comme dans son avenir, il faut savoir se voir soi-même et la société humaine d'un regard qui dépasse l'échelle de sa propre existence, et les situer dans la vaste mouvance créatrice de l'Evolution ; d'un regard qui voit naître et s'épanouir, foisonner, décliner et disparaître des espèces innombrables de plantes et de bêtes, les infimes et les géantes, se suivant les unes les autres comme des vagues sans fin sur l'Océan du Temps. Dans ce mouvement infini qui remonte depuis l'arrière-fond des âges, se poursuivant sans répit depuis des milliers de milliers de millénaires avant que l'homme n'entre en scène furtivement, chacune de ces vagues qui montent et qui passent s'étendent sur des millions et des centaines de millions d'années, tandis que les millénaires fugaces s'égrènent comme des secondes ; comme les battements du pouls de l'Ouvrier, à l'oeuvre sur les Chantiers de la Vie - de la Vie lancée à la poursuite sans fin de ses Fins dernières. Et à l'échelle mille fois plus réduite de la seule espèce humaine, l'une des dernières apparues et plus improbable encore que toutes celles qui l'avaient précédée, les âges et les ères et les croyances et les empires se suivent à leur tour comme autant de vagues qui naissent de l'Inconnu, montent et courent un moment pour à nouveau s'abîmer en Lui, dans l'Océan inconnu, sans fin et sans rivages...

Mais l'esprit timoré de l'homme, cet animal inquiet, est rivé à son lieu (la pointe d'une épingle...) et à son temps (une infime fraction d'haleine...) comme le chien est rivé à sa niche, la chaîne au cou. Qu'il ait lu des piles de livres, histoire et archéologie et psychologie et l'Origine des Espèces d'un dénommé Darwin par dessus le marché, ça ne l'empêche pas d'être intimement persuadé que "ma niche c'est le Monde !", que ledit Monde a toujours été comme le voilà

sous son nez, et qu'il ne pourra bien sûr que rester éternellement comme ça. Pour cet homme-là rien de ce qui se trouve en dehors du cercle dérisoire que lui fixe parcimonieusement la chaîne avare qui l'attache et le lie (et dont il ne se séparerait aux prix même de sa vie...) - rien de tout cela n'existe et ne peut exister. Tout est impossible à l'homme-à-la-chaîne et même sa propre mort prochaine (le summum même de l'impossible) - jusqu'au moment (et encore...) où l'"impossible" a fondu sur lui enfin, une chose faite et consommée et dont il ne sentira le sens ni le mystère...

Tout au cours de mon activité militante, du temps alors tout proche encore de Survivre et Vivre, j'avais eu ample occasion de me familiariser, à longueur de jours et de mois, avec cet aveuglement-là, devant lequel la timide et chancelante raison raisonnante décidément ne fait pas le poids. De faire le constat de l'ineluctable échéance, là, juste devant nous (que la simple raison pourtant, quand elle n'est tenue en laisse, nous fait voir si clairement...); concevoir que la société humaine puisse disparaître (et l'homme et le reste avec...), ou seulement qu'elle puisse profondément changer (sous peine que l'homme lui-même périsse sans retour...) - ce sont là des choses qui dépassent visiblement les capacités d'entendement et d'imagination même des gens les mieux informés ou les plus savants, même les mieux exercés (pourrait-on croire) à faire usage de l'un et de l'autre. Ce n'est pas que la raison, ni parfois une puissance cérébrale du tonnerre, fassent défaut, ni même souvent l'intuition qui appréhende "au flair" ceci et cela dans tel cas ou tel autre. Ce ne sont pas les moyens brillants qui manquent - mais il y a cette foutue chaîne au cou qui gâche tout !

Personne ne la voit, la chaîne, et celle qu'on porte moins que toute autre. Les "grands" de l'esprit, ce sont non pas ceux qui n'en ont pas de chaîne (il n'y a personne au monde qui n'ait la sienne...), mais ceux qui dans certaines occasions (par on ne sait quel élan ou par quelle fidélité à leur vocation humaine...) s'en trouvent débarassés - et galoppent librement ! Maurice Richard Bucke, cet homme modeste et chaleureux, était un de ceux-là. Et Walt Whitman et Edward Carpenter aussi. Chacun de ces trois hommes étaient de ceux qui osent larguer les amarres quand l'heure en est venue - chacun dans son style à lui, parcourant librement, yeux ouverts, les espaces qui l'attendent, l u i -- ceux-là même qu'il a mission d'explorer et de dire. (Ou de chanter, s'il est musicien ou s'il est poète...) Les faire connaître, par impossible, à ceux qui sagement restent accrochés à leurs niches et qui, hélas ! ne croient pas un mot de ce que racontent ou chantent ou démontrent ces farfelus comiques ou choquants - ces vagues chiens errants...

Y pensant maintenant, ça me paraît même un coïncidence extraordinaire, ou pour mieux dire une c h a n c e assez inouïe, unique peut-être dans l'histoire spirituelle de notre espèce, que les vies et les destins de ces trois hommes d'une telle stature, d'une telle ouverture, d'une telle a m p l i e u r humaine chacun, se soient non seulement croisés ou effleurés mais côtoyés longuement, au niveau de ce qui était essentiel dans la vie de chacun ; que leurs missions se soient mutuellement déclenchées, éclairées, épaulées tout au long de longues décennies d'une relation de chaleureuse sympathie et d'écoute mutuelle qui fut (pour autant que je sache) sans nuage jusqu'à la mort de Whitman d'abord (en 1892), de Bucke ensuite (en 1902) (*). C'est d'ailleurs par le livre de Bucke, où il consacre à chacun de ses deux amis un chapitre substantiel et fascinant, que j'ai vu pour la première fois les noms de Walt Whitman et de Edward Carpenter, et que j'ai tant soit peu commencé à faire connaissance avec eux. Et dans le souvenir que j'ai gardé de ce livre, souvenir qui est allé s'effaçant progressivement au cours des treize ou quatorze années qui ont passé par dessus cette première lecture, ce sont bien les figures singulièrement attachantes de ces deux hommes-là, et aussi celle de Bucke lui-même (mais dans une moindre mesure, j'avoue, tant dans sa modestie l'auteur se place loin en dessous de ses deux amis...), ce sont elles surtout qui sont restées vivaces dans mon souvenir, comme des incarnations vivantes et chaleureuses du message étrange et intrigant qui m'était parvenu.

A dire vrai, au delà de l'étendue du temps qui nous séparait, je me sentais fraternellement proche de chacun de ces trois hommes. Et le message lui-même, aussi étranger à mon univers mental qu'il pouvait paraître par ses aspects insolites de spiritualité ésotérique, n'en suscitait pas moins en moi des fortes résonances. Après tout, la vision prophétique de Bucke ne venait-elle presque comme une r é p o n s e , qui aurait devancé de près d'un demi-siècle mes propres interrogations au sujet de la grande "Crise évolutionniste" (**) dans laquelle je nous voyais engagés sans retour, et au sujet de la "Mutation évolutionniste" que nous devons franchir en l'espace-record d'une génération ou deux, sous peine de disparaître ?! Une mutation de nature c u l t u r e l l e cette fois (comme je le voyais alors), et non plus biologique comme lors des grands "Sauts" évolutionnistes du passé...

(*) Sans doute même devrais-je joindre à ces trois hommes un quatrième, Horace Traubel, que je mentionne en passant dans la note "Les ancêtres de l'homme - ou en route vers le Royaume" (n° 81). Si je ne l'ai pas fait, c'est seulement parce que (par mes lectures fort limitées) la personne de Traubel m'est moins familière, et aussi moins proche, que celles de Whitman, de Bucke et de Carpenter.

(**) Voir la note "La Grande Crise Evolutionniste - ou un tour dans l'hélice" (n° 37).

Certes, ce n'est pas d'une *m u t a t i o n* que parlait Bucke, mais bien d'une très longue *é v o l u t i o n*, appelée à se poursuivre pendant des millénaires, si ce n'est plus longtemps encore. Mais les deux visions, loin de se contredire, semblaient bien se compléter et se confirmer mutuellement. A présent, je dirais même que celle de Bucke était de nature à éclairer singulièrement celle à laquelle je venais de parvenir dans les années précédentes. En effet, elle suggérerait que la mutation devant nous n'était pas tant de nature "culturelle" (et par là, surbordonnée tant soit peu aux mécanismes sociologiques), que d'essence "spirituelle" ; plus précisément, qu'elle était, de quelque mystérieuse façon, inséparable de l'existence (et de l'action ?) de cette "*a u t r e r é a l i t é*" que le livre de Bucke s'efforçait justement d'évoquer.

Pourtant, cette "autre réalité" restait à ce moment trop éloignée encore de mon univers mental, trop éloignée de ce que m'avait révélé jusque là mon expérience immédiate des choses, pour pouvoir alors être intégrée dans ma vision du Monde, et dans celle de l'évolution à brève échéance qui est devant nous, de façon qui ne reste superficielle, qui touche plus profond qu'une conviction ou une connaissance intellectuelle sans plus. Et surtout, la vision de Bucke se déployait dans l'optique d'une Evolution qui se poursuivrait sans accident majeur pendant un temps illimité. Par là, elle était entièrement hors de diapason avec la *s i t u a - t i o n d ' u r g e n c e* à laquelle notre espèce se trouve acculée à présent. Et le bilan de mon expérience des années précédentes, qu'allaient confirmer encore les années qui allaient suivre (et jusqu'à l'an dernier encore), ne me fournissait aucune raison probante d'espérer que la nécessaire et urgente Mutation se ferait bel et bien. Bien au contraire, en termes de simple bon sens tirant la leçon de mes expériences passées, et de tout ce qui par ailleurs m'était connu de l'Histoire des hommes, cette Mutation apparaissait comme une chose à tel point improbable, invraisemblable, utopique, qu'elle en devenait finalement une chose proprement *i m p o s s i b l e* (*).

C'est sur cette impression finalement, sur ce "vide béant", sur cette interrogation muette qui n'attend plus de réponse, sur cette espérance morte (mais était-elle bien aussi morte qu'il semblait?...) dont on évite de prononcer encore

(*) Il y a eu pourtant une expérience marquante, alors toute proche encore, qui n'allait pas dans ce sens de l'"impossibilité" d'un renouveau, mais qui avait naguère allumé une grande espérance. Voir à ce sujet la section "Une charrue nommée Espérance" (n° 59).

le nom - c'est là-dessus que j'en suis finalement resté vers ce moment, et dans les années encore qui ont suivi jusqu'à l'an dernier (*). Il ne semblait pas que la voix fraternelle de Bucke m'apportait une réponse qui puisse combler ce vide-là. Elle me parvenait comme le chant lointain et doux d'une flûte, au milieu des fumées et des flammes d'un immense incendie. Pour qu'il en soit autrement, il aurait fallu sans doute qu'il me communique cette connaissance elle-même, la connaissance "cosmique", celle de l'"autre réalité" dont il était messager. Une connaissance que la parole écrite ou parlée est impuissante à faire éclore. Seul l'Acte de Dieu agissant dans l'âme humaine a ce pouvoir...

C'est pourquoi sûrement ce livre et son message ont eu tendance à sombrer quelque peu dans les marais d'un demi-oubli. Un livre "très intéressant" certes, qui m'avait fortement tenu en haleine l'espace de quelques jours (lesquels déjà s'étaient estompés dans les brumes du passé...), que j'avais fait circuler parmi les amis en le recommandant chaudement. Mais un livre pourtant qui concernait (ainsi me semblait-il) des préoccupations d'une époque de ma vie désormais révolue, et sur laquelle je ne prévoyais pas avoir à revenir jamais (**).

(75) Les temps des béquilles et le temps pour marcher (E. Carpenter et M. Légaut)

(13 et 17 novembre) (***) Le fait que ces hommes dont il va être question, et probablement d'autres encore dont je n'ai pas eu connaissance, aient atteint à cette "rare autonomie intérieure", allant de pair avec une authentique expérience religieuse", ne diminue en rien la portée de la percée accomplie par Marcel Légaut (****) - la portée non seulement pour lui personnellement, mais pour la vie religieuse en général. Ce qui différencie surtout l'expérience et la mission de Légaut de celles de ces grands devanciers, c'est que l'expérience (que

(*) Voir la section citée dans la précédente note de b. de p.

(**) Voir suite de la réflexion dans la note "Invisibles semences - ou les Clefs du Royaume" (n° 84).

(***) Voir signe de renvoi à la présente note dans la note précédente, page N 247. Pour l'essentiel, la présente note peut être considérée comme une continuation de l'avant-dernière note "Tous les hommes sont faillibles - ou la percée" (n°73).

(****) Il s'agit de la percée dont il est question dans l'avant-dernière note, déjà citée dans la précédente note de b. de p.

je qualifie de "religieuse") de Whitman, Bucke et Carpenter se place en dehors de tout cadre d'une religion établie et des pratiques religieuses que celle-ci institue (*) - et par là-même elle est soustraite d'emblée à la pression de ce poids de plomb qui pèse sur des "fidèles", le poids de siècles et de millénaires d'une tradition immuable, acceptée par tous comme une autorité intangible, absolue.

Il est vrai que Carpenter a été prêtre entre l'âge de 25 et 30 ans. Son père était prêtre lui-même, mais c'était un homme ouvert et aux idées libérales, qui l'avait "élevé à penser par lui-même". Edward s'était décidé à entrer dans les ordres avec l'idée (toute proche de celle de Légaut deux ou trois générations après lui) qu'il fallait "changer l'Eglise de l'intérieur". Mais une fois à pied d'oeuvre, il ne tarde pas à s'apercevoir "qu'il y faudrait un beau bout de temps", plus long sûrement qu'il lui serait donné de vivre. Aussi "une rupture complète", avec le milieu et l'Institution religieuse lui apparut finalement comme une "nécessité absolue" (**). Ainsi, dans des circonstances toutes similaires, la fidélité de cet homme à ce qu'il était profondément, à une mission qui ne devait se révéler à lui que progressivement tout au cours de sa vie, l'amena à quitter le giron protecteur de l'Eglise (sans doute la première grande rupture dans sa

(*) C'est donc là un point commun (parmi d'autres plus anciens) qui à présent me relie à ces trois hommes. Une telle expérience religieuse (voire "mystique") en dehors de toute religion instituée, et qui engage toute l'existence, me paraît être jusqu'à aujourd'hui encore chose rare. Le seul autre tel cas dont j'aie souvenir, en écrivant ces lignes, est celui d'Arthur Koestler, mentionné dans la note de b. de p. (***) page N 251 dans la note précédente.

(**) Les détails donnés ici sont pris dans le livre de Bucke "Cosmic Consciousness" (dont il a été longuement question dans la note précédente), page 238. Pratiquement tout ce que je sais de Edward Carpenter provient du Chapitre que lui consacre Bucke dans son livre (pages 237-259). C'est le plus long des chapitres, avec celui sur Walt Whitman, consacré par Bucke aux divers cas de "conscience cosmique" relevés par lui. La plus grande partie du chapitre consacré à Carpenter (le dernier de tous les cas considérés par Bucke comme "majeurs" ou "principaux") consiste en des extraits de lettres ou de livres de Carpenter. De tous les nombreux textes cités par Bucke à travers tout son livre, ce sont ceux de Carpenter qui m'ont accroché le plus fortement - et ceci à un moment (dès avant 1974) où j'étais très loin de toute expérience religieuse. Cet intérêt intense et cette émotion, comme si ce que je lisais me révélait ce que j'aurais su moi-même depuis longtemps, mais que j'aurais oublié ou que je n'aurais voulu ou osé croire - ces mêmes mouvements, mais plus vifs encore cette fois, sont réapparus à ma deuxième lecture du livre de Bucke, au mois d'avril dernier. Je vois en Carpenter le porte-voix le plus éloquent et le plus qualifié, avec Walt Whitman mais dans de tout autres registres que lui, pour parler à l'homme moderne athée, sceptique, déraciné, à la dérive, mais à celui en qui reste vivant une obscure, une invisible espérance en même temps qu'une rigueur qui refuse de se leurrer - pour parler à cet homme-là de l'"autre réalité" qui est notre commun héritage, qui nous attend chacun, et dans laquelle lui-même est dès à présent si fortement et si simplement enraciné.

vie, à l'âge de trente ans), là où un Marcel Légaut a compris qu'il lui fallait rester dans l'Eglise : "porter l'Eglise", comme il écrit - fut-ce comme une lourde Croix. Alors que la méditation centrale dans l'existence de Carpenter allait se porter sur les questions sociales et aux questions fondamentales que pose à l'homme de notre temps la société qui l'inclut et le modèle, celle de Légaut allait le porter vers les fondements de son Eglise et de sa religion.

Le choix de Légaut de "rester fidèle à l'Eglise" n'est visiblement pas dans la nature d'un simple "choix tactique", ni même (comme lui-même en a peut-être parfois l'impression) dans celle d'un "impératif moral", qui aurait valeur universelle pour tous les croyants membres d'une Eglise qui (telle qu'ils la vivent) les paralyse ou leur pèse. Son choix, sûrement, procède d'une force plus profonde qu'un opportunisme tactique ou un impératif "moral". Chez lui, comme chez Carpenter faisant le "choix" d'une voie en apparence opposée qui l'appelle avec une force toute aussi impérieuse, de tels choix qui engagent toute l'existence découlent spontanément, sans tergiversation et sans violence, de la fidélité de l'homme à lui-même et à sa mission. Tel homme est fidèle en rejetant un poids qui lui pèse et qui n'est pas "le sien", alors qu'un autre poids, le sien, déjà l'attend. Tel autre l'est en reconnaissant pour "sien" ce même poids, en le portant jusqu'au bout et, chemin faisant, le transformant - pour lui-même et pour tous.

Pendant toute sa vie adulte je crois, et en tous cas depuis son "départ" du milieu universitaire dans une vie paysanne à l'âge de quarante ans (*), Légaut s'est voulu un "disciple de Jésus". Parti d'abord sur les traces d'autres disciples du même Maître, il s'est vu amené au fil des ans à donner à cette relation de "disciple" un sens renouvelé - un sens qu'il lui a fallu découvrir et créer à longueur de vie. Maître aimé et vénéré certes, Jésus

(*) Ici encore, le parallélisme entre les vies de ces deux hommes est frappant. Après avoir quitté l'habit de prêtre, Carpenter travailla de sa trentième à sa trente-sixième année en milieu universitaire, tout en commençant une réflexion approfondie sur des questions sociales et sur les bases même de la société. Il "entra dans l'état de conscience cosmique" en 1881, à l'âge de trente-sept ans. A la suite immédiate de son illumination, il renonça à son statut social et s'établit à la campagne pour y mener une vie de labeur avec les compagnards de condition modeste, dont la compagnie désormais lui parut plus inspirante et plus en harmonie avec ce qu'il était lui-même, que celle des gens savants et bien situés. Sa réflexion sur la société (selon ce qu'en rapporte Bucke) l'amena vers une sorte de socialisme avancé, plus ou moins anarchisant. J'ai bon espoir un jour prochain de pouvoir mettre la main sur un livre de Carpenter (il semblerait que certains de ses livres les moins anciens aient été réédités), pour en savoir plus long sur la vie et la pensée de cet homme exceptionnel, un des grands précurseurs, certainement, de l'Ere nouvelle devant nous.

n'est pas, n'est plus pour autant objet d'une obéissance aveugle, d'une soumission sans réserve, pas plus que ne l'est l'Eglise issue de sa Mission et se réclamant de son autorité ; Eglise dont il se sent un membre responsable et profondément concerné. Sa raison, en plein accord avec sa foi, lui désigne Jésus comme un de ces êtres bénis entre tous (*), qui, homme parmi les hommes et partageant les risques et jusques aux défaillances inhérents à la condition d'homme, est devenu par sa vie, créée au jour le jour dans la fidélité à lui-même et à sa Mission, un "Grand entre les grands". Celui qui épouse intimement la volonté de Dieu agissant en lui et à travers lui, au point que l'un et l'Autre parfois ne semblent faire qu'un. Plus encore qu'un Maître, cet homme est pour lui source et aiguillon, éclairant un chemin qui souvent semble se fondre et se perdre dans la nuit, et le stimulant sans répit à en dégager et poursuivre patiemment, obstinément l'incertain tracé, non en imitant, mais en s'inspirant de l'esprit de celui qui, il y a deux mille ans, l'avait précédé.

L'esprit du Devancier agit dans le disciple qui s'inspire de lui, par le mouvement même par lequel le disciple s'efforce d'atteindre à une compréhension de celui que fut Jésus, l'Inconnu, l'Enigmatique - lointain dans le temps, caché par les Ecritures plus encore qu'elles ne le révèlent, et pourtant proche comme un grand Frère aîné, frère aimant, rigoureux, patient et passionné ; sonder, à travers ces brumes qui l'enveloppent, rendues plus denses et plus épaisses encore par la tradition et par le temps, et à la lumière de l'expérience de sa propre vie, que l fut son cheminement ; comment il aborda et reconnut les écueils sur sa route, et reconnut les signes, si humbles et si imperceptibles bien des fois, qui devaient éclairer ses pas et lui faire découvrir et frayer un chemin que nul être avant lui n'avait foulé, auquel ni lui-même ni personne n'avait jamais osé rêver...

C'est ainsi que pour le disciple, la découverte de soi-même, de sa propre aventure et de sa propre mission, mais aussi des pesanteurs qui alourdissent ses pas au point parfois de sembler l'immobiliser... - cet approfondissement de soi-même progresse par ce même mouvement qui le fait pénétrer dans une compréhension de celui qui, confronté à une tâche plus "impossible" encore que la sienne, et plus solitaire encore que lui, le devança.

(*) En parlant ici d'"un de ces êtres bénis entre tous", je présente la façon de sentir de Légaut de façon quelque peu tendancieuse. Sûrement là où j'ai mis un pluriel il aurait mis le singulier, se refusant de considérer qu'il puisse y avoir eu au monde un être d'une stature spirituelle comparable à celle de Jésus.

Vivre cette approche a u t r e de sa religion, et témoigner de ce vécu et de ses fruits, telle a été la mission de Marcel Légaut. Je ne lui connais pas de prédécesseur, dans cette façon de vivre sa religion comme une telle relation de "disciple" à l'homme qui la fonda. Cette approche se veut en quelque sorte "commune", elle est celle d'un "croyant", se plaçant dans le cadre d'une religion instituée, portant une vénération privilégiée et unique à son Fondateur. Mais en même temps elle se sépare de façon décisive et profonde des attitudes religieuses traditionnelles, par l'absence rigoureuse de toute tendance à l'idolâtrie. La vénération portée à un h o m m e , reconnu comme tel et non comme un "Dieu fait homme", est de qualité "religieuse" par la perception aiguë (pouvant en certains moments atteindre à l'adoration...) de l'Action de Dieu dans cet homme ; mais elle est religieuse sans pour autant être aveugle, sans en rien abdiquer du plein usage de la raison et de ses propres "saines facultés" - comme cet homme lui-même en a montré l'exemple. S'il fut grand, ce ne fut pas en reniant aucune de ses facultés de connaissance et de jugement, devant une tradition toute-puissante. Il leur fit confiance comme il fit confiance à Celui qui les lui avait données pour qu'il en fasse usage pleinement, librement - à sa discrétion, et à ses risques et périls ! Et comme peu d'êtres avant ou après lui, il a été fidèle (et jusque dans sa mort pleinement acceptée...) à ce qu'elles lui enseignaient, et à la voie qu'elles l'aidèrent à appréhender et à dégager.

C'est la vénération pour un homme choisi comme un vivant exemple, non comme un modèle à imiter ni comme l'objet d'un culte. Elle sait faire la part en lui des l i m i t a t i o n s inhérentes à la condition humaine, et de sa c r é a t i - v i t é propre qui transcende les limites fixées par un temps et un lieu, portée et nourrie par une fidélité totale à son être profond et à la Mission qu'il crée et qu'il suit en même temps ; et enfin, en interaction si étroite avec cette créativité humaine qu'il n'est pas donné à l'homme de pouvoir nettement les distinguer, le disciple reconnaît l' A c t e d e D i e u dans cet homme, proche et aimé de Dieu entre tous. Laisser mûrir en soi une telle connaissance d'un autre, où la plus vive lumière sans cesse frôle et étreint la pénombre et l'ombre épaisse qui enveloppent, recèlent et nourrissent le mystère profond de l'autre - c'est là encore un travail créateur, un travail dans lequel l'homme tout entier est engagé, et auquel sûrement Dieu Lui-même n'est pas étranger. Par ce travail, aux mêmes rythmes que cette connaissance d'un plus grand que lui, l'être lui-même mûrit, se connaît et grandit..

Voilà du moins ce que j'ai crû sentir dans l'approche de Légaut de la vie spirituelle, et comment m'apparaît sa mission. Ce ne peut être là pourtant mon approche, alors que mon chemin, se poursuivant hors de tout cadre d'une religion établie, a été tout autre. Je ne me suis jamais senti disciple, je n'ai jamais été "croyant". Même aujourd'hui et moins que jamais, je ne "crois" en Dieu. Un jour j'ai su qu'il existait un Créateur. Ça n'avait rien à voir avec une croyance. Depuis un an je sais (car Il a bien voulu me le faire savoir) que ce même "Dieu" vit et agit en moi, comme il vit et agit en chaque être - un Dieu qui n'a jamais cessé de créer en chaque lieu de l'Univers et en chaque instant depuis (au moins !) la création du Monde ; un Dieu qui sait rire et qui sait pleurer, qui aime tout ce qu'Il a créé, qui connaît et partage toute joie et toute souffrance, toute grandeur et toute déchéance, sans se troubler jamais ni ne s'apitoyer. Dieu est tout proche. Et même quand, moi-même trop embringué dans mes tâches ("à Son service", c'est une chose entendue !), Il semble s'être éloigné, je sais bien qu'Il est là bien présent et que c'est moi, non Lui, qui s'éloigne. Tout cela je le sais, c'est une connaissance, venue en moi je ne pourrais moi-même trop dire comment. Ce n'est pas une "croyance", en quelque chose que quelqu'un un jour (et ce quelqu'un fut-il nul autre que moi-même) m'aurait dit et assuré. Si quelqu'un me l'a dit, c'est Dieu Lui-même, et j'y "crois" ou pour mieux dire, j'ai foi en ce qu'Il me dit - comme j'ai foi en mon aptitude à distinguer Sa voix de toute autre voix. Des voix souvent plus fortes, c'est un fait, et plus faciles à écouter, mais pas forcément fiables pour autant !

Le fait est que j'ai le sentiment sans réplique (qu'on trouvera peut-être blasphématoire, ou sot !) de connaître Dieu, tout inconnaissable qu'Il soit certes, bien mieux et plus intimement que je ne connais aucun autre être au monde - même s'Il est un mystère infiniment plus vaste que tout être de chair jamais créé ; et qu'Il est infiniment plus proche de moi que ne le fut aucun être que j'ai connu, père ni mère ni épouse ni amante. Plus intimement, plus parfaitement qu'ils ne le furent jamais et qu'ils n'auraient pu l'être, Il est mon Père et il est ma Mère, et il est l'Amante et il est l'Amant - et encore, Il ou Elle est un petit enfant dont la main est petite et si légère dans la mienne, et qui marche à mon côté, moi si pesant, comme si c'était moi le père ! Mais même, comme c'est le plus souvent le cas, quand Il ou Elle a tout l'air de se cacher et que j'ai tout l'air d'être seul dans ces vieux murs bombés, drôle d'oiseau vieillissant qui parle à ses chats quand il n'a l'air de parler à soi-même - c'est pourtant encore en Sa seule compagnie que je me plais par dessus tout, celle qu'aucune autre, et même de très loin ! ne pourra jamais égaler.

C'est là une situation à laquelle naguère je n'aurais jamais rêvé, moi quasiment athée ! Et dans ces conditions, chercher la médiation d'un autre, fut-ce celle de Jésus (qui, dit-on, est là tout exprès pour ça...), pour des bons offices auprès de Celui et de Celle qui m'est mille fois plus proche que lui, ce serait vraiment chercher une cinquième roue à un splendide carrosse qui n'a jamais si bien roulé !

Tout cela n'empêche qu'il y a entre l'approche de Légaut de la vie religieuse et la mienne de très forts points de contact, une parenté frappante. C'est pour cela, assurément, que ma rencontre avec sa pensée a été si exceptionnelement fécondante pour moi - dans un sens, peut-être, qui n'avait nullement été prévu ni peut-être souhaité par lui (*) ! Mais, faisant abstraction de cet impact sur ma propre personne, je crois que sa mission est destinée en tout premier lieu à éclairer des hommes qui, comme lui-même, ont été élevés dans la pratique d'une religion. Les éclairer, et les inspirer à transformer leur relation à "leur" religion par une création spirituelle sans cesse reprise, dans la voie ouverte, découverte par lui. Une voie donc qui, en intégrant l'exercice de la saine raison dans la vie de la foi, peut les conduire hors du cul-de-sac d'une pratique religieuse figée dans des formes devenues creuses, aveuglement soumise à l'autorité religieuse (jalouse garante des formes), coupée du terreau et des sources véritables de la vie spirituelle.

Je ne doute pas que, la grande Mutation aidant, une telle relation d'autonomie intérieure et de liberté créatrice des "croyants" à leurs religions et à leurs Eglises respectives, finisse par devenir générale. En tout optimisme, il y faudra sans doute des siècles encore - un battement de pouls de l'Ouvrier ! Mais qu'il y faille des siècles ou des millénaires, c'est là, j'en suis persuadé, vers où doit mener la voie ouverte par la percée accomplie par Légaut.

Une fois arrivé à cette étape collective qu'on voit poindre très loin encore à l'horizon, les religions-institutions sans doute sont appelées à disparaître.

(*) Il est à craindre que je ne le saurai jamais, car il n'est nullement clair que Légaut (qui a 87 ans et ne manque pas de quoi s'occuper) prendra connaissance un jour ne serait-ce que des (nombreux) passages dans la Clef des Songes qui le concernent nommément, ou qui ont été écrits en réponse à la lecture de ses livres. Il y a comme une ironie délicate et blagueuse du sort, dans ce fait que le seul homme justement dont j'aie connaissance qui, sans forcément toujours faire sien mon regard sur les choses, soit suffisamment "branché" pour pouvoir sentir et apprécier la substance d'à peu près toutes les questions auxquelles je touche dans mon livre, et celui aussi qui m'a été le plus présent au moment de l'écrire, soit aussi celui dont il est si douteux qu'il lui reste la disponibilité pour jamais en prendre connaissance...

Leur Mission conjointe, telle qu'elle leur fut confiée par les grands "Eclaireurs" du passé, qu'elles portèrent à travers bien des erreurs, des complaisances et des trahisons (avant qu'elles ne soient lavées sous les grandes Eaux de l'Ondée...) - cette Mission sera alors accomplie : celle d'accompagner l'homme, depuis son état infantile de dépendance grégaire et d'ignorance spirituelle, jusqu'à son état adulte : celui d'une existence créatrice pleinement autonome, librement assumée.

Je m'étais demandé par quel entêtement, contraire en apparence à cette saine raison dont il n'a pas voulu abdiquer, un Marcel Légaut s'obstine à rester fidèle à une Eglise décrépite et sclérosée, se chargeant par elle d'un poids aussi écrasant et (m'avait-il d'abord semblé) aussi stérile. La réponse qui me vient à présent est celle-ci : c'est pour rendre possible et hâter l'avènement du temps lointain où les Eglises, ces béquilles de l'homme à l'état d'éclopé, pourront enfin être larguées et disparaître ; quand l'homme, sorti de son état de paralysie infantile, sans plus s'appuyer sur quiconque, aura enfin appris à marcher !

(76) Walt Whitman (1) - ou mariage d'un poète

(13, 15, 16 et 18 novembre) (*) Parlant ici de la "poésie de Whitman", il s'agit en tout premier lieu de l'oeuvre maîtresse du poète, "Feuilles d'Herbe" (**), et

(*) Voir signe de renvoi à la présente note dans l'avant-dernière note "Richard Maurice Bucke - ou le prophète de l' a u t r e réalité", page N 247.

(**) Titre original "Leaves of Grass". Ce recueil de poèmes s'est considérablement enrichi et par là-même aussi modifié, tout au cours de la vie de Whitman, sur neuf éditions successives et jusqu'à l'année d'avant sa mort, en 1891. Le nombre de poèmes a passé de 12 en 1855 à 383 dans la "Deathbed edition" ("édition du mourant" de 1891). L'édition originale, devenue inconnue du public pendant plus d'un siècle (sauf des "Whitman scholars", les érudits-chercheurs spécialistes de Whitman), a finalement été rééditée en 1959 par les soins de Malcolm Cowley (Viking Press, puis Penguin Books), et connu depuis 28 éditions successives, la dernière en date, aux "Penguin Classics" (que j'ai pu me procurer dernièrement) datant de cette année-ci, 1987. Le texte de Whitman est précédé par une excellente introduction d'une trentaine de pages, par l'éditeur. Bien entendu, pas d'édition en langue française de cette édition originale des "Feuilles". Chose plus regrettable encore et quasiment incroyable, le nom de "Walt Whitman" est inconnu sur les catalogues de librairie en France en l'an de grâce 1987 ! Comme je restais incrédule, mon libraire a fini par découvrir qu'il a existé une traduction française de textes choisis de Whitman, sous le titre "Poèmes et Proses", traductions par Fabulet, Gide, Laforgue, Valéry Larbaud, Schlumberger, parue chez Gallimard en 1918, rééditée en 1960, et épuisée depuis une date de moi inconnue. Oh siècle de la bombe et de Walt Disney...

plus précisément du premier jet de cette oeuvre. C'est aussi l'édition originale, tirée en mille exemplaires aux frais de l'auteur-éditeur en 1855 (il en vendit péniblement trois cents). Une sorte de torrent poétique et épique, en "vers" comme on n'en avait jamais vus (des "vers libres" comme on dit aujourd'hui, et "libres" ils étaient bel et bien !), un torrent se déversant sur une centaine de pages en douze "poèmes" sans titre (*), sans nom d'auteur ni d'éditeur sur la couverture ni ailleurs ; au lieu d'un nom, une gravure daguerréotype d'un homme debout, chemise d'ouvrier ouverte sur le cou, une main sur la hanche l'autre dans la poche de pantalon, très relax et l'air pensif à la fois sous un chapeau feutre foncé à rebord conquérant...

Ça a été écrit dans la montée de vague qui suivit l'"illumination" (77), la toute première, qui a dû avoir lieu au mois de juin de l'année d'avant. C'est ce vécu tout proche encore qui donne à ce torrent informe et (aux yeux de toutes les règles de l'art) dément, cette fraîcheur et cette puissance qu'aucun "art" ne pourra jamais inventer. Et c'est cette même source aussi qui lui donne son extraordinaire impact sur certains lecteurs, ceux pour qui la rencontre avec "les Feuilles" a été un de leur grands moments, un moment qui marque un tournant dans l'existence.

Mais pour que le message porte ainsi dans toute la force qui est sienne, il faut d'abord dépasser le choc d'une expression qui paraît défier toute forme et, pis encore, qui semble prendre ses délices à mettre noir sur blanc, ou à transfigurer en "poésie" les choses que tout le monde s'accorde à ressentir comme ordinaires, banales, triviales, quand elles ne sont carrément obscènes, repoussantes, immondes...

Dépasser ça, déjà, le réflexe-troupeau, c'est pas donné à tous. Mais encore, pour lire Whitman et le lire au diapason qui est le sien, ne faut-il être

(*) Dans les éditions ultérieures Whitman a fini par donner des titres à ces poèmes. Le premier et le plus long et de loin, occupant à lui seul une bonne moitié de la plaquette, est le "Song of Myself", le "Chant de Moi-même" (ou "Je me chante Moi-même", d'après le premier vers du poème). C'est lui le coeur du recueil, c'est en lui qu'éclate dans sa fraîcheur première et dans toute sa fougue inspirée le message imparti à Whitman peu de temps avant. C'est là assurément son oeuvre maîtresse entre toutes - mais plus encore qu'elle n'est oeuvre de la personne Walter Whitman, journaliste de fortune plus ou moins en état de chômage chronique, elle est de l'Hôte invisible qui a choisi sa voix pour nous parler. D'écrivain médiocre, perdu dans la masse anonyme, voilà ce même Whitman qui du jour au lendemain se retrouve grand poète et qui le sait (même s'il est encore seul à le savoir). Presque jusqu'à sa mort trente-sept ans plus tard, il écrira poèmes et prose pleins de sensibilité, de verve, de profondeur, de courage. Mais le souffle qui traverse ce premier chant d'un grand poète est unique dans toute son oeuvre. Et unique aussi, sûrement, dans tout ce que de mémoire d'homme les poètes ont osé sentir et dire sur l'homme et sur Dieu...

aussi tant soit peu "de la même famille" ? Avoir des pores semblables aux siennes pour recevoir les choses simples et véritables, communes comme les feuilles de l'herbe ou du chiendent, délicates, mystérieuses, éphémères, et increvables comme elles - ces choses qui font la chair dense et grenue d'un Univers aimant ? Savoir comme le poète accueillir leur caresse - ou leur griffe ?

Ou ce qu'il faut plutôt, sûrement, c'est avoir comme lui gardé quelque chose de l'innocence de l'enfant, ou l'avoir retrouvée ; qu'à nouveau s'ouvre délicatement l'épiderme, comme par mille petites mains ouvertes qui viennent accueillir joyeusement les souffles et les effluves qui passent, caresses du Bienaimé...

Quand Whitman écrit ses "Feuilles", porté par une vague comme il n'en avait pas connue de la vie, certes, et comme il n'en connaîtra plus, il doit croire que tout son peuple, le peuple de la grande et jeune Amérique qui se cherchait encore, vibrait avec lui, Whitman, son barde nouveau-né et son poète, même si personne encore hors lui ne le savait ; que ce peuple au sang généreux, peuple nouveau brassé de toutes les races du vieux monde, n'avait attendu que lui Walt Whitman pour le révéler à lui-même, tel que le poète le sent à travers ce qu'il se sait être : un dieu qui se sait Dieu, parmi des dieux qui s'ignorent !

Ce sont bien là en tout cas les dispositions, celles d'une exultation visionnaire à la mesure d'une grande Nation et de l'Univers tout entier, qui éclatent comme un hymne ardent, éblouissant à travers les neuf pages de l'Introduction à l'oeuvre qui vient de naître - introduction en prose, elle, mais portée par des ailes de géant ! Après une éblouissante apologie de la mission du poète (et surtout, de celle du "plus grand poète", lequel reste non nommé...) dans le vaste concert de la Nation, il termine par ces lignes d'une foi vierge encore de tout doute :

"L'individu est aussi superbe qu'une nation, quand il a les qualités qui font la nation superbe. L'âme de la plus grande et la plus riche et la plus fière des nations fera bien le mi-chemin à la rencontre de celle de ses poètes. Les signes sont probants. Il n'y a pas à craindre d'erreur. Si l'une est vraie l'autre est vraie. La preuve du poète, c'est que son pays l'absorbe avec autant d'amour qu'il l'a lui-même absorbé." (*)

Il n'a d'ailleurs pas ménagé sa peine, une fois la plaquette parue, pour donner quelques coups de pouce énergiques pour stimuler la rencontre entre

(*) C'est moi qui traduis, d'après l'édition des "Feuilles" éditée par Cowley (voir avant-dernière note de b. de p.).

l'Amérique et son poète (*). Rien n'y fit, et le choc a dû être plutôt rude : à part une lettre émue de Ralph Waldo Emerson (**), c'était surtout, et dans la mesure où la presse voulut bien prendre note du micro-événement, un déluge de commentaires sarcastiques ou indignés, voire insultants. Pas étonnant que la malencontreuse Introduction fut larguée sine die dès la prochaine édition, l'année suivante (***). Sauf erreur, elle ne devait être réexhumée dans aucune autre des

(*) Whitman, qui était journaliste, fait sa propre publicité, entre autres en écrivant lui-même quelques comptes-rendus anonymes et dithyrambiques (et sûrement sincères !) de ces "Feuilles d'Herbes", et de l'homme superbe, homme du peuple comme vous et moi et qui se moquait bien de toute "littérature", qui l'avait écrit et composé de ses mains etc. Ça a été publié comme "bouche-trou" bienvenu par des copains à lui, dans divers journaux. Whitman devait être loin de se douter à ce moment qu'il y aurait, moins de cent ans après, des biographes qui iraient fouiner de très près ses moindres faits et gestes (telle une légion de détectives professionnels...), et qu'ils allaient pas le louper pour ces petites combines-là ! Pas plus qu'il ne se doutait que ces louanges extravagantes allaient trancher étrangement sur le ton général de l'accueil qui lui serait réservé (l'accueil-corrída !), et faire se poser des questions...

(**) Emerson semble avoir été en ce temps-là l'écrivain et le philosophe le plus en vue parmi l'intelligentsia américaine, avec une large audience dans le grand public. Sa lettre à Whitman (du 21 juillet 1855) est sans doute aujourd'hui l'écrit le plus lu d'Emerson. Et peut-être aussi son acte de spontanéité et de courage, d'accueil fraternel et généreux à un illustre inconnu qu'il appelle son "bienfaiteur", est-il le plus marquant et le plus à son honneur dans sa brillante et longue existence (1803-1882).

Par les soins de Whitman (et sans demander la permission de son auteur), sa lettre fut publiée par la New York Tribune et (selon Cowley) elle étonna et horrifia la petite "république des lettres" américaine. Personne ne fut d'accord avec Emerson à part une poignée parmi les transcendentalistes extrêmes, parmi lesquels Thoreau et Alcott".

Il est intéressant ici de noter que Thoreau, tout comme Emerson lui-même, est rangé par Bucke parmi les cas d'hommes qui seraient tant soit peu "entrés dans la Conscience Cosmique". Le crédit qu'il fait ainsi à Emerson et Thoreau n'est peut-être pas étranger aux chaleureux soutiens qu'ils apportèrent à Whitman. Pour ma part, Thoreau fait partie, avec Whitman et Melville, de la "grande Trinité" des Lettres américaines du siècle dernier.

Avec cette lettre dans sa poche avant même que la reliure des volumes des "Feuilles" soit encore faite, Whitman a dû croire que tout était bel et bien arrivé. Cowley estime d'ailleurs (à tort selon moi, car il oublie le bon Dieu...) que sans Emerson, le nom de Walt Whitman serait aujourd'hui depuis longtemps oublié. Grâce à Emerson, dit-il, Whitman, qui était "presque universellement condamné au moins pendant les dix années suivantes, ne sera plus jamais rien qu'un cri au milieu d'une foule".

(***) Cette édition de 1856 présente un texte quadruplé par rapport à l'édition originale. Elle est encore "artisanale" et aux frais de Whitman. La première édition des "Feuilles" prise en charge par des éditeurs professionnels est la troisième, qui ne paraît qu'en 1860. Les éditeurs, Thayer et Eldridge, grands admirateurs de Whitman (il fallait bien ça pour courir un tel risque !), firent hélas ! banque-

route l'année suivante - et restèrent des fidèles amis du poète sa vie durant.

Dans l'édition de 1856, expurgée de l'Introduction qui avait fait faillite, figure par contre (toujours sans autorisation de l'auteur) la fameuse lettre de Emerson, avec de plus une réponse de Whitman le gratifiant de "cher Maître". (Il ne pouvait faire moins, lui qu'on avait appelé "mon bienfaiteur" !). Les relations entre les deux hommes s'étant refroidies, cette publicité-là fut-elle aussi larguée dans l'édition de 1860.

nombreuses éditions des "Feuilles", pendant plus de cent ans encore après (*).

Pour Whitman ça doit être resté un souvenir plutôt pénible, à quel point il avait été à côté de la plaque, et avec quelle superbe assurance encore !, dans ses prévisions d'une sorte de mariage d'amour entre le Peuple Américain (en attendant l'Humanité entière) et "le plus grand des poètes". Il avait fourni là des belles verges pour se faire battre. Les volées de coups alors n'ont pas manqué. Aujourd'hui encore on trouve chez les critiques littéraires, forts du recul de plus d'un siècle, des commentaires condescendants sur le "nationalisme étriqué" et sur la "mégalo manie" de Whitman (80).

Pendant toute sa vie, on n'a pas manqué non plus de prédire que le soi-disant "poète" Whitman, qui continuait Dieu seul savait comment à raccrocher encore un certain public, n'allait pas tarder à sombrer pour toujours dans les poubelles de l'oubli qui lui revenaient de droit. Il ne semble pas qu'à aucun moment, Whitman ait été ébranlé par de tels sarcasmes. A travers les tracassés d'une demi-misère endémique et tenace, alors que les amis restaient rares, et plus tard encore au cours d'une longue et pénible maladie qu'il porta sereinement pendant les dix-neuf dernières années de sa vie, cloué sur sa chaise roulante, il n'eût (selon tout ce qui m'en est revenu) jamais le moindre doute sur la portée unique de sa mission, ni sur sa pérennité. Il avait certes le bon sens de ne plus proclamer de telles choses à voix de trompettes, pas même à ses amis même les plus proches. Mais ceux-ci savaient bien quel était son sentiment à ce sujet. Et le fait est que près d'un siècle après sa mort, sa poésie et son message, et sa personne même dans son mystère qui reste insondé, sont plus actuels qu'ils ne le furent jamais. Avec le recul, sa stature apparaît clairement à tous, plus indubitablement que de son vivant, où rares étaient ceux qui avaient l'autonomie intérieure pour pouvoir l'apprécier.

Il est vrai qu'aujourd'hui encore Whitman n'est pas le "poète du peuple", présent dans chaque foyer du pays, aimé comme le chantre inspiré des gens et des choses "du commun", des gens "ordinaires". On s'accorde, certes, à le considérer

(*) L'exhumation fut faite en 1959 par les soins de Malcolm Cowley, dans l'édition déjà citée.

bel et bien (qui l'eût cru !) comme "le plus grand poète" que l'Amérique ait produit. Les livres qui lui sont consacrés, épluchant son oeuvre ou sa vie (qui reste énigmatique), ne se comptent plus. Cela constaté, il faut bien dire pourtant que rares sûrement sont aujourd'hui encore ceux qui, au delà de critères "littéraires" toujours conventionnels et somme toute dérisoires, se sont nourris de lui, ceux qui se sont trouvés à travers son grand "Chant de Moi-même" - comme en écrivant ce Chant de son âme le poète voulut qu'ils se trouvent, et s a v a i t, profondément, qu'ils se trouveraient. Les barrages qui s'y opposent en chacun sont peut-être aujourd'hui encore aussi puissants que jamais. Walt Whitman l'amant de Dieu, vagabond inspiré "walking amazed at my own lightness and glee..." - marchant si léger, porté par un tel indicible bonheur que lui-même encore s'en étonne et s'émerveille - alors que des poids immémoriaux s'étaient détachés de lui à jamais, il avait peine, dans la jouvence de son amour qui débordait de lui en chant, à mesurer l'emprise que ces poids-là gardaient s u r l e s a u t r e s . Sur ceux à qui il se donnait par ce Chant, ceux qu'il aimait en les faisant participer à son extraordinaire, son prodigieux secret...

Je crois qu'il en a été ainsi de tous temps, sans exception, chez tous ceux qui soudain ~~se~~ sont trouvés investis par une connaissance nouvelle, une connaissance qu'ils savaient sans prix, faite pour être partagée avec tous. Dans cet état de légèreté ~~exultante~~, dans cette ardeur de donner en partage, q u i p a r m i c e s élus n'oublie tout d'abord la colossale ~~inertie~~ qui pèse sur le monde des hommes, comme elle pèse sur l'âme de chacun - de chacun de ces frères auxquels, plus que jamais avant, il se sent relié par des liens mystérieux et essentiels, hors du temps ?

Cet oubli-là, qui au regard superficiel peut atteindre le cocasse ou le ridicule, c'est l'oubli pourtant de ce que le nouveau regard nous désigne comme l'"a c c e s s o i r e" : ce poids de matière qui pèse sur l'esprit avec l'inexorable puissance d'une fatalité, pour sans cesse et impérieusement le ramener dans la gangue tenace dans laquelle il reste aux trois quarts engagé. L' e s s e n t i e l, lui, n'est pas dans ce poids, n'est pas dans la matière (qui parfois semble emplir le Monde au point de l'étouffer...), n'est pas dans ce qui emprisonne, qui effraye, qui rassure, qui retient, ni dans ce qui de tout temps paraît séparer celui qui craint de celui qui s a i t - mais il est dans ce qui anime et qui donne sens à la matière, ce qui est sans mesure et sans poids ; dans ce qui libère quand l'heure en est venue ; dans ce qui est c o m m u n entre celui qui sait et ceux qui un jour sauront, et commun aussi entre les êtres voués à la mort de chair, et Dieu qui les contient et les embrasse et les relie.

Oublier l'accessoire, c'est aussi oublier le temps. C'est voir comme accompli ce qui doit s'accomplir dans cent ans, ou dans mille ou dans cent mille - nul ne sait quand, peut-être pas même Dieu Lui-même, avant que le fruit ne soit déjà mûr pour tomber.

Une telle confusion entre "maintenant" et "un jour Dieu sait quand", ça présente bien sûr des inconvénients, fâcheux pour l'intéressé voire même (suivant son audience) pour beaucoup d'autres aussi. Ainsi Jésus annonçant, avec tout le poids d'autorité de celui qui s a i t , que l'Heure était proche - et voilà déjà près de deux mille ans qui ont passé, et la chrétienté qui l'avait tant attendue, cette Heure-là, a cessé décidément d'y croire et maintenant moins que jamais, alors qu'elle est plus que mûre et sur le point de tomber (*) ! Et pour Whitman, avec son annonce quasiment officielle de mariage avec l'Amérique, et en secondes noces avec l'Humanité, il avait pas l'air fin c'est sûr, à un moment où visiblement ça n'en prenait pas du tout le chemin !

Il ne semble pourtant pas que ça lui ait rabaissé le caquet autant qu'on aurait pu le croire. Il s'est contenté de remballer son annonce, prématurée et décidément pas sortable vues les circonstances. M'est avis qu'au fond il savait très bien qu'il ne s'était pas trompé autant qu'il pouvait paraître. Ça n'avait rien du ballon de baudruche qui soudain se serait dégonflé, sous l'impact de quelques plumes hargneuses. Non, il avait du répondant Walt, et si même p e r s o n n e n'avait peut-être l'air de le voir ce répondant-là, l u i il le connaissait intimement. Il avait oublié l'accessoire, d'accord, lequel se vengeait à sa façon (sans que Whitman ne songe jamais à s'en plaindre, ni en fasse grief à personne). Dès les années (si ce n'est les semaines) déjà qui ont suivi l'imprudente annonce, il a dû se rendre compte que ce "mariage", qu'il avait senti et sentait de façon telle que jamais il ne pourrait en récuser l'évidence - que ce mariage serait pas pour demain, ni même pour ce tour-ci dans le grand manège. Alors autant pas insister !

Mais s'il avait malencontreusement oublié ce qui sûrement crevait les yeux même aux plus obtus, par contre il voyait ce que personne (autant dire) ne voyait : c e q u i c o m p t e . Ce qui compte vraiment pour celui qui s a i t . Ce qui reste. L'essentiel. Et cet essentiel, il savait bien que même quand il serait gâteaux (si ça devait arriver), ou quand les vers depuis longtemps auront mangé et

(*) Comparer avec la note "Marcel Légaut - ou la pâte et le levain" (n° 20) notamment pages N 54-55, et la note "Quant ils auront compris la leçon - ou la Grande Farce de Dieu" (n° 27).

digéré à l'aise ce corps, cette merveille, qu'il avait chantée en s'en émerveillant (et en chantant dans une même haleine "son âme", la Bienaimée...) - ç a , dans dix ans comme dans dix mille, il s'en souviendrait.

Et que le mariage d'amour se ferait !

(77) Walt Whitman (2) - ou Eros et l'Union mystique

(19 et 20 novembre) (*) Whitman lui-même n'a jamais (à ma connaissance) utilisé ce terme "illumination" ni aucun autre similaire, pour référer à cette expérience ou à d'autres de même nature qu'il eût par la suite. A dire vrai, il semble bien qu'il n'y "réfère" jamais et que même avec ses proches, il s'abstenait d'en parler. Sans doute jugeait-il que ce qu'il devait en dire était dit dans son "Chant de Moi-même", et plus particulièrement, dès la troisième ou quatrième page, dans la vingtaine de vers qui constituent le cinquième mouvement du Chant, commençant par : "I believe in you my soul..." - je crois en toi, mon âme...

Ces vers (plus précisément, quatre parmi eux) évoquent en termes charnels une scène d'amour, entre le poète (dont le nom n'apparaîtra qu'une seule fois et beaucoup plus tard au cours du poème) et "son âme". Je comprends bien qu'il n'y avait pas lieu, disons, de se lancer encore dans des explications pour essayer de faire la part entre le symbole charnel et la réalité spirituelle qu'il exprime, et de plus, entre ces deux plans de réalité distincts, dire où exactement se situait le "vécu réel", celui que lui restituait le souvenir.

Je suis d'ailleurs persuadé qu'il aurait été bien incapable de le faire même pour son propre compte. Que ce vécu était bien "charnel" ou "érotique", et plus précisément même "orgastique", mais t r a n s f i g u r é d'une façon entièrement inexprimable en mots - élevé au plan spirituel avec une telle intensité radieuse, éblouissante (sans être aveuglante), "solaire", comme l'expérience charnelle et l'amour humain dans toute leur douceur et leur puissance peuvent seulement l'évoquer et le faire entrevoir confusément, sans jamais et même de très loin y atteindre. Comme la lueur d'une bougie dans la nuit, ou même celle d'un beau feu de camp coqueux, évoquent la notion de "lumière" incarnée dans sa plénitude par le soleil, sans jamais atteindre et de loin à son éblouissante clarté, ni à la qualité indicible de la lumière du jour. Whitman est comme un homme qui de ses yeux de chair

(*) Voir signe de renvoi à la présente note dans la note précédente, Walt Whitman (1) - ou mariage d'un poète", page N 266.

aurait contemplé la lumière du jour au plein soleil, et qui en parlerait à ceux qui de leur vie n'ont vu d'autre lumière que de bougies ou de torches ou de brasiers dans la nuit, quand ce n'est seulement (et plus souvent encore) lampes de poche ou phares de voiture trouant les brumes par leurs faisceaux tranchants et crus de lumière froide et diffuse.

Je crois avoir compris que ce que le poète appelle "mon âme" n'est pas ce que j'appellerais ainsi, mais "l'Hôte invisible" (*); que c'est Dieu et son action en lui, Walt Whitman (**). S'il lui donne pourtant ce nom, "mon âme", sûrement est-ce parce qu'au moment de cette expérience et dans les semaines encore qui suivent, quand il écrit ce "Chant de Moi-même" (qui veut donc dire aussi : "Chant de Dieu"), il est à tel point proche de Lui, l'Amant (plus proche encore assurément que je ne m'en suis jamais senti moi-même...) qu'il le ressent comme une part intime de lui-même, comme la part d'essence spirituelle par excellence, ce qu'il y a de meilleur en lui. Quant à l'autre des deux amants, celui auquel surtout s'identifie le poète et qu'il appellera plus loin "Walt Whitman" (***), ce n'est nullement son "égo", son "moi" (lequel dans ces moments est absent ou du moins, entièrement "hors jeu"),

(*) Voir, pour l'Hôte et les autres personnages en action dans la psyché, et notamment l'âme, la note "La petite famille et son Hôte" (n° 1).

(**) "Je crois avoir compris" est un euphémisme - je n'ai aucun doute que c'est bien ça. C'est bien ainsi d'ailleurs que Bucke l'a également compris, comme il ressort de ses commentaires dans "Cosmic Consciousness". Mais dans ce "cas" comme dans de nombreux autres où il cite des textes d'hommes qui sont "entrés dans la Conscience Cosmique" (selon son expression), le sens des commentaires de Bucke est obscurci par son propos délibéré systématique de ne pas utiliser le terme familier de "Dieu", qu'il remplace par le mot "Conscience Cosmique". (Confondant ainsi dans un même terme un état de conscience "interne" à un être, et une réalité en quelque sorte "externe" qui le transcende, et qui est "la même" pour tous les êtres.) A ma deuxième lecture encore du livre de Bucke, au mois d'avril cette année, je n'ai pas su saisir quel est le sens de cette personnalisation et de cette divinisation étranges qu'il fait parfois de cette fameuse "Conscience Cosmique", qu'il s'est donné pour mission de faire connaître, et qu'il n'écrit jamais qu'avec deux majuscules. En somme, sans peut-être être trop au clair à ce sujet avec lui-même, ladite mission consistait ni plus ni moins qu'à réintroduire incognito parmi ses semblables, et sous un nouveau nom à l'air, ma foi !, sérieux et peut-être plus acceptable, le "bon Dieu" du bon vieux temps qui avait passé de mode et qui, discrédité par ses zéloteurs comme il est pas permis, était devenu insortable !

(***) Le nom officiel est en fait W a l t e r Whitman, c'est lui qui figure sur la déclaration légale obligatoire incluse dans l'édition originale des "Feuilles". Le changement du nom de Walter en "Walt" a visiblement valeur symbolique, celle d'un changement de personnalité (lequel fut certes bien plus radical encore que la subreptice omission d'une syllabe ne pourrait le suggérer...).

mais bien ce que j'appellerais, moi, "son âme" (*). L'acte d'amour qui s'accomplit ici est l'acte d'union de l'âme avec Dieu.

En d'autres mots : Dieu a choisi de se révéler et de s'unir à l'âme (incarnée à ce moment dans le personnage d'un "Walter Whitman"), par la voie d'un Acte d'"illumination" prenant pour "forme" et pour moyen d'expression l'amour charnel, l'union charnelle des amants. J'ai d'ailleurs la très nette impression que Whitman est loin d'être le premier être dans l'histoire de notre espèce à avoir été favorisé par une révélation de Dieu prenant cette forme particulière, "érotique" - si ce n'est, peut-être, qu'il est le premier et peut-être le seul, chez qui cette révélation, cette intimité charnelle avec l'Aimé, soit allé jusqu'à l'union complète de l'âme avec l'Aimé. Quoiqu'il en soit, il semblerait bien que Whitman soit le premier à avoir osé le dire ; le dire, somme toute, en claires paroles, à peine tamisées par le clair-obscur propice du langage poétique ; le premier aussi, peut-être, qui avait mission de le dire - ou sinon le premier, tout au moins, qui ait été fidèle à cette mission (**).

(78) Deux Prométhées pour une Mission - ou des chiens, des chats et des hommes

(19 et 20 novembre) (***) La pensée me vient ici de la mission de Freud, toute proche au fond et toute aussi lourde à porter. Chose frappante, Freud est né en 1856, l'année qui suit la première édition des "Feuilles d'Herbe" de Whitman, qui (né en 1819) était son aîné de trente-sept ans. Je doute que les deux hommes, aux antipodes l'un de l'autre par tant de côtés, aient seulement entendu parler l'un de l'autre. Et pourtant je sens leurs destins étrangement proches et comme solidaires. Leurs missions m'apparaissent comme complémentaires d'une

(*) Confronté ici à l'expression de l'expérience et de la sensibilité d'un autre, je suis ramené à nouveau à ce mystère, si souvent déjà côtoyé dans les pages de la Clef des Songes : l'âme humaine, que je ressens très nettement comme distincte de l'Hôte, ne serait-elle pas pourtant, de quelque mystérieuse façon, indistinguable et identique à Lui ? Je crois voir poindre à cette question troublante comme une très faible lueur, que je vais peut-être essayer de cerner ailleurs, si tant est qu'elle persiste...

(**) Voir suite de la réflexion dans la note suivante, qui en est une continuation immédiate le même jour. J'ai fait la séparation en deux notes distinctes pour bien marquer, par les titres différents, les deux thèmes, distincts et importants l'un et l'autre, que je touche successivement.

(***) Suite de la note précédente - voir précédente note de b. de p.

façon parfaite. Le rôle "yin", "féminin" revient sans conteste à Whitman, l'aîné (comme il se doit pour le yin), le rôle "yang" ou "masculin" à Freud (*). L'une et l'autre mission m'apparaissent quasiment comme les deux aspects conjoints, en apparence "opposés" et pourtant inséparables, intimement reliés, d'une "mission commune", aux dimensions surhumaines : celle de lever et dissiper le tabou immémorial qui coupe l'homme d'Eros.

La part de Whitman dans cette tâche prométhéenne a été de réhabiliter Eros comme une force d'essence divine, et l'expérience charnelle comme des doigts de chair destinés à éveiller dans l'âme des riches résonances spirituelles ; comme une des clefs aptes à ouvrir l'âme à la réalité spirituelle et jusques à lui faire accueillir Dieu-Epouse ou Dieu-Epoux et à la faire s'unir avec Lui ou avec Elle (79). Dans son regard sur le Monde, Whitman se place d'emblée dans l'optique spirituelle, celle dans laquelle les purs "mécanismes psychiques" apparaissent comme des phénomènes d'inertie, entièrement accessoires dans une vue à long terme, et nullement comme des processus réellement dynamiques et créateurs. Ils font mouvoir les êtres, les sociétés et l'humanité entière dans des cercles qui sans cesse se referment

(*) Ayant lu dernièrement des textes biographiques tant sur Whitman que sur Freud, je me rends compte à présent que chez l'un et chez l'autre les traits "féminins" étaient fortement marqués (comme c'est le cas chez moi également) - plus fortement encore, peut-être, chez l'aîné Whitman que chez Freud. Sous la pression de la culture ambiante et de ses valeurs (et comme ce fut également le cas chez moi), l'un et l'autre ont "compensé" fortement, en campant des personnages où les traits à fort caractère "masculin" ont la vedette. Ainsi Whitman, quand il se présente, vers le milieu du "Chant de Moi-Même" (vers 499-501), comme

"Walt Whitman, un américain, un des durs, un kosmos, désordonnément charnel et sensuel... mangeant buvant copulant, pas un sentimental... ni un qui se met au dessus d'hommes ou de femmes ou à part d'eux... pas plus modeste qu'immodeste." (Les ... sont de Whitman.)

Le fait est qu'il n'avait rien du "dur", et il suffit de lire des poèmes ou de la prose de lui pour le savoir, sans avoir même à lire de biographie. Je crois que dès les années qui ont suivi, et surtout avec son expérience de la Guerre Civile, cette pose un peu "macho" (mais jamais avec une nuance de brutalité, ni de condescendance vis-à-vis des femmes) s'est détachée de lui sans vraiment laisser de traces.

Freud par contre semble bien avoir beaucoup mieux réussi dans ses efforts pour se modeler suivant les valeurs "superyang" en vigueur. Jusqu'à il y a peu, d'après le peu que je savais ou que j'avais lu de lui, je le voyais très, très yang : doctrinaire, avec ses affirmations catégoriques (où rarement il admettait une petite marge pour des exceptions...), attitudes souvent autoritaires (mais non exemptes de bienveillance, même de bonté, et où jamais on ne sent poindre le désir de dominer...). C'est un fait aussi que dans la famille, il était très Patriarche, comme c'était d'ailleurs l'usage de son temps. Tout ça pourtant fait partie de la "structure" superficielle, du "moi", et ne touche guère au fond. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'aurait pu sonder la psyché comme il l'a fait, comme personne avant lui n'a jamais su ni rêvé le faire, s'il n'avait eu à un rare degré au moins cette qualité "féminine" par excellence : la capacité d'écouter.

sur eux-mêmes et sans cesse font reparcourir le même parcours ! Quant à la pulsion d'Eros, qui à la fois s'insère dans ces mécanismes et souvent les bouscule sans ménagement, elle n'est pas par elle-même d'essence créatrice au plan spirituel (*), mais elle porte en elle comme un a p p e l à se sublimer en force créatrice spirituelle. Et l'expérience charnelle qu'elle recherche, ce monde des sens d'une inépuisable richesse dont l'amour humain charnel est comme la plus délicate et la plus intense quintessence, entoure et épouse la réalité invisible plus profonde, comme une peau douce et suave entoure le corps de la Bienaimée, appelant en elle son amant.

La part de Freud, par contre, fut de conquérir à Eros droit de cité en tant qu'"objet" d'une investigation et d'une réflexion rationnelle et rigoureuse, sur le modèle prestigieux des sciences naturelles; d'une recherche intellectuelle pure qui ne consent à reculer devant aucun aspect de la pulsion, si "banal" ou "anodin", si "trivial" voire "scabreux" ou "immonde" soit-il suivant les sentiments communément reçus et universellement, totalement partagés par tous (ainsi du moins avait-il semblé...). Dans cette démarche et de propos délibéré, Freud tâche de réduire l'insaisissable Eros, et même la psyché toute entière, à un ensemble de mécanismes susceptibles d'être observés, décrits, analysés, classés, et dans une large mesure (espère-t-on) "compris" et même p r é d i t s, conformément aux conceptions mécanistes qui animaient les savants d'avant-garde de son temps. Les choses qu'un Whitman laissera (et d e v r a laisser) dans les limbes du "non-dit" et de l'indicible poétique, Freud s'efforcera consciencieusement et sans ménagement de les éclairer de la plus vive lumière qu'il pourra - si vive même, et surtout si crue, que ce que le poète (ou moi qui ne suis pas poète) perçoit comme l'essentiel, comme l'essence de ce qui fait la pulsion, bien souvent est détruite ou chassé ou éventé par ce faisceau brutal. (Mais ça c'est encore une autre histoire (**)...)

(*) Voir, au sujet du caractère créateur d'Eros et de ses limites, les deux notes consécutives "Eros - ou la puissance" et "le Sens - ou l'Oeil" (n°s 39,40).

(**) Il me faudra revenir de façon circonstanciée sur cette "autre histoire" : sur certaines limitations inhérentes à l'"attitude psychanalytique" telle qu'elle est généralement pratiquée. (Attitude que Jung, s'il avait été fidèle à la mission historique qui l'attendait, aurait sans doute dépassé, mais à laquelle il a emboîté le pas tout aussi aveuglement que tout le monde.) On sent que chez tous, le rôle du "jargon" psychanalytique, à grand renfort de noms en latin et en grec, c'est d'évacuer dans l'observateur d'Eros (promu "psychanalyste") toute trace de mouvement érotique, faire de lui un pur Cerveau, et d'Eros (voire même, du patient qui se confie entre ses mains) un o b j e t - l'objet d'une science objective, impassible, souveraine. Mais ce qu'on croit saisir et sur quoi on discourt ainsi est aussi peu "Eros", que le cadavre d'un homme qu'on dissèque dans l'amphithéâtre n' e s t cet homme - l'homme vivant qu'il fut.

Le don de sympathie, s'il restitue au patient sa qualité humaine et rend possi-

ble une communication au niveau humain, ne crée pas pour autant une intelligence de la nature d'Eros. Ni même ce correctif indispensable à la pratique psychanalytique : le regard attentif et scrutateur sur soi-même l("auto-analyse" comme l'appelait Freud), qui joua un rôle crucial dans le développement de la pensée de Freud et de sa connaissance de la psyché. Il est le garant d'une probité et la voie d'une profondeur qui firent la grandeur de Freud (et auxquelles un Jung tourna le dos). Mais s'il permet de voir à l'oeuvre les rouages d'une machine, à lui seul il ne suffit pas à faire sentir le souffle qui anime la machine psychique, qui vient de beaucoup plus loin que nous, et qui échappe à toute "mécanique". Ce que le poète en nous sait, et qui échappera à jamais au "savant"...

N'empêche qu'il fallait absolument passer par là : un grand coup de balai et une grande bouffée d'air, pour chasser (ne serait-ce d'abord que parmi les plus éveillés) les antiques fantômes et ces relents de honte, de dégoût, de remords et de peur. Un fier nettoyage, oui, là où ça cocotait dur en vase ultra-clos et comprimé, depuis au moins dix millénaires si ce n'est cent ou mille. Une percée décisive dans notre longue histoire. Percée d'un style tout différent certes, mais non moins décisive que celle accomplie par Withman, près d'un demi-siècle plus tôt. Mais peut-être l'une et l'autre sont-elles plutôt comme les deux toutes premières b r ê c h e s amorçant une plus vaste percée encore, laquelle est entraînée de se poursuivre laborieusement depuis plus d'un siècle.

J'avais pensé l'appeler la "libération d'Eros", cette percée capitale, mais ce n'est pas tout à fait ça. Il ne s'agit pas de "déchaîner" Eros, d'encourager (disons) les sympathiques et parfois encombrants chiens et chats que nous portons en nous à faire la loi au Maître de maison, monter sur les tables et lui arracher le pain de la main ou de la bouche. Il s'agit de libérer non pas Eros, chiens fougues et chats lascifs, pour qu'ils en prennent à leur aise, mais bien de l i - b é r e r l ' â m e . Libérer l'âme de la peur . Et la racine de la peur de l'âme est sa peur d'Eros. Libérer de la peur, c'est ni plus ni moins que l i b é r e r d e l a p e u r d ' E r o s .

Quand le Maître de maison cesse d'avoir peur de ses chiens et de ses chats enfermés et sauvages qui hurlent et qui grognent et qui miaulent et qui feulent à l'envi, il ne songe plus à les river à des chaînes ni à les laisser macérer dans des niches et des cages. Quand chiens et chats ne sont pas maltraités, ils ne songent pas à se défouler Dieu sait comment et à vous faire des concerts pas possibles, monter sur les lustres et sur les tables (pour autant du moins qu'on ne les y encourage). Quant à la façon dont ils jouent et s'ébattent entre eux et avec ceux des voisins (et grand bien leur fasse !), c'est leur affaire à eux. Et celle du bon Dieu qui, il y a de cela déjà très longtemps, a pris soin de leur montrer en Personne comment ils devaient y faire !

(79) Râmakrishna - ou le mariage de la Mère et d'Eros

(20 novembre) (*) De laisser entendre ici, à la lumière de ma propre expérience, que le vécu érotique peut être une voie vers Dieu, et même être la forme choisie par Lui d'une "Union mystique" de l'âme avec Lui, sonnera comme un sacrilège aux oreilles chrétiennes, pour lesquelles "Eros" ou "La chair" gardent encore leurs relents de souffre et d'enfer. Et sans doute faut-il reconnaître que les fameux "entraînements" de la chair mènent plus souvent vers l'enfer (un enfer des plus terrestres et transitoires, heureusement !) que vers Dieu. Mais qu'Eros puisse mener à Dieu, et même que l'Union puisse prendre forme érotique, est chose reconnue dans l'hindouisme depuis longtemps, même si les Maîtres n'en parlent (et pour des bonnes raisons) qu'avec réserve et discrétion. Sri Râmakrishna y fait allusion plusieurs fois (**), en laissant entendre que c'est là une voie très casse-cou (qualifiée par lui de "voie héroïque") vers la Mère divine, et que rares sont ceux qui arrivent au bout.

(*) Voir signe de renvoi à la présente note dans la note précédente "Deux Prométhées pour une Mission - ou des chiens, des chats et des hommes", page N 275.

(**) Ma lecture de Râmakrishna, comme la presque totalité de mes lectures de "grands spirituels" ou de mystiques, est toute récente. Je n'aurai jamais tant lu dans ma vie que depuis le mois de mars de cette année ! Des lectures dans la foulée de mon expérience "mystique", avec le désir avant tout d'en confronter les enseignements à l'expérience d'autres "spirituels" et à ce qu'ils en ont tiré. Ma source pour Râmakrishna est le recueil bien connu de ses enseignements, sous forme d'aphorismes, recueillis dans les dernières années de sa vie par ses disciples vivant alors auprès de lui. La version française, sous le titre "L'enseignement de Râmakrishna", éditée par Jean Herbert, est parue chez Albin Michel (1972).

La convergence de ma propre expérience avec beaucoup de ce que j'ai pu apprendre de celle de Râmakrishna, est venue comme une surprise. C'est chez lui seulement, jusqu'à présent, que j'ai pu lire ce que je savais par mon expérience du rêve : que "la divine Mère" (qui est le nom préféré de Râmakrishna pour désigner Dieu) peut apparaître à l'adorateur aussi bien sous le visage de la Mère, ou du Père, ou sous celui de l'Amante, ou de l'Amant, et même sous celle de son propre enfant ; en fait, Elle (ou Il) peut prendre n'importe quelle forme humaine, animale ou même celle d'objets (censés "inanimés") pour se manifester à nous !

La principale différence que je vois entre mon expérience de Dieu et celle de Râmakrishna, c'est que la sienne est aussi peu "intellectuelle", la pensée y participe aussi peu qu'il est possible ou pensable. Elle se situe avant tout au diapason extrême de l'extase mystique, au point même que Râmakrishna semble avoir du mal à concevoir qu'une relation vivante à la "Mère divine" puisse avoir lieu et se développer à un diapason beaucoup plus modéré, "low-key". Il n'est pas étonnant qu'au régime où il a vécu, il n'ait pas fait de vieux os (et ce n'était d'ailleurs nullement là son intention) : il est mort en 1886, à l'âge de cinquante ans.

Lui-même a vis-à-vis du sexe une attitude de refus viscéral, d'antoganisme, qu'il s'efforce de communiquer à ses adeptes. Attitude d'autant plus forte, sûrement, qu'on sent en lui une nature ardente, émotive, qui "partirait" au quart de tour s'il n'y veillait. Il "partait" bel et bien, d'ailleurs, mais en extase, à la vue parfois de la première femme venue, en qui il reconnaissait "la Mère divine". L'attirance érotique et l'énergie érotique qu'elle libérait était transmutes instantanément en énergie d'ordre supérieur, d'où fusait la perception de la Mère et l'extase.

Râmakrishna disait d'ailleurs que toute femme incarnait la divine Mère - et pour moi ce n'est là ni façon de parler, ni "superstition". C'est bien ainsi que j'ai moi-même ressenti "la Femme" ma vie durant. (Du moins jusqu'à l'an dernier encore.) Mais pour Râmakrishna, une fois qu'une femme (y compris son épouse légitime) était perçue comme "Mère", la pulsion érotique vers elle était de ce fait même et à l'instant désamorcée, par l'entrée en action immédiate du tabou de l'inceste (plus puissant en lui qu'en quiconque) ; ou plus exactement, la pulsion était non pas désamorcée mais détournée ailleurs, au delà d'elle, vers la Mère extra-charnelle qui contient et pénètre et reçoit toutes choses.

Il ne semble pas que Whitman percevait Dieu, et l'omniprésence de Dieu dans les choses, à travers l'archétype de la Mère, comme c'était le cas chez Râmakrishna (ou chez moi jusqu'à tout récemment encore). De toutes façons, la "voie héroïque" dont parlait Râmakrishna n'est évidemment pas celle suivie vraiment par Whitman, ni la mienne. Car Râmakrishna parlait d'hommes partis avec l'idée bien arrêtée de "chercher Dieu", et qui choisissent à cette fin telle voie ou telle autre qui leur paraît propice. (Croyant savoir déjà d'avance ce qu'ils cherchent au bout, la plupart sûrement, parmi ceux qui croient y être arrivés, y ont trouvé ni plus ni moins qu'un produit de leur imagination, stimulée par leurs lectures.) Mais Whitman, lui, n'a jamais eu idée de "chercher Dieu" ni rien de tel. S'il y avait bel et bien une quête en lui (comme je le suppose), elle devait se situer à un niveau inaccessible au regard avide du "moi", entièrement dérobé à la conscience. C'est Dieu qui a pris l'initiative de venir le trouver, lui Whitman, et il l'a fait de la façon qui Lui a parue la plus indiquée. Je présume que Whitman, dès les années qui ont précédé l'illumination, acquiesçait en son for intérieur à la pulsion d'Eros en lui, à l'ouverture particulière (et, il devait le sentir, irremplaçable) qu'elle lui donnait sur le Monde et sur autrui. Autrement, il n'aurait pu recevoir l'expérience comme il l'a fait, il aurait paniqué (comme d'autres, sûrement, ont paniqué...). Mais surtout, si Dieu S'est fait connaître à lui de cette façon, c'est (j'en suis persuadé) à cause de la mission dont par là-même il le chargeait.

Si je m'exprime de façon si catégorique sur Whitman, c'est parce que j'ai le fort sentiment que ma voie a été très proche par certains côtés de la sienne. Comme lui, Dieu est "venu me trouver" alors que j'étais loin de songer à lui, et à moi aussi Il s'est fait connaître tout d'abord en touchant aux cordes érotiques en mon être, en prenant le visage de la Bienaimée ou celui de l'Amant. A dire vrai, il y a huit ans déjà je m'étais senti appelé à porter aux autres un message sur Eros, sur la Mère et sur l'Enfant en l'homme (*). Puis j'ai compris que le temps n'était pas venu de délivrer un message, qu'il me fallait moi-même apprendre encore et mûrir. A présent le message s'est renouvelé de fond en comble, mais surtout : je ne suis plus mon propre messenger, mais celui d'un Autre. Tout comme Whitman lui aussi, même s'il n'en soufflait mot (et sans doute n'y avait-il pas lieu alors), était le messenger de cet Autre. Ou encore, messenger de cette "autre réalité", qu'il connaissait désormais de toute première main, dont il pouvait parler avec toute l'autorité intérieure, toute l'intime assurance de celui qui s a i t .

A ma première lecture des "Feuilles d'Herbe", il y a dix ans, et alors que le coeur du message encore m'échappait faute d'avoir vécu une expérience similaire à la sienne, pourtant déjà je me sentais parent de lui, par cette résonance "érotique" dans la perception des choses que je sentais en lui. Et par l'audace aussi qu'il avait de la laisser vibrer librement dans la façon dont il parlait des choses. (Une audace d'une toute autre portée, et d'un tout autre "prix", en ces temps-là qu'aujourd'hui !) J'y voyais comme une affinité de tempéraments sans plus, à un moment où la pensée d'une mission qui serait devant moi était bien loin, et où j'étais loin aussi de percevoir la mission de Whitman.

Ce sentiment de "parenté" s'est singulièrement confirmé avec l'expérience (que j'appellerais bien "mystique") de l'hiver dernier, et, allant de pair avec celle-ci, avec la révélation progressive de ma propre mission. La réflexion de ces derniers jours aidant, me confrontant à présent à des impressions plus anciennes de mes lectures de Bucke et de Whitman, reprises au printemps dernier, je vois

(*) Il s'agit de l'épisode de l'écriture de "L'Eloge de l'Inceste" (je m'excuse pour le titre un peu tapageur !), dont il est question dans Récoltes et Semailles à deux reprises, en passant : dans l'avant-dernier alinéa de la section "Le Guru-pas-Guru - ou le cheval à trois pattes" (ReS I, 45) et dans la note (n° 43) qui y réfère, et dans la note "L'Acte" (ReS III, 113). C'est au cours de cette réflexion, qui s'est poursuivie entre les mois de janvier et juillet 1979, que je me suis lancé pour la première fois de ma vie dans ce que je pourrais appeler une "réflexion philosophique" systématique. Elle a porté en tout premier lieu sur le jeu des forces cosmiques originelles "féminines" et "masculines", que je voyais s'incarner alors dans les deux archétypes de "la Mère" et d'"Eros". Cette réflexion est reprise et développée quelque peu, dans une optique plus modeste et plus terre à terre, dans la troisième partie de Récoltes et Semailles, "La Clef du Yin et du Yang" (fin 1984), et dans l'appendice "Les Portes sur l'Univers" (en mars-avril 1986).

se dégager une compréhension embryonnaire des missions de l'un et de l'autre. (En attendant de parvenir aussi à une meilleure connaissance du message et de la mission de Edward Carpenter.) Il devient clair que ma mission prolonge de quelque façon celle de Bucke, le prophète de l'avènement d'une "conscience cosmique" commune à tous les hommes. Et aussi, d'une façon plus immédiate et plus essentielle peut-être, celle de Whitman : réconcilier l'homme avec Eros, qui au fond l'effraye dans sa puissance incomprise, d'autant moins contrôlable qu'elle effraye...

Et le réconcilier avec la Mort. (Comme Whitman, qui "savait", s'est efforcé aussi de le faire.) C'est une m ê m e peur, au fond, qui sépare l'homme de la pulsion de vie en lui, et de sa propre mort. Se réconcilier, c'est aimer, Aimer Eros, la pulsion de vie et de connaissance en nous, et aimer la Mort : l'éternelle Amante d'Eros, éternellement enlacée à lui, et en même temps la M è r e qui éternellement l'enfante...

(⁸⁰) Walt Whitman (3) - ou prédiction et vision

(19 novembre) (*) Ces critiques-biographes de Whitman ne se rendent pas bien compte, je crois, que des attitudes qui apparaîtraient rétrogrades dans le contexte contemporain totalement changé, étaient généreusement progressistes voire d'avant-garde de son temps, il y a plus d'un siècle. Déjà l'expérience de la Guerre Civile américaine, qui laissa sur Whitman une empreinte profonde et indélébile, fit beaucoup mûrir le nationalisme flamboyant de ses plus jeunes années (**).

Replaçant au besoin certains passages de ce manifeste poétique (***) dans le contexte historique qui fut le sien, je sens à travers ces pages inspirées une profondeur et un souffle visionnaire digne du Whitman du "Chant de Moi-même".

(*) Voir signe de renvoi à la présente note dans la note "Walt Whitman (1) - ou mariage d'un poète" (n° 76), page N 269.

(**) Il est à peine besoin, j'espère, de souligner que ce nationalisme frais émolu ne prend jamais chez Whitman des accents belliqueux ou arrogants vis-à-vis des autres nations. De façon générale, dans toute sa vie après la révélation mystique de juin 1854, il était animé vis-à-vis de tous les hommes, comme vis-à-vis de tout être vivant sans exception, d'une bienveillance qui (à ma connaissance) ne s'est jamais trouvée en défaut.

(***) Il s'agit de la longue Introduction-manifeste qui ouvre l'édition originale des "Feuilles d'Herbe" de Whitman, dont il venait d'être question dans la note (citée dans l'avant-dernière note de b. de p.) que la présente note complète.

Vision forte et généreuse, liant le devenir d'une grande nation qui vient de naître et qui cherche son identité et sa voie, à son aptitude à produire des grands poètes et à entrer avec eux dans une relation d'écoute mutuelle et de dialogue créateur. Une vision comme nul autre avant lui n'aurait pu la concevoir dans toute sa hardiesse, ni sans doute n'aurait osé la dire.

C'est là toute autre chose qu'une simple p r é d i c t i o n . Son rôle est tout autre et elle est d'une toute autre portée. Qu'elle ne se réalise pas dans tels délais (auxquels peut-être celui qui conçut la vision lui-même croyait...), voire même qu'elle ne doive se réaliser jamais, cela n'enlève rien à sa grandeur, ni à la secrète fécondité qui est sienne. Le poète, dans un de ces moments bénis, de ces moments de force comme peu d'êtres ont le privilège d'en connaître dans leur brève existence, voit une Mission ouverte à un peuple et à une nation qui viennent d'émerger sur la scène du Monde : une Mission digne du poète, et digne de ce peuple qu'il aime et qu'il a su pressentir dans ce qu'il y a en lui de meilleur. Ce que l u i - m ê m e , ayant vu, avait à faire, il l'a fait pleinement : d i r e sa vision, et ê t r e f i d è l e à la Mission entrevue. Il n'est au pouvoir de personne de faire plus : aux autres d'êtres fidèles au meilleur en eux-mêmes, et par là-même à leur mission, à celle qui leur est particulière, et à celle aussi, intimement liée à celle-ci (et invisible encore à tous sauf à un seul), qui leur est commune comme fils d'un même peuple, comme citoyens d'une même nation.

Le poète, avant peut-être que l'heure encore ne soit mûre, a montré à tous (à ceux du moins qui se soucient d'entendre et de voir) une voie p o s s i b l e . Une voie cachée dans les limbes diffuses des choses encore non nées, des choses qui attendent les mains des hommes de coeur pour les accueillir et les porter au jour et les faire être et croître et devenir. Si l'appel jusqu'à aujourd'hui encore ne fut pas entendu par le grand nombre, la vision ne fut pas pour autant moins vraie et moins féconde, et le possible non-né encore n'appelle pas avec moins de force par cette voix qui se tut, et qui pourtant n'est pas éteinte et aujourd'hui encore nous interpelle.

(81) Les ancêtres de l'homme - ou en route vers le Royaume !

(13 et 16 novembre) (*) Bucke passe en revue d'abord quatorze cas de "conscience cosmique" qu'il considère comme "principaux" ou "majeurs" : ceux où l'accession

(*) Voir signe de renvoi à la présente note dans la note "Richard Maurice Bucke - ou l'apôtre de l' a u t r e réalité (n° 74), page N 249.

à cet état de conscience supérieure lui paraît indubitable et particulièrement marquée, et où elle est, de plus, attestée par une oeuvre marquante dans l'histoire de l'esprit de l'homme. En plus des huit cas que je viens de mentionner, les six autres sont saint Paul, Plotin, Bartholomé Las Casas, Francis Bacon (que Bucke considère comme l'auteur véritable des oeuvres généralement attribuées à Shakespeare), William Blake, Honoré de Balzac. Dans le chapitre qui fait suite à celui passant en revue les quatorze cas majeurs, il en examine encore trente-six autres qu'il qualifie de "additionnels - certains moindres, imparfaits ou douteux". Parmi ceux-ci, les noms les plus connus sont ceux des trois prophètes juifs Moïse, Isaï, Gidéon, à côté de Lao-Tseu, Socrate, Roger Bacon, Pascal, Spinoza, Swedenborg, Pushkin, Emerson, Tennyson, Henry David Thoreau, Sri Râmakrishna. Dans ces cas "additionnels" figurent une vingtaine d'américains contemporains de Bucke (*), parmi lesquels les plus connus sont Emerson et Thoreau déjà nommés, mais dont la plupart (sur leur demande sans doute) ne figurent que par leurs initiales, et certains sont d'humble extraction et condition. La plupart parmi eux n'ont pas laissé de traces visibles dans l'histoire de leur temps, et ils étaient assurément loin d'une telle ambition ! Leur rayonnement spirituel autour d'eux n'en est pas moins indéniable et visiblement exceptionnel, sur la foi des témoignages que cite Bucke, dont parfois le sien.

Pour ma part, pendant les bientôt soixante ans que j'ai déjà roulé ma bosse je n'ai eu connaissance, jusqu'à présent, que d'une seule personne d'un rayonnement comparable (**) (sans qu'elle ait été favorisée pour autant, à ma connaissance, par une "illumination" cosmique ou autre). La déspiritualisation de l'époque actuelle m'apparaît, par contraste, d'autant plus frappante.

Selon leur propre témoignage, l'évolution spirituelle de plusieurs des hommes dont nous parle Bucke a été fortement marquée par la lecture des "Feuilles d'Herbe"

(*) Cette circonstance et de façon générale, la "distribution chronologique" des 50 cas retenus par Bucke sur plus de trois mille ans d'évolution humaine, le conduisent à conclure que (conformément à la thèse principale de son livre) l'occurrence des cas de "conscience cosmique" dans l'humanité est en état d'augmentation progressive, comme il se doit d'après le modèle évolutionniste pour l'acquisition d'une qualité nouvelle par une espèce. Peut-être qu'il y a bien augmentation, mais la petite liste de Bucke paraît un argument bien faible, et il est douteux qu'on puisse jamais établir une telle chose par une méthode statistique aussi fruste. Il semble impossible de décider s'il n'y a pas eu des milliers, voire des millions de cas de "conscience cosmique" à travers les âges, qui échappent à toujours à la grossière mémoire de l'Histoire, et dont la répartition probabiliste dans le temps nous restera à jamais inconnue ! Comme toute grande vision, celle de Bucke échappe à toute argumentation qui après-coup essaierait de la "démontrer" ou seulement de la rendre plausible, même si celle-ci peut jouer un rôle psychologique utile pour approfondir cette vision ou pour la communiquer à autrui.

(**) Je pense ici à Marcel Légaut, comme le lecteur l'aura sans doute deviné.

de Whitman. En plus du cas de Edward Carpenter (qu'à bon droit sûrement Bucke compte au nombre des "cas majeurs" de conscience cosmique), et de celui de Bucke lui-même (*), je signalerais ici celui de H o r a c e T r a u b e l. Bucke le connaissait bien personnellement, et il faisait partie comme Bucke du petit cercle de proches amis du poète. De 39 ans plus jeune que Whitman (il était né à 1858), Traubel fut très proche de lui dans ses dernières années surtout, et recueillit auprès de lui, au cours de conversations amicales notées fidèlement au jour le jour, un grand nombre de souvenirs et de commentaires de toutes sortes. Ces notes de Traubel ont été publiées cahin-caha entre 1906 et 1964, en cinq volumes répartis entre trois éditeurs différents et dès à présent introuvables tous les cinq - alors que pululent les biographies et "études" sur Whitman écrites par des auteurs qui n'étaient pas nés quand il est mort, et qui ne l'ont jamais connu que par archives interposées ! Décidément, aujourd'hui encore et près de cent ans après la mort de Whitman, il y a toujours quelque chose qui cloche dans la relation du "public" (et ne serait-ce que des milieux littéraires et ceux de l'édition) à un homme et à un poète qui de son temps fut surtout vilipendé (tant il était en avance sur lui comme il l'est aussi sur le nôtre), et que néanmoins on s'accorde depuis longtemps (fut-ce à son corps défendant) à considérer comme le plus grand poète américain.

Pour en revenir à ce que Bucke désigne par "conscience cosmique", il faudrait prendre soin de distinguer entre deux choses assez différentes. Il y a d'une part l'état d'illumination lui-même, qui (selon les termes de Bucke) marque "l'entrée dans la conscience cosmique". Le plus souvent il ne dure que quelques instants. (Le cas le plus long dont on ait connaissance serait celui de Pascal, chez qui il se prolongea sur deux heures entières!) D'autre part il y a la connaissance impartie par l'illumination. Presque impossible à traduire en paroles, cette connaissance est la plus vivement présente dans les jours et les semaines qui suivent l'illumination. Mais alors même que de nécessité elle doit s'estomper, elle n'en reste pas moins une connaissance permanente, faisant désormais corps intimement et à jamais avec l'être. Cet état de conscience, caractérisé par la présence, plus ou moins vive et agissante selon les moments, d'une connaissance de première main,

(*) Bien sûr, Bucke ne s'est pas inclus lui-même dans les cinquante cas de "conscience cosmique" qu'il a rassemblés. Mais il nous donne un aperçu de son expérience illuminative, comme aussi de sa vie peu ordinaire, dans des pages trop courtes hélas (pages 7-11) de l'Introduction à son livre. Je réfère également à la sympathique préface de George Moreby Acklom (datée de 1946), où il donne d'autres détails hauts en couleurs sur la vie et le personnage de Bucke, sans malheureusement nous confier d'où il les tient. Peut-être du livre de Bucke "Man's moral nature" déjà cité ailleurs ? (Voir note de b. de p. (**)) page N 250 dans la note n° 74).

fruit d'une expérience immédiate d'une vivacité indicible, m'apparaît donc comme un état de maturité particulier, se plaçant haut au dessus, certes, de celui qu'on se rencontre communément même dans les milieux dits "éclairés" ou "spirituels".

Je présume que cet état de maturité, caractérisé par l'intime connaissance de certains aspects les plus essentiels de la réalité spirituelle, peut être atteint par d'autres voies que par la voie "illuminative" ou, plus restrictivement encore, par une expérience répondant aux critères objectifs que Bucke a essayé de dégager, pour lui donner le nom de "illumination cosmique" (82). Bucke lui-même n'a pas l'air de s'exprimer clairement à ce sujet (*). Je ne suis pas sûr non plus que dans son emploi du terme "conscience cosmique", il distingue nettement entre les deux stades très différents : le stade "illuminatif" de la vision immédiate, au sens le plus fort du terme, et celui d'un état de maturité permanent, avec une "vision" encore, durable et inaliénable cette fois mais en revanche diffuse et infiniment moins vive.

Dans la vision évolutionniste de Bucke (que je fais mienne sans réserve !), sans doute faut-il s'attendre que l'espèce humaine accèdera d'abord (au cours de siècles, voire plutôt de millénaires) à l'état de maturité "cosmique", réalisé à présent seulement chez quelques rares "précurseurs" - les véritables "ancêtres de l'homme" ! Qu'à ce moment des états d'illumination passagers plus ou moins durables seront devenus relativement communs, au point que la plupart des hommes en connaîtront un ou plusieurs au cours de leur existence. Que cette faculté de "vision illuminative" elle-même, de sporadique qu'elle était, s'étendra progressivement dans la vie des hommes, et qu'au bout d'un temps peut-être beaucoup plus long encore, elle sera finalement devenue une faculté permanente et commune à tous, au même titre que le sont aujourd'hui nos facultés sensorielles ou mentales ordinaires.

Ce serait-là, dans toute la plénitude du terme et englobant l'humanité entière (et non seulement tels rares "élus"), l'avènement du "Royaume de Dieu" sur terre - le "Paradis perdu" enfin retrouvé, mais renouvelé,

(*) (21 novembre) En parcourant le livre de Bucke, je suis pourtant tombé tantôt sur le passage suivant (page 344) :

"Il faut se rappeler que l'illumination qui vient progressivement peut être aussi complète que celle qui est instantanée. Pourquoi il y a de telles différences dans les modalités de l'éveil d'un cas à l'autre ne peut à présent être expliqué."

Je doute d'ailleurs qu'il en existe une "explication", au sens où l'entendait Bucke, fils d'une époque imbue d'esprit positiviste. Plutôt je dirais que l'Esprit de Dieu souffle où Il veut et comme Il veut...

transfiguré par cette connaissance plénière "du bien et du mal" et de l'essence des choses qui nous fut, dit-on, refusée d'abord à l'Aube des temps...

Certes, la grande Mutation devant nous ne va pas déboucher tout droit sur le Royaume promis. Plutôt, elle sera comme le dé-verrouillage d'une porte qui nous maintenait prisonniers, et qui ouvre sur une contrée immense, sauvage et inconnue. A travers elle il nous faut frayer nos voies, qui doivent nous mener infiniment loin au delà encore de l'horizon lointain entrevu dans les brumes, qui sans cesse recule devant nous alors que nous avançons vers lui. Voyage d'aventure dont homme ni Dieu ne dressera d'avance la carte ni l'itinéraire. C'est le voyageur lui-même qui jour après jour crée et le voyage et l'itinéraire, en tête-à-tête avec le pays qui l'entoure et déjà se fait proche, alors que le but semble oublié, perdu dans le lointain...

Pourtant, sans avoir à être prophète, je m'avancerai à dire quel est le tout premier pas devant nous qu'il nous faudra franchir. C'est de comprendre qu'il est plus urgent d'apprendre à vivre en paix avec soi-même et avec son frère, que d'acquérir ou de posséder des biens (matériels ou autres), de se "faire une situation", ou de sonder la structure des nébuleuses ou des électrons.

(82) "Connaissance cosmique" et conditionnement

(16 novembre) (*) Les cas d'illumination que Bucke étudie sous le nom de "cosmique" semblent être, plus ou moins, ceux qui dans la tradition mystique védantique, chrétienne ou musulmane ont été décrits comme correspondant aux étapes les plus élevées de l'"expérience mystique", de la "réalisation de Dieu". Le découpage qu'opère Bucke parmi les très nombreux cas connus d'illuminés, en incluant dans sa confrérie "cosmique" des mystiques plus ou moins "officiels" comme Jakob Behmen et John Yepes (saint Jean de la Croix), et en omettant d'autres comme Maître Eckehart ou sainte Thérèse d'Avila, n'est pas toujours entièrement convaincant, même pour un ignorant comme moi. Il tient peut-être plus, parfois, au hasard des lectures personnelles de Bucke (qui n'était nullement un historien spécialisé dans la longue histoire du "phénomène mystique"), qu'à des critères de discrimination objectifs. De toutes façons, le genre de "phénomène" qu'il étudie échappe visiblement, malgré tous ses valeureux efforts, à toute velléité de classification "scientifique" au sens courant du terme. Bucke était d'ailleurs conscient

(*) Voir signe de renvoi à la présente note dans la note précédente, page N 285.

tout le premier du "flou" qui, par sa nature même, doit entourer une notion comme celle de "conscience cosmique" ou d'"illumination cosmique" qu'il essaye de dégager. Celle-ci en effet embrasse un spectre continu d'expériences et d'états psychiques, s'étendant sur un champ virtuellement illimité vers le haut, et vers le bas touchant aux confins de l'état de conscience ordinaire d'hommes ayant seulement une ouverture intellectuelle et un sens moral hors du commun.

Même parmi les quatorze cas de "conscience cosmique" que Bucke met en avant comme "majeurs" (*), certains ne m'ont pas parus convaincants. De plus et surtout, certains des comportements et des paroles de tels de ces hommes paraissent contraires à la "connaissance cosmique" telle que la décrit Bucke (cela du moins qui est exprimable en claires paroles, et qui semble bien être "le même" d'un état d'illumination à un autre). Je pense notamment à cette connaissance (qui m'est bien familière, pour m'être venue par un processus de maturation progressive), que l'harmonie cachée du Monde et de son incessant devenir est de telle nature qu'à longue échéance, toute chose et tout événement finissent infailliblement par concourir à leur façon au bien et à la félicité ultimes de chacun et de tous. Cette connaissance est contredite de façon brutale et irréductible par la croyance en les tourments éternels de l'enfer, croyance que partageait pourtant Jésus (et s'il n'a pas eu, lui, la conscience cosmique, celle-ci ne garderait plus grand sens !), ainsi que Saint Paul et sûrement la grande majorité sinon tous parmi ceux des "illuminés" que retient Bucke qui furent membres d'une Eglise chrétienne. J'ai l'impression que Bucke avait tendance à minimiser ou à oublier, parfois même à escamoter un peu pour les besoins de la démonstration, le fait que même l'illumination la plus totale, une fois qu'elle a cessé, n'élimine pas pour autant (pas totalement du moins) les oeillères dues au conditionnement culturel. Celui-ci aura tendance à recouvrir plus ou moins l'authentique connaissance spirituelle, laquelle se trouvera plus ou moins mitigée ou neutralisée par les idées en cours du milieu culturel ambiant.

Chez lui-même Bucke, ainsi que chez des hommes comme Walt Whitman, Edward Carpenter, peut-être aussi Horace Traubel, il n'y avait pas à proprement parler de présupposés religieux (si ce n'est tout au plus sous forme négative !). Les autres présupposés culturels me semblent avoir été chez eux relativement bénins, ou alors leur acquiescement et leur fidélité aux enseignements de l'illumination plus poussés et plus efficaces que chez d'autres, et appuyées par un travail d'approfondissement plus conséquent. Toujours est-il qu'il m'a semblé que la "connaissance cosmique" est restée présente en eux sous une forme plus pure, moins

(*) Voir pour ces cas le début de la note précédente, que la présente note commente.

tamisée par les "grilles" culturelles, que chez beaucoup d'autres "hommes cosmiques".

(⁸³) Le Créateur et la Présence - ou le double visage

(14 novembre) (*) Pour cet épisode de mon adolescence, je renvoie à la section "La cascade des merveilles - ou Dieu par la saine raison" (n° 30). A ce moment d'ailleurs, ni à aucun autre depuis, je n'ai hésité à accorder à cette Intelligence souveraine en oeuvre dans l'Univers le nom consacré de "Dieu", nonobstant les convictions athées dans lesquelles j'avais été élevé et dont je me suis alors séparé sans sentiments ni de regret ni d'allégresse - comme j'aurais rectifié en passant une erreur sans grande conséquence...

La pensée me vient que l'idée d'une " a u t r e r é a l i t é " me venant par la voix posée et chaleureuse de Bucke dans mon âge mûr (vers 1973), toute aussi irrécusable que celle de Dieu-le-Créateur que j'avais acceptée (sans trop m'y arrêter alors) comme jeune homme près de trente ans plus tôt (en 1944), est en quelque sorte c o m p l é m e n t a i r e de celle-ci. Il y a d'une part la grande I n t e l l i g e n c e créatrice, Architecte de l'Univers et force motrice active tout au cours de l'E v o l u t i o n de la vie sur la terre ; et d'autre part il y a l'intime et discrète P r é s e n c e , agissant d a n s n o t r e p r o p r e ê t r e en certains moments exceptionnels. (Ou peut-être même en tout moment, mais je n'en avais alors encore jamais fait l'expérience, ou n'avais pas su encore la déceler...) Je ne me rappelle pas que quelque chose ait "fait tilt" en lisant le livre de Bucke. Mais au niveau subconscient tout au moins cette connaissance déjà acquise, celle de l'Architecte de l'Univers, devait être présente sûrement et contribuer à me rendre moins étrange, voire quasiment familier et attendu peut-être, le message de Bucke.

Logiquement bien sûr, ce n'est nullement une chose qui aille de soi que les deux "Etres" que j'avais rencontrés là à trente ans d'intervalle, sur le chemin des idées-reconnues-vraies sinon encore comme des réalités tangibles, soient bel et bien l e m ê m e . Je ne me rappelle pas que Bucke mentionne ni la question, ni la réponse. Mais je présume que c'était là une chose qui pour lui allait tellement de soi, tant elle faisait corps avec la connaissance impartie par l'illumina-

(*) Voir signe de renvoi à la présente note dans la note "Richard Maurice Bucke - ou le prophète de l' a u t r e réalité" (n° 74), page N 253.

tion, que l'idée ne lui serait pas venue de dire la chose en toutes lettres (*). Et pour moi en lisant son livre, même sans illumination, il devait bien en être de même : il devait être bien entendu pour moi, au niveau de l'informulé, que ces deux Etres, le transpersonnel et le personnel, n'en faisaient qu'un seul ; et par là-même aussi, que la "Présence vivante" dont parlait Bucke, perçue de façon tellement différente d'un être à un autre (pour ceux du moins qui avaient le privilège de La percevoir bel et bien...), n'est pourtant qu'une seule et même Présence de l'un à l'autre, que c'était un seul et même Etre qui se manifestait à l'un et à l'autre.

Et après tout, ce n'est pas là autre chose, au fond, que le contenu essentiel de mon affirmation " D i e u e s t l e R ê v e u r ". La "Présence de Dieu" en moi, ou la "Parole" de Dieu, a bien été vécue d'abord comme celle du R ê v e u r . Il est vrai que pendant près de dix ans je ne me suis pas douté que ledit Rêveur, que je croyais m'être personnel, n'était autre que D i e u en personne, mais oui ! Là ce n'était certes pas une chose que j'aurais prise comme "allant de soi" ni même que j'aurais devinée - mais elle m'a été r é v é l é e ; pas, il est vrai, par une chose aussi extraordinaire qu'une "illumination" (je n'y ai jamais eu droit encore, à cette faveur-là !), mais par la voie tout ce qu'il y a d'"ordinaire" du rêve. Et, comme il en va généralement du rêve, à mots couverts encore - libre à moi de les interpréter à ma guise et d'en faire ce que je veux ! (Mais à vrai dire, quand Dieu nous parle, que ce soit par le rêve ou par l'illumination ou de toute autre façon, c'est toujours à mots couverts, toujours "à voix très basse" tant que par notre accueil nous ne l'avons amplifiée. Et le sens que nous donnons à la Parole entendue, et l'aventure qu'elle nous propose, sont dans tous les cas et toujours à nos risques et périls...)

(*) (21 novembre) Réflexion faite, j'en suis moins sûr maintenant. Comme je le signale plus bas, pour Marcel Légaut la chose n'a pas l'air du tout d'"aller de soi", et on aurait plutôt l'impression qu'il n'y croit pas du tout (par réaction peut-être à son éducation "catholique bon teint"), mais qu'il s'abstient seulement de le dire, pour ne pas faire plus de vagues qu'il n'est absolument nécessaire, et vu que la chose n'a rien d'essentiel pour la vie de la foi. Pour ce qui est de Bucke, qui dans les parties I à III de son livre parle de l'Evolution en long et en large, il est pour le moins remarquable qu'il le fasse dans un esprit strictement positiviste, sans à aucun moment laisser entendre que l'Evolution puisse être autre chose que le jeu du hasard et de forces purement mécaniques, ou que lui, Bucke, pourrait avoir peut-être une idée personnelle dans la tête à ce sujet, même s'il devait juger plus opportun de ne pas en faire état. Situation quasiment en miroir avec celle de Légaut, l'un s'adressant à un interlocuteur imaginaire "catholique cultivé", l'autre à l'"athée éclairé" du siècle des lumières...

Pour ce qui est de Légaut (un de mes bons génies), je soupçonnerais quasiment qu'il ne croit pas du tout (oh hérésie suprême !) que le "Dieu" dont il a l'expérience et dont il parle à longueur de livres ait le moins du monde mis la main pour créer le Monde (à supposer même que ce Monde fut créé jamais...) ; ni même qu'il ait pouvoir de faire même le moindre des "miracles", c'est-à-dire de suspendre ne fut-ce que pour un moment (aux fins de nous impressionner peut-être ?) l'inexorable règne des lois naturelles, que nous enseignent (d'une façon si péremptoire) les sciences non moins naturelles. Toujours est-il que dans tous les livres de Légaut que j'ai lus, quand il ne peut s'empêcher de frôler ce pointilleux sujet et qu'il ne marmonne alors des sortes d'excuses embarrassées pour les auteurs des textes sacrés, il prend soin de se maintenir dans un mutisme prudent.

(⁸⁴) Invisibles semences - ou les clefs du Royaume

(21 novembre) (*) Je n'ai pourtant pas de doute à présent que cette lecture tout à fait "hors programme" du livre de Bucke qui m'était tombé dessus par le plus grand des hasards, et que j'allais plus ou moins oublier jusqu'au mois d'avril dernier encore (donc pendant une bonne douzaine d'années), n'a pas été pourtant sans laisser en moi une semence. Un des signes dans ce sens, c'est que cela fait onze jours aujourd'hui et une bonne quarantaine de pages que de fil en aiguille j'ai été amené à consacrer à Bucke, à son livre et à tout ce qui tourne autour. (Les notes s'enchaînant irrésistiblement aux notes pour rendre compte des entrées en scène inopinées, après Bucke lui-même, de Whitman, Carpenter, Légaut, Freud, Râmakrishna... - tout un ballet de "mutants" !, et pas moyen de stopper...) Et un autre tel signe, c'est qu'au mois d'avril, alors que j'émergeais tout juste de ces mois intenses que je venais de passer à l'écoute des messages à hautes doses et ultra-denses que m'envoyait Dieu-le-Rêveur, ma toute première lecture à part celle de la Bible, et plus ou moins parallèlement à elle, ça a été "Cosmic Consciousness", providentiellement retrouvé parmi mes vieux livres.

Je l'ai dévoré de A à Z en l'espace de deux jours ou trois. Cette fois, il suscitait en moi une toute autre résonance ! Ce qui m'était le plus précieux, c'était de trouver réuni là tant de témoignages de première main d'hommes qui, comme moi, avaient fait une rencontre de Dieu (ou de l'"autre réalité", ou quelque

(*) Suite de la note "Richard Maurice Bucke - ou le prophète de l' a u t r e réalité" (n° 74).

autre nom qu'on lui donne...), et dont la vie, comme la mienne maintenant même, en était sortie transformée de fond en comble. Dans ces dispositions, le propos particulier du livre, à savoir la grande vision évolutionniste de Bucke, m'apparaissait secondaire tant elle me paraissait aller de soi ! Si j'ai été amené pourtant ces derniers jours à en parler avec quelque détail, c'est surtout, je pense, parce que j'écris pas que pour moi. La vision prophétique de Bucke, même si elle s'inscrit dans une vision à très long terme, n'en est pas moins inséparable de celle que j'annonce à présent et qui, elle, concerne en tout premier lieu l'avenir immédiat : la Mutation devant nous, cette gigantesque Percée évolutionniste sous la poussée de Dieu. Celle qui s'ouvrira sur les voies, obscures encore et qu'il nous appartiendra de frayer, menant à ce Royaume depuis longtemps promis et espéré, et entrevu dans une optique différente par le regard visionnaire de Bucke...

Mais pour en revenir à ma première lecture de son livre, au début des années 70, en me mettant en contact (ne serait-ce d'abord qu'au niveau de la seule pensée) avec une "autre réalité", une réalité spirituelle, elle a dû contribuer sa part pour le travail intérieur qui s'est accompli en moi dans les trois ou quatre années après avril 1974. Je pense ici, bien sûr, à mes contacts avec les moines bouddhistes du groupe Nihonzan Myohoji, adeptes de Fujii Guruji (*). C'est aujourd'hui pour la première fois, sûrement, que je songe à faire le rapprochement. En apparence, il n'y avait guère rien de commun entre ces moines animés par une foi réelle mais souvent bien fruste en comparaison avec la connaissance d'un Maurice Bucke, une foi inextricablement mêlée à la gangue de la crédulité ou de la superstition, et à une soumission inconditionnelle à l'autorité spirituelle et morale de celui qu'ils s'étaient choisis comme Maître. Et pourtant, au delà de ces différences importantes certes, je suis sensible à présent à une parenté d'esprit entre ces moines vivant une vie de foi religieuse, et l'esprit émanant du livre inspiré et sans prétentions de Bucke. Chez lui comme chez eux, il y avait une égale attention, un égal respect pour cette réalité invisible qui, dans le monde moderne, est presque universellement ignorée ou méprisée, et que moi-même pendant toute ma vie avais eu tendance à oublier, sinon à totalement ignorer.

A un niveau terre-à-terre, jusqu'au printemps dernier le seul effet visible de ma lecture de Bucke une quinzaine d'années avant, se situe lors d'un voyage-éclair aux Etats-Unis en 1977 (**). Flanant dans les pas-perdus de l'aéroport de

(*) Au sujet de ces moines et de Fujii Guruji, voir les sections n° 70 et suivantes, et les notes n°s 60 - 66 et 71.

(**) Cela faisait alors déjà cinq ans que je ne faisais plus de voyage professionnel en tant que mathématicien (conférences etc). J'ai fait le voyage pour voir

mon dernier fils, Jean (qui avait alors quatre ans) et sa mère dans le New Jersey. La visite n'a pas été un succès : c'est la dernière fois que je les ai vus...

New York en attendant l'avion qui devait me ramener à Paris, je suis tombé sur les "Feuilles d'Herbe" de Whitman dans le kiosque à livres (mais oui !) - le livre justement dont Bucke chantait monts et merveilles. C'était de plus, coup de pot assez dingue, la jolie réédition par Cowley de l'édition originale de 1855, la vraie de vraie ! C'est comme ça que j'ai fait connaissance de la poésie de Whitman, et même, d'emblée, avec ce qu'il a fait de mieux. Je serais plutôt réfractaire à la lecture de la poésie (du moins de celle écrite par les autres), mais je n'ai pas été déçu - pas plus, pourrais-je dire, que je n'ai été "déçu" par la lecture de Bucke lui-même. J'ai été impressionné par la puissance de l'inspiration et par la hardiesse de l'expression, et par moments essoufflé quelque peu par les accumulations descriptives cyclopéennes se déployant dans des phrases-marathon sur des pages d'affilée. En même temps aussi j'ai été frappé par un sentiment de "parenté" dans une certaine qualité "érotique" de la perception des choses par Whitman, et par moi-même (*).

C'était d'ailleurs vers le moment justement où (en 1978) je découvrais cette qualité-là dans ma relation à la mathématique (pour commencer (**)). Je ne saurais

(*) J'ai déjà fait allusion à ce sentiment de parenté dans la note de la veille "Râmakrishna - ou le mariage de la Mère et d'Eros" (n° 79).

(**) (22 novembre) Cette découverte s'était faite à l'occasion de l'écriture d'une sorte de préambule, ou déclaration d'intentions "En guise de Programme", à un "Cours d'introduction à la Recherche", sur la géométrie de l'icosaèdre. J'en parle en passant dans Récoltes et Semailles, dans la note "La belle inconnue (ReS III, n° 120), dont je citerai ici :

"Après avoir écrit ce texte, venu sous ma plume le plus spontanément du monde, j'étais frappé par l'abondance des images naissant les unes des autres, chargées de connotations érotiques. Je me rendais bien compte que ce n'était là ni un hasard, ni le résultat d'un simple propos délibéré littéraire - que c'était un signe sans équivoque d'une parenté profonde entre les deux passions qui avaient dominé ma vie d'adulte..."

Quelques mois plus tard d'ailleurs, comme un prolongement naturel de cette découverte, s'amorce la grande réflexion érotique-cosmogénique-philosophique sur les forces cosmiques originelles "féminines" (incarnée pour moi par "la Mère") et "masculines" (incarnées par Eros), et sur les épousailles éternelles d'Eros et de la Mère - réflexion qui prit la forme d'un "chant poétique" nommé "Eloge de l'Inceste". (Voir note de b. de p. (*) page N 280 à la note "Râmakrishna" citée dans la note de b. de p. précédente). Maintenant que j'évoque cet enchaînement, me vient aussitôt l'association avec cet autre "chant" que j'avais lu, quelque peu hâtivement, l'année précédente - le "Chant de Moi-même" de Whitman. Je crois pouvoir dire sans risque de me tromper qu'en écrivant l'Eloge, la pensée de

Whitman ne m'a jamais effleuré. - si au niveau conscient il y avait eu un impact déclencheur par la parole d'un prédécesseur, c'était par le Tao Te King de Lao Tseu. (J'en parle dans la première note de b. de p. à la note "Le messager" dans Récoltes et Semailles, ReS III, 114'.) Mais cette chaîne d'associations me convainc entièrement à présent qu'à partir de la lecture plus ou moins oubliée du "Chant de Moi-même" de Whitman, il y a eu un travail souterrain qui s'est poursuivi en moi. Sans doute n'avait-il attendu qu'un tel contact fécondateur pour se déclencher. Ce travail m'a fait prendre conscience de l'omniprésence de la pulsion d'Eros tout d'abord dans mon propre travail mathématique, puis dans le travail créateur humain en général, et enfin dans les processus créateurs en oeuvre dans le Cosmos. Il culmine enfin dans la vision cosmique "érotique" qui fait l'objet du "Chant de la Mère et d'Eros" alias "L'Eloge de l'Inceste".

même plus dire avec certitude laquelle des deux découvertes a précédé l'autre. Après tout (la pensée me vient à l'instant) le rapprochement entre les deux événements suggère que la lecture de Whitman (qui a dû avoir lieu dès l'année précédente, dans les jours ou les semaines qui ont suivi mon voyage aux Etats-Unis) a dû stimuler cette prise de conscience. (Elle avait été évacuée jusque là en faveur des consensus courants qui séparent, comme par le tranchant d'une épée, le plan de la création intellectuelle de celui des turpitudes charnelles.) Ce qui est sûr, c'est que je n'ai jamais songé à faire ce rapprochement avant aujourd'hui même. Si influence il y avait, comme il m'apparaît à présent pour le moins très probable, elle a été entièrement inconsciente.

Par contre, au niveau conscient la lecture de Whitman n'a pas laissé d'effets plus visibles que celle de Bucke. Cela n'empêche qu'après mon expérience "mystique" de l'hiver dernier, Whitman a fait partie d'office, avec Bucke lui-même et Edward Carpenter, des "hommes de connaissance" que j'avais soudain un ardent désir de lire ou de relire, dont je brûlais d'en savoir plus. Maintenant encore, après m'être monté une petite bibliothèque idoine en l'espace de quelques mois, et avoir dès à présent dévoré déjà une trentaine de volumes (tout en travaillant d'arrachepied à la Clef des Songes), je continue à avoir le sentiment très net qu'une des clefs essentielles pour une compréhension de l'histoire spirituelle de l'humanité, et des desseins de Dieu qui y apparaissent sûrement en un très discret et délicat filigrane (tels les délicats et imperceptibles vaisseaux sanguins qui irriguent et vivifient les tissus d'un organisme vivant...) - qu'une telle clef se trouve dans une compréhension nuancée des vies et des missions de ceux parmi nous où Son action s'est manifestée avec le plus de puissance. C'est pourquoi, dans mes lectures, je suis intéressé en tout premier lieu par le témoignage direct de ces hommes (quand ils en ont laissé), par le témoignage de ceux qui les ont connus, et par les faits et gestes de leur vie dans la mesure où le souvenir s'en est

conservé d'une façon ou d'une autre (*).

(85) Les mutants (1) : le ballet des mutants ; Hahnemann et Riemann

(22 et 23 novembre) Cela fait près de deux mois, écrivant la note du 27 septembre "Le saint et ses failles - ou le paradoxe du mutant" (n° 71), que j'ai placé un signe de renvoi à l'endroit (page N 234) où j'évoquais pour la première fois ces fameux "mutants". Je pensais leur consacrer une note de bas de page le lendemain, histoire d'en nommer tout au moins quelques uns, pour ne pas trop rester dans le vague. Et voilà donc deux mois que je la repousse devant moi presque de jour en jour, cette petite note promue note plénière depuis longtemps, où je voulais mettre enfin noir sur blanc ma petite liste provisoire de mutants, avec quelques commentaires. Il faut dire que ce 27 septembre, cela faisait déjà trois jours que j'étais gêné par un malencontreux lumbago qui empirait, tant et si bien que dès le lendemain il m'a fallu arrêter tout travail assis - pas question de continuer à écrire ! Ça a duré un mois entier. Je l'ai mis à profit en lisant le plus que je pouvais dans la pile de livres que je m'étais promis de lire "prochainement" (**). Puis j'ai enfin repris l'écriture de la Clef des Songes le 26 octobre, avec la note "Fujii Guruji (2) - ou le don" (n° 61 (**)), qui est une continuation immédiate de "Fujii Guruji (1) - ou le sens de l'essentiel" (n° 60), restée en suspens

(*) Comparer avec les trois "sources" pour une vision, que je me propose dans la réflexion du 15 juillet, dans la section "La vision" (notamment page 156, 2°).

(**) Toutes ces lectures étaient, bien sûr, directement liées à la réflexion poursuivie dernièrement, et elles ont été immédiatement utiles en reprenant l'écriture de la Clef des Songes, fin octobre. J'ai lu ou relu une bonne partie des deux livres de Fujii Guruji cités dans la note n° 61 du 26 octobre, et la biographie de Krishnamurti par Mary Lutyens (dont il va être question plus bas), j'ai continué à lire dans les "Enseignements de Râmakrishna" (livre cité dans la note n° 79), j'ai relu dans les "Feuilles d'Herbe" de Whitman et ai lu une biographie de Whitman par Paul Zweig ("The making of a Poet"). Enfin j'ai lu quelques courts textes "classiques" de Freud (pour la première fois depuis que je "médite") et des textes biographiques sur lui, qui en me faisant mieux connaître l'homme, m'ont confirmé dans la très haute idée que j'avais pour lui. J'ai grande envie à présent de lire ses œuvres maîtresses, et une partie au moins de sa très volumineuse correspondance.

(***) Le lecteur s'étonnera peut-être que la note n° 61 (du 26 octobre) ait été écrite un mois plus tard que la note n° 71 (du 27 septembre), et également (j'ajouterais) plus d'un mois plus tard que les notes n°s 63, 64, 66 qui ont été écrites (dans cet ordre chronologique) avant cette dernière, entre le 25 et le 27 septembre. Ces quatre notes 63, 64, 66, 71 sont issues de notes de bas de page à la même note n° 60 ("Fujii-Guruji (1) - ou le don de présence"), dont la note n° 61 mentionnée ("Fujii-Guruji (2) - ou le don") est une continuation immédiate ;

mais l'écriture de celle-ci s'est trouvée retardée d'un mois à cause de l'incident-lumbago. J'ai crû bien faire, cette fois, de donner précedence à l'ordre "logique" sur l'ordre chronologique, en ne séparant pas la note n° 60 de sa continuation immédiate n° 61, par une suite de quatre notes qui réfèrent à cette dernière. Grosso-modo, l'ordre chronologique des notes (à partir de la note n° 60) est l'ordre de leur numérotation, sauf que le paquet des cinq notes 60, 63, 64, 66, 71 se place *a v a n t* les autres notes de 61 à 87.

pendant tout ce mois. Je pensais en venir aux "mutants" le lendemain, et puis non ! Avec cette note, j'ai été pris encore dans un engrenage d'autres notes se poussant les unes les autres, chaque note nouvelle apparue donnant naissance à sa progéniture d'autres notes encore... Le diagramme logique pour m'y reconnaître dans l'imbrication de ces notes en se continuant ou renvoyant les unes aux autres, se modifiait et poussait à vue d'œil, comme une sorte de champignon-éponge à excroissances multifiliformes proliférant par un jour de pluie ! Il y en a eu dix-huit comme ça de notes, que je viens de compter, qui m'ont tenu en haleine encore pendant près d'un mois, jusqu'à hier - ouf ! Là j'espère que la convergence du processus est enfin assurée, et qu'avec cette note-ci (consacrée aux "mutants") et peut-être une autre encore, j'en aurai terminé avec cette végétation luxuriante de quelques 27 ou 28 notes se raccrochant (via un anodin signe de renvoi à une note n° 60) à la section d'inoffensive apparence "Faire plaisir à Bouddha" (n° 71) du texte principal. Celle-là est datée des 22 et 23 septembre, ça fait donc exactement deux mois. Et il me tarde de pouvoir reprendre (dans deux jours ou trois ?) le fil de cette réflexion "principale" quasiment sombrée, celle qui concerne ma modeste personne elle-même; la reprendre là où à ce moment-là je l'avais laissé en suspens, histoire (pensais-je) de juste rajouter quelques petites notes de bas de page...

Dans les jours déjà qui ont suivi la première mention des "mutants" (dans la note sur Guruji citée au début, du 27 septembre), la pensée a commencé à embrayer sur le nouveau thème qui venait d'apparaître au tournant de la réflexion. De but en blanc je n'avais guère eu présent à l'esprit comme "mutants" que Guruji lui-même dont je venais de parler, Légaut (auquel cette réflexion renvoyait directement (*)), et Freud. Mais au fil des jours d'autres n'ont pas tardé à se joindre à eux, un à un, sous mon regard inquisiteur : celui-là qui arrivait encore en était-il un vrai de vrai, de mutant ? Il s'agissait pas de me laisser avoir "au charme" !

(*) Je pense ici surtout au renvoi, dans la note n° 71 consacrée à Guruji ("Le saint et ses failles - ou le paradoxe du mutant"), à la note n° 73 ("Tous les hommes sont faillibles - ou la percée"), qui concerne avant tout la "percée" accomplie par Légaut.

Quand il y en a eu cinq ou six, avec encore Gandhi, Râmakrishna, Whitman, Carpenter..., il m'a fallu faire une première liste noir sur blanc, et par ordre chronologique tant qu'à faire. Ça a été le moment ou jamais d'apprendre les dates de naissance et de mort de toutes ces vieilles connaissances, piochant au besoin dans un mini-Larousse acheté depuis peu (et rarement consulté - voilà déjà au moins un achat qui s'amortissait !). Au cours des semaines qui ont suivi, et en remontant dans le temps jusqu'aux débuts du siècle dernier, il y a fini par y en avoir une liste bien fournie de seize mutants. Et après que j'aie repris l'écriture de la Clef des Songes, le 5 novembre très exactement, il s'y est joint encore un dix-septième, auquel autrement je n'aurais sûrement pas songé (*) : Solvic, le seul dont je ne connaisse ni le prénom ni l'année de sa naissance. Par contre celle de sa mort oui, dans le crépitement du feu de peloton qui mit fin à ses jeunes jours...

La grande surprise, dans cette "végétation" de notes naissant les unes des autres à l'infini pendant ces dernières quatre semaines, ça a été l'entrée en scène inopinée, l'un après l'autre, d'un bon nombre parmi ces mutants dont je m'apprêtais à livrer au lecteur une simple liste, parcimonieusement commentée. Les voilà qui faisaient irruption quasiment en chair et en os, venant faire en solo ou en compagnie un petit tour de danse, comme mystérieusement poussés dans les pages de la Clef des Songes par la non moins mystérieuse et imprévisible "logique intérieure de la réflexion". Il y a eu comme ça successivement, après Fujii Guruji le "saint-à-failles" ouvrant la danse des mutants (notes 60 à 66 et note 71), Gandhi qui en prend pour son grade de Mahatma (notes 67-70) ; le non-soldat inconnu Solvic (note 70) ; Légaut le "disciple terrible" (notes 72, 73, 75) ; le trio d'inséparables (dans mon esprit du moins) Walt Whitman, R.M. Bucke, Edward Carpenter (notes 74, 83), avec Whitman réapparaissant encore dans cinq notes successives (notes 76-80) comme l'exubérant époux de l'Amérique, de l'Humanité ainsi que du bon Dieu, alias "la Mère divine" (notes 76, 77, 79), et comme le senior des deux "Prométhées" des temps modernes (note 78), et Carpenter en revenant en "mystique anar" ou en "anar mystique" faisant la paire avec Légaut notre grand chrétien athée (ou athée catho au choix - note 75) ; puis Freud cigare au bec jouant le deuxième Prométhée, un tantinet "macho" celui-là, en vis-à-vis de Whitman d'une grâce plus féminine (note 78) ; et enfin Râmakrishna le "bébé mystique" pendu à l'une des mamelles

(*) Voir la note "L'exécution du soldat Solvic - ou le crime des justes" (n° 70). Je dois avouer que ce n'est que progressivement, et à l'encontre de réflexes invétérés, que j'ai réalisé que Solvic était un "mutant" tout autant, et de façon toute aussi essentielle, qu'aucun des seize messieurs célèbres et savants que j'avais déjà sur ma liste - quitte à le faire se sentir très mal à l'aise lui-même en si distinguée compagnie, et à me faire traiter (mais je n'en suis plus à une fois près) de fumiste...

de la divine Mère (l'autre étant prise, et bien prise, par bébé-Whitman - note 79). Ainsi sans calcul aucun ni propos délibéré (je le jure !), voilà déjà pas moins de n e u f parmi ces fameux "mutants" sortis du chapeau du Prestidigitateur, alias la grande Maya, pour se faire connaître au lecteur tout en se rappelant gracieusement au bon souvenir de l'auteur (s'il en était besoin encore).

Il y en a d'ailleurs encore un dixième de mutant dont il a été question déjà une fois ou deux en passant, par le rôle qu'il a joué dans la pensée de Bucke (ce psychiatre et savant se retrouvant quasiment "mystique", à son corps défendant...) : c'est Charles Darwin, naturaliste autodidacte qui, à la suite d'un voyage autour du monde devenu historique, fit beaucoup parler de lui dans les temples de la Science, et mit beaucoup de gens mal à l'aise dans les temples du bon Dieu.

Et puis il y en a un onzième encore dont j'ai eu déjà plus d'une fois occasion de parler dans les pages de ce livre : Krishnamurti. Il a été question de lui dans diverses notes de bas de page, et trois notes consécutives lui sont consacrées, ou plutôt à ses "bêtes noires" (Notes 53-55) (*). A dire vrai, je l'ai inclus dans ma liste à l'encontre de fortes réticences. Et d'avoir lu le mois dernier, pendant la pause-lumbago, la biographie en deux volumes de Krishnamurti par Mary Lutyens (**) n'a fait que confirmer ces réticences. Je compte y revenir de façon circonstanciée dans la note suivante (***). Le fait est qu'il ne peut y avoir aucun doute que, ne serait-ce que de structure psychique quasiment, Krishnamurti est on ne peut plus mutant, mais que c'est hélas ! (et par là il se distingue à mes yeux de tous les autres) un "mutant qui a mal tourné". Surabondamment comblé par la nature et par le destin, il ne lui aura manqué que la f i d é l i t é à une mission qu'il ne s'est jamais soucié de découvrir et de créer à

(*) Voir également la note de b. de p. (****) page N 49 (à la note "Marcel Légaut - ou la pâte et le levain", n° 20), ainsi qu'une note ultérieure (datée du mois de Mai) qui doit figurer au Chapitre IX, "Rôle de Guru et destin de héros", dans laquelle j'ai été amené à confronter le "rôle" de Krishnamurti (s'enlisant de plus en plus dans une sorte de cabotinage "spirituel", comme il m'apparaît maintenant plus clairement que jamais), et le "destin" de Freud (dont la grandeur m'apparaît, elle aussi, plus clairement que jamais...).

(**) Parue aux éditions Arista en traduction française, "Les années de l'éveil" et "Les années d'accomplissement". J'avais eu le premier volume (le seul alors paru) en 1977 au même kiosque (décidément bien achalandé) de l'aéroport de New York, où j'ai eu en même temps les "Feuilles d'Herbe" de Whitman et toute une pile d'autres beaux livres.

(***) Pour ne pas allonger encore plus cet ensemble de notes tentaculaires, j'ai décidé finalement de m'abstenir d'inclure la note sur Krishnamurti, où j'avais pensé

aussi commenter sur la très intéressante biographie citée à l'instant. J'espère y revenir encore ailleurs (peut-être dans le volume 3 en préparation de Récoltes et Semailles).

longueur d'années et à longueur de vie. Il s'est contenté de reprendre à son compte et toute faite, à peine "retouchée" pour la forme, la "mission" de pacotille reçue en ses jeunes années des mains de ses tuteurs théosophes - sur un plateau doré, et dans une cage dorée dans laquelle (une fois ses tuteurs et patrons largués) il a fini par bien se plaire...

Pour terminer les présentations, il me reste donc à nommer les six autres "mutants" auxquels j'ai songé, dont je n'ai pas eu encore l'occasion de parler. Les voici par ordre chronologique, avec quelques mots pour chacun pour les situer.

Christian Friedrich Samuel Hahnemann (1755-1843), médecin allemand, créateur de l'homéopathie. N'ayant pas trouvé l'occasion encore de mettre la main sur une biographie de lui, je ne sais pratiquement rien de sa personne. Si je l'ai inclus pourtant parmi les "mutants", c'est "de confiance", d'après le peu qui m'est connu de l'homéopathie, et qui a déjà de quoi m'émerveiller. Cette médecine nouvelle qu'il a découverte et développée, et qui me semble en même temps contenir en germe une science nouvelle de vastes dimensions (*), va résolument à l'encontre des grands courants de pensée qui ont dominé son temps comme ils dominent encore, de façon quasi-totale, le nôtre, et notamment la médecine et les sciences de la nature telles la chimie et la physique. Elle opère avec des principes actifs si subtils, manifestement extra-matériels (**), que sa thérapeutique

(*) J'y fais déjà une très discrète allusion dans la section "La vision" (n°41), dans la note de b. de p. (**) page 155.

(**) Je rappelle que le principe de l'homéopathie est de traiter une affection en administrant au patient des substances qui, à doses habituelles ("allopathiques"), provoquent cette affection ou certains de ses symptômes, mais en l'administrant sous une forme très hautement diluée (ou "homéopathique"). La première chose extraordinaire découverte par Hahnemann, c'est que plus la dilution est forte c'est-à-dire plus la substance est administrée à faibles doses, plus l'action (thérapeutique ou autre, suivant les cas) sur l'organisme est forte. La deuxième chose extraordinaire, c'est que l'homéopathie opère parfois avec des doses à tels points faibles (à partir de 25 CH i.e. une dilution de 10^{-25}) qu'on est pratiquement sûr que les doses administrées ne contiennent pas une seule molécule de la substance active ! A partir de 35 CH, on peut même affirmer qu'il est pratiquement sûr qu'aucun patient auquel a été administré une telle dose depuis les temps de Hahnemann, n'a jamais reçu par cette voie une seule molécule de la

substance active. Il faut donc admettre que celle-ci n'agit pas par voie "matérielle", mais par une "essence" ou "âme" immatérielle, d'autant plus active qu'elle est "épuration" de toute trace de scorie matérielle !

(dont les succès, stupéfiants pour certaines affections où la médecine traditionnelle est impuissante, sont patents depuis plus d'un siècle et demi) est comme un défi permanent aux idées éprouvées (et surtout intangibles !) qui fondent la chimie, la physique, la biologie, la physiologie depuis deux siècles ; un défi que "la Science" jusqu'à aujourd'hui encore a préféré ignorer avec superbe, plutôt que de s'y confronter (au risque de devoir se repenser de fond en comble...).

Comment un homme a pu arriver à mettre le doigt sur une chose aussi "impensable" que l'homéopathie (impensable tout au moins tant qu'elle n'existait pas encore !) et comment il a pu la développer, ce serait-là pour moi un mystère total et troublant, si je ne savais que le bon Dieu y met souvent du Sien pour nous faire "voir" et agir avec une sûreté étonnante, là où par lui-même l'oeil humain est aveugle sans espoir...

Bernhard R i e m a n n (1826-1866), mathématicien allemand, physicien théoricien et "philosophe de la nature" à ses heures (*), et aussi, dans le privé

(*) Riemann fut le premier à émettre l'hypothèse d'une propagation ondulatoire, avec une vitesse finie égale à celle de la lumière, de l'électromagnétisme, et il a proposé une équation commune de propagation (cf. "Gesammelte mathematische Werke", p. 288-293 - le travail est de 1858). Je commente une observation pénétrante de Riemann sur une éventuelle structure discrète de l'espace physique (loin en avance sur son temps et même sur l'état actuel des mentalités en physique théorique) dans une longue note de b. de p. dans Récoltes et Semailles, dans "Promenade à travers une Oeuvre", section 20 ("Coup d'oeil chez les voisins d'en face"). Je signale aussi un travail de Riemann sur la mécanique de l'oreille (loc. cit. p.338-350), paru peu avant sa mort, et qui semble avoir été pour lui surtout l'occasion pour illustrer concrètement des considérations méthodologiques sur l'étude des organes des sens en physiologie.

Quant aux idées générales de Riemann sur la psychologie, la métaphysique, la "théorie de la connaissance", et la "philosophie de la nature", elles ne firent malheureusement jamais l'objet d'une réflexion systématique destinée à publication, mais étaient jetées sur des feuilles éparses, rassemblées après sa mort en une trentaine de pages (loc. cit. p. 509-538). Je les considère comme les plus remarquables peut-être (et sans doute de loin les moins lues !) du volume de ses Oeuvres, riche pourtant en contributions fondamentales pour l'art du mathématicien. Ce sont ces pages avant tout, et telles remarques philosophiques faites en passant dans ses travaux mathématiques, qui me font considérer Riemann comme un de nos "mutants".

strictement, penseur-philosophe-métaphysicien d'une pénétration et d'une originalité étonnante. Tout ce que je sais sur Riemann, à part ses idées mathématiques (que le mathématicien depuis plus d'un siècle utilise sans même plus y penser), je l'ai trouvé dans ses "Oeuvres complètes" en allemand (*), qui tiennent en un seul modeste volume (modeste comme fut l'homme qui en est l'auteur...). Elle contient pourtant, entre autres choses, un nombre étonnant parmi les idées les plus fondamentales de la mathématique de notre temps. Riemann est mort précocement d'une tuberculose, à l'âge de 39 ans, à un moment, semble-t-il, où il se disposait à se consacrer à une réflexion de vaste envergure sur les fondements de la physique et (au delà encore) sur les méthodes et les idées à la base des sciences de la nature. S'il lui avait été donné de vivre plus longtemps, nul ne peut dire jusqu'où cette réflexion l'aurait amené.

L'éditeur du volume, Heinrich Weber, un contemporain (et élève ?) de Riemann, y a joint une très intéressante notice biographique. J'y ai appris, avec quelque surprise lors de la première lecture il y a très longtemps, que Riemann était un homme profondément religieux. Les pages philosophiques qui nous sont parvenues de lui le laissent sentir, en même temps qu'elles montrent une profondeur et une indépendance de vision qui dépassent de très loin le genre d'attitudes et d'idées qui de tout temps ont entravé les penseurs, quand ils sont membres pratiquants d'une religion instituée (**). Son génie particulier, aussi bien en mathématique qu'en toute autre chose vers quoi son esprit se tournait, consistait en un sens étonnant pour les questions névralgiques ou fondamentales et pour les structures qu'elles suggèrent, et en une l i b e r t é qui m'a parue totale (et que sûrement très

(*) "Bernhard Riemann's gesammelte mathematische Werke und wissenschaftlicher Nachlass", édité par Heinrich Weber avec la collaboration de Richard Dedekind, Dover Publications Inc, New York. La première édition date de 1892, une deuxième édition parut en 1902 avec des suppléments édités par M. Noether et W. Wirtinger, inclus dans les éditions ultérieures.

(**) Dans les fragments métaphysiques et philosophiques laissés par Riemann ne se trouvent pas de références religieuses chrétiennes ou autres, et le mot "Dieu" n'est pas prononcé. Par contre Riemann pose l'existence d'une "âme" immatérielle, siège d'une connaissance ou d'une "pensée" qui va s'enrichissant et qui est sans support matériel. Il la voit non seulement dans l'homme et dans tous les êtres vivants, mais aussi dans une vaste pluralité d'autres entités cosmiques, dont une des plus importantes pour nous est la planète terre. Ces conceptions sont en partie inspirées de celles des philosophes allemands H e r b a r t et F e c h n e r.

J'avoue que je suis loin d'avoir encore fait la lecture approfondie qui s'imposerait de ces pages fascinantes de Riemann, ma propre réflexion m'ayant conduit jusqu'à présent dans des voies assez différentes et sans doute plus urgentes dans le contexte actuel. J'espère bien trouver l'occasion pourtant d'y revenir avec toute l'attention qu'ils exigent.

peu d'hommes ont atteinte au cours de notre histoire) par rapport aux idées toutes prêtes, y compris et surtout celles qui font loi et l'air du temps à l'époque où il vivait. A un degré rarement atteint il représente pour moi un esprit libéré des atavismes du troupeau.

Un des signes de cette liberté, c'est que loin de rester enfermé dans les limites étroites de la raison rationnelle (où pourtant il excellait comme peu d'hommes de son siècle ont excellé), il en percevait clairement les limites. Aussi le sentiment religieux, celui de se sentir vivre sous le regard attentif et aimant de Dieu, l'a-t-il préservé des pièges de la vanité où tombent et souvent restent pris (comme dans une cage dorée...) tant d'autres esprits puissants. Ainsi gardait-il vivante une intuition déliée qui lui permettait d'appréhender une réalité "subtile" ou "spirituelle" au delà de la réalité matérielle que les appareils mesurent et que la raison analyse, réalité plus essentielle que celle-ci, mais sans qu'aucune des deux jamais ne contredise l'autre. Le penseur et l'homme religieux n'étaient pas en guerre, ils ne faisaient qu'un seul être épris de connaissance plénière et de vérité.

Ce n'est pas à cause de sa puissance cérébrale, pas à cause de sa profondeur comme mathématicien ou comme savant, mais pour cette liberté, et pour cette ouverture exceptionnelle sur les deux plans de réalité différente, que je vois en Riemann (tout comme en Hahnemann) un authentique "mutant". En lui s'unissent et se complètent à la perfection un "esprit scientifique" profond et fécond, passionné par les grands problèmes que nous pose la Nature (problèmes qu'il sentait et au besoin dégageait en pionnier avec un infaillible instinct), et une intuition vivante de la réalité cachée et agissante derrière "le phénomène", laquelle seule lui donne son sens.

(⁸⁶) Les mutants (2) : la science spirituelle (R. Steiner, T. de Chardin)

(24 et 25 novembre) (*) Je continue ma liste des "mutants", mais en me permettant de bousculer un peu l'ordre chronologique, en faveur des affinités entre les missions.

Rudolf S t e i n e r (1861-1925), philosophe et pédagogue allemand, esprit encyclopédique et visionnaire à la fois. Il s'est proposé de promouvoir une

(*) Continuation de la note précédente.

"science spirituelle" (Geisteswissenschaft) qui embrasserait l'ensemble des sciences traditionnelles mais dans un esprit renouvelé, en donnant place première à la réalité spirituelle ou plus exactement, extrasensorielle, qui devra les éclairer et les orienter. Ancien théosophe, il quitta la Société Théosophique (dont le dada messianique devait sans doute l'indisposer) pour fonder sa "Société Anthroposophique", entraînant avec lui la plupart des théosophes allemands. Il semble avoir eu des dons de voyance extraordinaires, et avait en tout cas une prodigieuse créativité. De nos jours, il est surtout connu pour la méthode pédagogique qui porte son nom (pratiquée par les "écoles Rudolf Steiner" qui, selon les échos qui m'en sont revenus, ne sont ni meilleures ni pires que les non moins fameuses "écoles Krishnamurti" (*)), et comme créateur de la méthode dite "biodynamique" en agriculture, qui se distingue des méthodes traditionnelles par un art du compostage très poussé, et par l'attention portée aux influences planétaires et non seulement lunaires (**).

Je dois avouer n'avoir lu qu'un seul et modeste volume de la plume de Steiner, une introduction à l'anthroposophie (***), et que la lecture m'a laissé perplexe, pour ne pas dire désenchanté. Il m'a semblé que Steiner acceptait yeux fermés tous les présupposés culturels de son temps et de son milieu, et plus particulièrement ceux véhiculés par la science officielle (****), dont l'esprit et les aquis

(*) La méthode Steiner encourage la créativité de l'enfant, et notamment la créativité artistique, et donne une place centrale à l'expression corporelle, à laquelle Steiner propose des voies originales par ce qu'il appelle l'"Eurythmie". Suivant les attitudes encore de rigueur de son temps (et dans les milieux spirituels pas qu'ailleurs), il a tendance à ignorer le sexe, et à d'autant plus forte raison la sexualité chez l'enfant. J'ignore s'il a entendu parler des idées et des travaux de Freud, de cinq ans son aîné - si oui, je présume qu'elles ont dû beaucoup l'incommoder. A part ses oeillères-là qu'il partageait avec tous ses contemporains, ses idées sur l'éducation étaient visiblement bien en avance sur son temps, et sont pour l'essentiel valables encore aujourd'hui. Cela dit, une bonne méthode est loin encore de faire une bonne école - encore faut-il des bons enseignants !

(**) Il y a des agriculteurs et des jardiniers en France, et surtout en Allemagne, qui cultivent suivant les principes bio-dynamiques. Je sais qu'ils obtiennent des résultats remarquables pour ce qui est de la qualité des sols et la santé et la robustesse des plantes cultivées.

(***) Livre en langue allemande, dont j'ai oublié malheureusement le titre. Cette lecture se place en décembre 1976, deux mois après la découverte de la méditation et au moment où la première vague de méditation dans ma vie touchait à sa fin.

(****) Ainsi, parmi les facultés psychiques, Steiner donne une primauté absolue à la pensée, comme chose qui irait de soi. C'est d'ailleurs comme ça dans tout ce qu'il écrit, sans jamais s'encombrer d'un regard sur la provenance en lui de ses idées, qui toutes sont présentées comme vérités absolues et intangibles. Je n'ai pas trouvé chez lui le moindre mouvement vers une attitude de connaissance de soi, et c'est là ce qui me paraît être sa principale limitation.

semblent faire partie pour lui des valeurs intangibles - restant loin en deça, sous ce rapport, de la profondeur et de l'innocence du regard d'un Riemann ou d'un Nietzsche. Le propos de Steiner m'a paru se réduire à c o m p l é t e r les sciences traditionnelles par la prise en considération d'une réalité extrasensorielle, sans songer pour autant que cela pourrait bouleverser profondément ce qu'il acceptait comme un donné immuable. Il développe dans son livre une description des plus circonstanciées des différentes espèces d'"âmes" que possède l'homme (je crois me souvenir qu'il y en avait sept différentes, les animaux et les végétaux étaient moins richement doués, et les minéraux moins encore...), de l'au-delà etc, avec une précision de naturaliste. Cette "théorie", émaillée au passage des lieux communs habituels en milieux de "spiritualité", ne m'a pas du tout paru convaincante - au point que sur le coup je me suis demandé si Steiner n'était pas un vulgaire bluffeur ! Le seul appui de sa théorie (toujours est-il qu'il n'en proposait aucun autre), c'est l'autorité personnelle de Steiner, invoquant une vision directe qu'il aurait de ces choses et qui, dit-il, peut-être développée au cours d'une vie par le contact avec cette réalité, comme il l'a fait lui-même (*). Il ne se confronte pas à la question épineuse soulevée par ce fait troublant que d'autres descriptions de la réalité extrasensorielle, données par d'autres hommes se réclamant d'une capacité de clairvoyance, ou véhiculées par d'autres religions, sont totalement différentes de la sienne (comme elles le sont entre elles (**)).

La profondeur de Steiner, et encore moins son sérieux et sa bonne foi, me semblent pourtant difficiles à mettre en doute, au vu de l'oeuvre immense qu'il a laissée, d'une lecture d'ailleurs souvent difficile paraît-il, et qui reste dans sa majeure partie encore inexplorée. Sans doute cette oeuvre est-elle de nature à susciter beaucoup plus de questions qu'elle n'en résoud, ou qu'elle ne prend même la peine de poser avec tant soit peu de soin et de rigueur, ou seulement d'évoquer ! Y compris et surtout des questions sur la personne même de Steiner et sur la nature de ses dons, que j'ai encore, j'avoue, le plus grand mal

(*) Bien sûr, il sous-entend un contact sous la conduite éclairée de ceux qui ont déjà acquis une telle capacité de vision. Or celle de Steiner fut influencée elle-même par le courant "théosophique" de son temps. Il ne se pose jamais la question de la valeur "objective" d'un tel "apprentissage", et de la part que sont appelé à y jouer les mécanismes d'autosuggestion : souvent on "voit" simplement ce qu'on nous dit de "voir"...

(**) Nous touchons ici à la question délicate entre toutes, jamais encore sérieusement examinée à ma connaissance, de la "validité" relative des diverses religions et croyances, lesquelles pourtant semblent se contredire mutuellement de façon parfois irréductible, et parfois aussi se livrent entre elles une guerre sans merci.

à situer. Toujours est-il que plus qu'aucun autre des noms sur ma liste (à l'exception peut-être, tout au plus, de Krishnamurti), Steiner me paraît avoir, à un degré décidément impressionnant, un "profil de mutant" !

Pierre Teilhard de Chardin (1881-1955), prêtre jésuite, paléontologiste et philosophe français. Ici encore, je dois avouer mon inculture grossière : je ne connais la vie et l'oeuvre que par ouïe dire quasiment (et encore depuis un an ou deux seulement), et pour avoir parcouru dernièrement un ou deux volumes de sa main (*) (que je me promets de "lire dès que j'aurai un moment" !). Légaut le mentionne comme un des quelques chrétiens qui ont exercé une salutaire influence sur lui, à l'époque du "groupe Tala" quand il était normalien (**). - Teilhard l'encourageait à ne pas sacrifier l'intégrité intellectuelle dans la vie de la foi, insistant qu'elle devait en être au contraire un ingrédient essentiel. C'était là un son de cloche qui a dû frapper le jeune Légaut d'autant plus qu'il est plus que rare dans les milieux ecclésiastiques. Si j'ai bien compris, Teilhard a essayé sa vie durant à suivre lui-même cet excellent précepte, tout en jurant à chaque instant, à lui-même ainsi qu'à ses lecteurs, que ce faisant lui Teilhard ne s'écartait pas d'un cheveu des enseignements de la sainte Eglise Romaine Catholique. J'ignore s'il est arrivé à s'en convaincre lui-même, mais sûrement pas l'Autorité dans ladite Eglise, qui ne l'a pas brûlé en place publique (ces temps-là étant révolus), mais avec les modestes moyens du jour elle a fait ce qu'elle a pu pour le rendre malheureux, et pour empêcher de plus la publication de ses hérétiques écrits. Pendant longtemps ceux-ci ne circulaient que "sous le manteau" et avec des airs de conspirateurs dans les milieux les plus téméraires du troupeau des fidèles. Il a fallu un "Comité de Patronage" de gens des plus huppés, présidé par une Altesse royale, pour que "Rome" craque et donne le feu vert, après la mort du coupable, pour que son forfait majeur "Le Milieu Divin" soit enfin livré au public, près de trente ans après qu'il fut commis dans le plus grand secret.

(*) Il s'agit du "Milieu Divin" (édition originale de 1957, au Seuil), et du "Phénomène Humain" (même éditeur).

(**) "Normalien" = élève de l'Ecole Normale Supérieure de la rue d'Ulm, à Paris. Le groupe "Tala" était un groupe de réflexion biblique formé (dans une demi-clandestinité, vu l'antycléricalisme ambiant) par des normaliens catholiques, sur l'initiative de Monsieur Portal, prêtre lazariste (de la Société des Prêtres de la Mission, fondée en 1625 par saint Vincent de Paul). Cet homme, que Légaut considère comme son "Maître spirituel" au delà encore de sa mort (il mourut en 1926, alors que Légaut avait vingt-six ans), a exercé une influence déterminante dans l'éclatement de la mission religieuse de Légaut. Pour une biographie de Monsieur Portal, voir le livre de Régis Ladous "Monsieur Portal et les siens" (Cerf), que Marcel Légaut m'a recommandé chaleureusement.

Teilhard m'apparaît remarquable par le fait qu'il a été en même temps un authentique savant, connu et apprécié comme tel parmi ses pairs, et un mystique. Cela le rapproche de R.M. Bucke, qui n'avait pas une notoriété de savant comparable à celle de Teilhard (c'est là un pur détail du point de vue présent), mais qui avait par contre le grand avantage de ne pas être entravé à chaque pas par des scrupules d'orthodoxie et de discipline, vis-à-vis d'une Eglise et d'un Ordre religieux au lourd passé. Un autre point commun à la mission de ces deux hommes, c'est que leur réflexion philosophique et religieuse, nourrie à la fois par leur expérience mystique et par la pensée scientifique de leur temps, a porté principalement sur les perspectives de l'évolution de l'espèce humaine, depuis les origines perdues dans la nuit des temps et vers des destinées dernières qui apparaissent tout aussi infiniment lointaines. L'un comme l'autre se plaçait dans une optique spirituelle, qui seule donne à l'aventure humaine la dimension qui est sienne. Et au langage près, la vision à laquelle ont abouti les deux hommes semble être une même vision - celle d'une lente ascension de l'homme vers sa nature véritable, d'essence divine. Je suppose que Teilhard n'a jamais entendu le nom de R.M. Bucke (son aîné de 44 ans), lequel en effet n'était ni un "nom" en paléontologie ou dans quelque science parente (Bucke était médecin psychiatre), ni un "penseur chrétien" ou religieux patenté, sans compter qu'il n'a jamais fait figure de notoriété internationale à un titre ou un autre. La convergence entre la pensée de ces deux hommes n'en est que d'autant plus remarquable.

Parlant de convergence, cela me rappelle que sans être de formation scientifique, mais par contre avec un passé de prêtre (de courte durée, il est vrai) comme Teilhard, Edward Carpenter est arrivé à une vision des destinées divines de l'homme toute proche de celles de Bucke (son aîné de sept ans) et de Teilhard (de trente-sept ans plus jeune), en partant d'une réflexion approfondie sur les questions sociales et sur la société humaine. Mais visiblement la force visionnaire qui a mû ces trois hommes n'est pas de nature intellectuelle, elle ne découle pas d'une discipline de pensée. Chez chacun de ces hommes, elle sourd d'une expérience mystique, jouant le rôle d'une "révélation initiale" venant féconder une longue fidélité, qui la fera mûrir en une vaste vision commune sur les destinées dernières de notre espèce.

J'avoue qu'en lisant dans "Le Milieu Divin", que Teilhard considère comme l'oeuvre centrale donnant son éclairage à tout le reste, j'ai été agacé et rebuté par les nombreux signes d'une "mentalité bien pensante", dont il ne semble pas s'être dégagé sa vie durant. Ses assurances éloquentes d'orthodoxie catholique en sont un aspect parmi d'autres. A cet égard je le vois sur le même plan "bourgeois

cultivé" que Rudolf Steiner (de vingt ans son aîné). Comme lui, Teilhard accepte sans réserve les valeurs consacrées de son temps - y compris même celle, de tous les temps, de la sacro-sainte guerre... Il se contente de plaquer par-dessus tout ça une vision mystico-religieuse (moins hokus-pokus certes que celle de Steiner et par là moins discutable), qui est censée les transfigurer "en Christ". Selon mon humble sentiment, une "transfiguration" dans laquelle deux des transfigurés vont se retrouver en train de s'étriper l'un l'autre à coups de bayonnette dans une tranchée, et trouver ça la chose la plus normale et chrétiennement divine du monde (sous le nom tout trouvé "Le Milieu Divin du danger" (*)) - j'avoue que ça me paraît clocher ; même si ladite transfiguration s'exprime à longueur de livres en prose sublime émaillée de plein de mots très savants, et de longues citations latines quand le français n'y suffit plus (vu qu'on est entre "gens bien" parlant latin de naissance... (**)).

A mon sens, il a manqué dans la vie de Teilhard le "moment de rupture", le moment héroïque comme il y en eût dans celle de Carpenter quittant, non seulement l'habit de prêtre (en 1874, quand il a trente ans), mais une classe sociale et les intérêts et le monde d'attitudes et d'idées que celle-ci incarne (en 1881, à la

(*) "Le Milieu Divin du Danger" est le titre alléchant qui accompagne une rutilante photo de Teilhard en uniforme, la poitrine bardée de décorations. Sous la photo, un texte de la plume de Teilhard, daté de 1916 Douaumont (de là-même où fut construit en 1932 un glorieux ossuaire contenant les restes mortels de 300 000 autres vaillants et jeunes soldats) :

"... Si je ne dois pas redescendre de là-haut, je voudrais que mon corps restât pétri de l'argile des forts comme un ciment jeté par Dieu entre les pierres de la cité nouvelle." (Loc. cit. p. 73.)

Ça au moins c'est du style - à vous faire languir de la guerre, si belle et si sublime qu'on en mangerait tous les jours ! Avec le bon Dieu Lui-même venant comme il se doit (et patriote comme pas un) en réhausser en Personne le mâle éclat. Quant au "ciment" à tirer des corps des héros pieusement massacrés (et il y en a un bon paquet), c'est là une trouvaille géniale qu'il faudrait faire breveter dans la "cité nouvelle".

Parlant de pieux massacres - ça m'a frappé que quand Teilhard parle du "Mal", c'est (dans un style admirable certes) avec l'éloquence vague et somme toute rassurante qui depuis deux mille ans déjà fait l'art du prêche chrétien : ce fameux "Mal" que le chrétien se doit d'endurer avec patience et d'y trouver la voie vers le Christ etc etc - il est bien entendu (sans avoir même à le dire) que ce "Mal", c'est toujours les autres ; c'est toujours les vilains qui sont là, en somme, pour nous éprouver, nous autres bons chrétiens (ou nous autres vaillants patriotes du bon côté du Rhin...).

C'est au point qu'on peut se demander (s'il n'y avait le beau visage de Teilhard vieillissant, sur telle autre photo que j'ai vue...) si cette "veine mystique" chez Teilhard dépasse une exaltation religieuse plus ou moins sentimentale, servie par un noble style et par l'ombre savante du sinanthrope !

(**) Faut-il encore préciser qu'il n'y a trace de traduction des passages latins ? Ça apprendra à des malotrus comme moi à mettre leur nez dans des livres distingués où ce que ça les regarde pas...

suite de son illumination). Ou comme la rupture, toute similaire, accomplie par Marcel Légaut en 1940 en quittant la confortable quiétude du statut universitaire - rupture qui fut sans doute aussi le premier grand pas, le pas le plus "déchi-rant", vers la mission qu'il lui fallait découvrir et créer, et vers la percée qui avait attendu près de deux mille ans qu'un chrétien de courage l'accomplisse...

Mais je parle peut-être à la légère, ne connaissant presque rien de la vie de Teilhard, et ayant été toute ma vie à tel point éloigné à tous points de vue du genre de milieu qui fut le sien. Trop éloigné, sûrement, pour pouvoir apprécier le chemin qu'il eût à parcourir, et les "ruptures" peut-être que la fidélité à sa mission a dû exiger ; ou tout au moins les sacrifices (de "carrière", de prestige immédiat auprès de ses proches et du public, etc) qu'elle a dû lui imposer. Peut-être aussi l'autonomie intellectuelle et spirituelle relative à laquelle il accéda par rapport à son Eglise et à son Ordre, toute timorée qu'elle m'ait parue par endroits, était-elle une étape nécessaire, une "marche" indispensable pour que la pensée religieuse de Légaut puisse prendre conscience de sa force et de sa vraie nature et prendre son plein essor, sans plus être entravée par une quelconque obé-dience à son Eglise et sans pour autant (et cela fut essentiel) la quitter ou la renier (⁸⁷). D'ici un siècle ou deux, c'est dans cette lumière-là peut-être qu'ap-paraîtra surtout la mission historique de Teilhard, comme préparant celle de Légaut, plus encore que par la vaste fresque (garantie scientifique) que Teilhard a tracée de l'évolution humaine dans une perspective "eschatologique" - vision pour laquelle il eût en Bucke et en Carpenter des précurseurs plus intrépides et non moins inspirés par l'Esprit (et par là-même non moins "qualifiés") que lui.

(⁸⁷) Teilhard et Légaut - ou la Parousie mal barrée...

(25 novembre) (*) D'après le témoignage de Légaut lui-même, il a été stimulé par l'attitude de probité intellectuelle de Teilhard. Par contre, je ne crois pas qu'on puisse déceler une influence directe de la pensée de Teilhard sur la sienne. Ainsi, à le lire, on a bien l'impression que Légaut n'a jamais eu une pensée pour l'Evolution. C'est même là une chose étonnante de la part d'un homme qui se trouve être à la fois profondément religieux, et pénétré de l'esprit scientifique de notre temps ; un homme, de plus, qui a dû lire au moins une bonne partie des

(*) Voir signe de renvoi à la présente note, quelques lignes plus haut dans la précédente note "Les mutants (2) : la science spirituelle (R. Steiner, T. de Chardin)".

écrits de Teilhard, ne serait-ce qu'à l'époque héroïque où ils ne circulaient encore, telle une dynamite spirituelle, que "sous le manteau" (ou la soutane). Propos délibéré d'aller son propre chemin, de ne pas suivre une "trajectoire" sous l'attraction d'un prestigieux aîné ? S'il s'était mieux connu, sûrement il aurait su qu'il faisait assez le poids pour n'avoir pas à craindre l'attraction de quiconque...

Par bien des côtés, les attitudes philosophiques de ces deux hommes diffèrent considérablement, en reflétant des choix fondamentaux différents - et c'est le choix de Légaut le séculier qui m'apparaît comme le plus difficile des deux (contrairement aux apparences). Pour Teilhard, mises à part certaines mystérieuses et troublantes bavures de la Création ("le Mal", la mort...) auxquelles il se soumet humblement, le Monde est inexprimablement bien fait - et c'est là pour lui un sujet inépuisable d'émerveillement et d'adoration. Pour Légaut par contre, on a l'impression que le Monde est inexplicablement mal fait, et la présence de l'homme ne fait qu'empirer encore les choses. Bon gré mal gré, le croyant (et même le non-croyant) doit en prendre son parti, et (s'il est fidèle à lui-même), se confronter sans défaillir, et en communion (consciente ou inconsciente) avec l'invisible action de Dieu en lui, à l'impossible tâche de surmonter l'inertie congénitale et indéracinable des choses, tant dans le Monde que dans lui-même. C'est par un continuuel acte de foi "en dépit de l'évidence" que perdure la folle espérance (perpétuellement déçue et éternellement renaissante) d'une lente et pénible victoire des forces créatrices; victoire sans cesse remise en question, arrachée pouce à pouce en direction d'une longue et douloureuse ascension, tant du croyant lui-même au cours de son périple éphémère, que de l'espèce entière. Et c'est cette impensable et fragile victoire de l'improbable sur le presque certain, gagnée à longueur de vies et de millénaires à force de foi et de fidélité, sans cesse épaulée par l'Acte mystérieux de Dieu dans l'âme de ceux qui (sans même peut-être s'en douter) oeuvrent et créent en symbiose avec Lui - c'est ce "miracle" d'un Monde fait pour empirer et qui, en dépit de tout et d'une certaine mystérieuse et évasive façon, pourtant s'élève - c'est là pour Légaut, à mesure que lui-même mûrit, sujet d'un émerveillement sans cesse renouvelé et qui, parfois, atteint l'adoration. C'est ainsi, dans cet "optimisme" à très long terme (ou pour mieux dire, dans cette intime et indestructible assurance) que la vision de Légaut finalement rejoint celle de Teilhard, comme elle rejoint aussi (je crois) celle de tous les visionnaires dont le regard s'est porté loin en avant, vers les fins dernières du long cheminement de l'homme à la recherche de l'Homme..

Mais Teilhard ni même Légaut (plus jeune que lui de dix-neuf ans), et même après Hiroshima, n'ont vu l'échéance brûlante qui est devant nous à présent, non

en termes de milliers de millénaires mais cette fois en bien moins de la durée d'une vie humaine, et qui force la main à Dieu, pour ainsi dire, à intervenir in extremis et d'une façon draconienne pour sauver du naufrage notre fragile vaisseau spatial, notre Mère la Terre, porteuse de Vie et de Promesse. Et on peut s'étonner d'une telle cécité chez ces hommes visionnaires, au regard pénétrant. Peut-être est-elle due, paradoxalement (et non sans une secrète ironie des choses), à cette "Promesse" justement, à cette sempiternelle "Parousie" soi-disant "attendue" par les chrétiens depuis bientôt deux mille ans (*) : celle-là même sur laquelle ce même Teilhard de Chardin, pour finir en beauté son "Milieu Divin" ("Le Milieu Divin de l'attente", cette fois...), s'exprime en termes sublimes comme devant être pour le vrai chrétien l'objet d'une impérissable espérance. Visiblement, il était loin de songer que cette impérissable-là (un peu morte sur les bords), c'était pas pour dans un million d'années ou deux, que l'Heure tant espérée est là devant notre nez ! Mais s'il s'était avisé d'en parler en termes plus posés, du coup ça aurait été parler de corde dans la maison d'un pendu, ou de couperet dans celle d'un guillotiné. Car au sujet de cette Parousie (entre d'autres) il y a dans l'âme dudit bon chrétien une subreptice coupure-qui-ne-dirajamais-son-nom, entre l'attitude "officielle" de l'"attente" oh combien fidèle (que vient renflouer l'éloquence d'un Teilhard), et la voix du bon sens trop longtemps bafoué qui s'insurge et lui apprend (sans qu'il oserait se le reconnaître) que ce coup-là (une fois n'est pas coutume) le bon Jésus il s'est malencontreusement trompé (chut...), et qu'en tous cas même s'il est infallible (chose que la foi ne saurait mettre en doute), il n'y a bien sûr absolument rien à "attendre" de particulier (si ce n'est sa propre mort, qui ne saurait tarder...). Parlez-lui voir, à ce chrétien -là, non pas en les termes sublimes et lointains du prêche mais de façon tant soit peu concrète et proche, de quoi que ce soit qui ressemble de près ou de loin à cette fameuse Parousie si mal barrée - et vous pouvez être sûr que, profondément gêné, de ce moment il vous fuira comme un affligeant "illuminé". (Mot qui, comme chacun sait, veut dire en bon langage chrétien : mûr pour le cabanon et fou à lier.)

Tant pis pour eux - ils en feront des yeux, quand l'Heure sera venue !
Quand on s'endort, et entre deux chaises encore l'"officielle" et l'"officieuse",

(*) Le mot "Parousie" est le terme consacré, dans le vocabulaire religieux chrétien, pour le retour glorieux du Christ. Jésus l'avait annoncée comme devant avoir lieu du vivant encore de beaucoup parmi ceux auxquels il s'adressait. Pour une réflexion sur le sens de l'"erreur de date" (pour le moins) dans la prophétie de Jésus, voir la note "Quand vous aurez compris la leçon - ou la Grande Farce de Dieu" (n° 27).

la solennelle et l'honteuse, le trône du pape et la chaise percée - c'est à ses risques et périls !

Légaut lui, il a bien dû se le dire bien en clair, au moins dans le privé, que Jésus il s'est trompé pour le moins de date. Mais clair ou pas clair et trompé pour trompé, ça semble bien une chose décidée chez lui comme chez tout le monde : il y en aura pas de Parousie ! (Du moins pas avant au moins un bon petit million d'années.) On attend seulement celui qui dira tout haut ce que tout le monde pense tout bas, tout bas...

C'est rare qu'à ces âges-là on change encore d'idées (et le bon Dieu sûrement Il lui en voudra pas...). A moins, bien sûr, de s'y voir contraint et forcé, quand l'Événement est bel et bien venu. Et il n'est pas dit du tout que Légaut, qui a l'air ma foi de bien encore se porter, qu'il n'y sera plus pour le voir de ses yeux.

(⁸⁸) Les mutants (3) : un vent de justice et de liberté (P.A. Kropotkine, A.S. Neill)

(26-28 novembre) (*) Je continue ma revue des "mutants". Il n'en reste plus que deux que nous n'avons pas rencontrés encore dans les pages de la Clef des Songes, et qu'il me reste à présenter brièvement.

Piotr Alekséïévitch K r o p o t k i n e (1842-1921), révolutionnaire russe, un des principaux théoriciens de l'anarchisme, et aussi une des figures les plus attachantes dans l'histoire du mouvement anarchiste. De haute noblesse russe, élevé par la domesticité dans une famille imbue de morgue aristocratique et de capricieux et cruel arbitraire vis-à-vis des serfs à la totale merci des maîtres, son enfance en fut profondément marquée, suscitant en lui des mouvements de solidarité passionnée avec les serviteurs maltraités et humiliés, et par la suite avec les pauvres en général. Par ailleurs son esprit puissant et hardi l'attirait vers les sciences. La géographie fut sa première grande passion pleinement consciente, née non dans des salles de classe mais "sur le terrain" alors que, âgé seulement de 21 ans, il était chargé d'une mission aventureuse et délicate pour approvisionner des colonies d'anciens forçats venus s'établir dans des régions écartées en Sibérie orientale. Au cours de voyages et de missions ultérieurs naquit et se développa en

(*) Suite de l'avant-dernière note "Les mutants (2) : la science spirituelle (R. Steiner, T. de Chardin)", n° 86.

lui une vision d'ensemble de la formation du relief asiatique. Une vision qui le sollicitait avec une rare puissance pour y consacrer toute son énergie, une vie entière peut-être, pour la développer dans toute son ampleur et l'établir avec tout le soin requis. En même temps ces voyages le mirent en contact avec les gens simples vivant dans les régions qu'il explorait, avec leur rude existence mais aussi avec leur créativité innée et leur noblesse. Il finit par comprendre que sa vie appartenait à ces hommes-là, pauvres, souvent exploités et maltraités et sans défense devant leurs oppresseurs - à ces hommes de chair et de sang, non à une science, fascinante certes, mais qui dans l'état actuel des choses ne bénéficierait qu'à des privilégiés ; à des hommes comme lui-même qui, par sa naissance, avait la possibilité de suivre librement les penchants de son intelligence avide de connaître et de créer. Il s'arrache à une vie de savant et de pionnier qui l'attirait puissamment, pour consacrer sa vie aux pauvres et à la lutte pour faire cesser l'iniquité sociale qu'il voyait régner de toutes parts.

Ce fut là le "moment de rupture", le moment héroïque, le moment douloureux et créateur entre tous dans sa vie longue et féconde. Un moment qui, grâce à la fidélité de toute une vie, allait devenir celui véritablement d'une deuxième naissance - la naissance de Pierre Kropotkine, débarrassé de son titre de "prince" et de tout autre qui l'attendait; du Kropotkine tel qu'il nous est connu par la grande mission qui fut sienne, à partir de cet instant-là.

Il a écrit une très belle autobiographie, "Autour d'une vie" (*), que j'ai lue il y a très longtemps, je devais être encore jeune homme. Je me rappelle que j'ai été frappé, plus peut-être que par toute autre chose (alors que j'ai presque tout oublié), par sa bienveillance foncière vis-à-vis de tous les hommes. Modeste et bon, il ne s'exprime avec hargne, avec colère ou amertume ou ne serait-ce que d'une façon mordante, au sujet de personne. Il aimait dire du bien des autres, quand il le pouvait sans anicroche à la vérité. Quand il ne pouvait rien dire de bon sur quelqu'un, il préférait se taire plutôt que d'en parler de façon désavantageuse (**). Contrairement à l'idée qu'on se fait souvent du "révolutionnaire" et,

(*) Texte original en russe. Une traduction française a paru aux éditions Stock, elle est malheureusement épuisée et plus trouvable en librairie.

(**) En relevant ce trait remarquable chez Kropotkine, je n'entends nullement le proposer comme règle de conduite, que je serais d'ailleurs le dernier à suivre ! Mais le fait est que 999 fois sur 1000, quand on dit des choses désavantageuses sur le compte d'autrui, c'est là une activité entièrement stérile. Moi-même ne suis pas encore totalement guéri de cette sorte de gaspillage d'énergie. (Mais il s'en faut de peu...)

pis encore, de l'"anarchiste", Kropotkine m'apparaît comme une des personnes au monde qui, spontanément et de par sa nature forte et aimante, était la plus éloignée de toute violence. Par cette qualité si infiniment rare, je le sens proche de Whitman (son aîné de vingt-trois ans) (*) et de Gandhi (de vingt-sept ans plus jeune), hommes d'ailleurs dont il n'a probablement jamais entendu même le nom, tant sa propre mission l'avait mené dans des voies toutes différentes (**). Le seul autre sur ma "liste de mutants" avec qui il aurait pu et dû normalement avoir des contacts est Edward Carpenter, de deux ans seulement plus jeune que lui. Mais j'ignore s'ils se sont connus. Un point commun entre les deux hommes est l'attraction qu'ils avaient pour les gens d'humble condition, dont la société était plus faite pour leur plaire que celle des gens des classes plus relevées. Mais il est possible que l'ouverture "religieuse" de Carpenter, et plus encore son exceptionnelle liberté intérieure, auraient déconcerté et éloigné Kropotkine dans son rigorisme athée.

De l'histoire du mouvement anarchiste ou du mouvement révolutionnaire depuis le siècle dernier (que je connais fort peu l'un et l'autre, est-il besoin de le préciser), c'est la grande figure de Kropotkine qui m'est la plus familière. Sûrement on y trouverait d'autres hommes d'une stature comparable et aussi attachants à leur façon, qui pourraient à bon droit être considérés comme des "mutants" tout comme lui - comme des êtres parvenus, par un aspect ou par un autre, à une maturité spirituelle et à une autonomie intérieure loin en avance sur notre Ere du Troupeau. Je pense par exemple à Elysée Reclus, ami de Kropotkine et son aîné de douze ans. Comme lui, c'était un grand géographe passionné par sa science. Mais contrairement à lui, il avait choisi de poursuivre de front et son travail scientifique, avec les satisfactions intellectuelles, la sécurité matérielle et aussi le statut social et l'audience qu'il lui donnait, et son engagement révolutionnaire par une réflexion sur les bases de la société et sur les perspectives

(*) Je parle ici du Whitman d'après 1854 i.e. d'après le tournant qui eût lieu dans sa vie avec son "illumination". Avant ça, les tonalités agressives voire méprisantes n'étaient nullement rares sous sa plume incisive de journaliste de toutes mains.

(**) Kropotkine est mort en 1921, avant que le mouvement du Satyagraha en Inde y prenne tout son ampleur, dans la lutte pour l'indépendance. Ce mouvement n'aurait pu manquer de l'impressionner. Il y a d'ailleurs un point qui rapproche ces deux hommes dans ma liste de "mutants" : c'est que l'un et l'autre se sont trouvés en opposition aux pouvoirs établis, et ont de ce fait fait des séjours répétés et parfois prolongés en prison. Le seul autre "sur la liste" qui ait fait de la prison (à ma connaissance) est Fujii Guruji (pour quelques jours seulement) et aussi, bien sûr, Solvic.

d'une révolution mondiale émancipatrice (*). Sûrement c'était là un choix judicieux et en accord avec son être et avec sa mission, différents de ceux de Kropotkine tout en leur étant étroitement liés. Mais à mes yeux l'acte de rupture dans la vie de Kropotkine, par lequel il se sépara sans retour non seulement des privilèges sans nombre (à dire vrai haïs par lui) attachés à un statut de prince, mais surtout d'une grande et noble passion qui jusque là avait dominé sa vie, pour suivre l'appel intérieur d'une mission qui l'attendait pour être créée et être - cet acte douloureux donne à son aventure spirituelle une grandeur que peu d'existences ont atteinte.

Peut-être que la mission de Kropotkine était animée par une quête de justice, plus encore qu'elle n'était une mission de libération. Si elle se voulait libératrice, c'est surtout en vue de la "libération" des classes opprimées de l'exploitation économique, l'abêtissement idéologique et le mépris qui pesait sur elles aux mains des classes possédantes. Il n'a pas senti par contre, je crois, la nécessité et l'urgence d'une libération intérieure de l'individu, dont la structure psychique même est façonnée par la société ambiante et insidieusement imprégnée par ses valeurs, ses attitudes, ses tabous. Ceux-ci imprégnent, et dans une très large mesure déterminent, tout autant la mentalité et la psyché des "maîtres" que des "esclaves". (Et dès qu'on regarde de plus près, on voit que même les présumés "maîtres" sont en réalité des dérisoires et infantiles "esclaves"...). Oui, l'âme et la pensée du "révolutionnaire" lui-même (de lui qui veut changer la société à son image, ou à l'image de ses idées et de ses désirs...), tout comme celle des penseurs, des philosophes, des artistes, des savants qui contribuent à créer à longueur de siècles les valeurs culturelles, en est elle aussi pétrie comme celle de quiconque.

Lisant il y a longtemps le récit que fait Kropotkine de sa propre vie, j'ai été frappé par ce fait que tout ce qui a trait au sexe ou à la relation entre les sexes est entièrement passé sous silence, quasiment comme si la "petite différence", autant dire, n'existait pas (**). Avec le recul, je ne peux que constater cette

(*) Je renvoie à la belle biographie "Elisée Reclus, ou la passion du monde", par Hélène Sarrazin, aux Editions de la Découverte. Texte d'une grande sensibilité, et illustré de remarquables photos de famille. Il y a un chapitre sur Kropotkine, où en quelques pages chaleureuses est dit, je crois, l'essentiel. Je l'ai lu tout dernièrement, pour rafraîchir ma mémoire défaillante au sujet de la vie de Kropotkine.

(**) Détail amusant, la femme de Kropotkine apparaît au détour d'une phrase vers le milieu du livre, sans qu'on ait jamais appris avant qu'il avait pris compagnie (j'ignore s'ils étaient mariés "en règle"), et sans qu'on saura jamais (si je ne

suis en train ici de médire) qui elle était ni même peut-être son nom.

Puisque j'en suis au chapitre "fêlures", j'ajoute que cet homme qui ne reconnaissait pas les frontières, avait pourtant une petite tendance anti-allemande et anti-prussienne, discrète peut-être, mais qui m'avait intrigué déjà en lisant sa biographie. Souvenirs amers aux mains d'une bonne d'enfants allemande peut-être (il avait été orphelin de mère de bonne heure), ou autres souvenirs semblables ? Visiblement, et même s'il ne l'aurait pas formulé comme ça (du moins pas tant qu'il était encore dans la force de l'âge), il trouvait aux allemands (ou "prussiens", auxquels il les apparentait) des traits peu sympathiques. En 1914, il a basculé dans la fièvre générale, en applaudissant à la lutte de la "civilisation" contre la "barbarie germanique". C'était sujet de désolation et d'embarras pour ses camarades anarchistes, qui le mettaient sur le compte de son âge. Il avait 72 ans et, autant que je sache, n'était nullement sénile. Son dernier livre, "L'Éthique", a été écrit dans ses dernières années. (NB il est mort en 1921, sans avoir renié ses déclarations bellicistes.)

Même un Freud, esprit indépendant pourtant s'il en fut, avait basculé dans la fièvre guerrière dans les premiers mois de la guerre, en 1914 - du côté, cette fois, de l'Autriche, embarqué dans la guerre aux côtés des "barbares" allemands. Il s'est vite remis de son aberration passagère, et n'y est plus retombé, sa vie durant, ni en faveur des uns ni en faveur des autres. Il fait partie des rares qui aient su apprendre la leçon d'une guerre.

évidence, que c'était là pour lui un sujet t a b o u . Par là tout au moins, et sans doute de bien d'autres façons aussi mais d'une portée moins cruciale, ce grand homme et grand révolutionnaire, serviteur d'une mission qu'il voyait non sans raison comme "libératrice", avait sûrement un long chemin encore à parcourir pour sa propre libération intérieure. La liberté qu'il voyait et dont il se voulait ouvrier et apôtre, elle était comme une moitié seulement, retranchée (comme du tranchant du glaive) d'une liberté plénière - celle qui n'est pas le propre seulement d'une "classe" sociale, mais de l' h o m m e , quel que soit sa classe.

Dans cette optique, la mission de Kropotkine m'apparaît en quelque sorte comme "complémentaire" de celle de Whitman, ou de celle de Freud qui avait comme lui, Kropotkine, une âme de savant. L'une oeuvre vers une libération d'une "oppression sociale" à l'intérieur de la société, l'autre vers une libération par rapport à une autre sorte d'"oppression sociale" plus cachée, savoir la r é - p r e s s i o n psychique, opérant à l'intérieur de l'âme humaine (et que Freud a été sans doute le premier homme à voir clairement et dans toute son impensable dimension). Kropotkine subissait la répression intérieure en lui-même, sans la voir ni en lui ni en les autres ; en revanche, Whitman et Freud, sans certes ignorer la réalité de l'injustice sociale et ses innombrables visages, n'étaient l'un ni l'autre sensibilisés à cet aspect, moins brutal certes dans l'environnement qui fut leur que dans celui qui entoure les jeunes années de Kropotkine. A chaque vie suffit sa peine...

Poursuivant encore dans ce sens, la mission d'Edward Carpenter m'apparaît, elle, comme une sorte de synthèse dans sa personne, dans sa vie et dans son oeuvre écrite, de ces deux sortes de mission de libération, qui peuvent sembler étrangères l'une à l'autre. En vérité, elles sont indissolublement liées. La justice sociale et la libération intérieure de tous les hommes sont deux "causes", ou deux "points" à l'horizon du devenir humain, indissociables l'un de l'autre, comme le sont la coque et la chair d'un même fruit, appelé à mûrir encore à longueur de siècles avant que d'être cueilli et mangé.

Cette dimension absente de la mission de Kropotkine, la libération de la peur du sexe, est par contre au coeur même de celle de A.S. Neill, dont je m'apprête à parler.

Alexander Sutherland Neill (1883-1973), éducateur britannique. Comme tout le monde, j'ai lu son livre "Libres enfants de Summerhill", qui m'a fortement impressionné. Je devais alors avoir dans les vingt ans (*), et ma relation au sexe n'était pas exempte de noeuds, à dire le moins. Le livre de Neill ne les a pas fait disparaître comme par enchantement (ce serait trop facile !), mais il a dû être parmi les semences en moi qui ont mûri tout au cours des vingt ou trente années qui ont suivi, vers une relation décontractée, une relation de pleine acceptation à la pulsion du sexe (**), sans en exclure les composantes qu'on a été tous dressés à refouler ou à faire mine d'ignorer comme (hem, hem) disons "inorthodoxes". Je crois que je ne suis là qu'un exemple parmi des milliers d'autres, et que les écrits de Neill ont eu et continueront longtemps encore à avoir un impact important pour ouvrir les mentalités à une autre approche du sexe, et à une autre façon aussi de concevoir l'éducation.

Je ne sais s'il existe une biographie de Neill. Je n'ai pas réussi en tous cas à en trouver une, et je sais rien de sa vie et de sa personne à part ce qui en transparait dans son livre. Mais son oeuvre, à elle seule, témoigne d'une personnalité exceptionnelle, très loin en avance sur son temps. Elle n'est pas seulement oeuvre de la pensée, qui pourrait être, comme telle, séparée de la personnalité véritable et de la vie de son auteur. Cette oeuvre sûrement, c'est en tout premier lieu cette fameuse école de Summerhill, l'école "où les enfants sont

(*) Il y a eu erreur de mémoire - je m'aperçois que la première édition (en anglais) du livre de Neill est de 1960, où j'avais déjà 32 ans. J'ai dû le lire peu après (on en parlait beaucoup à l'époque), dans l'édition originale anglaise.

(**) Cette évolution, qui commence je crois en 1958 suite à la mort de ma mère, est accomplie pour l'essentiel en 1976, l'année où la méditation entre dans ma vie. J'aurai à y revenir ultérieurement.

heureux" (ph abomination de la désolation...!) dont nous parlent ses livres. C'est là une création qui n'a rien de cérébral, mais qui est enracinée dans la réalité quotidienne d'un contact vivant, intensément astreignant et créateur, avec les gosses de l'école. Ce sont eux ses véritables et principaux interlocuteurs ou, pour mieux dire, s e s a s s o c i é s dans une "oeuvre" qui ne-dit-pas-son-nom, réalisée en commun au jour le jour et chaque jour à nouveau reprise.

La grande idée maîtresse dans l'oeuvre éducative de Neill, manifestement, est celle de l i b e r t é. D'autres avant lui avaient compris et écrit que la liberté est la condition première de l'épanouissement humain, et qu'à ce titre elle devrait être à la base de toute éducation qui se propose d'épanouir les facultés créatrices de l'enfant. Tolstoï était un de ceux-là (*), et il y en eût nombre d'autres dans les rangs des anarchistes, parmi lesquels Bakounine, Kropotkine, Reclus, Louise Michel. C'était chose qui allait également de soi pour un Gandhi (influencé par Tolstoï) ou pour un Rudolf Steiner. Encore que les mêmes mots servent souvent à désigner des choses toutes différentes, et que les idées que se faisaient les uns et les autres sur cette fameuse "liberté" changeait énormément de l'un à l'autre (**). Mais je crois que Neill a été le premier homme dans notre longue histoire qui ait eu cette audace et cette innocence de voir que l a c l e f d e l a l i b e r t é d e l ' h o m m e e s t d a n s l a " l i b e r t é s e x u e l l e ". De plus, il a eu le courage non seulement de le dire de mille façons tout ce qu'il y a de terre à terre et de non savantes, mais encore et surtout, de l e m e t t r e e n a p p l i c a t i o n et de le tester dans la pratique délicate entre toutes de l'éducation.

Ce n'est pas le lieu ici de dissiper les nombreux malentendus que le terme même de "liberté sexuelle" ne peut manquer de susciter, autant et plus encore que le mot plus anodin de "liberté". Neill lui-même l'a fait en long et en large dans ses livres, non par des discours théoriques mais par des exemples innombrables tirés d'une expérience de quarante années de la liberté à l'école, démontrant le bien-fondé de son intuition de départ : "la liberté à l'école (et à d'autant plus forte raison, partout ailleurs...), ç a m a r c h e !".

S'il a pu faire cette longue démonstration pleinement concluante, en créant une sorte d'enclave de liberté environnée par une société totalement réfractaire (à dire le moins) à cet esprit de liberté, c'est qu'en plus d'un rare courage pour

(*) A ce qu'on m'a dit, dès avant Tolstoï, et parmi les premiers à reconnaître ce rôle crucial de la liberté, il y avait Fourier (1752-1837) et Godwin (1756-1836).

(**) Les divergences apparaissent dès qu'on en vient à la question délicate de l'autorité et de la "discipline" minimale à assurer. Par exemple : faut-il ou non accepter le principe des punitions infligées par le Maître ?

garder foi en ses intuitions maîtresses et nager seul contre le puissant courant de l'humanité entière depuis le finfond des âges, il était sans doute un éducateur-né. Ou n'est-ce pas plutôt la fidélité à sa mission qui a fait apparaître en lui, au fil des ans et à la mesure des besoins, ces moyens exceptionnels qui (chez ceux qui sont de coeur avec lui tout au moins) font crier au "génie" et à l'"éducateur-né" ?

Il est sûr aussi que sa mission n'aurait vu le jour, pas du moins dans toute l'impensable hardiesse qui fut sienne, si elle n'avait été précédée et préparée par celle de Freud (de dix-sept ans son aîné). C'est à deux niveaux différents que je vois la mission de Neill comme un rejeton vigoureux de celle de Freud. D'une part, grâce à la "révolution freudienne" dans l'attitude de l'esprit vis-à-vis du sexe, celui-ci avait cessé (pour une certaine pensée d'avant-garde tout au moins) d'être un domaine tabou, un domaine non seulement "indicible", mais même "impensable". Ce verrou-là avait enfin sauté ! Et il n'en fallait pas moins, certes, pour qu'en Neill puisse éclore l'esprit de simplicité qui appelle un chat un chat, avec les enfants ou avec les adultes c'est pareil, et pareil quand il s'agit de choses communément regardées comme scabreuses et pourtant les plus courues du monde, comme (par exemple) la masturbation (*). Summerhill, c'est en tout premier lieu cet esprit-là, et pas autre chose. Mais d'autre part aussi, la compréhension de la mécanique psychique que propose Freud s'est révélé un auxiliaire précieux, indispensable peut-être pour que Neill puisse mener à bien sa tâche dans Summerhill. Assurément, il lui fallait le même genre de perspicace

(*) Beaucoup de lecteurs ont dû être assez "soufflés" comme je le fus, voire déconcertés, par la simplicité avec laquelle Neill parle de la "masturbation" (en utilisant ce terme-là, lourdement chargé), avec autant de désinvolture qu'il parlerait d'une table ou d'un banc. A un parent qui venait prospecter si Summerhill conviendrait pour son garçon et qui exprimait l'inquiétude qu'il y apprenne à se masturber, Neill demande : "Pourquoi ça vous inquiète-t-il ?". Le père : "Ça lui ferait du mal...". Neill : "Ça n'a pas fait de mal ni à vous ni à moi, n'est-ce pas ?!".

Je n'aime pas utiliser le mot "masturbation", chargé de connotations péjoratives ou vulgaires, comme je n'utiliserais pas le mot "baiser" pour "faire l'amour", "pédéraste" pour homosexuel, ou (dans un autre domaine) "boche" pour allemand. L'ennui c'est que dans ce cas il n'y a pas d'autre mot, sauf "onanisme" qui n'est guère meilleur, ou "auto-érotisme" qui à l'inconvénient d'être vague et faussement savant. Il arrive que le langage soit un moule implacable pour forcer les gens à penser et à sentir d'une certaine façon. Le français pis que beaucoup d'autres langues, tel l'allemand qui est fait tout exprès pour pouvoir former des mots nouveaux (comme en l'occurrence "Selbstbefriedigung"). Neill prend le taureau par les cornes en utilisant un terme "chargé" dans des dispositions de "fraîcheur" telles, quasiment, comme s'il parlait de pluie et du beau temps. Dans le cas d'espèce c'était visiblement ce qu'il avait à faire. Mais combien de générations ou de siècles devront passer, avant que le nuage trouble qui entoure certains mots soit dissipé sans retour par un vent de liberté ?!

vigilance qu'a Freud, pour ne pas se laisser piéger par aucune des mille et une situations imprévisibles, propres à désarçonner plus d'un, auxquelles il allait se trouver confronté jour après jour dans son contact avec des gosses souvent difficiles, voire roués à leur façon et qui ne manqueront pas, de mille manières, de tâcher de l'"avoir au tournant" !

Mais toute la "technique" qu'un grand pionnier comme Freud peut mettre à la disposition (disons) d'un éducateur sera d'un bien maigre secours, si elle n'est à son tour instrument d'une intelligence créatrice (comme le fut celle de Freud lui-même), pour faire face au jour le jour aux situations toujours nouvelles, toujours imprévues, et toujours porteuses d'enseignements nouveaux qui bouscoulent les idées de la veille. C'est pourquoi, en partant de l'oeuvre fondamentale de Freud, celle de Neill et dans son domaine propre qui est celui de l'éducation, va considérablement plus loin que Freud n'aurait sans doute jamais osé rêver, ni peut-être même voulu accepter. Je ne sais si les deux hommes se sont connus ou ont correspondu l'un avec l'autre, ni si Freud eût tant soit peu connaissance de l'oeuvre de Neill (*). Mais je peux m'imaginer que l'école de Summerhill l'aurait pour le moins mis fort à l'aise, et ceci d'autant plus, bien sûr, que Neill s'était visiblement inspiré de lui, Freud. C'est là dans la nature des choses sans doute. Freud était le premier à se rendre compte que ses propres idées quand il avait quarante ans, l'auraient profondément choqué s'il en avait pris connaissance quand il en avait vingt ou trente (**).

A d'autant plus forte raison, tous ces hommes que je citais tantôt, qui avaient des idées avancées sur l'éducation et dont certains (tels Tolstoï, Gandhi, Louise Michel) les mettaient en pratique, auraient sans doute été horrifiés par Summerhill, et y compris nos chers "mutants" Kropotkine, Steiner, Gandhi ! Quant à Teilhard de Chardin (presque du même âge, lui, que Neill : juste de deux ans

(*) Je n'ai pas trouvé le nom de Neill dans le très copieux index des noms des amis, patients et correspondants cités dans la "biographie en images" de Freud ("Sigmund Freud, Sein Leben in Bildern und Texten") édité par son plus jeune fils Ernst Freud et par sa femme Lucie Freud. (En allemand, Suhrkamp Verlag.) Un livre fascinant et émouvant d'ailleurs, et le premier livre biographique de Freud que j'aie lu, le mois dernier.

Je rappelle que l'école de Summerhill fut fondée en 1921, et qu'en 1923 eût lieu la première opération d'un cancer du palais chez Freud, maladie qui le fit beaucoup souffrir dans les seize années qui lui restaient encore à vivre, et diminua beaucoup son énergie et sa disponibilité. Il est donc bien possible qu'il n'ait jamais eu connaissance de l'expérience de Summerhill.

(**) Je crois que des observations similaires pourraient être faites pour toute vie intensément créatrice au niveau spirituel. Apprenant des choses nouvelles sur nous-mêmes, sur le Monde ou sur Dieu, nos idées familières seront par là-même bouleversées. Chez moi ça fait dix-huit ans que ça dure !

son aîné), sûrement il aurait vu en Neill le Malin incarné (et du coup, si ça se trouve, la Parousie tant vantée lui aurait semblée toute proche...). Sur toute ma liste de mutants, il n'y a guère que Whitman et Carpenter dont je suis sûr que Summerhill les aurait fait crier de joie ! Et puis Légaut, s'il en a entendu causer, n'a pas dû, tout au moins, en être scandalisé...

Il est possible que si Neill était là pour lire cette présentation-en-courant de son oeuvre de mutant, il trouverait que j'ai mis indûment en vedette le côté "libération sexuelle". Dans son livre (que je me suis procuré dernièrement et que je viens de reparcourir avec un très grand plaisir) il n'insiste pas outre mesure sur cet aspect-là de la liberté à Summerhill. Comme il le souligne lui-même, une fois que le sexe n'est plus sous pression, il cesse d'être envahissant. La liberté ça s'exprime de cent et mille façons différentes toutes simples et qui toutes devraient aller de soi, mais que les hommes hélas ! ne connaissent pas, ou ne connaissent plus. L'école de Summerhill les apprend, ou les réapprend, aux enfants. Ou ce qui revient au même : elle leur apprend à v i v r e s a n s p e u r . C'est ç a la chose qui compte, alors que les sempiternels "programmes", c'est-à-dire ce que les adultes bien dressés décident qu'il faut fourrer dans la tête des enfants pour en faire des adultes comme eux (encore hélas !), ça n'a aucune importance. Voilà ce que ne se lasse de répéter Neill à ces lecteurs, des adultes justement et comme tels beaucoup plus durs à la comprenette que les gosses (vu que leur crâne a eu le temps d'être beaucoup plus lessivé par tout ce qu'on y a fourré malgré eux). Et les livres de Neill, c'est un peu les livres d'école de la liberté pour adultes. Mais je préfère dire encore que c'est de la graine jetée dans le vent, et qui tombe là où le vent la porte...

Non, je ne vais pas faire ici une peinture aux couleurs pastels de l'école des enfants heureux, émule de l'abbaye de Télem à la mémorable devise "Fay ce que voudras !". Le vrai tableau, grandeur nature et avec les lumières et les ombres, c'est dans le livre de Neill qu'il faut aller le trouver. Si ce n'est chose faite, lisez-le, et je vous garantis que vous ne vous ennuyerez pas un seul instant, du début à la fin - et que ça vaut tous les livres de psychologie et d'éducation du monde. Style alerte, direct, tout en exemples concrets, allant toujours droit au but, jamais bégueule, dense sans être lourd, pétillant d'une saine science sans un seul mot savant ni un seul mot de trop. Sans vouloir faire l'article, un livre unique au même titre que "L'Interprétation des Rêves" de Freud (paru en 1900), mais dans des registres totalement différents. Un des quelques grands livres de notre temps. Un livre surtout (et c'est peut-être là son trait le plus étonnant) b o n à ê t r e

m i s e n t r e t o u t e s l e s m a i n s . Un livre qui éclaire (autant qu'il sera donné à chacun), sans discours savant ni édifiant. Un livre dans lequel parle l'intelligence non d'un cerveau, mais du coeur.

(89) Neill et l'au-delà du Mur - ou la pensée, et l'être

(2 et 3 décembre) (*) Les trois derniers jours je n'ai pas travaillé à la Clef des Songes, du moins pas directement. Mis à part des tâches de tout venant que je repoussais de jour en jour (correspondance, travail au jardin, ramonage des tuyaux de poêle, vu l'hiver qui approche...), j'ai passé mon temps surtout à relire du début à la fin le livre de Neill "Libres enfants de Summerhill" (**). Rarement mon temps, et notamment mon temps pour la lecture, aura-t-il été mieux employé ! Plus fortement encore qu'en écrivant la note précédente, je me rends compte que ce livre est un des quelques livres-clef, peut-être même le tout premier de tous, pour préparer les mentalités pour l'Ere de l'Eveil ; et un livre aussi, sûrement, qui pourra servir d'inspiration quotidienne aux hommes "d'après". Cet "homme nouveau" qui doit naître et qui depuis un siècle ou deux se cherche obscurément en certains parmi nous, c'est dans les pages de ce livre-là que je le vois émerger le plus clairement, net de tout halo idéologique ou messianique. L'homme nouveau, simple comme bonjour, familier comme si nous l'avions toujours connu, comme si nous - m ê m e s l'avions toujours été. C'est Neill lui-même, l'imperturbable papa-directeur-qui-ne-dirige-rien, avec la blague ingénue si bien accrochée qu'on se demande parfois quand il trouve un moment pour être "sérieux" pour de bon ; c'est sa femme discrètement présente dans ces pages (nous n'apprendrons pas son prénom...) ; ce sont les collaborateurs anonymes et dévoués, travaillant avec une

(*) Suite de la note précédente "Les mutants (3) : un vent de justice et de liberté (P.A. Kropotkine et A.S. Neill)".

(19 janvier) Relisant la présente note, je lui trouve par moments des accents un peu dithyrambiques ! Une appréciation plus nuancée se dégagera de la réflexion des six semaines suivantes sur l'oeuvre de Neill et sur celles de Edward Carpenter et de Félix Carrasquer (dans les notes n°s 90 - 110).

(**) Traduction française aux Editions de la Découverte. La traduction est malheureusement parsemée de contresens, à cause d'une traduction "phonétique" de l'anglais, qui hélas ne marche pas toujours ! Les contresens systématiques les plus fréquents sont les suivants : quand vous verrez les mots "supprimer" ou "suppression", remplacez par "réprimer" ou "répression" (de l'anglais "to suppress", "suppression"). Quand vous verrez "conquérir", remplacez par "surmonter" ou "dépasser" (de l'anglais "to conquer"). Quand vous verrez "évidence", presque toujours (le contexte le dira) il fallait écrire "preuve" ou "fait probant" ou "signe probant" (de l'anglais "evidence"). C'est vraiment une pitié d'abîmer un magnifique texte comme ça !

patience inlassable pour un salaire trois fois rien, si ce n'est celui de voir que ce travail-là n'est pas fait en vain ; et c'est les gosses de Summerhill eux-mêmes, bien sûr, faisant cahin-caha l'apprentissage de la liberté. Ceux du moins parmi les gosses qui ont fait déjà leur premier grand pas, qui se sont dégagés de la haine secrète ou du secret mépris d'eux-mêmes, et de la peur larvée qui en est l'inséparable compagnon. Ceux qui déjà ont accédé à une acceptation joyeuse d'eux-mêmes, dans une ambiance où ils se sentent eux-mêmes acceptés sans conditions, t e l s q u ' i l s s o n t .

Des gosses, des hommes, des femmes qui sont "bien dans leur peau". Mélangés à eux il y a ceux qui sont plus ou moins nouveaux arrivés, plus ou moins bien intégrés à une ambiance comme ils n'en avaient jamais connue et dont ils n'auraient jamais rêvé avant. Une ambiance déconcertante par sa simplicité même : un air de liberté ! Ils sont comme un cul-de-jatte qui n'aurait jamais vécu qu'avec des culs-de-jatte et qui soudain se verrait transplanté dans un monde de gosses, d'hommes et de femmes qui m a r c h e n t , comme si c'était là la chose la plus naturelle du monde ! Et il leur reste à découvrir qu'eux aussi il ont des jambes pour marcher, mais oui !, même si une peur tenace profondément ancrée voudrait encore les empêcher de l'admettre. Le fait est qu'ils ne s'en servaient jamais de leurs jambes et du coup, ce n'est pas étonnant qu'elles se soient un tantinet atrophiées. Il y a tout un apprentissage pour leur rendre leur mobilité naturelle, à ses pattes-là si longtemps inutiles et inertes, et que le soi-disant cul-de-jatte se mette à marcher pareil que les autres. C'est ç a surtout le travail de Neill et des autres adultes : montrer à ceux qui l'avaient oublié depuis le berceau quasiment qu'ils ont des jambes pour marcher, les aider (mine de rien) à se dégager de cette peur, de cette crispation qui paralyse. Mais souvent, rien que de voir tous les autres autour d'eux qui marchent et qui courent à l'aise, déjà ça suffit pour faire se détacher peu à peu, en l'espace de semaines ou de mois, les vieilles peurs et les vieilles crispations.

Chemin vers l'acceptation de soi et vers l'autonomie intérieure, c'est ç a, avant toute autre chose, que les gosses ont à parcourir dans Summerhill, chacun au rythme qui est le sien. Et sûrement chacun des adultes aussi a eu à parcourir lui-même un tel chemin, et sous des conditions autrement plus difficiles, à un âge où la personnalité est déjà pleinement formée et structurée, et dans un milieu comme partout ailleurs, qui s'y oppose de tout son poids. Neill tout le premier, il a dû passer par un fier virage et faire d'abord un très long bout de chemin pour l'amener jusqu'à Summerhill, à l'âge de trente-huit ans. Nous apprenons au détour du récit et de ses commentaires sur ceci et sur cela qu'il a été élevé, dans une famille calviniste rigoriste en diable, dans la crainte de Dieu-le-justicier et

de l'enfer qui l'attendait tout chaud, s'il ne donnait pas satisfaction. Quand il était jeune instituteur, il ne se privait pas de taper sur les gosses comme tout le monde, façon de se défouler (comme toujours quand on tape sur un plus faible que soi). Ça a dû être une drôle de découverte pour lui, que c'était ça la raison pour laquelle il tapait et pas pour "éduquer" la marmaille. Si ça se trouve c'était alors, ce "fier virage" que j'évoquais à l'instant. Comment s'est accompli en lui cette extraordinaire transformation intérieure, d'un instituteur de village normalement complexé, sinon plus rétrograde ou plus vicieux qu'un autre, en le Neill dont nous faisons connaissance dans les pages de son livre ? (Un Neill qu'il serait absolument impossible d'inventer !) A la fin du livre j'ai découvert l'annonce de trois autres traductions françaises de livres de lui, posthumes celles-là, parmi lesquelles "Journal d'un Instituteur de Campagne" (Payot 1978). Ça ne peut être qu'une autobiographie, et je me faisais déjà une fête de la lire. Mais manque de pot, elle est épuisée ! (Il me faudra tenter ma chance et essayer de commander en Angleterre l'édition anglaise...)

Neill est d'ailleurs très loin de poser à l'homme totalement libéré et tout ça. (C'est toujours mauvais signe, j'ai fini par comprendre.) Ni à l'homme génial, ou infaillible. Avec ce genre de poses, c'est sûr qu'il n'aurait pas été l'homme pour faire Summerhill. Il ne manque d'ailleurs pas une occasion pour signaler les diverses idées fausses dont il lui a fallu qu'il se débarrasse, et aussi ses erreurs "de tactique" avec tel gosse et tel autre. (J'ai l'impression que ces cas devaient être assez rares, et qu'il n'a jamais été long alors pour voir son erreur et rectifier le tir...) Neill est tout le premier aussi pour constater qu'un homme (comme lui-même) qui n'a pas été élevé dans la liberté, il garde toujours quelque part des réflexes plus ou moins enfouis d'être "complexé". Ça ne l'empêche nullement, dans sa relation aux gosses, de sentir à tout moment où le bât blesse et comment dénouer en souplesse (et le plus souvent avec un brin d'humour malicieux derrière des airs de sérieux enjoué ou absent) des noeuds qui parfois seraient dur. Par là il est même assez époustouflant. On dirait que par quelque miracle toujours renouvelé, dans toutes les situations "sensibles", l'égo-écran s'est évanoui sans laisser de traces, laissant place à une perception immédiate et aiguë de ce qui se passe et, simultanément, et sans intervention aucune d'une pensée consciente et encore moins de la moindre réflexion, il y a l' a c t e j u s t e : celui qui fait choc là où le choc est requis pour faire passer un message, ou celui qui "passe" en douceur sans rien brusquer ni rien brouiller, quand la situation a besoin encore de mûrir. On sent chez lui une s o u p l e s s e parfaite, une extraordinaire légèreté, dans sa relation à une quotidienneté qui est pour lui, l'éveillé, comme une provocation créatrice incessante.

Cette rare présence, qui chez Neill est devenue comme une part inséparable, quotidienne, "ordinaire" de sa nature même, est visiblement oeuvre d' a m o u r . Ce qui a transformé la vie de cet homme, ce qui transforme tant d'êtres par le seul contact quotidien avec lui, c'est une certaine qualité d'"amour", présent en lui en permanence dirait-on. Non pas l'amour qui s'attache à tel être ou tels êtres et en attend tels retours, ni l'amour sentimental qui retouche et taille et s'évertue à colorer le gris en rose; ni même l'amour-sentiment avec tout son poids d'émotions et toute l'inertie qui en est inséparable. Mais un amour qui n'est ni attachement ni idéalisation ni sentiment , un amour qui est a c t i o n immédiate. Comme l'action du soleil, qui se répand de la même façon sur les pauvres et sur les riches, sur les "méchants" et sur les "bons", et même sur les bêtes, les insectes, et jusques aux herbes et aux mousses au creux des rochers. C'est l'amour sûrement comme il émane d'êtres comme le Bouddha ou Jésus, et qui agit sur tous ceux autour d'eux qui ne s'y ferment. Et à dire vrai, ce livre de Neill si terre à terre, si éloigné de toute envolée lyrique, si dénué de toute fioriture poétique et de tout effort littéraire - ce livre est un chant d'amour non moins inspiré et non moins profond que le fameux Cantique des Cantiques de Salomon. Mais (à mon humble avis) mille fois plus ajusté à notre temps et mille fois plus urgent que tous les Psaumes de David et de Salomon réunis !

Que l'action de Neill ait été si exceptionnellement fertile déjà au fil même de ses jours est dû sans doute aussi à ce que son champ d'action privilégié entre tous se trouvait parmi les enfants, moins raccornis, eux, que les adultes et moins enclins que ceux-ci, à la longue, à se cramponner à un état de crispation intérieure des plus fatigants. Aussi les échecs pédagogiques étaient-ils rares. Mais la présence de Neill devait aussi agir sur les adultes de l'école, pour faire éclore et s'épanouir en eux les qualités peu communes de patience, de sérénité et de dévouement requises pour Summerhill. Autrement, on se demande bien comment il aurait pu trouver le personnel qu'il fallait , sûrement rigoureusement introuvable tel quel.

Cette acuité aimante extrême qui constamment, en l'absence de tout écran d'idées préconçues, saisit l'essentiel dans une situation ou dans un être, et qui est u n e avec l'action juste qui touche là où elle doit toucher - c'est là sans doute la qualité la plus extraordinaire et la plus rare que je trouve en Neill, et celle qui le distingue (me semble-t-il) de tous les autres de mes "mutants" (*). Plus peut-être qu'aucun des autres, il est déjà "de l'autre côté", il

(*) Il est possible qu'il faille pourtant faire une exception pour Edward Carpenter. Mais pour l'instant je ne suis pas assez documenté sur lui pour pouvoir me faire une idée fondée à ce sujet.

appartient déjà à l'Ere de l'Eveil, à cette ère devant nous qui est aussi celle de la liberté. (Ou du moins, pour commencer, celle de l'apprentissage de la liberté...)

Freud, le précurseur immédiat de Neill, a bien ouvert une maîtresse brèche dans le mur épais et compact d'une peur ancestrale, d'une peur millénaire. Mais lui-même est resté en deçà du Mur, sans passer par cette brèche grande ouverte. Peut-être ne voyait-il pas trop clairement lui-même la vraie nature et la vraie dimension de cette trouée qu'il venait de faire. Pour lui, c'était une brèche ouverte pour la pensée. Sa percée était (dans son esprit) un acte qui concernait l'histoire de la pensée. Et mieux que personne il savait que la pensée n'est pas l'homme, à quel point elle est loin d'être tout l'homme. Chez lui en tous cas, autant que chez quiconque, le divorce entre la pensée et "le reste" était patent. La pensée, elle, avait passé une certaine brèche, c'est une chose entendue, mais "le reste" en question il était resté prudemment en deçà du Mur du Tabou. Dans sa vie quotidienne comme père de famille vis-à-vis des siens, comme collègue vis-à-vis de ses collègues, comme médecin vis-à-vis de ses patients, et plus tard encore comme chef de file voire comme "maître à penser" d'une sorte de nouvel humanisme scientifique qui devait repenser de fond en comble tout ce qui concerne de près ou de loin la psyché humaine - dans tout cela, ai-je l'impression, Freud était resté "le vieil homme" : l'homme façonné par une culture et par un milieu, et qui se conforme scrupuleusement, quand ce n'est aveuglément, aux modèles que ceux-ci ont profondément imprimé dans sa psyché. Oui, même vis-à-vis de cette fameuse "libido" qu'il avait magnifiée sous un nom de sa fabrique, vis-à-vis de cette pulsion du sexe qui pourtant ne l'avait pas attendu pour être, et pour être non seulement dans ses patients, dans ses "cas", mais en lui-même - une fois sorti du cabinet de consultation et rangés ses carnets d'autoanalyse, je suis persuadé que vis-à-vis d'elle aussi il était resté le vieux (*) que la société voulait et veut que nous soyons : plein d'une méfiance mi-hautaine mi-crispée, au fond de laquelle git une peur de cette chose confuse, informe et profonde tapie là, d'une chose qui, quoi qu'on fasse, échappe aux avenues claires et bien tracées de la pensée. Une chose au fond inconnue, insaisissable, à la fois ange et bête, redoutable, oui effrayante par son attraction même

(*) Que quelque chose clochait sérieusement dans la relation de Freud à la pulsion érotique, j'en ai eu l'impression très nette dès la première fois où j'ai lu quelque chose de lui. (C'était dans son oeuvre maîtresse, "L'Interprétation des Rêves" (Die Traumdeutung), vers les débuts des années 70.) Je m'exprime en passant dans ce sens dans la note "Le rôle du rêve - ou hommage à Sigmund Freud" (n° 6), dans le premier alinéa de la page N 14.

et par cette puissance qu'on sent en elle et qui, si on n'y prend garde, en un instant a tout balayé...

Quelque part pourtant, sûrement, il savait que cette grande brèche qu'il avait ouverte, elle ne se cantonnait pas gentiment, proprement, à l'étage supérieur réservé à la seule pensée, à "l'activité noble de l'homme" (telle qu'il la voyait). Il devait bien sentir qu'elle touchait jusqu'au sol et qu'elle pénétrait dans le sous-sol, profondément. Qui n'aurait à sa place été saisi de vertige ! Et comment s'étonner qu'il ait pris soin (en toute sincérité sûrement) d'annoncer des couleurs on ne peut plus rassurantes, pavoisant l'allégeance aux valeurs répressives incarnées par la société. Comme pour dire : "Moi j'suis "pouce !". Je ne suis qu'un modeste savant vous savez et qui fait son boulot de savant. Rien qu'une histoire de pensée on vous l'assure, recherche désintéressée, honneur de l'esprit humain et tout ça, sans compter les progrès de la médecine que j'allais quasiment oublier... Et si nous autres psychanalystes nous parlons en mots si savants et si inodores de certaines choses (hem, hem) qu'avec raison sûrement la morale réproouve, ce n'est nullement on vous le jure pour mettre en doute le moins du monde le bien-fondé de ladite morale et des répressions (pardonnez le mot savant...) qu'elle met en place (et avec quelle impeccable efficacité - les névroses en sont un témoignage !), pour faire disparaître à la trappe tout ce qui doit y sombrer -
b i e n a u c o n t r a i r e ! "

Oui, à toute vie suffit sa tâche. Et sans doute était-il nécessaire, pour "faire passer" tant bien que mal et quasiment "par la bande", par la porte marquée "Sciences Humaines", la révolution freudienne, que son ouvrier présente le "profil" rassurant du savant blanchi sous le harnais, du père de famille irréprochable etc, "c o m m e t o u t l e m o n d e ".

Chez Whitman, ça avait été juste l'inverse : en un bond prodigieux (si prodigieux qu'il avait même le plus grand mal à en croire ses yeux !) il s'est vu amené à mille années au delà du fameux Mur ; et même, sans se laisser paniquer par le déphasage faramineux d'avec les hommes de son temps, il y est resté, loin au delà. Mais la pensée, elle, n'a pas suivi le mouvement. Ou si elle a suivi, ce n'était qu'une modeste partie de la pensée : celle qui supportait de se laisser porter jusque là sur les ailes légères de l'expression poétique ! (Fut-ce même dans un langage profondément renouvelé pour les besoins de la cause.) Il faut croire que par les temps qui courent, le jargon savant passe mieux, et en tous cas il inspire plus confiance, il fait "plus sérieux" et il inquiète moins, que la poésie !

Toujours est-il que l'impact de Freud sur notre culture (*), de toute évidence, a été jusqu'à présent incomparablement plus puissant que celui de Whitman, et même que celui de Whitman, de Carpenter et de Neill réunis.

Et cela se comprend aisément. Le niveau auquel se place Freud, celui de la seule pensée (et alors même que celle-ci se pencherait hardiment sur les insondables abîmes de la psyché !), c'est un niveau qui reste toujours périphérique. On peut être (disons) un psychanalyste illustre, sur les traces du grand Devancier, et être tout autant encore "le vieil homme" rassurant, que le premier patient névrosé venu qui vient se faire soigner chez lui à mille francs la séance. Par contre, accueillir et digérer le message d'un Whitman, d'un Carpenter, ou d'un Neill, au niveau où ces hommes eux-mêmes se placent et qui est celui du message, c'est déjà changer. C'est quitter tant soit peu le vieil homme. C'est faire peau neuve, c'est les suivre au delà du Mur.

Si ces hommes agissent sur nous, ce n'est pas par ce qu'ils pensent (alors même que leur pensée serait intensément créatrice), mais bien par ce qu'ils sont. Et "ce qu'ils sont" n'est pas de ce côté-ci du grand Mur, ce n'est pas dans l'enclos du troupeau, sauf peut-être des petits bouts encore qui y seraient restés coincés. Ils y sont déjà, dans le grand large, loin au delà du Mur !

(90) Neill et le péché originel - ou le mythe comme message

(4 et 5 décembre) (**) Le hasard fait bien les choses, que j'aie été amené, dans l'avant-dernière note, à présenter côté à côté Kropotkine et Neill, qui à première

(*) Je prends ici "culture" dans un sens conventionnel, coïncidant plus ou moins avec : la culture écrite et enseignée. Il doit bien y avoir des dizaines de milliers de livres où il est question de Freud ou de psychanalyse, ou d'idées faisant à présent partie de l'air du temps et introduites par lui ou dans la foulée de la percée accomplie par lui. D'autre part il faut bien se rendre compte que cet "impact" reste à présent confiné encore presque exclusivement au niveau des idées, il constitue un "verniss culturel", sans incidence autant dire sur les comportements et sur les relations des gens entre eux ou à eux-mêmes. Les idées vraiment "efficaces", celles qui déterminent presque totalement les comportements de chacun, ne sont nullement les idées conscientes et parfois "savantes" véhiculées par "la Culture", mais elles se situent dans les couches subconscientes et inconscientes de la psyché. Ces complexes d'idées n'ont pratiquement pas été touchés par la révolution freudienne. Ils l'ont été sûrement beaucoup moins, statistiquement parlant, qu'ils n'ont été touchés par l'invasion du "style Walt Disney", et ceci même dans les classes sociales "cultivées".

(**) Suite de la note précédente "Neill et l'au-delà du Mur - ou la pensée et l'être".

vue peuvent sembler n'avoir pas grand chose à voir l'un avec l'autre. Dans la note en question déjà, j'avais observé que la mission de Kropotkine peut être vue comme en quelque sorte "complémentaire" de celles d'hommes comme Whitman ou Freud, et au même titre aussi de celle de Neill (vu que celle-ci apparaît comme un vigoureux et hardi rejeton de la mission de Freud (*)).

Il y a aussi des forts points communs entre ces deux hommes et leurs missions, allant dans le sens de cette complémentarité. Chez l'un et chez l'autre on voit une critique vigoureuse de la société telle qu'elle existe, et telle qu'elle a existé plus ou moins de tout temps. Mais bien sûr l'optique de l'un et de l'autre sont fort différentes. Kropotkine s'en prend aux iniquités découlant de l'exploitation des classes déshéritées par les classes possédantes, et sanctionnées par les lois et par les structures de la société. Neill, lui, perçoit la violence au sein même de la famille, dans la relation entre époux comme dans celle des parents aux enfants, et jusque dans la relation que chaque être entretient avec lui-même. Celle-ci est pervertie par une insidieuse haine de soi, installée dès le plus jeune âge par les répressions subies aux mains de l'entourage adulte. Neill fait partie des très rares qui ont vu clairement que celui qui ne s'aime pas lui-même est impuissant à aimer autrui, et il transmet à sa descendance sa haine et cette impuissance. Le grand mal de la société, Neill le voit dans cette impuissance d'aimer, se transmettant de génération en génération par le moyen de la répression exercée sur l'enfant dès son plus jeune âge. Et de toutes les innombrables formes que prend la répression, celle du sexe est la répression névralgique entre toutes. Si Neill à l'occasion critique les lois (tout en s'y soumettant, par la force des choses et en maugréant...), ce n'est pas tant parce qu'elles sanctionnent les injustices

(*) Il semble d'usage de qualifier Neill de "psychanalyste", histoire de le caser dans un casier tout prêt. S'il est sûr qu'il s'est inspiré de Freud et qu'il lui a emprunté quelques idées-clefs sur la psyché, il est tout aussi sûr qu'il est allé son propre chemin, en regardant les choses par ses propres yeux - et même là où elles n'ont pas l'air de se conformer à la vision freudienne.

Dans "Libres enfants de Summerhill", Neill nomme Freud laconiquement à trois endroits différents. La première fois, c'est dès les premières lignes de sa courte introduction, pour le désigner (avec raison) comme le véritable créateur de la psychologie. Il vaut la peine de citer ces tout premiers mots de son livre, auxquels on ne peut que souscrire entièrement :

"En matière de psychologie, nous ne sommes toujours pas très avancés. Les forces directrices de la psyché humaine, pour la plupart, nous sont encore un mystère.

Depuis que le génie de Freud lui a donné vie, la psychologie a accompli un long chemin ; cependant, elle reste encore une science nouvelle qui ne découvre que lentement les contours du continent inconnu. Il est probable que dans quelque cinquante ans les psychologues souriront de notre ignorance d'aujourd'hui."

sociales (raison principale qui fait que Kropotkine et les anarchistes récusent plus ou moins en bloc les lois existantes), que parce qu'elles sont garantes de la répression et, plus particulièrement, du droit répressif quasiment illimité des parents.

Il est bien clair pour moi que des deux hommes, c'est Neil qui a su toucher du doigt la racine même du mal dont souffre l'homme et la société humaine, depuis (semble-t-il) la nuit des âges. C'est cette secrète mésestime, voire cette haine ou ce mépris de soi qui, par compensation et par exutoire, entretiennent dans l'homme les pulsions de violence conscientes et inconscientes vis-à-vis de ses semblables (*), et la fringale incoercible de se mettre au dessus des autres, fut-ce en les abaissant, en les tourmentant ou en les détruisant dans leur corps ou dans leur esprit. Aucune révolution, si généreuse que (par extraordinaire) puisse être l'inspiration de ses principaux instigateurs et artisans, n'éliminera ces germes profonds de violence, d'inégalités et d'iniquités qui sévissent dans la société, telle une sale maladie incurable et héréditaire ! En bouleversant les relations de pouvoir à l'intérieur de la société, et ses structures et ses institutions, les racines profondes du mal, secrètement présentes et actives dans l'âme des "révolutionnaires" et des "exploités" tout comme dans celle des "exploiteurs" ou des "réactionnaires", n'en seront pas touchées pour autant.

A propos de la différence de profondeur de la vision de ces deux hommes, il faut se rappeler que Neill est de quarante-et-un ans plus jeune que Kropotkine. Coïncidence curieuse, c'est l'année même où Kropotkine meurt, à l'âge de 79 ans, en 1921, que Neill (qui en a alors 38) ouvre l'école de Summerhill. On a envie de dire que dans les quarante années qui séparent Neill de Kropotkine, notre espèce a appris quelque chose, et même, quelque chose de la plus extrême importance...

Un autre point commun, c'est l'aversion des deux hommes pour "la religion". Par là il faut surtout entendre ici : pour la pratique de la religion institutionnalisée qu'ils ont pu voir eux-mêmes de plus ou moins près, et pour l'idéologie et les attitudes courantes qu'elle promeut. Chez l'un comme chez l'autre de ces hommes probes, pondérés et foncièrement bons, élevés l'un et l'autre dans l'ambiance religieuse d'usage, cette opposition quasi-viscérale est certes on ne peut

(*) Ces "pulsions de violence" ne s'expriment pas seulement vis-à-vis de "ses semblables", mais vis-à-vis de la nature toute entière, qui est à présent sur le point de craquer sous le poids.

plus fondée. Kropotkine souligne que les religions et les Eglises, depuis la nuit des âges, ont toujours été du côté des riches et des puissants, qu'elles ont sanctionné toutes les injustices, toutes les iniquités et toutes les violences, ou qu'elles ont pieusement fermé leurs yeux dessus. Neill, par son expérience personnelle tant dans sa propre enfance que dans son travail d'éducateur avec les enfants, constate que plus il y a de religion dans la famille, plus aussi il y a de répression et plus il y a de haine emmagasinée et refoulée dans l'être. Visible-ment, c'est là un constat fait sans passion, par un observateur sagace et pénétrant qui depuis longtemps déjà a dépassé les jours où il avait des comptes personnels à régler avec la religion. Sans me faire moi-même beaucoup d'illusions sur les effets de l'éducation religieuse, j'ai pourtant été encore frappé par ce bilan si net d'une expérience de quarante années d'un éducateur exceptionnellement perspicace et profond : Neill n'a pas connu un seul cas, dit-il, où l'éducation religieuse ait eu un autre effet que d'alourdir encore le poids des répressions et de l'aversion de soi que traîne l'enfant. Il n'y a pas non plus un seul enfant à Summerhill qui y ait conservé des penchants religieux, alors qu'il n'y régnait pourtant nullement une atmosphère anti-religieuse (pas plus qu'il n'y avait, disons, une atmosphère anti-ski, anti-cinéma ou anti-guerre...).

Comme les enfants de Summerhill venaient un peu de tous les pays du monde, c'est là vraiment un verdict écrasant sur le rôle véritable de l'éducation religieuse dans le monde actuel, là où une telle éducation a survécu encore à la grande débacle des religions. La déspiritualisation du monde moderne, assurément, est aussi forte voire même (d'après Neill) plus forte au sein des familles restées "fidèles" à une tradition religieuse, que partout ailleurs.

Neill résume plus ou moins ses impressions d'éducateur, sur le chapitre de la religion, en disant que "l'enfant n'a pas besoin de Dieu". J'ajouterais que l'enfant en a besoin d'autant moins que, dans la mesure où le monde qui l'entoure ne l'aliène à lui-même, il est spontanément proche de Dieu. Il n'a nullement besoin qu'on lui parle de Dieu ni même qu'autour de lui on "croie en Dieu". Il a besoin d'amour, et l'amour au vrai sens du terme n'emprisonne pas, mais libère : l'enfant aimé pleinement, d'une façon non faussée par l'égo, est un enfant dont les besoins de liberté et d'autonomie sont respectés. Et un lieu où vit l'amour et où la liberté est respectée, c'est aussi un lieu de haute spiritualité. Alors même que l'existence de Dieu y serait niée, c'est un lieu béni par Dieu, un lieu où Il se sait aimé et où Il se plaît. Il y a eu peu de lieux plus "religieux", des lieux plus "reliés" à Dieu et plus intimement unis à Ses desseins, que l'école animée par la présence avisée et aimante de Neill et de ses dévoués collaborateurs.

L'aversion de Neill pour la religion est d'ailleurs nettement plus nuancée que celle de Kropotkine. Pour celui-ci, la religion n'est guère autre chose qu'une vaste supercherie montée par les prêtres avides de privilèges, de connivence avec les notables non moins avides, afin d'abuser le peuple. Je crois que de nos jours, rares doivent être, parmi les gens ayant atteint un certain degré de culture, les anarchistes ou même les marxistes qui font encore leur une telle vue simpliste, d'ailleurs manifestement intenable en face de tout ce qui est connu de l'histoire des religions. Neill pour sa part s'abstient d'émettre une opinion quant à l'existence de Dieu, et même de seulement mentionner la question. J'ai cru comprendre qu'il n'est pas trop fixé à ce sujet, et en tous cas qu'il considère cette question comme entièrement accessoire pour la mission qui est sienne. Il s'abstient aussi de se prononcer contre "la religion" ou "les religions" dans l'absolu. Ses constatations concernent uniquement ce qu'il a pu voir personnellement comme effets de la religion, telle qu'elle est pratiquée et inculquée à présent, sur la psyché des enfants et des adultes - et là ce n'est hélas ! pas brillant. Mais il lui arrive de rêver d'une "religion" de l'avenir qui ne serait plus instrument de répression et instigatrice de haine de soi et des autres, d'une "religion nouvelle" qui serait résolument pro-vie, qui encouragerait l'amour véritable sous toutes ses formes ; une religion qui épanouirait et libérerait l'homme, au lieu de le mutiler :

" Un jour, les jeunes n'accepteront plus la religion et les mythes désuets d'aujourd'hui (*). Quand la nouvelle religion viendra, elle réfutera l'idée que l'homme est né dans le péché. Elle louera Dieu en rendant les hommes heureux.

La nouvelle religion refusera l'antithèse du corps et de l'esprit, ainsi que la culpabilité de la chair. Elle saura qu'un dimanche matin passé à se baigner est plus sacré qu'un dimanche matin passé à chanter des cantiques (**) - comme si Dieu avait besoin de cantiques pour se satisfaire ! Une nouvelle religion trouvera Dieu dans les prés et non dans les cieux...

(*) L'enfance de Neill ayant été profondément marquée par une éducation religieuse castratrice, c'est au sens propre et étroit du terme qu'il utilise ici le terme de "religion" et de "mythe". Mais même en dehors de toute religion qui se reconnaît comme telle, il y a une "religion" qui de nos jours s'est emparée de tous les hommes sans exception ou peu s'en faut, avec ses propres mythes non moins funestes que les anciens qu'elle a adaptés ou éliminés. C'est la religion "scientiste" ou "techniciste", avec son mythe central du "Progrès", et tous les mythes annexes. Cette religion-là, sans attendre que les jeunes l'aient rejetée, sera balayée sous peu et sans retour.

(**) "Chanter des cantiques" évoque pour Neill des souvenirs d'enfance lugubres,

au point que l'idée ne lui viendrait pas qu'on pourrait chanter des cantiques avec autant de joie qu'un enfant se baignant par une belle matinée d'été !

... La religion prolifère parce que l'homme ne veut pas, ne peut pas faire face à son inconscient. La religion fait de l'inconscient le démon et ordonne aux hommes de fuir ses tentations. Mais rendez l'inconscient conscient et la religion n'aura plus d'utilité (*)...

... La nouvelle religion sera fondée sur la connaissance et l'acceptation de soi, car une condition pour aimer les autres c'est de s'aimer vraiment soi-même. Elle sera bien différente de l'éducation sous le stigmate du péché originel, qui ne peut donner que la haine de soi et, par là, la haine des autres. "Celui qui prie le mieux est celui qui aime le mieux les choses grandes et petites." Ainsi Coleridge, le poète, exprime-t-il la nouvelle religion. Dans cette religion-là, l'homme priera le mieux quand il aimera toutes choses grandes et petites - d a n s l u i - m ê m e ."

Visiblement, Neill était bien libéré de ce "stigmate" qu'est l'éducation sous le signe du "péché originel" (**). C'est pourquoi sans doute sa relation à la religion qui l'avait stigmatisé dans ses jeunes années, est-elle devenue libre elle aussi : il est capable de la voir comme elle est, et de concevoir comment une a u t r e religion, la "nouvelle religion", pourrait être. Kropotkine, lui ne s'est pas libéré du "stigmate du péché originel", qui l'a imprégné à son insu, au cours de tout ce périple terrestre-là (alors qu'il se croyait affranchi totalement de tout conditionnement religieux ou autre...). C'est pourquoi, sûrement, il n'était pas en mesure d'avoir vis-à-vis de la religion une attitude libre et nuancée, c'est-à-dire : la voir comme elle est, sans "pousser" la réalité complexe ni vers le blanc ni vers le noir.

(*) Quand Neill parle ici de "l'inconscient", c'est visiblement au subconscient, c'est-à-dire aux couches de la psyché proches de la surface, qu'il pense - les seules dont il puisse être question de les "rendre conscientes". Dans cet alinéa, quand Neill parle de "religion", c'est bien sûr de la religion "vieuse manière" qu'il parle, dont le rôle traditionnel, selon lui, a été de fournir à l'homme une façon d'évacuer son inconscient, ou encore, de programmer en lui des modèles de comportement vis-à-vis des motions "inorthodoxes" venant de l'inconscient, en les désavouant comme provenant du "démon". Manifestement, la "nouvelle religion" dont il rêve n'est pas visée par ces observations.

(**) Bien sûr, Neill sait mieux que personne que ce "stigmate du péché originel" n'est nullement l'exclusive de l'éducation religieuse (comme celle qu'il a lui-même reçue). Sous une forme plus ou moins brutale, il continue de nos jours encore à imprégner les mentalités de tous, jusque dans les familles les plus éloignées de toute religion, les plus "progressistes" et les plus éclairées. Aussi cette "nouvelle religion" (ou cette nouvelle a t t i t u d e vis-à-vis de toutes choses

"grandes et petites") dont rêve Neill, est-elle un besoin urgent pour tous les hommes, et non seulement pour ceux qui ont été exposés à l'influence des religions traditionnelles et à leur moralisme compassé et stérilisant.

Cette "nouvelle religion" dont rêve Neill sans trop oser y croire, je ne doute pas qu'elle deviendra une réalité bien plus tôt qu'il n'aurait osé l'espérer. Mais ce ne sera pas, je crois, une religion unique et universelle, comme il semblait le sous-entendre. Plutôt, chacune des religions actuelles se renouvellera profondément, de façon à se rapprocher de cet esprit véritablement "religieux" qu'évoque Neill. Et elles n'aura pas pour autant à abandonner les mythes immémoriaux qui les fondent (et que Neill qualifie de "désuets"). Pour ne parler déjà que du fameux "mythe" du péché originel, qui pendant deux mille ans a joué un rôle si désastreux dans l'esprit des chrétiens, pour ma part j'avoue qu'il m'intrigue beaucoup. Je donnerais gros pour comprendre un jour ce qu'il veut dire exactement, en termes concrets, sur l'histoire spirituelle de l'espèce, ou de la société humaine à ses origines. Car je n'ai aucun doute que ce mythe ne soit divinement inspiré, qu'il ne soit un don de Dieu - à nous de le comprendre ou de l'interpréter, au mieux de nos lumières !

Ce qui est sûr en tous cas, c'est qu'un tel mythe peut être gardé et transmis et respecté, qu'il peut même être un jour "compris" profondément et d'autant plus aimé, sans pour autant servir de pierre angulaire à une conception anti-vie de l'existence, ni d'alibi pour une éducation pervertie par une hantise névrotique du "péché". Le mythe est pour notre espèce comme un rêve énigmatique et pénétrant serait pour l'un d'entre nous - à lui de savoir le garder précieusement et d'en tirer partie ! Ainsi le mythe fait-il partie du patrimoine spirituel commun, comme un message à nous adressé par Dieu, afin que nous le déchiffrions. La "lecture" que nous en avons faite pendant trois mille ans d'affilée n'est pas la bonne assurément, ou du moins, elle n'est plus la bonne. Elle ne correspond plus à notre état d'évolution actuel. Elle est devenue, comme dit Neill, hautement "anti-vie", hautement destructrice. Mais le message n'en demeure pas moins, dans sa profondeur et dans tout son mystère.

A nous de déchiffrer le message mieux que ne l'ont fait nos devanciers. Ils se sont surtout bornés, hélas, à se répéter les uns les autres... A nous de lui découvrir un sens qui, loin de peser sur nous et de nous tirer en arrière vers un passé où nous restons encore plus qu'à demi englués, rende notre marche plus joyeuse, plus libre et plus légère.

(⁹¹) La démocratie directe de Makarenko à Neill - ou : dans le citoyen éveiller l' h o m m e

(4 et 5 décembre) (*) Je reprends le parallèle entre Kropotkine et Neill, qui s'est avéré un fil conducteur bien commode. Précédemment, j'ai noté la complémentarité de leurs missions, vues l'une et l'autre comme visant une l i b é r a - t i o n de l'homme. J'ai noté la critique radicale de la société actuelle (celle de Neill touchant à la racine même du mal), et une égale aversion pour la religion telle qu'on la voit pratiquée et inculquée de toutes parts (avec cependant une vision plus nuancée du "fait religieux" chez Neill). Il y a encore un quatrième point de contact dont je voudrais parler.

En lisant le premier chapitre du livre sur Summerhill, consacré plus spécialement à l'école de Summerhill elle-même, à son esprit et à son fonctionnement au jour le jour, on est frappé à quel point l'esprit et l'organisation sont, par beaucoup d'aspects, ceux-là même généralement prônés par les anarchistes, dont Kropotkine fut un des principaux théoriciens. Aujourd'hui d'ailleurs, vu que le mot "anarchie" s'est avéré irrémédiablement entâché, dans le langage courant, des connotations de "pagaille", "merdier", "je m'en foutisme intégral", défoulement à gogo, bombes maison (et j'en passe) (**), beaucoup d'anars se rabattent sur l'expression "libertaire" au lieu d'"anarchiste". Le choix de ce mot indique bien que la "liberté" est, traditionnellement, la valeur première entre toutes pour les anarchistes tout comme pour Neill. Encore faut-il savoir ce qu'on entend par là. Cela varie bien sûr énormément d'un être à l'autre, y compris parmi les anars ou "libertaires", suivant le degré de maturité et de "liberté" justement, atteint par chacun. Mais le sens dans lequel Neill lui-même entend ce terme, et qu'il explique et explicite inlassablement tout au long de son livre, est tout à fait en harmonie avec celui que lui donnent plusieurs de mes amis anars parmi les plus éclairés ; des gens, au surplus, qui savent apprécier à sa valeur le potentiel "révolutionnaire" peu commun de l'expérience de Summerhill (**). Pour ma

(*) Suite de la note précédente "Neill et le péché originel - ou le mythe comme message".

(**) L'éthymologie du mot "anarchie" signifie "sans gouvernement", ce qui désigne donc une situation que tous les conditionnements reçus nous poussent à considérer comme inadmissible et affreux, et à égaler à la plus noire "pagaille" etc.

(***) Parmi ces amis, il y a notamment Claude Chevalley, dont j'ai eu l'occasion de parler à diverses reprises dans Récoltes et Semailles. Sûrement Kropotkine lui-même aurait applaudi à beaucoup d'aspects de Summerhill, mais d'autres aspects et surtout l'ambiance décontractée vis-à-vis du sexe l'auraient sans doute mis profondément mal à l'aise (pour ne pas dire : l'auraient horrifié !).

part, au fil de la réflexion de ces derniers jours, je tends de plus en plus, à voir dans Neill le plus authentique "révolutionnaire" de notre siècle !

L'aspect concret sans doute le plus frappant qui fait de Summerhill (et à une réserve près) une sorte de micro-société "anarchiste" ou "libertaire", c'est que c'est une école a u t o g é r é e ; elle est gouvernée par tous les membres de l'école conjointement, enfants comme adultes. Pour toutes les questions internes à l'école tout au moins (*), l'autorité de fait n'appartient nullement à Neill, directeur officiel (vis-à-vis de l'extérieur), ni à personne d'autre, mais à l'assemblée plénière de l'école. Celle-ci se réunit une fois par semaine, le samedi, pour régler les questions courantes, et aussi (quand un des membres de l'assemblée le demande) pour rediscuter et éventuellement modifier les lois internes à l'école. Dans cette assemblée, les enfants même les plus jeunes (de six ans) ont u n e voix chacun, tout comme Neill lui-même, ou comme les autres membres adultes du personnel, ou les élèves plus âgés, qui ont chacun u n e voix. Et ce n'est nullement là une égalité-bidon. Les précisions qu'apporte Neill dans son livre, émaillé de nombreux exemples parfois des plus hauts en couleurs, montrent que cette égalité du droit de décision, pour les choses les plus anodines comme pour les plus importantes, est tout ce qu'il y a de réelle. Il n'est nullement exceptionnel que des motions présentées par Neill soient refusées (parfois à l'unanimité moins une voix !), et il arrive que l'assemblée prenne des décisions extrême-opposées, parfois casse-cou voire même (très exceptionnellement) franchement délirantes (sans que d'ailleurs Neill jamais ne semble s'en alarmer...). Il est vrai qu'il est dans les usages de l'école d'instituer un "gouvernement", formé surtout (m'a-t-il semblé) de "surveillants" élus pour assurer le maintien d'un minimum de discipline, jugé nécessaire par tous pour le bien-être commun. Mais ce "gouvernement" est renouvelé chaque semaine par nouvelle élection - autant dire que ça n'a de gouvernement que le nom !

La chose remarquable ici, c'est que l'autorité collective, incarnée par l'assemblée, est acceptée sans problème par t o u s les enfants sans exception. Cette acceptation inclut les pénalités (**) pour les transgressions des lois

(*) Je signale que l'école de Summerhill était un internat, les élèves ne rentraient chez eux que pendant les vacances. Les questions exclues de la juridiction de l'assemblée de l'école incluaient toutes les questions financières (prix des pensions des élèves, salaires du personnel etc), l'engagement et l'éventuel renvoi du personnel, et les menus. Il ne semble pas qu'il y ait eu contestation à ce sujet de la part d'aucun élève, à aucun moment (car je présume que Neill l'aurait mentionné).

(**) Je présume que le terme anglais utilisé par Neill est "penalty" et non pas "punishment", qu'il conviendrait donc bien de traduire par "pénalité" et nullement

par "punition" (comme cela a été fait dans la traduction française déjà mentionnée), vu que ce dernier mot a une connotation moralisatrice et culpabilisante, entièrement étrangère à l'esprit de Summerhill.

établies par l'assemblée. Ces pénalités (dans les cas où elles ne tombent sous quelque "barème" déjà fixé) sont discutées et décidées par l'assemblée en présence du transgresseur, qui a bien sûr toute latitude de se défendre, comme aussi de protester dans les cas (étonnamment rares) où il s'estime lésé par une pénalité excessive (auquel cas il est généralement tenu compte de son sentiment). La chose importante ici, c'est que les pénalités sont détachées de toute connotation coercitive, ou moralisante et par là culpabilisante. Elles se présenteraient plutôt dans l'esprit d'une simple transaction, et nullement comme une "punition". Aussi ne sont-elles pas créatrices de révoltes (fussent-elles rentrées, voire inconscientes), et elles ne créent pas des sentiments refoulés. Il en est ainsi, bien sûr, parce que l'esprit qui règne dans la communauté n'est pas coercitif, qu'il n'essaye pas de couler quiconque dans un moule quel qu'il soit. Il s'efforce simplement de veiller au bien-être de tous et de chacun, en acceptant chacun comme il est, avec tout le poids de son agressivité, ouverte ou refoulée. Mais la collectivité n'accepte pas pour autant tous ses actes et tous ses comportements, quand ceux-ci empiètent sur le bien-être des autres.

Cette acceptation totale par l'enfant d'une autorité collective à laquelle lui-même participe pleinement, est corroborée par l'expérience de l'éducateur soviétique Anton Semionovitch M a k a r e n k o (*). Celle-ci se place pourtant dans des conditions matérielles et psychiques aussi différentes qu'il est possible de l'imaginer. Elle a débuté pendant la révolution russe, sans doute quelques années avant l'expérience de Summerhill (**). Suite à la guerre et à la guerre civile en Russie, après la révolution de 1917, beaucoup d'enfants se sont trouvés arrachés à leurs familles, dont les membres adultes étaient tués ou éparpillés. Abandonnés de tous, ils parcouraient le pays par bandes sauvages en vivant de

(*) C'est une coïncidence assez extraordinaire que les trois initiales de Makarenko, A.S.M., sont presque identiques à celles de Neill, A.S.N., à cela près que le M est remplacé par le N, qui en est le successeur immédiat. Une petite blague du bon Dieu ?

(**) Vérification faite dans une encyclopédie, l'expérience de Makarenko démarre avec la "colonie" ou "coopérative agricole" nommée "Maxime Gorki", en 1920, donc juste une année avant Summerhill. La "petite blague" continue ? (Voir la précédente note de b. de p.) Je signale les dates de Makarenko : 1888-1939. Il est mort à 51 ans d'une attaque cardiaque (paraît-il), après avoir survécu sain et sauf et poupe au vent les grandes purges staliniennes.

rapines, quand ils ne mouraient de faim et de froid. Il n'hésitaient pas de tuer et de piller pour un morceau de pain ou une paire de chaussures, quand l'occasion se présentait. Des "asociaux" donc, à un degré comme on n'en rencontre guère par les temps qui courent, dans nos sociétés bichonnées. Il y en avait des dizaines de milliers comme ça errant sur les routes, qui étaient devenus un véritable fléau public. Les autorités étaient ennuyées. Les mitrailler sans autre forme de procès risquait malgré tout de faire mauvais effet (c'étaient pas encore les temps de Staline). Et pour les garder en prison à ne rien faire, il n'y avait pas seulement de quoi leur donner à manger, ni en hiver de quoi les chauffer.

Makarenko a pris en charge un groupe de gosses desperados comme ça, avec la bénédiction du parti et des subsides dérisoires - qu'il se débrouille comme il pouvait ! C'était pas du Summerhill ici, pas des gosses de riches ou de gens aisés dans une société qui crève du trop d'abondance. Pas des bonnes ici, payées pour faire le lit des jeunes messieurs et des jeunes dames, ni personne pour payer les pensions rondellettes qui doivent couvrir les frais de personnel, l'abondante nourriture (partiellement gâchée), le logis, le mazout, sans compter la casse importante faite par les gosses qui ne se souciaient pas trop du matériel (vu que les adultes payaient...) et qui, quand ils étaient nouveaux, ne manquaient pas d'abord de bien se défouler...

Non, c'était pas Summerhill. S'ils voulaient manger, les sauvages, alors que tout le monde dans le pays crevait de faim (et beaucoup mouraient bel et bien), c'était clair qu'il fallait qu'ils bossent et qu'ils se démènent ! S'ils voulaient se chauffer quand il faisait moins vingt ou moins trente, fallait qu'ils cherchent du bois où il y en avait, et s'ils en trouvaient, qu'ils prennent la peine de le couper comme ils pouvaient. Pour la cuisine et tout le reste, c'était à l'avenant. On leur avait quand même gentiment fourni des locaux délabrés, avec trois meubles peut-être et quelques ustensiles de cuisine et des outils. S'ils voulaient s'installer plus à l'aise, avec des lits si ça se trouve, des tables et des bancs pour ne pas coucher et manger par terre, fallait qu'ils se remuent et qu'ils en fabriquent eux-mêmes. Makarenko lui, il était pas spécialement menuisier ni maçon ni cuisinier ni rien de tel. Il était que "pédagogue", le pauvre. Mais quand les circonstances l'exigent on devient habile et inventif. Toujours est-il que ça a démarré comme ça, "sur le tas", avec trois fois rien en mains et une bande de gosses de tous les âges (je crois me souvenir), tous un peu criminels sur les bords, toutes griffes dehors. Des gosses qui chez nous seraient classés "irrécupérables" sans espoir, et qui passeraient leurs jours entre les prisons et les maisons de redressement.

Pourtant Makarenko, larguant par dessus bord sa belle science pédagogique, il est arrivé à faire de cet amas virulent de volontés exacerbées, chacune contre tous dans la lutte pour la survie, un g r o u p e étroitement soudé d'êtres socialement responsables, qui par la suite allaient tous devenir - des bons citoyens soviétiques ! En tous cas, pas des meurtriers, des escrocs ou des assassins. Des gens ayant chacun un bon métier en mains et habitué à faire consciencieusement ce qu'il faisait. C'est déjà pas mal, vu le point de départ.

Pour en arriver là, il a dû parcourir un fier chemin Makarenko, lui aussi. Je me rappelle encore tant soit peu du livre où il en parle, je devais être encore jeune homme quand je l'ai lu. Ses premières expériences, avec des jeunes sauvages qui se fichaient de lui quand il essayait d'en appeler à leur raison, le bon sens, l'honneur et tout ça. Encore heureux qu'ils l'aient pas buté ! Un livre passionnant, mais j'ai même oublié le titre (*). Par je ne sais quels tâtonnements, il arrive pourtant à trouver "le pli" par où les accrocher, par où créer un groupe et un esprit collectif. Il faut dire qu'il devait avoir comme Neill, ou acquis sur le tas après ses premiers cuisants échecs, un "charisme" peu ordinaire pour sentir la chose à faire à chaque moment, devant un jeune ou une bande de jeunes, quand ça avait l'air de bloquer. Ç a bien sûr, aucun "truc", aucune "idée" même géniale ne le remplace. Et pourtant il y a eu une maîtresse idée, qui (je crois) a tout changé - qui à f a i t le groupe, là où il n'y avait que des volontés de vivre nues, violentes, farouchement isolées. Ce n'était pas, comme chez Neill, l'idée de "liberté" - les temps et les lieux, décidément, n'y étaient pas propices. Mais une idée voisine pourtant : l ' a u t o g e s t i o n . L'assemblée souveraine formée par t o u s , décidant de t o u t ce qui concerne le groupe, et où chacun à une voix égale à celle de tout autre - y compris celle du directeur lui-même !

C'était pas plus du "bidon" que dans Summerhill, et c'est pour ça sûrement que ça a bel et bien marché. Des gosses désemparés, au ban de la société, du jour au lendemain ils se retrouvent membres à part entière d'un groupe fortement structuré, représentant une force et un prestige potentiel par cette cohésion même, et il ont voix au chapitre tout autant que le directeur, pour décider au jour le jour l'organisation du groupe et les orientations (**). Un renversement de situation

(*) J'ai dû le lire en langue allemande. Il se pourrait que ce soit le "Poème pédagogique", qui est en tous cas le seul livre de Makarenko en traduction française, semble-t-il, où il fasse le récit de la naissance de la colonie "Maxime Gorki".

(**) Je m'avance peut-être ici, ne me rappelant plus trop bien quels étaient exactement les pouvoirs de l'assemblée, dans le régime de "démocratie directe"

de la colonie "Maxime Gorki". Je crois me rappeler qu'ils étaient considérables, ce qui n'a pas manqué d'inquiéter la bureaucratie communiste. En 1927 Makarenko démissionne de la direction de "Maxime Gorki" pour prendre la direction de la colonie "bon teint" F.E. Dzerjinsky - c'est-à-dire il choisit la voie du conformisme soviétique, la voie des honneurs. Il devient (un peu comme Maxime Gorki lui-même) une des célébrités consacrées du régime, et (comme Gorki) réussit ce tour de force de ne pas être inquiété pendant les purges. En 1939 il adhère au parti, mais ça ne lui a pas porté chance puisqu'il meurt la même année de cette malencontreuse (ou providentielle ?) crise cardiaque.

prodigieux, impensable quand on y pense ! De quoi galvaniser des énergies qui jusque là étaient tendues et surtendues vers le seul but, oh combien dérisoire à présent, d'une problématique et misérable survie individuelle ; la survie pendant un jour, une semaine, un mois peut-être - et après ça le déluge ! Mais le groupe, auquel désormais l'enfant ou l'adolescent (*) s'identifie corps et âme, comme à quelque chose de plus grand et de plus important que lui, il a un poids et une stabilité qu'il ne s'était jamais encore connus, et auxquels désormais il participe pleinement.

L'esprit ici est aux antipodes de celui de Summerhill. Il y a, certes, comme point commun important entre tous, l'autorité collective souveraine, incarnée par l'assemblée plénière formée par tous, à égalité de voix pour tous. Mais Makarenko, lui, mise sur l' e s p r i t d e c o r p s parmi les membres du groupe, pour souder le groupe et par là-même, structurer ses membres à l'image du groupe. Sans doute ne pouvait-il en être autrement, alors qu'il s'agissait de r é i n t é g r e r à la société humaine des êtres qui en avaient été violemment arrachés, et chez qui le sens social s'était désagrégé de façon plus ou moins totale. Sans compter la contrainte tacite que représentait l'idéologie et l'esprit bureaucratique du pouvoir politique établi dans la société ambiante. Celui-ci n'aurait pas toléré un souffle de liberté se rapprochant tant soit peu de celui qui imprégnait Summerhill (totalement étranger, d'ailleurs, à tout ce à quoi Makarenko lui-même aspirait).

Neill s'était vu confronté à une tâche en quelque sorte inverse de celle de Makarenko : des enfants dont la psyché était écrasée par les valeurs de la société ambiante et qu'il s'agissait pour lui de soustraire à cette pression castratrice, donc en somme d'"individualiser", et non (comme chez Makarenko) de

(*) Je ne saurais plus dire s'il y avait à Maxime Gorki des enfants un peu de tous les âges, ou rien que des adolescents. (Mon encyclopédie ne souffle mot à ce sujet, ni sur bien d'autres...)

"socialiser". Et ce "bon citoyen" (soviétique ou autre, c'est pareil) qui sortait des mains de Makarenko, et dont celui-ci était si fier (et à bon droit encore, vu d'où il était parti), comme d'une sorte de "produit fini" et impeccable, l'oeil lucide et aimant de Neill y reconnaissait l'être malade sous ses dehors fringants - l'être malade du "mal du troupeau". Là où le travail de Makarenko s'arrêtait, celui de Neill commençait. Dans le citoyen docile et discipliné, ingurgitant et régurgitant sans sourciller (tout comme Makarenko lui-même) les lieux communs officiels, il s'agit à présent de réveiller l' h o m m e .

(⁹²) Neill et le Message - ou le miracle de la liberté

(6 et 7 décembre) (*) Dans la note précédente hier et avant-hier, j'avais commencé à parler des affinités évidentes entre l'oeuvre éducatrice de Neill et les idées "anarchistes" ou "libertaires". Puis la réflexion a dévié sur Makarenko, à propos de "démocratie directe" dans des collectivités d'enfants et adultes, comme la coopérative agricole "Maxime Gorki" ou l'école de Summerhill.

Visiblement Neill ne s'intéresse pas plus aux idéologies politiques qu'aux doctrines religieuses. C'est sûr qu'il ne s'est inspiré ni des unes ni des autres, mais qu'il a pris soin au contraire de bien prendre ses distances. Ce qui pour lui était vraiment l'essentiel de son travail et qu'il était, je crois, le premier à voir avec une telle acuité, il devait bien savoir qu'il ne le trouverait dans aucune doctrine ni idéologie, ni dans aucun livre. Sauf, tout au plus, quelques indications éparses chez Freud, ce grand pionnier de la connaissance de la psyché. Mais Freud mis à part (**), c'est d e l u i - m ê m e , et du contact vivant, quotidien avec les enfants, qu'il devait tirer ce qu'il cherchait - ce qui à

(*) Suite de la note précédente "La démocratie directe de Makarenko à Neill - ou : dans le citoyen réveiller l' h o m m e " .

(**) Dans son livre "Libres enfants de Summerhill", Neill évoque à diverses reprises le travail de l'éducateur britannique H o m e r L a n e , dont l'oeuvre a dû faire sur lui une impression profonde. Elle n'a sûrement pas moins contribué à faire éclore sa mission, s'incarnant en l'expérience de Summerhill, que l'oeuvre principalement théorique de Freud. Homer Lane dirigeait un centre de rééducation pour jeunes délinquants, The Little Commonwealth, au début du siècle. Il est mort en 1925, quatre ans après le démarrage de l'école de Summerhill. Sûrement j'en apprendrai plus à son sujet dans l'autobiographie de Neill. Mais il lui consacre deux pages révélatrices dans la section "La délinquance" (pp. 356 et suivantes de l'édition citée, aux Editions de la Découverte).

travers lui se cherchait. Et on sent chez lui une saine méfiance des théories, voire même des idées, qu'il est tout prêt à larguer dès l'instant où elles se trouveraient contredites par les faits.

Je ne parle pas ici de quelque chose comme "la liberté". Pour Neill ce n'est pas du tout simplement une "idée". Tout comme "le soleil", "la terre", "l'eau", "le feu" ne sont pas des "idées" plus ou moins cérébrales, des créations de l'esprit humain, mais bien des **r é a l i t é s** primordiales de la vie. Chaque être en a une expérience directe, et même une connaissance profonde qui précède sans doute toute expérience directe de la psyché personnelle (*). Pour quelqu'un comme Neill, "la liberté" fait partie elle aussi de ces choses-là. C'est une réalité, de nature spirituelle cette fois, dont Neill avait une perception immédiate, nullement intellectuelle, plus claire et plus fine probablement qu'aucun autre être humain ne l'a eue avant lui. C'est par là, avant toute autre chose, que je le vois comme un des êtres à l'extrême pointe de notre espèce ; comme un de ceux par lesquels la connaissance spirituelle de toute l'espèce s'approfondit, s'affine, se renouvelle, ne serait-ce tout d'abord que dans la psyché d'une poignée d'hommes qui ont su tant bien que mal accueillir et faire leur son message. Ou pour le dire autrement : c'est par cette perception nouvelle, plus profonde et plus déliée de "la liberté", que Neill doit être vu comme un véritable " **m u t a n t** " parmi nous, comme un avant-coureur et un annonciateur tacite de l'espèce nouvelle qui à tâtons se cherche dans la vieille. C'est par ce regard nouveau, ce regard moins entravé que naguère par les voiles opaques du passé, qu'il fait partie, au même titre que les "illuminés cosmiques" de R.M. Bucke, des vrais "ancêtres de l'homme" (**) !

Mais je reviens à "l'anarchie", cette projection de la soif de liberté dans l'homme, née de vies passionnées et dévouées comme celle d'un Kropotkine. Lors de ma deuxième lecture encore de "Libres enfants de Summerhill", ces jours derniers, j'ai été frappé à nouveau par l'insistance de Neill pour se démarquer de cette malencontreuse "anarchie". Lui qui s'efforce de ne pas avoir de "bêtes noires",

(*) On peut supposer, et je suis pour ma part persuadé, que les connaissances innées (inconscientes, bien sûr) que nous apportons avec nous en naissant, proviennent de l'expérience accumulée de toutes nos existences antérieures. Je soupçonne que dans les couches profondes de l'Inconscient, cette expérience est présente dans sa totalité. Elle peut se manifester notamment par le rêve, et dans les états hypnotiques.

(**) Voir à ce sujet la note "Les ancêtres de l'homme - ou en route vers le Royaume !" (n° 81).

en voilà une pourtant ! C'est bien dix fois tout au cours du livre, si ce n'est vingt ou trente, qu'il nous exhorte à surtout pas confondre "liberté" et "anarchie" (*), que ça a vraiment rien à voir, que la liberté ça consiste pas du tout à se comporter comme des sauvages ou comme des idiots, à larguer par dessus bord toute trace de bon sens etc.

Quand on prend tout ça au pied de la lettre, il est hors de doute à tous les coups que Neill utilise le mot "anarchie" dans le sens courant de "pagaille", de "je m'en foutisme" etc (**). Mais j'ai eu la nette impression qu'il y a en même temps chez lui, comme d'ailleurs chez beaucoup d'autres, un certain flou autour, un flou qui inclut a u s s i (sans jamais le dire en clair) ce sous-entendu : "l'anarchie ben oui, l'état de pagaille merdique tant prôné par ces excités d'anarchistes !". Il est bien clair que Neill, qui est un type intelligent et honnête, n'a jamais eu entre les mains un livre sur l'anarchisme, écrit par un anarchiste sérieux (***) - il n'a pas manqué d'autres occupations sûrement qui devaient lui sembler plus urgentes. Sa relation jamais élucidée au nuage de sens "anarchie" ou "anarchisme" paraît identique à celle du premier brave homme venu, pour qui toute pensée et toute aspiration qui s'écarte tant soit peu des sentiers battus (et pis encore quand elle a l'air de mettre en cause ses privilèges ou sa tranquillité !) ne peut être que délire et débilité.

Si Neill, lui, y met au surplus une telle insistance à anathémiser le mot épouvantail "anarchie", on en devine sans mal la raison. Après tout, depuis au moins le démarrage de Summerhill en 1921, lui-même s'est trouvé toute sa vie dans la situation fort inconfortable du "loup blanc" dans une société de "loups gris". Mais voilà qu'il découvre qu'avant même qu'il entre en scène, il y avait déjà un a u t r e loup blanc, pour ainsi dire attiré et (comme il se doit) universellement honni, et qui à dire vrai (et c'est là un sérieux embarras), lui ressemble à lui Neill, et pas qu'un peu. Comment s'étonner dès lors qu'aux loups "bon teint" qui le regardent de travers, il s'empresse de crier à tue-tête : "mais non, voyons, c'est pas m o i le loup blanc, c'est l' a u t r e qui est l'affreux - moi je suis presque aussi gris que vous !".

(*) Il y a même un livre de Neill dont le titre français est "La Liberté, pas l'Anarchie !". Dans le titre anglais "Liberty, not License", le mot "anarchie" ne figure d'ailleurs pas. Mais le titre français me paraît néanmoins traduire bel et bien les dispositions de Neill.

(**) Au sujet du "nuage de sens" autour du mot "anarchie", voir mes commentaires dans la note précédente, page N.333.

(***) Parmi ces livres, je signale notamment ceux de Kropotkine, tels que "L'Entraide", "L'Ethique", "Paroles d'un Révolté", "La Conquête du Pain". De lire l'un ou l'autre de ces livres aurait sûrement élucidé les idées plus que floues de Neill sur l'anarchisme, mais je doute que ça l'aurait éclairé si peu que ce soit dans son propre travail.

A côté des affinités évidentes, il y a d'ailleurs aussi des aspects de Summerhill qui apparaissent des plus contestables dans une optique "anarchiste", ou simplement dans toute optique tant soit peu globale de la société, dans un esprit de justice. Il n'y a d'ailleurs aucune velléité chez Neill à escamoter discrètement ces ombres dans son récit, sans pour autant qu'il se sente tenu d'y insister lourdement. Par moments il laisse percer un certain malaise, et il grognette en passant comme des vagues excuses, sans s'y attarder. Par exemple, que dans son école il ne pouvait guère admettre que des enfants de parents riches ou aisés, en mesure de payer la pension assez rondelette. Ou encore que tous les travaux à l'école, y compris même le ménage dans les chambres des enfants, était fait par du personnel rémunéré (grâce aux dites pensions rondelettes...). Les gosses eux, qui restaient à Summerhill parfois jusqu'à l'âge de dix-sept ans, ils ne levaient pas le petit doigt en dehors des travaux scolaires (j'entends de ceux qu'ils étaient intéressés à faire), et de leur jeux. J'aurais juré sous ces conditions que ça allait faire des enfants gâtés pas possibles, et des sacrés fainéants par dessus le marché, mais pas du tout ! Etonnant, mais vrai. Une raison importante sûrement parmi d'autres, qui fait que ça ne prenait pas ce chemin, c'est que le personnel d'intérieur n'était absolument pas traité comme des domestiques, pas plus que le personnel enseignant ou que Neill lui-même. Tout comme ces derniers, les femmes de ménage faisaient partie de droit de l'assemblée de l'école, et elles avaient toute latitude de remettre à sa place un nouveau venu qui aurait voulu se défouler sur elles. C'est là des choses, bien sûr, qui changent une situation du tout au tout.

Rien certes n'empêchait un enfant qui se serait senti motivé pour, de participer aux travaux ménagers ou à la cuisine. Pourtant, il paraît que dans quarante ans de Summerhill, ça n'est jamais arrivé. Après tout, il y avait le personnel qui était là tout exprès pour ça, et puis aussi, sûrement, il y avait un esprit et une tradition à l'école qui n'y incitaient guère. De cette constatation, Neill croit pouvoir tirer cette conclusion générale, qu'il devrait faire partie du droit à la "liberté" des enfants et des adolescents de ne faire aucun travail qu'ils n'aient pas justement l'envie de faire, et à partir de là (par une déduction tacite et hâtive), le droit aussi de se faire servir par des adultes du matin jusques au soir, comme c'était le cas à Summerhill où tout leur était servi tout rôti. Visiblement Neill n'a pas trop envie de se confronter à cette évidence qu'une telle vie de cocagne, à supposer même qu'elle soit tellement bonne et épanouissante pour l'enfant, n'est possible que pour une petite minorité de privilégiés au sein d'une société d'abondance, et que ceux qui en "bénéficient"

le font aux dépens des enfants pauvres - de ceux, par exemple, dont les parents passent leurs jours à faire les lits et servir à table pour ces jeunes messieurs et ces jeunes dames.

Je ne doute pas que Neill sentait bien tout cela et qu'il en était parfois gêné. Mais je crois qu'il devait sentir d'instinct, également, que par rapport à ce qu'était sa mission, à ce qu'il devait véritablement apporter, c'étaient là des questions s e c o n d a i r e s. C'est bel et bien une question secondaire, en effet, que l'école de Summerhill ne soit pas généralisable " t e l l e q u e l l e ", à l'échelle de tout un pays disons, voire même à l'échelle planétaire. La mission de Neill n' e s t p a s u n m o d è l e b r é v e t é d' " é c o l e - m o d è l e " , qu'il proposerait à tous de calquer. La mission de Neill, c'est " u n v e n t d e l i b e r t é ". C'est une certaine compréhension nouvelle de la liberté, de sa nature, de son rôle dans la psyché, de ses entraves, et de ce fait crucial que "liberté" et "créativité" sont deux aspects d'une seule et même chose. Et que tous les êtres humains, sans aucune exception, sont faits pour avoir part à cette chose, et que c'est dans l'enfance avant tout et dès la naissance qu'il est primordial que cette potentialité de l'être puisse se déployer pleinement, l i b r e m e n t. V o i l à la compréhension nouvelle qu'apporte Neill. Celui qui a faite sienne cette compréhension-là, il est déjà un "homme nouveau". Il n'a nullement besoin de connaître par le menu comment fonctionnait Summerhill, ni même, à la limite, d'avoir seulement entendu parler d'une école de ce nom. A supposer que lui-même se sente motivé pour faire une école, il fera s o n école dans cet esprit de liberté. Par là-même elle ne sera pas une copie de ceci ou de cela, mais ce sera une c r é a - t i o n. Il fera feu de tout bois, empoignant à bras-le-corps les conditions telles qu'il les trouve, pour y créer pour c e r t a i n s e n f a n t s un lieu de liberté, un lieu de croissance et d'épanouissement. Et s'il est fidèle à cet esprit de liberté qui désormais habite e n l u i , ce qu'il fera sera bénéfique non seulement pour ces quelques enfants, mais pour le monde entier. Ces enfants là, qui ne se haïssent pas eux-mêmes, jamais ne mépriseront et ne violenteront personne. Devenus adultes, chacun au niveau et à la place qui sont les siens, ils seront une semence nouvelle jetée dans le monde, faite pour lever et pour se multiplier.

C'est ainsi qu'a fait Neill lui-même, et c'est ainsi qu'a fait Makarenko pendant quelques années bénies (avant qu'il ne vire de bord et ne devienne un personnage important...). A supposer que Neill se soit trouvé confronté aux circonstances extrêmes que Makarenko devait affronter, je ne doute pas un instant qu'il s'en serait tiré pas plus mal que Makarenko avec ces "colons" à

Maxime Gorki. Vue la société ambiante incomparablement plus répressive, il y a des chances qu'il n'aurait pu aller avec ses gosses aussi loin qu'il l'a fait à Summerhill sur le chemin de la liberté, et au surplus il n'aurait pas tardé de terminer ses jours dans un camp stalinien. Mais ce ne sont sûrement pas les difficultés matérielles qui auraient fait obstacle à créer une collectivité d'enfants, d'adolescents et de quelques adultes (et n'y aurait-il eu que lui seul comme "personnel"), faisant l'apprentissage de la liberté en créant parmi eux une atmosphère d'amour et de respect mutuel.

Sûrement les idées de Neill sur la psyché infantile auraient été toutes autres, sur certains points du moins qui ne sont pas les aspects essentiels. Par exemple, il n'aurait pas crû pouvoir constater une aversion incoercible de l'enfant ou de l'adolescent vis-à-vis de tout travail nécessaire (ou simplement utile) à son existence et à celle de la collectivité. Pas plus, disons (et pour ne pas aller chercher des temps d'exception), que les petites filles africaines ne sont malheureuses d'avoir, à l'âge de cinq ou six ans déjà, à s'occuper de leurs frères et soeurs plus petits qui en ont deux ou trois, ou d'aider maman à ramasser du bois ou à faire les repas, et ce faisant de faire déjà au jour le jour l'apprentissage de leur futur rôle de mère de famille. Bien au contraire ! Tant qu'elles restent proportionnées aux forces et moyens de chacun, ce ne sont pas les contraintes imposées par les nécessités matérielles qui sont une entrave à la liberté humaine. Par elles-mêmes, elles seraient plutôt un stimulant pour la créativité qui est en chacun, tant chez l'enfant que chez l'adulte. Les seules contraintes étouffantes et stérilisantes sont celles qui proviennent de l'arbitraire des hommes, imposant à d'autres hommes, et notamment à des enfants, des façons de voir, de faire, de sentir, de se comporter, sous peine d'être rejetés. La répression ne vient jamais des choses, mais toujours des personnes ; de ceux qui ont été eux-mêmes réprimés, et qui n'ont pas su se libérer des répressions subies dans leur jeune âge.

Je suis même persuadé que dans des conditions matérielles plus difficiles, voire même très difficiles comme celles qu'eurent à affronter Makarenko et ses jeunes "colons", des conditions (disons) où la collectivité doit assumer plus ou moins tous ses besoins matériels sans subsides extérieurs, les enfants seront plus "heureux", que leur vie en acquerra une dimension qui manquait dans le vase clos douillet de Summerhill. J'ai l'impression que même quand j'étais gosse, et tout au moins après l'âge de onze ans, une vie à longueurs d'années où les seules occupations extra-scolaires que mon milieu aurait eu à me proposer auraient toutes été

du genre "loisirs" : lire, jouer, fabriquer des modèles réduits d'avions et de bateaux etc - une telle vie m'aurait paru plutôt fadasse ! Faire des modèles réduits et surtout à la longue, c'est un acte-ersatz à la place de faire les vraies choses. Mais faire les vraies choses c'est un travail (même si ce travail peut être, en même temps, un jeu passionnant...). Construire des maisons où on habitera, ou des meubles qu'on utilisera tous les jours, cultiver des légumes ou élever des animaux qu'on mangera, faire la cuisine pour soi-même et pour un groupe de gens qu'on aime, tout cela n'est fastidieux que si quelqu'un nous en fait un devoir (fut-ce avec jovialité et au nom de beaux principes pédagogiques). Et le respect pour la nourriture et pour le matériel commun ou personnel, respect qui manquait à Summerhill (*) où tout était payé par les parents qui étaient là pour ça et avaient du répondant, il irait de soi là où la nourriture est limitée et où chacun y a mis du sien peu ou prou pour la faire pousser ou la gagner, ou pour la préparer et la servir ; là où le matériel est reconnu comme nécessaire à la vie de tous et ne peut être remplacé à gogo ; où les meubles ont été faits de leurs mains selon leurs propres idées et goûts ; où les vitres cassées doivent être remplacées en puisant sur un pécule modeste qu'ils ont peiné à constituer, etc. Comme le dit fort justement Makarenko, ce sont les circonstances extérieures elles-mêmes qui sont le meilleur des "pédagogues". (Et pas que pour les enfants !) Ceci dit, tout dépend dans quelle mesure les hommes, et en l'occurrence tels hommes en charge d'une collectivité d'enfants, se confrontent à ces "circonstances extérieures". Le plus

(*) Il faut mettre ici entièrement à part le cas d'enfants profondément perturbés affectivement par manque d'amour véritable, alors que par le passé tous les adultes autour d'eux attachaient beaucoup plus d'importance aux objets et à leur valeur marchande, qu'à eux. Pour un tel enfant transplanté dans un milieu aimant comme celui de Summerhill, un "défoulement coûteux" peut être une nécessité vitale pour reprendre confiance. Ce sont là des situations qu'un éducateur comme Neill, ou comme Homer Lane dont il s'est inspiré, sait sentir. Neill rapporte le cas d'un jeune délinquant, exprimant devant Homer Lane (par défi peut-être) le désir de casser des tasses et des soucoupes sur une table devant lui. Homer lui tendit un tisonnier, en l'encourageant à y aller carrément - ce qu'il fit. C'est la première fois de sa vie qu'il a pu voir qu'on donnait plus d'importance à lui, qu'aux objets. Ça a été un choc qui l'a guéri de sa haine. Le lendemain il est allé trouver Homer Lane pour conférer avec lui (qui ne lui demandait rien) comment rembourser la casse. Il y a dû y en avoir pour 500 ou 1000 francs de "dégâts", et avec ça un gosse bel et bien transformé, guéri. Quels sont les parents riches qui n'auraient plaint ces mille francs, alors qu'ils n'hésiteraient pas de dépenser des millions en obligeant leur gosse pendant des années à suivre une psychanalyse, sans même trop croire eux-mêmes à son efficacité !

C'est dire à quel point, avec Homer Lane et avec Neill, nous sommes loins du fameux "divan" du psychanalyste. Ils apportent à la "cure d'âme" une dimension nouvelle, qui se place à un tout autre niveau que celui de la seule pensée...

souvent, celles-ci sont simplement subies, et prises comme cadre et au besoin, comme justification, aux attitudes répressives courantes. Mais ces mêmes circonstances, rencontrées dans des dispositions de liberté, sont autant de provocations pour susciter des réponses créatrices. Elles nous poussent, quasiment malgré nous, à élargir ou à approfondir de façon insoupçonnée notre expérience des choses, à nous enrichir d'une connaissance, d'un savoir ou d'un savoir-faire qui seront plus authentiquement "nôtre", plus intimement une part de nous-mêmes, que toute connaissance apprise dans les livres ou sur les bancs d'une école.

Neill insiste beaucoup sur la différence entre la mentalité de l'enfant et celle de l'adulte. Il a sûrement raison, et tout particulièrement, d'insister sur le rôle nécessaire et irremplaçable du jeu dans la vie de l'enfant. Dans nos sociétés féroce-ment studieuses, le jeu est trop souvent éliminé dès que l'enfant est en âge scolaire. C'est là une coupure brutale, une mutilation, par laquelle l'enfant se trouve arraché à une activité vitale pour la psyché, pour être plongé dans une ambiance irréductiblement anti-jeu (*). Cette coupure, et l'opposition entre "jeu" et "travail" dont elle témoigne, sont parmi les grandes calamités de notre civilisation (**). C'est là un des signes éloquents de l'impuissance que celle-ci cultive en chacun. Dans une existence véritablement épanouie, il n'y a pas une telle coupure. De même que l'enfant joue avec tout le sérieux et l'intensité qu'un adulte met dans un travail qu'il aime, ainsi ce même adulte s'immerge-t-il dans ce travail aimé avec la disponibilité de tout l'être et avec toute la fraîcheur de l'enfant absorbé dans son jeu (***). Dans l'enfant

(*) Dans cette ambiance "anti-jeu", il peut très bien y avoir des "jeux" organisés par les adultes, à l'intention des enfants. Ce n'est pas ça qui y change quelque chose !

(**) Il faut reconnaître que cette calamité n'est nullement spéciale à "notre" civilisation. Elle semble avoir accompagné jusqu'à présent toutes les civilisations dites "avancées". Cela ne manquera pas d'être pris pour une caution par tous ceux qui se sentent partie prenante de la nôtre, selon l'argument bien connu : "Monsieur, ça a toujours été comme ça, donc ça sera toujours comme ça !". Pourtant je dis, moi, que ça changera beaucoup plus rapidement que personne n'aurait jamais osé le rêver...

(***) La différence entre l'enfant et l'adulte n'est pas une différence d'essence, mais de "dosage", une différence quantitative. Dans la relation à nos activités, la principale différence est dans une continuité plus grande chez l'adulte, capable de s'investir dans une même activité pour une durée indéterminée. C'est lié au fait que la mentalité adulte tient compte du lendemain, que la mentalité enfantine ignore. Normalement, le passage de l'enfant à l'adulte devrait se faire progressivement, et au rythme de chacun. La façon même dont est conçue l'école dans notre société "studieuse" rompt cette nécessaire continuité. A cet égard, même une école comme Summerhill m'apparaît comme une sorte de pis-aller.

il y a l'adulte, et dans l'adulte il y a l'enfant. Instituer une coupure entre "jeu" et "travail", c'est couper l'enfant du monde adulte, et c'est couper l'adulte de l'enfant en lui-même. C'est enfermer l'enfant dans un ghetto infantile, c'est couper l'adulte des sources de la création en lui. C'est priver le travail de ce qui en fait l'âme, le réduire à un "investissement" purement utilitaire en vue d'une "production", à un champ de bataille d'une compétition où "le meilleur" est censé gagner.

Dans la société de consommation qu'est la nôtre, le jeu est arraché du travail de l'homme et étranglé. Ce qui en reste, cadavre exsangue, est récupéré, empaillé, repeint à neuf et présenté en prime aux méritants, sous le nom alléchant de "loisirs". Pour l'homme impuissant, émasculé de son pouvoir de jouer, les "loisirs" sont désormais l'Ersatz breveté, luxueux, organisé, clinquant de ce qui fut naguère un jeu d'enfant...

J'ai eu parfois l'impression que dans son souci de défendre le "droit au jeu" de l'enfant, Neill lui aussi restait quelque peu prisonnier de cette idée tacite d'une c o u p u r e entre le jeu et le travail. Voulant sauvegarder le jeu de l'enfant, on dirait que du même mouvement il se sent tenu de préserver coûte que coûte l'enfant du travail ! On sent une méfiance irréductible, pour ne pas dire une aversion viscérale, contre la seule idée qu'un innocent enfant ou adolescent puisse être exposé à un véritable "travail" (sauf tout au plus à un travail scolaire), c'est-à-dire, à une activité qui puisse avoir pour lui-même ou pour la collectivité ou pour un de ses membres une quelconque utilité pratique, qu'elle soit immédiate ou lointaine (*). Peut-être son expérience personnelle du travail comme enfant et comme adolescent a-t-elle été vécue comme une contrainte pure, imposée par des adultes n'ayant aucun souci ni aucune compréhension de ses vrais besoins et de ses propres désirs. Et du coup je soupçonne que l'atmosphère anti-travail qui a régné à Summerhill du début à la fin reflète surtout ce parti-pris personnel en lui, renforcé probablement par des dispositions toutes similaires chez la plupart sinon chez tous les enfants débarquant à Summerhill. En effet,

(*) Je pense par exemple au passage suivant du livre de Neill, qui a de quoi faire réfléchir (comme tout son livre, d'ailleurs !) :

" J'ai lu un jour qu'une école en Amérique avait été bâtie par les élèves eux-mêmes. Dans le passé je croyais que c'était idéal. Mais ça ne l'est pas. Si des enfants en viennent à bâtir leur école, vous pouvez être sûrs qu'il y a derrière eux quelque monsieur rempli d'autorité bienveillante et joviale qui leur prodigue de vigoureux encouragements. A moins qu'une telle autorité existe, les enfants ne bâtissent jamais d'écoles. "

(Citée de la section "Le travail", page 91 dans l'édition française citée.)

ils venaient tous de milieux aisés, où il est d'usage de considérer toute espèce de travail manuel (excepté les violons d'Ingres étiquetés "loisirs" !) comme des corvées, dont les adultes se débarrassent volontiers sur le dos des enfants ou des domestiques.

La chose remarquable ici, c'est qu'il ne semble pas que cette ambiance anti-travail, reprise "en négatif" de la mentalité en cours dans le milieu ambiant, ait eu sur les anciens élèves de Summerhill des conséquences fâcheuses. La transition de la période-de-cocagne Summerhill, vers un travail professionnel régulier conforme à leurs goûts et à leurs aptitudes et leur permettant de se prendre en charge matériellement, s'est fait (semble-t-il) sans aucun problème chez tous.

Oui, c'est vraiment stupéfiant ! Je crois y voir ce qu'on pourrait bien appeler le "miracle de la liberté". En clair : comme je viens encore de m'en rendre compte "sur pièces" à l'instant, il n'est pas question, même dans une école "libre" comme Summerhill, que tous les conditionnements plus ou moins inhibiteurs provenant de la société ambiante, qu'ils agissent "en positif" ou "en négatif" (en prenant le contrepied des attitudes courantes), soient éliminés ne serait-ce que de la psyché du directeur-fondateur. Et pourtant (et voilà le "miracle" !), il semblerait que dans une véritable ambiance de liberté comme celle qui régnait à Summerhill (et nul doute que c'était là la toute première école du genre qui ait jamais existé...), il se produise dans la psyché de l'enfant des ajustements inconscients, qui lui permettent malgré tout de s'épanouir "normalement", sans que ces oeillères somme toute secondaires ne lui causent de dommage ni de blocages durables.

Une chose à présent me frappe dans cette réflexion. Je m'apprêtais surtout à y formuler à l'encontre de Summerhill certaines critiques qui me paraissaient de poids, et voilà que par un retournement imprévisible, ce qui fait l'essentiel de l'oeuvre de Neill en sort encore renforcé ! Toutes les critiques que j'ai à formuler peuvent se résumer en disant que cette oeuvre porte, tout comme son créateur lui-même, l'empreinte d'un temps, d'un lieu, d'un milieu - l'homme et l'oeuvre sont, indubitablement, "conditionnés" de façons et d'autres. Il faudra bien que je me fasse à l'évidence que ce n'est nullement là une regrettable "bavure" spéciale à Neill ou à n'importe qui d'autre, mais que de telles limitations sont inhérentes à tout homme et à toute oeuvre humaine. Le "miracle" ici, c'est que tout porterait à croire, dans le contexte délicat entre tous de l'éducation, que telles ou telles attitudes (que je serais bien tenté de cataloguer comme des "erreurs" grossières !) devraient avoir un effet déplorable

sur les résultats de l'oeuvre éducative, et que pourtant il n'en est rien ! L'essentiel, ce que visait Neill, n'en est aucunement touché.

La leçon que nous pouvons en tirer, et qui est sans doute l'âme du message de Neill, c'est que dans l'éducation de l'enfant, et pour l'épanouissement des facultés créatrices dans l'enfant comme dans l'adulte, c'est la liberté qui est première. Au regard de cette exigence-là, tout le reste est accessoire. Une fois qu'elle est satisfaite, tous les noeuds hérités du passé cessent d'étrangler, et ils finissent par se dénouer chacun à son moment ; dans un an ou dans cent ou dans mille, peu importe au fond, une fois que cet essentiel est respecté.

Ce message ne prend tout son sens que par une compréhension nouvelle et profonde de ce qu'est, véritablement, "la liberté". Une compréhension que Neill a été le premier, peut-être, à voir avec une telle acuité, et à nous présenter en des termes aussi concrets, aussi simples, et d'une telle force dans leur dépouillement sans prétention. Les formes que prendra le respect total, primordial de cette liberté, variera à l'infini suivant les circonstances, d'un lieu à l'autre, d'une époque à l'autre, d'une personne à l'autre. Mais la liberté est toujours "la même" liberté. Et le message de Neill, et celui d'un Walt Whitman ou d'un Edward Carpenter, différents par le langage, par l'accent, par l'éclairage, sont au fond un seul et même message.

C'est le message aussi d'un autre novateur, d'un autre "révolutionnaire", de l'homme au regard profond, solitaire et sans peur qui avait nom Jésus. (Avant qu'on l'appelle "le Christ" et qu'on en fasse un dieu, pour mieux évacuer son message...) C'est un message mûri après un sommeil de près de deux millénaires, et que nous retrouvons à présent sous une forme qui répond aux besoins de notre temps : sans paraboles cette fois, mais en claires paroles ! C'est aussi celui repris à sa source, porté et approfondi une longue vie durant, par un Marcel Légaut, dans un autre éclairage encore. C'est un même message de liberté.

Ce message est de tout lieu et de tout temps. Il est agissant partout où il est accueilli profondément, quel que soit le milieu, quelle que soit la personne. La connaissance qu'il porte, n'est-ce pas cette "eau qui désaltère à jamais" ? En vérité, celui qui a bu à l'eau de la liberté, il a bu d'une connaissance qui ne passe pas, alors même que son corps est mortel. Et le message que nous porte cette eau est impérissable.

(⁹³) L'éducation sans suggestion ? - ou éducation et connaissance de soi

(8 - 10 décembre) (*) Voilà déjà cinq notes, et douze jours d'affilée, que je consacre presque en totalité à l'oeuvre de Neill, telle qu'elle m'est connue à travers son livre "Libres enfants de Summerhill". C'est au fil de ce travail seulement que la portée exceptionnelle de cette oeuvre commence à m'apparaître en pleine lumière, et son rôle de ferment pour préparer la mutation des esprits que lui-même appelait de ses vœux, dont mieux que personne il sentait l'urgence, en discernait l'essence et en mesurait toute la profondeur. Son message, allant droit à la racine même du mal dont souffre l'homme, est de plus servi par un langage toujours "quotidien", d'une simplicité extrême, collant au concret à chaque ligne. Plus encore que les amples mouvements du langage poétique d'un Walt Whitman, plus que le langage volontiers abstrait, voire savant ou technique, de Sigmund Freud, celui de Neill est fait pour être entendu par tous, tel quel. Il suffit d'accueillir avec un esprit et un coeur ouverts la très riche expérience présentée sur le vif dans ces pages, et de laisser entrer en résonance sa propre expérience comme enfant, comme adolescent ou comme parent.

J'ai repensé à ma première lecture de ce livre, vers le début des années soixante. Trois enfants étaient déjà nés (**) sur les cinq dont j'allais être père. La lecture, ai-je dit, m'avait "impressionné". Mais à dire vrai ses effets sur mes comportements et attitudes comme père de famille me paraissent avoir été nuls. La plupart des erreurs contre lesquelles Neill met en garde les parents (et sûrement en le lisant j'étais totalement d'accord avec lui), je les ai faites, et je n'ai pas fini d'en récolter les fruits - et mes enfants aussi. J'avais lu ce livre avec la tête plutôt qu'avec le coeur, en passant, comme un livre dont "on parle", alors que mon investissement majeur était ailleurs, dans la mathématique. L'idée ne m'aurait effleurée que jour après jour je répétais les mêmes erreurs lourdes de conséquences, fort que j'étais de mes bonnes dispositions vis-à-vis des enfants, et de mon inébranlable assurance dans la conviction d'être une personne éclairée. C'est quand la méditation est entrée dans ma vie, en Octobre 1976 seulement, que j'ai commencé à me rendre compte de la situation. A ce moment cela faisait des années déjà que je ne vivais plus avec mes enfants. Mais pour de telles choses qui sont au coeur de notre apprentissage de la vie, il

(*) Suite de la note précédente "Neill et le Message - ou le miracle de la liberté".

(**) Mon fils aîné avait alors une dizaine d'années, les deux autres (une fille et un fils) ne devaient pas aller encore à l'école.

n'est jamais trop tard pour y voir clair. Quel que soit le moment (et, j'en suis persuadé, fut-ce même au moment de mourir), c'est un immense bienfait que de découvrir dans une lumière soudaine les errements qui avaient pesé sur nous une vie durant...

Peut-être quelque chose aurait-il fait tilt pourtant, lors de cette première lecture, si Neill avait parlé de façon plus circonstanciée sur la psychologie du couple ? Il se borne à faire ici et là quelques commentaires en passant, sur la relation entre les parents et sur ses répercussions sur l'enfant. Des commentaires pertinents, mais qui restent au niveau des généralités et qui, sauf une fois ou deux peut-être, ne s'appliquaient pas à moi (*). Il est probable qu'il n'aurait guère pu en dire plus, car d'après ce qui en transparait dans son livre, j'ai crû comprendre que son mariage faisait partie des très rares qui étaient sans gros problèmes.

Je n'ai d'ailleurs nullement l'intention dans ces notes de "faire le tour" du livre capital de Neill - il y faudrait un volume comme le sien, sinon plusieurs ! Je voudrais simplement tirer au clair, en tout premier lieu pour ma propre gouverne, ce qui dans ma lecture ces jours derniers "grinçait" un peu au passage, ou qui restait tant soit peu confus dans mon esprit. Il reste un tel point que je voudrais encore examiner.

Voici ce qu'écrit Neill dès les toutes premières pages de son livre, sur l'esprit dans lequel lui et sa femme ont démarré Summerhill:

" Nous décidâmes donc, ma femme et moi, d'avoir une école où nous accorderions aux élèves la liberté d'expression. Pour cela il nous fallait renoncer à toute discipline, toute direction, toute suggestion, toute morale préconçue ; toute instruction religieuse quelle qu'elle soit. Certains dirent que nous étions très courageux, mais en vérité nous n'avions pas besoin de courage. Ce dont nous avons besoin, nous l'avions : une croyance absolue que l'enfant n'est pas mauvais, mais bon. Depuis presque quarante ans maintenant cette croyance n'a pas changé, elle est devenue une profession de foi.

Je crois que l'enfant est naturellement sagace et réaliste et que, laissé en liberté loin de toute suggestion adulte, il "

(*) Neill parle surtout de parents dont la sexualité est coincée et où la frustration à ce niveau engendre une haine larvée entre les époux, voire des parents vis-à-vis de l'enfant. Ce n'était pas du tout la situation dans mon mariage.

" peut se développer aussi complètement que ses capacités naturelles le lui permettent... " (C'est moi qui souligne)

Il est juste de dire que ce qui débuta comme une "expérience" devint une démonstration, d'une force probante étonnante, de la validité des intuitions de départ de Neill et de sa femme. Le point qui pourtant me pose problème, c'est quand Neill revient avec une telle insistance sur l'importance, pour que l'enfant s'épanouisse librement, que les adultes autour de lui et en tout premier lieu (on suppose) ceux en charge de son éducation (donc les parents et les éventuels "éducateurs" professionnels, professeurs, directeurs d'école etc.), s'abstiennent d'"influencer" l'enfant de quelque façon que ce soit, en matière (disons) d'idées morales, religieuses, politiques etc. Le livre s'ouvre d'ailleurs avec la citation du beau texte de Khalil Gibran sur les enfants, qui commence par "Vos enfants ne sont pas vos enfants", et où on lit plus loin :

"Vous pouvez leur donner votre amour mais non point vos pensées,
Car ils ont leurs propres pensées...

Vous pouvez vous efforcer d'être comme eux, mais ne tentez pas de les faire
comme vous.

Car la vie ne va pas en arrière, ni ne s'attarde avec hier..."

On peut se demander pourtant dans quelle mesure il est réaliste de proposer aux parents de s'abstenir de toute "suggestion" sur leurs enfants, de toute espèce d'influence consciente sur les façons de voir, de sentir, de se comporter etc. Après tout (et Neill le sait mieux que personne !), les enfants s'imprègnent de l'atmosphère qui les entoure comme du lait maternel. Qu'on le veuille ou non, les idées qui font partie de cette atmosphère seront elles-aussi absorbées par l'enfant, pour le meilleur et pour le pire.

Peut-être Neill veut-il simplement recommander une attitude de respect extrême pour la liberté de l'enfant et pour ses propres moyens ; de s'abstenir de tout discours en vue de le convaincre de ceci ou de cela, ou de le soumettre à des obligations conventionnelles (telles que dire bonjour ou merci, aller à l'église ou à l'école etc, sans qu'il y soit lui-même disposé), ou ne serait-ce qu'à des "suggestions" consciemment formulées, qui pourraient interférer avec sa propre nature et avec un travail personnel se poursuivant en lui. Mais l'enfant, et d'autant plus que sa relation à l'entourage sera détendue et confiante, ne manquera pas de prendre les devants en posant mille questions sur l'existence, y compris (et sans se soucier des exclusives de Neill !) des questions qu'on doit appeler "morales", "religieuses", "politiques". Et il a la légitime expectative d'avoir des réponses, qu'il serait manifestement absurde de lui refuser. De

mitiger systématiquement ces réponses par des "à mon avis..." prudents n'y change pas grand chose (*), et manquerait d'ailleurs de naturel lorsqu'on lui dit des choses dont on est intimement persuadé, au point parfois que les mettre en doute serait comme un reniement de soi-même, et de prétendre en douter paraîtrait une comédie idiote. Tôt ou tard l'enfant finira bien par apprendre que les façons de voir des gens varient de l'un à l'autre, et que celles de ses parents, et plus tard celles de ses professeurs, ne sont pas forcément toujours les meilleures (pas plus d'ailleurs que les siennes !). L'attitude des parents peut hâter et faciliter cette découverte importante dans la vie d'un enfant, et par là donner un nouveau fondement à la confiance que l'enfant leur fait.

L'attitude que Neill a en vue, je suppose, est une attitude de souplesse et de modestie, à l'inverse d'une autorité péremptoire ; une attitude qui sous-entend constamment que nous ne nous croyons pas détenteurs d'une connaissance absolue et définitive, et qui par là stimule l'enfant à se former s e s p r o p r e s i d é e s sur les choses. De plus et surtout, il importe de respecter ces idées comme s e s idées, à l'égal des nôtres, et ceci même dans les cas où en termes de nos idées et habitudes mentales à nous, elles paraîtraient aberrantes (**). C'est par une telle attitude, assurément, que nous pouvons favoriser le processus créateur de la formation progressive, toujours en mouvement, d'une vision des choses chez l'enfant qui soit véritablement s i e n n e , qui soit sa création à lui. Peu importe dès lors qu'elle nous paraisse "juste" ou non. De toutes façons, dans la mesure où l'enfant vit dans un tel climat de liberté, sa vision du monde

(*) Il va sans dire que lorsqu'on ignore la réponse à une question, il ne faut pas hésiter à le dire. Trop souvent les parents disent "c'est encore trop difficile pour toi pour que je t'explique", alors qu'il s'agit de choses qu'ils n'ont pas comprises eux-mêmes. Pour ma part, je ne me rappelle pas avoir jamais ressenti une réticence à reconnaître une ignorance. Une telle réticence est toujours, je crois, le signe d'un manque de confiance en soi, d'une mésestime de soi, qui fait qu'on essaye de compenser par les signes d'un "savoir" factice.

(**) C'est là une chose que je n'ai comprise que sur le tard, après 1976, alors que déjà je ne vivais plus avec mes enfants. Je n'aurais pas songé à vouloir imposer consciemment mes façons de voir et mes goûts, et fort de ce sentiment j'étais persuadé que je leur laissais toute liberté. Pourtant, mon intime conviction que m e s façons de voir et m e s goûts (du moins là où j'en avais de bien implantés) étaient l e s bons, avait le même effet que le désir de les imposer, et correspondait même, certainement, à un désir égotique bel et bien présent de les voir partagés. Sans compter des interdictions (par exemple pas de bandes dessinées ni de jouets militaires dans la maison), dont j'ai compris depuis qu'elles étaient non seulement inutiles, mais nuisibles, qu'elles ont inhibé le développement des enfants vers une autonomie intérieure, et contribué à peser sur leur relation à moi. Cela aurait dû être clair pour moi si j'avais lu le livre de Neill dans des dispositions d'ouverture, avec le coeur et pas seulement avec la tête.

sera en évolution continuelle, sans jamais se fixer par l'effet d'une obéissance, ou au contraire par celui d'un refus, vis-à-vis d'une autorité (fut-elle bienveillante) qui s'imposerait à lui.

Une telle attitude de souplesse vis-à-vis d'autrui, et surtout vis-à-vis de ses propres enfants, est chose plus que rare. Il y a dans tous les hommes sans exception, je crois, le désir de voir ses propres façons de voir et de sentir partagées par autrui, et cela d'autant plus qu'il s'agit de personnes plus proches, et notamment quand ce sont nos propres enfants. Dans ce dernier cas, ce désir se pare volontiers des couleurs avantageuses du "devoir" du parent d'"éduquer", de "former" son enfant etc. Mais enfant ou pas enfant, on est généralement persuadé que ce désir de faire partager ses opinions, sentiments, convictions etc. à autrui est de nature hautement altruiste, que c'est pour son bien et par amour désintéressé de la "vérité" qu'on veut le débarrasser de ses désolantes erreurs. La réalité, c'est que ce désir est presque toujours de nature exclusivement égoïste. C'est soit le désir d'agrandissement de l'égo (car qui convainc, "vainc" et annexe...), soit une expression du besoin d'approbation, de confirmation de soi. Presque toujours, c'est simplement le désir d' " a v o i r r a i s o n ", que ce soit pour dominer, ou pour se sentir accepté et apprécié, ou les deux à la fois.

En lisant Neill, on a la nette impression que dans sa relation aux enfants tout au moins, il est totalement libéré de ce désir égotique, qu'il est parfaitement l i b r e dans cette relation. Nul doute que c'est surtout cette rare maturité, cet affinement spirituel, qui fait de lui un éducateur et un thérapeute aussi exceptionnel. Pour ma part, je reconnais humblement n'avoir pas atteint encore ce stade enviable, même si ces dernières années j'ai fait à cet égard quelques progrès. Et je doute qu'il y ait beaucoup de parents et d'éducateurs logés à une meilleure enseigne. Cela ne signifie pas pour autant qu'ils seront forcément des mauvais parents et des mauvais éducateurs. Mais ils le seront, même animés des "meilleures intentions du monde", s'ils ne se rendent compte de ce désir en eux et de sa vraie nature, et s'ils ne sont attentifs à ce qui se passe en eux dans leur relation à l'enfant (*). C'est quand il n'est pas reconnu pour ce qu'il

(*) De façon générale, qu'il s'agisse des relations avec son enfant ou avec quiconque, il est beaucoup plus important d'être attentif à ce qui se passe dans soi-même, qu'à ce qui se passe en l'autre. Très souvent d'ailleurs (et même presque toujours quand il s'agit d'une relation tant soit peu conflictuelle), nous sommes incapables d'apprécier ce qui se passe en autrui, faute de faire attention à nous-mêmes, et notamment à l'action des forces égotiques en nous qui nous poussent à escamoter ou à déformer certaines perceptions, pour accorder nos impressions à des idées déjà arrêtées sur l'autre, des attentes etc.

est, seulement, que ce désir s'étale et devient envahissant au point d'en arriver à stériliser la relation à l'enfant (*).

L'éducation qui ne s'accompagne d'une attitude de connaissance de soi, et qui par là-même n'est aussi une éducation et un apprentissage de soi-même, ne peut que perpétuer les vieilles erreurs et les vieilles répressions. Il en a été ainsi chez moi, avant que ma vie enfin ne se transforme par l'action d'une telle attention à moi-même (**).

(⁹⁴) Neill et le bombardier - ou le-bonheur-à-gogo et l'a u t r e dimension

(8 - 10 décembre) (***) Mais je voulais surtout en venir au "grincement", qui s'était déjà manifesté dès ma première lecture du livre sur Summerhill. Je signale tout d'abord que lorsque Neill évoque ici et là les principales aberrations de la société humaine (qu'il reconnaît comme conséquences des répressions subies par nous tous au cours de l'enfance) (****), il ne manque jamais d'y inclure en bonne place les g u e r r e s . Visiblement, il a dépassé les attitudes partriotiques bien-pensantes immémoriales, sanctionnées par les coutumes et par des lois péremptaires et qui ne lésinent pas, comme quoi il est du devoir de tout citoyen de partir yeux fermés aux casses-pipe collectifs organisés martialement par leurs gouvernements respectifs, au son des tambours et avec la bénédiction de leurs

(*) Neill fait partie, visiblement, des rares hommes qui ont pleinement compris l'importance de la connaissance de soi dans la vie de chacun et dans ses relations à autrui, et par suite aussi dans l'éducation. Et nul doute qu'il sait à quel point une attitude de connaissance de soi est rare, y compris certes parmi les parents et les éducateurs. C'est bien faute d'une telle attitude qu'à ma première lecture de son livre, les recommandations si pertinentes de Neill me sont passées complètement par dessus la tête. Il est étonnant, à ce propos, que Neill ne les ait pas assorties de commentaires circonstanciés, attirant l'attention des parents (disons) sur les forces égotiques puissantes en eux qui tendront à s'opposer à ce qu'ils suivent ces recommandations, même dans le cas où ils croiront être "tout à fait d'accord" avec lui. Cela tient probablement au fait qu'il a beaucoup plus eu affaire aux enfants qu'aux parents, et qu'il a une connaissance bien plus intime des enfants que des adultes.

(**) Voir la note suivante (commencée et terminée le même jour) pour une continuation immédiate de la réflexion.

(***) Continuation de la note précédente "L'éducation sans suggestion ? - ou éducation et connaissance de soi", des mêmes jours.

(****) Le premier exemple se trouve déjà à la page 2 de l'avant-propos par Neill.

saintes Eglises pour aller "pieusement mourir pour la patrie" (et aller régler leur compte à ceux de la patrie d'en face...) (*). D'autre part, en deux endroits (loc. cit. pages 121 et 437) il est mentionné que des élèves de Summerhill sont devenus militaires de carrière. L'un est devenu pilote de bombardier dans la Royal Air Force. Le premier des deux passages cités fait partie d'un "Rapport d'enquête des inspecteurs de Sa Majesté" (c'est-à-dire un rapport d'enquête officiel du gouvernement britannique) sur l'école de Summerhill, rapport daté de juin 1949 et inclus dans le livre de Neill. Dans ce rapport, les anciens élèves devenus militaires de carrière étaient mentionnés comme un des points forts de l'école, attestant de son sérieux d'après le succès social des ex-élèves. Dans les quatre pages de commentaires succincts qu'il fait sur ce rapport, Neill ne souffle mot sur ce point. Le deuxième passage évoqué est une réponse de Neill à la question : "Des élèves de Summerhill s'engagent-ils dans l'armée quand ils sont grands ?".

Réponse :

"Jusqu'à présent, un seul l'a fait - il s'est engagé dans la RAF. Peut-être que l'armée est trop terre-à-terre [?] pour intéresser des enfants libres. Le combat, après tout, c'est la destruction. Les enfants de Summerhill se battraient pour leur pays comme les autres, mais ils voudraient probablement savoir pourquoi ils se battent.

Nos anciens élèves ont combattu pendant la Seconde Guerre mondiale et plusieurs y sont morts."

Dans cette réponse, on sent chez Neill une réserve assez nette vis-à-vis de l'armée et de la guerre en général, mais en même temps le souci de ne pas choquer, de ne pas fournir à ses détracteurs éventuels d'autres verges encore pour le battre, cette fois pour un travail de sape du moral patriotique (travail dont il s'est, je crois, toujours prudemment abstenu). D'où une réponse visiblement embarrassée; "nichair ni poisson" (**). A tort ou à raison, du fait que cette

(*) Sur ce sujet, qui est d'actualité autant aujourd'hui qu'il y a trois mille ans, et même plus aigu à présent qu'il ne le fut jamais en termes même de simple survie physique de l'espèce, je me suis exprimé déjà en passant bien des fois, et de façon plus circonstanciée dans les notes "Fujii Guruji - ou le sens de l'essentiel", "Le Mahatma en uniforme" - ou hommage au non-soldat inconnu" et les deux notes qui la suivent, "L'exécution du soldat Solvic - ou le crime des justes", "Le saint et ses failles - ou le paradoxe du mutant", "Formation humaine" - et "solution finale" !" (notes n° 60, 67-72).

(**) Ici encore (comme déjà remarqué ailleurs pour des textes de Gandhi et de Légaut sur le même sujet), la gaucherie de la forme me semble traduire l'embarras (cette fois probablement conscient ou semi-conscient) de celui qui s'exprime. Le désir de noyer prudemment un poisson est surtout apparent dans la phrase "Les

enfants de Summerhill se battraient pour leur pays comme les autres" (n'allez surtout pas croire que Summerhill soit antipatriotique !), "mais ils voudraient probablement savoir pourquoi ils se battent" (petite concession à l'égo : s'ils se battent, c'est quand même l i b r e m e n t !). Cette phrase est une douce plaisanterie, Neill sait comme tout le monde que quand il y a ordre de mobilisation, ce n'est le moment ni d'un côté ni de l'autre de se sonder "pourquoi on se bat" (avec délégations des anciens élèves de Summerhill à leurs gouvernements respectifs pour leur demander des explications circonstanciées...) - mais bien d'obtempérer sans traîner et d'obéir au doigt et à l'oeil aux ordres, et q u e l s q u ' i l s s o i e n t , sous peine de ... (Et Solvic pourrait, tout mort qu'il est, nous rafraîchir la mémoire...)

question n'est abordée par Neill que dans ce seul passage, presque à la fin de son livre, j'ai eu l'impression qu'elle ne lui posait pas vraiment problème. Qu'il considérait que son rôle comme éducateur, c'était de créer pour les enfants confiés à ses soins un cadre et un climat où ils puissent se développer librement, de façon à devenir des adultes confiants en eux-mêmes et capables de choisir un métier conforme à leurs penchants et aptitudes et dans lequel ils se sentiront heureux. Qu'ils choisissent des métiers socialement néfastes, qui (disons, et dans le cas d'espèce) pourrait conduire l'un d'eux à larguer une bombe atomique anéantisant une ville de cent mille habitants (ou ne serait-ce qu'une bombe conventionnelle qui n'en tuerait "que" dix ou cent), ne semble pas vraiment le concerner ni lui poser problème (*).

C'est un fait que Neill, pas plus qu'aucun autre éducateur ou aucun parent, ne peut se substituer à un de ses anciens élèves, pour des choix qui impliquent

(*) Il se peut bien sûr que je me trompe, et que Neill, par prudence, n'ait pas voulu laisser apparaître que cela lui posait problème, et encore moins dire en termes clairs comment et pourquoi. Mais alors pourquoi avoir inclus ce passage, qui serait le seul dans son livre où il ne jouerait pas "franc-jeu" avec le lecteur ? Simplement pour lâcher du lest vis-à-vis d'une opinion publique officielle ? Mais s'il a marché sur une corde raide pendant quarante ans sans que son école soit fermée comme cause de scandale public, ce n'est pas faute d'inclure un tel passage ambigu qu'il allait avoir de plus sérieux ennuis ?

Comme je le suggère plus loin (voir deux alinéas plus bas), et comme tout le livre de Neill le suggère, il me semble plutôt qu'il y a bel et bien en lui un propos délibéré d'ignorer toute dimension "morale" ou "spirituelle" dans la psyché, de faire mine d'y voir seulement le jeu (inextricablement emmêlé) des forces d'Eros et de celles de l'égo (que, tout comme Freud, il a l'air d'ailleurs de jeter un peu dans le même sac), et qu'il aurait décidé de sanctifier - les déclarant toujours "bonnes" tant qu'elles ne sont pas refoulées ! (Un peu comme j'avais moi-même pendant longtemps sanctifié Eros, mais en le décantant quand même de l'égo...) Pourtant Dieu sait, et Neill aussi, que l'armée et la guerre, même si ça permet à certains par moments de se défouler à coeur joie de la façon qu'on sait, c'est très loin d'être "la liberté"...

sa seule responsabilité directe, qui engagent sa vie. Mais ne fait-il pas partie d'une éducation au plein sens du terme, pourtant, que les choix que l'enfant sera amené à faire comme adulte en soient éclairés ? On a presque l'impression que pour Neill, et sans aucun doute pour cet ancien élève, être pilote de la RAF est un choix en lui-même tout aussi bon qu'être épicier, ingénieur, enseignant, médecin, artisan, écrivain, ouvrier, jardinier... Pourquoi pas aussi, tant qu'à faire, indicateur de police, exécuter des hautes oeuvres, gardien ou directeur de prison, ou (dans d'autres temps et d'autres lieux) spécialiste tortionnaire chargé d'extorquer des aveux à des suspects ou à des prisonniers (*) ?

On dirait que Neill, par réaction aux attitudes et aux discours moralisateurs habituels, souvent hypocrites et toujours stériles, en vient à faire comme si les "questions morales", ou pour mieux dire, une certaine réalité spirituelle, n'existaient pas. Il est probable que ce pilote de bombardier était parfaitement "heureux" dans son métier ainsi que dans sa vie de famille, ce qui (suivant le crédo explicite de Neill) serait le but de l'existence. Neill aurait donc tout lieu de se féliciter de cette réussite de Summerhill. (Il est vrai que pour une raison qui reste obscure, il ne va pas jusque là...) Mais encore tout dépend-il de ce qu'on entend par "bonheur". C'est une notion par elle-même à peine moins floue et moins ambiguë que "liberté". Il y a des "niveaux" tellement différents pour le "bonheur" ! Je connais trois hommes qui connurent un bonheur total, profond, unique dans leur vie, alors qu'ils étaient en prison, dans une situation misérable voire désespérée. Inversement, le "bonheur" à un certain niveau de la psyché peut être le signe et la couverture d'une misère à un niveau plus profond et plus caché. Neill le sait bien, quand un gosse refoulé, malheureux, cherche son "plaisir" ou son "bonheur" en tourmentant des copains plus faibles que lui. Et Neill sait bien aussi que dans un tel cas, si lui Neill, ou mieux encore la collectivité elle-même, intervient pour faire comprendre au tourmenteur que son comportement n'est pas admis, car il empiète sur le droit au bonheur des autres, cela agit pour le "bien", ou si on veut pour le "bonheur", non seulement des petits copains malmenés, mais aussi de l'intéressé lui-même. Et cette fois c'est un "bien", un "bonheur" véritable, plus authentique, plus réel.

(*) Ces exemples sont peut-être forcés, puisque dans ces cas l'intéressé est en contact avec ceux qui font les frais de ses activités, ne serait-ce que parce qu'il les voit devant lui en chair et en os. Aussi je doute qu'un ex-élève de Summerhill se dirigerait vers un de ces métiers-là. Mais pourquoi pas agent secret ?

Mais ce qui est vrai au niveau de la collectivité restreinte de Summerhill où tout le monde se connaît, n'est pas moins vrai pour la communauté plus vaste formée par toute l'humanité. C'est seulement plus difficile à comprendre, parce qu'on ne connaît pas personnellement tous les hommes. Il y a des chances que ceux (disons) qu'on sera amené à tuer, à mutiler ou à rendre orphelins en larguant un jour une bombe sur une ville inconnue, on n'en connaîtra jamais aucun même de nom.

Si c'est là une chose un peu plus difficile à comprendre et à faire comprendre, cela n'empêche que c'est une chose qui peut s'apprendre et qui d o i t s'apprendre, sous peine que l'homme disparaisse sans retour. Et qui l'enseignera, si ce n'est, tout au moins, le parent ou l'éducateur qui l'a lui-même compris profondément ? Une éducation qui ne s'arrête encore à mi-chemin, une fois assouvie les besoins primaires de l'affectivité et de l'égo, ne devrait-elle pas promouvoir, susciter des attitudes, appelons les "humaines" ou "responsables", des attitudes "de respect", non seulement vis-à-vis d'un cercle restreint de personnes qu'on connaît par leur nom (c'est là certes le début !), ou vis-à-vis des gens qui parlent une même langue, ou ont la même couleur de peau, ou font partie d'un même milieu culturel ou professionnel national ou international, mais bien vis-à-vis de t o u s les hommes ? Voire même, vis-à-vis de tous les êtres vivants, et de la terre qui nous porte et des eaux qui nous nourrissent tous ? Ne devrait-elle favoriser, stimuler dans l'enfant et dans l'adolescent, à mesure qu'il grandit, une attitude responsable qui lui fasse mesurer le sens et les conséquences de ses actes non seulement dans l'immédiat ou dans l'optique de ses satisfactions personnelles, mais aussi à longue échéance et pour tous ? Ne devrait-elle favoriser l'apparition d'une autonomie intérieure non seulement au plan affectif, mais aussi au plan de l'intelligence et au plan spirituel ; une autonomie assez forte pour aller à contre-courant des consensus les plus aberrants (tel celui qui nimbe de prestige social et d'une sorte d'auréole héroïque une carrière de pilote de bombardier) ?

La question de l'armée et de la guerre, et de la participation qu'un chacun est disposé à accorder à ces institutions immémoriales et sanglantes, imposées par la coutume et par les lois, est une parmi un grand nombre de questions qui tôt ou tard vont se poser à chacun au cours de son existence, et dont une réponse dans une optique purement égocentrique et utilitaire à court terme est totalement, irréductiblement inadéquate - est, à proprement parler, s u i c i d a i r e . Telle activité, profession ou carrière peut être prestigieuse, stimuler toutes sortes de capacités, ambiance du tonnerre, émoluments élevés... - mais ce n'est pas tout, et ce n' e s t p a s l ' e s s e n t i e l .

Je parle donc ici des innombrables questions qui comportent une dimension "morale" ou (comme je préfère l'appeler, vu l'abus qu'on a fait du terme) "spirituelle". S'abstenir à tout prix de parler de ces questions avec un enfant ou un adolescent, sous prétexte de ne pas "l'influencer", de "respecter sa liberté", de ne pas "faire de la morale", m'apparaît comme une attitude à peine meilleure que l'attitude infiniment plus courante de l'endoctrinement plus ou moins autoritaire. Elle est d'autant plus inadéquate, d'autant plus "carentielle", que l'enfant augmente en âge, et qu'il est donc de plus en plus porté à rencontrer ses questions et à s'y confronter, à moins de rester enfermé dans une sorte de "ghetto infantile" totalement artificiel (*).

Je vois deux aspects à cette carence éducative pour l'enfant, découlant d'une telle attitude de "discrétion" excessive, équivalente à une sorte d'absentéisme délibéré par rapport à tout ce qui déborde les besoins affectifs immédiats. Tout d'abord et surtout, en s'abstenant d'aborder le genre de questions évoquées tantôt, on ne peut manquer de donner l'impression (probablement en grande partie fondée) qu'on ne leur attache pas d'importance, ou plutôt (et cela est plus grave encore) : qu'on n'attache aucune importance aux aspects qui en font a u t r e c h o s e qu'une simple question de goût et de convenance personnelle. Ou plus exactement sans doute, l'enfant ne pourra même pas avoir une telle "impression", car il ignorera totalement, et peut-être sa vie durant, qu'il existe un "autre chose" que ce point de vue personnel et immédiat de goût et de convenance ; que ces questions, et la vie et l'existence humaine en général, ont une a u t r e d i m e n s i o n encore. Or, qu'on le veuille ou non, qu'on le sache ou non (ou qu'on l'oublie...), cette autre dimension est la plus essentielle non seulement dans telle ou telle question limitée comme celle de l'armée et de la guerre, mais c'est aussi la v r a i e d i m e n s i o n , la dimension essentielle de l'existence humaine. A la fois elle contient et elle transcende l'affectivité et l'intelligence. C'est pour avoir de tout temps ignoré ou méconnu cette dimension, que l'humanité se trouve à présent lancée dans sa course autodestructrice.

Par réaction sûrement contre un discours moralisateur stérile qui a lourdement marqué sa propre enfance, Neill fait bel et bien mine d'ignorer cette dimension autre, professant au passage, ici et là, une philosophie de l'existence en apparence "hédoniste". Le but de l'existence de chacun serait "le bonheur" ; en

(*) L'école de Summerhill elle-même, et en conformité avec les intentions de Neill, me donne un peu l'impression d'un tel "ghetto infantile", du fait que l'enfant, une fois guéri (si "malade" il était), y est surprotégé, tenu soigneusement à l'écart des problèmes et des maux qui agitent le monde.

ayant l'air, de plus, de limiter le sens de ce "bonheur" justement à la satisfaction des besoins affectifs et des pulsions égotiques. Pourtant sa propre existence contredit avec force une telle vision. Si Neill s'est donné corps et âme à une grande et périlleuse mission, mettant à contribution jour après jour et affinant ce qu'il y a en lui de meilleur, ce n'est nullement dans la quête d'un maximum de "bonheur" pour lui-même, ni même (je n'ai le moindre doute à ce sujet) pour lui-même plus une poignée de gosses privilégiés, dans une sorte d'égoïsme collectif se repliant sur "nous autres à Summerhill". Dans la façon même dont il mène sa propre existence, dans sa fidélité à lui-même et à sa mission, la dimension spirituelle est première. C'est par cela seulement que cette mission ne se réduit à un "trip" de l'égo, qu'elle est authentique et féconde. (Et bien entendu Neill le sait très bien au fond, même s'il s'abstient soigneusement de jamais le dire, peut-être pas même à lui-même!) Le langage hédoniste rejoint d'ailleurs la vision spirituelle, une fois qu'il est platement vu que le "bonheur", au sens plénier et profond de "bien véritable", de bien incorruptible, ne peut être séparé du "bonheur" de tous les hommes quels qu'ils soient, présents et à venir - qu'il coïncide avec le "bien", avec le "bonheur" de l'Univers tout entier.

La deuxième carence, c'est qu'en s'abstenant de parler avec l'enfant grandissant des questions d'option importantes dans l'existence humaine, qui ne manqueront pas de se présenter à lui tôt ou tard sous une forme ou une autre, il abandonne l'enfant aux seules influences extérieures. Cela ne pourra guère être compris que comme une approbation tacite de toutes les attitudes courantes, mis à part seulement celles directement contredites par le comportement de l'éducateur avec l'enfant, ou avec d'autres personnes de leur entourage. Je ne sous-estime d'ailleurs nullement l'importance de cette dernière réserve : le coeur de l'éducation, c'est la façon d'être de l'"éducateur", c'est l'" e x e m p l e " qu'il donne jour après jour, qu'il le veuille ou non. Mais selon moi c'est un très mauvais "exemple" que de se désintéresser, ou de faire mine de se désintéresser, des questions cruciales dans l'existence humaine, à la seule exception des questions relationnelles dans son propre entourage immédiat.

Bien sûr, la relation des parents à l'enfant est très différente de celle de l'éducateur professionnel, comme celle de Neill aux enfants dans la collectivité qu'il a fondée. Cette dernière relation a l'avantage d'être exempte (partiellement du moins) des poids très particuliers qui pèsent presque toujours sur la relation parents-enfants. Elle me paraît en revanche avoir toujours un caractère relativement artificiel, par opposition à la relation inter-familiale. Je suis bien persuadé qu'un bon sens élémentaire aura empêché Neill de suivre ses propres recommandations dans sa relation à sa fille, qu'il ne s'est pas privé, au fur et à

mesure qu'elle a grandi et (j'imagine) qu'elle a soulevé des questions pertinentes, de parler avec elle sans réticence sur tout ce qui touche de près ou de loin à la morale, la politique, la religion, et ceci avec autant de naturel qu'il lui et sa femme lui ont expliqué jadis d'où viennent les enfants et comment on les fabrique.

Par contre, dans sa relation aux élèves de Summerhill, on a bien l'impression qu'il a tenu parole. Il précise même qu'il veille à ce que les professeurs "n'essayent pas d'influencer les enfants avec leurs idées politiques" (anarchistes peut-être, qui sait ?). Cela ne peut guère vouloir dire autre chose que de demander aux professeurs de s'abstenir entièrement de parler des questions politiques. (Car comment en parler, sans en même temps exprimer sa propre façon de voir ?!) Par là, hélas ! la libre école de Summerhill ressemble aux écoles les plus réacs du bon vieux temps. Et on est surtout étonné, du coup, que les "libres enfants de Summerhill" n'aient pas forcé la main à leurs professeurs et à Neill lui-même, en soulevant eux-mêmes les questions taboues, que ça leur plaise ou non ! La fameuse "liberté" tant vantée rendrait-elle les adolescents apathiques et stupides ?

Il faut croire que le milieu dont venaient ces gosses, et l'époque peut-être aussi (avant Mai 68 !), n'étaient pas très éveillés, à dire le moins. Je retombe ici sur l'impression déjà apparue en passant dans l'avant-dernière note : l'ambiance à Summerhill était incomparablement s é c u r i s a n t e, d'accord, mais en revanche elle n'a pas l'air très stimulante. A lire le récit de Neill, il semble bien que pendant quarante ans de Summerhill, non seulement il n'y a germé aucun grand projet commun sur lequel aurait convergé, pendant quelques semaines, quelques mois voire un an ou deux, l'inventivité, le plaisir de créer de ses mains, et la volonté d'expression ne serait-ce que de dix ou vingt parmi les enfants plus âgés. (Et quelle force extraordinaire, insoupçonnée, une telle convergence leur aurait-elle révélée !) Mais il semble qu'il n'y ait jamais eu non plus à l'école, parmi les enfants et les adultes, un seul grand débat sur un des grands problèmes de notre temps (et Dieu et Neill savent qu'il n'en manque pas, et qu'ils sont brûlants !), ou de tous les temps : la guerre et la paix, le contrôle des naissances et l'avortement, les lois et le système pénitentiaire, l'injustice sociale et ses causes, à quoi servent les écoles, qu'est-ce que "l'éducation"... A part les cours, faits dans un esprit tout ce qu'il y a de conventionnel (et surtout pas de politique, bien compris hein !), et les jeux-rien-que-jeux(*) dont le charme doit bien finir par s'éteindre au fil des ans, à mesure

(*) Il y avait des ateliers à Summerhill, mais dont l'outillage avait une

fâcheuse tendance à être dilapidé, ce qui me paraît un mauvais signe pour la relation des enfants à leur travail parron, à leur jeu, dans lesdits ateliers. Il y avait quand même une véritable activité créatrice collective, avec les représentations théâtrales chaque semaine, dont les livrets étaient écrits par les élèves ou le personnel de l'école. Le "il n'y a rien" une ligne plus bas est donc exagéré, mais à peine. Le théâtre restait lui aussi (m'a-t-il semblé) dans le vase clos Summerhill.

que l'enfant grandit - il n'y a rien ! (*)

(⁹⁵) Summerhill - ou l'étuve, et le grand large...

(9 et 11 décembre) (**) L'image de Summerhill qui se dégage peu à peu, c'est celle d'une sorte d'"étuve" pour enfants, très protégée (tant vis-à-vis de la société extérieure que vis-à-vis des familles perturbatrices), un lieu avant tout où les besoins affectifs de l'enfant trouvent satisfaction d'une façon admirable, étonnante. Un vrai sauvetage surtout pour les "enfants à problèmes", qui presque tous y sont guéris de leur haine d'eux-mêmes et des autres, des peurs rentrées que les paralysaient. Sauf quelques rares cas d'échec, les enfants de Summerhill auront confiance en eux dans la vie, auront une vie sexuelle et une vie de famille épanouie, arriveront à trouver un métier à leur goût et y réussiront, appréciés de leurs camarades de travail comme de leurs patrons. Tout ça, bien sûr, c'est immense, et plus encore dans le cas des enfants qui sont entrés dans Summerhill plus ou moins traumatisés ou névrotiques, l'un kleptomane, l'autre destructeur, un autre encore sadique etc (***) . Même dans des cas moins critiques,

(*) Voir suite immédiate dans la note suivante.

(**) Suite de la note précédente "Neill et le bombardier - ou le-bonheur-à-gogo et l' a u t r e dimension".

(***) C'est au début surtout que Neill avait beaucoup de caractériels à Summerhill - les familles lui envoyaient, en désespoir de cause, les enfants impossibles qui se faisaient renvoyer de partout. Souvent, quand le gosse était guéri de ses traumatismes, il le retiraient pour les mettre à une "vraie école", où au moins il serait obligé d'apprendre quelque chose ! C'est compréhensible que Neill et sa femme aient été contents par la suite de recevoir surtout des enfants de familles "libres", en accord avec les idées de Summerhill, des gosses en or qui ne posaient aucun problème. Mais il faut bien dire que c'étaient eux qui avaient le moins besoin d'aller à Summerhill : ils étaient parfaitement capa-

bles, le milieu familial aidant, de résister à une école "ordinaire" (comme moi-même y ai bien résisté sans en être lessivé). Le travail de Neill devenait moins éreintant, mais aussi, sûrement, moins irremplaçable, et moins intensément créateur.

g u é r i r un enfant de ses "complexes", apparents ou cachés, n'est pas donné au premier venu, loin de là. C'est à chaque fois comme un "miracle" sûrement. Le "miracle de la liberté", le miracle de l'amour dans la liberté.

Mais une fois l'enfant guéri ? Une fois guéri des lourdes carences affectives, et de la "carence de liberté", de cette carence des carences ? On peut penser que maintenant ou jamais la créativité de l'être, qui avait été plus ou moins bloquée par "ses problèmes", doit trouver autour d'elle une nourriture adéquate pour se déployer pleinement, à longueurs d'années ! Tant pour le corps et les mains, que pour l'intelligence, que pour l'"âme" (c'est à dire au plan spirituel) - chaque chose en son temps. Mais là, du coup, c ' e s t l a c a - r e n c e p r e s q u e c o m p l è t e . Surtout pas de "travail" ("joviallement suggérée par une autorité bienveillante") - ne serait-ce pas "suggestionner" les enfants à aimer ce que (paraît-il) ils n'aiment pas ?! Surtout pas de "politique", ne serait-ce pas les "influencer" ces pauvres chéris ?! Et motus aussi sur les questions religieuses, qui ne font que diviser et troubler les esprits ! Surtout pas de propos tendancieux sur les prisons, les hôpitaux, les écoles-en-général, l'instruction, les Eglises et le ou les bon(s) Dieu(x), l'armée et la guerre - ne serait-ce pas les endoctriner ?

Il y a là un vide béant devant l'enfant qui se prépare à être adulte. Un vide riche d'innombrables questions inextricablement entrelacées... Et ce vide, pour rien au monde Neill ne ferait une suggestion par quel biais l'aborder, ne se permettrait d'en fournir un premier éclairage (s o n éclairage, forcément) ! Non, au gosse de se démerder ! Tommy saura ce qu'en pensent papa, maman, ses oncles, ses tantes (quand ils en pensent quelque chose), ce qu'en pensent Mickey Mouse et Tarzan et les Pieds Nickelés et d'autres célébrités au hasard de ses lectures. A travers toutes ces voix, "la Société" se chargera bien, Summerhill ou pas, de lui faire connaître s a façon de voir, feutrée, péremptoire, impérieuse. Le seul que Tommy ne verra pas ouvrir la bouche sur ces délicates questions, c'est super-papa Neill, se lavant les mains illico en déclarant : m o n boulot je l'ai fait - le reste ne me regarde pas !

Pis encore, il souffle en tapinois à papa, maman, aux oncles et aux tantes de surtout prendre soin de la boucler comme lui, sous peine d'empiéter sur la liberté de l'enfant. S'ils l'écoutaient (chose peu probable il est vrai) il ne

resterait plus en lice, pour stimuler Tommy dans sa tâche, que "Mickey, Tarzan et Cie" alias "la Société" ; et de plus, à la rigueur, les voix autorisées (et rarement dissonantes) de messieurs célèbres qui ont écrit des savants ouvrages sur les questions exclues de Summerhill, au cas où par tel hasard ou tel autre Tommy tomberait sur un de ces livres et que de plus il lui prendrait fantaisie (on se demande bien pourquoi !) de le feuilleter voire même de le lire. Après tout, rien n'empêche un libre enfant de Summerhill de lire même les livres d'un dénommé Neill, y compris les "Livres enfants de Summerhill". A supposer qu'il tombe dessus pile, et que ses passionnantes maquettes brevetées de bombardiers, de torpilleurs ou du sous-marin atomique "Le Terrible" lui en laissent un jour le loisir...

Dans une note précédente (*), je disais que Neill prenait les gosses là où un Makarenko les laissait. Makarenko, il était champion pour faire le ménage impeccable dans la psyché : rien qui dépasse plus, tout à quatre épingles et nickel, sauf (hem, hem) la poussière et le reste qu'on a poussé vite fait et énergiquement sous le vieux sofa, qui est bien là pour ça. Neill lui, il soulève le sofa très délicatement (sans du tout se laisser impressionner par les cris indignés et stridents), et il sort d'en dessous des choses pas possibles qui y faisaient tranquille, à l'abri des déodorants de la gamme "Anton Semionovitch". C'est-à-dire : il débarasse Tommy de ses complexes. En trois jours ou trois mois ou trois ans, peu importe au fond car il a la patience et se laisse le temps. Voilà notre Tommy, à la bonne heure ! bien parti pour être bon baiseur, bon danseur, bon copain, bon mari, bon père et j'en passe, et même bon citoyen (on ne saurait moins faire). Un gars qui ferait pas mal à une mouche, du moins pas à une mouche là bien devant ses yeux, car il n'a de haine de personne. Voilà le travail signé Neill, du beau travail oui, chapeau !

Ceci dit, il faut bien ajouter qu'il y a toutes les chances que, mis à part peut-être les slogans haïeux contre les juifs, les "bicots" ou les "tantes", tous ces "lieux communs officiels" chers à un Anton Semionovitch (et qu'un Neill entendrait plutôt d'un air affligé), notre bon Tommy les fera siens les yeux fermés et sans y voir malice. Toutes les valeurs délirantes et suicidaires de la société seront aussi bien les siennes, ne serait-ce que parce que, comme à tout le monde, l'idée ne lui viendrait pas qu'il puisse y avoir d'autres façons de voir et de sentir que celles de tout le monde. (Sauf quand même qu'il n'y a pas de mal à toucher son zizi, ni à expliquer à un pas-plus-haut-que-trois-pommes comment il a été

(*) Voir la note "La démocratie directe de Makarenko à Neill - ou dans le citoyen, éveiller l'homme" (n° 91).

fabriqué.) Si le hasard de ses penchants et de ses rencontres l'y incitent, il sera aussi bien pilote de bombardier (et, à la prochaine, il fera consciencieusement le travail de "nettoyage" en gros qu'on lui commandera...), ou conseiller financier de tel multimilliardaire qui dévastera une forêt millénaire en Amazonie pour faire monter des actions en bourse, ou expert en ceci ou cela pour exploiter à mort tel pays sous-développé, ou le bras droit du patron dans telle entreprise florissante qui fabrique des défoliants pour l'armée, ou qui sous-payé ses ouvriers. Il y sera sûrement parfaitement "heureux". (Neill n'aura pas travaillé en vain !) L'idée que tout n'est pas pour le mieux dans sa vie ne lui viendrait pas. Sûrement pas, en tous cas, en allant revoir à l'occasion ce bon vieux Neill, qui sera tout content de le voir si bien casé, ni en lisant un de ses livres si intéressants sur l'éducation.

En somme, Neill lui aussi s'arrête à mi-chemin. Il va un bon bout plus loin que Makarenko (*), c'est une chose entendue. Il fait pas seulement des "bons citoyens", mais "des bons citoyens bons baiseurs pas méchants pour un sou". Arrivé à ce point, il s'interdit (et dissuade quiconque) d'encourager l'enfant, l'adolescent, le jeune adulte à aller ou seulement de regarder plus loin. Ou tout au moins, de lui montrer qu'en dépit de tous les comportements universellement pratiqués et encouragés autour d'eux, il y a un "plus loin" - qu'il y a a u t r e c h o s e , qui mérite toute leur attention.

Je doute d'ailleurs qu'un parent ou un éducateur puisse faire plus, ni surtout qu'il doive s'efforcer de faire plus, que de montrer cet "au delà" de la satisfaction personnelle immédiate ou à terme ; cet "autre chose", cette "dimension spirituelle" des choses et de l'existence, cet é c l a i r a g e qui fait déceler un ordre entre des désirs ou des besoins souvent contradictoires, et qui révèle des désirs et des besoins plus profonds et plus essentiels qui restaient ignorés, recouverts qu'ils étaient par ceux qui ont coutume de se faire entendre à tue-tête (**). L'enfant tiendra compte ou non des signes autour de lui (s'il s'en trouve), pointant vers cet au-delà, faisant surgir cette autre dimension, lui signalant cet éclairage que le seul jeu des forces d'Eros et de l'égo ne peut produire, auquel il ne peut suppléer. C'est à lui seul, à mesure qu'il grandit et qu'il devient adulte, de faire des choix qui engagent sa vie, de vivre sa vie. C'est à lui seul qu'il appartiendra de décider, au jour le jour et à longueur

(*) Voir référence dans la note de b. de p. précédente.

(**) Il s'agit bien sûr des besoins et des désirs en provenance soit de la pulsion érotique, soit de l'égo, les deux se trouvant d'ailleurs le plus souvent inextricablement mêlés.

de vie, si (comme le monde entier sans cesse l'y encourage) il restera en deça de cet "autre chose" qu'on n'aura pu au mieux que lui faire entrevoir, ou s'il quittera l'enclos rassurant du grand nombre pour prendre le risque du chemin solitaire que nul ne peut lui tracer. Si oui, c'est au jour le jour et à longueur de vie qu'il lui appartiendra d'inventer ce chemin qui dès lors sera son chemin, et non celui d'un troupeau. Lui ni personne (ni peut-être Dieu lui-même) ne peut dire où il le mènera ; si ses horizons vont rester en deça des nôtres, ou de ce que nous aurons tenté tant bien que mal de lui faire entrevoir, ou si au contraire ils s'étendront plus loin que tout ce que nous aurions pu imaginer, "pas même dans nos rêves".

Quel sera son chemin et s'il y aura même un chemin qui soit authentiquement sien, échappe par nécessité au parent et à l'éducateur (*). Nous ne pouvons que lui donner un viatique au départ, plus ou moins vivifiant, plus ou moins lourd à porter, auquel s'ajoute encore, plus essentiel peut-être, ce qu'il apportera en naissant (**). Ce ne sont pas le viatique ni le point de départ qui créent le voyage, mais ce sont les désirs, les rêves, les visions du voyageur, et sa longue fidélité à ce qui au plus profond, à voix très basse, l'instruit et l'appelle.

Nous ne pouvons faire plus, mais aussi nous ne devrions faire moins. Ce que nous voyons ou entrevoyons dans l'existence de plus précieux, de plus essentiel, il est important, il est crucial pour notre mission que nous nous

(*) Il y a cependant une foi du parent ou de l'éducateur dans l'enfant. Elle lui dit que l'enfant a en lui tout ce qu'il faut pour grandir en esprit, que quelles que soient les errances par lesquelles il sera amené à passer, ces moyens en lui resteront intacts et qu'ils sont faits pour se déployer et porteront fruit tôt ou tard. Cette foi est un des visages de l'amour pour l'enfant, et l'enfant la sent bien, même si elle n'est jamais exprimée en claires paroles. Cette foi en lui est une chose inestimable. D'en être privé est un très lourd handicap pour l'enfant, et il doit être très rare (si la chose arrive jamais) qu'il le surmonte totalement au cours de la même existence.

(**) A ce sujet, on pense le plus souvent à l'hérédité, aux chromosomes etc. Je pense plutôt à la maturité que l'enfant apporte en naissant, provenant de l'expérience acquise dans les existences antérieures, et emmagasinée dans l'Inconscient dès la naissance. Je n'ai pas d'idées bien arrêtées sur la question de la relation entre les deux apports. J'aurais tendance à croire que dans une très large mesure, l'apport qu'on qualifie d'héréditaire (et dont le support matériel se trouve surtout, sinon exclusivement, dans les chromosomes) est déterminé par le karma, c'est-à-dire par les existences antérieures. Dans cette optique, les chromosomes seraient donc, avant toute autre chose, des " instruments du karma ", donc les instruments matériels d'une réalité spirituelle. Mais alors même qu'il en serait ainsi, je ne crois pas un instant que l'état de maturité spirituelle d'un être soit déterminé chromosomiquement. Cela signifierait en effet qu'il pourrait être "décrit" totalement dans un alphabet convenable, donc que le spirituel pourrait se décrire totalement par des opérations intellectuelles (et même par des simples assemblages de signes), ce qui n'est absolument pas le cas.

efforcions, par la parole ou de toute autre façon, de le communiquer tant soit peu, ou tout au moins de le faire entrevoir, à ceux que nous avons à charge d'"éduquer". Peut-être celui auquel nous nous serons efforcés de transmettre en héritage un certain esprit ou une certaine vision, le tiendra-t-il pour peu; soit qu'il aura choisi une facilité, soit qu'il aura accédé à un plan plus élevé, ou pour toute autre raison. L'important, c'est que sans l'imposer ni même nous attendre que le don soit accepté, nous montrions à notre enfant ce que nous voyons de meilleur, ce qui pour nous fait le sel et le prix de notre propre existence.

(⁹⁶) Edward Carpenter (1) - ou le regard d'enfant

(14 et 25 décembre) (*) Il y a quelques jours j'ai reçu un petit paquet de livres, que j'avais commandés à Londres. Parmi d'autres, il y a l'Origine des Espèces de Darwin (introuvable en français à l'heure actuelle !), une courte étude sur Darwin par Wilma George, et surtout deux livres de Carpenter : "Towards Democracy" ("Vers la Démocratie" (**)), et un volume d'oeuvres choisies

(*) La présente note était prévue comme une continuation à la note précédente "Summerhill - ou l'étuve et le grand large". Je pensais situer à nouveau la percée accomplie par Neill, mais la réflexion s'est poursuivie dans une autre direction, m'amenant à parler de la mission de Edward Carpenter. Je sens cette mission comme proche de celle de Neill, que chacune des deux complète l'autre sur des aspects importants de la sexualité. Je vais y revenir dans une note ultérieure (n° 101), laquelle serait donc la "suite" prévue de la note précédente sur Neill.

Il est question de Carpenter pour la première fois dans la note "Richard Maurice Bucke - ou l'apôtre de l' a u t r e réalité" (n° 74), et dans la note qui la suit.

(**) Ce titre aujourd'hui fait une impression étrange, tant le terme "démocratie" s'est usé, en moins d'un siècle de régimes parlementaires baptisés "démocratiques". Au siècle dernier, ce même terme, visiblement, avait encore une forte résonance dans les milieux progressistes ou d'avant-garde politique. Sous la plume de Carpenter, ce mot ne réfère pas à un mode de gouvernement ou à un modèle de société, mais à une réalité psychique et spirituelle éternelle, qu'il exprime aussi parfois par le terme d'"Egalité". Derrière la disparité des fortunes, des dons, des différents états de maturité (charnelle, intellectuelle, spirituelle) des êtres humains, le poète discerne une "égalité" essentielle, indestructible, appelée à se manifester dans la gloire d'une destinée divine commune. Pour Carpenter, comme aussi pour Whitman et pour Bucke, et après lui pour Steiner, pour Teilhard de Chardin, pour Nichidatsu Fujii, pour Légaut, le "Royaume de Dieu" n'est pas d'un autre monde, mais bien de ce monde-ci, il doit se réaliser s u r l a t e r r e . Et pour Carpenter, il est réalisé quand cette "égalité" essentielle

est sentie et reconnue par tous, quand cette connaissance a pénétré et transformé les relations de chaque homme a tous les autres hommes, quand elle imprègne intimement les coutumes, les lois, les institutions. C'est ç a la "démocratie" véritable. Et toute l'oeuvre écrite de Carpenter, tout comme sa vie personnelle, peuvent être vues comme une prospective tâtonnante pour découvrir plâinement et faire sentir cette égalité d'essence des êtres, et pour trouver des voies vers une société de demain (ou d'après-demain...) enracinée dans cette réalité cruciale, et dans la connaissance commune de cette réalité.

("Selected Writings, vol. 1 : Sex"), les deux volumes dans la même collection "Gay Modern Classics". Le premier des deux est la première grande oeuvre de Carpenter. Elle joue dans l'ensemble de son oeuvre écrite un rôle similaire à celui des "Feuilles d'Herbe" dans celle de Whitman. Carpenter considérait ses livres ultérieurs comme des "marches" qui mèneraient vers une intelligence de sa vision spirituelle du monde terrestre, brossée à grands traits dans ce long poème de plus de quatre cents pages. Prenant l'auteur à la lettre, au lieu de commencer par là, j'ai commencé à lire d'abord dans le volume d'oeuvres choisies, sous-titré "Le Sexe".

Il y a une longue introduction par Noël Greig, écrite avec chaleur et intelligence. Il y donne un premier aperçu sur la vie ardente et l'oeuvre étonnamment vaste de Carpenter, mais aussi, et fidèle en cela à l'esprit de Carpenter lui-même, il n'hésite pas à impliquer sa propre personne dans cette étude très vivante. Lui-même "uranien" (*) et actif dans le "Gay Liberation Movement" (Mouvement de libération des homosexuels hommes, en Angleterre), il avait été sidéré en 1977 de découvrir l'existence d'un Edward Carpenter, un lointain précurseur de ce Mouvement - un homme qui avait eu l'audace quasiment incroyable, en pleine ère de féroce pruderie victorienne, non seulement d'écrire de façon directe, simple, posée, approfondie sur le thème tabou du "sexe", y compris sur le sujet alors brûlant entre tous (**) de l'amour "uranien" ou "homosexuel" tant féminin que

(*) Le terme "uranien" est souvent utilisé par Carpenter comme synonyme de "homosexuel", ce dernier ayant le sérieux inconvénient d'être souvent chargé de connotations péjoratives. Le terme est dû à l'écrivain autrichien K.H. Ulrichs, contemporain de Carpenter, qui fut parmi les premiers, dans les temps modernes "à reconnaître l'existence de ce qu'on pourrait appeler un sexe intermédiaire, et d'en donner au moins une explication possible". (In "The Intermediate Sex", loc. cit. p. 191.). Ethymologiquement le terme "uranien" signifie "céleste", et traduit le propos délibéré de Ulrichs (reprenant une façon de voir de Socrate, que Carpenter évite d'ailleurs de reprendre à son compte) de considérer l'amour homosexuel comme étant la forme la plus parfaite de l'amour humain.

(**) Comme il sera rappelé plus bas, c'est en 1895 qu'a lieu le célèbre procès d'Oscar Wilde, qui marque le point culminant de la répression sexuelle en Angleterre au siècle dernier.

masculin, mais de plus, de "célébrer" ouvertement dans sa vie un tel amour (alors universellement réputé "honteux", et durement réprimé par la loi). Après divers épisodes moins flagrants, à l'âge de 47 ans (en 1891) il s'établit "en ménage" avec un gars de classe ouvrière, Georges Merrill, cultivant avec lui trois hectares de terre dans une ferme à Millthorpe (*), dans la vallée de Derbyshire. Ses premiers essais sur le thème du sexe apparaissent en 1894, par les soins des éditions ouvrières The Labour Press à Manchester (**). Ils lui servent de matériau de départ pour un livre, "Love's Coming of age" (***), pour lequel un contrat était signé avec l'éditeur Fisher Unwin, pour paraître en 1895. Mais cette année a lieu l'arrestation de Oscar Wilde sur accusation d'homosexualité. Parmi les éditeurs ayant pignon sur rue, c'est la panique : surtout "pas de sexe" dans les livres ! Unwin se dédit de son contrat, et il retire même de la circulation "Towards Democracy", dont l'auteur désormais fait partie des innomables. En désespoir de cause le livre impubliable est quand même publié par cette même Labour Press. Des "Editions Ouvrières" remarquables, qui ne s'intéressent pas seulement (comme ce serait sûrement le cas de nos jours) aux augmentations de salaire et à la défense du pouvoir d'achat, mais aussi à des sujets brûlants et réputés scabreux, pour ne pas dire "non mentionnables", sur la relation entre les gens et entre les sexes... C'est sept années plus tard seulement qu'il se trouve un "vrai" éditeur, Swan Sonnenschein, disposé à courir le risque d'éditer le livre sur un sujet aussi scandaleux que l'amour et le sexe. Dans les vingt années qui suivent jusqu'en 1923, Carpenter étoffe encore ce livre, et plus particulièrement par des chapitres sur le thème, visiblement crucial à ses yeux, du "troisième sexe".

Parmi les nombreux livres de Carpenter sur les aspects les plus divers de l'existence humaine, il en est un deuxième qui est plus particulièrement consacré au thème crucial de la sexualité, et plus précisément à celui du "troisième sexe".

(*) Carpenter avait acquis cette ferme en 1883, avec l'argent de l'héritage lui revenant par la mort de son père, et y est resté jusqu'en 1898, donc de l'âge de 39 à 54 ans. Son illumination eût lieu en 1881. C'est en 1883 aussi que paraît la première édition de "Towards Democracy".

Le "couple" Edward Carpenter - George Merrill s'est avéré d'une stabilité remarquable : il ne prend fin qu'avec la mort de George en 1928, quand Edward est un vieillard de 84 ans. Son parent (?) et homonyme Edward Frederick Carpenter écrit qu'après la mort de George, Edward n'était plus que "l'ombre de lui-même". Il meurt l'année suivante, en 1929.

(**) Il s'agit des trois essais "Sex-love and its place in free Society", "Woman and her place in free Society", et "Marriage in free Society".

(***) Traduction textuelle : "L'Amour atteignant sa majorité". On pourrait le rendre par "Quand l'Amour aura-t-il l'âge adulte ?".

(Ou plutôt, comme il l'appelle, le " s e x e i n t e r m é d i a i r e " ("intermediate sex"), établissant une sorte de pont pour relier et réconcilier entre eux les deux sexes "officiels" masculin et féminin, de plus en plus étrangers, de plus en plus aliénés l'un de l'autre...) Ce livre paraît en 1914, vingt ans après les premiers essais de Carpenter sur le sexe, chez l'éditeur G. George Allen, sous le titre "Intermediate Types among primitive Folk" (*). C'est là, semble-t-il, la première étude ethnologique systématique sur le thème de l'homosexuel et sur son rôle social chez "les primitifs" et dans les civilisations anciennes, soit dans les institutions religieuses (**), soit dans la tradition de guerriers (telle celle des grecs doriens, ou des "samurais" au Japon).

Carpenter était vitalement intéressé par le sujet du "troisième sexe" (d'ailleurs aussi bien chez les femmes que chez les hommes), du fait qu'il faisait lui-même partie de cette catégorie d'êtres. Il avait l'intime conviction que ces prédispositions, savoir une sensibilité plus féminine que masculine et une pulsion sexuelle à l'avenant, étaient chez lui innées (***). Quoi qu'il en soit, pas plus

(*) "Les types intermédiaires parmi les peuples primitifs", où "types intermédiaires" est ici un euphémisme pour le "troisième sexe".

(**) Cet aspect fait l'objet des quatre premiers chapitres du livre (sur huit au total), qui étaient parus tout d'abord dans le American Journal of Religious Philosophy (juillet 1911) sous le titre "On the connection between homosexuality and divination" ("Sur les liens entre l'homosexualité et la divination").

(***) Cette conviction était probablement erronée, vu que Carpenter était fils unique entouré d'une troupe de soeurs plus âgées, donc élevé dans un milieu à très forte prédominance féminine, propice à la formation de tendances homosexuelles chez un jeune garçon. La pensée m'est venue que cette circonstance, en apparence fortuite, pourrait bien être de nature providentielle, voulue par Dieu en vue de la mission particulière dévolue à Carpenter. Cette circonstance a été la cause, dans les trente premières années de sa vie, de souffrances difficiles à s'imaginer à celui qui n'a pas passé par une situation similaire, dans une misère affective et sexuelle aiguë. Il se sentait foncièrement différent de tous, d'une façon mystérieuse, inexplicable, comme une malédiction inexprimée qui pesait sur lui inexorablement. Plus d'une fois il se sentait sur le point de crouler sous le poids, d'être déchiré par la tension insupportable dans laquelle il vivait sans pouvoir s'en ouvrir à l'âme qui vive. Ainsi il a souffert dans son âme et dans sa chair ce qu'éprouvent (la plupart de façon moins consciente sans doute) un "nombre immense de femmes modernes, plus particulièrement dans les classes aisées", qui s'étiolent dans une vie plus ou moins factice, "alors que se dessèchent les sources de l'affection et que les besoins de la chair sont crucifiés" ; et les épreuves aussi des "uraniens" des deux sexes, dans une société répressive qui leur dénie le droit à l'existence, à moins de se renier eux-mêmes leur vie durant. C'est grâce à ses propres souffrances qu'il a accédé à une compréhension de tous ceux dont l'affectivité et les besoins pulsionnels sont systématiquement et implacablement réprimés par le milieu, voire par toute la société ambiante. C'est par là qu'il est devenu un porte-voix et un défenseur ardent et inspiré pour le droit à l'existence d'une classe d'hommes et de femmes comportant des centaines de millions d'êtres humains sur la terre entière; et aussi de l'émancipation des femmes en général, non seulement au niveau économique et social, mais aussi et surtout au niveau affectif et sexuel.

que dans la pulsion sexuelle dans son mode d'expression "ordinaire", attirant la femme et l'homme l'un vers l'autre, il ne voyait rien de honteux, de vicieux, de dégradant ou de "contre nature" dans l'amour homosexuel, tant au niveau affectif qu'au niveau charnel. Il n'était pas question pour lui de renier une force dont il sentait qu'elle était vitale à son être. C'était rien de moins que le mode d'expression au plan charnel du pouvoir d'aimer en lui, ce pouvoir qui pour lui fait le sens même de la vie humaine. Renier cette pulsion, cette force en lui, ce serait se renier lui-même, vivre dans un état de guerre permanente contre ce qu'il y avait de meilleur en lui.

Dans son autobiographie "My days and dreams" ("Mes jours et mes rêves") (*), il nous dit que dans toute son enfance et son adolescence, par un seul adulte ne lui avait jamais dit un mot sur le sujet du sexe. C'était là un sujet rigoureusement tabou à l'époque, du moins dans le milieu bourgeois puritain dans lequel il avait été élevé. Il était (ai-je crû comprendre) un enfant pas bien précoce sexuellement. Il a ramassé l'"information habituelle", dans l'ambiance équivoque de rigueur, chez ses petits copains, et

"je me suis fait ma propre idée, sans être influencé par aucune personne ni aucun livre. Je présume que c'est pour cette raison que je n'ai jamais ressenti rien de repoussant ou de honteux dans les actes sexuels par eux-mêmes. Depuis les temps les plus reculés, quand je réfléchissais à ces choses elles me paraissaient naturelles - comme la digestion ou toute autre fonction - et je me rappelle me demandant avec étonnement pourquoi les gens faisaient tant de manières pour en parler - pourquoi ils disaient des mensonges ou étouffaient des rires avec des mouchoirs dans la bouche. Ce n'était qu'à l'âge de vingt-cinq ans, quand j'ai lu Whitman (et alors avec un grand bond de joie en moi) que j'ai trouvé un texte traitant du sexe dans un esprit en accord avec mes propres sentiments." (**)

(*) Cette autobiographie paraît en 1916 (George Allen et Unwin). Elle n'a pas été rééditée et je n'ai pu jusqu'à présent m'en procurer un exemplaire. Je n'en connais que les quelques pages d'extraits (d'ailleurs judicieusement choisis) qui sont reproduites dans le volume cité d'oeuvres choisies. C'est dans ce livre qu'apparaît pour la première fois, en Angleterre, un témoignage public (et qui restera unique encore pendant longtemps, d'après le commentaire de Noël Greig) dans lequel quelqu'un fasse état explicitement de son homosexualité. Carpenter avait alors 72 ans, ce qui lui assurait (selon Greig) une "protection relative". Mais d'autre part il était notoire qu'il continuait à vivre avec son amant George Merrill depuis vingt-cinq ans, et je présume qu'il courait des risques pénaux sérieux, en incluant un témoignage aussi clair dans son autobiographie.

(**) Extrait de "My days and dreams", voir dans "Selected Writings" (loc. cit.) page 84. Je prends cette occasion pour signaler que Whitman était également de tem-

pérament "uranien" prononcé - dans toute sa vie, on ne lui connaît pas une seule liaison féminine. Cette particularité est apparente dans de nombreux poèmes de Whitman, célébrant "the dear love of comrades" (le cher amour entre camarades). Ce sont ces poèmes justement, d'après ce que nous en dit Carpenter lui-même, qui l'ont touché le plus fortement, et qui pour la première fois l'ont tiré de cette sensation presque insupportable d'isolement.

Mais Whitman n'a apparemment jamais laissé apparaître, ni dans des écrits publiés ni oralement vis-à-vis de ses amis, ni même dans ces notes personnelles si ce n'est sous forme délibérément cryptique, le "fait brutal" qu'il était "uranien". Au contraire, par compensation il avait tendance plutôt à camper un personnage très viril, comme dans le "Chant de moi-même", et même à faire miroiter des "romances" imaginaires avec des femmes inconnues, qui n'ont jamais existé ou (selon ses biographes-détectives) dont les protagonistes étaient en réalité des hommes. Il n'y a pas de doute pour moi que vis-à-vis de lui-même, Whitman acceptait la pulsion du sexe en lui telle qu'elle était, il savait qu'elle était bonne, saine, et irremplaçable dans sa vie. Mais, contrairement à Carpenter (dont il était l'aîné de vingt-cinq ans), c'était là "son secret", qu'il laissait deviner à travers certains de ses poèmes, mais sans jamais vraiment le livrer. Aussi sa vie sentimentale a-t-elle été constamment tourmentée, sans peut-être jamais trouver expression ou exutoire au niveau charnel.

C'est là sans doute la contradiction essentielle de sa vie, qu'il n'est pas arrivé à résoudre, mais seulement, sur le tard, à accepter sans regret ni trace d'amertume. Par là aussi, son message tout comme sa vie se sont trouvés limités, comme par une butée, comme par un mur qu'il n'a pas su franchir. Et c'est là surtout que Carpenter, puisant inspiration et courage dans l'oeuvre et dans la personne de son grand prédécesseur, a su aller plus loin que lui, et porter à sa maturité complète une mission qu'il reprenait et parachevait.

Il y a de quoi être émerveillé par cette extraordinaire lucidité d'un enfant, seul et étranger au milieu d'un monde délirant, et par la fidélité d'un homme qui, dans une solitude morale totale jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, resta fidèle sa vie durant à cette lucidité, à ce regard d'enfant. C'est dans cette simplicité, dans cette authenticité, et nullement dans des dons extraordinaires, qu'on reconnaît ici le grain robuste et sain dont germera un grand destin. Tant qu'il y a de tels êtres qui naissent et vivent parmi nous, et fussent-ils obscurs et ignorés de tous, il y a de l'espoir pour cette étrange espèce qu'est l'homme ! Il y a de quoi remplir le coeur de gratitude et d'exultation, à la pensée de Celui qui oeuvre à travers ces êtres, et de Ses lents et mystérieux desseins...

La vie et l'oeuvre écrite de Carpenter couvrent un éventail d'expérience humaine d'une étendue comme peu d'hommes dans notre histoire, peut-être aucun encore, ne l'ont couverte, avec cette authenticité, avec cette profondeur, avec cette spontanéité totale jaillissant du fond même de l'être. C'est en tant que "mystique", plus précisément comme un "illuminé cosmique", que j'ai pour la première fois vu mentionner son nom, dans le livre de Bucke (*). Et c'est pour moi un sujet

(*) Il s'agit bien sûr du livre "Cosmic Consciousness", dont il a été question

en long et en large dans la note "Richard Maurice Bucke - ou l'apôtre de l'autre réalité" (n° 74).

d'émerveillement, également, que par le relativement peu que Bucke devait savoir de lui (*), il ait su reconnaître en lui, au même titre qu'en Whitman, un des grands entre les grands, un de ceux qui ont un rôle crucial à jouer dans l'évolution de notre espèce. Il a su sentir que l'oeuvre de l'un comme de l'autre avaient les qualités qui font l'immortalité, qu'elles apportaient chacune une nourriture qu'aucune autre oeuvre n'apportait, et dont l'homme avait besoin pour grandir vers son destin d'homme. Pourtant, jusqu'à la mort de Bucke en 1902, Carpenter était pratiquement inconnu en Amérique, et Whitman y faisait figure de poète marginal, généralement diffamé dans les milieux distingués qui sont censés incarner "la Culture".

(⁹⁷) Edward Carpenter (2) - ou enterrement et métamorphoses d'un vivant

(26 et 27 décembre) (**) Entre le 15 et le 24 décembre, dix jours ont passé sans que je travaille à l'écriture de la Clef des Songes. Jour après jour il y a eu des mini-empêchements divers, ne me laissant que peu de temps disponible. Au lieu de m'accrocher coûte que coûte, j'ai préféré cette fois en prendre à mon aise, en passant le temps qui restait à lire tranquillement dans des livres que j'ai reçus dernièrement, venus juste à point pour m'éclairer un peu plus sur certains de mes "mutants". Ainsi, j'ai dévoré une petite biographie abondamment

(*) Les oeuvres de Carpenter citées par Bucke vont seulement jusqu'en 1894, et n'incluent pas les premiers essais de Carpenter sur le thème du sexe, parus en cette année. J'ignore si Bucke se doutait que Whitman (pour lequel il avait une admiration sans bornes, et qu'il égalait à Jésus de Nazareth...) et Carpenter étaient "uraniens". J'ai eu l'impression que non, et que Bucke n'était pas totalement exempt de toute prévention vis-à-vis de l'amour homosexuel. Ainsi, il écarte comme une supposition "triviale" que les sonnets généralement attribués à Shakespeare aient pu être adressés (comme on le pense généralement) à un homme (lequel aurait donc été son amant). Il leur donne au contraire un contenu symbolique, le destinataire étant la "Conscience Cosmique" (c'est-à-dire en l'occurrence, dans le langage du bon vieux temps, nul autre que Dieu !).

(**) Continuation de la note précédente, "Edward Carpenter (1) - ou le regard d'enfant".

illustrée de Rudolf Steiner, en allemand (par Johannes Hemleben), et une autre de Samuel Hahnemann en anglais (par Trevor M. Cook). Des récits écrits avec intelligence l'un et l'autre, sur ces vies riches et fascinantes. Là je commence à me faire une idée un peu moins vague de ces deux hommes remarquables et singulièrement attachants. Je confesse un faible surtout pour Hahnemann, et dois me retenir pour ne pas m'élancer séance tenante, à chaud encore, dans une esquisse biographique de cet homme profond, chaleureux, intrépide (*) ! Mais plutôt que de partir dans une autre digression encore, il sera plus raisonnable de revenir à Carpenter.

J'ai fini de lire le seul et unique volume disponible de ses "Oeuvres choisies" (**), sur le thème du sexe. C'était un vrai régal ! Entretemps j'ai encore reçu de "mon" libraire à Londres (mais oui !) une petite plaquette d'une vingtaine de pages, par un présumé parent et en tous cas un homonyme de Edward Carpenter (il figure dans le catalogue sous le nom de Edward-Frederick Carpenter), titre : "Edward Carpenter 1844-1929, Democratic Author and Poet, a restatement and

(*) Je renvoie à la note n° 85 pour quelques indications sur l'homéopathie, que Hahnemann commença à développer à la fin du siècle avant-dernier et qui aujourd'hui encore, après près de deux siècles, reste une médecine d'avant-garde bien en avance sur la médecine "officielle" d'aujourd'hui. Il est bien clair que si Hahnemann revenait aujourd'hui, il combattrait celle-ci tout aussi énergiquement qu'il combattit celle de son temps, dont il fut le premier à dénoncer les incuries énormes, la brutalité et le manque de compassion. Le tableau n'a guère changé, si ce n'est qu'aux énormités qui avaient cours de son temps, on en a substitué d'autres qu'on aura tout autant de mal à croire d'ici cent ans, que nous avons du mal à nous imaginer celles qui étaient considérées de son temps comme l'ABC de l'art médical ! J'ajouterai cependant qu'en plus d'être le père de l'homéopathie - l'art de la médication sans effets secondaires nocifs - Hahnemann a été l'apôtre solitaire, conspué par la profession médicale, de la plupart des idées saines qui sont désormais acquises dans la médecine d'aujourd'hui : l'importance pour la santé d'une alimentation équilibrée, de l'exercice régulier, du grand air ; l'importance extrême des mesures d'hygiène dans l'exercice de la profession médicale, et notamment vis-à-vis des maladies infectieuses. Il fut le premier, et trente ans avant Pasteur, à avoir l'intuition et à affirmer que la contagion s'effectue par l'intermédiaire d'êtres microscopiques (auxquels il s'abstint cependant de donner un nom, tel aujourd'hui le nom consacré de "microbes" ou de "bactéries"). De plus, et à l'opposé de la médecine de son temps comme aussi de la médecine actuelle (plus parcellarisée que jamais), il insistait sur la nécessité pour le médecin de traiter "non pas une maladie, mais un malade" ; c'est-à-dire de tenir compte, pour le diagnostic et plus encore pour le traitement, de toutes les particularités connues sur le patient, y compris de son tempérament psychique. On est loin de la médecine pousse-bouton : telle maladie, tel poids - telle dose d'antibiotiques : adjugé, au suivant !

(**) Comme je le signale plus loin, trois volumes étaient annoncés, les deux autres étant sur les thèmes respectifs "Société" et "Esprit".

reappraisal, by Edward Carpenter^{##}(*). Je l'ai lu comme une longue lettre quasiment, au sortir de l'enveloppe. C'est le texte d'une conférence faite en octobre 1970, sur la personne et l'oeuvre de Carpenter. Détail révélateur d'un certain esprit, l'auteur s'abstient de se présenter, et notamment de nous éclairer sur cette homonymie, qui n'a pas dû manquer pourtant de frapper ses auditeurs. Visiblement c'est un monsieur distingué et des plus cultivés, parlant devant un public idoine. Fort de sa culture (mais sans pour autant la ramener), connaissant à fond "son sujet", et par ailleurs totalement pénétré des idées et des valeurs d'un milieu, l'idée ne lui viendrait pas que celles-ci sont peut-être destinées à évoluer, et qu'elles pourraient ne pas suffire à appréhender la nature et la portée d'une oeuvre et d'un message qu'il s'apprête à "reformuler". C'est écrit avec une certaine sympathie, et même avec intelligence, il ne manque que la compréhension. Il essaye du mieux qu'il peut de décrire un monde mental et affectif, voire spirituel, auquel il est totalement étranger, sans qu'il s'en rende seulement compte. Aussi son "appréciation" est-elle étrangement déphasée - comme un sourd très cultivé et très bien informé, qui s'aviserait de nous parler de musique...

Pourtant, à moi qui me sens comme chez moi dans cet univers, cette lecture a contribué à m'y sentir plus à l'aise encore, en venant étoffer, par une foule de détails (judicieusement choisis, ma foi) ce que je savais déjà de la vie et de la personne de Carpenter. Juste un exemple, dès les premières lignes : pour l'anniversaire de ses soixante-dix ans en 1914 (trois semaines après qu'éclate la première Guerre Mondiale), il reçut un témoignage de félicitations collectif, sur l'initiative de Henry Salt, signé par plein d'"hommes de distinction" (pour reprendre l'expression de Edward-Frederick), parmi lesquels sont cités Bernard Shaw, Bertrand Russel, Kropotkine, E.M. Forster, Galsworthy. Ça me montre par exemple que Kropotkine savait bien qui était Carpenter, et l'inverse est également vrai d'ailleurs (**). C'est aussi un signe, parmi des très nombreux autres

(*) "Edward Carpenter 1844-1929, auteur démocratique et poète, une reformulation et une ré-appréciation, par Edward Carpenter". Edité par Dr. William's Trust, 14 Gordon Square, London WC 1H 0 A G, dans la collection "Friend's of Dr. William's Library". Nulle part dans la plaquette ne se trouve une explication du canular étrange de ce discours posthume sur Edward Carpenter - par Edward Carpenter ! Comprenne qui pourra...

(**) Je m'étais déjà posé la question, au cours de la réflexion dans La Clef des Songes, si ces deux hommes, l'un et l'autre faisant figure de "penseurs anarchistes", s'étaient connus. Carpenter mentionne en tous cas Kropotkine dans son autobiographie "My days and dreams" (aujourd'hui introuvable), dans un passage cité dans les "Oeuvres Choisies" citées, dans la longue introduction de Noël Greig (loc. cit. page 53). Dans ce passage, Carpenter se félicite qu'aucune des grandes figures de proue du mouvement ouvrier naissant (parmi lesquelles il cite nommément

Kropotkine) n'ait

"réussi à capturer le mouvement social pendant ces années et à le mouler selon ses propres désirs. Car une fois mis en poche par une clique quelconque, ce mouvement aurait fondu et se serait dégradé en une chose dénuée de sens. Mais, comme je viens d'essayer de le montrer, le vrai mouvement de cette période avait bien trop de grandeur pour une telle destinée..."

C'était une période d'espoirs immenses, espoirs que Carpenter, tout comme Kropotkine et d'innombrables autres militants de la cause ouvrière, partageait. La "grandeur" dont il parle est celle, certainement, dont son long poème "Vers la Démocratie" se voulait le messenger. Mais dès les années de la guerre de 14-18, et celles de l'après-guerre, il a dû déchanter. Ou plutôt, sans perdre l'espoir dans une vision trop impérieuse, trop profondément enracinée dans son être pour pouvoir être congédiée, il a compris que ce ne serait pas avant longtemps encore, avant très longtemps ; qu'il s'était trompé dans ses prévisions d'au moins un siècle...

plus personnels et plus parlants, du rayonnement peu commun de Carpenter - un rayonnement qui émanait de sa personne chaleureuse et vibrante et dont sa vaste oeuvre écrite est comme un reflet tamisé.

J'ai particulièrement apprécié un extrait d'une causerie donnée par Carpenter en janvier 1886 devant la "Fellowship of the New Life" ("Les Compagnons de la Vie Nouvelle"), dans laquelle (nous dit son homonyme) "il expliquait en long et en large comment il avait délibérément simplifié son mode de vie, et en avait retiré grand bonheur". (NB. Son "illumination" et son "retour à la terre" avaient eu lieu en 1881, donc quelques années avant.) Voici (dans loc. cit. p. 21) :

" Quand mon manteau à force d'usure en est arrivé à une intimité aimante avec mon corps, quand il a servi d'habit du dimanche puis pour les jours de semaine, qu'il a été délavé à travers champs par les pluies et les vents - alors, toujours fidèle, il ne me quitte pas pour autant mais, découpé en lambeaux et en lanières, il descend sur le sol comme coussinet sous mes pieds devant la cheminée. Après, usé de part en part, il s'en va dans la niche du chien pour lui tenir chaud, et ainsi après bien des années se retirant sur le tas de fumier et retournant à la terre, il me revient sous la forme de pommes de terre pour mon diner ; ou brouté comme herbe par mes moutons, il réapparaît sur leur dos comme matériau pour des nouveaux vêtements. Ainsi il reste un ami à toujours, reconnaissant que je ne l'aie pas méprisé et jeté dès qu'il a passé de mode. Et voyant que nous avons été fidèles l'un à l'autre, mon manteau et moi, pour le "round" de toute une vie, je ne vois pas pourquoi nous ne renouvelerions pas notre intimité dans d'autres métamorphoses, ou pourquoi même nous perdriions jamais tout à fait contact l'un avec l'autre à travers des éons innombrables..."

Je ne prétends pas que ce court passage résume la pensée politique de Carpenter, mais dans son humour souriant et affectueux, il me paraît en être comme un symbole. Assurément, ça n'a jamais été les chiffres et les structures, ni les comités ni les discours, son guide infallible à travers le tohubohu du Monde, mais bien une sorte d'instinct spirituel élémentaire, semblable à celui du nouveau-né qui, en l'absence (pourrait-on croire) de toute expérience préalable et en tous cas de tout calcul, sait trouver le sein de sa mère et sait bien à quoi il sert. Que les chiffres, après, se débrouillent pour servir fidèlement cet instinct-là ! Mais telle une emboutisseuse, "la Culture" a tendance à nous faire nier la totosse au nom des chiffres. Sur l'air du : si tout le monde était un sentimental comme ce rêveur d'un autre âge, les ouvriers du textile ils seraient bons pour le chômage, ergo : vive la mode et le gaspillage ! Mais pour ma modeste part, ayant lu la "Saga du manteau d'Edward" cent ans après qu'elle fut chantée sans manières devant lesdits "Compagnons de la Vie Nouvelle" (un nom, comme qui dirait, qui me dit quelque chose... (*)), j'avoue que je m'y suis reconnu instantanément - le vrai coup de foudre si ce n'était déjà chose faite ! Et tout mathématicien que je sois, je sais pertinemment que c'est Carpenter qui a raison, et pas les chiffres ni "le Progrès" ou "la Culture" ou quelque autre nom qu'on donne aux sophismes d'un monde délirant.

Peut-être Carpenter est-il le premier homme au monde (avec Whitman tout au plus, et plus clairement, plus fortement encore que lui), qui ait non seulement senti obscurément, mais qui ait eu de plus l'audace et la foi de dire publiquement de mille façons, en claires paroles et aussi par sa vie même, que "le personnel est le politique" ; que toute "politique" qui ne prend comme point de départ et comme fin ce qui est le plus intimement, le plus délicatement personnel dans l'homme, est une aberration, est un marteau-pilon fait pour nous aplatir inexorablement. C'est un aspect de la personne et de la pensée de Carpenter que Noël Greig, dans l'introduction au volume d'"Oeuvres choisies", met dûment en avant, pour les situer dans notre temps. C'est par là, parmi d'autres aspects encore, que Carpenter est sans doute le plus authentique précurseur de "Mai 68", et du mouvement de révolution culturelle qui l'a suivi un peu partout en Occident. "Précurseur" si on veut, mais avec une maturité, une profondeur et une fidélité en plus, qu'on aurait cherché en vain, je crois, parmi les innombrables protagonistes

(*) Il a été amplement question de "choses comme ça" dans tout le chapitre VI du texte principal (Semaines pour une Mission), et plus particulièrement dans la section "L'homme nouveau - ou la surface et la profondeur" (n° 61), et aussi dans "Chevalier de la vie nouvelle" (n° 63).

de cette grande et brève aventure. Et cette aventure n'était nullement "marginale" comme on a pu le penser, ce n'était nullement une sorte d'épiphénomène aberrant (et qu'on s'empresse d'oublier...), mais une vague de fond incompressible et puissante, et la première et stupéfiante annonce d'une Mutation d'une toute autre amplitude encore et d'une autre profondeur (*). Ce "précurseur" Carpenter était plutôt un " d e v a n c i e r " de ce mouvement, qui, un siècle après lui, a reproduit au niveau collectif (en plus nombreux sinon en plus "grand" ni en plus profond...) la "révolution culturelle personnelle" par laquelle lui-même passait vers les années 1870, déclenchée alors par sa première rencontre avec la poésie de Whitman. Et aujourd'hui comme il y a cent ans, Carpenter est encore très loin en avance sur notre temps comme sur son temps, loin au-delà de ce "Mur" (**) que le monde moderne devra franchir, qu'il le veuille ou non !, et que la vague issue de Mai 68 a été impuissante à submerger.

Plus qu'aucun autre de ces "hommes de demain" dont je suis en train depuis trois mois d'essayer de faire le tour - plus encore qu'un Walt Whitman ou qu'un A.S. Neill, Carpenter est, à mes yeux, celui qui incarne le plus complètement, le plus totalement, dans son oeuvre certes (***) mais en tout premier lieu dans sa personne et dans sa vie même, le libre citoyen du Monde de demain. Tout en participant pleinement au monde des hommes dans lequel il est né, à ses luttes, à ses souffrances ; à la fois lié, et élevé et nourri par les attachements du coeur et ceux de la chair, il a su réaliser dans sa personne et dans sa vision des choses la liberté et la fraîcheur du regard de l'enfant, en même temps que l'ampleur et la profondeur du visionnaire pleinement adulte. C'est pourquoi je vois en lui, plus qu'en aucun autre homme dont j'aie eu connaissance, un messager prédestiné de ce Monde de demain, sur le point de naître douloureusement sur le cadavre pourrissant de l'ancien.

(*) Voir, dans le chapitre cité dans la note de b. de p. précédente, les deux sections "Une charrue nommée Espérance" et "Le Souffle et la Tempête" (n°s 59, 60), et également les notes n°s 18 et 44.

(**) Pour cette image du "Mur", voir la note "Neill et l'au-delà du Mur - ou la pensée, et l'être" (n° 89), notamment pages N 324 - N 326.

(***) A dire vrai, pour me prononcer sur cette oeuvre, je ne dispose que de deux volumes sur une vingtaine environ. Mais ceux-ci, plus les nombreuses citations d'autres ouvrages qui se trouvent dans le livre de Bucke "Cosmic Consciousness" et dans la longue Introduction déjà citée de Noël Greig aux "Oeuvres Choisies", me permettent, je pense, de me faire déjà une idée bien fondée sur l'esprit et la portée de l'oeuvre entière.

Pourtant, je n'ai rencontré personne en France qui ait entendu le nom de Edward Carpenter, si ce n'est pour l'avoir appris par ma bouche. Et mes lectures des deux dernières semaines me montrent que même en Angleterre et aux Etats-Unis, ce nom est bien moins connu que je ne le pensais. Déjà dans les années d'après-guerre (celle de 14-18), dans les dix dernières années de sa vie, et mis à part ses très nombreux amis un peu dans toutes les classes de la société, son nom avait tendance à glisser dans l'oubli. Carpenter n'en était pas trop affecté, voyant que certaines des idées au moins qu'il avait été plus ou moins seul jadis à décanter en lui, et à faire connaître et à défendre, entraient progressivement dans les esprits et commençaient peu à peu à faire partie de l'air du temps, même si son nom n'y restait pas attaché. Après sa mort en 1929, au cours des quarante ou quarante-cinq ans qui ont suivi, il y a eu quatre ou cinq occasions ou tels de ses amis, comme poussés par le sentiment d'un devoir austère, se sont sentis tenus de rappeler son souvenir à un grand public qui, visiblement, n'écoutait que d'une oreille distraite ces éloges funèbres bien intentionnés de gens qui commençaient eux aussi à se faire vieux, lui parlant (comme en s'en excusant quasiment...) d'un des leurs qui était mort hélas ! et si gentil avec ça, et que tout le monde ne demandait qu'à oublier. A nous, voyons, les voyages sur la lune, la Hifi, les ordinateurs ! A nous les loisirs organisés, les supersoniques, la bombe à neutrons, et la voiture qu'on change tous les trois ans ! A nous les congés payés, les quarante heures, les syndicats rutilants comme la Banque d'Angleterre, et les députés "ouvriers" rivalisant de standing et d'éloquence avec ceux des patrons ! Que les morts, ou les mourants qui sont là pour ça, enterrent donc leurs morts...

Le "restatement and reappraisal" de Edward Carpenter par (un autre !) Edward Carpenter était probablement le dernier effort de ce genre. La sympathie du distingué auteur de l'homélie funèbre pour son jadis illustre homonyme ne l'empêche pas pour autant, en toute objectivité comme il convient, de donner une sanction sans réplique au fait accompli d'un oubli qui, en 1970, semblait à peu près total : "Je pense qu'il faut bien admettre, en lisant Edward Carpenter aujourd'hui, qu'il semble presque évident qu'il ne pourra jamais gagner une place permanente dans la littérature anglaise" (loc. cit. page 12). Et de poursuivre en en donnant les raisons littéraires "évidentes" (*).

(*) Si je fais abstraction des sempiternelles pétitions de principe d'usage, pour démontrer "ce qu'il fallait démontrer", les raisons données se réduisent à celle-ci : c'est que "malgré ma dévotion à mon homonyme, j'ai trouvé la lecture de "Vers la Démocratie" un vrai labeur" - et de comparer défavorablement cette oeuvre aux "Feuilles d'Herbe" de Whitman, dont ce serait "à certains égards une

imitation" (c'est moi qui souligne). Tout en refusant ce terme d'"imitation" comme décidément impropre, je dois admettre que ces critiques ne manquent pas de pertinence. Moi-même ai peiné dans mes récents efforts pour lire "Vers la Démocratie" (et Dieu sait que la bonne volonté ne manquait pas !), et ai été agacé par cette impression persistante d'y retrouver, multipliés par dix, certains procédés stylistiques typiques et certains excès du "Chant de Moi-même" de Whitman - et notamment de ceux qui mettent à rude épreuve l'endurance du lecteur ! Peut-être est-il vrai aussi qu'alors que Whitman donne l'impression du poète-né (même si ce poète n'est né qu'en 1855, alors que Whitmann avait trente-six ans...), Carpenter n'est poète qu'à ses heures - et peut-être pas pendant toutes les heures où il a écrit son poème de 400 pages ! Mais si on sent une très forte influence de Whitman dans la forme, et une parenté évidente dans les messages de l'un et de l'autre, c'est pour moi chose évidente que Carpenter n'est pas homme à "imiter" quiconque. Il est porteur d'une mission unique, qui prolonge celle de Whitman et s'appuie sur elle, certes, mais qui va bien au delà, comme il ne peut en être autrement dans une authentique relation de filiation spirituelle.

Ceci dit, je reconnais qu'à un ou deux passages poétiques près, j'accroche nettement plus à la prose de Carpenter, qu'à sa poésie. Mais c'est là une chose toute subjective. Comme Edward-Frederick le rappelle lui-même, nombreux ont été les lecteurs de "Vers la Démocratie" sur lesquels cette oeuvre (selon leur propre témoignage) a fait une impression profonde et durable ; non moins vive et féconde (ai-je cru comprendre) que celle que faisait la lecture des "Feuilles d'Herbe" sur certains des lecteurs de Whitman (y compris sur Carpenter lui-même).

Rien dans la plaquette ne laisserait supposer que l'auteur ait senti tant soit peu les effluves d'un vent nouveau qui avait commencé à souffler depuis deux ans et demi, et qui à ce moment devait pourtant commencer à se faire sentir outre-Manche. Toujours est-il que moins de dix ans après ce verdict péremptoire, vouant un certain Carpenter à la vaine curiosité des érudits spécialistes de l'Angleterre littéraire du siècle dernier, ce même Edward Carpenter était de nouveau d'actualité. Cette fois, ceux qui se reconnaissaient en lui n'étaient ni des militants d'une cause ouvrière ou des tenants de quelque réforme sociale, ou des objecteurs de conscience, ou des néo-ruraux plus ou moins végétariens, ni les chercheurs de quelque nouvelle mystique mi-Orient mi-Occident. Mais c'étaient (gai, gai !) des femmes et des hommes du "Women's Lib" et du "Gay Movement" - les zéloteurs et zélatrices des mouvements de libération sexuelle et plus particulièrement, des "uraniens" tant hommes que femmes. Quelques années après (en 1984 et 1985 - mieux vaut tard que jamais !), c'est la maison d'édition spécialisée dans le "Gay Movement" et les questions autour de l'homosexualité, la "Gay Modern Classics", qui prend l'initiative et le risque d'une réédition de l'oeuvre maîtresse "Towards Democracy" (dont la précédente édition remonte à 1949 et était depuis longtemps épuisée), et d'un projet relativement ambitieux d'"Oeuvres choisies" en trois volumes : "Sex", "Society", "Spirit".

Il est vrai que seulele premier des trois volumes en question a vu la lumière du jour. Mon libraire à Londres m'assure que les deux autres ne seront jamais publiés. Et je lui fais confiance qu'il doit être bien informé - à brève échéance ! Les flux et les reflux des goûts d'un public suffisamment nombreux pour qu'une édition soit rentable, qui peut les prédire ? Il faut croire que les Gay Modern Classics n'ont pas fait, avec Carpenter, une si bonne affaire, et ils ont préféré classer la suite du projet.

Il faut dire que dans nos années 80, le souffle d'un certain Mai 68, ce "souffle venu d'ailleurs", a eu le temps de beaucoup s'éventer. Ce qui en reste est plus profond décidément que des souvenirs conscients qui se sont estompés, au point de paraître si irréels qu'on hésite à leur ajouter encore foi ! Plus profond et plus délicat aussi, sûrement, que ce qui fait vendre des livres à un tirage raisonnable, et qui permet à une maison d'éditions de subsister. Et pourtant, moi qui ne suis pas expert dans la librairie ni dans l'édition, ni à vrai dire prophète, je n'ai pourtant aucun doute que la douzaine ou la vingtaine de livres écrits par ledit Carpenter (livres dont je n'ai pas même jusqu'à présent réussi encore à avoir une liste complète...(*)), sans compter ses articles, essais, causeries, lettres et toutes autres traces écrites sur lesquelles on arrivera encore à mettre la main, vont un de ces quatre matins plus tellement lointain, être exhumés comme des trésors sans prix et être publiés, traduits, médités... ; non dans l'euphorie d'une vogue ou d'une mode, mais pour des générations et des générations d'affilée ; non pour titiller une curiosité érudite et blasée, mais pour nourrir et pour inspirer les fils et les petits-fils, les filles et les petites-filles, après avoir nourri et inspiré les parents et les grands-parents.

(*) Alors qu'en Angleterre seul les deux livres cités de Carpenter, dans les Gay Modern Classics, sont disponibles aujourd'hui, il y a plusieurs maisons d'édition plus ou moins marginales aux Etats-Unis, qui offrent (à l'usage surtout des bibliothèques et des bibliophiles) des rééditions en fac-similé assez chères de certaines des oeuvres de Carpenter, et aussi une bibliographie générale de ces oeuvres. Je n'ai pas eu encore la possibilité de les contacter, et de me procurer tout ce qui est encore disponible. Malheureusement, il ne semble pas que l'autobiographie "My days and dreams" en fasse partie. C'est là à présent le livre de Carpenter qui m'intéresserait plus que tout autre.

(⁹⁸) De Whitman-le-père à Carpenter-le-fils - ou l'épopée et la Poubelle du Progrès

(28 et 29 décembre) (*) Je me suis demandé pour quelle raison, alors que l'audience de Walt Whitman n'a cessé de croître au cours des près de cent ans qui se sont écoulés depuis sa mort, les gens se sont empressés au contraire d'oublier Edward Carpenter dans les années déjà qui ont suivi sa mort en 1929. Son nom n'a connu une nouvelle et éphémère popularité que dans les années 70, dans le sillage du mouvement de "Contre-culture" et du "Gay Movement" en Angleterre. Ma perplexité à ce sujet venait du fait qu'il est clair pour moi que les missions des deux hommes sont intimement solidaires, et que la stature de Carpenter comme homme, comme écrivain, comme penseur et aussi comme "homme de connaissance", ne le cède en rien à celle de Whitman. Il s'y ajoute que, du fait même que la mission de Carpenter est comme entée sur celle de Whitman et la prolonge, elle va considérablement plus loin. Je la vois comme étant véritablement l'accomplissement de la mission de Whitman, dont le puissant et généreux élan restait en quelque sorte inachevé, inassouvi, tant dans sa vie personnelle, que dans sa vision du monde actuel et dans l'oeuvre écrite qui la reflète.

Au niveau affectif et charnel, il semble bien que la vie entière de Whitman, ou peu s'en faut, ait été marquée par la misère d'un besoin profond qui est resté perpétuellement et à jamais inassouvi. (Comme ce fut aussi le cas d'abord chez Carpenter, peut-être plus cruellement, plus douloureusement encore, avant que ce noeud ne finisse par se dénouer, alors qu'il était dans la trentaine à peine et que son oeuvre était encore toute entière devant lui...) Aussi, l'image de lui-même que Whitman aimait surtout à camper, dans son oeuvre et devant ses amis, celle d'une sensualité vigoureusement virile et pleinement épanouie, détonne étrangement en face de l'humble réalité de sa vie. Je ne dirais pas que c'était du pur bluff (comme certains de ses biographes aiment à le laisser entendre), que cette image était inventée de toutes pièces. Pour pouvoir la camper avec une telle puissance, avec une telle conviction étrangère à toute feinte, encore fallait-il qu'elle soit bel et bien vivante quelque part en lui, vibrante du désir de ce qu'il aurait voulu être sûrement, de ce qu'il aurait pu être s'il avait été donné à cette potentialité-là de son être riche et multiforme de pouvoir se développer. Mais il n'en reste pas moins que ce n'est pas ce

(*) Suite de la note précédente "Edward Carpenter (2) - ou enterrement et métamorphoses d'un vivant".

Walt Whitman - là, ce n'est pas "un dur, un kosmos..." et tout ça, qu'il était dans l'intimité de sa vie réelle. Comme Edward après lui, c'était un tendre, un passionné de l'amour et de l'amitié, qu'un esprit du temps implacable enfermait dans une solitude affective qu'aucune amitié dévotionnelle de la part de ses jeunes admirateurs et disciples ne put, je crois, jamais combler. Sa vie réelle, c'était celle d'un homme qui souffre et qui ne trouve pas en lui cet ultime courage de ne pas cacher sa souffrance comme un stigmaté, de la laisser apparaître aux yeux d'un monde indifférent, sarcastique, gouailleur...

Certes, nul ne pourrait déceimment reprocher à Walt Whitman d'avoir manqué de courage dans son oeuvre ! Il avait été virtuellement seul, conspué par le beau monde autant dire au grand complet, pour nager contre le courant tout-puissant des conventions littéraires et, surtout, de tout ce qui passe pour bienséance et pour pudeur. C'est un tel courage qui est le signe entre tous d'une âme grande, digne d'un grand destin. Cela bien vu et reconnu, force est de reconnaître aussi que la profession de foi si chère à Whitman, que sa poésie c'était lui-même, qu'elle et l'homme ne faisaient qu'un - que cette fière affirmation n'était vraie qu'à moitié. Elle faisait partie, assurément, des voiles de fiction par lesquels il se protégeait, d'un air bravache parfois, du regard d'un monde pusillanime et malveillant.

Peut-être n'est-il pas exagéré de dire que ce qui fait la grandeur unique de Carpenter, ce dont découle la qualité exceptionnelle de vision et de vérité de son oeuvre entière, c'est d'avoir trouvé cet "ultime courage" de ne pas se protéger. Au terme de la première et la plus douloureuse des étapes sur son chemin, il s'est libéré de ses voiles que nous portons tous, pour le meilleur et pour le pire, s'interposant entre le regard des autres et nous-mêmes, et même entre notre propre regard et notre être profond. Arrivé à un certain point de son cheminement (*), il a eu le courage de "vivre nu". C'est alors, sûrement, que son

(*) Avec le relativement peu que je sais de la vie de Carpenter jusqu'à présent, je ne saurais situer dans le temps ce "point", par exemple par rapport au tournant capital de sa vie qu'a été son illumination, avec l'apparition de ce à quoi Carpenter lui-même réfère parfois par le nom de "conscience cosmique" (qu'il a repris de Bucke). Sûrement la lecture de la poésie de Whitman, rencontrée alors qu'il avait vingt-cinq ans (en 1868 ou 1869), a dû jouer un rôle important pour lui faire découvrir d'autres hommes partageant son tempérament "uranien", et lui permettre peu à peu de trouver un épanouissement affectif et charnel inespéré, après une longue traversée du désert. Cette évolution préalable a dû arriver à plénitude alors qu'il était déjà dans la trentaine, et précéder (si je ne me trompe) son illumination, qui eût lieu en 1881, alors qu'il avait trente-sept ans. Celle-ci, sûrement, a dû pour le moins contribuer à lui donner une intime assurance pour s'affirmer simplement pour ce qu'il était, pour "vivre nu" (comme j'écris

dans le texte principal). L'oeuvre "majeure" de Carpenter prend son commencement immédiatement après ce moment crucial, avec l'écriture, dans la foulée de cette expérience, de la pièce centrale de cette oeuvre, "Vers la Démocratie".

oeuvre est devenue le reflet fidèle de sa personne même, tamisé seulement par la plus élémentaire prudence dans l'expression. (Prudence imposée alors par le contexte particulièrement répressif du temps et du lieu.) Son oeuvre et sa personne étaient u n s alors de façon si spontanée et si évidente, que l'idée n'a pas dû même lui venir de jamais le dire. C'était une chose qui allait de soi, pour lui-même et pour tous ceux pour qui il écrivait - pour tous ceux qu'il aimait !

Dirais-je que par cette qualité de vérité exceptionnelle, par cette nudité, Carpenter soit "plus grand" que son grand prédécesseur ? Je m'en garderais bien ! Mais il est vrai qu'il a atteint à une maturité plus avancée, et à une vision du monde et de lui-même sinon plus vaste, du moins plus claire et plus pénétrante. Ce qui chez Whitman restait souvent au niveau d'un senti pour ainsi dire brut, s'épurant à peine par une expression poétique elle aussi rugueuse comme une écorce brute, est senti par Carpenter de façon non moins vive ni moins profonde, mais a été soumis par lui, de plus, à un t r a v a i l de la pensée. Travail aimant, patient, méticuleux au besoin et (m'a-t-il semblé) toujours, et pour ainsi dire d'instinct, rigoureux. C'est le genre de travail qui ne se prête qu'exceptionnellement à l'expression poétique, et pour lequel l'écriture en prose semble bien le moyen irremplaçable et prédestiné.

Mais de plus et surtout, il est des aspects cruciaux du monde moderne qui n'étaient pas plus perçus par Whitman que par ses contemporains, ou perçus par lui tout au plus d'une façon épidermique, hâtive et brouillonne. Il a été partie prenante avec une ferveur sans réserve de ce qu'on pourrait appeler "l'épopée de la civilisation moderne", dont ses chers Etats Unis d'Amérique étaient à ses yeux le jeune et dynamique porte-flambeau tout désigné. (Il en ferait des yeux, s'il revenait, à voir le genre de prouesses du jeunôt d'antan si plein de promesses !) Ce dynamisme puissant l'enchantait, oui il le fascinait, comme la force brute à laquelle il aurait voulu pouvoir s'identifier, lui ressembler (puisque c'était cette force-là qui depuis toujours dans sa vie était celle partout prisee, acceptée, admirée...). Entraîné avec tous dans ce mirage d'épopée, il n'a jamais vu ni même soupçonné, je crois (*), à quel point cette force et cet élan ne sont

(*) Comme Carpenter est allé deux fois en Amérique pour y rencontrer Whitman, sans compter une correspondance entre les deux hommes, on se dit qu'il na pas dû manquer de parler à son aîné de ce qu'il voyait si clairement et que celui-ci ne

voyait pas. Il serait particulièrement instructif d'avoir le témoignage de Carpenter au sujet de ces rencontres, et plus particulièrement au sujet de l'échange qui n'a pu manquer d'avoir lieu entre eux sur le "problème de civilisation".

que "l'endroit" prestigieux, aux allures héroïques, d'un certain esprit dont "l'envers" est de moindre prestance : une brutalité sans merci, avide et inconsciente d'elle-même, pusillanime, à jamais effrayée des grandes réalités et des grands mystères de la vie. Par compensation à cette peur de la vie et d'eux-mêmes, et en exutoire à leur agressivité durement comprimée, voici les hommes lancés dans une fuite en avant aveugle, conquérant pour l'illusion de dominer, détruisant sans voir pour l'illusion d'agir ; une course sans fin si ce n'est, au bout, leur propre destruction dans les décombres fumants de cette civilisation dont ils sont les esclaves, entraînant avec eux la planète entière.

Cette réalité-là, Whitman n'a jamais osé la voir. Jamais (autant que je sache) il n'a voulu se dégriser de l'enivrante Epopée de la Civilisation, dont il s'était senti un jour le chantre désigné. Il a commenté de loin et de haut, avec une générosité de l'esprit mais sans y être impliqué par les tripes, sur certains des symptômes (tel le sempiternel "Problème Noir") d'un mal profond, apparemment incurable, dont il s'est toujours gardé de faire le constat : le " m a l d e c i v i l i s a t i o n ". La maladie d'enfance de notre espèce (*) ! Quand la pustule du "problème des noirs" a crevé une première fois, avec la guerre de sécession dans les années soixante, si cette guerre l'a marquée en ouvrant son cœur tout grand à la souffrance et à la mort de ses frères connus et inconnus, tant des Etats du Nord que ceux du Sud, elle n'a pas pour autant ouvert ses yeux à la réalité de cette maladie-là.

Mais encore une fois : à chaque vie suffit sa peine. Non, nul ne peut dire que Walt Whitman, cet infatigable guerrier, ait manqué de courage pour nager contre le courant, sa vie durant. Et si sa voix fraternelle n'avait franchi l'Océan et n'était parvenue au jeune Edward Carpenter pour lui apprendre qu'il n'était pas (comme il lui avait bien semblé) totalement seul au monde, Dieu sait si cet homme désemparé aurait jamais trouvé la foi et l'impensable hardiesse pour se trouver lui-même, et ce faisant, pour découvrir au jour le jour et pour créer sa mission.

Entre Whitman et Carpenter, je découvre au fil des dernières semaines la force et la fécondité extraordinaires d'une relation de "filiation spirituelle"

(*) Voir la note "Les deux versants du "Mal" - ou la maladie d'enfance" (n° 43).

comme il ne doit pas y en avoir eu beaucoup au cours de notre histoire (*). Et du coup aussi, voici les clichés à tout venant qui nous montrent un Edward Carpenter "assis aux pieds" (**) du "Maître" Walt Whitman. Mais si Whitman fut bien, non pas un "maître" mais un devancier de Carpenter, et même un "père spirituel" (***), cela ne rend pas Carpenter moins grand pour autant. Et si, avec l'aide fraternelle (ou paternelle, qu'à cela ne tienne !) de son aîné, Carpenter est allé considérablement plus loin que lui, s'il a pu porter à une fruition qui m'apparaît parfaite la mission inachevée de son grand prédécesseur, cela ne le rend pas pour autant plus grand que lui. La "grandeur" d'une existence humaine ne se mesure pas par le point d'arrivée. Elle est dans le chemin parcouru, et dans la foi et dans la fidélité qu'il a fallu pour le parcourir, à l'encontre d'innombrables et opiniâtres résistances ; tant de celles qui viennent du monde, que de celles, plus insidieuses encore et plus difficiles à déjouer, qui vivent en nous-mêmes et qui font chorus à la voix tour à tour méprisante et enjôleuse du monde,

Ces bribes de réflexion me semblent apporter quelque lumière à la question que j'évoquais au début, quand je confrontais le prestige littéraire grandissant qui depuis cent ans entoure le nom de Whitman, à l'oubli qui entoure celui de Carpenter. La raison névralgique à cette différence de fortunes, je la vois dans ce qui fait de Carpenter l'"interlocuteur prédestiné" du monde moderne, confronté qu'est celui-ci (à son corps défendant, et sans se résoudre encore à se rendre à l'évidence...) à la nécessité imminente, pressante, de sa propre mutation. Whitman, lui, a été tout d'abord honni et décrié pour avoir osé faire entrevoir des façons de sentir et de voir qui de son temps paraissaient

(*) Voir cependant, pour un exemple de magnitude comparable (Nichiren - Fujii), la note "Filiation et croissance d'une mission" (n° 64).

(**) Cette expression est bel et bien utilisée dans la plaquette sur Edward Carpenter (par - Edward Carpenter), dont il a été question dans la note précédente. Cette perle figure dans la deuxième page du texte, dans une même haleine avec la mention de son voyage en Inde "pour chercher la lumière chez un guru indien" ; partageant en somme son temps, pourrait-on croire, entre les "pieds" de son guru américain et de son guru indien ! Je signale que sa première visite chez Whitman se situe en 1883, l'année où paraît la première édition de "Towards Democracy". Son voyage en Inde a lieu sept ans plus tard, en 1890, et fait l'objet de son livre "From Adam's Peak to Elephanta" (sur lequel je n'ai pas réussi encore à mettre la main).

(***) Je prends ce terme "père spirituel" au sens très fort où l'emploie Marcel Légaut, à qui je dois d'avoir compris, à l'encontre de mes idées bien arrêtées, que la relation de filiation spirituelle peut exister bel et bien en ce sens-là. J'en parle pour la première fois, dans La Clef des Songes, dans la note "Marcel Légaut - ou la pâte et le levain" (n° 20).

inacceptables et sacrilèges. La nouveauté essentielle de son message, peut-être, a été la glorification d'Eros, et en même temps celle des choses et des gens "ordinaires", tels que nous les révèlent nos sens également ordinaires, mais transfigurés sous son regard de poète par la réalité spirituelle qui les imprègne intimement et qui lui parle à travers eux. Ce message, tout scabreux et scandaleux qu'il avait par unaguère, ne mettait pourtant pas vraiment en cause ni les gens, ni la société. Nous sommes tous des dieux qui s'ignorent - pourquoi pas ? Et la société formée par tous ces dieux qui doivent encore se découvrir, elle progresse à pas vifs (on n'arrête pas le Progrès !) vers cette connaissance du divin en soi et en toute choses, y compris dans les moins nommables - très bien encore ! A un niveau verbal, ou "culturel" (au sens courant, superficiel du terme), ce message pouvait fort bien être "intégré" tranquille (ou "récupéré", comme on disait fort justement au temps de la Contre-culture...) et il l'a été ; tout comme de nos jours le yoga, le zen, la méditation transcendante "et tout ça" sont engloutis et intégrés, sans que rien pour autant ne soit changé. On branche un nouveau discours spiritualisant, ou on s'assied en tailleur et on respire comme-ci et comme-ça en pensant "Om" - et le tour est joué ! Certes, en récitant du Walt Whitman (saupoudré peut-être d'une pincée de D.H. Lawrence) entre gens raffinés et de bonne compagnie, on est loin encore de son véritable message - mais ça, c'est encore une autre histoire !

Mais (pour en revenir à Carpenter) prenez par contre cette histoire de son manteau. Sa touchante élégie à un vieux manteau qui, après une fidélité réciproque et sans failles de toute une vie, s'en va finir sur son tas de fumier et lui revient gentiment sous forme de laine sur le dos de ses moutons. C'est charmant si on veut, mais aussi, avouons-le, ça a de quoi jeter un froid ! Et cela d'autant plus que le protagoniste de cette idylle champêtre fait figure (on aurait peine à le croire) de militant de la première heure dans le mouvement ouvrier ! De telles tartines (dira-t-on avec raison) pouvaient peut-être à la rigueur passer encore au siècle dernier, quand les ouvriers travaillaient leurs douze heures par jour sans salle de bains ni TV ni Sécurité Sociale, et se consolait, faut-il croire, comme ils le pouvaient. Mais on n'arrête pas la marche triomphante de l'Histoire ! A quelque chose guerre est bon, puisque dans la foulée déjà de l'avant-dernière "dernière" de guerre, un autre vent s'est mis à souffler dans le monde ouvrier, à la bonne heure ! Puisque les patrons eux, ils se payent le plaisir de changer de fringues chaque année si ça leur dit, pourquoi les ouvriers qui les valent bien, ne changeraient-ils pas de manteau quand il commence à s'user aux entournaures voire même, le niveau de vie montant, dès qu'il a cessé de leur plaire ?! Autant en emporteront les ordures ménagères - l'idyllique tas de

fumier, c'est bon pour les riches qui peuvent se payer la résidence secondaire à la campagne. Sans compter que pour que l'industrie tourne et que la paye rentre, faut bien que la consommation marche bon train, faut être logique. Pour un manteau qui neuf vaut deux cent balles et qu'on balance à la poubelle sans y penser à deux fois, c'est deux cent balles (moins les bénéfices du patron, et ceux des intermédiaires) qui rentrent sur la fiche de paye du camarade ouvrier dans le textile. Voilà la solidarité ouvrière bien comprise. Et voilà en même temps le B.A.Ba de l'économie politique à la hauteur du siècle de l'abondance et des HLM !

C'est des choses que les amis de ce rêveur de Carpenter, quand ils essayaient timidement de rappeler son souvenir à un public poliment ennuyé, ne pouvaient certes manquer de sentir. Pour eux, c'était le gars rayonnant et tout ça, d'accord, gentil et courageux et tout avec ça et pas bête, mais (fallait bien reconnaître ce qui est) qui avait été dépassé par son temps, ou du moins, par le temps qui l'a suivi de près. Les marxistes eux, qui n'y vont pas par quatre chemins, ils diraient qu'il était bon (et pas seulement son manteau et ses moutons et leur laine) pour la fameuse "Poubelle de l'Histoire". Pourtant, curieux et consciencieux comme pas un, il l'avait bien potassé Edward, le non moins fameux "Capital" de Marx (que bien peu de nos marxistes bon teint ont jamais pris la peine de lire...). C'est dire qu'on n'échappe pas au sort dialectique qui est le sien, quand on s'avise de se mettre à travers les roues de la déesse Histoire, alias Le Progrès.

Quant à la Poubelle, la belle donzesse, on peut bien dire qu'elle prospère et qu'elle ne s'est jamais si bien portée. Si à bon droit le robot-ordinateur se pose comme un symbole-carte-de-visite du monde moderne, dans cette deuxième moitié de notre siècle, la Poubelle, elle, en est un autre de symbole, moins présentable peut-être mais plus parlant, plus quotidien et, pour tout dire, plus accueillant pour ne pas dire, dévorant ! Après "l'endroit"-prestige électronique, voici "l'envers"-ordures plus familier, d'un "esprit" ou d'une "épopée" (hem, hem) aux origines lointaines... S'y engouffrent allègrement, dans la Poubelle du Progrès, les chers vieux manteaux c'est entendu plus les demi-vieux et les neufs passés de mode, avec en prime la laine des moutons d'Edward (avantageusement remplacée par le synthétique), et modes après modes et le neuf et le vieux et les fonds de grenier les sofas éventrés, radios, voitures, lavabos, frigidaires, et tout un petit lot de meubles et de fringues et de bocaux de bonne confiture de la petite vieille qui vient de mourir et dont les héritiers n'ont que faire (ou qui ne laisse pas d'héritiers...) ; et les souvenirs dont on n'veut plus et les vieux et les vieilles qu'on a assez vus (et qui s'obstinent à pas mourir), et les étrangers indésirables qu'ont qu'à rentrer chez eux, et l'ouvrier piilé et les chats crevés et les chiens

écrasés et des vagues autochtones mitraillés - et des tribus et des peuples entiers avec leurs cases et tous leurs ustensiles leurs croyances leurs dieux leurs coutumes millénaires, écrasés en un tournemain par le rouleau compresseur du Progrès : les cadavres à la Poubelle et leurs tamtams leurs totems leurs gris-gris et leurs dieux au musées et dans nos savants grimoires et dans l'inépuisable mémoire de nos inégalables super-ordinateurs...

Whitman il en a bien vu des bouts et des bribes, de cette ruée folle vers la Poubelle omnivore qui dévore les choses et les peuples et les âmes, en attendant de se dévorer elle-même et ce qui reste (s'il en reste) avec, au moment du Tomber du Rideau. Il a vu des signes, mais il n'a pas osé les reconnaître. Mais Carpenter, lui, il a pas vu que des bribes et des bouts. Il a bel et bien vu et reconnu le tout, même s'il s'est abstenu poliment de la nommer, la Poubelle, la Vorace. (A un moment où p e r s o n n e encore, pour autant que je sache, ne voyait rien. Et aujourd'hui encore, près de cent ans après, ceux qui enfin la voient, alors qu'elle est sur le point de tout happer, ne courent pas les rues...) Il a reconnu la Dévoratrice, sans bien mesurer pourtant jusqu'où irait son appétit. Avec la grande boucherie de 14-18 sur le soir de sa vie, il n'en a eu encore, de cet appétit, qu'un assez modeste aperçu, mais bien suffisant pour le boulever- ser : c'était (écrit-il, seul à nouveau alors que le monde entier semblait saisi soudain d'une furie de fièvre guerrière...) "comme une vague de larmes surgissant dans mon être" (*). A-t-il soupçonné alors qu'elle continuerait de plus belle pendant trois quarts de siècle encore, et qu'elle ne s'arrêterait enfin qu'au bord du plongeon final, quand la terre elle-même, éventrée et saturée de poison, serait devenue une seule Poubelle géante et désolée ?

Ce qui est sûr, c'est que le temps n'était pas venu alors pour qu'une voix comme la sienne soit entendue, ni même qu'on en prenne seulement note. Ce qu'il avait à dire de plus brûlant, le plus vital, le plus urgent, c'était trop simple, trop enfantin, trop clair aussi et personne n'avait envie de l'entendre. Pas même, je parie, ces dévoués amis qui faisaient de leur mieux pour faire revivre sa mémoire l'espace d'un instant, comme on essuie la poussière sur une photo chère et désuète, décolorée par le temps. Eux comme les autres ils étaient aspirés, comme dans l'entonnoir tournoyant d'un maelström trop vaste pour que personne sache le voir, dans le ventre vorace de la Poubelle dévoratrice.

(*) Citation d'une lettre de Carpenter, reprise de la plaquette d'Edward Frederick Carpenter page 10 (dans l'alinéa qui suit le passage sur le guru, voir avant-dernière note de b. de p.).

Et en ce jour encore où j'écris ces lignes, le temps n'est pas venu encore. Mais il ne s'en faut plus de beaucoup. Il sera mûr dans huit ans peut-être ou dans dix, ou dans douze ou dans treize - quand la Poubelle sera comble ou peu s'en faut, et qu'elle crèvera enfin, Dieu seul sait le moment et comment. Il y aura la Tempête, et il y aura l'Ondée - un Tumulte éperdu, et le Silence.

Et c'est dans le silence, seulement, qu'une grande voix est entendue.

(⁹⁹) Ecllosion du B.A.Ba du sexe - ou apprendre que la terre est ronde...

(31 décembre 1987 et 1 janvier 1988) (*) Né en 1844, Edward Carpenter est l'aîné de Freud de douze ans, celui de A.S. Neill de quarante ans (à un an près). Je voudrais examiner comment la pensée de Carpenter sur le sujet du sexe rejoint (ou plutôt, préfigure) par bien des aspects celles de Freud et de Neill, et par où elle s'en sépare et les complète.

Le point de départ de Freud, qui lui dicte dans une large mesure son attitude vis-à-vis de la question du sexe, est dans les perplexités d'un médecin psychiatre désarmé devant ses "cas", et dans la curiosité d'un esprit avide de connaître, sollicité par l'approche scientifique des choses, conformément à l'esprit de son temps. L'optique déterminante chez Neill est celle de l'éducateur, interpellé par le mystère de l'enfant "bloqué", comme Freud l'était par celui du patient (où un "blocage" tout similaire se manifeste par des "symptômes", qualifiés de "névrotiques"). Quant à Carpenter, sans doute possible ce qui nourrit sa connaissance de la réalité omniprésente, puissante et aux cent visages du sexe, ce n'est nullement une expérience professionnelle ou une curiosité de l'esprit, mais c'est son propre vécu, affectif, charnel, spirituel - ce qui fait la substance la plus intime de sa vie même. Il s'y ajoute ce que ses capacités d'intuition et de sympathie lui font entrevoir du vécu des nombreux êtres dont il s'est senti proche ou qu'il a côtoyés de près, tout au cours de sa vie depuis son enfance. Ainsi, alors que Freud et Neill partent de la donnée "objective", d'emblée étrangère, qu'est "le patient" ou "l'élève" (et la coupure entre le vécu profond personnel et les visions de l'esprit restera pratiquement intacte chez Freud pendant toute sa vie), le point de départ chez Carpenter (si même on peut parler d'un "départ") est le "subjectif" par excellence : le vécu brut dans toute

(*) Suite de la note précédente "De Whitman-le-père à Carpenter-le-fils - ou l'épopée et la Poubelle du Progrès".

son immédiateté, profondément déroutante souvent et parfois déchirante. Cette connaissance subjective immédiate, "brute", se décante, s'affine, acquiert qualité universelle et par là-même "objective", par le travail même de la maturation spirituelle de l'être, par l'approfondissement intérieur. Cette objectivité-là, enracinée qu'elle est dans le terreau de l'expérience la plus intime, la plus subjective qui soit et nourrie par elle, acquiert alors une qualité de souplesse vivante, de vérité, d'efficacité immédiate, qui font à jamais défaut à l'objectivité conventionnelle, si solidement et rigoureusement construite soit-elle à partir des seuls "faits" étrangers à notre être profond, avec le mortier fourni par notre pensée rationnelle et l'élan d'une curiosité spontanée, même passionnée.

Quoi qu'il en soit, vus les points de départ et les cheminements si différents chez ces trois hommes, la convergence de la vision du sexe à laquelle ils sont parvenus, sur beaucoup de points essentiels, n'en est que plus remarquable. Mis à part cette convergence d'ensemble, on peut dire que chacun de ces trois hommes, dans l'optique particulière qu'il a faite sienne, est allé considérablement plus loin et plus profond que les deux autres : Freud dans le dépistage de la pulsion du sexe à travers les névroses, les rêves et jusque dans les mécanismes psychiques les plus anodins de la vie quotidienne ; Neill dans la pratique d'éducateur et dans le "feeling" sur le vif pour les noeuds dans l'enfant, noués par la répression familiale et scolaire, et pour la façon, dans chaque cas d'espèce, de les dénouer en douceur ; et Carpenter dans sa compréhension de la nature même de la force d'Eros dans la vie de l'homme, sur son rôle dans le devenir humain aussi bien au niveau de l'individu que de celui de l'espèce, tant au niveau biologique qu'affectif, culturel et enfin, spirituel. Carpenter et Neill sont l'un et l'autre parvenus à une vision plus hardie, plus critique et plus pénétrante que celle de Freud de la société et de son rôle répressif, pour ne pas dire "castrateur", vis-à-vis des forces créatrices profondes dans l'individu. D'autre part, Carpenter se distingue de Freud et de Neill surtout par une vision à la fois claire et pénétrante sur la relation de la sexualité à la dimension spirituelle de l'aventure humaine (dimension plus ou moins ignorée, à dire vrai, par Freud comme par Neill). Je constate qu'aujourd'hui encore, dans les milieux même qui passent pour être éclairés et à la page, très rares sont ceux qui sont parvenus à une compréhension même fruste de cette dimension spirituelle de la sexualité dans la vie humaine, et notamment, sur la responsabilité personnelle impliquée à chaque pas dans la façon dont nous répondons aux sollicitations de la force du sexe en nous. Et je ne connais personne qui se soit exprimé à ce sujet de façon aussi claire, simple et pénétrante que Carpenter.

" Le sexe reste premier, et mains yeux bouche cerveau suivent ; du foyer au centre du ventre et des cuisses rayonne la connaissance de soi, de la religion et de l'immortalité."

Ce sont ces quelques lignes de "Vers la Démocratie" (loc. cit. page 25), que Noël Greig a placées en exergue au début du volume des Oeuvres Choiesies de Carpenter, consacré au thème du sexe. En ces trois lignes compactes y est suggéré la quintessence d'une connaissance pour ainsi dire "viscérale" du rôle et de la place du sexe, connaissance qu'on peut ensuite développer en long et en large dans des volumes entiers. Ces lignes ont sans doute été écrites en 1881 ou 82, peu après l'illumination qui eût lieu en 1881 ; et les volumes, nullement inutiles, qui les développent, sont écrits par Carpenter lui-même avec tout le soin requis (*) à partir de 1894, douze ou treize ans plus tard (**). Quelques correspondances chronologiques remarquables : 1883, publication de "Vers la Démocratie" et naissance de A.A. Neill ; 1896, première publication semi-clandestine, par l'édition ouvrière "Labour Press" de Manchester, du premier livre de Carpenter sur le thème du sexe, "Love's Coming of Age" (***) - et première conférence publique de Freud sur l'origine psychique sexuelle de l'hystérie, créant tout un tumulte dans son auditoire ! C'est là le début de la longue traversée du désert par Freud. Découverte du "complexe d'Oedipe" en Octobre l'année suivante. La première oeuvre maîtresse de la psychanalyse, "L'Interprétation des Rêves" (Die Traumdeutung) paraît en 1900. En 1902, publication de "Love's Coming of Age" par un éditeur attitré.

(*) Mais c'est aussi écrit avec une certaine prudence dans l'expression, rendue indispensable à ce moment par la récrudescence de la répression en Angleterre vers la fin du siècle dernier.

(**) Il faut dire qu'une bonne partie du très long poème de plus de 400 pages (ou pour mieux dire, de la collection de poèmes) "Vers la Démocratie", tourne autour du thème du sexe. Mais l'effet du message sous forme poétique, ou sous forme d'une réflexion "posée" en prose, n'est absolument pas le même. Là où la poésie touche, elle touche sans doute incomparablement plus fort et plus profond, et c'est bien ce qui a eu lieu pour "Vers la Démocratie" comme pour "Les Feuilles d'Herbe" de Whitman. Mais s'il touche plus fort, il touche beaucoup plus sélectivement. C'est une des raisons, sûrement, pourquoi l'impact de Freud sur la civilisation moderne paraît incomparablement plus fort que celui de Whitman. Je ne suis pas sûr qu'il continuera d'en être encore de même au siècle suivant. Il est possible même que Carpenter, qui aujourd'hui est pratiquement oublié, recueille dans les siècles à venir une audience aussi grande, voire plus grande encore, que celle de Freud.

(***) Voir au sujet de ce livre la note "Edward Carpenter (1) - ou le regard d'enfant" (n° 96), notamment page N 370.

Décidément, il y a du nouveau qui bourgeoonne dans ces deux dernières décennies du siècle dernier, en dépit du poids de siècles et de millénaires pesant sur le sujet tabou du sexe ! Freud, créant à partir du néant (sans encore trop s'en douter) les premiers fondements d'une science psychologique et dégageant certaines des idées les plus cruciales pour notre compréhension de nous-mêmes et de la pulsion du sexe en nous, n'a pas eu de précurseur à proprement parler. Par contre, Carpenter a été puissamment épaulé par l'existence de Whitman (son aîné de vingt-cinq ans) et par l'oeuvre écrite qui en témoigne. D'ailleurs Walt Whitman, que je vois comme le grand précurseur de ce souffle nouveau (même si Freud n'a apparemment jamais eu connaissance de son existence...), meurt en 1892, donc quelques années avant que ne paraissent les premières grandes oeuvres en prose développant ce qu'on pourrait appeler une vision moderne de la sexualité, et aussi près de quarante ans après la première manifestation éclatante de l'éclosion d'une telle vision, avec la publication artisanale de ses "Feuilles d'Herbe", en 1855.

A l'encontre de toutes les écrasantes "probabilités" historiques, cette fragile vision bourgeonnante, portée par une poignée d'êtres plus ou moins marginaux (ou marginalisés) disséminés à travers le monde, était appelée à se déployer pourtant et à gagner progressivement du terrain, en dépit des résistances psychiques prodigieuses, tout au cours du siècle suivant, dans ce vingtième siècle qui est le nôtre. Il est vrai qu'aujourd'hui encore cette vision nouvelle, qui a trouvé son chemin dans des milliers de livres un peu dans toutes les langues, et jusque dans notre langage de tous les jours (*), reste encore très épidermique. Elle n'est guère plus encore qu'un mince "verniss culturel", limitée qu'elle est à une mince fraction de l'humanité cultivée, et même là, sauf rarissimes exceptions, restant plus à l'état d'un "bagage culturel" plus ou moins inerte, qu'elle n'a qualité d'une connaissance personnelle de la nature des choses et de son propre être. Mais avec l'optimisme qui sied quand on croit en l'impensable avènement prochain d'une Ere de Liberté (faisant suite à la présente "Ere du Troupeau"), on peut espérer que le siècle prochain sera celui aussi où cette vision novatrice, tout en s'affinant et en s'approfondissant encore, commencera par être assimilée véritablement ; et non pas seulement par certaines couches cultivées de la société, mais par l'espèce entière, comme une authentique connaissance devenant peu à peu aussi "évidente" et familière, mais bien plus cruciale encore dans la vie quotidienne de chacun, que le fait (jadis impensable lui aussi) que la terre n'est pas plate comme une assiette (chose qui était pourtant bien connue et acceptée

(*) Je pense notamment aux expressions "avoir des complexes", "refouler" (un sentiment, une pulsion etc), "actes inconscients".

par tous...) mais qu'elle est r o n d e et pleine et se referme délicatement sur elle-même telle une plantureuse tomate...

(¹⁰⁰) Le B.A.Ba du sexe (en cinq couplets)

(2-4 janvier) (*) Dans la réflexion de hier et avant-hier j'ai fait allusion à une "vision moderne du sexe" (ou de la sexualité, ou d'Eros, ou de la pulsion érotique, ou quelque autre nom qu'on lui donne...), qui (disais-je) a commencé à se dégager de façon explicite et claire vers la fin du siècle dernier ; une vision aussi cruciale pour notre compréhension de nous-mêmes et pour notre vie spirituelle, que l'est en géographie le fait que la terre est ronde. Comme principaux artisans dans l'éclosion de cette vision je vois Edward Carpenter, Sigmund Freud et Alexander Sutherland Neill, et comme précurseur direct (quoique ignoré, semblerait-il, par Freud et même par Neill) Walt Whitman. Mais je suis encore en reste d'une description de cette vision, et ne suis pas même arrivé encore, comme c'était pourtant mon propos initial dans la note précédente, à dire dans les grandes lignes la pensée de Carpenter sur le sujet du sexe, et comment elle se compare à celles de Freud et de Neill. Je commence d'ailleurs à me rendre compte que si je voulais m'acquitter avec tant soit peu de soin de l'une ou de l'autre de ces deux tâches, voire même des deux à la fois, j'en aurais pour trois ou quatre notes supplémentaires facile, et une semaine de travail bien tassé sinon deux. J'hésite à m'y lancer, alors que ça fait déjà plus de deux cents pages à présent que je consacre à ma cascade-digression sur le thème anodin des "mutants", commencée il y a plus de trois mois (**) ! Il est temps de songer à faire converger vers une fin prochaine cette interminable digression, et que je me rende à l'évidence que si je veux un jour terminer un livre ayant nom La Clef des Songes, je ne puis songer à traiter tant soit peu toutes les questions, si importantes soient-elles, auxquelles je suis amené à toucher en passant. Sans compter que dans la partie déjà écrite de ce livre, j'ai été conduit déjà bien des fois à parler de la pulsion d'Eros sous les éclairages les plus divers. Cela me servira d'excuse pour ne pas insérer ici un mini-abrégé sur ce vaste sujet, ni même sur la pensée de Carpenter sur ce thème. Pensée d'une grande richesse, toujours pertinente, et qui fournirait

(*) Suite de la note précédente, "Éclosion du B.A.Ba du sexe - ou apprendre que la terre est ronde".

(**) Avec la note d'anodine apparence "Fujii Guruji (1) - ou le sens de l'essentiel" (n° 60), du 23 septembre.

un fil conducteur parfait pour "s'expliquer" avec les principales questions que nous pose la réalité du sexe et de la pulsion ; et, chemin faisant, pour dégager aussi ce que pourrait être cette "vision moderne" que j'ai fait miroiter, et dont certains voudront peut-être même contester l'existence. Ce sera partie remise pour dans un futur ouvrage !

Pour ne pas pourtant "couper court" sans plus, je vais tout au moins donner une sorte d'"énumération" laconique de certains points de cette pensée de Carpenter, qui me paraissent tout particulièrement importants. Pour ce faire, je me baserai presque exclusivement sur son livre de 1896, "Love's Coming of Age" (*). De plus en plus, ce livre m'apparaît comme une des oeuvres majeures de notre temps.

A) L e s e x e e s t p a r t o u t

L'importance du sexe est très fortement soulignée par Carpenter, comme nous l'avons vu déjà dans la réflexion de la note précédente. A côté du besoin de nourriture, c'est le plus impérieux et le plus élémentaire des besoins humains. Il est même ressenti plus fortement encore dans nos sociétés d'abondance, où le besoin de nourriture ne pose généralement pas de problème, alors que les inhibitions s'opposant à la satisfaction des besoins liés au sexe restent aujourd'hui encore extrêmement puissantes, même si elles ont tendance à être plus cachées.

Comme le fera aussi Freud plus tard, Carpenter ne limite nullement les besoins et les manifestations du "sexe" au seul aspect "génital". Tous les besoins affectifs de l'homme sont profondément enracinés dans la sexualité, et leurs innombrables manifestations par le contact corporel, même éloignées de toute pensée "sexuelle" au sens courant, représentent un besoin souvent plus essentiel encore que ne l'est "l'acte sexuel" pour la personne adulte. Comme Freud le développera bien plus tard dans un éclairage différent, Carpenter réalise clairement que l'énergie sexuelle brute est destinée surtout à être "sublimée" vers des formes d'énergie plus affinées, alimentant nos activités psychiques et notre créativité à des niveaux différents. Avant tout autre, au niveau a f f e c t i f : celui de l'amour humain au sens courant, du dévouement aimant, de la sympathie spontanée, de la solidarité humaine... C'est là le niveau le plus essentiel de tous pour l'être jeune, et même pendant la vie entière chez la plupart des êtres, y compris d'ailleurs chez Carpenter lui-même. Il y a également le niveau de la

(*) Mes références à ce livre se rapportent à l'édition déjà citée "Selected Writings" dans les "Gay Modern Classics".

création artistique ou intellectuelle, où l'investissement amoureux se trouve déplacé de son objet originel (la mère, ou tout autre être ressenti comme intimement proche et désirable) sur un matériau ou sur une substance qu'il s'agit de connaître intimement, et d'exprimer avec force dans sa réalité propre. Enfin, Carpenter sait bien aussi que l'énergie spirituelle qui oeuvre dans la création spirituelle, est également de l'énergie sexuelle sublimée.

J'ai eu l'impression que Carpenter ne fait pas de distinction nette entre le "sexuel" (ou l'"érotique") et le "spirituel", ou encore entre "Eros" et "Dieu". Il en a été de même chez moi jusqu'à il y a peu, il y a maintenant à peine plus d'un an. Certains rêves entre Novembre 1986 et février 1987 sont venus finalement dissiper cette confusion (*). Dans certains, la différence est décrite comme étant celle entre l'eau ou l'alcool à l'état liquide ("l'eau d'Eros"), et les vapeurs qui s'en dégagent, hautement actives pourvu qu'on ne les laisse pas s'éventer mais qu'on prenne soin de les maintenir sous forte pression : l'"esprit saint" est la forme sublimée ultime et hautement comprimée de l'énergie érotique. Cette transformation, ai-je cru comprendre, n'est jamais un résultat de nos seuls efforts ou de nos supposés mérites. Elle ne s'accomplit que sous l'action de la Grâce, de l'Acte de Dieu en nous.

B) P r o b l é m a t i q u e d u s e x e : v i v r e l e s e x e
d e m a n d e d u d i s c e r n e m e n t !

La pulsion du sexe, dans tout son éventail infiniment varié de manifestations charnelles, affectives, artistiques, spirituelles, est "bonne" par essence. Cela ne signifie pas pour autant, pas plus que pour toute autre pulsion de désir et d'action en nous, qu'il soit judicieux de suivre aveuglément toutes ses sollicitations, pas même (parfois) les plus impérieuses. En très grande partie, la dimension spirituelle de l'existence humaine consiste à développer un discernement délié pour juger de l'opportunité, dans chaque cas d'espèce, de suivre ou non les sollicitations de la pulsion, et au besoin, de canaliser celle-ci dans des voies propices. Carpenter insiste surtout sur deux aspects de cette "problématique", de cette question de libre choix à laquelle (que nous nous en rendions compte ou non) nous sommes confrontés à chaque pas.

1) Contrairement à la satisfaction du besoin de nourriture, celle des besoins du sexe (au niveau primaire tout au moins) fait intervenir de façon cruciale une autre personne. Ses besoins, au niveau du sexe comme à tout autre niveau,

(*) Je m'efforce de faire sentir la nécessité de bien faire une distinction entre ces deux plans différents, dans la section "Le Sens - ou l'Oeil" (n° 40).

sont aussi légitimes que les nôtres et exigent le même respect. Une relation ou un acte dans lequel une autre personne est utilisée comme un simple instrument pour notre gratification personnelle, sans que ses propres besoins et désirs véritables ne soient respectés, est dégradante et profondément nocive pour l'un et pour l'autre. L'assouvissement d'un désir charnel dirigé vers autrui n'est bénéfique pour nous que si elle l'est aussi pour lui. Il faut pour cela que non seulement le partenaire élu soit consentant, mais de plus que notre propre désir soit accueilli chez lui par un désir semblable qui lui réponde.

2) Même dans le cas d'accord charnel parfait entre deux (ou plusieurs) partenaires, il n'est pas judicieux, du moins pas à longue échéance, de lâcher totalement les rênes au désir, de céder à toutes ses injonctions. Cela causerait une dispersion démesurée d'énergie sexuelle, c'est-à-dire aussi d'énergie vitale tout court, et finirait par avachir le vécu érotique lui-même. Le désir s'affadit à force d'être gâvé d'exaucements. De plus en plus sa satisfaction devient alors automatisme pur, répétition, routine...

De plus, l'énergie sexuelle dépensée (peut-être inconsidérément) à un niveau, par exemple celui du jeu et de l'acte sexuels, n'est plus disponible pour être sublimée vers des niveaux supérieurs, et notamment vers celui de l'affectivité. Dans une relation durable, c'est **pourtant** la qualité affective de sympathie, de compréhension, de dévouement mutuel qui est première. Dans l'ordre spirituel des choses, le lien charnel qui y fait fonction de "liant" (souvent d'une grande puissance), doit être un moyen pour l'épanouissement de cette relation affective, au lieu que celle-ci lui soit inconsidérément sacrifiée (*).

(*) Cette expression "doit être un moyen" ne se présente pas pour moi, à présent, sous forme d'une "obligation" ou d'un "commandement", qui nous serait fait par Dieu, par notre conscience, ou par toute autre entité métaphysique, psychique ou sociologique. Chacun de nous a toute latitude de ne pas prendre le charnel comme "moyen" pour le plan affectif, mais de "sacrificier" celui-ci à celui-là - comme nous avons toute latitude aussi d'ignorer toute autre loi ou relation ("Gesetzmässigkeit") régissant la réalité spirituelle. Mais nous le faisons à nos risques et périls, en récoltant sous forme de souffrance et de mal-être, dans cette vie et (le cas échéant) encore dans des vies ultérieures, ce que nous semons par ignorance ou par négligence. Ces souffrances nous viennent non pas comme une "punition" ou comme un "châtiment" (conformément aux clichés religieux simplistes, presque universellement reçus), mais procèdent de la même nécessité immuable qui enchaîne les causes aux effets. Cette loi de causalité, ou de karma, agit d'ailleurs pour notre bien : car le "karma" que nous récoltons par nos actions est cela même qui est apte à nous faire apprendre, sinon dans cette vie-ci (si nous sommes trop butés), du moins au terme du nombre de vies qu'il y faudra (tel un élève cancre qui redouble ses classes...), ces lois (Gesetzmässigkeiten) que nous avons enfreintes ; de même que le petit enfant apprend les lois de la pesanteur en tombant et en se relevant autant de fois qu'il faut. Le miracle ultime de la Providence, c'est qu'au lieu d'errer à l'infini dans une suite infinie d'existences

les unes aussi stériles que les autres, dans la ronde sans fin d'une ignorance butée, notre cheminement est promis à converger - nous sommes assurés, à longue échéance, de finir par apprendre chacune des leçons qui nous seront posées...

Ainsi, dans sa relation à la pulsion du sexe et en dehors même des inhibitions provenant de la répression, l'être se trouve continuellement placé dans des situations où il est amené à exercer une retenue. Chez l'être pleinement épanoui dans sa pulsion, une telle retenue, si douloureuse soit-elle parfois, ne signifie nullement que la beauté de la pulsion, et la beauté du désir auquel nous refusons (ou auquel les circonstances refusent) exaucement, soit jamais reniée. Bien au contraire ! C'est dans cette retenue même, voire dans le renoncement, que cette beauté est parfois perçue avec l'intensité la plus poignante (*). Dans cette retenue et dans cette perception poignante, il y a création, il y a acte d'amour, d'une essence plus haute que tout assouvissement.

3) Dans la tâche si délicate de régler notre relation à la pulsion du sexe en nous, Carpenter insiste surtout sur la nécessité de savoir exercer, au besoin, une retenue judicieuse. Ce faisant, il sous-entend cependant que la légitimité et la beauté de la pulsion et des désirs qui la manifestent soient déjà pleinement sentis et assumés. Pourtant, presque toujours c'est là précisément que le bât blesse. Peut-être Carpenter ne réalisait-il pas à quel point lui-même est, à cet égard, une rarissime exception. Pour ma part, j'ai eu tendance jusqu'il y a cinq ou six ans encore à sous-estimer, dans la conduite de ma propre vie, cette responsabilité qui nous incombe d'exercer une retenue, de rester le maître chez nous au

(*) Voici comment s'exprime à ce sujet Carpenter (loc. cit. page 98) :

" C'est ce conflit, ou du moins la distinction entre les instincts sexuels et ceux qui sont plutôt d'ordre purement moral ou social dans l'homme, qui nous intéresse ici. Il est clair, je pense, que si nous voulons traiter le sexe d'une façon rationnelle, c'est-à-dire qui ne soit ni superstitieuse d'un côté, ou débridée de l'autre, il nous faut bien admettre qu'aussi bien la satisfaction que la non satisfaction de la passion amoureuse sont désirables et beaux. Les deux ont leurs résultats propres, et l'homme est appelé à récolter les fruits qui appartiennent à l'une et à l'autre expérience. Ne pourrions-nous dire qu'il y a une sorte de Transmutation d'essences qui continuellement peut se faire et se fait dans le contexte humain ? Plaisir d'amour et Amour - l'Aphrodite Pandemos et l'Aphrodite Ouranios - sont subtilement interchangeable. Peut-être l'instinct amoureux charnel et le languir humain plus délié qui aspire à l'union au niveau des âmes sont-ils réellement et par essence une seule et même chose, dans des manifestations différentes..." (C'est moi qui traduis.)

Il y a dans le livre de Carpenter un grand nombre de passages tout aussi délicats et pénétrants. C'est dire à quel point je ne peux que rendre de façon imparfaite, tronquée, grossière, la pensée de Carpenter sur le sexe, dans les maigres pages que je lui consacre ici. Il faut lire son livre lui-même, qu'aucun compte rendu ne saurait remplacer...

lieu de suivre plus ou moins aveuglément la pulsion - que ce soit au niveau primaire de la pulsion charnelle, ou celui de la création intellectuelle (et surtout, la création mathématique) (*). Par contre, je voyais bien clairement à quel point il est important que la pulsion du sexe, propulsant à travers notre être l'énergie créatrice vitale sous sa forme brute, soit acceptée pleinement, joyeusement, avec gratitude, comme une chose infiniment précieuse en nous. Et maintenant encore, il reste bien clair pour moi que la *c a r e n c e p r i m o r d i a l e*, chez presque tous, n'est nullement l'incapacité (par ignorance, ou par choix délibéré) d'exercer là où il faut une retenue vis-à-vis des injonctions de la pulsion, mais bien plutôt celle d'accepter la pulsion pleinement (**) (sans pour autant toujours la suivre). Y font obstacle puissamment les réflexes de honte vis-à-vis du corps et de ses fonctions, profondément implantés en nous dès la plus tendre enfance. Leur présence agit comme une mutilation permanente de l'être, plus ou moins complète, dans notre pouvoir d'aimer et de créer avec notre corps, notre coeur, notre intelligence, celle de nous donner de tout notre être. Et si, *a v a n t* de se donner dans un acte qui nous engage totalement (que ce soit pour une nuit ou un jour, ou pour la vie entière...), la retenue est de mise pour être sûr de nous donner à bon escient, par contre dans *l' a c t e* même de l'amour (que ce soit pour "faire l'amour" ou pour "faire des maths",...), elle est décidément de trop : celui qui dirigeait doit maintenant s'effacer en silence, pour laisser la place à Celui ou à Cela en nous qui aime et qui crée, et qui dans ces oeuvres-là n'a rien à apprendre de nous...

Carpenter fait une critique pertinente, valable aujourd'hui tout autant qu'elle l'était il y a cent ans, des innombrables formes sous lesquelles la société imprime dans *l' i n d i v i d u* une relation profondément faussée au sexe. Pour autant que je sache, il a été le premier à faire une telle critique circonstanciée, approfondie, de vaste envergure, alors qu'avant lui les gens s'écrasaient, ou se

(*) C'est sans doute lié à la confusion qu'il y avait dans mon esprit entre Eros et Dieu, et aussi au fait que je ne comprenais pas clairement qu'il y a en moi une instance d'essence "spirituelle" (que je désigne à présent sous le nom de "âme" ou "esprit", voir à ce sujet la note "La petite famille et son Hôte", n° 11), différente tout autant d'Eros que de l'égo, à qui il appartient d'assumer avec discernement la direction de l'"entreprise familiale" qu'est la psyché. Ces choses n'ont été pleinement comprises que grâce à certains rêves venus me l'apprendre tout exprès, l'hiver dernier 1986/87.

(**) C'est bien ce que Neill a été peut-être le premier à comprendre totalement, et qu'il a eu l'extraordinaire audace de mettre en application dans son oeuvre éducative. Je reviendrai dans la note suivante sur la relation de complémentarité entre la pensée de Carpenter et celle de Neill, au sujet du rôle du sexe dans l'éducation.

bornaient à l'exutoire d'escarmouches occasionnelles. Mais on ne peut être partout à la fois ! Alors qu'il s'en prend à la société et suppose ce qu'il y aurait à y changer, il a les yeux fixés sur elle, plutôt que sur la psyché et sur les effets de la répression subie et intériorisée. Celle-ci agit à la façon d'un insidieux poison, s'infiltrant de toutes parts dans la substance vive de la psyché et paralysant plus ou moins complètement la vie toute entière. Je n'ai pas trouvé chez Carpenter une vision du conflit dans la psyché de l'homme, et des racines du conflit s'enchevêtrant profondément à travers tout le terreau de l'Inconscient. Peut-être lui a-t-il surtout manqué une claire vision de l'existence même d'un Inconscient, dont *p e r s o n n e* avant Freud, semble-t-il, n'avait vraiment soupçon (si extraordinaire que cela paraisse à présent). C'est dans cette ignorance quasi-totale de l'immense univers caché de l'Inconscient ; et des racines du conflit qui y plongent profondément (alors que le regard n'en décèle que les efflorescences superficielles...) - c'est là que je vois la grande lacune dans la vision de Carpenter de l'homme et de lui-même (*). (Il faut dire qu'aujourd'hui encore, il est à cet égard en très nombreuse compagnie !) Et c'est dans cette direction-là, surtout, que Freud est allé considérablement plus loin que Carpenter et que tout autre avant lui. C'est là que l'apport de Freud a été le plus crucial, et restera à jamais irremplaçable.

(*) Il est évident que Freud et Neill, chacun dans la direction qui lui était propre, ont eu une vision du conflit dans la psyché humaine incomparablement plus pénétrante que celle de Carpenter, dont le regard paraît devenir étrangement superficiel, dès qu'il se pose sur l'une ou l'autre des manifestations de la division dans l'homme. Par exemple ses observations au sujet du couple, que ce soit le couple orthodoxe homme-femme ou le couple "uranien", passent toutes à côté de la question (lourde pourtant !) de la division dans le couple, reflet de la division dans chacun des deux conjoints. Le conflit aurait-il été absent dans le couple qu'il formait, pendant près de quarante ans, avec George Merrill ? J'aurais peine à le croire ! J'ai également trouvé le paragraphe d'à peine une page et demie qu'il consacre au sujet de la jalousie frustrant, à force d'être vague (à mon sens du moins), ou de se rabattre sur des considérations sociales et historiques. Le pire, c'est quand il en arrive à une confusion entre les mouvements provenant de la pulsion amoureuse, et les pulsions de violence qui proviennent de l'égo, interférant avec celle-ci pour se conformer à certains clichés culturels dont (à mon immense surprise !) Carpenter lui-même ne s'est pas entièrement dégagé. Ainsi, quand il écrit (loc. cit. page 159) :

" Je pense que toute femme, dans le coeur de son coeur, v e u t être violée ; mais bien sûr, il faut que ce soit par l'homme qui convient. C'est là [le viol consenti ??] le compliment [!] qui est reçu avec la plus grande gratitude, car c'est le plus sincère ; et c'est le compliment le plus difficile à faire - car seul l'instinct le plus délicat peut décider quand il est approprié ; et quand par malheur il est inapproprié, la cause est ipso facto perdue."

Dans l'alinéa suivant, il réfère au jeu amoureux comme à des "batailles fictives du sexe", et il voit dans l'acte de l'amant malheureux qui tue la femme qu'il désespère de posséder, pour la toucher et l'atteindre au moins de cette façon-là,

une manifestation de la passion du sexe elle-même, et non pas (comme c'est réellement le cas) une dégradation de la passion par les pulsions de violence et de possessivité du moi, avide de s'affirmer à tout prix.

Ce sont là les seuls passages, dans tout ce que j'ai lu de Carpenter jusqu'à présent, où je le vois prisonnier de certains clichés, aujourd'hui d'ailleurs tout aussi envahissants dans la vie amoureuse de tout le monde, sinon plus encore, que de son temps. Il s'agit ici de l'insidieux amalgame amour-violence, lequel, sous une forme le plus souvent tacite, agit comme un poison tenace et corrosif dans presque tous les couples de conjoints ou d'amants, et dénature (sauf en de rarissimes exceptions) le sens profond du vécu amoureux et de l'acte en quoi il culmine.

C) R ô l e d u s e x e : f a i r e l ' a m o u r e s t u n e c r é a t i o n

Pour celui qui, comme Carpenter, a vu que l'énergie qui jaillit du sexe n'est autre que l'énergie vitale en nous (celle que nous "pompons" mystérieusement pendant notre sommeil), il est clair que la fonction du sexe ne peut être réduite à celle de la reproduction et de la perpétuation de l'espèce. C'est pourtant ce que les "grandes religions", animées plus ou moins fortement d'un esprit anti-sexe et anti-plaisir, ont tendance à laisser entendre. Le contrepied pur et simple d'une telle attitude, voyant dans la pulsion du sexe ni plus ni moins qu'une pulsion de recherche du plaisir, est à peine moins nocive et (me semble-t-il) encore plus aberrante (*). Comme dans tout acte créateur, le plaisir qui l'accompagne n'est pas le but ou la raison d'être de l'acte, mais toujours "vient par surcroît" - et on ne le vit dans sa plénitude que tant qu'on ne le recherche pas. La recherche du plaisir pour lui-même, devenant obsession ou cultivé et magnifié comme un "art", tue le plaisir véritable (**), et nous laisse avec un cadavre qui finit par empoisonner l'être au lieu de le nourrir.

(*) C'est pourtant là, si incroyable qu'il paraisse, l'attitude de Freud au sujet de la pulsion amoureuse, qu'il traite (à l'image de la mentalité courante dans la relation entre les personnes, dans la "bonne société") comme une sorte de recherche systématique du "profit" maximum (sous forme de "jouissance" ou de "gratification") ! C'est là que je vois ce que j'appellerais bien "l'aberration fondamentale", dans la vision de la psyché et d'Eros par Freud - une méconnaissance profonde de la ~~nature~~ même de la pulsion. Contrairement à celle que j'ai relevée chez Carpenter (dans la note de b. de p. précédente), qui (pour autant que j'aie pu m'en rendre compte) reste localisée dans deux alinéas consécutifs de son livre sur le sexe, cette aberration de Freud m'a paru être quasiment omniprésente à travers son oeuvre - tel un accompagnement faux qui, avec une tenacité déroutante, s'accrocherait vaille que vaille aux contrepoints magistraux d'une intuition juste et sûre...

(**) Je n'entends nullement jeter l'anathème sur la recherche du plaisir dans le jeu amoureux. Rien n'est plus naturel qu'une recherche commune du plaisir, surtout

quand une intimité s'amorce et se cherche, tant qu'elle reste occasionnelle (question en somme d'ajustage érotique des amants l'un à l'autre...) et qu'elle ne devient envahissante. Carpenter s'exprime à ce sujet (loc. cit. page 102) avec profondeur :

"Les plaisirs du sexe sont comme un archétype de tout plaisir. La dissatisfaction qui les suit parfois est la même que celle qui suit tout plaisir qui est r e c h e r c h é , qui ne vient pas sans être appelé. La dissatisfaction ne découle pas de la nature du plaisir lui-même, mais de la nature d'une telle r e c h e r c h e . En sortant à la poursuite de choses extérieures, le "Je" (qui en réalité a tout et n'a besoin de rien) se trompe lui-même, quitte sa vraie demeure, se déchire en deux et accepte une lacune ou une déchirure dans son propre être. C'est cela, sûrement, qu'il faut entendre par p é c h é - la séparation ou la division en deux de son propre être - et toute la souffrance qui l'accompagne. Cela consiste uniquement à r e c h e r c h e r ces choses et plaisirs extérieurs ; non pas (je le dirai mille fois) dans ces choses ou plaisirs extérieurs eux-mêmes. Ils sont tous bien assez beaux et gracieux par eux-mêmes ; leur place est d'entourer le trône et d'offrir hommage - rangs après rangs par multitudes - si tant est que nous voulions bien l'accepter. Mais de sortir de nous-mêmes pour courir après e u x , de permettre que nous soyons divisés et déchirés en deux par l e u r attraction, c'est là une inversion dans l'ordre régnant dans les cieux."

Carpenter est le seul, je crois, en qui j'aie trouvé, en plus d'une compréhension spontanée de la nature de la création en général, la connaissance que l'acte charnel, vécu dans sa plénitude, est une authentique création. On peut voir cet acte comme l'acte créateur entre tous, l' A c t e archétype. Même quand il n'y a pas de conception biologique d'un nouvel être, il y a pourtant une "oeuvre" créée, tel un enfant nouveau-né qui serait issu de l'étreinte ; une oeuvre elle aussi invisible, immatérielle même et pourtant irrécusable, s'accomplissant mystérieusement dans l'âme re-née des amants... (*)

(*) Carpenter écrit à ce sujet (loc. cit. page 164) :

" La re-génération est la clef du sens de l'amour charnel - en tout premier lieu d'être re-né e n l'autre ou p a r l'autre ; en second lieu seulement, d'être re-né à travers la conception d'un enfant."

(On aurait du mal à accorder cette perception profonde du sens de l'acte amoureux avec les clichés, pourtant de la même plume, signalés dans une précédente note de b. de p. !) Et encore (page 107) :

" Je pense ... que les spermatozoïdes passent à travers les tissus et affectent le corps de la femme dans son ensemble, de même que l'homme absorbe des cellules minuscules de la femme ; et que de façon générale, même en l'absence de ce qu'on appelle l'Acte sexuel, il y a échange d'éléments vitaux et subtils - de sorte qu'on pourrait dire qu'il y a une sorte d'engendrement qui s'accomplit d a n s chacun des deux partenaires, par cette influence ou conjonction, non moins réelle que cette génération plus spécialisée qui assure la propagation de l'espèce."

Voir également, dans Récoltes et Semaines, la note "L'Acte" (ReS III, n°113),

où j'évoque de plus l'aspect en quelque sorte "complémentaire" de cette "naissance" qui s'accomplit dans l'acte amoureux : celui-ci est d'abord une mort, avant d'être une naissance. A ce titre, l'acte est une parabole profonde du cycle de la vie et de la mort, la naissance suivant la mort (et non l'inverse comme nous avons tendance à penser) : la vie éternellement naît du vaste Giron de sa Mère, la Mort...

D) Rôle de l'"uranien" dans la société :
 nous sommes tous des "homos" qui
 s'ignorent !

Comme je l'ai souligné précédemment (*), c'est là une question qui tient tout particulièrement à coeur à Carpenter, à cause des souffrances qu'il a dû assumer du fait qu'il était lui-même de "tempérament uranien" (ou "homosexuel"). Il définit l'uranien comme étant "une âme féminine dans un corps masculin, ou vice-versa", et il incline à penser que ce "tempérament" est congénital. Dans cette définition, il sous-entend cependant, de plus, que l'uranien n'est attiré sexuellement que vers des personnes du même sexe. Je crois que quand le terme est pris dans ce sens restreint, les observations concordantes de nombreux psychanalystes montrent que ce tempérament n'est passinné comme le pensait Carpenter, mais qu'on en trouve toujours des causes dans les conditions qui ont entouré la petite enfance. Il me semble pour le moins probable que cette forme extrême d'uranisme disparaîtra, ou du moins deviendra très rare, quand l'humanité aura dépassé le stade de sa présente "maladie d'enfance" (**).

Par contre, Carpenter avait l'intuition profonde de ce fait crucial, que dans toute personne, femme ou homme, se trouvent intimement unies, ne serait-ce qu'à l'état latent, des qualités psychiques tant "masculines" que "féminines" ; que de plus la présence active (et non seulement latente) des unes et des autres, dans une même personne, est requise pour en faire un être pleinement équilibré, pleinement créateur. Pour le dire autrement : nous sommes tous, par nature, des uraniens qui s'ignorent (quand ils s'ignorent bel et bien...), ou plus exactement encore : des uraniens refoulés ! Et c'est en cela, précisément, que réside notre pouvoir créateur...

La présence de pulsions homosexuelles refoulées dans de nombreux êtres réputés "normaux" (voire même, dans tous les êtres ?) a été observée bien plus tard par Freud, et à sa suite par de nombreux psychanalystes. Je ne sais si

(*) Dans la note "Edward Carpenter (1) - ou le regard d'enfant" (n° 96), notamment page N 371.

(**) Pour cette "maladie d'enfance", voir la note "Les deux versants du "Mal" - ou la maladie d'enfance" (n° 43).

Freud a vu que la "bi-sexualité" psychique est une condition essentielle d'équilibre psychique et de créativité, et à quel point un refoulement trop bien réussi des traits féminins chez un homme, ou des traits masculins chez une femme, a des conséquences désastreuses à tous les niveaux de l'existence, et notamment celui de la créativité en général ; que toute création au plein sens du terme met en jeu à l a f o i s l'homme et la femme en nous. Ce qui est sûr, c'est que de nos jours encore il y a très peu d'êtres qui l'aient compris (*), et très peu d'êtres aussi chez qui soit le côté masculin, soit le côté féminin ne se trouve systématiquement refoulé. Sur cette question encore, particulièrement cachée, délicate, cruciale, Carpenter m'apparaît comme un grand précurseur dans notre connaissance du "B.A.Ba du sexe".

J'ai l'impression pourtant qu'il n'est pas tout à fait allé au bout de cette intuition cruciale, et qu'il n'a pas réalisé à quel point la répression sexuelle, qui pèse sur l'homme pour lui faire refouler la femme en lui, et sur la femme pour lui faire refouler l'homme en elle, opère une extraordinaire d i s t o r s i o n dans la nature originelle de chacun, alors que chacun essaye bon gré malgré de se couler suivant un m o u l e factice (**). Dans cette optique et en idéalisant un peu (***), l'uranien cher à Carpenter serait plus ou moins la femme ou l'homme qui, d'une façon ou d'une autre, aurait su se soustraire à une telle mutilation, celui qui aurait su rester fidèle à l a f o i s aux traits, qualités et

(*) Quand j'ai fait la découverte de ce fait dans ma propre personne, à l'âge de quarante-huit ans (en 1976), je n'avais pas conscience d'en avoir jamais entendu parler - ou alors de façon si vague et si académique, que c'était tout comme ! Je parle de cette découverte dans Récoltes et Semailles dans la note "L'acceptation (le réveil du yin (2))" (ReS III, n° 110).

(**) Cette observation sur la vision de Carpenter rejoint celle faite plus haut (dans B) 3°, cf. page N 401), sur le caractère superficiel, voire brouillon, de l'approche du conflit dans la pensée de Carpenter. Il n'y a pas lieu de s'en étonner, ou de lui en tenir rigueur : je doute qu'avant Freud, vers la fin du dernier siècle, personne ait eu une vision moins "superficielle" du conflit dans la psyché humaine que Carpenter.

(***) En réalité, chez les uraniens au sens où l'entend Carpenter, il y a un refoulement (forcément inconscient) de la composante "orthodoxe" de la pulsion sexuelle (la pulsion virile chez l'homme, la pulsion femelle chez la femme). Chez certains, ce refoulement va beaucoup plus loin : c'est le cas des hommes "efféminés", des femmes "homasses". Cela n'empêche que chez ces "meilleurs" parmi les uraniens, dont il va être question, et en faisant abstraction du blocage de l'attraction sexuelle vers le sexe opposé, il n'y ait sans doute (comme l'affirme Carpenter) une harmonie psychique yin-yang exceptionnelle, et par là-même, une créativité au plein sens du terme elle aussi exceptionnelle. Chez lui-même cet équilibre est patent, et (comme je l'écris quelques lignes plus bas) le signe d'une "réussite humaine" peu commune !

forces psychiques féminines et masculines dans son être. C'est tout au moins le cas, sûrement, pour les "meilleurs" d'entre eux (*). Parmi ceux-ci, on doit assurément compter Carpenter lui-même, en qui on aurait du mal, en effet, à s'empêcher de voir une réussite humaine exceptionnelle !

C'est dans cette lumière-là que Carpenter voit les uraniens, ou du moins ces "meilleurs" d'entre eux, comme étant prédestinés à jouer un rôle créateur important dans la Cité. Ces hommes et ces femmes, dont l'énergie n'est pas retenue par la tâche commune de fonder une famille et de pourvoir à son entretien et à sa prospérité, ont tendance souvent à consacrer leur vie à la création d'oeuvres d'une toute autre nature : dans les arts, les sciences, la religion, les institutions sociales, les idées. Selon lui, et en accord aussi avec la vision d'un Walt Whitman, les attachements sentimentaux de ces êtres, loin d'être pour eux un poids et une entrave pour leur envol créateur, ont tendance au contraire à être de type héroïque et à leur donner des ailes, pour se surpasser en oeuvres aux yeux du bien-aimé (**) !

(*) Carpenter admet, visiblement à regret, qu'il y a également des uraniens qui ne font pas partie desdits "meilleurs", en laissant même entendre que certains parmi eux n'auraient pas l'excuse d'une disposition de tempérament congénitale dont ils ne sont nullement responsables, mais que leur penchant particulier découlerait d'une curiosité sexuelle dépravée, que la loi et le brave citoyen répudieraient de bon droit. Dans certains passages de son livre, on sent peser sur lui le poids immense de l'opprobre sociale pratiquement unanime pesant sur l'homosexualité, et qu'il est comme acculé, sous cette poussée formidable, de "lâcher du lest" ici et là, faisant de son mieux pour concéder que le sentiment public n'est pas totalement faux sur toute la ligne, histoire de ne pas passer lui-même comme un hurluberlu totalement délirant. Dans ces quelques passages, on ne sait plus très bien quelle est chez Carpenter la part de la prudence tactique, et quelle est celle de ses propres vrais sentiments - et il est probable qu'il ne devait plus être entièrement au clair à ce sujet lui-même. Vingt ou trente ans plus tard, certains de ses amis ont déploré, non sans quelque raison, de tels "noyages de poisson" occasionnels. Mais le fait est que dans les années 90 du siècle dernier, il était rigoureusement seul en Angleterre à parler publiquement et sérieusement de la question du sexe, sur laquelle régnait alors un silence de mort. Il dit lui-même dans son autobiographie qu'il a énormément peiné pour écrire son livre dans cette ambiance, où tout ce qu'il dirait serait forcément tourné sens dessus-dessous et mésinterprété, qu'il y a dû réécrire quatre ou cinq fois de nombreux passages. La chose extraordinaire, c'est que malgré tout cela, un siècle plus tard encore ce livre reste (à mes yeux du moins) un des livres majeurs sur la sexualité, et un des grands livres de notre temps.

(**) Je n'ai pas eu l'impression que c'était là de l'idéalisation pure, pour les besoins d'une cause particulièrement difficile. Carpenter a l'air de parler d'expérience, et il donne d'ailleurs des exemples historiques frappants dans son deuxième livre sur le thème du sexe (déjà cité dans la note "Edward Carpenter (1) - ou le regard d'enfant", n° 96), "Intermediate Types among primitive Folk" (publié en 1914, près de vingt ans après le premier).

Ces intuitions de Carpenter, qui tendent à restituer aux uraniens une place reconnue et respectée dans la société, comme ils en eurent dans des civilisations plus anciennes et moins répressives que la nôtre, gardent toute leur actualité aujourd'hui. Les préventions contre l'homosexualité, et les inhibitions invétérées qui les accompagnent, tout en s'affaiblissant graduellement de génération en génération, sont très loin encore d'avoir perdu leur puissance (*). J'ajouterai seulement que cette harmonie si essentielle des qualités masculines et féminines dans un même être n'implique pas nécessairement, chez un homme, qu'il ne soit puissamment attiré par les femmes, ni l'inverse chez une femme ; mais seulement, tout au plus, qu'il soit sensible également, de façon plus ou moins forte, plus ou moins consciente, à l'attraction charnelle vers des personnes du même sexe. Ce serait donc, en somme,

(*) Un signe éloquent, parmi une infinité d'autres, de la vivacité de ces préventions de nos jours encore, c'est que même A.S. Neill n'en est pas entièrement exempt. Cela apparaît dans les diverses occasions où il frôle au passage la question de l'homosexualité, dans son livre (déjà longuement commenté) "Libres enfants de Summerhill", mais aussi dans le livre ultérieur "Liberty, not Licence". (Traduit à tort, toujours par la même traductrice peu consciencieuse, par "La liberté, pas l'Anarchie", et publié en français sous ce titre.) Tout en déplorant comme une barbarie les lois qui, en Angleterre et dans de nombreux autres pays, répriment l'homosexualité (souvent par des très lourdes peines), il estime néanmoins (et affirme comme une chose qui irait quasiment de soi !) que le penchant homosexuel serait une sorte de névrose, et que ceux qui le suivent "ne font que du tort à eux-mêmes" (mais pas quand même à la société, qui n'a pas à s'en mêler). Peu porté à la lecture ni à une réflexion historique, il n'a pas dû lire ce qu'un homme particulièrement bien placé comme Carpenter avait à dire sur cette question, ni se rendre compte à quel point les attitudes vis-à-vis de l'homosexualité étaient différentes dans les cultures dites "païennes", exemptes de la hantise du "péché originel" qui a marqué la religion judaïque et, plus encore, la religion chrétienne. Celle-ci l'a lui-même marqué profondément (selon son propre témoignage), et ici se vérifie, me semble-t-il, sa propre affirmation : que de telles empreintes reçues dans le jeune âge, il reste toujours quelque chose à travers la vie entière...

Je le crois cependant sur parole quand il dit qu'il n'y a pas eu à Summerhill d'ambiance répressive vis-à-vis de l'homosexualité, pas plus que vis-à-vis d'aucune autre expression de la sexualité. Chez les enfants venus d'autres écoles, où ils avaient contracté des penchants homosexuels, ceux-ci auraient disparu sans laisser de traces au cours de leur vie à Summerhill. S'il est bien vrai qu'il n'y avait aucune pression même tacite dans ce sens de la part du "milieu Summerhill", et vu que Neill est un observateur particulièrement perspicace, cela semblerait bien montrer que le penchant homosexuel serait un pur produit de la répression sexuelle, et suggère qu'il en a peut-être été de même dans les innombrables sociétés où l'homosexualité n'était pas elle-même réprimée, et jouissait d'un statut social particulier. (Car jusqu'à aujourd'hui, dans toutes les sociétés connues sans exception, la répression sexuelle a existé sous une forme ou sous une autre, très différente souvent de l'une à l'autre...) Mais c'est l'avenir seul, avec l'éclosion de sociétés non répressives comme celle réalisée à micro-échelle à Summerhill, qui dira où est le vrai et où est le faux dans cette délicate question.

Autre "exemple éloquent de la vivacité des préjugés" et des réflexes acquis vis-à-vis de l'homosexualité : moi-même avais à ce sujet une attitude très ambiguë et très divisée pendant la plus grande partie de ma vie. Mais d'en parler ici de façon plus circonstanciée m'entraînerait décidément trop loin. Ce sera encore "partie remise" !

un "uranien potentiel", qui, suivant le tempérament et les circonstances, assumera peut-être le cas échéant un épisode ou une relation amoureux avec une personne de son propre sexe, ou qui au contraire s'en abstiendra sa vie durant, mais sans pour autant désavouer cette composante-là de sa sexualité. Si j'ai ici une réserve à formuler vis-à-vis de la vision de Carpenter, c'est uniquement parce qu'il a tendance, m'a-t-il semblé, à croire que ce devait être tout l'un ou tout l'autre : ou bien nous ne serions portés que vers le sexe opposé, ou que vers notre propre sexe - pour le meilleur et pour le pire !

Carpenter constate d'ailleurs qu'il n'est pas rare qu'un uranien se marie et fonde une famille. D'après ses observations, ce serait toujours sous la pression du milieu ambiant, et à l'encontre des désirs profonds de l'intéressé. Peut-être en est-il ainsi seulement parce que les désirs interdits "se vengent", en se manifestant avec une force plus impérieuse, plus lancinante que les désirs qui passent pour licites. Aussi y a-t-il lieu de prévoir que dans une société non répressive vis-à-vis des tendances homosexuelles, on verra se déployer un éventail de tendances beaucoup plus riche et nuancé que le sempiternel "tout blanc ou tout noir" que nous décrit Carpenter.

E) Le Sexe dans l'éducation : les deux éclairages

A ma connaissance, Carpenter n'a jamais été dans une situation d'éducateur vis-à-vis d'un enfant. On a l'impression que sa compréhension des principaux problèmes dans l'éducation vient surtout de sa propre expérience d'enfant exposé à une "éducation" désastreuse, et des observations qu'il a pu faire dans les écoles où il a été élève, corroborées par les observations similaires faites par d'autres. Il insiste sur l'importance de donner à l'enfant et à l'adolescent tous les éclaircissements que peut souhaiter sa légitime curiosité sur le corps et sur le sexe. Il s'agit de l'informer (en prenant s'il le faut les devants sur sa demande) sur tous les faits principaux qui peuvent l'intéresser, tant sur l'aspect physiologique du sexe que sur son aspect affectif. Normalement, ces faits ne causent chez l'enfant aucune gêne - la gêne ne vient que de l'ambiance malsaine de mystère scabreux dont les adultes ont coutume à entourer ce qui touche au sexe. Sur ces points, Carpenter est rejoint par Neill qui, quelques vingt ou trente années plus tard, constate que la "sexualité infantile" mise à jour par la psychanalyse est, dans une très large mesure, un produit de la répression sexuelle exercée sur l'enfant : une information complète, répondant au fur et à mesure à la demande exprimée ou tacite de l'enfant, a pour effet de faire s'évanouir rapidement

l'importance démesurée (consciente ou inconsciente) qu'il avait tendance à donner à ce sujet, qu'on avait fait apparaître autour de lui comme "défendu", ténébreux, dangereux, voire maléfique...

Sans être le moins du monde contaminé par l'attitude "moralisante" habituelle au sujet de sexe, Carpenter estime qu'il est souhaitable que les enfants et les adolescents s'abstiennent d'activité sexuelle. Il conseille, si besoin est, de leur recommander la retenue sexuelle, en leur expliquant bien sûr les raisons. Il pense en effet qu'à l'âge où le corps et le psychisme sont encore en formation, l'activité sexuelle représente une dépense d'énergie préjudiciable au développement (*). Il estime notamment que la "satisfaction solitaire" est à leur déconseiller fortement. C'est ici surtout qu'on voit apparaître une divergence flagrante entre Carpenter et Neill, lequel insiste sur l'importance d'éviter toute interférence de l'adulte avec les velléités d'activité sexuelle des enfants (**).

Il me semble cependant que cette divergence est moins absolue qu'il n'y paraît au premier abord, qu'elle correspond plutôt à des éclairages différents de la même question, même si l'importance, au point de vue pratique, entre les comportements préconisés par l'un et par l'autre ne doit en aucun cas être minimisée. Neill constate que toute intervention de l'adulte, même celle qui se voudrait "non coercitive" et qui se bornerait à des conseils parfaitement bien fondés etc, ne fait que décupler l'attraction occulte d'une activité ressentie dès lors (à tort ou à raison) comme "défendue". C'est là une observation fondamentale, fruit d'une longue expérience d'un observateur d'une perspicacité exceptionnelle, et ne peut guère être mise en doute et contrée. Carpenter, comme tout le monde de son temps (et aujourd'hui encore, sauf parmi une poignée de gens bien informés) surestimait l'attraction naturelle du jeu sexuel sur l'enfant, faute d'avoir jamais pu observer, comme Neill, quel est le comportement d'un enfant dans un milieu totalement non répressif (une fois qu'il s'est défoulé une bonne fois, si besoin était). C'est dans une ambiance répressive seulement que se crée, chez l'enfant comme chez l'adulte, la relation plus ou moins obsessionnelle au sexe qui nous est familière, et la tendance à se livrer à une activité sexuelle abusive, celle-ci prenant dès lors la fascination irrésistible du "plaisir défendu". Dans une ambiance de liberté par contre, chez l'homme comme chez les bêtes et quel que soit l'âge, il se produit

(*) Je reviens sur ce point important dans la note suivante.

(**) La seule exception à cette règle, dans la pratique pédagogique de Neill, est dictée par des raisons "pratiques" évidentes, quand il s'agit d'enfants assez grands pour qu'il y ait risque de grossesse, avec toutes les conséquences que cela implique. J'y reviens d'ailleurs un peu plus loin.

une régulation automatique, de sorte que lorsque activité sexuelle il y a, celle-ci est toujours parfaitement bien adaptée aux possibilités et aux besoins physiologiques et psychiques du moment (*). C'est bien la raison pourquoi la "débauche" est inconnue chez les animaux ! La devise de départ de Neill, c'est que l'enfant est par nature "bon" et sain, qu'il devient méchant et dévoyé par l'effet d'une éducation répressive seulement. Cette devise revient à "faire confiance à la nature", et elle est visiblement ici le meilleur guide. Neill a été sans doute le premier dans l'histoire de notre espèce à en avoir une préscience aussi claire, et le premier, en tous cas, à en faire la démonstration à longueur de vie.

Il est hors de doute que Carpenter avait déjà fait sienne depuis longtemps la devise de Neill. Mais il ne se rend pas compte comme Neill des mécanismes psychiques créés dans l'enfant par la répression subie (**), et qui font que les conseils qu'il serait amené à donner à un enfant ou à un adolescent dérégulé auront toutes les chances de se rajouter simplement à la répression déjà subie et intériorisée, et d'aller ainsi à l'encontre du but poursuivi ; alors que vis-à-vis d'un jeune être élevé dans une ambiance de liberté, ces conseils deviennent de toute façon entièrement inutiles ! Il n'aurait d'ailleurs pas manqué, sûrement, de s'en rendre compte tôt au tard, s'il avait eu à assumer à longueur d'années l'éducation d'un groupe d'enfants. Mais ici encore : à chaque vie suffit sa peine...

C'est pour le jeune enfant surtout qu'il ne peut y avoir de doute que c'est la façon de voir et le comportement de Neill qui sont les plus réalistes et les plus judicieux. Il n'en est peut-être plus de même quand il s'agit d'un adolescent. Dans ce cas d'ailleurs, Neill est bien obligé, à son grand regret certes ! de demander de la retenue à ses élèves, à cause des "raisons pratiques" déjà mentionnées (sous peine d'un scandale public, et de se retrouver avec un procès sur le dos et son école fermée...). Carpenter dirait sûrement, et avec raison, qu'il y a pourtant d'autres considérations encore que la seule crainte d'un scandale et de ses conséquences, qui devraient être invoquées devant des jeunes gens quand il s'agit de parler avec eux de leur responsabilité, quand ils s'engagent dans

(*) (7 Décembre) J'ai été ici un peu hâtif, et réflexion faite, constate qu'il faudrait faire exception pour l'homme adulte, ou pour l'enfant qui, après l'âge de la puberté, approche de l'âge adulte. J'y reviens tacitement plus loin, et surtout dans la note suivante.

(**) C'est encore une illustration de la relative ignorance de Carpenter au sujet du conflit et des mécanismes de conflit dans la psyché, que nous avons déjà signalée précédemment.

une relation qui pourrait entraîner une grossesse. Après tout, concevoir et engendrer un nouvel être a peut-être une dimension d'un autre ordre encore que celle d'un remous provoqué chez des parents affolés. Il est vrai que souvent les petits côtés d'un problème ont tendance à nous cacher les grands - mais est-ce le rôle de l'éducateur d'abonder dans ce sens ? Et la question essentielle ici, n'est-ce pas plutôt celle de savoir si ces jeunes êtres se sentent capables d'assumer la responsabilité d'une paternité et d'une maternité, et prêts à le faire ? Ou sinon celle, d'un autre ordre mais à peine moins lourde peut-être, d'un avortement ? Neill disait, il est vrai, que s'il ne craignait de voir son école fermée le lendemain, il distribuerait des anticonceptionnels à ses élèves garçons et filles en âge nubile. Mais à supposer même qu'il puisse le faire sans risques prohibitifs, cela ne ferait encore que déplacer le problème pour les jeunes gens. Seront-ils disposés à dénaturer par l'usage de préservatifs la nature spontanée du jeu amoureux auxquels ils aspirent, ou (dans le cas de "la pilule") à prendre le risque d'effets secondaires inconnus pour la jeune fille ? Et si oui, sont-ils prêts l'un et l'autre à assumer les conséquences d'une aventure amoureuse qu'ils croient peut-être "gratuite" (comme nous tous si souvent avons tendance à nous l'imaginer pour nos propres aventures...), sans se douter qu'ils jouent avec une force très puissante, et qu'eux-mêmes ni personne ne pourrait dire jusqu'où elle va les mener.

Anticonceptionnels ou pas, à mesure que l'enfant approche de l'état adulte, la passion aura tendance à prendre la relève de la simple curiosité et du jeu, et de plus en plus se pose au jeune être la question toujours délicate, toujours différente d'un cas à l'autre, de la suite à donner aux sollicitations du désir sexuel, ou du cours qu'on entend lui donner (dans la mesure où on peut lui fixer un "cours"). Suivant les cas, on peut errer par excès de retenue, ou par excès d'acquiescement au désir. Et, certes, il est naturel et nécessaire de faire ses erreurs, pour faire son apprentissage. Mais pour pouvoir apprendre par ses erreurs, encore faut-il discerner qu'il y a problème, et matière à exercer son discernement. La magnifique percée accomplie par Neill comme éducateur, c'est d'avoir compris et démontré que chez les enfants encore jeunes (*), la question d'un

(*) Je pense que cette ligne de conduite de Neill est la seule indiquée jusque vers l'âge de douze ou treize ans, plus précisément jusqu'à la puberté. A ce moment il se produit un virage important dans la relation de l'adolescent à sa sexualité, en relation sûrement avec la faculté nouvellement apparue de procréer, et avec les responsabilités que cela implique (que celles-ci soient réalisées consciemment, ou non). C'est alors que l'attitude pédagogique de Neill, même au seul plan de la sexualité, me paraît insuffisante, et qu'au contraire celle de Carpenter, et surtout l'esprit qui l'anime, devient une nécessité.

contrôle ou d'une "retenue" du sexe (sans même parler de répression) était une fausse question, qu'il n'y avait "qu'à laisser courir", les laisser à eux-mêmes (en se bornant seulement à les informer au besoin). Mais on dirait que son message aux adolescents n'aille pas plus loin que : si vous pouvez prendre du plaisir les uns avec les autres sans faire fermer mon école (qu'à Dieu ne plaise !) et sans vous mettre trop à dos vos familles respectives, voire le monde entier, allez-y gaiement et sans y penser à deux fois ! Comme s'il ignorait que chez la personne adulte ou approchant de l'âge adulte (tout comme chez lui-même, Neill), la relation à la puissante pulsion du sexe met en jeu de façon délicate et essentielle sa responsabilité et ses facultés de discernement ; ou comme s'il tenait à tout prix à ne rien faire pour dissiper une telle ignorance chez ses élèves. C'est ici que Carpenter fait preuve d'une compréhension mieux ajustée et plus profonde des besoins de l'adolescent, appelé à faire l'apprentissage d'un type de responsabilité et de discernement auxquels rien dans la société ambiante (ni même dans la célèbre "libre école de Summerhill" !) ne le préparera jamais.

Je retrouve ici, mais sous un éclairage nouveau et inattendu, un certain propos délibéré chez Neill, dont j'avais déjà fait le constat précédemment (*) : celui d'ignorer coûte que coûte, même auprès de l'enfant grandissant, ce qu'on pourrait appeler la "dimension spirituelle" de l'existence humaine, et l'aspect "spirituel" d'innombrables questions auxquelles cet enfant ou cet adolescent ne pourra manquer d'être confronté. Sans doute, ce propos délibéré est une retombée de l'aversion de Neill pour le discours moralisateur, ce discours qui avait empoisonné son enfance, hantée par l'idée du péché et de l'enfer. L'extraordinaire percée accomplie par lui a été sans doute, entre autres, une salutaire réaction de révolte tardive contre un tel discours, et contre la haine et la peur du sexe qui l'anime et qu'il perpétue.

Quant à Carpenter, qui n'a pas non plus été épargné par les méfaits du discours moralisateur, sa "réaction" a emprunté des voies très différentes et plus "douces" (**). Il n'est pas plus porté que Neill lui-même à ce genre de discours. Mais il ne devient pas pour autant victime d'une phobie, qui irait jusqu'à ignorer

(*) Dans les trois sections consécutives n°s 93-95, et surtout dans les deux dernières "Neill et le bombardier - ou le bonheur-à-gogo et l' a u t r e dimension" et "Summerhill - ou l'étuve et le grand large...".

(**) On sent très nettement dans les personnes de Carpenter et de Neill, magnifiquement équilibrées l'une comme l'autre, une prédominance (ou "ton de base") y i n chez Carpenter, et y a n g chez Neill. Dans son autobiographie (cf. "Selected Writings", page 80) Carpenter écrit à son propre sujet :

" Je n'étais jamais un enfant hardi ou turbulent. Timide et sensible, mon esprit était regrettamment dépourvue de l'inestimable vertu de révolte. Je souffrais, et étais assez stupide pour me croire dans mon tort."

ou à nier la réalité dont le discours se réclame par imposture et en la contre-faisant : cette réalité que j'appelle "spirituelle" (*). C'est par cet "awareness" surtout, par cette vive perception d'un aspect crucial des choses que le monde entier a tendance à ignorer ou à méconnaître (et dans les milieux dits "religieux" tout autant qu'ailleurs) - c'est par là que Carpenter est en mesure d'enseigner à l'homme d'aujourd'hui des choses vitales pour notre compréhension de nous-mêmes, y compris sur le sujet crucial de notre relation au sexe ; des choses qu'aucun autre homme n'a peut-être mieux comprises et n'a mieux exprimées que lui.

(¹⁰¹) L'affection dans l'éducation, c'est la révolution...

(5 et 6 décembre) (**) Finalement, cette "énumération laconique" que je me proposais de faire en courant, sur certains points qui m'ont paru importants dans la pensée de Edward Carpenter sur le sexe, est devenue une sorte de "B.A.Ba du sexe" en cinq chapitres, s'étendant sur trois jours et sur vingt pages bien tassés. Et encore, il y a un de ces "points" qui a passé à l'as, et qui tenait pourtant assez à coeur à Carpenter pour lui consacrer un chapitre entier d'une douzaine de pages, dans son livre amplement cité "Love's Coming of Age" ("Quand l'Amour atteint l'âge de majorité"). C'est l'avant-dernier chapitre du livre, "Sur l'affection dans l'éducation". Il se trouve dans la deuxième partie du livre, ayant nom "Le sexe intermédiaire" (ou "le troisième sexe"), et il est placé entre les deux chapitres "L'attachement uranien" et "La place de l'uranien dans la société" (***)).

(*) Carpenter, comme ses aînés Whitman et Bucke, n'utilise guère le terme "spirituel", qui avait sans doute mauvaise presse au siècle dernier, en dehors des milieux religieux. (De nos jours, c'est le cas dans de nombreux milieux encore, et notamment dans les milieux scientifiques.) On avait tendance à parler plutôt de la "nature morale" de l'homme, au lieu de sa "nature spirituelle". Mais aujourd'hui, le terme "moral" me paraît encore plus usé et discrédité que le terme "spirituel". Je ne connais en français d'équivalent d'aucun de ces deux termes, et ce qu'ils expriment ne peut et ne doit être évacué de la vie humaine. Ils ne sont d'ailleurs nullement synonymes : le "moral" est un aspect, parmi une infinité d'autres, du "spirituel".

(**) Suite de la note précédente "Le B.A.Ba du sexe (en cinq couplets)".

(***) Titres en anglais "The homogenous Attachment" et "The Place of the Uranian in Society". Le terme "homogène" (dans "attachement homogène", "amour homogène" etc) est l'euphémisme généralement utilisé par Whitman (mais non inventé par lui) pour "homosexuel". Je n'ai pas trouvé l'expression "uranien" dans les textes de Whitman que j'ai eus sous les yeux.

Ce n'est certainement pas par hasard que Carpenter a choisi ce contexte fortement "uranien" pour placer sa réflexion sur le thème souvent négligé, voire banni ou même honni (et surtout en Angleterre au siècle dernier) du rôle de l'affection dans l'éducation. C'était une façon de "mettre les pieds dans le plat" sans trop s'en donner l'air. En tous cas, c'est un fait indéniable et d'observation courante (et que Neill lui aussi n'a pas manqué de noter dans son école pas comme les autres), que les amitiés électives qui se nouent à l'école et qui souvent, par la suite, accompagnent l'âge adulte pendant une vie entière, lient avant tout un garçon à un garçon, une fille à une fille. C'est à partir de l'âge de la puberté surtout que les garçons commencent à s'intéresser aux filles, et vice-versa. Les amitiés plus ou moins amoureuses qui se font et se défont alors ont le plus souvent un caractère plus contingent, et moins personnel, moins inconditionnel et confiant sans réserve, moins durable aussi que les fortes amitiés nouées avec des enfants du même sexe dès avant l'âge de puberté. Du temps de Carpenter, c'était plutôt la règle que parents et éducateurs s'alarment d'une telle amitié, surtout entre deux garçons et quand, de plus, celle-ci s'extériorisait par des marques de tendresse au niveau du corps. Il semblerait que tout au moins dans le genre de milieux aisés dans lequel Carpenter avait été élevé, de tels attachements plus ou moins passionnés entre deux garçons ou entre deux filles (pour lesquelles c'était d'ailleurs plus aisément toléré), était chose assez fréquente. Je présume que c'était là une compensation à une éducation beaucoup plus répressive encore et affectivement exsangue, dans l'Angleterre puritaine du siècle dernier, que celle à laquelle nous sommes habitués à présent. Sûrement, quand un enfant cherche auprès d'autres enfants la satisfaction du besoin spontané et vital de recevoir et de donner de la tendresse, c'est qu'il est sevré affectivement dans sa relation aux adultes les plus proches. C'était visiblement le cas pour Carpenter lui-même, et sûrement aussi pour la grande plupart de ses camarades à l'école. La chose étonnante, c'est qu'il ne le dise jamais ni même ne le laisse entendre. Il y a dû y avoir là un "blanc" dans sa perception d'une réalité toute proche, signe de son refus à admettre que ses parents aient pu à tel point faillir à l'essentiel de ce dont lui, leur enfant, avait eu besoin (et dont il a réussi pourtant en fin de compte, mais combien douloureusement ! à se passer...) (*).

(*) Dans tout le livre "Love's Coming of Age", alors que Carpenter réfère à l'occasion à ses souvenirs d'écolier, il n'y a aucune allusion à sa vie familiale - comme si celle-ci était délibérément gommée. Et chose encore plus frappante, dans tout le chapitre sur "l'affection dans l'éducation", il n'est jamais fait allusion à l'affection qui pourrait ou devrait peut-être régner dans la famille, où s'accomplit après tout la toute première phase, et la plus essentielle, de "l'éducation" ; mais toujours et exclusivement des affections

nouées à l'écologie. Dans les quelques pages de l'autobiographie de Carpenter, "My Days and Dreams", incluses dans les "Selected Writings", Carpenter est plus loquace sur les conditions familiales qui ont entouré son enfance. Dès la première page (loc. cit. page 79), tout en assurant que ses parents étaient "les meilleures personnes du monde", il écrit que tout en étant comblé de toutes les superfluités de la vie dans une famille aisée,

"... malgré tout, chez moi, je ne me suis jamais senti réellement chez moi. Peut-être étais-je exagérément susceptible ; toujours est-il que je me sentais un étranger, un rejeté, un échec, et un objet de risée.

... Je haïssais cette vie, je m'y sentais misérable - les choses conventionnelles dont le coeur est absent, les sottises observances - mais je n'aurais jamais imaginé, il ne m'est jamais venu à l'esprit, qu'il pouvait exister une autre vie. D'être poursuivi par la peur des apparences - ce que les gens diraient sur la façon dont on s'habillait ou dont on s'exprimait - d'être toujours dans la crainte de commettre des transgressions involontaires d'invisibles règles - voilà ce qui dans mon enfance paraissait être la condition normale de l'existence ; à tel point que je n'aurais jamais rêvé en échapper. Je priais Dieu seulement que le temps vienne quand la grâce me serait donnée de passer sans reproche. Timide et sensible, mon esprit manquait regrettablement de l'inestimable vertu de révolte. Je souffrais et étais assez stupide pour me croire dans mon tort."

Dans ma propre expérience de l'école, une telle note de tendresse, ou d'attirance au niveau du corps, me semble avoir été très exceptionnelle entre garçons (mais sûrement pas entre les filles). Neill non plus n'a apparemment pas eu l'occasion de rien observer de tel à Summerhill. Cela va dans le sens de l'impression de tantôt, que c'est le caractère particulièrement répressif et affectivement stérile du milieu familial et social qui serait surtout cause pour une telle note tendre ou charnelle dans l'attachement mutuel entre deux garçons, alors qu'entre filles ce serait une chose assez commune en dehors même de toute pression psychique.

Mais s'il est juste de voir l'affectivité dans l'être humain comme une des manifestations "sublimées" immédiates de la pulsion du sexe, on doit bien admettre que toute vraie affection qui lie deux êtres, même en l'absence de tout signe d'une tendresse au corps consciente et exprimée, est une manifestation de la pulsion ; et du même coup, que toute affection entre deux êtres de même sexe : entre deux garçons ou deux filles, ou entre deux hommes ou deux femmes, ou entre un enfant et un adulte du même sexe - que dans tous ces cas également, tout comme dans l'affection entre deux êtres de sexe opposé, la pulsion du sexe est secrètement agissante, que cette affection est donc d'essence "homosexuelle" ; et ceci même dans les cas (certes de très loin les plus nombreux) où cette relation ne s'accompagne chez l'un ni chez l'autre de la moindre trace de pensée ou de désir conscients (ni même peut-être inconscients) qu'on appellerait "sexuels". C'est

bien ce que me suggèrent mes propres rêves, et je ne doute pas que tout psychanalyste expérimenté, et qui de plus a dépassé dans sa propre personne les peurs habituelles devant les réalités du sexe, confirmera cette façon de voir. Aussi la façon étrangement audacieuse de Carpenter de situer son thème, à la limite (pourrait-on penser) de la provocation gratuite, ou due peut-être à un souci mal placé de plaider la cause des "uraniens" et du "fait uranien", n'est-elle nullement provocation ni maladresse involontaire, mais correspond-t-elle à une intuition juste et profonde, bien en avance sur son temps. Et il fallait assurément un rare courage pour affirmer cette intuition de façon aussi flagrante, en des temps qui (à dire le moins) n'y encourageaient guère. Mais il est à craindre que cette façon tacite de présenter le sujet n'a pas dû précisément en faciliter l'audience...

Dès les premières lignes et à travers tout le chapitre, Carpenter insiste sur le rôle irremplaçable de l'affection dans l'éducation, et tout particulièrement sur celui des amitiés affectueuses, voire passionnées, que ce soit entre deux enfants, ou entre un enfant et un éducateur (*). Il écrit à ce propos ("Selected Writings", page 227) :

" Nous avons donc dans l'éducation en général, il me semble (et qu'il s'agisse de garçons ou de filles), affaire à deux grands courants qui ne peuvent être ignorés, mais qui devraient certainement être reconnus avec candeur et dirigés dans la bonne direction. L'un de ces courants est celui de l'amitié. L'autre est celui de la curiosité du jeune être au sujet du sexe."

Comme nous l'avons déjà dit, Carpenter reconnaît que cette curiosité est parfaitement légitime et doit être satisfaite. Elle ne découle nullement de quelque désir équivoque et obsessionnel de "faire comme les grands" en se livrant à une activité sexuelle (prématurée, et comme telle préjudiciable au développement de l'enfant) - au contraire, ce sont les obstacles mis à cette curiosité qui dénaturent et dévoient celle-ci. Normalement, le désir proprement sexuel n'apparaît que vers l'âge de la puberté, sans pour autant prendre alors le caractère obsessionnel habituel, suscité par l'attitude ambiguë du milieu ambiant vis-à-vis du sexe. Avant cet âge, et dans une large mesure même après cet âge encore, l'expression spontanée et naturelle de la force du sexe chez le jeune enfant et chez l'adolescent se trouve naturellement canalisée dans le premier des deux "courants" que nous signale Carpenter, celui de l'affection et de l'amitié ; amitié soit

(*) Il s'agit toujours de l'attachement affectif d'un enfant à un maître ou à une maîtresse à l'école. Le cas de l'attachement d'un enfant à sa mère ou à son père n'est nulle part évoqué...

entre deux enfants à peu près du même âge, soit entre un enfant et un autre nettement plus âgé, faisant alors figure de modèle et d'aîné, soit enfin et plus rarement, entre un enfant et un adulte (*). A cet égard, il est remarquable que l'activité sexuelle proprement dite, et plus particulièrement la copulation et la procréation, soient rejetés chez l'homme à un âge beaucoup plus avancé que chez aucune espèce animale. Il y a là sûrement une "intention" (de "la Nature", ou du "Créateur"...) de faire servir l'énergie sexuelle, jusqu'à un âge relativement avancé, exclusivement au développement des facultés affectives de la psyché. Celles-ci appartiennent à un niveau de l'existence supérieur à celui de la sexualité brute, et chez les différentes espèces animales, elles restent confinées à un stade incomparablement plus fruste que chez l'homme.

Parlant d'une activité sexuelle prématurée chez l'enfant, Carpenter écrit (deux alinéas plus haut que le passage qu'on vient de citer, page 227) :

" Et de plus, cela [l'habitude de telles activités précoces] signifie un arrêt de la capacité d'affection. Je crois que l'affection, l'attachement - que ce soit vers un des sexes ou vers l'autre - jaillit normalement dans le jeune esprit sous une forme tout à fait diffuse, idéale, émotive - une sorte de langage et d'émerveillement comme devant une chose divine (**) - sans qu'il n'y ait de pensée bien définie ou une nette conscience du sexe. Le sentiment s'étend et emplit, telle une marée montante, les moindres interstices de la nature émotionnelle et spirituelle ; et le plus longtemps est remis (dans des limites raisonnables bien sûr) le moment où ce sentiment se déverse nettement vers le sexe, et plus longtemps aussi se poursuit cette période de croissance et de développement émotionnels, et plus grande est la finesse et la carrure et la force du caractère qui en résultent. Toute notre expérience montre qu'un déversement trop précoce vers le sexe dévalue et affaiblit la capacité affective." (***)

(*) Voir précédente note de b. de p.

(**) Cette idéalisation éthérée et divinisante de l'être aimé me paraît typique pour une affection qui a été exposée à une répression plus ou moins sévère, et n'a pu s'exprimer spontanément vis-à-vis des êtres familiers de l'entourage.

(***) Il est exagéré de dire, comme le fait Carpenter, qu'une activité sexuelle précoce, même dérégulée et excessive, signifie un "arrêt" pur et simple dans le développement de l'enfant, et notamment dans sa capacité d'affection. A cela près, tout ce qui m'est connu à ce sujet, par expérience, par observation ou par le témoignage de tiers, va entièrement dans le sens des observations de Carpenter dans le passage cité. J'y inclus aussi la dernière phrase assez péremptoire, à condition seulement d'y préciser qu'il s'agit d'un "déversement vers le sexe" qui prendrait

des proportions excessives, et non pas de toute trace d'activité sexuelle chez l'enfant (notamment la plus commune de toutes qu'est la "satisfaction solitaire"). Si donc il y a lieu de faire une réserve, c'est seulement que dans cette question délicate et épineuse entre toutes de l'attitude de l'adulte vis-à-vis de la sexualité de l'enfant, Carpenter n'a pas su nuancer sa pensée, sans se laisser bousculer par les préjugés universellement admis.

Dans son autobiographie, Gandhi fait des observations toutes similaires, allant cette fois à l'encontre d'usages bien établis en Inde dans les milieux dont il était issu : il constate l'effet désastreux de mariages d'enfants et d'une vie conjugale à un âge trop précoce, où la formation de la personnalité n'est pas achevée. Il est évident que ces constatations ne doivent rien à une quelconque pruderie sur la question du sexe.

J'ai eu les confidences de la maman d'une fillette de trois ou quatre ans, qui sans y voir malice, a fait participer la petite aux jeux amoureux avec son amant. Comme c'était prévisible, les effets ont été désastreux, et la mère s'est dépêché de couper court à de telles fantaisies érotiques. Heureusement (pour autant que je sache) elles n'ont pas laissé de séquelles visibles. Cela devrait être une règle absolue dans le "B.A.Ba du sexe" d'un adulte, de ne se laisser en aucun cas entraîner dans un jeu sexuel avec un enfant. (Quant à ce qui se passe dans nos rêves, c'est une autre histoire, et nous n'avons pas à nous en formaliser ni à nous en effrayer...) Par contre, il me paraît important que les parents n'hésitent pas à se montrer nus devant leurs enfants chaque fois que l'occasion se présente. L'attitude inverse, signe d'inhibitions invétérées devant la nudité (encore quasi-universelles de nos jours), ne manquerait pas de communiquer aux enfants ces mêmes inhibitions. Eduquer ces enfants, c'est aussi et surtout se ré-éduquer soi-même...

Pour en revenir aux graves inconvénients d'une activité sexuelle précoce excessive, Neill, quant à lui, passe entièrement sous silence cet aspect des choses que Carpenter souligne avec raison. (Mais en lui accordant un poids trop absolu et en croyant pouvoir en tirer une justification pour certaines attitudes répressives traditionnelles.) Il est vrai que pour les enfants avant l'âge de la puberté, le problème ne se pose pas en "régime de liberté" comme celui de Summerhill : l'activité sexuelle de l'enfant, quand une telle activité il y a, est alors autorégulatrice et n'interfère pas avec son développement. Mais je doute fort qu'il en soit encore de même après la puberté. Après tout, et à en juger d'après mon expérience personnelle, même parmi nous les adultes et même parmi les plus "affranchis", la question de la nécessaire retenue ne pose-t-elle parfois problème ?

Ceci clairement posé, Carpenter souligne que toute répression exercée à l'encontre de ce "courant affection" dans la vie de l'enfant, répression souvent motivée (surtout de son temps et dans les milieux dont il était issu) par une crainte obsessionnelle du sexe, tend à contraindre l'énergie sexuelle à se rabattre prématurément sur le niveau plus fruste d'une activité sexuelle proprement dite, clandestine bien sûre et entâchée dès lors de toutes les connotations ordurières et honteuses que cela implique. Et une fois acculée dans ce réduit obscur des satisfactions occultes prises à la dérobée, la force du sexe résiste à toute tentative coercitive, si violente soit-elle, pour l'en déloger ! Carpenter évoque à mi-mots, mais assez clairement pourtant pour celui qui sait lire, l'état des

mœurs et des mentalités parmi les enfants dans les internats de son temps (*). Voilà l'"envers"-pourriture du pur "endroit" de l'austère médaille puritaine ! A méditer...

Par ce que j'ai pu entrevoir comme élève externe dans un lycée français à Mende, au début des années quarante, il ne semble pas que dans le siècle qui s'était écoulé depuis l'enfance de Carpenter, et en passant la Manche de la sévère Angleterre puritaine vers la douce France, réputée gauloise et grivoise, les choses aient beaucoup changé.

En tous cas, Carpenter réalise parfaitement que c'est la répression sexuelle qui crée chez l'enfant le penchant plus ou moins obsessionnel pour des activités sexuelles prématurées (**), préjudiciables à sa relation au sexe comme à son développement corporel et affectif. Peut-être a-t-il été le premier à mettre en évidence la r e l a t i o n r é e l l e entre répression et "vice", relation qui se trouve retournée sens dessus-dessous par le cliché universellement reçu qui veut que ce soit ledit "vice" (plus ou moins congénital faut-il croire, par la vertu sans doute du providentiel "péché originel"...) qui appelle et rend nécessaire la répression, laquelle est censée l'extirper (et n'y parvient jamais...).

Il est vrai que Carpenter ne met en cause la répression que pour autant qu'elle s'attaque à l'un ou l'autre des deux courants de la sexualité enfantine qu'il considère comme "licites" : la curiosité naturelle de l'enfant pour les choses du sexe (***) , et les voies spontanées de l'affection et de la tendresse.

(*) Carpenter n'a d'ailleurs jamais été interne à l'école, pas plus que moi, près d'un siècle plus tard. Mais même comme ça, ce qu'on entrevoit a déjà de quoi édifier...

(**) C'est en tous cas de loin la cause principale, dans presque tous les cas. Il faut pourtant ajouter que de nos jours, avec l'invasion de la famille par les médias, il s'y ajoute la stimulation de l'imagination sexuelle de l'enfant par l'érotisme de pacotille que les médias transportent à hautes doses, avec l'inévitable amalgame du sexe avec la violence. Aussi longtemps que dans l'entourage de l'enfant la sexualité des adultes sera factice et malsaine, réprimée d'un côté et sur-gavée de l'autre, il n'y a guère d'espoir que l'enfant lui-même développe une relation saine au sexe. Enfin, je mets à part le cas (comme celui signalé dans une précédente note de b. de p.) où les adultes dans l'entourage de l'enfant y mettent du leur pour stimuler délibérément son imagination érotique, ou aillent même jusqu'à le pousser à une activité sexuelle précoce. A ce sujet, il est sûrement judicieux que les parents, sans faire un mystère redoutable de leurs rapports, évitent de laisser leur enfant assister à leurs ébats conjugaux. Les enfants comprennent parfaitement qu'il y a des choses qu'on aime faire sans témoins. Pour autant que je sache, dans toutes les cultures sans exception (y compris dans celles qui laissent toute licence aux enfants d'avoir entre eux des jeux sexuels s'il leur prend fantaisie), il est d'usage que les enfants n'assistent pas aux activités sexuelles des adultes.

(***) Je crois que ce serait une erreur de voir dans cette "curiosité naturelle", quand elle n'est pas contrée, une connotation "sexuelle". L'enfant s'intéresse à son sexe, et à celui des membres de son entourage, ni plus ni moins qu'aux autres parties du corps et à leurs fonctions. Une fois sa curiosité satisfaite, il passe à d'autres sujets, sans aucune velléité à s'y fixer.

Comme tous les hommes de son temps, il est resté prisonnier de préjugés millénaires, en admettant qu'il était nécessaire qu'au besoin l'éducateur veille (avec bienveillance et tact, c'est une chose entendue) à la continence sexuelle et à la "tenue" idoine des enfants préposés à ses soins (*). A cet égard lui aussi, Carpenter, en est donc resté, à peu de choses près, au stade du sempiternel "touche pas au zizi !". Il faudra attendre Neill, vingt ou trente ans plus tard, pour voir apparaître enfin la vision profonde et hardie qui aille au delà - et, ceci fait, qui traduise la compréhension nouvelle en a c t e .

Voici les lignes par lesquelles Carpenter conclut son chapitre sur l'affection dans l'éducation (loc. cit. page 233) :

" De toutes façons, plus j'y pense, et le plus clairement il m'apparaît qu'une saine affection doit finalement être la base de l'éducation, et que de le reconnaître sera la seule issue pour sortir de la situation difficile de l'école d'aujourd'hui. Il est vrai qu'un tel changement révolutionnerait notre système scolaire ; mais il faudra bien y arriver pourtant, et cela viendra sûrement dans la foulée avec d'autres changements qui auront lieu dans la société globalement."

Ce n'est sûrement pas Neill qui contesterait que l'affection doit être à la

(*) Ainsi, à la page 227 déjà deux fois citée, Carpenter cite en exemple les anciens grecs "avec leur merveilleux instinct pour ce qui convient", qui

" alors qu'ils encourageaient l'amitié, comme nous avons vu, insistaient beaucoup sur la pudeur dans le jeune âge - les gardiens et les instructeurs de tout garçon bien-né étant spécialement préposé à veiller sur la tempérance de ses habitudes et ses manières."

On est étonné tout au long de cette page, de voir Carpenter briser vaillamment des lances pour prouver par A plus B et par la psychologie et par l'histoire que les "mauvaises habitudes" etc sont à déconseiller, ce dont tout le monde a toujours été convaincu de tout temps et sans en demander tant ! (Sauf tout au plus au moment précis où "Monsieur tout le monde" se livre lui-même aux dites mauvaises habitudes...) A la page suivante, dans une belle envolée tactique (reculer pour mieux sauter !), il se laisse même entraîner jusqu'à s'écrier :

" Les maîtres mènent la guerre contre l'incontinence, e t i l s o n t r a i s o n d e l e f a i r e . Mais comment la mènent-ils ?..." (C'est moi qui souligne).

(Et d'enchaîner en disant qu'ils s'en prennent à l'affection véritable, qu'ils confondent avec "ce qu'ils condamnent"...). Sûrement, dans ces passages, Carpenter est tout heureux, pour une fois, d'être à peu près d'accord avec l'opinion générale, et il en profite pour pouvoir enfin (comme je le disais précédemment) "jeter du lest", et ce faisant s'en donner à coeur joie pendant une page ou même deux - avant de reprendre sa route solitaire, "cavalier seul" parmi des aveugles et des éclopés...

base d'une éducation saine (*). A cela près que dans son esprit, il s'agirait sûrement beaucoup plus de la capacité d'affection, ou plus exactement d'amour (¹⁰²), de l'éducateur (ou du parent) vis-à-vis de l'enfant, que du déploiement de l'affectivité de l'enfant dans sa relation aux autres enfants et aux maîtres, et plus généralement, aux enfants et aux adultes dans son entourage quotidien. Mais l'un et l'autre sont étroitement liés : c'est dans l'enfant qui se sait aimé que l'affectivité se développe sans problèmes et vigoureusement. Tel est le cas tout au moins quand l'amour qu'il reçoit mérite pleinement ce nom, quand c'est l'amour qui fait confiance à l'enfant, et est animé d'un respect délicat et clairvoyant de sa liberté.

Pour ce qui est du changement "révolutionnaire" dans les écoles, que Carpenter prédit et appelle de ses vœux, nous en sommes aujourd'hui, un siècle après, pratiquement aussi éloignés que jamais. Si ce n'est que depuis lors il y a eu quand même quelques expériences pédagogiques novatrices, isolées certes mais porteuses de promesses, parmi lesquelles celle de Neill m'apparaît comme la plus radicalement révolutionnaire (**).

Sans doute fallait-il d'abord que des pionniers hardis et obstinés poursuivent chacun envers et contre tous leurs missions solitaires, pour que s'accomplisse peu à peu, à longueur de générations, une lente et tenace préparation des esprits, lourds du poids de préjugés et d'habitudes millénaires. Semailles ardues, semailles héroïques, sur le sol dur et ingrat des conformismes figés et des vieilles peurs ! Semailles qui, à des yeux "réalistes" sans plus, paraîtraient sans espoir et perdues sans retour, englouties sous les pas du semeur par les sables arides d'un siècle qui se désagrège. Et pourtant, semailles appelées à lever, et bien plus tôt, à présent que l'Heure approche, que les plus fous d'entre nous n'auraient naguère osé l'espérer ! Semailles d'espérance, oui, lourdes et pleines de l'amour des hommes qui les ont portées longuement et jetées - elles germeront et lèveront et nourriront de leur abondance les nouvelles et allègres semailles de demain - quand la grande Ondée de Dieu, se déversant en trombe du ciel sur une terre trempée, sera venue les féconder.

(*) Mais il y joindrait sûrement, comme "base" plus fondamentale encore, la liberté. Et dans l'éducation de l'enfant avant l'âge de la puberté, la vision de Neill de la liberté de l'enfant est plus profonde et plus pénétrante que celle de Carpenter. Par contre pour l'adolescent à partir de l'âge de la puberté, je pense que c'est l'inverse.

(**) Je renvoie aux notes N°s 103-107 sur l'oeuvre pédagogique de Félix Carrasquer, pour une expérience d'écoles autogérées tout à fait remarquable et restée unique de son genre, qui eût lieu avant et pendant la révolution espagnole 1936-38.

(¹⁰²) Phares dans la nuit - ou l'attachement et la liberté

(6 janvier) (*) Cette différence que je signale entre "affection" et "amour" n'a rien d'académique. L'affection dont parle Carpenter est, dans son esprit, plus ou moins synonyme d'"attachement", et il utilise les deux termes indifféremment. Dans le nuage de connotations dont ce mot s'entoure sous la plume de Carpenter, on sent une passion sous-jacente, une exclusive, pour ne pas dire une certaine possessivité inconsciente (**), allant de pair avec un dévouement plus ou moins illimité. Un tel attachement, quand il a lieu entre élève et maître, n'est pas nécessairement un bien, et surtout quand il y a plusieurs élèves, voire toute une classe comme c'est généralement le cas, à se partager l'attention du maître. Carpenter n'effleure cette difficulté qu'une fois en passant et par périphrase, sans s'y arrêter. Elle mériterait pourtant d'être examinée avec le plus grand soin. Je n'ai guère de doute que si Neill avait eu ce genre d'attachement-affection vis-à-vis de certains des élèves de Summerhill, son école n'aurait pas fait long feu, ou du moins que ça aurait vite tourné au panier à crabes. Pour pouvoir faire son oeuvre, il fallait que Neill soit t o t a l e m e n t l i b r e par rapport aux enfants de Summerhill. Une telle liberté fait partie de l'amour plénier auquel je faisais allusion, et elle exclut l'"attachement" si cher à Carpenter. Et seul l'être libre a pouvoir de libérer. L'affection peut soulager, elle peut même nourrir, mais elle ne libère pas.

Comme peu d'autres hommes, je crois, Carpenter a eu ou a acquis dans sa vie, par la Grâce et par un travail d'approfondissement patient, ardu, intense, les m o y e n s pour être libre. Et pourtant, il a fait le choix conscient et clairement exprimé de mettre l'affection-attachement au centre de sa vie, de vivre une

(*) Voir signe de renvoi à la présente note dans la note précédente "L'affection dans l'éducation, c'est la révolution", page N 421.

(**) A ce propos, je signale que j'ai appris avec étonnement, en lisant l'introduction par Noël Greig au volume d'Oeuvres Choisies de Carpenter, que dans la relation de Carpenter à certains de ses amis, il a souffert (selon sa propre expression) d'"horribles spasmes de jalousie" (cf. loc. cit. pages 42-43). Noël Greig réfère à des lettres de 1887, quand Carpenter est en pleine maturité (il a alors 43 ans), après son illumination et quatre ans après la publication de "Vers la Démocratie" (qu'il considérait comme son oeuvre maîtresse). Cela illustre à quel point l'approfondissement intérieur et les états de grâce par lesquels nous pouvons passer, n'éliminent pas pour autant tous les mécanismes psychiques qui se sont formés en nous dans nos jeunes années. La plupart resteront partie intégrante de la structure du moi pendant la vie entière, et ne sont désamorçés et comme effacés qu'en certains moments privilégiés. Il nous faut "faire avec", les assumer - ce qui implique aussi : les reconnaître pour ce qu'ils sont, et ne pas nous complaire dans le rôle d'une "perfection" factice. (Rôle dans lequel plus d'un "grand spirituel" est tombé, toutes bannières déployées, sans jamais y voir que du feu !)

vie d'attachement. Choix étrange, qui lui était dicté assurément (je n'ai à ce sujet aucun doute) par ce qu'il était intimement, par ce qu'il sentait qu'il d e v a i t vivre, dans la fidélité à lui-même. Car sa vie elle-même, autant et plus encore que son oeuvre écrite, devait exprimer le message qu'il portait, être la substance de sa mission. Peut-être le coeur de sa mission, c'était de vivre dans une grandeur intérieure irrécusable, avec un rayonnement sensible à tous, un attachement humain pleinement assumé, et qui (à cause de son caractère "uranien" sortant des normes admises) devait passer pour honteux aux yeux de la quasi-totalité de ses contemporains. C'était ç a peut-être, avant toute autre chose, les semailles auxquelles il s'est senti appelé (*).

Sa voie, assurément, était totalement différente de celle de Neill. Chacun de ces deux hommes, en suivant son propre chemin à travers la nuit de nos ignorances, projetait devant lui son propre faisceau de lumière, tel le phare puissant d'une voiture dans la nuit. Quoi d'étonnant que les faisceaux soient différents, qu'ils n'éclairent pas les mêmes choses, ni ne fournissent le même éclairage là où ils se croisent. Le faisceau de Carpenter m'apparaît ouvrir un champ plus vaste et s'étendre plus loin en avant dans la nuit de l'inconnu, celui de Neill être plus ramassé et plus compact, et par là-même moins diffus et plus perçant. Ce qui est sûr, c'est que chacun de ces deux hommes découvre et éclaire des espaces vierges, que l'oeil d'aucun autre n'avait avant lui explorés.

(¹⁰³) Félix Carrasquer (1) : éclosion d'une mission

(7-17 janvier) (**) Depuis la suite de notes sur Neill et sur Summerhill (du 2 au 11 décembre), je me propose de donner un aperçu sur l'oeuvre pédagogique de mon

(*) (7 janvier) On se rappellera aussi que c'est bien l'affection des siens, et par la suite celle des amis qu'il admirait intensément et avec un dévouement passionné, qui lui a le plus cruellement manqué tout au long de son enfance et jusque loin avant dans son âge adulte - jusque vers l'âge de trente ans. Aussi n'est-il pas étonnant que le reste de sa vie n'ai pas été de trop pour combler un besoin si intense et resté si longtemps inassouvi.

(**) (17 janvier) Les cinq notes qui suivent donnent un aperçu sur l'oeuvre pédagogique de Félix Carrasquer. Après l'écriture au brouillon d'un premier jet de ces notes le 7 et 8 janvier, j'ai eu un certain nombre de précisions supplémentaires au cours de deux longues conversations téléphoniques avec Félix, le 9 et le 11. Cela m'a amené à revoir et à étoffer assez considérablement, en deux ou trois mouvements différents, les notes originelles. Aussi, exceptionnellement, ne m'a-t-il pas paru possible de dater séparément chacune de ces cinq notes.

ami Félix Carrasquer. Comme je n'ai pas les documents sous la main et que ma mémoire est défaillante, j'attendais seulement qu'il me réponde à certaines questions au sujet de ses deux expériences d'écoles autogérées en Espagne. Voilà enfin qui est chose faite !

Félix et sa femme Mati sont des amis de très longue date, et des "amis de famille" ce qui plus est. J'ai fait leur connaissance en 1960, il y a donc près de trente ans. Félix était sorti de prison depuis peu, où il avait passé douze ans, entre 1946 et février 1959. Il avait été arrêté en 1946 à Barcelone pour activité politique clandestine, alors qu'il participait à une tentative de réorganisation de la CNT (*). Lui et Mati sont des anarchistes, et leur activité pédagogique a été inséparable de leur engagement politique militant. Après l'échec de la révolution espagnole et la débâcle des forces anarchistes et républicaines fin 1938, début 1939, Félix se réfugia en France en février 1939, où il partagea le sort de centaines de milliers de réfugiés politiques espagnols, ramassés comme des malfaiteurs et parqués dans des camps de concentration de fortune, mis sur pied en toute hâte par le gouvernement français dit "du Front Populaire". Félix passa quatre ans au camp de Noë. (Mon père y avait fait un séjour, avant d'en être déporté par les allemands en 1942 et tué à Auschwitz...) Il réussit à s'en évader en Octobre 1943. Ce n'était pas un mince exploit : à ce moment il était déjà aveugle, depuis dix ans (**). Il réussit pourtant à rentrer clandestinement en Espagne au mois de Mai 1944, pour un impensable travail politique clandestin qu'il réussit pourtant, Dieu sait comment, à poursuivre pendant deux ans avant de se faire arrêter.

(*) CNT = Confederacion Nacional de los Trabajadores. C'était la principale organisation syndicale ouvrière en Espagne, à tendance anarchiste, devenue illégale après la victoire de Franco en 1939.

(**) Pour une raison qui m'échappe, Félix n'a pas appris l'écriture Braille. Il écrit à la machine son courrier, articles, ouvrages etc, mais pour se relire, comme pour la lecture de livres, journaux, etc, il est obligé de faire appel à une aide extérieure. Depuis sa sortie de prison en 1959, c'est sa femme Mati qui se charge du rôle, parfois ingrat, de secrétaire permanente de Félix. Elle l'avait rencontré pour la première fois en 1935, en venant visiter l'école de la rue Vallespir (dont il va être question abondamment dans les notes suivantes). Elle était elle-même institutrice, dédiée corps et âme à sa vocation pédagogique. Ce qu'elle a vu à l'école rue Vallespir a fait sur elle une impression profonde. Elle a dû sentir alors clairement la portée de la mission de Félix, et savoir que sa propre voie serait de s'associer à cette mission dans toute la mesure de ses possibilités. Elle a fait la rencontre de Félix à nouveau en 1946, alors qu'il travaillait dans la clandestinité, et c'est depuis ce moment qu'ils ont mis leurs vies en commun. Félix sera arrêté la même année et passera douze ans en prison, elle-même fera deux séjours en prison pour délits politiques, d'un an et de deux ans. Il se retrouveront quand Félix sort de prison, en février 1959. L'année d'après, ils prennent ensemble le chemin de l'exil.

Quand j'ai fait la connaissance de Félix, il venait donc de passer seize ans de captivité (avec un intermède de deux ans de "liberté clandestine"), dont douze ans en prison franquiste. Le plus dur, dit-il, c'est qu'étant aveugle, il n'avait pas la possibilité de lire ni d'écrire pendant toutes ces années. C'était un des grands jours de sa vie, le 7 février 1959, quand il s'est retrouvé hors des murs de la prison, libre enfin ! Dans une liberté fortement surveillée, il est vrai. Lui qui était l'action même ! Après un an, il obtient l'autorisation d'émigrer en France (en juillet 1960), mais avec interdiction permanente de rentrer en Espagne (*).

Dès la première rencontre avec lui, j'étais frappé par l'énergie qui se dégageait de sa personne (**). Dans sa façon de parler aussi : disant l'essentiel et

(*) Malgré cette interdiction de séjour, depuis 1966 déjà Félix a pris le risque de faire des séjours clandestins réguliers en Espagne, au moins une fois par an, pour un travail politique (dans les milieux syndicalistes notamment) dont les tenants et aboutissants m'échappent. Depuis 1971, et malgré qu'il continuait à être interdit de séjour jusqu'après la mort de Franco en 1975, Félix et Mati s'installent en Espagne définitivement, dans une sorte de chalet rustique au pied de la montagne du Tibidado, à côté de Barcelone. Il eût la chance de ne pas se faire arrêter dans ces années de semi-clandestinité. Aujourd'hui Félix et Mati vivent toujours dans les mêmes lieux champêtres, avec de la famille à eux.

(**) Il est intéressant de noter que c'est cette impression d'intense énergie virile, active, qui m'ait alors le plus frappé et que ma mémoire ait enregistrée et retenue. En fait, au moment de cette rencontre et dans le quart de siècle encore qui a suivi, moi-même étais très fortement imprégné des valeurs "yang", "masculines" de la société ambiante. Depuis l'âge de huit ans je m'étais inconsciemment modelé suivant ces valeurs, en refoulant et en ignorant plus ou moins les côtés "yin", "féminins" de mon être. Mais je crois que Félix à ce sujet me bat, et de très loin - il est l'homme le plus "yang", le plus extrême-masculin que j'aie rencontré. Me voyant un jour pleurer devant lui, en un moment d'émotion (lui lisant une des toutes dernières lettres de mon père), il en était sincèrement étonné (mais non pas choqué ni même, je crois, gêné). Il avait du mal à s'imaginer qu'un homme adulte puisse pleurer, c'était une chose (m'expliquait-il) qui ne lui arrivait jamais. Il a une volonté et une capacité de contrôle, devenus comme une seconde nature, comme je n'en ai rencontré en aucun autre être, à la seule exception (en ce qui concerne la volonté) de Fujii Guruji. Cela n'empêche que dans ses relations à autrui, Félix n'ait sa spontanéité à lui, il n'a heureusement rien du bloc de granite ou de bronze. Je le connais confiant, généreux, compatissant sans sensiblerie, et dans ses affections il est d'une grande délicatesse et d'une fidélité à toute épreuve.

Par contre, plus d'une fois j'ai trouvé qu'il n'était guère porté à entrer dans la pensée ou dans les sentiments d'autrui, et d'être à même ainsi d'y répondre réellement - qu'il manquait de cette capacité d'écoute que Mati, elle, non moins généreuse que lui, possède au plus haut degré. J'ai d'ailleurs constaté la même difficulté en moi-même, vis-à-vis de mes élèves notamment, et c'était là peut-être ma plus grande lacune comme enseignant. (Je sonde quelque peu cet aspect de mon passé de mathématicien dans la note "Echec d'un enseignement (1)", n° 23 (iv), dans la première partie de Récoltes et Semailles.) Mais il m'a semblé que chez Félix c'était encore bien pire que chez moi ! Il est sûr pour moi que dans les

années trente, Félix devait avoir une souplesse intérieure, et notamment une capacité d'écoute, que je ne lui ai pas connues plus tard ; car (comme lui-même est le premier à le souligner) ce sont justement ces qualités-là (plus particulièrement "féminines"), plus encore que les qualités viriles qui n'ont que trop tendance à prendre les devants, qui sont essentielles pour faire de l'école une "école de liberté". Sûrement ces qualités de souplesse et d'écoute ont dû s'émousser et se durcir sous la très dure pression des seize années de captivité, qui auront eu tendance par contre à renforcer encore (par un effet de réaction défensive) les traits à tonalité "virile" : volonté, obstination, énergie dans l'action, structuration, concentration...

s'en tenant là, sans se perdre en discours ou en mots inutiles (*). C'est rare, un homme qui passe des longues années en captivité sans en rester profondément marqué, sans que son élan vital n'en soit atteint irrémédiablement. Par cette énergie qui paraissait indomptable, il me rappelait mon père, qui avait passé onze ans de sa vie en prison tsariste, de 1906 à 1917, donc entre l'âge de seize et vingt-sept ans, sans *pourtant* en être entamé...

Félix, lui, est né en 1905, il avait donc cinquante ans passés quand on s'est rencontrés. Maintenant il en a quatre-vingt deux. Ça fait plus de dix ans que je ne l'ai pas vu, mais sur la coupure de journal qu'il vient de m'envoyer, où il y a une photo de lui prise chez lui, il est comme si on venait tout juste de se quitter !

(*) Malheureusement, l'expression écrite de Félix est loin d'être à la hauteur de son parler spontané. Félix est un grand éducateur, mais il n'a pas développé un don d'écrivain qui serve son message. Les textes de sa plume sont souvent alourdis par l'abus de termes plus ou moins abstraits ou techniques et peu parlants, et par l'accumulations d'épithètes qui distraient l'attention ou qui l'endorment, plutôt qu'ils n'éclairent ou n'interpellent. Il faut que le lecteur fasse constamment effort de lever le lourd couvercle du style félixien, pour voir apparaître et humer dans la gamelle la substantifique viande que l'auteur nous a préparée.

Pour Mati, qui a un sens du style très fin, j'ai senti que son travail de secrétaire permanente lui était souvent un martyre (supporté, est-il besoin de le dire, vaillamment...). Cela aurait été parfait si Félix lui confiait le soin d'écrire par le menu dans son style à elle, limpide et vivant comme une eau très claire, les livres et textes de toutes sortes dont il lui aurait proposé au fur et à mesure un canevas détaillé de faits et d'idées. En d'autres termes, que ces textes soient une *oeuvre commune*, où l'un comme l'autre auraient mis ce qu'il a véritablement de meilleur à offrir, au lieu que Mati se cantonne à un rôle perpétuellement subalterne et de pure intendance, très loin au dessous de ses moyens, non moins riches que ceux de Félix. On sent que ces deux êtres, l'un et l'autre d'une si rare qualité humaine, étaient faits pour se compléter. Mais par une étrange ironie du sort, ou plutôt par la marque particulière, dans l'existence de Félix et de Mati, des tenaces contradictions humaines, ils n'ont pas su ou voulu réaliser dans leur vie de couple cette coopération créatrice qu'ils avaient chacun poursuivie dans leur oeuvre éducative, et à laquelle ils avaient atteint chacun avec ses élèves, pendant quelques années inspirées et fécondes...

Dans les années qui ont suivi leur émigration en France et jusqu'à leur (deuxième) retour clandestin en Espagne en 1971, Félix et Mati vivaient avec de la famille à eux dans une ferme, dans la campagne près de Toulouse (la deuxième capitale de l'Espagne !), où ils vivaient tous chichement d'un petit élevage de poulets. Nos deux familles étaient très liées, nous passions souvent une bonne partie des grandes vacances chez eux, avec tous les enfants, qui s'y donnaient à coeur joie au grand air. Ils nous ont aidé, aussi, par leur amitié et par leur plus grande maturité, à un moment particulièrement dur, qui devait pendant de longues années encore marquer profondément la vie de la famille. Ce sont là des choses qui ne s'oublient pas. On s'est perdus un peu de vue par la suite, surtout depuis qu'ils sont retournés en Espagne - à leurs risques et périls ! Mais je crois qu'il n'est pas exagéré de dire que Félix et Mati, chacun à sa façon, ont été l'un et l'autre les amis les plus proches que j'ai eus dans ma vie, et ceux aussi, plus que tous autres, sur lesquels je savais que je pouvais compter absolument, si l'occasion devait jamais se présenter.

C'est là une étrange coïncidence, puisque ce n'est nullement à ce titre très personnel que je suis amené à parler ici de Félix. En fait, la réflexion des quatre ou cinq semaines écoulées m'a fait repenser à ce que je savais de l'oeuvre pédagogique de Félix, et elle m'a montré cette oeuvre et sa personne dans une lumière renouvelée. Il est pour moi un de ces "semeurs" que j'évoquais à la fin de l'avant-dernière note. C'est sûr que j'ai pensé alors à lui, que j'ai si bien connu avec Mati parmi les siens, dans leur vie frugale, chaleureuse et sans prétentions ! Et dans cette longue suite de notes consacrées à une réflexion inopinée sur les "mutants", il sera le dernier venu sur ma liste - le dix-huitième, parmi les hommes de ce siècle et du siècle dernier dont je me sens d'une façon ou d'une autre un héritier. J'ai hésité un peu à l'inclure ici, pour n'avoir pas l'air de vouloir monter en épingle un copain. Nul n'est prophète parmi les siens (108) ! Car souvent on ne voit pas la grandeur d'un homme ou d'un événement, quand on a le nez juste devant - il faut prendre du recul d'abord, pour la voir. Mais dans ces semaines de réflexion sur la question névralgique de l'éducation, ce recul nécessaire s'est instauré, je crois, de lui-même. J'entrevois mieux à présent le rôle d'une oeuvre et d'une mission restées pratiquement inconnues du grand public. Raison de plus pour en parler, et contribuer de mon mieux à les faire connaître.

Félix a passé les quatorze premières années de sa vie au village où il est né, Albalate de Cinca, où son père était secrétaire de mairie. Enfant vif et à l'esprit curieux, il avait appris à lire avant l'âge, dévorant tout texte imprimé

qui lui tombait sous la main. Il brûlait d'aller en classe comme les enfants plus grands, il y avait tant de choses à apprendre ! En fait, quand il eût l'âge enfin, il ne passa qu'un seul et unique jour à l'école. Rebuté par la brutalité et la stupidité qu'il voyait s'y étaler, il s'est sauvé le deuxième jour, quand le maître voulut le contraindre à anonner des lettres avec les autres enfants de son âge, sans vouloir tenir compte qu'il lisait déjà couramment. Ses parents eurent le bon sens de ne pas insister pour qu'il retourne à l'école. Il passa son enfance dans une liberté complète, qui était pour lui comme l'air qu'il respirait :

" D'abord avec les chèvres, puis avec d'autres animaux, j'ai passé l'enfance à gambader à travers champs et près de la rivière. Je lisais le peu qui me tombait sous la main et rêvais d'une vie plus juste et plus agréable pour tous." (*)

A part ce premier essai concluant à l'âge de six ans, Félix n'a jamais mis les pieds dans une école ou une institution enseignante officielle - du moins pas comme élève ! Il ne s'est jamais soucié d'acquérir un diplôme, pédagogique ou autre. Cela n'empêche que depuis son jeune âge déjà, il a la passion de l'éducation, et même la p a s s i o n d e l ' é c o l e - mais d'une école digne de ce nom ! Il dit que cette passion a pu se développer et grandir grâce au fait de n'avoir pas été modelé dans son jeune âge par l'école habituelle, l'école-dressage (**), et de plus, d'avoir néanmoins pu observer autour de lui ses désolants effets sur les autres. Ça le frappait

" de voir toujours les gosses se précipiter au sortir de l'école comme des chevaux débridés. Il me semblait que l'école était bien mauvaise : si les gamins en sortaient avec une telle hâte de courir, c'est que là-dedans on ne devait pas être bien..." (***)

Décidément, il devait être possible de faire beaucoup mieux que ça ! Et pendant toute sa vie, c'est ça qu'il voyait comme la chose la plus importante, la plus urgente à faire.

(*) La citation précédente, ainsi que la plupart de celles qui suivent, sont extraites des trois premiers chapitres du livre de Félix sur son expérience d'école autogérée à Barcelone, 184 rue Vallespir : "Una experiencia de Education autogestionada", Barcelone 1981. Sauf mention du contraire, les citations qui vont suivre sont puisées dans ces chapitres.

(**) Une observation toute similaire peut être faite pour la vie peu ordinaire de R.M. Bucke, dont la jeunesse aventureuse est évoquée dans la belle introduction (par C.M. Acklom) au livre de Bucke abondamment cité (cf. note n° 74) "Cosmic Consciousness".

(***) Extrait d'une interview de Félix parue dans El Pais, numéro du 20.10.1987, sous le titre "Félix Carrasquer - un autodidacte qui a donné réalité aux rêves de la pédagogie libertaire". (C'est moi qui traduis, ici et ailleurs.)

Il était frappé par l'égoïsme et par l'agressivité des gens, y compris les garçons du village :

" Comme je ne recevais d'ordre de personne, puisque mon père travaillait au secrétariat et que je gambadais seul à travers champs, je n'avais pas à décharger l'agressivité accumulée sous l'autorité du maître ou des parents. Mais cela je ne pouvais encore le comprendre. Aussi, je m'efforçais en vain de trouver les raisons d'une telle agressivité et d'un tel égoïsme, et presque toujours, je songeais à la construction imaginaire de mondes mieux organisés où les habitants auraient été plus heureux. Par ailleurs je grandissais dans un milieu religieux (il y avait des curés et des religieuses dans la famille). J'organisais donc un cercle de copains, pour leur faire miroiter la grandeur des missionnaires et la nécessité de nous préparer nous aussi, lorsque nous serions plus grands, à convertir les infidèles et à les conduire sur les chemins de la vérité et de l'amour. Mais aussitôt Alcolea, Castro, Tomasé et Raimundo soulevaient des objections qui ébranlaient notre foi..."

Mais si une foi religieuse de pacotille ne fit pas long feu devant les objections du bon sens inné de l'enfance, cette foi viscérale en lui-même, et en une grande mission qui serait sienne, ne le quittera jamais. Elle ne tardera pas à trouver ses propres voies pour s'y déployer pleinement.

A l'âge de quatorze ans déjà, il eût envie d'en apprendre plus que ce qu'il pouvait apprendre au village, et annonça à son père son intention de partir à Barcelone.

" Mon père n'en fut pas surpris et me dit simplement : "puisque tu ne peux pas faire des études, il vaut mieux apprendre le métier de boulanger-pâtissier et quand tu le sauras, je t'installerai un magasin dans le village."

Mais l'expérience de Félix à Barcelone fut bien différente, à tous points de vue, de ce que son père et lui-même avaient pu imaginer, et Félix ne devint jamais boulanger-pâtissier. (Quand il revint au village neuf ans plus tard, c'était pour y apporter un autre genre de "pain"...). Par contre, tout en gagnant sa vie à va-comme-je-te-pousse d'un patron à l'autre, son horizon en peu de temps s'élargit prodigieusement :

" La ville et ses habitants de toutes sortes offraient de nombreuses attractions. Mais le pôle de tout mon attention fut le quartier d'Atarazanas avec ses librairies d'occasion. J'y ai découvert d'innombrables trésors. Chez moi, je m'étais déjà familiarisé avec Cervantès, Pereda,, Sainte Thérèse, Quevedo, Valera et quelques autres. Maintenant je recontrais Shakespeare, Dickens,

Voltaire, Zola, Tourguéniev, Gogol, Dostoïevski, Pio Baroja, Azorin, et en furetant encore à partir de là je découvris aussi Proudhon, Pi y Maragal, Malatesta, Anselmo Lorenzo, Ricardo Mella et d'autres sociologues de diverses tendances."

C'est dans ces années-là que s'édifient en Félix les bases d'une culture entièrement autodidacte et aux dimensions encyclopédiques. Il continuera à l'enrichir sa vie durant, au gré des occasions, par les lectures, les conversations, les émissions de radio, la réflexion - le tout conservé et mis à disposition par une mémoire assez impressionnante. Culture vivante, qui s'intègre au fur et à mesure dans une vision du monde qui elle aussi se développe et se structure dans ces années cruciales de formation et d'essor. La vision fortement charpentée qui s'élabore alors, tout en s'étoffant et en s'approfondissant au fil des ans, restera dans ses maîtres traits inchangée à travers les vicissitudes d'une longue vie mouvementée, riche en joies, en souffrances, en patience et en espoir. C'est dans ces années-là aussi que sa vocation d'éducateur devient clairement consciente, et vient prendre dans sa vie la place centrale, qu'elle y gardera désormais :

" Quand je suis tombé sur l'Ecole Moderne de Francisco Ferrer, la méthode Decroly, quelques informations sur Pestalozzi et sur l'école du travail de Karchensteiner, j'ai découvert le vaste horizon qui répondait enfin au plus intime de mes désirs : l'éducation de l'homme.

La société est injuste, inhumaine et emplit de contradiction, me disais-je. Mais sans une éducation pour connaître le monde qui les entoure et pour leur révéler leur aspiration à la liberté, les citoyens ne corrigeront jamais leurs défauts communs. Malgré les théories révolutionnaires que je venais de lire (*), il me semblait que sans un profond changement dans la conduite des hommes, l'entraide et la liberté ne seraient pas réalisées " (C'est moi qui souligne.)

C'est là, il me semble, l'idée maîtresse dans sa vie, celle qui motive aussi sa vocation d'éducateur. En cette époque de fermentation des esprits en Espagne, ses aspirations n'étaient d'ailleurs nullement isolées, et dans les années qui allaient suivre, sa voix ne criera pas dans un désert, mais éveillera autour de lui des chaleureux échos. Dans les pages où il évoque ces années ardentes de formation,

(*) Je présume que les "théories révolutionnaires" auxquelles Félix fait allusion ici ne sont pas les théories et idées pédagogiques qu'il vient juste d'évoquer, mais les théories libertaires et sociologiques d'auteurs comme Proudhon, Malatesta et d'autres qu'il avait cité en passant juste avant.

on sent passer le souffle généreux d'une grande époque, d'une époque intensément créatrice. Elle trouvera sa culmination, mais aussi sa fin brutale, sanglante, tranchée au couperet (*) avec son épisode ultime ; la révolution espagnole, et son écrasement par les forces franquistes (avec la bénédiction des pays "démocratiques"...).

(¹⁰⁴) Félix Carrasquer (2) : l'essor (**)

Mais écoutons encore Félix, évoquant ces années fiévreuses et fécondes :

" Dans l'agitation de mon adolescence à Barcelone, il y a eu beaucoup de gens, de groupes culturels et politiques, la ville, la campagne. Mais la soif d'une culture authentique, et le désir impérieux de la propager, m'ont tenaillé sans répit. C'est alors, à vingt-trois ans, que j'ai décidé de regagner le village pour y commencer le travail qui répondait à mes aspirations.

La dictature de Primo de Rivera tirait à sa fin (1928), et les difficultés pour mobiliser les gens qui pourraient coopérer à une oeuvre éducative novatrice ont été nombreuses. Nous avons fini quand même par constituer au village un Groupement Culturel légal, dûment domicilié. C'est à ce moment que mon ami Justo est revenu au village. Il avait passé quelques années en prison à la suite des événements de Vera de Bidasoa. En prison il s'était largement instruit, et il accueillit avec un véritable enthousiasme la constitution du Groupement Culturel.

Dès notre première conversation, il suggéra de créer une bibliothèque. Ce fut très facile. J'avais déjà apporté les trente ou quarante livres en ma possession ; il y ajouta les siens, une douzaine. Et l'affaire était en route ! "

(*) Ce coup de couperet mit bel et bien une fin brutale et complète à cette intense fermentation créatrice, stoppée net pour tout le demi-siècle qui suivit. Aujourd'hui encore, rien de comparable n'a repris naissance en terre espagnole. Et avec l'écrasement (et dans une large mesure, l'échec) de la révolution espagnole, l'anarchisme a été éliminé de la scène mondiale, jusqu'à aujourd'hui encore, en tant que grande force de transformation sociale. S'il retrouvera un jour, sous une forme ou sous une autre, en Espagne ou ailleurs, un rôle comparable à celui qui fut le sien dans l'Espagne des années vingt et trente, reste dans les limbes du futur. Je ne serais pas étonné que oui.

(**) Continuation de la note précédente "Félix Carrasquer (1) - ou éclosion d'une mission". Voir la note de b. de p. (**) page N 423.

Mais beaucoup de villageois ne savaient pas lire, ou pire, n'en éprouvaient aucun besoin. Il fallait apprendre à lire aux uns, et stimuler les autres, ou pour mieux dire, les stimuler tous à lire, à s'exprimer, à réfléchir au monde qui les entourait. Pour cela, il a fallu fonder une école, avec des cours du soir pour enfants et adultes. Ils y accueillirent filles et garçons, femmes et hommes, avec un éventail d'âges de six à soixante ans, enfants et adultes se côtoyant dans une même ardeur pour apprendre, comprendre, s'exprimer.

" Nos méthodes de travail ? Je connaissais la méthode globale Decroly et nous l'utilisions pour l'apprentissage de la lecture. Quant à ceux qui maîtrisaient déjà lecture et écriture, nous les invitions à proposer eux-mêmes les thèmes. Ils les puisaient dans leur quotidien et dans leurs préoccupations et leurs besoins les plus urgents. Au début, ils voyaient en nous les détenteurs du savoir, et attendaient nos instructions. Mais quand ils ont compris qu'il n'y avait là ni hiérarchie ni maîtres à penser pour imposer un programme, les thèmes se sont multipliés et, mieux encore, un véritable dialogue s'est instauré.

On pouvait voir jeunes et adultes, et avec quelle fascination, discuter de questions sociales, agraires, scientifiques et bien d'autres.

Seuls les intérêts du groupe déterminaient le déroulement des cours. C'est-à-dire : un jour, quelqu'un apportait un article de journal à commenter collectivement ; d'autres fois, on traitait des engrais et des semences, ou d'un conflit survenu au village, que ce soit dans le travail ou sur des questions d'intérêt commun. Ainsi, que ce soit pour apprendre à lire ou pour les autres activités, l'initiative et les centres d'intérêt choisis émanaient toujours du groupe, et cela maintenait en éveil l'enthousiasme des participants. A partir de l'expression spontanée de l'intérêt de chacun, on lisait, écrivait, commentait, et les participants sollicitaient d'eux-mêmes assistance et corrections là où il en était besoin. Quoi de plus naturel pour qui ne sait pas, et qui désire apprendre et se perfectionner !

En plus des cours du soir, l'école abrita trois activités culturelles : un groupe de théâtre, un groupe de chant, et des cycles de conférences et d'animations de veillées, avec lecture de textes écrits par les élèves, ou de vers qu'ils composaient avec la naïveté inspirée de la vie compagne.

Plus tard, déjà en pleine période républicaine et après que le peuple eût acheté le patrimoine du Duc de Solférino, le Groupe Culturel envisagea des projets plus ambitieux et il les réalisa : une exploitation agricole collective, un terrain d'expérimentation agricole, et une école d'expériences pédagogiques avec la participation de garçons et de filles de six à quatorze ans, dans un climat de liberté, de coopération et de responsabilité. "

Cette première expérience éducative au village natal, qui se poursuit dans une atmosphère de fermentation idéologique intense et de convulsions sociales, me semble déjà préfigurer les deux expériences pédagogiques ultérieures, leur donnant un même ton de base : celui de la l i b e r t é , et celui d'une c o o p é - r a t i o n c o m p l è t e et fraternelle entre enseignants et enseignés. Pour Félix, cette coopération était toute autre chose qu'une question de "méthode", comme telle technique pour apprendre à lire et à écrire, pour attirer et fixer l'attention des élèves, etc. Elle n'était autre que l'expression concrète la plus immédiate, présente en tous les instants, de cette exigence spontanée de liberté et de respect pour chacun : du respect de ce qu'il y a de meilleur en lui, et qui ne se déploie que dans une ambiance animée par un tel esprit de liberté et de respect.

Cette expérience féconde se poursuit pendant cinq ans, entre 1928 et 1933, avec une ou deux interruptions passagères dues à la situation politique agitée. Elle prend fin prématurément sous le choc de deux événements imprévus survenant coup sur coup. D'abord, en 1932 déjà, un premier décollement de rétine chez Félix, C'est pour lui un coup très dur. Pendant des mois, il est condamné à une immobilité complète. Après une guérison qui s'avérera de courte durée, il se remet à la tâche. Mais dès l'année suivante une situation politique houleuse dans laquelle lui-même est engagé pleinement (et de façon parfois téméraire...) l'oblige à quitter précipitamment son village. Il se réfugie à Lérida, où cette même année (1933) il perdra définitivement la vue. Epreuve terrible sûrement, pour cet homme intensément, passionnément actif. Et de plus, un lourd handicap, porté jour après jour une longue vie durant. Mais sa foi révolutionnaire, une avec la foi en sa mission de créer et de promouvoir par l'exemple une éducation nouvelle, n'en est pas restée ébranlée. Aujourd'hui, plus d'un demi-siècle après, dans un monde mou qui stagne et qui se désagrège, cette foi, et l'espérance insensée qu'elle porte en elle, restent toujours vivaces et agissantes...

A Lerida, il fait connaissance d'un groupe d'instituteurs qui, inspirés par F r e i n e t , avaient introduit dans le pays la technique de l'imprimerie à l'école. Félix est immédiatement "captivé" par les idées de Freinet. Il parvient à y intéresser son frère cadet, José, qui sur son conseil avait fait l'Ecole Normale. José fait acquisition du matériel d'imprimerie avant de rejoindre son poste à Huerca, un petit village au pied des Pyrénées. Il y sera enchanté de son travail avec les élèves (*), que par la suite il ne quittera qu'à regret, pour un travail de plus grande envergure avec Félix.

(*) Félix ajoute que les élèves de José à Huerca "ont fait paraître une ravissante revue scolaire, qu'ils ont appelée "Simplicité"". Un nom qui donne envie de la lire !

Deux ans plus tard (en 1935), les deux frères et un troisième, Francisco, se retrouveront à Barcelone avec leur soeur Presen, et avec le soutien enthousiaste et dévoué d'un groupe de nouveaux amis, autour du projet d'une école entièrement "autogérée". Les diplômes de José allaient être précieux pour donner existence légale à l'école : c'est l'"Ecole Elysée Reclus", de la rue Vallespir (*).

Entretiens Félix avait eu occasion de se familiariser avec la pensée pédagogique de penseurs du courant libertaire, comme Godwin, Saint Simon, Proudhon, Bakounine, Reclus. Il en prend connaissance avec enthousiasme lorsqu'il y trouve confirmation et aliment pour ses propres intuitions, mais avec un esprit critique toujours en éveil (**). Mais c'est, dit-il, Léon Tolstoï, avec l'expérience pédagogique à Yasnaïa Poliana (le village natal de Tolstoï), qui eût sur lui l'influence la plus forte. Surtout, je crois, il devait ressentir une joie immense, une exultation indicible (dont ne peut se faire une idée que celui qui s'est trouvé en situation semblable), de trouver confirmé là, par une grande voix fraternelle venue d'un temps et d'un milieu si différents, cette voie qu'il avait déjà commencé à se frayer de son propre mouvement : obscurément, obstinément, tout au cours des années précédentes, en faisant une confiance totale, absolue, à ce que lui soufflait tout bas un saine instinct - l'instinct de liberté ! Cette confiance, et cette foi plus cachée, silencieuse, invisible et pourtant secrètement

(*) J'ai noté que lorsque Félix parle de cette école, il ne l'appelle pratiquement jamais par son nom "officiel", "Ecole Elysée Reclus", mais y réfère comme à l'"école de Vallespir" (ou "de la rue Vallespir"). Il ne doit pas avoir été entièrement satisfait du nom qu'il avait choisi, vue ses réserves sérieuses vis-à-vis des idées de Réclus, comme de celles de Kropotkine et de Proudhon, en matière d'éducation. Il leur reproche notamment d'admettre que le maître exerce une contrainte sur les élèves, et qu'il ait la possibilité de recourir aux punitions. Comme je le précise dès l'alinéa suivant, c'est Tolstoï surtout qui recueillit chez Félix un assentiment total, en ce qui concerne son oeuvre éducative tout au moins. Je lui ai demandé, lors de notre dernière conversation téléphonique, pourquoi il n'avait pas nommé cette école "Léon Tolstoï". Il m'a confirmé que c'était bien là le nom qui aurait été le plus naturel, mais qu'à ce moment il avait été gêné par le fait que Tolstoï professait une philosophie religieuse de la vie. Celle-ci semblait alors à tous, y compris à Félix, incompatible avec les aspirations libertaires de son époque ; et de même pour les options résolument non-violentes de Tolstoï, à un moment où on était au seuil d'une révolution qui, semblait-il alors à tous, ne pouvait se faire que par le recours à la force. A présent, ces réserves idéologiques de Félix vis-à-vis de Tolstoï se sont beaucoup atténuées, et tout en se réclamant lui-même d'une vision du monde totalement "rationnaliste" et athée, il voit en Tolstoï un des grands hommes de son temps qui, comme peu d'autres avant et même après lui, a eu une vision profonde de la liberté, et a accompli dans cet esprit une oeuvre éducative d'une portée immense.

(**) Voir notamment à ce sujet la précédente note de b. de p.

agissante, par cette rencontre recevaient comme un soudain afflux de sang nouveau. Et c'est avec un élan renouvelé, avec une nouvelle assurance, qu'il repartait à la découverte de cette voie qu'il sentait s'étendre devant lui et qui l'attirait en elle avec puissance...

Pour Tolstoï, comme aussi pour ses grands devanciers Godwin, Fourier, Bakounine (*), tous quatre loin en avance sur leur temps comme aussi sur le nôtre, l'enseignement doit être non seulement "mixte", c'est-à-dire réunir garçons et filles sans distinctions, mais de plus,

" être entièrement exempt de toute contrainte. L'instituteur doit être un compagnon, travaillant avec les élèves pour stimuler initiative et sens critique (**), leur permettant ainsi de devenir pleinement eux-mêmes. De cette façon seulement, les jeunes pourront développer un jugement indépendant et leur inventivité créatrice.

...

La voie était celle ouverte par Tolstoï, que j'avais déjà suivie d'instinct. Il fallait donner la parole aux enfants, établir une communauté étroite et sincère entre maîtres et élèves, et permettre à l'esprit de liberté d'imprégner toute chose : le travail scolaire comme le travail manuel, celui des champs et celui à l'atelier. Et, plus que tout, les relations entre les uns et les autres... Il fallait remettre aux jeunes la direction de leurs propres affaires, de façon que, sans contrainte ni obligation, ils développent leurs multiples intérêts avec un maximum de liberté."

Tout ça, au hasard de ses lectures et de ses trouvailles dans les livres, ce n'étaient nullement pour Félix des idées sans plus, des belles utopies. C'était bel et bien une r é a l i t é , aussi irrécusable et aussi cruciale dans sa vie que ces deux jambes avec lesquelles il marchait ! Il l'avait touchée du doigt et empoignée à pleines mains, cette réalité de la liberté, jour après jour, dans ces dernières années. Et il savait désormais, non seulement d'instinct, mais aussi

(*) Pour situer dans le temps ces quatre grands précurseurs de la liberté dans l'éducation, voici les dates : Godwin (1756-1836), Fourier (1772-1837), Bakounine (1814-1876), Tolstoï (1828-1910).

(**) Et j'ajouterais : en "stimulant l'initiative et le sens critique des élèves", l'instituteur sera également s t i m u l é p a r e u x . L'un et l'autre, stimuler et être stimulé, sont en réalité inséparables et s'entrelacent dans un seul et même mouvement. Le signe de la participation créatrice de l'enseignant à ce mouvement est tout autant dans ce qu'il reçoit des élèves que dans ce qu'il leur donne...

d'expérience, que la liberté, ça m a r c h a i t. Et Tolstoï en avait déjà fait l'expérience au siècle dernier à des milliers de kilomètres de là - jusqu'à ce que les autorités tsaristes lui ferment son école. Et le problème n'était nullement chez les enfants - les enfants, eux, sont parfaitement capables de vivre en êtres libres. (Et même les adultes le sont, du moins en certains lieux à certains moments, quand souffle parmi eux un vent de liberté...) Le problème, il vient des adultes, et tout spécialement, des enseignants. Tolstoï l'avait bien vu déjà ! L'enseignant qui, dans son enfance, a été dressé à obéir, comment ne serait-il pas autoritaire, comment ne dresserait-il pas à son tour ? C'est ainsi que se transmettent, de génération en génération, de siècles en millénaires, les atavismes immémoriaux du troupeau. Comment sortirons-nous jamais de ce cercle vicieux ?!

Mais Félix, qui n'avait jamais été dressé, lui, se sentait des ailes. Il avait commencé à en sortir de ce cercle fatidique, du cercle du troupeau. Il sentait qu'il tenait en mains la clef de sortie, et qu'il était prêt à aller plus loin que son grand prédécesseur et aîné ni personne d'autre encore n'étaient allés.

(¹⁰⁵) Félix Carrasquer (3) : l'école autogérée, école de liberté (*)

Les deux expériences pédagogiques que Félix considère comme ses expériences majeures ont consisté en la création et en l'animation de deux écoles qu'il appelle "a u t o g é r é e s". J'avoue que par lui-même ce terme n'a pas le don de faire battre mon coeur plus vite, et rares doivent être ceux pour qui il en soit autrement. Ça évoque une "gestion", quelque chose donc de plus ou moins administratif ou de financier, qui serait prise en charge par elle-même (?), ou par les principaux concernés. Je crois d'ailleurs que dans le jargon politico-économique de nos jours, ces expressions "autogestion" ou "autogéré" ont été mises un peu à toutes les sauces. Pour Félix, elles ont un sens très fort, global, exigeant. Dans une oeuvre collective "autogérée", l'aspect "gestion" n'est qu'un aspect parmi bien d'autres d'un tout autre ordre. Et dans le cas où l'oeuvre commune est une école, groupant des enfants et des adultes, élèves et enseignants (et d'autres personnels éventuels), cet aspect-là est loin d'être le plus important.

(*) Suite de la note précédente, "Félix Carrasquer (2) : "l'essor". Voir note de b. de p. (**) page N 423.

J'avais déjà référé à Summerhill comme à une école "autogérée" (*), en songeant alors, non pas certes à des histoires de gestion (en fait, ni les élèves ni même le personnel n'avaient à mettre leur nez dans les finances - c'était le domaine réservé du directeur-propriétaire Neill...), mais à cause de l'assemblée de l'école, qui groupait élèves et personnels sans distinction. Elle était souveraine pour toutes les questions concernant les relations entre les personnes, le fonctionnement interne, le règlement intérieur - à l'exception toutefois de tout ce qui concerne les sempiternels "programmes" et les cours (domaine réservé des maîtres...), et du régime et du menu (domaine réservé de Madame Neill...). Si Félix m'entendait appeler cette école-là "autogérée", ça le ferait bien rigoler. Pour lui, une école autogérée, c'est une école qui a p p a r t i e n t a u x é l è v e s (**), en tout premier lieu, ainsi qu'aux enseignants et personnels (en second lieu !), et o ù t o u t ce qui concerne l'école, sans domaine réservé aucun, est débattu et décidé en commun (***) .

(*) Dans la note "La démocratie directe de Makarenko à Neill - ou dans le citoyen réveiller l' h o m m e " (n° 91), notamment page N 334 .

(**) Il est évident que ce terme "appartient" n'est pas à prendre ici dans un sens formaliste et juridique - il n'est bien sûr pas question que les élèves à majorité de voix soient (par exemple) légalement habilités à vendre l'école, terrain et matériel et à se partager la somme ! Ce n'était bien sûr le cas ni à la rue Vallespir ni à Monzon, et qu'importe. Il s'agit pour les élèves d'avoir la libre disposition de toute ce qui est à l'école, et d'être collectivement maîtres des destinées immédiates de celle-ci. La réalité qui importe ici ne se place aucunement au plan juridique, mais au plan psychique.

(***) Chaque question est "débattue et décidée en commun" par tous ceux qui sont concernés par elle. Quand la question concerne tous les élèves et personnels de l'école, le débat a lieu dans l'assemblée de l'école, avec la participation de tous, à égalité de voix (quand un vote est requis faute d'unanimité).

Quand je dis "sans domaine réservé aucun", cela est vrai tel quel pour l'école de Monzon. Pour celle de la rue Vallespir, prise en charge financièrement par les parents sous l'égide du Comité de l'Athénée libertaire du quartier des Corts (voir plus bas), il paraît évident que les questions budgétaires (comme celle du montant des rémunérations des maîtres) n'étaient pas discutées par l'assemblée de l'école, mais étaient réglées entre les adultes concernés : les maîtres, les parents, et les responsables du Comité. Il semble clair aussi que ces questions étaient dénuées d'intérêt pour des enfants entre six et treize ans, donc à un âge où eux-mêmes ne participent pas encore à une production contribuant aux besoins financiers de l'école. Il n'en était pas de même à l'école de Monzon, groupant des élèves entre quatorze et dix-sept ans et subvenant à ses propres besoins, par le travail des élèves.

Dans les délibérations et les discussions, la principale vertu des enseignants et souvent la plus ardue (je m'en doutais bien, et Félix vient encore de me le confirmer au téléphone...), c'est d e s a v o i r s e t a i r e . C'est aux gosses avant tout de s'exprimer, de se sonder, d'inventer, de prendre leurs responsabilités - alors que partout ailleurs et avant de venir là, ils étaient dressés à écouter les grandes personnes et à obéir. Dans l'école de Félix (*), c'est toute une mécanique psychique dont il faut arriver une bonne fois à se désengager totalement, aussi bien les enfants que les adultes. Plus l'autorité morale d'un adulte est grande (celle de Félix disons, ou celle de Neill à Summerhill), et plus il importe qu'il se retienne, qu'il sache la boucler - qu'il s'exprime le dernier, ou même pas du tout. Et après tout, même s'il estimait qu'une décision que les gosses ont concoctée entre eux n'est pas la plus judicieuse, ça vaut bien la peine qu'eux-mêmes en fassent l'expérience, et au besoin, qu'ils apprennent par leurs erreurs, Mieux vaut encore en arriver à une décision impraticable (sur laquelle on ne tardera pas à revenir, instruit par l'expérience), qu'à une solution "parfaite" soufflée par l'adulte, et adoptée d'office par des enfants qui s'en remettent de confiance à s o n s a v o i r e t à s o n e x p é r i e n c e . . .

Dans les écoles animées par Félix, c'était rare qu'il y ait besoin de votes, même avec une centaine de participants. Le plus souvent, au terme d'une discussion, tout le monde était d'accord, et c'était adjugé. En cas de différences d'opinion, il y a vote à égalité de voix - la voix du moufflet de six ans, si tant est que ça l'intéresse de participer au vote, à égalité avec celle de Félix. (Comme c'était le cas aussi pour Neill à Summerhill.) Il ne sera pas rare qu'une proposition de Félix (ou de Neill) soit repoussée. L'inverse serait un bien mauvais signe ! De toutes façons, le plus important n'est pas quelle est la décision prise - du moins, tant que celle-ci est prise dans un esprit d'équité. (Et l'enfant non réprimé a un sens délicat et sûr de la justice...) L'important, c'est de faire l'apprentissage de la liberté. Et à dire vrai, les adultes tout autant que les enfants ont à faire cet apprentissage...

Mais dans l'"école autogérée" comme l'entend Félix, il n'y a pas de domaine réservé où l'enfant n'aurait pas voix au chapitre. Ce n'est pas une étuve où il est choyé, mais un mini-univers auquel il participe pleinement, assumant toutes les responsabilités (variant suivant son âge et son degré de développement) qu'il désire assumer. Et l'esprit qui règne dans cet univers qui est totalement sien, où il est réellement, totalement c h e z l u i , encourage ce désir spontané

(*) Cette même observation est valable tout autant pour l'école de Summerhill de Neill, manifestement.

d'assumer ses responsabilités (sans à aucun moment lui en faire une obligation, même tacite). Un gosse de six ou sept ans, c'est rare qu'il s'intéressera à des questions de "gestion" justement - par contre l'acquisition de nouveau matériel scolaire ne manquera pas de l'intéresser, et il aura son mot à dire.

Mais la question sûrement la plus importante à l'école, qui intéresse tous les enfants sans exception, c'est de savoir ce qu'on y fera, et comment on le fera. Qu'est-ce qu'on a envie d'apprendre ? Qu'est-ce qu'on a envie de faire ? Et une fois quelque chose commencé, comment le poursuivre, et de quelle façon travailler ensemble (ou jouer ensemble...), que ce soit un travail plus ou moins théorique avec des livres et des notes écrites, ou du travail à l'atelier. Ou, à la campagne, le travail du jardin, ou aux champs. Ou encore, en régime d'internat, le travail à la cuisine, le service à table, le nettoyage... A mesure que l'enfant grandit, il apprend aussi à mettre en accord ses envies spontanées ou ses désirs plus durables, avec les tâches matérielles demandées par la convivance, tâches plus conséquentes en régime d'internat, mais qui existent dans tous les cas. Dans les deux écoles autogérées animées par Félix, il n'aurait pas été question (pas même, bien sûr, s'ils avaient disposé de moyens financiers à gogo !) de faire appel à de la main-d'oeuvre rémunérée pour les tâches domestiques. Les enfants, du plus petit au plus grand, en compagnie des adultes quand ceux-ci n'étaient pris ailleurs, veillaient à ce travail comme chose qui allait de soi. Ce n'étaient pas des corvées qui leur auraient été demandées par quiconque. C'étaient des choses qu'ils faisaient pour eux-mêmes, dans un lieu où ils étaient chez eux comme ils ne l'étaient nulle part ailleurs. Même le nettoyage des lieux était fait chaque jour et avec bonne humeur. Il faut croire que quand il n'y a pas d'adulte derrière pour les obliger à être propres et soigneux, les gosses quand ils ont leur maison à eux, ils aiment qu'elle soit belle. Pour eux-mêmes je pense, et aussi (si on peut vraiment séparer les deux) vis-à-vis du monde extérieur - ils aiment à être fiers de leur royaume, qui reflète ni plus ni moins que ce qu'ils sont.

Pour en revenir à ce qui est communément regardé comme la raison d'être de l'école, les fameux "cours". A l'école autogérée, il n'y a pas de programmes pour telle année scolaire, ni un éventail préétabli de cours, que se partageraient les professeurs suivant leurs compétences, et qu'ils se borneraient confortablement à répéter chaque années (¹⁰⁹) ! S'ils cherchent le confort, leur place n'est pas là ! Pour Félix (on l'a déjà vu dans la note précédente dans son travail à Albalate, son village natal), la "coopération" entre enseignant et élève n'est pas un vain mot. Dans le travail en commun, c'est l'élève autant que l'enseignant, après tout, qui est directement et vitalement concerné, qui véritablement "fait" avec lui le

"cours" (si on peut encore l'appeler ainsi). Il n'est que juste, il est même indispensable pour un apprentissage "actif" au plein sens du terme (c'est-à-dire pour un apprentissage qui soit créateur...), que l'élève ait voix au chapitre au même titre que l'enseignant, sur tout ce qui concerne ce travail commun.

A Albalate (dans les années 1928-33), où tout le monde se connaissait de longue date et où Félix lui-même était un "pays", le démarrage de l'école dans cet esprit de coopération n'a fait aucune difficulté. C'est ça, assurément, qui a donné à Félix cette assise de confiance inébranlable, cette intime connaissance que la coopération à l'école, ç a m a r c h a i t , et que c'était ç a et pas autre chose, la véritable liberté à l'école. Cette assurance n'était pas de trop pour le démarrage de l'école à Barcelone, en 1935 :

" Au début les gosses étaient perdus, ils ne savaient quoi faire. Il faut beaucoup de cran alors pour ne pas se laisser entraîner à dicter : on fait ceci ou cela, de telle ou telle façon... Mais finalement les enfants eux-mêmes choisissent. Je suis sûr qu'aussi longtemps que quelqu'un dirige, dicte à l'école, il n'y a pas de liberté - ni à l'école, ni ailleurs..." (*)

Pendant quatre jours les gosses attendaient que les adultes prennent la direction des opérations, et qu'on n'en parle plus ! Ça devait être pour eux des jours de panique intérieure, un monde qui soudain s'écroulait - des adultes, et leurs maîtres d'école ce qui plus est, qui se refusent à commander ! Félix lui, il n'avait pas peur, il attendait lui aussi : que ça se déclenche... Le quatrième jour, une petite fille dont la mère travaillait dans une usine de tissage, elle a voulu savoir comment ça fonctionne, un métier à tisser. Après ça, ça a été gagné - le barrage de la peur a été submergé par un afflux de curiosité - le travail avait commencé !

Ça c'était à la première des deux écoles autogérées, l'école Elysée Reclus, rue Vallespir à Barcelone. Elle n'a fonctionné que pendant l'année scolaire 1935/36, car elle fut interrompue par la guerre civile. C'était quasiment une entreprise familiale, puisque les quatre maîtres permanents étaient les trois frères Félix, José, Francisco, et leur soeur Présen qui (assistée par son indispensable piano, des plus appréciés et surtout par les petits) s'occupait des enfants les plus jeunes. Il y avait une centaine d'enfants entre six et treize ans, dans le quartier ouvrier des Corts. Les locaux étaient plutôt exigus pour tant d'enfants. Quand on a préparé les locaux, José et d'autres étaient un peu inquiets : à

(*) Citation extraite de l'article déjà cité dans El País - voir note de b. de p. (***) page N 428 dans la note "Félix Carrasquer (1) : éclosion d'une mission".

Yasnaïa Poliana, Tolstoï il pouvait se promener avec les mêmes à longueur de journées, en pleine campagne ! Pourtant, ça n'a pas empêché ces gosses de prolétaires de s'y sentir chez eux. Ils y étaient les rois et seigneurs comme nulle part ailleurs, même si le mètre carré était mesuré ! Pour eux ce n'était pas une école, c'était bien leur maison à eux. Personne ne les obligeait à y aller, ni à y participer aux occupations collectives, et ils le savaient bien. Mais ça les aurait fait rigoler, qu'on leur demande s'ils ne préféreraient pas rester chez leurs parents (pour s'y faire commander ?) ou flâner dans la rue (et pour quoi y faire ?), ou, dans leur royaume, bailler aux corneilles pendant que tout le monde s'affairait ! Il y en a pas un de toute l'année à qui l'idée soit venue de pas aller "en classe". C'était plutôt l'inverse : le soir à six heures, quand en principe la journée d'école était terminée et que les maîtres ils étaient allés manger, il en restait toujours un bon nombre qui continuaient à s'affairer, à un travail en train, à l'imprimerie, ou pianotant sur le piano ou que sais-je. Entre huit et dix heures du soir, l'école recevait les adolescents du quartier, ceux au dessus de treize ans qui étaient intéressés de venir, et même des adultes. Alors il fallait un peu houspiller les "habitués de jour" à rentrer, pour laisser la place aux copains plus âgés. Ils rigolaient et rentraient tranquillement - ce n'était que partie remise.

Le monde renversé, en somme ! Ou ne serait-ce pas plutôt le monde auquel nous sommes tous habitués, qui serait le monde "renversé", le monde d'un étrange délire ?

Cette école fonctionnait sous le patronage du Comité de l'Athénée libertaire du quartier des Corts (*). C'est le comité qui se chargeait de réunir auprès des parents la participation financière pour les frais de fonctionnement. Une fois le bâtiment acquis et le matériel sur place, ça se borne pour l'essentiel aux émoluments des quatre enseignants à temps complet, pas des sommes folles sûrement.

Quant aux relations avec les parents des élèves, c'était pour l'école une question névralgique. Une fois la glace brisée avec les enfants, ce n'était pas d'eux qu'allaient arriver des problèmes. Pas une seule fois au cours de cette mémorable année, ni plus tard à l'école de Monzon dont il va être question, il n'y a eu de bagarres entre enfants, qu'il y ait ou non des enseignants présents. Incroyable peut-être, mais vrai (**) ! De ce côté, c'était parfait. Mais

(*) Dans l'Espagne des années trente, les "athénées" étaient des associations culturelles, souvent d'inspiration libertaire, qui ont joué un grand rôle dans la fermentation idéologique dans ces années. Chaque quartier de Barcelone avait son "athénée libertaire", dont le rôle culturel et même politique (ai-je cru comprendre) dans la vie du quartier était considérable.

(**) Où et comment se déchargeait l'agressivité emmagasinée dans ces enfants tout

au cours de leur existence, et sûrement subie dans leur entourage dans ces années-là également ? En tous cas, ça ne se déchargeait pas à l'école ! Je reviens à nouveau sur cette espèce de miracle, dans la note ultérieure "Félix Carrasquer (5): ou le temps des moissons" (n° 107), notamment page N 454-456.

Félix savait qu'il ne leur serait pas possible d'apprendre la liberté aux enfants, sans l'apprendre en même temps aux parents, et même à tous les adultes du quartier. Oui, cette école, soi-disant pour enfants de six à treize ans, elle était au plein sens du terme l'école du quartier - y compris celle des adolescents et des adultes. Beaucoup parmi eux venaient aux cours du soir de 8 à 10, déjà mentionnés, toujours bondés. De plus, une fois par mois, il y avait une réunion spéciale des enseignants avec les parents, et une autre réunion encore avec les mêmes et la participation des enfants. Le plus dur, c'était de faire admettre aux parents que leurs enfants, depuis qu'ils vont à cette école où ils se sentent chez eux, se mettent à les critiquer. Apprendre la liberté, c'est aussi (et peut-être même, surtout) apprendre à se confronter à l'orgueil et à la vanité en nous-mêmes et à notre agressivité refoulée, qui ont tellement tendance à dominer notre comportement, ni vu ni connu. C'est pourquoi souvent la critique nous est insupportable, et plus encore quand elle est fondée. Mais il n'y a pas de liberté dans le pays, ni de justice, ni de révolution digne de ce nom, aussi longtemps que nous, les parents et les adultes, refusons d'entendre la vérité qui sort de la bouche de nos enfants.

La chose extraordinaire (et qui donne la mesure d'une grande époque), c'est que dans ces confrontations publiques, on soit arrivé à faire comprendre aux parents que c'était important qu'ils acceptent que les enfants les critiquent librement. Les enfants qui craignent de critiquer leurs parents (de vive voix, voire même en leur for intérieur seulement), ça fera des adultes qui craindront leurs maîtres, et qui accepteront leur domination servilement. A une des premières séances en commun avec les parents et les enfants, un des jeunes élèves s'est levé hardiment, devant deux ou trois cents personnes assemblées, pour expliquer que son père l'avait frappé parce qu'il ne s'était pas exécuté immédiatement, quand celui-ci lui a demandé d'aller acheter du tabac pour lui. Félix me dit que cet acte de courage a fait une impression extraordinaire sur tous ceux qui étaient là. Quelque chose a dû "passer" alors, dont ceux qui y ont assisté et qui sont encore en vie, doivent sûrement aujourd'hui encore se rappeler...

Tous les dimanches, quand le temps le permettait, il y avait une excursion de l'école, réunissant les maîtres et les élèves qui le souhaitaient, souvent avec des amis à eux et leurs familles. (Pas de dimanche-repos pour les infatigables

maîtres d'école, en ces années de semailles à pleines brassées !) C'était une occasion de se retrouver tous dans une ambiance particulièrement agréable et détendue. Il y a eu jusqu'à mille familles qui se sont retrouvées comme ça au vert ; pratiquement tout le quartier des Corts. Ne me demandez pas des détails sur les questions d'intendance pour cette mémorable migration d'un jour. L'école était devenue le ferment en même temps que le symbole d'une identité collective du quartier, et d'un esprit nouveau qui s'était mis à souffler depuis deux décennies ou trois et qui avait trouvé, autour de cette centaine de jeunes enfants parmi eux, son expression spontanée la plus concrète et la plus saisissante.

Félix à ce moment était aveugle depuis deux ans déjà. Je le connais assez pour savoir que ça ne l'empêchait pas d'être l'âme, discrète certes mais omniprésente, de cette aventure osée en commun (*). A défaut de ses yeux, maintenant il fallait qu'il se débrouille pour voir avec ses mains et avec ses oreilles. Mais surtout, sûrement, à voir avec les yeux du cœur...

La deuxième école autogérée suscitée et animée par Félix est l'"Ecole des Militants de Monzon". C'est une école en région rurale, en Aragon, pendant les deux années de guerre entre janvier 1937 à janvier 1939. Cette fois ce sont des garçons et des filles plus âgés, entre quatorze et dix-sept ans, vivant ensemble en régime d'internat. Leur nombre varie entre quarante et soixante. Félix est le seul adulte parmi eux : c'est la guerre ! Au cours de ces deux années, bon nombre parmi les garçons les plus âgés partent au front, d'autres sont demandés par la collectivité pour des tâches d'administration et d'organisation dans l'arrière-pays. De nouveaux élèves viennent les remplacer. Environ deux cents élèves passent ainsi à l'école. Donc beaucoup de passage, signe d'une période de guerre meurtrière au dehors, et d'un intense travail de restructuration sociale sur place. Aragon est alors divisée en vingt-cinq collectivités agraires (ou "Comarcals"), regroupant 601 villages collectivisés comprenant 300.000 familles paysannes qui ont opté pour la collectivisation libertaire (**). Parmi ces collectivités, il y

(*) On peut ici se demander dans quelle mesure, une fois bien lancée, cette "aventure osée en commun" restait encore suspendue à la personne de Félix, et si elle aurait pu continuer sans lui au cas où, pour une raison ou une autre, il n'avait plus participé à ladite aventure. On espère bien que oui...

(**) Cette expérience collective extraordinaire est, semble-t-il, très peu connue, faute de documents d'époque, et de témoignages authentiques sur cet épisode par des coacteurs. Pour un récit circonstancié, je renvoie au livre de Félix "Las Colectividades de Aragon - un Vivir autogestionado Promesa de Futuro", éditions Laia/Divergencias, Barcelone 1986.

a celle de Monzon, regroupant 32 villages, dont le plus important est Monzon. Les bâtiments de l'école (l'ancienne résidence d'un colonel, réquisitionnée par la collectivité), avec un jardin et des terres, ont été mis à la disposition de l'école par le Comarcal de Monzon, plus du bétail, du matériel agricole et autre, un pécule pour l'acquisition de matériel pédagogique à Barcelone, enfin le ravitaillement assuré pour tant de mois. Avec ça à eux de se débrouiller !

Le but de l'école, c'est de former des jeunes animés d'un esprit d'initiative et de responsabilité, pour pourvoir à des tâches d'administration et d'organisation requis par les besoins de la collectivisation. Chacun des 32 villages du Comarcal a envoyé un ou deux jeunes, voire trois, jugés aptes à ce genre de travail (*). Le plus souvent, on s'en doute, ce sont des garçons qui sont choisis, Félix a beau insister pour qu'il y ait à peu près autant de garçons que de filles. Celles-ci seront nettement en minorité. La plupart de ces jeunes n'allaient déjà plus à l'école, ils étaient envoyés directement des champs (si on peut dire) à l'Ecole de Militants.

Il n'y a eu aucune difficulté de démarrage avec eux, à Monzon. Les grands événements révolutionnaires qui avaient lieu autour d'eux les avaient sûrement mûris et mis au diapason d'un nouvel esprit. Ils savaient bien qu'ils venaient à l'école de Monzon non pour obéir et exécuter des ordres, mais pour y apprendre "sur le tas" à faire usage de leurs propres facultés, au contact les uns avec les autres, tant dans l'étude de questions plus ou moins théoriques que dans les tâches domestiques, ou aux champs, au jardin, aux ateliers, et pour le travail de gestion. Chaque élève participait à tous ces travaux, y compris au travail de gestion, confié à un Comité de Gestion se renouvelant par roulement.

Très vite, grâce à sa production agricole, l'école a pu subvenir entièrement à ses propres besoins. Vue la conjoncture très serrée, c'était là une chose importante, au point de vue matériel certes, mais plus encore, sans doute, au point de vue psychologique. A tel point qu'avec le recul d'un demi-siècle, Félix m'écrit :

(*) Bien sûr, vus les nombreux précédents, l'idée s'impose que, dans le cas où les forces révolutionnaires l'avaient emporté en Espagne, cette "Ecole de Militants de Monzon" risquait de jouer le rôle de "pépinière" pour une nouvelle "aristocratie révolutionnaire" (sic), prenant la place des "élites" précédentes qu'elle aurait remplacé. J'ignore si les structures collectivistes mises en place alors, et surtout l'esprit de la population qui y présidait, excluait d'office (ou du moins rendaient improbable) ce genre de dérailage, si commun pour une révolution...

" Le plus important de l'expérience de Monzon (*), c'est qu'avec trois heures de travail agricole pour chacun, nous subvenions à nos besoins économiques. C'est-à-dire, si notre type d'école se généralise, on fera l'économie des millions et des billions qu'on dépense pour un enseignement qui abrutit les jeunes, et ils apprendront à vraiment combiner la pratique et la théorie en un savoir-faire coopératif et enrichissant pour tous."

L'école avait même des surplus de production, qu'ils étaient fiers de pouvoir envoyer au front. Cette efficacité était due sans nul doute à la bonne entente et à l'enthousiasme des élèves, mais aussi à des méthodes d'exploitations modernes qu'ils étaient les premiers à introduire dans la région. (C'était en un temps où personne ne se doutait encore où ces méthodes mirobolantes allaient finir par mener l'agriculture...)

Pour une école qui comprend l'éventail d'âges habituel, à partir de l'âge de cinq ou six ans, il n'est guère question qu'elle pourrait subvenir à ses propres besoins, par un travail économiquement productif des enfants. Mais peu importe - après tout, la raison d'être d'une école, et pour Félix moins que pour personne, n'est d'être "rentable" économiquement. Si (comme je n'en doute pas un instant) l'humanité survit, et si de plus elle continue (comme il me paraît pour le moins probable) à confier une partie de l'éducation de ses enfants et de ses adolescents à des écoles, elle trouvera bien et même prioritairement, dans toute la mesure du nécessaire, les moyens pour subvenir aux besoins de celles-ci, sans songer à plaindre ses millions. Et si (comme je n'en doute pas plus) l'extraordinaire expérience de Félix et des gosses de la rue Vallespir et des jeunes de l'école de Monzon doit un jour inspirer d'autres hommes pour faire leurs écoles qui répondront aux besoins de leur temps et du contexte ambiant, ce ne sera pas pour des raisons économiques assurément, mais parce qu'elle répond aux mêmes aspirations profondes en eux que celles qui avaient animées Félix en créant l'oeuvre, et tous ceux, enfants et adultes, qui y ont participé.

L'école de Monzon avait été fondée en vue des besoins immédiats d'une révolution libertaire en milieu rural, mais sûrement aussi dans une vision à longue échéance qui, hélas, ne s'accomplit jamais. Quand Aragon tombe, en avril 1938,

(*) Il ne faut sans doute pas prendre trop littéralement cette affirmation au fil de la plume. Comme je le suggère plus bas, Félix trouvera sûrement dans l'expérience de l'école de Monzon des aspects plus cruciaux que l'aspect économique qu'il met ici en avant.

l'école est transférée en toute hâte en Catalogne, près de Barcelone (*), avec une partie des anciens élèves, auxquels se joignent d'autres élèves venant de la région d'accueil. Elle est dissoute en dernière heure, au moment de la débâcle finale, en janvier 1939. Félix passe in extremis en France, dans les jours même qui suivent. (Quatre ans de camps de concentration l'y attendent - le prix à payer pour échapper au peloton d'exécution...) Un bon nombre des élèves de Monzon étaient tombés au front. Son frère José aussi (celui qui avait été le premier à le seconder, pour fonder l'école rue Vallespir...). D'autres élèves, dans la vague de répression qui suivit la débâcle, sont fusillés.

Pourtant il en est qui ont survécu, qui vivent aujourd'hui - et qui se rappellent. Au fil des ans, après la mort de Franco et quand le régime policier s'est peu à peu relâché, Félix en a rencontré une trentaine. Et des anciens élèves de la rue Vallespir aussi. Ces enfants et ces adolescents de naguère ont aujourd'hui entre soixante et soixante-dix ans, des hommes et des femmes au soir de leur vie. D'après ce que me dit Félix, je comprends que la semence qui fut semée en eux n'est pas morte. Le rouleau compresseur de quarante ans de répression policière a été impuissant à l'étouffer. Aujourd'hui encore, ils savent (comme ils avaient su déjà sûrement le sentir naguère, enfants...) que dans ces années apparemment lointaines, à l'école rue Vallespir et à celle de Monzon, ils ont eu la chance de vivre une très grande aventure - une grande aventure de l'esprit. Et je suis sûr que beaucoup parmi leurs enfants et leurs petits-enfants auxquels ils en ont parlé (ceux qui ont osé les croire...), le savent aussi. Et peut-être en ceux-là tout au moins, en ces vieux et en ces hommes et ces femmes dans la force de l'âge et en ces enfants qui entrent dans l'existence, vit dès à présent la connaissance d' a u t r e c h o s e que ce qui les entoure ; et avec elle, une secrète attente très précieuse...

(*) La raison d'installer l'école près de Barcelone était surtout (m'explique Félix) une raison de propagande, pour pouvoir montrer aux distingués visiteurs étrangers à Barcelone cette école pas comme les autres, comme un exemple probant de "réalisation révolutionnaire".

(¹⁰⁶) Félix Carrasquer (4) : liberté-Summerhill et liberté-Vallespir-Monzon (*)

A ma lettre précédente (**), où je lui parlais avec enthousiasme de Neill, Félix me répond un peu sarcastiquement :

" J'ai eu connaissance de l'expérience de Neill quand j'étais en France, en 1965, quand on a fait des émissions sur son livre à "France Culture". J'ai dû commenter sur son expérience en diverses occasions (surtout à l'Université), quand, exposant notre expérience d'autogestion à Vallespir, certains professeurs pas bien intuitifs me disent que mon expérience est un peu comme celle de Summerhill. L'école de Neill est un joli exemple de "liberté" (avec guillemets), car où il n'y a pas de responsabilité il ne peut y avoir une liberté authentique. M'en tenant à ce que nous en confesse Neill lui-même, quand il explique que les enfants ne l'aident pas à cultiver son potager et qu'il devait mettre sous clef son outillage de menuiserie pour qu'il ne soit pas dilapidé, il est facile pour moi de répliquer qu'il est absurde et antilibertaire de s'attendre à ce que les gosses l'aident, lui, propriétaire du potager et du matériel (***). A Monzon, où le potager, la production et l'outillage appartenaient aux gosses (****), ils investissaient leur part de travail avec enthousiasme et ils faisaient bien attention à leurs outils, comme à des choses qui sont à eux."

(*) Suite de la note précédente, "Félix Carrasquer (3) : l'école autogérée, école de liberté". Voir la note de b. de p. (**) page N 423.

(**) Lettre du 27.11.87. Elle était écrite peu avant que je relise le livre de Neill "Libres enfants de Summerhill", et après la première note où il est question de Neill, "Les mutants (3) : un vent de justice et de liberté" (n° 88).

(***) La façon dont Neill parle de son expérience de Summerhill, sans à aucun moment faire mystère des difficultés qu'il ne pouvait manquer de rencontrer dans sa tâche délicate, n'a jamais les tons d'une "confession" (comme concédée à regret...), mais est toujours parfaitement candide et spontanée. Je ne sais s'il "s'attendait" que les gosses l'aident au potager (attente somme toute humaine, même si elle est "absurde et antilibertaire"). Mais ce qui importe surtout, c'est qu'alors même que ses attentes sont déçues (chose sûrement des plus fréquentes), son amour-propre ne s'en vexe pas et sa relation aux enfants n'en est pas perturbée. C'est en cela surtout que je vois en lui un grand éducateur, qui a beaucoup à nous apprendre.

(****) Il n'y a pas lieu de prendre ici le terme "appartenaient" dans un sens trop formaliste. Comparer avec la note de b. de p. (**) page N437 à la note précédente. C'est indéniable que les lieux "appartenaient" aux enfants de l'école rue Vallespir ou à Monzon, dans un sens beaucoup plus complet que cela n'était le cas à Summerhill.

C'est sûr qu'il y avait rue Vallespir et à Monzon un "souffle libertaire", un élan créateur, probablement unique dans l'histoire de l'école, et qu'on chercherait vainement à Summerhill. Les lieux et les temps, décidément, n'étaient pas les mêmes. Dans l'Angleterre des années trente à aujourd'hui (*), et même en choisissant un milieu moins gavé que le milieu bourgeois dans lequel s'est cantonné Neill, je ne suis pas sûr que même Félix, avec son génie propre et la flamme libertaire qui l'anime, serait arrivé à susciter une grande aventure pédagogique collective, comme celle qu'il vécut et anima dans les dix ou onze années entre 1928 (quand il retourne à Albalate pour sa première expérience pédagogique) et le 25 janvier 1939 (quand la débâcle de la révolution espagnole met fin à l'expérience de l'Ecole de Monzon).

Oui, dans l'aventure pédagogique de Félix il y a une dimension d'épopée collective, absente de Summerhill et sans doute de toute autre expérience éducative jusqu'à aujourd'hui encore (**). Pourtant (et n'en déplaise à Félix !) je vois une dimension différente certes, mais non moins unique et toute aussi irremplaçable, dans Summerhill. C'est une dimension de p r o f o n d e u r dans la vision de Neill et dans son travail d'éducateur et de thérapeute d'enfants, se poursuivant inlassablement sur quarante années ; une dimension que l'oeuvre de Félix ne p o u v a i t pas avoir, à supposer même qu'il y ait eu en lui les dispositions latentes qui, chez Neill, allaient se développer en une sorte de don de voyance psychologique pour lire dans la psyché des enfants. A chacun son éventail de dons, qu'il lui appartient de laisser grandir et se développer, à chacun sa mission. Et heureux celui qui, dans le court périple d'une vie humaine et sans se ménager, a pu porter jusqu'à son terme une mission qu'il fit totalement sienne.

Cette profondeur dans l'oeuvre de Neill et cet esprit audacieux qu'elle exige, Félix l'avait bien senti dans les années soixante, je m'en rappelle bien. Il m'en avait parlé alors, à moi qui n'y voyait encore que du feu, en même temps qu'il mentionnait certaines limitations assez évidentes de Summerhill (que j'avais moi-même senties). Mais peut-être l'a-t-il oublié, absorbé qu'il a été, dans les quelques vingt années qui se sont écoulées depuis lors, à faire sentir à des

(*) Je crois bien que ce que je dis là sur l'Angleterre, serait également valable pour tout autre pays au monde, à la seule exception de l'Espagne pendant les années vingt et trente.

(**) Peut-être, pour ce qui est de la "dimension d'épopée" (sinon celle de liberté), je devrais faire exception de la "Colonie Maxime Gorki" de Makarenko, dans les premières années de la colonie. Il a été question de cette aventure pédagogique dans la note "La démocratie directe de Makarenko à Neill" (n° 91).

esprits rétifs, partout où il en a l'occasion, une dimension de la liberté qu'il est encore un des très rares à sentir pleinement, pour l'avoir lui-même découverte et vécue, et pour l'avoir vue vivre pleinement.

Je vois également une convergence entre les deux oeuvres, et quoiqu'en pense aujourd'hui Félix, c'est bien une convergence vers la liberté. Chacun à sa façon, l'un et l'autre, Neill et Félix, ont semé la liberté. Comme avant eux des hommes comme Walt Whitman, Pierre Kropotkine, Edward Carpenter, Sigmund Freud et d'autres l'ont semée, et (après ceux-là) un Teilhard de Chardin, un Krishnamurti (*), un Marcel Légaut, ou un Solvic semant sa jeune vie sous le feu du peloton - chacun semant "la liberté" dans le champ qui est sien, que la vie lui a assigné. Cette liberté n'est totale, elle n'est toute la liberté, chez aucun de ces hommes, ni chez aucun autre qui vécut jamais. Car le semeur lui-même, même animé d'une passion de liberté, n'est pas totalement libre. Il est homme, et comme tel lié de cent façons, qu'il s'en rende compte plus ou moins clairement, ou non. Ses semences sont semences d'hommes, et le champ qu'il enseme, si grand soit-il, est limité. C'est par les moissons que sauront y faire lever d'autres hommes après lui, et qu'ils resèmeront à leur tour en des nouvelles et plus amples semences, que ces limites de l'homme pourront être et seront sans cesse débordées et repoussées...

A ma question sur l'attitude vis-à-vis du sexe à l'école de Monzon, Félix répond ainsi :

" Pour ce qui est du sexe, je dirai que, comme c'était une région campagnarde de coutumes traditionnelles, et que de plus nous vivions une révolution qui réclamait notre entière participation aux actions sociales et économiques du peuple, il y avait en nous un ascétisme spontané. On parlait du problème sexuel aussi simplement que de l'appareil digestif ou de l'hygiène ; mais il n'y a eu aucun problème et il y avait un respect mutuel et coopération entre les jeunes des deux sexes : travail d'étude, travaux agricoles, propreté des lieux, service de table etc - tout étant organisé et décidé en les assemblées qui se réunissaient chaque fois qu'il en était besoin, sans formalisme ni protocole."

(*) Pour Krishnamurti, il est entendu que je me limite ici aux quelques trois ou quatre années où il a été fidèle à sa mission (enfin entrevue...), avant qu'il ne glisse dans "l'épate" et ne sème, non plus la liberté, mais beaucoup de confusion.

Bien sûr, Félix sait comme moi que même en parlant du sexe avec autant de simplicité que du tube digestif, il ne joue pourtant pas le même rôle dans l'existence, et ne pose pas tout à fait les mêmes problèmes ! Et son témoignage que je cite à l'instant vient nous rappeler qu'il est des moments privilégiés dans la vie d'une personne ou dans celle de toute une collectivité (telle celle de Monzon pendant les deux courtes années de son existence), des moments passagers, où ces "problèmes" passent à l'arrière-plan et semblent comme disparus. Cela n'empêche que la chaîne millénaire de la répression du sexe, cette chaîne omniprésente dans l'existence humaine (*) (et dans cette "région campagnarde aux coutumes traditionnelles" autant que partout ailleurs !), ne s'évanouit pas du jour au lendemain, par la vertu d'un souffle d'enthousiasme et de liberté, dans la foulée d'une révolution généreuse (et cruelle, et sanglante...). C'est la chaîne qui lie les prétendus "maîtres" et les "esclaves", qui les rend l'un et l'autre également étrangers à eux-mêmes, également esclaves des mêmes atavismes du Troupeau. Et elle lie les maîtres qui enseignent non moins que les élèves.

Elle commence à s'user un peu, cette chaîne invisible, du moins dans nos contrées. Mais elle reste encore forte, et lourde à porter, même si rares sont ceux qui en sentent et en mesurent le poids. Le plus bel élan libertaire, la plus

(*) Je me rappelle bien que c'est Félix lui-même qui, le premier, m'a fait comprendre le rôle crucial de cette chaîne-là dans l'existence humaine, je ne me rappelle plus à quelle occasion. Il m'a dit (à peu près) que l'homme ou la femme qui était libre et sans honte secrète dans son sexe, jamais il n'accepterait d'être dominé par personne - jamais il n'aurait de maître ! Cela m'avait alors beaucoup frappé. Cette pensée semée alors par Félix a beaucoup travaillé en moi dans les vingt ou vingt-cinq années qui se sont écoulées depuis. Je n'ai d'ailleurs nullement l'impression d'en être encore arrivé au fin mot de l'histoire, et notamment d'avoir saisi le sens et le rôle de la répression sexuelle, dans la longue histoire de notre espèce. (J'effleure cette question dans les deux notes "Présence et mépris de Dieu - ou la double énigme humaine" et "Neill et le péché originel - ou le mythe comme message", n°s 41 et 90.)

Je prends cette occasion pour signaler que Félix fait partie des hommes dans ma vie qui, l'espace de quelques années, étaient revêtus pour moi d'une certaine "autorité", du fait que je sentais en eux une connaissance ou une maturité qui me faisaient défaut, et que je savais d'instinct que j'avais à apprendre d'eux quelque chose qu'il fallait que j'apprenne. Ce sentiment, je crois, m'a rarement trompé. Et je crois aussi que le plus souvent j'ai fini par apprendre à leur contact ce qu'ils devaient m'apprendre. Après quoi, cette "aura" tacite d'autorité dont ils avaient été pour moi revêtus s'évanouissait, et le lien qui me liait à eux avait tendance aussi à se relâcher considérablement. Ce relâchement du lien est sans doute lié au fait que la principale force motrice dans ma vie n'est pas l'amour ou l'affection (comme c'était le cas par exemple dans la vie de Edward Carpenter), mais bien la soif de connaissance, et le choix et l'évolution de mes relations à autrui sont dans une très large mesure subordonnés à cette pulsion de connaissance en moi.

radicale révolution culturelle, ne la fera se désagréger - sans prendre seulement la peine de la regarder ! Il faudra un t r a v a i l patient et obstiné, travail de générations et de siècles sinon de millénaires, pour que la chaîne enfin se rompe et se morcelle et que nous la laissions derrière nous, vestige pataud et étrange d'un très long et pénible cheminement.

Cet aspect névralgique de l'esclavage de l'homme, aspect occulte, rarement reconnu même de nos jours, est pratiquement invisible à l'école de Monzon comme à Vallespir. "Il n'y a eu aucun problème"... Mais c'est l u i très précisément, au contraire, qui fait l'objet de toute l'attention de Neill ! Un demi-siècle d'attention patiente, intense, délicate et aimante. Comme un prisonnier solitaire entame inlassablement, avec une frêle lime à ongles, un des lourds anneaux massifs de sa chaîne. Car il sait que la chaîne qui enchaîne l'un enchaîne tous, et qu'il a l'éternité devant lui.

Dans ma réflexion sur l'oeuvre de Neill, début décembre, j'avais noté une certaine c o m p l é m e n t a r i t é entre la mission de Neill et celle de Kropotkine (de quarante-et-un ans son aîné). Il y a cependant une complémentarité beaucoup plus étroite et plus frappante entre avec la mission de Félix (de ving-deux ans plus jeune que Neill). Comme Kropotkine, Félix se réclame d'une vision du monde "anarchiste" ou "libertaire", et il a été un infatigable lutteur pour les idéaux de justice sociale et de liberté, conçus dans une optique libertaire. Mais alors que Kropotkine n'a touché aux questions éducatives que de façon théorique et épidermique, celles-ci ont été au coeur de la mission de Félix non moins que de celle de Neill. Venant de souligner la dimension de l'oeuvre de Neill absente de celle de Félix, la chose remarquable, c'est que inversement l'oeuvre de Félix vient combler à la perfection les lacunes majeures que l'on constate dans celle de Neill. J'en discerne trois à présent, qu'il n'est peut-être pas inutile de rappeler et de mettre côte à côte.

1°) La passivité relative du rôle des élèves dans l'enseignement proprement dit. Mise à part l'innovation hardie de ne pas obliger les enfants à aller en classe quand ils ne le désirent pas, Neill se borne à emboîter le pas au modèle traditionnel du maître qui sait, transmettant un savoir fixé d'avance à des élèves qui ignorent (¹¹⁰).

2°) La non-participation des enfants aux travaux domestiques et autres nécessités par la vie collective, travaux qui à Summerhill sont pris en charge par du personnel rémunéré. Par une idée visiblement faussée du "bonheur" des

enfants (*), leur vie à Summerhill (jusqu'à l'âge de dix-sept ans où ils quittent l'école) se partage exclusivement entre d'une part les études, et d'autre part le jeu et les activités récréatives (théâtre, ateliers...), y compris les distractions au dehors payées par l'argent de poche fourni plus ou moins copieusement par les parents.

C'est là l'aspect "étuve" peut-être le plus flagrant : l'enfant se trouve déchargé (et en vérité, p r i v é) de certaines des responsabilités les plus simples et les plus élémentaires, faisant normalement partie de la vie commune familiale ou collective. De ce fait et de plus, il s'habitue à une existence d'être privilégié, servi, pour les tâches considérées d'un commun accord comme "inférieures" ou "serviles", par du personnel en quelque sorte subalterne.

Cette lacune est surtout flagrante dans le cas d'enfants qui habitent à l'école, comme c'était le cas à Summerhill (régime dit d'"internat"). Mais même dans une école où les enfants ne restent que le jour et où ils ne prennent pas leurs repas (comme c'était le cas rue Vallespir), il y a toujours des menues tâches posées par la convivance. Dans la mesure où pour les enfants l'école est véritablement "leur royaume" (et non une prison, ni un hôtel de standing...), c'est pour eux un plaisir et une chose qui va de soi que de se charger de ces tâches au même titre que les adultes qui partagent avec eux les lieux et qui y participent eux aussi.

3°) Le souci de Neill de tenir les élèves, mêmes les plus âgés, à l'écart des grands problèmes de leur temps, y compris de ceux auxquels ils ne pourront manquer de se trouver confrontés dans leur propre vie ; ou du moins, le souci d'éviter qu'il en soit débattu dans l'école entre les élèves et les enseignants.

C'est là le deuxième aspect "étuve", moins apparent à première vue mais inséparable du précédent (lequel repose sur l'acceptation tacite des inégalités sociales, comme étant une chose qui irait de soi). Bien sûr, cette exclusive

(*) Comme je l'avais déjà suggéré dans la réflexion sur l'oeuvre de Neill, cette "idée visiblement faussée du bonheur des enfants" chez Neill est sûrement due au mauvais souvenir qu'ont laissé en lui les corvées dans son enfance qui lui étaient imposées par les adultes de son entourage. Aussi a-t-il du mal à s'imaginer qu'un travail domestique puisse être pour un enfant autre chose qu'une corvée exécutée à contre-cœur. C'est là un exemple parmi bien d'autres qui montre que même le plus grand des éducateurs n'est pas pour autant, et jusques y compris dans sa conception de l'éducation, libéré totalement de ses propres conditionnements, provenant avant tout de l'éducation qu'il a lui-même reçue. Quant à savoir pourquoi on se libère au cours de son existence de tels conditionnements, et qu'on continue par contre à être prisonnier de tels autres pendant sa vie entière, c'est là pour moi un grand mystère...

serait impossible à maintenir si les élèves eux-mêmes décidaient au fur et à mesure, avec l'assistance des maîtres, les thèmes qu'ils désirent travailler : c'est eux-mêmes qui ne tarderaient pas à mettre sur le tapis bon nombre des questions que Neill voudrait voir évitées. La raison qu'il donne, c'est son scrupule de ne pas "influencer" les élèves, scrupule dont j'ai déjà discuté(*). Mais en vérité, il est irréaliste de la part d'un éducateur de prétendre ne pas influencer, et ceci d'autant plus que son action est plus féconde. Et il y a de la marge entre le lessivage de crâne généralement pratiqué à l'école, et l'absentéisme systématique préconisé par Neill. Dans le cas d'espèce, par cet absentéisme même, Neill exerce une action indéniable, plus efficacement peut-être que par un discours : il installe en les enfants de Summerhill une sorte d'"idéologie du bonheur", à l'usage de soi-même, de ses proches et de son entourage. Neill y croyait, à cette idéologie, tout au moins pour les gosses confiés à ses soins, même s'il ne l'appliquait pas du tout (et heureusement !) à sa vie à lui. Ça m'apparaît un peu comme la contrepartie idéologique de la facilité qui consiste à épargner au gosse la présumée "corvée" de faire son lit, en faisant appel à du personnel domestique. Raisonnable pour l'enfant petit, cette idéologie devient de plus en plus carencielle à mesure que l'enfant grandit. Cette carence, je la vois avant tout dans l'absence délibérée de toute dimension spirituelle, et notamment celle de la responsabilité vis-à-vis de communautés humaines plus étendues que l'entourage plus ou moins immédiat, et (à la limite) vis-à-vis de l'humanité toute entière (**).

Ces trois "lacunes majeures" à Summerhill que je viens d'évoquer consistent toutes en un `m a n q u e d e r e s p o n s a b i l i t é` des enfants et des adolescents, dans trois domaines différents qui les concernent pourtant de façon évidente, et parfois de façon cruciale. C'est cela qui fait dire à Félix, avec raison, que "sans responsabilité il ne peut y avoir de liberté authentique". J'ajouterais seulement, à ce propos, qu'en comparaison avec ce qui est aujourd'hui encore habituel dans les écoles ou dans les familles, la responsabilité dont se trouvaient investis les enfants à Summerhill n'était pas négligeable, bien au contraire, même si elle restait confinée à un domaine assez limité. Mais en comparaison avec la responsabilité qui se déployait si vigoureusement

(*) Voir la note "L'éducation sans suggestion ? - ou éducation et connaissance de soi", n° 93.

(**) Voir la note citée dans la précédente note de b. de p. ainsi que les deux notes qui la suivent, "Neill et le bombardier - ou le bonheur-à-gogo et l'autre dimension", et "Summerhill - ou l'étuve, et le grand large...".

à la rue Vallespir ou à Monzon, il faut bien reconnaître que celle des "libres enfants de Summerhill" a des airs un peu anémiques de plante de serre chaude ! Et ceci d'autant plus que les enfants sont plus âgés.

(¹⁰⁷) Félix Carrasquer (5) : le temps des moissons (*)

Les observations faites et rapportées tant par Neill que par Félix sont pour moi entièrement fiables - à aucun moment n'ai-je eu l'impression chez l'un ni chez l'autre d'une présentation avantageuse, pour enjoliver un tableau (avec, bien sûr, la meilleur foi du monde...). Ce n'est visiblement pas le genre de l'un ni de l'autre. Je n'en doute pas plus chez Neill, que je n'ai pas eu l'avantage de connaître personnellement comme je connais Félix. Mais il y a, dans son récit tout comme dans celui de Félix, un "air de réalité" qui ne trompe pas. Neill ne se cache d'ailleurs nullement ni de ses erreurs, ni des difficultés qu'il eût à surmonter, ni de ces échecs.

A cet égard, je note d'ailleurs que les observations de Neill et celles de Félix ne se rejoignent pas. Pour les élèves de Summerhill, il fallait le plus souvent des semaines, parfois des mois voire même (dans quelques cas extrêmes) des années, avant qu'un enfant nouvel arrivé se retrouve dans l'ambiance complètement différente de Summerhill ; qu'il comprenne que c'est là un lieu où il est accepté tel qu'il est, sans avoir à se plier à un rôle ni à se fatiguer à en prendre le contrepied. C'est alors seulement qu'il devenait enfin lui-même, en même temps qu'il devenait partie prenante de cette communauté d'égaux qui l'accueillait tel qu'il était, sans jamais le juger. Mais pour en arriver là, il fallait d'abord que l'agressivité et la haine accumulées en lui dans une atmosphère répressive et dénuée d'amour, se décharge de telles façons ou de telles autres, souvent déconcertantes et parfois dangereuses - jusqu'à ce qu'il retrouve son assiette et son naturel, dans un milieu lui-même bienveillant et naturel. Il y a eu aussi quelques cas d'échec, où en dépit de tous les efforts, l'enfant restait irréductiblement asocial, et où Neill s'est vu obligé de le renvoyer chez ses parents.

Ce qui frappe par contre dans le récit de Félix, c'est qu'il ne se soit jamais trouvé confronté à de telles difficultés. Si je ne le connaissais de si

(*) Suite de la note précédente. Voir note de b. de p. (**) page N 423.

près, pour être sûr qu'il n'est pas homme à affabuler ni même à présenter des faits gris en rose, j'aurais eu des bonnes raisons d'être sceptique. Mais je sais, sans doute possible, que je peux prendre son récit pour argent comptant. Pourtant, ces gosses à la rue Vallespir et à Monzon, eux aussi comme nous tous, ils avaient eu à encaisser depuis leur tendre enfance, tant dans leur famille qu'à l'école où ils étaient avant, des agressions de toutes sortes, dues à l'incompréhension, à la peur, à l'égoïsme et à l'agressivité des adultes de leur entourage. Qu'est alors devenue cette agressivité encaissée et longuement accumulée ? Félix nous dit qu'elle ne se manifestait pas à l'école. Non seulement il n'y a pas eu une seule bagarre dans ces écoles, entre 1928 (à Albalate) et fin 1938 (à Monzon), mais il y avait, nous dit-il, une bonne entente cordiale permanente, dans une ambiance de ruche affairée et heureuse. Ça semble presque trop beau pour être vrai. Surtout quand on a déjà passé (comme moi) toute une longue vie à faire péniblement connaissance de la nature humaine ! Pourtant, Félix n'est pas homme non plus à se méprendre sur une ambiance - il a le nez assez fin pour sentir quand autour de lui ça coince tant soit peu.

D'où vient donc cette différence étonnante entre la psychologie des enfants-Summerhill, et des enfants-Vallespir ou Monzon ? Est-ce la différence des milieux - les enfants de milieux aisés étant plus profondément perturbés par l'éducation reçue, étant plus privés d'amour, plus dépaysés dans un environnement plus artificiel, que les enfants des ouvriers du quartier des Cortès à Barcelone, ou ceux des campesinos de la région de Monzon ? Mais une différence aussi draconienne ?

Où est-ce dû à l'époque exceptionnelle dans laquelle se place l'expérience pédagogique de Félix ? Félix lui-même réalise bien à quel point cette harmonie entre l'esprit de l'école et les dispositions des parents (et même celles de tout le quartier ou de la région rurale dans lesquels s'insérait l'école), a été une chose extraordinaire, quasiment incroyable elle aussi, qui n'a peut-être existé ainsi nulle part ailleurs à aucun moment. A Summerhill, Neill nous rapporte que la plupart des enfants étaient constamment divisés entre l'esprit qui régnait à l'école, et celui qu'ils retrouvaient dans leurs familles et dans le reste de la société. Il en a été ainsi durant toute la durée de l'existence de Summerhill. De plus, cette école est toujours restée comme un corps étranger, culturellement parlant, dans le terroir où elle était située. De tels conflits étaient totalement absents dans les trois expériences pédagogiques réalisées par Félix entre 1928 et 1938.

J'aurais tendance à penser que la différence faramineuse constatée tantôt vient bien de l à , et non de la différence des milieux ambiants par eux-mêmes

(que ce soit dans le milieu parental, ou dans celui formé par l'école), ou de la différence des "approches pédagogiques" chez Neill et chez Félix. Je crois que la cause véritable se trouve bel et bien dans cet ^{imp}pondérable puissant qu'est l'"esprit du temps". Oui, l' E s p r i t s o u f f l a i t à Barcelone et en Aragon dans les années trente. La grande aventure de Félix et des enfants à Vallespir et à Monzon était portée par ce souffle puissant et elle témoignait de ce souffle, venu on ne sait d'où.

Celui qui a vécu Mai 68, ou qui a participé tant soit peu au mouvement de "contreculture" dans la décennie qui a suivi, sait qu'il y a des choses "impossibles" ou "impensables" qui, à certains moments et comme par quelque étrange effet de grâce, non seulement deviennent possibles et se font, mais qui de plus paraissent alors les choses les plus simples et les plus naturelles du monde. Certes, ce qui eût lieu en France en Mai 68, et tout ce qui fut amorcé par cette étrange convulsion dans la décennie qui suivit (de façon cette fois plus ou moins marginale mais en revanche, un peu partout dans le monde...), est par bien des côtés très différent de ce qui fermentait et qui se cherchait dans le peuple espagnol une quarantaine d'années plus tôt, et qui trouva une culmination étonnante pendant la révolution espagnole avant de sombrer dans le sang. Mais dans l'un et l'autre épisode de notre longue Marche en avant, au delà de l'action des individus et donnant à celle-ci puissance et résonance, on sent ce même grand S o u f f l e venu d'ailleurs.

Quand j'essaye de m'imaginer tant soit peu le Renouveau qui est devant nous, en me raccrochant tant bien que mal à ce qui m'est connu, dans cet effort pour appréhender l'Inconnu total de demain—ce sont ces deux grands épisodes de notre histoire qui à présent me viennent à l'esprit. Il y a eu sûrement d'innombrables moments semblables dans le devenir des peuples au cours des millénaires ; des grandes convulsions créatrices venues on ne sait pourquoi ni comment et que nul n'aurait su prédire. Elles enfantèrent les mythes et les religions et les grandes visions nouvelles de l'homme et de l'univers, et les grands espoirs surgis des résignations de naguère, et les aspirations sans visage et sans nom, évasives et poignantes comme le rêve ! Mais ce sont ces deux épisodes—là qui sont les plus proches de moi, pour avoir tant soit peu senti leur souffle et m'en être reconnu héritier. Et maintenant qu'est venu aussi sur moi un souffle des choses à venir, ces deux "moments de force" de naguère préfigurent pour moi, "en qualité" tout au moins et oh combien modestement ! La grande Mutation des Temps qui sous attend. L'heure est proche désormais de la Tempête et des eaux torrentielles de l'Ondée. Alors sera le temps du Grand Souffle créateur. Le même Souffle, assurément, mais venant cette fois balayer la terre entière et culbuter les morts et réveiller les vivants.

Alors sera venue l'Heure des Moissons, enfin, et le temps des nouvelles Semailles.

Ce n'est pas le lieu ici de m'étendre en des détails sur l'école de la rue Vallespir ou sur l'école de Monzon, et sur leur courte et riche histoire. Félix a pris soin de faire un récit circonstancié sur l'une et sur l'autre, ainsi qu'un troisième récit, intimement lié aux précédents, sur la grande aventure collective des communes agraires en Aragon, pendant les deux années de la révolution espagnole. C'est là, je crois, le seul moment dans l'histoire des peuples ou l'idéal libertaire de coopération et de solidarité populaire, sans hiérarchie ni contrainte, a été vécu à l'échelle d'une vaste province, par des hommes, des femmes, des enfants, unis et portés par une même vague puissante surgie des profondeurs. A défaut de documents (détruits et disparus), le récit de Félix est servi par une mémoire remarquable et par une scrupuleuse honnêteté, d'un homme qui depuis son jeune âge fut au coeur du mouvement culminant en ces trois années ardentes et fécondes, sur lesquelles porte surtout son récit. Malheureusement, ce témoignage capital et ce message d'espoir n'existe encore qu'en langue espagnole, en trois publications séparées à diffusion modeste (*). Je ne doute pas que le temps n'est pas loin où ce témoignage sur l'un des moments les plus féconds de notre histoire et, au coeur de celui-ci, sur une aventure éducative d'une portée immense, sera traduit et publié en français et en de nombreuses autres langues, de façon à stimuler et à inspirer partout à travers le monde des aventures collectives animées du même esprit hardi de coopération créatrice.

La prédiction pourra sembler téméraire, car c'est en vain en ces jours qu'on chercherait un signe à l'horizon, justifiant un si fol espoir ! Depuis la fin abrupte de l'expérience de Monzon, un demi-siècle (moins un an) s'est écoulé. Au niveau des signes visibles d'une conscience collective, ce sont quarante-neuf ans d'o u b l i se déposant sur une semence vivante. Pour Félix, dans ce demi-siècle, il y eût seize ans de captivité, suivis de onze ans d'exil en terre

(*) Ces publications sont les suivantes :

- 1) La Escuela de Militantes de Aragon, Una experiencia de Autogestion y de Analisis Sociologico, Ediciones Foil, Barcelona 1978,
- 2) Una Experiencia de Education autogestionada, Edicion del Autor, Barcelona 1981,
- 3) Las Colectividades de Aragon, Un Vivir autogestionado Promesa de Futuro, Edicion Laia/Divergencias, Barcelona 1985.

Je signale aussi que Félix est en train de mettre la dernière main sur une autobiographie détaillée (800 pages dactylographiées), où on trouvera sûrement entre autres, et dans un éclairage cette fois plus personnel, un témoignage de première main sur une époque d'une richesse extraordinaire.

étrangère, en attendant la fin du régime de fer de Franco. En fait, lui et Mati ont pris le risque calculé de retourner en Espagne dès 1971, encore interdits de séjour et du vivant de Franco, en un temps où le régime commençait à s'user (*). Déjà pendant son exil en France, dans le milieu des émigrés espagnols, puis en Espagne, Félix n'a pas manqué, de vive voix et par écrit, de parler d'éducation libre et d'écoles autogérées. Il souligne que de nos jours il serait plus facile de mener de telles expériences que naguère, quand elles furent menées en dépit des obstacles et des dangers, dans l'Espagne prérévolutionnaire et révolutionnaire des années trente. Temps de nos jours plus cléments, sûrement, mais apparemment pas pour autant plus propices! Le fait est qu'on l'écoute avec un intérêt poli, voire même parfois avec admiration et avec enthousiasme, dans les lieux les plus divers, y compris dans des Universités où on l'invite (comme un signe de temps libéraux décidément revenus en terre ibérique!) donner des conférences sur l'éducation. Ce que je retiens de tout ça, c'est que "facile" ou pas, aucune expérience similaire à celle de Félix des années 1928-38 n'a été tentée à nouveau en Espagne ou ailleurs.

Visiblement, il est des difficultés plus insidieuses et plus radicales que les risques de prison, d'exil, ou du poteau d'exécution. Même en prison, Félix a trouvé occasion de faire oeuvre éducative. Mais sûrement aussi, ces très longues années de captivité ont laissé sur lui leur marque, et au sortir de prison, il n'est pas sûr qu'au delà de cette énergie indomptable que je lui ai connue, il ait gardé la souplesse intérieure extrême et la capacité d'écoute délicate, si essentielles pour une oeuvre éducative féconde (**). Mais même si les ressources créatrices

(*) Voir la note de b. de p.(*) page N 425, à la note "Félix Carrasquer (1) - ou éclosion d'une mission" (n° 103).

(**) Voir à ce sujet la note de b. de p. qui suit celle que je viens de citer (dans la précédente note de b. de p.).

Aux débuts des années soixante, après son arrivée dans la région parisienne, Félix a essayé d'animer dans le milieu espagnol émigré un "Centro de Estudios Sociales", dans l'esprit des cours du soir pour adultes dans son village natal Albalate et plus tard à Barcelone (1928-1936). Cette tentative fut un échec. Peut-être la raison n'en est-elle pas uniquement dans le "manque de curiosité et d'enthousiasme" de ses jeunes auditeurs - que Félix avait justement trop tendance, peut-être, à traiter en "auditeurs" plutôt qu'en interlocuteurs avec lesquels il y aurait une écoute mutuelle. Dans ce que j'ai pu entrevoir des "Séminaires sociologiques" animés par Félix dans sa ferme près de Toulouse, Félix m'avait toujours l'air (tout comme dans sa relation à moi) de faire figure du maître qui dispose d'un savoir tout prêt, fortement structuré et (m'a-t-il semblé) pratiquement fixé et intangible, et qui dispense ce savoir à des élèves attentifs et déferents. Je n'y ai jamais senti, pas plus que dans sa relation à moi, une ambiance de recherche, ou quelque chose bougerait tant dans le "maître", Félix, que dans les "élèves". Comme c'est si souvent le cas, on a l'impression que l'idée ne lui viendrait pas qu'il pourrait avoir quelque chose à apprendre, par sa relation à une autre personne notamment; sauf, tout au plus, des nouveaux faits bruts qui seront logés chacun dans les casiers déjà tout prêts pour ça. Ayant

réponse à tout, il ne sent plus les questions, même les plus juteuses. Mais ce sont bien les questions et l'invitation qu'elles recèlent, qui stimulent la curiosité et la joie de sonder et de découvrir. Les "réponses" toutes prêtes y courent court sans répondre à rien, et poussent l'être peu assuré en lui-même à renier celui en lui qui sonde et qui questionne et qui ne se contente du "tout prêt".

Je n'ai pas eu non plus l'impression que Mati, qui est d'une ouverture et d'une disponibilité exceptionnelles dans sa relation à autrui, qui a de plus la maturité d'une riche expérience et une grande vivacité d'esprit, ait été associée à ces rencontres, sauf au niveau seulement des tâches d'intendance. C'est dire à quel point l'esprit qui avait animé les expériences pédagogiques des jeunes années de Félix paraît absent du travail militant de son âge plus mûr, une fois passée sur lui l'épreuve de seize années de captivité...

de Félix étaient restées intactes à travers les années de captivité et d'exil, une "école libre", dans l'optique de liberté même qui est celle de Félix, n'est pas l'oeuvre d'un seul, mais création collective. Elle ne prend naissance que là où il y a souffle créateur non d'un seul, mais collectif.

J'ai l'impression d'ailleurs que cet aspect de création collective dans l'école de Vallespir et dans celle de Monzon, est beaucoup plus fort que dans Summerhill. A Summerhill, Neill et sa femme étaient chroniquement claqués, mais pour les gosses, eux, une fois qu'ils avaient pris "le pli", c'était plutôt la "dolce vita" il me semble. Heureuse certes et tout ça, mais aussi sans histoire et, pour tout dire, légèrement somnolente (qu'on me pardonne l'expression), surtout pour les plus grands. Les gosses entraient malades, malheureux et survoltés, et (à part les rares inadaptés, virés avant l'heure) ils en sortaient sains, heureux et somnolents (*) ! Moi, c'est un fait, je m'y serais sûrement emmerdé comme gosse, mais pas à Monzon. Tout ça pour dire que toute chose ne peut se faire qu'en son temps. Ce n'est sans doute pas un hasard que l'école de Summerhill a pu florir pendant près d'un demi-siècle et qu'elle a même fait (paraît-il) des petits ici et là, tandis que l'oeuvre pédagogique de Félix se déploie dans un laps de temps limité à une dizaine d'années (entre l'âge de vingt-trois et de trente-trois ans), et qu'elle est restée jusqu'à aujourd'hui sans progéniture.

Et peut-être aujourd'hui encore le temps n'est pas à tout à fait venu pour que cette semence-là lève. Elle n'est pas faite pour lever en des temps de somnolence, dans des têtes et devant des assiettes trop pleines, sur des sièges et dans

(*) Il est bien entendu que le terme "somnolent" est à prendre ici au sens figuré, et qu'il ne concerne pas le plan physique ni le plan affectif. Au contraire, sur ce plan-là il n'y a pas de doute que les "libres enfants de Summerhill" étaient vifs et spontanés, une fois acclimatés à leur école. La "somnolence" dont je parle se place au plan intellectuel et, plus encore, au plan spirituel.

des coeurs trop mous. Ce n'est pas de la semence pour rassasiés. Elle est pour ceux qu'une f a i m tenaille, comme elle avait tenaillé Félix dès ses jeunes années, comme elle tenaillait ces villageois auxquels il revenait pour leur apporter dans la joie de son coeur ce que loin d'eux il avait trouvé et porté de meilleur.

C'est quand les hommes découvriront leurs faim derrière la satiété, leur indigence derrière l'abondance, le délabrement derrière les airs enjoués, le vide derrière le savoir - c'est alors que le temps sera venu. Nul n'aura à les convaincre, à les prier : prenez, prenez, je vous prie ! C'est eux qui se jetteront sur ce qui comblera leur faim, et qui veilleront avec tendresse sur l'éclosion des semences naguère oubliées.

C'est alors que les semailles d'antan - semailles d'amour, d'espérance - celles dont je viens de parler et d'innombrables autres encore, crues perdues à jamais sur une terre brûlée - c'est alors qu'elles germeront et lèveront, et on verra reverdir une terre re-née.

(¹⁰⁸) Nul n'est prophète dans son pays - ou images d'Epinal et mésestime de soi

(15 et 17 janvier) (*) Jésus de Galilée en avait fait l'expérience à ses dépens, quand il est revenu dans la région de Nazareth, et il n'avait pas apprécié la chose. Félix, lui, a été plus patient vis-à-vis de ses proches et de ses amis qui n'ont pas su voir en lui le "prophète", porteur d'une grande mission - ou qui, comme moi, l'avaient oublié. Il n'a maudit aucun de nous !

Bien des fois j'ai eu l'occasion de constater à quel point c'est vrai, que nul n'est prophète parmi les siens. J'en vois deux causes, qui m'apparaissent de nature assez différente (**). Il y a la mésestime de soi : quand on est pénétré du sentiment (conscient ou inconscient) de sa propre insignifiance, ce sentiment d'insignifiance se communique, comme par contagion, à tout ce qui nous touche tant

(*) Voir signe de renvoi à la présente note dans la note "Félix Carrasquer (1) : éclosion d'une mission" (n° 103), page N 427.

(**) Pas aussi différentes pourtant qu'il m'apparaissait à première vue, comme le montrera la suite de la réflexion. L'impression que ces deux causes découlent de sources nettement différentes provenait sûrement du fait que dans le cas de ma personne, seule la deuxième des causes qui vont être examinées m'avait l'air d'entrer en ligne de compte. Mais sans doute la situation est plus complexe que ça...

soit peu de près. Comment quelqu'un avec qui on est à tu et toi, qui ne vous traite pas du haut de sa grandeur, comment lui qui me ressemble et auquel même je vois ou crois voir des défauts ou des faiblesses que je n'ai pas, comment celui-là pourrait-il être un grand homme ?

Pour le dire autrement : on n'est en mesure de reconnaître la grandeur de quelqu'un qui est proche de nous, que quand on sent déjà ou pressent la grandeur qui est latente en nous-mêmes. Et à partir de là, il n'y a qu'un pas pour sentir aussi la grandeur latente en tout être, et avoir des yeux pour voir quand ce qui est latent en tous se réalise et se déploie en l'un parmi nous.

Et il y a aussi la fausse idée qu'on a de la grandeur humaine (*). Nous avons tous été élevés avec les images d'Epinal de tous ceux qui passent pour être, ou pour avoir été dans un passé auréolé de prestige, des "grands hommes". Toujours on nous les a présentés comme des modèles de toutes les perfections et de toutes les vertus. (Et les "ombres humaines" rajoutées parfois délicatement à un tableau de gloire, ne sont là que pour le rendre plus touchant et pour faire ressortir plus vivement encore les lumières...) Aussi, sans même que nous ayons à jamais nous le dire en clair, il va de soi que la moindre des choses tout d'abord, pour pouvoir être ne serait-ce que candidat à la promotion (par quelque instance supra-personnelle et solennelle...) au rang de "grand homme" (et une fois promu, en principe, avoir droit à une place dans les livres de nos présents ou futures écoliers, ou à une statue en place publique, ou à donner son nom à une rue ou à un square...) - la moindre des choses c'est d'être tout d'abord p a r f a i t ; d'être en tous points et en toutes circonstances loin au dessus des faiblesses (hélas humaines !) du commun des mortels (comme vous et moi justement !) : de n'être pris au piège d'aucune illusion, d'être souverainement indifférent à la louange comme au blâme, compatissant, généreux, vif, patient, intelligent, savant etc etc. - en bref, d'être un être réellement "supérieur", d'une toute autre argile et d'une toute autre essence que "vous et moi" (**).

(*) J'ai eu l'occasion plus d'une fois, dans les pages de La Clef des Songes, de m'expliquer avec cette idée invétérée, singulièrement tenace même en moi (affranchi pourtant de pas mal de clichés...). Voir notamment les notes (inspirées par l'oeuvre de Marcel Légaut) "Tous les hommes sont faillibles - ou la percée" et "Le temps des béquilles et le temps pour marcher" (n°s 73, 75), du mois de novembre. Celles-ci reprennent un thème déjà apparu avec insistance dans les notes du mois de juillet (n°s 20-31), suscitées par l'impact de la rencontre avec la pensée de Légaut.

(**) Il m'a fallu les lectures et la réflexion serrée et de longue haleine de ces derniers trois ou quatre mois, sur le thème des "mutants" ou "Grandeur et fêlures", pour que j'extirpe enfin en profondeur (je l'espère du moins) les dernières traces

de ce poncif tenace, insidieux, étrangement déformant. J'en connais plus d'un qui rirait de mes efforts pour éventer une façon de voir qu'il croit avoir depuis longtemps dépassée (voire même de naissance, qui sait...), et qui tombera dans le panneau à la première occasion : de ne pas voir une grandeur manifeste parce que la tête du monsieur (ou de la dame) lui revient pas ou que ses opinions lui déplaisent. A ce compte là d'ailleurs, aucun des dix-huit "mutants" dont je viens à grand peine de terminer de faire le tour, y compris mon fidèle et vieil ami Félix (qui aura eu droit à près de cinquante pages...), ne serait "grand" à mes yeux. Car il n'y en a pas un seul (sauf tout au plus Riemann, faute à moi sûrement d'en savoir assez sur lui...) chez qui il n'y ait des choses qui décidément ne me reviennent pas, et que le bon Dieu (qui ici est à blâmer non moins que l'intéressé) aurait quand même dû mieux faire.

La (triste ?) vérité pourtant, c'est qu'il n'y a et qu'il n'y eût jamais (pour autant du moins que je puisse en juger) âme qui vive qui réponde à ce "minimum vital" du "grand homme". Dès qu'on a l'occasion, et de plus la curiosité, de regarder d'un peu plus près et de soulever un coin des voiles d'apparat qui entourent les hommes qui, d'un commun accord et sous l'égide de dame Culture alias Histoire, ont été affublés de l'écriteau " G r a n d - prière de ne pas toucher ! ", on tombe illico sur des choses qui ont tout l'air, ma foi, de clocher - et même pas qu'un peu ! Et quand il n'y a pas d'écriteau ni rien, qu'il s'agit d'un monsieur ou d'une dame comme vous et moi et que par hasard on a eu l'occasion, lui ou elle aussi, de voir d'un peu près, c'est encore pareil. Il y a que chez soi-même (mésestime ou pas...) qu'on a du mal souvent à voir ce qui grince et qui cloche. (Mais je doute qu'on soit pour autant l'unique exception qui confirme la règle...)

Toujours est-il que tant qu'on reste bloqué sur les clichés d'usage sur le "grand homme", on ne risque pas de jamais savoir reconnaître la grandeur, quand d'aventure nous la reconstruisons sur notre chemin, et notamment chez quelqu'un que nous connaissons "trop bien". La grandeur humaine n'est ni dans des "dons" mirobolants (tout dépend de ce qu'on fait avec les dons modestes ou brillants qui nous sont dévolus en naissant (*)), ni dans une impossible perfection, mais dans quelque chose de nature toute différente. Et l'incapacité si courante de savoir reconnaître la grandeur (si ce n'est sur la foi d'un écriteau...), est la m ê m e incapacité, la m ê m e épaisseur qui empêche de reconnaître la c r é a t i o n , si souvent ignorée ou regardée de haut quand elle se présente toute nue, sans l'indispensable label de qualité...

(*) Au sujet des relations entre "dons" et "création", voir la suite des trois notes consécutives "Création et maturation (1)(2)(3)" (n°s 48-50), et plus particulièrement la deuxième de ces notes.

Cette incapacité ne se limite nullement à notre appréciation de ceux de notre entourage, de leurs oeuvres et de leurs actes. Je l'ai rencontrée à chaque pas, et bien souvent là où je m'y serais le moins attendu, parmi les proches et les amis, certes, et dans les hautes sphères des Temples de la Science non moins qu'ailleurs (*). Bien des fois j'en suis resté stupéfait - voire même, le souffle coupé, quand la malveillance parfois se joint à l'incurie...

Cette "incapacité" quasi-universelle n'est nullement innée. Elle est plutôt dans la nature d'un **b l o c a g e** des facultés personnelles de discernement et de jugement, blocage plus ou moins permanent et plus ou moins complet d'un cas à l'autre. Ce n'est pas que ces facultés soient absentes ou minables - bien au contraire ! Mais nous sommes comme un habile violoniste-musicien-de-chambre devant une fenêtre grande ouverte sur la rue, qui aurait en mains un admirable Stradivarius (mais hélas, sans label...), et qui le jetterait dans un coin avec honte et dépit, chaque fois que de la rue lui parviennent les accents (disons) d'un orgue de barbarie, les sifflets d'un agent de police ou les virils éclats de la caserne d'en face ; car au conservatoire où il fut élevé, on lui a inculqué que seuls les bruits de la rue sont de la vraie musique... En clair : quand le travail spontané de nos facultés de perception et d'expression n'est pas à pas pris en charge, approuvé, bichonné par le monde qui nous entoure ; quand, venant de nous-mêmes et non "de la rue", il va le moins du monde contre le courant du bruit-de-tout-le-monde - du coup, il n'y a plus personne et en tous cas : plus de violon !

Nous voilà revenus, au tournant du chemin, au sempiternel "syndrome du troupeau". C'est encore lui, pas de doute ! Et le tenace atavisme du troupeau ne peut être séparé de cette "mésestime de soi" évoquée tantôt, de la mésestime de ce qu'il y a de meilleur en nous - et que nous jetons dans un coin tout honteux et confus, pour docilement nous égosiller en rivalisant avec les bruits de la rue...

Et que deviennent les images d'Epinal dans ces histoires de violon ? Peintres ou violoneux, je dis que c'est la même histoire. Mépriser ses oreilles (qui sont fines de naissance) et un violon de toute beauté, ou mépriser ses yeux (parfaits pour voir les surfaces et les profondeurs, les lumières et les ombres...) et ses brosses et sa palette de peintre, tout ça n'est une seule et même chose. C'est le mépris de nos yeux et de leur candide témoignage qui nous fait prendre l'image d'Epinal pour un tableau de maître. Et, par un juste retour des choses, le

(*) Il en a été surabondamment question un peu partout au cours des plus de mille pages de Récoltes et Semailles, ce qui me dispensera d'avoir encore à l'avenir à illustrer la chose...

clinquant factice d'Epinal entretient en nous cette mésestime de nous, ce mépris de la grandeur nue, sans apparence sans label, humble et inconnue, qui vit au plus profond de nous-mêmes (*).

(¹⁰⁹) Education et acte de foi

(16 et 18 janvier) (**) Bien peu de lecteurs, sûrement, se feront une idée à quel point l'enseignement "libre" (ou, comme dit Félix, "autogéré"), au sens où l'entend Félix, fait appel aux ressources de l'enseignant d'une façon qui est absolument sans commune mesure avec ce qui a lieu pour un enseignement style traditionnel. J'en sais quelque chose par une expérience quelque peu dans ce sens, que j'ai poursuivie à l'université pendant cinq ou six ans (à partir de 1976 ou 77). Il s'agit d'un "cours" (d'option (***)) que j'annonçais sous le nom "Introduction à la Recherche", et auquel participaient à chaque fois une soixantaine d'étudiants environ. Je les invitais à proposer à l'ensemble de leurs camarades, au tableau, des questions de nature plus ou moins mathématique qui les avaient intrigués, et dans un deuxième temps, de choisir chacun et de prendre en mains un de ces sujets ou tout autre de son choix, et de poursuivre sur ce thème au long de l'année une recherche personnelle, avec mon aide occasionnelle au fur et à mesure des besoins. J'ouvrais le feu dès la première séance, en jetant sur le tableau une douzaine de questions tout ce qu'il y avait de concrètes et de pas académiques, de façon à

(*) Cette relation entre "image d'Epinal" et "mépris de soi" a été dégagée déjà, dans une optique quelque peu différente, dès les premières pages de Récoltes et Semailles, dans la section "Infaillibilité (des autres) et mépris (de soi)" (ReS I, section n° 4).

(**) Voir signe de renvoi à la présente note dans la note "Félix Carrasquer (3) : l'école autogérée, école de liberté" (n° 105), page N 439.

(***) Les "cours d'option" sont des cours que l'étudiant est libre de suivre ou non, et qu'il peut choisir parmi un éventail plus ou moins étendu de tels cours. Théoriquement, ils sont censés lui permettre de se perfectionner sur tel ou tel sujet de son choix. Pratiquement et sauf cas exceptionnels, les étudiants choisissant un tel cours, et le plus facile possible, pour augmenter leur moyenne générale par une mise de travail qu'ils espèrent modeste. Pour moi, l'intérêt du cours d'option, c'était qu'il se situe entièrement hors de tout programme d'ensemble : je ne suis pas obligé de traiter tel sujet, dont les étudiants auront besoin pour suivre tel autre cours. Une mesure du succès relatif de mon cours d'option "Introduction à la Recherche", c'est que beaucoup parmi les étudiants étaient finalement assez intéressés pour s'y investir de façon conséquente, alors que du simple point de vue "utilitaire" (examens et classement), ça ne leur rapportait pas grand-chose.

bouleverser l'idée étriquée et toute scolaire qu'ils avaient de "la mathématique", ou d'un "problème mathématique". C'était une façon d'accrocher leur imagination, en leur montrant que la mathématique est comme un terrain de jeux inépuisable, offrant au joueur curieux, même s'il est novice voire ignare, un éventail absolument illimité de jeux passionnants. Un des charmes de ce jeu merveilleux, c'est que les jeux particuliers qu'il nous offre avec une si prodigieuse profusion ne sont nullement définis d'avance, comme sur une liste sans fin où nous serions embarrassés lequel choisir, mais que nous-mêmes les imaginons au gré de notre fantaisie, et que chacun de nous, même sans expérience ni bagage, peut en inventer auxquels personne n'avait jamais songé ni peut-être (sans lui) ne songera jamais. Et ce qui plus est, ces jeux sont souvent non moins profonds, et aux ramifications imprévues et innombrables, que ceux sur lesquels les mathématiciens d'aujourd'hui et des siècles passés se sont passionnés et ont rivalisé d'astuce, sans être près encore de les épuiser.

Après une première séance passée à déballer pèle-même quelques "jeux", avec déjà quelques étudiants parmi les moins timides venant ici et là au tableau pour y participer, la glace était en général rompue. Les étudiants se piquaient au jeu, et dès la prochaine séance la semaine d'après, quand ce n'était déjà dès la première, il en venait au tableau pour proposer eux aussi des "jeux mathématiques" de leur cru, ou qu'ils avaient eu l'occasion de pratiquer (sans se douter qu'ils étaient en train alors de "faire des maths"...). On passait encore quelques séances comme ça, à jeter sur le tapis une foule de jeux et de situations mathématiques demandant réflexion, et à essayer déjà d'entrevoir, pour certains, quel genre de travail ils pouvaient appeler et par quels biais les aborder. Après quoi, il était grand temps de "converger", et que chaque étudiant choisisse un sujet, soit seul soit en compagnie d'un ou de plusieurs autres. Le travail proprement dit commençait, qui allait se poursuivre, chacun sur son propre thème, pendant le reste de l'année.

C'est dans les semaines qui suivaient, surtout, que mes facultés d'intuition et d'imagination mathématique étaient mis à rude épreuve. (Tout comme celles de la téméraire collaboratrice (*) qui, une année ou deux, s'était hasardée à participer à cette expérience à titre d'enseignante.) Il fallait que je me confronte

(*) Il s'agit de Christine Voisin, dont il a été question déjà deux ou trois fois dans Récoltes et Semailles. Christine à ce moment ne faisait pas même partie du personnel enseignant officiel de la Fac, mais elle faisait du travail de "suppléante". C'est un travail notoirement sous-payé même par comparaison avec les assistants, alors que là elle travaillait en tandem avec moi, et faisait un travail qualitativement équivalent au mien.

à vingt ou trente problèmes les uns totalement différents des autres, et qui pour la plupart échappaient totalement à toute mon expérience mathématique passée. J'avais ouvertes grandes les portes, et le vent s'engouffrait... Que de fois, devant tel problème abracadabrant auquel je n'aurais jamais rêvé, je me sentais la tête vide, complètement dépassé ! Et bien des fois aussi les idées décisives pour l'aborder provenaient de l'étudiant qui se l'était imposé. J'ai eu souvent aussi l'occasion de noter dès la première partie du cours, avant que le travail proprement dit n'avait commencé, que la plupart des étudiants, une fois leur intérêt stimulé, avaient une intuition visuelle ou combinatoire bien plus vive que moi : quand un étudiant expliquait au tableau quelque procédé tactique, bien des fois tout le monde comprenait sauf moi, "le prof" ! Mes réflexes de mathématicien, celui notamment d'une certaine précision et rigueur d'expression, étaient un handicap à ce stade-là du travail. Par contre, presque tous les étudiants étaient désarmés devant la tâche de mettre leurs idées en langage intelligible et correct, et par écrit ; travail pourtant réellement indispensable et fécond, quand il s'agit d'approfondir la compréhension d'une situation, et (sauf rares exceptions) le seul moyen aussi d'éprouver la validité de ses idées. C'est là que ma possession d'un solide "métier" de mathématicien reprenait tous ses droits.

Pas plus que dans le travail de recherche du mathématicien de profession, il n'était question pour nous d'arriver forcément à une "solution" complète de tous les problèmes abordés. Mais, dans la mesure où un véritable travail se poursuivait, chemin faisant on était sûr en tous cas (cela, je le savais et c'était là ma fortitude !) d'apprendre quelque chose de substantiel sur ce qu'on regardait. Dans tout travail animé par un véritable désir de connaître, le travail crée au fur et à mesure une connaissance qui à la fois assouvit et alimente ce désir. Aussi j'étais sûr que dans ce "cours" qui n'en était pas un, quoi qu'il arrive et pourvu seulement qu'ils y mettent du leur, les élèves allaient faire l'expérience (et pour la première fois) de ce qu'est véritablement la recherche mathématique, et même une "recherche" tout court.

Certains collègues plutôt bien disposés (*) pensaient que j'étais en mesure

(*) J'ai eu ample occasion surtout d'entendre les sons de cloche mal disposés, de collègues scandalisés par mon expérience, qu'ils prenaient pour une mauvaise plaisanterie. J'évoque cette mentalité, qui (ai-je fini par apprendre) est la règle et non l'exception parmi les enseignants, un peu plus bas dans ce même alinéa. Mon expérience, parmi bien d'autres choses, aura été pour moi une occasion irremplaçable pour faire connaissance sur le vif d'une certaine mentalité qui prévaut dans ma profession.

Quant aux dons mirobolants, et à l'"horizon" à l'avenant, dont je me voyais crédité par les collègues plus bienveillants, il faut croire que Christine, elle,

qui faisait le même travail que moi et pas plus mal que moi, elle n'en avait pas besoin ! Et c'est avec le plus grand mal et par miracle quasiment qu'elle a réussi à décrocher, des années plus tard, un poste d'assistante (il faut dire que la concurrence est serrée...), et avec lui son pain quotidien assuré.

de me lancer dans une aventure aussi casse-cou, parce que j'avais un horizon mathématique exceptionnel, et de plus des "dons" mirobolants, bien au dessus (m'assuraient-ils) de leurs moyens à eux. Mais je sais bien, moi, que ça n'a rien à voir. Même avec un "horizon mathématique" qui (par impossible) aurait embrassé la totalité de la mathématique connue, à quoi m'aurait-il servi? Puisque justement presque tous les problèmes abordés échappaient pour l'essentiel à ladite "mathématique connue" et à ses méthodes ! Le fait est qu'en dépit de mes supposés "dons" je me sentais souvent dépassé, et c'étaient les étudiants bien des fois (et pas toujours les "bons en maths" suivant les critères académiques !) qui savaient la mise, en arrivant à voir quelque chose là où je ne voyais encore rien. Et la question pour nous n'était nullement d'aller coûte que coûte aussi loin que possible dans nos recherches, voire même de "boucler" totalement dans l'année toutes les questions abordées. C'est alors, du coup, qu'il m'aurait fallu bel et bien un génie mathématique surhumain ! La question, c'est qu'il y ait pour chacun une véritable recherche, une création. Et certes, ne peut stimuler une recherche, une création, un enseignant dont l'esprit serait resté totalement étranger sa vie durant à ce qu'est la recherche véritable, qui n'aurait aucune idée (sauf les poncifs d'usage) de ce qu'est une création. C'est le cas, hélas, de la quasi-totalité des enseignants, y compris à l'université. Nombreux même sont ceux parmi eux que la seule pensée que le travail de l'élève puisse être pour lui une joie, scandalise. (Lui-même n'a-t-il pas longuement et durement trimé, avant de faire enfin trimmer les autres !) Comment dès lors s'étonner que les étudiants des facultés, après quinze ou vingt ans où ils ont pâli sur les bancs des écoles et des amphithéâtres à ingurgiter des "programmes" revêches, n'ont pas la moindre idée à quoi ça ressemble, que de "faire de la recherche"?

Non, il n'y a pas lieu d'être fier de nos écoles et de notre enseignement...

Que faut-il donc à l'enseignant pour se lancer dans une telle aventure collective d'enseignement créateur, qui pour chacun des élèves soit l'occasion d'une recherche personnelle ? Ce ne sont pas, on vient de le voir, ni des "dons" extraordinaires, ni des connaissances tous azimuts. Par contre, il faut "sentir par les tripes" ce qui est une "recherche", une "création", et ce qui ne l'est pas - il faut avoir soi-même une âme de chercheur. De plus, à partir d'un certain degré de spécialisation (comme celui qui prévaut à l'université, ou dans les dernières

années du lycée), il faut avoir en mains solidement les bases du métier (ici, celui de mathématicien). C'est rare, d'ailleurs, le "chercheur dans l'âme" qui n'ait pris la peine d'apprendre les bases du métier, dans la direction où il travaille. Mais l'âme de chercheur et le métier ne sont pas tout encore, visiblement. Dans un pays comme la France, il y a des milliers de chercheurs passionnés par leur métier. Mais leur enseignement est tout autant prisonnier des routines et des programmes que celui des autres, et ignore tout autant que l'étudiant, tout comme eux-mêmes, est un être doué d'une créativité innée, qu'un enseignement digne de ce nom devrait provoquer et faire se déployer.

Non, ce qui fait surtout défaut, ce n'est aucune des choses que je viens d'évoquer, si indispensables soient-elles (ou du moins certaines parmi elles). La chose essentielle ici est d'une nature toute différente. C'est une f o i , une c o n f i a n c e totale, aussi bien en ses propres capacités créatrices (si limitées soient-elles...), que dans celles des élèves. C'est de savoir, de connaissance sûre : modeste ou puissante - en chacun de nous ici assemblés, il y a la faculté de créer ! Là où il y a une telle assurance, il n'y a plus de peur. Telle la peur, si commune, d'avoir l'air idiot devant les élèves ; de "sécher" lamentablement devant eux, voire même, confrontés à eux "à armes égales" désormais, d'apparaître comme aussi "stupide" ou plus stupide qu'eux ! (Et n'est-ce pas là le grand et le redoutable secret de l'enseignant, qu'il ne s'avoue pas même à lui-même, et qui du coup va être irrémédiablement éventé...) Et il y a la peur aussi que toute l'expérience foire lamentablement, faute d'être soi-même à la hauteur des circonstances (ne faudrait-il pas, justement, être un vrai génie ?). Ou faute d'arriver à entraîner les élèves dans une aventure qui peut-être les effraye ou qui les indiffère, ou qui dépasserait totalement leurs moyens...

Ce genre de peurs provient toujours de l'égo, et prend le plus souvent le visage de la "raison" qui objecte d'un air soucieux et grave, devant ce qu'elle nous présente comme des biens étranges aberrations (*) ! Elles sont de règle chaque fois qu'il est question de nous engager dans une voie qui nous serait personnelle, qui n'est sanctionnée par aucun usage établi, ni encouragée d'avance par aucun préjugé favorable d'un entourage bienveillant ; chaque fois, en somme, que nous nous apprêtons à faire oeuvre véritablement originale, voire oeuvre novatrice, au lieu de nous borner plus ou moins à suivre cahin-caha les voies toutes tracées, bien au chaud en nombreuse compagnie. Et ces objections si raisonnables, ou ces peurs qui ne disent pas leur nom, sont réfractaires aux arguments et aux raisons

(*) Comparer avec la section "La Clef du grand rêve - ou la voix de la raison, et l' a u t r e " (n° 6).

mêmes les plus judicieux, les plus irréfutables. Car même si elles aiment à s'en donner l'apparence, elles ne se situent nullement au niveau de la raison ni de la logique, mais à un tout autre niveau.

Cette division de l'être, et ces peurs confuses qui en sont le signe, prennent fin par un acte de foi. C'est dans un tel acte qu'est le véritable commencement de l'expérience nouvelle. La foi que cet acte fait sourdre des profondeurs de l'être est source à la fois d'assurance, et d'humilité. Elle nous donne l'humble fortitude qui nous permet de laisser apparaître sans fausse honte nos insuffisances, et d'accepter sans faux-fuyants les leçons de l'expérience, y compris dans le cas où celle-ci s'avérait un échec. Et quand l'amour-propre blessé n'y met obstacle, l'échec tout comme le succès a une leçon à nous apprendre, et porte son fruit quand la leçon est comprise...

Dans le cas dont il est question ici, je dois reconnaître que l'expérience a été loin d'être un succès total, comme celles que nous rapporte Félix (en Espagne entre 1928 et 1938). Vu le contexte totalement différent, c'est le contraire qui aurait été étonnant. C'est avec les étudiants de première année de fac, frais émoulus du lycée, qu'il y a eu le meilleur travail. Bon nombre d'entre eux ont même fait un travail remarquable par l'astuce et par l'imagination. A ma surprise et sûrement aussi à la leur, il s'est avéré que plusieurs avaient l'étoffe du vrai mathématicien. (Je me suis bien gardé pourtant de les encourager à s'engager dans une voie aussi hasardeuse, vue la conjoncture serrée !) La plupart des étudiants ont fait un travail sérieux, et on peut dire que pour ceux-là le but que je m'étais fixé, de les "introduire à la recherche", a bien été atteint. Mais il y a eu aussi quelques étudiants qui restaient perdus jusqu'à la fin, ne comprenant pas de quoi il retournait ni ce qu'on leur demandait. Pour ceux-là, il faut bien constater l'échec complet. J'ai eu l'impression que la plupart parmi eux, sinon tous, avaient choisi ce cours-là, dans l'éventail de "cours d'option" qui leur était offert, dans l'espoir que ce serait une façon à bon compte d'augmenter leur "moyenne générale", et que, bon prince, je finirais par leur mâcher la besogne si eux-mêmes jusqu'à la fin se bornaient à ne rien faire. Calcul loupé !

Bien sûr, l'ambiance qui prévaut partout dans les écoles et à l'université, avec la hantise des notes et des examens, fausse profondément la relation des élèves et des étudiants à leur travail. En règle générale, cela m'a paru être d'autant plus le cas qu'ils poursuivent leurs études depuis plus longtemps. Les étudiants sont plus atteints que les lycéens, et les années passées sur les bancs des amphis complètent le lessivage de la créativité, commencé déjà bon train au

lycée et à l'école communale. Passé un certain point (après environ deux ou trois années de fac), on a l'impression qu'au niveau intellectuel, l'étudiant a été complètement et irrémédiablement stérilisé - qu'il n'y a plus rien à en tirer sauf, quand il "réussit", des tours de singe savant (*).

Oui, un vrai délire ! Et jusqu'à quand ?

(¹¹⁰) Le nouvel esprit de l'éducation

(16 et 20 janvier) (**) Ce "modèle traditionnel" pour l'enseignement semble à tel point aller de soi que moi-même, englué dans l'ambiance générale, ai eu tendance à oublier qu'on peut concevoir un enseignement dans un esprit totalement différent (***). Encore dans ma réflexion sur Summerhill dans les notes de début

(*) Cette "impression" (que l'étudiant a été "complètement et irrémédiablement stérilisé") n'est que partiellement fondée. Cette "stérilisation" est en fait un blocage profond des facultés créatrices. Un tel blocage n'est (je crois) jamais "irrémédiable". Mais le déblocage d'un tel état de paralysie intellectuelle me paraît une chose très rare - il y faut rien de moins qu'une véritable renaissance intérieure. Le plus souvent, on porte une telle paralysie sa vie durant, et même on s'y accroche comme à une chose infiniment plus chère que sa vie...

Mais je pressens qu'au moment de la grande Mutation, chez un grand nombre parmi ceux qui vivront et peut-être même chez tous et plus ou moins en même temps, il se produira un tel déblocage profond. Peut-être ceux qui vivront seront ceux justement qui ne se fermeront pas au grand Souffle venant secouer les portes de leur être, ceux qui laisseront sauter les verrous et le Vent s'engouffrer là où croupissent les miasmes d'impuissance, et redonner air, vigueur et vie aux enterrés vivants...

(**) Voir signe de renvoi à la présente note dans la note "Félix Carrasquer (4) : Liberté-Summerhill et liberté-Vallespir-Monzon", page N 451.

(***) Pourtant, sans être sciemment inspiré d'aucun précédent, j'avais (pour ainsi dire d'instinct) tenté de mon côté quelques expériences pédagogiques dans un tel esprit "totalement différent", comme celle rapportée dans la précédente note "Education et acte de foi". Mais, sous la pression des attitudes universellement reçues dans l'enseignement, et faute d'une réflexion d'envergure pour situer mes expériences dans une perspective globale et évolutionniste, celles-ci m'apparaissaient quasiment comme une sorte de "fantaisie personnelle" que je me serais payée, à la faveur d'une situation un peu spéciale qui m'était faite parmi mes collègues à mon université ; et c'est sûrement comme cela qu'elles ont été perçues et par lesdits collègues, et par les étudiants eux-mêmes (tout en trouvant, eux, ces "fantaisies" à leur goût...). La vérité, c'est que ces expériences à l'université venaient en réponse à une dissatisfaction profonde avec le cadre et l'esprit (y compris l'esprit parmi les étudiants, certes) dans lequel mon enseignement s'était poursuivi jusque là. De plus en plus, cet enseignement me paraissait condamné à une stérilité sans remède, au point de perdre pour moi tout sens. Même ces

cours d'"Introduction à la Recherche" étaient un pis aller, comme un verre d'eau versé dans un désert brûlant. C'est dans ces dispositions que j'ai finalement demandé et obtenu mon détachement au CNRS (Centre National de la Recherche Scientifique), à partir d'Octobre 1984, me dispensant depuis lors de poursuivre une activité enseignante.

décembre (notes n°s 88 à 95), la pensée ne m'est pas venue qu'il y avait là une "lacune" (et même, une "lacune majeure") dans l'oeuvre éducative de Neill. Il a fallu que je me confronte à nouveau et plus sérieusement que dans un lointain passé (*) à l'oeuvre éducative de Félix, pour que cette lacune m'apparaisse dans toute sa portée. A la lumière de cette réflexion, je vois devant nous deux transformations maîtresses dans l'éducation en général et dans l'enseignement, transformations qui sont préfigurées déjà par quelques expériences d'avant-garde.

1°) L'abandon total de toute espèce de répression du sexe, suivant la voie ouverte par Neill à Summerhill depuis 1921.

2°) Les transformations totales de l'enseignement, dans un esprit de coopération créatrice entre élèves et enseignants, dans la voie ouverte par Tolstoï à Yasnaïa Poliana au siècle dernier, et par Félix en Espagne entre 1928 et 1938.

La transformation profonde des mentalités qui sera amorcée, d'ici la fin du siècle je pense, par la grande Mutation à présent imminente, me paraît en vérité indistinguable d'une transformation toute aussi profonde dans l'esprit de l'éducation, depuis la naissance jusqu'au seuil de l'âge adulte. C'est dans cette optique globale de l'évolution psychique et spirituelle de notre espèce sur le point de muter, qu'il faudrait voir les deux grandes percées dans la façon de concevoir l'éducation, évoquées à l'instant. Peut-être faudrait-il encore y joindre une troisième, qui ne semble pas découler des deux précédentes, et qui est peut-être celle qui aux yeux de Félix est la plus cruciale de toutes :

3°) La création d'une ambiance, tant à l'école qu'au foyer, qui constamment encourage l'enfant ou l'adolescent à se charger de toutes les responsabilités qu'il pourrait raisonnablement souhaiter assumer, en rapport avec son degré de développement physique et mental, et avec son environnement humain et naturel. La "responsabilisation" de l'enfant se développe en symbiose constante et souple avec ses propres souhaits et avec ses possibilités réelles, lesquelles s'épanouissent le mieux par l'exercice de responsabilités spontanément assumées. (Y compris celle

(*) Le "lointain passé" en question, qui était plus ou moins oublié jusqu'à l'an dernier encore, se place vers l'année 1960, quand Félix m'a parlé de ses expériences pédagogiques en Espagne.

des directions qu'il donne à sa curiosité...) Cette symbiose m'apparaît réussie de façon particulièrement heureuse et complète dans les trois expériences pédagogiques de Félix dont j'ai parlé précédemment (*).

Il va de soi qu'aucune de ces trois transformations majeures n'est possible sans une attitude de respect attentif et aimant vis-à-vis de l'enfant. Sans cela, tout sombre dans une rhétorique creuse et dans des moules nouveaux tout aussi stériles que les anciens. Jamais la fécondité ne vient d'un moule, mais seulement de la créativité de l'esprit. C'est de cette attitude fondamentale de respect aimant, seulement (et au terme peut-être de longs et patients labours...), que finira par naître tout le reste.

(¹¹¹) Les mutants (4) : nous sommes tous des mutants en puissance

(21 et 22 janvier) (**) La première note consacrée aux "mutants", ayant nom "Les mutants (1) : le ballet des mutants" (n° 85), est des 22 et 23 novembre derniers, il y a déjà deux mois et un jour. En l'écrivant, je croyais dès les jours suivants en revenir au texte principal (***), laissé alors en suspens déjà depuis deux mois également, au profit d'une "végétation multifiliforme" de notes naissant les unes des autres comme une colonie de champignons ! Il y en avait alors déjà 26, en comptant celle que j'étais en train d'écrire. Depuis ce moment, au lieu de retourner comme prévu au "fil de la réflexion", c'est-à-dire au récit de mes aventures intérieures en l'an de grâce 1974, cette innocente note sur les mutants a éclaté déjà (en comptant jusqu'à la note précédente terminée hier) en 26 autres notes, venant doubler le nombre des précédentes.

Parmi cette nouvelle poussée de notes des deux mois écoulés, les 22 dernières sont consacrées, à parts à peu près égales, aux oeuvres de A.S. Neill, de Edward Carpenter et de Félix Carrasquer. (Ce dernier venant comme dix-huitième et

(*) Surtout dans les deux notes "L'essor" et "L'école autogérée", école de liberté" n°s 104, 105.

(**) La présente note peut être vue comme une continuation, soit de la note "Les mutants (3) : un vent de justice et de liberté (P.A. Kropotkine et A.S. Neill" (n° 88), du 26-28 novembre, soit comme la suite naturelle de l'ensemble des notes (n°s 89 - 110) qui font suite à celle-ci.

(***) J'en étais resté à la section "L'entrée du divin (2) - ou "faire plaisir à Bouddha"" (n° 71), des 22 et 23 septembre.

dernier apparu dans la liste de "mes mutants", laquelle n'en comptait encore que dix-sept dans la note "Les mutants (1)" citée tantôt, du mois de novembre.) Cet ensemble de notes est devenu une réflexion impromptue sur le thème de l' é d u - c a t i o n , ou pour mieux dire : sur celui d'une mutation profonde dans l'éducation, dont l'oeuvre éducative de Neill et celle de Félix, et (dans une moindre mesure sans doute) la pensée pédagogique de Edward Carpenter, m'apparaissent comme des ferments et des signes précurseurs. J'ai déjà souligné dans la note de hier, qui clôt en quelque sorte cette réflexion, que la mutation dans l'esprit de l'éducation, préparée par ces devanciers et par quelques autres, m'apparaît "indistinguable" de la grande Mutation spirituelle qui nous attend, ce "Saut Evolutionniste" qui aura lieu dans peut-être huit ans ou dans dix ou dans quinze. Aussi, cette longue "digression" (dans un ouvrage qui prend bien le chemin d'être tissé de "digressions" du début à la fin!) est-elle liée de façon on ne peut plus névralgique à ce qui, de plus en plus, apparaît comme le maître-thème et comme la tâche majeure que je poursuis à travers toute la Clef des Songes : de contribuer, du mieux de mes dérisoires moyens en face d'une marée de bruit, à la préparation des esprits (ou de quelques esprits...) pour cette impensable Mutation, et pour le non moins impensable "Après" qu'elle amorcera avec puissance. Car pour notre espèce, changer profondément, nous dégager de la gangue tenace des atavismes du Troupeau, c'est avant toute autre chose, sûrement, c h a n g e r d a n s n o t r e r e l a t i o n à n o s e n f a n t s .

Au delà de ce thème pédagogique, cela fait maintenant sur une cinquantaine de notes et sur quatre mois d'affilée que je suis le thème tentaculaire des m u t a n t s , qui ne cesse de me tirer en avant. Ce thème plus vaste, lui aussi, est lié de façon directe et évidente à la tâche de préparer la Mutation et l'Après - le grand Travail qui nous attend tous, à longueur de générations et de siècles... Par la créativité innée qui repose en chacun de nous, ne sommes-nous pas tous, tant que nous sommes, des "mutants en puissance" ? En chacun de nous, depuis la nuit des âges et engoncé dans nos épaisseurs, le "mutant de demain" déjà se cherche obscurément. Chez la plupart jusqu'à aujourd'hui, et pendant quelques années encore, il a été et sera maintenu en échec de façon plus ou moins totale par des mécanismes de blocage implacables, auxquels nous avons bien voulu donner notre assentiment. Mais quand soufflera la Tempête, ceux qui vivront ce seront ceux, sûrement, qui sous le Souffle laisseront s'éveiller et agir ce mutant - ceux qui oseront être, en ce jour-là et après, c e l u i q u i t o u j o u r s s e t r a n s f o r m e .

Non pas qu'ils se retrouveront soudain métamorphosés en anges, comme par enchantement. Ce n'est pas ainsi qu'agit le Souffle de Dieu. Mais ceux qui vivront seront ceux qui ne se fermeront pas au Souffle, qui laisseront s'animer la braise dormante et s'amorcer et se poursuivre dans les profondeurs de l'être un travail : le travail qui transforme. Ceux qui, à l'encontre d'une inertie immense, au lieu de se faire plus lourds et plus raides encore dans la grande peur de changer, affronteront l'inconnu et seconderont de tout coeur le travail de Dieu en eux.

Les "mutants" dont il a été question au cours de ces mois derniers sont des hommes qui, en certains moments de leur existence, ont laissé s'accomplir en eux ce travail de Dieu, et qui de tout leur coeur l'ont secondé (*). Des hommes, de plus, qui ont mis leur personne et leur vie au service de la mission née et renée en de tels moments créateurs (**). Car le "mutant", c'est aussi celui qui, consciemment ou inconsciemment, incarne et réalise dans son existence une mission qui au delà de lui-même et de ses proches et qu'il en ait conscience ou non, de façon visible ou cachée à tous sauf à Dieu, oeuvre à la progression de notre espèce entière. Par là, et au delà de tout ce qui les sépare ou même parfois (en apparence du moins) les oppose les uns aux autres, chacun d'eux préfigure par quelque aspect de son existence et de son être ce fameux "homme de demain", l' "homme nouveau". C'est par là qu'ils m'intéressent. Non comme des surhommes prestigieux à qui vouer un culte, non comme des modèles à imiter ou à émuler, mais comme des vivants véritables - des hommes spirituellement vivants. Chacun d'eux a quelque chose à nous apprendre. Mieux encore, la mission de chacun d'eux peut, à certains moments, jeter dans notre pénombre une lueur soudaine, et nous faire découvrir notre propre mission, dont jusque là nous n'avions encore qu'une présience diffuse, lestée de doutes oh combien raisonnables et combien fondés ! Mais la foi qui l'avait lui-même animé éveillera et alimentera en nous une foi semblable en la mission que nous découvrons nôtre ; si improbable, si folle, si impossible qu'elle puisse paraître en face du poids immense, écrasant de l'inertie des choses...

C'est au cours de la réflexion de ces mois écoulés qu'il m'est apparu progressivement, pour chacun de ces "mutants" qui un à un s'imposaient à mon attention, que moi-même en étais dès à présent un héritier. Par la mission qui fut sienne, d'une façon ou d'une autre, directe ou indirecte, mon existence

(*) Le cas de Darwin me paraît à cet égard un peu à part des autres. Je compte revenir là-dessus dans une note ultérieure.

(**) Il y a lieu ici de mettre à part Krishnamurti, comme je l'ai déjà dit dans la note citée "Les mutants (3)" (dont la présente note peut être vue comme une continuation).

d'homme s'en est trouvée enrichie ; ma vision de moi-même ou du monde qui m'entoure s'en trouve tant soit peu imprégnée et colorée. Depuis longtemps pour certains, depuis peu pour d'autres. Mais dans tous les cas, la réflexion a eu pour effet de faire mûrir ce que je dois à chacun, ne serait-ce que par le travail de me le rendre pleinement conscient, alors que précédemment (et mis à part deux ou trois (*)) je n'en avais eu guère qu'une préscience très confuse.

Cette maturation, et cette prise de conscience claire n'auraient pu se faire sans un travail de "décantation" constant, par lequel il m'a fallu, dans ce qui m'était connu de chacun deux (ou dans ce que j'en apprenais chemin faisant), séparer avec soin l'or de la gangue qui toujours, toujours l'accompagne ! Séparer, donc, ce qu'il apporte de réellement nouveau et qui déjà appartient à l'homme et au monde de demain, et ce qui en sa personne, ou en ce que lui-même souvent donne comme son message, fait encore partie du "vieil homme". A la suite de ce travail, j'ai le sentiment maintenant à la fois d'une plus grande "proximité" à ces hommes dont je me suis bel et bien "approché", et aussi d'une nécessaire "distance", ou du moins d'un "écran" me permettant de mieux les situer.

Aussi je me sens prêt à présent, sans plus trace de réticence, à livrer noir sur blanc, enfin, la "liste de mutants" depuis si longtemps promise, et à la commenter. Mais il doit être bien entendu que cette liste ne prétend à aucune valeur "objective". Et je doute qu'elle pourrait avoir une telle valeur, même si j'étais un distingué historien doublé d'un érudit humaniste, et un connaisseur chevronné de l'histoire intellectuelle, littéraire, "spirituelle" de notre siècle et du précédent. Mon intention, en effet, n'est nullement d'instaurer un "ordre du mérite" qui serait appelé "ordre des mutants", et de décerner dans les pages de la Clef des Songes les diplômes d'entrée dans la sélecte confrérie ! Les hommes que j'ai inclus dans ma réflexion, ce sont ceux simplement vis-à-vis desquels, pour des raisons que je n'ai pas vraiment essayé de sonder, je me suis trouvé dans des dispositions d'ouverture particulière. Les "mutants", donc, dont j'ai su discerner de façon plus ou moins claire la mission, et sa portée dans la perspective très particulière, omniprésente dans toute la réflexion, de la Mutation imminente. Et c'est par ces mêmes dispositions d'ouverture, sûrement, que je suis en mesure de me reconnaître leur héritier", ou de le devenir - c'est grâce à elles qu'ils deviennent "donateurs" et moi-même "recevant". En même temps, cette relation nouvelle (ou nouvellement perçue) contribue en quelque sorte à donner sens et portée

(*) Les "deux ou trois" en question sont Krishnamurti, Légaut et (un peu dubitativement) Gandhi.

à leur mission - une mission "appelée" par l'existence de tous ceux qui un jour la reprendront ou qui s'en nourriront peu ou prou (*).

Ces explications seront aussi une réponse à ceux qui s'étonneront de ne pas trouver dans la liste tel grand homme de prédilection de leur panthéon personnel. En cours de réflexion, je n'ai pas manqué de tomber sur tel ou tel nom d'homme ou de femme que j'aurais pu peut-être, à bon droit, rajouter à ma liste et ainsi l'étoffer. Mais le plus souvent, faute notamment d'avoir eu encore l'occasion de faire vraiment connaissance, ce nom était pour moi si lointain que cela n'aurait guère été plus, justement, que de rajouter généreusement un nom à une liste. A quoi bon ?

Ainsi, à côté du penseur et du militant anarchiste Pierre K r o p o t k i n e (1842-1921), j'aurais pu rajouter aussi ses aînés B a k o u n i n e (1814-1876), Elisée R e c l u s (1830-1905), L o u i s e M i c h e l (1830-1905 également), et aussi l'écrivain et penseur américain "anarchisant" Henry David T h o r e a u (1817-1862 (**). Le peu que je sais d'eux suffit pour me rendre compte que ce sont chacun des personnalités exceptionnelles, au service d'une grande mission. On sent d'ailleurs des fortes affinités entre Thoreau et Edward Carpenter (dont il a déjà été question en long et en large), par la dimension religieuse, pour ne pas dire "mystique", de leur appréhension du monde (chose rarement réunie avec des penchants "anars" !). Il y a aussi le biais "psychologique" ou "spirituel" par lequel ils abordent la critique de la société, allant d'instinct à la racine du mal qui est en chaque homme, plutôt que de mettre l'accent sur les torts (certes réels) des "exploiteurs", et sur la nécessité de les déposséder au plus vite de leurs pouvoirs et privilèges abusifs.

Par cet accent, et par une certaine qualité visionnaire du regard, ils s'associent dans mon esprit au poète anglais W i l l i a m B l a k e (1757-1827). Quelques lignes de Blake, en compagnie des lignes déjà citées de Khalil Gibran (***), se trouvent en exergue dans "Libres enfants de Summerhill" :

(*) Je fais mienne ici une vision des choses que j'ai trouvée chez Légaut, et qui dès à présent me paraît si évidente "comme si je l'avais toujours sue"...

(**) Kropotkine a bien connu Bakounine, Reclus et Louise Michel, mais je doute qu'il ait connu Thoreau même de nom. Ce dernier, qui n'avait rien d'un activiste politique, est mort à l'âge de quarante-cinq ans, quand Kropotkine n'en avait que vingt, et n'avait sans doute pas entendu parler encore d'anarchisme...

(***) Dans la note "L'éducation sans suggestion ? - ou éducation et connaissance de soi" (n° 93), page N 352.

Enfants des âges à venir
 en lisant cette page indignée
 sachez qu'au temps jadis
 l'amour, le tendre amour était jugé un crime...

Tout comme Thoreau et Edward Carpenter, Williman Blake est inclus dans le livre de Bucke "Cosmic Consciousness", parmi les hommes dont il estime (en l'occurrence sûrement avec raison) qu'ils sont (comme il dit) "entrés dans la conscience cosmique" (*). C'est bien cette connaissance commune, sûrement, qui est la cause de cet air frappant de parenté entre les trois hommes. Et c'est pour moi un signe heureux et nullement fortuit que Neill, si éloigné en apparence de toute approche "religieuse" ou "mystique" du monde et de l'existence, se soit senti incité pourtant à ouvrir le livre dans lequel il livre au Monde son message, par des vers du grand poète visionnaire.

L é o n T o l s t o ï (1828-1910) est un autre grand précurseur qui doit sans doute être compté au nombre des "mutants". Comme penseur religieux pour l'un, comme pédagogue pour l'autre, il a exercé une influence directe sur des êtres aussi "antipodiques" que l'homme profondément religieux qu'était Gandhi (1869-1948), et l'intrépide et infatigable lutteur anar Félix Carrasquer (né en 1904), que j'ai inclus l'un et l'autre sur "ma liste". D'aucuns s'étonneront aussi de me voir "oublier" J.W. von Goethe (1749-1832), qui depuis près de deux siècles est présenté aux écoliers et aux étudiants en Allemagne comme l e grand poète, écrivain et penseur allemand de tous les temps. Il a été aussi savant naturaliste à ses heures, et c'est à ce titre surtout qu'il a fasciné Rudolf Steiner (1861-1925), et que celui-ci lui a voué une sorte de culte, comme un des grands initiateurs, avec Johann Gottlieb Fichte (1762-1814), d'une "science spirituelle" dans l'esprit où lui-même, Steiner, l'entendait (et comme il l'a lui-même développée ou du moins esquissée à grands traits sous le nom de "anthroposophie"). C'est à ce titre aussi qu'il serait sans doute à sa place (**), tout comme Steiner lui-

(*) Au sujet de Bucke et de son message, voir la note "Richard Maurice Bucke - ou l'apôtre de l' a u t r e réalité" (n° 74). Bucke fait un traitement différent à Thoreau, qu'il classe parmi les cas "moindres" et qui n'a droit qu'à trois pages, et à Blake et à Carpenter, qu'il considère comme des cas majeurs et auxquels il consacre deux copieux chapitres, de neuf pages pour Blake et de dix-huit pour Carpenter. C'est dans ce chapitre de Bucke sur Blake que j'ai appris l'existence de celui-ci (tout comme pour Carpenter d'ailleurs), et c'est de là aussi que je tiens pratiquement tout le peu que je sais sur lui. (En attendant de trouver le loisir d'en apprendre plus...)

(**) Dans ce contexte des "mutants", je signale ici le fait assez frappant que Goethe professait s a v o i r (et non seulement "croire") le fait de la réincarnation. Peut-être était-il le seul dans ce cas, dans son milieu et dans son temps,

bien longtemps avant que cela ne devienne une sorte de "mode culturelle d'avant-garde", avec les courants théosophique et anthroposophique. J'ignore si Goethe (par exemple dans l'entretien avec Eckermann où il parle de la chose) s'est expliqué sur la source de la connaissance dont il faisait état. Quand j'ai eu le texte entre les mains, il y a très longtemps, j'avais eu l'impression qu'il se pavanait simplement devant Eckermann, recueillant avec déférence chaque mot tombant de sa bouche. A présent je m'en sens beaucoup moins sûr...

même, dans une étude d'ensemble des "mutants" qui serait entreprise dans une optique historique plus vaste et moins subjective que celle que je poursuis à présent.

Si je n'ai pas dans le passé "accroché" au message novateur de Tolstoï ou à celui de Goethe, du moins pas directement, c'est surtout, je crois, à cause de certaines réserves vis-à-vis de leurs personnes. Réserves que je crois encore fondées et de poids - mais qui est celui parmi nous qui, sous tel angle ou sous tel autre, ne donnerait lieu à des réserves peut-être tout aussi fondées ? S'il est sûr que la mission de chacun est affectée plus ou moins fortement par ses carences et par ses pesanteurs, je comprends mieux à présent que cela ne signifie pas qu'elle doive être considérée comme nulle et non avenue pour autant, qu'elle soit pour cela privée de toute force, de toute crédibilité. S'il en était ainsi, je doute qu'on trouverait dans le cours des siècles et des millénaires une seule mission qui trouverait grâce, et les perspectives de notre espèce si mal barrée seraient en vérité désespérées !

Ça m'a frappé que dans ma liste il n'y ait pas une seule femme. De quoi encore me faire traiter de sombre phallocrate ! J'ai quand même nommé tantôt Louise Michel, parmi les mutants pour ainsi dire "oubliés". J'ai pensé également à la figure attachante de Annie Besant (1847-1933), la tutrice théosophe de Krishnamurti, femme remarquable dont j'ai fait connaissance surtout à travers la biographie de Krishnamurti par Mary Lutyens. Même mis à part ses emballements spiritualistes et messianiques (sans lesquels le monde n'aurait jamais connu Krishnamurti... (*)), c'était une femme de coeur et d'une énergie peu commune, en avance sur son temps de bien des façons : féministe de la première heure, championne de l'indépendance de l'Inde dans un milieu impérialiste à souhait... Mais peut-être que l'être "le plus mutant" que notre prolifique espèce ait produit

(*) Quand le jeune Krishnamurti est découvert par Leadbeater, puis pris en charge par Annie Besant, à l'âge de quatorze ans, il était dans un état physique et mental très délabré. Il est plus que probable que, laissé dans les conditions misérables dans lesquelles il avait vécu auprès de son père, il n'aurait pas survécu longtemps.

jusqu'à présent est " L a M è r e " d'Auroville (1878-1973), épouse (en troisièmes et dernières noces) de Sri Aurobindo. (Née Mirra Alfassa, à Paris Boulevard Haussmann, à côté de l'ancien magasin du Printemps - une plante bien de chez nous en somme...) Le peu que j'ai su d'elle de bouche à oreille a suffi pour m'intriguer assez pour vouloir maintenant en savoir bien plus sur elle. Elle a d'ailleurs laissé une oeuvre écrite considérable, dont huit volumes d'"Entretiens" (entre 1929 et 1958), à présent hélas tous épuisés. Je n'ai pas réussi encore à mettre la main sur un ouvrage de sa plume. Seulement sur une biographie-fleuve en trois volumes, illisibles tous les trois, encore hélas ! Après quelques valeureux efforts j'ai renoncé à poursuivre une lecture si peu rentable (*). Mais j'espère bien un de ces quatre faire mieux connaissance avec la grande mutante du Printemps-Auroville.

Pour en revenir aux mutants en général, je suis bien persuadé que rien que dans notre siècle, il doit bien y en avoir des milliers, si ce n'est des dizaines de milliers. Ça en fait beaucoup si on veut, mais de loin pas assez pour que tout le monde ait une bonne chance d'en avoir rencontré. (A ce compte-là, le plus simple et le plus sûr, c'est encore de "muter" soi-même !) Que j'en aie, moi, rencontré même trois (**) est une chance assez inouïe, que j'apprécie (je crois) à sa valeur. Jusqu'à présent, dame Histoire n'a fait encore beaucoup de cas d'aucun des trois. Ça ne me dérange pas. Les façons de voir de la donzelle, pour peu que le vent souffle, elles changent du jour au lendemain...

(*) Il s'agit de l'ouvrage "Mère" par "Satprem". Ce qui en rend la lecture insupportable, c'est l' é p a t e systématique qui s'étale à toutes les pages à travers les trois tomes d'affilée. Sur dix pages, on retire à peine quelques lignes de vraie substance. La Mère elle-même, si elle était encore là, n'en aurait sûrement pas voulu lire même dix pages ! Quand il y est question de Mère ou de Sri Aurobindo, on y réfère comme à "Elle" ou "Il" avec majuscules, comme pour le bon Dieu. Sur trois tomes - faut le faire ! Pourtant, tout ce que je sais de Mère est assez simple et parlant de lui-même pour qu'il n'y ait pas besoin de le gonfler et de le surfaire avec des airs mi-entendus mi-pâmés, pour le faire ressembler à quelque chose. Le plus beau, c'est que l'auteur était, paraît-il, une sorte de "confident et de témoin" de Mère pendant dix-neuf années (à en croire la jaquette). Elle qui était censée être tellement ultra-clairvoyante, là pour le coup elle ne l'a pas été. (Comme Râmakrishna avec ses disciples, Vivekananda en tête - mais ici ça m'a l'air encore bien pire...) De l'argent jeté par la fenêtre, ces bouquins de malheur ! Sans compter qu'il n'y a pas d'autre biographie de La Mère. C'est une pitié !

(**) Je rappelle qu'il s'agit (par ordre chronologique des rencontres) de Félix Carrasquer (1960), Fujii Guruji (1975) et Marcel Légaut (1987). Peut-être certains s'étonneront-ils que je n'y aie pas joint Rudi Bendt, dont je parle dans

la section "Rudi et Rudi - ou les indistinguables" (n° 29). J'ai pensé à lui bien sûr. Mais je ne le vois pas vraiment comme un "mutant", pas comme un homme investi d'une mission pour préparer "demain". Il est l'"enfant dans l'esprit" qui réalise de Royaume de Dieu a u j o u r d ' h u i . Ils sont plus rares encore, peut-être, mais je crois qu'il y en a toujours eu, et que leur rôle est différent. Ils sont les fleurs des champs, là où les "mutants" sont les sentiers et les routes.

Parmi les gens tant soit peu célèbres, ceux (disons) qui ont droit à une place dans les encyclopédies, il ne doit pas y en avoir des masses de "mutants", au sens où je l'entends (qui n'a rien à voir avec "le génie" et tout ça). Je ne suis pas si sûr qu'on y trouverait seulement cent, y inclus le Bouddha (un des plus anciens en date sûrement) et le Christ. Il est vrai que rien que dans ma liste il y en a déjà une quinzaine, et en cherchant un peu et tout inculte que je sois, j'arriverais bien à en aligner trente. Mais ça s'arrête là. Faut bien dire ce qui est : pour l'instant les mutants, il y en a, mais ce n'est pas semé dru et reste encore l'exception...

(¹¹²) Les mutants (5) : l'éventail des mutants - ou diversité et grandeur

(24 - 26 janvier) (*) Voici enfin la liste récapitulative de "mes" mutants, lesquels s'étaient d'abord introduits dans la réflexion en ordre dispersé. Là je les range par ordre chronologique des dates de naissance. Après le nom de chacun, j'indique ses dates de naissance et (s'il y a lieu) de décès (**), sa profession ou son occupation principale et sa nationalité, enfin sa vocation ou sa mission, tel que lui-même la concevait (et dans la mesure où elle peut se dire en quelques mots).

1. C.F.S. Hahnemann (1755-1843) : médecin et savant allemand ; médecin rénovateur de la médecine de son temps.

(*) Suite de la note précédente "Les mutants (4) : nous sommes tous des mutants en puissance".

(**) Les seuls "mutants" sur ma liste qui sont encore en vie sont Marcel Légaut et Félix Carrasquer, qui ont 87 et 83 ans. Avec Solvic, ce sont les seuls trois "mutants" dont j'aie connaissance à présent qui soient nés dans notre siècle. J'ai bon espoir d'apprendre encore l'existence, et peut-être même de rencontrer, des mutants plus jeunes pour prendre la relève des anciens !

2. C. Darwin (1809-1882) : naturaliste anglais ; savant.
3. W. Whitman (1819-1892) : journaliste, poète et écrivain américain ; poète et Instructeur.
4. B. Riemann (1826-1866) : mathématicien allemand ; savant.
5. Râmakrishna (1836-1886) : prêtre (hindouiste) indien ; Instructeur.
6. R.M. Bucke (1837-1902) : médecin psychiatre américain ; savant et annoncia-
teur.
7. P.A. Kropotkine (1842-1921) : géographe et écrivain russe ; révolutionnaire
anarchiste.
8. E. Carpenter (1844-1929) : prêtre, paysan, penseur et écrivain anglais ;
Instructeur (*).
9. S. Freud (1856-1939) : médecin psychiatre autrichien ; savant créateur de la
psychanalyse, clef de voûte d'un nouvel humanisme scientifique.
10. R. Steiner (1861-1925) : savant-philosophe, conférencier, écrivain, pédago-
gue... allemand ; Instructeur visionnaire, créateur de l'anthroposophie.
11. M.K. Gandhi (1869-1948) : avocat et homme politique indien ; Instructeur,
appelé à diffuser la pratique de l'ahimsa ("non-violence").
12. P. Teilhard de Chardin (1881-1955) : prêtre (jésuite) et paléontologiste fran-
çais ; penseur religieux (chrétien) oecuménique, visionnaire mystique, oeuvrant
pour une réconciliation de la religion et de la science.
13. A.S. Neill (1883-1973) : instituteur et éducateur anglais ; éducateur, appelé
à promouvoir une éducation dans la liberté.
14. N. Fujii (dit "Fujii Guruji") (1885-1985) : moine bouddhiste japonais ; Instruc-
teur.
15. J. Krishnamurti (1895-1985) : conférencier, penseur religieux et écrivain
indien ; Instructeur.

(*) J'essaye de préciser plus bas ce qu'il faut entendre ici par "Instructeur". Il faut reconnaître que Carpenter a beaucoup moins "les allures" de l'Instructeur que les six autres qui figurent sous ce nom dans ma liste, et notamment que son aîné Whitman (qui fut aussi son devancier). Néanmoins, pour celui qui a lu (ou seulement parcouru, comme c'est mon cas) "Towards Democracy", il ne peut y avoir de doute qu'il se savait être appelé à "instruire". Il considère d'ailleurs que ce n'est pas l u i vraiment qui parle dans ce long poème visionnaire, où on lit des expressions comme "Moi, Nature..." et d'autres semblables, qu'on serait moins étonné de trouver sous la plume d'un Walt Whitman ! Dans tous ses autres écrits, il semblerait que son style ne soit jamais celui vraiment de l'autorité qui s a i t (même là où il possède une telle autorité), mais plutôt celui de la persuasion.

16. M. Légaut (1900-...) : universitaire, paysan, penseur religieux chrétien et écrivain français ; "chercheur" religieux chrétien, disciple de Jésus de Nazareth, oeuvrant pour une rénovation de l'esprit du christianisme.
17. F. Carrasquer (1904-...) : instituteur et éducateur espagnol ; éducateur et militant anarchiste, pour une école et une société "autogérées".
18. ... Solvic (1923 ? ... 1945) : ouvrier ou petit employé américain ; pas de vocation particulière semble-t-il (*).

Mis à part Darwin (**), j'ai eu l'occasion déjà de parler de façon plus ou moins circonstanciée de chacun de ces hommes. (Le lecteur trouvera dans la note de bas de page qui suit (***) un rappel des principaux passages du texte de la Clef des Songes où il a été déjà question des uns et des autres.) Pour la plupart parmi eux, je me suis déjà suffisamment expliqué à leur sujet pour qu'il soit devenu clair pour quelles raisons ils font pour moi figure de "mutants", et pourquoi leur mission me paraît destinée à jouer un rôle dans la Mutation

(*) Je ne suis en possession d'aucun document au sujet de Solvic, dont j'ignore même le prénom, et aussi la date de naissance - j'ai mis 1923 un peu au jugé, pensant qu'il devait avoir 21, 22 ans quand il a été enrégimenté dans une guerre qui ne le concernait pas et ne lui disait rien qui vaille. Pour tout ce qui le concerne, je dois me fier au peu que me restitue ma mémoire de ma lecture du livre "The execution of the private Solvic", dont j'ai parlé en son lieu.

(**) Il n'a été question de Darwin qu'en quelques lignes en passant, la première fois dans la note "Richard Maurice Bucke - ou l'apôtre de l'autre réalité" (n° 74), dans la note de b. de p. (*) page N 249, la deuxième fois dans la note "Les mutants (1) : le ballet des mutants" (n° 85), page N 297.

(***) Voici les principaux passages où il est question de "mes" différents mutants, où n. = numéro, s. = section, nbdp = note de b. de p.

Hahnemann : n. 85 et nbdp (*) N 375 (dans n. 97).

Darwin : cf. précédente nbdp, et la note ultérieure N.

Whitman : n. 74, 76-80, 84, 98.

Riemann : n. 74.

Râmakrishna : n. 79.

Bucke : n. 74, 81, 82, 84.

Kropotkine : n. 88, 91.

Carpenter : n. 74, 75, 96-102.

Freud : n. 6, 78, 89, 99, 100, s. 56 (7°, a.) notamment p. 255-258.

Steiner : n. 86, et plus bas dans la présente note (pages N 485-488).

Gandhi : n. 66-70, et plus bas dans la présente note (pages N 484-485).

Teilhard : n. 86, 87, et plus bas dans la présente note (pages N 485-486).

Neill : n. 88-95, 99-102, 106, 107, 110.

Guruji : n. 60-66, 71, s. 70 et sections suivantes.

Krishnamurti : n. 53-55, n. 85 (p. N 297-298), s. 56 (7°, a.) notamment p. 255-258.

Légaut : n. 12, 20, 27, 38, 72, 73, 75, 87, ainsi qu'une note ultérieure (n.) et s. 37.

Félix : n. 103-107, 110.

Solvic : n. 70, 115-117, 119 (p. N 527).

spirituelle qui nous attend. Les seuls pour lesquels quelques explications supplémentaires me semblent encore de mise à ce sujet sont Darwin, Râmakrishna, Gandhi, et peut-être encore Rudolf Steiner et Teilhard de Chardin (dont j'avais parlé un peu en courant et d'une façon qui pouvait paraître surtout réservée...). Pour ce qui est du premier nommé, Darwin, je reviendrai sur lui de façon circonstanciée dans une note ultérieure (*).

J'ai parlé de Râmakrishna, trop "en passant" hélas ! dans la note "Râmakrishna - ou le mariage de la Mère et d'Eros" (n° 79, dans une même haleine avec la perception érotique du Monde chez Whitman). Il n'y a là aucune allusion à sa mission particulière, que j'avais seulement frôlée dans une note de bas de page qui figure bien avant (je n'ai pas réussi à remettre la main dessus, désolé !). J'ignore d'ailleurs si Râmakrishna s'est expliqué au sujet de ce qu'il considérait comme sa mission, et n'ai rien trouvé dans ce sens dans la copieuse collection d'aphorismes en forme de paraboles qu'il nous a laissée, recueillie pèle-mêle au jour le jour par ses disciples dans les dernières années de sa vie, et publiée après sa mort. Mais ce qui me paraît son message essentiel, et qu'il a été (je crois) le premier à dire et à expérimenter, c'est l'unité essentielle de toutes les religions comme autant de "chemins qui conduisent à Dieu" (**), ajoutant de plus (chose bien connue des mystiques de tous les temps et de toutes les religions) que "les chemins ne sont pas Dieu". Je n'ai pas eu connaissance d'un autre avant lui qui ait pratiqué à tour de rôle plusieurs formes de religion

(*) Voir la note déjà citée "Darwin"

(**) C'est là bien sûr une connaissance de première main chez Râmakrishna, laquelle chez ses disciples a été reprise sous forme d'une idée-force, qu'ils se sont employés à disséminer à travers le monde (dans des emballages parfois discutables...). Cette idée a connu dès le siècle dernier une grande fortune dans ce qu'on pourrait appeler la pensée religieuse "non confessionnelle", représentée alors avant tout par les théosophes, malheureusement mêlée chez eux à une gangue occultiste et messianique qui en réduisait la portée. On la retrouve (avec cependant l'accent sur la prééminence de la mission du Christ et de la religion chrétienne) chez un Rudolf Steiner, un Teilhard de Chardin et (avec une moindre ouverture sur les religions non chrétiennes) chez un Marcel Légaut. J'ai eu l'impression d'ailleurs que chez tous ces hommes et y inclus chez Râmakrishna lui-même, cette ouverture sur les religions en général, et sur les différents courants religieux à l'intérieur de chacune, se borne à ce qu'on est convenu de regarder comme les "grandes religions" ; celles (disons) qui sont pratiquées chacune par des centaines de millions voire par des milliards de fidèles : l'hindouisme, le bouddhisme, le judaïsme, le christianisme, l'islam. Ce sont les religions aussi qui ont coupé de façon plus ou moins complète leurs liens avec les religions dites "primitives" dont elles sont issues. Si elles y ont gagné quelque chose (que je souhaiterais mieux comprendre que je ne le fais à présent), je soupçonne qu'elles y ont également perdu. Si tel est bien le cas, est-ce quelque chose que nous ne sommes pas destinés à retrouver jamais ?

(sans pour autant répudier aucune des autres), et qui, de plus, soit arrivé à l'"union avec Dieu" dans chacune. Cette intuition et cette expérience allaient à l'encontre d'attitudes invétérées millénaires, et n'ont pas manqué de susciter scandale et mépris autour de lui. C'est dans les dernières années de sa vie et surtout après sa mort que ces attitudes ont fini par céder le pas à la vénération réservée aux saints, accompagnée dès lors de toute le sentimentalisme à l'eau de rose et de l'attirail des superlatifs ronflants qui sont d'usage dans un tel cas (et les zéloteurs indiens sous ce rapport ne le cèdent en rien aux chrétiens !). Son message, affaibli temporairement par ce culte dénué souvent de toute intelligence (¹¹³), n'en a pas été perdu pour autant. Disséminé par ses zéloteurs, et alors même que ceux-ci ont mélangé à l'envi le meilleur et le pire, il fait partie désormais de notre héritage inaliénable, que le temps ne manquera pas de décanter. Je vois en lui un des grands instructeurs religieux de notre temps, et un des grands ouvriers de l'unité humaine.

Gandhi a été parmi les premiers, je crois (et mis à part les disciples de Râmakrishna), à recueillir cet héritage et à faire sien le message. Lui-même un esprit profondément religieux, mais sans être aucunement de tempérament mystique comme Râmakrishna, un des traits saillants de la vie de Gandhi et de sa pratique religieuse était l'égal respect qu'il accordait à toutes les formes de religion. Sans doute peut-on dire que l'esprit de l'ahimsa, de la non-violence aimante, serait impensable, surtout dans un pays à forte vocation multireligieuse, sans une telle attitude de respect, s'enracinant dans une compréhension véritable.

Contrairement au message de Râmakrishna, pour lequel sa vie et son expérience ont été un parfait témoignage, le message de l'ahimsa de Gandhi m'apparaît avoir été faussé profondément ; non pas (chose en réalité impossible...) par des zéloteurs sans intelligence, mais par ses propres ambiguïtés. J'ai été amené à essayer de cerner celles-ci dans les trois notes consécutives qui lui sont consacrées. Cet aspect de sa mission m'apparaît comme un échec spirituel, faute non pas d'un écho approprié certes (car l'écho qu'il recueillit fut immense), mais faute d'une totale fidélité à sa mission, ou (pour reprendre sa façon de voir celle-ci), faute d'une totale fidélité à la vérité. La chose étonnante, c'est qu'en dépit de cette carence, sa personnalité est d'une telle stature et à tel point attachante, et il fait partie de ce que je pourrais appeler "mon univers spirituel" depuis si longtemps et de façon si évidente, que la pensée ne me serait pas venue de ne pas l'inclure dans ma liste de "mutants" ! La sympathie spontanée qu'il a inspirée à tous ceux qui l'ont approché (pour autant que je sache (*) -

(*) J'ai pourtant connaissance d'une exception notable : il s'agit d'un fils de

Gandhi (dont j'ai oublié le nom). Dans la biographie de Gandhi déjà citée (cf. note n° 68), l'auteur Shalom Ash a l'intelligence d'examiner avec quelque attention cette relation tourmentée, sans jeter (comme c'est l'usage) un voile pudique sur ce genre de bavures chez un si grand homme. C'est un fils qui a, comme on dit, "mal tourné" - je présume que c'était là pour lui une façon particulièrement efficace de régler un compte avec son père, à un moment où celui-ci était déjà vénéré dans toute l'Inde comme le grand "Mahatma". Gandhi a eu alors, pour le désavouer publiquement, une attitude qui n'était pas exempte d'autocomplaisance, disant à peu près : "qu'un père soit bon n'implique pas que le fils le soit" - et se lavant les mains de tout le reste. L'idée que quelque chose pourrait avoir cloché chez lui, Gandhi, dans sa relation à son fils quand il était enfant et dans l'éducation qu'il lui a donnée, n'est visiblement pas venue au Mahatma.

et Dieu sait s'ils furent nombreux et s'il y eût des gens de toutes conditions et de toute obédiences), est un signe éloquent qui me dit que je ne fais pas fausse route. Si j'essaye de cerner ce qu'il a apporté au monde moderne, il me semble que c'est de montrer par l'exemple une façon totalement différente de "faire de la politique", ou d'être un "homme politique" et même, un "homme d'Etat". Sans jamais se laisser enfermer dans une étiquette, dans un souci de marquer son rang - sans que jamais la vanité ne mène la danse ! Sans mentir et sans biaiser, sans "coups fourrés" préparés en douce. En apportant à ses partenaires comme aussi à ses adversaires, et aux peuples ou autres collectivités qu'ils représentent, le même respect affectueux, je dirais presque : la même sollicitude, qu'à ceux qu'il considère "les siens". Mais à dire vrai, cela n'est possible que pour celui qui a réalisé, profondément, que t o u s l e s h o m m e s sans exception sont "les siens". Cette attitude que j'essaye de cerner découle, non d'une résolution vertueuse, mais d'une c o m p r é h e n s i o n. Et la grande Mutation dans "la politique", dans la relation entre peuples et nations comme entre collectivités au sein d'une même nation, nul doute qu'elle est dans cette compréhension-là. Et l'ahimsa elle-même, ce n'est pas l'art de s'empêcher de cogner quand on a envie de cogner, mais elle est dans cette même compréhension, sûrement. C'est là, je crois, cette compréhension vivante qui reste agissante dans la sphère de l'action politique, ce que Gandhi avait de meilleur à nous apporter.

J'ai parlé de Rudolf Steiner et de Teilhard de Chardin dans une même note (n° 86) sous-titrée "La science spirituelle". Par ce titre, j'ai essayé de suggérer ce qui était commun à leurs missions : réintroduire, dans notre connaissance des choses et jusques y compris dans la démarche et dans la connaissance dites "scientifiques", une dimension spirituelle qui (depuis deux siècles) se trouve de plus en plus niée, oubliée, et finalement totalement ignorée. D'après ce qui m'est connu jusqu'à présent de l'un et de l'autre, c'est bien là que je vois

l'essentiel de leurs missions. C'est dire qu'elles viennent à leur heure ! Cela dit, les approches de ces deux hommes sont aussi différentes que possibles. Teilhard, qui est un mystique, "compense" en quelque sorte en se bornant, sur le plan scientifique, à y être un bon ouvrier selon les canons reçus dans la profession (celle de paléontologiste en l'occurrence). Il ne semble pas que l'idée pourrait lui venir que sa science, ou toute autre science ayant pignon sur rue, pourrait être appelée à se transformer profondément, en même temps que l'esprit qui règne dans la pratique quotidienne de celle-ci. Plutôt, il semble qu'il voudrait à toutes fins réconcilier deux soeurs ennemies, la Religion (soeur aînée) et la Science (la cadette et soeur terrible), sans s'attendre le moins du monde, à part ça, à les voir tellement changer l'une ni l'autre - et ceci fait, que chacune rentre chez elle, sans plus se chamailler avec sa voisine mais aussi (à part de menus services à l'occasion) sans trop s'occuper d'elle. Autrement dit : le bon savant bon chrétien bon citoyen ira à l'église le dimanche, au labo les jours de semaine (et à la caserne ou au casse-pipe quand on le lui dira... (*)).

Il ne semble pas que Teilhard se soit aperçu de l'existence de Rudolf Steiner, son aîné de vingt ans, qui poursuivait outre-Rhin une mission un

(*) Voir à ce sujet la page N 306 et notamment la note de b. de p. (*). Rudolf Steiner, allemand lui, ne pouvait faire moins, côté bons sentiments patriotiques, que son homologue grand chrétien de l'autre côté du Rhin, pendant le grand casse-pipe des nations 1914-1918 : il prend parti publiquement pour le peuple qui avait "produit un Goethe, Schiller, Fichte, Schelling, Hegel...", et flétrit la "volonté d'anéantissement de l'Entente". A quoi le jeune Teilhard, baïonnette au poing, pouvait repliquer avec raison en alignant quelques grands français à l'ave-nant (il n'en manque pas, Dieu merci), et en flétrissant la volonté d'anéantisse-ment des Empires Centraux et plus particulièrement, des barbares teutoniques. Il avait 33 ans en 1914 (plus tout à fait un jeune homme), mais Steiner en avait 53, homme d'âge mûr. Je n'ai pas eu connaissance qu'il ait désavoué plus tard, une fois la folie collective retombée, ses propres aberrations patriotiques. En 1919, dans un appel solennel "Au peuple allemand et au monde de la culture" (appel auquel s'est joint un nombre impressionnant de signataires de renom), et dans lequel il propose une nouvelle plateforme politique, il déclare dès les premières phrases, en rétrospective de l'effondrement du "Reich" allemand : "Un retour sur soi (Selbstbesinnung) doit se faire après une telle expérience", laquelle expérience (ajoute-t-il) "a montré que l'opinion d'un demi-siècle, et plus particu-lièrement les idées dominantes des années de guerre, étaient une erreur aux con-séquences tragiques". Mais en quoi consistaient ses idées erronées des années de guerre, et en quoi lui-même y a participé et leur a donné sa caution, et que la nation allemande n'était pas innocente de cette "catastrophe guerrière, devant les débuts de laquelle elle se voyait placée [en 1914]" (oh le charmant et innocent euphémisme...!) - de tout cela Rudolf Steiner (proche alors de la soixantaine et à qui restent six ans de vie encore) jette le voile pudique qui convient aux grandes déclarations politiques. Ce "retour sur moi-même" qu'il prônait dans une si belle envolée oratoire, il a perdu cette occasion-là de le faire, et il y a toutes les raisons de penser qu'il ne le fit jamais. Et même, qu'il n'avait aucune notion de ce que ce terme signifie réellement, faute d'avoir à aucun moment de sa vie su sentir le besoin voire l'urgence, tout voyant et grand instructeur qu'il était, de faire retour sur soi-même...

peu similaire. Steiner, lui, n'avait rien du mystique. Par contre il avait un regard de voyant. Il voyait, Dieu sait comment, des choses que lui seul voyait. Et il disait ce qu'il voyait, tant bien que mal. De plus, sans s'être spécialisé dans une discipline scientifique (ou autre) déterminée, comme Teilhard, Rudolf avait trouvé moyen (Dieu sait encore comment !), à côté d'une solide érudition littéraire et surtout philosophique, d'acquérir un savoir scientifique aux dimensions encyclopédiques. Mais son esprit, on s'en doute, n'avait rien d'une encyclopédie. Il semblerait bien que dans tout ce à quoi il touchait, il voyait s'ouvrir des voies nouvelles d'approche et d'accomplissement. Dans les arts aussi. Cette " a n t h r o p o s o p h i e " ou "science de l'homme" qu'il voyait avec les yeux de l'esprit, était pour lui au coeur d'une nouvelle "science spirituelle". Dans les deux dernières décennies de sa vie (1905-1925), dans un élan de créativité prodigieux, il a développé cette science nouvelle de l'homme dans des milliers de conférences (*) comme dans ses innombrables écrits, en y embrassant dans un même regard la philosophie et la religion, l'agriculture, la politique, la pédagogie, la médecine et la pharmacopée, en proposant et en pratiquant des approches nouvelles dans les arts classiques (théâtre, peinture, sculpture, architecture, diction...) et en créant une forme d'art nouvelle qu'il appela "eurythmie". Pour lui, il n'y avait pas de séparation entre toutes ces manifestations de l'activité humaine, qui toutes se trouvaient éclairées en profondeur par une lumière commune que lui seul (semble-t-il) voyait pleinement - une lumière qui émanait de cet esprit puissant et qu'il appela du nom "anthroposophie".

Ainsi, contrairement à ma première impression hâtive (**), son attitude vis-à-vis de la science de son temps ne se borne-t-elle pas à la prendre telle

(*) Pour la plupart de ces conférences, nous possédons des textes écrits, souvent des transcriptions de sténogrammes pris par des auditeurs. La totalité de l'oeuvre écrite laissée par Steiner est en principe conservée dans le "Goetheanum" à Dornach (Suisse). Les éditions "Rudolf Steiner", (même adresse) travaillent depuis 1956 à une "Rudolf Steiner Gesamtausgabe" (édition de l'Oeuvre Complète de Rudolf Steiner), qui inclura environ 300 (trois cents) volumes ! Je présume que le rythme de publication s'accélèrera considérablement après le Grand Tournant...

(**) Voir à ce sujet la note déjà citée sur Steiner et Teilhard (n° 86). J'ai pu rectifier cette impression en prenant connaissance d'une biographie illustrée de Steiner (par J. Hemleben - cf. début de la note n° 97), et surtout en parcourant le "Cours agricole" (Landwirtschaftlicher Kursus), i.e. le cycle de conférences donné par Steiner, du 7 au 16 juin 1924 (l'année avant sa mort), où il esquisse les idées directrices de ce qu'on appelle aujourd'hui l'"agriculture biodynamique". Ses auditeurs étaient, en partie tout au moins, des cultivateurs et des propriétaires ou gérants d'exploitations agricoles. C'est pour moi un mystère total d'où cet intellectuel-né, qui, depuis qu'il était gosse et binait les planches de légumes dans le petit jardin de son père, n'a jamais dû toucher une bêche ni même (on s'imagine) un morceau de terre - d'où il a pris cette connaissance, visiblement pro-

fonde, des grandes forces cosmiques qui dominent la vie des plantes et celle de la terre ; une connaissance jaillie de lui on ne sait comment, en cette prodigieuse flambée de créativité que furent ses toutes dernières années et qui semble avoir brûlé avant terme cette vie étonnante, coupée en plein élan... Le texte en question (publié par le "Rudolf Steiner Verlag" déjà nommé, à Dornach, Suisse), fait 190 pages compactes, sans compter les illustrations. Il a été le point de départ d'un mouvement d'agriculture "biodynamique" certes encore marginal, mais vigoureux et depuis déjà soixante ans en progression constante, dans un esprit aux antipodes de la tendance "industrialisante" dans l'agriculture. La même année déjà ont commencé les premières "chaînes d'expérimentation" pour tester et pour préciser dans diverses directions les propositions de Steiner. Avec, pour ce qui est de la qualité des plantes, des résultats impressionnants. Et ce volume-là est, j'imagine, juste l'un (mais non des moindres !) des trois cents volumes de l'"Oeuvre Complète"...

quelle pour la laisser inchangée dans son tiroir à elle, et de lui adjoindre un tiroir adjacent baptisé "spiritualité" ou "science (cette fois) spirituelle". Certes, comme toute pensée humaine, sa pensée a ses oeillères particulières, qui l'empêchent d'englober dans son regard certains aspects de la réalité, et qui par là-même faussent la vision des autres. Certes aussi, dans l'oeuvre immense qu'il a laissée et qui reste encore presque entièrement inexplorée, il y aura un tri à faire (¹²²). Mais pour digérer et pour assimiler cette oeuvre, qui consiste beaucoup plus en des suggestions (souvent étonnantes) et en des amorces de chemins, que dans un corps de doctrine patiemment et minutieusement élaboré, il y aura bien de quoi faire pendant un siècle ou deux, pour autant de chercheurs inspirés qu'il s'en trouvera. C'est de cette façon-là, plutôt que par une "grande et forte idée" maîtresse plus ou moins aisément formulable (comme ce fut le cas pour l'oeuvre de Teilhard), que Rudolf Steiner me paraît avoir été un de nos grands "semeurs". Et je me sens bien hors d'état de prédire, de cette semence jetée avec une si prodigieuse profusion, quelle sera la part destinée à lever.

Dans l'indication des "vocations" sur ma liste de mutants, il y a par sept fois l'indication laconique : " I n s t r u c t e u r ". Il s'agit de Whitman, Râmakrishna, Carpenter, Steiner, Gandhi, Fujii Guruji, Krishnamurti. Il me faudrait essayer de cerner quel sens il convient de donner à ce terme. Certes, à la seule exception de Solvic, ces dix-huit hommes dont je suis en train de sonder les missions convergentes avaient chacun quelque chose de conséquence à enseigner "aux hommes", et de plus, ils le savaient et faisaient leur possible pour propager chacun un "message" (*). Cela ne signifie pas pour autant qu'ils se voyaient tous

(*) Il est entendu que lorsque je parle ici (ou ailleurs) de "message", il s'agit d'un message de nature spirituelle, comme je le précise quelques lignes plus bas.

Il faudrait donc mettre à part tout au moins Darwin, qui entendait se cantonner au plan de la science pure, comme c'était d'ailleurs le cas pour pratiquement tous les savants de son temps (et aujourd'hui plus encore que jamais !). Quant à Riemann, qui comme savant me paraît d'une stature non moindre que Darwin par la puissance et par la profondeur, et peut-être plus vaste encore par l'étendue, j'ignore s'il se sentait vraiment porteur d'une mission qui aurait dépassé son rôle de savant tel qu'il est communément perçu. Je n'ai rien trouvé dans son oeuvre écrite qui le laisserait supposer. Quelle place prenaient dans sa pensée, et dans la façon dont il se voyait lui-même, ses réflexions métaphysiques et philosophiques (qui me le font percevoir comme un authentique "mutant") ? Il est vrai que sa vie a été coupée dans la force de l'âge. Chez un homme d'une telle ampleur et d'une telle créativité, il est impossible de prédire dans quelles voies il se serait engagé s'il lui avait été donné de vivre plus longtemps. Il n'avait pas encore quarante ans quand il est mort, alors que moi-même ne suis entré dans ma mission qu'à l'âge de quarante-deux ou, dans une optique plus exigeante, à l'âge de quarante-six ans, et sans moi-même le soupçonner encore. (J'en avais cinquante-huit quand ma mission m'a finalement été révélée, par la voie du rêve...)

comme étant des "Instructeurs" (avec ou sans majuscule), sous entendu : de l'humanité entière, même si l'influence directe ne touchera qu'un cercle limité. C'est le cas seulement, je crois, pour les sept hommes que je viens d'indiquer. Il est bien entendu que "l'instruction" ou "l'enseignement" dont ils se sont sentis (et en fait, furent et sont) porteurs, n'est pas de nature intellectuelle ni ne consiste en un quelconque savoir-faire. Il consiste en un message que j'appellerais "spirituel", un message donc qui touche de quelque façon cruciale à la conduite de la vie de chacun. Eux-mêmes le désigneraient peut-être plutôt du terme "religieux", "moral" ou tout autre, mais peu importe au fond. Fujii Guruji décrivait sa mission, à laquelle il se préparait sûrement dès son entrée dans la voie monastique, comme celle d'"éclaireur" ses semblables ("enlightening people"). Il se voyait donc comme un "Éclairéur", comme celui chargé d'éclairer. A ses yeux, il ne faisait d'ailleurs que reprendre la mission de son grand prédécesseur Nichiren (*). Ainsi, il "éclairait" en diffusant le message d'un autre que lui : celui de Nichiren et, à travers lui, celui du Bouddha. Mais par la vertu créatrice de l'oeuvre intérieure qui accompagne toute mission véritable, poursuivie dans la fidélité à son propre être profond, ce message ne pouvait manquer au fil des ans de s'approfondir en même temps que sa personne, de s'enrichir, de se "personnaliser" (sans pour autant en perdre de son universalité). Ainsi le message de Guruji, tout en se faisant l'écho fidèle du message éternel du Bouddha - message de respect, de révérence pour tout ce qui vit et pour toute chose qui sert la vie - a-t-il pris chez lui une consonance unique, accordée à sa personnalité également unique, ainsi qu'aux nécessités et aux urgences particulières de notre temps. Un temps marqué par une crise spirituelle sans précédent, et par une

(*) Voir la note "Filiation et croissance d'une mission" (n° 64).

échéance redoutable comme le monde n'en a jamais connu et (j'en ai la conviction) n'en connaîtra jamais plus...

Des observations similaires pourraient être faites, je crois, pour Râmakrishna, qui (paraît-il) n'aurait "jamais prétendu avoir apporté quelque chose de nouveau" (*). Aussi, je crois qu'on peut dire que ce terme approximatif mais suggestif d'"Instructeur" sous-entend à chaque fois que "l'instruction" apportée est **n o u v e l l e** par certains au moins de ses aspects, que le message apporte quelque chose qui n'a jamais été connu ni dit avant, du moins pas sous l'éclairage particulier qu'il prend à présent et avec la clarté, la netteté qui est sienne.

Pour ma part, je rangerais bien Marcel Légaut parmi ces "Instructeurs", parmi ceux donc qui ont apporté un enseignement, de nature universelle, et qui (entre autres) touche à la conduite de la vie de chacun. Mais je doute que lui-même voie son rôle et sa mission sous ce jour-là. Peut-être la raison en est-elle que dans la tradition chrétienne dont il est imprégné et dont il s'est refusé à se détacher, on a tendance à voir dans Jésus le Christ le seul et unique "Instructeur" ou "Eclaireur" du Monde. Il n'en est pas moins vrai que dès avant le "moment de rupture" en 1940 et jusqu'à aujourd'hui encore, c'est bien par un mouvement spontané d'"enseigner", ou tout au moins de communiquer une expérience (en l'occurrence, religieuse), que sa mission me paraît s'être exprimée, et ceci déjà dès bien avant qu'elle ne mûrisse dans son originalité propre (**).

Ma liste de mutants me frappe surtout par son extraordinaire **d i v e r s i - t é**. Diversité dans les tempéraments, les caractères, l'origine sociale, le milieu dans lequel se déroule la mission, l'éducation reçue, la philosophie personnelle et les opinions sur ceci ou sur cela, le mode de vie, les goûts et les

(*) C'est ce qui est dit dans l'introduction par Jean Herbert à la version française du recueil Râmakrishna, paru sous le titre "L'Enseignement de Râmakrishna" (Albin Michel, Spiritualités vivantes). Voir loc. cit. p. 8.

(**) Le livre que Teilhard semble avoir considéré comme donnant le ton de base à l'ensemble de son oeuvre philosophique, "Le Milieu divin", aurait des accents beaucoup plus "Instructeur" qu'aucun des livres de Légaut. Mais il se serait sûrement défendu de la supposition qu'il se considérait comme un "Instructeur", ne serait-ce que de la chrétienté. Il est d'ailleurs très loin pour moi d'avoir, comme penseur religieux et comme philosophe, la stature de Légaut, ni par la profondeur, ni par la rigueur, ni par la hardiesse. Je n'ai aucun doute qu'avec le recul de quelques générations seulement, Légaut apparaîtra comme le plus grand penseur religieux chrétien des deux premiers millénaires de notre ère.

penchants... Diversité aussi dans la nature des missions et des messages. Dans tous ces aspects, ces hommes couvrent un éventail d'expérience, d'activités et d'attitudes allant bien des fois d'un extrême à l'extrême opposé. Ainsi Guruji est issu d'une famille paysanne pauvre entre les pauvres, Kropotkine était né prince et fut élevé dans une ambiance de morgue brutale. Râmakrishna, à part une instruction religieuse qui est allée s'étoffant au cours de sa vie, était un homme plutôt inculte, aussi peu intellectuel qu'on peut l'imaginer, peu intéressé à la lecture ; Rudolf Steiner, par contre, a été sans doute un des hommes de notre temps dont la culture générale a été la plus étendue et la plus profonde, au point parfois de sembler prodigieuse, et de surcroît un intellectuel pour qui (comme pour Pascal en son temps) la pensée était la plus haute des facultés humaines. On voudrait dire, comme trait commun, que chacun de tous ces hommes a eu, dès sa jeunesse, des racines profondes dans la culture et dans les traditions de son milieu et de son temps, ou du moins (dans le cas de Félix Carrasquer) dans un certain "esprit du temps" qu'il aurait su canaliser et hautement concentrer dans son être. Mais cela n'est pas le cas pour Neill, dont la plus grande difficulté, au départ, a été au contraire de se libérer des effets insidieux et néfastes d'une éducation religieuse castratrice, et ça l'est encore moins pour Solvic, qui dans son enfance et dans son adolescence fut une sorte de "laissé pour compte" dans une société de consommation déculturée et sans âme.

Certains de ces hommes me frappent par des aspects "yang" (ou "virils") particulièrement prononcés : Hahnemann, Darwin, Freud (*), Steiner, Guruji, Légaut, Félix (Carrasquer), et dans une moindre mesure aussi Neill. D'autres au contraire sont à forte tonalité "yin", "féminine" : Whitman, Riemann, Râmakrishna, Carpenter, Krishnamurti (**). Il y en a d'ailleurs presque autant, à l'encontre

(*) J'ai bien l'impression que, comme c'est si souvent le cas, la tonalité fortement yang chez Freud ne reflète pas tant un tempérament inné, que des choix faits en son jeune âge sous l'influence de la "pression culturelle" (évoquée un peu plus bas). Voir à ce sujet la note de b. de p. page N 275, dans la note "Deux Prométhées pour une mission - ou des chiens, des chats et des hommes" (n° 78).

(**) Krishnamurti, visiblement à dominante yin très prononcée par son tempérament initial, n'a pas été sans subir, lui aussi, la pression culturelle pro-yang à outrance. Il y a réagi de façon plus complexe que Freud ou que Whitmann. Il a surcompensé par un accent exclusif sur certaines valeurs yin et en anathémisant leurs complémentaires yang (et les trois notes "Les bêtes noires du Maître" (1) (2)(3)", n°s 48-50, en fournissent une très abondante illustration), mais en revanche il a intériorisé au niveau inconscient certaines fringales et attitudes très "macho" (et notamment le désir de domination, en se plaçant tacitement très haut au dessus de tous les mortels présents ou passés sans exception). Par là il a suivi le modèle super yang de son tuteur théosophe Leadbeater (jouant pour lui le rôle du Superpère à dépasser et, symboliquement au moins, à évincer), mais avec une toute autre maestria encore et un tout autre doigté ! Pour quelques

réflexions dans ce sens, voir dans Récoltes et Semailles la note "Yang joue les yin - ou le rôle de Maître" (ReS III, n° 118), où le "yang joue les yin" est non pas Krishnamurti (chez qui c'était juste l'inverse), mais bien moi-même. Depuis que cette note a été écrite, ma vision de Krishnamurti comme personne s'est encore considérablement étoffée et précisée par la lecture, l'an dernier, de sa biographie par Mary Lutyens, et notamment du deuxième volume "Les Années d'Accomplissement" que je n'avais pas lu avant. (Paru en 1983, alors que ma première lecture est de 1977.)

de la pression culturelle à laquelle chacun d'eux fut exposé, décidément pro-yang chez tous. Chez Bucke, Kropotkine, Gandhi, Teilhard, je ne discerne pas une prédominance nette soit yin soit yang, mais une présence également forte des tonalités "viriles" d'une part, "féminines" de l'autre. Mais chez tous, à la seule exception peut-être de Solvic (*), et y compris chez ceux en qui je perçois une prédominance marquée soit "virile" soit "féminine", je n'ai pas l'impression pourtant d'une carence de la tonalité opposée, mais bien celle d'un équilibre harmonieux des deux types d'aspects de la personne.

Une chose commune pourtant à tous ces hommes, c'est que dans chacun d'eux on perçoit une *g r a n d e u r* (**). Cela aurait-il un sens, que de déclarer que tel d'entre eux est "plus grand" que tel autre ? Pourtant, je crois qu'on peut dire que celui-là est "le plus grand" dont la mission fut la plus lourde à porter, et chez qui la fidélité à sa mission, une fois reconnue ou seulement pressentie, fut la plus totale. Et je sais que plus encore que les obstacles extérieurs qui nous viennent "du Monde", ce qui soumet à la plus rude épreuve notre fidélité

(*) D'après le souvenir que j'ai gardé de ma lecture du livre "The execution of the private Solvic", j'ai l'impression qu'il y avait chez Solvic une certaine carence du côté yang, une difficulté à s'affirmer, un manque d'assurance, de hardiesse. Mais la fermeté, sans la moindre nuance de pose, dont il fit preuve dans les dernières semaines de sa vie, est d'autant plus remarquable. Et même, vu son isolement moral total, et l'absence de tout arrière-fond idéologique ou religieux, elle est tout à fait extraordinaire et, au point de vue simplement "psychologique", complètement incroyable ! L'action en lui de "l'Hôte invisible" ne peut ici faire pour moi aucun doute - plus irrécusable encore, et plus merveilleuse par ce caractère d'"impossible", que chez aucun autre de ces hommes surabondamment comblés par Dieu...

(**) Pour des raisons différentes, il convient cependant de mettre à part les cas de Darwin (sur lequel je reviens dans une note ultérieure), et celui de Krishnamurti. La "grandeur" que je perçois, inséparable d'une qualité de fidélité à soi-même, me paraît se limiter chez Krishnamurti à quelques années seulement de sa vie, que je crois pouvoir situer entre 1925 et 1927 (ou 1928 ou 29).

à nous-mêmes , ce sont les voix dissonantes qui se font entendre e n n o u s - m ê m e s , venant faire écho et renforçant celles du Monde. Ces voix-là, en vérité, font corps avec notre être conditionné, elles collent à nous, comme une "seconde nature" pesante et grégaire qui constamment voudrait nous tirer en arrière, nous faire nous aligner et nous aplatir et nous fondre sagement dans l'épaisse et rassurante matière...

Vues dans cette lumière, ce sont les existences de W h i t m a n , de C a r p e n t e r , de F r e u d et de N e i l l , et celle aussi de S o l v i c , qui plus que toute autre me frappent et me font exulter, par une grandeur que peu d'hommes (je crois) et peu de missions dans l'histoire de notre espèce ont atteinte. Les missions des quatre premiers nommés m'apparaissent d'ailleurs étroitement solidaires. La vie de ces quatre hommes embrasse un siècle et demi (1819-1973), et il y a à peine plus d'un siècle entre la publication des "Feuilles d'Herbe" de Whitman en 1855, et celle de "Libres enfants de Summerhill" en 1960. Un siècle bien employé ! Au cours de ce siècle-là, par les missions conjuguées de ces hommes et par ces quatre existences vécues dans la fidélité à eux-mêmes, une large brèche, une brèche irréparable désormais, a été ouverte dans un Mur redoutable dont l'origine se perd dans la nuit des temps : celui de la répression du sexe.

Encore nous manquons du recul pour mesurer la portée immense de cette percée, dans l'histoire spirituelle de notre espèce, dans sa pénible ascension de la torpeur du troupeau vers l'aventure de la liberté... Dans quelques siècles, ou dans mille ans peut-être, cette portée sera clairement apparente pour tous. Et les secrètes et insidieuses tentations d'abdication de leur "droit d'aînesse" que chacun de ces hommes eût à affronter et à dépasser sans témoins, dans le secret de son coeur ; sans la promesse ni même l'espoir d'aucune "récompense" quelle qu'elle soit (si ce n'est celle de se sentir répondre à une intime et impérieuse exigence, que lui chuchote une voix si discrète et si basse...) - cette fidélité nue et cette foi muette ne se sont pas dépensées en vain, à longueur de vie dans chacune de ces quatre existences. Nous tous en sommes dès à présent les bénéficiaires ; sinon déjà en possession du fruit qu'ils ont longuement mûri pour nous, du moins comme récipiendaires, habilités désormais à le cueillir comme le nôtre, chacun à l'heure qu'il aura choisie. Et avec nous nos enfants et nos petits-enfants, et tous ceux des âges à venir.

(113) Les lieux communs des saints

(26 janvier) (*) Sous une forme toujours imagée, simple et drue qui fait leur charme, les aphorismes de Râmakrishna recueillis par ses disciples groupent pêle-mêle des lieux communs religieux à tout venant faisant partie de la culture et de l'air du temps qu'il respirait (et qu'il se sentait tenu d'accomoder pour le bénéfice de ses disciples), à côté d'intuitions ou d'observations profondes et de première main, découlant de sa riche expérience religieuse ou d'une inspiration divine immédiate. Il est hors de doute qu'il faisait la différence mieux que personne, qu'il était bien clair pour lui que ce qu'il disait se plaçait, suivant les cas, à des niveaux totalement différents. L'un est le niveau des *c o n v e n t i o n s* sociales et religieuses, toujours plus ou moins discutables (même si l'idée ne lui venait pas de les mettre en question au niveau quotidien). Il les traitait avec d'autant plus de rondeur désinvolte qu'au niveau qui était le sien, il en percevait à l'évidence le caractère somme toute contingent et accessoire (**). L'autre est le niveau qu'on pourrait appeler celui de la " *v é r i t é* " ; d'une vérité qui seule se révèle (ou, très exceptionnellement, se communique) à celui qui en est un amant passionné. Ce n'était visiblement pas le cas de ses

(*) Voir signe de renvoi à la présente note dans la note précédente "Les mutants (5) : l'éventail des mutants - ou diversité et grandeur", page N 484.

(**) Un exemple typique et révélateur est l'attitude de Râmakrishna vis-à-vis du système des castes. (Système que Bouddha avait rejeté, ce qui est la raison sûrement de la résistance de la caste religieuse brahmane à l'implantation du bouddhisme en Inde, et de l'extinction du bouddhisme en terre indienne jusque vers le milieu de notre siècle. Voir à ce sujet la note "Le bilan de la foi - ou les voies secrètes", n° 65.) Râmakrishna traitait sur un même pied les brahmanes et les intouchables qui venaient le voir. Mais, socialement conservateur comme la très grande majorité des spirituels, il disait que *p o u r l ' h o m m e* qui avait atteint Dieu il n'y avait plus de différences, et qu'il était bon par contre que le commun des mortels (y inclus donc ses disciples) observent les prescriptions de caste. Cette attitude est bien sûr plus que "discutable", et Gandhi (pourtant un admirateur dithyrambique de Râmakrishna, qu'il n'a connu que de réputation) n'a pas craint de s'attaquer de front aux préjugés de caste, prenant par là des risques politiques sérieux tant auprès des brahmanes que des intouchables. Mais le courage de Râmakrishna me paraît hors de cause. Avant qu'il ne vienne en odeur de sainteté, il en fallait une sacrée dose, pour enfreindre lui-même les règles de caste. Mais (contrairement à ce qui était le cas chez Gandhi), il ne faisait pas partie de sa mission d'être un réformateur social, ou plus exactement, un révolutionnaire venant bouleverser un ordre social millénaire. (Et que cet ordre nous semble avec raison inique, alors qu'à lui il semblait faire partie de l'ordre immuable des choses, n'y change rien.) Il avait à apporter un *a u t r e* message, qui n'aurait sans doute pas été reçu s'il avait voulu trop embrasser. Encore une fois, chez Râmakrishna comme chez tout autre : à chaque vie suffit sa peine...

disciples (*). D'après ce que j'ai pu en voir, ils n'ont pas manqué d'englober indistinctement toutes les paroles du Maître dans une même vénération presse-bouton, dépourvue de tout discernement. C'est le phénomène si courant du nivellement et de l'aplatissement des grands messages (quand ceux-ci parviennent à franchir le mur de l'indifférence ou du mépris), par la vénération béate et verbeuse, procédé qu'on retrouve identique à lui-même sous tous les cieux, et pas seulement dans la religion.

Il n'en reste pas moins que la proportion des lieux communs dénués de tout discernement psychologique, et qui bien souvent se contredisent et se neutralisent mutuellement au gré des occasions et de la fantaisie primesautière du Maître, paraît bel et bien prohibitif dans ce recueil. Il doit bien y en avoir les quatre cinquième sinon les neuf-dixième (**). Peu accoutumé, la plus grande partie de sa vie, à ce qu'on fasse grand cas de ce qu'il avait à dire (***), sans doute dans ses dernières années il ne se méfiait pas, chaque fois qu'il ouvrait la bouche, que tout allait être recueilli aussi sec et immortalisé comme parole d'Évangile (ou de Véda...).

(*) J'ai eu l'impression très nette que Râmakrishna ne se rendait pas tout à fait compte de la situation, et qu'il surestimait beaucoup les capacités de discernement et le désir de vérité chez ses disciples. Comme chez beaucoup de spirituels, son propos délibéré d'édification m'a semblé bien souvent aller à l'encontre d'une élémentaire perspicacité psychologique.

(**) Comme les disciples ont recueilli quelques 1600 aphorismes ou paraboles, il en resterait encore (en me prenant à la lettre) plus de cent qui seraient substantiels. Ça suffit largement pour faire beaucoup de substance, et pour faire de Râmakrishna un grand "Instructeur" ! Je doute qu'il y ait beaucoup de livres de spiritualité dont un dixième soit de la vraie substance et neuf dixièmes seulement de la soupe aux navets.

Mais navets ou pas, est-il besoin encore de souligner que Râmakrishna n'avait rien de gnan-gnan dans son regard sur le monde et sur les gens, et que son jugement est souvent caustique et incisif - comme celui d'un enfant ! Lui-même peu attiré par l'étude et d'une instruction modeste, il n'en était pas dupe pour autant des airs importants des érudits "pandits", et savait mieux que personne distinguer la tête bien pleine d'un cœur pur, d'un esprit de vérité, et de l'amour de Dieu. Et son respect pour toutes les religions ne le rendait pas aveugle aux tares qui infestent si souvent la pratique religieuse : esprit de routine, ostentation, sentimentalisme euphorique ou pompeux... Dans les livres de piété chrétien, il était frappé qu'il n'y soit question que du péché du début à la fin ! Il voyait les chrétiens à tel point obsédés par le péché, qu'il ne leur restait guère le loisir (disait-il) d'aimer Dieu ni de sentir Son amour...

(***) C'est à partir de 1869 seulement, dans les sept dernières années de sa vie, que viennent des disciples. Râmakrishna meurt en 1886, à l'âge de cinquante ans.

A part Râmakrishna, c'est chez Guruji, parmi mes mutants, qu'il m'a semblé trouver la plus grande proportion de lieux communs à fleur de peau. Mais à l'inverse de Râmakrishna, qui reste toujours proche et terre à terre dans ce qu'il dit et ne se départit jamais d'une certaine rondeur empreinte d'une présence chaleureuse, on a l'impression bien souvent que Guruji légifère, du haut d'une altitude inaccessible, avec tout le poids d'une autorité intangible ; et ceci, bien sûr, tout autant pour ce qui m'apparaît comme des clichés purs et simples, qui restent encore tout aussi vrais et tout aussi faux quand on les retourne à l'envers, que pour des choses essentielles et profondément sues et senties. Pour celles-ci son "autorité" est véritable, car ces paroles-là sont la quintessence d'une vie de foi et de fidélité. J'ai noté que Râmakrishna et Guruji (et mis à part Solvic) sont sûrement les moins "intellectuels" parmi mes mutants, et je crois que ce n'est pas là un hasard. Car les "lieux (plus ou moins) communs" se placent au plan des idées, dont une appréciation nuancée est en grande partie (quoique pas entièrement) question de bon sens, de discernement et de rigueur intellectuels.

De façon générale, j'ai eu l'impression que le lieu commun (autrement dit, la platitude !) est une véritable plaie parmi la gent "spirituelle" et dans les écrits "spirituels", y compris même (et c'est là la chose déroutante !) chez ceux qui ont une authentique expérience spirituelle à communiquer. Peut-être que cela provient de l'entraînement si commun, si enraciné dans les usages, de ne pas s'en tenir au témoignage d'une expérience justement (témoignage bien souvent totalement absent), ou de tenir un tel témoignage pour peu (voire pour outrepassant), et au lieu de cela de se poser en "Maître", en "Celui qui sait". Cet entraînement est d'autant plus fort, sûrement, que l'ascendant sur autrui est plus grand, que ce soit par l'effet d'un véritable rayonnement spirituel ou pour toute autre cause (qu'on confondra volontiers avec un tel rayonnement). Je constate que le cercle des disciples et adorateurs est la plus funeste tentation du spirituel. Ses disciples sont comme le marais dont Dieu les entoure pour les éprouver, et il y en a bien peu qui ne s'y enfoncent sans retour, et peut-être pas un qui ne s'y embourbe tant soit peu (*). Toujours est-il que le "Maître" (noblesse oblige !)

(*) Cette constatation me montre à quel point l'écroulement successif de mes deux expériences communautaires, en 1972 puis en 1973, tout rude et amer que fut à chaque fois le choc, a été, sans que je m'en doute, une libération providentielle. Car si par extraordinaire l'une de ces tentatives de "vie nouvelle" s'était avérée un plein succès, il y a fort à parier qu'elle aurait fini par tourner à l'"ashram", et que je me serais vu moi-même enfermé dans ce sempiternel rôle de "Maître" qui m'attendait au tournant et qui, par certains côtés (l'aveu n'est plus à faire !), m'allait comme un gant ! Ainsi, plutôt que d'enseigner, depuis

quinze ans j'ai eu toute latitude, et le silence et la solitude, pour a p p r e n d r e. (Pour une première réflexion rétrospective sur les deux épisodes communautaires en question, voir la section "Chevalier de la vie nouvelle", n° 63.)

est censé avoir réponse à tout (va-t-on voler les disciples de leurs légitimes expectatives... ?). Comme l'expérience personnelle n'y suffit pas, on remplit les nombreux trous avec le tout-venant, gracieusement fourni par le fameux "air du temps" ; mais cette fois, tombant de la bouche du Maître, il se retrouve soudain auréolé d'une autorité incomparable ! Voilà, si je ne me trompe, la cause psychologique toute bête de la déroutante invasion du cliché-de-tout-venant-de-tout-repos dans la littérature spirituelle, et jusques y compris chez ceux qui passent (parfois avec raison) comme des "grands spirituels".

Parmi les dix-huit mutants sur ma liste, il y en a dix que je vois comme des "spirituels" : Whitman, Râmakrishna, Bucke, Carpenter, Steiner, Gandhi, Teilhard, Guruji, Krishnamurti, Légaut. Ce ne sont pas les premiers venus, c'est sûr, et pourtant ! Sur le nombre il n'en est que q u a t r e que je n'aie vus arborer à l'occasion des platitudes avec des airs infailibles (*). Ce sont ceux du "trio non-confessionnel" Whitman-Bucke-Carpenter (soustraits à l'influence apiatissante d'une tradition religieuse), et Légaut. C'est chez Légaut, et après lui, chez Carpenter, que j'ai trouvé le plus de rigueur, et une absence totale d'auto-complaisance. Une vraie bouffée d'air !

(*) On s'étonnera peut-être de ne pas me voir inclure Krishnamurti parmi les spirituels "sans platitudes". C'est un fait que Krishnamurti a eu le grand mérite de démystifier un bon nombre de clichés en usage dans le discours religieux et moralisateur depuis la nuit des âges. C'est peut-être à ce niveau que son travail s'avérera avoir été le plus utile. Malheureusement, la portée de ce travail est affaibli par les penchants égocentriques du Maître, qui le poussent (à son insu, certes), à fabriquer ses propres clichés, estampillés "Enseignements" ("Teachings"), qui prennent simplement le contrepied des précédents et sont tous aussi stériles. Ainsi, il laisse entendre que "Dieu" serait partout et toujours une pure invention de l'esprit humain, et que toute expérience prétendue "de Dieu" ou "mystique" etc. serait toujours un pur produit de l'imagination de l'intéressé. (Sauf, est-il besoin de le dire, celles du Maître lui-même, qu'il laisse entrevoir en prenant soin simplement - le tout était d'y penser - d'éviter les m o t s qu'il déclara anathèmes...) J'évoque ce "jeu de pouvoir" de Krishnamurti, qui a profondément faussé son message et presque totalement stérilisé sa mission, dans la note de bas de page (***) page N 498 dans la note suivante.

(¹¹⁴) Les mutants (6) : les mutants et le sexe - ou l'homme pleinement libre n'est d'aujourd'hui ni de hier.

(27 janvier) (*) J'ai terminé hier par l'évocation des missions convergentes de Whitman, Carpenter, Freud et de Neill, ouvrant une brèche béante et "irréparable" dans le mur millénaire de la répression du sexe. Des missions par ailleurs aussi dissemblables qu'on peut l'imaginer par la forme qu'elles prennent chez chacun de ces quatre hommes. On peut dire seulement que Carpenter a été un continuateur (et même un "accomplisseur") de Whitman, et dans une moindre mesure, Neill un continuateur, un "accomplisseur" de Freud. A part cela, il ne semble pas qu'il y ait influence mutuelle ou seulement contacts mutuels entre eux (**). Il ne semble pas non plus que la mission d'aucun d'eux ait eu des répercussions directes sur celle d'aucun autre de "mes mutants". Si certains ont pourtant subi dans leur personne une influence quelconque, ce ne serait guère que par un processus plus ou moins inconscient d'"imprégnation culturelle", et notamment via les nouvelles idées de la psychanalyse, lesquelles commencent à faire partie de l'"air du temps" culturel à partir des années vingt de ce siècle tout au moins. Ont dû être touchés plus ou moins Krishnamurti (***), Légaut, Félix, c'est-à-dire (mis à part Solvic pour qui

(*) Suite de la note avant-dernière, "Les mutants (4) : l'éventail des mutants - ou diversité et grandeur".

(**) Je doute que Freud ait eu connaissance d'aucun des trois autres, et il y a des chances que Neill n'ait pas entendu prononcer le nom de Whitman, mais probablement celui de son compatriote Carpenter. Par contre Carpenter, qui était bien informé de la culture de son temps, avait une idée de l'oeuvre de Freud et le cite dans son autobiographie, comme ayant apporté une meilleure compréhension de la misère sexuelle des femmes de la bonne société de son temps.

(***) Krishnamurti, qui avait redécouvert de son côté les mécanismes de fuite que Freud avait découverts avec stupéfaction vers la fin du siècle précédent (voir à ce sujet "Le fait le plus dingue...", section n° 56, 7° a), et dans son souci quasi-obsessionnel de se distancer de tout savoir préexistant, prend soin, chaque fois que l'occasion se présente, de laisser entendre (et sans la nommer jamais) que la psychanalyse "et tout ça", c'est bien du bavardage pour rien. Il pousse même ce jeu du paradoxe jusqu'à décréter (avec cette calme et souveraine autorité qui fait le secret de son ascendant sur un certain public spiritualisant...) que l'Inconscient, c'est une pure fiction de l'esprit avide de "diviser" la psyché en "conscient" et "inconscient", alors qu'elle est en réalité (comme il se doit) une et indivisible. De la part de quelqu'un qui avait vraiment vu "le fait le plus dingue" de la fuite universelle, il fallait vraiment le faire !

Dans de telles énormités frisant l'ineptie (et il y en a chez lui un bon nombre), je discerne un désir de puissance (inconscient, certes !) qui s'en donne à coeur joie, et que j'ai perçu bien des fois, l'an dernier : "m o i , je peux me permettre de dire tout ce que je veux et si inepte que ce soit - et on le recueillera comme parole d'Évangile !" A brève échéance le pari a été gagné - sa biographie par Mary Lutyens en est un éloquent témoignage. Mais à longue échéance, par ce genre d'enfantillages égotiques il a stérilisé sa propre mission. Dans cinquante ans son nom sera oublié, ou connu seulement comme celui d'un "Messie - Instructeur" qui (parmi bien d'autres) a décidément mal tourné...

la question ne se pose guère) les trois derniers sur ma liste dans la note précédente. Chez aucun de ces trois hommes, on ne décèle trace d'une pruderie vis-à-vis du sexe, et même, chez Légaut (*) et surtout chez Félix, on trouve à cet égard une ouverture comme il n'en existait au siècle dernier pratiquement chez personne encore. Il est permis de penser que ledit "air du temps" n'y a pas été étranger, et que parmi d'innombrables autres hommes et femmes, ils ont bénéficié (sans peut-être trop s'en rendre compte, pas plus que je ne m'en rendais compte moi-même) de l'oeuvre spirituelle de Freud et aussi, de façon plus cachée encore, d'hommes comme Whitman, Carpenter et Neill.

Parmi les autres mutants "après Freud", chez Gandhi et chez Guruji non plus on ne décèle trace d'une pruderie (**), chose d'autant plus notable qu'elle est rare parmi les "spirituels". C'est l'inverse chez Steiner et chez Teilhard, chez qui j'ai cru constater un mutisme plus ou moins complet sur ce délicat sujet. Dans les écoles Steiner on pratique une sorte de "répression bienveillante" (***), en faisant de son mieux auprès des élèves pour sublimer les pulsions un peu trop drues et trop charnelles vers les régions ineffables aux innocentes couleurs pastel. Je suppose pourtant que dans les 300 tomes de l'Oeuvre Complète du Maître,

(*) Par tempérament, on a l'impression que Légaut est un moine-né, et qu'il a fondé une famille non par penchant charnel ou sentimental, mais par obéissance aux exigences de sa mission. Qu'il a voulu mettre à l'épreuve de l'expérience son intuition (allant à l'encontre d'une tradition chrétienne millénaire) que le mariage et la paternité, et y inclus l'expérience charnelle, sont une part essentielle de l'aventure spirituelle de l'homme, et nécessaire (sauf rares exceptions) à son approfondissement intérieur.

(**) Chez Gandhi, on sent un tempérament proche du corps, tendre, sensuel, et il parle librement de ce côté-là de sa nature, dans sa remarquable autobiographie "L'Histoire de mon Expérience de la Vérité". Par là, il se distingue nettement de Guruji, que tout nous montre sous le jour d'un ascète-né. La largeur de vues de Guruji au sujet du sexe (dont il est question dans la note "Fujii Guruji (1) - ou le sens de l'essentiel", n° 60 et notamment page N 188) en est d'autant plus remarquable.

Dans les deux ou trois dernières décennies de la vie de Gandhi, l'attitude moralisatrice qu'il avait développée dans son rôle de "Mahatma" a malheureusement fini par déteindre aussi sur son attitude envers la sexualité, au point parfois de le rendre aveugle à la réalité. C'est ainsi qu'il insistait pour qu'un nécessaire contrôle des naissances en Inde se fasse par la continence volontaire, à l'exclusion de l'usage d'anticonceptionnels (plus efficaces certes, mais apparemment beaucoup moins moraux...).

(***) Neill considère (et sans doute non sans raison) une telle "répression bienveillante" comme plus néfaste encore que la répression plus brutale, car elle désamorçait d'avance des saines réactions de révolte, et alourdissement encore le poids de la mauvaise conscience vis-à-vis de pensées ou d'actes si bienveillamment prohibés. (Et telle est sûrement l'intention inconsciente qui anime ladite "bienveillance".)

le sexe se trouve bien une fois mentionné en passant, ne serait-ce que pour nous rassurer qu'il n'y a pas à rougir de son existence, et qu'il est là, bien sûr, pour être sublimé en essences spirituelles (*). Mais j'ai bien l'impression que lui, Steiner, l'homme entre tous universel "et tout ça", il a trouvé moyen jusqu'à la fin de ses jours (1925) d'ignorer totalement l'existence d'un Sigmund Freud, et la naissance, dès la fin du siècle dernier, d'une science psychologique. Incroyable mais vrai ! Quant à Teilhard, je parie tout ce qu'on voudra que dans son oeuvre complète, le mot "sexe" n'est pas prononcé. (Par contre, on y trouvera abondamment le mot "péché"...). Il faut dire à sa décharge que dans les squelettes qui nous viennent des lointaines époques sinanthropiques d'avant Eden, on n'en trouve trace...

Parmi les mutants d'"avant Freud" sur ma liste, mis à part Whitman, et ses fidèles amis et compagnons Bucke et Carpenter, je n'en vois aucun chez qui on ait l'impression d'une ouverture particulière vis-à-vis du sexe, ou de quelque intuition du rôle immense de l'expérience amoureuse dans l'aventure spirituelle. Deux parmi eux, Râmakrishna et Kropotkine, seraient même plutôt en bien mauvais termes avec l'envahissante (ou embarrassante) pulsion. Kropotkine le révolutionnaire a l'air non moins coïncé sur la chose que les bien-pensants et distingués spirituels Steiner et Teilhard. Quand à Râmakrishna, il n'a nullement des airs coïncés, il parle même du sexe souvent et, ma foi, librement, mais sur un pied de guerre ouvertement déclarée : "méfiez-vous de "la femme" (ou "du mâle", suivant les cas) comme de la peste, ainsi que des dérisoires et méprisables plaisirs de la chair..." Il est vrai que choyé comme il l'était par sa Divine Mère, il n'avait aucun mal à faire la fine bouche ! Les disciples, eux, ils faisaient ce qu'ils pouvaient pour être à la hauteur des recommandations du Maître, et à force d'ascèse et de méritoires efforts avoir droit, comme lui, aux incomparables faveurs de sa Kali.

Les seuls parmi nos mutants qui n'aient pas encore été inclus dans cette revue-éclair des relations à Eros sont Hahnemann, Darwin et Riemann, sur lesquels je n'ai rien de bien tranché à dire, faute d'information. Si ce n'est pourtant l'étrange aventure (ou mésaventure) de Hahnemann, âgé de près de 80 ans (1835) et

(*) Et c'est même vrai, sûrement, que la fin dernière de la pulsion du sexe c'est d'être ainsi sublimée en énergie spirituelle. Mais chaque chose en son temps ! Pour certains, c'est aujourd'hui-même qu'il est grand temps de sublimer la pulsion, pour croître spirituellement. Pour d'autres c'est peut-être dans mille ans. Vouloir presser le fruit quand il est vert, ou quand il est encore en fleurs, ou en graine dont tige ni tronc n'a encore poussé, est un gâchis. Et c'est ce gâchis qui s'appelle "ré-pression" (bienveillante ou non)...

conquis haut la main au beau milieu des siens, par la charmante et audacieuse aventurière parigote Marie Mélanie d'Hervilly qui en avait alors trente. Sitôt fait, elle l'emmène en triomphe à Paris (après un mariage-éclair en secondes noces), où ce vieillard aux habitudes austères se vit entouré de laquais en livrée et se mit à rouler carrosse, comme dans un conte de fée Mélanie-Carabosse, et comme il était séant (selon ladite fée Mélanie) pour une si haute sommité. Ce fut là le couronnement ambigu, par une lune de miel luxueuse et feutrée qui enveloppa ses huit dernières années (toujours aussi actives), d'une longue existence de lutteur solitaire, qu'il avait passée surtout dans une pauvreté héroïque, au bord souvent de la misère nue (et épaulé par sa vaillante Johanna, qui lui avait enfanté dix enfants...). Le conte de fées s'achève et révèle son autre visage, visage d'ombre, dans son ultime maladie - le tendre mari et amant devenu otage impuissant aux mains de la suave Mélanie, impitoyablement coupé de ceux qui l'aimaient et le vénéraient, de ses amis, des siens... Nul ne saura jamais quels furent ses derniers jours et ses derniers moments, en tête-à-tête avec son tout-puissant ange gardien. Il n'y eût pas d'annonce publique ou privée de sa mort ni des arrangements funéraires. Il fut enterré dans une tombe publique à Montmartre neuf jours après sa mort, le 11 juillet 1843. Dans un cercueil vétuste que les croquemorts arrivent à grande-peine à coïncider à coups de pied dans le caveau bondé. Sous une pluie battante, à la sauvette et en petite compagnie, sans fleurs et sans couronnes, sans bénédiction ni prière, ni chant, ni adieu, sans serremments de mains sans sourires sans pleurs. Finis les décors, les cascades de lumière - la pièce est terminée ! Et les croquemorts sont pressés...

Ce petit sondage parmi les mutants vient illustrer à point nommé que pour chacun d'eux, en dehors de ce qu'il est venu apporter de nouveau et qui fait l'objet de sa mission vis-à-vis du Monde, et si éminent que soit cet apport et si attachant et peut-être admirable ou prestigieux qu'il soit par lui-même, il n'en est pas moins soumis comme tout le monde aux conditionnements de son milieu et de son temps. Parfois et à certains égards moins, mais parfois aussi plus qu'il n'est courant dans les milieux qui, de son temps, passent pour éclairés. Dans le cas d'espèce et mettant à part le carré de précurseurs-briseurs-de-brèche Whitman-Carpenter-Freud-Neill : c'est "moins" pour Hahnemann, Bucke, Gandhi, Guruji, Légaut, Félix et peut-être aussi pour Krishnamurti dans son âge mûr, et c'est peut-être plutôt "plus" pour Râmakrishna, Kropotkine, Steiner, Teilhard. J'ignore ce qu'il en est pour Darwin, Riemann, Solvic, pour lesquels j'en suis réduit à des suppositions.

Mais même parmi les intrépides "briseurs", la répression qu'ils sont venus battre en brèche n'a pas été sans laisser en chacun d'eux également des marques profondes, que je me suis efforcé de cerner en leur lieu. Et je doute qu'aujourd'hui encore, il y ait âme qui vive sur terre qui n'en reste encore affecté de quelque façon, même parmi les plus "libérés" d'entre nous. Je me garderais bien de prendre comme "modèle" aucun d'eux ni même le Bouddha en personne ou Jésus dit le Christ, et n'encouragerais personne à le faire (*) ; mais plutôt, à faire usage de tout coeur de toutes nos lumières, pour essayer de discerner en chacun ce qu'il apporte de meilleur afin de nous en nourrir, et de le séparer avec soin du poids mort de l'emballage.

Nous sommes en route vers la liberté, "nous" l'espèce entière, et aussi chacun de nous selon son propre chemin, par des voies multiples mystérieusement convergentes et reliées entre elles. Et peut-être parfois, en quelques rares instants, certains parmi nous connaissent une liberté totale - avant-goût du Royaume de Dieu sur la terre, du Champ illimité de la Liberté. Mais l'homme pleinement libre, libre dans sa vie entière, n'est pas d'aujourd'hui ni de hier. Il se profile à l'horizon encore lointain. La distance qui nous en sépare, en siècles ou en millénaires (ou en millions d'années ?), nul ne la sait.

L'homme pleinement libre sera une incarnation vivante du Regard de Dieu sur la mouvance du Monde, à partir du "lieu" mouvant qu'est l'âme de cet homme et le corps qu'elle habite. Il est un "Point de vue de Dieu", un "angle vivant" d'où Dieu porte Son Regard sur la Création en train de se faire depuis la lointaine origine des temps. Il n'y a plus de murs, de barrières, d'oeillères ni même peut-être de brouillard pour limiter la course libre et souveraine du regard qui parcourt et qui sonde et en v o y a n t , anime la voix qui e x p r i m e et la main qui a g i t .

Tel est l'homme libre en gestation en toi, en moi et en chacun - le libre Citoyen du Royaume de demain.

(*) Alors même que par impossible, il existerait dès à présent ou qu'il ait existé un être "pleinement libéré", au sens où il va en être question à l'instant, ce serait néanmoins chose stérile que de vouloir le "prendre comme modèle", c'est-à-dire : tenter de l'imiter. Car les actes d'un homme prennent leur sens et leur valeur de l'état intérieur dans lequel il les accomplit. A supposer qu'il soit en notre pouvoir d'imiter les actes extérieurs, ceux-ci perdent sens et valeur par cette attitude d'imitation, d'inauthenticité, qui n'est nullement celle dans laquelle ils furent accomplis en premier. Il nous faut réaliser et accepter le fait de notre unicité, et la responsabilité que cela implique de trouver par nous-mêmes les actes "justes" qui correspondent en chaque moment à l'être unique et en perpétuel devenir que nous sommes.

(¹¹⁵) Solvic (1) - ou la grandeur nue

(28 et 29 janvier) (*) S'il est bien vrai que tous les mutants sur ma liste (**) sont aussi différents les uns des autres qu'on peut l'imaginer, Solvic (***), lui, est encore plus différent que tous les autres !

Le statut social : tous les autres, sinon par extraction du moins par leurs activités et par la considération dont ils jouissent de leur vivant déjà (auprès de certains, tout au moins), ils faisaient partie de ce qu'on peut appeler la "partie relevée" de la société : médecins, éducateurs, savants, religieux, écrivains, poètes, penseurs... Chacun a décanté dans son être et fait fructifier un héritage culturel substantiel, ou ce qu'il lui a plu d'en prendre et de laisser travailler en lui. Rien de tout ça pour Solvic. Dans son adolescence il a été le petit gars plus ou moins paumé, jeune délinquant par excès de vide sûrement, dans un no-man's land de la déculturation urbaine, dans quelque quartier aride et étouffant d'une mégaville inhumaine (New York, si je me rappelle bien...). Pas de

(*) (30 janvier) La présente note peut être vue comme une continuation de la note précédente (de la veille) "Les mutants (6) : l'homme pleinement libre n'est pas d'aujourd'hui ni d'hier", ou aussi de la note "Les mutants (5) : l'éventail des mutants - ou diversité et grandeur" (n° 112), de l'avant-veille. Elle est également une suite naturelle de la réflexion dans la note "L'exécution du soldat Solvic - ou le crime des justes" (n° 70, du 5 et 8 novembre), et elle peut être lue, sans autre transition, à la suite immédiate de celle-ci. Les références aux autres "mutants", aux débuts de la présente note, sont accessoires et d'ailleurs intelligibles sans connaître lesdits mutants par le menu.

Cette note est devenue une sorte de reconstitution de l'itinéraire spirituel de Solvic, dans les dernières semaines cruciales de sa vie. J'ai fait cette reconstitution en utilisant comme seul matériau direct le souvenir assez flou que je garde de l'impression que m'avait fait la lecture du livre sur Solvic (cité dans la note n° 70). Je l'avais lu en 1955, il y a plus de trente ans, à un moment d'ailleurs où j'étais loin d'avoir encore la maturité pour pouvoir apprécier la portée de l'étrange aventure de Solvic et pour en comprendre le sens. Je crois pourtant que dans l'Inconscient profond il devait y avoir une préscience, tout au moins, de cette portée et de ce sens, une préscience qui a pris forme seulement maintenant, par la méditation des deux jours écoulés. Il est probable qu'en confrontant cette méditation avec le texte du reportage "The execution of the private Solvic" (que je viens de mentionner), on y relèvera un certain nombre d'erreurs de détail. J'ai conscience également qu'une telle reconstitution ne peut, au mieux, qu'être l'esquisse très simplifiée des traits les plus essentiels d'une réalité psychologique considérablement plus complexe, qui nous échappe. J'ai cependant l'intime conviction que la méditation m'a fait dégager bel et bien ses "traits essentiels" qui m'étaient demeurés encore à demi-cachés, avant que le travail d'avant-hier et de hier ne me les fassent apparaître en pleine lumière. Ce travail a consisté, non pas à "inventer" un "certain Solvic", mais bien à appréhender pouce après pouce, comme par une main attentive, légère et circonspecte, une réalité déjà présente qui demandait instamment que j'en prenne connaissance.

(**) Voir, pour cette liste, la note n° 112 qui vient d'être citée.

(***) Voir, pour Solvic, l'avant-dernière note de b. de p.

racines dans le terreau d'une "culture" digne de ce nom, dans la famille, dans une tradition... Il avait fini pourtant par se faire sa niche, avec un boulot régulier et sans histoires, une petite femme qui l'aimait bien - le bonheur, quoi ! Plus les westerns, j'imagine, une fois ou deux par semaines. (Heureux encore qu'en ces temps-là il n'y avait pas la télévision...) C'était ça sa vie, son horizon.

L'image et l'idée qu'on a de soi-même et de sa place dans l'Univers : tous les autres ont une claire conscience de leur mission, ou pour le moins (pensant à Darwin et à Riemann) d'un rôle dans le Monde, de quelque chose qu'ils apportent et qu'ils sont seuls à apporter. Chacun d'eux se sait unique, précieux, et d'une certaine façon, i r r e m p l a ç a b l e . Solvic, lui, est un être qui se sent faire partie d'une foule anonyme, et ne demande qu'à s'y fondre sans histoires et, si possible, sans être trop malheureux. Il y a des gens plus ou moins hauts placés ou puissants ou célèbres (alors que lui il est tout en bas...), mais la notion même que quelqu'un puisse avoir une " m i s s i o n " à accomplir dans le Monde, ça devait lui être à peu près totalement étranger . Et que lui-même puisse, de quelque façon que ce soit, être porteur d'une mission, et ne serait-ce qu'à ce titre, être non pas un epsilon parmi des millions d'autres semblables, mais bien un être unique, irremplaçable, porteur d'une grandeur secrète non moins authentique, non moins poignante et féconde, que celle d'un drame antique entouré du halo de l'immortalité - une telle supposition, assurément, lui serait apparue totalement saugrenue.

Le caractère enfin : tous les autres ont un caractère fermement assis, enraciné dans une culture et dans la foi en eux-mêmes, mûri par l'expérience sans cesse renouvelée d'une vie riche et pleinement assumée, et par une fidélité aussi, souvent lourde à porter, et par les épreuves fécondes qui l'accompagnent. Les forces et qualités féminines de leur être sont vigoureuses tout comme leurs conjoints virils, et les unes comme les autres s'accomplissent en d'harmonieuses épousailles. Solvic se sent un "raté" récupéré de justesse, et ne demande qu'à oublier un passé ressenti comme peu glorieux. Faute d'un sens qui dirige sa vie, il manque de fermeté, d'assurance, de "boussole". S'il n'avait eu la chance finalement de trouver femme et boulot, qui peut dire dans quelle dérive il se serait laissé entraîner ? Et qui parmi nous, s'il l'avait connu, se sentant mieux loti que lui et nonobstant la sympathie que ce jeunôt lui aurait peut-être inspiré, ne l'aurait regardé de haut, ou avec quelque nuance de condescendance ?

Jeune gars sans racines, sans boussole, sans caractère solidement formé, sans autre but dans l'existence que de passer inaperçu et de pas avoir d'histoires

- voilà Solvic. Et c'est lui qui se trouve happé soudain, sans crier gare, par une gigantesque machine de guerre - une machine qui nivelle et met au pas dans d'impeccables alignements des dizaines de millions d'êtres pensants et sentants, transformés, par la vertu étrange de l'étiquette "soldat", en autant de rouages et de leviers de transmission et d'exécution pour un même grandiose carnage : discipline, avancement, devoir sacré, moral excellent... - aujourd'hui massacreur héroïque (à nous les médailles !), demain héroïque massacré... Ils y sont tous, mon petit Solvic, et au doigt et à l'oeil (oui mon lieutenant !), ceux des usines et ceux des champs, et les ronds de cuir les petits employés, et les médecins les avocats les artistes les savants, y a les petits y a les grands y en a pour la troupe y en a pour le mess c'est pareil ! Sans compter les prêtres et les pasteurs et les curés (s'ils ont de la chance ils seront aumôniers...), avec la bénédiction de la congrégation, des évêques et des papes. Pas d'erreur, tous, mais tous y sont ! Ils sont des millions ils sont "Tout le monde" et ils se tiennent chaud par leur nombre...

Cette machine qui les a tous écrasés et moulés dans un même moule martial au garde à vous (cinquante millions de braves pris dans un même délire de carnage mécanique...) - elle n'en fera qu'une micro-bouchée de ce jeunôt qui débarque là tout frais, dans les combats du dernier quart d'heure dans un coin perdu des Vosges - à dix mille kilomètres de chez lui !

Et c'est là que l'impensable, le miracle des miracles, se produit : ce petit gars modeste, mal assuré en lui-même, sans racines sans idéal sans religion sans Dieu sans rien, seul au milieu d'un immense, d'un inimaginable délire - il y passe pas, dans l'implacable machine ! Il est pas avalé pas écrasé pas moulé.

Je ne dirais pas qu'il "reste lui-même" ; qu'il reste le petit gars paumé dans la grande guerre, aux enjeux vertigineux qui le dépassent. Celui que les officiers chargés de son "cas" croient d'abord voir en lui, sur la foi d'antécédents ma foi peu reluisants, et au vu de ses airs humbles et embarrassés et si peu militaires... Non, ce gars-là, c'était comme un h a b i t qu'il aurait mis par mégarde quasiment, il y avait déjà très longtemps. C'était pas l u i , quoi qu'il ait pu en penser lui-même, et tous ceux qui le connaissaient peu ou prou. Mais pas du tout ! Et il ne "reste" pas "le même", pour la simple raison, peut-être, que celui qu'un vent étrange avait amené là, dans ce "point chaud" des Vosges, ce n'était p a s vraiment "lui-même".

Il a même dû faire de son mieux, Solvic, pour "prendre le ton" dans ce nouvel univers étrange dans lequel, soudain, il s'était vu projeté il ne savait pourquoi ni comment. Pas rebelle pour un sou, ça non ! Il demandait qu'à bien faire,

les garde-à-vous les salutations et tout ça, pendant l'instruction-éclair dans une caserne rutilante et bondée, avant qu'on les expédie de l'autre côté de l'eau, dans ce coin dont il avait jamais entendu le nom. Pas contrariant, non, il demandait qu'à faire ce qu'on lui dirait, il avait l'habitude, vous pensez !

Puis ça a été le premier "engagement", comme on dit. Ça a dû être un choc d'une violence inouïe, au delà des mots. Moi-même je sais que je ne peux m'en faire une idée, n'ayant pas vécu de choc semblable - pas de cette sorte-là, tout au moins. Il s'était pas fait une carapace, lui, pour s'enfermer dedans et pas sentir ce qui se passait et ce qu'il faisait (ou ce qu'il était censé faire). Pour ce courage-là tu es à jamais béni ! Ce choc accepté de plein fouet, dans toute sa sauvagerie, son impensable violence, il a tout changé. Solvic a vu alors ce que c'était, le genre de boulot qu'on attendait de lui. Et il a su, comme jamais encore il n'avait su une chose dans sa vie : ce boulot-là c'était pas pour lui.

Il n'a parlé à personne de ce qui s'est vraiment passé alors. Et à qui donc en aurait-il parlé ? Il n'aurait pas seulement pu en parler à lui-même, et il n'en avait aucun besoin. L'essentiel s'est passé sans paroles et sans pensée. (Même si par la suite il a bien fallu qu'il s'explique comme il pouvait. Mais ce qu'il "expliquait", c'était que le "résultat", le résultat le plus extérieur, c'était pas le cœur de la chose...)

Il y a eu un sursaut, venant des tréfonds de son être. Et il a obéi à ce qui était monté des profondeurs. Il a su que désormais ce qui comptait pour lui avant toute chose, plus que les ordres et les gradés et plus que le monde entier, c'était ce sursaut-là qui changeait tout, et ce qu'il lui disait sans paroles. C'est dans ce savoir, dans cette nouvelle et douloureuse assurance, qu'il s'est alors trouvé. Dans la solitude totale de l'être, en face d'un monde étranger et fou. En ce moment de stress extrême sur le point de le briser, il s'est trouvé lui-même - celui qu'il était réellement.

Il a su alors, dans une clarté soudaine, totale et (par la vertu de sa totale fidélité) à jamais indélébile : dans cette tuerie, je n'ai aucune part - j'y suis un étranger. Cette connaissance soudaine, cet éclair de lumière venu d'Ailleurs a été son baptême. En ce moment il est né enfin. Né spirituellement, né à la connaissance de lui-même. L'âme soudain prend conscience d'elle-même.

C'est un acte de connaissance nue. Et dans les semaines qui suivent et jusqu'à l'aboutissement ultime, il y a en cet homme seul une fidélité nue, une

grandeur nue. Elles ne sont alourdies d'aucun habit, minable ou seyant, d'aucune gangue. L'intellect, l'idéologie, les forces égotiques d'identification (qui façonnent "à la chaîne" tant de "héros" pour emplir nos charniers...) n'y ont aucune part. Solvic ne brandit pas, du jour au lendemain, des discours humanitaires ou moralisants, voire subversifs ou révolutionnaires, prenant le contrepied des poncifs du temps de guerre. Il n'est le martyr bienvenu d'aucune cause qui aurait pu l'exalter, lui fournir du ressort, du panache. Il ne prêche ni même ne suggère à ses camarades de troupe ou aux officiers : vous avez tort de faire ce que vous faites ! Je crois que l'idée ne lui serait pas même venue que e u x , tous ces gens instruits et hauts placés et qui devaient bien savoir ce qu'ils avaient à faire, ils auraient "tort" de le faire. Il devait être loin d'une aussi impensable outrecuidance ! Au fond, s'ils avaient tort ou non, ça le regardait pas. Mais il s a v a i t , avec une clarté comme jamais encore il n'avait su une chose, que l u i , Solvic, "il aurait tort" d'y participer. Que de le faire, se serait ni plus ni moins que "se" tuer lui-même - celui qui venait de naître, le nouveau-né. Et il savait aussi qu'il ne le ferait pas. Advienne que voudra...

Lui si timide, si soucieux de passer inaperçu, de faire comme tout le monde (là je parle de l'"habit", qui certes allait encore lui coller après tant soit peu jusqu'au bout...), ça le mettait bien sûr dans une situation délicate, et même terriblement dure à assumer. Il fallait qu'il dise clairement, en somme, à tous ses grands messieurs galonnés et hautains, que pour quelque étrange raison, il était d i f f é r e n t d e t o u t l e m o n d e . Ce qu'on lui demandait de faire, il ne "pouvait" pas le faire. Il ne s'en vantait pas vous pensez bien, et sûrement même il le regrettait sincèrement. (Ou l'"habit", du moins, le regrettait...) C'est toujours sur un ton d'excuses quasiment, d'être différent, d'être ce qu'il est, qu'il s'adresse à ses supérieurs, oralement et par écrit, pour leur expliquer humblement qu' " i l n e p e u t p a s " . Ça a toutes les formes de l'aveu presque honteux (mais p r e s q u e s e u l e m e n t ...) d'une faiblesse, à laquelle, hélas ! il ne pourrait rien. Mais derrière cette humilité qui, on le sent bien, n'a rien d'une feinte, on sent une fermeté étonnante. C'est elle qui lui fait écarter une à une les perches qui lui sont tendues (je dirais presque : gentiment !), pour le faire renier un moment de panique ma foi ! humaine et excusable, quand le moral y est pour la dépasser. (Quelques semaines de taule pour marquer le coup, et on passera l'éponge...) C'est cette fermeté humble et sans failles qui, d'étape en étape, le mènera jusqu'au poteau - aussi seul qu'un être le fut jamais, au ban (pouvait-il lui sembler) de l'humanité entière, pour mourir d'une mort qui, aux yeux de tous (pour autant qu'il sache) est une "mort de lâche"...

Il est vrai que, fort de la justesse irrécusable de l'exigence intérieure qui le poussait, et animé aussi d'une sorte de confiance naïve, quasi-filiale, sinon en une compréhension, du moins en un simple sens de l'humain chez ses supérieurs, il était très loin d'abord (je crois) de se douter de ce qui l'attendait au bout. Mais il est vrai aussi qu'au début, les officiers chargés de l'affaire n'étaient pas en des dispositions encore pour vouloir à tout prix sa peau, "pour l'exemple". Les avertissements somme toute bienveillants n'ont pas manqués : rappelle toi, mon petit pote un peu trop émotif, qu'on est en état de guerre ! La désertion face à l'ennemi, ça ne plaisante pas. Et s'il n'y a pas encore chez nous de loi prévue pour ça, en état de guerre c'est nous les gradés qui la faisons, la loi...

La chose extraordinaire ici, c'est qu'à aucun moment, il n'ait essayé de louvoyer. Visiblement, ce n'était pas une question de "sauver sa peau". Ce n'était pas une peur qui le menait, mais bien une inimaginable assurance devant laquelle, une fois perçue, c'étaient les gradés plutôt qui allaient "paniquer". Si ça avait été pour sauver sa peau, il aurait eu ample occasion de rectifier le tir, voyant ou son "insubordination" voire sa "désertion" (sic) allait peut-être le mener. Il pouvait toujours rétracter sa déclaration écrite, histoire de gagner du temps. Comme il pouvait aussi se rabattre sur une bonne déprime, une bonne petite crise de folie carabinée. Dans les cas de stress extrême comme celui par lequel il venait de passer, il n'y a pas même à simuler. L'acquiescement au grand jeu est inconscient, et l'Inconscient se charge du reste. Voyant un de leurs vaillants combattants devenu fou à lier, ça n'aurait pas traîné (on ne fusille pas les fous...) - on l'aurait évacué du front vite fait (et sans publicité), en attendant de le renvoyer chez lui au plus tôt, et avec des pincettes encore : réformé à perpette ! L'armée se serait bien gardée de s'adresser encore à ses services, en temps de guerre ni même en temps de paix.

Non, à aucun moment l'idée de "combines" pour s'en tirer ne lui est venue. Il avait pourtant des semaines encore à vivre, seul dans une cellule, où il n'avait rien d'autre à faire que de méditer sa situation, à la lumière des informations qui lui parvenaient au sujet de ce qui se tramait autour de son "cas". Visiblement, il a su que son chemin n'était pas de louvoyer, de "sauver ses billes". Advienne que voudra !

Ici encore, je vois une fortitude nue, sans aucun appui qui proviendrait de l'égo. Pas de trace de posture héroïque, devant un public imaginaire ou symbolique si réduit soit-il, et ne serait-ce que devant celui qui aime toujours tant à se grandir. Comment l'idée d'un quelconque "héroïsme", voire celui d'une

"grandeur", lui serait-elle venue ? Il se voyait placé dans une sale situation plutôt, ça oui, et sans l'avoir vraiment cherché (quoique lui en disent les grands, de plus en plus ennuyés...). Car ce qu'il avait fait pour se mettre dans ce pétrin, il savait qu'il d e v a i t le faire qu'il le veuille ou non, il ne p o u v a i t faire autrement. Désormais il faisait corps avec la Voix, avec l'exigence intérieure en lui, au point que la pensée de ne pas lui obéir ne lui est jamais venue.

Et que lui disait la Voix ? Ce n'était pas, visiblement : débrouille-toi comme tu peux pour ne plus y aller, au casse-nerf casse-pipe où tu t'es laissé entraîner une fois ! Si ça avait été ça, il aurait pas manqué de se débrouiller d'une façon ou d'une autre. Il n'aurait pas été fusillé - le premier et unique fusillé dans l'histoire de l'armée américaine ! Et moi ni personne, nous n'en aurions jamais entendu parler.

Et je vois bien clairement maintenant que ce que la Voix lui demandait, c'était de t é m o i g n e r. Le témoignage de la fidélité nue : ces choses-là, je suis pas fait pour. Désolé messieurs, faites ce que vous voudrez de votre côté, et y compris avec moi, la brebis gâleuse. Ce que vous faites vous regarde et quoi qu'il advienne, je ne vous en voudrai pas. Faites votre boulot - le mien, c'est de témoigner.

C'est sûr que le mot "témoignage" ne lui est jamais venu, telle une main maternelle se posant sur un front brûlant. La Voix lui parlait sans paroles assurément, et c'est sans paroles qu'il entendait ce qu'Elle lui disait. Les paroles, même seulement pensées, sont un réconfort, comme une main fraternelle qui soutient sur un rude et pénible chemin.

Quelqu'Un qui t'aime plus que mère ni frère ni âme qui vive ne t'ont jamais aimé, Il a voulu que tu parcoures sans secours ton chemin solitaire, jusqu'au bout où une mort ignominieuse t'attendait. Quelqu'Un qui te connaît bien mieux que tu ne t'es jamais connu toi-même, Il savait que tu étais assez fort pour te passer de secours. Plus dur est le chemin, et plus grand est le témoignage et la force féconde qui en émane. Plus grande aussi la purification et l'élévation de l'âme qui le parcourt.

Ce chemin solitaire, Solvic, ce chemin sans témoins, tu ne l'as pas parcouru en vain. Pas en vain pour toi, qui est devenu grand en le parcourant, humblement et sans faiblir (dans la foi muette, sans dieu et sans crédo...) - jusqu'au bout où t'attendait la coupe très amère. Et pas en vain pour nous qui vivons

aujourd'hui (comme toi naguère) dans un monde en feu et en sang. Ni pour nos enfants et pour leurs enfants à eux. Ils connaîtront un monde meilleur ! Car tu as semé sans le savoir, dans la nudité de ta foi et sans attendre récompense. Et nous tous sommes héritiers de cette rare semence, et appelés à la faire lever.

(¹¹⁶) Solvic (2) - ou la merveille du calvaire

(30 et 31 janvier) (*) Plus je pense à l'aventure de Solvic, et plus elle me frappe par son caractère extraordinaire, "merveilleux". Je dirais même : par son caractère providentiel, et au sens fort du terme, "miraculeux". Peut-être que ce qui nous manque encore, surtout, c'est d'avoir la sensibilité déliée pour percevoir ce genre de miracle, quand il se produit sous nos yeux - au lieu de n'y voir (quand nous y voyons quelque chose) qu'une sorte de "bavure" regrettable. C'est cette épaisseur en nous, ou cette platitude de l'être, qui nous fait nous rabattre sur des "miracles" plus grossiers pour alimenter un sens du merveilleux sevré et dégradé depuis l'enfance : les "miracles" d'Epinal dont foisonne l'imagination religieuse (**), ou, de nos jours, les dérisoires "miracles" de la technologie, ces attrapes-nigauds des apprentis-sorciers que nous sommes...

Quand, il y a plus de trente ans, j'ai lu le livre "The execution of the private Solvic", j'étais plus qu'à moitié engoncé dans cette épaisseur-là. Mais tout épaissi que j'étais alors, il y avait pourtant déjà comme une perception obscure et diffuse du caractère extraordinaire des événements dont je prenais connaissance, par cette cohorte de témoignages pris sur le vif, d'un réalisme accablant. Une perception, ou une préscience, qui se signalait par une émotion particulière - comme si ce message poignant avait quelque chose de particulier à me dire, mais que j'étais trop sourd ou trop distrait pour vraiment entendre. Il aurait fallu pour cela que je m'arrête quelque peu dans ma course en avant, que je tende l'oreille. Elles étaient bien bouchées, ces oreilles, par le ballast des idées toutes faites et des attitudes presse-bouton. Comme cela a dû être le cas chez plus ou moins tous les lecteurs de cette histoire poignante, dans ma perception consciente j'en suis alors resté au niveau du simple "suspense", et à celui d'une indignation désolée et à fleur de peau, du regret : pour une seule et unique

(*) Suite de la note précédente "Solvic (1) - ou la grandeur nue".

(**) Comparer avec les commentaires dans la note "Miracles et raison", n° 11.

fois qu'ils ont fusillé un des leurs, ça a été juste celui qu'il ne fallait pas ! C'est ce regret qui s'exprime dans la lettre à ma mère écrite encore "à chaud", où je lui parle de cette lecture qui m'avait frappé assez pour que je lui consacre près d'une page (!), avant de passer à l'ordre du jour. Il n'y a là que l'écho d'une réaction toute mécanique, se désolant sur une bavure, frustrée d'un "happy end". J'en avais pour mes vingt-six cents en somme, sans avoir même à me déranger pour aller au cinoche...

Et pourtant, alors que j'oublie à peu près tout, les impressions de cette lecture sont restées fraîches comme si c'était hier. Pas les détails matériels, dont la plupart ont sombré. Juste les impressions essentielles, à peine recouvertes par les remous mécaniques. Celles qui font tout. Celles dont je n'avais soufflé mot dans ma lettre...

L'épaisseur humaine c'est tenace, elle ne nous lâche pas comme ça ! Encore au mois de novembre dernier, dans la note sur le Mahatma où j'évoquais "la fosse commune des fusillés" (*), quand a remonté alors le souvenir d'une lecture, ma foi, bien lointaine, et qu'il y a eu en moi cette suggestion, comme une question hésitante bien plus qu'une injonction : "elle est bien abstraite et bien vide, cette fosse, tu devrais bien y mettre quelqu'un, non ?" - j'ai alors commencé à faire la sourde oreille. Zut ! Je m'étais déjà bien assez attardé avec ces trois notes qui n'en finissaient pas, sur le grand Mahatma - j'allais pas m'embarquer encore dans des explications circonstanciées sur une sorte de "fait divers" militaire stupide et désolant, pendant la dernière guerre, dont avait été victime un illustre inconnu dont j'avais peine, même, à seulement me rappeler le nom ! Mais il n'y a rien eu à faire, il a fallu que je m'y coltine. Et quand ça y a été, la petite note (pas de bas de page), trois pages joliment tapées au net (il y avait pas eu moyen de faire plus court), j'ai su que je n'avais pas perdu mon temps.

Oui, j'ai appris quelque chose ce jour-là - quelque chose que j'avais omis d'apprendre il y a trente-deux ans. Quelque chose de pas ordinaire sur cet "illustre inconnu" (son nom m'est revenu chemin faisant). Et par la même occasion, peut-être, réappris quelque chose sur moi : cette épaisseur (tout ce qu'il y a d'ordinaire, par contre, et de bien familier en moi !). Et aussi, sans trop encore m'en rendre compte en ces jours-là, quelque chose sur les voies de Dieu. C'est en écrivant ces pages que pour la première fois mes yeux ont commencé à s'ouvrir à ce

(*) Voir la note "Le Mahatma en uniforme - ou hommage au non-soldat inconnu" (n° 67), notamment à la page N 219, le renvoi à la première des notes (n° 70) consacrées à Solvic, "L'exécution du soldat Solvic - ou le crime des justes".

qu'il y avait de m e r v e i l l e u x , dans la "triste histoire" que j'étais en train d'évoquer.

Mais il a fallu que ça continue à travailler. Deux semaines plus tard, en écrivant la première des notes nommément consacrées aux "mutants", j'ai eu à surmonter encore une bonne dose d'inertie pour inclure le "petit gars" Solvic dans une aussi sélecte compagnie (*) ! Bien sûr, l'idée que j'aurais encore à revenir sur lui, après toute une note que je lui avais déjà consacrée (une note, il est vrai, que je sentais plus lourde de sens peut-être qu'aucune autre que j'avais déjà écrite...), cette idée ne me serait pas venue. Je croyais bien avoir fait le tour. Elle a commencé à poindre seulement ces derniers jours, quand je me suis aperçu, dans ma "revue" des fameux mutants assemblés là au grand complet, à quel point Solvic, à tous égards, se distinguait de tous ces hommes si distingués - la brebis gâleuse jusqu'au bout, en somme ! Je sentais que quelque chose encore se dérobaît, m'échappait. Cette impression commence à faire surface il y a trois jours seulement : elle apparaît dans la note où je fais un premier rapide examen d'ensemble de l'"éventail des mutants", dans une note de bas de page rajoutée en dernière minute (**). A ce moment c'était clair qu'il faudrait que je mette encore quelques points sur les i, au sujet du "cas Solvic", ne serait-ce que pour ma propre gouverne - sans trop m'attarder dessus, c'était une chose entendue. La place toute trouvée, c'était au début d'une note où je parlerais (entre autres ?) de l'attitude de mes chers mutants vis-à-vis de la guerre. (Une de mes "questions-test", névralgique entre toutes depuis toujours, pour décider : sommes nous du même bord, lui et moi ? Avec Solvic, décidément on l'est...)

Mais même "guerre" mise à part, l'extraordinaire histoire de Solvic est aussi une non moins extraordinaire l e ç o n - une leçon lourde d'enseignements. Ce qui peut-être m'y frappe le plus à présent, et qui ne s'est finalement décanté qu'avec la réflexion de hier, est ceci. (Que je "savais" déjà avant de bien des façons, mais que je sais mieux, plus profondément encore, à présent...) Les petites, les limitations de toutes sortes, voire même les supposés "tares" caractérielles ou autres, s'ils constituent certes des handicaps sérieux, plus ou moins pesants d'une personne et d'un moment à l'autre, ne sont pas pour autant des obstacles absolus au déploiement plénier de la grandeur latente en chacun. Ils n'empêchent nullement l'éclosion en nous et l'accomplissement total d'une

(*) Voir à ce sujet la note de b. de p. (*) page N 296 dans la note "Les mutants (1) : le ballet des mutants" (n° 85).

(**) Voir la note de b. de p. (*) page N 492, dans la note "Les mutants (5) : l'éventail des mutants - ou diversité et grandeur" (n° 112).

grande mission (et quand même nous ne soupçonnerions pas, même en rêve, la silencieuse présence d'une mission enracinée dans l'être...). Bien au contraire ! Quand nous nous élevons à une totale fidélité à nous-mêmes (et cette option-là est ouverte à t o u s sans exception (*)), ces handicaps mêmes, dépassés qu'ils sont par cette fidélité (avec l'aide invisible de la Grâce, de l'Action de Dieu en nous que cette fidélité infailliblement appelle...), sont désormais comme autant de v o i x qui attestent avec puissance de cette grandeur ignorée, comme autant d' o m b r e s dans un tableau de maître qui viennent apporter profondeur et mystère aux extrêmes clartés et aux chaudes lumières.

Ces choses-là, sûrement, étaient sous-entendues par Jésus quand il nous dit que " l e s d e r n i e r s s e r o n t l e s p r e m i e r s ". C'est par l'humble condition et la piètre apparence de Solvic, par tout ce qui le fait paraître (et y compris à ses propres yeux) comme humble et bas, et jusque par ses carences de naguère - par tout ce qui le fait détoner en une si sélecte compagnie (comme un homme nu détone parmi les bien-vêtus...) - c'est par tout cela que sa grandeur, une fois qu'elle émerge de la pénombre dont elle restait enveloppée, apparaît dans une dimension toute autre. C'est par là qu'elle m ' é m e r - v e i l l e , moi le très lointain témoin. C'est par là qu'à mes yeux il se révèle comme "le plus grand" parmi ces hommes de foi, ces lutteurs intrépides et infatigables semeurs qui tous furent grands dans la fidélité à eux-mêmes.

Je ne pensais pas spécialement à Solvic (**), quand j'écrivais il y a quatre ou cinq jours, en commentant sur l'"éventail des mutants", que

" ... celui-là est "le plus grand" dont la mission fut la plus lourde à porter, et chez qui la fidélité à sa mission, une fois reconnue ou seulement pressentie, fut la plus totale..."

(*) Que l'option de fidélité soit bien ouverte à tous, c'est là une des formes multiples d'un des thèmes les plus insistants, se poursuivant en filigrane à travers toute la Clef des Songes. Pour un de ses avatars, voir la section "L'homme est créateur - ou le pouvoir et la peur de créer" (n° 44).

(**) Pour la citation qui suit, voir la note n° 112 déjà citée (avant-dernière note de b. de p.), page N 492. Quand j'écrivais ces lignes, je pensais surtout à Whitman, Carpenter, Freud, Neill et à leurs missions convergentes (de "briseurs de brèche" dans la répression du sexe). Dans l'alinéa qui suit les lignes citées, je réfère aux existences de ces quatre hommes, en y ajoutant par périphrases: "et aussi celle de Solvic" ; lequel Solvic disparaît ensuite à la trappe dans toute la fin de la note. En fait, la périphrase a été rajoutée après-coup (contrairement à mes habitudes !), pour rattraper un "oubli" qui me semblait fâcheux. Car déjà en écrivant la note citée, j'avais commencé à me rendre compte du caractère tout à fait à part du destin et de la mission de Solvic.

Ou plus exactement, venant à peine d'écrire ces lignes, quand ma pensée alors a frôlé Solvic, c'était pour noter en passant que, là encore, il "dépassait" - ce que je venais de formuler avec un tel soin extrême ne s'appliquait pourtant pas à lui. Pas tel quel, du moins. Je ne me suis pas alors arrêté sur la chose. Maintenant je dirais que sa mission fut plus lourde encore à porter que chez aucun des autres, par ce fait que dans la situation qui était sienne, il était même exclu que sa mission puisse être par lui "reconnue, ou seulement pressentie" ! Ce réconfort précieux d'une connaissance, ou ne serait-ce que d'une obscure préscience de sa mission, n'a pas été pour lui. Celui qui l'aime plus qu'il ne pourrait jamais s'aimer lui-même, n'a pas voulu que sa foi parfaite se baisse et prenne appui sur aucun réconfort...

S'il est vrai que toute fidélité, en même temps qu'une fidélité à soi-même et inséparablement de celle-ci, est une fidélité à sa mission, cette dernière est restée chez Solvic (jusqu'à la fin sûrement) totalement ignorée. Et la fidélité à lui-même, il l'a réalisée dans un dépouillement tel qu'il n'a pas dû seulement la connaître par son nom ! Fidèle sans le savoir, sans nul appui ni réconfort dans une telle connaissance, sa fidélité en est grandie d'autant, au delà, peut-être, de tout ce que nous pouvons imaginer ou concevoir. Et (je n'ai aucun doute à ce sujet) : d'autant plus puissante et plus féconde est son efficacité au plan spirituel.

Ce n'est nullement une belle envolée, mais bien l'expression exacte d'une intime conviction qui venait de se former, comme un des fruits mûris au cours de la méditation dans ces dernières semaines, quand j'ai terminé celle de hier en constatant que " nous tous sommes héritiers " des semailles que fit cet homme fidèle, dans les ultimes semaines de sa vie. Semailles ardues, semailles douloureuses, et par ce calvaire même, pleinement assumé, semailles merveilleuses. Semailles non moins merveilleuses que ne fut le chemin de Croix de Jésus, de cet homme dont il fut, sans certes le soupçonner et sans l'avoir connu, mieux encore qu'un disciple : un continueur. Oui, et un "continueur" d'autant plus parfait que, comme Jésus lui-même, il n'avait devant les yeux aucun exemple, aucun précédent, aucune lumière extérieure quelle qu'elle soit, qui aurait pu l'inspirer et le soutenir, sinon le guider (*).

(*) Par la foi nue et par la fidélité à lui-même, Solvic m'apparaît comme l'égal de Jésus, comme ayant atteint à la même excellence suprême. Peut-être son épreuve fut-elle plus rude, par un dépouillement plus total encore - alors que Jésus avait le secours de fortes racines religieuses, et d'une foi qui pouvait s'appuyer sur une pensée vigoureuse, sur un regard pénétrant, et sur une expérience de Dieu

intime et c o n s c i e n t e . Cette rare grandeur de Solvic ne signifie nullement (faut-il encore le dire ?) qu'il soit dans sa mission de fonder une nouvelle religion qui se réclamerait de lui ! Par son état de maturité intellectuelle et spirituelle très frustes, il était un enfant, au stade initial d'un long apprentissage, alors que Jésus avait atteint au faite. Il unissait en lui les deux grandeurs, celle de la fidélité ou de la foi, et celle de la maturité. (Pour les relations entre les deux, voir les trois notes consécutives "Création et maturation (1)(2)(3)", n°s 48-50.)

En vérité, devant de telles merveilles que nous côtoyons sans seulement daigner les voir, les anges du ciel exultent et s'agenouillent. Et par leur pouvoir invisible, le destin du Monde se soulève sur ses gonds et bascule...

(¹¹⁷) Solvic (3) - ou le semeur et le vent et la pluie... (*)

Dieu parle à voix très basse et Ses signes sont si discrets, ils prennent des airs si fortuits, si humbles et si bas, qu'ils ont l'air de faire exprès pour passer inaperçus. Car Dieu aime l'oreille fine. Et Il aime que l'homme prêle oreille aux voix qui l'interpellent et qu'il y sache discerner Sa voix - la plus basse, la plus humble, la moins contraignante de toutes ! C'est quand le coeur fait silence et prêle oreille que l'humble murmure se fait claire et impérieuse exigence montant du plus profond. Alors le murmure d'un souffle prend prééminence sur tous les commandements de toutes les puissances de la terre. Et les signes qui paraissent imperceptibles deviennent fulgurants et emplissent le ciel comme autant d'éclairs immobiles venus éclairer notre nuit.

Un de ces signes "si fortuits, si humbles et si bas", c'est ce petit livre de poche à la couverture criarde, acheté pour la modique somme de vingt-six cents à Lawrence (Kansas, USA). Son titre, je ne sais pourquoi, avait dû me fapper : "L'exécution du soldat Solvic". Ou un ami m'en avait-il parlé ? Le signe que je veux dire : qu'il se soit trouvé un homme, un journaliste je crois un peu écrivain sur les bords (je retrouverai bien son nom quelque part un de ces quatre...), qui, faut-il croire, pour une raison ou une autre s'est ému de ce fait divers d'une exécution sommaire et illégale, à laquelle même un futur président des Etats-Unis avait participé. Emu assez pour investir un an ou deux, j'imagine, à faire cette enquête serrée, suivant à la trace un à un, tel un détective amateur improvisé, les principaux protagonistes du drame (à part l'exécuté...). Pas une mince affaire, non !

(*) Suite de la note précédente "Solvic (2) - ou la merveille du calvaire".

Il faut dire que le "cas" avait de quoi frapper l'imagination d'un américain : le seul et unique soldat dans l'histoire de l'armée américaine à avoir été fusillé ! Et illégalement encore ! C'est là-dessus qu'il insiste surtout, dans son introduction, avec des airs de juriste, histoire d'accrocher son lecteur. Mais je ne crois pas un seul instant que cette aventure de journaliste ait été motivée par une spéculation de publiciste : dans la foulée de la guerre encore dans toutes les mémoires, produire son petit best-seller, qui sait ! Dans sa force lapidaire, le livre est si extraordinairement bien fait que l'idée qu'il pourrait être le simple produit d'un calcul tombe de lui-même. "Quelque chose" a dû fasciner l'auteur, quelque chose d'un tout autre ordre que le fric ou la célébrité, pour lui faire écrire (fut-ce surtout par témoignages interposés) ce qui m'apparaît de façon irrécusable comme une g r a n d l i v r e .

Il serait certainement le premier étonné d'une telle appellation, alors qu'il n'avait eu aucune telle ambition (pas plus que de faire son best-seller...). Sans compter, encore une fois, que les quatre-cinquièmes facile de tout son livre (si je me rappelle bien), c'est la reproduction textuelle des récits et déclarations des différents témoins. Des textes qui ne s'inventent pas ! Une véritable oeuvre collective pour la reconstitution posthume d'une autre oeuvre... Mais encore fallait-il, non seulement dénicher les témoins et aller les trouver un peu partout sur le continent américain, mais encore et surtout savoir susciter les témoignages, dans toute leur authenticité - à vous couper le souffle ! Et les assembler, les situer dans le récit de l'enquête, présenter les personnages au fil des rencontres. Sans compter la conception de départ, l'étincelle qui fuse...

Il n'y a aucun doute : ce livre est une c r é a t i o n. Et qu'on ne s'étonne pas que l'auteur n'en croyait pas tant de son travail patient, minutieux, obstiné, et qu'en bon américain qu'il était, il y croyait peut-être lui-même sincèrement, qu'il faisait en somme que du business ! Je sais bien que dans une création, l'essentiel du travail, c'est pas nous qui le faisons. Nous y mettons notre peine et notre amour, et l'amour lui, il marque pas sur nos balances... Et je sens bien maintenant cet A u t r e qui parle à travers l'auteur, comme IL parle à travers les témoins ; Celui qui, l'espace d'une interview (enregistrée sur bande magnétique...), les fait revivre sans masque leur rôle dans l'Acte, tels qu'ils étaient en ces temps à demi-oubliés, autour d'un homme à fusiller...

Et Solvic lui aussi, il était bien loin de songer qu'il "créait", et même à un niveau vertigineux, dont lui ni âme qui vive n'aurait pu se faire la moindre idée. Et là encore, avec sa participation sans failles, parfaite, un A u t r e à travers lui créait.

Je me rappelle bien que ce livre était tout le contraire d'un "livre à thèse". L'auteur il s'en balançait, guerres ou pas guerres. Il s'efface au maximum, c'est un fait, mais par ce qui malgré tout transparaisait de sa personne, j'ai eu la nette impression que par ses opinions et tout ça, il est tout à fait un "monsieur tout le monde". Et pourtant ! Il y a cet extraordinaire respect du fait, du fait brut dans sa nudité - un respect qui va jusqu'à ce refuser d'y accrocher la moindre interprétation, ni même d'y suggérer un "sens". Il devait bien sentir, pourtant, au fond de lui-même, que cette histoire qu'il était en train de découvrir tout en l'écrivant, elle était lourde d'un sens, lequel seul donnait son véritable sens à son travail. Il ne se serait pas donné tout ce mal autrement ! Mais ce respect dont je parle, et cet effacement complet derrière le fait brut des témoignages (plus éloquent que tout art et que tout commentaire), ils ont été ici essentiels. Sans nul doute, c'était lui et nul autre qui devait écrire ce livre-là.

Il m'a accroché, frappé, ému, ce livre, comme il a dû en accrocher et émouvoir d'autres. (A preuve qu'il a bien eu son heure de succès...) Et puis je l'ai oublié, comme tous les autres peut-être l'ont oublié qui en avaient été émus un jour. Il y a tant de choses qui viennent nous émouvoir plus ou moins, et surtout nous distraire - l'une chasse l'autre ! Moi, c'étaient surtout les maths bien sûr. Autant en emporte le vent ! Et pourtant...

C'est le vent, le vent fantasque et fortuit qui porte la semence. Sans lui elle stagne et périt. Qui donc connaissait "Solvic" ? Ni vous ni moi ! Qui savait quoi que ce soit sur son chemin étrange et solitaire ? Une poignée de témoins de son obscur calvaire, une vingtaine peut-être, à tout casser - et il y en a pas un parmi eux, ni même la jeune veuve qu'il avait laissée, qui en aient su autant sur lui et sur son rare destin que le premier venu des quelques cinq ou dix ou vingt mille lecteurs d'un certain livre de poche à vingt-six cents !

Dieu nous a donné notre chance, à chacun de ces lecteurs : voilà de la semence ! Faites-en ce que vous voudrez...

Je ne saurais dire ce qu'elle est devenue chez les autres, la semence. Faut croire que chez eux non plus, pendant ces plus de trente années, elle n'a pas beaucoup levé encore - faute de pluie du ciel peut-être. Toujours est-il que je n'en ai jamais plus entendu parler (Pas même quand la guerre du Vietnam est venue passer par là...) Peut-être, comme dans la parabole du semeur, le sol était rocheux chez beaucoup, et la semence a péri sur place, pluie ou pas pluie. Chez moi, et sûrement chez bien d'autres, c'était pas le roc nu. La terre y était, mais pauvre et sèche - juste de quoi enfouir le grain en vue de jours meilleurs

C'est dingue, une fois enfouis, comme ça a la vie dure, ces grains de trois fois rien...

Mais la pluie du Ciel est venue sur moi, et bien des semences dormantes ont levé, y compris celle-là. Dieu en soit loué ! Peut-être suis-je le seul. Le seul à voir la merveille et la gloire, là où précédemment je n'avais vu que misère. Le seul à avoir senti le sens d'un calvaire et la mission vertigineuse d'un homme fusillé comme "déserteur" et comme "lâche".

Mais seul ou pas seul, me voilà un deuxième relais, pour porter une semence que je sais féconde et que je reprends d'un plus grand que moi, par un premier relais interposé (un petit livre de poche de miteuse apparence...).

Le Vent de Dieu disséminera la semence. Ciel, ta pluie peut tomber !

(¹¹⁸) Le roc dans les sables - ou moral patriotique et peur du flic

(2 et 3 février) (*) Finalement, parvenu presque au terme de cette longue réflexion sur les "mutants", je commence à avoir l'impression que les réflexes de conformisme, la peur de "dépasser" des rangs, sont à peine moins tenaces, à peine moins profondément enracinées dans la psyché quand il s'agit de la guerre et des tartines patriotiques et militaires, que pour le sexe. Ils ne s'infiltrèrent dans la psyché que plus tard, c'est une chose entendue, pas dans les premières années de l'enfance encore. Aussi j'hésiterais à placer ce qu'on pourrait appeler la "répression patriotique-militaire", coulant les citoyens adultes dans un même moule martial d'acquiescement et (le moment venu) d'obédience à l'institution militaire, sur un même plan avec la répression sexuelle. Elle n'est pas, comme cette dernière, la clef de voûte de la répression du Groupe, et des "atavismes du troupeau" que celui-ci imprime et maintient dans la psyché individuelle. Sous une forme insidieuse, souvent quasi-invisible, la répression du sexe s'infiltré pratiquement partout dans les comportements quotidiens de tous, tant elle pèse sur les relations entre les sexes, et aussi sur la relation à soi-même, à son corps, à la pulsion amoureuse - et par là aussi sur la relation à chacun de tous, ceux du même sexe tout comme ceux du sexe opposé. Rien de tel, certes, n'a lieu pour la répression patriotique-militaire. Par contre, l'érosion généralisée de la répression sociale qui s'est poursuivie (dans nos contrées tout au moins) au cours des

(*) Suite de la note précédente "Solvic (3) - ou le semeur et le vent et la pluie".

deux siècles écoulés (*), me semble avoir été beaucoup moins prononcée du côté patriotique-militaire que du côté sexe. Alors que les lois qui sanctionnent la répression sexuelle ont eu tendance à s'assouplir ou à tomber en désuétude, celles qui font obligation au citoyen de prêter main forte aux boucheries collectives orchestrées par nos gouvernements respectifs (tant pour y faire office de main d'oeuvre plus ou moins experte, que pour venir garnir les charniers) sont aujourd'hui aussi raides et impératives sinon plus, qu'elles ne le furent un peu partout il y a deux ou trois mille ans. On n'arrête pas le progrès ! Et le conditionnement des mentalités pour faire accepter par tous, ou presque tous, les monstruosité guerrières comme normales et dans la nature des choses, et la participation aux massacres à fanfares comme un devoir sacré, cette mise en conditions est aujourd'hui à peine moins universel et à peine moins complet qu'à aucun autre moment de notre longue histoire (**).

On pourrait voir les deux types de répression, la sexuelle et la martiale, comme les deux facettes extrêmes du large éventail des conditionnements et des répressions. Autant de nos jours la répression du sexe se fait souvent discrète, de sorte que ses effets pénétrants sur tous les plans de l'activité humaine ne se révèlent qu'à un oeil inquisiteur et perçant, autant la répression patriotique-militaire, par contre, se distingue d'emblée par son impensable é n o r m i t é. L'énormité de ce qui est considéré comme "normal" et même comme une "obligation" (légale, et par là-même, "morale"), dès le moment où une poignée de messieurs ont décrété (en toute légalité, comme il se doit) que "c'est la guerre". Dans quelques générations d'ici déjà, les gens auront du mal à le croire, comme en ce moment où j'écris moi-même encore ai du mal à la croire. Pour celui qui se soucie d'ouvrir ses yeux au lieu de les fermer sagement, de telles choses "dépassent l'entendement". Et c'est un signe d'autant plus stupéfiant de l'emprise du conditionnement sur nos saines facultés de perception et de jugement, que non seulement les foules donnent au doigt et à l'oeil dans de telles aberrations, mais que même des hommes qui sur d'autres plans se distinguent par des qualités d'intelligence, de courage et de vision, eux aussi y participent ou y acquiescent comme le premier nigaud ou la première brute épaisse venus. Cela me dépasse autant, j'avoue, que toute la bestialité et l'abjection elles-mêmes, sur lesquelles ces hommes

(*) Il est question de cette érosion dans la section "... et sa rupture - ou l'usure des Temps" (n° 54).

(**) Le seul progrès que je vois, à part l'érosion de la conviction patriotique (dont il va être question plus bas), est dans le mouvement encore très marginal de l'objection de conscience. Mouvement (est-il besoin de le préciser) plus ou moins illégal, et comme tel ignoré avec superbe ou désavoué par les Eglises tous azimuts, tout comme par les spirituels et les gurus de tout poil et de tout calibre.

choisissent de dire oui et amen, se laissant porter yeux fermés, dans le confort du conformisme patriotique, par le courant immémorial du troupeau (marchant en rangs serrés vers les grands abattoirs...).

Il est vrai pourtant qu'au cours du siècle écoulé, alors que les lois n'ont pas molli, la conviction patriotique dans les casses-pipe périodiques s'est beaucoup érodée. Pendant la dernière guerre, du côté français (moins soumis que les allemands au lessivage idéologique), les petits soldats qui sont montés au front pour se battre (leur assurait-on) pour leurs frères polonais (dont il se contrebalançaient tout autant que ces messieurs au gouvernement s'en contrebalançaient...), ils avaient le moral à zéro. Y en a pas un je crois qui y serait allé, si ça avait pas été la peur du flic. De quoi certes désoler un officier consciencieux (et pieux chrétien par dessus le marché) comme Légaut (*), leur servant le discours d'usage (sans vraie conviction non plus, à ce qu'il m'a semblé) : qu'ils défendaient l'honneur de leurs femmes, ainsi que la vie de leurs enfants. Décidément, les médias et le gouvernement français n'avaient pas été à la hauteur de la tâche comme ceux d'en face. Les allemands d'Hitler, à la bonne heure, n'avaient pas lésiné sur les moyens et (sans avoir attendu les recommandations contristées d'un Légaut) avaient su depuis longtemps préparer les mains et les esprits "à faire ce qu'ils auraient à faire le moment venu..." (**).

Le contraste avec le moral du tonnerre des troupes dans tous les camps, lors de la première guerre mondiale, est réellement saisissant et a de quoi réjouir. (On se réjouit comme on peut en ces tristes occasions...) Ça n'a pas

(*) Au sujet de l'attitude de Légaut, voir la note " "Formation humaine" - et "Solution finale" ! " (n° 72).

(**) Je sais bien de quoi je parle, puisque j'ai vécu en Allemagne jusqu'au mois de Mai 1939, passant de justesse en France à l'âge de onze ans, peu avant que n'éclate la guerre. Le lessivage de crâne du "sol sacré" allemand et tout ça n'avait guère marqué sur moi, car la famille dans laquelle j'étais élevé entre 1933 et 1939, une des rares dans le pays à ne pas donner dans ces tons-là, faisait un contrepoids efficace - sans compter que j'avais aussi, déjà, ma petite caboche à moi. Et que je savais, de surcroît, que mon père était juif. Les slogans anti-juifs de l'époque ne m'attiraient pas plus alors, que par la suite les slogans et les lois anti-étrangers en France. En septembre 1939 j'ai fait le voyage Paris-Nîmes dans des trains bondés de conscrits qui rejoignaient leurs casernes, sur ordre de mobilisation. Le moral de l'armée française, j'ai eu l'occasion alors de le voir de près ! A ce moment-là comme maintenant, et tout gosse que j'étais, la rouspétance amère et impuissante des petits soldats français, dénuée certes de panache, de tenue (chrétienne, citoyenne et tout ça), elle me paraissait plus "humaine" (mais oui !) et moins inquiétante que le moral du tonnerre, héroïque et tout de l'autre côté, que je venais de quitter sans regrets...

empêché cette fois-ci le carnage de se poursuivre et les charniers de monter, même quand le moral des petits soldats allemands, à force que ça dure et que c'était fatigant, s'est mis lui aussi à baisser. Y avait plus que les russes pardon, les soviétiques, galvanisés par le petit Père des Peuples de bienheureuse mémoire, qui l'avaient encore le moral héroïque ! Tous les espoirs sont permis pour la troisième guerre mondiale depuis si longtemps attendue...

Mais maintenant que le coca-cola, le hot et les blue jeans ont commencé à envahir la patrie du socialisme, même le fameux moral soviétique, qui avait résisté à tous les délires du Petit Père, il a fini par en prendre un coup. Le bon chrétien bon citoyen qui le chercherait encore, le sens du devoir sacré le vrai de vrai, la foi aveugle qui fonce dans la bidoche ennemie comme dans du beurre, y a plus guère que chez ces païens de chinois qu'il peut espérer le trouver. Mais là aussi, les lessivages de crâne un peu à tort et à travers et un peu violents, suivis par l'inévitable coca-cola, ont fait les mêmes ravages que chez le Grand Frère. C'est foutu !

Et les héroïques vietnamiens ? La coqueluche d'antan des intellectuels "de gauche" jouant la conscience du Monde Libre contre les impérialo américains ? Ceux-là même qui ont résisté si victorieusement aux B 52, au napalm et aux bombes à billes (astucieusement concoctées par le petit collègue du labo d'à côté...) ? Ils n'ont pas eu droit au coca-cola et aux jeans eux (sauf en sous-main, à des prix vertigineux accessibles seulement aux proches des ministres et des pontifes du parti). Le régime le plus austère du monde facile, et le sexe chez eux ça ne plaisante pas, plus la famine endémique et tout ça... C'est dire qu'ils doivent l'avoir, le moral héroïque, la foi martiale qui ne déplace pas les montagnes mais leurs populations, celle qui fait crépiter les fusils mitrailleurs et qui balaye des cultures millénaires dans les bacs d'ordures ménagères de l'Histoire !

Eh bien non, même là c'est foutu. Leur moral tant vanté, trempé par vingt ou trente ans de guerre, il a été lessivé vite fait par une paix garantie socialiste. Plus rien, c'est une pitié. Mais ça n'empêche pas les fusils mitrailleurs de cracher - tandis qu'en plein jour les rues de Hanoi sont plus hasardeuses que les quartiers mal fâchés de New York ou de Chicago. Tandis que chez nous, tous ces zélés scientifiques et autres intellos de gauche qui naguère signaient les nobles pétitions contre la guerre du Vietnam, ils se désolent que la manne des contrats et des copieuses dotations militaires, pour financer la recherche (toujours aussi désintéressée), elle se soit fait plus rare et plus avare ; sauf bien sûr pour les recherches dites "classées" - celles justement qui concoctèrent les ingénieuses bombes à billes et tout ça et même (mais c'est déjà plus

calé) celles à hydrogène ou celles à neutrons, et les belles fusées sur mesures (pour la livraison...).

Y a plus guère que chez nos savants, en somme, qu'on le trouve encore le moral si prisé - et encore, chez ceux qu'ont droit aux bonnes places assises dans les conseils de ceci et les comités de cela ou dans nos équipes de recherches de pointe (de fer de lance...). Mais à la caserne c'est foutu, tout comme à l'église et au temple où c'est aussi foutu. Chez nous comme chez les autres, Occident ou Orient c'est tout comme : le moral martial tout comme la religion, c'est foutu, foutu, foutu ! Gnôle du soldat, ou opium du fidèle - tout s'use, s'évente, faisande, se décompose, les belles ferveurs patriotardes comme les pieuses euphories à l'eau de rose.

Il reste que l a p e u r d u f l i c . Et celle-là, elle y reste bien. Intacte, imperturbable. Le bloc de granite dans la pourriture générale. Le réflexe immémorial, qui fait qu'on s'écrase devant tout ce qui se pose comme "autorité établie", qu'elle soit ce qu'elle voudra. Aujourd'hui tout comme il y a trois mille ans, dans l'Inconscient de monsieur X, qu'il soit illustre savant ou minable employé, chef d'Etat ou hooligan, l'autorité où qu'elle soit quelle qu'elle soit, elle est toujours "de droit divin". Et elle est toujours d e h o r s , j a m a i s d e d a n s .

Voilà où nous en sommes. Et avec des "plus" ou des "moins", en cette année de grâce 1988 où j'écris ces lignes désolées (pour les enfants des âges à venir...), nous en sommes t o u s là. Voilà le fameux "matériau humain".

Le bon Dieu, il aura du mérite s'Il arrive à en tirer quelque chose. C o m m e n t Il fera, comment ce réflexe-là qui s'écrase et qui fait les idiots va faire place à a u t r e c h o s e , je crois que ça, âme qui vive, et même mille ans après que ça aura "bougé", ne le saura jamais. Pas plus que nous ne saurons comment un jour Il a insufflé la vie dans la matière, et comment, en tout instant qui passe et qui s'écoule vers l'éternité, Il insuffle à nouveau Son Souffle créateur dans ce qui naît... (*)

(*) Voir suite immédiate dans la note suivante, du même jour.

(¹¹⁹) Passation d'une mission - ou le "spirituel" devant les drapeaux... (*)

Et que deviennent mes chers mutants dans tout ça ?

Et bien, il faut bien avouer que mis à part Solvic (qui sauve l'honneur, et même beaucoup mieux que l'honneur...), c'est loin d'être brillant. Ce sursaut élémentaire, sans réplique, absolu : "Non, pas de ça !" - chez aucun de ces hommes distingués je ne l'ai trouvé. Chez tels d'entre eux (comme Hahnemann, ou Freud) une lassitude seulement, excédée chez l'un, résignée chez l'autre : zut - encore une guerre qui vient nous emmerder ! Pas des ardents patriotes ceux-là, c'est déjà ça. Pas des qui vibrent au son des fanfares et aux claquements des drapeaux et aux discours des ministres, des princes, des généraux. Mais même chez ceux-là il y a comme une acceptation tacite, je dirais presque une c o n n i - v e n c e : ben oui, c'est la guerre ! Comme on dirait : ben oui, c'est la pluie, quand on a envie d'aller se promener, ou : ben oui, c'est la grêle, quand c'est le temps des moissons. Une calamité naturelle, qui fauche les moissons à sa façon à elle, ni plus ni moins. Dans l'ordre immuable des choses. Nos fils seront soldats si nous ne l'avons été ou ne le sommes nous-mêmes, et ils feront la besogne (laquelle, on veut pas savoir...) qui leur sera commandée (comme nous l'avons ou l'aurions faite...). C'est la vie !

Comme c'était aussi, il y a encore un siècle ou deux, pour la traite des esclaves, la torture judiciaire, policière ou militaire (toujours en usage, mais plus au grand jour...), les exécutions publiques à grands spectacle : c'est la vie ! Tout ce qui "a toujours été" (et ne serait-ce que depuis une génération ou deux, ça vaut bien l'éternité...), ça fait partie, du coup, de l'immuable Ordre des Choses. Voulu par Dieu en somme (pour ceux qui ont un Dieu, toujours bon pour justifier les abominations de l'homme). Il n'y a chose si inique, bestiale ou abjecte, qui ne soit trouvée, sinon réjouissante, du moins normale et conforme à l'ordre éternel des choses, dès lors que par la force d'un décret baptisé "loi", elle est tant soit peu entrée dans les usages. C'est dire que la guerre, elle, dans les moeurs depuis la nuit des âges, est bien l'institution humaine la plus sacrée, la plus inviolable. (Et de plus, par une sage Providence, surabondamment sanctifiée par les textes dits "sacrés" (**).) "Mutant" ou pas "mutant", spirituel

(*) Suite de la note précédente du même jour, "Le roc dans les sables - ou moral patriotique et peur du flic".

(**) Il y a aussi des textes sacrés (beaucoup plus rares il est vrai), où il est question de n e p a s tuer - il paraît qu'on les ânonne même à l'école du dimanche. Il va de soi qu'ils comptent pour du beurre, dès lors qu'en haut

lieu (où on doit être bien informé) on nous dit que c'est le moment de tuer, et que plus on en tuera de ceux d'en face et mieux on sera côté.

ou profane, c'est tout pareil : quand ce n'est l'acquiescement plus ou moins convaincu, plus ou moins empressé, c'est l'acquiescement résigné. Une fois endossé l'uniforme, bien fin qui dira encore la différence...

Mis à part les livres de guerre, qui ont leur clientèle assurée, c'est fou comme on est discret, dans le beau monde de la pensée, de l'esprit, de la religion, de l'art et tout ça, sur cette (hem, hem) petite bavure périodique dans la vie des peuples et des gens (un peu comme pour ce qui se passe dans le lit des époux ou des amants...). Comme si dans une maison où l'homme et la femme viennent de se taper sur la gueule à coups de bouteilles, on parlait des sublinités de l'âme, de concorde et de vertu, avec la bouche en cul de poule et en faisant semblant de ne pas voir les bandages ni les yeux au beurre noir. Silence pudique sur ces contingences, ou bien parfois, au détour d'une phrase, un euphémisme laconique : "tombé au champ d'honneur" (drôle d'honneur...) ou "mort pour la France" (drôle de France...). Ecrits hautement spirituels ou hautement savants c'est tout comme, et y compris chez mes mutants (*). Il y a que Solvic lui, à qui l'idée ne serait pas venue d'écrire quelque chose pour l'instruction des autres. S'il a pourtant écrit, c'est avec son sang. Et devant ce sang-là et devant ce e t t e sorte de courage, la sotte éloquence des poètes de troupeau est muette...

Ce serait le moment de faire une petite revue de mes mutants (panache oblige...), rapport au fameux moral militaire. Et commençons par ceux qui font figure de "spirituels", pour voir sur pièces à quoi ladite spiritualité les avance. J'en vois dix :

(*) Comme on va voir un peu plus bas, il faut décidément mettre à part Guruji (celui d'après Hiroshima tout au moins), et peut-être aussi Edward Carpenter. C'est une chose intéressante de constater que depuis moins d'un siècle, il y a eu des milliers de livres, dans la foulée surtout des travaux de Freud, qui mettent au jour les effets de la répression sexuelle et qui d'une façon ou d'une autre s'efforcent de d é c o n d i t i o n n e r le lecteur, de l'aider à retrouver une relation harmonieuse avec son corps et avec la pulsion ; par contre, je ne connais pas un seul livre qui soit consacré à étudier le conditionnement patriotique-militaire et ses effets, et qui s'efforce d'aider le lecteur à le dépasser, c'est-à-dire : qui l'encourage à pratiquer la désobéissance civile vis-à-vis de l'autorité militaire. Un tel livre, il est vrai, aurait toute chance de s'attirer les foudres de la loi, sous le chef d'inculpation : "incitation des militaires à la désobéissance". (Une loi pénale qui ne plaisante pas...) Je ne parle pas ici des pamphlets divers à petit tirage qui circulent plus ou moins sous le manteau, édités à leurs frais par des associations d'objecteurs de conscience (souvent courageux et bien documentés) ou pacifistes (souvent bien vagues, gnan-gnan et niais).

Whitman, Râmakrishna, Bucke, Carpenter, Steiner, Gandhi, Teilhard, Guruji, Krishnamurti, Légaut.

Sur le nombre et d'après ce que j'ai pu en voir jusqu'à présent, Râmakrishna, Bucke, Steiner, Teilhard, Krishnamurti, Légaut (*) n'en soufflent mot dans leurs ouvrages, de la petite bavure. Faut croire qu'elle les dérange pas, ou qu'elle est pas assez baveuse pour qu'ils songent à en encombrer leur prose.

Gandhi par contre en met un bon coup lui, de casuistique retorse et débile, pour justifier l'injustifiable à coups de subtilités oiseuses, de grand principes, de belles poses et de phrases creuses (**). Il y a là une véritable trahison de l'Esprit (qu'on me pardonne si l'expression paraît pompeuse), comme un affaïssement spirituel, un insidieux p o i n t d e g a n g r è n e , dans un être de grande magnitude et qui à d'autres égards fut foncièrement droit et probe. Je crois que cette infidélité majeure à lui-même et à sa mission a en très grande partie neutralisé, désamorcé le ferment spirituel que fut son message, lequel depuis belle lurette s'est affadi dans les conformismes d'usage (suivant l'exemple qu'il avait lui-même donné...).

En face de cette indifférence ou de l'acquiescement tacite ou exprimé des uns, et de cette trahison sans cesse reconduit d'un autre, les figures de Whitman, de Carpenter et de Guruji viennent, heureusement, mettre quelques points de lumière dans un bien sombre tableau. Après l'expérience illuminative de Whitman qui a

(*) Je rappelle que Steiner et Teilhard, chacun de son côté du Rhin ("le bon", est-il besoin de le dire) étaient partie prenante sans réserve dans la guerre de 14-18, et Légaut dans celle de 39-45. Pour autant que je sache, aucun de ces trois hommes n'a appris la leçon d'une guerre, et n'a dépassé par les suites les réflexes martiaux bien rôdés qui leur furent inculqués dans leur jeune âge. Par contre, on m'a rapporté que dans une interview télévisée, alors qu'il était serré de près par un intervieweur, et sans se dérober, Krishnamurti aurait dit, comme chose allant de soi, que l'homme "sérieux" spirituellement avait, en cas de guerre, à assumer un devoir de désobéissance, quitte même à se laisser fusiller. L'ami qui m'en a parlé en était même soufflé - dire ça comme ça, comme la chose la plus naturelle du monde, et le dire sur une antenne publique encore ! Mais la parole, surtout à la TV, s'envole. Je regrette que Krishnamurti (qui a écrit des dizaines de livres où il se répète sans cesse), n'ait pas jugé utile d'écrire noir sur blanc au moins dans un des livres une chose aussi élémentaire et aussi importante ; et même, de la répéter encore et encore, plutôt que d'autres choses infiniment moins conséquentes...

Quant à Râmakrishna et Bucke, par ce que je sais d'eux je les vois mal se laisser entraîner dans des déraillages patriotiques. Si, dans ce que j'ai lu d'eux, ils ne se prononcent pas sur ce sujet, c'est peut-être simplement que dans le contexte dans lequel ils étaient placés chacun, la question était pour eux lointaine et ne se posait pas, dans ce qu'ils s'efforçaient de communiquer.

(**) Voir à ce sujet la longue note "Le Mahatma en uniforme - ou hommage au non-soldat inconnu" (n° 67), ainsi que les deux (ou trois) notes suivantes.

inspiré le premier jet de ses "Feuilles d'Herbe", les accents tant soit peu martiaux de ce journaliste de toutes plumes semblent bien avoir disparu. En tous cas, les nombreuses pages qu'il consacre à ses "expériences de guerre" (surtout dans les hôpitaux militaires improvisés à Washington), pendant la Guerre de Sécession, ne sont pas de celles qui fassent vibrer des fibres guerrières, bien au contraire ! Il y avait cru pourtant, en cette guerre pour ce qui lui avait semblé une noble cause : la libération des noirs. Et par un étrange paradoxe, si on met à part son expérience mystique une dizaine d'années plus tôt, la "participation" (si on peut dire) à cette guerre fratricide est dans la vie du poète l'expérience qui l'a marqué le plus profondément, celle qui a suscité en lui le travail de maturation le plus douloureux, le plus long, et le plus intense.

Carpenter, sur les traces peut-être de Whitman mais, comme de juste, destiné à aller plus loin que lui, ira jusqu'à briser des lances pour la cause de l'objection de conscience. Alors que Gandhi, un étranger en Afrique du Sud, se met servilement au service des maîtres britanniques pendant la guerre des Boers, Carpenter (lui-même citoyen britannique) prend résolument parti contre la guerre menée par son propre pays. Une quinzaine d'années plus tard et déjà au soir de sa vie (il a alors 70 ans), la folie guerrière des années 1914-18, dans laquelle le futur Mahatma Gandhi est si empressé à nouveau de s'engager au service des maîtres anglais de l'Inde, déclenche en lui une vague de tristesse infinie...

Mais c'est le cas de Guruji qui m'apparaît le plus étonnant, et aussi (mis à part celui de Solvic) le plus porteur de promesse. Jusqu'à la fin de la dernière guerre, on l'a vu, Guruji est vis-à-vis de l'autorité et de la guerre en général d'un conformisme total. Entre 1938 et 1945, dans la guerre sino-japonaise et dans la foulée de l'avancée des troupes japonaises en Asie, Guruji fait même preuve d'un opportunisme missionnaire frisant l'inconscience, et qui ne le cède en rien à celui d'un Gandhi (*). Mais après la bombe de Hiroshima le 6 août 1945 (le jour

(*) Voir à ce sujet la note "Le saint et ses failles - ou le paradoxe du mutant" (n° 71). Je signale qu'à aucun moment Guruji ne s'est soucié de concocter des "justifications" morales tortueuses pour son opportunisme, comme le fit Gandhi. Pour Guruji, la voie qu'il suivait, dans la totale conviction de sa justesse, était sa propre justification. Même en quittant une voie pour en suivre une autre, l'idée que la première pouvait ne pas être juste, ni même qu'il ait changé de voie, ne pourrait lui venir. Peut-être parce que pour lui, il est un avec sa voie, et que sa foi totale en lui-même (ou une certaine foi en lui-même) l'empêche dès lors de mettre en cause ce que fut sa voie, comme aussi de se mettre en cause lui-même. C'est là que je crois voir sa principale limitation.

Il ne me semble nullement absurde de supposer que cet "opportunisme" militaro-missionnaire assez époustouflant de Guruji, pendant la guerre de Mantchourie et dans les premières années de la guerre de 39-45, pourrait bien avoir été suscité

ou du moins encouragé par l'exemple de l'attitude similaire de Gandhi. Bien qu'il lisait fort peu et seulement en japonais, Guruji pouvait en avoir entendu parler. On se rappellera que Guruji avait pour son aîné Gandhi une vénération comparable à celle qu'il vouait à Saint Nichiren, dont il était le disciple et le continuateur direct. Gandhi était pour lui le grand Saint des temps modernes, et tous ses actes, tout comme ceux de Nichiren, ne pouvaient être qu'exemplaires, sanctifiés par celui qui agissait. Ce n'est pas autrement que les disciples de Guruji le voyaient lui-même, et (comme je viens de rappeler) c'est un peu (beaucoup) comme ça qu'il avait fini par se voir lui-même. A d'autant plus forte raison un homme auréolé d'un incomparable prestige spirituel comme Gandhi. (Devant un tel éclat, la raison fait silence...)

de ses soixante ans), c'est un renversement d'attitude dramatique, soudain et total (*). Du jour au lendemain (telle du moins a été mon impression en lisant son propre témoignage), il s'engage dans une lutte inconditionnelle pour la paix, contre les appareils militaires et contre toute forme de violence guerrière. C'est le message de paix, et cette lutte qui en est inséparable et qui en est le nerf, qui désormais sont au centre de sa mission, de façon plus essentielle encore (à mes yeux du moins) que son action missionnaire. Celle-ci apparaît désormais comme un moyen pour propager la paix, plutôt que comme une fin par elle-même (120).

La même année, à peine quelques mois avant, la salve du peloton d'exécution avait mis fin à la jeune vie de Solvic, et scellé à jamais sa mission. Il est pratiquement certain que Guruji n'aura jamais entendu prononcer son nom. Pourtant, tout se passe comme si la mission accomplie par Solvic, dans l'ultime perfection de sa fidélité et de sa mort, était passée de ses jeunes mains pataudes et inexpertes dans les fortes mains de Guruji. Pendant les quarante ans qui lui resteront à vivre, jusqu'à sa mort le 8 janvier 1985 (dans sa centième année), Guruji portera dans une fidélité sans failles cette nouvelle et plus grande mission à lui échue. Comme si cette connaissance muette, cette connaissance nue de Solvic, si longtemps absente chez l'intrépide Nichidatsu Fujii (espérant disséminer le message du Bouddha à la pointe des baïonnettes japonaises...) - comme si cette connaissance infiniment précieuse avait passé, de quelque mystérieuse façon, du petit gars aux airs minables et au passé douteux, fusillé aux lueurs de l'aube pour "désertion en face de l'ennemi", vers l'impavide Boddhisatva sans peur et sans reproche, homme d'action puissante et vieux lutteur solitaire, trempé et purifié par une longue vie de foi, d'ascèse et de prière.

(*) Sans que Guruji ait l'air de seulement s'apercevoir qu'il changeait d'attitude et d'options de façon, ma foi, draconienne ! Voir à ce sujet les commentaires dans le premier alinéa de la note de b. de p. précédente.

(¹²⁰) Mission de paix et oeuvre missionnaire - ou l'essentiel et l'accessoire.

(4 février) (*) Le "moyen" en question (le travail missionnaire pour propager le "message de paix") m'a paru souvent discutable, du moins chez les disciples de Gururji. Plus d'une fois, j'ai vu le souci de propager leur foi religieuse, et plus encore, celui d'étendre l'audience et l'influence du groupe auquel ils étaient identifiés corps et âme, motiver des comportements qui n'étaient nullement de nature à propager un esprit de paix, bien au contraire. C'est le phénomène si commun de la dégradation des "grandes causes", et des mouvements et des groupes qui s'en réclament, par les sempiternels mécanismes de vanité et d'auto-agrandissement de ceux qui croient servir la cause, y compris parmi ceux qui s'y investissent corps et âme.

Si je n'ai pas perçu chez Gururji de fringale d'auto-agrandissement (**), par contre j'ai eu déjà occasion de noter (***) une tendance à l'intolérance religieuse, moins envahissante toutesfois et moins absolue que chez son maître et modèle Nichiren (lequel n'est nullement en reste, à cet égard pas plus que par la foi et le courage indomptable, sur les premiers apôtres du christianisme). Tout comme pour un Rudolf Steiner, un Teilhard de Chardin ou un Légaut il est bien entendu que la religion chrétienne est la religion ultime et dernière, appelée à s'étendre sur la planète entière en supplantant les autres religions (censées moins universelles ou moins parfaites), de même pour Gururji le "vrai" bouddhisme enseigné

(*) Voir signe de renvoi à la présente note un peu plus haut, vers la fin de la note précédente "Mission de paix et travail missionnaire - ou l'essentiel et l'accessoire".

(**) Cela ne signifie pas que Gururji soit totalement exempt de tout mouvement de vanité. (Je n'ai connu qu'un seul homme dans ce cas, et cela a été une grande chance dans ma vie...) Ni qu'il ne lui arrivait de fermer les yeux devant les réalités qui étaient de nature à lui faire remettre en cause certains aspects de sa personne, de sa mission, et de sa relation à autrui. En fait, comme chez la quasi totalité des hommes, je n'ai trouvé trace chez Gururji d'une attitude de connaissance de soi. Mais je ne mettrais pas sur un même pied la "fringale d'auto-agrandissement" et le refus de se remettre en cause, c'est-à-dire l'absence d'une attitude de connaissance de soi. Il y a certes des relations étroites et délicates entre l'une et l'autre, mais elles ne sont pas à mettre dans le même sac pour autant. La tendance à l'auto-agrandissement est la compensation à une secrète mésestime de soi. Ce mécanisme est désamorcé chez l'être qui a une claire perception de sa propre grandeur. Et je crois que c'est une telle perception seulement (future seulement inconsciente) qui rend possible une vraie humilité.

(**) Voir la note de b. de p. (**) page N 232, dans la note "Le saint et ses failles - ou le paradoxe du mutant" (n° 71).

par Nichiren, et culminant dans la prière "Na mu myo ho ren ge kyo" qui en est la quintessence, doit supplanter (par sa seule force spirituelle, c'est une chose entendue...) toute autre forme de religion. Bien plus, pour lui "la paix", et la prière par excellence qui est censée l'incarner, sont indiscernables - sa foi religieuse se refuse à les distinguer. Aussi, je ne crois nullement que dans son esprit, il soit question de distinguer (comme je l'ai fait) entre son œuvre missionnaire et sa mission de paix, de dire que l'une est un "moyen" pour l'autre. Sa vie durant, il a fermé ses yeux sur cette évidence que, comme toute autre prière ou incantation, la Prière des prières, don suprême du Bouddha au Monde comme une incarnation de paix parfaite, pouvait pourtant aussi bien propager la guerre que la paix, selon les dispositions intérieures de celui qui la fait sienne.

Avant Hiroshima, des deux aspects de la mission de Guruji, seule l'œuvre missionnaire est clairement visible et exprimée. A mes yeux, cet aspect-là de sa mission est entièrement secondaire. Pour les destinées spirituelles de l'humanité (ou seulement d'un peuple, tel le peuple japonais ou le peuple indien), la répartition géographique des différentes religions et des courants religieux (y inclus celui, très personnel, que Guruji incarnait aux noms de Nichiren et du Bouddha), me paraît plus ou moins indifférente. La plupart de ces religions professent d'être des "religions de paix", mais il n'en est pas une qui soit fidèle à cette mission. Et jusqu'en 1945, le courant religieux incarné en la personne de Guruji lui-même n'y faisait nullement exception. Guruji n'hésitait pas alors à faire appel (d'ailleurs en vain) aux bons offices des chefs d'armée japonais pour implanter manu militari la forme de religion qu'il estimait la meilleure pour tous les hommes. A supposer même que la fortune des armes japonaises soit restée propice et que les chefs militaires l'aient écouté, et que Guruji ait réussi à propager la "Prière parfaite" à travers le continent asiatique et même à travers le monde tout entier, dans la foulée des tanks et des raids aériens, les destinées spirituelles de l'humanité n'en auraient pas été avancées de l'épaisseur d'un cheveu - bien au contraire !

Pour moi, la véritable mission de Nichidatsu Fujii Guruji prend naissance le 6 août, avec la bombe de Hiroshima, larguée le jour même de ses soixante ans. Les premières soixante années de sa vie m'apparaissent comme une préparation à la mission qui l'attendait, pour le jour où il saurait entendre sa voix - une mission de paix. S'il a obtenu une audience auprès d'hommes et de femmes de toutes confessions et de toutes nations, ce n'est nullement à cause de ses efforts missionnaires par eux-mêmes, qui ne les concernaient

en rien (du moins pas directement), mais bien parce que sa personnalité exceptionnelle et, plus encore, sa personne au plan humain, incarnaient désormais, avec une force rarement atteinte par d'autres hommes, cette mission de paix qu'il servait. Sûrement il l'aurait mieux servie encore s'il avait su (ou voulu) faire la différence entre l'essentiel et l'accessoire, entre la mission de paix et le travail missionnaire. Faute de faire la distinction, bien des fois l'accessoire a obscurci l'essentiel. Telle a été ce qui m'apparaît comme la principale limitation dans le "ministère" de Guruji, dans ce qui fut sa mission vis-à-vis du Monde (*).

Mais les limites de l'homme ne sont pas un obstacle à sa grandeur. Le rejet sommaire ou la pieuse fiction l'effacent à nos yeux ou la brouillent, sans que pour autant elle ne cesse d'être. Confronté aux signes (parfois déconcertants) des limitations d'un homme, l'un méprise ou s'indigne et rejette l'homme, et tel autre n'a rien vu, car peu lui importe l'homme à lui aussi ; il lui faut une idole à adorer. L'un et l'autre passent à côté de l'essentiel, par une égale ignorance. C'est en cernant avec un soin extrême et dans le respect les limites d'un homme, que par ce travail aimant la grandeur véritable se dégage peu à peu des brumes et apparaît.

(¹²¹) Les mutants (7) : Freud dans le tourbillon - ou le courage de la lucidité

(5 février) (**) Dans l'avant-dernière note j'ai développé rapidement, sur l'exemple des dix "spirituels" parmi mes "mutants", le thème peu encourageant du "spirituel devant les drapeaux". Sur les dix, j'en ai quand même trouvé trois qui furent sensibles, à des degrés divers et avec des réactions bien différentes, à la disgrâce et à la menace du "chancre militaire" qui ronge peuples et nations. Ce sont Whitman, Carpenter, Guruji. (Guruji après l'âge de soixante ans - pour de telles maladies, il n'est jamais trop tard de s'en guérir...)

(*) C'est là ce qu'on pourrait appeler la "limitation extérieure" de Guruji, celle qui est apparente dans sa mission "vers l'extérieur". Cette limitation m'apparaît comme le signe extérieur d'une "limitation intérieure", que j'effleure en passant dans l'avant-dernière note de b. de p., et dont il a été question déjà dans la note de b. de p. (*) page N 526 dans la note précédente (premier alinéa de la note de b. de p.), et également en long et en large dans la note déjà citée "Le Saint et ses failles" (n° 71).

(**) Suite de la note avant-dernière, "Passation d'une mission - ou le "spirituel" devant les drapeaux".

Je ne me fais pas d'illusion un seul instant que mon "échantillonnage" soit représentatif. Même parmi les hommes dont la vie a une authentique dimension religieuse, dépassant les bondieuseries à tout venant, il ne doit pas y en avoir un sur cent ni peut-être un sur mille, pas plus aujourd'hui qu'à aucun autre moment au cours des siècles et des millénaires, que cette ouverture au divin rende sensible à la monstruosité de la guerre. Au point qu'on se demande à quoi sert cette religiosité qui fait si bon ménage avec une telle cécité spirituelle, avec un si morne conformisme, et quel est donc son rôle dans le devenir humain, tant individuel que collectif (*).

Et que les hommes de religion ou d'Eglise ne s'étonnent pas qu'ils aient perdu, que la religion et les Eglises qu'ils représentent aient perdu crédibilité et audience. C'est la trahison séculaire des religions, trahison sans cesse reconduite de siècle en siècle et de millénaire en millénaire, qui les a disqualifiés pour enseigner et pour guider. Mais de toutes les iniquités sans nombre que les Eglises unanimes ont sanctionné, il n'en est aucune qui dans l'immonde atteint l'institution de la guerre, aujourd'hui plus grasse et plus vorace que jamais. Et aujourd'hui la mesure est comble et déborde du karma accumulé par l'iniquité et par l'aveuglement des générations. Si Dieu se bornait à laisser agir la justice cosmique du karma, celle des seules causes et de leurs effets, il n'en est pas un parmi nous qui, avant que ce siècle sanglant et veule n'ait touché à sa fin, ne périrait par le fer et le feu dans la fournaise ardente, et bien peu qui ne continueraient à errer d'éternité en éternité à la poursuite d'une impossible délivrance.

Il me reste à passer en revue rapidement les attitudes, vis-à-vis de la folie militaire, des huit autres mutants qui restent. Ce sont :

Hahnemann, Darwin, Riemann, Kropotkine, Freud, Neill, Félix, Solvic.

Les cinq premiers peuvent être vus comme des savants (**), tandis que Neill

(*) J'ai déjà effleuré cette question plus d'une fois dans les pages de la Clef des Songes. Voir notamment dans la note "Les clichés du spirituel (1) : harc sur l'erreur et sur l'ignorance" (n° 51), les notes de b. de p. (****) page N 151 et (***) page N 153.

(**) Il est entendu que je prends ici "savant" dans un sens qui implique une tournure d'esprit, une démarche de pensée, la direction d'une curiosité, plutôt que des caractéristiques professionnelles ou sociologiques. Parmi les dix "spirituels" nommés dans l'avant-dernière note, Bucke, Steiner, Teilhard peuvent également être vus comme des "savants", et Teilhard même au sens le plus strict du terme. Pour Bucke, Steiner, Hahnemann, Kropotkine, il convient de prendre le terme "savant" au sens plus large que je viens d'évoquer.

et Félix (Carrasquer) sont des éducateurs, et Solvic, lui, décidément toujours aussi inclassable. Inutile de revenir encore sur lui (*). Au point de vue qui est le mien ici, il est le point ultime à l'horizon lointain du devenir humain...

J'ai déjà évoqué en son lieu la "lassitude excédée" de Hahnemann, qui a eu le malheur pendant une bonne partie de sa longue vie de se trouver toujours empêtré (comme s'il faisait exprès), et avec sa nombreuse famille encore, sur les "théâtres" d'opérations de toutes sortes de guerres. Sans être lui-même embringué dans aucune armée, à titre de médecin plus ou moins bénévole il a eu à soigner les blessés et les mourants un peu de tous les camps. Il en a vu assez, décidément, pour être fixé au sujet de la folie guerrière, et pour ne pas risquer de jamais y tomber.

J'ignore tout par contre sur les sentiments et les attitudes de Darwin et de Riemann, et en suis réduit à des présomptions en la matière. Darwin me paraît avoir été un parfait produit de son milieu et de son temps, et (différent en cela de mes autres mutants (**)) partie prenante de toutes les attitudes et idées qui y étaient communément reçues. Ses sentiments civiques semblent bien avoir été, sans plus (ni moins), ceux d'un loyal sujet de sa majesté la reine Victoria. Il était convaincu de la supériorité totale et absolue des races blanches sur toutes les autres, et parmi celles-ci de la prééminence du peuple de sa Majesté déjà nommée. Mais plutôt que d'en faire la démonstration à la pointe de l'épée de ses vaillants soldats, son tempérament particulier le portait vers les vastes avenues de la science de son temps, où il ne manquait certes pas de quoi faire. C'est grâce à ces circonstances que nous avons eu droit, plutôt qu'à un fringant général de plus, à un très grand savant.

Quant à Riemann, son esprit méditatif et bienveillant et sa maturité spirituelle exceptionnelle ont dû le préserver, j'en suis persuadé, des plates ferveurs patriotiques. Mais son tempérament modeste ne devait guère le porter à

(*) Il a été déjà question de lui abondamment dans les trois notes consécutives "Solvic (1)(2)(3)" (n°s 115-117), ainsi qu'à la fin de la note "Passation d'une mission - ou le "spirituel" devant les drapeaux" (que la présente note continue). Je ne reviendrai pas non plus sur le cas de Neill, dont il a été question de façon circonstanciée dans la note "Neill et le bombardier - ou le bonheur-à-gogo et l' a u t r e dimension" (n° 94). Neill a visiblement une aversion viscérale contre l'esprit militaire et contre la monstruosité guerrière, mais ne montre aucune velléité militante anti-militaire. Surtout, il se défend soigneusement (ainsi qu'au personnel de Summerhill) d'influencer les élèves de Summerhill sur ce sujet crucial. C'est peut-être plus encore un choix tactique, qu'un principe d'éducation mûrement pesé...

(**) On peut se demander dès lors avec raison ce que Darwin vient faire parmi mes mutants ! Je m'explique à ce sujet dans une note ultérieure (n°), consacrée justement à cette question.

exprimer publiquement ses sentiments sur un tel sujet. Il n'avait assurément pas des carrures de lutteur ni de "contestataire".

Par contre, aussi bien Kropotkine que Félix, et plus qu'aucun autre parmi mes mutants (à part peut-être Hahnemann), ont été des grands lutteurs. L'un et l'autre ont mis leurs énergies considérables au service des idéaux anarchistes. Ils croyaient en la vertu libératrice de la révolte armée du peuple contre ses oppresseurs, donc aussi en la nécessité et en le caractère bénéfique de ce qu'on pourrait appeler une "guerre de classe", laquelle, croyaient-ils, quand elle aurait embrasé la terre entière, créerait une société d'entr'aide fraternelle entre égaux, et du même coup mettrait fin une bonne fois à toute guerre. Cette guerre-là, leur guerre, serait donc "la dernière". C'est là un refrain bien connu, hélas, déjà depuis la première Guerre Mondiale qui, elle aussi, était censée être la toute dernière des guerres ! J'ai crû d'ailleurs sentir que Félix, instruit par les précédents de l'histoire et surtout par les sanglantes leçons de la guerre civile espagnole, a déchanté quelque peu et ne croit plus tellement aux vertus libératrices de la "guerre révolutionnaire". Si tant est qu'une guerre transforme les hommes, il a pu se rendre compte que c'est rarement à leur avantage...

En tous cas, ni Kropotkine ni Félix (est-il besoin de le dire) ne sont dupes des clichés patriotiques, ni des guerres d'hégémonie des nations entre elles. Je n'ai jamais senti chez Félix trace d'une quelconque complaisance vis-à-vis de son propre peuple, dans lequel il est aussi fortement enraciné que quiconque, ni d'une réserve (même inconsciente) vis-à-vis d'aucun autre peuple, nationalité ou race. J'aimerais pouvoir en dire autant de Kropotkine, mais (comme je l'ai déjà signalé en son lieu (*)) il y a ici une faille, hélas, dans la personne si attachante de cet homme généreux et bienveillant. Pendant sa vie entière semble-t-il, il a gardé de ses jeunes années, telles d'anodines balayures oubliées sous un meuble de belle prestance, des sentiments anti-allemands. On les voit affleurer au passage ici et là, assez discrètement il faut bien dire. Et je les aurais sans doute oubliés si ce n'était qu'au soir de sa vie (il avait 72 ans en 1914), il bascule lui aussi dans la folie guerrière générale, et donne sa caution à une guerre qui (selon lui) était la lutte finale de la "civilisation" contre la "barbarie" (germanique). Laquelle barbarie germanique, trois quarts de siècle après et après une autre guerre mondiale plus juteuse encore que la première, se porte

(*) Voir, dans la note (n° 88) consacrée à Kropotkine et à Neill, la note de bas de p. (**) pages N 313-314.

aujourd'hui aussi bien que jamais, dans la cacophonie tous azimuts de la barbarie générale...

Freud enfin, avec son esprit plus pénétrant et plus profondément autonome encore que celui de Kropotkine, et qui, ne serait-ce que par ses origines juives et par son regard singulièrement pénétrant, s'était toujours senti un marginal dans la société austro-hongroise, n'était pas plus que Kropotkine enclin au conformisme patriotique et guerrier. Cela n'empêche que le souffle de folie de 1914 le fait vaciller lui aussi un instant, réveillant en lui, l'espace de quelques heures ou de quelques jours, le bon citoyen (et "barbare"...) autrichien. Dans une lettre datée du 26 juillet 1914 (deux jours avant la déclaration de guerre, que tous sentaient imminente), il écrit comme dans une bouffée de chaleur montante, mais sans de départir pourtant de son style toujours aussi posé, toujours aussi exempt de toute emphase :

" Mais peut-être pour la première fois depuis 30 ans je me sens autrichien, et je vais ré-essayer avec cette nation, qui m'avait jusqu'ici semblé si peu prometteuse. Le moral partout est excellent." (*)

Ledit "moral" dans ce contexte ne peut guère signifier que le moral patriotique, alors que le pays tout entier se précipitait déjà comme un seul homme et tête baissée dans l'exaltante aventure d'une guerre. Il fallait que ça souffle dur, pour qu'un homme de la trempe de Freud se laisse emporter, ne fut-ce qu'un moment ! Mais déjà trois jours plus tard, au lendemain de la déclaration de guerre à la Serbie (ce n'était encore que le commencement de la splendide réaction en chaîne...), dans une lettre au même destinataire, déjà le ton est changé. Je crois que dans les jours qui suivent cette lettre, il a déjà repris ses esprits. Désormais et jusqu'à la fin de la grande tuerie qui suit inexorablement son cours, il porte sur cette folie destructrice un regard profondément attristé et sans complaisance. Moins de six mois après avoir écrit les lignes citées paraît un éditorial de Freud dans la revue psychanalytique "Imago" (numéro du 4 janvier 1915). J'ai sous les yeux une reproduction de la page de titre, avec le titre de

(*) Lettre à Karl Abraham, citée (ainsi que celle du 29.7.1914) dans la remarquable bibliographie illustrée de Freud, "Sigmund Freud, Sein Leben in Bildern und Texten" déjà citée ailleurs (éditée par Ernst et Lucie Freud et Ilse Grubrich Semitis, Suhrkamp Verlag). Voir loc. cit. page 209, où se trouve aussi la reproduction photographique de la page de garde du numéro d'Imago du 4.1.1915, dont il va être question. C'est moi qui traduis les deux passages cités, ici et plus bas. Faute de mieux et vu le contexte, j'ai traduit par "moral" le terme allemand "Stimmung" (qui signifie : dispositions d'humeur, état d'âme).

l'éditorial "Choses d'actualité sur la Guerre et sur la Mort" (*). On y sent s'exprimer cette tristesse dépouillée, portée avec le sobre courage d'un homme confronté à une réalité profondément déroutante et qui, dédaignant les rassurants clichés, cherche douloureusement à comprendre, à exprimer des faits bruts un enseignement, une connaissance à lui destinés, si durs et si amers soient-ils.

Je lis, dans cette page précieuse :

"... Il nous semble que jamais encore un événement n'a tant détruit du patrimoine commun de l'humanité, n'a tant brouillé les intelligences parmi les plus claires, n'a aussi radicalement abaissé ce qui est élevé..."

C'était un temps où il ne se trouvait pas une voix sur un million pour parler ainsi. Une telle voix est bénie ! Ces paroles furent écrites bien des années avant que je ne sois né. Et pourtant, de les lire aujourd'hui que moi-même approche de mes soixante ans, une émotion m'étreint, une joie, comme si je les entendais dire avec cette profondeur de voix que donne la tristesse pleinement assumée, et qu'elles s'adressent à moi, et avec moi à tous ceux qui, comme lui-même, sont les étrangers parmi les foules apathiques ou en délire. Non, une telle voix ne s'est pas élevée en vain - fut-ce dans le désert, fut-elle depuis longtemps oubliée de tous ! Elle fait partie des forces vives qui ne passent pas, de celles qui oeuvrent dans l'éternité. Et une seule voix fidèle et vraie compense et rachète, par des voies invisibles et secrètes, la médiocre folie et la veulerie d'innombrables millions.

(¹²²) Fantasmagories d'un voyant - ou voyance et spiritualité

(6 et 7 février) (**) Depuis que ces lignes ont été écrites, cette impression d'un "tri" à faire dans l'oeuvre de Rudolf Steiner a été confirmée et s'est considérablement précisée, en prenant connaissance ces tout derniers jours d'une

(*) Le titre en allemand est d'une force lapidaire que je ne suis pas parvenu à bien rendre dans ma traduction approchée : "Zeitgemässes über Krieg und Tod". Le titre de la première partie de cette réflexion est "La déception de la guerre" (sous-entendant donc qu'elle avait soulevé des attentes). La deuxième partie traite "du changement de l'attitude vis-à-vis de la mort, auquel elle (comme toutes les autres guerres) nous contraint".

(**) Voir signe de renvoi à la présente note dans la note "Les mutants (5) : l'éventail des mutants - ou diversité et grandeur", page N 488.

deuxième biographie de Rudolf Steiner, écrite avec intelligence et brio par l'auteur anglais Colin Wilson, sous le titre "Rudolf Steiner - the Man and his Vision" (The Aquarian Press, 1985) (*). Contrairement à Hemleben, Wilson n'est pas un anthroposophe, et dans le premier chapitre du livre il décrit les difficultés et les perplexités qu'il a dû affronter pour arriver à situer Steiner. Comme moi, l'idée l'a frôlé si Steiner n'était pas un fumiste, voire un imposteur, et il a fini lui aussi par se rendre à l'évidence que la réponse était "non".

Son livre commence par : "De tous les grands penseurs du 20^{ème} siècle, Rudolf Steiner est peut-être celui qui est le plus difficile à comprendre". La difficulté me paraît en tout premier lieu dans la tâche de distinguer entre ce qui, chez Steiner, est vision véritable, et ce qui est fantasmagorie occultiste (que lui-même, bien sûr, prend toujours pour argent comptant). Quand il repète à l'envie que son enseignement procède de la même rigueur que celle du savant rompu aux sciences exactes, il se vante visiblement - le manque de rigueur est pour moi évident dans tout ce que j'ai lu de lui. Dans des telles choses, il ne peut y avoir de rigueur qui ne s'enracine dans une démarche de connaissance de soi sans complaisance, et Steiner en était aussi éloigné que le premier guru venu.

Dans le chapitre 6 de son livre, "L'Occultiste et Guru", Wilson met en évidence quelques exemples de fantasmagories patentes. La plus gratinée concerne des visions, dans le plus pur style hocus-pocus steinérien, sur le thème alléchant entre tous du roi Arthur et des fameux chevaliers de la table ronde, leur mission mystique contre les forces démoniaques etc etc. Selon Steiner, là où l'histoire, hélas, est impuissante à lever les voiles du passé, l'oeil spirituel du voyant nous livre les secrets insondables etc etc. C'était en 1924, une année avant sa mort. Depuis lors la recherche historique a fait des progrès, et on sait pas mal de choses sur ce fameux roi Arthur. La merveilleuse histoire de Steiner (qui m'aurait empli d'une saine méfiance de toutes façons) s'effondre comme un château de cartes. Wilson fait remarquer que le grand penseur et voyant suédois Swedenborg (1688-1772) a joué des tours semblables : à côté de prédictions et d'intuitions étonnantes, il donne dans un de ses livres une description détaillée des habitants des différentes planètes qui, à la lumière de nos connaissances actuelles, ne tiennent plus debout.

Toute la cosmogonie steinérienne, sa christologie, sa vision d'une histoire spirituelle de l'humanité qui serait incarnée par une sorte d'ordre occulte de "grands Initiés", enfin son histoire occulte des diverses réincarnations des

(*) J'ai lu le livre en traduction allemande, dans le Wilhelm Heyne Verlag (1987). Par endroits, ce livre m'a paru un peu superficiel. Son grand intérêt est d'être écrit par un homme pourvu de bon sens et d'esprit critique, même vis-à-vis du héros de son livre. Il a pris la peine de parcourir une documentation très abondante, et il a eu le chic pour inclure dans son livre le genre de "petit détails" que tout le monde dédaigne ou oublie, et qui souvent font tout pour voir un personnage.

grands hommes de l'histoire (*) - tout cela me paraît exactement de la même eau : produit d'une imagination féconde et vagabonde, au service d'idées philosophiques bien arrêtées (non moins conditionnées ni moins sujettes à erreur que celles de quiconque), et surtout, au service d'une certaine image de lui-même - le tout sous le pavillon exaltant (tant pour lui-même que pour ses adeptes) du "grand voyant", et avec la tacite assurance puisée dans le fait que toutes ces "révélation" éblouissantes semblent bien devoir échapper à jamais à toute possibilité de vérification.

Mystification ? Oui, je le crois, mais en ajoutant : mystification dont il a été la première et principale dupe. Je ne mets en question ni ses dons de voyance, suffisamment attestés par ailleurs, ni sa créativité prodigieuse dont même ses affabulations attestent (parmi d'autres oeuvres moins contestables), ni sa bienveillance envers autrui et de façon générale, ce qu'on appelle les "bonnes intentions". Mais aucune de ses bonnes choses ni même toutes réunies, n'est un garant contre les pièges de la vanité et de la complaisance à soi. Ces pièges-là, Steiner ne les a jamais vus, ni même pressenti (je crois) que ce genre de chose existait et agissait en silence, non seulement dans la vie des petites gens, mais dans celle de tous - y compris dans celle du plus grand des voyants, du plus grand des Instructeurs - y compris dans la sienne. Et que seul ne tombe dans ces pièges, ou du moins n'y reste englué sa vie durant tout en croyant planer, celui (petit ou grand, peu importe) qui les voit, et qui les tient à l'oeil.

Le don de voyance, autant et plus que tout autre don, est une épée à double tranchant. C'est une clef qui ouvre sur des mondes fabuleux et véritables, mais avec laquelle nous pouvons aussi bien nous enfermer dans une nouvelle prison, ou dans les décors abacadabrants d'un théâtre mystico-occulte de notre invention. Dieu fait les dons sans commentaires, et il nous laisse faire avec à notre idée,

(*) Cela rappelle un certain "suspense" favori dans les cercles théosophes autour de Annie Besant et le Leadbeater, avec les rocambolesques histoires à rallonges brodées par Leadbeater, où il développait sur des dizaines d'incarnations successives les vies d'Alcyone (un pseudonyme de Krishnamurti, promis au rôle de Messie), et des figures les plus connues gravitant autour de Leadbeater-Annie Besant - "Alcyone", dans le feuilleton "Les vies d'Alcyone". Ce devait être vers les années 1910, si je ne me trompe. Les premières (?) divagations steinériennes sur le même thème karmique, mais dans des tonalités plus "grande Histoire" que familiales, paraissent sous le titre "Aus der Akasha-Chronik" entre 1904 et 1908, dans le périodique "Lucifer Gnosis". Steiner a dû trouver des lecteurs enthousiastes dans le mouvement théosophe, dont il a fait partie entre 1902 et 1911. Il semblerait que sa rupture avec le mouvement théosophique coïncide plus ou moins dans le temps avec le démarrage des divagations de Leadbeater sur "les vies d'Alcyone".

pour le meilleur et aussi pour le pire, sans plus de commentaires. Ou si pourtant il en fait, c'est à voix si basse qu'ils sont rarement entendus. Plus le don est grand, plus grande est la responsabilité qu'il implique, et plus grand aussi le risque et le piège que le moi s'en empare, sous l'oeil somnolent de l'esprit consentant. Car a u c u n don, celui de voyance pas plus qu'un autre, n'inclut avec lui celui d'en faire bon usage. Autrement dit, aucun don n'inclut le "don" de probité spirituelle, de rigueur, d'humilité véritable (laquelle est aussi une saine circonspection à l'égard de soi-même). Le don est comme une possession très sûre que notre père nous aurait léguée sans conditions. Mais la probité et la circonspection, qui seules font du don une bénédiction, elles sont d'un tout autre ordre. Elles sont n o t r e d o n à nous, que nous sommes libres de faire ou de ne pas faire, à notre idée. Si libres, même, que notre père ne nous souffle mot à ce sujet, pour ne pas surtout nous forcer la main si peu que ce soit. Il ne nous comble pas de conseils : méfie-toi de ceci, ne suis pas l'exemple de ceux-là ! Pourtant, mieux que personne il sait qu'il n'y a pas un "bon exemple" autour de nous parmi mille mauvais, et que le monde entier se liguera à des forces rouées et efficaces en nous-mêmes pour nous faire dilapider l'héritage. A nous de faire notre apprentissage ! Et si au bout d'un long chemin nous n'avons rien appris, qu'à cela ne tienne - nous recommencerons. Ce père-là, qui respecte tant notre liberté, est très patient. Il nous laisse tout notre temps pour apprendre à l'allure que nous aurons choisie. Il a tout le temps, un temps illimité. Et l'héritage qu'il nous destine est infini.

Le "don de voyance", si on peut le considérer comme une faculté de v i s i o n, n'est pas pour autant une "vision spirituelle". Peut-être qu'il nous fait voir l'au-delà et nous fait converser avec les morts. Mais l'au-delà n'est pas plus la réalité spirituelle que l'en deça où nous vivons à présent, et les âmes non réincarnées des morts ne sont pas plus "spirituelles" ni plus sages que celles des vivants. La vision du voyant, ni même celle du prophète, n'est plus "spirituelle" et n'implique plus de maturité que celle (disons) du mathématicien ou du savant qui, dans son champ à lui, a reçu ou a développé (en silencieuse symbiose avec Dieu) la faculté visionnaire, ou que celle du médecin ou celle du jardinier ou du cueilleur d'herbes médicinales qui, chacun dans son art, ont atteint au regard qui voit là où d'autres passent sans voir.

Peut-être peut-on dire pourtant que par sa nature, tout don de nature "visionnaire" (comme ceux que je viens d'évoquer) est de nature à f a v o r i s e r une ouverture sur le spirituel, et par là-même, à s t i m u l e r une maturation spirituelle. Il est par lui-même comme une invitation silencieuse à "en faire bon

usage". C'est quand nous suivons cette invitation, et alors seulement, que cette "ouverture" secrètement souhaitée par Dieu a lieu, et qu'une maturation se poursuit. Ce sont ceux-là, les moments de fidélité, ceux où s'accomplit une oeuvre spirituelle. Cette oeuvre s'accomplit quand le moi s'est effacé pour laisser agir le Grand Ouvrier, par des voies et pour des fins qui nous échappent. De tels moments sont de nature toute autre que ceux des feux d'artifice de la créativité même la plus prodigieuse, servie par les dons (de voyance ou autres) les plus mirobolants, par le cerveau le plus puissant. Une telle créativité, si impressionnante soit-elle parfois à son propre niveau, reste en deçà de l'oeuvre spirituelle aussi longtemps que le moi y participe pour ses fins à lui (dûment camouflées). Elle éblouit l'âme sans l'éclairer. Elle l'étourdit, plutôt que de laisser s'instaurer le silence, propice à la rencontre de l'âme avec elle-même, ou avec Dieu. Elle l'exalte et l'excite, sans jamais susciter un regard curieux, et oh combien instructif et même nécessaire, dans les coulisses encombrées du grand théâtre...

Pour en revenir à Rudolf Steiner, je n'ai aucun doute que Dieu l'attendait, sa vie durant. Mais rien dans ce que j'ai lu ou que je sais de lui ne ferait supposer que la rencontre ce soit jamais faite - bien au contraire ! Il parle du roi Arthur, des six ou sept âmes différentes de l'homme, des grands Initiés, des réincarnations du Soleil, du Christ et de la Terre. Si le mot "Dieu" est parfois prononcé, c'est comme une figure de style en passant, ou comme une facette de plus à un habit chatoyant. Fidèle en cela à l'esprit du mouvement théosophe, il est resté englué dans le hocus-pocus occulte (presque totalement fantaisiste, j'en suis persuadé). Ça l'a tant et si bien fasciné qu'avec la meilleure volonté du monde il n'avait pas la disponibilité pour rencontrer encore un certain Vieux Monsieur (lequel parfois se présente aussi sous les traits d'un petit enfant, voire ceux de quelque garnement...) Désolé, occupé ! Et encore moins avait-il le loisir de jamais hasarder un coup d'oeil en lui-même.

Il est bien possible que si Dieu l'a comblé de dons de façon aussi prodigieuse, c'était bel et bien parce que Rudolf Steiner avait vocation d'"Instructeur" et qu'en lui une mission se cherchait, une vision qui aiderait l'Occident à se trouver. Mais si tel est bien le cas, visiblement il a falli à cette mission. Non à cause d'obstacles extérieurs, certes, ou faute d'écho - car l'écho n'a pas plus manqué que l'opposition, et l'audience de Steiner (dans les pays germanophones tout au moins) continue encore à grandir de décennie en décennie. Non à cause d'un manque de maturité spirituelle, même si ce manque-là est pour

moi flagrant ; car la maturation se poursuit et la maturité "se crée", comme celle d'un fruit sous l'action du soleil et des vents et des pluies, au fur et à mesure que nous "inventons", que nous "créons" notre mission et progressons avec elle. Encore faut-il que nous soyons entrés dans la mission, que nous ayons passé la porte qui ouvre sur ces mondes insoupçonnés qu'aucune imagination ne saurait inventer, plutôt que de nous enfermer dans les décors abracadabrants d'un théâtre (fut-il de belles dimensions). Ce qui a manqué, c'est la "rigueur" si on veut. Mais plus profondément, c'est la f i d é l i t é. Derrière les flamboyants décors, le vieil égo tirait les ficelles à la barbe et au nez d'un "voyant" - somnolent (*).

Somnolent, oui, et jusques y compris dans ces toutes dernières années, celles d'une frénésie de créativité effrénée, d'un éparpillement prodigieux entre mille tâches et demandes entre lesquelles sa vitalité s'épuisait, pour le mener finalement à une fin prématurée, à l'âge de soixante-quatre ans, lui qui était fait pour vivre centenaire. Ou plutôt que "somnolent", peut-être serait-il plus juste de dire, pour ces années-là, qu'il maintenait fermé convulsivement cet "oeil spirituel" dont il aimait tant à se prévaloir (voulant parler de son don de voyance), et qu'il n'utilisait, dirait-on, jamais ! Car avant toute autre chose, l'"oeil spirituel" est ce qui nous permet de faire connaissance avec nous-mêmes, et de ne pas confondre les jeux et les décors du grand théâtre avec les herbes et les arbres et les choses toutes simples, celles qui vivent et respirent et tissent leur vivant réseau dans le grand air du dehors.

Je me suis interrogé sur le sens de cette étrange frénésie vers la fin de la vie de Steiner - ce prodigieux "déploiement de force", comme pour forcer l'admiration stupéfaite et sans cesse dépassée de ses adeptes, et pour réduire au silence contrit (si une telle chose était possible) ses détracteurs. Toutes proportions gardées, moi qui suis toujours en vie et bien décidé à faire de vieux os, j'ai connu de telles "défonces" de créativité insensée qui semble vouloir se dévorer elle-même. J'ai eu occasion d'y faire allusion ici et là, dans Récoltes et Semailles (**). Il n'y a pour moi aucun doute que si je les avais laissées se

(*) Il s'agit bien sûr de somnolence spirituelle, laquelle n'est nullement incompatible avec une grande vivacité intellectuelle, voire même avec une créativité à brin de zinc. Comparer avec le même emploi du terme "somnolent" dans la note "Félix Carrasquer (5) : le temps des moissons" (n° 107), page N 459 et notamment la note de b. de p. (*).

(**) Voir notamment la section "Le patron trouble-fête - ou la marmite à pression" (ReS I, n° 43). Je fais allusion aussi à une "longue période de frénésie mathématique" dans la première section, "Rêve et accomplissement", de l'introduc-

tion à Récoltes et Semailles, et ce terme "frénésie mathématique" est repris dans la section "Le Guru-pas-Guru - ou le cheval à trois pattes" (ReS I, section n° 45), où je reviens sur le rêve qui y avait mis fin "du jour au lendemain". L'épisode en question se place entre février et juin 1981.

poursuivre à ce diapason, ça n'aurait pas traîné et j'y laissais ma peau (*). C'étaient des défonces de maths dans mon cas, mais peu importe au fond si c'est les maths, la morphine ou les sciences occultes - pardon, les "sciences spirituelles". Après coup je n'ai pas manqué de regarder avec attention ce qui s'était passé. A chaque fois, ça avait été une fuite en avant qui devait m'éloigner de ce que je voulais éluder. Et à chaque fois, ce qui était fui dans cette course en avant était une connaissance au sujet de moi-même. L'aiguillon qui menait la danse folle était une angoisse, cachée d'abord, mais qui finissait par montrer son visage crispé au cours des semaines et des mois qui suivaient, alors que le caractère violent, forcené, hors contrôle de la force obscure qui me tirait en avant devenait de plus en plus évident. Et pourtant, même une fois l'angoisse reconnue du coin de l'oeil, je faisais celui qui ne voyait rien et continuais sur ma lancée, yeux fermés... (**)

Une chose remarquable ici, c'est que j'abattais bel et bien un travail impressionnant, c'était bel et bien, au niveau intellectuel, une création. Dans la dernière de ces crises étranges, de janvier à avril 1982, ce que j'ai alors dégagé à grands traits fait partie des choses les plus profondes que j'aie

(*) C'est devenu évident en avril 1982, à la suite d'une autre (et dernière) période de trois ou quatre mois où la "machine à faire des maths" s'était à nouveau emballée.

(**) Je savais très bien que "je" avais pouvoir de mettre fin à cette frénésie mathématique, et même qu'il était urgent d'y mettre fin et de méditer. Et pourtant je repoussais ce besoin de plus en plus urgent, je décidais de l'ignorer, de continuer à lâcher les rênes au plaisir et au vertige de cette "défonce mathématique". J'ai compris que le mécanisme auquel je laissais empire sur ma personne, sur mon âme, n'était pas différent de celui de l'ivrogne invétéré, ou du morphinomane. La seule différence, c'est que le plaisir dans lequel je m'enfonçais (comme l'autruche enfonce la tête dans le sable du désert...) se plaçait non au niveau des sens, mais au niveau intellectuel, et qu'il accompagnait une création vertigineuse, dont la fascination (me semble-t-il) était infiniment plus puissante encore que ne pourrait l'être celle de l'expérience des sens. Pourtant, je savais en même temps que cette fascination, cette sorte de froide exaltation et ce plaisir intense de la création mathématique étaient au fond dérisoires, ils laissaient mon âme affamée et ~~ex~~sangue. Comme je le dis dans le texte principal, l'aiguillon n'était pas l'attraction d'un plaisir, si exaltant ou grandiose soit-il, mais bien l'angoisse qui accompagne une fuite.

tirées au jour au cours de ma vie de mathématicien (*). Ce coup-là j'ai d'ailleurs bel et bien failli rester sur le carreau. Ça a été le premier coup de semonce très sérieux, me disant clairement : fais gaffe à ce que tu fais, si tu tiens à ta peau ! Et j'ai bel et bien "fait gaffe", c'est-à-dire : j'ai pris la peine de regarder. Ce premier effondrement physique enchaîne, dans les semaines déjà qui suivent, avec une "vague-méditation" parmi les plus fécondes de ma vie (**), où un nouveau seuil fut franchi dans ma compréhension des choses et de moi-même. Mais je sais pertinemment que si je ne m'étais pas arrêté alors pour "poser" sur ce qui s'était passé en moi, et que l'alarme passée et la pente de l'épuisement remontée, je reprenne la danse de plus belle, je ne serais plus de ce monde pour pouvoir en parler.

Cette association que je viens de poursuivre quelque peu n'a rien de fortuit, j'en suis intimement persuadé, maintenant que j'ai pris la peine de la mettre noir sur blanc. Et il n'y a pas à chercher bien loin que l'1 e était donc la connaissance sur lui-même à laquelle Rudolf Steiner tenait à tout prix à échapper, par cette course folle en avant (qui devait le mener, lui, non à une méditation sur lui-même mais à sa mort par épuisement). Il ne pouvait pas ne pas sentir, au fond de lui-même, que dans ce rôle du grand visionnaire de l'Occident, quasiment du Messie, quelque chose clochait. Pour être réellement le grand visionnaire des temps modernes, celui qui apporte au monde un message profond, limpide et salvateur, il ne lui aura manqué que d'oser s'arrêter et faire silence, d'oser regarder, et voir : voir celui qui tire les ficelles des rutilants décors, et à quelques pas de là celui qui somnole devant une porte mi-ouverte mi-fermée ouvrant sur le dehors, sur le grand large. Il suffisait que celui qui somnolait se secoue, ouvre ses yeux, se lève et fasse un pas, à travers la porte qui l'attendait depuis toujours pour lui livrer passage ...

Ce pas-là, Rudolf Steiner ne l'a jamais fait. Il a fait le choix de mourir sous les feux de la rampe et dans les cascades de lumière, plutôt que de le faire,

(*) Il s'agit de la très "Longue Marche à travers la théorie de Galois", où j'ai développé les intuitions maîtresses (dont certaines remontent aux années 1977 et suivantes) d'une "géométrie algébrique anabélienne". Certaines de ces idées sont évoquées dans "Esquisse d'un Programme", dont il a été question dans l'introduction à Récoltes et Semaines (dans la troisième section, "Boussole et bagages").

(**) Je rappelle à ce propos que la "rencontre avec le Rêveur" (voir à ce sujet la section de même nom, n° 21) a lieu en août 1982, au cours de cette méditation. Le même mois, je fais plusieurs rêves cruciaux, restituant certains souvenirs traumatiques de mon enfance, qui jusque là avaient été entièrement effacés du souvenir conscient.

humblement. Sa vie durant, enfermé dans le grand théâtre et répétant le morceau de bravoure du semeur—moissonneur, il s'est plu à mélanger à l'envie la paille et le grain, le pire et le meilleur. Il a donné des impulsions nouvelles étonnantes, et mêlée à celles-ci inextricablement, il a semé aussi beaucoup de confusion. Tant pis pour ceux qui, prenant les mélanges-maison de fanstasmagories et de vision pour parole d'Évangile, avaient yeux fermés la paille avec le grain ! Certes, s'il se trouve ne serait-ce qu'un dixième seulement de grain, avec trois cent ballots ça fait beaucoup de grain encore pour faire du bon pain. Mais faute de trier ça fait un pain de paille et pas de grain, et je doute qu'il fasse grand bien.

Pour en revenir à la personne de Steiner, je crois qu'il a choisi de rester toute sa vie l'enfant prodige, plutôt que de devenir adulte spirituellement. Il s'est complu aux acrobaties de l'esprit et de l'imagination, aux feux d'artifice faramineux, plutôt que d'aller d'abord vers les choses simples et bonnes et les plus essentielles, celle qui nourrissent l'âme et qui la font grandir ; celles aussi qui la rendent apte, au bout d'un long chemin, à apporter aux autres la nourriture qui leur manque.

Celui qui veut se nourrir, ou nourrir, doit d'abord cesser d'impressionner. Car alors qu'on s'y attarde (fut-ce même avec les choses les plus admirables), on cesse de grandir.

(¹²³) Frères ennemis - ou une marraine pour deux messies...

(8 et 9 février) (*) La réflexion d'avant-hier m'a bien soulagé, en mettant fin à ce sentiment de malaise et de perplexité devant l'oeuvre et devant la personne de Rudolf Steiner. Oeuvre impressionnante certes, aux dimensions prodigieuses, cyclopéennes, surhumaines - mais où tant de choses pourtant sonnaient faux à faire grincer des dents ! Ou alors, elles avaient de ces allures de science-fiction garantie "spirituelle", ou de théosophie-fiction garantie "scientifique", qui me laissaient éberlué, perplexe et méfiant comme devant les tours de passe-passe d'un prestidigitateur trop habile qui aurait changé mes vrais billets de mille en faux billets de cent francs. Sans compter qu'à partir du moment où, Annie Besant et l'establishment théosophique aidant, Rudolf a commencé à être une figure de proue,

(*) Suite de la note précédente "Fantasmagories d'un voyant - ou voyance et spiritualité".

il s'est un peu trop complu, à mon goût, dans la compagnie des gens importants. Trop de ses admiratrices, par je ne sais quel hasard, se trouvaient être les épouses de trop de grands généraux. Et surtout, ça n'avait pas l'air du tout de lui déplaire, la haute crème du pot militaire. Pour tout dire, de voir, au bout d'un éblouissant feu d'artifice de prestidigitation théosophique, réapparaître mine de rien le sempiternel bon ménage du sabre et du goupillon, ça me disait rien qui vaille. Et que ledit goupillon se soit trouvé remplumé et redoré (noblesse oblige !) par une "christologie steinérienne", plus hocus-pocus que jamais, ne faisait qu'ajouter à ma perplexité (*) sans me faire me sentir plus à l'aise. J'en étais quasiment honteux, de mon épaisseur et de mes lubies, mais il n'y avait rien à faire !

Il y a eu, semble-t-il, un **g l i s s e m e n t** dans la vie de Steiner, vers l'année 1900, quand il a commencé à devenir un personnage décidément important. Et peu à peu, qui l'eût crû ! il est devenu un peu la coqueluche d'un certain beau monde spiritualisant. Coqueluche controversée, certes, et ce fut là son tourment... Quoi d'étonnant dès lors que le dépouillement d'un Jésus de Nazareth (miteuse bourgade de Galilée), dit "le Christ" (à la bonne heure !), a fini par lui sembler si pouilleux, qu'il a transformé ça vite fait (une fois qu'il s'était découvert une **vocation** chrétienne pardon, christologique...) en un roman de cape et d'épée anthroposophique du plus bel effet.

Là j'ai enfin l'impression d'avoir compris grosso-modo de quoi il retourne. Non, mon flair ne m'avait pas trompé, dès le premier contact avec sa prose (**) ! Et la question "imposture ?", dont j'ai fini par avoir presque un peu honte,

(*) Faute d'une véritable réflexion à ce sujet, j'avais déjà du mal à situer Jésus, ne me sentant pas trop sûr si la divinisation qu'en font les Eglises chrétiennes ne contenait pas, malgré tout, une part de vérité. Ce qui m'est revenu des divagations steinériennes à ce sujet, et vu l'immense prestige de Steiner (prestige qui ne semblait pas dénué de tout fondement...), n'a fait que redoubler mes perplexités. Mais après la lecture de l'oeuvre de Marcel Légaut l'an dernier, je me sentais enfin sur un terrain solide. Si solide, même, que si j'avais pris la peine de m'y arrêter tant soit peu, je n'aurais pu manquer de conclure que la fameuse christologie steinérienne est bel et bien une "divagation", sans même avoir besoin d'être informé par Colin Wilson du "coup du roi Arthur" et de ses preux chevaliers. Finalement tout se recoupe de façon parfaite, et toutes mes perplexités concernant le personnage de Rudolf Steiner ont disparu, par laisser la place à une image désormais parfaitement nette.

(**) Voir à ce sujet la note, partiellement consacrée à Steiner, "Les Mutants (2): la science spirituelle (R. Steiner, T. de Chardin)" (n° 86), notamment pages N 301-304. Si, après la première lecture de Steiner en 1976, je n'avais été informé des résultats remarquables obtenus par les jardiniers et agriculteurs en biodynamie, et si je n'avais eu des échos sur les dimensions prodigieuses de l'oeuvre de Steiner, je l'aurais classé sûrement comme un fumiste sans plus, et ne m'en serais plus préoccupé.

n'était après tout pas tellement déplacée. Si toutes choses bien pesées, j'y répons encore par "non !", c'est parce que l'imposture suppose qu'on se prétend plus que ce qu'on est, alors que chez Steiner la réalité me paraît l'opposé : par sa vocation et par ses moyens il était appelé à infiniment plus, sûrement, qu'aux poses qu'il arborait. En se gonflant il a rapetissé. Peut-être était-il appelé à éclairer le Monde. En fait, comme je l'ai bien clairement vu avant-hier, il l'a mystifié. Mystifié avec maestria et brio, c'est une chose entendue, avec un déploiement d'énergie confinant au démentiel et où il a fini par laisser sa peau. Et des retombées du grandiose feu d'artifice, il reste certes des belles miettes et qui pourront resservir. Mais tout cela, tout impressionnant et prestigieux que ce soit, m'apparaît finalement bien dérisoire. Un gâchis. On y puisera sans doute d'utiles inspirations pour la science de demain, qu'il avait pressentie et dont il s'est plu à brouiller l'image à plaisir, dans sa fringale de susciter des adeptes admiratifs plutôt que des chercheurs. Homme brillant s'il en fut, oui, cerveau puissant s'il en fut, oui. Mais ce dont le Monde a besoin, ce ne sont pas les hommes brillants ni les cerveaux puissants qui font se déplacer et se pâmer les mille et les millions. Il y a loin, très loin, des inventions d'un cerveau brillant, à l'humble vérité.

C'est la vérité qui fait défaut. C'est toujours la même histoire. Mais tout comme Jésus tel qu'il fut vraiment, sans Immaculée Conception, sans rois mages, sans initiation secrète en Egypte, sans hocus-pocus et sans "christologie" - la vérité elle a l'air bien pouilleuse. Personne n'en veut. Celui qui veut faire recette et "réussir" fait bien de s'en tenir éloigné. Jésus tout le premier en sait quelque chose. C'est bien pourquoi, aujourd'hui comme il y a deux mille ans et alors que pour les christologies de tout poil on a l'embaras du choix, la voie dépouillée de Jésus, la voie de la vérité nue, est toujours aussi peu courue.

Avec la réflexion des deux jours écoulés, je suis frappé par l'étrange parenté en les personnages et les destinées de Rudolf Steiner et de Krishnamurti (son cadet de trente-quatre ans). L'un et l'autre, par leurs dons exceptionnels et par leur charisme (*), et plus qu'aucun autre des mutants sur ma belle liste,

(*) Ils avaient en commun un don de voyance, et de plus un "charisme" qui leur donnait un ascendant puissant sur un public et sur leur entourage. Pour ce dernier, il est difficile de faire la part de ce qui est effectivement "charisme", puissance de personnalité, et ce qui provient du halo de prestige qui les entourait, dus pour Steiner à sa puissance intellectuelle autant, sans doute, qu'à ses dons de voyance, et pour Krishnamurti au battage messianique qui avait été

fait autour de lui depuis l'âge de quatorze ans. Ce qui est sûr, c'est que chez l'un comme chez l'autre, cet ascendant était visiblement de nature à subjuguier et à bloquer les capacités personnelles d'appréciation et de jugement, plutôt que de les stimuler, et que cet ascendant était cultivé avec l'intention de subjuguier. Par là, ils se distinguent à mes yeux de tous les autres "spirituels" parmi mes mutants, comme Fâmakrishna, Guruji, et même Gandhi, sans compter Whitman et Carpenter, qui tous les cinq se voyaient également (et à juste titre) comme des "Instructeurs". C'est par là, avant tout, que je vois en Rudolf Steiner et en Krishnamurti des "Instructeurs qui ont mal tourné". Au plan spirituel plus encore qu'à aucun autre, instruire ou éclairer n'est pas compatible avec une volonté de domination (si soigneusement cachée soit-elle).

"avaient décidément des "profils de mutants"" (*). L'un et l'autre se voyaient dans un rôle d'Instructeur, voire de "Messie" du monde moderne. Et ce n'était pas là une pure projection d'un délire de grandeur, chez l'un ni chez l'autre. Je ne doute pas qu'à l'origine c'était là une vraie vocation, un vrai appel. Par les vastes dimensions de leur esprit, par la pénétration du regard, l'un et l'autre, chacun dans le champ de vision qui était le sien, me paraissent avoir été prédestinés pour instruire et, mieux encore, pour é c l a i r e r - pour être des grands "Eclaireurs" du monde moderne. Et l'un et l'autre, enfin, ont failli à la mission qui était leur, l'un et l'autre ont choisi de m y s t i f i e r plutôt que d'éclairer. Plus précisément : ils se sont laissés prendre, yeux fermés, à l'appât d'un p o u v o i r - le même : celui de mystifier. Fort du grain bon et dru qu'ils portaient dans leur besace, ils se sont laissés griser par l'ascendant qu'ils avaient sur un public subjugué, par le pouvoir discrétionnaire de pouvoir à leur gré faire passer n'importe quelle quantité de paille rêche pour du grain.

Voilà déjà pour l'essentiel, pour "l'intérieur". Mais cette parenté insolite se poursuit jusque dans certains maîtres-traités extérieurs de ces deux existences. L'un et l'autre ont choisi une vie trépidante, où le silence et la solitude, propices aux lentes maturations, n'avaient aucune part ; si ce n'est tout au plus au compte-gouttes, quelques heures ici et là prises à la sauvette, entre une conférence à Stockholm devant une salle comble, et l'avion pour Londres ou pour Chicago. L'un et l'autre ont passé la majeure partie de leur existence devant un public. Le plus souvent, pour ne pas dire toujours, un public d'adeptes venus pour admirer le Maître, pour pomper dans son charisme puissant la "spiritualité" qui leur manquait. On a conservé les textes de plus de six mille conférences de Steiner

(*) Je cite plus au moins ici la note déjà citée où il est question de Steiner pour la première fois, voir page N 304.

entre 1900 et 1925, soit en moyenne près d'une par jour ouvrable (*) ! Krishnamurti, qui a fonctionné à un rythme un peu moins démentiel et qui a vécu 90 ans, dont près de soixante passés comme conférencier ambulant, a bien dû en aligner autant. (Sa biographe Mary Lutyens, qui pourtant a un faible pour les grands nombres, a omis hélas de les compter pour le bénéfice de la postérité...) Quand on se demande d'où vient cette étonnante parenté de style avec une telle différence de tempéraments, la réponse n'est pas loin : cherchez la Marraine ! L'un et l'autre ont été "mis sur orbite" par la Société Théosophique du temps d'Annie Besant, elle-même grande conférencière. Et ils y sont restés l'un et l'autre, sur cette orbite-là. Tout en prenant avec soin leurs distances, une fois bien lancés, par rapport à leur Marraine commune - et en s'ignorant l'un l'autre totalement.

Il faut bien reconnaître que chez Krishnamurti, mis à part le style "conférencier" et surtout son rôle de Messie (qu'il reprend tacitement à son compte), cette distance a été réelle : au niveau conscient tout au moins (**), on ne trouve

(*) Ce rythme est devenu "démentiel" surtout en 1924, l'année qui précède sa mort (le 30 Mars 1925), celle aussi où Steiner fait son célèbre cycle de conférences (du 7 au 16 juin 1924) posant les fondements de l'agriculture dite "biodynamique". Le point culminant est atteint cette année avec 70 conférences faites en deux semaines et demie, soit quatre par jours en moyenne. Il faut bien voir que chacune de toutes ces conférences est censée apporter quelque chose de différent des autres - ce n'est pas du tout comme un prof de lycée (ou même de Fac) qui répète peinard des cours qu'il sait par coeur...

(**) Une lecture attentive de la biographie de Krishnamurti par Mary Lutyens, comme aussi de certains textes de sa plume, montre qu'au niveau inconscient par contre, Krishnamurti était loin d'avoir dépassé toutes les idées et attitudes qui avaient si fortement imprégné sa vie depuis son enfance et jusque loin avant dans l'âge adulte. Il était censé être une réincarnation de Maitreya, un des deux disciples préférés du Bouddha. Dans le panthéon théosophe, Maitreya se trouve immédiatement en dessous de Bouddha (qui est au sommet), et passablement au dessus de Jésus-Christ. Ce n'est sûrement pas sans rapport avec le fait que par la suite Krishnamurti regardera Jésus avec condescendance, alors qu'il sera par contre poursuivi par l'idée (qui m'a paru proche de l'obsession), d'égaliser (voire même, de dépasser et d'évincer ?) le Bouddha - le seul Etre donc qui, selon les règles du jeu théosophe, était d'un grade plus élevé encore que lui, Krishnamurti-le-nouveau-Messie.

Dans toutes mes lectures de et sur Krishnamurti, j'ai eu toujours l'impression que mis à part le seul Bouddha, le Maître englobe dans une égale condescendance tous les hommes religieux et toutes les grandes figures religieuses et spirituelles de tous les temps. Il recommande avec insistance de surtout ne pas perdre son temps à lire aucun texte de leur plume ni aucun texte sacré (sous-entendu : les Enseignements sont là pour remplacer tout ce vain bavardage...), assurant que lui-même s'est bien gardé d'en lire un seul, et laissant entendre que tout ce que ces gens-là peuvent raconter de leur expérience d'un soi-disant "Dieu", ou autres soi-disantes expériences spirituelles ou appels, ne saurait être que le produit d'une

imagination conditionnée et avide d'illusions. On comprend bien clairement, même si ce n'est jamais que suggéré (on a du doigté ou on n'en a pas...), que le seul être au monde depuis la nuit des âges (à part peut-être le Bouddha ? - lequel lui non plus n'est jamais nommé, sauf entre intimes...) qui eût jamais une authentique vision des choses invisibles et indicibles qu'il ne faut surtout pas se hasarder à nommer, c'est Lui, le Maître, l'Enseignant, la Vérité Incarnée...

C'est un signe éloquent du profond désarroi des religions, que de voir des "spirituels" de toutes confessions accourir en rangs serrés aux conférences-shows et de les entendre en parler avec des airs pâmés (être extraordinaire, expérience inoubliable...) - telles des épouses maso d'un époux despotique et jaloux, qui seraient allées chercher leurs volées de coups de fouet...

plus trace dans sa pensée du hocus-pocus théosophe. Steiner, lui, y est resté englué jusqu'à la fin de ses jours. Les différences entre lui et les théosophes bon teint, côté "occultisme", me paraissent de pure doctrine et de jargon, et comme telles m'indiffèrent. Mais le style et plus encore, l'esprit, n'a pas changé d'un poil. C'est là un premier signe, à mes yeux, dans le sens d'une plus grande autonomie intérieure chez Kirshnamurti que chez Steiner.

Mais la filière théosophe reniée nous donne encore d'autres points de contact, voire d'enchevêtrement, entre deux existences qui, superficiellement et aux yeux des intéressés eux-mêmes, pourraient sembler totalement étrangères. Dans le mouvement théosophique aux débuts du siècle, Steiner n'a pas été loin de faire figure un peu d'un "Messie allemand", chose qui ne devait pas être pour lui déplaire. Mais en 1909 Leadbeater, l'éminence grise de la Société Théosophique et "guide spirituel" d'Annie Besant, découvre le futur Messie Krishnamurti (alors âgé de quatorze ans). Ce n'était pas, on s'en doute, du goût de Steiner (qui pourtant nous en a servi bien d'autres tout aussi gratinées...). La Société Théosophique de Londres (pratiquement, Leadbeater par Annie Besant interposée) lui aurait alors proposé un arrangement à l'amiable : il reconnaît le nouveau Messie, réincarnation de Maitreya (*), et en échange on le bombarde réincarnation de Jean Baptiste. C'était bien la moindre des choses. Mais c'était aussi mal le connaître ! La rupture officielle entre Steiner (suivi par la plupart des théosophes allemands, bientôt rebaptisés "anthroposophes" pour les besoins de la cause) et la Marraine n'a lieu pourtant qu'en 1911. La création de l'"Ordre de l'Etoile d'Orient" à l'intérieur de la Société Théosophique, pour préparer la venue du Messie déjà tout désigné (et pas le bon, de surcroît), a alors fait déborder le vase. Et c'est une charmante ironie du sort que ce même "gamin hindou" que Steiner regardait de si haut (et sans certes avoir daigné le rencontrer....) allait par la

(*) Voir la précédente note de b. de p. pour Maitreya.

suite prendre son envol très haut au dessus de la mare théosophique, dans laquelle Steiner, lui, allait continuer sa vie durant à patauger (*).

(¹²⁴) La paille et le grain (1) : R. Steiner et la science de demain

(9 et 10 février) (**) Et quel serait, dans tout ça, le bilan de ce que Steiner et Krishnamurti ont apporté ? Ce parallèle tout en "négatifs" que je viens de poursuivre sur leurs existences me contraint quasiment, à présent, à essayer de cerner tant soit peu leurs apports - ce qui reste quand toute l'épate, toutes les envahissantes excroissances égotiques ont été élaguées.

L'apport de Steiner et celui de Krishnamurti me paraissent d'emblée se placer dans des champs entièrement disjoints. Tel que je vois à présent les choses, Steiner n'a en rien contribué à une progression "spirituelle" de notre espèce, ni à une meilleure connaissance d'elle-même, ou de la psyché et de l'âme humaine. Bien au contraire, à ce niveau-là il a semé à plaisir la confusion, sans contrepartie aucune. Malgré le beau nom "anthroposophie", ou science ou connaissance de l'homme, Steiner ignore totalement les réalités même les plus criantes, les plus fondamentales de la psyché - à commencer par l'existence même d'un Inconscient, ce qui est tout dire ! Je ne dirais pas même que la "psychologie steinerienne" est une psychologie au stade d'enfance. Je dis qu'elle n'existe pas.

La chose étonnante, c'est que malgré cela il ait eu des intuitions justes

(*) Il paraît très difficile, sinon impossible, de situer dans le temps l'essor d'une pensée pleinement autonome chez Krishnamurti. Il a tout fait pour en effacer toute trace. Et sa biographe Mary Lutyens est bien trop occupée à faire par le menu le décompte des célébrités rencontrées par le Maître, de ses moindres déplacements, des nombres d'auditeurs à ses conférences et des commentaires des journaux, pour avoir le loisir de se poser des questions sur la genèse de ses grandes intuitions maîtresses (les vraies, pas le bidon...). Faute de s'y intéresser, elle a dû faire sienne sans même y penser la version du Maître lui-même : que ce sont des choses qu'il aurait toujours sues, de science infuse... Mais il est clair que le premier et (pour autant que je sache) le seul moment de "rupture" dans sa vie, celui d'un virage dramatique dans sa vision des choses, se place lors de la mort de son frère Nitya, en Novembre 1925 (il a alors trente ans). Ce qui est sûr, c'est que l'"essor" dont je parle se place a p r è s ce moment. J'ai tendance à croire que c'est dans les trois ou quatre années qui suivent. En tout état de cause, il se place après la mort de Steiner, qui a lieu (en Mars 1925) dès avant celle de Nitya la même année.

(**) Suite de la note précédente "Frères ennemis - ou une Marraine pour deux messies".

et fécondes dans l'éducation (*). L'explication de cet apparent paradoxe me paraît celle-ci. Souvent l'appréhension intuitive des choses dépasse infiniment ce qui en apparaît au niveau conscient. A ce niveau-là, il a plu à Steiner de fermer les yeux sa vie durant sur les réalités fondamentales de la psyché, à commencer par la sienne. Cela n'a pas empêché que tout en les ignorant au niveau conscient, il ne pouvait s'empêcher de les appréhender, ou d'en appréhender certains aspects ou certains effets, à un autre niveau. Cela lui permettait sûrement de "fonctionner" souvent de façon efficace et féconde, en dépit de toutes ses ignorances délibérées. Il faudra bien nous rendre à l'évidence que jusqu'à aujourd'hui (et sans doute encore pour un bon moment), la psyché humaine fonctionne tant bien que mal à coups de contradictions jamais repérées. Et à cet égard, les grands esprits n'y font pas plus exception que les premiers venus !

En bref, l'apport de Steiner me paraît se situer non au plan spirituel, mais bien au plan intellectuel, et plus précisément : non au niveau "philosophique" (où il a trop mystifié pour avoir pu beaucoup apporter), mais bien " s c i e n t i f i q u e " . Et si pourtant apport philosophique il y a bel et bien, je le vois exclusivement dans sa conception de la "science", beaucoup plus vaste et plus profonde que celle de son temps et du nôtre. Malheureusement, il a lui-même brouillé à plaisir son propre message, pis encore, il l'a discrédité, par son manque de sérieux (¹²⁷), par son cabotinage. Si, faisant abstraction des brouillages, j'essaye de formuler la vision steinerienne de la science de demain,

(*) L'expérience pédagogique de Steiner remonte aux années 1884-1890 (entre l'âge de 23 et 29 ans), où il fut précepteur dans une famille qui avait quatre garçons, dont le plus jeune, âgé alors de dix ans, était hydrocéphale et retardé mental. Il avait appris péniblement les rudiments pour lire, écrire, calculer. En l'espace de deux ans, sa santé mentale et physique se transforma à tel point qu'il put entrer au lycée. (Par la suite, il fit des études de médecine, devint médecin et tomba, comme médecin militaire, pendant la guerre de 1914-1918.)

C'est là un succès pédagogique impressionnant, dû sûrement autant au "don de sympathie" de Steiner, qui fut une des qualités les plus remarquables de ses jeunes années, qu'aux dons d'intuition psychologique voire, de voyance. Malheureusement, cette capacité aimante de sa nature a par la suite beaucoup régressé sinon disparu complètement, à partir du moment où, vers l'âge de quarante ans, il est devenu un personnage important. Un véritable tournant semble avoir eu lieu en 1900, après le Congrès Théosophique à Londres la même année, quand déjà se profile en lui sa future magnificence dans le rôle de secrétaire et de chef de file incontesté de la section allemande de la Société Théosophique. On se doute bien que Steiner ne souffle mot de ce tournant-là dans sa vie intérieure, dans l'autobiographie qualifiée de "spirituelle" qu'il écrivit vers la fin de sa vie. Par quoi se vérifie, une fois de plus, ce fait général stupéfiant, que les événements les plus cruciaux dans l'existence de chacun (vue dans une optique spirituelle) s'accomplissent presque toujours dans l'Inconscient, et restent refoulés et ignorés totalement du champ de la conscience, la vie durant.

il me vient ceci : dans la réflexion et dans l'observation, elle devra inclure les phénomènes, faits et facteurs qui ne sont pas de nature "matérielle" ni même "physique" (*), mais qui relèvent d'une "autre réalité", d'une "réalité invisible" - celle qui échappe à tous nos appareils de mesure, et que pourtant le délicat "appareil" que constituent la psyché et le corps humains détecte et perçoit, sous certaines conditions. C'est bien là aussi la voie que nous suggère l'étonnante médecine homéopathique de Hahnemann (laquelle a sûrement beaucoup inspiré la médecine "anthroposophique" de Steiner).

Bien sûr, une telle conception ou vision d'une "science de demain" risque fort de se réduire à du beau langage, si elle ne s'accompagne de quelque approche tangible, qui nous montre tout au moins quelque embryon d'une telle science encore hypothétique. Et c'est bien là très exactement que je situe l'apport solide de Steiner, une fois son oeuvre débarassée de son énorme ectoplasme de fantasmagorie occulte steinerienne. Steiner était un "spirituel" de pacotille, mais il avait, j'en suis persuadé, l'étoffe du grand savant visionnaire - celui qui, tel Newton naguère, transforme profondément l'esprit même dans lequel on pense et fait "la science". Et s'il s'est laissé, hélas, distraire de sa mission véritable par ses enfantillages, néanmoins il ne manque pas d'ébauches impressionnantes et surtout, éprouvées par l'expérience de plus d'un demi-siècle après sa mort encore, qui ne peuvent plus être écartées du revers d'une main. Si je ne me trompe, il s'agit surtout de ses idées sur l'agriculture, sur la médecine, et sur l'éducation (et notamment, sur l'éducation des enfants retardés mentaux ou autistes (**)).

(*) Par "physique", j'entends ici : exprimable en termes des concepts courants de la physique de nos jours. Mais je suis persuadé qu'on pourrait aller plus loin, en déclarant que ladite réalité échappe totalement par nature à toute description par un "modèle" mathématique, à l'image de ceux qui ont cours en physique depuis Képler, Galilée, Newton.

(**) L'intuition de départ de Steiner au sujet des enfants grands handicapés physiques ou mentaux, c'est que la véritable cause de cet handicap est de nature karmique, et non de nature biologique. Leur raison d'être se trouve dans le passé d'existences antérieures. Ces handicaps placent l'âme de l'enfant et futur adulte devant une situation difficile et douloureuse certes, mais à laquelle il lui faudra se confronter et en tirer une leçon dans son apprentissage de lui-même et des lois spirituelles. La meilleure façon d'aider l'enfant dans cette tâche, c'est d'accepter celle-ci et de l'aider à l'accepter lui-même courageusement. (Ce qui ne signifie nullement, bien au contraire, que tout ce qui est possible médicalement pour soulager et, si possible, pour guérir, ne soit entrepris avec toute l'énergie et toute la circonspection requises.) Il ne s'agit pas de le plaindre, ni de le mettre à part de la communauté humaine : c'est un enfant comme les autres, seulement placé devant une tâche plus ardue et

souvent, plus douloureuse.

Beaucoup rejettent cette conception karmique comme une des fantasmagories steinériennes. Je suis persuadé au contraire qu'il y a là une vision juste, profonde et bénéfique. On lui sera reconnaissant, lui un homme imprégné par la culture de l'Occident étrangère à l'idée du karma, d'avoir eu la profondeur et la hardiesse pour intégrer cette vision karmique dans la vie quotidienne, et notamment dans l'approche de certaines des manifestations les plus flagrantes et les plus déroutantes de l'action du karma.

Le fait qu'on puisse bel et bien mettre le doigt sur des "causes" biologiques pour les grands handicapés congénitaux, n'est sûrement pas contesté par Steiner ni par ses adeptes, et ne constitue pas un argument contre la conception steinérienne. Les lois physiques et biologiques sont au service, sont des instruments des lois spirituelles, même si une vision superficielle des choses semble suggérer qu'elles les ignorent. La question de la validité des conceptions de Steiner ne peut être tranchée, ni même (je crois) vraiment comprise et éclairée, en restant dans le cadre des sciences biologiques sous leur forme et dans leur esprit actuels. Ce n'est pas pour autant une question de "sexe des anges" ! Je suis persuadé qu'une réponse nuancée et convaincante, faisant l'accord des esprits, se dégagera déjà au cours des générations suivantes.

Il est vrai que, qui dit "science", dit "méthode", et Steiner s'est bien gardé de donner la moindre indication sur une méthode de recherche dans cette "science spirituelle" (Geisteswissenschaft) qu'il prônait. Il procédait par affirmations charismatiques sans plus (et souvent, ce qui pis est, par des affirmations-bidon !). Il a voulu être l'Oracle et la Porte, l'unique Porte, de la "science spirituelle" tant vantée - et par là-même (et même en faisant abstraction de ses affabulations) il en a lui-même bloqué l'essor, en lui enlevant toute crédibilité. Dans cette science de demain qu'il a été parmi les premiers à entrevoir et qu'il lui appartenait de fonder sur des bases larges et solides, il est par excellence l'exemple à ne pas suivre !

Pourtant, il a montré des voies qui se sont avérées fécondes. Jusqu'à présent et pour les raisons sans doute que je viens d'évoquer, elles ont été poursuivies seulement dans un esprit "artisanal" je crois, en se bornant à tester et, au besoin, à ajuster des recettes laissées par le Maître, et non dans un "esprit de recherche". Le paysan ou l'exploitant agricole qui "travaille en biodynamie" est tenu par des desiderata de rentabilité à court ou moyen terme, qui limitent de façon draconienne toute velléité de recherche, quand ils n'y coupent court. Pour qu'une recherche soit féconde à longue échéance, sans doute faut-il qu'elle se trouve libérée des contraintes de rentabilité à court et même à moyen terme, qu'elle soit animée au contraire par l'attirance de l'inconnu et du mystère, par la joie de sonder la chair de la nuit, de voir l'ombre s'éclairer et devenir lumière. Et il en sera encore de même, j'en suis persuadé, pour la science

de demain, tout comme pour celle d'aujourd'hui et de hier, telle que nous l'avons vue se déployer et se transformer jusqu'à présent au cours des siècles et des millénaires.

(¹²⁵) La Paille et le grain (2) : Krishnamurti - ou dégradation d'une mission

(10 - 12 février) (*) Steiner a passé son enfance dans une petite gare de campagne (son père était chef de gare), au contact des dernières merveilles de la technique de son temps : les trains, le télégraphe... Et depuis son enfance, il a été fasciné par la science et par le savoir-faire technique. N'avait été son don de voyance lui révélant l'existence d'un monde tout différent, sûrement il serait devenu un grand savant et reconnu comme tel par tous ; un continuateur de Darwin peut-être, sans jamais songer à faire des écarts par rapport à l'esprit de la science de son temps. Sa vie durant, "science" signifiait le prestige suprême, l'autorité. Aussi son rêve était-il de conquérir pour ce "monde autre" qu'il entre-voyait (et que pendant longtemps il lui semblait être seul au monde à percevoir...) l'inégalable caution de "la Science", de la connaissance "scientifique". Si quelqu'un, au siècle dernier ou dans ce siècle, avait l'étoffe pour donner consistance à un tel rêve, en transformant la conception même que nous avons de ladite "Science", c'était bien lui. Et s'il a plutôt contribué à discréditer aux yeux du grand nombre, et notamment aux yeux des scientifiques, l'idée même d'une "réalité autre", il ne peut que s'en prendre à lui-même !

Steiner était également passionné par l'étude. Il dévorait les livres de philosophie les plus ardues avec la même voracité que les livres de science. Sa première expérience qu'il qualifiera de "spirituelle" (**) fut sa rencontre avec la géométrie, à l'âge de neuf ans. Plus tard il dira de cette expérience : "... je sentais que l'on doit porter en soi la connaissance du monde spirituel de la même façon que la géométrie".

(*) Suite de la note précédente "La paille et le grain (1) : R. Steiner et la science de demain".

(**) Visiblement, Steiner ne distingue pas entre le plan intellectuel, i.e., celui des idées (si rigoureuses soient-elles) et des lois qui les régissent, et le plan spirituel, d'un tout autre ordre. La langue allemande serait ici plutôt de nature à encourager une telle confusion, à cause de l'ambiguïté attachée au mot "geistig" (de "Geist" = "esprit"), qui se rapporte aux deux plans simultanément.

Rien de tout cela pour Krishnamurti, qui par ses penchants innés et acquis, se trouve véritablement aux antipodes de Steiner. Toute sa vie, l'étude et même, par extension et par assimilation sûrement, toute lecture qui faisait tant soit peu "savant" ou ne serait-ce que "sérieux" (*), était ressentie par lui comme une corvée. Il la subissait pourtant sagement, la corvée interminable, chaque jour à nouveau maussadement reprise, comme la subissent des centaines de millions d'autres enfants, d'adolescents et d'adultes, dans une totale soumission - en l'occurrence, soumission à ses tuteurs et bienfaiteurs Annie Besant et Leadbeater. Ses premières et très timides velléités de révolte contre ce rôle de singe savant n'ont lieu qu'étonnamment tard, vers l'âge de dix-neuf ou vingt ans, après qu'une providentielle dotation à vie lui eût assuré une autonomie financière par rapport à ses tuteurs et maîtres. Il continue pourtant à traîner une existence d'éternel étudiant, allant d'échec en échec dans les établissements les plus sélects en Angleterre, jusque vers l'âge de vingt-quatre ans (en 1919). C'est l'année suivante seulement qu'il commence à manifester les premiers signes d'indépendance intellectuelle. Mais il faudra neuf ans encore avant qu'il ne se résolve enfin, à l'âge de 34 ans (!), à quitter la cage douillette de l'"Ordre de l'Etoile d'Orient" dont il était depuis dix-huit ans le chef nominal, en même temps que le nouveau Messie, promis au Monde de toute éternité...

La chose peut paraître incroyable, chez un homme et un penseur de la stature de Krishnamurti (**): mais par tout ce qui m'est connu, il paraît presque certain qu'à aucun moment de sa vie il n'ait pris la peine, rétrospectivement, de faire le constat de cet état de dépendance, de misère spirituelle, de soumission passive aussi, dans lequel il avait vécu jusque loin avant dans l'âge adulte. Et pendant tout ce temps, sans jamais se poser de question à ce sujet, il avait porté son image de marque auprès des fidèles membres de l'Ordre de l'Etoile (il y en avait des dizaines de milliers) : celle d'une sagesse infuse immémoriale, libre

(*) Dans la biographie par Mary Lutyens, nous apprenons (si ma mémoire n'est en train de médire...) que Krishnamurti ne lisait guère que les romans policiers, qui étaient sa principale distraction avec les western, la télé et le golf.

(**) A dire vrai, même chez les hommes et les penseurs de "grande stature", rares sont ceux qui ont jamais pris la peine de s'inclure dans leur regard sur le monde, et de dépasser de plus, à leur propre égard, l'image avantageuse et plate qu'on a coutume à avoir de soi-même. Mais ce genre de complaisance si courante peut paraître "incroyable" chez un homme chez lequel l'exigence de la connaissance de soi est au centre de sa philosophie de l'existence, et est présentée comme la première et la seule chose essentielle dans la vie spirituelle, dont toutes les autres sont censées découler d'elles-mêmes.

de tout conditionnement etc. Il y a même cru suffisamment pour la reprendre à son compte en claires et vibrantes paroles, style "je suis l'Inconditionné, la Lumière et la Vie...", à partir de 1925 tout au moins (il a alors 29 ans). Il est évident qu'il y croyait dur comme fer, tout comme y croyaient aussi les membres du petit cénacle de proches et admirateurs qui s'était constitué autour de lui, éblouis qu'ils étaient tous par la gloriole messianique dont il était entouré, et sans être le moins du monde gênés par tout ce qui leur était connu de première main et qui n'allait pas précisément dans ce sens-là ! Même après que Krishnamurti s'était entièrement dégagé du pittoresque fatras théosophique (*) et des clichés spiritualisants à l'avenant, et pendant toute sa longue vie jusqu'à sa mort à l'âge de 90 ans, il n'a jamais remis en cause l'idée de lui-même qu'il avait reçue, comme d'une sorte d'enfant divin au regard serain, planant très haut au dessus des contingences humaines. Bien au contraire, cette idée n'a fait que se durcir, au fur et à mesure que les souvenirs d'un passé gênant s'estompaient et finissaient par ~~sombrer~~ totalement (**). Jamais il n'a pris la peine de s'"expliquer" avec ses anciennes croyances théosophes, qui avaient imprégné et façonné sa psyché pendant vingt années de formation cruciale. Jamais il n'a essayé de voir où était le faux et où était, malgré tout, le vrai. Car ces visions abracadabrantes des "Maîtres", ces "Initiations" et tout ça (qui lui avaient été sans doute suggérées à distance par Leadbeater), il les avait quand même bel et bien eues (***) !

(*) Krishnamurti était "dégagé" de ce "fatras théosophique" tout au moins au niveau conscient. Faute d'avoir jamais été examiné avec soin (voir plus bas dans le même alinéa), une partie dudit fatras a continué à être présente dans l'Inconscient, comme je le signale dans la note de b. de p. (**) page N 547 dans l'avant-dernière note.

(**) Pourtant, chez les proches de Krishnamurti, parmi lesquels sa future biographe Mary Lutyens, ces souvenirs ne se sont nullement "estompés" et ils n'ont nullement "sombéré", comme chez le Maître. Ils ont coexisté, comme si de rien n'était, avec la fantasmagorie messianique, le mythe de l'enfant divin etc.

(***) Pendant sa longue période théosophique, Krishnamurti a fini par développer une intuition pénétrante de tout ce qui était factice, faux, surfait, de tout ce qui était pur cliché et pur conformisme, dans le milieu dans lequel il baignait alors, et peut-être aussi dans ce qu'il pouvait entrevoir des milieux spiritualisants limitrophes. Cette intuition, je crois, ne devait guère s'attacher aux idées et doctrines professées par les uns et les autres, mais plutôt appréhender les attitudes intérieures, qu'il voyait partout profondément faussées. Bien plus tard seulement ces intuitions sont devenues clairement conscientes et se sont condensées en pensées clairement formulées, en un langage limpide et incisif, mettant à nu ce qu'il avait d'abord perçu obscurément, et que dans son âge mûr il a eu ample occasion encore d'observer, au hasard d'innombrables rencontres.

Malheureusement, faute de s'inclure lui-même dans son regard sur les autres, cette appréhension délicate et pénétrante a fini par se durcir en un "propos déli-

béré" presse-bouton, mettant une fois pour toutes dans le même sac, celui des "imagination" suscitées par la fringale d'auto-agrandissement du moi, t o u t e manifestation d'une activité ou d'une expérience qui se voit comme "religieuse" ou "spirituelle", à la seule exception de celles émanant de sa propre personne. Il en est venu à des absurdités atteignant au grotesque, comme de laisser entendre que tous les écrits sacrés du passé ne sont que du vent, tout en affirmant qu'il n'en a pas lu un seul (chose que même sa dévouée biographe a du mal à croire...). Quand on est l'Enseignant suprême, qui efface par son existence tous les messies, prophètes et enseignants du passé, il coule de source que point n'est besoin même de lire un seul texte qui se prétend "sacré", pour savoir et affirmer que c'est perdre son temps que d'en lire aucun...

Jamais, surtout, il n'a sondé le sens de ce fait, pourtant irrécusable, qu'il y avait cru à tout ça, qu'il avait docilement joué un rôle qu'on lui avait dicté. Plus tard, il a cru qu'il suffisait de tirer un trait, de décréter : cela ne me concerne plus ! - pour que ce passé-là ne soit plus, n'agisse plus. Et pour mieux s'en convaincre, il a bâti tout un système philosophique, développé en long et en large dans les douzaines de volumes de ses "Enseignements". Un système qui magnifie et érige en dogme cette fuite en avant, qui enseigne que "la liberté", c'est l'oubli, c'est la disparition totale du passé (*). A un degré rarement atteint chez un être humain, il a cultivé un refoulement quasiment complet du souvenir. Il a cru être libre du passé en se m u t i l a n t de la faculté précieuse, spirituellement vitale, du souvenir (¹²⁸) - celle qui nous relie à nos racines, et qui nous permet de nous nourrir de l'expérience accumulée du passé, en sondant et en assumant le s e n s . Par cette fuite devant son passé qui l'interpellait, par cette mutilation chaque jour à nouveau reprise une longue vie durant, loin de se libérer du passé, il s'y est enchaîné plus fortement encore. Ou plutôt, pendant même qu'il pérorait sur la liberté et sur l'inexistence du passé, il était mû et manoeuvré, comme par des fils durs et tenus qu'ils se refusait à voir, par les forces occultes enfouies dans un passé renié (¹²⁹).

* *
*

(*) Ce "refus du passé" est indissociable du "refus du devenir", le refus donc d'apprendre, de mûrir, d'approfondir une connaissance de soi et du Monde. Le premier de ces refus n'est que l'image en miroir du second - l'un et l'autre sont les deux versants, les versants "yin" et "yang", "ombre" et "lumière", d'un même processus : le p r o c e s s u s d e l a f u i t e . J'ai eu occasion déjà d'examiner l'un des deux chez Kirshnamurti, dans la note "Les bêtes noires du Maître (2) - ou le refus de devenir" (n° 54). Depuis que cette note a été écrite, j'ai eu l'occasion (au mois d'Octobre dernier) de lire la biographie de Kirshnamurti, et notamment le deuxième volume (que je n'avais pas lu encore précédemment). C'est cette lecture qui m'a rendu saisissant le refus du passé chez Krishnamurti, dont il n'a pas été question dans la note citée.

Mais je digresse encore. (Il faut avouer qu'il y a de quoi s'y laisser entraîner !) J'étais parti pour dire, seulement, que la science et Kirshnamurti, ça faisait deux. Tout à l'inverse de Steiner, mis à part seulement un petit faible pour la mécanique (allant de pair avec son goût pour les voitures chères), il n'y avait rien vraiment qui le portait vers la science ou vers la technique. Ni même vers la philosophie ni aucune de ces choses arides et savantes. Il a fini pourtant par s'y mettre sur le tard, à la philosophie, à son corps défendant, pour mettre enfin noir sur blanc et en un anglais d'une limpidité parfaite ses fameux "Enseignements" (*). Pas intellectuel pour un sou, de tempérament, il a fini par le devenir par nécessité, et tout en s'en défendant.

Par sa vocation et par ses dons exceptionnels, Krishnamurti était appelé à être le grand philosophe religieux des temps modernes - un démystificateur et un visionnaire, dont la vision spirituelle devait s'enraciner dans une compréhension profonde et sans précédent de l'âme humaine. Pour trouver la voie de sa mission et pour l'accomplir, il ne lui aura manqué que la rigueur spirituelle, que seul peut donner le regard vigilant sur soi. Faute d'un regard sur soi-même (vigilant ou pas...), comme Rudolf Steiner il est devenu le jouet d'un égo vorace. Dans sa fringale de se montrer infiniment au dessus de tout le monde, il s'est enfermé dans le réflexe de prendre le contrepied pur et simple de "tout le monde", y compris des plus grands parmi nous et dans ce qu'ils nous ont apporté de

(*) La majuscule dans "Enseignements" est du crû du Maître. Si on met à part son livre "Aux pieds du Maître" (signé "Alcyone"), qui est un exercice de style sur les clichés moraux théosophiques, censés lui avoir été communiqués par un Etre occulte auquel on réfère comme "le Maître", le premier livre de Krishnamurti ne paraît qu'en 1954. C'est "La première et dernière liberté", qui contient, je crois, les thèmes essentiels de la pensée krishnamurtienne, que tous ses livres ultérieurs reprendront et répéteront inlassablement. Quand il paraît, l'auteur a près de soixante ans. C'est en 1925 qu'avait eu lieu le grand choc causé par la mort de son frère Nitya, choc qui (quatre ans plus tard) finira par l'arracher au milieu et à l'univers conceptuel théosophes, et le conduira par la suite à développer une pensée et une philosophie personnelles. C'est donc près de trente ans après ce tournant capital dans la vie de Kirshnamurti, que paraît le premier livre qui atteste de la pensée qui en est issue. Quand et comment sont apparus, au cours de ces trente ans, les principaux volets de cette pensée vigoureusement affirmée, rien dans ce livre ni dans aucun autre texte de sa plume (pour autant que je sache) ne permet de s'en faire la moindre idée. La biographie par Mary Lutyens ignore totalement de telles questions, et j'ignore si personne en dehors de moi a jamais eu la curiosité de se poser celle-là.

Pourtant, pour tout ce qui concerne la connaissance de l'homme, de l'existence humaine, de Dieu, la valeur et le sens même d'une idée sont indissociables de la personne de celui qui la formule et qui l'affirme vraie, et des circonstances psychiques qui ont entouré la naissance de l'idée ainsi affirmée. Il en est ainsi, à plus forte raison, pour tout un ensemble d'idées formant, de façon explicite ou tacite, une philosophie de l'existence, clairement affirmée.

meilleur, et sans seulement daigner les nommer. Mais les premiers seront les derniers ! Voulant se hausser par le dédain, il est tombé en dessous même du rang d'un "philosophe" ou d'un "psychologue" (ou d'un "spirituel") simplement sérieux.

Entre bien d'autres choses, il était l'homme entre tous pour mener à son accomplissement l'oeuvre novatrice d'un Freud, en la dépassant par un éclairage tout autre, plus englobant, plus pénétrant, plus riche - comme la claire lumière du jour là où nous nous éclairions laborieusement à la torche électrique. Mais il s'est complu dans l'attitude puérile de faire mine d'ignorer avec superbe ce grand et premier pionnier dans la connaissance de la psyché, et de prouver sa suprême "liberté du connu" en laissant entendre que tout ça, ce n'est que vain bavardage (de certains qui veulent se rendre intéressants), et en décrétant : que les rêves ne sont que la continuation dans le sommeil du moins vain "caquetage de la pensée" à l'état de veille (*), et que d'ailleurs le soi-disant "Inconscient" est une pure invention (de certains qu'on préfère ignorer...).

Ce serait de l'ineptie ou de la démence chez quelqu'un d'aussi bien placé, si ce n'était l'enfantillage d'une vanité incontrôlée. Qu'on se rappelle que vingt ou trente ans après Freud (et indépendamment de lui, certainement), Krishnamurti avait découvert le fait incroyable, crucial, déroutant de la "fuite psychologique" - ce mécanisme profondément implanté dans la psyché, qui sans cesse nous pousse à refuser de prendre connaissance des réalités même les plus criantes, les plus évidentes et souvent les plus névralgiques qui nous touchent tant soit peu de près, de ces réalités qu'on " ignore " et que pourtant, en même temps, " on sait ". Vouloir "enseigner", vouloir faire voir et faire apprécier dans toute sa portée ce fait omniprésent qui domine le comportement de tous et de chacun (aussi longtemps tout au moins qu'on n'y prend garde...), tout en faisant mine nonchalemment de nier l'existence même d'une "partie immergée" de la psyché, c'est prendre les gens pour des

(*) Cette affirmation est d'autant plus grosse, que Krishnamurti laisse entendre que l'homme pleinement libéré (lisez : lui-même) ne rêve jamais; que lui, Krishnamurti, n'a jamais fait un rêve de sa vie. Visiblement, de toute sa vie il n'a pas pris la peine de se rappeler et encore moins d'examiner un seul de ses rêves. Cela ne l'empêche pas pour autant de décréter en substance que les rêves c'est de la connerie, et (tacitement) qu'un Freud, qui a passé sa vie à les étudier avec un soin infini (et dont Krishnamurti n'a sûrement pas lu une traitre ligne) est un idiot achevé. C'est la même attitude que vis-à-vis de tous les autres "spirituels", et notamment vis-à-vis des littératures sacrées de toutes les religions (sauf la sienne, propagée par les "Enseignements"...). Voir la note de b. de p.(***) page N 555 et (**) page N 547 (deuxièmes alinéas).

i d i o t s - c'est jouer un jeu de pouvoir idiot. C'est faire choix de s'enfermer dans le cercle étriqué de ceux qu'on se paye le plaisir de subjuguier, de ceux qui acceptent de jouer les idiots qu'on mène par le bout du nez. Jamais histoire de fous ne sera venue illustrer avec plus d'a propos les fulgurants Enseignements du Maître sur le jeu idiot de la fuite !

Ce n'est là qu'un exemple, peut-être le plus énorme de tous, parmi de nombreux autres à peine moins gros (*). Faute d'avoir l'oeil à son envahissant égo agissant ni vu, ni connu dans l'Inconscient, et tout comme son aîné Steiner (qui le regardait de si haut...), Krishnamurti s'est laissé entraîner, pendant cinquante ans de sa vie bien tassés et jusqu'à sa mort, à des jeux idiots qui ne peuvent que discréditer ses "Enseignements" aux yeux de tout esprit réfléchi. Par là il a lui-même neutralisé, réduit à néant l'action à laquelle il avait été appelé : celle d' é c l a i r e r . Cette dégradation de son propre message m'apparaît plus irrémédiable encore que chez son "frère ennemi" Steiner. Car l'action qui l'appelait se plaçait non pas au plan intellectuel d'une quelconque "science" (celle-ci fut-elle qualifiée de "spirituelle"), mais d'emblée au plan spirituel. Et moins que toute autre, l'action spirituelle ne tolère la médiocrité de l'auto-complaisance et des jeux de pouvoir.

D'après ce que j'ai pu en voir jusqu'à présent, l'existence de Krishnamurti m'apparaît presque entièrement stérile spirituellement. Je crois que son nom, contrairement à celui de Steiner, ne tardera pas à tomber dans un oubli mérité. En tout et pour tout, je n'ai eu connaissance que d'une seule personne qui lui soit redevable d'une compréhension, d'une stimulation véritables (et non seulement imaginaires) à un moment donné de son itinéraire spirituel. C'est moi-même. Mais je serais bien en peine de dire si le bénéfice que j'ai retiré de ma rencontre avec l'oeuvre de Krishnamurti compense les lourdes entraves qu'ont été pour moi, pendant de longues années, certains de ses propos délibérés

(*) Pour d'autres exemples, voir les trois notes consécutives (n°s 53-55) consacrées aux "bêtes noires du Maître". Les exemples que j'y examine sont surtout de ceux sur lesquels Krishnamurti revient avec une insistance particulière. Par contre, le peu de cas qu'il affecte de faire du courant d'idées issu de Freud n'apparaît qu'occasionnellement et plus ou moins entre les lignes. (NB. Mis à part un ou deux passages où les noms de Bouddha et de Jésus sont évoqués au détour d'une phrase et en une même haleine, dans aucun des nombreux livres de Krishnamurti que j'ai lus il ne réfère à une tierce personne, nommément ou non, sauf à celles qui figurent dans des récits de scènes vécues, et elles restent alors toujours non nommées.) Qu'il allait jusqu'à nier l'existence d'un Inconscient, je ne l'ai appris que dernièrement (avec stupeur, j'avoue), en lisant le deuxième volume de sa biographie par Mary Lutyens.

parmi les plus aberrants (*). Je les avais d'abord fait miens avec le reste, de confiance, sur la foi de sa pénétration exceptionnelle, dont j'avais pu me convaincre de première main ici et là. Mais surtout, je crois, j'étais frappé d'étonnement et impressionné, oui "électrisé" (**) par ces airs d'autorité

(*) Voir les trois notes citées dans la précédente note de b. de p. J'y examine certains de ces "propos délibérés". J'ai eu déjà et j'aurai encore occasion d'évoquer, dans les pages de la Clef des Songes, en quoi la philosophie krishnamurtienne que j'avais faite mienne a constitué pour moi une très sérieuse entrave, et ceci de diverses façons. Jusqu'à présent, c'est surtout apparent dans la section "Rencontre avec le Rêveur - ou questions interdites" (n° 21), bien que je n'y fasse qu'une brève (trop brève...) allusion à l'influence de Krishnamurti, dans la note de b. de p. (****) page 57. Il s'agissait là de ma méfiance vis-à-vis de toute réflexion qui me serait apparue comme tant soit peu "métaphysique", ou ne serait-ce que "philosophique", et de ma réticence presque insurmontable à m'engager dans une réflexion dans ce sens, comme si ce ne pouvait être là que pure spéculation, un simple jeu de l'esprit se complaisant dans ses propres constructions, une sorte de "facilité" en somme. Ces dispositions-là, qui m'apparaissent à présent comme une véritable paralysie partielle de mes moyens de connaissance, ne se sont dissipées que l'hiver dernier, avec mes rêves de janvier à mars 1987. Ces rêves m'enjoignaient au contraire (à mots couverts, certes) à faire plein usage du moyen de connaissance puissant qu'est la pensée, pour développer une vaste vision d'ensemble du Monde et de l'existence humaine, à partir du matériau fourni tant par le Rêveur que par mon expérience personnelle.

Mais déjà bien avant, entre 1972 (où je fais la rencontre de la pensée krishnamurtienne) et 1976 (où je "découvre la méditation" et où commence enfin un véritable travail de prise de connaissance de moi-même), les tabous krishnamurtiens contre la pensée, et plus particulièrement, contre tout travail de la pensée, a été une entrave puissante à l'éclosion de la méditation dans ma vie et par là, à toute progression spirituelle, à toute maturation. Sans compter que Krishnamurti nie l'idée même et la possibilité de toute progression, de tout approfondissement, comme étant un pur mirage du "moi" avide de devenir ceci ou cela. Il ne me restait, en somme, qu'à attendre bras croisés si la grâce échue au Maître allait descendre sur moi aussi, peut-être, quand Dieu aurait le temps... Je m'exprime au sujet de cette division profonde en moi, de cette "démission", créées par la méfiance implantée en moi contre mon meilleur atout et mon meilleur allié, la pensée, dans la note "Qui est "moi" ? - ou la démission" (n° 58).

(**) Ce que j'essaye d'exprimer là sur mon propre compte, doit avoir été le cas d'innombrables autres personnes, lecteurs des livres de Krishnamurti ou auditeurs de ses conférences. Sûrement, "ces airs" ou plutôt, ce qu'ils suggéraient avec une telle irrésistible puissance, devaient répondre à une attente, ou à une nostalgie profonde, à un mécontentement qui s'ignorait, un peu comme : le voilà enfin, l'homme entier, totalement différent - celui que je désespère d'être, celui que je cherchais en autrui depuis si longtemps et que jamais encore je n'ai rencontré...

Mais ce premier "contact fulgurant", après avoir exacerbé une soif spirituelle qui s'ignorait, ne tarde pas à s'assoupir dans un ronron somnolent, filé sur d'innombrables conférences aux salles combles et sur une nuée de volumes se rassemblant comme des frères, au point qu'on finit par réciter "du Krishnamurti" par coeur. Peut-être suis-je le seul, ou en tous cas un des très rares, à ne pas

m'êtré endormi sur le ronronnant oreiller préparé par l'Enseignant ; ou si je m'y suis endormi bel et bien l'espace de quelques années, le seul ou l'un des rares à m'en être réveillé. (A l'appel de la voix du Rêveur, cet éternel Eveillé, et le grand, et discret, Eveilleur...)

lucide et souveraine, totalement détachée et pourtant en même temps intensément "présente" - par ce charisme si particulier qu'on ne trouve, je crois, que chez lui. Voilà, assurément, la clef de son extraordinaire ascendant, y compris auprès de gens qui étaient bien hors d'état d'apprécier les percées qu'il avait bel et bien accomplies dans la connaissance de l'âme humaine, et dans la démystification de certains des principaux clichés qui infestent la vie religieuse de temps immémorial. Pour ma part, après un premier contact fulgurant (*), j'avais beau me rendre compte de bien des choses qui clochaient, tant dans les Enseignements que dans l'Enseignement lui-même, il était impensable que ces airs de lucidité totale, de détachement ardent, de Vérité incarnée - que ce soit là un simple attrape-nigaud !

Et pourtant, l'impensable était vrai (**) ! Mais ce n'est qu'en relisant sa biographie au mois d'octobre dernier (***), il y a de celà quatre mois à peine, que j'ai fini enfin par me rendre à l'évidence. J'ai cessé de tergiverser,

(*) Ce premier contact s'est fait par la lecture des premiers chapitres du livre déjà cité "La première et dernière Liberté", en 1972 si mes souvenirs sont exacts, vers la fin de la période "survivrienne".

(**) Si je dis que "ces airs" si saisissants étaient un "attrape-nigaud" (si "impensable" qu'il paraisse !), j'entends dire surtout que l'image de lui-même que présentait Krishnamurti, et dont il était dupe tout le premier, était une pure chimère, construite de toutes pièces. Certes, il n'y a pas intention consciente de tromper, mais bien une mise en scène inconsciente, jouée avec un doigté achevé, et d'une extraordinaire efficacité. La tromperie consciente n'atteint jamais une telle maestria dans l'art de mystifier ! Il est clair aussi que la mise en scène, commencée par ses tuteurs théosophes par les moyens beaucoup plus grossiers du battage messianique et du marché aux vanités qui l'accompagnait à grand tapage, tire sa crédibilité surtout de certaines qualités éminentes bel et bien présentes dans la personne de Krishnamurti. Peut-être la plus essentielle parmi celles-ci est-elle la "capacité de présence", dont il va être question dans la note ultérieure "Capacité de présence et souvenir" (n° 129). Une autre est la perception pénétrante et l'intime connaissance de la psyché, dont j'essaye de cerner la nature dans la note ultérieure "Découverte, ou connaissance infuse ? - ou l'"énigme Krishnamurti"" (n° 130).

(***) C'est surtout le deuxième volume, "Les années d'Accomplissement", paru seulement en 1983 et que je n'avais pas lu encore, qui m'a apporté les éclaircissements qui me manquaient.

cessé de voir celui qui secrètement, pendant quelques années (*), m'avait servi de modèle, avec deux paires d'yeux différents qui faisaient mine de s'ignorer l'une l'autre !

(¹²⁶) La paille et le grain (3) : Krishnamurti - un bilan

(13 et 15 février) (**) J'étais parti sur la note précédente avec l'idée de faire un petit bilan d'une page ou deux de "l'apport de Kirshnamurti" - et voilà trois jours bien tassés que je passe plutôt à régler un vieux compte avec lui ! Hier ça n'en finissait plus, avec l'interminable cohorte des notes de bas de page à rallonges, dont deux sont devenues des notes plénières. Et avec tout ça, le fameux "bilan" n'est toujours pas fait. J'ai été tellement pris pour dire tout ce qui clochait (et c'est vrai que c'est souvent très gros !), que je n'ai pas eu le loisir encore de parler de ce qu'il a apporté. Plutôt, j'ai dit ou commencé à dire ce qu'il n'a pas apporté, alors qu'il était visiblement "là pour ça" (qu'on me pardonne l'expression cavalière...). Peut-être pourrais-je résumer mes doléances des trois jours écoulés en disant : il n'a pas apporté une philosophie nouvelle de l'existence, sous-entendu : une philosophie qui soit u t i l e , qui puisse être utile à certains pour "mieux vivre", c'est-à-dire aussi : pour progresser dans une connaissance, dans une compréhension du monde et d'eux-mêmes, pour mûrir. Ce qu'il a développé dans ses livres et dans ses conférences, sous le nom pompeux "les Enseignements" (comme s'il ne pouvait exister au monde, de toute éternité, que les seuls Enseignements du seul Enseignant...), en tant que "philosophie" ou vision du monde, ça ne tient tout simplement pas debout. Pas

(*) Il s'agit des années entre 1972 et 1976. La découverte de la méditation en 1976 marque le passage du seuil crucial vers l'autonomie spirituelle. Au delà de ce seuil, il n'y a plus de modèle, conscient ni inconscient.

Cela ne signifie pas pour autant que toutes les idées que j'avais faites miennes sans qu'elles ne soient issues de ma propre expérience et ne s'y soient enracinées, se soient détachées de moi du jour au lendemain, y compris celles que j'avais reprises de Krishnamurti. Comme je le rappelle dans une précédente note de b. de p. ((*) page N 560), c'est l'inverse qui est vrai. Une idée reçue ne se détache jamais, je crois, sans un travail intérieur, souvent inconscient peut-être, mais qui chez moi (sinon chez tous) demande la sanction d'un travail conscient, ou ne serait-ce que d'un constat conscient et clairement, soigneusement formulé, pour devenir enfin fait acquis et pleinement opérant. Il est possible que ce ne soit que par la réflexion épisodique sur Krishnamurti, poursuivie ici et là à travers les pages de la Clef des Songes, que les derniers vestiges des idées fausses que j'avais empruntées à Krishnamurti et fait miennes ont fini par se détacher.

(**) Suite de la note précédente "La paille et le grain (2) : Krishnamurti - ou dégradation d'une mission".

dans son ensemble, tout au moins. C'est (je le répète (*)) une m y s t i f i - c a t i o n , mue par une vanité incontrôlée, par une folie des grandeurs délirante, encouragée par des foules d'auditeurs et de lecteurs dociles, admiratifs, subjugués.

Mais il est évident que s'il n'y avait que ça, je n'aurais jamais songé à inclure un dénommé Krishnamurti parmi mes mutants, ni à prendre la peine notes après notes de m'expliquer avec moi-même à son sujet et au sujet de ses fameux Enseignements. Comme je l'ai souligné plus d'une fois, il a exercé sur moi une sorte de fascination pendant des années. Quand j'ai lu le premier livre de lui, en 1971 ou 1972, je ne savais rien encore de sa renommée ni du battage messianique (lequel m'aurait d'ailleurs plutôt rendu méfiant...). Ça n'a pas empêché que je sois immédiatement "électrisé". Et cette fascination n'est pas due qu'à un "charisme" exceptionnel, qui "passe" parfaitement par son style d'expression ; ni à la seule pose, supérieurement bien intériorisée et jouée, de l'"homme libéré", de l'homme "qui v o i t ". (Et qui voit t o u t , et le voit j u s t e , c'est bien la moindre des choses...) Dans ce livre "La première et dernière Liberté" (qui est sans doute aussi son œuvre maîtresse), nul doute qu'à côté de ce qui m'apparaît à présent comme poses et comme effets de manche, il y a une s u b s t a n c e , et même des plus fournies. C'est cette substance qui m'a tout d'abord empoigné, assurément, comme peut-être jamais avant un livre ne m'avait empoigné.

Là encore, il faut faire la part des choses. Sûrement j'ai été impressionné, soufflé, "électrisé", de voir affirmé noir sur blanc, et avec une telle limpidité, une telle force lapidaire, et surtout avec un tel air d'autorité souveraine (l'air de celui qui décrit, pour le bénéfice des hommes de tous les temps, ce qu'il v o i t sous ses yeux à l'instant même...) des choses qui toutes ou presque allaient à l'encontre de ce que j'avais toujours cru, et même : de ce qui jusque là avait fait partie du fondement inexprimé de ma vision du monde. Plus précisément encore, il s'agissait des convictions inexprimées que j'avais en commun avec "tous" - ceux qui faisaient (et font encore) partie de l'"air du temps" que je respirais depuis mon enfance, comme mes parents et leurs parents à eux l'avaient aussi respiré.

Il y a eu un effet de c h o c , un choc i n t e l l e c t u e l , cela est bien clair maintenant. Sans doute le moment devait-il être mûr, dans ma vie :

(*) Le terme "mystification" (appliqué à R. Steiner et Krishnamurti) apparaît pour la première fois dans la note "Frères ennemis - ou une marraine pour deux messies" (n° 123), cf. pages N 545-546, et dans le cas de Steiner, dans la note "Fantasmagories d'un voyant" (n° 122), page N 537.

sous l'effet de ce choc ma vision du monde, la vision consciente tout au moins et les valeurs qu'elle exprime, a b a s c u l é . Du jour au lendemain quasiment, j'ai "changé de philosophie". Sans jamais certes me le dire en ces termes, je suis devenu, mais oui, "krishnamurtien" ! J'ai fait mienne, quasiment yeux fermés ou du moins, sans aucune velléité d'un examen d'ensemble tant soit peu attentif, cette "philosophie" krishnamurtienne dont j'affirmais tantôt (une quinzaine d'années plus tard...) qu'elle ne méritait pas le nom de "philosophie", que c'était une "mystification". Il est vrai que dans ces quinze ans j'ai eu le temps de changer. Ces quinze ans, c'est comme quinze v i e s qui se seraient écoulées depuis lors...

Mais que s'est-il donc passé ? D'où vient ce soudain, ce stupéfiant basculement ? J'avais alors quarante-quatre ans - je n'étais plus un jeunôt, et je n'avais jamais été la tête légère qui s'envole au premier vent venu. Intellectuellement, j'étais dans la force de l'âge, dans une florissante et puissante maturité, en pleine possession de mes moyens. Il est vrai que spirituellement j'étais à l'état d'enfance.

Il y avait un "point fort" irrécusable, d'une portée immense, qui m'a immédiatement "accroché" et conquis : c'est la mise au jour, par Krishnamurti, du " p r o c e s s u s d e l a f u i t e ". Jamais je n'avais eu le moindre soupçon de rien de tel. C'est chez Krishnamurti, en lisant quelques chapitres de son livre, que je l'ai appris. C'était véritablement une révélation - les écailles me tombant des yeux ! Soudain, une multitude de choses inexplicables, déroutantes, qui depuis toujours me narguaient, comme pour tourner en dérision ma vision du monde si rationnelle, si solidement charpentée, si bien assise - ces choses insensées, absurdes, folles s o u d a i n p r e n a i e n t u n s e n s . J'ai compris que je tenais en mains une clef irremplaçable, une maîtresse-clef pour une compréhension de l'existence humaine. Et je ne m'étais pas trompé, certes - cette clef-là n'avait rien d'illusoire. Ce que j'ai compris alors dans un éclair s'est reconfirmé jour après jour tout au long de mes jours et de mes années. En ce moment où j'écris cela est tout aussi vrai que lorsque pour la première fois j'en fis la découverte. Et cette découverte, je l'ai faite tout d'abord non en regardant la réalité, mais en lisant un livre. Un livre d'un dénommé Krishnamurti, qui avait découvert la chose nul ne savait comment. Mais pas dans un livre, lui.

Il y avait de quoi être impressionné. Certes, le plus étonnant, le plus "dingue" de tout, c'est que depuis des milliers (pour ne pas dire des millions) d'années que l'homme est là, muni d'un esprit qui lui permet de se confronter à

soi-même et à la condition humaine telle qu'elle s'est déroulée jusqu'à présent, p e r s o n n e encore ne s'était aperçu de la chose ! C'est ç a , le plus dingue ! Mais ceci bien vu et réalisé (si tant est qu'on puisse vraiment "réaliser" une chose à tel point énorme...), celui qui découvre une telle chose, une chose aussi quotidienne, aussi évidente, aussi cruciale et que pourtant personne ne voit - cet homme-là n'est pas le premier venu. Pour établir un parallèle qui fasse saisir les dimensions de la chose, j'aurais du mal à imaginer un seul f a i t , susceptible d'être ignoré par l'esprit et que l'esprit un jour découvre, dont l'importance pour la vie de chacun sans exception puisse être comparée à celle de ce fait-là et de l'ignorance universelle de ce fait - du fait de la fuite. Pensant à des faits importants et (plus ou moins) simples qui eurent quelque mal à être découverts et qui font partie à présent de notre vision du monde : le fait que la terre est ronde, la cosmologie dite "de Copernic", les lois de Képler ou la gravitation universelle de Newton, la relativité d'Einstein, ou les découvertes d'un Hahnemann, d'un Darwin, d'un Pasteur, d'un Claude Bernard, d'une Marie Curie, nos connaissances sur la cellule vivante, sur l'hérédité, sur le chromosome... - il n'y a pas une seule de ces choses qui soit, même de très loin, d'une importance comparable. De les ignorer, ou de les connaître et d'en tenir compte, ne change la vie humaine qu'en surface, sans que les comportements quotidiens, les relations des êtres les uns aux autres et à eux-mêmes, n'en soient vraiment changés. Rien de tel pour le processus de la fuite, qui domine ces comportements sans que personne s'en doute seulement. Celui qui découvre une telle chose, qui la voit dans toute son impensable portée, sans aucune velléité de la minimiser, de l'évacuer par des formules propres à rassurer ; et qui, de plus, se consacre à dire et à redire cette chose inlassablement (*), de cent et mille façons, à un monde aveugle et sourd - celui-là n'est-il pas un des plus grands parmi nous ?

Cela, je l'ai senti sûrement, avec la clarté de l'évidence, sans avoir même à me le dire alors, comme je me le dis maintenant pour rappeler à mon bon souvenir ce que j'ai un peu tendance à oublier. A ce moment (en 1971 ou 1972) je ne m'étais pas aperçu qu'un autre homme avait fait cette même découverte dès avant Krishnamurti. Cela, je ne m'en suis rendu compte que l'an dernier (**), par la

(*) Il va de soi que Krishnamurti ne s'est pas "consacré" qu'à ça, et la force qui l'animait n'était pas celle qui nous fait servir humblement une grande mission. Mais l'extrême insistance avec laquelle il revient sur le fait de la fuite montre à l'évidence qu'il voyait ce fait dans toute sa prodigieuse portée.

(**) C'était au mois de Mai l'an dernier, dans la réflexion (des 9 et 12 Mai) poursuivie dans la note "Krishnamurti et Freud - ou le rôle de maître et le destin du héros" (n°). Cette note a été reportée au Chapitre IX ultérieur, avec la section ("La Farce et la Fête") à laquelle elle se rapporte.

logique de la réflexion poursuivie dans la Clef des Songes. Mais l'aurais-je su déjà ou l'aurais-je appris peu après, que cela ne changeait pas grand chose. Le fait stupéfiant que le monde entier semble s'être ligué depuis des millénaires pour l'ignorer à tout prix, il était bien clair que Krishnamurti ne l'avait appris de nul autre être au monde que de lui-même. C'est cela seul qui compte pour apprécier la "grandeur" d'un acte de connaissance. Et pour ce qui est de la portée de l'apport personnel à notre connaissance de l'âme humaine, là aussi, que Freud l'ait en quelque sorte "devancé" ne me semble diminuer en rien cet apport. Les biais par lesquels ces deux hommes abordent ce fait, les éclairages qu'ils lui donnent, sont totalement différents. Aucun de deux n'inclut et ne rend superflu l'autre. Il m'a semblé que Freud n'a pas vu aussi clairement, aussi totalement que Krishnamurti toute l'inimaginable portée du fait de la fuite. On dirait que cette portée se trouve comme "diluée" chez lui, sous forme plus ou moins diffuse, tant dans son expérience clinique comme médecin psychiatre, qu'à travers les vicissitudes et les frustrations souvent douloureuses de sa vie personnelle et de ses amitiés. Préoccupé qu'il est, avant tout, de démonter les rouages d'une certaine mécanique abacadabrante, il ne s'est pas laissé le loisir, m'a-t-il semblé, de "poser" dans ce travail, de faire le constat pur et simple, le constat dépouillé de l'existence de ladite mécanique, de ce qu'elle représente de vraiment faramineux dans l'existence humaine. On pourrait dire, peut-être, que Freud aborde cette étrange "machine à tromper le monde" dans les dispositions de l'ingénieur-technicien, le tournevis et l'électrodynamomètre à la main. Krishnamurti l'aborde comme un enfant. C'est dans les dispositions du technicien que, fouillant à l'intérieur de la machine, Freud découvre les étranges boyaux de l'Inconscient - le fourre-tout (en tout premier lieu) de tout ce qu'il s'agit d'escamoter et de cacher, pour mieux tromper son monde. Alors que l'enfant ne se soucie pas de plonger dans les obscurs boyaux de la machine. Plutôt, il songe et s'étonne qu'elle soit là, silencieuse, toute-puissante, que tout le monde lui obéisse sans même le savoir, et que personne pourtant ne la voit... (*)

(*) Il faut bien dire que, contrairement à Freud, Krishnamurti ne dépasse jamais ce stade du simple constant, doublé d'une sorte d'objurgation tacite d'en faire le constat avec lui, et par là, de dépasser le processus de la fuite. Il en vient finalement (notamment dans les récits qui constituent les "Commentaires sur la Vie") à ne plus voir que ça dans les hommes qui viennent le trouver ou qu'il a l'occasion d'observer, comme une sorte de fêlure fondamentale qui aurait effacé tout le reste - la version krishnamurtienne, en somme, du sempiternel "péché" des chrétiens. Plus d'une fois, j'ai eu l'impression que le spectacle de ce processus, certes on ne peut plus envahissant, l'empêchait de percevoir la beauté ou la grandeur d'un être ou d'une vie, qui coexistent à ce processus. Pas

une seule fois je ne l'ai vu sensible à une grandeur humaine, tant il est imbu de cette vanité que lui seul est "grand"...

J'ai été frappé qu'à aucun moment Krishnamurti ne se pose de question sur l'origine, dans la vie de l'espèce comme dans celle de l'individu, du processus de la fuite, ou de sa raison d'être, de son sens. (Pas plus qu'un moraliste ne se pose de question sur l'origine et le sens des règles qu'il statue ou qu'il commente.) Il n'y a aucune allusion à la relation entre ce processus, et la répression subie dans l'enfance, et notamment la répression sexuelle.

(22 février) C'est une chose étrange que Krishnamurti semble ignorer totalement la réalité de la répression, sexuelle ou autre, tout comme il ignore les racines dans l'enfance des mécanismes et attitudes dont il fait le constat avec une telle pénétration. Par son étrange propos délibéré d'ignorer le passé, de couper l'instant présent de l'écoulement qui en fait un "moment" dans une *h i s t o i r e*, il y a une dimension essentielle de la réalité psychique qui lui échappe totalement. (Une dimension que Freud par contre semble avoir été le premier à découvrir dans toute sa portée.) Avec la réalité de la répression, et celle de la présence de l'enfance dans la psyché de la personne adulte, il y a une troisième lacune majeure dans la vision krishnamurtienne de la psyché : c'est l'ignorance pratiquement totale du sexe. S'il lui arrive d'en parler du sexe, c'est dans une même haleine avec le "processus du désir", en mettant la pulsion dans le même sac avec tous les autres désirs, qu'ils soient charnels, intellectuels ou égotiques. Ces trois grandes lacunes se retrouvent, certes, chez son "frère ennemi" Steiner, comme on les retrouve également, invariablement, à travers la littérature spirituelle de tous les âges (selon ce que j'ai pu en voir).

Non, cette impression fulgurante de *g r a n d e u r*, en dépit de tout ce que j'ai appris et compris par la suite, elle ne m'a pas trompé. Mais, faute de maturité, faute d'autonomie intérieure, de rigueur intellectuelle, j'ai obéi alors à l'entraînement de commodité, pour ne pas dire d'abdication, auquel nous prédisposent tous nos conditionnements. Ayant senti cette pénétration, cette audace, cette innocence - en un mot, cette *g r a n d e u r*, j'ai eu tendance à faire crédit sur tout le reste. Comme les tonalités dubitatives sont totalement étrangères au style d'expression du Maître, de Celui qui Sait, que seul s'y exprime l'autorité totale, souveraine, sans réplique de celui qui voit et qui ne daigne dire que ce qu'il voit - je me suis laissé avoir "à l'épate", sur ces airs-là - j'ai pris comme argent comptant tout le paquet ! L'idée que l'Enseignant pourrait tout simplement n'être pas *s é r i e u x*, qu'il "y allait à l'épate" justement - cette idée ne me serait pas venue (*).

(*) L'idée ne m'en serait pas venue sur le moment, ni même encore dans les années suivantes, quand se sont accumulées les contradictions flagrantes dans les Enseignements, tout comme dans ce qui parvenait à ma connaissance des faits et gestes de l'Enseignant. Dans ma première lettre à Krishnamurti, de juillet 1974 (reliée hier), où je lui soumetts certaines de mes perplexités à ce sujet, l'authenticité du personnage ne fait encore pour moi le moindre doute. Dans ma deuxième lettre de septembre 1980 (que je viens également de relire), je mets plus carrément les "pieds dans le plat", en relevant certaines énormités particulièrement flagrantes. Mais le fait même d'avoir envoyé cette lettre (dont l'écriture a certes été utile pour moi à plus d'un titre) montre que je n'étais pas arrivé encore à me résoudre à tirer le bilan de tout ce que je savais. Je me suis refusé à faire le constat d'un manque foncier de sérieux, de la hantise de l'épate, d'une vanité démesurée totalement incontrôlée; en somme (si incroyable que cela paraisse) le constat non seulement d'une stagnation, mais d'une *m é d i o c r i t é* irrémédiable dans la-

quelle l'homme avait sombré. Jusqu'au mois d'Octobre dernier, dans ma vision de Krishnamurti je restais donc dans un état de division, que j'évoque dans les dernières lignes de la note précédente.

Bien sûr, je ne peux que m'en prendre à moi-même, pour ce qui chez moi était manque de rigueur et quasiment "suivisme". Les entraves qu'ils m'ont fait traîner pendant une quinzaine d'années (*), et dont je me suis débarrassé péniblement une à une au cours des ans, elles sont le produit de mes propres actes et omissions. Moi-même me les suis posées. (Et une fois posées, j'ai eu tendance à oublier leur provenance et même leur existence...) Mais alors même que j'aurais su de science sûre (de la bouche du bon Dieu Lui-Même, qui sait !) qu'il n'y avait là nulle épate et même que toutes ces "vérités", servies avec un telle superbe, étaient bel et bien sérieuses et vraies telles quelles, cela n'aurait pas été une raison encore de les accepter, sans d'abord les éprouver à la lumière de mon expérience, et sans leur donner des racines dans le terreau de ma vie (**).

Je ne crois pas, d'ailleurs, que cette confiance quasiment aveugle en un Guru-pas-Guru se serait enclenchée et encore moins maintenue pendant des années, si le "paquet" présenté par le Maître avait été "n'importe quoi". Mis à part le constat capital dont je viens de parler, celui du processus de fuite, on peut dire grosso-modo que le paquet en question consiste avant tout à prendre le contrepied de toutes les valeurs et attitudes généralement admises, tant dans les milieux religieux ou "spirituels" de toutes confessions et toutes tendances, que dans la "Culture" en général. Il s'agit là surtout des valeurs yang et superyang, des valeurs "macho" à outrance, dont ma psyché et ma vie étaient saturées depuis mon enfance, et dont j'étais malade sans encore le savoir. Sûrement, si le "paquet Krishnamurti" m'a à tel point électrisé, c'est que je devais sentir obscurément qu'il représentait une sorte d'antidote au mal dont je souffrais sans le savoir. C'est près de dix ans après seulement, en 1980 (***), que

(*) Pour des précisions à ce sujet, voir la dernière note de b. de p. à la note précédente (note de b. de p. (*) page N 562).

(**) Telle a été notamment, d'instinct pour ainsi dire, mon attitude vis-à-vis des rêves, même après que j'aie réalisé que le Rêveur était Dieu Lui-même, me parlant par la voix du rêve. Dieu ne s'attend pas à ce que j'accepte aveuglement le message d'aucun rêve. Le langage même du rêve, qui exige un travail considérable pour découvrir le sens ou un sens d'un rêve (premier pas indispensable vers une véritable compréhension), est tout ce qu'il y a de plus efficace pour nous encourager d'emblée à dépasser une telle passivité vis-à-vis de la parole de Dieu. Dieu-le-Rêveur a même pris la peine de m'envoyer un rêve dans lequel, entre autres, Il me fait comprendre expressément que les rêves qu'Il m'envoie sont comme autant de "distingués visiteurs mathématiciens", et que je fais bien de tenir compte de mes propres lumières autant que des leurs !

(***) C'était en septembre 1980, sur la fin d'une très longue "vague-méditation" qui avait commencé en août l'année précédente. Pour la première fois, je crois, j'ai pris la peine, l'espace d'un après-midi peut-être, de passer en revue noir

sur blanc, en style télégraphique, les principales affirmations de Krishnamurti que j'avais plus ou moins fait miennes, et à noter quelles nuances, quelles restrictions ou quels compléments j'avais à y apporter, à la lumière de ma propre expérience et de la méditation au cours des quatre années écoulées. C'est en prolongement immédiat à cette réflexion-éclair que j'ai écrit ma deuxième lettre à Krishnamurti, à laquelle je fais allusions dans une précédente note de bas de page. Quatre ans plus tard, dans une des notes de Récoltes et Semailles, je reviens sur le rôle de Krishnamurti, lui-même d'un tempérament inné yin à l'extrême, comme un champion d'un ensemble de valeurs "yin", féminines. (Voir dans ReS la note "Yang joue les yin - ou le rôle de Maître", n° 118.)

j'ai commencé à me rendre compte que l'ensemble des valeurs que Krishnamurti exalte comme par la Voix de Dieu incarnée, et qu'il oppose avec une force de conviction peu commune aux valeurs reçues, sont des valeurs "superyin", des valeurs "superféminines", affirmées d'ailleurs de façon toute aussi outrancière, toute aussi dénuée de tout équilibre et de nuance, que les valeurs "macho" qu'il voudrait supplanter.

Peut-être est-ce là un deuxième "apport", ou un deuxième aspect majeur d'une mission qui l'attendait et qu'il n'accomplit jamais. Certes, cet ensemble de valeurs qu'il a voulu incarner est tout aussi stérilisant que l'ancien. Plus exactement, il est totalement irréel, invivable, une pure fiction, une mystification. Mais cela n'empêche qu'il suggère tout au moins une direction, une direction salutaire, oui nécessaire : la direction "sortie" de l'ensemble des valeurs presque universellement reçues, les valeurs "macho" : celles du muscle, du cerveau, des fanfares militaires, du héros et des héroïques luttes et carnages, de la guerre, de la compétition, de la "Science" pure et dure, la loi du plus fort du plus intelligent du plus futé, les idéaux les doctrines les méthodes les idées et la course en avant débridée du "Progrès"...

L'apparition de cet étrange paquet krishnamurtien peut-être vu, peut-être, comme un des signes précurseurs du changement des Temps (*), et par là-même, tant soit peu, comme faisant partie de la préparation du grand Changement. C'est sans doute une réaction salutaire autant qu'outrancière à un ensemble de valeurs devenu de plus en plus étouffant. Et c'est là sans doute, mis à part le charisme puissant dont j'ai déjà parlé, la cause de l'extraordinaire ascendant de Krishnamurti et de la fascination qu'il a exercés sur tant d'esprits, y compris sur moi-même.

Quand tantôt j'ai dit que le "paquet" que nous offre Krishnamurti consiste à "prendre le contrepied des valeurs et attitudes généralement admises", à nous en offrir en somme une sorte de "réplique" caricaturale en négatif, j'ai sans

(*) En écrivant cette ligne, la comparaison s'est imposée à moi avec le "paquet jungien" (de C.G. Jung), moins radical et moins percutant, moins profond, plus "raisonnable", mais aussi pas aussi fortement défiguré sous l'emprise d'une vanité envahissante.

doute minimisé sa contribution en la réduisant à ses outrances, voire même à ce que j'ai appelé la "mystification" krishnamurtienne (*). En fait, souvent on trouve chez lui (le plus souvent dans son récit de scènes vécues, et notamment d'entretiens), une critique pénétrante, "sur pièces", de certains des clichés les plus communément acceptés. Par là (et comme je le laissais déjà entendre à la fin de la précédente note), le "mystificateur" a été en même temps un grand - d é - m y s t i f i c a t e u r !

Cette mise au jour impitoyable du pieux cliché a été particulièrement salutaire dans le domaine de la vie religieuse ou de la vie soi-disant "spirituelle", qu'il avait eu ample occasion de voir de près. Ses observations dans ce sens tranchent souvent dans le vif, et elles ont d'autant plus de portée, elles touchent d'autant plus juste et plus fort, que celui qui la fait à lui-même (à tort ou à raison) une réputation de "grand spirituel". Certaines de ces observations m'ont été bien utiles pour ne pas me laisser impressionner par certains poncifs spiritualisants (**). Et sûrement je ne suis pas le seul. Elles ont sûrement porté des coups de bélier efficaces à tout un faux prestige d'une fausse religiosité, ou d'une religiosité figée. Là encore, je reconnais une contribution des plus bénéfiques au nécessaire processus général de "dégradation des valeurs" ou de "dégradation culturelle", d'érosion ou d'éclatement de valeurs traditionnelles, dont j'ai déjà parlé ailleurs (**).

(*) Voir, au sujet de ce terme, la note de b. de p. plus haut (*), page N563. Cette mystification me paraît considérablement plus grosse encore chez Krishnamurti que chez Steiner. Chez l'un et chez l'autre, je la vois à deux niveaux :

1°) Dans le personnage campé, qui est totalement factice.

2°) Par les "outrances", atteignant parfois jusqu'au grotesque chez Krishnamurti, derrière lesquelles on sent la gageure, le "jeu de pouvoir" : "j e p e u x m e l e p e r m e t t r e , e t f a i r e p a s s e r s a n s p r o b l è m e d e t e l l e s é n o r m i t é s !"

Ces outrances, chez Krishnamurti, ne vont pas toutes forcément dans le sens d'un "forçage" pro-yin.

(**) Un des "poncifs" parmi de nombreux autres démystifiés par Krishnamurti consiste en le nuage de mystère et de vénération religieuse béate dont on entoure les "grands Maîtres", infiniment distants, dans les sociétés initiatiques. Krishnamurti a bien mis à nu l'exploitation psychique cynique que cela recouvre. De telles Sociétés ou Ordres "spirituels", et tout ce culte de "Maîtres" que le plus souvent la recrue du rang n'a jamais vu et ne verra jamais, sont aujourd'hui tout aussi florissantes que jamais. Il y a aussi tout un folklore (qualifié parfois de science ou de tradition "ésotérique") autour de ce qu'on appelle "les grands Initiés" - un folklore dans lequel Steiner (qui lui-même campait la figure d'un tel être extraordinaire...) a donné à plein. Par son passé théosophique, Krishnamurti était bien guéri de ce genre d'enfantillage, faisant figure de "spiritualité".

(***) Voir la section "... et sa rupture - ou l'usure des Temps", n° 54.

Comme pour la "croisade anti-yang", s'il y a une chose pourtant qui limite l'efficacité et la portée de sa critique incisive d'une civilisation, c'est le manque total de nuances dans ses conclusions, c'est la facilité si commune de la schématisation du "tout blanc - tout noir", poussée parfois jusqu'au grotesque (*). Je peux en parler en connaissance de cause, ayant eu bien assez de mal par la suite à me défaire de ces simplifications abusives, propres à induire en erreur. C'est à cause de ce simplisme, de cette continuelle surenchère, en contraste saisissant avec ses dons de perception et d'intuition d'une finesse extrême, que l'oeuvre critique de Krishnamurti m'apparaît plus comme une oeuvre de démolition, s'inscrivant dans un processus de décomposition d'une civilisation, que comme une oeuvre véritablement constructive, qui préparerait déjà un "Après" - l'après du "grand Plongeon"... (**)

(¹²⁷) Un sérieux qui ignore le sourire - ou humour et spiritualité

(10 et 16 février) (***) A propos de ce "manque de sérieux" commun à Steiner et à Krishnamurti, il est piquant de noter qu'un des mots qui revient avec le plus d'insistance sous la plume de Krishnamurti, mais aussi sous celle de l'anthroposophe-biographe Hemleben commentant sur les faits et gestes de Rudolf Steiner, c'est le mot "sérieux" : Krishnamurti objurgant ses auditeurs ou lecteurs à examiner le monde, la vie "telle qu'elle est", et eux-mêmes avec un sérieux extrême et total, d'où seul jaillira la compréhension véritable etc etc ; et Hemleben insistant sur le "profond sérieux" avec lequel le Maître s'est adressé à telle audience pour leur soumettre ses observations sur

(*) Voir par exemple l'attitude de Krishnamurti vis-à-vis des littératures sacrées, évoquée dans la note de b. de p. (***) page N556 dans la note précédente.

(**) On notera que ce caractère "démolisseur" de Krishnamurti, allant dans le sens d'une décomposition, de la création d'une confusion, peut être vu comme étant en accord avec la tonalité très yin de son tempérament. Dans les couples cosmiques

création - destruction , ordre - chaos ,

ce sont les deuxièmes termes "destruction" et "chaos" qui représentent le pôle yin.

Voir, pour une continuation de la réflexion sur Krishnamurti poursuivie dans la présente note, la note "Découverte ou connaissance infuse ? - ou "l'énigme - Krishnamurti" (n° 130).

(***) Voir signe de renvoi à la présente note dans la note "La paille et le grain (1) : R. Steiner et la science de demain" (n° 124), page N550 .

ceci ou sur cela. (Par exemple, ses tartines "christologiques" tant doctrinales que liturgiques, à l'occasion de la fondation de la "communauté chrétienne" (Christengemeinde) en 1922, faisant figure d'une nouvelle Eglise chrétienne sous bannière steinérienne...) C'est en vain aussi, je crois, qu'on chercherait la moindre trace d'un sourire dans les textes de l'un ou de l'autre, ou dans ceux qui gravitent autour d'eux et nous font la geste commentée de leurs existences (*). Visiblement, le sourire n'avait pas été prévu dans leur image de marque.

Il faut reconnaître cependant que l'absence de sourire semble être comme une déformation professionnelle dans les milieux religieux et spirituels. Elle s'enracine dans une tradition religieuse millénaire, où la religion "ça ne plaisantait pas", où la relation au divin a été imprégné de part en part par la peur (**). Ainsi, je n'ai pas trouvé non plus trace d'un sourire, d'une nuance occasionnelle d'humour, ni chez Teilhard, ni chez Guruji, ni chez Légaut. Par tout ce que je sais de Guruji, j'ai la conviction que le sens de l'humour s'était effacé de sa nature depuis très longtemps sous l'effet de son ministère, et c'est très dommage. Par contre, lors de ma brève rencontre d'une heure ou deux avec Marcel Légaut, au mois de Novembre dernier, cela a été un soulagement de pouvoir constater que dans sa relation de plein pied aux autres et à lui-même, le sourire de l'humour n'est pas absent (même si sourire et humour restent comme tacites, en arrière-fond ...).

L'absence de sourire dans l'oeuvre écrite de chacun de ces cinq hommes m'apparaît comme une sorte de carence, plus exactement, comme un certain manque d'harmonie intérieure de l'oeuvre - tel un long chemin qui se poursuivrait tout entier dans une fraîcheur quasi glacée, sans jamais un rayon de soleil pour venir l'égayer (et en même temps, aussi, l'éclairer ...).

Même chez Bucke, dont je sais bien que dans sa personne il ne manquait ni de rondeur ni de sens de l'humour (***), je n'ai trouvé trace d'un sourire

(*) Je pousse un peu le tableau ici, car dans la biographie de Krishnamurti par Mary Lutyens, tout au moins dans le premier volume et là où elle retrace les jeunes années du héros du livre, un sourire occasionnel trouve ici et là à se glisser entre les lignes...

(**) Je frôle le thème de la peur dans la tradition religieuse, dans la note "De la trique céleste et du faux respect" (n° 10).

(***) Si j'avais eu des doutes sur les qualités d'humour et de finesse d'observation de Bucke, y compris dans sa relation à un personnage entouré d'un halo de prestige littéraire et aristocratique, ils auraient été dissipés par la lecture du très intéressant compte-rendu de la visite de Bucke à Lord Tennyson le 9 août 1891. Ce compte-rendu a été transcrit par Horace Traubel, ami commun de Bucke et

Walt Whitman, et il a été publié dans le petit opuscule "A Whitman Disciple visits Tennyson", publié par A. Lozynsky et J.R. Reed, The Tennyson Society, Lincoln (1977), avec une introduction et des notes explicatives fort utiles pour situer le contexte de la rencontre. Cette petite brochure nous apprend, mine de rien, bien des choses intéressantes sur Bucke, sur Tennyson, sur Walt Whitman et même sur Traubel, faisant office d'intervieweur-chroniqueur. (Il a été question de lui en passant dans la note "Les ancêtres de l'homme - ou en route vers le Royaume!", n° 81, voir page N 284.)

occasionnel dans son ouvrage "Cosmic Consciousness". Comme s'il emboîtait le pas à cette vénérable et pesante tradition qui veut que dès le moment où il s'exprime dans les pages d'un livre savant, ou qui parle des choses de l'âme, l' h o m m e désormais disparaisse pour faire place à la gravité de l' a u t e u r .

Sur les dix "spirituels" parmi mes mutants, je n'en trouve finalement que quatre qui ne craignent pas de rester hommes dans leur prose ; de ne pas y apparaître seulement avec le visage docte ou grave, ou à la rigueur (comme chez Légaut) douloureux par moments, mais d'y laisser glisser le sourire ou le soupir, voire même, fuser le rire ou éclater les pleurs. Il y a Whitman et Carpenter, poètes l'un et l'autre et dont les existences (tout comme celle de Bucke) furent presque entièrement soustraites aux effluves anti-sourire de quelque Eglise ou d'un milieu "spiritualisant". Il y a Râmakrishna, proche de Carpenter par une spontanéité et une sincérité que l'un et l'autre ont su préserver (ou retrouver...), à l'encontre des dures pressions de leurs milieux d'origine respectifs pour leur imposer des masques compassés. Enfin il y a Gandhi - celui qui écrivit l'autobiographie de Gandhi, le Gandhi pas-encore-Mahatma. Dans les trois dernières décennies de sa vie, hélas, les textes de sa plume ont tendance à perdre leur souplesse spontanée, laquelle de plus en plus fait place au discours, souvent moralisateur et souvent plein d'onction sans réplique, de celui qui se sent le "chef spirituel" d'une grande nation. Mais, contrairement à ce qui eût lieu chez Steiner et chez Krishnamurti (une fois qu'ils étaient bien installés dans le sentiment de leur importance), il me semble que la relation de Gandhi à ses proches, et même à tous ceux qui l'approchaient, est restée simple, empreinte de chaleur affectueuse et aimante, et que le sourire d'amicale bienveillance, et peut-être même à l'occasion (qui sait ?) celui de connivence, n'en était nullement banni.

(¹²⁸) "La dernière tentation" - ou mutilation d'un sanyasi

(12 et 16 février) (*) Cette impression d'une véritable auto-mutilation est apparue progressivement, et est devenue saisissante, en lisant (au mois d'Octobre dernier) le deuxième volume de la biographie de Krishnamurti déjà citée, par Mary Lutyens (**). L'impression a dû se cristalliser sous l'effet d'un récit fait pas Krishnamurti lui-même, au cours d'une causerie à Bombay le 16 février 1964. Mary Lutyens écrit qu'elle "garde un souvenir impérissable" de ce passage de la causerie, qu'elle reproduit ensuite in extenso (loc. cit. page 148), sans autres commentaires ni sur cette histoire, ni sur l'impression "inoubliable" qu'elle lui avait faite. C'est le récit d'une scène nocturne au bord d'une très large rivière, au clair de lune. Un "sanyasi" (un homme qui a adopté une vie monastique, en quête de Dieu), un inconnu, s'adresse au narrateur (***) et lui dit (apprenons-nous) sa désolante histoire : pour surmonter sa sensualité inquiète et grossière qui, selon lui, l'empêchait de "trouver Dieu", il s'est châtré de sa virilité. Krishnamurti, profondément attristé par ce récit, commente ensuite sur la folie et la brutalité d'un tel acte, ajoutant : "la plupart d'entre nous vivent comme ce sanyasi...".

Dans ce passage, on sent par endroits une certaine raideur un peu "mélo", qui n'est pas dans le style dépouillé habituel de Krishnamurti. J'ai eu le net sentiment que le récit était fictif, que ce n'était pas une scène réellement vécue, mais construite pour les besoins de la cause. Mais quelle cause ? Par la suite, il y a eu des recoupements qui ont fait tilt. J'ai eu la conviction que

(*) Voir signe de renvoi à la présente note dans la note "La paille et le grain (2) : Krishnamurti - ou dégradation d'une mission" (n° 125), page 556.

(**) Cette biographie de Krishnamurti est la seule dont j'aie connaissance. Ecrite sur l'invitation de Krishnamurti par la fille d'Emily Lutyens, son amie la plus intime, elle est remarquablement bien documentée. Comme je le laisse entendre par moments, écrite par une admiratrice inconditionnelle, cette biographie est aussi très superficielle, à dire le moins. Elle est en même temps remarquablement honnête. Jamais je n'ai eu l'impression que l'auteur escamotait des faits gênants pour camper une image plus belle, y compris même ceux qui pour elle étaient visiblement troublants, et qu'elle avoue humblement ne pas comprendre. C'est là la principale et irremplaçable qualité de ce livre, lequel a en même temps qualité de témoignage.

(***) Détail typique du style de Krishnamurti, quand il parle de lui-même il n'utilise jamais la particule "je" ou "moi", mais un terme suggérant l'Impersonnalité parfaite, comme "nous" (dans le texte en question) "il" (dans d'autres).

dans cette "construction", l'Inconscient profond a poussé la main à l'auteur pour lui faire dire à mots couverts, en langage symbolique, le langage du rêve, sa propre histoire. En dessous du "sens obvie" qui met à nu la vanité des aspirations d'un certain sanyasi imaginaire, je sens le sens caché, inconscient, disant l'histoire de sa propre mutilation (*).

Cette identification inconsciente de sa personne à celle d'un "sanyasi" n'aurait rien de fortuit. Par l'éducation reçue et par l'ambiance culturelle qui l'avait entouré jusqu'au delà de l'âge de trente ans, la figure du sanyasi était entourée d'un halo de respect et de prestige religieux. En 1927 (il a alors 32 ans), alors qu'il continue toujours à vivre au centre d'un même tourbillon incessant de mondanités tant sentimentales que religieuses, et de happenings sous étiquette spirituelle, l'idée lui vient avec une certaine insistance de se faire sanyasi. Mary Lutyens n'y fait allusion qu'en courant et comme par acquit de conscience, en neuf lignes dans un chapitre où on a bien d'autres chats à fouetter (**) ! Pourtant, depuis la mort de son frère Nitya deux ans auparavant, et en

(*) Plus d'une fois j'ai eu l'occasion d'observer une force dans l'homme qui le pousse à révéler la vérité de son être, le plus souvent en langage symbolique dont lui-même ignore totalement le sens caché, et à l'encontre de ses intentions conscientes et de l'image toute différente qu'il entretient de lui-même. J'ai eu occasion de commenter à ce sujet dans Récoltes et Semailles, dans la note "La profession de foi - ou le vrai dans le faux" (ReS IV, n° 166). Cette force, visiblement, provient des régions profondes de l'Inconscient. J'aurais tendance à croire qu'elle ne provient pas de nous-mêmes, de l'âme, mais bien de Dieu, de l'Hôte invisible en nous ; que les actes "chiffrés" qu'elle nous fait accomplir sont une "signature de Dieu", le "vrai" d'une histoire écrite par la Main de Dieu, même là où il n'y aura jamais d'autre oeil pour le lire que l'Oeil de Dieu. Ces commentaires me rappellent d'ailleurs que j'ai eu occasion déjà dans les pages de la Clef des Songes d'évoquer un tel cas, dans la note "La signature de Dieu" (n° 15).

(**) Les neuf lignes se trouvent dans le premier volume, à cheval sur les pages 277/278. On retrouve une allusion à cette même idée dans cinq lignes d'une lettre de Krishnamurti à Emily Lutyens (du 8 décembre 1927, loc. cit. page 288) :

"... Je n'ai pas eu beaucoup de temps pour songer au renoncement et au shanga (la vie en communauté religieuse). Cela demeure au fond de mon esprit, mijotant et se renforçant de plus en plus. Je veux avancer doucement dans ces choses. Elles sont importantes et il serait inopportun de se hâter."

Une troisième référence à cet épisode, d'une demi-ligne, se trouve dans le copieux tableau chronologique à la fin du volume, page 335, à la date du 30 juin (?) : "K reprend ses causeries. Il désire ardemment devenir sanyasi." Une dernière allusion, dans un entretien de Mary Zimbalist (trustee de la Krishnamurti Foundation) avec Krishnamurti (en 1978 sauf erreur, quand Krishnamurti a 83 ans), de deux lignes cette fois, se trouve presque à la fin du deuxième volume (page 265), dans la question de M.Z. : "Vous avez dit autrefois que vous aspiriez ardemment à être un sanyasi. C'était "votre dernière tentative"."

Krishnamurti répond par "Elle existe toujours...", et, comme de juste, détourne aussitôt l'entretien vers le présent et le passé tout récent, et vers son image de marque.

9+5+1+2 = 17 lignes pour l'épisode, c'est bien assez - adjugé !

dépit de ce tourbillon de distraction, on devine qu'une tenace fermentation intérieure se poursuit cahin-caha. Il est évident qu'après ce coup très dur, il devait y avoir en lui un urgent besoin de recueillement, le besoin de "faire retraite" en lui-même, de se soustraire au bruit environnant pour se trouver enfin, et sa mission toujours inconnue. On comprend bien que l'image conventionnelle du sanyasi représentait non "l'habit" du moine, mais son dépouillement. Il représentait cette retraite, cet élagage si nécessaire, net et sans atermoiement, de toutes les superfluités enjôleuses dans lesquelles il baignait, centre adulé des expectatives de ses intimes et des cercles concentriques de ses proches, de ses fidèles et de ses adorateurs.

Krishnamurti parlait de son désir "de se faire sanyasi" en termes un peu vagues, comme d'une chose importante certes qu'il "attendait avec impatience", mais qu'il ne fallait pas "hâter" - le moment n'était pas venu encore. Parler ainsi, c'était déjà abdiquer, c'était remettre à un "plus tard" hypothétique la seule chose qui alors était importante et urgente. C'était "fleurter" avec un appel urgent et impérieux, en faire le piquant pour cultiver dans son entourage un surcroît éphémère de suspense et d'intérêt. Jamais cet homme ne trouvera en lui la détermination pour s'arracher, le temps de se trouver et de trouver une voie qui soit vraie et qui soit sienne, aux solides séductions d'un cercle feu-tré d'admirateurs. Dès l'an d'après, cette chose si "importante" et qu'il "attendait avec impatience" est définitivement oubliée...

Plus tard encore, par un retournement inimitable, bien typique des voies de l'égo, Krishnamurti a référé à cet épisode comme ayant été "la dernière grande tentation à laquelle il devait faire face" (!). C'est dans cet éclairage de la "dernière tentation" (loc. cit. page 277) que la consciencieuse et admirative biographe la présente en neuf lignes, entre mille choses plus importantes, dans le chapitre intitulé, par une délicate et involontaire ironie, "Libération". C'est sous cette étiquette de "dernière tentation" que cet épisode restera classé dans l'esprit du Maître vieillissant, parmi les quelques rares images-fossiles qui depuis un demi-siècle lui tiennent lieu de souvenirs...

(16 et 17 février) Sûrement, depuis la mort de son frère Nitya deux années avant, par quoi s'était écroulé un certain rêve où Nitya avait à jouer son rôle, un rôle épuisant... (*) - depuis ce moment-là sa vraie mission l'appelait, à voix très basse. C'est cette année-là, en 1927, l'espace de quelques semaines peut-être ou de quelques mois, que la voix s'était fait plus insistante : N'as-tu pas assez de toute cette vanité autour de toi et dans toi ? N'as-tu pas mieux, plus urgent à faire ?

S'il continuait à faire la sourde oreille, la voix était maintenant trop distincte pourtant pour ne pas l'entendre. Voix nouvelle, voix déroutante, à la fois bien- et mal-venue, voix humble et sans apparence, elle lui donnait (d'un air de quémanteuse...) sa grande chance, la grande chance de sa vie - mais sur un plan tout autre, un plan qu'il n'avait jamais connu : là où l'homme est seul en face de lui-même, loin de tout applaudissement, et où l'humble constat de sa misère est part d'une grandeur qui naît dans le silence, dans les eaux abondantes de la douleur.

Cette voix bénie, cette voix jamais entendue, il ne l'a pas reconnue. Il en a fait le colifichet d'un moment, venant orner une certaine image de "spiritualité". De quoi faire mousser un peu plus une ambiance d'euphorie fiévreuse. L'année d'après déjà, le temps du silence qu'il attendait (avait-il dit) avec tant d'impatience et pour lequel le moment n'était pas encore venu, avait sombré à toujours dans la poubelle des colifichets usés...

C'est là, assurément, que se place le troisième et dernier grand tournant dans la vie de Krishnamurti. Le premier a lieu quand il a quatorze ans, quand il se voit, par un soudain miracle, délivré d'une existence misérable et prostrée, et transplanté dans la sécurité douillette de l'étuve théosophe, où pendant seize ans il vivra comme dans un deuxième rêve, aussi fastueux que le premier était misérable. Le deuxième tournant a lieu à l'âge de trente ans quand, adulte sans trop encore le savoir, le choc de la mort de son frère fait s'écrouler le rêve de la confrérie des "Maîtres occultes", dont il avait été l'Instrument privilégié et longuement choyé. Dans les quatre années qui suivent il vit

(*) Nitya était gravement malade des poumons depuis des années. En dépit de son état, et se fiant à la protection dont il était censé jouir de la part des "Maîtres occultes", l'entourage de Krishnamurti le poussait à dissiper la force qui lui restait dans des voyages épuisants, censés nécessaires pour épauler la "mission" de son frère. Il est évident que Krishnamurti portait une responsabilité directe dans la mort de son frère Nitya. Jamais il n'a assumé cette responsabilité-là, parmi bien d'autres de moindre magnitude. Ces premiers épanchements après la mort de son frère sont d'un sentimentalisme verbeux et dérisoire, quand on songe à l'examen de soi qui était éludé, et qui le restera.

comme dans un vide idéologique, continuant sans conviction, sous la poussée d'inertie du mouvement acquis, à jouer un rôle appris et longuement rôdé auquel il ne croyait plus. La dissolution par lui de l'Ordre de l'Etoile, en 1929, qui met fin à une situation fausse qui frisait la supercherie, n'est qu'un épisode d'intendance, épisode à grand spectacle sans signification au plan spirituel : la même pièce se poursuit, avec des décors changés. (Les anciens ont disparu à la trappe. On n'en entendra plus jamais parler...)

Le choix capital a eu lieu sans tambour ni trompette et sans seulement s'en apercevoir, "dans le secret de son coeur", deux ans avant. C'est même miracle quasiment qu'il en soit resté des signes extérieurs, consignés (comme par le plus grand des hasards) dans quelques lignes hâtives d'une copieuse biographie, à l'affût de tous les faits et gestes du Maître. En cette année 1927 à l'âge de trente-deux ans, sans même qu'une "décision" soit prise, par simple acquiescement à un entraînement qui se poursuit de lui-même (*), un homme qu'attendait une grande mission, plutôt que d'oser être lui-même, a choisi de rester un a c t e u r sous les feux de la rampe, dans une pièce qui serait entièrement réécrite par lui.

C'est ce choix aussi, sûrement, reconduit jour après jour une longue vie durant, qui a déclenché l'entrée en scène des diligents mécanismes d'oubli, du Fossoyeur du souvenir (**), - appuyé par toute la force ramassée d'un acquiescement pleinement conscient, magnifié par une idéologie taillée sur mesure pour nier le passé. Car pour que la nouvelle pièce soit crédible, encore faut-il que l'ancienne n'ait pas été.

(*) Ecrivant ces lignes, le souvenir s'est imposé à moi du moment tout similaire dans ma vie, en 1957, quand j'ai esquivé un appel intérieur clairement entendu, que j'ai moi aussi repoussé à "plus tard". J'en fais la découverte et le constat au cours de la réflexion dans la section "Foi et mission - ou l'infidélité (1)" et dans la note suivante "La mort interpelle - ou l'infidélité (2)" (n°s 34, 35). S'il y a une différence importante entre cet épisode de ma vie et celui que je suis en train d'examiner dans la vie de Krishnamurti, elle se place plus tard. Je n'ai pas magnifié mon infidélité à moi-même par une idéologie. C'est pourquoi, sans doute, cette infidélité n'a pas été scellée à jamais. Treize ans plus tard, je m'arrache (et je sais bien par quel effort...) de mon orbite toute tracée de "grand savant", de vedette du monde mathématique, pour recommencer à zéro...

(**) Ici encore s'impose à moi un souvenir se rapportant à ma propre personne. Plus d'une fois, j'ai eu occasion, dans La Clef des Songes et dans Récoltes et Semailles, de noter en passant l'oeuvre dans ma psyché de ce même Fossoyeur, instaurée depuis l'âge de huit ans et se continuant encore aujourd'hui même. Mais ce "choix"-là de l'égo inconscient n'a jamais été entériné par une option consciente ; bien au contraire, depuis que j'en ai fait pour la première fois le constat, en mars 1980, je ressens la présence du Fossoyeur pour ce qu'elle est - comme étant bel et bien une "mutilation" dans mes facultés de connaissance de

moi-même et de mon destin. C'est dans les années qui ont suivi qu'a pris consistance peu à peu l'espoir d'une grande "fonte des glaces" du souvenir, qui me ramènerait à la source de mon enfance oubliée, sombrée. Et dès l'année suivante, en 1981, et au fil des ans ont apparu des signes avant-coureurs d'un tel événement, depuis longtemps appelé et préparé, de déblocage en masse, torrentiel du souvenir. Mais à aucun moment de ma vie, même avant que je n'en prenne clairement conscience, le travail du Fossoyeur n'a pris des proportions comparables comme chez Krishnamurti, dans les années de son âge mûr.

Et nous voilà revenus à l'automutilation du sanyasi. Certes, Krishnamurti avait un compte à régler avec ce "sanyasi" en lui, avec celui qui avait un jour senti l'appel d'une solitude - et qu'il avait renié. Ne fallait-il pas qu'il prouve au monde entier, et qu'il se prouve, qu'il avait eu raison de le faire ? C'est ainsi qu'au cliché traditionnel de la sainteté de l'état de sanyasi, il oppose le cliché krishnamurtien de la folie et de l'aveugle brutalité du sanyasi - l'ange aux couleurs bonbon transformé lestement, par l'autorité du Maître, en diable aux odeurs de souffre.

Opposer un cliché à un autre est une façon fort courue d'enterrer l'humble vérité. Le "sanyasi" dont Krishnamurti parlait vraiment et qu'il aurait voulu à tout prix oublier, il n'était de mélasse ni de souffre ni même en papier, mais de chair et de sang. Il était l' e s p r i t qui entendait une voix basse et pressante, et l' é g o se refusant d'écouter ; l'esprit las d'un vain jeu qui avait beaucoup duré, et l'égo vorace qui pour rien au monde n'aurait consenti à s'en priver. C'est entre ces deux-là dans un même être, entre l'esprit et l'égo, qu'il y avait un compte à régler : qui des deux serait le maître !

S'il y a eu mutilation, il n'y a pas eu combat. Il aurait fallu pour cela que l'esprit prenne la peine de regarder, de jauger une situation, de voir l'enjeu. Mais il gardait les yeux soigneusement fermés, et il était consentant.

Telle est, je crois, la vraie histoire de la mutilation du sanyasi.

(129) Capacité de présence et souvenir - ou : la fidélité est un don sans cesse renouvelé...

(12 et 17 février) (*) Dans une précédente note sur Krishnamurti mentionnée tantôt (**), j'évoque un "don", ou une "qualité d'être", qu'il semble avoir possédé tout au long de sa vie à un degré rarement atteint encore : celui de pouvoir à volonté "vivre dans l'instant présent", de faire taire, quand il désire, toute activité de la pensée. C'est aussi une capacité de p r é s e n c e intense à ce qui l'entoure. Il revient sur cette capacité avec une inlassable insistance, et dans ses récits ne manque pas une occasion (et elles sont nombreuses (***) !) de faire ressortir avec acuité, et non sans laisser parfois transparaître une nuance d'humeur hautaine, les menus signes de son absence chez autrui. Visiblement, mis à part son rôle tacite de Messie (qui ne transparaît jamais qu'en filigrane à travers son discours), c'est bien là qu'il puisait le fondement éclatant, "objectif", irrécusable de sa supériorité sur autrui. Il n'est pas étonnant qu'à travers tous ses écrits, il se soit efforcé de magnifier au maximum cette capacité bien réelle chez lui, et qu'il se voyait le seul à posséder à un tel extrême degré, comme étant le seul et unique fondement d'une authentique spiritualité (****). Elle est devenue dans son esprit comme la j u s t i f i c a t i o n perpétuelle, vertigineuse, dans sa personne même, élevée très haut au dessus de tout autre mortel, de sa péremptoire et superbe négation du passé, posée comme pierre angulaire de sa philosophie.

Il y a là une confusion entre deux choses pourtant bien différentes, dans laquelle Krishnamurti s'est complu sa vie durant et qu'il s'est efforcé de propager par ses "Enseignements" (voués tout entiers à glorifier l'"Enseignant"...).

(*) Voir signe de renvoi à la présente note dans la note "La paille et le grain (2) : Krishnamurti - ou dégradation d'une mission" (n° 125), page 556.

(**) Il s'agit de la note "Les bêtes noires du Maître (2) - ou le refus de devenir" (n° 54), mentionnée dans la note de b. de p. (*) page N 556.

(***) Cela m'avait surtout frappé dans les trois volumes des "Commentaires sur la Vie". Ils consistent en grande partie en des récits d'entretiens avec des interlocuteurs les plus variés venant voir le Maître, et dont aucun, dirait-on, ne trouve grâce à ses yeux et en tous cas, ne suscite en lui de mouvement de sympathie ou d'affection.

(****) Pour Krishnamurti, il est entendu que cette "présence à l'instant présent" inclut un regard agile et vif sur soi-même, en d'autres termes, qu'elle inclut la "connaissance de soi". Ainsi il s'attribue tacitement une qualité d'existence qui, bien au contraire, est rigoureusement absente chez lui. Il n'est d'ailleurs pas le seul être dont j'aie connaissance en qui je constate ce "don" ou cette "capacité" de "présence", allant de pair avec une totale absence de connaissance de soi, avec une autocomplaisance qui jamais, jamais n'est prise en défaut...

Il présente cette capacité de présence comme étant une "libération par rapport au passé". Mais sa vie toute entière elle-même atteste avec une éloquence inégalable (*) qu'il n'en est rien. Le passé a agi sur lui autant et plus que sur qui-conque et l'a "mû et manoeuvré" (comme je viens de l'écrire tantôt (**)). Il a voulu o p p o s e r cette capacité de présence à la faculté du souvenir toute aussi essentielle qu'elle - comme s'il avait voulu opposer le sommeil et la veille, la nuit et le jour, le repos et l'action, en décrétant qu'un seul des deux conjoints dans ces couples était "le bon", et que l'autre n'avait pas lieu d'être.

Il est vrai que la capacité de présence peut être vue comme une sorte de liberté "ponctuelle", étroitement circonscrite, par rapport au passé proche. Elle fait table rase, l'espace d'un instant, des soucis, émotions, expectatives, réserves, contrariétés etc. qui nous avaient agités l'instant d'avant et qui interféraient avec une totale présence à l'instant présent. En apparence, elle brise une c o n t i n u i t é qui pourtant (et heureusement !) se poursuit sans heurts à un autre niveau de la psyché. Par contre, cette apparente "absence au passé" est sans influence aucune sur les grandes options et sur les grands investissements de la psyché, que ce soient ceux de l'esprit, ceux de l'égo ou ceux d'Eros, presque tous entièrement inconscients. Elle est sans incidence sur la f i d é l i t é de l'être à soi-même et à sa mission.

La fidélité, elle, n'est pas une capacité ni un don, si ce n'est un don que n o u s - m ê m e s faisons à nous-mêmes (***), ou à Dieu, sans même le savoir. Comme le don de présence, elle se manifeste dans l'instant et, plus qu'à aucun autre moment, dans les moments sensibles, les moments névralgiques (venus souvent sans s'annoncer, tel un voleur dans la nuit...), les moments créateurs du destin. Mais elle n'est jamais contenue, jamais épuisée dans le seul instant. Elle est tissée dans la durée d'une véracité de l'être sans cesse reprise et approfondie, à longueur d'années et à longueur de vie. Elle est la somme totale, non, l' o e u v r e achevée d'une existence toute entière vouée, sans le savoir,

(*) Comme je viens de le signaler dans la précédente note de b. de p., j'ai connaissance d'autres cas qui illustrent cette différence entre don de présence et liberté intérieure. Mais il n'en est aucun qui soit de loin aussi extrême que celui de Krishnamurti.

(**) Dans les lignes mêmes qui précèdent le signe de renvoi à la présente note, page N 556.

(***) Je reprends ici une observation que j'avais faite d'abord dans la note "Fantasmagories d'un voyant - ou voyance et spiritualité" (n° 122), page N538 .

souvent, à la quête tenace et obscure, sans cesse à nouveau reprise à travers les trouées de lumière comme à travers l'ignorance, les doutes et les défaites, d'une totale authenticité de l'être.

Chez Krishnamurti, du moins dans les dernières cinquante ou soixante années de sa vie, une telle quête de vérité, un tel don de soi n'a pas eu lieu et ne pouvait avoir lieu. Car le Maître avait décrété une bonne fois pour toutes qu'elle était terminée ou, plus exactement, qu'elle n'avait jamais eu lieu d'être.

(¹³⁰) Découverte ou connaissance infuse ? - ou "l'énigme Krishnamurti"

(14 et 18 février) (*) Le champ privilégié de la vision de Krishnamurti, sans aucun doute, c'était l'âme humaine. En dépit de tout ce qui, dans le discours krishnamurtien, est pose, mystification, jeu de pouvoir, il n'en reste pas moins que Krishnamurti est un des hommes, avec Freud, qui a eu la vue la plus pénétrante de la psyché. Il est notamment, avec Freud encore, le seul homme dont j'aie connaissance (à part moi-même (**)), qui ait pleinement vu le processus de la fuite, dans toute son inimaginable magnitude. Et s'il l'a vue, c'est pour l'avoir découvert lui-même, à l'encontre de tout le poids prodigieux de conditionnements millénaires, pesant sur lui comme ils pèsent sur chacun. C'est là, sans aucun doute, sa plus grande découverte. A elle seule, elle fait de lui un des grands penseurs de notre temps (***). Même un demi-siècle ultérieur de stagnation dans l'autocomplaisance et dans la médiocrité ne peut effacer la vertu d'un tel acte de connaissance, ni la portée de cet apport capital à notre connaissance de nous-mêmes.

(*) Suite de la note "La paille et le grain (3) : Krishnamurti - un bilan" (n°126)

(**) Mais la grande différence, c'est que j'ai d'abord appris ce processus de la fuite en lisant Krishnamurti, alors que Freud et Krishnamurti en ont fait la découverte sans l'apprendre de personne. J'ai déjà eu occasion de signaler (voir note de b. de p. (***) page 255, dans la sous-sous-section "Le fait le plus dingue") que Légaut avait également "entrevu" ce même processus sur le tard de sa vie. Comme je le souligne dans la section citée, chez Krishnamurti la vertu active de cette connaissance est plus ou moins annihilée par le fait qu'il voit le processus de la fuite chez tous, s a u f en lui-même.

(***) C'est peut-être hâtivement que j'avais affirmé précédemment (dans la note "Krishnamurti - ou dégradation d'une mission", n° 125, cf. page N 559) que le nom de Krishnamurti "ne tardera pas à tomber dans un oubli mérité", et ailleurs ("Les mutants (6)", n° 114, page N 498 note de b. de p. (***)), prédit que son nom serait oublié dans cinquante ans...

Il ne manque pas d'autres observations pénétrantes sur la psyché, de réalités qu'il est un des très rares, peut-être parfois le premier, à avoir faites et formulées. C'est chez lui que je les avais trouvées pour la première fois, il y a seize ou dix-sept ans. Elles ont beaucoup contribué à m'ouvrir à une compréhension de la réalité humaine en général et, par la suite, à une compréhension de moi-même. Décantées de la gangue de contresens ou de simplismes qui souvent les enrobait, nuancées par ce que m'enseigne ma propre expérience de la vie et de moi-même et la méditation sur celle-ci, ces "vues" prises d'abord chez Krishnamurti se sont, au cours des ans, transformées en connaissance intimement personnelle et en vision. A la fin d'une très longue "vague-méditation" (*), en septembre 1980, j'ai pris la peine un jour (après trois ou quatre ans où je n'avais plus guère eu le loisir de songer à celui qui, naguère, avait fait figure pour moi de "Maître"...), enfin, d'en faire une petite liste commentée, en style télégraphique (**). Je viens de la ressortir de mes classeurs et de la relire. Il n'est pas dans mon propos et il serait sans intérêt de reproduire ici la liste sèche. Qu'il me suffise de constater que même en faisant abstraction de la découverte cruciale entre toutes (et n° 1 sur ma liste !), celle de la fuite, cet ensemble de vues pénétrantes sur la psyché et sur l'aventure spirituelle suffirait à lui seul, également, à faire Krishnamurti un des plus profonds connaisseurs de l'âme humaine et de ses errements.

Et c'est ici que je me vois confronté à une contradiction flagrante dans ma propre vision des choses, à un étrange mystère. Plus d'une fois dans les pages de ce livre j'ai affirmé, comme fruit de ma propre expérience, que la connaissance de soi est la clef de la connaissance d'autrui et de la condition humaine. Tout au moins, pour ce qui est de la connaissance d'autrui, il en est ainsi dans toute situation dans laquelle nous sommes personnellement impliqués, et plus particulièrement encore quand celle-ci est conflictuelle. C'est dans la mesure où je comprends pleinement ma propre implication, y compris dans ses ramifications cachées dans l'Inconscient, dans la mesure donc où "je me mets en cause" réellement, que mon regard sur cette situation se transforme créativement, et

(*) Cette période de méditation, la plus longue de ma vie à part celle dans laquelle je me trouve à présent, s'étend d'août 1979 à Octobre 1980. C'est au cours de cette méditation que j'ai "fait connaissance" de façon approfondie avec mes parents (morts alors depuis plus de vingt ans) et de ce que fut leur vie, et que, sur la lancée de ce que j'avais appris sur eux, je fais la découverte de vicissitudes depuis longtemps oubliées de mon enfance.

(**) J'ai déjà fait allusion à cet épisode dans la note de b. de p.(***) page N568 à la note "La paille et le grain (3) : Krishnamurti - un bilan" (n° 126).

tout d'abord dans ma relation à elle. Et du même coup se transforme aussi du tout au tout l'éclairage dans lequel je vois l'implication d'autrui. Mais ce cas mis à part, même pour des personnes et des événements qui ne me concernent pas directement, bien souvent j'ai pu constater que ma compréhension spontanée puisait dans la connaissance de moi-même issue de telle ou telle expérience dans ma vie que l'événement évoquait et que je percevais aussitôt comme "similaire" (*). J'ai la conviction que dans la mesure où notre expérience de la vie est pauvre et où elle n'a pas été "assumée" (c'est-à-dire, où elle n'a pas été assimilée, transformée en connaissance de nous-mêmes), notre capacité de compréhension d'autrui est réduite d'autant : dans la plupart des cas concrets auxquels nous serons confrontés, elle sera pauvre, fruste, voire totalement "à côté de la plaque".

S'il en est ainsi c'est, j'en suis persuadé, parce que pour les choses vraiment essentielles, dans tout ce qui dépasse la "mécanique" plus ou moins superficielle de la psyché (où les variations individuelles sont infinies), nous sommes tous taillés dans la même étoffe : aussi bien Krishnamurti que le plus apathique et le plus obtus de ses auditeurs-admirateurs, ou que toi qui me lis (avec intelligence, je n'en douterais pas), ou moi qui suis en train d'écrire, ou qui que ce soit. C'est cette parenté essentielle, au delà de toutes les différences accidentelles, au delà mêmes des états de maturité si différents d'un être à un autre - c'est elle qui permet parfois, en des moments privilégiés, une véritable communication entre deux êtres, une communion. C'est elle aussi qui fait que parfois nous comprenions ce qui se passe ou qui se passait dans telles circonstances dans un autre être auquel nous sommes peut-être plus ou moins totalement étrangers, et alors même que l'action aurait lieu dans un milieu tout aussi étranger au nôtre et qu'elle se serait passée il y a des siècles, voire des millénaires (**).

C'est bien pourquoi une prise de connaissance de soi, ou un approfondissement de cette connaissance, est en même temps, sans même que nous y songions

(*) Ce serait une tâche aussi délicate qu'intéressante de cerner le sens d'une telle impression de "similarité". Pour quelques éléments de réflexion à ce sujet, voir dans Récoltes et Semailles la section "Abstraction et sens - ou le miracle de la communication", dans "Les Portes sur l'Univers" (appendice à ReS III, n° 23). Jung évoquerait sans doute des "expériences archétypes", auxquelles les expériences les plus marquantes de l'existence humaine pourraient être ramenées...

(**) En écrivant cette ligne, j'avais notamment présent à l'esprit la démarche de Marcel Légaut, dont la vie spirituelle a été centrée sur une redécouverte en profondeur de la personne et de la mission de Jésus. Cette démarche apparaît le plus clairement dans sa "Méditation d'un chrétien du 20ème siècle".

jamais et sans que cela soit le moins du monde recherché, une façon, peut-être la seule façon, de faire connaissance intimement avec la psyché humaine en général - de faire éclore et mûrir en nous une connaissance de la condition humaine.

Or il semblerait que la personne de Krishnamurti vienne bouleverser cette vision des choses, cette intime conviction si fortement enracinée dans mon expérience de la vie. Il est indéniable qu'il avait une profonde connaissance de la psyché. (Qu'il se soit plu lui-même à la brouiller à plaisir, à en faire un ingrédient et un moyen d'un bluff, d'une constante surenchère dans un jeu de provocation - cela ne change rien au fait.) Et d'autre part, tous les très nombreux faits dont j'ai connaissance au sujet de sa personne concordent pour montrer que le processus de la fuite, c'est-à-dire aussi l'absence de toute velléité de prise de connaissance de lui-même, était chez lui tout aussi énorme sinon aux dimensions plus énormes, plus ubuesques encore que chez le premier venu. Le situant dans l'ensemble de mes "mutants", avec Steiner et plus encore que lui, il m'apparaît comme celui qui a poussé au degré le plus extrême l'absence de toute appréciation tant soit peu réaliste de lui-même, de sa place dans le monde, de ses motivations, celui chez qui la fantasmagorie égotique a perdu (sous l'oeil attendri du cercle de ses admirateurs) toute trace de retenue.

Il serait difficile d'imaginer réunis dans une même personne ces deux apparents "opposés"

connaissance d'autrui - méconnaissance de soi-même ,

de façon aussi extrême, aussi criante que chez Krishnamurti. De plus, tout fait penser que cette méconnaissance de soi n'était pas simplement un état habituel, mais bien un état permanent, et qu'il n'y en eût jamais un autre pendant sa vie entière. S'il y en a eu pourtant, il a dû être effacé du souvenir très rapidement, et sans laisser la moindre trace. Sa biographe Mary Lutyens, qui l'a fort bien connu et qui, de plus, a disposé d'une documentation très riche pour écrire sa biographie, ne laisse elle non plus rien transparaître dans ce sens. Si elle a eu connaissance d'un moment de sa vie où Krishnamurti se serait mis en cause lui-même tant soit peu, ce souvenir doit avoir été évacué chez elle aussi, sans plus laisser la moindre trace (du moins pas dans son ouvrage).

L'énigme qui se pose là est corsée par le fait que nous n'avons pas la moindre indication, dans les écrits de Krishnamurti (dans ceux du moins qui me sont connus) ni dans sa biographie, qui permette de situer même approximativement la genèse d'au moins certaines de ses grandes idées ("Einsichten") sur la psyché. Il n'y a pas à s'étonner à ce sujet, puisque Krishnamurti tenait à croire qu'il les connaissait depuis toujours par sagesse infuse. D'après ce qu'on connaît de

sa vie, il est certain cependant que cette génèse se place a p r à s la mort de son frère Nitya en 1925 (quand Krishnamurti a trente ans). D'autre part j'ai eu la nette impression que dès après 1929 ou 1930, sa vie se réduit à peu près entièrement à un "show" permanent comme grande vedette spirituelle. Il semblerait donc que la génèse en question se placerait dans les quatre années entre 1926 et 1929. Pourtant, r i e n dans le récit de Mary Lutyens ne permet de situer dans cette période ou d'y raccrocher une percée intellectuelle ou spirituelle majeure, comme celle dont il s'agit ici. Bien au contraire, on n'y trouve la moindre trace d'aucune des intuitions majeures que nous lui connaissons dans son âge mûr (*). Pour tout dire, tout se passe comme s'il n'y avait jamais eu dans la vie de Krishnamurti un tel moment d'une p e r c à e , d'une d à c o u - v e r t e fulgurante, d'une soudaine trouée de lumière. Et cela fait partie, semble-t-il, du jeu mené par Krishnamurti, de sa mystification devenue une seconde nature, de rester muet au sujet de l'origine de découvertes qu'il ne présente jamais comme telles, tout identifié qu'il est au rôle de "Vérité incarnée" qu'il joue avec une telle conviction et un tel succès - sans s'en lasser pendant une vie entière...

Pourtant, toute véritable découverte, et surtout une découverte qu'on sent capitale, est une expérience très particulière, unique, inoubliable. J'ai du mal à concevoir qu'une expérience aussi profonde, quand nous voyons s'écrouler une certaine image que nous nous faisons des choses, et qu'un monde a u t r e émerge derrière ces décors qui le maintenaient caché - qu'une telle expérience puisse s'oublier, qu'il puisse même y avoir des velléités, même inconscientes, pour en refouler le souvenir. Ce sont là les très grands moments de l'existence, et en les vivant o n l e s a i t. Quel sens y aurait-il à appauvrir, oui, à m u t i l e r sa vie d'un tel moment, pour mettre à la place d'une chose véritable et sans prix une production factice, dérisoire ?!

La pensée m'est venue aujourd'hui s'il ne serait pas pensable, après tout, que cette étonnante compréhension de la psyché chez Krishnamurti soit, après tout, "innée" - par quoi il faut entendre, certes : apportée en naissant comme fruit d'expériences assumées dans des existences antérieures (**). Cette

(*) Comme je le rappelle déjà ailleurs, le premier texte écrit de la plume de Krishnamurti où apparaissent ces intuitions maîtresses est "La première et dernière Liberté", qui paraît en 1954, alors que l'auteur a 59 ans.

(**) Voir à ce sujet les notes "Mission et Karma - ou l'apprenti et le Maître" et "Création et maturation (1) : les "dons" apparaissent en créant" (nés 24,48) . J'y reviendrai encore dans la note suivante.

connaissance, dès lors, s'enracinerait bel et bien dans une authentique connaissance de soi, fruits d'actes de connaissance, d'actes de découverte de soi - mais ces actes, ces "grands moments" dont je parlais à l'instant, se placeraient dans des existences antérieures. S'il en était ainsi, la version de Krishnamurti lui-même, celle de la "sagesse infuse", serait après tout bel et bien fondée !

Il est vrai que cela ne fait que déplacer l'apparente contradiction. Ce n'est pas à la légère, décidément, que je traitais cette vision glorieuse que Krishnamurti a de lui-même d'affabulation, de délire, d'auto-adulation béate. Car tout ce qui nous est connu de ses faits et gestes jusqu'à l'âge de trente ou trente-cinq ans (et il y en a beaucoup !) contredit de façon flagrante, en apparence irréductible, cette version. Pour prendre l'exemple peut-être le plus gros : le livre "Aux Pieds du Maître", de la plume de Krishnamurti âgé de quinze ans, paru sous le nom de plume d'"Alcyone" pour être livré à la pieuse admiration des fidèles de l'Ordre de l'Etoile, n'est guère autre chose qu'un recueil de platitudes "spirituelles" qu'il avait (comme il l'annonce lui-même) pieusement recueillies de la bouche d'un Etre auguste autant qu'occulte auquel il réfère comme "le Maître". Comme "sagesse infuse" ça a l'air un peu court !

Ce serait le moment pourtant de se rappeler que la psyché peut fonctionner simultanément de façon totalement différente à des "étages" différents. A l'étage de la pensée consciente, nous pouvons, tel un singe savant et avec la meilleure foi du monde, répéter des leçons apprises en y croyant dur comme fer, avec des airs d'autorité impressionnants, alors qu'à un niveau plus profond nous restons entièrement étrangers à ces si sincères simagrées. Il peut y avoir, dans l'Inconscient, une appréciation profonde et nuancée d'une situation, au moment même où nous sommes en train de la décrire (toujours avec la meilleurs foi du monde) à grands coups de clichés d'Epinal. Une telle appréhension procède d'une connaissance inconsciente, fruit sans doute d'expériences assimilées et depuis longtemps oubliées, laquelle peut être entièrement étrangère aux idées et opinions que nous avons adoptées benûtement, tels des habits qu'on nous aurait fait enfiler et qui ne sont pas, mais pas du tout à notre mesure !

C'est la connaissance inconsciente profonde, plus ou moins durement exilée dans les souterrains de la psyché, et non le bric-à-brac du frac et du chapeau haut de forme dont nous nous sommes laissés accoutrer, qui est notre v r a i " n o u s - m ê m e s " . Un homme est l i b r e intérieurement, il est u n , dans la mesure justement où il n'y a pas en lui cet hiatus entre la surface et la profondeur, entre l'"habit" et la "chair" - celui dont l'habit épouse harmonieusement et avec souplesse la chair vivante de l'être.

Ce rappel dès lors nous fait entrevoir une résolution de l'énigme troublante posée par le "cas Krishnamurti". Krishnamurti serait venu au monde avec déjà une maturité spirituelle remarquable. Un enfant prodige comme Mozart, en somme, mais au lieu d'avoir une relation prodigieusement proche à la musique, il y aurait eu en lui une connaissance innée, inconsciente bien sûr, de la psyché humaine, enracinée dans une connaissance des vicissitudes de sa propre psyché dans ses existences antérieures. Comme toute connaissance inconsciente, celle-ci était destinée à devenir pleinement consciente, quand les circonstances s'y prêteraient et que lui-même y donnerait son assentiment. Elle aurait fini par remonter à la conscience, graduellement, après qu'il se soit dégagé de l'emprise du milieu théosophique qui y faisait obstacle, donc après l'âge de trente-quatre ans (en 1929). Cela n'aurait pas été vécu comme une "découverte" fulgurante, inoubliable, mais plutôt comme une progressive "prise de possession", en quelque sorte, de quelque chose qui depuis toujours déjà lui aurait appartenu de droit. Par cette prise de possession, après avoir pendant longtemps joué un rôle factice, dicté par ses maîtres et bienfaiteurs d'antan, il "redevenait lui-même".

Mais à dire vrai, il n'a pas quitté vraiment ce rôle. Il a seulement largué un ensemble d'idées et d'opinions qui allaient avec, sans être nullement essentiels. Pour larguer le rôle et non seulement les accessoires, et par là redevvenir réellement et pleinement "lui-même", il aurait fallu d'abord qu'il en fasse le constat, bien assez évident et flagrant. Pour cela, il aurait fallu qu'il se sépare de la flamboyante et oh combien séduisante image qu'il avait de lui-même : l'Etre non conditionné entre tous, la Vérité, la Lumière, l'Enseignant inégalé de l'humanité entière (*). Cette Image, tant qu'elle n'était pas détectée, ne pouvait sortir que renforcée de cette transformation qui, de prime abord, le rapprochait de lui-même (**). Car il n'était plus désormais la créature de quelconques bienfaiteurs, le "Messie" par la seule vertu d'une publicité tapageuse autour de sa jeune et malléable personne (tapage dont il n'avait pu s'empêcher de

(*) Pour la figure de l'"Enseignant inégalé" j'anticipe un peu - elle n'apparaîtra que plus tard, après la période théosophique. Voir note de b. de p. qui suit.

(**) En fait, cette Image s'est démesurément gonflée encore par la suite. Dans le panthéon théosophe, Krishnamurti était présenté comme l'"habitable humain" dans lequel, au moment venu, le grand Maître Maitreya devait venir s'incarner, comme le Messie des temps modernes. Il était donc juste l'un parmi toute une suite d'Instructeurs venus pour apporter la sagesse au Monde. Une fois largué le parrainage théosophe, il reste le seul et unique Enseignant de tous les temps, tous autres prétendus "enseignants" et "novateurs" étant désormais réduits à l'insignifiance. (Voir note de b. de p. (***)page N 555 à la note "La paille et le grain (2) : Krishnamurti - ou dégradation d'une mission" (n° 125).

sentir toute la vanité). Désormais, il était l'Enseignant par sa seule autorité - sans plus rien devoir à personne (comme le Bouddha naguère...) !

Et il aurait bel et bien été cet Enseignant que le Monde attendait, s'il avait eu l'audace et l'humilité de faire le pas crucial, le pas de vérité : faire le constat et de l'Image, et du processus de la vanité qui s'y accrochait. Concrètement, cela signifiait : faire le constat, dans l'intime d'abord, publiquement ensuite, ce cet habit étriqué qu'il avait porté de son plein gré, pendant vingt années d'affilée. Une "mise en cause" donc de son passé tout entier, le lointain et le tout proche ; car aussi, longtemps qu'un acte de vérité n'est venu y mettre fin (*), le passé tout entier est inclus dans le processus de la fuite et de la vanité.

Ce "pas de vérité" n'a jamais été accompli, cette mise en cause n'a jamais eu lieu. Car si elle avait eu lieu dans l'intime, un de ses tout premiers fruits aurait été une explication publique devant tous ceux qu'il avait contribué à tromper pendant si longtemps, pour assumer sa part de responsabilité dans cette tromperie, en disant clairement ses erreurs, et l'entraînement vaniteux en lui-même qui en avait été la cause. Au lieu de dire à ses fidèles et admirateurs : "Je suis toujours la Lumière et la Vie, et cela dit, que chacun rentre chez lui et oublie l'Ordre de l'Etoile que je viens de dissoudre du haut de ma Grandeur" - et de continuer dans ces registres-là pendant sa vie entière.

A la place d'un acte de vérité, il y a eu un processus d'oubli de l'habit d'apparat qu'il avait pendant si longtemps porté, souvent avec dégoût il faut bien dire, mais tout en encaissant sans déplaisir ses moelleux avantages. Il n'a plus voulu se rappeler que de l'enfant nu et de radieuse apparence que l'habit recouvrait - celui qu'il était profondément, celui aussi qu'il avait accepté pendant si longtemps de laisser maltraiter dans sa cage dorée. L'enfant porteur de sagesse qui sommeillait dans le singe savant, mais transformé désormais, pour les besoins de la cause d'Epinal, en l'"enfant divin".

Mais ce faisant, il était toujours aussi éloigné de lui-même. Il avait fini par se souvenir d'une certaine connaissance de l'enfant, dont il allait avoir l'usage. Comme s'il avait appelé l'enfant auprès de lui aux fins de lui prendre ce bien, puis l'avait renvoyé croupir dans les souterrains. Et pendant que l'Enseignant sur l'estrade pérorait gravement devant les foules ébahies, l'enfant espiègle et vif croupissait, oublié et maltraité comme avant...

(*) Cette "fin", faut-il encore le souligner, est toute provisoire, et jamais définitive et acquise. Le processus de fuite reprend aussi sec, dès que s'arrête la vigilance.

(¹³¹) Connaissance latente et connaissance active - ou le piédestal et le don

(19 et 20 février) (*) J'ai bien l'impression d'avoir résolu ce que j'appelais, dans la réflexion de la note précédente, l'"énigme Krishnamurti". Une fois mise noir sur blanc, la solution me paraît même si évidente que j'aurais du mal à douter qu'elle ne corresponde bien à la réalité. Après tout, tout portait à croire que Krishnamurti comme enfant déjà était bel et bien d'une maturité extrêmement avancée (**), mais enfouie dans l'Inconscient. L'"énigme" n'était en réalité qu'apparente, et tenait, il m'apparaît maintenant, à deux "oublis" de ma part.

D'une part, que nous pouvons avoir connaissance de choses profondes et importantes, sans à aucun moment de notre présente existence les avoir apprises de la bouche (ou de la plume) de quiconque, ni non plus les avoir découvertes à partir de notre propre expérience. Il s'agit donc d'une connaissance qui serait "innée", ce qui signifie aussi (je n'ai pas le moindre doute à ce sujet) qu'elle provient de moments créateurs, de "découvertes" faite dans des existences précédentes (***). Certes, quand quelque chose que nous croyons "savoir" depuis toujours coïncide avec des façons de voir qui étaient plus ou moins courantes dans notre milieu d'origine, il y a fort à parier qu'elle n'a nullement qualité de connaissance, qu'elle ne fait pas partie d'une maturité innée, mais bien de la structure du moi, qui est l'oeuvre surtout du milieu ambiant. Par contre, quand cette connaissance nous distingue de tous les autres êtres dans notre entourage pendant l'enfance, et que de plus ce n'est pas quelque idée fixe ou lubie (apparus nous ne savons plus quand), mais qu'elle se trouve confirmée et reconfirmée par l'expérience, ce sont là sans doute des signes probants qui indiquent qu'il

(*) Suite de la note précédente, "Découverte, ou connaissance infuse ? - ou l'"énigme Krishnamurti"".

(**) "Tout portait à croire" est sans doute exagéré. Je vois deux raisons probantes, l'une directe, l'autre indirecte. L'une, c'est l'impression très forte que l'enfant Krishnamurti, malgré un état mental et physique lamentable, avait faite sur Leadbeater. Quelques réserves qu'on puisse avoir vis-à-vis de la personne multiple de Leadbeater, il paraît difficile de douter qu'il avait des dons de voyance très développés - et il affirmait que cet enfant avait "la plus belle aura qu'il ait jamais vue". Que ce n'était pas là pure lubie de sa part est attesté par les dons impressionnants et par la pensée de Krishnamurti, qui se sont affirmés et déployés après l'âge de trente-cinq ans, une fois qu'il s'était dégagé de l'étuve théosophe. La deuxième raison, c'est que par les faits connus concernant la vie de Krishnamurti, il paraît impossible de situer un moment où aurait eu lieu une grande percée, dans sa connaissance de la psyché et de la réalité spirituelle, et que lui-même présente sa connaissance comme une "sagesse infuse" qu'il aurait toujours possédée.

(***) Voir à ce sujet la note "Mission et karma - ou l'apprenti et le Maître" (n° 24), ainsi que les trois notes consécutives "Création et maturation (1)(2)(3)" (n°s 48-50), et plus particulièrement la première des trois.

s'agit bien d'une connaissance innée, laquelle, de plus, n'est pas de nature instinctive ou collective, mais bien individuelle, découlant d'une certaine maturité innée strictement personnelle. Je suis d'ailleurs persuadé que tout être a des telles connaissances innées qui le distinguent de tout autre être de son entourage, mais que le plus souvent elles restent plus ou moins inconscientes et informulées, peut-être même informulables. (Ce qui ne les empêche nullement d'agir et d'être efficaces à des degrés divers.) C'est une des raisons, sûrement, pourquoi elles ne sont pas faciles à déceler comme telles, et passent presque toujours totalement inaperçues de tous (*).

Le deuxième oubli qui avait brouillé ma vision des choses, c'est, dans le cas particulier crucial de la connaissance de soi, qu'il y avait à faire une distinction entre ce qu'on peut appeler *c o n n a i s s a n c e l a t e n t e* d'une part, *c o n n a i s s a n c e a c t i v e* de l'autre. La connaissance latente est celle qui fait partie de la *m a t u r i t é* de l'être. Elle est inaliénable, indestructible. Elle fait partie de la substance même de l'être profond, hors d'atteinte des manoeuvres du "moi" comme des pressions extérieures venant du Groupe. Les mutilations tant psychiques que physiologiques ne l'affectent, pas plus que la mort physique. Elle est comme la chair ferme et vivante de l'âme immortelle. Elle peut et doit croître et s'épanouir, et c'est là l a t â - che entre toutes dévolue à l'âme, en route vers ses destinées dernières. Elle

(*) Il semblerait que dans le cas de ma propre personne, la maturité innée était relativement fruste, et que mon état de maturité actuel et la connaissance qui en découle, soient en très grande partie le fruit de découvertes faites depuis 1970 et surtout depuis 1976, donc depuis une douzaine d'années. Je ne suis pas sûr de pouvoir formuler une seule connaissance que j'aurais eue "depuis toujours", et qui ne me serait commune avec mes parents (chez lesquels elle avait tendance à rester surtout latente...). La seule chose qui me vienne dans ce sens, c'est la connaissance du rôle de l'archétype de la *M è r e* dans le vécu amoureux, que j'ai bien le sentiment très net de n'avoir jamais "appris", de "savoir depuis toujours". Mais je suis persuadé que c'est là une connaissance latente qui ne m'est nullement personnelle, mais qui est commune à tous les êtres sans exception (y compris même, j'en suis persuadé, aux animaux et aux plantes...). Si je me distingue d'autrui à cet égard, c'est que chez moi cette connaissance a été fortement présente et consciente dès les tout débuts de ma vie amoureuse (sans que par ailleurs je puisse situer aucun moment particulier où celle connaissance serait devenue consciente). C'est là, ai-je constaté, chose assez rare, à cause des mécanismes de refoulement fort efficaces, liés au tabou de l'inceste. Mais le fait qu'une connaissance latente, commune ici à toute l'espèce, soit devenue pleinement consciente et imprègne en permanence toutes les couches de la psyché, peut-il être vu comme le signe d'une "maturité", d'une qualité de la psyché apportée en naissant et fruit de vies précédentes ? J'aurais finalement tendance à le penser. Dans le cas d'espèce, la connaissance en question, pourtant jamais "apprise" ou "découverte", m'apparaît à tel point inséparable de ma psyché, qu'il me paraîtrait impensable qu'elle puisse un jour disparaître du champ de la conscience, par suite d'un refoulement inopinée sous la pression de je ne sais quelles circonstances...

peut aussi, si l'âme y acquiesce, stagner pendant des longues années, et pendant des existences entières. Mais jamais elle ne peut régresser.

La quasi-totalité de la connaissance latente d'un être, et même la totalité dans le cas d'un enfant nouveau-né, est inconsciente. Sa véritable demeure est dans l'Inconscient profond, en contact constant et intime, à n'en pas douter, avec l'Hôte inconnu (*) - avec Dieu en nous. C'est à partir de là, des profondeurs de l'être, qu'elle agit - quand elle agit. Suivant l'état de la psyché, une connaissance latente peut avoir remonté plus ou moins, comme par osmose, vers les couches supérieures de la psyché et les imprégner plus ou moins fortement. Elle peut ainsi accéder jusqu'au champ conscient, devenir une connaissance consciente plus ou moins clairement sentie ou formulée, à laquelle nous souscrivons avec plus ou moins de réticence ou de conviction. Dans le meilleur des cas, nous la faisons totalement, inconditionnellement nôtre, par un acte (qui peut être tacite, ou clairement conscient) de connaissance et de foi (**).

Sans doute peut-on affirmer qu'une connaissance latente est d'autant plus " a c t i v e " , qu'elle exerce d'autant plus une action créatrice à tel moment de notre existence, que nous lui avons permis d'imprégner des couches plus proches de la surface, au lieu de la maintenir prisonnière dans l'Inconscient profond. Mon expérience personnelle me suggère qu'il y a un "saut" qualitatif considérable dans l'efficacité d'une telle action, quand s'est accompli un acte de connaissance pleinement conscient, par quoi elle s'est trouvée clairement et soigneusement sondée et formulée, de sorte que cette connaissance soit devenue pleinement consciente, et quand de plus elle est présente comme telle au moment envisagé (***). La "connaissance active" à laquelle je faisais allusion tantôt n'est autre que la connaissance latente en état d'action, c'est-à-dire en train de participer à un processus créateur, à la création donc d'une o e u v r e (laquelle peut se situer tant au niveau intellectuel ou artistique, qu'au niveau spirituel ou tout autre...).

(*) Voir la note "La petite famille et son Hôte" (n° 1).

(**) Voir la Section "Acte de connaissance et acte de foi" (n° 7).

(***) La "présence au moment envisagé" d'une connaissance, en tant que connaissance consciente, à laquelle je fais allusion ici et qui rend cette connaissance "active", ne se réduit nullement à la présence pour ainsi dire "mécanique" que nous assure l'activité de la m é m o i r e , ni même à la présence plus subtile, plus pénétrante d'un véritable s o u v e n i r de tel moment privilégié (celui d'une découverte importante, peut-être) où cette connaissance était activement présente. Sauf pour une connaissance qui a déjà à tel point imprégné toutes les couches de la psyché qu'elle est présente et active en permanence (comme dans l'exemple que j'évoque dans l'avant-avant-dernière note de b. de p.), peut-être

faut-il, pour qu'une connaissance latente devienne "activement présente", qu'il y ait eu au préalable un véritable "acte de connaissance". Celui-ci aurait pour effet, plutôt que de créer une connaissance véritablement nouvelle (ce serait alors un acte de *d é c o u v e r t e*), de *r e n o u v e l e r* en quelque sorte une connaissance latente déjà acquise, en la rendant activement présente et consciente. Cela va donc bien au delà d'un effort pour se remémorer de quelque formulation à laquelle on était parvenu (ce qui reviendrait à se *r é p é t e r* simplement soi-même). Par contre, un nouvel effort pour cerner en claires paroles la connaissance latente en question, présente déjà sous forme diffuse, est souvent un moyen efficace de la "réactiver". Un signe fréquent (dans ma pratique de la méditation) et probant, montrant que le renouvellement a eu lieu bel et bien, c'est justement le sentiment très net de n'avoir pas seulement "retrouvé" telle quelle une connaissance ancienne, mais de la retrouver *t r a n s f o r m é e* par le travail préliminaire qui vient d'avoir lieu, qu'elle s'est approfondie, nuancée, enrichie...

La relation entre ces deux types, ou modes de présence, de connaissance, la latente et l'active, n'est autre que celle qui existe entre *m a t u r i t é* et *c r é a t i o n*. Je l'ai frôlée au passage bien des fois dans les pages de la Clef des Songes, et me suis déjà arrêté pour l'examiner avec quelque soin dans des notes précédentes (*). Qu'il me suffise seulement de rappeler qu'un état de maturité très fruste n'empêche nullement d'accéder à un état de créativité intense, et dans tel cas limite, d'atteindre à une création spirituelle au faite de l'humain (**). Inversement et à l'extrême opposé, un être aux moyens intellectuels et spirituels prodigieux, découlant d'une maturité (innée ou acquise, peu importe ici) exceptionnelle, peut, par son propre choix et à partir de tel moment et pour tout le temps qui lui plaira, mener une vie médiocre et spirituellement stérile. Ses moyens merveilleux lui servent alors non d'outils pour une création (ou seulement accessoirement, et en deça du plan proprement spirituel), mais d'attrape-nigauds pour mieux bernier les autres et lui-même, dans une vaine poursuite d'auto-agrandissement et d'auto-glorification.

Chez Krishnamurti, il semblerait qu'il y ait eu dès sa naissance une connaissance innée exceptionnellement riche, profonde et délicate de la psyché et de l'âme humaine - une connaissance donc qui le prédisposait à une vie spirituelle exceptionnellement créatrice, à la découverte progressive et à

(*) Voir les trois notes déjà citées "Création et maturation (1)(2)(3)" (n°s 48-50), et surtout la deuxième de ces notes, ainsi que la note "Mission et karma - ou l'apprenti et le Maître" (n° 24).

(**) Le lecteur attentif qui aurait déjà lu les trois notes consécutives sur Solvic, de la fin du mois dernier (notes n°s 115-117), aura compris que le "cas limite" auquel je pense ici n'est nul autre que celui de Solvic, dans les dernières semaines de sa vie.

l'accomplissement, à travers vents et marées, d'une grande mission - à être un des grands "éclaireurs" dans la progression en avant de l'humanité entière. C'était là une connaissance latente, qui est devenue consciente et active sur le tard seulement, après l'âge de trente-cinq ans. Plus "consciente" pourtant, en l'occurrence, que véritablement "active", c'est-à-dire "créatrice" ; car par son propre choix pendant tout le reste de sa vie, cette connaissance consciente est restée coupée, mutilée de ce qui en fait véritablement le coeur : la connaissance de soi. Sûrement y avait-il une sorte de connaissance de soi latente et diffuse apportée de ses vies antérieures, et qui lui disait notamment que le fameux processus de la fuite, en tant que prédisposition de la psyché, était chez lui aussi fortement implantée que chez quiconque, et que, chez lui comme chez tous, son action spirituellement asphyxiante ne pouvait être désamorcée que par un regard vigilant et sans complaisance sur lui-même. Mais pendant sa vie entière, semble-t-il, cette connaissance latente est restée refoulée dans l'Inconscient profond, au profit d'une Image de lui-même pléthorique et envahissante, jamais examinée ni remise en question. L'"activité" de sa connaissance intuitive profonde de la psyché, au lieu d'aller dans le sens d'une maturation spirituelle en même temps que de l'éclosion et de la croissance vigoureuse d'une grande mission, s'est toujours bornée (pour autant que je puisse voir) à "percer à jour" les poses et subterfuges d'autrui (*), et plus particulièrement et surtout, de ceux qui venaient le voir pour lui parler de leurs problèmes personnels (**).

(*) J'ai eu l'impression très nette que pendant toute sa vie, Krishnamurti s'est bien gardé de "percer à jour" les inauthenticités et les attitudes "de fuite" de ceux qui faisaient partie tant soit peu de son entourage. Il n'aurait certes pu le faire sans, en même temps, se "percer à jour" lui-même, puisque ces inauthenticités et attitudes, chez lui et chez ses proches, étaient forcément très étroitement solidaires. En somme, lesdits proches, tout comme lui-même, se trouvaient être la fameuse "exception qui confirme la règle", au niveau des réalités de la psyché qu'il met en avant dans ses "Enseignements".

(**) D'inclure dans leur vie, comme un ingrédient plus ou moins régulier, des tels contacts avec des personnes étrangères venant les consulter, est un des nombreux traits communs entre les personnages campés par Steiner et par Krishnamurti. Avec cette différence, pourtant, que chez Steiner cela prenait un diapason épuisant - telle une croix volontaire qu'il se serait imposée (ce qui n'était pas du tout dans les façons d'un Krishnamurti !). Chez Steiner, en plus des rencontres personnelles, il y avait une correspondance faramineuse - à certains moments ses fidèles se relayaient pour transporter à la poste ses réponses aux lettres reçues, par corbeilles à linge entières ! C'était là surtout, je crois, se sacrifier pour une image de marque qui lui était chère. Je doute que cette correspondance démesurée, pas plus que tous ces entretiens qui dévoraient une énergie considérable, aient été autre chose que beaucoup de vent pour rien, et une façon d'éluder sa propre maturation.

En lisant les récits qu'il fait de ces entretiens (*), on est impressionné par une grande acuité pour voir à chaque fois où est la faille, montrer du doigt le point de fuite, et aussi par une expression souvent remarquablement dépouillée et parfaitement ajustée pour dire ou suggérer ce qui est vu. A un certain niveau, ce double acte de perception-expression est sans doute un acte de création; mais, pour autant qu'il me souviennne, il reste constamment en deça de la création spirituelle. La Vérité Incarnée a parlé par la bouche du Maître Impersonnel - mais à part ça, rien ne s'est passé : l'interlocuteur repart comme il est venu (dûment impressionné sûrement d'avoir entendu et vu fonctionner le grand homme...), et le Maître reste - le Maître. Il n'y a pas eu d o n . Ou si, très exceptionnellement, il y eût mouvement, élan de don, il venait de celui qui venait voir le Maître, et ce don qu'il portait en lui n'était pas accueilli.

Dans l'action spirituelle, pour donner tout comme pour recevoir, il faut que l'un et l'autre, le donnant et le recevant, soient de plein pied l'un avec l'autre - qu'il n'y ait pas de piédestal. Alors seulement l'amour agit à travers l'un et l'autre. Alors celui qui donne, reçoit, et celui qui reçoit, donne, et l'un e t l'autre en sont transformés. Dieu donne à Lui-même et reçoit de Lui-même, à travers deux êtres qui l'un et l'autre y participent, en tacite communion avec Lui.

(*) Je pense ici surtout aux trois volumes de ses "Commentaires sur la Vie", dont j'ai bien dû lire au moins deux.

(¹³²) Les mutants (8) : les mutants et la connaissance de soi.

(22 et 23 février) (*) Cela fait deux semaines et trois jours que la réflexion s'est attardée sur les deux cas étroitement apparentés de Rudolf Steiner et de Krishnamurti. Ce qui à mes yeux, à présent, les distingue de tous les autres parmi mes mutants, c'est qu'ils ne sont pas vraiment entrés dans la mission qui les attendait pour être créée par eux à longueur de vie. Ils se sont l'un et l'autre laissés "dévoyer", détourner de la voie de leur mission, par la sempiternelle vanité, la fringale d'auto-agrandissement, leur faisant jouer un rôle emprunté, hautement fantaisiste, mystificateur. Prodigieusement complés de dons l'un et l'autre, ils n'ont pu s'empêcher malgré tout, en dépit de leur manque d'authenticité et de simple "sérieux", de faire des contributions remarquables à la pensée humaine, que j'ai essayé de cerner en son lieu. A ce titre, il serait malaisé de ne pas les compter parmi les grands penseurs de notre temps - deux grands penseurs qui ont "mal tourné" ! Mais au plan spirituel, qui est celui qui vraiment m'importe ici, je ne discerne dans la vie de l'un ni de l'autre aucune grandeur (**). La grandeur spirituelle n'est pas dans les dons ni dans la maturité de l'âme, mais dans l'usage qu'on en fait, et dans les dispositions intérieures dans lesquelles on dirige sa vie. Il n'est pas exclu que par des voies détournées, leur oeuvre finisse pourtant, dans les générations qui viennent, par contribuer à la progression de notre espèce, y compris au plan spirituel (le seul qui soit vraiment essentiel pour nos destinées, et celui dont va finalement découler tout le reste). Mais j'ai bien l'impression que jusqu'à présent, cette oeuvre a surtout contribué à la confusion générale des esprits. Car plus un esprit est puissant, et plus puissamment aussi il propagera autour de lui et dans le Monde la confusion qui est en lui.

(*) Suite de la note précédente "Connaissance latente et connaissance active - ou le piédestal et le don". Comme la présente note reprend le fil de la réflexion d'ensemble sur les "mutants", on peut le voir aussi comme une suite de la note "Les mutants (7) : Freud - ou le courage de la lucidité" (n° 121).

(**) Je nuancerais cette affirmation pour Steiner, pour son existence jusque vers l'année 1900, donc jusque vers l'âge de ses quarante ans. Il y a en lui, dans cette première grande période de sa vie, une grande ouverture sur autrui, et (ai-je eu l'impression) une authentique recherche de la voie qui serait sienne, tout en assumant pleinement l'inévitable solitude spirituelle d'une telle quête. L'année 1900 marque le tournant de la célébrité - il est en train de devenir une "vedette" à l'intérieur d'un mouvement "spirituel" puissant, comptant des dizaines de milliers d'adhérents fervents et crédules dans les classes moyennes et jusque dans la haute crème du pot social. J'ai cru comprendre que c'est là aussi le grand tournant dans sa vie spirituelle, quand il entre dans un rôle d'emprunt - celui de grande vedette justement, ou (dans le jargon du jour) de "grand Initié", voire de "Messie" des temps modernes...

Cette confusion chez l'un et chez l'autre n'aurait pu s'installer, ni surtout perdurer pendant une vie entière, s'il y avait eu une attitude, si modeste, si fruste soit-elle, de connaissance de soi - celle qui débusquerait tout au moins les tromperies les plus énormes, les plus grossières. Le processus de la tromperie, celui de la fuite, des yeux fermés pour être "pouce" tout en cueillant, en douce, les grasses gratifications de la vanité - seul le regard attentif sur soi le désamorce. Et la réflexion de ces deux semaines écoulées est, avant tout, venue illustrer de façon saisissante, dans deux cas particulièrement extrêmes, comment en l'absence d'une rigueur intérieure, d'une discipline (si légère soit-elle...) de connaissance de soi, l'existence toute entière se trouve investie et dévorée par ce processus vorace de la vanité.

Il est vrai que même parmi mes autres mutants, rares sont ceux chez qui je décèle ne serait-ce que des velléités de connaissance de soi. Plus d'une fois, cette absence m'est apparue comme la cause profonde des principales limitations de l'homme dont je m'efforçais de sonder tant soit peu l'existence. Mais ces "limitations", même si elles restreignent de façon plus ou moins draconienne le rayonnement et la portée de la mission de cet homme, ne vont pas pour autant jusqu'à l'effacer de leur vie, et faire de leur existence un désert spirituel. Ou pour le dire autrement : les incursions de l'égo dans le domaine de l'esprit, effectuées à la faveur de l'absence d'un regard vigilant, restent occasionnelles et limitées, sans jamais en arriver à un état où l'esprit est totalement investi et dominé par l'égo (*). Quoique parfois distrait et somnolent, l'esprit garde des sains réflexes ou est guidé par un sain instinct spirituel, de sorte à rester, grosso-modo, le maître. C'est l u i , dès lors, qui fixe le cours du voyage, en symbiose avec la voix infiniment discrète de Dieu. Et c'est bien c e l a et pas autre chose, cheminer dans la voie de sa mission. C'est c e l a , la fidélité à soi-même. C'est c e l a , servir (souvent sans encore le savoir) les desseins de Dieu.

Quels sont donc ceux parmi mes "mutants" chez qui on décèle tant soit peu une attitude de connaissance de soi ? Sans aucun doute c'est chez Freud, et après

(*) J'ai l'impression qu'il faudrait mettre à part le cas de Gandhi dans les dernières vingt ou trente années de sa vie, alors qu'il était à l'apogée de sa "carrière" d'homme politique et d'homme d'Etat. L'égo est devenu assez envahissant, et je crois que Gandhi a alors cessé de progresser spirituellement. Cela n'empêche, est-il besoin de le souligner, que le niveau auquel se plaçait son action politique était infiniment au-dessus de celui même du plus brillant et du plus "honnête" des politiciens dans le style traditionnel. Voir à ce sujet les commentaires sur la mission de Gandhi, dans la note "Les mutants (5) : l'éventail des mutants - ou diversité et grandeur" (n° 112), pages N 484-485.

lui chez Neill, que j'ai trouvé les signes les plus clairs, les plus probants d'une telle discipline intérieure, d'une telle rigueur. C'est Freud qui a fouillé le plus avant dans sa psyché, pour y déceler et mettre à nu les mêmes mécanismes cachés qu'il avait d'abord découverts chez ses patients, avant de les retrouver chez ses amis. Je n'ai aucun doute que la pénétration psychologique de Freud et de Neill, et surtout la qualité hautement active de leur connaissance de la psyché (*), a sa source dans la connaissance qu'ils avaient d'eux-mêmes, exempte de toute complaisance et de tout apitoyement sur soi.

L'absence de complaisance à soi-même est peut-être le premier fruit, et le plus essentiel de tous, d'une attitude de connaissance de soi. Cette rigueur intérieure, je l'ai trouvée également dans l'oeuvre de Edward Carpenter et dans celle de Marcel Légaut. J'ai eu l'impression d'ailleurs que la connaissance de soi reste chez eux à un niveau assez superficiel, ou plus exactement : s'il leur arrive de se hasarder à cheminer dans les profondeurs de la psyché, c'est toujours en glissant en vitesse sur le "sac de noeuds" du conflit, dont ils se contentent tout au plus à constater l'existence en passant, sans la moindre velléité de s'y attarder tant soit peu. Chez ces deux hommes d'une remarquable autonomie intérieure l'un et l'autre, c'est là pourtant, il me semble, une séquelle en eux de l'attitude traditionnelle parmi les spirituels, que j'ai eu occasion déjà de cerner (**). J'ai la conviction, pour ma part, que la vie spirituelle en général est appelée à s'approfondir considérablement par le dépassement d'une telle attitude du "quant à soi" dans la relation de l'esprit à la psyché ou au "psychique", comme aussi dans sa relation au corps, traditionnellement traités en quantités négligeables l'un et l'autre. Et c'est une chose remarquable qu'en ce qui concerne la relation au "psychique" tout au moins, la voie a été montrée par Freud et par Neill, qui l'un ni l'autre ne font figure de "spirituels" (et à leurs propres yeux moins qu'à ceux de quiconque !). Si on inclut cependant dans le tableau pressenti d'une spiritualité nouvelle, en plus d'une attention aimante et sans complaisance à la psyché, un égal respect attentif pour le corps et un acquiescement reconnaissant à la pulsion amoureuse, alors il faut joindre les noms de Walt Whitman et de Edward Carpenter à ceux de Freud et de Neill déjà nommés, parmi les tout premiers de ceux qui ont montré et qui montrent la voie ; et eux non plus, en termes des critères généralement reçus,

(*) Par opposition (si je ne me trompe) avec les cas de Steiner et de Krishnamurti - voir à ce sujet les deux derniers alinéas de la note précédente.

(**) Voir la note "Expérience mystique et connaissance de soi - ou la gangue et l'or" (n° 9), notamment pages N 20, N 25-26, et aussi la sous-sous-section "Les mauvaises compagnies" (section 56, 7°, c)), pages 262-264.

ne font figure de "spirituels" ! Comme par hasard, les quatre gaillards que je viens de nommer là ne sont autres d'ailleurs que les fameux "briseurs" (du "mur de la répression du sexe"), dont il a été déjà abondamment question ailleurs (*). Les voilà donc, au tournant de la réflexion, qui apparaissent comme les précurseurs d'une spiritualité nouvelle. Faut-il s'en étonner ? Et dans cette perspective imprévue, Légaut (lui aussi déjà nommé tantôt, dans une même haleine avec Carpenter (**)) m'apparaît comme un des plus remarquables ouvriers d'une nouvelle spiritualité, et tout particulièrement, comme celui qui ouvre la voie d'une a u t r e façon de vivre la foi chrétienne.

Dans l'autobiographie de Gandhi, on constate la même absence de complaisance à soi-même, c'est dire la même qualité de vérité, que chez Légaut et chez Carpenter - et c'est cette qualité, certes, et rien d'autre, qui en fait tout l'intérêt ! Malheureusement, comme j'ai eu déjà à le souligner plus d'une fois, ce trait si sain et vivifiant de sa personne a tendance à disparaître dans les deux ou trois dernières décennies de sa vie, quand sa carrière publique est à son apogée.

Dans sa notice biographique sur Riemann (***), Weber nous rapporte que chaque soir au coucher Riemann pratiquait un examen de soi "en présence de Dieu" - et je fais confiance à cet homme que ce n'était pas là une vaine formalité. On ne peut que regretter que dans sa trop courte vie, cette profondeur-là qu'on entrevoit dans l'homme n'ait pas trouvé une expression visible dans son oeuvre.

Cela fait finalement six parmi nos dix-huit mutants, chez lesquels on peut constater la présence d'une attitude de connaissance de soi. Ce n'est déjà pas si mal, vue l'extrême rareté de la chose ! Par contre, j'ai eu occasion ici et là de constater une absence à peu près totale de toute velléité de connaissance de soi, chez certains autres parmi mes mutants. Je me borne ici à les rappeler pour mémoire:

Darwin, Râmakrishna, Kropotkine, Steiner, Teilhard, Guruji, Krishnamurti

Sur les sept, ce n'est que chez Râmakrishna que j'ai pourtant décelé quelques signes occasionnels de modestes amorces de connaissance de soi. Surtout, il lui

(*) Voir notamment les notes "Les mutants (5)(6)" (n°s 112, 114), pages N 493 et N 498-499.

(**) Je décèle une proche parenté entre les existences et les missions de Edward Carpenter et de Marcel Légaut, laquelle apparaît pour la première fois au cours de la réflexion dans la note "Le temps des béquilles et le temps pour marcher" (n° 75).

(***) Cette notice biographique est mentionnée dans la première note où il est question de Riemann, "Les mutants (1) : le ballet des mutants ; Hahnemann et Riemann" (n° 85), page N 300.

arrive de parler de certaines de ses expériences avec beaucoup de simplicité, sans aucune velléité d'en gommer les menues traces de faiblesses humaines. Il y a là une sincérité, une qualité de vérité, toutes proches déjà des dispositions aptes à conduire à une démarche de connaissance de soi. Il n'a pas su pourtant se libérer du sempiternel cliché (abondamment resassé autour de lui une fois qu'il était en odeur de sainteté, et qu'il reprend lui-même assez souvent) de la " p e r f e c t i o n " dernière à laquelle est censé être arrivé le "parfait adorateur de Dieu". J'ai bien l'impression que dans les dernières années de sa vie, entouré de la vénération générale et surtout de celle de ses disciples qui collaient à lui de près, il a été constamment tiraillé entre ce que son simple bon sens spirituel lui disait tout bas, et la vénération un tantinet bruyante et onctueuse dont il se voyait l'objet et qui (ne pouvait-il s'empêcher de penser) devait quand même bien être méritée ! C'est ainsi que la Divine Mère s'est plu à le taquiner en tapinois, histoire sûrement de l'éprouver. Et il faut croire, puisqu'il eût droit à Ses faveurs expresses jusqu'à son dernier soupir, qu'il a sù ne pas se laisser engoutir dans le marais dont Elle l'avait malicieusement entouré (*).

(¹³³) Les mutants (9) : les mutants et les soeurs ennemies

(26 - 29 février) (**) Dans plusieurs notes précédentes (***), j'ai examiné tour à tour quelle est la relation de "mes mutants" au s e x e, à la g u e r r e, et à la c o n n a i s s a n c e d e s o i. Il est apparu que la diversité des

(*) Il a déjà été question de ce "marais" que constitue souvent le cercle des disciples d'un Maître, dans la note "Les lieux communs des saints" (n° 113), page N 496. Il faut ajouter pourtant qu'en plus de ce rôle-là, les disciples de Râmakrishna ont joué un rôle sûrement plus utile pour propager ses enseignements. C'est grâce à leur pieux zèle que j'ai eu le grand avantage d'avoir non seulement entendu parler de lui, mais de pouvoir me faire une idée de son expérience mystique et de son message, dans la copieuse collection de paraboles et aphorismes disponible, cent ans après sa mort, en livre de poche et même en français, à la portée de toutes les bourses...

(**) Suite de la note précédente, "Les mutants (8) : les mutants et la connaissance de soi".

(***) Il s'agit des notes "Les mutants (6) : les mutants et le sexe" (n° 114), "Passation d'une mission - ou le "spirituel" devant les drapeaux" (n° 119), "Les mutants (7) : Freud - ou le courage de la lucidité" (n° 121)", et enfin la note précédente que je viens de citer dans la précédente note de b. de p.

attitudes et options vis-à-vis de chacun de ces aspects importants de l'existence humaine, est comparable à celle que j'avais déjà constatée dans les tempéraments, caractères, extractions sociales, missions et destinées parmi ces mêmes mutants (*). Il y a quelques jours, j'ai fait, dans un petit gribouillis schématique, un rapide bilan analogue pour d'autres questions importantes, liées elles aussi de façon névralgique à la Mutation devant nous. Il s'agit des suivantes : relation à la r e l i g i o n et au sentiment religieux (**); à la s c i e n c e ; à la civilisation actuelle et à ses valeurs (" c u l t u r e ") ; à la question des destinées de l'humanité dans son ensemble, tant à longue ou très longue échéance que dans les quelques générations qui viennent, voire même dans les années déjà devant nous (" e s c h a t o l o g i e ") ; à la j u s t i c e sociale ; à l' é d u c a - t i o n . Enfin, j'ai passé également en revue ceux parmi mes mutants qui ont quelque intuition au sujet d'une "science de demain" ou d'une " s c i e n c e s p i - r i t u e l l e " . Comme je l'ai laissé entendre déjà ailleurs (***), j'entends par là un corps de connaissances communes, et un type de recherche qui alimente et

(*) Voir la note "Les mutants (5) : l'éventail des mutants - ou diversité et grandeur" (n° 112).

(**) Il est entendu ici que les termes "religion" et "sentiment religieux" recouvrent une multiplicité de sens différents, constituant un "nuage de sens" tout aussi complexe que pour des termes tels que "spiritualité", "liberté", "création", "amour" etc. Il y a lieu notamment de distinguer les E g l i s e s et les Institutions religieuses, les e n s e i g n e m e n t s et les valeurs que celles-ci font profession de promouvoir, érigés en d o c t r i n e s plus ou moins fixes et se concrétisant en une l i t u r g i e qui leur donne une expression symbolique, et d'un autre côté le " v é c u religieux" ou l'"expérience religieuse" individuels. Ceux ci, suivant les cas, peuvent être plus ou moins stéréotypés et superficiels, voire totalement figés et factices, ou au contraire se placer au niveau d'une vie sprituelle authentique, irriguer la psyché comme son sang vivifiant, dans un processus créateur de maturation et d'approfondissement intérieur. Le plus souvent, l'expérience religieuse s'exprime dans le cadre d'une foi religieuse particulière, qui lui sert en quelque sorte de "langage". Mais elle peut aussi le situer en dehors de toute religion constituée et se trouver un langage entièrement personnel. Tel a été le cas chez Whitman, chez Bucke, chez Carpenter, et aussi chez moi-même (depuis Octobre 1986). Dans le sens où j'emploie ce terme, l'expérience religieuse en tant qu'expérience "spirituelle" se distingue d'autres modes d'expérience spirituelle par le fait que la perception d'une p r é s e n c e et d'une a c t i o n vivantes, qui transcendent toute présence et toute action simplement humaines (et que certains appelleront Présence et Action de D e i u), y joue un rôle moteur central - tel un coeur vigoureux qui pulse le sang de l'expérience spirituelle à travers tous les "organes" de la psyché...

(***) J'ai fait allusion ici et là à l'éclosion nécessaire d'une a u t r e forme de science, et plus particulièrement en relation avec la personne de Rudolf Steiner, notamment dans les deux notes "Les mutants (2) : la science spirituelle (R. Steiner, T. de Chardin)" (n° 86), et "La paille et le grain (1) : R. Steiner et la science de demain" (n° 124). Voir notamment les pages N 302 et N 551.

renouvelle celui-ci, dans lesquels les moyens de perception extrasensoriels, les intuitions de nature proprement religieuse ou spirituelle et tout particulièrement l'exploration de la psyché dans une optique spirituelle (*), auraient une place toute aussi cruciale (**) que la rigueur intellectuelle (***) et la méthodologie minutieuse des sciences expérimentales et des sciences exactes, telles qu'elles ont été développées surtout depuis trois ou quatre siècles.

En incorrigible mathématicien que je suis, ce "gribouillis" a pris la forme d'un tableau à double entrée, où j'ai porté en "lignes" les noms de mes dix-huit

(*) Ce qui, selon moi, distingue une telle exploration de la psyché ("dans une optique spirituelle"), c'est qu'au foyer de l'attention du chercheur se trouve s a p r o p r e p s y c h é - la seule dont il ait une expérience intime et totalement immédiate. Ce qui rend une telle attention, dirigée vers son propre être, véritable et féconde, n'est pas de l'ordre d'une quelconque méthode. C'est une r i g u e u r qui ne découle d'aucune règle ou méthode (même si elle peut nous inspirer pour développer nos propres méthodes...), mais seulement de dispositions intérieures de v é r i t é . Cette exploration de la psyché ne fait nullement table rase de la "mécanique psychique", mise en évidence pour la première fois par Freud, et qui joue un rôle dominant dans les couches moyennes et périphériques de l'Inconscient. Mais alors même qu'il est essentiel de s'être "expliqué" à fond avec cette mécanique dans sa psyché, et surtout avec l'action insidieuse et omniprésente du processus de la fuite, les rouages et engrenages et modalités d'action de cette mécanique finissent par apparaître comme des détails somme toute accessoires, à la lumière d'un éclairage qui vient d'ailleurs. C'est cet éclairage et cette lumière qui sont l'essentiel. Tout comme les gammes et arpèges et trioles carabinées auxquels s'exerce inlassablement le virtuose musicien sont elles aussi accessoires, alors que l'essentiel est dans la mouvante harmonie de l'oeuvre musicale que l'oreille capte et que tout notre être revit...

(**) Il serait plus juste de dire que la connaissance de nous-mêmes, et la pré-science des finalités véritablement h u m a i n e s qui en découle, seront comme le coeur et comme l'âme de la science nouvelle, pour inspirer son esprit, ses options, ses orientations. Tout ce qui est "méthodologie", tout ce qui se place au plan de l'approche intellectuelle, sera subordonné à cette finalité (d'ordre spirituel) de l'intime connaissance de nous-mêmes et du "milieu" qui nous entoure - de l'électron à la galaxie...

(***) La "rigueur intellectuelle" au plein sens du terme n'est pas dans l'application méthodique et scrupuleuse de "canons du métier" de ceci ou cela, dictée par telle ou telle méthode constituée. Elle est, au contraire, d'essence créatrice, et par sa nature même déborde sur toute méthode. C'est elle qui sans cesse crée les méthodes adéquates à ses besoins. De plus, elle m'apparaît comme une sorte d'ombre ou d'image, au plan de l'intelligence, d'une rigueur d'essence spirituelle. Cette rigueur-là n'est qu'un des aspects des "dispositions de vérité" que j'ai évoquées dans une précédente note de b. de p. ; un des aspects d'une quête passionnée pour discerner, pas à pas, la vérité des choses, inséparable de l'intime et fluente perception que nous-mêmes avons de ces choses et que nous créons au fil du travail. On trouvera dans Récoltes et Semailles des amorces de réflexion sur la rigueur, notamment dans la section "Rigueur et rigueur" (ReS I n° 26), et dans la note "Désir et rigueur" (ReS III, n° 121).

mutants (*), et en "colonnes" les dix questions-clef que je viens d'énumérer. J'ai marqué un signe + dans la case intersection d'une ligne et d'une colonne lorsque la relation de tel mutant à telle question m'apparaît comme "positive" (**), ou encore (selon mes propres lumières) comme allant dans le sens "eschatologique" de l'évolution de la société humaine après la Mutation ; c'est-à-dire aussi, quand elle m'apparaît comme en accord avec les desseins de Dieu. J'ai porté un +? dans les cases où ce caractère positif de la relation me paraît susciter certaines réserves (***), et par contre ++ quand ce caractère est à tel point affirmé et me paraît prendre une importance telle dans l'existence de l'intéressé, que cet aspect-là paraît réellement inséparable de sa mission.

Il m'a fallu dresser ce tableau à l'encontre d'une certaine réticence, me rendant bien compte à quel point ce genre de soi-disante "représentation mathématique" d'une réalité infiniment plus délicate est non seulement grossière, mais même contestable dans son esprit même, et apte à induire en erreur. C'est pourquoi je préfère m'abstenir d'inclure ici ce tableau. Il ressemble fâcheusement à un tableau de (bonnes ou mauvaises) "notes", et à tout l'air de me faire retomber dans le fameux syndrome du maître d'école (****) ! Et pourtant, si grossier et

(*) Pour la liste de ces dix-huit mutants, voir le début de la section "Les mutants (5) : l'éventail des mutants - ou diversité et grandeur" (n° 112).

(**) Dans la suite de la phrase, j'essaye (de façon forcément sommaire et approximative) d'évoquer le sens que je donne ici à ce terme "positif". La suite de la réflexion éclairera ce sens mieux que des explications théoriques. Il est entendu qu'une relation "positive" à la rubrique "guerre" est, pour moi, dans une attitude de refus plus ou moins inconditionnel de la guerre (et non dans un acquiescement ou dans une acceptation de la guerre !). De même, dans la réflexion qui suit je serai amené à regarder comme "positive" la relation de Neill à la religion, ou celle de Gandhi à la science, alors que dans l'un et l'autre cas les attitudes de ces deux hommes sont critiques au point de confiner à un rejet pur et simple. Mais dans l'un et l'autre cas, contrairement à l'attitude de beaucoup d'autres mutants vis-à-vis de "la religion" ou de "la science", la leur découle d'une vue pénétrante et juste d'un des aspects importants, tout au moins, de la réalité désignée par l'un ou l'autre de ces deux termes "religion" et "science".

(***) Il y a cinq tels cas d'un signe +? : pour la relation de Bucke et celle de Gandhi à la connaissance de soi, pour celles de Kropotkine aux rubriques "culture" et "éducation", enfin pour celle de Krishnamurti à "éducation".

(****) En conformité avec ce syndrome (qui chez moi n'est plus à démontrer), je n'ai pu m'empêcher, pour établir des sortes de "classements" sommaires (voir ci-dessous), de faire la somme du nombre de signes + qui se trouvent dans chaque ligne (comme autant de "notes" données aux différents mutants !), ou dans chaque colonne (comme autant de "notes", encore, données aux dix différentes "rubriques"). Dans ces "totaux", le signe ++ compte pour deux - mais exceptionnellement j'ai mis un signe +++ dans la case qui correspond à la relation de Solvic à la guerre. Enfin, j'ai compté pour $\frac{1}{2}$ les cases marquées d'un +? . Je plaide l'indulgence du lecteur pour ces petits jeux de mathématicien-maître d'école, auxquels il faut surtout se garder d'accorder une quelconque valeur "objective".

contestable qu'il soit, j'ai l'impression que ce tableau m'est néanmoins utile pour étoffer et préciser quelque peu ce sentiment un peu vague d'une "diversité" extrême d'options et de directions d'attention parmi mes mutants. Ainsi, pour chacun d'eux, le nombre de signes + dans les cases qui constituent la ligne correspondante, et parmi celles-ci, le nombre des cases ++, donne une idée de ce qu'on pourrait appeler la "largueur" ou la "vasteté" de sa vision ou (en se référant surtout aux signes ++) de sa mission.

Celui qui de loin a la vision et la mission les plus vastes parmi tous les mutants est **C a r p e n t e r** : sa relation à c h a c u n e des dix "questions" envisagées m'apparaît comme positive, et dans cinq parmi elles (*) comme "très positive" ++. A bonne distance de lui, Neill, puis Freud et Félix, puis Gandhi, Steiner, Guruji font partie des mutants à "vision large", et à bonne distance encore de ceux-ci, Riemann, Kropotkine, Solvic, Krishnamurti, Darwin, Râmakrishna font partie de ceux à "vision étroite" (**).

En examinant une à une les diverses colonnes du tableau, on peut se faire une idée dans quelle mesure l'une ou l'autre des dix questions évoquées tantôt, depuis "sexe" jusqu'à "science nouvelle" (ou "science spirituelle"), se trouve grosso-modo privilégiée ou, au contraire, négligée par une majorité de mes mutants, dans l'ensemble des dix questions-clef qui se sont imposées à mon attention. C'est la colonne "culture" qui l'emporte : parmi mes dix-huit mutants, particulièrement nombreux (douze) sont ceux qui sont sensibles au malaise de civilisation, et de plus, pour un bon nombre (huit) parmi eux, une critique vigoureuse et plus ou moins pénétrante de la civilisation actuelle me paraît faire partie de leur mission. Ladite

(*) Il s'agit des cinq rubriques "sexe" (qui mériterait bien chez Carpenter un +++, comme "guerre" chez Solvic !), "religion", "culture", "eschatologie", "justice".

(**) Plus d'un lecteur sera surpris, et peut-être choqué, de voir ici qualifiée d'"étroite" la vision ou la mission de tel grand homme parmi ceux nommés ici, dont la "vision" lui paraît au contraire très vaste, et sans doute avec raison. Moi-même ne peux me défendre d'une réaction analogue, en me voyant qualifier d'"étroite" la vision d'un homme comme Riemann ! Mais il faut se rappeler ici que la notion d'"étroitesse" ou de "largueur" (ici, d'une vision, ou d'une mission), comme toute autre notion, n'a pas de sens absolu, mais dépend d'un point de vue sous lequel on regarde la chose. Ce qui est d'une vasteté au delà des mots dans une certaine optique, apparaît infime dans une autre. Ainsi (parlant en connaissance de cause) je peux dire que "la mathématique" (et à fortiori "la science") est d'une étendue, d'une richesse infinie, inépuisable - quand on la regarde de l'intérieur. Quand on la regarde de l'extérieur, comme exprimant un certain aspect des choses que nous rencontrons dans l'Univers, et un certain mode d'approche et de connaissance de ces choses, elle apparaît infime. Infime, mais non pas dérisoire - infime, mais pourtant nécessaire et ineffaçable, dans la texture de l'Univers.

rubrique "culture" est suivie de très près par "religion" et "science", ce qui signifie que nombreux parmi les mutants sont ceux dont la vie me paraît avoir une "dimension religieuse" bien apparente, comme aussi ceux qui sont ou bien eux-mêmes des savants ou des scientifiques, ou qui savent tout au moins apprécier les aspects positifs (y compris au plan spirituel) de l'esprit scientifique, tel qu'il s'est développé depuis quelques siècles. Ces trois rubriques "culture", "religion", "science" sont très nettement en tête, suivies à bonne distance par la rubrique "sexe", et "eschatologie", elle-même suivie à bonne distance encore par "guerre", laquelle rubrique marque le début de la "queue" du cortège des questions. Cette queue, formée donc des aspects généralement négligés (parmi mes mutants) dans l'aventure collective humaine, comporte les rubriques "guerre", "éducation", puis (ex aequo) les deux rubriques "justice" et "connaissance de soi", et enfin (fin dernière !) la "science spirituelle" (laquelle, en principe, implique la "connaissance de soi").

Je voudrais aujourd'hui commenter sur les rubriques "religion" et "science", et sur les rubriques étroitement liées "culture" et "science spirituelle" (*).

Les mutants chez qui je discerne une dimension religieuse imprégnant toute leur existence sont

Hahnemann, Whitman, Riemann, Râmakrishna, Bucke, Carpenter, Steiner, Gandhi, Teilhard, Gurujî, Légaud.

Parmi eux, j'ai marqué en italiques ceux chez qui cet aspect-là de leur personne me paraît faire partie intégrante de leur mission. (Ce qui est indiqué par un signe ++ dans la case correspondante du tableau.)

Ce n'est que chez

Kropotkine et Félix

que je constate une attitude de refus plus ou moins complet non seulement des institutions religieuses, mais aussi du sentiment et du "fait" religieux (**). Ils

(*) Il y a lieu de mettre à part le cas de Solvic. Par tout ce qui m'est connu de lui, il y a lieu de présumer qu'il n'a de relation "positive" qu'avec la seule rubrique "guerre". Aussi je vais l'exclure de la discussion dans la présente note et dans la note suivante, qui ne concerneront donc que les dix-sept mutants autres que Solvic.

(**) Comme on verra plus bas, il conviendrait pourtant de joindre à eux Krishnamurti. Mais le "style" du refus krishnamurtien, et les raisons qu'il invoque pour le fonder, sont très différents de ceux qu'on trouve chez Kropotkine et chez Félix.

voient dans les religions instituées, tant aujourd'hui que sous leur forme archaïque depuis la nuit des âges, une sorte de vaste escroquerie collective montée par la caste des prêtres (constituée tout exprès à cette fin), et dans le sentiment religieux un désolant vestige des superstitions ancestrales, destinées à être dissipées par les lumières de la raison triomphante. Cela ne va toutesfois chez l'un ni chez l'autre jusqu'à une hostilité automatique, et encore moins une malveillance, vis-à-vis des personnes de religion (prêtres etc), ou de celles qui se réclament d'une vie religieuse. Il y a simplement une certaine condescendance tolérante pour ce genre d'aberration encore si fréquent, hélas (*), parmi les hommes dont le développement mental en est resté encore, partiellement du moins, au stade prélogique de l'homme des cavernes...

Il reste à examiner les cas de

Darwin, Freud, Neill, Krishnamurti .

J'ai eu l'impression que F r e u d se maintient vis-à-vis du fait religieux dans une sorte de neutralité prudente, et que même en son for intérieur, il n'était pas trop fixé sur la place que prenait ou que devrait prendre dans sa propre existence la foi judaïque de ses parents et de ses ancêtres juifs. L'attitude de N e i l l est plus tranchée. Il a répudié sans aucun vestige de réserve intérieure (m'a-t-il semblé) l'atmosphère religieuse castratrice (calviniste) qui

(*) L'attitude que je suis en train de décrire est assez commune dans les milieux athées et plus encore dans les milieux anars ou "gauchisants". Toute outrée et irréaliste qu'elle soit, elle s'est instaurée en réaction contre le despotisme religieux des Eglises, que celles-ci sont loin, aujourd'hui encore, d'avoir admis et par là-même dépassé. Il est hors de doute pour moi que cette réaction a été saine à l'origine, tant chez Kropotkine et chez Félix, que dans les milieux qu'ils représentent, et qu'elle a eu un rôle historique utile à jouer. Mais cela fait deux ou trois décennies que le pendule de l'histoire a atteint le point extrême dans son mouvement "anti-religion", et déjà il a rebroussé chemin. Il est temps d'en arriver enfin à une vue plus nuancée du fait religieux.

On comparera cette situation à celle en quelque sorte inverse, exemplifiée par l'attitude "anti-science" de Guruji (examinée plus bas), toute aussi outrée et aussi irréaliste, et reposant sur une égale ignorance de la nature propre de la chose rejetée (ici "la science", alors que tantôt c'était "la religion"). La réaction "anti-science" est elle aussi "saine" par nature, et de plus elle va à présent dans le "sens de l'histoire" (j'entends : dans le sens de l'évolution humaine). Mais (comme je le soulignerai plus bas), si elle devait s'imposer sous cette forme outrée fondée sur l'ignorance, elle ne tarderait pas à aboutir à un retour aux pires excès du despotisme religieux d'antan.

Pour en revenir à l'attitude anti-religion de Kropotkine et de Félix, la description sommaire que j'en donne reprend, plus ou moins, celle que j'ai esquissée déjà ailleurs sur mes propres dispositions avant l'âge de seize ans. Voir à ce sujet la section "Dieu par la saine raison - ou la cascade des merveilles" (n° 30), et notamment page 94.

avait entouré son enfance. Cette très dure entrave dont il avait dû lui-même se dégager péniblement, lui inspire une critique incisive et pertinente des méfaits de l'éducation religieuse courante. Mais pas plus que chez Freud, son sentiment de malaise, et parfois de répulsion, vis-à-vis des formes mortes et fossilisées de la religion (quasiment les seules de nos jours qui survivent encore et qui aient une existence ou une caution institutionnelles) ne va jusqu'à lui faire méprendre toute forme de sentiment religieux comme signe de superstition, ou d'une faiblesse ou d'une maladie de l'âme. Bien plus, il va jusqu'à rêver d'une "religion de l'avenir" qui serait totalement différente de tout ce qu'il a connu des religions existantes jusqu'à aujourd'hui (*). Sur l'essentiel, il ne me paraît en contradiction avec aucun des onze "spirituels" nommés tantôt, et serait même nettement plus proche d'eux, et d'une façon plus solidement fondée et moins ambiguë, que son aîné et prédécesseur Freud.

Pour autant que je sache, Darwin était un "athée bon teint", comme il était seyant et allait plus ou moins de soi de son temps dans les milieux de "savants éclairés". En même temps il s'insérait sans frottement aucun dans la société puritaine ambiante, où la religion faisait partie des "intangibles" culturels. Au fond, et sans trop vouloir se commettre à le dire en clair, il devait penser que la religion, c'était bel et bien une sorte de superstition, bonne pour l'homme du commun et indispensable même au maintien des institutions et des mœurs; style "où irions nous... ?!", et sans plus se poser d'autres questions. Darwin était naturaliste, et s'il lui arrivait de s'intéresser comme tel à l'expression des émotions chez l'animal et chez l'homme, l'âme humaine (à supposer même que quelque chose de ce genre existe bel et bien...) devait bien être le dernier de ses soucis !

Et Krishnamurti ? Si étrange qu'il puisse paraître, chez cet homme aux allures et aux goûts aristocratiques qui, pendant un demi-siècle, fut la coqueluche de tout un public "spiritualisant" se renouvelant sans cesse, on trouve une attitude toute proche de celle des vieux lutteurs anars Kropotkine et Félix : un rejet en bloc et inconditionnel de toute forme d'institution, d'enseignement ou de (soi-disante) expérience religieuse. (A la seule exception cependant, est-il besoin de le rappeler, des enseignements et expériences émanant de sa propre personne, promue au rang unique d'Enseignant...) Seule la motivation du rejet et le vocabulaire employé sont différents. Au lieu de superstition et d'une conjuration des prêtres concoctant à huis clos un machiavélique "opium du peuple", il est question cette

(*) Voir à ce sujet la note "Neill et le péché originel - ou le mythe comme message" (n° 90), notamment pages N 330-331.

fois (de façon plus plausible et moins grossière du point de vue psychologique) du désir d'illusion du "moi" avide de sécurité (qu'il trouve dans l'adhésion inconditionnelle à des soi-disantes "vérités révélées"), ou de la fringale d'auto-agrandissement à travers des soi-disantes "expériences religieuses" plus ou moins inédites (*).

En résumé, comme mutants ayant une relation pour l'essentiel "positive" ou "substantielle" à la religion, je trouve, en plus des onze "spirituels" nommés au début, Neill comme douzième, alors que trois seulement parmi les mutants ont une relation nettement "négative", une relation de rejet inconditionnel, savoir

Kropotkine, Krishnamurti, Félix.

Enfin chez Darwin et Freud je crois voir une attitude de neutralité prudente, recouvrant probablement des ambiguïtés profondes, jamais vraiment élucidées par l'intéressé.

Venons-en à la rubrique "science". Je note d'abord que parmi mes mutants il y a cinq savants bon teint :

Hahnemann, Darwin, Riemann, Freud, Teilhard .

Pour ceux-là "la science" représente pour le moins un ingrédient essentiel de la culture et du patrimoine humains, et de plus, le travail scientifique est une part importante, voire même la part maîtresse, de leur vie et de leur mission. Il y a sept autres parmi les mutants qui m'apparaissent comme entretenant une "relation positive" à la science :

Whitman, Bucke, Kropotkine, Carpenter, Steiner, Légaut, Félix.

Parmi ceux-ci, K r o p o t k i n e est quelque peu à part, comme ayant lui aussi le tempérament et la stature du savant au sens traditionnel. Je ne l'ai pas inclus dans le groupe des cinq savants nommés tantôt, car sa mission l'a mené par des voies qui l'éloignaient de sa vocation scientifique, au point que sa rupture avec celle-ci marque sans doute le moment culminant de son existence, en même temps que

(*) Cette vision de Krishnamurti est sans nul doute valable dans la très grande majorité des cas, dans le monde moderne et chez les hommes se réclamant d'un credo religieux. Mais dans des questions de cet ordre, c'est manquer de sérieux que de faire mine d'ignorer ou de nier les cas d'exception. Ceux-ci (j'en ai la totale conviction), si rarissimes soient-ils, pèsent d'un poids infiniment plus lourd dans la "balance spirituelle" aux mains de Dieu, que toute l'immense inertie spirituelle de tous les "croyants inertes" réunis...

l'entrée dans sa mission (*). Par ailleurs, Bucke, Kropotkine, Carpenter, Steiner et (dans une moindre mesure) Légaut ont ceci de commun que, sans faire figure de "savants" au sens étroit, "professionnel" du terme, leurs tempéraments pourtant les portent vers une réflexion méthodique, dans laquelle les connaissances nous provenant des sciences jouent un rôle plus ou moins prominent, alors même que leur propos principal n'est pas ce qu'on appellerait communément "scientifique", mais bien "humaniste" ou "spirituel" (comme c'est aussi le cas chez Teilhard nommé plus haut). Chez L é g a u t cependant, la part que prend sa formation de scientifique dans sa pensée religieuse me paraît particulièrement minime. Elle y joue pourtant un rôle invisible par un esprit de rigueur qui, selon ce qu'il en dit lui-même, est directement inspiré des exigences d'honnêteté intellectuelle telles qu'elles étaient encore en honneur dans le monde scientifique au temps où il était lui-même universitaire (**).

Chacun de ces cinq hommes a le tempérament et les qualités du "chercheur", j'entends ici : du chercheur scientifique. Quant à W h i t m a n et à F é l i x (qui les encadrent des deux côtés dans la liste des sept noms ci-dessus), rien ni dans leur vie ni dans leur oeuvre ne suggère à mes yeux une quelconque affinité avec une démarche tant soit peu scientifique. Ils feraient plutôt figure de membres d'un "public éclairé", de ceux donc qui sont curieux et assez bien informés de ce qui, dans la science de leur temps, paraît avoir un impact direct sur la vie des gens et sur les destinées de l'espèce. La connaissance qu'ils ont de "la science" et du travail scientifique est celle d'un regard totalement extérieur, la voyant avant tout à travers ses "résultats", dont ils sont partie prenante pratiquement sans réserve. Pour eux comme pour la plupart de leurs contemporains, la science fait figure de moteur du "Progrès", elle est considérée comme bonne par elle-même, et l'idée ne viendrait pas qu'elle pourrait être toute autre que ce qu'elle est ; le tout, en somme, c'est de trouver les conducteurs qualifiés pour ledit gros et très lourd engin "Progrès"...

J'ai d'ailleurs l'impression que cette acceptation tacite de la science telle qu'elle est à présent, comme étant le seul type pensable de "science", est commune aux douze mutants (5+7) que je viens de passer en revue, à l'exception toutefois de

H a h n e m a n n, Riemann, Carpenter (***) et de Steiner.

(*) Voir à ce sujet la note "Les mutants (3) : un vent de justice et de liberté (P.A. Kropotkine et A.S. Neill)" (n° 88), notamment page N 311.

(**) Je rappelle que Marcel Légaut a été professeur d'université jusqu'aux débuts des années quarante.

(***) Je n'ai eu en mains jusqu'à présent qu'une partie très limitée de l'oeuvre

considérable de Edward Carpenter, et il serait abusif de prétendre que dans ce que j'ai lu jusqu'à présent, j'aie trouvé des signes vraiment convaincants de ces "intuition ou pressentiment d'une science a u t r e ", dont il va être question dans la phrase qui suit. Le "en d'autres termes" par lequel j'enchaîne est donc quelque peu abusif ! C'est une simple présomption de ma part (on ne prête qu'aux riches !) que Carpenter, au point où il en était arrivé, devait avoir quelque idée déjà de la "science de demain"...

En d'autres termes, ces quatre hommes sont les seuls parmi mes mutants chez qui je crois discerner quelque intuition ou pressentiment d'une science a u t r e , d'une "science de demain" ou "science spirituelle", qui depuis un siècle ou deux attend de naître et de prendre son essor. Sûrement cette naissance depuis longtemps pendante se fera, enfin, aux lendemains même de la grande Mutation...

Parmi les cinq mutants qui n'ont pas encore été inclus dans cette revue-éclair de la "rubrique science", R â m a k r i s h n a et N e i l l se rapprochent par le fait qu'ils semblent totalement neutres, et plus probablement encore, totalement non intéressés par d'éventuelles questions du "pour" ou du "contre" de la science. Il reste finalement trois mutants qu'on peut considérer comme résolument "anti-science" (tout comme tantôt nous en avons trouvé trois "anti-religion"), ce sont :

Gandhi, Guruji, Krishnamurti .

J'ai l'impression pourtant que le rejet de "la science" par G a n d h i , allant chez lui de pair avec celui de la civilisation technicienne moderne, n'est pas un rejet absolu. Plutôt, il me semble découler de la réalisation que dans l'état actuel des choses, l'évolution de la science et de la technique se poursuit dans l'aveuglement, dans l'ignorance totale des priorités essentielles. Celles-ci, d'autre part, ne peuvent être vues et saisies que dans une lumière qui n'émane ni de la science ni de la technique, ni même de la seule raison humaine. En termes imagés : faute de "conducteur" (*) adéquat, spirituel, de l'engin du Progrès, le moteur dudit engin la mène dans une course destructrice et, à la limite, suicidaire. L'attitude de Gandhi me paraît revenir à vouloir c o u p e r l e m o - t e u r , en attendant d'avoir (tout au moins) trouvé ou éveillé dans l'être humain lui-même le "bon conducteur". C'est cette tâche-là qui est pour lui la priorité des priorités.

(*) Comme le montrera la suite du paragraphe, j'entends ici le terme "conducteur" non au sens politique ou sociologique d'un homme, ou d'une classe sociale, qui détiendrait le pouvoir de décision dans une société donnée, mais au sens psychique de l'instance instaurée comme dirigeante dans la psyché de chaque être humain.

Finalement, il m'apparaît que l'attitude de Gandhi vis-à-vis de la science n'est "négative" qu'en apparence, et qu'elle correspond à une vue pénétrante de la juste place de la science dans la société humaine, et des dangers mortels qu'elle fait courir à l'espèce, aussi longtemps que cette place, une place de servante au service de l'esprit, ne lui aura pas été assignée ; une vue plus pénétrante, sûrement, que celle de quasiment tous les douze mutants "pro-science" passés en revue tantôt. Parmi ceux-ci, elle se rapprocherait plutôt de l'attitude de *St e i n e r*, et surtout de celle de *C a r p e n t e r*, lequel m'apparaît de plus en plus (*) comme le critique du monde moderne et de "la civilisation" le plus profond, le plus nuancé, et celui dont la pensée est le plus solidement et minutieusement fondée.

L'attitude de *G u r u j i*, probablement inspirée de celle de Gandhi, est beaucoup moins nuancée que celle-ci. Pour lui, "la Science" est quasiment l'incarnation par excellence du "Mal", et en tous cas le principal responsable des maux du monde moderne. A ses yeux, l'esprit scientifique incarne "le d o u t e" (la grande bête noire des spirituels (**)) !, qu'il oppose comme de juste à la *f o i* religieuse (faisant figure de souverain bien...). Il considère Darwin comme une sorte de machiavélique théoricien, et quasiment comme le grand responsable, de la "loi de la jungle" dans la société humaine, que Guruji oppose avec raison à la "loi du respect" enseignée par le Bouddha et (paraît-il...) par les religions en général. Cette attitude outrée de Guruji vis-à-vis de la science me paraît être apparue sur le tard seulement, en réaction directe au choc causé par Hiroshima : il fallait un "responsable" extérieur, et "la Science" était dès lors (l'enseignement de Gandhi aidant) la grande coupable toute trouvée (***) .

(*) J'ai reçu dernièrement de Londres un précieux colis, envoyé par la librairie "Gay's the Word", contenant une pile de livres usagés de Carpenter, dans des vieilles éditions depuis longtemps hors commerce. J'ai commencé à lire "Pagan and Christian Creeds : their Origin and Meaning", qui est une réflexion d'ensemble sur le "fait religieux", dans une perspective à la fois évolutionniste et "eschatologique". J'en ai vu assez pour me rendre compte que c'est exactement le livre que je cherchais, et le genre de réflexion justement que je me proposais de poursuivre à partir de zéro, si je n'arrivais pas à trouver le livre "qu'il me fallait". C'est dire que chez moi la côte de Carpenter continue encore à monter ! Ce livre est paru en 1920, quand Carpenter avait 76 ans. C'est donc un ouvrage du soir de sa vie, où il recueille le fruit de l'expérience et des réflexions d'une existence entière, parmi les plus vastes et les plus singulières qu'il y ait eues...

(**) Voir la note "Les clichés du spirituel (2) : haro sur le doute et sur l'assurance" (n° 52).

(***) Je n'entends nullement nier ici la responsabilité de "la science", et plus exactement des scientifiques, dans les maux dont est frappée notre civilisation technicienne, parmi lesquels Hiroshima et les armes de destruction massive ne sont

pas les moindres. Par leur égoïsme et par leur inconscience, les scientifiques en général ont une lourde part de responsabilité, et je n'ai aucun doute que pour chacun de nous, quand l'heure sera venue, nous aurons des comptes à rendre pour la part qui fut nôtre. Cela dit, la question des responsabilités est beaucoup trop complexe pour pouvoir être tranchée en montrant du doigt " l e " présumé "coupable". La responsabilité, je la vois pratiquement partout. Elle est dans l'acceptation, par égoïsme, par inertie, par paresse spirituelle, de ce qui est inacceptable - et sous ses dehors respectables, consacrés par la tradition, il n'y a de bestialité pire, plus atroce, plus inacceptable, que la guerre et tout ce qui l'accompagne. Qui acquiesce à la guerre, il a acquiescé à Hiroshima, et au super-Hiroshima final qui depuis longtemps est prêt et auquel sûrement nous aurions tous droit, si Dieu n'y veillait. Et plus un homme est situé haut socialement ou spirituellement, et plus lourde est la responsabilité qu'il porte pour son acquiescement au bestial et à l'infâme. Pour moi, la part personnelle de Guruji dans l'holocauste de Hiroshima est infiniment plus élevée que celle du scientifique lambda, dont l'univers mental et spirituel est limité par les murs de son laboratoire. Qui tire l'épée, périt par l'épée. Guruji a dit oui et amen aux armes japonaises venant conquérir l'Asie, et par là-même il a été de ceux qui ont appelé Hiroshima. Et ses imprécations contre "la Science" et contre "l'Amérique" auraient un tout autre poids et une toute autre profondeur de vérité, si avant de désigner "le coupable" chez les autres (comme nous tous depuis toujours avons trop bien appris à le faire), il avait déjà su reconnaître sa part personnelle de responsabilité et celle de son peuple dans les maux sans précédent qui l'ont frappé à Hiroshima et Nagasaki.

Une telle réaction contre "la Science" prise en bloc est sûrement saine, de nature à secouer et à mettre en cause la soumission adulatrice aux valeurs professées au nom de la science et du progrès. Mais il faut bien dire que les clichés "anti-science", même s'ils sont beaucoup moins courus, ne sont pas pour autant plus vrais ni moins "clichés" que les platitudes pro-science dont on a les oreilles rabattues depuis un siècle ou deux.

Mais il y a plus. Cette attitude qui fait de la pensée scientifique une sorte d'incarnation du Malin, je la sens toute proche du rejet pur et simple de choses aussi essentielles à l'homme que la curiosité intellectuelle, le simple bon sens et la saine raison - dès le moment, tout au moins, où curiosité, bon sens et raison se confrontent à des choses qu'à tort ou à raison telles "autorités" ont décrétées "spirituelles" ou "sacrées". Mais je sais bien que Dieu, qui a jugé bon d'insuffler en notre âme la soif de connaître, et de la pourvoir du bon sens et des facultés rationnelles, ne craint nullement ni n'objecte que nous en fassions usage pleinement et aussi loin qu'ils peuvent nous mener, que ce soit pour connaître Ses oeuvres, on pour Le connaître - fut-ce en Le mettant en doute (*). Le doute animé par une soif de connaître mène plus sûrement à Lui qu'une soi-disante "foi" en des vérités révélées, quand celle-ci n'est que couverture ou

(*) Comparer avec la section "La connaissance spirituelle : elle n'exclut pas, mais elle inclut et éclaire" (n° 47), notamment pages 184-185.

coussin (garanti conforme) d'une paresse et d'une abdication spirituelles et intellectuelles. Si une telle attitude anti-science et anti-raison devenait un jour général (qu'à Dieu ne plaise !), ce serait le retour triomphal à l'obscurantisme du Moyen-Age chrétien, avec son cortège innombrable d'aberrations et de crimes - le retour au despotisme étouffant et débile de soi-disantes "autorités religieuses" sur l'esprit humain (*). Par cet avide et infantile despotisme d'antan, et par leur médiocrité d'aujourd'hui et de toujours, les Eglises sont tout autant responsables que "la Science" de l'effroyable déspiritualisation du Monde moderne ; oui, coresponsables même des déformations néfastes dans l'esprit qui s'est instauré dans le monde scientifique, en r é a c t i o n justement contre le sinistre obscurantisme desdites Eglises.

Les rêves prophétiques et les rêves métaphysiques de l'an dernier ne laissent aucun doute pour moi que ce ne sont nullement là, dans une telle régression à un passé révolu et peu glorieux, les desseins de Dieu sur l'humanité. Ce qui nous attend et nous appelle pour le créer, ce n'est pas une mutilation d'un des plans de l'existence humaine au nom d'un autre, qu'il s'agisse de celui de la chair, de l'intelligence créatrice, ou de celui d'une spiritualité créatrice. Il n'est pas plus question de nier l'intelligence au nom de l'Esprit (comme semble bien le suggérer Gurujī), que de nier l'Esprit au nom de l'intelligence (comme le veut un certain "positivisme scientifique" étriqué, bien éloigné de l'esprit des grands pionniers de l'épopée séculaire de la Science...) (**). Mais bien de parvenir, par

(*) Cela s'associe à certaines déclarations de Gurujī qui m'avaient déjà mises mal à l'aise dans le temps. Selon lui, ce serait un des aveuglements d'une pernicieuse idéologie "individualiste" que de croire que le choix de la religion pouvait être une "affaire personnelle". Mais si ce n'est pas affaire de décision personnelle, ce ne pourrait guère être que celle de l'autorité en place, politique ou religieuse ou les deux réunies. Et cela me rappelle que, tout comme chez son prédécesseur Nichiren, les efforts missionnaires de Gurujī ont porté tout d'abord vers les représentants du pouvoir politique, à commencer par la famille impériale. Il devait être entendu pour lui qu'une fois la famille impériale et le pouvoir politique gagné à la "vraie foi" du Bouddha et de Nichiren, le reste du peuple japonais se devait d'emboîter le pas - la religion étant affaire non pas "personnelle", mais n a t i o n a l e . Cela nous ramène bel et bien aux mœurs du Moyen Age - quand il prenait fantaisie au souverain d'une province de changer de confession, il allait de soi que tout le peuple devait emboîter le pas ! Ce n'est pas là une des moindres contradictions chez Gurujī, qui à d'autres égards a un sens étonnamment délicat et hardi à la fois des nécessités de la liberté au plan spirituel. Voir notamment à ce sujet la note "Fujii Gurujī (1) - ou le sens de l'essentiel" (n° 60).

(**) On peut distinguer trois types de déséquilibres extrêmes dans la relation entre les trois plans de l'existence charnel, intellectuel, spirituel :

1°) Renier l'intelligence et la chair au nom de l'esprit. C'est l'attitude qui

depuis toujours fut celle d'un certain obscurantisme clérical.

2°) Renier l'être spirituel et la chair, au nom de l'intelligence. C'est l'attitude la plus courante, depuis un siècle ou deux, dans les milieux intellectuels qui se considèrent comme "éclairés", et où les études et les succès auxquels elles donnent accès sont vus comme la raison d'être de l'existence.

3°) Renier, ou du moins ignorer ou négliger à l'extrême, l'être spirituel et l'intelligence, au nom de "la chair", ou, plus généralement, au nom des commodités et des menus agréments (tant pour la "chair" que pour la vanité) de l'existence. C'est là, plus ou moins, l'attitude de l'"homme de la rue" ou de "Monsieur tout le monde", dans la mesure où, par exception, il ne fait déjà partie d'un des deux groupes précédents (nettement moins nombreux).

un travail intense, patient et bien souvent tâtonnant, à longueur de vies et de générations, à un équilibre harmonieux entre ces trois plans de l'existence. Et dans la vie individuelle de chacun, cela fait partie de la tâche maîtresse de l'instance dirigeante, spirituelle dans l'homme (qu'on l'appelle "âme", ou "esprit", ou "nature morale de l'homme", ou par tout autre nom...), que de veiller à cette harmonie en lui-même. Mais il est certain qu'une telle harmonie ne peut s'instaurer que pour autant que cette instance, "l'esprit", assume pleinement son rôle dirigeant, et assigne au plan que j'appelle "spirituel" une prééminence absolue par rapport aux autres ; car c'est de ce plan-là seulement que nous recevons la lumière sur les finalités dignes de notre nature humaine, sur le caractère globalement fécond ou, au contraire, stérile, de nos actes et de nos omissions, comme aussi sur les dispositions véritables d'égoïsme ou de vérité dans lesquelles nous les accomplissons.

Cette nécessaire prééminence du plan "spirituel" ou "moral" dans la psyché humaine, je ne crois pas qu'un seul parmi mes mutants la contesterait, du moins pas dans sa s u b s t a n c e , sinon dans sa formulation. Les seuls chez qui une telle contestation semblerait pensable sont D a r w i n , K r o p o t k i n e , F é l i x . Mais chez les deux derniers nommés tout au moins, il est bien clair pour moi que la divergence apparente concerne bien plus les m o t s et le sens dans lequel on les emploie, que la substance même des c h o s e s . Pour eux, les mots "raison" et "intelligence" incluent (entre autres) des régions de la psyché qui se situent bien au delà de ce qui est communément désigné par ces noms. La meilleure preuve, c'est que l'existence de ces deux hommes, qui l'un et l'autre se réclament de la seule "raison", est tout autant inspirée par "l'esprit" ou par "le spirituel", que celle de n'importe quel autre parmi mes mutants - comme il ne peut d'ailleurs en être autrement, dès lors qu'ils sont bel et bien fidèles à une authentique mission. Cette fidélité même, qui distingue une telle mission des poursuites souvent tout aussi opiniâtres du "moi" et qui seule la rend

féconde, n'est commandée et ne peut être discernée par la seule "raison" (au sens où on l'entend communément). Il y faut une faculté de discernement d'un ordre plus élevé, plus délié. Si je vois une carence dans ces deux hommes, qu'ils ont en commun avec tous ceux qui se réclament d'une vision "rationnaliste" de l'existence humaine et de la psyché, ce n'est nullement par défaut d'une dimension spirituelle dans leur existence (dimension qui, au contraire, crève l'oeil - spirituel !); mais bien par une sorte de "blocage idéologique" (dont l'origine se trouve sans doute dans des réflexes anti-religieux qui ne sont que trop fondés) - un blocage qui les empêche de discerner, à l'intérieur du vaste éventail de facultés et d'instances qu'ils groupent sous le terme "raison", des régions "supérieures" d'essence différente du reste, et qui pour cette raison devraient être clairement distinguées par un nom différent qu'elles auraient en propre. (Tel le nom "esprit" pour lequel j'ai opté.)

Il me reste seulement à dire deux mots sur l'attitude "anti-science" chez K r i s h n a m u r t i. A dire vrai, je ne me rappelle pas l'avoir vu s'exprimer explicitement dans un sens ni dans l'autre au sujet de la science, tant la chose même semble étrangère à son esprit et à ses préoccupations. Je constate d'ailleurs qu'il fait usage sans la moindre réticence de toutes les commodités de la technologie moderne (avec une prédilection pour les engins luxueux...), et que (fidèle en cela à son grand principe d'"acceptation du réel" et d'"abstention de tout choix") il trouve des mots d'admiration même pour l'avion à réaction militaire, dont le hululement agressif vient déchirer, l'espace de quelques instants, la dévotion quiétude d'une de ses conférences de haute spiritualité. Si néanmoins je l'ai compté (avec Gandhi - à tort - et avec Guruji) dans les rangs du clan "anti-science", c'est à cause de ses prises de position fracassantes contre la p e n - s é e en général. Je rappelle qu'il présente la pensée comme une faculté ou une activité humaine qui serait toujours "destructrice" au plan spirituel, ce qu'il exprime aussi dans son langage à lui, par des formules péremptoires comme "où il y a pensée, l'amour n'est pas", ou : "où est l'amour, il n'y a point de pensée" (*).

(*) Comme toujours, de tels simplismes krishnamurtiens contiennent une part de vérité, mais déformée au point de la rendre méconnaissable. Ici, ce serait le fait, bien connu des "spirituels" depuis toujours, que l'amour (au sens spirituel du terme), et de façon plus générale tout ce qui appartient au plan de réalité spirituel, é c h a p p e par essence à la pensée, comme étant d'un ordre supérieur à celui de la pensée. Cela ne signifie pas qu'il soit forcément stérile que la pensée se tourne vers la réalité spirituelle pour la sonder du mieux de ses moyens. C'est le contraire qui est vrai. Mais ce travail de la pensée ne peut être fécond que dans la mesure où il puise dans une authentique expérience spirituelle et où

il s'accompagne d'une maturation spirituelle qui, elles, ne sauraient découler de la seule activité de la pensée. Aussi longtemps que la pensée reste consciente de ses limites, sans pour autant oublier sa propre force, laquelle peut être considérable, elle peut jouer un rôle précieux, voire indispensable chez certains (et notamment chez moi-même), dans l'approfondissement intérieur.

Le "simplisme" krishnamurtien consiste ici à présenter une relation de "subordination" (de la pensée à la réalité spirituelle, laquelle est d'essence supérieure) comme étant en même temps une relation d' e x c l u s i o n mutuelle, d'antagonisme. J'ai eu déjà occasion de faire ressortir à quel point cet a-priori "anti-pensée", que j'avais plus ou moins fait mien tacitement, a été une entrave dans mon propre cheminement.

A mon premier contact avec la pensée (!) krishnamurtienne, j'avais été dûment impressionné par ces formules à l'emporte-pièces, faisant figure d'une sorte de nouvel Evangile (une chose justement dont je devais alors obscurément ressentir le besoin...). Aujourd'hui, tout comme les formules simplistes similaires à l'égard de "Dieu" ou de toute espèce d'expérience religieuse (autre que la sienne), elles m'apparaissent pour ce qu'elles sont : pour les "ficelles" d'une sorte de mystification montée de toutes pièces, laquelle révèle son manque de "sérieux" dès qu'on prend la peine de l'examiner avec un minimum de soin (*). Et ce fait assez dingue, que Krishnamurti se trouve ici à la fois comme un apôtre "anti-religion" et "anti-science" (et même, "anti-pensée" - sauf pour la pensée qui fabrique des rutilantes Cadillac...), vient illustrer de façon imprévue à quel degré extrême il a mené ce "jeu idiot" (**) de prendre crûment le contrepied, sans plus, de tout ce qui, à ses yeux, fait figure de valeur établie.

(*) Il est question pour la première fois de cette "mystification" krishnamurtienne, dans une même haleine avec celle toute similaire de Steiner, dans la note "Frères ennemis - ou une marraine pour deux messies" (n° 123). Cette impression d'une mystification se trouve reprise et précisée dans les notes ultérieures (n°s 125-131) consacrées à Krishnamurti, et plus particulièrement dans la première de celles-ci, "La paille et le grain (2) : Krishnamurti - ou dégradation d'une mission".

(**) Voir, au sujet de ce "jeu idiot", la note qui vient d'être citée, notamment page N 559.

(¹³⁴) Les mutants (10) : la réconciliation

(1, 5 et 6 mars) (*) Cette réflexion sur la relation des mutants aux deux "soeurs ennemies", la religion et la science, est devenue encore bien plus longue que prévue. Quatre jours bien tassés sur la réflexion dans la note précédente, et je n'ai pourtant pas l'impression encore d'avoir fait le tour !

Je voudrais notamment passer en revue ceux parmi mes mutants qui, plutôt que de prendre partie pour l'une ou l'autre des deux soeurs belligérantes (**), trouvent dans leur coeur une place pour l'une et pour l'autre et qui, sans être forcément aveugles aux torts très réels de l'une comme de l'autre, joueraient tant soit peu le rôle de conciliateurs. Ils sont en principe vite retrouvés dans mon "tableau des missions", comme ceux qui portent sur la ligne qui leur correspond, dans les deux case contiguës correspondant aux colonnes="religion" et "science", un signe +, voire même ++ (***) .

Mais je vois que cette façon de les repérer est quand même un peu trop simpliste. Parmi les mutants en question W h i t m a n et G a n d h i me paraissent décidément par trop éloignés de l'esprit même de la quête scientifique, pour faire vraiment figure de "conciliateurs" ; sans compter la partialité à tel point marquée de Gandhi pour soeur Religion, qu'il apparaîtrait bien plutôt comme son allié dans la querelle, jetant quasiment encore de l'huile sur le feu pour l'attiser ! Il reste finalement, comme conciliateurs véritables, les sept mutants

Hahnemann, Riemann, Bucke, Carpenter, Steiner, Teilhard, Légaut.

Une fois qu'ils sont alignés là noir sur blanc, je constate que ce sont ceux, très exactement, qui par leurs dispositions intérieures, leur maturité particulière et leurs tempéraments se trouvent être à l a f o i s des hommes "religieux" au sens fort et profond du terme, et des "savants dans l'âme", quand il ne le sont déjà par leur statut social et par leur profession. Parmi les dix "savants dans

(*) Suite de la note précédente "Les mutants (9) : les mutants et les soeurs ennemies "la religion" et "la science"".

(**) On notera que chacun de mes mutants prend position pour l'une o u l'autre au moins des deux soeurs ennemies, à la seule exception de Krishnamurti (qui est "contre" de toutes façons !), et Solvic (qui ne s'est jamais posé de telles questions...).

(***) En fait, c'est à chaque fois un signe + et un autre ++, sauf dans les cas de Gandhi et de Steiner (où on trouve +,+) et celui de Teilhard (où on a ++,++).

l'âme" que j'avais désignés dans la note précédente, seuls manquent Darwin, Kropotkine et Freud. Et parmi les onze mutants "religieux dans l'âme" que nous avons déjà désignés ailleurs (et douze si nous y incluons Neill...), ceux qui manquent sont cette fois Whitman et Gandhi déjà nommés, Râmakrishna, et Gurouji (le grand pourfendeur de "la science"...).

Me rendant présentes une à une les existences des sept hommes ci-dessus nommés comme "conciliateurs", je crois qu'on peut dire que chacun d'eux réalise dans sa personne, bien mieux qu'une simple juxtaposition de deux tendances dans sa nature qui seraient étrangères l'une à l'autre, une h a r m o n i e intime entre les deux. Comme je le constatais déjà précédemment en introduisant Riemann au nombre de nos mutants (*), en chacun d'eux l'homme religieux et le penseur sont u n . Et le penseur en eux ne se distance pas du "savant", même là où leur pensée débordait largement par ses thèmes sur ce qui est communément regardé comme le domaine de la science.

Si j'ai pourtant quelque réserve à formuler au sujet de cette u n i t é foncière, elle ne concerne qu'un seul parmi ces hommes : R u d o l f S t e i n e r. Comme je m'en suis convaincu précédemment (**), faute d'une véritable fidélité à lui-même au cours du dernier quart de siècle dans sa vie, il n'a été pleinement ni "homme religieux", ni "homme de science". Encore moins a-t-il réalisé l'unité de l'un et de l'autre dans sa personne. Il est vrai que (proche en cela de Teilhard de Chardin), la tâche qu'il s'était fixée délibérément a bien été une tâche de "conciliateur" (en même temps que de rénovateur de la science de son temps). Et il ne manquait certes pas de moyens, des moyens réellement prodigieux, pour mener à bien cette grande tâche. S'il y a failli, ce n'est pas non plus faute d'un investissement d'énergie, qui fut stupéfiant et même démesuré. C'est tout autre chose qui a fait défaut. Et si cette énergie a bel et bien été dépensée et dévorée, ce n'est pas au bénéfice de la tâche qu'il s'était assignée, et qu'il n'a pas su épouser en vérité et l'élever au rang d'une mission...

Malgré cette faillite dont il est lui-même le seul responsable, Steiner fait pour moi figure, avec Hahnemann et Riemann (et peut-être avec Carpenter (***)) de

(*) Voir la note "Les mutants (1) : le ballet des mutants ; Hahnemann et Riemann" (n° 85), et notamment page N 301.

(**) Voir les deux notes consécutives "Fantasmagories d'un voyant - ou voyance et spiritualité" et "Frères ennemis - ou une marraine pour deux messies" (n°s 122, 123).

(***) (6 mars) Le "peut-être" que j'avais mis par acquit de conscience, peut en

fait être omis. Avant-hier et hier j'ai pris le loisir de lire le remarquable livre de Carpenter, "Civilisation - it's Cause and Cure", reçu il y a peu avec d'autres livres d'occasion de sa plume (dont "Pagan and Christian Creeds", déjà nommé ailleurs). Dans ce livre, on trouve, à côté d'une vision profonde du phénomène historique que nous appelons "civilisation", et d'une critique percutante et pleine de verve de la science au sens où nous entendons ce terme depuis deux ou trois siècles, une prospective étonnante de l'esprit de la "science de demain". Sans aucun doute, c'est là encore un des grands livres de notre temps - tombé depuis plus d'un demi-siècle dans un oubli total et, j'en suis persuadé, tout ce qu'il y a de transitoire. Plus je trouve l'occasion de me familiariser avec la pensée visionnaire de Carpenter, et plus se confirme le pressentiment péremptoire qui s'exprime à la fin de la note "Edward Carpenter (2) - ou enterrement et métamorphoses d'un vivant" (n° 97, page N 382)!

p r é c u r s e u r de la "science de demain" ; de celle qu'il croyait et professait avoir réalisée déjà de son vivant, sous le nom de "science spirituelle" ou "anthroposophie". Je n'ai pas eu l'impression, d'autre part, que Bucke, ni Teilhard, ni Légaut aient eu quelque pressentiment conscient de la nécessaire éclosion d'une telle science nouvelle. Mais qu'un tel pressentiment conscient plus ou moins clairement formulé ait été présent ou non, chacun de ces sept hommes me paraît préfigurer, par cette unité réalisée dans sa personne même (*), la science nouvelle, la science pleinement humaine dont le monde a besoin - celle qui répond en même temps aux deux aspirations profondément implantées dans la psyché humaine : l'aspiration spirituelle, qui nous fait connaître notre propre nature et nous mène vers la connaissance de Dieu, et l'aspiration intellectuelle, qui nous fait connaître le Monde extérieur que notre âme et notre corps habitent (**).

(*) Comme on a vu dans l'alinéa précédent, il faut cependant mettre à part Steiner, qui ne réalise pas dans sa personne cette unité. Néanmoins, il "préfigure la science nouvelle" pour d'autres raisons - par les "amorces" qu'il en a données.

(**) En évoquant ici dans une même haleine l'aspiration humaine sur les plans spirituel et intellectuel, je passe sous silence le plan de la connaissance charnelle qui nous vient par les sens, intimement reliée aux plans de connaissance précédents. Dans la vision prophétique de Carpenter d'une science nouvelle (mentionnée dans l'avant-dernière note de b. de p.), cette dimension essentielle de notre connaissance du Monde n'est nullement négligée. Au contraire, Carpenter insiste sur la dimension spirituelle de la perception sensorielle, qui selon lui est appelée à s'affiner au point que tous les sens finissent par se sublimer et par s'unir dans un sens unique de perception cosmique, d'essence spirituelle. A cet égard, il souligne que le stade "civilisationnel" de l'humanité (dont la durée ne s'étend que sur quelques millénaires, et qui à présent est près de toucher à sa fin...), se distingue du stade qualifié de "sauvage" ou de "barbare" (!), entre beaucoup d'autres signes distinctifs, par une extraordinaire régression de l'acuité sensorielle, allant d'ailleurs de pair avec une coupure de plus en plus marquée par rapport à l'environnement naturel (qui de nos jours a tendance de plus en plus à disparaître...). Selon lui, cette

régression ne serait pas destinée à être définitive et irrémédiable, elle ferait partie simplement des symptômes de la "maladie d'enfance" (ayant nom "civilisation") que nous sommes en train de traverser. Nous serions appelés à retrouver toute la finesse de perception sensorielle perdue, en même temps que la conscience de nos liens à l'environnement naturel et au Tout Cosmique, comme un de nos moyens essentiels et négligés d'exploration et de connaissance du monde, indissolublement lié et peut être (en dernière analyse) indiscernable de nos facultés intuitives tant intellectuelles que spirituelles. L' U n i t é retrouvée de l'homme de demain, de l'homme qui a dépassé sa maladie d'enfance, consisterait en cette indissoluble unité entre les trois plans de connaissance, en même temps qu'en la conscience de l'unité foncière de l'homme individuel avec l'humanité et avec le Cosmos.

C'est finalement une surprise que sur mes dix-huit mutants, dont les noms s'étaient imposés à moi au fil de la réflexion sans aucun propos délibéré vers ceci ou cela, il y en ait tant (près de la moitié !) qui puissent être vus comme des conciliateurs entre les soeurs ennemies, et qui même, à un titre ou à un autre, me paraissent préfigurer la science de demain. Tout isolés qu'ils soient chacun, au milieu des innombrables millions d'indifférents et de ceux qui ont opté passivement pour la direction où les entraîne l'inertie culturelle de leur milieu, chacun d'eux pourtant m'apparaît comme un j a l o n porteur de promesse, nous montrant, sinon un c h e m i n (qu'il nous faudra nous frayer nous-mêmes à longueur de générations), mais bien une d i r e c t i o n : la direction de l'homme pleinement humain, et vers une "civilisation" (*) enfin digne de l'homme.

(¹³⁵) Les mutants (11) : les mutants et la crise de civilisation - ou de l'homme malade, et de sa guérison...

(1, 5 et 6 mars) (**) La question de la réconciliation de la religion et de la science, voire de leur ré-union, est une des quelques questions-clef dans la crise de civilisation qui s'intensifie de génération en génération, et qui à présent approche du point d'éclatement - et de la grande Mutation. Mettre le doigt,

(*) Il est bien entendu que je prends ici le terme "civilisation" dans un sens plus large que celui où on l'entend généralement, et qui est celui que lui donne aussi Carpenter dans le livre déjà cité. (Voir note de b. de p. précédente.) En vérité, cette "civilisation digne de l'homme" différera tout autant de celle sur le point de sombrer, que celle-ci diffère de la société dite "primitive" ou "sauvage"...

(**) Suite immédiate de la note précédente "Les mutants (10) : la réconciliation". La séparation en deux notes distinctes s'est faite après-coup.

dans l'homme moderne, sur cette scission entre le sentiment religieux et l'intelligence, entre la foi et la raison, c'est aussi mettre à nu une des innombrables maladies qui rongent notre civilisation ; la maladie maîtresse, peut-être, dont toutes les autres découlent et sont autant de signes et de symptômes. Je voudrais à présent passer en revue ceux parmi mes mutants qui ont senti cette maladie profonde - ceux donc qui, pour le moins, ont fait figure de critique de leur (de notre...) temps.

On s'attendrait que les sept hommes nommés tantôt comme "conciliateurs" entre la foi et la raison fassent partie de ceux qui ont senti la maladie de la civilisation, et la crise vers laquelle elle nous entraînait naguère et dans laquelle nous sommes totalement embourbés depuis près d'un siècle. J'hésiterais pourtant à l'affirmer pour R i e m a n n , pour B u c k e et pour T e i l h a r d . A une réserve près pour Teilhard, j'ai eu l'impression que ces trois hommes s'identifiaient chacun sans réticence aucune à la civilisation dont ils se sentaient faire partie. Il semblerait presque, à lire l'ouvrage majeur de Bucke, que celui-ci ne se soit pas seulement rendu compte (pas plus d'ailleurs que Whitman) du fossé qui s'était creusé et qui s'approfondissait entre ce qu'il aurait appelé sans doute "la nature morale" et "la nature rationnelle" dans l'homme. Chez lui ce fossé, visiblement, n'existait pas et n'avait sans doute jamais existé, et il devait présumer qu'il en était de même chez tout homme cultivé. J'aurais tendance à penser que Rieman, lui, voyait plus profond, mais n'ai pas eu connaissance qu'il se soit jamais exprimé à ce sujet. Mais il devait bien se rendre compte à quel point ses propres réflexions philosophiques (et de façon, il me semble, bien plus radicale encore que plus tard celles de Bucke) allaient à l'encontre de tous les réflexes acquis de l'intelligentsia scientifique de son temps. C'est pourquoi aussi, sans doute, ces fragments ne furent retrouvés dans ses papiers qu'après sa mort. C'est même miracle quasiment que Heinrich Weber, qui s'est occupé de préparer la publication du volume d'oeuvres complètes, ait eu l'intelligence et la scrupuleuse sollicitude d'y inclure lesdits fragments. Mais sans doute Rieman n'avait pas le tempérament de lutteur requis pour jamais songer à assumer le rôle de critique de son temps.

Quant à Teilhard de Chardin, il est sûr qu'il voyait plus clairement et plus douloureusement que personne la scission entre la science et la religion. Sa grande mission, à ses propres yeux, était d'y mettre fin. Mais je ne le vois pas pour autant comme un critique de son temps. Plutôt comme un proche parent et plein de bonne volonté, profondément désolé de voir les soeurs Religion et Science sur pied de guerre, et faisant de son mieux pour essayer de les réconcilier, mais sans

surtout offusquer les susceptibilités ni de l'une ni de l'autre. Délicate entreprise ! Voile pudique, en tous cas, sur tout ce qui a cloché et qui continue de clocher de plus belle chez l'une et chez l'autre (de quoi certes remplir des volumes mais qu'on préfère ignorer...) : le mensonge, la pusillanimité, l'étroitesse sectaire, l'avidité, les trahisons... - non, tout le monde l'est gentil tout le monde l'est bien bon, c'est juré ! Et puisque c'est comme ça, y a aucune raison de pas se réconcilier...

Un autre cas douteux (je l'ai marqué sur le tableau d'un signe +? comme il se doit) est celui de K r o p o t k i n e . On peut dire qu'il a été un critique de son temps, et même de tous les temps dits "civilisés", en prenant partie contre l'iniquité sociale et contre l'exploitation du pauvre par le riche. Il a vu aussi que les attitudes qui rendent cette iniquité et cette exploitation possibles sont inculquées dès le jeune âge par une éducation ad hoc tant des riches que des pauvres. Sa critique de l'éducation reste cependant superficielle. Pour l'essentiel, je crois, il se borne à contester les inégalités entre l'éducation accordée aux enfants des classes aisées, et à ceux des classes dépossédées. A ce sujet, avec le système de bourses généreuses et tout ça tant à l'Est qu'à l'Ouest, il aurait tout lieu de nos jours d'être pleinement satisfait ! Pourtant, il y a des choses bien plus profondes que ça qui clochent, dans l'éducation - y compris dans celle que lui-même, prince et fils de prince, avait reçue. Et il ne s'est jamais aperçu, et encore moins débarrassé, de tout ce que cette éducation avait eu de commun avec celle du dernier des morveux dans un bidonville de son temps ou d'aujourd'hui. Je n'ai non plus trouvé trace chez lui d'une mise en cause de l'esprit même dans lequel se poursuit le travail scientifique, dont il a été partie prenante sans réserve. S'il a un reproche à formuler, c'est uniquement que la science est aux mains des riches, accessible aux seuls riches, et qu'elle profite surtout aux riches. A cet égard encore, l'état des choses en URSS (où il n'y a plus de "riches") aurait de quoi le combler. Et pourtant...

Si donc je fais abstraction de Kropotkine, je trouve comme mutants "contestataires culturels" les dix suivants (*) :

Hahnemann, Carpenter, Freud, Steiner, Gandhi, Neill, Guruji, Krishnamurti,
Légaut, Félix,

parmi lesquels donc quatre des "conciliateurs" déjà nommés (Hahnemann, Carpenter, Steiner, Légaut). Chez chacun de ces dix hommes, la vision des carences de notre

(*) Comme il apparaîtra vers la fin de la réflexion dans la présente note, il convient de joindre encore S o l v i c comme onzième "contestataire".

civilisation me paraît nettement plus pénétrante que celle de Kropotkine, chez qui je vois à cet égard plus de fouge généreuse, que de profondeur de vision (*).

A part Freud, Neill et Félix, les sept autres parmi ces dix "contestataires" font partie des hommes "religieux" parmi les mutants (**). Ceci s'associe au fait que le mal principal du monde moderne peut être vu comme sa *d é s p i r i t u a - l i s a t i o n* (***), laquelle est allée s'accroissant de génération en génération, et est sans doute tout près de toucher à son point le plus bas, au délabrement le plus extrême (****). Aussi n'est-ce pas étonnant que ce soient les "spirituels" qui y soient le plus sensible. J'ajouterais à ce sujet que les tares

(*) Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que, mis à part la "contestation" sur le terrain des injustices sociales (sur lequel se plaçait Kropotkine), et les vagues occasionnelles de "retour à la nature" (dont on trouve des échos dans le livre cité de Carpenter "Civilisation...", paru d'abord en 1889), la "contestation culturelle" a été une chose rarissime avant 1968. C'était beaucoup moins évident de se rendre compte, au siècle dernier disons, à quel point la civilisation moderne "clochait", qu'aujourd'hui où elle est dans le stade final de sa décomposition. Parmi les penseurs "révolutionnaires" du siècle dernier, je n'ai connaissance que d'un seul dont la vision critique sur la civilisation moderne me paraît avoir la qualité de profondeur qui me paraît manquer à Kropotkine : c'est Friedrich Engels (1820-1895). (Mis à part, bien sûr, Carpenter...)

(**) J'ai compté tacitement Krishnamurti au nombre des hommes qualifiés de "religieux", tout en ayant conscience à quel point c'est là une façon de voir contestable. Je serais bien en peine, d'après ce qui m'est connu de lui, de dire s'il y a eu dans sa vie, et surtout dans les dernières cinquante années, une authentique expérience religieuse. Ce n'est pas non plus tellement clair pour Steiner, mais du moins y avait-il en lui une attitude de respect vis-à-vis du "fait religieux" et du sentiment religieux en autrui.

(***) Au début de cette note, je suggérais que c'était la "scission" entre le sentiment religieux et l'intelligence, entre la foi et la raison, qui était "la maladie maîtresse" de notre civilisation. Mais on peut considérer que c'est là simplement une des façons d'appréhender la "déspiritualisation", dont je parle à présent comme "le mal principal".

(****) Je distingue la désaffection du très grand nombre par rapport à toute forme de religiosité, de la "déspiritualisation" dont je parle ici, même si les deux sont sans doute intimement liées. Pour celle-là (comme je l'avais déjà noté ailleurs), la position extrême du "pendule de l'histoire" a été atteinte il y a déjà deux décennies, il me semble, dans les années soixante. Mais alors que le besoin de quelque forme de religion ou de "spiritualité" a commencé déjà à se faire sentir avec plus ou moins d'acuité, au sein tout au moins d'une certaine minorité culturelle, le processus de délabrement intérieur se poursuit encore inexorablement, y compris (ai-je plus d'une fois constaté) chez ceux-là même qui se raccrochent à quelque forme de "spiritualité". Dans ma récente correspondance et mes entretiens téléphoniques avec Félix et avec Mati, j'ai pu me rendre compte que lui aussi, et sa femme Mati, sentent ce délabrement croissant des mentalités, cette érosion jusqu'au simple sentiment de décence, jusqu'aux réflexes d'honnêteté élémentaire entre les gens, même s'ils ne songeraient pas à le qualifier de délabrement "spirituel".

que perçoivent les "non-spirituels" Freud, Neill et Félix sont, elles aussi, bien plus des carences au plan spirituel (même s'ils ne leur donneraient pas ce nom), que dans la possession et l'usage correct des facultés simplement rationnelles. Je suspecte qu'un examen plus circonstancié des visions de ces dix hommes sur le "problème de civilisation" montrerait que c'est bien là, dans une constatation de cette carence essentielle au plan que j'appelle "spirituel", que se trouve le principal point de contact entre eux.

Il n'est pas question de faire ici cet "examen plus circonstancié" de l'apport de ces hommes audit problème de civilisation, et je me bornerai simplement à quelques commentaires. J'ai l'impression que chacun d'eux, par l'optique particulière qui est sienne, y apporte une contribution qui ne se trouve chez aucun des autres. La seule exception, peut-être, se trouve dans l'approche de Légaut, laquelle me semble complètement recouverte par celle, beaucoup plus vaste à cet égard, de son prédécesseur Carpenter (*).

L'optique de H a h n e m a n n est avant tout celle du m é d e c i n , constatant l'incurie prétentieuse et brutale, l'absence de tout sentiment de compassion et souvent même de simple décence et d'honnêteté, dans la profession médicale qu'il avait choisie, et s'efforçant de tout son coeur et de toute son intelligence d'y remédier. Il porte son attention avant tout aux besoins du corps, en prenant grand soin, pourtant (loin en avance en cela même sur la médecine de notre temps, deux siècles plus tard !), de ne pas les dissocier de ceux de la psyché et de l'âme. L'optique de F r e u d est une optique de médecin encore, mais il porte son attention principale sur la psyché et sur les carences (apparemment irrémédiables pour l'essentiel) qui paraissent dues à sa structure même et à ses modes de fonctionnement invétérés. Le pessimisme foncier de Freud me paraît être le "prix" qu'il paye pour sa lucidité, c'est-à-dire aussi pour sa fidélité à lui-même. C'est en cette lucidité, en cette fidélité envers et contre tous, que réside sa grandeur singulière, d'essence spirituelle. Aussi longtemps qu'il excluait de sa vision du Monde et de lui-même l'éclairage tout autre provenant de

(*) Il est bien entendu que je n'ai en vue ici que les aspects c r i t i q u e s d'une pensée sur notre civilisation, où Carpenter va beaucoup plus profond, tout en couvrant un terrain considérablement plus vaste, que ne le fait Légaut. Par contre, il est évident qu'au niveau "positif" d'une démarche et d'une pensée religieuse, fruits d'une expérience religieuse non moins originale chez Légaut que celle de Carpenter et à bien des égards toute différente, l'apport de Légaut n'est nullement "recouvert" par celui de Carpenter ni de quiconque. Il est unique, et irremplaçable.

l'invisible présence d'une réalité spirituelle, sa fidélité même l'enfermait dans ce pessimisme, dont (pas plus qu'un Marcel Légaut un demi-siècle plus tard (*)), il ne cherchera à s'évader. Le lui reprocheront surtout ceux qui sont aveugles à cette authentique grandeur, ceux qui n'ont jamais trouvé (même à travers la brèche qu'il a ouverte...) la profondeur du regard ni le courage pour voir ce qu'il a osé voir, seul, et pour s'y confronter sans esquiver ni tricher...

G a n d h i est sans doute allé plus loin qu'aucun des autres mutants dans le rejet de la civilisation technicienne et de ses grisantes commodités. Peut-être, mis à part Carpenter, a-t-il réalisé mieux qu'aucun autre parmi eux le prix exorbitant des dites "commodités" - à quel point la course dans laquelle nous mène cette civilisation est destructrice de ce qu'il y a de plus précieux en l'homme. G u r u j i a fait sienne cette vision de Gandhi, de façon sans doute moins nuancée, plus outrancière. En revanche, sur le tard dans sa vie, il a su dépasser l'ambiguïté fondamentale de Gandhi vis-à-vis de la guerre. Dans les quarante dernières années de sa vie, il se fait un apôtre inconditionnel contre le chancre de la violence militaire. Par là sa mission et sa critique culturelle se rapprochent donc de celle de Carpenter. D'autre part, elle prend une dimension d' u r g e n c e unique parmi tous les mutants, car seul parmi eux, il voit clairement l'enjeu suprême (qui avait échappé, me semble-t-il, même à Gandhi) : à présent, il s'agit de changer - ou de périr (dans un inimaginable holocauste nucléaire)...

L'optique de N e i l l et celle de F é l i x est, avant tout, celle de l' é d u c a t e u r . Ils font partie de ceux qui ont vu clairement que c'est l'éducation qui fait fonction de "matrice" pour façonner l'esprit d'une civilisation. Et c'est là, sûrement, que se trouve leur apport principal, irremplaçable - l'un et l'autre percevant avec une acuité extrême certaines carences dans l'éducation, et y portant remède chacun à sa façon, dans le champ d'action qui est le sien. J'ai déjà suffisamment fait ressortir ailleurs l'étonnante complémentarité de leurs apports respectifs (**), pour qu'il soit nécessaire d'y revenir encore ici.

(*) Comme je le rappellerai plus bas, sans nullement éluder ce "pessimisme fondamental", Marcel Légaut en arrive pourtant, à un niveau plus profond et plus essentiel que celui de la seule pensée, à le transcender par une fortitude joyeuse et à toute épreuve...

(**) Voir la note "Félix Carrasquer (4) : liberté-Summerhill et liberté-Vallespir-Monzon" (n° 106).

Nous retrouvons encore côte à côte ici les deux "frères ennemis", Steiner et Krishnamurti. Leurs apports au problème de civilisation me paraissent de nature très différente. Au niveau d'une simple critique de civilisation, la vision de Steiner reste très parcellaire et, il m'a semblé, assez superficielle. Il est partie prenante sans réserve de la plupart des clichés culturels de son temps, à l'exception de ceux donnant dans l'adulation inconditionnelle de la science. Et s'il conteste l'esprit de la science de son temps, ce n'est pas à proprement parler dans une optique spirituelle (comme ce sera le cas chez Carpenter, et dans une moindre mesure, chez Légaut), mais bien intellectuelle : il déplore seulement une certaine étroitesse de vue de la vision scientifique officielle, et voudrait qu'elle n'exclue pas les phénomènes que semblent bien être de nature "immatérielle". Rien de commun avec la critique chez Carpenter de la connaissance scientifique et de l'esprit même qui y préside, critique autrement plus pénétrante et plus radicale (*). Aussi je vois l'apport de Steiner non dans son approche critique, qui reste relativement anodine, mais bien dans ses contributions positives, constituant autant d'amorces vers une "science de demain" (**). A l'opposé de Steiner, Krishnamurti ignore entièrement tout ce qui concerne de près ou de loin "la science", faute du moindre intérêt pour s'en être jamais informé. (Les laborieuses études-prestige subies dans son jeune âge ayant extirpé de lui toute trace de saine curiosité...) Son apport est avant tout critique : comme je l'ai déjà souligné ailleurs (***), il a été un grand démystificateur de certains des principaux clichés qui ont cours dans le monde moderne, tant dans les milieux dits "intellectuels", que dans ceux qui pavoisent "spiritualité". Mais, avide de substituer les mystifications de son crû à celles qu'il avait prises comme cibles de sa critique, pas plus que son frère concurrent Steiner, il n'a su incarner dans sa personne une ébauche de l'homme nouveau.

Il reste enfin Carpenter et Légaut, dont les missions, on l'a déjà vu (****), sont proches parentes. Dans l'optique du "problème de civilisation", je vois apparaître deux nouveaux aspects communs à leurs missions. D'une part, l'un et l'autre insistent sur l'importance d'un équilibre

(*) Voir à ce sujet une précédente note de b. de p. ((***) pages N 618-619).

(**) Voir la note "La paille et le grain (1) : R. Steiner et la science de demain" (n° 124).

(***) Voir la note "La paille et le grain (3) : Krishnamurti - un bilan" (n° 126), notamment page N 570.

(****) Voir la note "le temps des béquilles et le temps pour marcher" (n° 75).

entre l'activité intellectuelle ou artistique, et les travaux manuels et activités de plein air qui permettent un épanouissement du corps et des sens parallèlement à un exercice des facultés intellectuelles (*). D'autre part, ils ont en commun avec Gurujii que leur regard sur la civilisation moderne est inclus dans une vision "eschatologique" des fins dernières de l'aventure humaine. Chez Guruji, cette vision des "fins" reste empreinte d'un suspense, d'un doute : l'homme va-t-il changer, va-t-il s'engager enfin dans la voie du respect enseignée par le Bouddha - ou périra-t-il sans rémission de sa propre violence déchaînée ? Cet élément d'incertitude est peut-être "culturel", puisque la foi bouddhiste connaît la loi du karma, celle des causes et des effets reliant les réalités spirituelle et matérielle, mais elle ne connaît ni Dieu et ses Desseins, ni la Grâce. Chez Légaut par contre, l'espérance eschatologique, ressentie comme impossible et folle, et pourtant soutenue et confirmée (à voix très discrète et très basse...) par une expérience spirituelle se poursuivant (avec ses temps faibles et ses temps forts) et se renouvelant tout au long d'une longue vie de fidélité à lui-même - cette espérance vient résoudre un pessimisme foncier (***) en une harmonie quasiment "contre nature" - une harmonie "impensable", inespérée (et pourtant secrètement appelée...) - en la claire et sereine harmonie de la foi en l'invisible et l'insondable action créatrice de la Grâce, venant sans cesse appuyer et miraculeusement parfaire l'oeuvre spirituelle de l'homme...

Carpenter, lui, avait choisi de se dégager des dures contraintes imposées par l'appartenance à une Eglise et par l'acceptation de sa Loi (***). Aussi le genre de tensions intérieures, en apparence sans issue, qui ont marqué (semblerait-il) la vie de Légaut jusqu'au soir de sa vie (****), se sont-elles résolues chez

(*) La vision de Carpenter à cet égard va beaucoup plus loin que celle de Légaut. Voir pour celle-là une précédente note de b. de p. (***) page N 619).

(**) Ce "pessimisme foncier" chez Légaut me paraît proche parent de celui de Freud (évoqué plus haut), et il procède d'une même et rigoureuse lucidité. Comme un pessimisme "transcendé", il est évoqué pour la première fois dans la note "Teilhard et Légaut - ou la Parousie mal barrée" (n° 87), notamment page N 308.

(***) Voir à ce sujet les indications biographiques que je donne dans la note n° 75 déjà citée, notamment page N 259.

(****) C'est cette circonstance particulière, ce sont ces "impossibilités" dans lesquelles Légaut, par fidélité à sa voie singulière, a choisi de se laisser en quelque sorte enfermer, qui me paraissent être la source psychique de son étrange notion de "carence d'être" - une de celles qu'il met à la base de sa vision de la vie spirituelle. (Sur le même plan, quasiment, que la "foi en soi" et la fidélité...) Je pense revenir sur ce point dans une note ultérieure, consacrée à la mission de Légaut.

Carpenter alors qu'il n'était encore que dans la trentaine. Il restait devant lui un demi-siècle de vie - cinquante ans d'une richesse et d'une fécondité extraordinaires, comme bien peu d'existences humaines les ont connues ! C'est là, sans doute, la raison pour laquelle sa vision du Monde et des destinées humaines est exempte de tout pessimisme comme de toute incertitude, comme ceux qui marquent la vision de Légaut ou de Guruji (*). Il y a en lui une sorte d'assurance rayonnante, dont la source, sans aucun doute, est l'illumination qu'il connut à l'âge de trente-six ans. Selon son propre témoignage, cette expérience, et les enseignements que celle-ci n'a pu manquer de lui souffler, ont fécondé toute son existence ultérieure. Nul doute que son assurance eschatologique vient de là, par r é v é l a t i o n directe - tout comme cela a été le cas pour moi-même (mais à un âge beaucoup plus avancé). Alors que selon toute apparence, rien de tel n'a été dévolu ni à Guruji, ni à Légaut.

Au cours de la réflexion qui précède m'est venue la pensée qu'il faudrait compter, au nombre des "contestataires culturels", S o l v i c , que j'avais cru expédient d'exclure de la discussion dans les deux notes précédentes (sur la relation des mutants à la religion et à la science). Il est vrai qu'à ma connaissance et de toute probabilité, il n'y a jamais eu chez Solvic une réflexion sur la culture de son temps, et encore moins un message écrit qui attesterait d'une telle réflexion, et qui aurait pu exercer une action plus ou moins visible sur d'autres, dans un cercle plus ou moins étendu, comme cela a été le cas pour chacun des dix hommes que je viens de passer en revue. Mais il est d'autres façons d'exprimer

(*) Ce "pessimisme" chez Légaut, cette "incertitude" (ou ce "suspens") chez Guruji, sont cependant confinés aux régions superficielles de la psyché, celles directement soumises à l'activité de la pensée. Dans les couches plus profondes, nul doute qu'il y a une même totale fortitude que chez Carpenter, s'enracinant dans une même connaissance informulée, dont la source est au delà de la pensée. Chez l'un et chez l'autre et tout comme chez Carpenter, cette fortitude joyeuse s'extériorise par l'"assurance rayonnante" que je suis sur le point d'évoquer chez Carpenter, perçue par beaucoup parmi ceux qui l'approchaient. Dans le contact direct avec Guruji, et (à un diapason plus retenu...) dans certains passages de l'oeuvre de Légaut, ainsi que lors de ma brève rencontre avec lui l'an dernier, j'ai moi-même senti ce rayonnement intérieur qui n'est pas celui de la pensée. Aussi importe-t-il de garder à l'esprit que les différences que je viens de marquer entre les tonalités de base des visions de Carpenter, de Guruji et de Légaut sont dans la nature de différences de " f o r m e " , en quelque sorte, que prend chez eux une " m ê m e " foi. Elles ne concernent pas vraiment la "substance", la nature intime de cette foi. Celle-ci n'a rien de "pessimiste" ou d'"incertain", mais chez chacun d'eux, au delà de tout doute, elle est une source sans cesse renouvelée de joie et d'émerveillement.

une "contestation", disons, ou une prise de distance, un rejet radical, que par l'activité de la pensée réfléchissante et par ses modes d'expressions consacrés, comme la parole parlée ou l'écriture. Il est vrai que pour autant que nous le sachions, le refus de Solvic a porté sur un aspect seul et unique du délire culturel - sur celui du d é l i r e g u e r r i e r . C'est aussi le plus atroce, le plus démentiel de tous. Et c'est un de ceux pourtant au sujet duquel l'apathie du grand nombre, et jusques y compris parmi mes mutants, est la plus totale, une apathie qui (pour moi du moins) dépasse l'entendement... L'éruption au grand jour de toute la bestialité, de toute l'ignominie humaines longuement drainées et accumulées jusqu'au point de rupture, comme dans un immense et innommable abcès immergé, dans l'âme profondément malade d'un chacun...

L ' a c t e par lequel Solvic dit " n o n ! " à cette façon-là, abjecte, de faire se déverser l'abcès tout en l'alimentant à torrents et en le gonflant à craquer - cet acte est infiniment plus total, infiniment plus complet qu'aucune pensée, aucune réflexion, aucune parole écrite ou parlée ne pourrait l'être. Un tel acte, comme celui de la mort pleinement acceptée de Jésus, dépasse tous les livres qui furent ou qui seront jamais écrits. Dans le contexte présent, il apparaît d'abord sous l'éclairage d'un acte de rejet, d'un refus. Mais ce n'est pas là sa vraie nature, ou ce n'en est qu'une partie infime. C'est un a c t e d e f i d é l i t é totale à ce qu'il y a de meilleur en lui, et à ce qu'il y a de meilleur aussi en toi, en moi et en chacun de nous. La fidélité jusque dans la mort solitaire, ignominieuse, calmement acceptée, dans l'incompréhension et le mépris de tous...

Cette fidélité-là est l' e s s e n t i e l dans l'homme nouveau. Tout le reste en découle de lui-même, chaque chose en son temps. Par cette fidélité, dans notre siècle veule, sanglant, délirant, et avec une perfection qui dépasse toute expression, Solvic incarne dès aujourd'hui l'homme de demain. L'homme enfin g u é r i de cette maladie d'enfance pénible et tenace, sans doute nécessaire, à laquelle nous avons donné le nom pompeux de "Civilisation".

(136) Les mutants (12) : les mutants et la grande espérance

(8-11 mars) (*) Dans la réflexion de la note précédente, j'ai noté en passant la tonalité "eschatologique" dans la vision sur la civilisation moderne de Carpenter, de Guruji et de Légaut. Voyant avec plus ou moins d'acuité et de façon plus ou moins englobante ou parcellaire la maladie du Monde moderne, il est entendu pour chacun d'eux que cette maladie devra être dépassée par une transformation profonde de l'homme lui-même, et que ce n'est qu'ainsi qu'elle pourra être dépassée. Bien plus, le sens même de l'histoire de l'humanité, et le sens du stade "civilisationnel" par lequel elle a passé et qui est sur le point de toucher à sa fin (**), est de contribuer à préparer cette transformation de l'homme, dans sa relation à lui-même, à la société humaine vue aux dimensions de l'humanité entière, et à la grande Fraternité de tous les êtres vivants et du Cosmos.

Quant à la façon dont cette transformation s'accomplira, sa durée, et quand et sous quelle forme elle s'amorcera peut-être, un jour, sous une forme aiguë et subite de quelque "Parousie"..., aucun de ces trois hommes ni, je crois, âme qui vive jusqu'à aujourd'hui encore, ne se hasarderait à vouloir le prédire ! Mais chez Carpenter et chez Guruji la note d'urgence, le sentiment que de toute nécessité cette transformation doit s'amorcer très vite, sous peine que la maladie ne devienne fatale - ce sentiment est décidément très net. Plus net certes, plus pressant encore chez Guruji, à la lumière sinistre de l'explosion de Hiroshima. Mais dès les années 80 du siècle dernier, dans la lumière soudaine et pénétrante lui venant de son illumination (en 1881), Carpenter croyait l'avènement des temps nouveaux déjà tout proche - le règne de ce que lui, tout comme Whitman, appelait du nom, riche alors de résonances profondes et d'espoir, de "Démocratie" (***). Et on sent des dispositions toutes similaires de fortitude joyeuse, jubilante chez Whitman, dans la première édition de ses "Feuilles d'Herbe" (en 1855), et surtout dans la longue et remarquable Introduction qui ouvre cette plaquette (****). Le sentiment de force cosmique, de vision

(*) Suite de la note précédente, "Les mutants (11) : les mutants et la crise de civilisation - ou de l'homme malade et de sa guérison".

(**) Pas dans la vision de Légaut toutesfois, comme je vais le rappeler plus bas.

(***) Je m'étends quelque peu sur le sens de ce mot "Démocratie" sous la plume de Carpenter, dans la note "Edward Carpenter (1) - ou le regard d'enfant" (n° 96), notamment note de b. de p. (**) page N 368.

(****) Je parle de cette Introduction aux "Feuilles..." dans la note "Walt Whitman (1) - ou mariage d'un poète" (n° 76), notamment pages N 267 - 269, et dans la note "Walt Whitman (3) - ou prédiction et vision" (n° 80).

sans limite de l'homme nouveau qui venait de naître en lui l'emplissait alors d'une si exubérante assurance, que pour un peu il croyait qu'il suffirait au "plus grand des poètes", frais-émolu de l'oeuf, de se faire connaître à l'Amérique, la Bienaimée, pour que le grand Changement des Temps s'enclenche de lui-même ! Que cette assurance exultante n'était pas simple euphorie, un feu de paille sans lendemain, mais bien un feu puissant et indestructible jailli des profondeurs, le témoignage de sa vie dans les trente-sept ans qui lui étaient encore dévolus le montre sans possibilité de doute. Et il n'en a pas été autrement pour Carpenter vingt-six ans plus tard, aux lendemains de son illumination et tout au long de ses quarante-huit années de vie qui ont suivi. Pas plus chez lui que chez Whitman, ni même chez leur grand prédécesseur Jésus, la profondeur visionnaire du regard ni les plus hautes faveurs du Ciel ne mettent l'homme à l'abri de l'erreur (et notamment, des erreurs de date... (*)), ni des errances, de la souffrance et de la mort...

Cette fortitude et cette fougue, prenant tout d'abord la forme naïve d'un optimisme jubilant que ne mitige aucun doute, s'associent chez moi (toutes proportions gardées) à mes propres dispositions dans les années 1971, 72, dans le haut-de-vague de mes activités survivriennes (**). La leçon des événements a été si sévère, cependant, que cette "grande espérance" qui chantait alors en moi, à l'unisson avec des milliers d'autres êtres, s'est vite trouvée assommée et même, selon toute apparence, morte et enterrée (***). Si pourtant elle a fini par renaître de ses cendres l'an dernier, ce n'est pas que la leçon des événements (extérieurs) ait le moins du monde changé - bien au contraire ! Mais c'est pour m'être trouvé favorisé (et Dieu seul sait pourquoi...) de révélations beaucoup plus claires sans doute, et concernant un avenir plus proche et clairement désigné, que celles auxquelles eurent droit Whitman, ou Carpenter, et même (mais oui !) Jésus lui-même (comme toi et comme moi, fils de Dieu...).

Chez Légaut, par contre, un tel sentiment d'urgence paraît totalement absent(****). Comme s'il s'était gardé, à son corps défendant, de prendre note de la

(*) Voir, au sujet de la plus grande "erreur de date" de l'histoire, erreur qui (selon le témoignage des Evangiles, tout au moins) semble bien être du crû de Jésus lui-même, la note "Quand vous aurez compris la leçon - ou la Grande Farce de Dieu" (n° 27).

(**) Ces activités sont évoquées pour la première fois, en passant, dans la section "Le tournant - ou la fin d'une torpeur" (n° 33), et de façon circonstanciée dans les cinq premières sections (n°s 57-61) du chapitre VI.

(***) Voir, dans le chapitre que je viens de citer, la section "Une charrue nommée espérance" (n° 59).

(****) (23 mars) Il y a bien un "sentiment d'urgence chez Légaut, mais il ne concerne que le sort des Eglises chrétiennes et du christianisme, et ignore les questions de simple survie de l'espèce.

fièvre des temps, d'une morbidité aiguë et galopante qui, cette fois (*), a gagné la planète entière. A le lire, on dirait que l'évolution qu'il pressent avec une telle finesse, une telle acuité, elle va se faire comme par le passé, tout doucement, à longueur d'interminables millénaires et dizaines de millénaires ; alors qu'il ne voit pas le précipice béant juste devant nous au ras des pieds, où nous fonçons en courant (**) - et que si l'humanité survit encore d'ici cinquante ans, ce sera par un miracle des miracles comme il n'y en eût aucun autre encore dans notre longue et étrange histoire...

Pour clore la réflexion sur mes mutants "en général", je voudrais encore passer en revue rapidement ceux parmi eux chez qui je retrouve cette même espérance, ou cette même foi peut-être, en quelque évolution obscure et profonde, se poursuivant nul ne sait trop où ni quand ni comment, et qui aboutirait un jour proche ou lointain à l'avènement, enfin, d'un "homme nouveau" ; de l'homme libre, aimant, créateur, l'homme qui ne serait plus le fléau de la Création, mais son couronnement rayonnant (***). Il s'agit, je crois, des dix hommes suivants :

Whitman, B u c k e , Kropotkine, C a r p e n t e r, Steiner,
T e i l h a r d , Neil, G u r u j i , Légaut, Félix (****).

(*) J'écris ici "cette fois", par opposition aux nombreux autres épisodes de fins de civilisation que nous rapporte l'histoire des six ou sept millénaires écoulés. Vue à l'échelle planétaire, chacune de ces civilisation restait étroitement localisée, et ses excès et le processus de sa décomposition ne mettaient pas en péril l'équilibre global, voire la simple survie, de notre espèce entière.

(**) Cette même image s'est à nouveau imposée à moi un peu plus bas, en relation avec le message de Teilhard de Chardin. Elle a flashé devant mes yeux des centaines de fois au cours de mes années de militantisme antimilitariste et écologico-culturel au sein du groupe Survivre et Vivre. Cela me fait penser à un colloque interdisciplinaire qui s'est tenu il y a deux ou trois ans (on m'avait envoyé le programme), où on discutait doctement les perspectives d'émigration de l'espèce humaine dans "l'Espace", les questions d'adaptation biologique et psychologique que cela posait, etc, dans une perspective futuriste pour le vingt-et-unième siècle. Mais j'ai confiance que dès avant l'an 2000, ceux qui vivront alors (y compris les participants dudit brillant colloque, s'il en est qui ne seront pas tombés dans le grand trou béant devant leur nez...) n'arriveront plus à croire le degré de délire qui fut atteint par nos distingués savants et par notre science hautement officielle - délire plus délirant que les plus délirantes aberrations de l'âge scholastique...

(***) Voir la première amorce d'une réflexion sur l'"homme nouveau" dans la section "L'homme nouveau - ou la surface et la profondeur" (n° 61), dans le Chapitre VI déjà cité (pour mes activités survivriennes).

(****) J'ai marqué ici en caractère italique les noms de ceux parmi les mutants chez lesquels la dimension "eschatologique" de leur message me paraît être un aspect essentiel de leur mission.

Peut-être pourtant serait-il plus juste de dire que sous une forme plus ou moins consciente ou plus ou moins discrète ou cachée, cette espérance ou cette foi vit, sans exception, dans chacun de mes mutants. N'est-ce pas, après tout, cette grande espérance qui seule donne un sens à leur mission ? Vers quoi donc oeuvreraient-ils, si ce n'est justement vers cet homme nouveau qui se cherche en eux et à travers eux ? Mais souvent cette espérance reste enfouie, comme honteuse d'elle-même tant elle paraît absurde et folle, recouverte par des couches plus ou moins pesantes ou épaisses d'habitudes mentales, de conformisme culturel (comme chez Darwin), de pessimisme matérialiste (comme chez Freud) ou de paresse spirituelle (comme chez Krishnamurti). Je n'ai pas perçu quelque note eschatologique tant soit peu explicite non plus dans la vie de Hahnemann (*), ni chez Râmakrishna, ni chez Gandhi. Chez Riemann par contre, on peut présumer que sa vision de la dynamique spirituelle dans la matière devait impliquer pour lui, pour le moins et comme chose allant de soi, une ascension de l'homme (comme de tout autre être) vers un état de maturité de plus en plus élevé.

Mais le fait qu'une espérance ou une expectative, et surtout quand elle est de cette magnitude-là, devienne pleinement consciente et clairement formulée et professée, lui donne une dimension et une efficacité nouvelles. C'est pourquoi je crois que cela a bel et bien un sens de mettre à part les dix hommes ci-dessus nommés, pour voir et comparer comment s'exprime en eux la grande espérance humaine.

Je mettrais cependant à part le cas de Rudolf S t e i n e r . Parfois on trouve chez lui des accents eschatologiques, notamment quand il laisse entendre que sa mission serait d'aider l'"Occident" à se trouver (sans renoncer pour autant à son propre héritage en faveur d'une spiritualité d'importation, etc...). Je me sens bien incapable à vue de nez de décider dans quelle mesure un tel langage fait partie d'une pose messianique assortie de l'habituel hocus-pocus steinerien-théosophe, et dans quelle mesure au contraire il procède d'une vision ou d'un espoir authentiques. Mais faute d'une perception lucide du mal profond et irrémédiable qui ronge notre civilisation, si vision eschatologique il y a, celle-ci (me semble-t-il) ne peut être chez Steiner que superficielle et brouillée par la

(*) Bien sûr, Hahnemann était animé par la foi que les pratiques médicales barbares de son temps ne tarderaient pas à disparaître, et que la médecine humaine et rationnelle qu'il avait créée prendrait la place de la médecine officielle de son temps. S'il revenait aujourd'hui, près d'un siècle et demi après sa mort, il ferait des drôles d'yeux de voir à quel point, même si les pratiques médicales ont changé, l'esprit qui prévaut dans l'exercice de la médecine reste toujours aussi sous-humaine, sans rien de commun, certes, avec celui qui l'animait lui-même...

fringale égotique. Je doute qu'elle ait rien d'essentiel à apprendre à l'homme d'aujourd'hui, sur le point de muter.

Les visions des destinées humaines de Teilhard et de Légaut m'apparaissent parentes en ceci, que l'une et l'autre se placent dans la perspective exclusive d'une évolution très lente, continuant à se poursuivre cahin-caha sans grandes secousses ni heurs, ni surtout d'accident ou d'événement majeurs, à longueur de millénaires, si ce n'est de millions d'années. Certes il y a (pour Teilhard, tout au moins) la fameuse Parousie tant vantée (*). Mais elle est, à la bonne heure, rejetée à une distance à tel point faramineuse (suggérée à merveille par son fameux "point Oméga"...), que c'est comme une façon noble et savante de dire qu'on n'y croit plus ! A part ça, Teilhard développe les perspectives évolutionnistes de l'humanité future à longueur de volumes, paraît-il, et avec l'autorité, de grand poids dans le monde d'aujourd'hui, que lui donne sa qualité indéniable de savant paléontologiste, tout ce qu'il y a de sérieux, de reconnu et tout ça. C'est pour cela, nul doute, à part les qualités d'éloquence et de noblesse du style, qu'après sa mort son nom et celui dudit "point Oméga" se sont vus entourés d'un tel halo de prestige quasiment religieux ; le prestige combiné, en somme, du "grand mystique" (notion désuète naguère mais dont la côte remonte...) et de "la science" (la vraie de vraie, avec titres et publications savantes à l'appui...).

Mais ce qui fait aujourd'hui le prestige de Teilhard est cela même aussi qui fait sa limitation. Par sa nature même, la vision scientifique est infiniment trop étroite pour pouvoir nous donner une vue adéquate de ce qui est devant nous et nous attend - de l' e s s e n t i e l , de ce qui fera appel à la totalité des moyens créateurs de chacun, pour s'accomplir dans les convulsions et dans les douleurs d'un enfantement. Elle reste infiniment en deçà des besoins de l'heure. Il en est encore ainsi, même s'il s'y rajoute une authentique expérience mystique ou religieuse, quand celle-ci (comme ce fut le cas chez Teilhard) est couvée dans un "vase clos" religieux non moins emprisonnant que le vase clos du savant. Deux vases clos accolés l'un à l'autre ne remplaceront jamais les âpres bourrasques salées du grand large ! Une vision d'avenir où la pulsion du sexe est pudiquement ignorée, où les pires abominations du présent (dont la violence meurtrière de la guerre, et l'iniquité sociale, ne sont pas les moindres) sont poliment éludées, où "le péché" est la figure de style habituelle au discours religieux et où on ne voit poindre la moindre amorce vers une sobre et oh combien urgente connaissance de soi - une telle vision, selon mon humble avis, est une plante de serre

(*) Voir la note "Teilhard et Légaut - ou la Parousie mal barrée" (n° 87).

chaude, abstraite, chlorotique, bonne pour venir garnir avantageusement les bibliothèques et les salons.

Sans doute cette vision a-t-elle de quoi enchanter le scientifique en mal d'un peu d'"humanisme" et même (pourquoi pas !) de religion, de quoi enthousiasmer le séminariste assoiffé d'un souffle d'air un tantinet frondeur dans le préchi-précha habituel, de quoi garnir avantageusement le bagage culturel de l'"honnête homme du vingtième siècle". Mais ce bagage-là, comme tout autre bagage lourd ou léger, s'envolera au premier souffle de la Tempête ! Cette vision ne va au devant d'aucune urgence spirituelle, même la plus brûlante. Teilhard ne voit aucune urgence, n'entend ni ne sent les crépitements ni les flammes, pas plus que le scientifique, le séminariste et l'honnête homme ne voient et ne sentent et n'entendent les approches de la fin. Pendant qu'ils s'extasient sur le point Oméga au fin bout de l'éternité, le Monde autour d'eux et leur être même (pour plus d'un) achève de pourrir et croule et se consume. Avec un pied déjà dans le vide les voilà sur le point de plonger, tête première et sans rémission, dans l'ultime Merdier...

Non, même s'il ne voit pas plus que Teilhard l'échéance brûlante, Légaut est d'une toute autre trempe ! Comme Teilhard, il y a eu droit à l'une et à l'autre de couveuse, à la chapelle et au labo - et il a eu le cran de s'arracher de l'une comme de l'autre en même temps. Aussi son message est-il autre chose qu'un timide replatrage en noble langage. On y sent circuler un sang chaud et nouveau. Amorce généreuse et tenace, tâtonnante bien des fois à force de se vouloir rigoureuse, d'une spiritualité nouvelle qu'on chercherait en vain chez Teilhard. Ou suis-je décidément injuste ? Sans doute trouve-t-on bien l'amorce d'une amorce chez un Teilhard qui, partant des solides valeurs établies de la sainte Eglise Catholique, osa y adjoindre (nonobstant les menaces de bûchers symboliques) les non moins solides valeurs établies de la nouvelle Eglise Scientifique, tout en portant un regard neuf sur la vieille théorie darwinienne de l'Evolution (laquelle en avait bien besoin). C'était là sans doute, dans le morne hiver millénaire ecclésiastique, comme le signe avant-coureur d'un premier perce-neige, pointant une timide note d'espoir à travers des neiges grises et moroses et qui semblaient bien éternelles.

Légaut par contre, c'est déjà tout l'élan généreux du printemps ! C'est, après un lourd sommeil de glace de près de deux mille ans, le puissant renouveau de la vie qui reprend. Cette spiritualité qu'il "invente" et qu'il vit et dont il témoigne sur le soir d'une vie avec la force d'un printemps, ce n'est pas celle de hier, elle n'est pas pour dans un million d'années, ni pour dans mille

ans ou dans cent ans. Elle est d'aujourd'hui et pour aujourd'hui - un recommencement. Et c'est par cette qualité de renouveau, de recommencement, d'invention de création - c'est par le pas solitaire, hardi et circonspect à la fois, sur un sol que nul pied humain avant le nôtre n'aura foulé - c'est par là que cette spiritualité d'aujourd'hui, cette aventure osée aujourd'hui, porte en elle déjà la plénitude de la spiritualité de demain. Par là elle préfigure dès aujourd'hui et les jours proches et les jours lointains, et les jours très lointains promis de notre Gloire.

Par cette plénitude de vie dans l'existence de Légaut, je le sens proche, à nouveau, de son grand devancier Edward Carpenter (qu'il ne connut sans doute jamais, même de nom). Proche aussi, en même temps, des prédécesseurs immédiats de celui-ci, Whitman et Bucke. S'il se sépare de ces trois hommes c'est surtout, je crois, par son choix de rester fidèle à son Eglise, de "la porter" sa vie durant, telle une lourde croix. Il n'y a pas à s'étonner que son pas en ait été alourdi ! Et pourtant, dans cette croix librement portée, il a trouvé une singulière richesse, que nul autre avant lui n'avait su y trouver...

Mais je voudrais m'attarder quelque peu à présent sur ces trois hommes aux missions profondément interreliées,

Whitman, Bucke, Carpenter .

Mis à part les liens d'amitié et d'affinité spirituelle qui les relie, ils se rapprochent aussi (et se distinguent, je crois, de tous mes autres mutants) par ceci, qu'en eux la grande Espérance prend, d'emblée, la forme plutôt d'une intime assurance, d'une inaliénable c o n n a i s s a n c e . Cette tonalité commune n'est visiblement p a s simplement une question d'influence directe qui aurait passé de l'aîné Whitman vers des "disciples" reprenant pieusement le message du Maître. Plutôt, elle découle d'une source commune, infiniment au delà de toute "influence" humaine. Il s'agit des "illuminations" qui furent dévolues à chacun de ces trois hommes, et que j'ai été amené déjà à évoquer plus d'une fois (*),

(*) Il en est question pour la première fois dès le premier alinéa de la note "Richard Maurice Bucke - ou l'apôtre de l' a u t r e réalité" n(° 74), pages N 247-248. Chez ces trois hommes, l'illumination se produit vers le même âge de 35,36 ans. Le plus élémentaire bon sens psychologique montre à l'évidence que ce moment dans la vie de chacun de ces hommes, moment crucial et fécond au delà des mots, n'a rien en commun avec des phénomènes de suggestion ou d'autosuggestion. Ces illuminations se présentent d'ailleurs de façon totalement différente chez ces trois hommes, selon ce qui nous en est connu. Il n'est pas exclu, par contre, que l'action profonde exercée sur Bucke, et plus tard sur Carpenter, par la lecture de l'oeuvre de Whitman, ait joué (comme Bucke lui-même le présume) un rôle dans l'apparition de la vision illuminative. Conformément à l'ambiance culturelle

de leur temps, les intéressés n'étaient guère portés, semble-t-il, à voir dans cet événement extraordinaire dans leur vie l'action d'une intention ("divine") les concernant, mais bien plutôt le résultat du jeu de certaines forces cosmiques ou spirituelles, plus ou moins impersonnelles. Mais à la lumière de ma propre expérience de l'Action de Dieu en moi, la présence agissante d'une intention de Dieu, se concrétisant par des Actes de Dieu irrécusables, ne peut faire pour moi aucun doute.

tant ce moment, dans la vie de chacun d'eux, fut capital : la naissance du nouvel homme en eux, et avec lui, de la vision nouvelle. C'est à la lumière de cette révélation fulgurante, radieuse, inexprimable, que chacun de ces trois hommes "connut" sa mission, plus profondément et plus totalement, assurément, que si Dieu en personne était venu le leur expliquer en claires et explicites paroles. Dieu, certes, est bel et bien "venu" alors, il s'est manifesté à chacun d'eux, et d'une façon que celui-là est le seul, avec Dieu, à connaître (*). Mais Sa Parole n'a pas été parole de sons audibles ou de caractères écrits, mais fluides vibrations de lumière aimante, baignant et traversant et lavant de l'intérieur et animant toutes choses...

Ces Semailles de Dieu dans l'âme de chacun de ces trois hommes, accueilliés par le terreau d'une vie secrètement transfigurée, ont levé en des riches, en des magnifiques moissons. Et la vision vaste et lumineuse des destinées humaines qui en est née n'est pas le moindre de ses fruits. Ce qui chez ces frères comblés est vision directe, intime et irrécusable connaissance, qu'elle nous serve à tous d'aliment à l'immense, à l'impensable Espérance ! Qu'elle nous inspire tous et chacun dans la grande Aventure qui nous appelle (à voix très pressante et très basse...) - une aventure digne d'eux et digne de nous ! Et digne de Celui qui vit au plus profond et qui appelle...

Dans la vision des destinées humaines de Whitman à Bucke et à Carpenter, je discerne une progression saisissante dans l'acuité, l'étendue souterraine, la profondeur. Cela est sans doute directement lié au fait qu'il y eût tant chez Bucke que chez Carpenter, l'un et l'autre nourris et inspirés par la vision généreuse et puissante de leur aîné, un travail de réflexion systématique, patient, obstiné, conforme à leurs prédispositions de penseurs plus

(*) Dans le cas de Bucke et de Carpenter, Dieu s'est manifesté (selon l'expression de Bucke) comme une "Présence aimante", mais d'une façon qui Le faisait percevoir comme un Etre transpersonnel plutôt que personnel. C'était une sorte de "perception immédiate", directe, très intense de Dieu, très différente donc de la façon dont Dieu s'est fait connaître à moi dans les rêves, personnifiés sous les visages les plus divers... (Voir aussi les commentaires dans la précédente note de b. de p.)

encore que de poètes ; le genre de travail qui fut toujours absent, je crois, dans la vie de Whitman. Poète et visionnaire et homme intensément et pleinement vivant, sans être lui-même un penseur, il était fait pour inspirer des penseurs ; de ceux qui soient eux-mêmes des grands vivants, des hommes qui vibrent aux mêmes grands souffles que lui. Ainsi fut-il lui-même un de ces souffles porteurs de semences qui traversèrent les existences de Bucke et de Carpenter, et sur le tard de sa vie, celle de Traubel (*). Il n'aurait pu rêver de plus féconds et de plus puissants relais ! Et si ces trois hommes, contrairement à Whitman qui aujourd'hui "subsiste" sur sa réputation ambiguë de grand poète (en somme, sur une sorte de malentendu !) - s'ils sont aujourd'hui plus ou moins ensevelis par l'oubli, nul doute que le temps est proche où les oreilles sourdes se réveilleront. Alors elles entendront enfin la vraie voix de Walt Whitman, comme aussi celle de ses frères et héritiers, qui ont su porter plus loin que lui et porter à pleine fruition le grand Message de la liberté et des destinées de l'homme.

Je n'ai pas eu l'impression que la vision de Whitman, telle qu'elle jaillit des "Feuilles d'Herbe" de 1855, pour s'adoucir ensuite et mûrir dans les années riches de souffrance de la guerre civile, se soit par la suite nuancée et approfondie par ses contacts avec Bucke, avec Carpenter, avec Traubel, à chacun desquels pourtant le liait une chaleureuse sympathie. A chaque vie suffit sa peine ! Par contre, entre les pensées de Bucke et de Carpenter (son cadet de sept ans seulement), on sent un échange fécond dans les deux sens. Bucke était visiblement impressionné par la profondeur de Carpenter, qu'il sentait d'instinct (je crois) sans être à même toujours de le suivre. Il devinait en lui un homme d'un format comparable à celui de Whitman (lequel, à ses yeux, était le plus grand homme que la "race humaine" ait su produire jusqu'à présent...). De l'oeuvre extraordinairement vaste que Carpenter était appelé à décanter de son être, Bucke ne connaissait pourtant qu'une partie relativement modeste, qu'il cite à profusion (**) dans le copieux chapitre qu'il lui consacre dans son livre majeur, "Cosmic Consciousness".

(*) J'évoque en passant Horace Traubel, parmi les cas d'illumination cosmique passés en revue dans le livre de Bucke "Cosmic Consciousness", dans la note "Les ancêtres de l'homme - ou en route vers le Royaume !" (n° 81), page N 284.

(**) Je rappelle que c'est grâce à ces citations, qui m'avaient beaucoup accroché dès ma première lecture du livre de Bucke vers 1972, 73, que mon attention a été attirée sur Edward Carpenter, en qui je pressentais d'emblée un homme appelé, plus peut-être qu'aucun autre, à "éclairer" l'homme moderne. Les livres cités par Bucke sont "Towards Democracy", "Civilisation - it's Cause and Cure" et "From Adam's Peak to Elephantia". (Ce dernier livre, que je n'ai pas eu l'heur encore d'avoir entre les mains, est le récit du voyage en Inde de Carpenter, en 1890.)

Quant à Carpenter, il semblerait qu'il fait sienne, "comme s'il l'avait toujours sue", la vision évolutionniste de Bucke des destinées humaines, vision longuement mûrie par celui-ci dans les années 90 du siècle dernier. Mais à vrai dire, me rappelant maintenant ma lecture de ces derniers jours du livre de Carpenter, "Civilisation - it's Cause and Cure" (paru en 1889), je ne peux m'empêcher de constater que ladite vision de Bucke, et même avec une largeur et une profondeur qui la dépassent de toutes parts, est dans ses traits essentiels incluse déjà dans celle brossée à grands traits dans ce livre capital pour notre temps ; une vision qui a dû se dégager des brumes dès les années intenses qui ont suivi l'illumination de Carpenter en 1881. Vu dans cette lumière nouvelle, le travail de Bucke apparaîtrait plutôt comme le travail appliqué et consciencieux du "bon élève" (*), développant en long et en large, avec tout le soin voulu et en s'appuyant sur une vaste culture tant humaniste que scientifique, une parmi tout un large éventail d'idées novatrices esquissées dans cette collection d'essais de Carpenter, de modeste apparence ; un livre aujourd'hui plus actuel et plus brûlant, plus percutant encore (s'il est possible) qu'au siècle dernier quand il parut, dans sa candeur spontanée, sacrilège - s'élançant avec grâce et avec un rire d'enfant au coeur des grands problèmes de notre temps et de tous les temps...

Par une étrange ironie, c'est le travail de Bucke, un travail d'écolier quasiment dans sa relation au jaillissement créateur qu'on perçoit dans chaque page de "Civilisation - it's Cause and Cure", c'est lui qui a été exhumé le premier il va y avoir vingt ans (en 1969) ; alors que le livre radical, profondément novateur de Carpenter reste aujourd'hui encore enseveli dans les marais de l'oubli.

(*) Ce n'est pas là, pourtant, le son de cloche dans la note déjà citée sur Bucke (n° 74), notamment à la page N 249, où je parle de "visionnaire", de "prophète", d'une " v i s i o n qui dépasse de loin... la seule raison...". Je ne vois d'ailleurs rien à rétracter de ces impressions. Tout dépend du point de vue ! Voyant Bucke à côté du premier savant ou philosophe célèbre etc venu, on ne peut que constater son format exceptionnel, l'élevant d'emblée au niveau d'une authentique et grande mission. Quant on le voit à côté d'un Edward Carpenter ou d'un Walt Whitman, ses dimensions apparaissent modestes, des dimensions de "bon élève", voire d'"écolier" quasiment ; et cela faisait partie de son "format" exceptionnel, de la qualité de vérité de son regard, qu'il était le premier à percevoir cette différence de dimension. Il est d'ailleurs clair pour moi qu'il ne se rendait pas compte que l'idée maîtresse de son message se trouvait déjà dans le petit livre de Carpenter, "Civilisation - It's Cause and Cure", sous une forme certes moins fouillée, moins solidement explicitée. Si (sans qu'il s'en rende compte) cette idée a bel et bien éclos en lui par la lecture de ce livre, on peut dire que par le travail de maturation qui s'est accompli en lui, autour de cette idée comme âme d'un grand message, elle est devenue aussi totalement "sienne" qu'une idée peut être "nôtre"...

Certes, comme le livre de Bucke concerne un avenir infiniment lointain, il dérange infiniment moins qu'un regard hardi d'enfant sur les Idoles intouchables d'aujourd'hui, et sur le sort qui sera le leur demain (*) ! Mais je serais mal placé pour me plaindre. N'est-ce pas grâce à Bucke, et grâce à l'exhumation de son travail patient et aimant, qu'il m'a été donné au cours des mois écoulés de pouvoir remonter dudit "élève" au "maître" ?! C'est ainsi que j'ai commencé à faire la découverte de l'homme et du penseur qui, plus qu'aucun autre, préfigure à mes yeux et annonce la Mutation des Temps.

Si la vision des destinées humaines chez Carpenter est si riche et si pénétrante, si elle a à mes yeux une telle qualité d'inspiration *i m m é d i a t e* pour la vie de chacun, "ici et maintenant", c'est parce qu'elle découle spontanément d'une vision non moins riche et non moins pénétrante du *p r é s e n t*, ainsi que d'un long et lourd passé dont nous sommes les héritiers ; une vision nourrie par l'expérience d'une vie elle-même prodigieusement riche, intensément et pleinement vécue. Sa vision de nos destinées est créatrice, parce qu'au niveau d'une pensée explorante et vibrante, *u n e* avec l'homme et avec sa vie, Carpenter a incarné dans sa propre personne et dans une plénitude parfaite, peut-être inégalée, sa propre vision intensément vivante de l'"homme nouveau", de l'homme de demain. En aucun des autres hommes que je passe en revue aujourd'hui, ni même en aucun autre être dont j'aie eu connaissance, alors que chacun apporte une tonalité et un son uniques qui sont le propre de son être, je ne décèle pourtant une telle plénitude, une telle ample et riche unité entre la *v i s i o n* novatrice, une *p e n s é e* à la fois infantine, hardie et rigoureuse, et une *v i e* d'homme pleinement, courageusement assumée et vécue. Là où chacun des autres m'apparaît comme un instrument de belle sonorité et de belle prestance, je sens en cet homme béni la subtile et intime harmonie de tout un orchestre de musique de chambre, d'un groupe inspiré de fins musiciens dédiés corps et âme à leur art et délicatement accordés les uns aux autres. Et nous tous avons toute raison d'être émus et reconnaissants d'un Monde où se fait entendre, parfois, à ceux qui font silence et qui tendent l'oreille, une aussi exquise harmonie...

Parmi les dix mutants chez qui on voit s'exprimer au grand jour la grande espérance en le devenir humain, j'ai évoqué dans les pages qui précèdent ceux qui à mes yeux font figure de "spirituels" ; ceux dont la vie, la pensée et la

(*) Au sujet dudit sort et de la vision de Carpenter à ce sujet, voir la note "De Whitman-le-père à Carpenter-le-fils - ou l'épopée et la Poubelle du Progrès" (n° 98).

perception même des choses sont imprégnées d'une tonalité, d'une lumière "religieuses". Il me reste à présent à parler encore de K r o p o t k i n e , de N e i l l et de F é l i x .

Ne serait-ce que par mon ignorance, je ne vois que peu de choses à dire à leur sujet. Du moins, je décèle des affinités évidentes entre ce que je sais ou devine de la vision des destinées humaines chez ces trois hommes. Chez Kropotkine et chez Félix, les expectatives "eschatologiques" sont inséparables de leurs idéaux libertaires, et de la conviction qu'un changement propice des conditions sociales et des structures dans la société (et notamment des structures de décision), va permettre enfin à tous les hommes d'atteindre à un épanouissement ignoré jusqu'à présent (sauf dans quelques êtres exceptionnels, parmi les seules classes favorisées). Ce changement espéré dans la société serait en tout premier lieu l'aboutissement et le fruit de la lutte des classes laborieuses elles-mêmes, pour leurs droits et pour l'instauration d'une société plus juste. Kropotkine, avec la plupart des révolutionnaires du siècle dernier, était animé de la conviction, faisant corps avec sa foi révolutionnaire, que les grands changements étaient imminents.

Chez Félix, qui dispose du recul de plus d'un demi-siècle et qui a dû tirer bon gré, mal gré la leçon de plusieurs révolutions avortées, et surtout de la sanglante épopée et de l'échec de la révolution espagnole, je sens cependant des dispositions plus nuancées. Il me semble moins convaincu que ladite société libre et fraternelle sera le résultat quasiment automatique d'une victoire armée qui, enfin, serait échue à celle des forces en présence qui se battraient au nom des "bons" idéaux politiques (disons, les idéaux libertaires). Comme Neill, il se rend compte que les habitudes invétérées de comportement, de pensée, le type de relation que l'être entretient au monde environnant, aux proches, et à ses propres appétits et à ses pulsions d'égoïsme toujours, toujours camouflées - pulsions de domination, de soumission, d'appropriation... - que tout cela est beaucoup trop complexe et éluusif, qu'il fait corps beaucoup trop profondément avec la psyché humaine (tout au moins dans notre état d'évolution présent), pour pouvoir espérer de le voir se transformer par quelque coup de baguette magique, qu'elle soit "révolutionnaire" ou toute autre (*). C'est dans cette lumière-là,

(*) De telles transformations dans la psyché sont toujours l'oeuvre de p r o - c e s s u s c r é a t e u r s (au niveau spirituel, ce qui plus est). Or, par sa nature même, aucun processus créateur ne peut être déclenché par des causes purement extérieures à la psyché. Il arrive, certes, qu'un choc ou autre événement extérieur soit l'o c c a s i o n qui fasse se déclencher un processus créateur

par une réponse créatrice de la psyché. Mais l'événement extérieur n'est jamais la cause suffisante d'une création, d'une transformation intérieure irréversible, d'une maturation intellectuelle ou spirituelle.

justement, que Neill et Félix ont vu l'importance primordiale de l'éducation, et c'est par le biais de l'éducation que l'un et l'autre, mains nues, se sont attaqués au "problème de civilisation".

Sans que l'un ni l'autre pourtant, je crois, se fasse illusion que la seule diffusion des "idées justes" et des "bonnes méthodes" à ce sujet (pas plus qu'au sujet du pouvoir politique...) résoudrait le problème et fasse surgir du chapeau (du chapeau, cette fois, de l'"éducateur", prenant la place du "révolutionnaire") le fameux "homme nouveau" - l'homme libéré, fraternel et sans peur, épris de coopération humaine et de justice. Car ce qui agit, ce qui crée (et aussi, ce qui résiste...), ce ne sont pas les idées et les méthodes, si justes, si généreuses, si géniales soient-elles, mais bien **l e s h o m m e s** - les hommes t e l s q u ' i l s s o n t m a i n t e n a n t . Et où donc sont-ils, les "hommes nouveaux" dans l'éducation, dont le travail aimant et perspicace pourvoira à cette "éducation nouvelle" d'une si brûlante nécessité ; ceux qui "éduqueront" dans la liberté et pour la liberté les innombrables millions d'êtres qui sont en manque d'une véritable éducation ? Et qui donc "éduquera" les maîtres ? Et où est celui parmi nous qui, de plus d'une façon, ne soit lui-même "en manque", lui aussi, celui qui ne devrait d'abord apprendre et grandir, **faire éclater** les coutures d'un habit étriqué, avant d'être pleinement apte à enseigner, à "éduquer" ?

Je crois que Neill, de façon plus aiguë que Félix, était conscient de ses propres limites et de ce dilemme fondamental, en apparence sans issue. Aussi sa foi en l'avenir de l'homme, plus encore que celle de Félix, m'apparaît-elle comme une " f o i n u e " : une foi "en dépit de l'évidence", une foi qui renonce à se raccrocher à des "raisons" raisonnables pour se justifier. Et ce n'est pas un hasard sûrement, que chez Neill dont les réserves vis-à-vis de "la religion" ne sont pas moins fortes ni moins solidement fondées que chez Félix, bien au contraire - que chez lui cette "foi envers et contre tout" prenne, contre toute attente et comme pour mettre le comble à l'"irrationalité", des tonalités r e l i g i e u s e s . Et ne voilà-t-il pas cet homme foncièrement pragmatique et a-religieux, lutteur tenace aux pieds solidement plantés dans la réalité, rêver d'une "religion de l'avenir" qui serait a u t r e (*) ; une religion qui ne serait pas, comme elle le fut pendant de longs millénaires, un instrument de répression, mais l'expression spontanée et joyeuse de la l i b e r t é ...

(*) Voir la note "Neil et le péché originel - ou le mythe comme message" (n°90), notamment pages N 330-331.

(¹³⁷) Le soleil est le centre - ou les penseurs-mutants

(16 mars) (*) Cela fait quatre jours que je n'ai pas travaillé à la Clef des Songes, du moins pas directement. Il y a eu des travaux au jardin, des mini-empêchements divers (une machine à écrire vieille de trente ans qu'il a fallu, hélas, remplacer...), et surtout des rêves "pas comme les autres" qui demandaient que je les note et que je les travaille tant soit peu. Ça avait commencé déjà au début du mois, le 2 mars, toute une série de rêves plus nets, plus marquants que presque tous ceux que je fais depuis une année. Parmi eux plusieurs qui, à vue de nez déjà, avaient des airs de rêves prophétiques. Ce n'est pas le moment de les laisser s'envoler comme si de rien n'était ! Je crois même qu'à présent j'ai la date exacte du grand Jour. Mais ce n'est pas ici le lieu de m'étendre à ce sujet. Il est grand temps plutôt de reprendre le fil de ma réflexion sur les mutants et, si faire se peut, l'amener enfin à bonne fin.

Avant de quitter ce thème à métamorphoses, je voudrais encore poser quelque peu, à tour de rôle, sur les missions de trois parmi mes mutants : celles de Darwin, de Freud et de Légaut. De chacun d'eux, il a été question déjà plus d'une fois dans les pages de la Clef des Songes, et même, pour Freud et pour Légaut, dès avant même que j'aie songé à parler de "mutants". Pour Darwin et pour Freud, j'ai parlé d'eux ici et là comme de figures bien connues dans l'histoire de la pensée, sans trop songer encore à expliciter en quoi leurs missions me paraissent importantes, dans l'optique particulière, notamment, qui est mienne dans ce livre : celle d'une mutation, du passage d'un seuil crucial dans l'histoire de notre espèce. Quant à Marcel Légaut, la rencontre avec sa pensée au moins de juin dernier s'est bien sûr beaucoup repercuté, et quasiment sur le champ, sur l'écriture de La Clef des Songes (chose bien visible dès le chapitre III). J'ai eu de nombreuses occasions depuis de référer à la vision de Légaut et de m'expliquer, de façon tantôt tacite et tantôt explicitement déclarée, avec tel ou tel de ses aspects. C'est une raison de plus, avec le recul de près d'une année, de faire une esquisse d'ensemble de ce que je vois à présent de la vision et du message de Légaut, et, plus particulièrement, de ce que je leur dois.

Pour chacun de ces trois hommes, il est entendu que la perspective que je m'appête à tracer de leurs missions ne prétend à aucune objectivité historique (à

(*) Suite de la note précédente "Les mutants (12) : les mutants et la grande espérance - ou la foi nue".

supposer qu'une telle chose existe), ni de tenir compte de tous les aspects de leur oeuvre que certains pourraient regarder (et souvent à juste titre, sûrement) comme importants. Pour Darwin et pour Freud, il me faudrait d'ailleurs pour cela une compétence que je suis très loin d'avoir, et que je ne me sens nullement incité à acquérir. Il y faudrait sûrement des années ! Il s'agira surtout pour moi, plutôt, d'essayer de dégager dans les grandes lignes comment l'oeuvre de chacun de ces hommes a contribué, directement ou indirectement, à ma propre vision de l'homme et de sa place dans le Monde - ou de moi-même, et de ma place dans le monde des hommes et dans l'Univers. Avec cette arrière-pensée en plus, pourtant, qu'il doit bien y avoir une relation entre ce rôle de leur oeuvre dans ma vision des choses, et celui qu'elle peut prendre dans la vision d'autres que moi, avides comme moi de comprendre le Monde et eux-mêmes, et dans la connaissance collective que notre espèce a d'elle-même, de son passé et de ses destinées.

Tous trois, Darwin, Freud et Légaut, font pour moi figure de penseurs : d'hommes qui sont parvenus à une certaine vision du Monde, ou à une vision d'un certain aspect important du Monde, en faisant appel (parmi d'autres moyens à notre disposition) au travail de la pensée. Parmi mes mutants, j'en vois huit qui m'apparaissent comme des penseurs en ce sens, au plein sens du terme. Ce sont :

Darwin, Riemann, Bucke, Kropotkine, Carpenter, Freud, Teilhard, Légaut.

On notera que je n'ai pas inclus dans le nombre Hahnemann, qui est pourtant un savant de très grand format. Et il est sûr aussi que l'activité du savant ou du scientifique consiste, en tout premier lieu, en un "travail de la pensée". Mais, sauf cas exceptionnels, le travail du savant n'est pas dirigé vers ce qu'on peut appeler une "compréhension du Monde", il n'est pas pour lui le moyen pour la formation d'une telle compréhension ou vision. Et inversement, il est rare que chez un être, sa vision du Monde, qu'elle soit fruste, voire totalement incohérente, ou fortement intégrée et profonde, soit le produit (ne serait-ce que partiellement) d'un travail de la pensée, consciemment poursuivi. Tel n'a pas été le cas de Hahnemann, je crois, ni d'aucun autre des dix mutants que je n'ai pas inclus ici au nombre des "penseurs". Cela ne signifie pas que dans leur vie, un tel travail soit totalement absent, ni même qu'il n'y ait chez certains parmi eux une pensée vigoureuse, fortement affirmée et structurée. Mais plutôt que dans la formation de cette pensée, ou de ce regard sur le Monde et de son expression par le langage, le travail de la pensée (par quoi celle-ci, en quelque sorte, sans cesse s'enfante et se renouvelle elle-même (*)) est absent, ou joue un rôle

(*) Cette image de la pensée qui "s'enfante elle-même" ("en quelque sorte"), même

dans le cas extrême d'un travail purement intellectuel comme le travail mathématique, correspond sans doute à une appréhension qui reste superficielle du processus d'une pensée créatrice. La matrice féconde qui enfante sans cesse et qui renouvelle la pensée formulée, au cours de ce que j'appelle "le travail de la pensée", est assurément au delà de la pensée et du langage qui l'exprime, au delà même du regard de l'homme (du moins dans son état actuel d'évolution). Mais il est vrai que le travail de pensée pleinement conscient, poursuivi dans une continuité, mû par le désir de comprendre et conduit par la rigueur spontanée issue de ce désir même - ce travail agit comme une stimulation puissante pour les véritables laborateurs d'enfantement de la matrice obscure dont naît la pensée, nul ne sait comment...

épisodique et effacé seulement. Chez eux, la force qui impulse la formation et la croissance et l'épanouissement de la pensée (c'est-à-dire d'un certain type de connaissance, et de l'expression de celle-ci par le langage) se situe presque entièrement hors de la pensée elle-même.

Tel me semble bien être le cas notamment chez Rudolf Steiner et chez Krishnamurti, qui ont pourtant l'un et l'autre écrit abondance de livres, et ont joué un rôle, chacun à sa façon, dans l'histoire de la pensée (*). C'est pour ces raisons qu'ils sont communément regardés comme des "penseurs" en effet (**), et à bon droit quand on prend ce terme dans l'acception plus lâche de "quelqu'un qui écrit des livres où il y a des pensées de son crû"; en sous-entendant encore, éventuellement, qu'il s'agit de pensées sur le Monde ou sur l'existence humaine, et de pensées qui sont nouvelles, ou tout au moins originales.

Il me semble que la pensée de Bucke, celle de Kropotkine, et même celle de Teilhard (en faisant abstraction bien sûr de ses contributions proprement scientifiques à la paléontologie), sont pour l'essentiel très largement contenues dans

(*) A l'exception tout au plus de Guruji et de Solvic, on peut dire sans doute que chacun de mes mutants, y compris ceux qui restent encore pratiquement inconnus à présent, ont joué un rôle dans l'histoire de la pensée. Ils ont apporté quelque chose de nouveau, et de prix, dans ce qu'on peut appeler la "pensée collective" de l'humanité. Je crois d'ailleurs que la même chose est vraie également pour tout grand écrivain (qu'il soit généralement connu, ou qu'il reste pratiquement ignoré du public).

(**) Dans ma liste des mutants (dans la note "Les mutants (5) : l'éventail des mutants - ou diversité et grandeur", n° 112), j'avais d'ailleurs qualifié Krishnamurti de "penseur religieux". Les autres mutants qui y ont eu droit, à l'appellation de "penseur", sont Carpenter, Teilhard, Légaut. Je me rappelle qu'en écrivant cette liste, je n'étais pas trop au net encore moi-même, dans la rubrique "profession ou occupation principale", lequel de mes mutants je devrais présenter comme "penseur". J'ai fait ça un peu "au feeling". A présent, grâce à la réflexion poursuivie entretemps, il me semble en avoir une vue bien plus claire. Mais encore dans la réflexion du mois dernier ("Les mutants (8) : les mutants et la connaissance de soi", note n° 132 du 22 février, page N 596), je dis, parlant de Krishnamurti et de Steiner, qu'il "serait malaisé" de ne pas les compter parmi les grands penseurs de notre temps".

celle de Carpenter, laquelle déborde sur elles de toutes parts. Aussi il me semble inutile que je revienne encore sur les missions de Bucke, Kropotkine, Teilhard. Quand à la vision de Carpenter lui-même, par sa vasteté et par sa profondeur elle m'apparaît, de plus en plus, d'une dimension globale comme je n'en ai rencontré encore chez personne d'autre. Il ne s'agit ici nullement de quelque chose de similaire à une "interdisciplinarité", à une juxtaposition brillante de compétences, voire même de vues originales et fécondes, venant d'une multiplicité de directions à la fois. Elle ne part pas d'une multiplicité chaotique, pour l'assembler peut-être tant bien que mal en une unité qui satisfasse "l'esprit" (lire : la pensée...). Plutôt, elle part d'une u n i t é essentielle, déjà intimement "connue" à un niveau loin au delà de la pensée et des mots qui l'expriment. C'est elle, cette intime connaissance de l'unité de l'être en lui-même, et de son unité indissoluble avec l'Univers tout entier des choses tant vivantes que de celles prétendues "inanimées" - c'est elle qui, tel un s o l e i l ardent au centre ultime de l'être (pour reprendre ses propres termes), a pouvoir d'éclairer l'Univers tout entier des choses visibles et invisibles de s a lumière, dans une m ê m e lumière de plein jour éclairant toutes choses comme dans un même regard. Ce soleil, cette divine incandescence intérieure, lui est devenue manifeste à l'âge de trente six ans (en 1881). Le mot "illumination" dit bien ce qu'il doit dire ! Peut-être peut-on dire que les quarante-huit ans qui lui restaient, il les a employés à diriger son regard tour à tour vers tous les azimuts de l'existence humaine (¹³⁸), éclairés par cette même lumière et par elle reliés au même centre de vie incandescente. Et c'est bien une même lumière, une même vie qu'on sent pulser à travers ses oeuvres, l comme aussi à travers sa vie étonnante, d'une si prodigieuse richesse dans sa "pauvreté" librement, joyusement choisie, aux lendemains même de l'illumination.

Peut-être peut-on dire que c'est par la manifestation plus ou moins éclatante, à travers des écrans plus ou moins opaques, de ce soleil intérieur, de cette Incandescence centrale, de Cela ou de Celui qui (dans des diapasons plus discrets) se manifeste comme "l'Hôte inconnu" dans les tréfonds de l'âme - que c'est par l à et par rien d'autre que ceux que j'ai appelés (en blaguant à demi) des "mutants", se distinguent du commun des mortels ; différant donc par là de ceux qui, pour des raisons qui nous échappent (et nous échapperont peut-être toujours), n'ont pas encore "muté", ceux qui n'ont pas manifesté encore au niveau d'une mission poursuivie à longueur de vie, la présence a u coeur de leur être, de ce Soleil ardent commun à tous les êtres.

Chez certains "mutants", tels Whitman et Guruji, l'éclat vers l'extérieur de cet ardent soleil intérieur n'est peut-être pas moindre que chez Carpenter. Mais je n'en connais aucun qui ait comme lui, avec un tel soin aimant, une telle sollicitude joyeuse, pris soin d'éclairer par cette lumière unifiante, dans une même perspective à la fois "cosmique" et intimement personnelle, tant de régions de l'existence humaine. C'est par cette qualité particulière de la personne même de Edward Carpenter et de la vision du Monde dont sa vie et son oeuvre portent témoignage, que plus que tout autre il m'apparaît comme un " E c l a i r e u r ", comme un "Montreur de Direction" (*), pour les hommes d'aujourd'hui sur le point de muter. Ou, plus exactement peut-être : pour les hommes de demain, dès a p r è s le grand Saut - quand ils se retrouveront soudain comme nus, désemparés, dans un Monde qu'ils ne reconnaîtront plus. Avant ce Jour (dont ne nous séparent plus que quelques années), il y a peu de chances que sauf chez un nombre infime d'hommes dès à présent bien éveillés, sa voix soit entendue. (Pas plus que la mienne ne sera entendue...)

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas le lieu dans ce livre de m'attarder plus que je ne l'ai déjà fait à me faire écho ou relais de cette grande et chaude voix. (Laquelle, déjà, me paraît plus familière, plus proche que celle d'aucun homme d'aujourd'hui...) Nul doute que dans les années qui viennent et dès avant le grand Jour, j'aurai ample occasion de le faire, pour mon propre bénéfice et pour celui des lecteurs qui n'auront pas l'avantage encore de pouvoir l'entendre directement.

Pour terminer cette courte revue préliminaire des "penseurs" parmi les mutants, il me reste à dire quelques mots sur R i e m a n n . Pour parvenir à une intelligence même partielle des laconiques fragments philosophiques qu'il a laissés, à une compréhension qui soit en relation avec ce que m'enseigne ma propre expérience et mon propre regard, je sens qu'il me faudrait un travail considérable, que je ne peux songer à y investir à présent. Pour autant que je puisse voir, ces pensées de Riemann, résumés lapidaires ou amorces de réflexions plus poussées dont il ne reste pas d'autres traces, ne sont pas de nature à nous éclairer dans le stade aigu de transformation que l'humanité est sur le point de traverser, et à faire face le moment venu aux impératifs spirituels les plus urgents. Par contre,

(*) J'ai pensé ici au terme anglais "Way-Pointer", ou allemand "Wegweiser". Il s'agit de quelqu'un qui montre une d i r e c t i o n , non un chemin. Les chemins n'existent pas encore, ni l e s chemins. C'est à nous de les inventer, les dégager, les tracer, les essayer, les rectifier..., à longueur de vies et de générations...

je ne doute pas que d'ici une génération ou deux déjà, les suggestions si intrigantes de Riemann, et ceux notamment sur la nature même de la pensée et sur les processus de sa création, seront sondées avec toute l'ardeur persévérante qu'elles requièrent, et poursuivies jusqu'à leur fruition complète. A chaque saison les travaux qui lui incombent !

(138) L'Eclaireur

(17 et 18 mars) (*) Parmi les "azimuts" (ou les "régions") de l'existence humaine que Carpenter a sondés en les vivants, ou en les explorant par un regard pénétrant, j'ai pu noter les suivants: le s e x e , et le monde charnel des sens et des perceptions ; la r e l i g i o n et l'expérience religieuse et mystique ; la s c i e n c e : celle des origines et du passé, celle de notre temps, celle de demain... ; l' a r t et sa relation à la vie ; les p r o c e s s u s c r é a t e u r s dans la psyché et dans le Cosmos, et notamment dans l'Evolution ; la m o r a l e , les coutumes et habitudes dans la vie humaine et animale ; la s o c i é t é et son évolution ; les mouvements sociaux et la lutte pour la j u s t i c e s o c i a l e (lutte dans laquelle il était lui-même activement engagé) ; la défense de l'objection de conscience et la l u t t e c o n t r e l a g u e r r e ; la critique des systèmes judiciaires et pénitentiaires et la " d é f e n s e d e s c r i m i n e l s " ; l' é c o n o m i e p o l i t i q u e ; la relation de l'homme à la t e r r e et a u m o n d e a n i m a l et v é g é t a l (en reconnaissant dans les pratiques de vivisection une transgression ignorante et barbare des lois cosmiques reliant l'homme à ses frères animaux) ; relation de l'homme à son t r a v a i l et au produit de son travail, relations du producteur avec l'usager-acheteur ; sens profond du fonds commun des g r a n d s m y t h e s qu'on retrouve à travers toutes les religions, comme autant d'aspects d'une " r e l i g i o n u n i - v e r s e l l e ", dont les innombrables religions et croyances qui ont foisonné et qui foisonnent sur terre sont autant de formes concrètes différentes, étroitement apparentées entre elles ; histoire de la religion, et de la science et de l'art (nés de la religion dans leur stade original), dans une vision évolutionniste et eschatologique du d e v e n i r d e l ' h u m a n i t é et des destinées de l'âme de chacun...

(*) Voir référence à la présente note dans la note précédente, "Le Soleil est le centre - ou les penseurs-mutants", page N 646 .

Il y a de quoi être saisi devant les dimensions de cette vision profondément humaine, et une aussi avec la vie même et les perceptions et émotions les plus intimes de celui qui voit (et qui s'efforce de faire partager sa vision...). Cela ne signifie pas qu'elle ne soit, comme toute vision humaine, sujette elle aussi à ses propres limitations internes : certaines parties du vaste panorama restent floues, voire brouillées, par des ignorances non clairement reconnues, par des présupposés culturels non repérés...

Par rapport à la vision d'un Freud, d'un Neill ou d'un Krishnamurti, la grande lacune dans la vision de Carpenter (et la seule aussi que j'y aie trouvée jusqu'à présent), c'est qu'il n'a pas vu dans la vie humaine (dans le stade présent de notre évolution) le processus de la fuite, dans toute sa portée et son omniprésence. Sa vision du conflit dans la psyché, des modalités de son insidieuse et incessante action, reste floue et superficielle, comme aussi celle de la répression (sexuelle notamment) subie depuis l'enfance, et du processus par lequel la répression crée le mal. De façon générale, il m'a semblé que sa connaissance des couches moyennes de l'Inconscient, du "grand Merdier" en somme (découvert d'abord par Freud, qu'il lui arrive d'ailleurs de citer), reste chez lui plus que fruste. C'est à peine même qu'il semble en soupçonner l'existence !

Carpenter a par contre une intuition délicate et sûre des couches profondes de l'Inconscient (intuition qui échappe totalement à Freud, à Neill et même à Krishnamurti). Il y a aussi, surtout, une vision profonde de l'originaire du "Mal" dans la société humaine, et de son rôle et de son sens (comme une nécessaire "maladie d'enfance", justement !) dans l'évolution de l'humanité. Carpenter est le premier et seul penseur chez qui j'aie trouvé une telle compréhension, répondant à l'interrogation sans doute la plus poignante que l'homme qui pense est conduit à se poser à son propre sujet, et au sujet du Monde dans lequel il vit (*). Il y a deux ou trois semaines encore, je restais à ce sujet dans une obscurité à peu près complète. Là je sens que ces ténèbres-là sont sur le point, enfin, de se dissiper, à la suite de ma lecture du livre capital "Civilisation - it's Cause and Cure" (**). Si (dans la note précédente) j'ai appelé Edward Carpenter un "Eclairer" du Monde moderne, ce n'était pas là un vain mot !

(*) J'évoque cette "interrogation" dans la note "Présence et mépris de Dieu - ou la double énigme humaine", (n° 41), sous le nom de "l'énigme du mal" (page N 112).

(**) J'évoque cette lecture dans la note "Les mutants (10) : la réconciliation" (n° 134), dans les deux notes de b. de p.

(¹³⁹) Darwin - ou l'Aventure de l'espèce...

(24-25 janvier et 19-20 mars) (*) Si j'ai inclus Darwin parmi "mes mutants", c'est à cause de l'influence profonde que sa théorie de l'Evolution a exercé sur l'histoire de la pensée, et plus particulièrement, sur la conception que l'homme se fait de lui-même, de son histoire et de sa place dans le règne du vivant. Il y a peu d'hommes sûrement, au cours de notre histoire, qui aient exercé une influence de portée comparable. Dans les temps modernes je ne vois guère que Freud (dont l'influence me paraît plus profonde et plus cruciale encore). Il est vrai que du point de vue spirituel qui est le mien ici, ce rôle exceptionnel de Darwin n'implique pas forcément qu'il soit justifié de voir en lui un "mutant". Depuis que je me suis décidé pourtant (un peu "au pif", comme pour Hahnemann, à un moment où je ne savais encore presque rien de lui) de l'inclure dans ma liste de mutants, je me suis procuré quelques livres de lui et sur lui, et j'ai eu l'occasion de faire ainsi un peu mieux connaissance avec son oeuvre et avec sa personne. Je voudrais à présent essayer de les situer brièvement.

Il va de soi que je suis intéressé à situer l'oeuvre non dans une optique "scientifique" au sens étroit du terme (ce qui échapperait d'ailleurs à ma compétence), mais dans une optique "philosophique". Ce qui m'intéresse ici n'est pas un certain savoir plus ou moins technique et spécialisé de naturaliste, doublé d'un géologue et d'un paléontologiste, mais bien une vision du Monde et de l'homme dans le Monde - une vision qui nous concerne tous, et (en principe du moins) accessible à tous. Dans cette optique, je crois que le principal apport de Darwin est d'avoir fait de l'Evolution des espèces vivantes en général, et de celle de l'espèce humaine plus particulièrement, une réalité désormais irrécusable. Depuis plus d'un siècle, cette réalité fait partie du "bagage culturel" de toute personne tant soit peu cultivée. Et surtout, elle est présente, qu'on le veuille ou non, dans toute réflexion sur le devenir humain à longue échéance, qu'il s'agisse d'un passé qui se perd infiniment loin dans la nuit des âges, ou des destinées qui nous attendent (sauf accident de parcours !) et qui nous appellent, dans un avenir non moins noyé de brumes.

(*) Suite de la note précédente "L'Eclaireur". Le premier jet de la présente note est des 24 et 25 janvier, et a été écrit en cours de rédaction de la note "Les mutants (5) : l'éventail des mutants" (n° 112), des 24-26 janvier. Il s'agissait d'abord, en cours de route, de m'expliquer à moi-même pourquoi j'avais inclus Darwin au nombre de mes mutants. Au lieu de quelques lignes ou d'une page ou deux, ça a pris huit pages, aussi j'en ai fait une note séparée que je pensais insérer dès les jours suivants. Il vaut mieux tard que jamais...

Pensant à Darwin et à l'Evolution, on pense aussitôt à l' A r b r e d e l' E v o l u t i o n (dit aussi "arbre philogénétique") - cet "Arbre" gigantesque formé de toutes les espèces végétales et animales présentes et passées, issues les unes des autres à partir d'un même tronc commun représentant des générations innombrables d'espèces originelles d'êtres unicellulaires ; un Arbre dans lequel notre fragile et altière espèce est une des dernières brindilles dans un foisonnement exubérant de branches, de branchettes, de rameaux et de ramilles qui ont bourgeonné un à un et ont poussé et se sont ramifiés à l'infini au cours de milliers de milliers de millénaires. Cette puissante image mentale de l'Arbre nous donne désormais une p e r s p e c t i v e saisissante de l'unité essentielle derrière toutes les formes connues de vie sur terre, et de l'incessant processus créateur de croissance et de transformation qui est à l'oeuvre dans cette unité infiniment diverse, prodigieusement riche du vivant. Et celui qui, au delà d'un "bagage culturel" tout cérébral, a vu et senti pleinement cette unité inimaginable et pourtant à présent bien tangible, irrécusablement réelle ; celui qui comprend que notre espèce telle que nous la connaissons aujourd'hui (et à présent dans une bien mauvaise passe...) est, comme toute autre dans le foisonnement des innombrables espèces vivantes, l'aboutissement d'un très long chemin évolutionniste, lequel s'est poursuivi sur des milliards d'années à travers un nombre prodigieux de moments créateurs (ou "mutations"), à partir de l'espèce originelle la plus primitive de toutes, dont les individus, au lieu d'être des hommes et des femmes, sont réduits chacun à une seule cellule vivante (comme une toute première ébauche de l'Homme qui déjà se profilait à l'horizon des temps encore infiniment lointains...) - en celui-là, les yeux sont prêts à s'ouvrir aussi sur la conséquence logique, pour les temps non consommés encore, de cette vision d'un passé vertigineux. Car tout présent est appelé à devenir passé et à prendre sa place comme une é t a p e dans les mêmes processus du devenir que nous pouvons observer et contempler dans l'histoire du passé. L'Evolution que nous voyons se poursuivre au cours de durées qui confondent l'imagination, tant elles dépassent toute échelle humaine - ce processus créateur immémorial ne s'est pas arrêté ni hier ni aujourd'hui, comme par enchantement !

En ce moment même où j'écris ces lignes, et aussi longtemps que sur cette terre germent et poussent les mousses et les brins d'herbes et les buissons et les arbres et que s'accouplent et que foisonnent les bêtes de la terre et des eaux et des airs, l'Arbre de Vie pousse et bourgeonne et se déploie sous une même poussée de sève qui monte depuis les obscurs finfonds de l'éternité. S'il y a une force en action dans le monde du vivant dont nous pouvons à bon droit attendre qu'elle continue et continuera à être active à tout jamais (alors que peuples et empires et

religions et continents et les espèces elles-mêmes passent comme passe le sable sous le vent...), c'est bien la Force en oeuvre dans l'Evolution, c'est cette puissante montée de Sève qui n'a cessé d'agir et de créer, depuis le jour infiniment lointain où la vie timidement s'est mise à germer au fond des eaux, sur une planète nue. Et si d'une cellule primitive, au bagage génétique le plus fruste, et à travers des myriades de formes diverses s'est ébauché par degrés et s'est dégagé laborieusement l' h o m m e tel qu'il nous est connu à présent (pour le meilleur et pour le pire...), en quoi donc nous, hommes d'aujourd'hui, suspendus entre deux éternités, dans cet infime instant emporté déjà par le fleuve incessant du devenir qui nous porte en avant - en quoi sommes-nous appelés à notre tour à nous transformer ?

C'est cette vision de l'Evolution, de cet Arbre de Vie qui, embrassant la multitude totale des espèces, pousse et bourgeonne et se déploie depuis les origines du Monde du Vivant et qui continue en ce moment même à pousser et à bourgeonner dans une ascension sans fin dont les lois et les fins nous échappent - c'est cette vision qui seule m'importe. Une vision si simple qu'un enfant peut la comprendre ! (Et il la comprendra et la fera sienne bien mieux et plus pleinement, sûrement, que la plupart des adultes de ce temps de ténébres...) Peu important, au fond, les détails qui remplissent le tableau. Moi-même serais bien incapable de nommer ne serait-ce que quelques unes des principales étapes dans le chemin sinueux de branchement en branchement, qui mène depuis le tronc commun jusqu'à nous : telles éponges ou tels corails ou tels poissons peut-être, ou telle lignée de mammifères... Je n'ai pas eu la curiosité encore, j'avoue, d'aller dégotter un ouvrage de référence pour m'informer de l'état de l'art à ce sujet.

Du temps de Darwin, d'ailleurs, on n'en connaissait encore que des tout petits bouts, de l'Arbre, et sûrement on était bien loin encore d'avoir pu s'assurer que c'est bel et bien u n s e u l Arbre, et non toute une Forêt - qu'il n'y a qu'un seul tronc, et non pas deux, ou cent ! Mais du moins, avec la publication de "L'Origine des Espèces" en 1859 (quatre ans après celle des "Feuilles d'Herbe" de Whitman...), le coup d'envoi était donné : l'Evolution était devenue une réalité visible et tangible, présentée avec un luxe de détails impressionnants. Par la logique intérieure de la recherche, une fois bien vues les branches et certains branchements qui les relient entre elles, on ne pouvait manquer de remonter de proche en proche jusqu'au tronc et, en y mettant le temps qu'il faudrait, de dégager une image d'ensemble plus ou moins grossière ou plus ou moins fouillée de l'Arbre de Vie tout entier (*).

(*) Avant l'impressionnant essor de la biologie moléculaire dans la deuxième

moitié de ce siècle, le seul moyen connu pour déterminer des filiations entre espèces et, par là, pour tracer des portions de l'Arbre phylogénétique, était par l'étude des vestiges fossiles (paléontologie). C'est par des prodiges d'ingéniosité qu'on est parvenu, au cours d'un siècle, à déterminer dans les grandes lignes la structure de l'Arbre. Cette connaissance s'est considérablement précisée grâce aux méthodes, beaucoup plus puissantes pour ce qui concerne les espèces actuellement vivantes, de la biologie moléculaire, basée sur l'étude des relations de parenté entre certaines macromolécules organiques (protéines), qu'on retrouve sous des formes voisines dans les espèces appartenant à quelque grand groupe donné, voire dans toutes. C'est un fait remarquable que par deux méthodes totalement différentes, et à des corrections mineures près dans le tableau "paléontologique", on arrive à un même tracé de l'Arbre (mais beaucoup plus détaillé avec la méthode moléculaire). L'existence de celui-ci n'a à présent plus rien d'hypothétique : c'est un des faits les plus solidement établis dans les sciences ! Alors que le "Darwinisme" au sens étroit et technique du terme, comme une tentative d'explication mécaniste du processus évolutionniste, reste une hypothèse, et que celle-ci à d'autant moins de chances d'être jamais prouvée, qu'il tombe sous le sens qu'elle est fausse (et même, prise à la lettre, folle à lier...).

Les mécanismes que Darwin a mis en évidence (ceux de "sélection naturelle" et de "sélection sexuelle" notamment), qui entrent en jeu dans la formation d'espèces nouvelles à partir d'espèces anciennes, si intéressants et même importants qu'ils soient pour le savant naturaliste, me paraissent relativement secondaires dans une optique philosophique. Conformément à l'esprit de son temps, et en réaction contre l'emprise séculaire d'une pensée religieuse tyrannique et étriquée, le mirage qui hantait Darwin et la plupart des savants de son temps (et même d'aujourd'hui, l'inertie humaine aidant...), c'était d'avoir une "explication" totalement m é c a n i s t e de tous les phénomènes observables, et y compris du processus de l'Evolution. A la façon, un peu, du fonctionnement d'une horloge, par agencement d'engrenages ; juste un peu plus délicat quand même, puisqu'il était clair d'emblée que les "lois du hasard" auraient tout autant voix au chapitre que les lois mathématiques, physico-chimiques, physiologiques, voire psychologiques. Au siècle dernier, et dans une moindre mesure dans notre siècle encore, ce "mirage" (comme je viens de l'appeler) a été f é c o n d (comme avait été féconde aussi, en son temps, la toute aussi impossible recherche de la fameuse "pierre philosophale" qui transformerait le plomb en or...) : il a conduit des savants à mettre en évidence des mécanismes et à les étudier de près, partout où ils le pouvaient, y compris dans les sciences de la vie ; des mécanismes qu'il fallait assurément qu'un jour nous découvriions, ne serait-ce que pour pouvoir nous faire une idée réaliste, un jour, j u s q u ' o ù exactement va l'emprise de "la mécanique" (y compris celle du hasard), et où exactement se situe le point (si on peut vraiment le situer) où entre dans le tableau une Intelligence et une Intention créatrices...

Que, sous la forme simpliste du crédo mécaniste, c'est pourtant bel et bien un mirage qu'on poursuit là, et qu'il faut être aveugle (sinon même fou à lier...) pour y croire vraiment, ou ne serait-ce que pour faire semblant d'y croire (car il n'y a personne pour y croire "vraiment"...), c'est là une simple question de bon sens (ou de sain instinct) philosophique. Bien sûr, ni Darwin ni personne dans tous ses esprits ne prétendrait, en voyant (disons) un peintre qui peint une toile (*), que ce n'est là qu'un jeu purement fortuit de mécanismes anatomiques et physiologiques et (du côté toile et pinceau) physiques et mécaniques, se déroulant au hasard, voire même l'écoulement stochastique d'un tourbillonnement d'atomes et d'électrons ; que ce serait donc un processus sans lien avec un p r o p o s , avec une i n t e n t i o n qui seraient présents dans le peintre et qui agiraient avec persistance, en chaque instant, pour se traduire dans son oeuvre au fur et à mesure que celle-ci progresse et que le propos lui-même évolue et mûrit. Les véhicules matériels, comme la toile, les pinceaux, les tubes de peintures... ou les os, les tendons, les cellules nerveuses..., ainsi que les "mécanismes" dans lesquels ces "véhicules" s'insèrent et les "lois" qui les régissent, apparaissent ici comme subordonnés, comme les i n s t r u m e n t s du propos créateur à l'oeuvre devant nos yeux. Et si les tableaux (et jusqu'aux pires croûtes !) qui ornent nos appartements ou les murs de nos musées passent pour des c r é a t i o n s , il serait difficile de refuser cette qualité au prodigieux Tableau Vivant qu'est le foisonnement et l'évolution de la vie sur notre terre, à partir de son stade initial amorphe de planète bouillante et déserte (telle une toile vierge attendant le pinceau du Maître...) ; une Oeuvre magistrale en vérité, l'Oeuvre des oeuvres, dont ces tableaux de maître et toute oeuvre humaine ne sont, après tout, que des infimes et sporadiques manifestations marginales (**) !

Pas plus que pour les détails sur la topographie de l'Arbre de la Vie, ou sur certains mécanismes écologiques ou moléculaires qui sont en oeuvre dans le bourgeonnement et le développement de ses nouvelles branches, je ne suis particu-

(*) J'aurais pu aussi bien, bien sûr, prendre l'exemple d'un musicien composant ou jouant une musique, ou d'un savant développant une théorie (par exemple Darwin lui-même écrivant l'Origine des Espèces...) ; ou même, tant qu'à faire, n'importe quelle activité humaine ou animale dans laquelle la présence d'un p r o p o s , qui seul donne son sens à cette activité et qui en est la vraie "cause" (finale...), est évident pour tous.

(**) Comparer ces réflexions avec celles poursuivies dans les notes "Le Créateur - ou la toile et la pâte" et "La cascade des merveilles - ou Dieu par la saine raison" (n°s 22, 30). La vision évolutionniste est également évoquée dans la note "Richard Maurice Bucke - ou l'apôtre de l' a u t r e réalité" (n° 74).

lièrement intéressé, dans cette vision de l'Evolution à laquelle le nom de Darwin reste à jamais lié, à faire la part de ce qu'il a lui-même apporté en propre, et de ce qui était déjà plus ou moins "en l'air" de son temps, dès avant la publication de l'"Origine des Espèces" (*). Ce qui est sûr, c'est qu'au moment où paraît cette magistrale synthèse, le temps était mûr à point, dans le monde scientifique et dans un large public de "gens éclairés", pour la recevoir à bras ouverts.

Il y avait alors, dans le monde intellectuel, une grande fermentation des esprits autour de l'idée générale de t r a n s f o r m a t i o n . Depuis un siècle déjà, on était en train de découvrir que notre bon vieil Univers, et à quelque niveau qu'on le regarde, bien loin d'être immuable comme on l'avait crû depuis toujours, se transformait au contraire sans répit. Tout ce que nos habitudes de pensée invétérées, et la durée dérisoire d'une seule vie humaine (laquelle enferme notre expérience vécue présente à la mémoire), nous avaient présenté comme fixe et solide comme le roc, soudain se mettait à bouger et à couler, tel un Fleuve insaisissable sans commencement ni fin ! Sur notre habitacle la terre ferme et dure, les montagnes naissent, se dressent et se désagrègent ou s'affaissent pour sombrer dans la mer ; la mer s'étend, se creuse, puis se rétrécit et se dessèche pour laisser la place au départ, conquis à son tour par la savane, suivie par des forêts qui paraissent éternelles comme les montagnes de naguère. Elles disparaissent à leur tour, rabotées par les glaciers ou submergées sous les flots. De même, à l'échelle cosmique. K a n t (1724-1804) enseignait que l'Univers tout entier était né et se

(*) A ce sujet, il faut mentionner L a m a r c k (1744-1829) comme précurseur direct de Darwin, et Alfred Russel W a l l a c e (1823-1913), naturaliste anglais qui développa (entre autres) une théorie de la sélection naturelle indépendamment de Darwin et vers le même moment. J'ai eu l'impression, par le peu que je sais de l'un et de l'autre, que ce sont là deux savants d'une originalité et d'une profondeur remarquables, et d'un format tout à fait comparable à celui de Darwin. Si pour le grand public c'est le nom de Darwin qui, depuis plus d'un siècle, est attaché à l'idée d'Evolution, alors que ceux de Lamarck et de Wallace se sont trouvés relégués dans un oubli relatif, c'est sans doute parce que Darwin incarne la vision mécaniste de l'Evolution, qui a eu la faveur du monde scientifique jusqu'à aujourd'hui, alors que Wallace tout comme Lamarck, et au risque d'aller à contre-courant des tendances dominantes dans le monde de la science, ne pouvaient s'empêcher de sentir à l'oeuvre, dans l'épanouissement de la vie sur la terre et dans la transformation des espèces les unes dans les autres, non pas le jeu de mécanismes aveugles, mais une force créatrice d'essence spirituelle. Aussi ne me semble-t-il nullement exclu que déjà les toutes prochaines générations, rectifiant le tir, associeront tout autant les noms de Lamarck et de Wallace que celui de Darwin à la découverte fondamentale du fait de l'Evolution. C'est d'ailleurs Wallace lui-même qui donna le nom aujourd'hui consacré de "Darwinisme" à la théorie de la sélection naturelle qui s'appelait jusque là "Théorie de Darwin-Wallace", en le choisissant comme titre de l'ouvrage (un des classiques sur le sujet) où il expose cette théorie. Les moeurs ont décidément beaucoup changé en un siècle...

transformait sous l'action de forces physiques et de lois immuables (encore heureux...) qu'on devait pouvoir découvrir et formuler. L'histoire, elle, montrait le spectacle de la naissance, l'essor, le déclin et la mort des langues, des croyances et des cultures, des peuples et des empires. Depuis Buffon (1707-1788), enfin, l'histoire naturelle suggérait (sans trop encore oser le dire en clair...) que les espèces vivantes elles aussi évoluaient et se transformaient les unes dans les autres, suivant des mécanismes qui restaient mystérieux et qu'on pouvait espérer pouvoir tirer au jour. Et quand on parle d'"espèces", déjà on ne peut s'empêcher de penser à cette espèce un peu pas comme les autres qu'est la nôtre ; et l'Eglise de s'alarmer et beaucoup de braves gens de s'ameuter, au nom des saintes Ecritures, de la Religion ainsi que de la Morale...

Oui, l'"Origine des Espèces" venait à son heure. "Tout le monde" savait déjà que Darwin (qui avait alors 50 ans et avait eu le temps déjà de faire parler de lui), il mijotait un coup d'importance. Publiée le 24 Novembre 1859 à 1250 exemplaires, ceux-ci furent vendus in toto le jour même ! Nous sommes loin, décidément, de l'accueil glacial, voire outragé, que reçurent les "Feuilles d'Herbe" de Whitman quatre ans auparavant, dont cent exemplaires se vendirent péniblement au cours de X années. Et scénario tout semblable pour "Vers la Démocratie" de Edward Carpenter, une quinzaine d'années après le grand happening de l'Origine des Espèces. Non, il n'est pas donné à tous de nager contre le grand courant, ni d'être le fragile bourgeois nouveau dont jaillira le rameau de demain...

Sans songer à vouloir minimiser l'originalité et la puissance de vision de Darwin (ou encore, ce qu'on appellera avec raison son "génie"), on ne peut pourtant s'empêcher de constater que son oeuvre et sa mission ont consisté beaucoup plus à donner une expression magistrale à ce qui, de son temps déjà, fermentait dans les esprits et cherchait expression, que de s'élaner loin en avant, en pionnier solitaire, et d'essayer tant bien que mal ensuite d'entraîner ses pesants et rétifs congénères dans ces terres nouvelles qu'on fut le premier à fouler. En cela, il me semble, Darwin se sépare nettement de tous les autres hommes dans ma liste de "mutants" (*). Certes, les farouches adversaires de ses théories n'ont pas manqué, et longtemps après sa mort encore les combats ont fait rage. Mais ces combats même étaient pour lui un signe que son oeuvre avait fait mouche, un gage éclatant de

(*) Il convient de faire une exception partielle pour Krishnamurti. Pas plus que Darwin, il n'a eu à se frayer une voie à travers un monde indifférent ou hostile, il s'en faut même de beaucoup ! Par contre, il est bien clair que les vues les plus pénétrantes de Krishnamurti n'étaient nullement "en l'air" (et ne le sont pas plus encore aujourd'hui), comme l'étaient celles de Darwin.

succès et de notoriété. Rarement une oeuvre capitale dans notre histoire fut-elle accueillie avec une telle ardeur (tant "pour" que "contre"), rarement un savant reçut-il de ses contemporains un encouragement aussi exaltant. Qui parmi nous, rêvant d'une "grandeur" dont notre propre vie nous semble souvent si désespérément dépourvue, ne rêverait de troquer son existence médiocre contre la grande, la magnifique et grisante aventure d'un Darwin, acclamé dès son vivant comme le grand Prométhée de son temps !

Ce ne sont pas là, il est vrai, les effluves qui entourent l'aventure spirituelle, bien au contraire. Cette aventure-là est lourde à porter. Personne, autant dire, n'est candidat pour l'assumer. Si l'aventure de Darwin a pourtant une dimension spirituelle, c'est (je crois) au niveau du devenir de notre espèce entière, comme un épisode marquant dans un cheminement collectif, et non au niveau de sa propre aventure personnelle, de sa propre maturation. Pour être une aventure spirituelle et non seulement intellectuelle, il lui manque la double dimension de la solitude et du risque, laquelle fait corps de part en part avec l'aventure spirituelle : le risque (en termes de raison humaine) de l'échec irrémédiable et, pis encore, de la vanité de la mission - une voix solitaire qui s'égosille dans le désert, une vague téméraire qui se brise contre la falaise inerte, immuable, altière de l'indifférence de tous. C'est dans la solitude de l'être, décantant en lui-même une connaissance dont il est seul à oser pressentir le prix ; seul en face d'un monde obtus, imperméable, indifférent, hargneux ; seul en face de la voix du doute (oh combien raisonnable !) venant, comme un écho insidieux, faire chorus à l'indifférence et à la mésestime de tous pour ce qu'il porte de plus précieux - c'est sous la douloureuse tension de ce vide, tendu à l'extrême vers un obscur et impossible accomplissement, que se trempe au fil des ans et s'éprouve à longueur de vie la véritable mission - celle qui seule a qualité d'oeuvre spirituelle.

Ainsi, je vois dans l'oeuvre de Darwin ce paradoxe apparent : elle marque une étape importante dans l'aventure spirituelle de notre espèce, à la recherche tâtonnante de la connaissance d'elle-même et de son destin, sans avoir pour autant elle-même, dans la vie de son créateur lui-même, qualité d'oeuvre spirituelle ! Pour le dire autrement : je doute que par cette oeuvre, Darwin ait mûri spirituellement (*). (Alors qu'il n'y a aucun doute pourtant qu'au niveau d'une compréhension intellectuelle du Monde, y compris même une compréhension de la démarche de

(*) Voir à ce sujet les brefs commentaires sur Darwin dans la note "Les mutants (9) : les mutants et les soeurs ennemies" (n° 133), page N 607.

sa propre pensée explorante et de la pensée scientifique en général, Darwin n'ait énormément appris au cours de son travail de toute une vie.)

Tout comme Freud (qui a trois ans quand paraît l'Origine des Espèces) le fera lui-même plus tard, Darwin prend bien soin de se cantonner au terrain réputé solide et sûr de la science : il assemble et ordonne un vaste éventail de faits, il avance des hypothèses pour "expliquer" ceux-ci, appuyées par des arguments ou des preuves partielles plus ou moins probants. Ce faisant, il n'ignore pas pourtant que le tableau qu'il est en train de tracer a une portée qui déborde largement sur celle d'une discipline scientifique, fief réservé d'une poignée de spécialistes. Il a apporté des matériaux, il a ébauché un vaste édifice - que chacun en fasse ce qu'il voudra ! Et dans les décennies déjà qui ont suivi, cela n'a certes pas manqué. Rarement une théorie scientifique, et de plus, une théorie d'une haute technicité, aura été autant mise à toutes les sauces, y compris et surtout les moins recommandables. On a voulu voir dans les "lois" de la "lutte pour l'existence" et de la "survie des plus aptes" une justification "scientifique" de la compétition à outrance, la brutalité implacable et jusques aux guerres et aux holocaustes, qui jusqu'à aujourd'hui encore sont la règle et la loi dans les plupart des sociétés humaines et des groupes humains. Tout comme aux bons vieux temps, sous la houlette des saintes Eglises, c'était la sempiternelle "volonté de Dieu" qui était censée sanctionner les iniquités sans nombre et les barbaries dont la société était pétrie, maintenant qu'on était en train de dépasser enfin superstitions et bondieuseries (on n'arrête pas le Progrès !), c'était la Science qui désormais devait remplir les offices du bon Dieu : le Darwinisme, à la bonne heure, venait à point nommé pour renflouer la fameuse "Loi du plus fort" si universellement prisée !

Aussi n'y a-t-il pas à s'étonner que pour un Fujii Guruji, dont la mission est celle du respect pour tous les êtres et pour toutes choses, le nom de Darwin soit synonyme de "loi de la jungle", et incarne l'aspect profondément maléfique du triomphe et du culte de "la Science", et d'un certain esprit qui se pare de ce nom et qu'il dénonce avec raison (*). Il n'est pas le seul d'ailleurs, dans ma liste de mutants, qui n'a pu s'empêcher de se confronter tant soit pas à la pensée de Darwin et à ses retombées immédiates. Ainsi Kropotkine, s'inspirant des idées de Darwin,

(*) Voir, au sujet de l'attitude de Guruji vis-à-vis de la science en général et de Darwin en particulier, la note citée dans la précédente note de b. de p., notamment pages N 611-613.

prend le contre-pied des interprétations "junglistes" bien-pensantes dans son livre au nom bien parlant "L'Entr'aide - un Facteur de l'Evolution". Il y met en évidence qu'à l'intérieur des espèces animales supérieures, l'entr'aide est une loi de la nature et un facteur d'évolution non moins important que ceux de la compétition, surtout mis en avant par Darwin (*). Dans bien des pages de son beau livre, on sent vivement à quel point l'homme de coeur (autant et plus encore que de raison) que fut Kropotkine, était sensible à la présence silencieuse et intensément active d'une force d'essence spirituelle dans la vie animale. (Même s'il se serait gardé de formuler en ces termes, quasiment "religieux", ce souffle de mystérieuse solidarité qu'il percevait si vivement...)

Bien plus encore que chez Kropotkine, les messages de R.M. Bucke et celui de Teilhard de Chardin paraissent quasiment impensables, en dehors du cadre de référence évolutionniste fourni par Darwin. Freud également, et plus encore, ~~la~~ Rudolf Steiner, étaient familiers de la pensée de Darwin. Il est vrai que le nom de Darwin était sur toutes les lèvres dans le monde vivant, au moment où l'un et l'autre faisaient leurs études et s'imprégnaient de l'esprit de leur temps.

Enfin, Edward Carpenter, qui sous des dehors toujours modestes et sans prétention avait une culture tant scientifique qu'humaniste impressionnante par l'étendue comme par la solidité, était lui aussi bien au courant des idées de son prestigieux compatriote et aîné. (Il a quinze ans quand paraît l'Origine des Espèces.) Vue son extraordinaire autonomie intérieure, il est à peine besoin de dire qu'il n'était nullement entraîné par l'engouement de l'avant-garde scientifique de son temps pour le "Darwinisme". Il voyait clairement à quel point les tentatives d'"explications" mécanistes de l'Evolution manquent totalement l'essentiel. Mais il sentait vraiment "par les tripes", c'est le cas de le dire, le fait extraordinaire de l'Evolution, comme un processus créateur qui s'est poursuivi de tout temps, telle une Gésine sans fin commençant bien avant l'apparition de la vie organique sur la terre, alors que la matière sourdement se prépare à la recevoir et à la porter, travail qui

(*) Ce n'est sûrement pas un hasard que Darwin, qui (contrairement à son compatriote et contemporain Carpenter) était totalement partie prenante de la société et des préjugés sociaux de son temps, ait mis en avant comme facteur principal de l'Evolution la compétition, dans une société elle-même féroce et compétitive. C'est ici qu'on voit clairement une immaturité spirituelle, un manque d'autonomie intérieure par rapport à un "esprit du temps" qui imprégnait alors toutes les mentalités, se répercuter profondément au niveau du travail scientifique. Il avait beau être savant génial, spirituellement il portait les mêmes oeillères que tous. Et ce n'est pas un hasard non plus que sa théorie ait servi surtout (en dehors des sciences naturelles) à justifier l'ordre social barbare existant, et que son nom depuis un siècle soit au zénith de la gloire, alors que celui de Carpenter, depuis plus d'un demi-siècle déjà, est pratiquement oublié...

maintenant se poursuit à travers les vicissitudes de l'histoire des hommes et de leur longue errance jusqu'à aujourd'hui même, et qui nous porte en avant vers nos destinées inconnues (inimaginablement glorieuses) en toute éternité. Cette vive perception du fait de l'Evolution, et le sens de l'unité cosmique de la vie humaine avec toute vie végétale et animale et celle de l'Univers dans sa globalité, sont au coeur même de sa vision de l'Homme, de sa place et de ses destinées ; le "vrai homme", l'homme pleinement conscient de son unité et de sa nature divine, étant le point d'aboutissement ultime du mouvement éternel, éternellement repris et jamais achevé de la Création (*).

(¹⁴⁰) Freud (1) : l'Inconscient - ou découverte de la Maison de Fous

(21-22 et 25-27 mars) (**) Il y a un an encore, mes dispositions vis-à-vis de Freud étaient surtout critiques. L'idée ne m'était jamais venue, il faut bien dire, de l'inclure dans une réflexion, et mes impressions de lui restaient à fleur de peau.

(*) Cette vision évolutionniste est présente en filigrane tout à travers son livre "Civilisation - it's Cause and Cure" (paru en 1889), dont d'ailleurs un chapitre est explicitement consacré à l'Evolution. Carpenter s'y inspire de la pensée de Lamarck, dont il parle avec beaucoup de chaleur, bien plutôt que de celle de Darwin qui avait la faveur du jour (et qui l'a gardée depuis près d'un siècle et demi). J'aurai à revenir ailleurs, sûrement, sur la vision de l'Evolution que Carpenter y développe, sans se laisser inhiber par le fait qu'il n'était pas lui-même naturaliste, et en se laissant guider par son expérience propre des processus créateurs dans la vie humaine comme dans la vie végétale et animale. Je souhaite et je crois que cette vision de l'Evolution, exempte de toute technicité, sera une source d'inspiration pour les générations qui viennent, et y compris pour les naturalistes eux-mêmes. Il est grand temps qu'un vent venu d'ailleurs vienne faire irruption dans leurs laboratoires et dans leurs musées ! Pour ce qui est du livre "Civilisation..." lui-même, recueil de méditations inspirées sur une maladie d'enfance appelée "Civilisation", c'est à mes yeux (et quitte à me faire traiter de tous les noms...) un livre non moins capital dans l'histoire de notre espèce, que l'Origine des Espèces de Darwin. L'oeuvre de Darwin clôt en quelque sorte l'Ere écoulée (qu'il m'arrive d'appeler, un peu irrévérencieusement, "l'Ere du Troupeau"). Celle de Edward Carpenter, comme celles de Whitman, de Freud, de Neill, déjà préfigurent et ouvrent l'Ere Nouvelle.

(**) La présente note, ainsi que les deux suivantes, peuvent être vues comme une continuation de la note précédente sur la mission de Darwin. Elles étaient prévues initialement comme une seule note, qui avait pris le titre "Sigmund Freud : trois grandes idées". Comme sa longueur semblait prohibitive, j'ai fini par la partager en trois notes séparées, qui correspondent aux trois grandes idées auxquelles faisait allusion le titre initial. Le premier jet est des 21 et 22 mars, la frappe au net des 25 et 26, les notes de bas de page du 27.

A tort ou à raison, il faisait pour moi figure de "valeur établie", sur un sujet auquel moi-même me suis beaucoup frotté depuis 1976 : le "sujet" brûlant entre tous de la psyché. Ce sujet n'avait pour moi rien d'académique, un sujet de "conversations intéressantes", oh non ! Ce n'était pas non plus simplement un thème de recherche, comme précédemment la mathématique, dans lequel j'aurais investi une curiosité, une soif de découvrir. (Même si cette soif-là était bel et bien présente.) Il s'est agi, d'emblée, de me connaître. Et essayer de "se connaître", ou tout au moins, de faire connaissance avec soi-même aussi loin qu'on le peut, ce n'est pas du tout la même chose que de faire connaissance (disons) de la mathématique, de "faire des maths", ou ceci ou cela (*). Il y a des points communs, c'est un fait. Mais pour l'essentiel, ça diffère nettement de toute autre entreprise humaine. Et celle-ci est sans doute la moins courue de toutes !

Je m'y étais mis d'abord sous le choc d'une crise intérieure aiguë (**), où le sens même de ma vie semblait soudain faire naufrage. Ni à ce moment, ni dans les années qui ont suivi et jusqu'à l'an dernier encore, l'idée ne me serait venue, dans ce travail, de me raccrocher ou seulement de m'inspirer sciemment de quelque savoir livresque, ni même de me préoccuper s'il y avait eu quelqu'un avant moi pour s'investir dans un travail de ce genre (je ne devais quand même pas être le premier...), et si oui, d'en recueillir des échos. J'avais bien, quelques années avant, fait quelques lectures sporadiques de Freud - culture oblige ! Mais quand, par la suite, il m'arrivait d'y repenser, ça me semblait si loin de tout ce que m'enseignait ma propre expérience longuement méditée, à commencer par celle du tout premier rêve (rêve messager d'heureuse mémoire !) que j'ai pris la peine de regarder (***) et par lequel ma vie soudain s'est trouvée transformée - que c'était comme si on appartenait à des mondes totalement différents. Sûrement, me disais-je, Freud n'a jamais regardé la psyché que de l'extérieur, en "clinicien", ou en "penseur" (****), et il n'y a vu que ce qu'il avait décidé d'avance qu'il y verrait.

(*) Pour les relations entre les deux types de recherche, voir la réflexion dans les deux sections "Le fruit défendu" et "L'aventure solitaire" (nos 46, 47) dans Récoltes et Semailles (partie I).

(**) Cette salutaire crise intérieure a lieu en Octobre 1976. C'est à ce moment-là que se place l'épisode de la découverte de la méditation, et deux jours plus tard, celui des "retrouvailles". Voir à ce sujet la sous-section "Le fruit défendu (1) : résistances et souffrance du créateur" (n° 56, 6°), notamment pages 247-252.

(***) C'est le rêve évoqué dès le premier alinéa de La Clef des Songes, et qui a abouti, quelques heures plus tard, aux "retrouvailles" (avec l'âme), auxquelles je fais allusion dans la précédente note de b. de p.

(****) C'est là l'impression qui s'exprime notamment, en passant, dans le parallèle

que j'établis entre Freud et Neill dans la note "Neill et l'au-delà du Mur - ou la pensée, et l'être" (n° 89), où Freud est censé représenter "la pensée", et Neill, "l'être" (pages N 324-325).

Un théoricien tranchant, oui, qui n'avait jamais vécu une transformation intérieure, le passage soudain d'un "seuil", d'une porte verrouillée invisible qui soudain s'ouvre toute grande sur un Monde intérieur insoupçonné... Un homme comme tout le monde, avec ces oeillères monumentales qui souvent l'empêchent de voir les choses les plus simples, les plus essentielles, des oeillères dont, pas plus que le premier venu (ainsi me semblait-il), il n'avait l'air de soupçonner l'existence...

Toutes ces impressions à brûle-pourpoint me paraissent maintenant encore partiellement fondées (*). Elles correspondent à un certain point de vue pour regarder la personne et l'oeuvre de Freud, point de vue qui allait de pair avec un grand état d'ignorance à son sujet. Ce qui surtout retrécissait ma vision et me faisait manquer l'essentiel, à part cette ignorance quasi-totale de la personne et de la vie de Freud, c'était l'absence complète de perspective historique. Alors que je faisais mine de juger Freud de haut, ma pensée et ma vision du monde étaient imprégnées, à mon insu, d'idées fondamentales que Freud avait été le premier à dégager, dans une solitude intellectuelle et morale totale, et à affirmer en face d'un monde indifférent ou hostile d'abord, et par la suite outragé et méprisant. Certaines de ces idées (sous une forme à tel point diluée, il est vrai, qu'elles semblent vidées de toute leur force originelle...) font depuis belle lurette partie de l'"air du temps" culturel, que j'ai respiré depuis mon enfance. Ainsi l'idée fondamentale de l'existence d'un Inconscient, ou celle de l'omniprésence de la pulsion érotique, tant dans l'origine des névroses que dans la création artistique et intellectuelle, et jusque dans l'expérience religieuse. Ces idées (ou plutôt, ces faits fondamentaux pour une compréhension de la psyché), et d'autres, comme le rôle du rêve comme le grand révélateur de la vie psychique inconsciente, je n'avais pu m'empêcher de retomber dessus sans l'avoir cherché, au cours de mes pérégrinations à travers moi-même. Ce faisant j'étais loin de penser à un certain Freud, dont un livre ou

(*) Ma principale réserve vis-à-vis de ces impressions "partiellement fondées", mises à part celles que je vais formuler plus bas dans le texte, c'est qu'il n'est absolument pas exact que Freud n'ait "vu que ce qu'il avait décidé d'avance qu'il verrait". Ce n'est pas dans des telles dispositions qu'il aurait pu faire les découvertes époustouflantes qu'il a faites ! Par contre, une fois ces découvertes cruciales faites, et une fois qu'il avait taillé une théorie sur mesures pour en tirer une méthode clinique, il a eu tendance, je crois, à tout vouloir y fourrer, et à ne plus voir les faits qu'à travers sa théorie, même quand ils étaient réfractaires à y entrer.

deux se fânaient parmi de nombreux autres sur quelques étagères, sous une couche de poussière rarement perturbée. Mais je commence à me rendre compte que sans même que je pense à lui, son travail intrépide et obstiné, poursuivi à longueur de vie contre vents et marées bien longtemps avant que je ne sois né, ne devait pas être sans assister mes propres labeurs solitaires.

C'est au cours de la réflexion poursuivie dans La Clef des Songes que ma relation à Freud et l'image que je me fais de lui ont enfin changé. La première occasion où j'évoque la pensée de Freud se place dès les tout-débuts, au lendemain même du jour où je commence ce livre, en écrivant la note "Le rôle du rêve - ou hommage à Sigmund Freud" (*). Je me rappelle bien encore comment, écrivant ce qui devait d'abord être une note de bas de page laconique, j'ai eu tendance d'abord de prendre Freud de haut, au sujet de la fonction dérisoire, celle de gratification, qu'il attribue au rêve comme sa seule et unique fonction (**). Une fois que c'était mis noir sur blanc, j'ai senti pourtant que quelque chose clochait, dans ce que je venais d'écrire. Dans un flash subit, sans réflexion ni rien, j'ai dû alors entrevoir qui était Freud (***). Après tout, je savais bien, non, que dans l'aventure de la

(*) C'est la note n° 6, du 1 mai 1987. Elle se rapporte à la section "Tous les rêves viennent du Rêveur" (n° 4), du même jour.

(**) Ce propos délibéré de réduire la fonction du rêve à la recherche d'une sorte de "profit" (égotique ou érotique) s'associe pour moi au propos délibéré de Darwin de voir dans la "compétition" le grand moteur de l'Evolution. Je crois y voir la marque commune, sur l'un et sur l'autre, de l'esprit de leur temps, qui est aussi celui de notre temps ; un esprit qui met en avant les valeurs incarnées par les idées de profit et de compétition, et qui est insensible à la nature des processus créateurs et aux réalités spirituelles, d'un ordre totalement étranger à tout profit, à toute compétition. J'ai eu d'ailleurs l'impression que dans son travail de praticien, et notamment dans son travail sur le rêve, ce propos délibéré de Freud reste pratiquement lettre morte. A toutes fins pratiques, tout se passe comme si Freud attribuait au rêve la "fonction" cruciale qui est bel et bien sienne : celle d'être un "messenger de l'Inconscient". Mais dans sa pensée théorique, il tient à considérer cette qualité de "messenger" du rêve comme une circonstance seconde, comme une sorte d'heureuse coïncidence en somme : que par cette recherche de gratification à tout prix, l'Inconscient (tel une souris qu'attire un appât...) était providentiellement livré à l'analyste aux aguets...

(***) Une lecture attentive de l'autobiographie de C.G. Jung, où celui-ci, mine de rien, s'efforce systématiquement de débiter Freud, avait déjà eu sur moi l'effet inverse de l'effet recherché : ces manoeuvres puériles m'ont laissé entrevoir pour la première fois, pour ainsi dire en négatif, la stature exceptionnelle de l'homme que Jung, qui s'est beaucoup inspiré de lui à dire le moins, s'efforce de ravalier avec des airs de condescendance paternelle. Cette lecture, et la réflexion poursuivie dans des notes de lecture pendant un mois (du 16 janvier au 15 février 1985), avaient constitué un intermède imprévu dans l'écriture de Récoltes et Semailles. J'espère bien un jour mener à bonne fin cette réflexion commencée, et la publier sous forme d'une cinquième partie de Récoltes et Semailles. Voir aussi la note ultérieure (s'insérant

dans le chapitre IX, du mois de mai de l'an dernier) "Témoignage à charge - ou le maître mal-aimé" (n°).

découverte, les erreurs font toujours, toujours partie de l'itinéraire ! Sans elles, y aurait-il encore une aventure ? Et les erreurs même les plus colossales ne diminuent en rien la grandeur du pionnier qui, le premier, a ouvert les grandes trouées. Lui seul, lui qui avait vu quelque chose (tout un monde insoupçonné !), là où depuis des millénaires personne ne voyait r i e n - lui seul pouvait faire ces erreurs (comme autant de provocations fécondes à les déceler et à les dépasser...), là où personne d'autre n'avait pu seulement songer à ouvrir la bouche pour hasarder la moindre approche, la moindre idée, sur une chose qui n ' e x i s t a i t p a s e n c o r e !

Aussi me suis-je empressé de rajouter à ma note péremptoire un dernier alinéa, comme une sorte d'amende honorable. Ça a été l'"hommage à Sigmund Freud", l'hommage au grand pionnier dans notre compréhension (entre autres) du rêve, et de son rôle irremplaçable comme interprète de l'Inconscient. Une fois l'alinéa écrit, j'étais moi-même surpris de son allure quasiment dithyrambiques, après deux pages aux tonalités plutôt sarcastiques. Mais j'ai fait confiance à ce qui était venu ainsi comme par science infuse, alors que je ne savais rien ! C'est à partir du mois d'Octobre seulement, mettant à profit l'intermède-lumbago, que j'ai pris enfin le loisir de me documenter quelque peu sur Freud. J'en ai été richement récompensé, découvrant en lui l'un des hommes les plus profonds, les plus fins, les plus probes aussi, que j'aie rencontré ; un de ceux, je crois, que je ne me lasserai pas de fréquenter (si Dieu m'accorde encore le loisir de le lire (*)). Et j'ai eu ample occasion aussi de convaincre que ma "dithyrambe" du premier jour de Mai n'était en rien déplacée. Je l'ai relue tantôt, et ne vois rien à y retrancher.

Je me suis déjà exprimé plus d'une fois, dans les pages du présent livre, sur la portée et sur le sens de la mission de Freud (**). Ici je voudrais surtout passer en

(*) Dès le surlendemain du jour où j'écris ces lignes, interrompant pendant deux jours l'écriture de La Clef des Songes, j'ai pris le loisir de lire un très intéressant recueil de textes plus ou moins autobiographiques de la plume de Freud, paru en livre de poche dans le Fischer Verlag : "Selbstdarstellung - Schriften zur Geschichte der Psychoanalyse" (1971), avec une introduction et des annotations, écrites avec sensibilité et intelligence, par Ilse Grubrich-Simitis. Elle est également co-éditeur, avec Ernst et Lucie Freud, d'une très intéressante biographie en images de Freud - la première biographie de Freud que j'aie tenu entre les mains, au mois d'Octobre dernier ! ("Sigmund Freud - sein Leben in Bildern und Texten", Suhrkamp Verlag.)

(**) Pour les principaux passages dans lesquels je m'exprime à ce sujet, voir la note de b. de p. (***) page N 482, à la note "Les mutants (5) : l'éventail des mutants" (n° 112).

revue les idées les plus importantes sur la psyché (selon moi), auxquelles son nom restera indissolublement attaché.

Bien sûr, je serais bien incapable d'énumérer, et encore moins d'évaluer, ses contributions à la psychiatrie, laquelle est pour moi terre inconnue. Je ne m'intéresse d'ailleurs pas particulièrement à la psychologie du malade mental (même s'il m'est arrivé d'avoir à m'y confronter), mais bien à celle de "tout le monde" et, plus qu'à toute autre, à celle de ma modeste personne ! Mais je n'ai pas plutôt démarqué mon sujet de celui de la psychiatrie, que déjà la pensée s'impose qu'au fond, "tout le monde" dans le monde moderne est, plus ou moins, "malade mental". L'homme moderne est malade psychiquement (*), détraqué de mille façons. (Et je ne prétends pas faire exception à la règle, si ce n'est tout au plus par la circonstance que je suis en voie de guérison...) Je ne sais si Freud l'a jamais dit aussi crûment, qu'on était tous des malades mentaux. Mais même s'il se gardait de le dire en ces termes-là (peut-être pas même en son for intérieur ?), il le savait mieux que personne, bien sûr. Ce n'est d'ailleurs là qu'une autre façon sans doute, d'exprimer ce que dans la religion juïque de ses ancêtres, tout comme dans la chrétienne (et dans bien d'autres par dessus le marché), on exprime par le terme nébuleux et lourdement chargé de "péché originel". Mais Freud, lui, a osé aller au delà dudit langage nébuleux qui bien souvent élude et exorcise, bien plus qu'il ne nous conduit à nous confronter aux faits. S'il y a quelqu'un qui a osé s'y confronter à longueur de vie, aux faits fondamentaux, aux faits cachés et troublants que tout le monde toujours élude, c'est bien lui. C'est bien là sa grandeur.

Cette maladie de l'homme moderne, ou de l'"homme civilisé" tout court, que Freud a découverte, on peut l'appeler la peur de connaître, et surtout, la peur de se connaître (**). Pour lui, cette maladie-là est congénitale et irrémédiable, inséparable de la condition humaine. Y a-t-il eu âme qui vive, depuis qu'il y a des hommes sur terre, ou du moins depuis que l'homme a développé

(*) Ce n'est d'ailleurs pas spécial à "l'homme moderne". Cette "maladie d'enfance" dure déjà depuis des millénaires ! Mais ladite maladie est à présent dans son stade de crise finale, et l'homme d'aujourd'hui est assurément plus malade qu'il ne l'a jamais été dans le passé.

(**) Il a été question déjà un peu par tout dans La Clef des Songes de cette peur et de ses nombreux visages, et de la fuite devant la réalité qu'elle impulse. On la rencontre à chaque instant dans la vie de tous les jours ! Je frôle ce thème dès la première page de ce livre, et m'y vois confronté à travers tout le chapitre I, consacré au rêve messager. Voir plus particulièrement la fin de la section "Le rêve messager - ou l'instant de vérité" (n° 5), notamment page 12, 13. Voir aussi, dans les chapitres ultérieurs, les sections "L'homme est créateur - ou le pouvoir et la peur de créer" (n° 44) et "Le fait le plus dingue" (n° 56, 7 a)).

une pensée consciente capable de l'appréhender lui-même - y en a-t-il un seul qui en soit exempt ? Freud a passé sa vie à la sonder dans tous les sens, cette maladie, à en déceler et étudier les mille et un symptômes, depuis la folie furieuse jusqu'aux plus anodins faits et gestes de la vie quotidienne, les pensées les plus fugitives, les rêves les plus évanescents... Il s'est efforcé tant bien que mal d'y déceler des lois générales, des mécanismes plus ou moins démontables, aux déroulements plus ou moins prévisibles. Il a dû se flatter parfois d'y avoir réussi, d'avoir fait enfin l'inventaire ; tout comme Darwin avant lui devait se flatter, parfois, d'avoir saisi le "truc" qui faisait marcher (telle une immense horloge mécanique...) cette grandiose Evolution dont il était lui-même (dans sa propre vision) un infime rouage, accomplissant son mouvement erratique avant de s'arrêter à jamais... Mais sûrement, dans les moments de plus grande clarté, l'un et l'autre ont bien dû sentir que ni l'Evolution, ni l'âme humaine, ne se laissent saisir dans les mailles des idées et des mots, ne se laissent décrire à coups d'engrenages...

L'apport de Freud à notre connaissance de nous-même me paraît consister, pour l'essentiel, dans trois grandes idées, ou pour mieux dire, dans la découverte de trois faits fondamentaux concernant la psyché humaine. Ce sont aussi, me semble-t-il, les trois faits principaux à la base de toute connaissance tant soit peu approfondie de nous-mêmes. Toute son oeuvre ultérieure (*) a consisté surtout à développer ces idées d'une façon systématique et serrée, et à faire une première prospection du nouveau monde qu'elles nous ouvrent dans la connaissance de l'homme et de nous-mêmes. Chemin faisant, il n'a pu s'empêcher de bâtir des théories, voire d'ériger des dogmes qu'il aurait voulu intangibles.

Les théories et les dogmes passent, se suivent les uns les autres comme autant d'enveloppes différentes, de cosses d'abord vertes et amples, ayant pour rôle de nourrir et de protéger. Avec le temps elles deviennent étroites, se dessèchent et finalement tombent d'elles-mêmes pour être suivies par des cosses nouvelles qui se sont formées entretemps. Les grandes idées restent. Pleines de vie, elles croissent, bourgeonnent, enfantent et se transforment tout en restant toujours elles-mêmes...

La première grande idée de Freud (**) concerne l'Inconscient. Tout d'abord l'existence même d'un Inconscient - d'une vaste partie immergée

(*) Disons, son oeuvre à partir de 1900, après la parution de son livre "L'Interprétation des Rêves", ou ses idées maîtresses apparaissent déjà en pleine lumière.

(**) Si je parle ici de "première grande idée de Freud", il ne faut pas l'entendre

dans un sens chronologique, mais plutôt logique. L'ordre dans lequel je décris les trois grandes idées de Freud correspond d'ailleurs (je m'en suis rendu compte après-coup) à l'ordre chronologique dans mon propre itinéraire. (Je découvre l'Inconscient en moi en 1976, l'omniprésence d'Eros en 1978 et 1979, enfin le fait que tous les rêves ont un sens et que leur rôle est de nous révéler notre vie inconsciente, en 1982.)

de la psyché, dérobée au regard conscient. D'autre part, l' o m n i p r é s e n c e de cet Inconscient : l' I n c o n s c i e n t e s t p a r t o u t , depuis les menus faits et gestes, les attitudes et les comportements de la vie quotidienne, jusqu'aux options fondamentales (tant conscientes qu'inconscientes) qui dirigent et façonnent notre existence.

Une soi-disante connaissance de la psyché qui ignore l'Inconscient n'a de connaissance que le nom. J'ose dire qu'avant que Freud ne découvre l'Inconscient, il n'y avait pas de connaissance de la psyché digne de ce nom, pas l'amorce même d'une compréhension des moindres faits psychiques. Et c'est réellement une chose dingue (*), une chose inimaginable qu'il ait fallu tout ce temps avant que l'homme enfin commence à balbutier le premier B.A.BA dans la connaissance de lui-même : qu'il prenne connaissance enfin de l'existence d'un Inconscient - de la profondeur de réalité qui se cache derrière le dérisoire écran, derrière la façade à quatre sous que nous présente la connaissance consciente "naïve". D'aucuns disent que c'est Freud qui a été le premier à fonder une science psychologique. Et d'autres de se récrier que la psychanalyse de Freud "n'est pas scientifique" (et Freud et ses adeptes de se harnacher pour les réfuter...). Mais je me soucie peu de savoir si les grandes découvertes de Freud, à commencer par celle de l'Inconscient, sont "scientifiques" ou non. Elles nous révèlent une réalité infiniment plus importante et toute aussi tangible que tout ce qui a jamais navigué sous le nom de "science". Si elles ne sont pas scientifiques, tant pis pour ce qu'aujourd'hui nous appelons "la science". Si celle-ci est impuissante à assimiler les faits fondamentaux de la psyché, c'est que déjà elle s'est desséchée et est condamnée à brève échéance à tomber et à disparaître, telle une cosse morte qui a fait son temps, qui a cessé de nourrir et de protéger. Qu'elle tombe !

Voir pleinement l'existence de l'Inconscient et son omniprésence, c'est aussi voire le " p r o c e s s u s d e l a f u i t e " dans toute son inimaginable portée (**): il y a toute cette immense partie immergée de la psyché, celle que nous

(*) Je m'étends sur cette impression "dingue" dans la sous-sous-section déjà citée (où il est également question de Freud, comme le premier qui l'ait ressentie...), "Le fait le plus dingue" (n° 56, 7 a).

(**) Voir à ce sujet le texte cité dans la précédente note de b. de p., ainsi que les références dans la note de b. de p. (**) page N 665 plus haut.

avons décidé d'ignorer à tout prix (*), et nous "sommes agis" par elle, tel un bateau ivre qu'agitent les remous des profondeurs, ou tel un pantin agité par d'invisibles fils dont il se garde bien de jamais prendre connaissance. Ainsi nous gardons-nous de prendre connaissance des motifs véritables de nos actes derrière la façade aux nobles apparences. Comme nous nous gardons aussi (sauf quand d'aventure ça nous arrange) de prendre connaissance de ce que nous percevons pourtant finement, et de ce que nous savons pertinemment (tout en jouant les idiots...).

Ce "jeu d'idiots" généralisé, dans cette immense Maison de Fous qu'est le Monde des hommes (Dieu seul sait depuis quand...), Freud semble bien le premier mortel à en avoir pris acte dans toute son inimaginable acuité. Béni soit-il, d'avoir osé, seul, en croire le témoignage de ses saines facultés ! Ce n'est pas que ses facultés étaient différentes ou meilleures que celles de tout le monde. En son temps et en tous les âges, il y a eu des milliers, peut-être des millions d'êtres non moins richement doués que lui. Le tout n'est pas d'avoir des yeux, encore faut-il s'en servir. Mais dès le moment qu'il s'agit de regarder ce qui se passe en soi et dans les gens autour de soi, tout le monde s'empresse, comme un seul homme, de les fermer. Comment s'étonner, quand on réalise le spectacle désolant, et le rôle de lépreux, d'affreux, dans lequel il se voyait placé du seul fait que lui, il gardait les yeux ouverts et regardait - comment s'étonner que sa vision du monde ait été un tantinet "pessimiste" ! Il y avait vraiment de quoi, et je voudrais bien voir un autre à sa place, essayant ces plâtres-là que personne avant lui n'avait jamais essayés. Il fallait qu'il ait le courage bien accroché, oui, pour ne pas "craquer" - pour ne pas gentiment refermer ses yeux, comme tout le monde, cesser de "dépasser" ; ou alors carrément, comme bien d'autres déjà l'avaient fait (et prenant exemple sur ses clients), faire le plongeon, se payer lui aussi son tour au cabanon. Mais (loué soit-il !) il a tenu bon...

(*) La "partie immergée" dont il s'agit ici est, bien entendu, l'Inconscient superficiel et moyen, c'est-à-dire le grand Fourre-tout ou la Poubelle, les Oubliettes où se trouve rejeté tout ce qui déplaît et qui dérange le "moi conscient". C'est surtout ça que Freud voyait dans l'Inconscient, le grand foyer d'infection en somme, devant lequel il se voyait placé dans le rôle de médecin, chargé d'y remédier tant bien que mal. Il ne faut pas le confondre avec les couches plus profondes de l'Inconscient, lesquelles sont le siège de tous les processus créateurs de la psyché. (Alors que l'Inconscient moyen peut être vu comme le siège de la "mécanique psychique", et plus particulièrement, celui des mécanismes de fuite.)

(¹⁴¹) Freud (2) : Eros est partout - ou les acrobates et le guerrier (*)

La deuxième idée de Freud que je voudrais évoquer concerne E r o s , ou la pulsion érotique ou pulsion du sexe, ou encore (comme il l'appelait) "la libido". Contrairement à l'Inconscient, que personne ne s'était jamais encore avisé de remarquer, Eros, lui, n'était pas passé totalement inaperçu. Cela ne faisait-il pas des milliers d'années que les poètes chantaient les yeux de la belle, et parfois même la gorge, mais sans guère se hasarder à descendre plus bas ? Parfois même quelques affligeant dévoyé (parmi lesquels Platon, Michel-Ange, Shakespeare, Shelley, Whitman, pour ne nommer que ceux-là...) chantait même les charmes des amours masculines. Et depuis que tragédiens, comédiens, romanciers rivalisent pour nous faire le tableau de l'existence humaine, le noeud de l'histoire, à cent fois contre une, c'est toujours si le héros va épouser l'héroïne, ou si l'un et l'autre ou les deux à la fois ne vont plutôt mourir d'amour. Pour l'historien, pour le détective, c'est encore pareil : le "cherchez la femme" est l'enfance de leur art ! Pour ce qui est de la Science, fin dernière à noter quelque chose, si elle n'ignorait pas certains organes anatomiques aux noms latins garantis inodores, elle ne s'était jamais penchée sur la pulsion érotique dans l'être humain (oh - tout juste l'espace d'un instant !) qu'avec les lèvres pincées et une pince à linge sur le nez. Ces airs-là devaient faire partie (foi d'Inconscient !) du lourd héritage judéo-chrétien, désavoué peut-être, mais non moins agissant.

Freud a été le premier savant, ou tout au moins un des tout premiers (**), à

(*) Suite de la note précédente, "Freud (1) : l'Inconscient - ou découverte de la Maison de Fous". Voir note de b. de p. (**) page N660, au début de ladite note.

(**) Il convient ici de nommer surtout Havelock E l l i s , contemporain de Freud (1859-1939) et son cadet de trois ans, et médecin comme lui. Son monumental "Studies in the Psychology of Sex" (en sept tomes) paraît entre 1897 (l'année où Freud fait ses premières auto-analyses et découvre le complexe d'Oedipe chemin faisant) et 1928. Il y a eu de plus, au siècle dernier, tout un groupe d'auteurs, en Allemagne surtout, la plupart (je crois) sans vocation scientifique particulière, qui ont écrit sur le thème de l'inversion sexuelle, et que Edward Carpenter cite abondamment dans son propre livre sur ce thème, "The Intermediate Sex" (et surtout dans le très copieux appendice à ce livre). Il s'agit de K.H. U l r i c h s , Dr. Albert M o l l , Dr. Magnus H i r s c h f e l d , Otto W e i n i n g e r , O. d e J o u x , et enfin (en Angleterre et en plus de Carpenter) le poète J. Addington S y m o n d s (1840-1893). Je vois à l'instant (dans le Webster Biographical Dictionary) qu'on lui doit également une biographie (dont je n'avais jamais entendu parler) de Walt Whitman, parue en 1893, l'année même de la mort de Symonds et un an après la mort de Whitman. C'est vraiment étrange que les biographes ultérieurs de Whitman semblent totalement ignorer la biographie par Symonds, comme par un commun accord...

quitter la pince à linge et à prendre la peine de regarder attentivement (et au besoin, renifler...), sans ménager sa peine ni son temps. En revanche, il s'est cuirassé, tout comme ses confrères médecins, anatomistes et physiologistes, d'un langage savant, taillé sur mesures et dûment rébarbatif et imperméable au profane. On comprend aisément que c'était pour lui, en tant que médecin et savant, une simple question de survie. L'inertie humaine aidant, cette enveloppe savante et isolante est restée collée à l'héritage freudien encore pendant une génération ou deux après la mort de Freud (en 1939). Elle commence seulement à s'en détacher et à tomber. (C'est un jargon ésotérique qui à présent prend la relève du jargon savant.)

La grande idée nouvelle de Freud concernant Eros, et sa première très grande découverte sur la psyché, est l' o m n i p r é s e n c e d' E r o s . C'est cette découverte aussi, comme de juste, qui allait lui créer le plus d'ennuis. Aujourd'hui encore, cent ans après cette découverte cruciale, ces ennuis-là sont très loin d'être terminés. Certes, depuis longtemps déjà on s'était aperçu que même là où il ne crie pas gare, dès qu'on regarde d'un peu plus près, on voit pourtant Eros qui pointe un bout d'oreille (ou de carquois...). C'était un peu le secret de polichinelle que l'effronté gamin avait tendance à se faufiler même là (et surtout là) où sa présence paraît la plus déplacée, et parfois (chut...) jusque dans le confessionnal et le lit du curé, voire même (oh sacrilège !) jusque dans les rêves et les visions des saints. Mais ce genre de constatation, ces pressentiments et ces soupçons restaient sporadiques, épidermiques. Ce n'étaient que des petites (et parfois des grosses) "bavures", en somme, de l'insupportable garnement au carquois, qu'une fois entrevues en passant on s'empressait d'oublier ; les e x c e p t i o n s pour tout dire (un peu scabreuses, un peu coquines...) qui confirmaient la règle de tout repos : Eros il oeuvre dans le lit des époux, à fabriquer la progéniture aux fins de perpétuer la race, un point c'est tout !

Avec Freud, c'est une toute autre chanson. Il s'agirait plutôt de la " r è g l e " o p p o s é e , et quasiment sans exception : E r o s e s t p a r t o u t (*) - et surtout là où on s'y attend le moins. Il est présent, sous sa forme brute ou sous forme "sublimée", dans tous les faits et gestes (autant dire) de la vie psychique. Plus les dits faits et gestes tirent à conséquence, plus on peut être sûr qu'Eros est tapi par là et tire les ficelles, le plus souvent incognito. C'est là tout au moins, en gros, la vision de Freud lui-même. (Et à des

(*) On notera que "Eros est partout" apparaît déjà comme le sous-titre du premier "couplet" du "B.A.BA du sexe (en cinq couplets)" (note n° 100), où je tente de donner une idée de la vision d'Edward Carpenter sur le sexe, vision qui par certains côtés préfigure déjà celle de Freud.

nuances près (*), j'y souscris entièrement.)

Il faut rappeler ici que d'autres hommes, des hommes isolés et plus que rares il faut bien dire, avaient dès avant Freud senti ce même fait crucial dans l'existence humaine et l'avaient exprimé avec force, chacun à sa façon et dans son propre langage, à la lumière de sa propre expérience. Je pense ici, bien sûr, à mes deux "mutants" Walt Whitman et Edward Carpenter (**). J'ai eu ample occasion d'évoquer cet aspect-là, un aspect crucial entre tous, de leurs missions (***) . L'un et l'autre avaient senti dans Eros, dans la pulsion du sexe, la grande force de vie qui pulsait à travers leur propre être comme à travers toute chose (****). Carpenter voyait bien clairement, de plus, à quel point chez l'homme "civilisé", et plus encore chez l'homme moderne, cette pulsion, forcée à se frayer un obscur chemin par des voies souterraines, s'était dévoyée, dégradée, à quel point elle était émasculée de sa

(*) La principale "nuance" que j'y apporterais, c'est que c'est plutôt dans la nature de ce que j'appelle le "moi" ou "l'égo" (ou "le Patron", ou "l'Intendant" - voir la note "La petite famille et son Hôte", n° 1), de tirer des ficelles, quitte à utiliser la force brute d'Eros pour faire tourner son Cirque ; mais il arrivera plus d'une fois, dans ce jeu-là, qu'il se fasse bousculer par la fougue imprévue d'Eros ! Je vois les rôles d'Eros et de l'égo (alias "le Patron") inextricablement emmêlés, mais les deux personnages sont bien distincts, ils représentent des forces de nature totalement différentes. Si, comme le constate Freud, Eros joue dans l'Inconscient un rôle si envahissant, c'est parce que le moi, dans sa fringale de l'asservir à ses fins, lui barre implacablement ses voies d'expression spontanées. Eros n'est pas envahissant par nature, il le devient sous l'effet de la répression exercée sur lui par le moi. C'est plutôt le moi qui me paraît être envahissant par nature, du moins dans le stade "civilisationnel" de l'humanité (stade sur le point de toucher à sa fin...). C'est ce caractère envahissant du moi qui me paraît même être le symptôme-clef de la "maladie d'enfance" de l'humanité. C'est le moi, reflet de la Société, qui est malade, et non pas Eros, dont les racines plongent bien plus profond que toute société, plus loin que l'espèce humaine elle-même.

(**) Il convient d'y joindre aussi Schopenhauer. J'ai pris connaissance, tout dernièrement, d'un passage étonnant de sa plume, cité in extenso par Ilse Grubrich-Simitis dans le recueil de textes de Freud cité dans la note précédente (note de b. de p. (*) page N664), loc. cit. page 229. Il est extrait du chapitre 42 ("La vie de l'espèce") du traité "Le Monde comme Volonté et Représentation". Il semblerait que ce passage pénétrant, sur l'omniprésence du sexe derrière tous les voiles dont on le couvre pour l'escamoter, soit unique dans l'oeuvre de Schopenhauer. Par là Schopenhauer se sépare donc d'hommes comme Whitman, Carpenter et Freud, dont chacun a fait sienne la mission de faire connaître une vision nouvelle du sexe, et qui ont porté fidèlement leur vie durant cette lourde mission. Voir à ce sujet la note "Ecllosion du B.A.BA du sexe - ou apprendre que la terre est ronde..." (n° 99).

(***) Voir notamment la note (n° 99) que je viens de citer, ainsi que les notes "Deux Prométhées pour une Mission" (n° 78) et "Edward Carpenter (1) - ou le regard d'enfant" (n° 96).

(****) Comparer avec la section "Eros - ou la puissance" (n° 39).

qualité cosmique régénératrice, créatrice. Par cette vision lucide de ce qui est peut-être la tare maîtresse de ce que nous appelons "la civilisation", il était tout proche déjà de Freud. Mais il est probable que Freud ignorait tout de Whitman et même de Carpenter, dont il n'a sans doute jamais entendu prononcer les noms (*). D'ailleurs, l'approche du praticien psychiatre Freud est si différente de celle de Whitman comme de celle de Carpenter, dont la connaissance du sexe est profondément enracinée dans leur vécu intime, qu'il n'est nullement sûr que si Freud avait eu connaissance de l'oeuvre de l'un ou de l'autre, il aurait su sentir la convergence de sa mission avec la leur. Son point de vue de médecin psychiatre ; son éclairage cru et froid par une pensée qui se défend d'être autre chose que "scientifique" selon les canons reconnus de son temps, fortement intériorisés par lui ; son langage délibérément technique et abstrait, fait pour créer une distance infinie entre l'esprit qui sonde et la réalité sondée ; enfin le public visé par Freud, formé de ses confrères médecins ou savants ou, à la rigueur (et dans un deuxième temps) par l'intelligentsia la plus éclairée de son temps - tout cela distingue l'oeuvre de Freud à tel point de celles de ses deux grands devanciers, que son apport et les leurs se recourent aussi peu qu'il est possible pour des visions vastes et pénétrantes d'une seule et même réalité.

Mais l'originalité essentielle, la nouveauté radicale dans l'approche freudienne du sexe, c'est que Freud sait regarder la psyché à partir d'un point de vue en quelque sorte "immergé" - le point de vue de l'Inconscient. Celui-ci joue ici un rôle tout analogue à la fameuse "quatrième dimension" en physique. Ce qu'avant Freud on avait pris pour "la psyché" apparaît désormais comme la surface seulement, comme la mince pelure d'un fruit juteux et profond, dont l'intérieur est cet Inconscient qu'on avait toujours négligé de noter. Ou pour mieux dire, c'est comme la surface d'un modeste étang, sous laquelle s'étendrait à l'infini un océan sans fond ! Et ce qu'avant Freud on avait noté des irrptions plus ou moins erratiques d'Eros dans l'existence humaine, apparaît à présent comme les efflorescences sporadiques, à la surface, de processus et d'événements qui se déroulent dans les profondeurs plus ou moins reculées de l'Inconscient. Et si, comme on a dit tantôt, l'Inconscient est partout dans la vie de la psyché (y compris, certes, dans tout ce qui en transparaît sur l'écran de la conscience), Eros alias

(*) Par contre, comme je l'ai déjà signalé ailleurs, Carpenter avait connaissance peu ou prou de l'oeuvre de Freud (son cadet de 12 ans), et le cite à l'occasion dans ses derniers livres. Pour les relations entre la pensée de Carpenter et celle de Freud sur le thème du sexe, voir la réflexion dans les deux notes déjà citées (n°s 99, 100), sur le "B.A.BA du sexe".

"le Sexe", lui, est partout dans l'Inscient. Et pour Freud ce "partout" est pratiquement sans exception.

Aujourd'hui encore (*), il m'arrive d'entendre traiter Freud de tous les noms (d'obsédé sexuel, de névrosé, de sectaire stupide, d'irresponsable dont l'influence aurait fait un mal incalculable...), tant cette découverte capitale continue à choquer les esprits, y compris même parmi les plus éclairés. Telle est la rançon du rarissime courage de la lucidité ! Plus une découverte concernant notre connaissance de nous-mêmes est cruciale, plus elle nous touche de façon névralgique, et plus infailliblement et plus durablement devra-t-elle déclencher de telles réactions. Avant Freud déjà, Whitman et Carpenter et d'autres courageux précurseurs de la vision nouvelle du sexe (***) eurent à faire face à de tels orages, sans pour autant perdre courage ni se laisser dérouter. C'est là leur commune grandeur, c'est par là qu'à jamais nous sommes leurs débiteurs ! Mais nul mieux que Freud ne sait à quel point toute discussion rationnelle en réponse à de telles réactions est peine perdue. Car alors mêmes qu'elles se présenteraient avec les apparences (toujours boiteuses...) des arguments rationnels, l'origine de ces réactions est étrangère à la raison et se situe dans les régions les plus brouillées de l'Inscient. Toute discussion sur une question qui exige de prendre en compte l'action de l'Inscient (donc, autant dire, sur n'importe quelle question concernant de près ou de loin la psyché humaine), entre des personnes qui n'ont pas pris la peine de jamais sonder les écuries souterraines de leur propre psyché, est simplement du bruit pour rien. C'est comme des daltoniens discourant de couleurs, des sourds-nés discutant de musique, ou des lycéens qui n'ont pas compris le premier B.A.BA d'algèbre et qui, pour avoir tenu entre les mains un livre de Riemann, se mettraient d'un air entendu à parler intégrales abéliennes. Les très grandes idées, celles qui choquent le plus les habitudes invétérées de penser et, plus encore, celles de sentir, ce n'est pas à force de discussions qu'elles finissent par s'étendre progressivement, et par devenir

(*) Au lieu de "aujourd'hui encore", peut-être serait-il plus indiqué d'écrire : aujourd'hui plus que jamais avant dans les cinq décennies écoulées depuis la mort de Freud. J'ai cru sentir les signes d'une sorte de "réaction anti-Freud" inconditionnelle et de bon ton, allant jusqu'à jeter par dessus bord et l'Inscient (comme une élucubration morbide et non-scientifique), et le rêve (comme un "déchet psychique" sans signification). Freud fait figure, en somme, d'une sorte de fouille-poubelle un peu pervers sur les bords. Ces signes d'une régression vers les platitudes de la "psychologie" d'il y a un siècle me paraîtraient alarmants, si je ne savais qu'ils font partie du dernier stade de la décomposition culturelle précédant le grand renouveau...

(**) Pour certains de ces précurseurs, voir une précédente note de b. de p.

(***) page N 669).

enfin une part inaliénable d'une connaissance commune. C'est à force de temps. Dieu, qui depuis dix milliards d'années crée le Monde et qui est très loin d'avoir terminé, est un Dieu très patient. Et nous les hommes, Ses collaborateurs et émules (ceux du moins entre nous qui sont entrés dans leur mission...), il nous faut bien apprendre à être patients comme Lui.

Même parmi ceux qui ont une véritable connaissance de l'Inconscient, basée sur une expérience de première main et longuement rodée, il en est qui par moments trouvent que "Freud exagère" avec son insistance sur le motif sexuel. Avec Freud, disent certains, il n'y a plus moyen de fumer un cigare sans qu'il y voie malice ! Ou encore, tel psychiatre affirmera, peut-être avec raison, qu'il lui est arrivé de soigner des névroses dont l'analyse (selon lui) révélait une origine qu'on ne pourrait raisonnablement appeler "sexuelle" ; alors pourtant que Freud, lui, est formel : t o u t e s les névroses auraient une origine sexuelle. Moi-même ai bien eu parfois l'impression qu'il exagérait et par moments, j'avoue, m'en suis senti agacé. Maintenant je me dis que, vu les circonstances, il ne pouvait en être autrement. Freud n'était pas le bon Dieu incarné. Il était un homme comme vous et moi, soumis comme un chacun aux lois d'action et de réaction. Il lui a fallu réagir aux pressions psychiques prodigieuses qui pesaient sur lui pour étouffer son travail. Pendant de longues années il a dû poursuivre son oeuvre dans une solitude totale, ignoré par tous ou traité avec condescendance, comme un fumiste aux penchants peu recommandables ; en attendant, à peine ses idées allaient-elles commencer à recueillir quelque audience, qu'une tempête d'indignation vertueuse et indignée s'abatte sur lui. Avec des hauts et des bas, cette tempête-là l'a suivi toute sa vie, elle a été le prix qu'il a dû payer pour le lourd privilège de consacrer sa vie à développer une connaissance sans prix et dont personne, au fond, ne veut. Il a fallu qu'il se harnache, ou qu'il s'écrase. Il s'est harnaché. Homme d'une finesse extrême, sous la pression de la contradiction aveugle, souvent malveillante, plutôt que de céder, plutôt que d'édulcorer son message par une danse-séduction pour conquérir un public (comme d'autres moins probes que lui n'ont pas tardé à le faire, tout en se parant de ses lauriers...), il s'est durci. Le temps n'était pas aux sereines nuances, mais au combat ! Pour porter un message de cette magnitude, il fallait non un danseur ni un acrobate, mais un g u e r r i e r .

Au niveau de l'intellect, l'acte créateur par excellence, c'est celui qui découvre les grandes lois qui régissent le Monde et l'existence. Une fois la loi découverte, seulement, peut-il être question, patiemment et à longueur de générations, d'en circonscrire les limites, de répertorier ses exceptions (si exceptions il y a). Ces limites et ces exceptions, alors mêmes qu'elles n'auraient pas été prévues par

celui qui découvrit la loi et qui le premier a su en pressentir la portée, ne diminuant pas d'un iota la grandeur de l'acte de découverte et de la fidélité pour le porter à terme. Bien au contraire, elles découlent de cet acte. La connaissance que par la suite nous acquérons des limitations de la loi est une *p r o g é n i t u r e* de l'acte de découverte initial. Il faut une grande ignorance sur ce qui fait l'essence de la création, pour ne pas sentir de telles évidences.

Peut-être de nos jours un praticien psychiatre éprouvé, travaillant dans des conditions pépères avec une clientèle assurée, trouvera-t-il en toute impartialité que dans sa pratique une névrose sur cent, voire même (mais j'en doute) une sur dix, n' e s t p a s d'origine sexuelle. Il y a cent ans, quand Freud s'est établi médecin psychiatre (il fallait bien qu'il gagne sa vie !), ni lui ni personne n'avaient le moindre soupçon que la névrose, ça pouvait avoir une origine psychique sexuelle. Déjà, voir que la plupart des névroses sont de nature *p s y c h i q u e*, et non pas organique ou physiologique comme le voulait le consensus unanime des praticiens de son temps (conformément à la sempiternelle maxime : "cherchez la mécanique !"), c'était déjà une grande découverte. Une des plus grandes sans doute et (replacée dans son contexte) une des plus hardies en psychiatrie. Découvrir, de plus, que les névroses "psychiques" sont (en général) d'origine *s e x u e l l e*, est une découverte autrement plus profonde, autrement plus hardie encore.

Freud a payé pour le savoir. Il a eu ample occasion de sentir peser sur lui toute la prodigieuse puissance du tabou du sexe. Dans l'histoire spirituelle de notre espèce c'est là, sans doute, un des actes de connaissance les plus déchirants, les plus cruciaux, la percée peut-être la plus décisive (*). Une percée prométhéenne, qui, le premier très grand pas dans la découverte de la psyché, la Grande Inconnue. Après ça, tout le reste allait suivre par surcroît, quasiment de lui-même, par la logique d'une pensée créatrice "normale" (**), tant par l'oeuvre de Freud lui-

(*) La "percée la plus décisive" tout au moins dans l'histoire de la pensée. Voir à ce sujet la réflexion dans la note "Deux Prométhées pour une Mission" (n° 78).

(**) (28 mars) Le lendemain du jour où cette ligne fut écrite, j'ai pris connaissance du recueil de textes "autobiographiques" de Freud, commentés par Ilse Grubrich-Simitis mentionné dans une précédente note de b. de p. ((*) page N 664). Après cette lecture, je crois voir plus clairement l'itinéraire de Freud. Le moment où il commence et approfondit ce qu'il appelle une "auto-analyse", c'est-à-dire quand il fait connaissance avec son propre Inconscient (en 1887), m'apparaît à présent comme plus névralgique encore que celui (évoqué dans le texte principal) où il découvre l'origine psychologique sexuelle des névroses. Il est vrai que c'est bien cette première découverte qui allait le mener "logiquement" devant l'option de tester des découvertes "objectives" sur sa propre personne, c'est-à-dire aussi : de faire connaissance avec lui-même. Mais c'est c e p a s - l à , lequel restait à accomplir, qui allait mettre en branle les résistances les

plus véhémentes. C'est ce qui m'apparaît comme l'épreuve la plus décisive pour sa fidélité à sa mission. C'est en le franchissant, seulement, que son aventure allait quitter le plan d'une vocation médicale ou scientifique sans plus, pour prendre une dimension spirituelle unique. C'est par cet acte aussi que sa connaissance de la psyché "en général", acquise par l'observation d'autrui (et surtout, par celle de ses patients), allait trouver des racines bien plus profondes que toute connaissance simplement pratique ou intellectuelle. Désormais, elle fera corps avec lui, elle aura qualité non seulement d'un simple "savoir", mais d'une maturité nouvelle - nouvelle en lui-même, et nouvelle dans l'espèce humaine. Il a alors franchi un seuil, qu'il a sans doute été le premier homme à franchir. C'est alors qu'est né le Sigmund Freud que nous connaissons, appelé à entrer à jamais dans l'histoire de l'esprit humain.

même que par celle de ses successeurs. (Y compris ceux parmi eux qui, confortablement installés dans la trouée qu'il avait ouverte, affecteront par la suite de le regarder de haut (*).) Il y a, entre autres, les nuances à apporter aux idées maîtresses de Freud. A nous, ses héritiers, de mettre en évidence les exceptions aux "règles" (parfois un tantinet tranchantes, voire même carrément fausses) qu'il avait cru naguère pouvoir énoncer...

(¹⁴²) Freud (3) : Le rêve, messenger de l'Inconscient - ou la cosse et le fruit... (**)

J'en viens à la troisième découverte cruciale de Freud, indissolublement liée aux précédentes. Elle concerne le r ê v e . (Cela même, donc, qui est censé être l'objet du présent livre nommé La Clef des Songes, et qui depuis neuf cents pages semblerait plutôt oublié !) Un thème, s'il en fut, qui n'était nullement en accord avec l'esprit scientifique pur et dur de son temps (comme aussi du nôtre) ! (Dont il était pourtant aussi fortement imprégné que tout autre savant "à la page" de son temps.) C'est peut-être pour compenser l'impression fâcheuse que ne pouvait manquer de susciter auprès des gens sérieux quelque chose d'aussi inconsistant, d'impalpable, de saugrenu (pour tout dire) que le rêve, que Freud a pris soin de se distancer de façon si catégorique et si systématique des façons traditionnelles

(*) Je pense ici tout particulièrement à C.G. Jung, qui aujourd'hui plus que jamais joue le rôle d'une sorte de pape d'une "spiritualité" hautement érudite et scientifique, et inodore à souhaits...

(**) Suite de la note précédente "Freud (2) : Eros est partout - ou les acrobates et le guerrier". Voir note de b. de p. (**) page N 660 .

de voir et de sentir le rêve, sa nature, son rôle, sa portée. Superstitions que tout cela ! Lui, Freud, il allait faire oeuvre scientifique, qu'on se le tienne pour dit ! Et il est sûr que son oeuvre théorique sur le rêve, et peut-être même son travail de praticien (*) a souffert de ce propos délibéré de faire table rase, de répudier en bloc les intuitions ancestrales ; le "même" propos délibéré, je crois, que celui qui lui a fait ignorer presque totalement l'existence d'un autre Inconscient, d'un "Inconscient profond", situé au delà de celui qu'il avait d'abord découvert, du grand Fourre-Tout, grand dépotoir de farces et attrappes, qu'il s'était donné comme tâche d'explorer...

Mais ce sont là encore des observations accessoires. Mon propos ici n'est pas de mettre le doigt sur telles oeillères de Freud (il avait les siennes tout comme un chacun de nous), mais de mettre en lumière ses grandes découvertes. La grande découverte de Freud sur le rêve, c'est que le rêve est le message par excellence de l'Inconscient. Et à dire vrai, sa découverte et son exploration de l'Inconscient sont inséparables de sa découverte de ce rôle-là du rêve (**), et de son exploration systématique du rêve et du langage du rêve. Si Freud a acquis plus qu'une vague intuition sur l'existence nue de ce fameux Inconscient si élusif, tout aussi insaisissable (pourrait-on croire) que le sont les atomes et les électrons des physiciens, s'il a pu développer à son sujet une connaissance profonde et une intuition vive, précise et déliée, c'est grâce à son travail inlassable, constamment repris et jamais achevé sur le rêve : d'abord sur les rêves de ses patients, mais par la suite aussi (et ce fut là un tournant crucial dans son travail) sur ses propres rêves. Le coeur même de sa doctrine nouvelle, c'est sa théorie du rêve. Le livre qu'il considère comme l'oeuvre maîtresse de sa vie, c'est "L'Interprétation des

(*) Je soupçonne pourtant que son travail de praticien a souffert de ces "propos délibérés" moins qu'on ne pourrait le croire. Après tout, si malgré sa mauvaise réputation auprès des confrères scandalisés, les patients ont afflué, c'est qu'auprès d'eux au moins (et c'est cela qui compte !) il devait passer pour un bon médecin. Mais je suppose que dans son travail avec les malades, il devait suivre son intuition immédiate, éclairée et guidée par ses quelques idées maîtresses, bien plus que la lettre des théories qu'il avait développées. Comparer avec les commentaires sur Rudolf Steiner dans la note "La paille et le grain (1) : R. Steiner et la science de demain" (n° 124), notamment page N 550, et également avec la note de b. de p. (**) page N 663 (au sujet de la fonction étriquée que Freud assigne au rêve, sans que son travail sur les rêves n'en paraisse sérieusement affecté).

(**) Voir la note de b. de p. (**) page N663 que je viens de citer.

Rêves", où il expose cette théorie. Un livre, a-t-il dit lui-même, comme un homme n'en écrit qu'une seule fois dans sa vie...

Ce livre est daté de 1900, première année de ce siècle. Freud a alors quarante-quatre ans. Quarante-quatre ans bien employés ! C'est au cours des quatre ou cinq années précédentes qu'il avait dégagé les idées maîtresses qu'il était appelé à apporter au Monde. Les trente-neuf années qui lui restent, il les passera à développer inlassablement ces grandes idées-force, dont à ce moment il est encore le seul être au monde à pressentir toute l'immense portée.

Aujourd'hui tout comme naguère, c'est un livre fascinant, d'une extraordinaire richesse en idées, en observations pénétrantes, en exemples concrets aussi, judicieusement commentés. Nul doute que c'est la parution de ce livre au titre insolite (parution passée alors quasiment inaperçue dans le monde savant...) qui marque la naissance, avec le siècle, d'une "science de la psyché" digne de ce nom. (Et j'espère bien, dans les toutes prochaines années, trouver le loisir de le relire, et cette fois en entier !)

Quant à la "théorie du rêve" proprement dite qu'il y développe, il n'y a pas à s'étonner qu'elle ait beaucoup vieilli. Elle a été une des cosques, la toute première, qui entourent une grande idée vivante et féconde, ou un vivant faisceau de telles idées. La cosque s'est desséchée et elle est morte, et elle sera suivie par d'autres qui se dessècheront et tomberont à leur tour. Aucune théorie n'épuise une grande idée, aucun livre ni aucune bibliothèque ne contiendra jamais le dernier secret du rêve ! Et la compréhension du rêve que je propose dans La Clef des Songes, que j'ai portée et mûrie au fil de ma vie au cours des douze années écoulées, n'y fait pas exception. Elle est une cosque parmi d'autres, promise elle aussi à mourir et à tomber.

L'idée féconde, elle, telle une graine dont poussera une tige, puis des bourgeons qui s'épanouiront en feuilles et en fleurs, chacune mûrissant son fruit pour semer d'autres graines à tout vent - elle ne meurt pas. Il est dans sa nature de croître et de se transformer, sans jamais cesser d'être elle-même. A travers ses croissances et ses métamorphoses, comme l'âme de celui qui la conçut, elle est immortelle.

(¹⁴³) Sigmund Freud (4) : refoulement, résistances et jeux d'idiots...

(30 mars et 1-2 avril) (*) Dans les trois notes précédentes consacrées à Freud, je ne prétends certes pas avoir donné un résumé, si succinct soit-il, de la pensée de Freud sur la psyché, ou seulement des principales notions qu'il a introduites pour cerner la réalité psychique. Je me suis borné à mettre en vedette à tour de rôle trois grandes idées de Freud, qui me paraissent particulièrement fondamentales pour une compréhension de la psyché. Sans doute n'est-il pas excessif de dire que toutes les autres découvertes de Freud et les notions qu'il a introduites se rattachent directement à l'une au moins de ces idées maîtresses (**), soit qu'elles en découlent directement, soit qu'elles la précisent ou l'étoffent. Je voudrais aujourd'hui (***) développer quelques compléments "freudiens" dans ce sens, en les situant en même temps dans mon expérience personnelle.

En ce qui concerne ces trois grandes idées fondamentales elles-mêmes (au sujet de l'existence de l'Inconscient et son omniprésence dans la vie psychique, sur l'omniprésence de la pulsion érotique, et enfin sur le rôle du rêve comme l'indispensable révélateur de l'Inconscient), je peux dire que depuis bientôt douze ans que la méditation est entrée dans ma vie (****), j'ai eu ample occasion jour après jour d'en constater la validité, tant au cours du travail de méditation lui-même

(*) Suite de la note précédente "Freud (3) : le rêve, messenger de l'Inconscient - ou la cosse et le fruit...". La présente note et la suivante ont été écrits d'une traite, le premier jet le 30 mars, la frappe au net le 1 avril, les notes de b. de p. le 2 avril. La séparation en deux s'est faite après le premier jet. Pour le thème principal de cette note-ci, savoir les "résistances", je renvoie également à la réflexion de l'an dernier, dans la section "Le fruit défendu (1) : résistances et souffrance du créateur" (n° 56, 6°).

(**) Je vois d'ailleurs mal une réflexion tant soit peu approfondie sur la psyché qui ignorerait les trois idées maîtresses en question, qu'elle soit de Freud lui-même ou de quiconque d'autre !

(***) Cet "aujourd'hui" a fini par s'étirer sur une semaine entière. Les "compléments" en question font partie de la présente note et des deux notes suivantes, dont chacune reprend par des "compléments" l'une des trois "idées maîtresses" rappelées à l'instant.

(****) Je rappelle que par "méditation" j'entends un travail de découverte de soi, qui chez moi se fait toujours par l'écriture. Voir, au sujet de l'entrée de la méditation dans ma vie, la section "Le fruit défendu (1) : ..." (n°s 56, 6°), déjà citée dans la première note de b. de p. Je signale que pour ce qui est de l'existence de l'Inconscient, j'avais eu ample occasion déjà d'en constater l'existence chez les autres dès les années qui avaient précédé, à travers le "processus de la fuite" mis en évidence par Krishnamurti. Mais comme le Maître lui-même, je ne voyais la fuite que chez les autres, de sorte que cette constatation cent fois répétée restait spirituellement stérile.

que par les observations quotidiennes de la vie de tous les jours. Ces "idées" se sont imposées à moi, non à partir de lectures théoriques de Freud ou d'autres, mais d'emblée comme des réalités irrécusables, se révélant au contact de la réalité psychique elle-même, tant chez moi-même que chez autrui. Les ignorer, comme pratiquement tout le monde les ignore encore aujourd'hui (*), dans la vie quotidienne et surtout, dans sa relation à lui-même, c'est un peu comme de croire faire usage que ses yeux, tout en s'arrangeant de "voir" sans percevoir le relief et la profondeur qui structurent le champ de la vision, ni la couleur et les intensités infiniment variées d'ombre et de lumière, ni enfin le mouvement incessant et les rapports de grandeur des choses perçues. C'est en tenant compte de l'Inconscient que notre vision de la psyché acquiert relief et profondeur, c'est la présence de la pulsion qui y ajoute les ombres et les lumières et toute la chaude gamme des couleurs, et c'est le message du rêve qui nous informe de la dynamique psychique et donne leur juste place à l'essentiel et à l'accessoire. Ignorer ces "trois dimensions" fondamentales de la psyché, c'est se contenter, pour appréhender ce qui se passe autour de nous et en nous, de clichés plats, grisailleux et rigoureusement statiques. Ce fut bien là mon propre cas pendant la plus longue partie de ma vie. J'ai fini à la longue par m'en lasser (mieux vaut tard que jamais !), et par me résoudre à faire enfin plein usage de mes saines facultés...

J'ai déjà signalé que voir l'Inconscient, c'est aussi voir le processus de la fuite (**). Je n'ai d'ailleurs pas trouvé ce terme-là (***), ni un autre plus ou moins équivalent, sous la plume de Freud. Peut-être était-ce par souci de ne pas choquer ses interlocuteurs plus qu'il n'était déjà forcé de le faire pour

(*) Il est bien entendu que cette "ignorance" ne concerne que ce qui se passe au niveau c o n s c i e n t . L'Inconscient connaît parfaitement l'existence de l'Inconscient, tant chez soi-même que chez autrui, et joue de cette connaissance avec un doigté très sûr...

(**) Voir la note "Freud (1) : l'Inconscient - ou découverte de la Maison de Fous" , page N 667.

(***) "Fuite" est le terme introduit par Krishnamurti, et qui dit bien ce qu'il doit dire. Ici et dans la suite, il est entendu que par "Inconscient" j'entends l'Inconscient découvert par Freud, ou l'Inconscient superficiel (ou "subconscient") et moyen, à l'exclusion des couches profondes de la psyché (ou "Inconscient profond"). C'est la prise de connaissance en soi de cet Inconscient-là, du grand Merdier, qui est le tout premier pas, le pas décisif, dans l'aventure de la découverte de soi, c'est lui qui met en jeu tout l'arsenal des résistances dont il va être question. Il n'y a rien de commun entre un discours même théoriquement parfait sur l'Inconscient, et l'acte décisif que constitue ce pas-là. Visiblement la plupart des psychanalystes (Jung en tête...) ne l'a jamais franchi.

faire passer son message ; ou aussi, parce que ce terme de "fuite" n'a pas la connotation "scientifique" que Freud affectionnait ? Au lieu de cela, il parle de " r e f o u l e m e n t " : l'Inconscient qu'il avait découvert, celui qui l'interpellait sans cesse, il est formé de tout ce que "le moi", régnant en maître sur le champ de la conscience (*), refuse d'y laisser apparaître, tout ce qu'il a " r e f o u l é " hors du regard conscient, hors de la lumière du jour. Toutes ces choses indésirables, ou trop désirables mais gênantes à arborer au grand jour, le moi les maintient refoulées dans l'Inconscient bon gré mal gré, en l'emportant la main haute sur toutes les autres forces (**), qui tendraient au contraire à leur accorder une expression plus ou moins claire (tels des prisonniers exilés dans les souterrains, qui s'obstineraient à faire connaître leur présence en martelant des messages sur les murs de leur cellule ou sur les canalisations...), voire même, à leur donner plein accès à la lumière. La "fuite", c'est ce propos délibéré stupéfiant, pratiquement universel, émanant du moi, d'ignorer certaines choses qui se passent en nous ; quasiment tout, autant dire, tout ce qui "dépasse" tant soit peu, qui se trouve non conforme aux clichés d'usage qu'on entretient à son propre sujet, et jusques y compris les choses les plus flagrantes, les plus énormes, celles qui crèvent littéralement les yeux. Il faut vraiment le faire ! Mais ça ne rate pourtant jamais...

(*) C'est pratiquement toujours le cas, mais non dans la nature immuable des choses, que le moi "règne en maître sur le champ de la conscience". La véritable instance dirigeante de la psyché, "de droit divin", n'est nullement le moi, mais l' e s p r i t . (Voir à ce sujet la note "La petite famille et son Hôte", n° 1.) S'il est fidèle à cette fonction, il aura pour le moins voix au chapitre, et il lui arrivera, quand il faudra, de tirer au jour tels désirs, actes, motivations, souvenirs etc. que le moi tenait à garder cachés. Cependant, je doute que dans l'état actuel d'évolution psychique de l'humanité, il existe ou ait existé un seul être en lequel l'esprit, c'est-à-dire le moi véritable, ait une maîtrise complète sur l'Inconscient (moyen). Cela signifierait pratiquement que cet Inconscient, auquel nous aurions accès à notre convenance, n'existerait plus comme tel, au sens où l'entendent Freud et les psychanalystes. Ce ne serait plus, du moins, la "chambre aux horreurs" à la porte bardée et verrouillée, mais un aimable débarras plus ou moins bien rangé, accueillant aux enfants qui y viendraient jouer...

Je prends ici et plus bas le terme "le moi" comme synonyme de "l'égo" (voir la note n° 1 citée plus haut). Il est bien entendu que ce moi est présent aussi bien dans le Conscient que dans l'Inconscient (à l'exclusion, bien sûr, de l'Inconscient profond).

(**) Ces forces peuvent émaner soit d'Eros, soit de l'âme (et plus précisément, soit de l'esprit, soit de l'enfant en nous), soit de l'Hôte c'est à dire de Dieu, soit enfin du moi lui-même. En effet, le moi n'est nullement une force monolithique, comme sa personnification peut le suggérer, mais il est divisé en lui-même (tout comme une personne est divisée). Il peut fort bien arriver que tels désirs égotiques tendent à rendre ou à garder conscients une connaissance, que d'autres désirs tendraient au contraire à refouler.

Il s'agit toujours de choses qu'en fait nous savons pertinemment, mais nous sommes "pouce !" : c'est inconscient ! Et "avec la meilleure foi du monde" nous jouons celui qui n'est au courant de rien. En somme, le processus de la fuite, ça consiste à "jouer les idiots" avec des airs de candeur désarmants, dont on est la toute première dupe. Mais si on s'y accroche avec une telle force, à ce jeu, quitte même parfois à en crever ou, s'il le faut et si les moyens ne manquent, à en faire crever le monde entier, c'est que quelqu'un en nous y trouve son compte. Et souvent maintenant je sens à quel point il se régale en douce dans ce jeu-là, à tromper tout ce qu'il peut...

Il semble bien que Freud ait été le premier homme dans l'histoire de notre espèce à voir clairement ce jeu vraiment dingue, toujours, toujours pareil à lui-même ; le premier qui se soit trouvé, seul, les yeux bien ouverts, à oser prendre connaissance de ce spectacle ahurissant, d'en croire le témoignage de ses yeux dans un monde d'êtres vivant avec les yeux fermés. Et ce qu'il voyait, il n'a pu s'empêcher de le dire, sans en rien dorer la pilule. C'était là sa mission. On ne le lui a pas pardonné, et aujourd'hui encore moins que jamais. C'était là le prix qu'il devait payer, et il le savait mieux que personne. C'est même miracle à mes yeux, alors que personne autant dire n'a vraiment compris ni vu ce qu'il a vu (les psychanalystes pas plus que les autres...), que néanmoins depuis près d'un siècle déjà sa pensée sans arrêt s'étende et se diffuse, comme par une secrète osmose, dans la grande éponge informe nommée "Culture".

Ce qu'il voyait il l'a dit dans ses livres, clairement, franchement, sans rien cacher, et sans regarder au prix. Mais dans sa vie de tous les jours, sûrement, il a bien dû apprendre à voir tout en se taisant...

Ça doit être plus que rare d'être témoin de l'acte de refoulement lui-même, au moment même où une connaissance consciente disparaît soudain à la trappe, comme par enchantement. Il semblerait que par sa nature, cet acte-là soit à jamais soustrait au regard d'un observateur. Peut-il être instantané ? Ou lui faut-il toujours des jours ou des mois, voire des années ? Je ne crois pas l'avoir jamais observé en train de s'accomplir, ni sur le fait, ni par un souvenir après-coup (*). Il

(*) Il doit être bien compris que le souvenir enregistre finement non seulement des perceptions et des mouvements de la psyché dans le champ conscient, mais également à tous les niveaux de profondeur de la psyché. Quand nous évoquons un souvenir, ou qu'un souvenir se présente à nous spontanément sous l'effet d'une motion inconsciente, ce que nous en captions dépend, tout comme pour la perception de la réalité présente, de nos dispositions du moment. Dans des dispositions d'attention, de

réceptivité, de vérité, nous pouvons fort bien nous souvenir de pensées, de sentiments, d'émotions etc qui, au moment où ils eurent lieu, étaient restés totalement inconscients. C'est même grâce à cela, surtout, que nous pouvons faire nôtre, assimiler la substance de notre expérience passée, si éloignée soit-elle dans le temps, et par là mûrir spirituellement...

semblerait qu'on ne le constate jamais qu' a p r è s et indirectement, par le fait accompli - par la disparition de ce qui était connu naguère, ou l'ignorance de ce qui, souvent, crève pourtant les yeux. Ce constat, certes, on le fait beaucoup plus facilement chez les autres que chez soi-même ! Par contre, dans le travail de découverte de soi, et aussi dans la relation à autrui (dès l'instant où il nous prendrait fantaisie, imprudemment, de vouloir attirer l'attention sur ce qui doit rester occulté), on se heurte à chaque pas aux r é s i s - t a n c e s . C'est là le nom, sûrement, qui ne peut manquer de s'imposer à chacun qui s'y est trouvé confronté, que ce soit chez autrui ou chez lui-même (à supposer que chez lui-même il en prenne conscience jamais...). Il s'agit là des forces, pratiquement toujours inconscientes, qui s'opposent à toute action et à toute provocation (qu'elles soient volontaires ou non) qui tendraient à rendre consciente une connaissance refoulée. C'est, si on veut, l'effet de la force de refoulement elle-même, mais dans un état d'excitation particulière, suscité par l'intervention de tout ce qui pourrait avoir pour effet de "vendre la mèche", ou de l'éventer si peu que ce soit.

Quand c'est chez autrui que ça se passe, le signe infailible des résistances en action, c'est l'impression si caractéristique que l'autre "joue les idiots". L'expérience cent fois, mille fois répétée a fini par m'enseigner que dans un tel cas, c'est inutile d'insister (*) ! Quand c'est chez moi-même dans le travail de méditation, c'est un sentiment non moins caractéristique d'inertie, de lourdeur. On se sent tout stupide et balourd, sans qu'on sache trop dire comment ni pourquoi, avec l'impression indéfinissable de tourner en rond, voir même celle de se payer de mots. Inutile alors de continuer à tourner comme ça, à coup sûr il y a un petit cirque caché par là ! C'est le moment de s'arrêter sur sa lancée, pour regarder ce qui est en train de se passer là juste sous notre nez, à l'instant même ! C'est quand on se prend en flagrant délit de la plus grande ineptie, et qu'on prend la

(*) La situation est très différente, bien sûr, dans la relation entre praticien psychanalyste et patient. Là le patient vient voir le médecin de son plein gré et le p a y e pour qu'il l'aide à guérir de certains symptômes gênants, et il finit par comprendre qu'il n'y arrivera pas sans se confronter aux résistances qui s'opposent au traitement.

peine de regarder de près, qu'on est sûr à chaque coup d'apprendre du nouveau, et les choses justement les plus intéressantes !

Ce n'est qu'en 1980, près de quatre ans après avoir découvert la méditation, que j'ai commencé à m'apercevoir de la présence insidieuse et opiniâtre, pratiquement omniprésente, des forces de résistance dans le travail de méditation. C'était après avoir fait enfin le saut, pris par une inspiration subite, pour faire une excursion à travers mon enfance, et après avoir tiré au jour, en l'espace de quelques semaines, des événements cruciaux et ignorés des huit premières années de ma vie. Ce n'était pas que les résistances auraient été absentes dans les quatre années avant. Mais sauf en quelques rares occasions où j'avais dû m'y confronter, pour ainsi dire, au corps à corps (*), je ne me rendais compte de rien. Si j'avais été plus sûr mes gardes et moins naïf, je n'aurais pas attendu si longtemps avant de faire ce retour sur mon enfance, enfouie une longue vie durant. Pendant ces quatre années, je faisais comme si cette enfance-là, elle ne me concernait pas vraiment, comme si m'en occuper, ça aurait été quasiment du bombinage, une façon d'éluider (mais oui !) toutes ces choses si actuelles et si pressantes, qui exigeaient toute mon attention ! Le plus beau dans tout ça, c'est que tout comme naguère (avant Octobre 1976) j'étais persuadé que tout le monde il en avait un d'Inconscient (et pas piqué de vers...) s a u f m o i , ainsi je professais maintenant de confiance (**) que les années d'enfance jouent un rôle crucial dans la vie de chacun - sauf encore chez moi, la grande exception qui confirmait la règle ! Telle était pendant quatre ans mon intime conviction, que je me serais d'ailleurs bien gardé de me dire en clair. En somme, même après le grand tournant en 1976, et faute d'une saine méfiance vis-à-vis de moi-même (ou tout au moins, vis-à-vis d'un égo aussi fort et aussi roué que jamais...), je continuais encore de bien des façons à "jouer les idiots", comme tout le monde.

(*) J'ai parlé dans la Clef des Songes de deux de ces occasions, qui ont eu lieu à deux jours d'intervalle en Octobre 1976, avec la découverte de la méditation d'abord, puis avec mon premier travail sur un rêve, culminant, au bout de quatre heures, avec les "retrouvailles avec moi-même". Dans l'un et l'autre cas, les résistances contre la percée qui m'incombait alors prenaient la forme insidieuse de la "voix de la raison", tâchant de me dissuader de m'obstiner ainsi à gaspiller un temps précieux à couper je ne sais quels cheveux en quatre. Voir à ce sujet la section "La Clef du grand rêve - ou la voix de la "raison", et l' a u t r e " (n° 6).

(**) "De confiance", c'est-à-dire sur la foi de ce que j'avais "appris" par des lectures, ou par des entretiens avec tel de mes amis, psychanalyste. Cela restait alors sous forme d'un "savoir" tout verbal et platonique, que je n'avais jamais pris la peine encore d'examiner...

J'ai quand même appris quelque chose en 1980, ayant à me confronter aux résistances jour après jour, en butte à une inertie mystérieuse, peinant comme à travers des sables mouvants engloutissant sans cesse la trace de mes pas, à longueur de semaines et de mois. Mais il serait faux de prétendre qu'après cette Longue Marche à travers le désert, il ne me soit plus arrivé de jouer encore les idiots. (Sans m'en apercevoir sur le coup, bien sûr, sauf en quelques rares occasions.) Il y a des chances que cela m'arrivera encore dans l'avenir. (Et même, qui sait ? en écrivant le Clef des Songes, ou un des livres qui vont suivre. Même si je n'ai aucun doute que ces livres sont écrits sous l'instigation de Dieu et avec Sa collaboration !) Ce qui est sûr, c'est que ni la pratique de la méditation sur moi-même, ni l'entrée inopinée du bon Dieu en personne dans ma vie, à partir de Novembre 1986, n'ont désamorcé en moi les sempiternels mécanismes de résistance qui me poussent mine de rien (quand je n'y prends garde) à jouer les idiots avec moi-même (qui n'y vois que du feu) et avec le bon Dieu (qui en a vu bien d'autres !).

Je doute d'ailleurs qu'il y ait, ou qu'il y ait eu, âme qui vive chez qui il en soit autrement. Toutes les observations que j'ai pu faire jusqu'à présent, tant parmi ceux que je connais personnellement, que parmi ceux que je ne connais que par une oeuvre écrite, concordent pour me faire supposer le contraire.

(¹⁴⁴) Freud (5) : pulsion incestueuse et sublimation (*)

Quand on pense aux idées de Freud sur la sexualité, il vient tout de suite les mots-clef : sublimation, sexualité infantile, complexe d'Oedipe. Et ce sont bien là des découvertes parmi les plus importantes de Freud. Dans ma propre expérience de découverte de moi-même cependant, et dans ma vision de l'existence qui en est issue, seule la première des trois a joué un rôle important. Le fait que mon attirance vers la Mathématique ait une dimension "charnelle", qu'elle soit de même nature que celle que la femme a exercé sur moi, s'était révélé à moi en 1978 (deux ans après la découverte de la méditation). C'était là une découverte tout à fait imprévue, un peu époustouflante, dont j'étais d'ailleurs loin, d'abord, de

(*) Suite immédiate de la note précédente, "Freud (4) : refoulement, résistances et jeux d'idiots...". Voir la note de b. de p. au début de cette note ((*) page N 679).

mesurer toute la portée (*). Avec le recul, je réalise qu'elle a dû être préparée au niveau inconscient par des influences extérieures, et notamment, quelques mois ou une année avant, par la lecture de Walt Whitman que j'ai évoquée ailleurs (**). Mais sûrement aussi par ce que j'avais lu et entendu des années avant déjà, au sujet des idées de Freud sur ce qu'il avait (le premier, je crois) appelé du nom bien parlant de " s u b l i m a t i o n " de la pulsion sexuelle. Cela me rappelle aussi que ma mère, qui avait souvent beaucoup de flair pour les choses du sexe, m'avait interloqué un jour (j'étais encore tout jeune homme) en me laissant entendre que l'émotion religieuse n'était pas si éloignée de la pulsion érotique qu'on se plait généralement à le croire (***)).

Quant à la s e x u a l i t é i n f a n t i l e , sous la forme fortement affirmée et même envahissante comme nous la révèle Freud, et quant au " c o m - p l e x e d ' O e d i p e " (****) qui (dans la vision de Freud) en est inséparable, il n'y a pas à s'étonner qu'ils n'aient pas joué un rôle dans ma propre aventure de découverte de moi. En effet, pour une fois je me prétends ici l'exception qui confirme la règle : pas de complexe d'Oedipe chez moi, désolé ! Je sais bien que si Freud était là pour me lire, il ne me croirait pas, lui qui s'était

(*) Pour cet épisode, voir la note "Invisibles semences - ou les clefs du Royaume" (n° 84), pages N 292-293.

(**) Dans la note que je viens de citer (précédente note de b. de p.).

(***) C'est une chose étrange que moi, qui ai oublié tant de choses qui sur le coup me paraissent si importantes, ai gardé un souvenir si net de ce petit épisode apparemment sans conséquence. Je m'étais étonné, devant ma mère, en regardant la photo d'un groupe de sculptures représentant (si je me rappelle bien) les grands prophètes de l'histoire juive, de voir l'un dans une attitude qui me paraissait étrangement contorsionnée. Je me dis maintenant que l'artiste avait dû se le représenter comme un d a n s e u r en état de t r a n s e . C'est alors que ma mère m'a fait l'observation rapportée ici, sans que pour autant j'aie l'impression d'ailleurs d'avoir mieux compris de quoi il retournait...

(****) Dans la tragédie grecque (de Sophocle), Oedipe tue son père et épouse sa Mère, quasiment par mégarde (n'ayant pas eu le plaisir de connaître sa mère ni son père). Sans doute Freud devait-il penser que dans le sens sous-entendu, "inconscient" de la tragédie, Oedipe n'était pas si ignorant que ça de ce qu'il faisait. Toujours est-il que Freud s'est inspiré de la légende d'Oedipe pour appeler "complexe d'Oedipe" la conjonction, sous forme permanente, de deux désirs-force ou pulsion, le plus souvent inconscients l'un et l'autre :

1°) Désir charnel pour le parent de sexe opposé.

2°) Pulsion antagoniste de rivalité vis-à-vis du parent de même sexe, et (à la limite et pour faire bon poids) désir de le tuer.

C'est ce complexe, selon Freud, qui serait à l'origine de la plupart (voire de toutes ?) les névroses psychiques, dont les symptômes représenteraient une satisfaction symbolique très détournée, et toujours inconsciente, des désirs refoulés (de possession sexuelle d'un des parents, de trépas violent de l'autre).

juré qu'il n'y avait pas d'exception à cette règle-là. Et même sans être aussi péremptoire sur les règles, c'est un fait qu'il y a tout lieu d'être réservé quand quelqu'un affirme qu'il est différent des autres, pour ce qui concerne certains noeuds dans l'Inconscient. Le plus souvent c'est simplement un signe qu'il ne s'est jamais avisé d'aller y regarder. Mais pour avoir regardé, je peux bien dire que moi j'ai regardé, et pas qu'un peu ni pour faire semblant. Et les matériaux à ma connaissance me concernant, y compris des centaines de rêves dont je pense avoir saisi l'essentiel du message, et les centaines d'autres notés (et bien des fois sondés) avec le plus grand soin - tout cela est suffisamment riche et cohérent pour me permettre ici de parler en connaissance de cause. Il se trouve que dans les premières cinq années de ma vie, j'ai eu cette très grande et rare chance d'être élevé dans une atmosphère de liberté, exempte autant dire de toute trace de répression liée au sexe, au corps et à ses fonctions (*). Aussi dans mon identification à mon père, il n'y avait trace d'une ambivalence, d'un ingrédient occulte si infime, si caché soit-il de rivalité. Et ma tendresse charnelle et affective pour ma mère pouvait-elle s'exprimer sans aucune inhibition. Les situations très dures, de nature traumatique, auxquelles j'ai été confronté dans ma sixième année, et que j'ai fini par découvrir en 1980 (dans ma cinquante-deuxième année), étaient de nature étrangères au sexe (en ce qui me concerne tout au moins), au sens où Freud lui-même l'entendrait.

Ces constatations se recourent d'ailleurs avec celles de Neill. (On ne peut guère le suspecter de propos délibéré contraire aux idées de Freud, dont il s'est tant inspiré !) Neill avait déjà observé que toute la psychologie freudienne, ou du moins ses idées sur la sexualité infantile, et sur les "complexes" dans la vie adulte qui y ont leur origine, ne s'appliquent qu'à l'adulte où à l'enfant qui ont été soumis aux répressions d'usage, et notamment aux répressions sexuelles. Les mécanismes mis en évidence par Freud avec un si rare courage et une telle perspicacité n'apparaissent pas, ou disparaissent (**), dès lors que l'enfant est élevé

(*) J'évoque les premières années de mon enfance dans Récoltes et Semailles, dans la note "L'innocence" (ReS III, n° 107). La seule réserve que je ferais au sujet de l'absence de toute répression "liée au corps et à ses fonctions", concerne les habitudes de "propreté". Ma mère était fière d'avoir inculqué à son remarquable rejeton une vertueuse aversion pour ses excréments, bien avant l'âge habituel pour ce genre de choses. J'ai de bonnes raisons de penser que ce n'était pas là un succès aussi bénéfique qu'elle se l'imaginait.

(**) Comme le montre l'expérience de Summerhill, quand ces mécanismes sont déjà en place chez un enfant soumis à l'éducation répressive habituelle, ils finissent par disparaître au bout d'un temps plus ou moins long (de l'ordre, en général, de quelques mois seulement, mais pouvant aussi se prolonger pendant un an ou deux), quand

ils se trouvent transplantés dans un climat de liberté. Bien sûr, le plus tôt est toujours le mieux. Le résultat doit devenir plus problématique, j'imagine, à mesure que l'enfant approche de l'âge critique de la puberté. Pour les cas les plus difficiles, Neill complétait l'action du milieu Summerhill par une cure de psychanalyse, dont il se chargeait lui-même bien sûr, et avec un doigté peu commun (on peut lui faire confiance là-dessus). Quant l'analyste a le "feeling", il s'avère que le traitement psychanalytique "passe" beaucoup mieux chez l'enfant que chez l'adulte, chez qui les résistances ont eu le temps de se durcir déjà une vie durant.

dans un climat de liberté. Par cette compréhension, fruit d'une longue expérience d'éducateur, l'oeuvre de Neill complète de façon particulièrement névralgique celle de son grand devancier. C'est là, me semble-t-il, une autre percée majeure, d'une portée comparable à celle accomplie par Freud, qui l'avait préparée.

Dans mon cas, il est vrai, à partir de l'âge de six ans j'ai été élevé dans l'ambiance répressive habituelle, dans un milieu petit-bourgeois tout ce qu'il y avait de conformiste à bien des égards, et notamment dans la relation au sexe. J'en ai porté les séquelles pendant une bonne quarantaine d'années, et mes enfants avec moi. Mais quand la répression a fait son entrée dans ma vie, l'âge d'or de la sexualité infantile "à la Freud" était déjà passé. Il était trop tard, décidément, pour développer mon "Oedipe" comme tout le monde. Et c'est ainsi que je suis resté une sorte d'anormal, décidément, dans le monde des hommes....

Cela n'empêche que j'ai eu l'occasion encore et encore et à mon corps défendant de me confronter au fameux complexe, ou du moins à une de ses retombées, à savoir : l'antagonisme au père. Ça a toujours été dans le rôle du père, ou plus exactement, celui du "père de substitution". Je n'en ai pris conscience clairement que sur le tard, en 1984 (il y a donc moins de quatre ans). C'était en écrivant Récoltes et Semailles (*), quand j'ai été amené à y sonder la relation à moi de mes élèves et anciens élèves. C'était le moment ou jamais ! J'ai pris conscience alors que pour mon malheur, j'avais la carrure rêvée et les "fluides" idoines pour me faire adopter - comme père d'adoption ! Si mes cheveux ont blanchi prématurément, n'en cherchez pas d'autre cause. M'en rapportant à ma seule expérience personnelle, c'est cette circonstance particulière qui me fait soupçonner que dans notre société macho, le complexe tant vanté doit pour le moins être la règle générale, et les exceptions rarissimes. A part ça, j'aurais tendance à faire confiance à Freud, qui ne l'a sûrement pas inventé son complexe, pas plus qu'il n'a inventé l'Inconscient. Et s'il a crû voir Oedipe partout, c'est qu'il devait être bel et bien là souvent.

(*) Voir notamment les deux sections "Le Père ennemi (1)(2)" (ReS I, n°s 29,30).

Il y a deux choses pourtant, dans mon expérience, qui n'ont pas l'air de tellement bien s'accorder avec le scénario oedipien cher à Freud. L'une concerne mon expérience avec mes propres enfants. Certes, les marques d'hostilité n'ont pas manqué et n'ont pas désarmé jusqu'à aujourd'hui encore, loin dans leur vie adulte. Mais à aucun moment n'y ai-je ressenti une nuance de rivalité, et encore moins une rivalité dont l'enjeu serait la faveur de la mère. Serait-ce parce que ma relation à la mère (vue par leurs yeux) aurait été moins envahissante, moins exclusive, moins possessive qu'il n'est généralement le cas et qu'il n'est requis pour faire un "bon" Oedipe ? Je ne sais...

Voici le deuxième fait qui a l'air un peu de grincer. C'est que dans mon rôle-robot de père de substitution, j'ai été confronté tout autant à des marques d'antagonisme profond de la part de femmes (et notamment de femmes dont j'étais l'amant) que d'hommes, même si chez les femmes ça prend des formes assez différentes le plus souvent. (Celle, notamment, du "cirque conjugal" (*).) Aussi je peux dire que mon expérience personnelle me confirme la fréquence et la force des antagonismes inconscients de l'enfant et, par la suite, de l'adulte, vis-à-vis de l'un et de l'autre parent. (Antagonismes qui se trouvent transférés automatiquement sur toute autre personne à laquelle est assigné dans l'Inconscient le rôle de parent symbolique.) Par contre, je n'ai guère eu occasion de déceler la forme spécifique oedipienne de ces antagonismes, mise en évidence par Freud. Il est rare, je crois, que l'attachement d'une fille ou d'une femme à son père ne soit fortement infiltré, en même temps que de ses tonalités érotiques (restant le plus souvent inconscientes), d'un antagonisme latent (lui aussi souvent inconscient). Dans le cas inverse de la relation d'un garçon ou d'un homme à sa mère, je crois cependant que la présence de pulsions antagonistes est beaucoup moins fréquente. La raison de cette différence, sans aucun doute, c'est que dans notre société, ce n'est pas la mère de famille qui détient l'autorité visible et reconnue, mais bien le père, qui dès lors devient la cible privilégiée de sentiments occultes d'antagonisme (voire de haine) en même temps que d'admiration et d'envie, comme symbole redoutable et craint de la répression, à la fois intériorisée et haïe.

Mais chez l'homme comme chez la femme, la présence d'une pulsion incestueuse vers le parent de sexe opposé ne peut faire pour moi l'objet du moindre doute. Je soupçonne que c'est là une pulsion universelle, indissolublement liée

(*) Voir à ce sujet dans Récoltes et Semailles les deux notes consécutives "Patte de velours - ou les sourires" et "Le renversement (4) - ou le cirque conjugal" (ReS III, n°s 137, 138), ainsi que les deux notes suivantes - le tout sous le titre commun "La griffe dans le velours"...

à la présence de l'archétype inné de la Mère (*) et de celui du Père, dans l'Inconscient profond de la psyché humaine. Ce qui est sûr, c'est que la pulsion érotique est indissociable de ces deux archétypes fondamentaux. Ce sont eux qui en quelque sorte la nourrissent, qui lui donnent son contenu, sa direction. En fait, ces archétypes ne sont autres que des formes de la perception inconsciente, substantielle à notre être profond, que nous avons de Dieu : de Dieu dans ses deux aspects les plus immédiats, les plus fondamentaux pour nous (**). Cette perception originelle de Dieu est inconsciente, et elle est inéradicablement érotique. Dans l'aventure spirituelle de l'espèce, comme dans celle de l'âme individuelle à travers le cycle infini de ses existences, cette perception originelle profonde est appelée à devenir consciente, y compris dans sa nature érotique - que nous devenions fils et filles de la Mère divine et du Père divin, et amants et amantes de Dieu. En même temps qu'elle est destinée à se sublimer, à transcender le lien originel érotique, longtemps méconnu ou renié, sans pour autant plus jamais l'oublier, et encore moins le renier.

Quant à la pulsion incestueuse au sens propre du terme (***), sans doute s'enracine-t-elle, dans l'expérience individuelle, dans les toutes premières

(*) L'archétype de la Mère me paraît jouer un rôle plus crucial encore dans la vie psychique inconsciente, et notamment dans la pulsion érotique et dans les processus créateurs, que l'archétype en quelque sorte "symétrique" du Père, et ceci non seulement chez l'homme, mais chez la femme également. La raison en est, sûrement, que la relation de l'enfant à sa Mère est beaucoup plus étroite et plus profonde, et ceci dès le stade prénatal (dont le souvenir subsiste sûrement et agit puissamment dans l'Inconscient), que la relation à son père. Ce n'est d'ailleurs pas là spécial à la seule espèce humaine, mais chose que nous avons en commun avec tous les mammifères. J'aunais même tendance à penser que l'archétype de la Mère est présent à tous les niveaux de développements d'une "conscience" dans le monde du vivant, y inclus chez les plantes et chez les organismes unicellulaires, voire même dans la matière que nous considérons comme "inanimée".

Dans Récoltes et Semailles, j'évoque pour la première fois l'archétype de la Mère dans la suite des quatre notes d'Octobre 1984 groupées sous le titre "Notre Mère la Mort" (n°s 113-115), dans le contexte d'une longue digression générale sur la dynamique du yin et du yang. J'y reviens en janvier 1985, dans la partie introductive de Récoltes et Semailles, dans les deux sections consécutives (de la "Promenade à travers une Oeuvre") "A la découverte de la Mère - ou les deux versants" et "L'enfant et la Mère" (n°s 17, 18).

(**) Comparer avec la section "Archétypes et manifestations de Dieu" (n° 7).

(***) Il s'agit donc de la pulsion de désir charnel, et à proprement parler "sexuel" (à partir d'un certain âge) pour le parent du sexe opposé. C'est une chose entendue que les réalités du sexe et notamment le désir sexuel, à côté de leur existence propre, sont comme des représentations, des reflets, des symboles d'une réalité spirituelle qui les transcende, qu'elles peuvent nous aider à appréhender et à retrouver. Aussi, tant dans le langage mystique que dans celui de

certains rêves, il arrive que le langage de l'amour charnel ou (dans le rêve) un vécu proprement "sexuel", soit pris comme un moyen, une "parabole", pour exprimer une réalité spirituelle. Cependant, s'en autoriser (comme le fait C.G. Jung) pour escamoter purement et simplement la réalité psychologique concrète de la pulsion incestueuse, pour en faire une sorte d'abstraction mi-métaphysique mi-folklorique, est une tricherie. Si cette opération de public-relations a contribué à faire "accepter les idées de la psychanalyse", voire même à en faire pendant un temps une grande mode, il n'y a pas lieu de s'en féliciter. Elle a consisté à sacrifier l'humble vérité à l'irrésistible répugnance du grand nombre à la voir et l'accepter pour ce qu'elle est.

impressions à l'aube de notre enfance, quand notre père et notre mère de chair étaient encore pour nous images de toute-puissance et d'éternité. Un amalgame s'est alors opéré, sûrement, entre la connaissance archétype, innée, de Dieu sous son double aspect de "la Mère" et du "Père", et la réalité imparfaite (à dire le moins) et mortelle de nos parents de chair. De cet amalgame fatidique, instauré par Dieu lui-même de toute éternité, l'humanité jusqu'à aujourd'hui et depuis la nuit des âges n'a pas réussi encore à se dépêtrer ! Avec une intensité qui varie en proportion directe de la répression qui s'exerce à son encontre, la pulsion incestueuse est et fut présente (je n'ai aucun doute à ce sujet) dans toutes les sociétés humaines, présentes et passées. Quant à l'humanité de demain, ou dans cent ans ou dans mille ans, je pressens qu'elle se distinguera de celle d'avant la Mutation par le fait que la pulsion incestueuse deviendra de plus en plus consciente, et que de plus (et en règle générale) sa sublimation se fera de façon de plus en plus aisée et de plus en plus parfaite.